

Faiblesse et force, présidence et collégialité chez Paul de Tarse

Recherche littéraire et théologique
sur 2 Co 10–13 dans le contexte
du genre épistolaire antique

Loïc P.M. Berge

SUPPLEMENTS TO NOVUM TESTAMENTUM 161

Faiblesse et force, présidence et collégialité chez Paul de Tarse

Supplements to Novum Testamentum

Executive Editors

M.M. Mitchell (*Chicago*)
D.P. Moessner (*Fort Worth*)

Editorial Board

H.W. Attridge (*New Haven*) – C. Breytenbach (*Berlin*)
C. Gerber (*Hamburg*) – J.K. Elliott (*Leeds*)
C.R. Holladay (*Atlanta*) – D. Marguerat (*Lausanne*)
M.J.J. Menken (*Tilburg*) – J.C. Thom (*Stellenbosch*)
P. Trebilco (*Dunedin*) – C.M. Tuckett (*Oxford*)

VOLUME 161

The titles published in this series are listed at *brill.com/nts*

Faiblesse et force, présidence et collégialité chez Paul de Tarse

*Recherche littéraire et théologique
sur 2 Co 10–13 dans le contexte
du genre épistolaire antique*

par

Loïc P.M. Berge



BRILL

LEIDEN | BOSTON

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data

Berge, Loïc P.M., 1965-

Faiblesse et force, présidence et collégialité chez Paul de Tarse : recherche littéraire et théologique sur 2 Co 10-13 dans le contexte du genre épistolaire antique / par Loïc P.M. Berge.

pages cm. – (Supplements to Novum Testamentum, ISSN 0167-9732 ; Volume 161)

Includes bibliographical references and index.

ISBN 978-90-04-28023-6 (hardback : alk. paper) – ISBN 978-90-04-29056-3 (e-book) 1. Bible. Corinthians, 2nd, X-XIII—Criticism, interpretation, etc. I. Title.

BS2675.52.B47 2015

227'.306—dc23

2015004522

This publication has been typeset in the multilingual “Brill” typeface. With over 5,100 characters covering Latin, IPA, Greek, and Cyrillic, this typeface is especially suitable for use in the humanities. For more information, please see www.brill.com/brill-typeface.

ISSN 0167-9732

ISBN 978-90-04-28023-6 (hardback)

ISBN 978-90-04-29056-3 (e-book)

Copyright 2015 by Koninklijke Brill NV, Leiden, The Netherlands.

Koninklijke Brill NV incorporates the imprints Brill, Brill Hes & De Graaf, Brill Nijhoff, Brill Rodopi and Hotei Publishing.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, translated, stored in a retrieval system, or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without prior written permission from the publisher.

Authorization to photocopy items for internal or personal use is granted by Koninklijke Brill NV provided that the appropriate fees are paid directly to The Copyright Clearance Center, 222 Rosewood Drive, Suite 910, Danvers, MA 01923, USA. Fees are subject to change.

This book is printed on acid-free paper.

Table des matières

Préface	VII
Avant-propos	IX
Liste des tableaux	X
Sigles et abréviations	XI

Introduction	1
--------------	---

PARTIE 1

Le ‘nous’ paulinien

1	Grammaire du ‘nous’	13
2	Histoire de la recherche sur le ‘nous’ paulinien	35
3	L’alternance ‘nous’/‘je’ dans la littérature grecque	47
4	Examen des arguments contre la pluralité réelle du ‘nous’ paulinien	188
5	Conclusion: la “distance historique” et le ‘nous’ paulinien	221

PARTIE 2

Analyse de la structure et de l’argumentation de 2 Co 10–13

6	Introduction méthodologique	227
7	Présentation structurée du texte	257
8	Délimitation des péripécies	263
9	Analyse de la structure de chaque péricope	281
10	L’agencement du développement	486

PARTIE 3

Synthèse historique et théologique

11	La situation historique	523
----	-------------------------	-----

12	Ouvertures théologiques	540
----	-------------------------	-----

	Conclusion	572
--	------------	-----

	Annexe 1. L'alternance 'nous'/'je' dans les épîtres pauliniennes	575
--	--	-----

	Annexe 2. Liste des papyrus étudiés	592
--	-------------------------------------	-----

	Annexe 3. Les ἰδέαι hermogéniennes	597
--	------------------------------------	-----

	Annexe 4. Présentation structurée et traduction littérale de 2 Co 10–13	598
--	--	-----

	Annexe 5. Terminologie utilisée pour la subdivision des péricopes	614
--	--	-----

	Bibliographie	616
--	---------------	-----

	Index des citations bibliques	675
--	-------------------------------	-----

	Index des sources antiques	693
--	----------------------------	-----

	Index des auteurs modernes	711
--	----------------------------	-----

	Table analytique	720
--	------------------	-----

Préface

Cet ouvrage est la version légèrement retouchée d'une thèse soutenue en Juin 2012, pour l'obtention du doctorat de *Théologie* à l'Université Catholique de Lyon, et du doctorat de *Langues, Histoire et Civilisations des Mondes Anciens* à l'Université Lumière Lyon II. Je remercie les éditions Brill, et en particulier les Professeurs Margaret M. Mitchell et David P. Moessner, d'avoir accueilli ce travail dans la collection *Supplements to Novum Testamentum*.

Cette recherche a été entreprise avec le soutien de Mgr Dominique Rey, évêque de Fréjus-Toulon, et de Mgr Dr. Franz-Peter Tebartz-van Elst, évêque émérite de Limburg an der Lahn. Qu'ils en soient remerciés.

Mais elle n'a pu être menée jusqu'à son terme que grâce à ceux qui m'ont personnellement accompagné durant ces années de travail. C'est à eux que je voudrais ici exprimer tout spécialement ma gratitude.

Celle-ci va en premier lieu au Père François Fraizy, ancien Maître de Conférence de l'Université Catholique de Lyon, qui a dirigé cette recherche au titre de la *Théologie*. Il n'a pas été avare de son temps dans l'accompagnement de cette thèse. Il m'a accordé de très nombreuses sessions de débat et d'échange sur les épîtres de Paul, et en particulier sur le texte difficile de 2 Co 10–13. Il m'a appris à l'appréhender de manière globale. Il m'a aidé à éviter des impasses et à valider certaines hypothèses. L'analyse des péricopes, présentée dans ces pages, contient de nombreuses remarques et indications issues de nos échanges. Si sa responsabilité est dégagée quant aux résultats de la recherche, la dette que j'ai contractée à son égard est immense. Sans son aide, je n'aurais jamais pu achever ce travail. Par ailleurs, nos conversations, débordant de beaucoup les questions pauliniennes, touchant aussi les problématiques ecclésiales contemporaines ainsi que la culture et la civilisation des mondes germaniques, ont été pour moi l'occasion d'un formidable enrichissement. Les mots me manquent pour lui exprimer ici ma gratitude pour son accompagnement, son soutien, son écoute et son amitié. À l'occasion de son 70^{ème} anniversaire et comme expression de cette gratitude, je suis heureux de lui dédier cet ouvrage, à la manière d'une *Festschrift*.

Ma dette est grande aussi à l'égard du Professeur Jean Schneider, du Laboratoire *Histoire et Sources des Mondes Antiques* (HiSoMA – UMR 5189) de l'Université Lumière Lyon II, qui a dirigé cette thèse au titre des *Langues, Histoire et Civilisations des Mondes Anciens*. Sa compétence m'a été extrêmement précieuse. Ses remarques et ses conseils ont contribué à l'élargissement du champ de la recherche, à l'enrichissement des sources exploitées et à une plus grande rigueur dans la méthode. Je lui dois en particulier des indications précieuses sur la lettre 165 de Photios de Constantinople et sur le traité *Περὶ ἰδεῶν λόγου*

d'Hermogène de Tarse. Je le remercie chaleureusement pour tout le temps et toute l'attention qu'il m'a accordés.

Mes remerciements s'adressent aussi, pour les observations qu'ils m'ont adressées, aux membres du jury de la thèse: Paul Mattéi, Laurent Pernot et François Lestang.

Ma gratitude va également à Mgr Helmut Wanka, Prélat de sa Sainteté et *Personaldezernent* du diocèse de Limburg, qui, lors de mon séjour sur les bords du Rhin, a veillé à me pourvoir de conditions de travail idéales, qui m'ont permis de mener à bien cette recherche. Pour tout ce que je lui dois, je lui exprime ici mes remerciements émus.

Je remercie aussi Monsieur Ulrich Wehe pour son accueil au *St. Valentinus-haus* de Kiedrich im Rheingau, dont il est le directeur, et tout le personnel de cette Institution. Je remercie la communauté indienne des *Adoration Sisters* (du Kerala) qui, à Kiedrich, ont été généreuses d'humanité et de fraternité à mon égard. Leur soutien me fut particulièrement précieux.

Que soit aussi remerciée la communauté jésuite de la *Philosophisch-Theologische Hochschule Sankt Georgen* de Francfort-sur-le-Main, où j'ai pu disposer d'outils bibliographiques précieux et d'un cadre stimulant pour la recherche.

Je remercie encore le Professeur Thomas Schmeller, de l'Université J.W. Goethe de Francfort-sur-le-Main, qui, au cours de ma recherche, m'a fait l'amabilité de me communiquer, avant sa publication, quelques pages du premier volume de son commentaire de la seconde épître aux Corinthiens. Le choix herménéutique différent du sien, que j'ai été amené à faire dans ces pages à propos du '*nous*' paulinien, ne me fait nullement oublier l'ouverture et l'écoute que j'ai trouvées auprès de lui.

Brigitte de Sereys (à Lyon) et Thérèse Travers (à Wiesbaden) ont consacré du temps à la relecture et à la correction de ce travail. Qu'elles en soient ici très vivement remerciées.

Enfin – *last but not least* – c'est une place de choix que je voudrais, dans ces remerciements, accorder à ceux qui, au titre de l'amitié, ont été à mes côtés durant ces années de recherche. Il ne m'est malheureusement pas possible ici de les nommer tous. Sans leur soutien et leur prière, sans leur amitié et leur affection, sans leur confiance et leur bonté, il m'aurait été tout simplement impossible de mener jusqu'au bout ce travail. À mes amis de France et d'Allemagne, tout particulièrement à ceux de Tassin-La-Demi-Lune et de Lyon, à ceux de Paris et de Versailles, mais aussi à ceux de Francfort-sur-le-Main et de sa région, j'exprime ici ma gratitude émue et reconnaissante. C'est à eux également que je dédie cet ouvrage.

Loïc P.M. Berge

Lyon – Francfort-sur-le-Main, Février 2015

Avant-propos

Le texte grec du Nouveau Testament auquel je me réfère dans la présente recherche est celui de la quatrième édition du *Greek New Testament* (GNT⁴). En dehors de 2 Co 10–13, j’emprunte, sauf exception, la traduction française du texte biblique à la troisième édition de la *Traduction Œcuménique de la Bible* (TOB³). J’utilise une traduction personnelle pour le texte de 2 Co 10–13. On peut la consulter dans les *Annexes* aux pages 599–613 (pages impaires). Dans la seconde partie de la recherche, on justifiera certains choix de cette traduction.

Je considère comme épîtres authentiques de Paul les sept épîtres suivantes: Rm; 1 et 2 Co; Ga; Ph; 1 Th et Phm.

Les citations et traductions des œuvres de la littérature grecque de l’Antiquité sont toutes tirées – sauf exception – de la *Collection des Universités de France* (CUF).

La bibliographie générale est consultable aux pages 616–674. Au cours de l’exposé, les références bibliographiques seront citées sous une forme abrégée, de la manière suivante. Les commentaires de 2 Co seront notés par le seul nom d’auteur, suivi de la page, sauf si le même auteur a publié plusieurs commentaires, ou un commentaire en plusieurs volumes. Les commentaires des autres épîtres de Paul, en particulier de 1 Th, seront également notés par le seul nom d’auteur, suivi de la page, sauf s’il y a risque de confusion avec un commentaire de 2 Co. Les autres ouvrages et monographies seront notés par le nom d’auteur, suivi d’un titre abrégé en italique, emprunté au titre complet, et de la page. Par exemple: FORBES, *Comparison*, 26 renvoie à: FORBES, Christopher, «Comparison, Self-Praise and Irony: Paul’s Boasting and the Conventions of Hellenistic Rhetoric», *NTS* 32 (1986) 26. Un tiret moyen (ou demi cadratin) entre deux noms indique qu’il s’agit de deux auteurs (exemple: KÜHNERT–GERTH). Un tiret court indique qu’il s’agit d’un nom double (exemple: LOFFLER–LAURIAN). De manière exceptionnelle, on ajoutera la date de publication, par exemple pour situer un ouvrage ou un article par rapport à d’autres dans l’histoire de la recherche.

Liste des tableaux

1	Tableau récapitulatif des différents sens du pluriel 'nous'	34
2	Parallélisme entre 11,1 et 11,16	342
3	Parallélisme entre les deux récits d'ascension 12,2 et 12,3-4	391
4	Disposition chiasique de 2 Co 12,9b-c	412
5	Schéma d'ensemble de l'agencement de 2 Co 10-13	490
6	Organisation de l'ensemble B	493
7	Parallélisme entre les ensembles B et B'	498
8	Schéma détaillé de l'agencement de 2 Co 10-13	518
9	Les épîtres classées par ordre canonique	575
10	Les épîtres classées par ordre proportionnel croissant	576
11	L'alternance 'nous'/'je' en Rm (7111 mots; 41 passages; 5,76 ‰)	577
12	L'alternance 'nous'/'je' en 1 Co (6829 mots; 67 passages; 9,81 ‰)	579
13	L'alternance 'nous'/'je' en 2 Co (4477 mots; 63 passages; 14,07 ‰)	582
14	L'alternance 'nous'/'je' en Ga (2230 mots; 25 passages; 11,21 ‰)	584
15	L'alternance 'nous'/'je' en Ep (2422 mots; 14 passages; 5,78 ‰)	585
16	L'alternance 'nous'/'je' en Ph (1629 mots; 11 passages; 6,75 ‰)	586
17	L'alternance 'nous'/'je' en Col (1582 mots; 7 passages; 4,42 ‰)	587
18	L'alternance 'nous'/'je' en 1 Th (1481 mots; 6 passages; 4,05 ‰)	587
19	L'alternance 'nous'/'je' en 2 Th (823 mots; 4 passages; 4,86 ‰)	588
20	L'alternance 'nous'/'je' en 1 Tm (1591 mots; 14 passages; 8,80 ‰)	588
21	L'alternance 'nous'/'je' en 2 Tm (1238 mots; 11 passages; 8,88 ‰)	589
22	L'alternance 'nous'/'je' en Tt (659 mots; 7 passages; 10,62 ‰)	590
23	L'alternance 'nous'/'je' en Phm (335 mots; 3 passages; 8,95 ‰)	590
24	L'alternance 'nous'/'je' en He (4953 mots; 7 passages; 1,41 ‰)	590
25	Présentation synoptique de la terminologie utilisée pour les subdivisions des péricopes	615

Sigles et abréviations

On n'a retenu ici que les abréviations qui ne figurent pas dans l'*IATG* (1992²) ou qui diffèrent de celles qui y sont proposées. Les titres en italique (dans la colonne de droite) sont les titres des ouvrages de référence, c'est-à-dire qui ne sont ni des périodiques, ni des titres de séries ou de collections. Les ressources documentaires disponibles sur internet sont indiquées avec leur adresse web.

<i>a.C.</i>	ante Christum
<i>AAD</i>	Argumentation et analyse du discours
<i>ABD</i>	FREEDMAN (éd.), <i>The Anchor Bible Dictionary</i>
<i>ABK</i>	Amtliche Berichte aus den Preußischen (königlichen) Kunstsammlungen
<i>AC</i>	L'Antiquité Classique
<i>AnalPap</i>	Analecta Papyrologica
<i>APIS</i>	Advanced Papyrological Information System http://papyri.info/browse/apis/ (1 ^{er} février 2015)
<i>BAUER</i>	BAUER, <i>Griechisch-deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments</i>
<i>BDR</i>	BLASS–DEBRUNNER–REHKOPF, <i>Grammatik des neutestamentlichen Griechisch</i>
<i>BI</i>	Biblical Interpretation: A Journal of Contemporary Approaches
<i>BMCR</i>	The Bryn Mawr Classical Review
<i>BollClass</i>	Bollettino dei classici. Accademia Nazionale dei Lincei
<i>Bridge</i>	The Bridge: Judaeo-Christian Studies
<i>BS</i>	Bibliotheca Sacra: A Theological Quarterly
<i>BullCPS</i>	Bulletin of the Center of Papyrological Studies
<i>CB</i>	Classical Bulletin
<i>CBET</i>	Contributions to Biblical Exegesis and Theology
<i>CbNT</i>	Commentaire biblique: Nouveau Testament
<i>CBR</i>	Currents in Biblical Research
<i>CE</i>	Chronique d'Égypte
<i>CRBS</i>	Currents in Research: Biblical Studies
<i>CTR</i>	Criswell Theological Review
<i>CUF</i>	Collection des Universités de France (Les Belles Lettres)
<i>CW</i>	The Classical World
<i>DB</i>	Dictionnaire de la Bible
<i>DBS</i>	Dictionnaire de la Bible, Supplément
<i>DDbDP</i>	Duke Databank of Documentary Papyri http://papyri.info/browse/ddbdp/ (1 ^{er} février 2015)

<i>DNP</i>	CANCIK–SCHNEIDER–LANDFESTER (éd.), <i>Der Neue Pauly. Enzyklopädie der Antike</i>
<i>DPL</i>	HAWTHORNE (éd.), <i>Dictionary of Paul and his Letters</i>
<i>EA</i>	Epigraphica Anatolica
<i>EC</i>	Early Christianity
<i>FN</i>	Filología neotestamentaria
<i>GBibSc</i>	Guides to Biblical Scholarship
<i>GNT</i> ⁴	ALAND (éd.), <i>The Greek New Testament</i> (1993 ⁴)
<i>HBS</i>	Herders biblische Studien
<i>HGV</i>	Ägyptens Heidelberger Gesamtverzeichnis der griechischen Papyrusurkunden Ägyptens www.rzuser.uni-heidelberg.de/~gvo/ (1 ^{er} février 2015)
<i>HWRh</i>	UEDING (éd.), <i>Historisches Wörterbuch der Rhetorik</i>
<i>IATG</i>	SCHWERTNER, <i>Internationales Abkürzungsverzeichnis für Theologie und Grenzgebiete</i>
<i>IF</i>	Indogermanische Forschungen
<i>Interp.</i>	Interpretation: A Journal of Bible and Theology
<i>JbAC</i>	Jahrbuch für Antike und Christentum
<i>LB</i>	Lire la Bible
<i>LEC</i>	Les Études Classiques
<i>LNTS</i>	Library of New Testament Studies
<i>LSJ</i>	LIDDELL–SCOTT–JONES, <i>A Greek-English Lexicon</i>
<i>NA</i> ²⁷	NESTLE–ALAND, <i>Novum Testamentum Graece</i> (1993 ²⁷)
<i>NET</i>	Neutestamentliche Entwürfe zur Theologie
<i>NICNT</i>	New International Commentary of the New Testament
<i>NTGTC</i>	The New International Greek Testament Commentary
<i>OGIS</i>	DITTENBERGER, <i>Orientis Graeci Inscriptiones selectae</i>
<i>P & B.NS</i>	Pragmatics and Beyond. New Series
<i>p.C.</i>	post Christum
<i>PACA</i>	The Proceedings of The African Classical Associations
<i>PKNT</i>	Papyrologische Kommentare zum Neuen Testament
<i>PN</i>	Papyrological Navigator http://papyri.info/ (1 ^{er} février 2015)
<i>PzB</i>	Protokolle zur Bibel
<i>RBL</i>	Review of Biblical Literature
<i>RRR</i>	Recherches sur les Rhétoriques Religieuses
<i>SBLSS</i>	Society of Biblical Literature. Symposium Series
<i>TAPA</i>	Transactions of the American Philological Association
<i>ThPhLy</i>	Théophilyon
<i>UnSa N.S.</i>	Unam Sanctam. Nouvelle Série
<i>WBC</i>	World Biblical Commentary
<i>WS</i>	Wiener Studien

<i>ZAC/JAC</i>	Zeitschrift für Antikes Christentum. Journal of Ancient Christianity
<i>ZGL</i>	Zeitschrift für Germanistische Linguistik
<i>ZNT</i>	Zeitschrift für Neues Testament

Introduction

Les quatre derniers chapitres de la seconde épître de Paul de Tarse aux Corinthiens (2Co 10–13) constituent le point de départ de cette recherche. La fréquentation de ce texte a engendré deux questionnements différents et complémentaires. Le premier questionnement est philologique. Il s'interroge sur le pluriel de la première personne ('*nous*'). Quel est, dans le texte de Paul, le sens du '*nous*', en particulier lorsque le '*nous*' est mélangé avec le '*je*'? Le second questionnement est stylistique et littéraire. Il a pour objet l'analyse de ces quatre chapitres. Comment comprendre ce texte difficile? Quel est son message et comment le délivre-t-il?

Ces deux questionnements correspondent aux deux premières parties de la recherche. Nous les présenterons d'abord, puis nous annoncerons le plan d'ensemble de ce travail.

1 Questionnement philologique : le '*nous*' paulinien

Le premier questionnement, d'ordre philologique, s'intéresse à la surprenante facilité avec laquelle Paul mélange, au fil des quatre chapitres de 2Co 10–13, le singulier et le pluriel de la première personne. Entre la présentation emphatique qu'il fait de lui-même au seuil du texte, avec deux pronoms et son nom (αὐτὸς δὲ ἐγὼ Παῦλος ... 10,1), et sa dernière mention, avant qu'il ne prenne congé des destinataires (διὰ τοῦτο ταῦτα ἀπὼν γράφω ... 13,10), Paul effectue vingt passages entre le singulier et le pluriel de la première personne, non seulement d'une phrase à l'autre, mais aussi parfois dans la même phrase. Les quelques exemples qui suivent sont significatifs. "*S'il arrive alors que je me glorifie un peu trop de notre autorité, que le Seigneur a donnée pour votre édification et non pour votre destruction, je n'en aurai pas honte*" (10,8). "*Si (je me suis montré) profane pour l'éloquence, toutefois (ce ne fut) pas le cas pour la connaissance, mais, de toute manière, (nous l'avons) manifesté en toutes choses auprès de vous*" (11,6). "*J'espère que vous reconnaîtrez que nous, nous ne sommes pas sans avoir fait nos preuves*" (13,6)¹.

1 Voir dans les *Annexes*, pages 583–584, le tableau de l'alternance '*je*'/'*nous*' pour 2Co 10–13. Cette alternance ne se manifeste pas seulement par les verbes conjugués et les participes, mais aussi par l'emploi des adjectifs possessifs et des pronoms personnels.

Or, ce phénomène se retrouve très souvent ailleurs chez Paul, non seulement en 2 Co 1–9, mais aussi dans les autres lettres du *corpus* paulinien, tant les lettres authentiques de Paul que les autres lettres².

Pour mener à bien l'exégèse de 2 Co 10–13, il m'a paru nécessaire de tenter d'abord de comprendre ce fait littéraire, d'en évaluer la portée et la signification. Qu'est-ce que recouvre le '*nous*' par rapport au '*je*' quand il est mélangé avec le '*je*'? Que signifie cette alternance entre le '*je*' et le '*nous*'?

Afin de pouvoir préciser le questionnement philologique que l'on va mettre en œuvre, il faut dès à présent donner sur ce problème quelques éléments de réflexion. Le '*nous*' dans les épîtres pauliniennes, soulignons-le d'emblée, ne surprend pas toujours le lecteur. Dans bien des cas, la pluralité du '*nous*' ne pose aucune difficulté de compréhension, même lorsque le '*nous*' figure dans le voisinage du '*je*'. Paul de temps en temps décrit en effet explicitement son contenu. En 2 Co 1,19, le '*nous*' rassemble nommément Paul, Sylvain et Timothée: *“Le Fils de Dieu, le Christ, que nous avons proclamé chez vous, moi, Sylvain et Timothée, n'a pas été «oui» et «non», mais il n'a jamais été que «oui»*”. En 1 Co 3,9 et 4,6, le '*nous*' réunit Paul et Apollos (cf. 3,6). En 1 Co 9,6 et Ga 2,9–10, il désigne Paul et Barnabas. On rencontre aussi le syntagme *“nous les Apôtres”* (cf. 1 Co 4,9; 15,7.11). Plusieurs '*nous*' réunissent aussi de manière évidente Paul et ses destinataires. C'est le '*nous*' inclusif. Dans le processus de la communication interpersonnelle, il signifie *“vous et moi”*. Lorsque, par exemple, au seuil de la seconde épître aux Corinthiens, Paul déclare à ses

2 Voici quelques exemples: *“Pour moi, je prends Dieu à témoin sur ma vie: c'est pour vous ménager que je ne suis pas revenu à Corinthe. Ce n'est pas que nous régentions votre foi, mais nous coopérons à votre joie car, pour la foi, vous tenez bon”* (2 Co 1,23–24). *“Connaissant donc la crainte du Seigneur, nous cherchons à convaincre les hommes et, devant Dieu, nous sommes pleinement à découvert. J'espère être aussi pleinement à découvert dans vos consciences. Nous ne nous recommandons pas à nouveau auprès de vous, mais nous voulons vous fournir une occasion d'être fiers de nous”* (2 Co 5,11–12). *“Ce n'est pas pour vous condamner que je dis cela, car je l'ai déjà dit: vous êtes dans nos cœurs à la mort et à la vie. Grande est ma confiance en vous, grande est ma fierté à votre sujet; je suis rempli de consolation; je surabonde de joie dans toutes nos détresses”* (2 Co 7,3–4; voir aussi 2 Co 7,7–9.12–14; 8,3–4.8–10.22–23; 9,1–4). Dans le *corpus* paulinien, la seconde épître aux Corinthiens fournit les exemples proportionnellement les plus nombreux de ces balancements '*nous*'/'*je*'. On y dénombre en effet 63 passages entre le singulier et le pluriel de la première personne, sur 4477 mots, soit, en proportion, 14,07 ‰ (pour mille mots). Sur la base de ce même calcul proportionnel, viennent ensuite Ga (11,21 ‰), Tt (10,62 ‰), 1 Co (9,81 ‰), Phm (8,95 ‰), 2 Tm (8,88 ‰), 1 Tm (8,80 ‰), Ph (6,75 ‰), Ep (5,78 ‰), Rm (5,76 ‰), 2 Th (4,86 ‰), Col (4,42 ‰), 1 Th (4,05 ‰) et He (1,41 ‰). Les calculs et les résultats détaillés sont présentés dans les *Annexes*, pages 575–591.

lecteurs: “Grâce et paix de la part de Dieu notre Père (ἀπὸ θεοῦ πατρὸς ἡμῶν) et du Seigneur Jésus Christ” (2 Co 1,2), le sens inclusif du pronom ἡμῶν est évident. Il réunit ici Paul et ses destinataires³. Parfois l’inclusivité est plus large encore, lorsque, par exemple, Paul affirme quelque chose qui concerne “*nous tous*”, ἡμεῖς πάντες. Il s’agit alors d’un ‘*nous*’ qui réunit Paul, ses destinataires et éventuellement, selon les cas, tous les croyants ou tous les humains⁴.

Mais à côté du ‘*nous*’ inclusif, aisément identifiable, se rencontre fréquemment chez Paul le ‘*nous*’ qu’on appelle ‘*nous*’ exclusif, c’est-à-dire le ‘*nous*’ qui, dans le processus de la communication interpersonnelle, n’inclut pas les destinataires. Dans les pages qui suivent, on retrouvera continuellement ces notions de ‘*nous*’ inclusif et de ‘*nous*’ exclusif. Ces appellations peuvent parfois prêter à confusion, en particulier celle de ‘*nous*’ dit exclusif. La définition du ‘*nous*’ exclusif requiert en conséquence une attention particulière. Le caractère inclusif ou exclusif d’un ‘*nous*’ est toujours à comprendre dans le cadre d’une communication interpersonnelle entre un locuteur/scripteur et un (ou des) destinataire(s)/auditeur(s). Le ‘*nous*’ exclusif, c’est le ‘*nous*’ qui n’inclut pas le (ou les) destinataire(s)/auditeur(s). Il s’inscrit dans la distinction de deux groupes ou entités, ‘*tu*’ ou ‘*vous*’, d’une part, c’est-à-dire le (ou les) destinataire(s)/auditeur(s), et le groupe ‘*nous*’, d’autre part, c’est-à-dire “*moi et eux*” – ‘*eux*’ désignant un ensemble de personnes, éventuellement une seule personne, supposée(s) déjà connue(s) dans le contexte de la communication, et située(s) d’une manière ou d’une autre du côté du locuteur/scripteur, dans une certaine solidarité avec celui-ci. Le ‘*nous*’ exclusif situe donc le locuteur dans un face-à-face avec le (ou les) destinataire(s)/auditeur(s). Deux points doivent être clarifiés pour identifier un ‘*nous*’ comme exclusif. Il faut savoir d’une part à qui le locuteur/scripteur s’adresse, et d’autre part si dans le ‘*nous*’ il inclut ou non celle, celui ou ceux à qui il s’adresse. S’il ne les inclut pas, le ‘*nous*’ est dit exclusif⁵.

3 C’est la formule classique des bénédictions d’ouverture des lettres, cf. Rm 1,7; 1 Co 1,3; Ga 1,3; Ph 1,2; Phm 3. Les syntagmes ὁ θεὸς καὶ πατὴρ ἡμῶν et ὁ κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστός sont fréquents au fil des lettres, sous cette forme, ou sous une forme abrégée, cf. Rm 4,24; 6,23; 7,25; 1 Co 1,7.8.9; 9,1; Ga 6,14; 1 Th 1,3; 3,13; 5,23. Le ‘*nous*’ inclusif apparaît souvent dans les bénédictions finales, en particulier dans le syntagme ὁ κύριος ἡμῶν, cf. Rm 16,20; Ga 6,18; Ph 4,20; 1 Th 5,28. Il est aussi présent au cours de l’argumentation théologique (cf. par exemple Rm 4,24–25; 7,6; 12,4–6; 15,6; 1 Co 1,10; 6,3; 15,57; 2 Co 8,9; Ga 4,5–6; Ph 3,20–21, etc.).

4 Cet élargissement est signifié avec πάντες (cf. Rm 8,32; 1 Co 10,17; 12,13; 15,51; 2 Co 3,18; 5,10) ou avec ὅσοι (cf. Rm 6,3; Ph 3,15).

5 Il eût été sans doute préférable de parler de ‘*nous*’ non-inclusif, plutôt que de ‘*nous*’ exclusif. On a cependant gardé l’appellation usuelle. Celle-ci peut prêter parfois à confusion. Par

Dans le texte de Paul, le sens et les contours de ce ‘*nous*’ exclusif ne sont pas toujours clairs, surtout lorsque le ‘*nous*’ côtoie le ‘*je*’. Tous les ‘*nous*’ de 2 Co 10–13 sont manifestement exclusifs⁶. Mais dans leur enchevêtrement avec les ‘*je*’, leur contenu ne se laisse pas aisément saisir. Aux exemples déjà signalés plus haut (cf. 10,8; 11,6; 13,6), on peut ajouter deux autres passages étonnants, dotés manifestement d’une portée polémique. Au seuil de 2 Co 10–13, qui s’ouvre par un énoncé en ‘*je*’ (10,1), on rencontre dès 10,2 une première émergence du ‘*nous*’: “*Or, je (vous) prie que, présent, je n’aie pas à être hardi de l’assurance, dont j’estime oser (faire usage) à l’égard de ceux qui estiment que nous marchons selon la chair*” (10,2). En 11,12, de manière également surprenante et toujours en lien avec les *adversaires* évoqués peu auparavant, le ‘*nous*’ exclusif apparaît à la fin d’une phrase qui s’ouvre par un ‘*je*’: “*Ce que je fais, je (le) ferai encore, afin de ruiner le prétexte de ceux qui cherchent un prétexte afin que, en ce dont ils se glorifient, ils soient trouvés comme nous-mêmes*” (11,12). Comment comprendre par rapport aux ‘*je*’ l’émergence inattendue de ces ‘*nous*’?

Nos perceptions modernes jouent évidemment un rôle dans la formulation du problème du ‘*nous*’ paulinien. Le lecteur d’aujourd’hui est en effet souvent déstabilisé et gêné par ces transitions rapides et brusques entre singulier et pluriel de la première personne. Il faut supposer qu’elles n’avaient rien de

exemple, si quelqu’un, au fil d’une conversation, dit à l’un de ses amis: “*Nous avons regardé hier soir tel débat politique à la télévision*”, le ‘*nous*’, qui inclut ici l’un ou l’autre membre de l’entourage du locuteur, est bien sûr un ‘*nous*’ exclusif. Mais ce ‘*nous*’ exclusif ne signifie pas qu’on veut *exclure* le destinataire/interlocuteur de l’énoncé, c’est-à-dire qu’on veut nier de lui le prédicat qu’on affirme pour le groupe ‘*nous*’. En effet, l’interlocuteur pourrait répondre, en parlant lui aussi au nom des siens: “*Nous l’avons regardé également*”. Le ‘*nous*’ exclusif n’est pas un ‘*nous*’ qui, au sens fort, *exclut* les destinataires/auditeurs, tout comme le ‘*nous*’ inclusif les *inclut*. L’emploi du ‘*nous*’ dit *exclusif* se contente de restreindre à un groupe de personnes l’attribution de tel ou tel prédicat, et il laisse ouverte la question de savoir si ce même prédicat s’applique à d’autres sujets, à d’autres groupes, et en particulier aux destinataires/interlocuteurs. L’expression « ‘*nous*’ exclusif » doit donc être comprise comme un *terminus technicus*. En allemand, les ‘*nous*’ inclusif et exclusif sont dits respectivement *einschließendes* et *ausschließendes Wir* (cf. DUDEN Bd. 4, *Grammatik*, 271), en anglais, *inclusive* et *exclusive we* (cf. HELMBRECHT, *Grammar and Function of ‘We’*, 33).

- 6 Le caractère exclusif d’un ‘*nous*’ est souvent indiqué, sans ambiguïté possible, par le voisinage du pronom ‘*vous*’. C’est le cas par exemple en 2 Co 12,19 (“*Depuis un moment, vous pensez que nous nous justifions auprès de vous. C’est devant Dieu en Christ que nous parlons*”) et 13,6 (“*J’espère que vous reconnaîtrez que nous, nous ne sommes pas sans avoir fait nos preuves*”). Sans vouloir ici dans ces deux passages éclaircir le contenu du ‘*nous*’ par rapport au ‘*je*’, on peut au moins dire qu’il est exclusif.

surprenant pour les destinataires historiques des lettres. Quelle que soit la manière dont ces derniers les comprenaient, on est généralement réticent aujourd'hui à les interpréter comme indiquant de vrais changements de référent, consciemment voulus par le scripteur. On s'interroge alors sur la consistance de la pluralité de ces '*nous*'. Certains d'entre eux pourraient-ils s'apparenter à des procédés purement littéraires et ne s'appliquer qu'au seul Paul, c'est-à-dire être équivalents à des '*je*'? Ce soupçon pointe d'autant plus à l'esprit que le texte de 2 Co 10–13, comme on a déjà pu l'apercevoir, est de facture fortement apologétique et polémique, c'est-à-dire fortement focalisé sur la seule personne de Paul.

Le questionnement philologique que nous allons mettre en œuvre peut se récapituler en conséquence dans les interrogations suivantes. Qui parle dans le '*nous*' exclusif de Paul? L'emploi alternatif du '*je*' et du '*nous*' est-il porteur de sens? Est-il signifiant ou insignifiant? Le '*nous*' exclusif chez Paul pourrait-il être par exemple un '*nous*' de majesté ou un '*nous*' de modestie, ou encore un '*nous*' vague et indéterminé, qui aurait en quelque sorte la valeur du singulier?⁷ L'alternance '*nous*'/'*je*' serait-elle un pur effet de variation stylistique – le '*nous*' et le '*je*' étant alors tour à tour choisis, par exemple pour une question d'emphase, pour éviter un hiatus? Obéit-elle à des critères d'euphonie ou de rythme? Pourrait-elle faire partie des conventions épistolaires ou littéraires de l'époque de Paul et être, par conséquent, dépourvue de véritable signification? Ou bien faut-il comprendre ce '*nous*' comme un vrai pluriel? En ce cas, quelle interprétation peut-on faire alors de ces passages rapides entre le '*je*' et le '*nous*'?

On montrera bientôt, lorsqu'on examinera l'histoire de la recherche sur le '*nous*' paulinien, que cette question n'a pas été jusqu'à présent étudiée de manière approfondie. Cette absence laisse la place pour une étude nouvelle, celle précisément qu'inspire le présent questionnement et que nous effectuerons dans la première partie de ce travail. Nous verrons alors, au terme de cette enquête, que chez Paul le '*nous*' exclusif doit être compris avec sa pleine valeur de pluriel. Ce '*nous*' est le '*nous*' collégial, qui rassemble Paul et ses compagnons et collaborateurs.

7 Ainsi par exemple, ne pourrait-on pas comprendre comme un '*nous*' de modestie le '*nous*', clairement exclusif, de 2 Co 10,8? Paul déclare en effet: "*Si donc il arrive que je me glorifie un peu trop de notre autorité, que le Seigneur a donnée pour votre édification et non pour votre destruction, je n'en aurai pas honte*" (2 Co 10,8). La mise en avant de l'autorité reçue du Seigneur pourrait ici expliquer la manifestation d'une certaine modestie. Mais on pourrait aussi l'interpréter comme un '*nous*' de majesté.

2 Questionnement stylistique : analyse de 2 Co 10–13

Le questionnement stylistique et littéraire est la seconde étape de la recherche, dès lors que le problème du ‘*nous*’ exclusif paulinien a pu recevoir les éclaircissements nécessaires. Il se propose d’explorer et de comprendre le texte de 2 Co 10–13.

Le choix de ce morceau d’épître doit d’abord être justifié sur un plan littéraire. Comment peut-on en effet détacher ces quatre chapitres et les analyser pour eux-mêmes, indépendamment des neuf chapitres qui précèdent ?

Ces chapitres sont dotés d’une unité à l’intérieur de l’épître, unité qui frappe d’emblée à première lecture. Après les consignes sur la réalisation de la collecte pour les pauvres de Jérusalem (cf. 2 Co 8–9), on observe, en passant de 9,15 à 10,1, une forte césure, marquée par une rupture de ton et de sujet. Paul entame en 2 Co 10,1 un nouveau développement sur son ministère et sur sa personne. Cette thématique se poursuit jusqu’à la fin de l’épître, en 13,13, et donne à ces quatre chapitres un caractère unifié. Ces faits littéraires ont contribué, dans l’histoire de la recherche, à l’élaboration de l’hypothèse selon laquelle ces chapitres 10–13 pourraient avoir été à l’origine une lettre séparée. L’histoire de la critique littéraire sur 2 Co est une question complexe. En face des partisans de l’unité littéraire (*Einheitlichkeit*) se trouvent ceux qui proposent des hypothèses de partitions de la lettre en plusieurs billets originellement distincts et indépendants (*Teilungshypothesen*)⁸. Dans ce débat, nous ne prendrons pas position.

8 La composition littéraire de 2 Co est une question toujours débattue aujourd’hui. Sur les *Teilungshypothesen* et sur l’histoire de la recherche, voir principalement les trois contributions de BIERINGER, *Teilungshypothesen zum 2. Korintherbrief*, 67–105 ; *Der 2. Korintherbrief als ursprüngliche Einheit*, 107–130 et *Plädoyer für die Einheitlichkeit des 2. Korintherbriefes*, 131–179. Les théories de partition s’appuient notamment sur la manière d’interpréter les césures à l’intérieur du texte de 2 Co (entre 2,13 et 2,14, 7,4 et 7,5 et surtout entre 9,15 et 10,1), césures qui permettent de distinguer plusieurs portions de texte. En 2 Co 1–7 se détachent ainsi 1,1–2,13, puis 2,14–7,4 (qu’on appelle l’*Apologie*, à l’intérieur de laquelle on peut encore mettre à part 6,14–7,1, qui, pour diverses raisons, pourrait être une interpolation non-paulinienne), et enfin 7,5–16. Les deux chapitres 8 et 9 sur la collecte, du fait de leur parallélisme, font aussi problème, car ils pourraient avoir été à l’origine deux billets distincts. Les *Teilungshypothesen* se distinguent aussi par leur manière de reconstituer les événements intermédiaires entre la rédaction de 1 Co et celle de 2 Co (*Zwischenereignisse*), et en particulier par leur choix ou leur refus d’identifier les chapitres 10–13 avec la *Lettre dans les larmes* (*Tränenbrief* ou *Zwischenbrief*), évoquée en 2 Co 2,3–4,9 ; 7,8–12. Dans l’histoire de la recherche, on peut distinguer principalement quatre *Teilungshypothesen*, qui s’emploient surtout à proposer des solutions aux problèmes posés par la coexistence, dans une même épître, des chapitres 1–7

Reconnaissons que la césure entre le chapitre 9 et le chapitre 10 demeure en tout cas le problème le plus délicat de l'unité de l'ensemble de l'épître canonique⁹. Notre point de départ est plutôt le constat – sur lequel s'accordent autant les exégètes qui défendent l'*Einheitlichkeit* que ceux qui se situent du côté des *Teilungshypothesen* – selon lequel les chapitres 10–13 forment une *unité* et sont dotés d'une certaine *autonomie* à l'intérieur de l'ensemble de 2 Co¹⁰. Cette portion de texte peut manifestement être considérée et étudiée pour elle-même.

Sur la base de cet acquis, le questionnement stylistique et littéraire porte sur la manière d'aborder le texte lui-même. S'il est doté d'une certaine unité, il est aussi d'un abord difficile. Chargé d'émotions et de passion, il semble chaotique et confus. Dans ces chapitres, Paul mêle douceur et violence (10,1.11), raison et

et des chapitres 10–13. L'exégète allemand SEMLER fut, en 1776, le premier à avoir proposé une partition. C'est l'hypothèse dite de SEMLER–WINDISCH (1), défendue ensuite par BARRETT, FURNISH et MARTIN. La lettre canonique contiendrait au moins deux billets, 1–7 puis 10–13, dont l'ordre canonique respecte l'ordre chronologique de rédaction. Selon cette hypothèse, la *Lettre dans les larmes* serait perdue. L'hypothèse de HAUSRATH–KENNEDY (2), soutenue ensuite par WATSON et AEJMELEUS, voit pareillement au moins deux billets distincts, mais elle inverse l'ordre chronologique. Elle identifie 10–13 avec la *Lettre dans les larmes*. La rédaction des chapitres 1–7 lui serait en conséquence postérieure. Les deux autres hypothèses, de WEISS–BULTMANN (3) et de SCHMITHALS–BORNKAMM (4), reprennent, à peu de chose près, l'hypothèse de HAUSRATH–KENNEDY, en ce qu'elles considèrent, elles aussi, les chapitres 10–13 comme tout ou partie de la *Lettre dans les larmes*. L'hypothèse de WEISS–BULTMANN (3) estime que la *Lettre dans les larmes* ne se réduit pas aux chapitres 10–13 mais qu'il faut lui joindre l'*Apologie* (2,14–7,4). Elle serait donc constituée de l'ensemble 2,14–7,4 + 10–13. En revanche, l'hypothèse de SCHMITHALS–BORNKAMM (4) estime que l'*Apologie* (2,14–7,4) constitue une lettre indépendante, antérieure à la *Lettre dans les larmes*. Aux difficultés posées par les chapitres 1–7 et 10–13 s'ajoute enfin, dans le cadre des *Teilungshypothesen*, le problème des chapitres 8 et 9. En général, l'un de ces deux chapitres est considéré comme une lettre indépendante, et l'autre est rattaché à l'un ou l'autre billet déjà identifié dans le reste de la lettre. 2 Co 8 est habituellement rattaché à la suite de 7,16, à titre d'appendice ou de *post scriptum*, et 2 Co 9 est considéré comme un billet indépendant. Les théories de partition présentent donc une large palette de possibilités, en particulier quant au nombre de billets qu'elles croient pouvoir retrouver dans la lettre canonique (entre trois et cinq, ou même davantage).

- 9 «Für die Literarkritik stellt zweifellos die Einheitlichkeit von Kap. 1–9 und 10–13 das größte Problem dar» (BIERINGER, *Plädoyer für die Einheitlichkeit des 2. Korintherbriefes*, 137).
- 10 «Die Gliederung von 2 Kor (vgl. Kap. 1–7 (...); Kap. 8–9 sowie Kap. 10–13) bleibt eine wichtige Gemeinsamkeit zwischen Vertretern der Einheit und der Teilung» (BIERINGER, op. cit., 127).

déraison (11,1.16; 12,11), passion et jalousie (11,2.10–11; 12,14–15), faiblesse et force (10,10; 11,30; 12,5.9–10). La crédibilité et l'autorité de Paul semblent avoir été fortement chahutées à Corinthe. Il répond par une apologie nerveuse et passionnée de sa personne et de son ministère, dans laquelle le '*je*' et le '*nous*' portent nécessairement la marque d'un fort investissement personnel. Si la portée apologétique et polémique du texte assure son homogénéité et son unité, on se demande à première lecture comment y déceler une organisation et une cohérence. Le questionnement stylistique et littéraire se propose en conséquence de mettre en lumière et de comprendre la logique du texte et son argumentation. Il s'agira d'ouvrir des chemins d'accès au texte, à l'ordonnancement des idées et à l'enchaînement de la pensée. Ce questionnement peut pour une bonne part être dit stylistique, car il s'agit de comprendre le *style* de Paul au sens large, ses procédés argumentatifs, le message qu'il veut délivrer et la manière dont il le délivre. Le titre général de ce travail, évoquant, entre autres, la *faiblesse* et la *force*, anticipe déjà sur les résultats de la recherche et sur le message délivré par le texte.

3 Les trois étapes de la recherche

La présente recherche comprend trois parties. Les deux premières parties correspondent aux deux questionnements que l'on vient d'exposer. La troisième les réunit.

La première partie sera consacrée au '*nous*' paulinien. On commencera par esquisser les linéaments d'une grammaire moderne du '*nous*'. Puis on présentera l'histoire de la recherche sur le '*nous*' paulinien. On examinera ensuite en grec ancien, à travers plusieurs corpus littéraires d'Homère à l'époque hellénistique et romaine, le sens du pluriel '*nous*' lorsqu'il apparaît dans le voisinage du '*je*'. Cette enquête sera menée dans plusieurs genres littéraires et tout particulièrement dans le genre épistolaire. À la lumière des résultats de cette enquête, on se penchera alors sur les différents arguments avancés sur le '*nous*' paulinien dans l'histoire de la recherche, et on s'efforcera de voir quelles conclusions peuvent être tirées sur le sens du '*nous*' exclusif de Paul.

Les deuxième et troisième parties seront consacrées à 2Co 10–13. Dans la deuxième partie, on étudiera la structure et l'argumentation du texte. On présentera d'abord la méthode mise en œuvre. On expliquera la division du texte en ses différentes péripécies et on les analysera une à une. À partir des liens que les péripécies tissent entre elles et du rôle que chacune joue dans le texte, on s'efforcera de montrer la cohérence du texte. Cette approche permettra de mettre en lumière le message du texte, et la manière dont il le communique.

La troisième et dernière partie sera historique et théologique. À partir des deux parties précédentes, on tentera d'abord de mettre en évidence l'histoire qui est à l'origine du texte, c'est-à-dire les traits historiques de la crise qui a provoqué la rédaction de ce morceau d'épître. Puis, d'un point de vue théologique, on proposera une réflexion sur son message. On considérera d'une part les liens que Paul établit, dans l'existence apostolique et missionnaire, entre la *faiblesse* et la *force*. On examinera d'autre part ce que les '*nous*' pauliniens, c'est-à-dire les '*nous*' exclusifs, qui réunissent Paul et ses compagnons, nous disent sur la question de l'*autorité* apostolique. Le questionnement linguistique de la première partie (sur le '*nous*') et le questionnement stylistique de la seconde partie (l'analyse du texte) se trouveront ainsi réunis dans une réflexion conclusive sur la manière dont Paul, en ces quatre chapitres, délivre indirectement un message sur la théologie de l'autorité apostolique, en particulier sur la manière dont il articule ses trois pôles, présidence, collégialité et communauté, notamment à travers les subtilités de l'alternance '*nous*'/'*je*'.

PARTIE 1

Le ‘nous’ paulinien



Qui parle dans le '*nous*' exclusif de Paul? S'agit-il d'un chœur à plusieurs voix ou plusieurs personnes, dans lequel domine le '*je*' de Paul, leur porte-parole (pluriel réel)? Ou bien s'agit-il d'une *image* pour n'exprimer que la singularité du '*je*' (pluriel fictif)? En ce dernier cas, quel est le sens de cette image? Ce '*nous*' pourrait-il aussi n'être qu'un pluriel purement formel et conventionnel, sans signification particulière, strictement identique à un '*je*'? Se peut-il encore que Paul veuille utiliser tour à tour dans ses lettres ces différents pluriels? Sur quels critères pourra-t-on les identifier dans le texte?

C'est à ces questions que cette première partie veut fournir des réponses. Elle comprend quatre étapes. La première étape (chapitre 1) esquissera une grammaire du '*nous*'. Nous explorerons les sens possibles du '*nous*' et ses différents contextes d'énonciation dans la langue d'aujourd'hui, spécialement en français, avec quelques aperçus en allemand et en anglais. Quelques éléments de terminologie seront précisés. Les quelques exemples que nous emprunterons au grec ancien, en particulier au Nouveau Testament, seront limités à des cas qui ne posent à la langue d'aujourd'hui aucune difficulté de transposition ni d'interprétation. La seconde étape (chapitre 2) présentera sur le '*nous*' paulinien un panorama de l'histoire de la recherche. Cet état des lieux nous amènera à entreprendre, dans l'étape suivante (chapitre 3), une enquête plus large qui débordera de beaucoup le '*nous*' des épîtres de Paul. Nous essayerons d'explorer les sens du '*nous*' (ἡμεῖς et les formes conjuguées et participiales) dans plusieurs corpus de la littérature grecque, d'Homère à l'époque hellénistique et romaine. Nous concentrerons notre attention sur les cas où le '*nous*' apparaît dans la proximité du '*je*'. Nous mènerons cette enquête en examinant successivement plusieurs genres littéraires, spécialement le genre épistolaire. Nous verrons dans quelle mesure la grammaire moderne du '*nous*', présentée dans la première étape, peut s'appliquer aussi au '*nous*' du grec ancien. Dans la quatrième et dernière étape (chapitre 4), nous reviendrons au '*nous*' des lettres pauliniennes authentiques, en particulier au '*nous*' exclusif alterné avec le '*je*'. À la lumière des acquis de l'étape précédente, nous apprécierons les différentes positions tenues dans l'histoire de la recherche et nous dégagerons une conclusion sur la nature et le contenu du '*nous*' exclusif de Paul, en particulier en 2 Co.

Grammaire du ‘nous’

Relativement à ses référents possibles, le ‘nous’ est la plus complexe des personnes verbales¹. Cette complexité provient de la subtilité et de la diversité de nos appartenances sociales. La *consistance* (ou l’épaisseur) de la pluralité du ‘nous’ sera la porte d’entrée de la grammaire du ‘nous’ ici esquissée. Elle en sera le critère d’organisation. Nous distinguerons donc le pluriel *réel*, c’est-à-dire le ‘nous’ qui rassemble une pluralité d’individus, et le pluriel *fictif*, c’est-à-dire le ‘nous’ qui équivaut au singulier ‘je’².

1 Pluriel réel

Le ‘nous’ n’est pas obtenu en multipliant le ‘je’, mais il provient de la réunion du ‘je’ et d’un élément que BENVENISTE appelle ‘non-je’³. Dans le pluriel réel

1 « The first person non-singular category is, from a referential point of view, the most complex category of all person categories. (...) No other person category has such a wide variety of referential values » (HELMBRECHT, *Grammar and Function of ‘We’*, 33).

2 Sur la première personne du pluriel, voir BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, 1 (1976), 225–236 (« Structure des relations de personne dans le verbe ») et 251–257 (« La nature des pronoms »); DUDEN Bd. 4, *Die Grammatik* (2006⁷), 270–272; DUDEN Bd. 9, *Richtiges und gutes Deutsch* (2007⁶), 713; DUSZAK, *Us and Others: An Introduction* (2002), 1–28; FLØTTUM-DAHL-KINN, *Academic Voices: Across Languages and Disciplines* (2006), 95–110; GENETTE, *Discours du récit* (2007) (cet ouvrage réunit deux études déjà publiées antérieurement), 219–274 [1972] et 352–425 [1983]; GREVISSE, *Le bon usage* (2007¹⁴), § 655, 835–837; GROUPE µ, *Rhétorique générale* (1970), 168; HELMBRECHT, *Grammar and Function of ‘We’* (2002), 31–49; JUST, *Wir-Perspektive und problematische Identität* (2008), 3–11; LOFFLER-LAURIAN, *L’expression du locuteur dans les discours scientifiques* (1980), 135–157; MEIBAUER, *Einführung in die germanistische Linguistik* (2007²), 210–214; SLOTTY, *Der sogenannte Pluralis modestiae* (1927), 155–190; ID., *Der soziative und der affektische Plural der ersten Person im Lateinischen* (1927), 264–305; ID., *Die Stellung des Griechischen zu dem soziativen und affektischen Gebrauch des Plurals der ersten Person* (1927), 348–363; ID., *Der soziative und der affektische Gebrauch des Plurals der ersten Person im Lateinischen* (1928), 253–274; STEINHOFF, *Zum ich-Gebrauch in Wissenschaftstexten* (2007), 1–26; TIETZ, *Die Grenzen des “Wir”. Eine Theorie der Gemeinschaft* (2002), 54–64; ZILLIACUS, *Selbstgefühl und Servilität: Studien zum unregelmäßigen Numerus-gebrauch im Griechischen* (1953), 5–12.

3 BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, 1, 233.

‘*nous*’, ‘*non-je*’ est un groupe d’une ou plusieurs personnes, que le locuteur (*je*) s’adjoint ou auquel il se joint. La pluralité du ‘*nous*’ est au minimum une dualité, qui comprend alors le locuteur et une autre personne. Nous examinerons trois divisions possibles de ce pluriel, considéré dans le contexte d’une communication, écrite ou orale, entre un (ou des) destinataire(s) et un (ou des) destinataire(s).

La première division se fonde sur la situation dans laquelle se trouve le destinataire/auditeur vis-à-vis de la connaissance qu’il détient sur le contenu du ‘*nous*’. Cette division distingue le ‘*nous*’ anaphorique et le ‘*nous*’ proleptique. Elle envisage aussi le cas particulier du ‘*nous*’ déictique.

La seconde division a pour critère l’appartenance ou la non appartenance de l’auditeur/destinataire au contenu du ‘*nous*’. On a déjà évoqué dans l’introduction cette distinction ‘*nous*’ inclusif/exclusif. Nous ajouterons ici une précision.

Enfin, nous examinerons une autre division qui se fonde sur la manière dont le prédicat que le locuteur affirme du ‘*nous*’ concerne – ou ne concerne pas – le ‘*je*’ du locuteur. Le prédicat peut s’appliquer uniformément à toutes les parties intégrantes du ‘*nous*’, c’est-à-dire d’égale manière à ‘*je*’ et à ‘*non-je*’. Il peut aussi viser en premier lieu ‘*je*’, et secondairement ‘*non-je*’. Enfin, il peut concerner d’abord ‘*non-je*’, et secondairement ‘*je*’. Ce critère nous permettra d’isoler deux formes particulières de pluralité, le ‘*nous*’ hortatif d’une part, et le ‘*nous*’ d’appartenance ou de communauté, d’autre part.

1.1 ‘*Nous*’ anaphorique, ‘*nous*’ proleptique et ‘*nous*’ déictique

Dans cette première division, il s’agit de savoir, lorsque le locuteur s’exprime avec le ‘*nous*’, ce que le destinataire/auditeur peut en comprendre⁴. Il se peut que le destinataire/auditeur de la communication connaisse déjà le contenu de ce ‘*nous*’. Il se peut aussi qu’il ne le connaisse pas encore.

S’il le connaît, parce que le locuteur le lui a antérieurement déjà dit ou lui a donné les moyens de le savoir, ou bien parce qu’il se déduit naturellement du contexte, le ‘*nous*’ est dit anaphorique. C’est le cas lorsque, par exemple, le locuteur déclare : « Nous avons visité Berlin la semaine dernière », en supposant que, d’une manière ou d’une autre, le groupe ‘*nous*’ a déjà été défini dans des propos antérieurs ou dans le contexte de la communication (ou *Sprech-situation*⁵). Le destinataire connaît donc déjà les contours du groupe ‘*nous*’.

4 Sur cette division du ‘*nous*’, cf. HELMBRECHT, *Grammar and function of ‘We’*, 31–32. La typologie proposée par HELMBRECHT n’envisage que les ‘*nous*’ anaphorique et déictique. Je la complète en lui ajoutant le ‘*nous*’ proleptique.

5 Cf. JUST, *Wir-Perspektive*, 7–8.

Le 'nous' anaphorique sert aussi à définir en tant que groupe une pluralité de personnes déjà antérieurement introduites, mais qui n'ont pas encore été présentées comme groupe. C'est le cas lorsque, par exemple, le locuteur dit : « Pierre et Anne sont venus à la maison hier et nous avons fait une marche dans la forêt ». Le contenu du 'nous' (Pierre, Anne, le locuteur et éventuellement, selon le contexte, l'entourage de celui-ci) se déduit de la première partie de la phrase.

Dans la langue écrite et parlée, le pluriel réel 'nous' est la plupart du temps anaphorique. La définition de son référentiel s'appuie sur des éléments antérieurement fournis dans la communication ou sur une connaissance déjà détenue par le destinataire/auditeur.

Prenons maintenant les premiers mots du roman *Madame Bovary* de Flaubert (1856). Celui-ci s'ouvre par cette phrase : « Nous étions à l'Étude quand le Proviseur entra, suivi d'un nouveau habillé en bourgeois et d'un garçon de classe qui portait un grand pupitre ». Le premier 'nous' est proleptique. Ce n'est que la suite de la phrase et de la narration qui fournit au lecteur l'information nécessaire sur le contenu du premier 'nous', lequel rassemble ici les élèves d'une même classe⁶.

À côté des 'nous' anaphorique et proleptique se rencontre parfois un 'nous' qu'on appelle déictique. Celui-ci apparaît dans un énoncé où son contenu se trouve formellement explicité. Le locuteur indique qui fait partie du 'nous' et, en conséquence, qui n'en fait pas partie. La seconde épître aux Corinthiens en contient un spécimen remarquable : « *Le fils de Dieu, le Christ Jésus, que nous avons proclamé chez vous, moi, Sylvain et Timothée, n'a pas été « oui » et « non », mais il n'a jamais été que « oui »* » (2,19). Le 'nous' déictique est rare, car, en dehors de la connaissance souvent déjà détenue par le destinataire/auditeur et provenant du contexte de la communication, le locuteur a, en dehors du 'nous' déictique, bien d'autres procédés à sa disposition pour porter à la connaissance de son interlocuteur le contenu du 'nous'. Il lui suffit en effet par exemple d'esquisser une description de son cadre de vie ou du contexte humain dans lequel son récit, son discours ou ses propos s'inscrivent.

6 L'exploration de JUST, *Wir-Perspektive und problematische Identität*, 23–66, étudie les romans en 'nous' sous l'angle de l'identité de l'instance narrative. Seules les premières pages de *Madame Bovary* font apparaître le 'nous' du narrateur. Celui-ci disparaît dans la suite du récit. SLOTTY (*Der sogenannten Pluralis modestiae*, 187) fournit un exemple de 'nous' proleptique tiré de l'*Umgangssprache* : « *Wir gingen mit meiner Frau spazieren* », dit un homme, c'est-à-dire : « *Ich und meine Frau gingen spazieren* ».

1.2 ‘Nous’ inclusif et ‘nous’ exclusif

Le ‘nous’ inclusif et le ‘nous’ exclusif ont déjà été définis dans l’introduction. Ajoutons ici une remarque.

Les formes inclusive et exclusive du pluriel pronominal et verbal de la première personne sont identiques dans la plupart des langues, en particulier des langues indo-européennes. C’est à l’auditeur/destinataire lui-même de comprendre, aidé du contexte, s’il est inclus ou non dans le ‘nous’ de son interlocuteur. Mais dans plusieurs des langues amérindiennes, australiennes et d’Océanie, les formes inclusives et exclusives du ‘nous’ sont distinctes⁷. HUTTON, traducteur du Nouveau Testament en Mikir (langue tibéto-birmane parlée en Inde), a justifié, dans un bref article, quelques-uns de ses choix de traduction des pluriels de la première personne⁸. KIJNE a comparé et discuté les choix retenus dans trois traductions du Nouveau Testament en malais, réalisées respectivement en 1870, 1927 et 1938, sur les ‘nous’ de 1 et 2 Co. Ces deux contributions illustrent bien les difficultés auxquelles sont parfois confrontés les traducteurs⁹.

1.3 Accentuation du prédicat sur ‘je’ et/ou sur ‘non-je’

Du fait de la grande diversité des personnes réunies dans le ‘nous’, il est rare que ces personnes soient chacune identiquement et également concernées par le prédicat de ce ‘nous’, qu’il s’agisse du ‘nous’ comme sujet d’un verbe, ou bien que le ‘nous’ apparaisse d’une autre manière dans la phrase (pronom ou adjectif possessif). Si quelqu’un affirme au nom d’un groupe déjà défini (‘nous’ anaphorique) : « Nous sommes natifs de la région lyonnaise », le prédicat, de par sa nature, s’applique de manière uniforme à chacune des personnes réunies dans le ‘nous’. Une telle *prédication* n’est cependant pas la règle générale. Lorsque le

7 « The distribution of the inclusive/exclusive distinction is geographically conditioned with areas of a particular high density of occurrences in the Americas, Papua New Guinea, Australia, and the Pacific Ocean » (HELMBRECHT, op. cit., 36). Sur cette question, voir BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale* 1, 233–234 ; NICHOLS, *Linguistic Diversity in Space and Time*, 31–33. HELMBRECHT, op. cit., 35–37, signale d’autres langues, notamment dans le Caucase et chez les Aborigènes d’Australie, dans lesquelles le ‘nous’ a une forme variable selon qu’il désigne, de manière restreinte, la famille du locuteur ou bien, de manière élargie, le groupe ethnique auquel il appartient, ou encore selon qu’il rassemble des individus de même lignage ou de lignages différents, d’une même génération ou de générations différentes.

8 Cf. HUTTON, *Who Are We ?*, 86–90.

9 Cf. KIJNE, *We, Us and Our*, 171–179. Voir aussi NIDA, *Toward a Science of Translating*, 204–205 ; PICKETT, *Those Problem Pronouns : We, Us and Our in the New Testament*, 88–92 ; TABAKOWSKA, *The Regime of Other. ‘Us’ and ‘Them’ in Translation*, 449–461.

professeur commence son cours en déclarant à ses étudiants : « La dernière fois, nous avons étudié la question de ..., et nous avons montré que ... », le 'je' que contient ce 'nous', c'est-à-dire le 'je' du professeur lui-même, joue ici un rôle directeur vis-à-vis du 'nous'. Les étudiants rassemblés dans l'amphithéâtre, que le professeur inclut dans le 'nous', n'ont fait au mieux qu'écouter et suivre. Le locuteur est donc au premier plan dans ce 'nous'¹⁰. En revanche, il existe des énonciations dans lesquelles le locuteur, sans avoir disparu du 'nous', passe pour ainsi dire au second plan. La partie 'non-je' du 'nous' prend alors le rôle directeur. Retenons deux formes de cette pluralité : le 'nous' hortatif d'une part, duquel on peut rapprocher le 'nous' dit *d'infirmière* et le 'nous' scolaire, et, d'autre part, le 'nous' d'appartenance, qu'on appelle aussi 'nous' de communauté.

1.3.1 'Nous' hortatif

Le 'nous' hortatif est un 'nous' inclusif qui apparaît dans des formules d'exhortation et d'encouragement, et dont l'essentiel du message ne concerne pas d'abord le locuteur ('je'), mais ceux à qui celui-ci s'adresse (i.e. 'tu' ou 'vous'). L'épître aux Hébreux en fournit quelques exemples : « Ayant donc un grand prêtre éminent, qui a traversé les cieux, Jésus, le Fils de Dieu, tenons ferme la confession de foi. (...) Avançons-nous donc avec pleine assurance vers le trône de la grâce » (He 4,14–16 ; voir aussi 12,1–2 ; 13,13,15 ; 2 Co 7,1). Le 'nous' se laisse ici comprendre à la manière d'un impératif en 'vous'¹¹. Il s'inscrit dans une stratégie de communication destinée à rendre plus audible l'exhortation. Le locuteur se compte parmi ceux qu'il exhorte, afin de manifester sa proximité et sa solidarité avec eux, et de rendre ainsi son appel plus persuasif. Le locuteur ne s'exclut pas du 'nous' hortatif, mais il ne s'exhorte lui-même que pour mieux rejoindre ceux à qui il s'adresse¹². C'est le contexte de l'énoncé et non le seul énoncé qui

10 « Der Redende verwendet (...) den Plural, wenn er sich als Glied der betreffenden Gemeinschaft fühlt. Nebensinn und Gefühlston des Wir veranlassen ihn, diese Formen zu wählen, wenn die in dem Plural mitbenannten Personen *an der Handlung selbst zwar nicht aktiv beteiligt sind*, aber an ihr innerlich Anteil nehmen und durch diese Anteilnahme in Gemeinschaft mit dem Redenden treten und er wiederum sich in geistiger oder seelischer Verbundenheit mit ihnen fühlt » (SLOTTY, *Der sogen. Pluralis modestiae*, 175). SLOTTY l'appelle « das Wir der Gemeinschaft und der Gefühlswärme » (loc. cit.).

11 Remarquons que la première personne du pluriel de l'impératif est inconnue en grec ancien. Voir les remarques de APOLLONIUS DYSCOLE, *De la construction*. *Περὶ συντάξεως*, III, 104–111 (éd. LALLOT, I, 241–243). Dans les passages du Nouveau Testament cités ici, c'est le subjonctif qui est utilisé.

12 THYEN, qui a étudié le genre homilétique dans le christianisme primitif, l'appelle *kom-*

permet d'identifier un '*nous*' hortatif. Le '*nous*' hortatif figure en effet souvent dans des passages nettement parénétiques, où généralement se rencontrent aussi des impératifs en '*vous*'¹³.

On peut rapprocher du '*nous*' hortatif le '*nous*' dit d'*infirmière* et le '*nous*' qu'on peut appeler '*nous*' scolaire. Dans ces '*nous*', le locuteur (*'je'*) n'est qu'indirectement concerné par le prédicat du '*nous*'. Le '*nous*' d'*infirmière* exprime une solidarité compassionnelle du locuteur avec le destinataire. C'est le '*nous*' dont peut se servir une infirmière vis-à-vis d'un malade lorsqu'elle lui demande: «Comment nous sentons-nous aujourd'hui?», «How are we feeling today?». Le '*nous*' exprime ici le soin et la sollicitude du personnel médical à l'égard du patient. C'est à ce titre que le *'je'* du locuteur se joint au destinataire¹⁴.

Ce '*nous*' d'*infirmière* est aussi employé à l'égard des enfants et peut s'appeler le '*nous*' scolaire. Il semble avoir été plus courant autrefois. En établissant par le '*nous*' une communauté avec ses écoliers, l'instituteur manifeste sa

munikativer Plural. Il est fréquent dans les passages parénétiques. «Der Prediger weiß sich also in gleicher Weise wie die Gemeinde zum athletischen ἀγων gerufen, seine Mahnungen gelten in gleicher Weise auch ihm selbst. Mit diesem 'Wir' ist also die mitsamt dem Prediger einmütig zum Gottesdienst versammelte Gemeinde gemeint» (THYEN, *Der Stil der Jüdisch-Hellenistischen Homilie*, 90–94, à propos des «Paränesen im kommunikativen Plural», ici 91).

- 13 Cf. HELMBRECHT, op. cit., 45, qui décrit «the hortatory uses of WE pronouns in order to follow a positive politeness strategy. (...) The strategy is to minimize the social distance between speaker and hearer in order to minimize the risk of face loss on the side of the hearer. (...) The social distance between speaker and addressee can be minimized by including both, speaker and hearer, in the activity. (...) If the speaker includes the hearer in the command by means of an inclusive WE pronoun, he signals social closeness which makes it easier to request some favour from the hearer» (op. cit., 45). Ce '*nous*' est appelé aussi '*patronizing we*'. Voir également MEIBAUER, *Einführung in die germanische Linguistik*, 211. La valeur hortative des '*nous*' que l'on rencontre en He 4,1.14–16; 12,1–2; 13,13.15 est confirmée par les passages exhortatifs et par les impératifs en '*vous*' qui apparaissent dans leur voisinage et dans l'ensemble de la lettre (cf. He 4,7; 5,12; 6,11; 7,4; 10,32.35; 12,3.12.14 etc.).
- 14 C'est le '*nursery we*' (HELMBRECHT, op. cit., 34), qui exprime «a strong commitment on the side of the speaker to the addressee. (...) The speaker expresses deep care and solidarity for the addressee by using the WE pronoun. (...) Doctors and patients are not necessarily a social group, but in using a WE pronoun as an in-group marker, the speaker reduces the social distance and encourages the patient to cooperate in the process of the medical treatment» (op. cit., 45). «Gelegentlich wird mit 'wir' auch in vertraulicher, mitunter herablassender Weise jemand angesprochen, der in einem Abhängigkeitsverhältnis zum Sprechenden steht (Krankenschwester-Wir)» (DUDEN Bd. 9, *Richtiges und gutes Deutsch*, 713).

sollicitude éducative à leur égard. C'est à ce titre-là qu'il se compte avec eux dans une vraie pluralité¹⁵.

1.3.2 'Nous' d'appartenance

Dans le 'nous' d'appartenance, qu'on peut appeler aussi 'nous' de communauté, le locuteur est également dans une situation originale vis-à-vis du prédicat du 'nous'. En toute rigueur, il ne peut le recevoir. Mais au titre de certains liens qu'il entretient avec le groupe auquel il se joint par le moyen du 'nous', le prédicat peut tout de même être dit aussi du 'je' du locuteur¹⁶.

15 SLOTTY en fournit quelques exemples. Un éducateur à un enfant: «Was haben wir da angerichtet!» (ID., *Der sogen. Pluralis modestiae*, 158); «Das haben wir aber heute nicht gut gemacht!» (op. cit., 182); «Wir sind ein Esel!» (op. cit., 183). SLOTTY commente: «Das Ich, welches einen Teil des begrifflichen Inhaltes des Wir ausmacht, tritt als Handelnder hinter dem Du, das den anderen Teil des begrifflichen Inhalts des Wir abgibt, stark zurück, da seine Aktivität im Vergleich zu der [des Du] gleich Null ist: es wird beinahe nur zu einem an der Handlung interessierten Subjekt; und das kann allein wegen des Nebensinnes und des Gefühlstones des Wir geschehen» (op. cit., 171, je souligne). «[Der Lehrer] zeigt dem Schüler durch die Wahl des Wir (...), dass er seinen Arbeiten und Leistungen wie ein guter Freund mit liebe- und verständnisvoller Anteilnahme begegnet» (op. cit., 183). Le 'nous' scolaire est courant, aujourd'hui encore, par exemple celui d'une «Lehrerin an ihre Klasse – auch wenn sie selbst nicht mitmachen darf, sondern Aufsicht führen muss: „Heute Nachmittag gehen wir schwimmen“» (DUDEN Bd. 4, *Grammatik*, 271). D'après SLOTTY, citant Jakob GRIMM, il était courant au 19^{ème} s., en Oberpfalz (Bavière), que le confesseur (*Beichtvater*) s'adressât ainsi à des enfants (*Beichtkinder*): «Was haben wir nun angetan? Müssen wir uns einen Vorwurf machen? Fühlen wir Reue im Herzen? Wir sollen auch Wort halten und uns bessern?» (SLOTTY, op. cit., 181–182). Le confesseur (*Beichtvater*) «schlingt mit dem Gebrauch des pluralischen Pronomens von sich aus das Band der Gemeinschaft um den Menschen in seiner Seelennot und zeigt damit zugleich die aus diesem Gemeinschaftsgedanken entspringende innere Anteilnahme» (op. cit., 182). Réunis ensemble, le 'nous' d'infirmière et le 'nous' scolaire deviennent le 'nous' d'une mère à son enfant («Heute haben wir lange geschlafen!», «Aren't we looking cute?»), ou celui d'une nourrice à un nourrisson («Jetzt wollen wir essen, ... uns anziehen, ... zu Bette legen»). «Das Wir [gibt] (...) die innige Gemeinschaft zwischen Amme und Schützling und den Gefühlston der Zärtlichkeit kund» (op. cit., 180–181). Le film *Le diable boiteux* de Sacha GUITRY (1948) fournit un exemple risible du 'nous' d'infirmière, lorsque les valets de chambre interrogent, lors de son lever, le vieux Prince de Talleyrand: «Est-ce que nous voulons nous lever maintenant?»; «Est-ce que nous voulons mettre notre robe de chambre?»; «Est-ce que nous voulons être portés dans le salon?».

16 Sur ce 'nous', voir HELMBRECHT, op. cit., 44, dont je m'inspire pour les exemples qui suivent.

Lorsqu'un étudiant américain des années 2000 affirme : « Nous avons déclaré la guerre au Japon après Pearl Harbor », il ne fait évidemment pas partie des référents du '*nous*', car il n'était pas né à l'époque des faits. Il aurait dû dire : « Le gouvernement des USA a déclaré la guerre au Japon après Pearl Harbor ». Mais la première affirmation se conçoit dans le cadre de la nationalité du locuteur, c'est-à-dire au titre d'une forme d'*appartenance*.

Lorsqu'un employé d'une université chargé de l'inscription des étudiants déclare : « Nous n'enseignons pas la théologie ici dans cette université », il ne peut, en toute rigueur, faire partie du '*nous*', car il n'appartient pas au corps professoral. Il aurait dû dire : « Il n'y a pas de faculté de théologie dans cette université ». Mais la première affirmation peut se comprendre dans le cadre de l'*appartenance* du locuteur à l'institution universitaire.

Lorsque le supporter d'une équipe s'écrit : « Nous avons gagné le match hier soir », il ne saurait faire partie du '*nous*', car il n'était pas sur le terrain pour enlever la victoire. Mais le '*nous*' exprime ici une proximité affective du locuteur avec l'équipe qu'il soutient.

Ces trois exemples illustrent la diversité des '*nous*' que j'ai appelés '*nous*' d'appartenance¹⁷. En toute rigueur, le prédicat du '*nous*' ne saurait être attribué au '*je*' du locuteur. Mais c'est au titre de certains liens d'appartenance, affectifs ou sociaux, que le locuteur, par le choix du '*nous*', se compte parmi un groupe et s'autorise aussi pour lui-même l'affirmation du prédicat normalement réservé à ce groupe¹⁸. Le langage, écrit et parlé, produit constamment des '*nous*' de cette sorte. Cette manière de s'exprimer provient du fait que le '*nous*' n'a jamais un contenu uniforme. Le '*nous*' rassemble en effet toujours une diversité

17 HELMBRECHT ne donne pas de nom à ces '*nous*'. Ceux-ci soulignent, dit-il, « the establishment and reinforcement of social groups and social identities. (...) The speakers (...) express their strong commitment and (...) their membership in the groups mentioned » (op. cit., 44). Je propose en conséquence l'appellation « '*nous*' d'appartenance ». L'appartenance peut par exemple être celle de l'équipe de rédaction d'un journal. Le '*nous*' d'un journaliste peut exprimer alors une solidarité avec le journal qu'il représente et au nom duquel il fait son métier de reporter (« Den 55-jährigen Kunsthistoriker Beyer, der in Basel lehrt und für seine Tätigkeit in Paris beurlaubt ist, treffen wir in der Brasserie Vagenende auf dem Boulevard Saint-Germain », *Die Zeit*, n° 15, 4. April 2013, 44 ; ici, le '*nous*' ne signifie pas (mais n'exclut pas non plus) que le scripteur était accompagné d'autres personnes lorsqu'il a rencontré son interlocuteur. Ce '*nous*' tient la place de l'ensemble de la rédaction, au nom de laquelle il effectue cette interview).

18 Pour HELMBRECHT, ces '*nous*' expriment « an emotional or a social connection of the speaker to a group without referring to the speaker or without including the speaker in the group of individuals referred to » (op. cit., 44).

hétérogène de personnes. Celles-ci, prises une à une, n'entretiennent pas des liens identiques avec le prédicat du 'nous'. L'unité du 'nous', en tant que 'nous', n'est jamais une *uniformité*¹⁹.

C'est précisément l'hétérogénéité des parties intégrantes du 'nous' qui conduit à envisager la possibilité d'une pluralité *fictive* du 'nous'. Les réflexions de BENVENISTE sur la pluralisation de la personne verbale, que nous allons maintenant signaler, vont nous permettre d'approfondir la diversité des statuts de ce qui, dans le pluriel fictif, se joint au 'je' pour former le 'nous' et que BENVENISTE appelle 'non-je'.

2 Pluriel fictif

Lorsque le locuteur dit 'nous', il peut exprimer une réelle pluralité de personnes. Mais ce choix énonciatif peut aussi être une forme alternative du 'je'. Différents motifs sont susceptibles d'inspirer au locuteur ce 'nous' qui veut dire 'je'. Les

19 La diversité des composants du 'nous' est bien soulignée par SLOTTY: «Der begriffliche Inhalt des Wir [stellt] eine Mehrheit von verschiedenen Personen (...) [dar]. Diese Teile der Mischung von Personen sind aber, objektiv genommen, bei weitem nicht immer *vollkommen gleichmäßig* an der Handlung (oder am Besitz) beteiligt. (...) Den Ausschlag für die Wahl des [Wir] [geben] (...) die Nebenvorstellung und der Gefühlswert des Wir: das Bewusstsein der Gemeinschaft (...) und das Gefühl einer gewissen Kameradschaftlichkeit und Vertraulichkeit» (op. cit., 168, je souligne). JUST fait justement remarquer: «[Das 'wir' ist] *per definitionem* eben eine Zusammensetzung mehrerer Instanzen (...), die zwar eine Gemeinschaft bilden können, aber auch durch ihre einzelnen Personen nie eine vollkommene *Einheit* bilden. Das 'wir' bleibt letztendlich immer eine *Vielheit*» (JUST, *Wir-Perspektive*, 11, italiques de l'auteur). SLOTTY ajoute: «Die Mehrheit, die den begrifflichen Inhalt des behandelten Plurals ausmacht, erscheint nicht immer *in all ihren Bestandteilen als aktiv* an der Handlung oder an einem Zustand, Besitz usw. beteiligt; mitunter tritt hierbei der redende, mitunter der angeredete oder in Rede stehende Teil in den Hintergrund, und der Plural drückt in diesen Fällen die innere Anteilnahme dieses zurücktretenden Teiles aus. Zugleich werden die anderen Werte, welche in der Gesamtbedeutung des Plurals enthalten sind, der Nebensinn der geistigen oder seelischen Verbundenheit und der Stimmungsgehalt (Liebe, Freundschaft, Zärtlichkeit, usw.) kundgetan» (op. cit., 185, je souligne). Si c'est donc parfois le locuteur ('je') qui est au premier plan dans le 'nous', ici, dans les 'nous' hortatif et d'appartenance, le locuteur passe à l'arrière-plan et ce sont les autres personnes réunies dans le 'nous' qui sont au premier plan («... mag auch die erste Person mitunter an der Handlung *nicht in erster Linie* und *nicht so stark* wie die [anderen Personen] beteiligt sein», SLOTTY, op. cit., 170, je souligne). Voir aussi ZILLIACUS, *Selbstgefühl und Servilität*, 10.

considérations de BENVENISTE sur la pluralisation de la personne verbale sont ici d'une importance décisive²⁰. Nous les reprendrons, en les confrontant aux réflexions de SLOTTY²¹ et de ZILLIACUS²².

La jonction que constituent, dans le '*nous*', '*je*' et '*non-je*' – quel que soit le contenu de ce '*non-je*' – forme « une totalité nouvelle et d'un type tout particulier », explique BENVENISTE²³. Dans cette totalité nouvelle, « les composantes ne s'équivalent pas : dans '*nous*', c'est toujours '*je*' qui prédomine puisqu'il n'y a de '*nous*' qu'à partir de '*je*', et ce '*je*' s'assujettit l'élément '*non-je*' de par sa qualité transcendante. La présence du '*je*' est constitutive du '*nous*' »²⁴. Notons que cette affirmation se vérifie dans le cas du '*nous*' hortatif et dans celui du '*nous*' d'appartenance, car la qualité transcendante du '*je*' est maintenue au moins par l'acte de parole, dont la responsabilité relève du seul '*je*'. BENVENISTE explore les contenus et les significations possibles de ce '*non-je*' adjoint au '*je*'. Il introduit les notions de '*je*' amplifié et de '*je*' estompé, et montre que le '*nous*' peut ne pas toujours désigner une pluralité réelle et effective de personnes.

2.1 '*Je*' amplifié et '*je*' estompé

Le '*nous*', poursuit BENVENISTE, « est autre chose qu'une jonction d'éléments définissables. La prédominance de '*je*' y est très forte, au point que, dans certaines conditions, ce pluriel peut tenir lieu du singulier. La raison en est que '*nous*' n'est pas un '*je*' quantifié ou multiplié, c'est un '*je*' dilaté au-delà de la personne stricte, à la fois accru et de contours vagues. De là viennent, en dehors du pluriel ordinaire, deux emplois opposés, non contradictoires. D'une part, le '*je*' s'amplifie par '*nous*' en une personne plus massive, plus solennelle et moins définie : c'est le '*nous*' de majesté. D'autre part, l'emploi de '*nous*' estompe l'affirmation trop tranchée de '*je*' dans une expression plus large et diffuse : c'est le '*nous*' d'auteur ou d'orateur. (...) D'une manière générale, la personne verbale au pluriel exprime une personne amplifiée et diffuse. Le '*nous*' annexe au '*je*' une globalité indistincte d'autres personnes »²⁵.

De ces précisions importantes, il faut d'abord retenir que le '*nous*', s'il peut tenir lieu de '*je*' et être mis à la place du '*je*', n'est *a priori* jamais strictement

20 Cf. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, 1, 225–236, spécialement 233–235.

21 Cf. SLOTTY, op. cit., 158–186.

22 Cf. ZILLIACUS, op. cit., 5–12.

23 BENVENISTE, op. cit., 233.

24 BENVENISTE, loc. cit.

25 BENVENISTE, op. cit., 234–235.

équivalent au 'je'. Celui qui dit 'nous', lorsqu'il ne parle qu'en son nom, pourrait en effet tout aussi bien dire 'je'. On ne peut réduire le 'nous' au 'je' purement et simplement. L'emploi du 'nous' fait donc *écart* par rapport au 'je', et cet écart *fait sens*. C'est ce sens dont BENVENISTE a suggéré les déploiements possibles. En dehors du pluriel ordinaire, le 'nous' peut parfois tenir lieu de 'je' et en ce cas indiquer un 'je' *dilaté*, c'est-à-dire *modifié*, et cela dans deux directions possibles. Dans le sens de l'amplification, le 'je' amplifié devient le 'nous' de majesté. Dans le sens de l'estompement, le 'je' estompé devient, écrit BENVENISTE, « le 'nous' d'auteur ou d'orateur ».

On s'étonnera cependant ici que BENVENISTE n'emploie nulle part pour le 'je' estompé l'appellation 'nous' de modestie. Par ailleurs, on peut aussi être surpris de voir que BENVENISTE range sans plus de précision le 'nous' d'orateur dans la catégorie du 'je' estompé, c'est-à-dire étranger au « pluriel ordinaire ». En effet, l'orateur qui dit 'nous' unit le plus souvent à son 'je' l'auditoire qui est devant lui, et ce 'nous' est alors un pluriel réel ('nous' inclusif, i.e. "*vous et moi*"). Nous reviendrons bientôt sur ces deux points.

Amplification et estompement, poursuit BENVENISTE, sont également susceptibles d'éclairer des traits du langage populaire, notamment certaines formes de passage – ou mieux d'emmêlement – entre le 'nous' et le 'je'. « On peut penser aussi à expliquer par là – écrit-il – les contaminations et enchevêtrements fréquents du singulier et du pluriel, ou du pluriel et de l'impersonnel dans le langage populaire ou paysan : "*nous, on va*" (toscan populaire "*noi si canta*"), ou "*je sommes*" en français du Nord faisant pendant au "*nous suis*" du franco-provençal : expressions où se mêlent le besoin de donner à 'nous' une compréhension indéfinie et l'affirmation volontairement vague d'un 'je' prudemment généralisé »²⁶.

Pour les grammairiens du GROUPE μ , les pluriels d'estompement et d'amplification sont respectivement nommés pluriel *de politesse* et pluriel *majestatif*. L'un est celui du savant, l'autre celui du monarque. « Le pluriel fournit ainsi au 'je' du savant une dilution dans l'anonymat, en même temps qu'il confère au 'je' du monarque l'amplification que son orgueil exige »²⁷.

LOFFLER-LAURIAN, qui a consacré une monographie à l'expression du locuteur dans les textes scientifiques, évoque cette modification du 'je' en terme d'*image*. Le 'nous' qui ne désigne que le locuteur, c'est le locuteur seul accompagné d'une *image* de lui-même. « Un locuteur-auteur peut, pour diverses raisons, se désigner lui-même par 'nous'. (...) Il semble arborer un masque qui, peut-

26 BENVENISTE, op. cit., 235.

27 GROUPE μ , *Rhétorique générale*, 168.

être, exprime sa situation véritable, mais qui, plus vraisemblablement, vise à créer une certaine image de lui chez le récepteur»²⁸.

Le 'je' amplifié crée l'image d'un 'je' *maximal*, c'est-à-dire d'un 'je' dilaté, accru et agrandi. C'est le 'nous' de majesté ou de fierté, *pluralis maiestatis* (ou *pluralis maiestaticus*), *Plural der Majestät* (ou *majestätisches 'Wir'*), *majestic plural* (ou *royal 'We'*). Il est largement tombé en désuétude aujourd'hui²⁹. Il est encore en vigueur dans l'Église catholique, du moins dans le texte officiel latin des documents pontificaux³⁰.

28 LOFFLER-LAURIAN, *L'expression du locuteur*, 138. Le 'nous' qui exprimerait la véritable situation du locuteur serait, pour un scientifique, le 'nous' d'équipe qui rassemble avec lui, par exemple, les membres de son laboratoire (cf. LOFFLER-LAURIAN, op. cit., 137–139).

29 Le 'nous' de majesté fut en usage en Allemagne, au moins jusqu'en 1918 («*Wir, Wilhelm, von Gottes Gnade deutscher Kaiser, König von Preußen, etc.*», cf. DUDEN Bd. 9, *Rechtes und gutes Deutsch*, 713; ENGEL, *Deutsche Grammatik*, 652). SLOTTY fournit, dans les conventions du 19^{ème} et du début du 20^{ème} siècle en pays germaniques, un cas intéressant de 'nous' de fierté. Un artisan, lors d'une exposition, présente avec fierté un objet qu'il a fabriqué lui-même et déclare : «*Das haben wir gemacht!*». SLOTTY explique : «*Hier scheint der Plural lediglich deshalb gesetzt zu sein, weil ein starker Affekt (Stolz) bei dem Redenden sich abregiert*» (SLOTTY, op. cit., 185–186).

30 Dans l'Église catholique, les documents pontificaux utilisent aujourd'hui encore, jusqu'au Pape François inclus, le 'nous' de majesté dans le texte officiel latin. On le rencontre notamment en conclusion, comme dans celle, par exemple, du Motu Proprio *Porta Fidei* de Benoît XVI du 11 Octobre 2011 : «*Datum Romae, apud Sanctum Petrum, die XI mensis Octobris, anno MMXI, Pontificatus Nostri septimo*». Paul VI l'utilisait aussi lorsqu'il s'exprimait en langue vernaculaire. Un passage du célèbre discours qu'il prononça en français le 4 Octobre 1965 à l'ONU à New York montre que – d'un point de vue littéraire au moins – le 'nous' de majesté ne semble pas entièrement incompatible avec l'expression d'une certaine modestie («*Nous n'avons rien à demander, aucune question à soulever, tout au plus un désir à formuler, une permission à solliciter : celle de pouvoir vous servir dans ce qui est de Notre compétence, avec désintéressement, humilité et amour*», cf. www.vatican.va). Ce 'nous' de majesté est resté en vigueur jusqu'à Jean-Paul I. À partir de Jean-Paul II (octobre 1978), les discours et allocutions en langues vernaculaires, tout comme les traductions officielles des documents pontificaux latins, sont au singulier. Le Pape François, qui s'exprime lui aussi habituellement en 'je', a fait toutefois deux exceptions récentes, l'une dans le *Chirographe pour l'institution d'une Commission Pontificale consultative sur l'Institut pour les Œuvres de Religion (IOR)* du 24 Juin 2013, et l'autre dans le *Chirographe pour l'institution d'une Commission Pontificale d'étude et de proposition sur l'organisation de la structure économique et administrative du Saint-Siège* du 18 Juillet 2013 (cf. www.vatican.va). Ces deux textes, qui se ressemblent beaucoup et dont il n'existe pas de version officielle latine, mêlent le 'nous' de majesté et le 'je'. C'est d'abord le 'nous' de majesté qui apparaît : «*Les réflexions de ces derniers jours (...) nous encouragent, ayant écouté l'avis de cardinaux, (...) à poursuivre le projet d'introduction de réformes des institutions du Saint-Siège. (...) Dans ce*

Le 'je' estompé crée l'image d'un 'je' *minimal*, ou d'un 'je' atténué. C'est, affirme BENVENISTE, «le 'nous' d'auteur ou d'orateur»³¹. Cette description cependant n'est pas suffisante, car elle n'épuise pas toutes les formes possibles d'estompement. L'estompement du 'je' en effet ne produit pas seulement le 'nous' d'auteur ou d'orateur. Inspiré par la retenue et par une certaine forme de réserve, il donne aussi naissance au 'nous' de modestie, qui ne coïncide pas exactement avec «le 'nous' d'auteur ou d'orateur». L'estompement est une notion complexe qui doit être examinée plus attentivement.

2.2 L'estompement du 'je'

Lorsque le locuteur estompe son 'je' par l'emploi d'un 'nous', il donne une couleur particulière à ce qui, dans le 'nous', est adjoint au 'je', c'est-à-dire à 'non-je'. 'Non-je' exprime alors une atténuation et une édulcoration du 'je'. Il l'adoucit et le modère. Plusieurs stratégies distinctes peuvent inspirer ce choix énonciatif. Il s'agit d'abord du 'nous' d'auteur, indiqué par BENVENISTE. C'est le 'nous' de la communication écrite qui, d'une manière ou d'une autre, fait place ou fait signe au *lecteur*. Mais le locuteur peut aussi être mu par le souci de modérer l'expression de son ego. C'est alors le 'nous' de modestie. Le locuteur peut enfin vouloir se mêler à une pluralité vague et indéterminée de personnes, suggérant ainsi un ensemble plus large, sans toutefois exprimer un vrai pluriel. C'est le *pluralis sociativus*. Examinons ces trois sortes d'estompement.

2.2.1 'Nous' d'auteur

En tant que pluriel fictif, le 'nous' d'auteur est réservé à la communication *écrite*. Il est inspiré par le souci non d'exprimer la modestie, mais de mieux

but, nous avons décidé d'instituer une commission. (...) La commission nous informe de son travail et nous soumet ses conclusions. (...) Elle sera dissoute sur notre disposition"). Puis les deux documents se terminent sur le singulier de la première personne: "Donné au Vatican, le (...), première année de mon Pontificat". Ces 'je' conclusifs sont surprenants, eu égard aux 'nous' qui précèdent. Ils témoignent de la recherche d'un nouveau langage, en particulier du souci de limiter au strict nécessaire les affirmations formelles de l'autorité pontificale. Les évêques des pays francophones rédigent aujourd'hui, pour la plupart, leurs décrets et actes officiels en 'je'. Certains toutefois ne reculent pas devant le 'nous' de majesté (par exemple: "Nous, Dominique REY, par la grâce de Dieu et l'autorité du Siège Apostolique évêque de Fréjus-Toulon, nommons ... décrétons ...", cf. *Bulletin Église Fréjus-Toulon*, n°160, Mars 2012, p. 5; n°166, Octobre 2012, pp. 5-7, n°175, Juillet-Août 2013, pp. 5-7 etc.; "Nous, cardinal Philippe BARBARIN, archevêque de Lyon, décrétons ce qui suit ...", cf. *Église à Lyon*, n°9, octobre 2012, encart p. 18; n°5, Mai 2013, p. 8).

31 BENVENISTE, op. cit., 235.

rejoindre ou d'impliquer le lecteur³². Tout lecteur est en effet invité à se voir concerné par la phraséologie communicative de certains énoncés, fréquents dans la littérature scientifique, tels que : « Il nous faut maintenant soulever la question de ... », ou : « Dans ce chapitre, nous examinerons le problème de ... ». Ces formules, qui peuvent coexister avec d'autres locutions en *'je'*, font partie de la pédagogie d'un auteur, soucieux de suggérer une proximité avec son lecteur pour mieux le conduire. Le scripteur invite le lecteur, lui accorde une place à ses côtés, lui donne l'impression d'une œuvre et d'une réflexion communes. Dans le processus de la communication, ce *'nous'* a les traits de l'inclusivité, car il convoque le destinataire. GENETTE l'appelle « pluriel académique »³³. Le *'nous'* d'auteur n'est cependant pas seulement utilisé dans les textes à caractère scientifique. Il apparaît aussi dans le roman³⁴.

On sera tenté d'objecter qu'il s'agit là en réalité d'un *vrai* pluriel, qui réunit auteur et lecteur(s). Pourtant, le lectorat d'un ouvrage est insaisissable et illimité. Il s'étend dans l'espace et dans le temps. La pluralité de ce *'nous'* reste donc confuse et vague. Elle demeure pour ainsi dire une pure potentialité. C'est chaque lecteur qui ponctuellement, par son engagement libre et personnel dans la lecture, *actualise* ce pluriel. À moins que l'auteur lui-même ne donne, devant un auditoire, lecture publique de son texte, la pluralité des *'nous'* d'auteur, en terme de *réalité*, n'est guère saisissable. Il s'agit donc d'une pluralité fictive. Si, pour la décrire, on reprend le terme d'*image* utilisé par LOFFLER-LAURIAN, alors le *'nous'* d'auteur crée l'image d'un *'je'* qui invite, convoque, sollicite, convie le lecteur à se joindre à lui³⁵.

32 « [Diese] plurale[n] Ausdrücke (...) [sind] selten, wenn je, vom Streben nach Modestie bedingt. (...) Es handelt sich vielmehr um ein Gemeinschaftsgefühl zwischen dem Redenden und dem bzw. den Angeredeten » (ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 10).

33 GENETTE (*Discours du récit*, 249 et 255). Ce pluriel académique est bien connu en anglais et allemand : « We are thus led also to a definition of "time" in physics » (Albert EINSTEIN, *Relativity. The Special and the General Theory* (1920), I, 8).

34 GENETTE (op. cit., 255) cite un passage tiré du chapitre premier de *La Chartreuse de Parme* (1839) de STENDHAL : « Nous avouerons que, suivant l'exemple de beaucoup de graves auteurs, nous avons commencé l'histoire de notre héros une année avant sa naissance ».

35 L'émergence du *'nous'* d'auteur est parfois accompagnée d'une évocation explicite du lectorat, dont le scripteur crée en quelque sorte artificiellement la présence dans son discours ou son récit. GENETTE (op. cit., 249), qui signale des exemples intéressants de *'nous'* d'auteur chez PROUST, relève aussi certaines formules où le lecteur de *La recherche* est directement interpellé par le narrateur, ainsi par exemple : « Avant de revenir à la boutique de Jupien, l'auteur tient à dire combien il serait contristé que le lecteur s'offusquât ... » (GENETTE, loc. cit.). Dans le roman *Der Zauberberg* (1924) de Thomas MANN, le

La spécificité du 'nous' d'auteur conduit ainsi à nuancer l'exposé de BENVENISTE, qui traitait ensemble 'nous' d'auteur et 'nous' d'orateur. 'Nous' d'auteur et 'nous' d'orateur sont deux pluralités de nature différente. Le 'nous' du professeur qui, face à ses étudiants, affirme: «Nous passons au point suivant et nous abordons maintenant la question de ...», n'a rien d'une pluralité vague et indéterminée. Il s'agit d'un pluriel réel inclusif, qui rassemble l'orateur et

lecteur est évoqué dès la préface (*Vorsatz*), en même temps que le narrateur, lequel s'exprime avec le 'nous' d'auteur: *"Die Geschichte Hans Castorps, die wir erzählen wollen, – nicht um seinetwillen (denn der Leser wird einen einfachen, wenn auch ansprechenden jungen Menschen in ihm kennenlernen), sondern um der Geschichte willen, (...) ist sehr lange her. (...) Wir werden sie ausführlich erzählen. (...) Im Handumdrehen also wird der Erzähler mit Hansens Geschichte nicht fertig werden"* (9; les numéros de page sont ceux de la *Große kommentierte Frankfurter Ausgabe*, Fischer, 2002). Le lecteur (appelé *Leser* ou *Zuhörer*) réapparaît régulièrement dans le récit: *"Hier steht eine Erscheinung bevor, über die der Erzähler sich selbst zu wundern gut tut, damit nicht der Leser auf eigene Hand sich allzusehr darüber wundere"* (279). *"Wir vertrauen, dass auch Erfahrung und Erinnerung des Lesers uns nicht im Stiche lassen werde, wenn wir auf diese wundersame Verlorenheit Bezug nehmen"* (824). *"Wir mögen uns wohl schmeicheln, es sei uns in früheren Fällen gelungen, unseren Zuhörern ein ungefähres Verständnis für die intime Teilnahme einzuflößen, die Hans Castorp den Vorzugs-Programmnummern seiner nächtlichen Konzerte entgegenbrachte"* (986–987). Par ailleurs, les nombreuses questions rhétoriques ont la fonction d'interpeler le lectorat: *"Und Joachim, wie stand es um ihn? War er befreit und erleichtert seitdem, oder litt seine Seele schwere Entbehrung angesichts der leeren Tischseite?"* (545). *"Hinter ihm aber, durch die offene Tür, wer trat beschwingten Schrittes mit "Sapperlot!" "Accidenti!" und feinem Lächeln herein? Das war Herr Settembrini"* (595). *"Was gab es denn? Was lag in der Luft?"* (1034). En recourant au 'nous' d'auteur, le narrateur donne ainsi l'impression d'effectuer son travail de narration en compagnie des lecteurs. Eux aussi semblent présents à ses côtés pour le raconter ou du moins apparaissent-ils comme des observateurs attentifs des événements racontés. En dehors de la formule stéréotypée *"wie wir sagten"* (244; 285; 541; 543; 894), et des appellations *"unser Freund"* (641; 1023; 1030), *"unser Held"* (908; 1025), que le narrateur donne au personnage principal du récit, relevons quelques expressions remarquables: *"Tal und Berge im Schnee seit sechs Monaten schon? Seit sieben! Die Zeit schreitet fort, während wir erzählen, unsere Zeit, die wir dieser Erzählung widmen, aber auch die tief vergangene Zeit Hans Castorps und seiner Schicksalsgenossen dort oben im Schnee"* (524). *"Dies war des Hofrats Art und Weise, Trost zu spenden. Wir wollen hoffen, dass sie der verständigen Frau Ziemßen ein bisschen wohlthat"* (809). *"Nun folgten die sonderbarsten Stunden, die unseres Helden junges Leben bis dahin aufzuweisen hatte; und obgleich uns sein späteres Schicksal nicht vollkommen deutlich ist, obgleich wir ihn an einem bestimmten Punkt unserer Geschichte aus den Augen verlieren werden, möchten wir annehmen, dass es die überhaupt sonderbarsten blieben, die er erlebte"* (1025–1026). Sur le 'nous' du narrateur dans le roman *Joseph und seine Brüder* (1933–1943) du même Thomas Mann, voir LINTZ, *Thomas Manns Joseph und seine Brüder*, 131–146.

son auditoire, présent devant lui. La communication orale, qui met en relation un locuteur et une assemblée, dans l'*actualité* de leur commune présence, rend manifeste la réalité du pluriel d'un tel '*nous*' qui, à l'écrit, a les traits de l'indétermination et de la pure potentialité. On reviendra plus tard sur cet aspect de la communication personnelle à propos du genre épistolaire, lorsque nous distinguerons les lettres ponctuelles et personnalisées, et les lettres ouvertes, qui se proposent de rejoindre un public plus large, éventuellement illimité. La pluralité *potentielle* du '*nous*' d'auteur ne saurait être confondue avec la pluralité réelle et *actuelle* du '*nous*' d'orateur.

En revanche, si le '*nous*' d'orateur et le '*nous*' d'auteur n'ont pas même nature, ils se rejoignent dans une même fonction. L'un et l'autre exercent en effet par excellence une fonction *phatique* entre l'orateur/auteur et ses auditeurs/lecteurs. Par leur caractère inclusif, ces '*nous*' suggèrent, établissent ou entretiennent un *contact* avec les destinataires³⁶.

Le '*nous*' d'auteur a une riche nomenclature³⁷. ZERWICK l'appelle *pluralis epistularis*³⁸, mais cette appellation est doublement erronée. D'une part, en effet, elle procède d'une confusion avec le '*nous*' inclusif, fréquent dans la communication épistolaire, et, d'autre part, le '*nous*' d'auteur ne saurait être réservé au genre épistolaire. On verra au contraire qu'il est plutôt rare dans les correspondances³⁹.

36 Dans le chapitre *Linguistique et poétique* de ses *Essais de linguistique générale*, JAKOBSON assigne à tout procès linguistique six fonctions : la fonction référentielle (ou dénotative, cognitive), rapportée au référent ou au contexte ; la fonction émotive (ou expressive), rapportée au destinataire ; la fonction conative, rapportée au destinataire ; la fonction phatique, rapportée au contact ; la fonction métalinguistique, rapportée au code, et la fonction poétique, rapportée au message lui-même (cf. op. cit., 209–248, en particulier 213–220). La fonction phatique désigne cet aspect du langage, non en tant qu'il contient des messages porteurs d'information, mais en tant qu'il établit, prolonge ou interrompt la communication entre destinataire et destinataire. JAKOBSON a le mérite de nous rappeler que, dans tout acte de communication, il y a d'autres fonctions que les fonctions référentielle et poétique. On relèvera plus loin (cf. *infra*, 86–91) comment, chez plusieurs historiens de l'Antiquité, notamment chez Polybe, le '*nous*' d'auteur est combiné avec d'autres procédures linguistiques pour maintenir le *contact* avec le lecteur.

37 On l'appelle encore '*nous*' d'écrivain. Sont aussi courantes les appellations *pluralis auctoris*, *schriftstellerischer Plural*, *Verfasserplural*, *Autorenplural*, *literary plural*, *editorial plural*, *stylistic plural*, *rhetorical plural*, *plural of authorship* et *editorial "we"*.

38 ZERWICK, *Graecitas biblica*, § 8 (« ... quo scriptor quodammodo lectores sibi associat »).

39 Voir aussi les dénominations erronées de "*epistolary plural*", chez MURPHY-O'CONNOR (*Co-Authorship*, 571), et "*epistolary we*" chez KIJNE (*We, Us and Our*, 172).

2.2.2 'Nous' de modestie

Si le souci de rejoindre le lecteur peut inspirer un estompement du 'je', exprimé dans le 'nous' d'auteur, la modestie peut aussi produire le même effet, c'est-à-dire transformer le 'je' en 'nous'. Par souci d'éviter ce qui lui semble une affirmation trop tranchée du 'je', c'est-à-dire une hypertrophie de son ego, le locuteur/scripteur choisit de dire 'nous'. C'est le 'nous' de modestie, qui a pour cadre la communication écrite principalement, mais qui peut aussi avoir lieu dans la communication orale⁴⁰. L'existence de ce 'nous' ne pose pas de difficulté. Il faut cependant discuter les arguments de SLOTTY, qui a voulu la remettre en cause.

SLOTTY en effet a cru pouvoir montrer que, dans la communication écrite, ce qu'on avait jusqu'ici compris comme des 'nous' de modestie étaient en réalité à lire comme des 'nous' d'auteur, c'est-à-dire des 'nous' qui font signe aux lecteurs⁴¹. Cependant, les exemples choisis par lui sont au service de sa thèse mais ne reflètent pas toutes les occurrences possibles du 'nous' mis en œuvre par un auteur dans un texte. SLOTTY rassemble en effet une série d'exemples tirés de la littérature universitaire et scientifique allemande du 19^{ème} et du début du 20^{ème} siècle. Dans tous ces textes, le scripteur, après s'être exprimé avec des 'nous', passe soudain au 'je' pour exprimer une prise de position personnelle, puis il revient au 'nous'⁴². SLOTTY y voit un réflexe inné

40 Dans le monde germanophone, les expressions *Plural der Bescheidenheit* et *Bescheidenheitsplural* sont couramment utilisées par les grammairiens, cf. SLOTTY, *Der sogen. Pluralis modestiae*, 155–162; DUDEN Bd. 4, *Grammatik*, 272; DUDEN Bd. 9, *Richtiges und gutes Deutsch*, 713; ENGEL, *Deutsche Grammatik*, 652. Notons qu'en français, l'accord de l'attribut du 'nous' est fait, au singulier ou au pluriel, en fonction du sens (i.e. syllepse), selon que le 'nous' a un référent singulier ou pluriel (par exemple, avec un 'nous' de modestie: "Nous sommes pour ainsi dire seul à défendre cette opinion"). Le grec accorde normalement au pluriel. D'un point de vue historique et culturel, l'usage du 'nous' de modestie semble connaître des flux et des reflux, selon les époques. Des travaux de LOFFLER-LAURIAN (*L'expression du locuteur*, 135–157) et de STEINHOFF (*Zum ich-Gebrauch in Wissenschaftstexten*, 1–26) il ressort que, du 17^{ème} au début du 19^{ème} siècle, le 'je' est couramment utilisé dans les publications scientifiques en langues allemande, anglaise et française. Puis a régné, aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles, un *Ich-Verbot* ou *Ich-Tabu*, sauf toutefois dans l'aire anglophone où l'emploi de 'I' n'a semble-t-il jamais posé problème. Aujourd'hui, la force sociale du *Ich-Verbot* a beaucoup diminué et le 'je' est largement admis dans les textes scientifiques et universitaires. Voir aussi FLÖTTUM–DAHL–KINN, *Academic Voices: Across Languages and Disciplines*, 95–110.

41 Cf. SLOTTY, op. cit., 155–185.

42 SLOTTY examine certains balancements entre 'ich' et 'wir' « bei demselben Dozenten oder Schriftsteller ». Par exemple, chez STEINTHAL dans sa *Geschichte der Sprachwissenschaft*

de désolidarisation de l'auteur vis-à-vis de la communauté virtuelle qu'il forme avec son lectorat, dans le but d'exposer une opinion personnelle⁴³. La présence de ces '*je*', réservés à l'exposé d'un avis personnel de l'auteur, confirmerait que les '*nous*' apparaissant dans le voisinage n'expriment pas la modestie mais un souci de proximité avec les lecteurs. Il s'agirait donc de '*nous*' d'auteur, et non de '*nous*' de modestie.

En réalité, quelque logique que soit l'alternance entre le '*je*' et le '*nous*', illustrée dans les exemples sélectionnés par SLOTTY, les usages ne sont pas aussi tranchés. À l'époque de SLOTTY, il était courant qu'un auteur introduisît son avis personnel – donc sans inclure le lecteur – par la locution *unseres Erachtens* (notée en abrégé *u.E.*)⁴⁴. En français, un auteur peut aussi, aujourd'hui encore, exposer une prise de position personnelle en '*nous*', par exemple en disant : « Pour notre part, nous faisons volontiers nôtre l'opinion d'un tel qui ... », ou « À notre sens, il nous semble que ... ». Ces '*nous*', qui traduisent un choix personnel de l'auteur sans impliquer le lectorat, ne sont pas des '*nous*' d'auteur mais constituent des cas manifestes de '*nous*' de modestie⁴⁵.

bei den Griechen und Römern (1863), citée ainsi par SLOTTY : « Wie uns ... erhalten ist ... Hier sind wir ... angewiesen ... Ich werde weiter unten die uns hier angehenden Stellen einer Kritik unterwerfen. ... Nun meine ich aber nicht, dass wir ihre Berichte völlig unbeachtet lassen wollen. Wir wollen uns nicht bloß skeptisch ... verhalten ... » (SLOTTY, op. cit., 168–169). SLOTTY cite aussi ces passages de MARTY, *Untersuchungen zur Grundle- gung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie* (1908) : « Wir kommen bei ande- rer Gelegenheit auf die Frage zurück. Für das Sprachliche, das uns hier beschäftigt ... Daraus folgt für unsere sprachliche Frage ... Wir wollen diese Klasse ... nennen. ... Allein dieser letztere Name ... scheint mir nicht unzweideutig » (SLOTTY, op. cit., 176).

43 « Sobald [der Schriftsteller] dazu übergeht, etwa zu der Ansicht eines anderen Gelehrten Stellung zu nehmen, regt sich sein Ichgefühl : er tritt gewissermaßen aus der Gemeinschaft mit seinen Hörern oder Lesern heraus und stellt sich selbstbewusst dem wissenschaftli- chen Gegner gegenüber » (SLOTTY, op. cit., 168). Plus loin, on trouve ces explications : « ... aus dieser Gemeinschaft [tritt der Schriftsteller heraus und wird] subjektiv ... » (op. cit., 169–170). Le '*je*' serait, selon SLOTTY, réservé aux réfutations critiques de thèses adverses : « Denn während die aufbauende (konstruktive) Tätigkeit, die in der Darstellung liegt, Hörer und Lehrer zu einer Gemeinschaft gewissermaßen zusammenschweißt [exprimée dans le '*nous*'], stört die abbauende (destruktive) Kraft der Kritik den Gemeinschaftsge- danken [d'où le passage au '*je*'] » (op. cit., 176).

44 Voir par exemple DICK, *Der schriftstellerische Plural bei Paulus*, 49, ouvrage publié en 1900, dont on va bientôt parler. On rencontre aussi la formule *unseres Wissens*, (notée *u.W.*), « à notre connaissance ». À l'ancienne formule *unseres Erachtens* est aujourd'hui plus souvent substitué le syntagme *meines Erachtens* (notée *m.E.*).

45 À propos de l'alternance entre le '*je*' et le '*nous*' dans les textes scientifiques, SLOTTY

Ajoutons que, dans la communication écrite, le 'nous' d'auteur et le 'nous' de modestie entretiennent des liens subtils. Ils ne s'excluent pas l'un l'autre. En effet, les deux mouvements qui les causent, respectivement le souci d'intéresser le lecteur, et la modestie de l'auteur, peuvent coexister. Le scripteur, en estompant son 'je', peut être déterminé autant par un désir de discrétion et de retenue que par un souci de convivialité et d'hospitalité envers son lectorat. En d'autres termes, un 'nous' peut en cacher un autre. Cette convergence a pu pousser SLOTTY à vouloir bannir le 'nous' de modestie. L'intérêt de la contribution de SLOTTY est de montrer en définitive que le 'nous' de modestie ne révèle son vrai visage que lorsque tombe ce qui peut le masquer, c'est-à-dire le 'nous' d'auteur. Comme il est difficile de juger de la modestie d'un auteur, nous ne qualifierons dans les textes un 'nous' comme 'nous' de modestie que là où l'inclusion du lecteur est, sinon impossible, du moins difficilement envisageable. Nous verrons bientôt comment se combinent chez Polybe ces deux attitudes auctoriales⁴⁶.

2.2.3 Pluralis sociativus

Dans le 'nous' au sens du *pluralis sociativus*, le locuteur estompe le 'je' pour se compter dans une « collectivité indéterminée »⁴⁷. Ce groupe indistinct appartient à l'environnement humain du locuteur, et peut éventuellement inclure aussi l'univers des destinataires. Le 'nous' utilisé comme *pluralis sociativus* est plutôt rare en français, car on lui préfère généralement une formulation avec 'on'⁴⁸. On peut cependant en proposer une illustration.

affirme : « Dieser Wechsel zwischen Plural und Singular musste allen denen ein ungelöstes Rätsel bleiben, die den Plural als Ausdruck der Bescheidenheit fassten » (op. cit., 169). Pourtant, s'il ne convient pas de voir des 'nous' de modestie partout, il ne convient pas non plus de les éliminer tous. À SLOTTY, qui proposait de supprimer la catégorie du *pluriel de modestie* et de la remplacer par celle de *pluralis sociativus* (op. cit., 185), ZILLIACUS répond : « Was das Griechische betrifft möchte ich jedoch in Frage stellen, ob man auf die Bezeichnung 'Pluralis modestiae' einfach verzichten darf; denn wie ich später zu zeigen versuche erscheint mir die modeste Färbung mitunter eindeutig » (*Selbstgefühl*, 10). Dans la langue d'aujourd'hui en tout cas, le pluriel de modestie constitue une catégorie isolable et identifiable, distincte de celle du 'nous' d'auteur.

46 Voir *infra*, 91–97. Ajoutons que, dans la communication orale, l'inclusion de l'auditoire dans un 'nous' inclusif (i.e. pluriel réel) peut aussi être déterminée par un mouvement de modestie de la part de l'orateur.

47 J'emprunte l'expression à GREVISSE (*Le bon usage*, § 655, 836) qui, pour la langue française, n'envisage cependant nulle part comme telle la catégorie de *pluralis sociativus* appliquée au 'nous'.

48 Par exemple : « Toutes les fois qu'on se fait craindre, on risque d'être trompé » (SAND,

Supposons un homme politique qui déclare aux journalistes : « Les justifications que le Président de la République a données de cette décision ne nous ont pas convaincus »⁴⁹. Si ce '*nous*' n'est pas anaphorique, et si le locuteur ne s'exprime pas au nom d'un parti politique (de l'opposition, par exemple), le '*nous*' exprime alors ici une pluralité diffuse et indéterminée. Le locuteur veut parler de « ceux, quels qu'ils soient, qui pensent comme moi ». Par la dilution du '*je*' dans un '*nous*', le locuteur suggère la solidarité d'un groupe plus large, sans toutefois en préciser la réalité. C'est un acte du langage, et non d'abord une description de la réalité. Il ne s'agit pas pour le locuteur de s'exprimer au nom d'un groupe connu et déterminé. Ce groupe en effet n'existe peut-être pas comme tel. Le *pluralis sociativus* est un pluriel potentiel qui esquisse un certain entourage pour le locuteur. Celui-ci veut suggérer, de manière vague et indéterminée, une *communauté* ou une *solidarité* avec d'autres individus. Comme le '*nous*' d'auteur, ce '*nous*' est aussi très proche du pluriel réel.

Le *pluralis sociativus* est aussi appelé *pluralis societatis*, ou *Plural des Gemeinschaftsgefühles*⁵⁰. Ajoutons que le '*nous*' d'auteur est un cas particulier du '*nous*' au sens du *pluralis sociativus*. Le *pluralis sociativus* est en effet un genre qui réunit tous les pluriels indéterminés. Dans le cas de la première personne du pluriel, il permet à un locuteur d'esquisser autour de son '*je*' la solidarité d'un groupe. Le '*nous*' d'auteur est un *pluralis sociativus* réservé à la communication écrite et qui pointe en direction des *lecteurs*. Ni ZILLIACUS ni SLOTTY ne distinguent la pluralité potentielle, vague et indéterminée (à laquelle je réserve ici l'appellation *pluralis sociativus*), de la pluralité réelle, c'est-à-dire actuelle. Le *terminus technicus* "*pluralis sociativus*" leur sert à désigner n'importe quel '*nous*' dans lequel ne sont exprimées ni la modestie ni la majesté, c'est-à-dire un '*nous*' qui penche, de près ou de loin, du côté du vrai pluriel. Il me semble pourtant, comme j'ai essayé de le montrer, que pluralité actuelle et pluralité potentielle sont deux formes distinctes de pluralité. Cette pluralité potentielle apparaît clairement dans le cas particulier du '*nous*' d'auteur, qui est une *image*

Mauprat, cité dans GREVISSE, *Le bon usage*, § 753, 964). En français moderne, le '*on*' est le plus souvent le support de cette pluralité potentielle et indéterminée. Il peut servir aussi à exprimer la modestie. À la différence du '*nous*' cependant, le '*on*' relève de la troisième personne. Il peut en effet ne pas inclure le locuteur (par exemple "*on frappe à la porte*"). Sur la typologie de '*on*', cf. FLØTTUM-DAHL-KINN, *Academic Voices*, 115-124; GREVISSE, *Le bon usage*, § 753-754, 964-966; HELMBRECHT, *Grammar and function of 'We'*, 40-41; LOFFLER-LAURIAN, *L'expression du locuteur*, 145-147.

49 Cet exemple m'a été inspiré par DUDEN, Bd. 4, *Die Grammatik*, 272.

50 Cf. SLOTTY, op. cit., 157-158 et, pour l'expression *Plural des Gemeinschaftsgefühles*, ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 11-12 et 76.

ajoutée au 'je' de l'écrivain, plus qu'une *réalité* saisissable. Ces deux types de pluralité, potentielle et actuelle, seront illustrés dans le traité épistolaire du Pseudo-Démétrius de Phalère, les Τύποι ἐπιστολικοὶ (2^{ème} siècle a.C.–1^{er} siècle p.C.), que nous allons bientôt examiner et qui en montre des émergences récurrentes et entremêlées⁵¹.

3 Bilan

Le 'nous' peut désigner une grande diversité de référents possibles. Il peut désigner une pluralité réelle, dont, la plupart du temps, le contexte de communication indiquera la teneur et le contenu. Mais il peut aussi être un substitut du 'je'. Le locuteur se désigne lui-même par 'nous' et présente alors une certaine *image* de lui-même. Ce 'nous' est un pluriel fictif, dans lequel la partie 'non-je' confère au 'je' différentes teintes possibles, selon que cette image suggère l'amplification ou l'estompement du 'je'. Le modification enrichit toujours le 'je' d'un contenu et d'un message à communiquer. L'amplification produit un 'je' massif. C'est le 'nous' de majesté ou de fierté. L'estompement suggère un 'je' atténué et minimal. Il peut traduire la modestie du locuteur ('nous' de modestie), mais il peut aussi indiquer une collectivité indéterminée, dans laquelle le locuteur, pour diverses raisons, choisit en quelque sorte de s'effacer et de se diluer. Il s'agit du *pluralis sociativus*. Par cette pluralité potentielle, le locuteur veut suggérer une certaine forme d'universalité du prédicat du 'nous', sans toutefois préciser concrètement les contours de cette pluralité. Le 'nous' d'auteur est un cas particulier du *pluralis sociativus*, inclusif du lectorat, et restreint à la communication écrite, littéraire ou académique.

Le tableau ci-dessous résume les acquis de cette grammaire du 'nous'. La colonne centrale indique les différentes significations possibles de l'élément 'non-je' contenu dans le 'nous', selon que ce 'nous' est un pluriel réel ou un pluriel fictif. La colonne de droite indique la dénomination correspondante du 'nous'.

Nous verrons bientôt, au cours de notre enquête, dans quelle mesure cette typologie est aussi valable pour le grec ancien, en particulier à l'époque de Paul. Mais avant d'entreprendre cette enquête, il nous faut maintenant présenter les principaux jalons de l'histoire de la recherche sur le 'nous' paulinien.

51 Cf. *infra*, 140 n. 236.

Histoire de la recherche sur le ‘*nous*’ paulinien

Dans l’histoire de la recherche, le ‘*nous*’ paulinien a été peu étudié pour lui-même. Parmi les monographies, il n’y a guère que celle de Karl DICK, *Der schriftstellerische Plural bei Paulus*, publiée en 1900, qui lui ait été exclusivement consacrée.

En dehors de l’ouvrage de DICK, la question du ‘*nous*’ paulinien n’a été directement abordée qu’à travers quelques articles¹. Dans les commentaires, essentiellement ceux de 1Th et plus encore ceux de 2Co, le ‘*nous*’ fait souvent l’objet d’un excursus². En quelques commentaires toutefois, la question est simplement effleurée au fil du texte, voire entièrement ignorée³. Plusieurs ouvrages consacrent aussi quelques pages – parfois quelques lignes – à traiter ou simplement évoquer le problème⁴. Les grammaires grecques du Nouveau

- 1 Dans l’ordre chronologique, ASKWITH, *T and ‘We’* (1911), 149–159; DOBSCHÜTZ, *Wir und Ich* (1933), 251–277; LOFTHOUSE, *Singular and Plural* (1946–1947), 179–182; ID., *T and ‘We’* (1953), 241–245; HUTTON, *Who are We* (1953), 86–90; PICKETT, *Those Problem Pronouns* (1964), 88–92; KIJNE, *We, Us and Our* (1966), 171–179; CARREZ, *Le ‘nous’ en 2 Corinthiens* (1979), 474–486; CRANFIELD, *Changes of Person and Number* (1982), 280–289; DALTON, *The Meaning of ‘We’* (1990), 33–44; MURPHY-O’CONNOR, *Co-authorship in the Corinthian Correspondence* (1993), 562–579; VERHOEF, *Numerus, Sekretär und Authentizität der paulinischen Briefe* (1995), 48–58; ID., *The Senders of the Letters to the Corinthians and the Use of T and ‘We’* (1996), 417–425; BYRSKOG, *Co-Senders, Co-Authors* (1996), 230–250; MÜLLER, *Der sogenannte “schriftstellerische Plural”* (1998), 181–201; MOWERY, *Egocentricity in the Pauline Corpus* (2001), 163–168; WALKER, *Does the ‘We’* (2003), 560–565; BURNET, *Ambiguïtés du ‘nous’* (2007), 467–476. D’autres articles l’abordent de manière incidente, cf. STAUFFER, *ἐγώ* (1935), 342–360; SCHNEIDER, *ἡμεῖς* (1992), 294–296; SCHOTTROFF, *ἐγώ* (1992), 916–922.
- 2 Pour 2Co, c’est le cas par exemple des commentaires de KLAUCK, 12–13; LAMBRECHT, 10; PRÜMM, II,1, 31–35; SCHMELLER, I, 59–63; THRALL, I, 105–107; WOLFF, 10–11. Pour 1Th, voir par exemple les excursus de DOBSCHÜTZ, 67–68; HOLTZ, 13–14; MALHERBE, 86–92; MILLIGAN, 131–132 et RIGAUX, 77–80.
- 3 Parmi les commentateurs de 2Co, BAUMERT (227; 236) et ARZT-GRABNER (*PKNT* 4, 191–192; 216) signalent la question en passant. Dans le commentaire de ROETZEL, elle n’est, sauf erreur de ma part, nulle part abordée.
- 4 La fréquence de cette thématique dans les études pauliniennes, au moins à titre de mention marginale, montre que tout exégète de Paul est confronté, tôt ou tard, à la question du ‘*nous*’ paulinien, ou du moins est informé de l’existence du problème, cf. BAUMERT, *Täglich sterben und auferstehen*, 23–36; BECKER, *Schreiben und Verstehen*, 149–155; BOSENIUS, *Die*

Testament consacrent souvent un paragraphe à l'alternance du nombre à la première personne chez Paul⁵.

Survolons maintenant, dans l'ordre chronologique, les principaux jalons de cette histoire.

1 Naissance de la question

L'ouvrage de DICK, qui esquisse l'histoire de la recherche jusqu'en 1900, montre que la question du '*nous*' paulinien n'apparaît pas avant le 19^{ème} siècle⁶. Le désaccord de lecture entre Origène et Jean Chrysostome sur la portée du pluriel ἐλάβομεν de Rm 1,5⁷, ainsi que les divergences entre les théologiens protestants de l'immédiat après-Réforme (CALOV et GROTIUS notamment) dans leur interprétation de certains '*nous*' pauliniens⁸ ne peuvent pas être placés dans le cadre d'une question qui aurait été explicitement et consciemment soulevée. Celle-ci émerge seulement au sein de l'exégèse allemande, dans la première moitié du 19^{ème} siècle.

MEYER publie à partir de 1832 un commentaire du Nouveau Testament en plusieurs volumes, ainsi que WETTE à partir de 1835⁹. Ces deux exégètes

Abwesenheit des Apostels, 133–138; CRÜSEMAN, *Die pseudepigraphen Briefe*, 80–95; EBNER, *Leidenslisten und Apostelbrief*, 26; ECKSTEIN, *Gemeinde, Brief und Heilsbotschaft*, 241–250; FARAHIAN, *Le 'je' paulinien*, 27–57; GAECHTER, *Petrus und seine Zeit*, 339–363; GERBER, *Paulus und seine Kinder*, 78–80; GRUBER, *Herrlichkeit*, 87–96; LINDGÅRD, *Paul's Line of Thought*, 102–105; LYONS, *Autobiography*, 1–15; MARGUERAT, *Imiter l'apôtre, père et mère de la communauté*, 206–208; OLLROG, *Paulus und seine Mitarbeiter*, 182–189; RICHARDS, *The Secretary in the Letters of Paul*, 153–158; ROLLER, *Das Formular der paulinischen Briefe*, 153–187 et 571–590; VORHOLT, *Dienst*, 216–217.

5 Cf. BDR, § 280, 230–231; HOFFMANN-SIEBENTHAL, *Griechische Grammatik* (1990²), § 139e, 196; MOULTON, *A Grammar of New Testament Greek. Prolegomena* (1908³), 86–87 et 246; ROBERTSON, *A Grammar of the Greek New Testament* (1934⁵), 406–407; ZERWICK, *Graecitas Biblica*, § 8, 3–4.

6 Cf. DICK, *Der schriftstellerische Plural*, 1–14. L'histoire de la recherche sur le '*nous*' paulinien avant DICK, orientée en particulier sur 1 et 2 Th, est aussi présentée par CRÜSEMAN, *Die pseudepigraphen Briefe*, 80–94.

7 Cf. DICK, op. cit., 5 et 158–166.

8 Cf. DICK, op. cit., 6–8.

9 Cf. MEYER, *Kritisch-exegetischer Kommentar über das Neue Testament*, 1832–1855; WETTE, *Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Neuen Testament*, 1835–1848. MEYER fut l'auteur de la première édition de la collection KEK, la plus ancienne collection de commentaires des livres du NT.

soulèvent la question du ‘*nous*’ paulinien mais la traitent au cas par cas. Ils sont ouverts à la possibilité d’un ‘*nous*’ d’auteur chez Paul, mais se gardent d’affirmer des lois générales¹⁰. Le premier à avoir proposé une solution d’ensemble du problème est HOFMANN (1810–1877), professeur à Erlangen. Dans le premier volume (1862) de son commentaire du Nouveau Testament, il aborde la question au sujet de 1 Th¹¹. Le ‘*nous*’ s’y réfère toujours, selon HOFMANN, aux trois fondateurs de la communauté de Thessalonique, Paul, Sylvain et Timothée, nommés en 1 Th 1,1¹². HOFMANN établissait ainsi pour 1 Th un lien systématique – qu’on pouvait facilement étendre aux autres épîtres – entre le ‘*nous*’ exclusif de Paul et l’équipe qu’il forme avec ses coexpéditeurs, nommés dans la *superscriptio* de l’épître. La position de HOFMANN a été suivie, à quelques nuances près, par HEINRICI (1887)¹³ et ZAHN (1897)¹⁴, mais contestée par KLÖPPER (1874)¹⁵ et SCHMIEDEL (1893)¹⁶. Ces deux derniers adoptent la position que DICK, quelques années plus tard, s’efforcera d’asseoir sur de solides bases. Pour eux, Paul, dans la plupart des ‘*nous*’, n’inclut nulle autre personne et ne parle qu’en son propre nom. Signalons aussi la position marginale de LAURENT qui a soutenu chez Paul la présence du *pluralis maiestaticus*¹⁷.

10 Cf. DICK, op. cit., 8–9.

11 Cf. HOFMANN, *Die heilige Schrift des neuen Testaments zusammenhängend untersucht. Erster Theil*, 1862 (1869²), 141–284.

12 «Der Apostel hatte seine beiden Berufsgenossen bei sich, als er den ersten Brief an die Gemeinde zu Thessalonisch richtete, und so schrieb er ihn denn auch nicht bloß in seinem eigenen, sondern zugleich in ihren Namen. Als das schriftliche Wort der drei Diener Christi, welche zu ihrer Gründung zusammengewirkt hatten, sollte sie ihn empfangen, und danach will es auch verstanden sein, wenn Paulus in der ersten Person Pluralis spricht» (HOFMANN, op. cit., 147).

13 Cf. HEINRICI, *Das zweite Sendschreiben des Apostels Paulus an die Korinther*, 1887.

14 Cf. ZAHN, *Einleitung in das Neue Testament*, 1897.

15 Cf. KLÖPPER, *Kommentar über das zweite Sendschreiben des Apostels Paulus an die Gemeinde zu Korinth*, 1874.

16 Cf. SCHMIEDEL, *Handkommentar zum Neuen Testament*, 1893. Le débat a trouvé aussi un écho dans les grammaires. SCHMIEDEL, dans sa révision de la *Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms* de WINER (mort en 1858) (en vue de la 8^{ème} édition, publiée en fascicules à partir de 1894, mais jamais achevée), ajoute sur ce point un alinéa au § 22 (“Personal-, Reflexiv- und Possessivpronomina nebst αὐτός”): «Der Wechsel zwischen dem Sing. und dem Plural, in dem der Schreibende von sich selbst spricht, lässt sich nicht auf Regeln zurückführen. Sicher falsch meint Hofmann, Paulus schließe mit dem Plural immer seine Arbeitsgenossen ein» (WINER–SCHMIEDEL, *Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms. II. Teil: Syntax. 1. Heft*, 1897⁸, § 22.4, 198).

17 Cf. LAURENT, *Neutestamentliche Studien* (1866), 117–118. Paul parlerait ainsi en ‘*nous*’ «im

2 L'ouvrage de DICK: Der schriftstellerische Plural bei Paulus (1900)

Situé dans son contexte historique, l'ouvrage de DICK se proposait de réfuter la thèse, soutenue par ZAHN, de la pluralité *toujours* réelle du '*nous*' paulinien. L'étude comprend deux parties. Dans la première – brève, s'étendant sur moins de vingt pages¹⁸ – DICK s'efforce de montrer, dans la littérature, dans la documentation épistolaire et dans la langue parlée de l'époque hellénistique, le caractère idiomatique du '*nous*' équivalent à un '*je*'. Il appelle *schriftstellerisch* ce pluriel conventionnel. Déjà présent chez Homère et dans la Tragédie, ce '*nous*' rédactionnel, fréquemment alterné avec le '*je*', deviendrait courant chez Dion Chrysostome, Polybe, Diodore de Sicile, Flavius Josèphe, et bien d'autres encore. DICK reconnaît que les papyrus d'Égypte et les lettres d'Ignace d'Antioche, de Polycarpe de Smyrne et de Clément de Rome ne présentent pas nettement cette sorte de '*nous*'. Mais les témoignages de Lucien, d'Épictète et de Philostrate en montreraient le caractère conventionnel dans la langue courante (*Alltagssprache*)¹⁹. L'alternance fréquente du '*nous*' avec le '*je*' serait typique de ce '*nous*', qui dans la plupart des cas devrait être compris comme une procédé locutif ou rédactionnel, dépourvu de signification. Il peut occasionnellement arriver qu'au '*nous*' mis à la place du '*je*' soit sous-jacent un mouvement de modestie, inspiré par la politesse²⁰. Mais la plupart du temps, surtout lorsque la transition entre singulier et pluriel est brusque, il s'agirait d'une pure convention littéraire, dans laquelle le '*nous*' n'exprimerait rien de spécifique par rapport au '*je*', voire d'une alternance purement arbitraire, qui ne serait pas toujours consciemment voulue par le scripteur²¹. Ce '*nous*' rédactionnel, habituellement alterné avec le '*je*' et strictement équivalent à lui, aurait donc fait partie des conventions de la langue grecque antique²².

Gefühl seiner Amtswürde», et en '*je*' «als Privatmann» (cf. DICK, *Der schriftstellerische Plural*, 34–35; 56–57; 78–79; 168; CRÜSEMANN, *Die pseudepigraphen Briefe*, 84).

18 DICK, op. cit., 15–32, avec pour titre «Das Zeugnis der späteren Gräcität für den schriftstellerischen Plural».

19 Cf. DICK, op. cit., 18–24.

20 «Die Gemeinsprache [setzt] kurzweg den Plural für den Singular, besonders wenn eine Regung der Höflichkeit, Bescheidenheit ins Spiel kommt» (DICK, op. cit., 18).

21 «Es werden vielmehr auch hier rein schriftstellerische Motive, aber keine bewussten, logischen Gründe im Spiel sein» (DICK, op. cit., 20).

22 Sur ce point, DICK reprend les thèses – qu'il cite (cf. op. cit., 16 n. 4; 17; 18 n. 3) – de SCHMID, que celui-ci développe dans son ouvrage en quatre volumes, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern*, publiés entre 1887 et 1897. «Im Plural redet [Aelius] Aristides öfter von sich» (SCHMID, op. cit., II, 36). «Eine einzelne Person spricht von sich selbst

Dans la seconde partie de son ouvrage, la plus volumineuse²³, DICK se penche sur chacune des lettres pauliennes et, en harmonie avec les résultats de l'enquête historique et littéraire de la première partie, s'efforce de montrer, à partir du texte des épîtres, que tous les '*nous*' exclusifs de Paul relèvent de la catégorie du '*nous*' dit *schriftstellerisch*, à l'exception seulement des passages dont le contexte immédiat indique explicitement et formellement une vraie pluralité de personnes. S'appuyant sur la logique du texte et sur le contexte, DICK se livre à des analyses de détail et croit pouvoir montrer que tous ces '*nous*', ou presque, sont à comprendre comme des '*je*'. La seconde partie de l'ouvrage joue donc le rôle de vérification d'une thèse, établie dans la première partie, mais dont certains passages de Paul pourraient faire douter. L'exégèse attentive que DICK en propose prétend montrer finalement le bien-fondé de la thèse défendue dans la première partie. DICK consacre notamment près de trente pages à 2 Co 1–9²⁴ et une vingtaine à 2 Co 10–13²⁵. Les passages délicats, notamment ceux qui présentent une alternance rapide entre singulier et pluriel de la première personne, sont attentivement – parfois longuement – discutés et analysés. Après réfutation des arguments de ZAHN et de HOFMANN, DICK expose et justifie sur chaque passage son interprétation. Sauf pour quelques passages isolés comme 2 Co 1,1–11.18–22, dont le contexte oblige à comprendre

im Plural. (...) Der Sprachgebrauch ist der Umgangssprache ganz geläufig; (...) künstliche Schriftsteller, wie Isokrates, aber auch Galen, wechseln, je nachdem die Rücksicht auf den Hiatus es erfordert, zwischen Singular und Plural » (op. cit., III, 48; voir aussi IV, 608, sur le « Plural der redenden Person »). Sans vouloir anticiper ici sur l'examen critique de la thèse de DICK, que nous effectuerons plus loin (cf. *infra*, 188–212), disons tout de même que, sur le plan de la terminologie, DICK emploie de manière abusive le qualificatif '*schriftstellerisch*' (qui signifie *d'écrivain, d'auteur*), car il n'attribue au '*schriftstellerisches Wir*' aucune fonction phatique, c'est-à-dire de contact avec le lecteur, ce qu'on avait pourtant souligné plus haut dans le rôle joué par le '*nous*' d'auteur (cf. *supra*, 28). On aurait préféré que DICK le désignât d'une autre manière, par exemple '*formeller Plural*', '*redaktioneller Plural*', ou avec des expressions que l'on rencontre pourtant çà et là au fil de son texte, comme par exemple '*eine bloße Form*' (80; 106) ou '*eine bloße Ausdrucksform*' (120; 168). DEISSMANN a fait en son temps une recension très élogieuse de l'ouvrage de DICK (*ThR* (1902) 65), mais il a noté avec justesse : « Dieser Ausdruck [i.e. der schriftstellerische Plural] ist aber wohl besser durch einen anderen zu ersetzen » (loc. cit.). Sous la plume de DICK, le concept de '*schriftstellerisches Wir*' n'est donc nullement équivalent au '*nous*' d'auteur, tel qu'on l'a défini plus haut. C'est la raison pour laquelle on a ici rendu l'adjectif *schriftstellerisch* par le terme *rédactionnel*.

23 Cf. DICK, op. cit., 33–166.

24 Cf. DICK, op. cit., 84–110.

25 Cf. DICK, op. cit., 33–56.

le *'nous'* comme un vrai pluriel, DICK conclut que Paul n'aurait pas senti la différence entre le *'nous'* et le *'je'* et que ces *'nous'* sont des *'nous' rédactionnels*²⁶. On serait donc fondé, d'après DICK, à lire couramment chez Paul ce pluriel fictif du *'nous'*, qui ne veut rien dire d'autre que *'je'*. À travers la plupart des *'nous'* exclusifs, Paul ne parlerait que de lui et ne viserait que lui seul. Ce *'nous'* refléterait les conventions de l'époque et n'aurait la plupart du temps aucune signification particulière, surtout quand il est brusquement alterné avec le *'je'*. Toutefois, il pourrait être, çà et là, l'expression de la modestie de l'Apôtre²⁷.

Il faut d'emblée souligner que DICK ne s'inscrit pas nécessairement contre la grammaire du *'nous'* telle que nous l'avons esquissée plus haut, en supposant toutefois qu'elle puisse être valable aussi pour le grec ancien. Il en ignore certes les nuances, en ce qu'il ne distingue pas, à côté du pluriel de majesté, les différentes sortes d'estompement du *'je'* (en particulier celles du *pluralis sociativus* et du *'nous'* d'auteur) – du moins, il ne les envisage pas pour l'exégèse des lettres pauliniennes. La pointe de la thèse de DICK est plutôt d'affirmer, au moins pour l'époque hellénistique, l'existence d'une sorte de loi d'exception selon laquelle le *'nous'*, lorsqu'il est alterné avec le *'je'*, aurait la plupart du temps exactement la *même* portée et la *même* signification que le *'je'*. Cette facilité à emmêler les deux nombres de la première personne, de manière indifférente (*unterschiedslos*)²⁸ et insignifiante (*bedeutungslos*)²⁹, serait devenue, selon l'exégète de Halle, un trait idiomatique de la langue grecque écrite et parlée, dans l'ensemble du monde hellénistique³⁰.

26 DICK affirme à plusieurs reprises, «dass [Paulus] der Unterschied des 'Wir' und 'Ich' gar nicht mehr zum Bewusstsein kommt», ou encore, «dass Paulus einen Unterschied von Singular und Plural überhaupt nicht mehr gefühlt hat, d.h., dass die Plurale schriftstellerischen Charakter haben» (DICK, op. cit., 74; 82; 87; 88; 89; 91; 92; 100).

27 DICK ne donne malheureusement aucun exemple concret de *'nous'* de modestie chez Paul. Traitant de psychologie paulinienne en général, il justifie seulement le principe de la possibilité chez Paul que le *'nous'* soit mis à la place du *'je'* en vertu d'un mouvement conscient de modestie (cf. op. cit., 76–81). Cette explication ne sera pas exploitée dans la suite de l'exposé, mais elle sera seulement répétée dans la conclusion : «An [einigen] Stellen lässt sich die Anwendung des Plurals daraus verstehen, dass der Apostel aus Bescheidenheit seine Person zurückstellen will» (op. cit., 168).

28 DICK, op. cit., 69; 74.

29 DICK, op. cit., 105.

30 La catégorie du *'nous'* rédactionnel, qui constitue le fil conducteur de l'exposé de DICK, n'a pas été envisagée dans la grammaire du *'nous'*, exposée plus haut (*supra*, 13–34), car elle n'existe pas dans la langue d'aujourd'hui (c'est-à-dire en français, en allemand et en anglais). La théorie de DICK défend donc l'idée d'une loi d'exception. Elle affirme l'existence d'un *'nous'* qui est inconnu dans les catégories modernes.

Anticipons ici en ajoutant que c'est précisément cette loi d'exception dont il nous faudra de manière critique vérifier l'existence. Ce sera l'objet de l'enquête historique et littéraire que nous entreprendrons bientôt.

3 Après Karl DICK

On peut résumer l'histoire de la recherche depuis 1900 au maintien du *dis-sensus* entre ces deux courants interprétatifs sur la lecture des '*nous*' exclusifs. Le courant de DICK affirme chez Paul l'existence, voire la très grande fréquence, de ce '*nous*' rédactionnel, équivalent à un '*je*'. Celui de HOFMANN y voit toujours des pluriels réels, qui rassemblent Paul et ses coauteurs, coexpéditeurs, ou bien ses collaborateurs et compagnons missionnaires, ou encore les autres apôtres. Paul, dans son '*nous*' exclusif, parlerait toujours au nom d'un groupe ou d'une *équipe* – dont la composition est à préciser selon les cas –, et jamais pour lui seul. La discussion entre le pluriel '*nous*' fictif et le pluriel '*nous*' réel, c'est-à-dire entre le '*nous*' qu'on appellera avec DICK '*nous*' "rédactionnel" (qui peut éventuellement être parfois un '*nous*' de modestie) et le '*nous*' qu'on peut appeler '*nous*' d'équipe, s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui.

La position de DICK a été représentée et défendue notamment par DOBSCHÜTZ³¹, BAUMERT³², CRANFIELD³³, et BOSENIUS³⁴. Parmi les commentateurs de 2Co, THRALL³⁵ s'en remet entièrement aux conclusions de DICK. Les commentaires de KLAUCK³⁶ et de SCHMELLER³⁷ peuvent être rattachés à ce courant, même si, on va le dire, ils apportent une interprétation nouvelle. Parmi les commentateurs de 1Th, il faut nommer DOBSCHÜTZ³⁸, MAL-

31 Cf. DOBSCHÜTZ, *Wir und Ich*, 251–277.

32 Cf. BAUMERT, *Täglich sterben und auferstehen*, 23–36. Dans son commentaire de 2Co, publié en 2008, ce même exégète ne consacre aucun excursus à la question du '*nous*'. Il ne se réfère pas non plus formellement aux pages de l'ouvrage susnommé, publié en 1973. Traitant au cas par cas quelques '*nous*' de 2Co au fil du texte (voir par exemple, op. cit., 227; 236), il semble cependant reprendre son interprétation ancienne, ou du moins ne pas la rétracter.

33 Cf. CRANFIELD, *Changes of Person*, 280–289.

34 Cf. BOSENIUS, *Die Abwesenheit des Apostels*, 133–138.

35 Cf. THRALL, I, 105–107.

36 Cf. KLAUCK, 12–13.

37 Cf. SCHMELLER, I, 59–63, en particulier 61.

38 Cf. DOBSCHÜTZ, *Die Thessalonicher-Briefe*, 67–68.

HERBE³⁹ et FURNISH⁴⁰ qui font aussi la même lecture des '*nous*' de Paul. On peut rapprocher du courant de DICK une position moyenne, soutenue par quelques auteurs qui, sans exclure la présence du '*nous*' rédactionnel chez Paul, en limitent l'apparition à quelques lieux isolés. C'est le cas de CARREZ⁴¹ et de VERHOEF⁴². La plupart des grammaires grecques du Nouveau Testament peuvent être situées, à peu de choses près, du côté de la lecture de DICK. Nous les examinerons plus loin, lorsque nous présenterons les prises de position des grammaires du grec ancien en général.

Après HOFMANN, professeur à Erlangen, l'interprétation du '*nous*' exclusif paulinien comme pluriel réel, c'est-à-dire comme '*nous*' d'équipe, a été durablement soutenue par les exégètes d'Erlangen, au point que DOBSCHÜTZ a pu parler, en 1933, d'une *École d'Erlangen* ("*Erlanger Schule*")⁴³. Cette position a été également tenue, à peu de choses près, par ASKWITH, qui, en 1911, traitait la question au sujet de 1 et 2 Th, sans avoir eu semble-t-il connaissance de l'étude de DICK⁴⁴. Elle fut défendue encore par ROLLER⁴⁵, MURPHY-O'CONNOR⁴⁶, BYRSCOG⁴⁷ et MÜLLER⁴⁸. Pour 1 Th, LÉGASSE⁴⁹, MARGUERAT⁵⁰ et RIGAU⁵¹

39 Cf. MALHERBE, *The Letters to the Thessalonians*, 86–91.

40 Cf. FURNISH, *1 Thessalonians, 2 Thessalonians* (2007), 30–31.

41 Cf. CARREZ, *Le 'nous' en 2 Corinthiens*, 474–486.

42 Cf. VERHOEF, *The Senders of the Letters to the Corinthians*, 417–425.

43 «Gegen die den Unterschied stark betonende Erlanger Schule [hat] Karl Dick schon 1900 das richtige geltend gemacht: Dies 'Wir' heißt 'Ich', d.h. es ist rein schriftstellerisch. Es entspricht der Bescheidenheit, die die eigene Person nicht gern in den Vordergrund schiebt» (DOBSCHÜTZ, *Wir und Ich*, 254–255). Remarquons qu'ici DOBSCHÜTZ, de manière systématique, ajoute au '*nous*' d'auteur de Paul la nuance de modestie, ce dont DICK s'était la plupart du temps abstenu.

44 Cf. ASKWITH, *I and 'We'*, 149–159. Relevons aussi la position intermédiaire de MILLIGAN qui, dans son commentaire de 1 et 2 Th (1908), cite et ratifie la démonstration de DICK, mais estime pourtant que «the continued use of the 1st pers. plur. throughout the Thessalonian Epistles is surely significant, and may be taken as indicating a closer and more continuous joint-authorship than was always the case at other times. (...) We shall do well to give its full weight to this normal use of the plural» (MILLIGAN, *St. Paul's Epistles to the Thessalonians*, 132).

45 Cf. ROLLER, *Das Formular*, 153–187 et 571–590.

46 Cf. MURPHY-O'CONNOR, *Co-authorship*, 562–579.

47 Cf. BYRSCOG, *Co-Senders, Co-Authors*, 230–250.

48 Cf. MÜLLER, *Der sogenannte "schriftstellerische Plural"*, 181–201.

49 Cf. LÉGASSE, *Les épîtres de Paul aux Thessaloniciens*, 54–58.

50 Cf. MARGUERAT, *Imiter l'apôtre, père et mère de la communauté*, 206–208.

51 Cf. RIGAU, *Saint Paul. Les Épîtres aux Thessaloniciens*, 77–80. Cet auteur n'énonce pour-

ont encore clairement soutenu la pluralité réelle des '*nous*' exclusifs. Pour 2 Co cependant, il n'y a, sauf erreur de ma part, aucun commentaire qui ait pris nettement position en faveur de la pluralité toujours réelle des '*nous*' exclusifs. Le commentaire papyrologique d'ARZT-GRABNER semble incliner de ce côté, mais sa position n'est pas tranchée⁵².

4 ROLLER, BYRSCOG et MÜLLER

Si la plupart de ceux qui se rattachent à DICK se contentent de renvoyer à son étude de 1900, sans en discuter les détails, le courant du '*nous*' d'équipe, en revanche, compte quelques exégètes qui ont poursuivi la recherche et ont entrepris, sinon une réfutation directe de l'ouvrage de DICK, du moins des travaux parallèles qui mettent quelque peu à mal la thèse de DICK. C'est le cas de ROLLER (1933), de BYRSCOG (1996) et de MÜLLER (1998), déjà nommés, au sujet desquels il convient d'ajouter ici quelques mots. Ces trois auteurs

tant pas une prise de position tranchée, mais il semble incliner du côté du pluriel réel: «On pourra penser à un pluriel de modestie, ou mieux, à un pluriel d'apostolat et de témoignage» (op. cit., 79). RIGAUX ne définit pas formellement le *pluriel d'apostolat et de témoignage*, mais on déduit de son exposé qu'il s'agit d'un pluriel exclusif réel, expressif de la volonté apostolique de «présente[r] le message chrétien comme l'œuvre du groupe tout entier» (op. cit., 79).

- 52 La question du pluriel de la première personne y est abordée pour la première fois au sujet des '*nous*' de 2 Co 1,4: «Der Plural der 1. Person (hier ἡμεῖς, ἡμῶν) wird in Papyrusbriefen verwendet, wenn mehrere Absenderinnen oder Absender den entsprechenden Brief senden, aber in einzelnen Fällen auch für eine Absenderin oder einen Absender allein» (ARZT-GRABNER, 191–192). L'auteur ne semble donc pas prendre position sur la nature du pluriel '*nous*', ici en 2 Co 1,4, d'autant qu'il renvoie aussitôt en note (op. cit., 192 n. 25) à l'article de BYRSCOG (cf. *supra*, 42 n. 47 et ci-après, 44) et à l'excursus de SCHMELLER (cf. *supra*, 41 n. 37), deux auteurs qui, on l'a dit, tiennent des positions opposées. Plus loin, au sujet de 2 Co 1,13, où Paul passe du '*nous*' (γράφουμεν) au '*je*' (ἐλπίζω), ARZT-GRABNER semble pourtant, pour ce passage au moins, comprendre le '*nous*' comme un vrai pluriel: «Hier bei Paulus wird der Plural γράφουμεν ganz einfach durch die offizielle Mitautorschaft des Timotheos bedingt sein, während mit ἐλπίζω sein ganz eigener Ausdruck der Hoffnung betont wird» (216). Il est cependant peu probable que cette remarque du commentateur, qui affirme clairement la pluralité réelle du '*nous*' de 2 Co 1,13, doive être comprise comme un modèle interprétatif, destiné à trancher les autres cas d'alternance '*nous*'/'*je*' en 2 Co. L'indicatif présent métalinguistique γράφουμεν est en effet ici un cas particulier, qui prend sens dans le cadre de la coexpédition de Paul et de Timothée (cf. 2 Co 1,1). Dans la suite du commentaire, la question du pluriel de la première personne n'est plus abordée.

sont pour ainsi dire les seuls depuis 1900 à avoir tenté une réévaluation des arguments rassemblés dans la monographie de DICK et qui, face au consensus, ont fait entendre une voix discordante.

ROLLER, médiéviste et papyrologue, a publié en 1933 une étude très fouillée sur la forme épistolaire chez Paul (*Das Formular der paulinischen Briefe. Ein Beitrag zur Lehre vom antiken Briefe*). Il y consacre plus de cinquante pages (notes comprises) à traiter la question de la participation des coexpéditeurs à la rédaction des lettres⁵³. Il se penche sur le problème du ‘*nous*’ paulinien et l’examine notamment à la lumière de certaines pièces de la correspondance privée sur papyrus de l’époque hellénistique. Sans discuter directement les documents accumulés par DICK dans le dossier des témoignages d’alternance prétendument idiomatique entre le ‘*je*’ et le ‘*nous*’, ROLLER bouscule la thèse du bibliste saxon, qu’il connaît et cite⁵⁴.

L’article de l’exégète suédois BYRSCOG (*Co-Senders, Co-Authors and Paul’s Use of the First Person Plural*), publié en 1996, montre, quant à lui, que l’enquête de DICK n’a pas apporté assez d’attention à la spécificité du genre épistolaire. BYRSCOG esquisse un bref examen tant des lettres écrites en milieu juif et de la correspondance privée sur papyrus que des lettres de Paul elles-mêmes. Il conclut que le ‘*nous*’ paulinien (qu’il appelle en ce cas *literary plural*) n’est sans doute pas nécessairement équivalent à un ‘*je*’, mais qu’il doit être très probablement lu dans la plupart des cas comme un pluriel réel⁵⁵.

MÜLLER est un autre exégète d’Erlangen. Dans son article *Der sogenannte ‘schriftstellerische Plural’ – neu betrachtet* (1998), il entreprend de réexaminer soigneusement quelques-unes des preuves avancées par DICK. Il se penche sur des passages de Philostrate, d’Épicure et de Flavius Josèphe. Il examine également, comme l’avait déjà fait ROLLER, quelques lettres sur papyrus. Il propose ensuite un choix de plusieurs textes de Paul, dans lesquels la lecture de DICK ne paraît pas devoir s’imposer. Il met le doigt sur quelques lacunes de l’exposé de DICK et formule la même conclusion que BYRSCOG.

53 ROLLER, *Das Formular*, 153–187 (“Die Beteiligung der Mitabsender an den Paulinischen Briefen”) et 571–590 (“Anmerkungen”).

54 Cf. ROLLER, op. cit., 169–171, et les notes, 578–588.

55 « The comparative material warns us against assuming that Paul, so to say, forgot entirely about the co-sender(s) mentioned in the prescript as he continued his argumentation in the main body of the letters. This, in turn, calls for caution before one stipulates the extensive presence of the literary plural in the Pauline letters. The socio-cultural situation of ancient letter writing gives some foundation for accepting the general rule stated above, that if other criteria of analysis allow an interpretation of either a real or a literary plural, the former is to be preferred » (BYRSCOG, op. cit., 236).

En dehors de ces recherches – celles de DICK, et de ses trois susnommés contradicteurs –, aucun des auteurs mentionnés dans l'histoire de la recherche n'a tenté une exploration de l'épistolographie et de la littérature grecques contemporaines de Paul. S'ils ont pris acte des travaux antérieurs, la présence chez Paul du '*nous*' dit *rédactionnel* a été rarement affirmée par eux – ou niée – en référence à des *usages* et des *conventions* littéraires – en particulier épistolaires – de l'époque contemporaine du Tarsiate. Cette lacune fragilise nettement la recevabilité et la pertinence de leurs conclusions⁵⁶.

5 L'interprétation littéraire et théologique des '*nous*' pauliniens

Il faut ajouter à ce panorama de l'histoire de la recherche les prises de position sur les conséquences littéraires et théologiques de l'interprétation des '*nous*' exclusifs de Paul.

BAUMERT, appartenant au courant de DICK, déduit du pluriel '*nous*' fictif la grande vertu de l'Apôtre des Nations. Celui-ci, oscillant entre le '*je*', le '*nous*' *schriftstellerisch* et le '*nous*' de modestie, se positionne toujours avec justesse entre l'affirmation de son autorité apostolique et l'expression humble de lui-même⁵⁷. Il est difficile, comme on le verra plus loin, de ne pas déceler dans cette lecture une tendance nettement hagiographisante. Plus récemment KLAUCK et SCHMELLER, dans leur commentaire respectif de 2 Co, ont crédité le '*nous*' exclusif de Paul d'un sens théologique. Ce '*nous*' ne se référerait qu'à la seule personne de Paul, mais Paul utiliserait ce pluriel (fictif) pour suggérer à ses lecteurs qu'il est en train d'exposer quelque chose qui les concerne eux aussi. Le

56 «Viele Arbeiten gehen (...) eher den Weg, sich ungeachtet aller grammatischen Formen allein auf die Persönlichkeit des Paulus zu konzentrieren» (CRÜSEMANN, op. cit., 86). C'est le cas en particulier de CARREZ et de CRANFIELD qui traitent le problème sans même évoquer la question du contexte historique et littéraire. MURPHY-O'CONNOR et BYRSCOG s'en remettent aux travaux de ROLLER (sur les références des monographies ici évoquées, cf. *supra*, 35–36). THRALL, dans son commentaire de 2 Co en deux volumes, qui totalisent près de mille pages, en consacre un peu plus de deux à traiter le problème (I, 105–107). Elle résume la position de DICK en une seule phrase («The convention of the literary plural, rare in classical Greek, becomes more common in the hellenistic period» 1,105) et se contente, pour l'illustrer, d'évoquer quatre papyrus et de citer quelques mots de l'un d'eux (le P.Hib. 1 44, lettre administrative de 253 a.C.). Nous examinerons plus loin ces documents (cf. *infra*, 170–176).

57 Cf. BAUMERT, *Täglich sterben und auferstehen*, 25–36. On examinera plus loin, en même temps que celle de DICK, l'argumentation de BAUMERT, cf. *infra*, 188–212.

‘*nous*’ exprime la dimension exemplaire de l’existence apostolique personnelle de Paul⁵⁸.

Le courant du pluriel réel y voit plutôt l’ombre portée de l’entourage de Paul, c’est-à-dire l’incidence de la présence de collaborateurs et de compagnons à ses côtés. MURPHY-O’CONNOR décèle dans les ‘*nous*’ les traces des contributions – du moins des conseils ou des suggestions – des coexpéditeurs dans la rédaction des lettres (notamment de Sosthène pour 1 Co et de Timothée pour 2 Co)⁵⁹. MÜLLER esquisse, dans son exploration des ‘*nous*’, une théologie du ministère et du *leadership* de Paul. Le discours épistolaire de Paul ne s’inscrit pas dans un vis-à-vis entre sa personne seule et la communauté à laquelle il s’adresse. Loin de toute focalisation sur l’homme de Tarse, la pluralité réelle du ‘*nous*’ exclusif semble dessiner de manière impressionniste le paysage communautaire et collégial dans lequel s’inscrit le ministère de l’Apôtre⁶⁰.

Ces remises en question de la théorie de DICK montrent que le bibliste germanique n’a peut-être pas dit le dernier mot sur le pluriel de la première personne dans les lettres de Paul. Le dossier doit être manifestement repris à nouveaux frais. Ce n’est pas seulement l’enquête de DICK qui doit être d’abord réexaminée. C’est aussi la portée littéraire et théologique des ‘*nous*’ pauliniens qui doit être explorée, surtout s’il se révèle, contrairement à la thèse de DICK, que le ‘*nous*’ exclusif n’est pas chez Paul réductible au ‘*je*’.

Au seuil de ce travail, la première tâche requise est la réévaluation critique de l’affirmation de DICK. Qu’en est-il au juste, et tout particulièrement dans le genre épistolaire, de cette alternance que d’aucuns disent universelle, conventionnelle et insignifiante entre le ‘*nous*’ – appelé par DICK *schriftstellerisch* (rédactionnel) – et le ‘*je*’?

58 Cf. KLAUCK, 12–13; SCHMELLER, I, 59–63. La proposition de ces deux auteurs fera l’objet d’un examen critique, cf. *infra*, 212–220.

59 Cf. MURPHY-O’CONNOR, *Co-Authorship*, 566–577.

60 «Theologisch verbindet sich damit eine Revision einer bestimmten Paulus-zentrierten Sicht seines Apostolats im Zusammenhang mit der von ihm praktizierten Theologie der Gemeindeleitung. (...) [Paulus] verhält sich daher sehr viel ‘kollegialer’, als man das (...) annehmen möchte» (MÜLLER, *Der sogenannte*, 183 et 201; voir aussi 188–199).

L'alternance 'nous'/'je' dans la littérature grecque, d'Homère à l'époque hellénistique et romaine : pratiques, conventions et significations

Cette section veut réexaminer la thèse de DICK – que l'on vient de présenter¹ – selon laquelle l'alternance 'nous'/'je' serait un trait idiomatique du grec ancien, à l'époque hellénistique et romaine en particulier. D'après DICK, cette alternance purement conventionnelle se rencontrerait déjà chez Homère et dans la Tragédie. Elle aurait, à partir de l'époque hellénistique, concerné tous les genres littéraires, notamment le genre épistolaire. Alterné avec le 'je', ce 'nous', que DICK appelle *rédaçtionnel* (*schriftstellerisch*), n'exprimerait ainsi le plus souvent rien de particulier par rapport au singulier. Il ne s'agirait ordinairement pour le locuteur que d'une manière alternative de se désigner lui-même. Telle est la thèse qui doit être maintenant soumise à une vérification *critique*.

Une restriction terminologique s'impose d'emblée. Ce que DICK nommait 'nous' rédaçtionnel, nous l'appellerons ici *pluriel irrégulier* de la première personne. L'appellation *schriftstellerischer Plural* est en effet déjà une interprétation. Ce pluriel surprend le lecteur moderne, et c'est pourquoi il peut être dit *irrégulier*. Pour savoir s'il a le sens et la portée d'un procédé purement rédaçtionnel, il convient d'abord de l'observer plus attentivement dans les textes.

C'est ce que nous ferons au cours d'une enquête à travers plusieurs genres littéraires, d'abord en dehors du genre épistolaire, puis dans le genre épistolaire. Réexaminant les affirmations de DICK, nous garderons bien sûr à l'esprit l'objectif de cette recherche. Il s'agira de mieux cerner le sens du 'nous' dans les lettres de Paul. Il nous faudra donc en définitive nous concentrer sur l'emploi de la première personne du pluriel dans le genre épistolaire, au milieu du 1^{er} siècle de notre ère.

Dans ce but, nous placerons d'abord des bornes historiques à cette enquête, afin de garantir, autant que faire se peut, des conclusions valables et sûres. Nous commencerons par Homère, premier corpus évoqué par DICK, et nous couvrirons l'ensemble de la littérature grecque, jusqu'au 3^{ème} siècle de notre ère. Nous n'envisagerons pas de textes écrits après 300 p.C., sauf exception. À l'aide de corpus bien représentatifs, dont nous justifierons le choix, nous

¹ Cf. *supra*, 38–41.

examinerons successivement les genres épique, tragique, lyrique, historiographique et oratoire. Ces genres littéraires certes ont peu de choses à voir avec les lettres de Paul, et l'emploi du pluriel de la première personne n'y fournira sans doute pas d'indications vraiment éclairantes sur le sens du '*nous*' paulinien. Mais ce détour permettra de contrôler les allégations de DICK. Il aura aussi l'avantage de fournir un aperçu sur l'étendue de l'usage et de la pratique du *pluriel irrégulier* de la première personne. Le présent parcours apportera donc un éclairage indirect sur la spécificité du genre épistolaire, dont l'étude clôturera cette enquête. Nous serons alors à même de situer dans un contexte linguistique plus large l'emploi du '*nous*' dans le genre épistolaire. Les conclusions tirées de l'examen des autres genres littéraires contribueront, nous le verrons, à donner plus de pertinence aux résultats de l'étude du genre épistolaire. Mais avant de commencer ce parcours, commençons par une brève histoire de la recherche.

1 Brève histoire de la recherche

L'irrégularité du nombre à la première personne ('*nous/je*') est un phénomène connu par les grammairiens modernes, tant du grec du Nouveau Testament que du grec ancien. Les prises de positions, quand elles ont lieu, sont très variables. Nous les résumerons d'abord. Puis nous exposerons l'opinion reçue dans le cas particulier du genre épistolaire. Nous présenterons enfin un ouvrage important pour la présente enquête, la monographie de ZILLIACUS, *Selbstgefühl und Servilität*, parue en 1953.

1.1 *Prise de position des grammairiens*

Les grammairiens du grec ancien sont réservés pour déclarer formelle et conventionnelle l'irrégularité du pluriel à la première personne². Ils se prononcent généralement avec retenue sur l'existence, dès l'époque classique, du '*nous*' de modestie et du '*nous*' de majesté. Les grammairiens du grec du Nouveau Testament, en revanche, traitant ce phénomène à propos de Paul, sont plutôt favorables – on l'a dit – à y voir une irrégularité sans portée décisive et en grande partie conventionnelle et idiomatique³.

2 Cf. HUMBERT, *Syntaxe grecque* (1960³), § 20–23, 21–24; KÜHNER–GERTH, *Ausführliche Grammatik*, II,1, § 371, 82–88; MAYSER, *Grammatik der griechischen Papyri*, II,1, 40–43; SCHWYZER, *Griechische Grammatik*, II, 42–46; 243–244; SMYTH, *Greek Grammar*, § 996–1012, 269–272; WACKERNAGEL, *Vorlesungen über Syntax*, I, 91–105.

3 Cf. *supra*, 36 n. 5 et 42. Voir aussi BAUER, s.v. 'ἐγώ'.

Notons cependant que, vers le milieu du 2^{ème} siècle p.C., Apollonius Dyscole, dans son traité *De la construction*, *Περὶ συντάξεως*, insiste plutôt sur la pluralité réelle du 'nous'. Le 'nous' désigne des personnes *regroupées*, κατὰ σύλληψιν (III, 38 et 109). "Celui qui dit 'nous' parle à la fois de lui-même et des personnes extérieures associées à lui", ὁ γὰρ λέγων ἡμᾶς αὐτόν τε λέγει καὶ τὰ συνόντα ἔξωθεν αὐτῷ πρόσωπα (II, 169). Le grammairien ancien se contente de distinguer ce que nous appelons aujourd'hui 'nous' inclusif et 'nous' exclusif: "Ainsi 'nous' peut être moi, toi et lui, ou moi et vous, ou moi et eux", τὸ γὰρ ἡμᾶς τοιοῦτόν ἐστιν, ἐμὲ καὶ σὲ καὶ αὐτὸν, ἢ ἐμὲ καὶ ὑμᾶς, ἢ ἐμὲ καὶ αὐτούς (II, 159)⁴.

1.2 L'opinion reçue pour le genre épistolaire

Dans le cas particulier du genre épistolaire, en revanche, est établi depuis longtemps un consensus qui admet largement l'équivalence du 'nous' et du 'je'. MAYSER, dans sa grammaire des papyrus de langue grecque, parle de *confusion* des deux nombres de la part de certains épistolographes antiques⁵. Pour le papyrologue WILCKEN, les expéditeurs de l'antiquité se désigneraient souvent eux-mêmes indifféremment tantôt au pluriel, tantôt au singulier⁶. Plus récemment MALOSSE, dans sa traduction française des lettres de Chion d'Héraclée, a fait remarquer en note, à propos de la lettre 5, où se remarque

4 Apollonius Dyscole distingue même ici deux sortes de 'nous' inclusif: "moi, toi et lui", et "moi et vous" selon que les personnes que le 'nous' regroupe sont soit la première, la deuxième et la troisième (du singulier), soit la première du singulier et la deuxième du pluriel. Voir aussi les notes dans l'édition LALLOT, vol. II, 176 n. 84 et 219 n. 255.

5 MAYSER (*Grammatik der Griechischen Papyri*, II,1, 41–42) dresse deux listes de textes, d'abord une liste de lettres, «in denen teils mit erkennbarer Absicht, teils (und dies fast gewöhnlich) unabsichtlich und unbewusst zwischen Singular und Plural gewechselt wird» (op. cit., 41), parmi lesquels il indique les P.Petr. II 11 (2) (= WITKOWSKI 2) (milieu 3^{ème} siècle a.C.); II 11 (1) (= WITKOWSKI 3) (milieu 3^{ème} siècle a.C.); III 42 G (9) (= WITKOWSKI 10) (milieu 3^{ème} siècle a.C.); P.Eleph. 9 (223 a.C.); UPZ I 61 (161 a.C.); P.Tebt. I 15 (114 a.C.); I 55 (fin 2^{ème} siècle a.C.); I 58 (111 a.C.); P.Cair.Zen II 59160 (avant 255 a.C.). L'autre liste est introduite par ces mots: «Ja es fehlt nicht an salopper, anakolutischer Vermischung der beiden Numeri, was klar beweist, wie leicht sich die Vorstellung von Singular und Plural in diesem Falle konfundierte» (op. cit., 42). MAYSER illustre cette seconde série avec les P.Hib. I 73 (244/243 a.C.); P.Tebt. I 26 (114 a.C.); P.Eleph. 13 (222 a.C.); P.Par. 43 (= UPZ I 69) (152 a.C.); P.Hib. I 44 (253 a.C.); P.Par. 42 (= UPZ I 64) (156 a.C.).

6 Le papyrologue WILCKEN (*Urkunden der Ptolemäerzeit I.*, 318 n. 1), à propos du UPZ I 64 (156 a.C.), ligne 1, signale en note: «Es kommt vor, dass ein Schreiber bald im Plural, bald im Singular von sich spricht», et renvoie à trois autres exemples, les P.Hib. I 44 (253 a.C.); I 71 (après 245 a.C.) et I 78 (111 a.C.). On lit plus loin la même remarque, à propos de UPZ I 69, ligne 6 (152 a.C.) (cf. op. cit., 330, n. 2).

une alternance entre le *'je'* et le *'nous'*: « Il est difficile de savoir si le pluriel vaut ici, comme en d'autres lieux, pour le singulier (comme c'est souvent l'usage dans la langue épistolaire) »⁷. Enfin, ARZT-GRABNER semble se faire l'écho de ce même courant interprétatif, lorsque, dans les premières pages de son commentaire papyrologique de 2 Co, il se penche sur le pluriel γράφομεν de 2 Co 1,13⁸.

Toutes ces affirmations consensuelles ne s'appuient cependant sur aucune étude approfondie de la question. GATIER l'a reconnu dernièrement: « La question du singulier et du pluriel, *'tu'/'vous'* et *'je'/'nous'*, dans les correspondances a été peu étudiée jusqu'à présent »⁹. Ce constat vise le genre épistolaire mais peut largement être étendu aux autres genres littéraires. La question du *'nous'/'je'* en grec ancien n'a donc pas encore, semble-t-il, reçu un plein éclaircissement. L'étude de ZILLIACUS sur le pluriel irrégulier de la première personne est en ce sens une publication isolée (*Selbstgefühl und Servilität: Studien zum unregelmäßigen Numerusgebrauch im Griechischen*). Cette monographie, publiée en 1953, est restée peu connue¹⁰. Elle n'est jamais citée dans les travaux

7 MALOSSE, *Lettres de Chion d'Héraclée* (2004), 31 n. 20. Dans la ligne de ce principe, MALOSSE a aussi traduit par des *'je'* la plupart des *'nous'* des lettres-modèles des traités épistolaires du Pseudo-Démétrios et du Pseudo-Libanios (MALOSSE, *Lettres pour toutes circonstances*, 2004). On examinera bientôt ces textes, tant les lettres-modèles des traités épistolaires (cf. *infra*, 134–141) que les lettres de Chion d'Héraclée (cf. *infra*, 180–182).

8 Dans ce passage, Paul passe du *'nous'* (γράφομεν) au *'je'* (ἐπιζω). ARZT-GRABNER comprend ce pluriel comme un vrai pluriel, inclusif de Timothée, le coexpéditeur de Paul (cf. 2 Co 1,1; on a déjà évoqué plus haut le commentaire d'ARZT-GRABNER, voir *supra*, 35 n. 3 et 43 n. 52). Mais eu égard à la documentation papyrologique disponible, cet auteur fait remarquer: « Ein Wechsel vom Plural zum Singular wie hier von γράφομεν zu ἐπιζω begegnet z.B. auch in P.Yale 1 33,1–5. (...) Weitere ähnliche Belege lassen den Eindruck entstehen, dass ein einzelner Schreiber gerade den Plural von γράφω ohne besonderen Hintergrund für sich verwenden konnte, insbesondere wenn auf einen früheren Brief verwiesen wurde » (216, je souligne).

9 Cf. GATIER, *Hiérarchie et politesse* (2009), 118. GATIER est l'éditeur des lettres de Firmus de Césarée (1989, SC 350) et prépare une édition des lettres de Denys d'Antioche.

10 Dans le domaine des études classiques, cette étude a été peu remarquée. Dans les dix années qui ont suivi sa publication, elle n'a été l'objet, sauf erreur de ma part, que d'une seule recension, dans *Atene e Roma* 4 (1954) 37. Elle n'est jamais citée dans les grammaires grecques qui lui sont postérieures, notamment HUMBERT. Elle est signalée cependant dans la grammaire latine de HOFMANN-SZANTYR, publiée en 1965 (*Lateinische Syntax und Stilistik*, 21). Cette étude est inconnue de GALLAY, éditeur et traducteur des lettres de Grégoire de Nazianze (1964–1967, dans la CUF), auxquelles ZILLIACUS consacre pourtant quelques pages (cf. *Selbstgefühl*, 59–61). L'examen que ZILLIACUS fait des lettres sur papyrus (cf. op. cit., 45–48; 52–57 et 71–76) est très rarement évoqué ou cité dans les travaux papyrologiques postérieurs.

sur le 'nous' paulinien. Elle s'étend bien au-delà du genre épistolaire et permet au problème qui nous occupe non seulement de n'être pas tout à fait *terra incognita* mais encore d'être déjà doté d'une *cartographie* quelque peu élaborée. On l'a déjà signalée plus haut dans la grammaire du 'nous'¹¹. Avant d'examiner comment les conclusions de cette monographie peuvent être exploitées pour les lettres pauliniennes – voire, sur plusieurs points, affinées – il faut d'abord la présenter succinctement.

1.3 L'étude de ZILLIACUS sur la première personne (1953)

ZILLIACUS a mené une enquête sur la première personne, non seulement dans les correspondances, mais aussi dans la littérature grecque de l'Antiquité en général. Tant par son étendue que par la compétence de son auteur, cette étude fournit au genre épistolaire un éclairage précieux, qui n'est pas sans incidence sur les lettres de Paul, quoique ZILLIACUS n'examine pas les lettres du Nouveau Testament. Le fil conducteur de cet ouvrage est une recherche sur l'origine du 'nous' de majesté, sur le contexte de son émergence et sur l'époque à partir de laquelle il devient conventionnel¹².

L'universitaire finlandais divise sa matière en quatre parties. Dans la première, il étudie la question du 'nous'/'je' dans la littérature préclassique et classique. Il s'arrête sur le genre épique, essentiellement Homère (11–19)¹³, en fournissant un aperçu sur Hésiode et les hymnes homériques (19–20). Il envisage ensuite longuement la Tragédie (20–32), puis évoque brièvement la prose, notamment Thucydide, Xénophon et Isocrate (32–34). Dans la seconde partie,

11 Cf. *supra*, 13 n. 2.

12 Avec l'étude *Selbstgefühl und Servilität*, ZILLIACUS poursuit, sur la première personne, la recherche qu'il avait entreprise sur la deuxième personne dans *Untersuchungen zu den abstrakten Anredeformen und Höflichkeitstiteln im Griechischen* (1949). L'usage du 'vous' de politesse en grec, adressé à une seule personne, n'est pas à situer avant le 4^{ème} siècle de notre ère. ZILLIACUS montre les liens entre les deux usages, le 'nous' de majesté et le 'vous' de politesse. Le second est plus tardif et est un reflet du premier, plus ancien. « Im Gebrauch der 2. Person Pl. bei Anrede oder Anschrift Einzelner gehen im Griechischen die Wurzeln etwa auf das Ende des IV. Jahrhunderts n.Chr. zurück. (...) Entscheidend ist indessen, dass diese Entwicklung nicht isoliert für sich beurteilt werden darf. Vielmehr lässt sich feststellen, dass die 1. Person Pluralis bereits früher *unlogischerweise* herangezogen worden ist und dass sich im Laufe der Zeit hieraus ein Stilmittel entwickelt hat, das geeignet erschien die Bedeutung des eigenen Ich zu unterstreichen, kurz gesagt ein *Pluralis maiestatis*. Mit anderen Worten: "Wir, König von Gottes Gnade" hat ohne Zweifel ältere Ahnen als "Eure Majestät". Das letzterwähnte lässt sich als eine Art Reflex des erstgenannten auffassen » (ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 7).

13 Ici et dans ce qui suit, on indique les pages correspondantes dans l'ouvrage de ZILLIACUS.

il examine la documentation épistolaire (officielle et privée) de l'époque hellénistique, c'est-à-dire les lettres royales des souverains hellénistiques (36–45) et les lettres privées sur papyrus de l'époque ptolémaïque (45–48). La troisième partie, brève, donne un aperçu du développement du pluriel irrégulier en latin (48–52). Dans la dernière partie, ZILLIACUS s'attarde sur l'épistolographie grecque de l'époque romaine, en particulier sur la correspondance privée et la correspondance d'affaires du 1^{er} au 5^{ème} siècle (52–57). Il se penche sur les lettres de quelques Pères grecs, de Basile de Césarée à Synésios de Cyrène (57–71). Puis il examine les lettres et les documents de l'époque byzantine (71–76). Enfin, l'auteur tire les conclusions de son parcours (76–78).

Dans cette enquête concise et dense, ZILLIACUS montre que le '*nous*' de majesté est un phénomène tardif. Par des analyses de détails, il prend position contre la lecture inflationniste des '*nous*' de majesté de la part de certains commentateurs de la littérature classique, en particulier d'Homère et de la Tragédie. Il y a bien chez ces derniers quelques cas de pluriels de la première personne qui semblent viser le seul locuteur et où l'on pourrait à la rigueur admettre une teinte de majesté. Mais étant donné leur petit nombre, on peut se demander si c'était bien le sens voulu par l'auteur, et celui que l'auditeur/lecteur contemporain pouvait comprendre. Dans la plupart des cas pourtant, ce pluriel irrégulier de la première personne se laisse aussi comprendre comme un pluriel réel ou *sociativus*. Il peut aussi s'agir d'un pluriel de modestie, parfois très voisin du pluriel *sociativus*, lorsque par exemple, dans la Tragédie, les pluriels employés par les femmes sont porteurs d'un sens plus large et peuvent s'étendre à toutes les femmes.

Dans le genre épistolaire, ZILLIACUS fait plusieurs observations éclairantes. Dans la plupart des cas d'alternance '*nous*/'*je*', et surtout dans les lettres *privées* de l'époque hellénistique et romaine, le pluriel '*nous*' doit être compris semble-t-il comme un vrai pluriel. Les '*nous*' de modestie et de majesté y sont inconnus. Dans la correspondance *officielle* de l'époque hellénistique, le '*nous*' de majesté, dont l'origine est sans doute à situer chez Alexandre le Grand, ne s'est pas imposé de manière homogène et durable. Ce n'est guère avant le 4^{ème} siècle p.C. que l'emploi du '*nous*' de majesté devient dans les *correspondances* (surtout littéraires et/ou officielles) un usage reçu et conventionnel.

Le travail de ZILLIACUS semble donc remettre en cause le jugement de DICK sur un pluriel *rédactionnel* qui, alterné avec le singulier, n'exprimerait rien de différent par rapport au singulier. Il montre au contraire qu'en dehors de quelques cas isolés, l'*écart* que le pluriel fait par rapport au singulier – quelle que soit la rapidité de la transition de l'un à l'autre et quel que soit le genre littéraire – est un écart qui est le plus souvent porteur de *sens*. Si le '*nous*' n'est pas un pluriel réel, il s'agit de l'une des trois catégories du pluriel fictif, le pluriel

sociativus, le pluriel de modestie, ou bien, à une époque plus tardive, le pluriel de majesté – sauf pour le genre épistolaire qui, d'une manière générale (en dehors des chancelleries royales), n'a guère connu semble-t-il que le pluriel réel – éventuellement *sociativus*. Cette observation est d'autant plus précieuse pour notre thème que ZILLIACUS se situe entièrement en dehors du débat sur le 'nous' paulinien.

L'opuscule du philologue d'Helsinki s'est occupé principalement du 'nous' de majesté. Il n'aborde donc qu'indirectement la question qui nous occupe, celle de l'épaisseur et de la consistance de la pluralité du 'nous', en particulier lorsque celui-ci est alterné avec le 'je'. Il balise cependant déjà le champ de notre recherche, et c'est pourquoi nous reprendrons l'itinéraire qu'il trace. Nous partirons d'Homère et nous mènerons l'enquête jusqu'à l'époque romaine, en complétant et prolongeant ça et là l'étude de ZILLIACUS – éventuellement en la corrigeant – par l'éclairage d'autres travaux plus récents et par un examen plus attentif des textes. La parole sera donnée à DICK dont les exemples d'alternance conventionnelle 'je'/'nous' seront reconsidérés. Nous apporterons en outre une attention spéciale aux transitions rapides entre le 'je' et le 'nous'.

2 En dehors du genre épistolaire

Commençons par les genres littéraires autres que le genre épistolaire. Nous examinerons d'abord les genres épique (Homère) et théâtral (les Tragiques). Ces deux genres ont été déjà explorés par ZILLIACUS. Nous essayerons de compléter et de prolonger son enquête. Nous nous pencherons ensuite sur les genres lyrique (Pindare), historiographique (principalement Thucydide et Polybe) et oratoire (Isocrate et Aelius Aristide). À la différence d'Homère et des Tragiques, ces trois derniers genres littéraires se prêtent beaucoup moins à l'émergence du 'nous' de majesté, et en conséquence ils ont été très brièvement abordés dans la monographie de ZILLIACUS. Ils feront ici l'objet d'une attention plus soutenue.

2.1 Homère

L'irrégularité énonciative 'nous'/'je' est bien attestée chez Homère. ZILLIACUS recense vingt-quatre passages où le texte semble présenter un pluriel irrégulier de la première personne, et qu'on peut être tenté de n'appliquer qu'au seul locuteur¹⁴.

14 Cf. ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 12–20.

Parmi ces vingt-quatre pluriels, on compte treize passages où le pluriel apparaît dans l'adjectif possessif ἡμέτερος/ἄμός (*Il.* 1,30; 6,414; 9,108; 15,223; 16,244; 19,73; 21,60; *Od.* 4,101; 8,255; 11,562; 16,441; 19,344; 22,464) et deux autres fois dans le pronom ἡμῖν (*Il.* 3,440; *Od.* 1,10). Les neuf autres lieux affectent des verbes, accompagnés parfois du pronom ἡμεῖς: *Il.* 7,196 (δείδιμεν); 13,257 (κατεῖξάμεν); 13,785 (ἐψόμεθα); 22,393 (ἡράμεθα ... ἐπέφνομεν); *Od.* 2,60 (ἀμυνέμεν); 10,99 (ὀρώμεν); 13,358 (διδώσομεν); 16,44 (δῆομεν); 24,259 (ἰκόμεθα). On peut compléter cette recension de ZILLIACUS par trois autres passages remarquables, où figure l'adjectif ἡμέτερος (*Il.* 3,233; 7,363 et *Od.* 1,397).

Pour les substantifs, le pluriel poétique contribue à ne pas toujours nettement distinguer singulier et pluriel (par exemple πυροί, σάρκες, φόβοι, λαοί, θρόνοι, μάχαιραι)¹⁵. Ce flottement, accentué par les besoins de la métrique dans la poésie, concerne aussi dans une certaine mesure les pronoms, en particulier ἡμῖν et ἐμοί, et les adjectifs possessifs, dont ἡμέτερος et ἄμός¹⁶. Observons dans le texte homérique jusqu'à quel point se produit un tel flottement entre singulier et pluriel de la première personne.

ZILLIACUS examine et discute chaque passage homérique, en tenant compte tant du contexte narratif que de la situation psychologique des personnages. En premier lieu, il se démarque de l'interprétation de plusieurs commentateurs antérieurs qui avaient déjà relevé ces passages et qui y voyaient, fréquemment et abusivement, des 'nous' de majesté¹⁷. En second lieu, ZILLIACUS montre que la plupart de ces pluriels irréguliers sont en eux-mêmes porteurs de sens, même dans le voisinage immédiat du singulier. Cette lecture est

15 Il faut mettre à part les neutres pluriels comme ξύλα, ἔρια, αἶματα, ὕδατα, κρέα, etc. qui sont primitivement des collectifs, cf. SCHWYZER, *Griechische Grammatik*, 11,42–44, en particulier 43.

16 «Bei den possessiven Pronomina [sind] die Grenzen zwischen Singular und Plural verhältnismäßig fließend. (...) In letzter Linie [können] die Forderungen der poetischen Diktion und des Versmaßes ausschlaggebend sein» (ZILLIACUS, op. cit., 18). Voir aussi HUMBERT, *Syntaxe grecque*, 17–18; WACKERNAGEL, *Vorlesungen über Syntax*, I, 84 et 99.

17 ZILLIACUS (op. cit., 7 n. 2 et 12 n. 1) vise notamment JONES, *The Poetic Plural of Greek Tragedy in the Light of Homeric Usage*, New York, 1910; JUHL, *De numeri pluralis usu Homérico*, Halle, 1879; SASSE, *De numero plurali qui vocatur maiestatis*, Leipzig, 1889; SHEWAN, «The Pluralis Maiestatis in Homer», *CQ* 7 (1913) 129–131, et WITTE, *Singular und Plural. Forschungen über Form und Geschichte der griechischen Poesie*, Leipzig, 1907. À propos de ces travaux, ZILLIACUS remarque: «Durchgehend lässt sich der grundsätzliche Fehler beanspruchen, dass die einzelnen Spezimina des homerischen Sprachgebrauches weitgehend aus ihrem Zusammenhang und ihrer Gefühlslage losgerissen beurteilt worden sind» (op. cit., 12–13).

confirmée par des travaux plus récents, comme ceux de LATACZ et BIERL, de l'université de Bâle, qui dirigent la rédaction d'un nouveau commentaire de l'*Iliade*, en cours de parution¹⁸.

Examinons quelques cas d'alternance brusque entre singulier et pluriel.

Il. 1,30 présente un 'nous' étroitement encadré par deux 'je'. Agamemnon déclare à Chrysès au sujet de sa fille Chryséis (29–32): τήν δ' ἐγὼ οὐ λύσω· πρίν μιν καὶ γῆρας ἔπεισιν | ἡμετέρῳ ἐνὶ οἴκῳ, ἐν Ἀργεῖ, τηλόθι πάτρης, | ἱστὸν ἐποικομένην καὶ ἔμὸν λέχος ἀντιώσσαν. *"Moi je ne la délivrerai pas, avant que la vieillesse ne l'atteigne dans notre palais, en Argos, loin de sa patrie, occupée à tisser la laine et destinée à partager ma couche"*. Parce que la jeune fille ne sera pas seulement la servante d'Agamemnon, mais aussi de Clytemnestre et de toute la famille du couple royal, ἡμετέρῳ (30) se réfère à une pluralité réelle¹⁹.

Cette même pluralité domestique est aussi suggérée en *Il.* 3,233 (οἴκῳ ἐν ἡμετέρῳ, "dans notre maison") et *Il.* 7,363 (ἡμέτερον δῶ, "notre demeure"). Le premier ἡμέτερος (*Il.* 3,233) est placé dans la bouche d'Hélène. Il est immédiatement suivi d'un 'je' (ὄρῳ, 3,234), et vise Ménélas et Hélène²⁰. Le second (*Il.* 7,363), dans la bouche de Pâris, dans le voisinage de deux 'je' (ἀγόμην, 363; ἐθέλω, 364), réunit Pâris et Hélène.

Un sens familial et collectif est aussi assumé par ἀμός en *Il.* 6,414. Andromaque déclare à Hector: Οὐδέ μοι ἔστι πατήρ καὶ πότνια μήτηρ. | ἦτοι γὰρ πατέρ' ἀμὸν ἀπέκτανε δῖος Ἀχιλλεύς. *"Je n'ai plus de père ni de digne mère. Notre père a été tué par le divin Achille"* (413–414). Ce 'notre' est proleptique des sept frères d'Andromaque, que celle-ci va bientôt évoquer (cf. 421–422: οἱ δέ μοι ἐπτά κασίγνητοι ...) ²¹.

18 LATACZ–BIERL (éd.), *Homers Ilias, Gesamtkommentar*. Ce commentaire, que l'on notera simplement LATACZ–BIERL, comprend un volume de *Prolegomena*, et 15 volumes environ, dont la numérotation n'est pas celle des chants de l'*Iliade*, mais celle de l'ordre de parution cf. www.degruyter.com/view/serial/36261 (1^{er} février 2015). L'ancien commentaire de AMEIS, HENTZE et CAUER (1868–1913), qui couvre l'*Iliade* et l'*Odyssée*, sera noté AMEIS–HENTZE–CAUER.

19 Selon ZILLIACUS, l'adjectif possessif indique ici « das Haus von mir und den Meinen » (op. cit., 13). AMEIS–HENTZE–CAUER (*I,1*, 30) comprend « das 'unser' der Familiensprache ». LATACZ–BIERL (*I,2*, 37) précise: « "Bei uns" meint vorzugsweise das Besitzer-Ehepaar, die 'Herrschaft' (...). Implizit deutet Agamemnon an, dass das Mädchen auch Klytaimestra wird dienen müssen ». Le même commentaire note aussi la « betonte Anfangsstellung des Poss.-Pron.: ἡμετέρῳ ἐνὶ οἴκῳ, i.e. 'in unserer (nicht deinem/ihrer) Haus' ».

20 Cf. LATACZ–BIERL, *Homers Ilias*, *I,2*, 37.

21 LATACZ–BIERL (*IV,2*, 135) interprète ἀμὸν « wohl im Gedanken an die 421ff. erwähnten Brüder », ce qu'avait déjà souligné AMEIS–HENTZE–CAUER (*I,1*, 124). ZILLIACUS observe: « Wenn Andromache Z.414 von πατέρ' ἀμὸν spricht, kann das selbstverständlich soziativ

En présence des anciens d'Achaïe (*Il.* 9,89), Nestor adresse la parole à Agamemnon (9,96–113) et en vient à lui reprocher ses erreurs (9,106–111). Le 'je' apparaît d'abord et revient à plusieurs reprises (97 ; 103 ; 105 ; 108–109). Cependant, un 'nous' fait surface au v. 108 à propos de l'enlèvement de la jeune Briséis. Agamemnon l'a perpétré, déclare Nestor, οὐ τι καθ' ἡμέτερόν γε νόον, "nullement selon notre sentiment". Et Nestor ajoute aussitôt : μάλα γάρ τοι ἔγωγε | πόλλ' ἄπεμυθέμην. "Avec insistance j'avais quant à moi cherché à t'en dissuader" (108–109). Le 'notre' du v. 108 exprime l'avis de Nestor, mais reflète aussi celui des Grecs en présence desquels Nestor parle et dont il se fait le porte-parole²².

Dans le discours trompeur qu'Eurymaque adresse à Pénélope en vue de la rassurer (*Od.* 16,435–447), on rencontre plusieurs expressions du 'je' (439–440 ; 442 ; 445–446), et, au milieu d'elles, un 'nous'. Eurymaque lui annonce la mort de tout homme qui voudrait porter la main sur son fils Télémaque : ὦδε γὰρ ἐξερέω, καὶ μὴν τετελεσμένον ἔσται· αἰψά οἱ αἶμα κελαινὸν ἐρώησει περὶ δοῦρι | ἡμετέρῳ, ἐπεὶ ἦ καὶ ἐμὲ πτολίπορθος Ὀδυσσεὺς | πολλαὶ γούνασιν οἷσιν ἐφessάμενος. "Je te le promets, et cela s'accomplira : le sang noir giclera autour de notre lance. Je n'ai pas oublié comment Ulysse le preneur de villes m'asseyait souvent sur ses genoux" (440–443). Il ne paraît pas évident que δοῦρι ἡμετέρῳ, *notre lance* (441–442) ne s'applique qu'au seul Eurymaque, et soit porteur d'une note de majesté. Dans son serment, Eurymaque parle plutôt, de manière proleptique, au nom des prétendants, évoqués peu après (447), et avec lesquels il a déjà tenu conseil. Ceux-ci partagent avec lui ce même dessein contre Télémaque (cf. v. 341–345). Il s'agit donc d'un pluriel réel²³.

En revanche, le pluriel irrégulier qui apparaît en *Od.* 19,344 ne peut guère être compris comme un vrai pluriel. Ce passage fait partie de la réponse (336–348)

aufgefasst werden» (*Selbstgefühl*, 14). ZILLIACUS, on l'a déjà signalé (cf. *supra*, 32), se sert de l'étiquette *soziativ* pour désigner tout pluriel qui n'est ni de modestie ni de majesté. Il est cependant préférable de restreindre l'appellation *pluralis sociativus* aux pluralités potentielles, vagues et indéterminées. Puisque les personnes visées ici par ἄμὸν sont concrètes et réelles, il s'agit non d'un *pluralis sociativus* mais d'un pluriel réel.

22 «Die Worte von Nestor (...) [sind] ohne Zweifel auf die allgemeine Ansicht im Griechenheere abgesehen» (ZILLIACUS, op. cit., 13). AMEIS–HENTZE–CAUER (*I*, 86) commente : «ἡμέτερον das ist 'meinem und der andern Fürsten'».

23 L'ancien commentaire de AMEIS–HENTZE–CAUER (*II*, 1, 112) signale ici : «ἡμετέρῳ = ἐμῳ wie π,44 ; β,60 ; τ,344». Cependant, «ebenso ist es unzutreffend ins Gelübde von Eurymachos (...) irgendeinen bewussten Pluralis maiestatis einzudichten. Die Absicht von Eurymachos scheint nur zu sein, seine Meinungsgenossen miteinzuschließen» (ZILLIACUS, op. cit., 14). Les trois passages relevés ci-dessus par AMEIS–HENTZE–CAUER (*Od.* 16,44 ; 2,60 et 19,344) seront bientôt examinés.

qu'adresse Ulysse à Pénélope qui lui propose les soins de l'hospitalité, sans savoir encore l'identité de son hôte. Ulysse parle en 'je' (337, 339–340, 342–343 et 347–348), et insère un 'nous' (344) à propos du bain de pieds que Pénélope avait réclamé pour lui aux servantes: Οὐδέ τί μοι ποδάνιπτρα ποδῶν ἐπιήρανα θυμῷ | γίγνεται· οὐδὲ γυνή ποδὸς ἄψεται ἡμετέροιο. *"Et je n'ai pas, non plus, envie d'un bain de pieds; pas une femme ne touchera nos pieds!"* (343–344). Ulysse est sale et couvert de haillons. Le contexte se prête donc peu à la lecture d'un 'nous' de majesté. Ce pluriel pourrait avoir la couleur de la modestie, mais pourrait aussi être compris comme *sociativus*, le locuteur réunissant avec lui, de manière vague et indéterminée, « des hommes tels que moi »²⁴.

Également en *Od.* 2,60; 11,562 et 16,44, les pluriels se laissent difficilement saisir. ZILLIACUS (op. cit., 14–15) y voit pourtant une nette nuance de modestie, surtout en *Od.* 16,44, où Télémaque, refusant la place que son père Ulysse veut lui laisser, lui répond: Ἡμεῖς δὲ καὶ ἄλλοιθι δήομεν ἔδρην | σταθμῷ ἐν ἡμετέρῳ. *"Nous trouverons ailleurs un siège en notre loge"* (44–45). Cette dernière réplique, cependant, entièrement en 'nous', ne comporte aucune alternance entre singulier et pluriel. Il s'agit ici vraisemblablement d'un 'nous' domestique ou familial²⁵. La même indétermination plane sur les pluriels irréguliers de *Il.* 13,257 et 16,244, quoiqu'on puisse aussi y admettre la teinte de modestie. En trois autres passages en revanche (*Il.* 15,223; 19,73; 21,60), c'est la majesté qui rend compte au mieux du pluriel de la première personne²⁶.

Ailleurs, le 'nous' irrégulier est la plupart du temps un pluriel réel, éventuellement *sociativus*. Le pronom ἡμῖν, dans la déclaration de Pâris à Hélène (*Il.* 3,440), est inclusif de tous les Troyens, quoiqu'encadré par deux 'je' (440 et 442). C'est aussi le cas d'un autre passage de l'Odyssée, non retenu par ZILLIACUS, mais pourtant frappant par la proximité du 'je' et du 'nous'. Télémaque, devant tous les prétendants, déclare à Antinoos: αὐτὰρ ἐγὼν οἴκοιο ἀναξ ἔσομ' ἡμετέροιο. *"Du moins sur notre maison, c'est moi qui régnerai"* (*Od.* 1,397). Le syntagme οἴκοιο ἡμετέροιο a une tonalité nettement familiale et domestique. Le pronom ἡμέτερος se réfère donc ici à une vraie pluralité²⁷.

24 Rares sont les commentateurs, note ZILLIACUS, qui ont voulu comprendre ici un 'nous' de majesté. « Der Plural besagt etwa so viel wie "Männer wie ich", und schließt somit eine feine Schattierung der Modestie ein. Ebensogut könnte aber auch von einer soziativen Anwendung gesprochen werden » (op. cit., 15).

25 AMEIS–HENTZE–CAUER (*Il.*, 90), qui rapproche les v. 44 et 442 d'*Od.* 16, voit aux deux endroits la marque du langage de la famille (« Plural der Familiensprache »).

26 Cf. ZILLIACUS, op. cit., 13–18.

27 L'ancien commentaire de MERRY (1, 45) va dans ce sens: « ἡμετέροιο: 'our house', not the first person plural of modern royalty, but the familiar language of one of a household ».

Contre HUMBERT et WACKERNAGEL, ZILLIACUS prend position sur le pluriel de *Il.* 22,393 (ἡράμεθα ... ἐπέφνομεν), où le cri de victoire d'Achille, lu dans son contexte, n'est pas un 'nous' de majesté mais une célébration collective, à laquelle Achille associe ses compagnons d'armes. Ce 'nous' est donc un pluriel réel²⁸.

Dans la collection des témoignages d'alternance 'nous'/'je' rassemblés par DICK se trouvent trois passages qui prétendent montrer, dès Homère, l'existence de ce 'nous' équivalent à un 'je' (*Il.* 13,257 et 785; *Od.* 1,10)²⁹. *Il.* 13,257, déjà évoqué plus haut, peut sans doute être lu comme pluriel de modestie. Les deux autres lieux doivent être discutés.

Examinons d'abord *Od.* 1,10. On ne peut guère parler ici de transition rapide entre singulier et pluriel, mais l'ouverture du premier livre de l'Odyssée fournit, à travers le pronom ἡμῖν, un exemple intéressant de *pluralis sociativus*, non dans l'univers interne au récit, mais en direction des lecteurs/auditeurs. Le texte passe du 'je' (1) au 'nous' (10): Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον ... "Muse, dis-moi le héros au mille tours ..." (1). Puis, au v. 10: τῶν ἀμόθεν γε, θεά, θύγατερ Διός, εἰπέ καὶ ἡμῖν. "À nous aussi, déesse, fille de Zeus, conte quelques-uns de ces exploits". Le pluriel ἡμῖν du v. 10 vise manifestement les destinataires/auditeurs, et plus largement le peuple grec chez lequel circulaient ces chants, et parmi lesquels le poète invite la Muse à opérer un choix. Le pronom ἡμῖν se réfère à un cercle plus large que le seul aède. Il s'agit donc d'un pluriel réel, ou du moins *sociativus* – dans la mesure où ce cercle est largement indéterminé³⁰.

Le pluriel irrégulier de *Il.* 13,785 présente un cas plus net encore de pluriel réel. Au cours de la bataille des armées troyenne et achéenne, qui met en mouvement de nombreux combattants (*Il.* 13, 762–766), Pâris adresse la parole à Hector (775–787). Il rejette les injustes accusations de son frère. Le 'je' apparaît d'abord (μέλλω ... ἐμέ ..., 777), puis le 'nous' aux v. 779–780: Ἐκ τοῦ δ' ἐνθάδ' ἐόντες ὁμιλέομεν Δαναοῖσι | νωλεμέως. "Depuis ce temps nous combattons les Danaens

28 Cf. ZILLIACUS, op. cit., 16–17, qui renvoie à HUMBERT, *Syntaxe grecque*, 22–23, et WACKERNAGEL, *Vorlesungen über Syntax*, I, 98–99. Ce débat sur *Il.* 22,393 illustre bien l'insuffisance des grammaires existantes pour élucider la question qui nous occupe. Tout au moins signalent-elles le problème, à défaut de le résoudre.

29 Cf. DICK, *Der schriftstellerische Plural*, 16 et 19.

30 «Jedenfalls schließt [dieses 'Wir'] einen größeren Kreis ein als lediglich den Dichter selbst» (ZILLIACUS, op. cit., 14). Selon le commentaire de AMEIS–HENTZE–CAUER, le sens de ce 'nous' est pareillement clair. Ainsi peut-on lire dans la dixième édition du fascicule des chants 1 à 6 de l'Odyssée (1895¹⁰), contemporaine de l'ouvrage de DICK: «καὶ ἡμῖν: auch uns, mir, dem Sänger, und den Zuhörern, wie schon andern» (I, 1, 2). Et le commentaire de HEUBECK indique: «ἡμῖν: the poet and his audience» (I, 73).

sans relâche" (779–780). Pâris exhorte ensuite son frère à s'affirmer comme chef (784), puis il ajoute: Ἡμεῖς δ' ἐμμεμαῶτες ἄμ' ἐψόμεθ', οὐδέ τί φημι | ἀλκῆς δευήσεσθαι, ὅση δύνάμις γε πάρεσσι. "Mais nous suivrons plein d'ardeur, et, je l'affirme, le courage ne manquera pas tant que les forces dureront" (785–786). Le v. 800 évoque peu après les Troyens, en rang serrés, marchant derrière Hector. Le v. 834 parle même d'un peuple entier (λαός). On voit donc mal comment ce mouvement de troupes ne serait pas déjà signifié dans la réponse de Pâris à son frère. Au nom de tous les combattants de Troie, Pâris s'engage à marcher derrière Hector. Le pluriel de 785, autant que celui de 779, ne saurait donc s'appliquer uniquement au locuteur. Il réunit tout le camp troyen³¹.

Pour DICK, ces exemples de « brusques transitions » (*schröffe Übergänge*) entre singulier et pluriel montreraient que, dès l'époque classique, s'amorce déjà la perception d'une équivalence entre singulier et pluriel de la première personne³². En réalité, cette équivalence, comme on vient de le voir, ne se constate pas chez Homère. La plupart des pluriels irréguliers du 'nous' sont porteurs de sens, même dans la proximité immédiate du singulier. Ces passages entre le singulier et le pluriel de la première personne apparaissent au contraire comme un moyen mis en œuvre par le narrateur pour maintenir ensemble plusieurs aspects de l'action ou du cadre dans lequel elle s'inscrit. Les pluriels réels ou *sociativi* suggèrent les mouvements d'ensemble et les solidarités d'un peuple ou d'une famille, tandis que les singuliers décrivent les gestes de chaque héros, exposent leurs paroles ou expriment leurs pensées. Les pluriels de modestie – très rarement de majesté – traduisent encore leurs sentiments ou leurs émotions. Homère en tout cas ne semble pas pouvoir être invoqué pour bâtir une théorie du pluriel irrégulier de la première personne qui n'exprimerait rien de différent par rapport au singulier.

2.2 Le théâtre tragique

L'irrégularité de l'énonciation à la première personne se rencontre aussi chez les poètes tragiques, Eschyle, Sophocle et Euripide, mais aussi dans la Comédie d'Aristophane. Nous nous limiterons ici à la Tragédie.

Avant de revisiter le chemin ouvert par ZILLIACUS³³ et sur plusieurs points de le prolonger, il convient d'abord de prendre acte de la situation énonciative

31 « [Es] dürfte überflüssig sein hervorzuheben, dass die Worte von Paris an Hektor Ἡμεῖς δ' ἐμμεμαῶτες ἄμ' ἐψόμεθ' sich keinesfalls nur auf den Sprecher beziehen » (ZILLIACUS, op. cit., 13).

32 Cf. DICK, *Der schriftstellerische Plural*, 16.

33 Cf. ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 20–31.

particulière du chœur. En tant que groupe, le chœur peut prendre la parole au pluriel en *'nous'* (tout le chœur). Mais il peut aussi s'exprimer en *'je'*, lorsque l'un de ses membres, plus fréquemment le coryphée, se détache des choreutes et s'exprime comme porte-parole du chœur. Chaque choreute peut aussi intervenir au singulier, alors même que tous les choreutes chantent ensemble. Réciproquement, les personnages des tragédies peuvent, à la deuxième personne, s'adresser au chœur au pluriel ou au singulier, selon qu'ils visent le groupe (en *'vous'*) ou le coryphée seul (en *'tu'*)³⁴.

En revanche, le pluriel irrégulier de la première personne qui apparaît dans la bouche des personnages doit être examiné dans une autre perspective. ZILLIACUS recense environ 450 occurrences de ce *'nous'* irrégulier chez les personnages³⁵. Ce phénomène s'amplifie sensiblement d'Eschyle à Euripide³⁶. À ce jour, il manque encore, semble-t-il, une étude approfondie du nombre à la première personne chez les personnages de la tragédie grecque.

Sur le plan du *'nous'* de majesté, dont ZILLIACUS s'applique à déceler les traces, on ne constate pas, ici dans le théâtre, de développements nouveaux par rapport à Homère. Il n'y a guère qu'une vingtaine de pluriels seulement qui dans la Tragédie pourraient peut-être assumer ce sens³⁷. La majesté est

34 KÜHNER-GERTH (*Ausführliche Grammatik*, II,1, 85) souligne cette alternance du nombre « bei den Tragikern, wenn der Chor entweder von Anderen angeredet wird oder selbst von sich spricht, indem der Dichter bald den ganzen Chor, bald vorzugsweise den Chorführer im Sinne hat ». SCHWYZER (*Griechische Grammatik*, I, 243), qui renvoie à KÜHNER-GERTH, explique : « Im Drama [spricht] der Chor nicht nur im Plural, sondern (als Chorführer oder Dichter) auch im Singular ». Le *'nous/je'* du chœur a été étudié par KAIMIO, élève de ZILLIACUS, cf. KAIMIO, *The Chorus of Greek Drama Within the Light of the Person and Number Used* (1970) ; voir aussi VUORENJUURI, *Vocative Singular Addressing the Chorus in Greek Drama* (1969).

35 ZILLIACUS annonce 520 passages mais ne fournit que 450 références environ. Il reconnaît les limites de ce recensement : « Ich habe etwa 520 Beispiele verzeichnet, es muss aber von Anfang an unterstrichen werden, dass diese Zahl keinesfalls die absolute ist. Eine höhere oder niedrigere Ansetzung hängt von der subjektiven Beurteilung jedes einzelnen Falles ab » (*Selbstgefühl*, 21).

36 ZILLIACUS relève une présence de 0,2 % de ce pluriel chez Eschyle, 0,8 % chez Sophocle et 1,6 % chez Euripide (compté sur 100 vers). Il est vrai, reconnaît-il, que d'Eschyle à Euripide les parties du chœur perdent en importance au profit des personnages, et que ce facteur pourrait en partie expliquer cette progression (op. cit., 21-22).

37 ZILLIACUS (*Selbstgefühl*, 26-31) examine une cinquantaine de lieux, qui faisaient partie de ceux où les pluriels irréguliers étaient habituellement interprétés comme pluriels de majesté. Il remet en cause les travaux de VOLP, *De usu numeri pluralis Aeschyleo et Sophocleo*, Marburg, 1888, et de JONES, *The Poetic Plural of Greek Tragedy* (cf. *supra*, 54 n. 17). En

semble-t-il exprimée dans le pluriel qui surgit dans la bouche de Théoclymène, roi d'Égypte, contre sa sœur Théonoé: νῦν δὲ τὴν προδοῦσαν ἡμᾶς τεισόμεσθα σύγγονον, | ἥτις ἐν δόμοις ὀρώσα Μενέλεων οὐκ εἶπέ μοι. "Nous châtierons cette sœur qui osa nous trahir, qui, voyant Ménélas en ces lieux, m'a caché sa présence" (Euripide, *Hélène*, 1624–1625)³⁸.

Quant à la présence d'une alternance 'nous'/'je' idiomatique et dépourvue de signification, on n'en voit guère la trace. Au contraire, les observations de ZILLIACUS montrent qu'en dehors du cas particulier des pronoms, notamment ἡμῖν/ἐμοί, dont l'emploi peut ne pas toujours refléter une frontière nette entre les deux nombres, les pluriels irréguliers, situés parfois dans la proximité du singulier, sont le plus souvent porteurs d'un sens spécifique. Le caractère des personnages et le contexte immédiat de l'action dramatique peuvent indiquer une pluralité réelle, ou suggérer un pluriel *sociativus* ou de modestie³⁹. Les

réalité, cette lecture tenait davantage de la subjectivité du lecteur moderne que du texte lui-même: «Auch hier hat man sich von modernen, subjektiven Vorstellungen beeinflussen lassen. (...) Es darf aber nicht übersehen werden, dass unsere subjektive Beurteilung anachronistisch ausfallen kann, indem wir nur zu leicht von dem ausgehen, was späterhin als 'Pluralis maiestatis' aufgefasst wurde, – mit anderen Worten – aus einer gewissermaßen vorgefassten Meinung über seine Natur. Gewiss, die Tragödie trägt die Voraussetzungen und die früheste Entwicklung des 'Pluralis maiestatis' deutlich zur Schau, es muss aber ernstlich in Frage gestellt werden, ob sich die Tragiker selbst und ob sich ihr Publikum bereits dieser Tendenz der Stilentwicklung bewusst gewesen sind. Ich würde es nicht annehmen» (ZILLIACUS, op. cit., 28 et 30). Le chercheur d'Helsinki s'interroge sur son absence chez Eschyle, le premier des Tragiques. Il apporte une attention particulière à des cas limites comme le pluriel qui apparaît en Eschyle, *Agamemnon*, 1552. Affrontant violemment le chœur après le meurtre d'Agamemnon, Clytemnestre évoque l'ensevelissement de sa victime avec le pluriel καταθάψομεν. S'il peut être compris comme *pluralis sociativus* de toutes les femmes, expressif d'une revanche de leur commune faiblesse (cf. v. 1231) – à moins qu'il ne réunisse Clytemnestre et Égisthe son complice –, on sent aussi que de tels pluriels ont pu être des pierres d'attente d'un développement postérieur qui a attribué un sens de fierté et de grandeur à des expressions qui originellement avaient un sens *sociativus*. La Tragédie en est le premier jalon, et ZILLIACUS voit ici un exemple de *Grenzfall* (cf. op. cit., 26–27).

38 Cf. ZILLIACUS, op. cit., 29.

39 «Die absolut genommen größte Anzahl der als unregelmäßig bezeichneten Plurale fällt in diejenige unbestimmte Kategorie, die wir soziativ benannt haben. Es handelt sich um Fälle, wo der Begriff des Ich nicht so distinkt und knapp umrissen ist, als dass er nicht eine größere Interessengemeinschaft einbeziehen könnte. Ein Kriterium dieses soziativen Plurals ist es, dass er in zahlreichen Fällen einfach durch ein unbestimmtes und unpersönliches "man" ersetzbar ist und somit auf weitgedehntere Gemeingültigkeit

nécessités de la métrique n'ont donc pas été déterminantes, semble-t-il, pour la distribution des singuliers et des pluriels dans la bouche des personnages.

Partant de cette observation, le développement qui suit se propose d'en vérifier le bien-fondé sur quelques exemples. La lecture en contexte de plusieurs passages d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide veut montrer que le pluriel irrégulier de la première personne est souvent porteur d'un sens différentiel par rapport au 'je'. On apportera une attention spéciale aux transitions rapides entre singulier et pluriel. Les remarques de ZILLIACUS seront çà et là complétées par celles d'autres commentateurs. Pour quelques passages, on proposera et justifiera une interprétation divergente.

Après que l'ombre de Darius s'est évanouie, Atossa s'écrit, rongée d'inquiétude pour son fils Xerxès et pour l'Empire Perse (Eschyle, *Perses*, 845–851) : ὦ δαίμον, ὥς με πόλλ' ἐσέρχεται κακῶν | ἄλγῃ ... (845–846). Ἀλλ' εἶμι, καὶ λαβοῦσα κόσμον ἐκ δόμων | ὑπαντιάζειν παιδί μου πειράσομαι· | οὐ γὰρ τὰ φίλτατ' ἐν κακοῖς προδῶσομεν (849–851). "*Ô Destin! Que de souffrances me pénètrent ...! (...) Je vais aller chercher dans le palais une parure neuve; puis j'essaierai de rencontrer mon enfant. Nous n'abandonnerons point, au jour du malheur, ce qui [nous] est si cher!*". On aperçoit nettement ici dans le pluriel προδῶσομεν un élargissement indéterminé et généralisateur, doté d'une portée aphoristique. Ce 'nous' est adressé aussi bien au chœur qu'à toute personne humaine – du moins à tous ceux que l'anéantissement des Perses émeut. En ce sens, il s'agit d'un *pluralis sociativus*⁴⁰.

Dans l'*Ajax* de Sophocle, Tecmesse et le chœur ont essayé de redonner courage à Ajax qui a sombré dans un affreux désespoir (430–526). Celui-ci semble avoir renoncé au suicide (646–692). Il leur déclare : ἡμεῖς δὲ πῶς οὐ γνωσόμεσθα σωφρονεῖν; | Ἐγὼ δ', ἐπίσταμαι γὰρ ἀρτίως ὅτι | ὃ τ' ἐχθρὸς ἡμῖν ἐς τοσόνδ' ἐχθαρτέος, | ὥς καὶ φιλήσων αὖθις, ἕς τε τὸν φίλον | τοσαῦθ' ὑπουργῶν ὠφελεῖν βουλήσομαι, | ὥς αἰὲν οὐ μενοῦντα. "*Et nous, ne faut-il pas dès lors que nous sachions être raisonnables? Je m'y engage; car une leçon vient de m'être donnée: notre haine de l'ennemi doit avoir pour limite l'idée que nous pouvons rentrer en amitié; et pour l'ami, je n'entends de ce jour l'assister, le servir, qu'avec l'idée qu'il ne le restera pas à jamais*" (677–682). Comme aux v. 666–667, le 'nous' d'Ajax est non seulement inclusif de ceux à qui il s'adresse, Tecmesse et le chœur – pour leur montrer qu'il se range à leur avis – mais s'étend aussi à tout être humain,

Anspruch erheben kann. Mitunter lässt sich von einer Art Stützzaktion zugunsten des eigenen Ich sprechen» (ZILLIACUS, op. cit., 22).

40 «Das besagt soviel wie: "man kann, man darf die Geliebten beim Unglück nicht im Stich lassen"» (ZILLIACUS, op. cit., 22, italiques de l'auteur).

conscient de ses limites, et qui sait vivre dans la σωφροσύνη. Ajax semble s'être décidé à leur ressembler. Les 'nous' peuvent être donc compris, sinon comme des pluriels réels, du moins comme des *plurales sociativæ*⁴¹.

À la fin du même drame, Teucer et Ulysse ont obtenu d'Agamemnon une sépulture pour Ajax. Ulysse veut être aux côtés de Teucer pour l'ensevelissement d'Ajax, mais Teucer refuse : Σὲ δ' ὦ γεραίου σπέρμα Λαέρτου πατρός, | τάφου μὲν ὄκνῳ τοῦδ' ἐπιψαύειν ἔαν, | μὴ τῷ θανόντι τοῦτο δυσχερὲς ποιῶ· | τὰ δ' ἄλλα καὶ ξύμπρασσε, καὶ τινα στρατοῦ | θέλεις κομίζειν, οὐδὲν ἄλγος ἔχομεν. | Ἐγὼ δὲ τὰμὰ πάντα πορσυνῶ· σὺ δὲ | ἀνὴρ καθ' ἡμᾶς ἐσθλὸς ὢν ἐπίστασο. *"Pourant, fils du vieux Laërte, j'hésite à te laisser mettre la main à l'ensevelissement : j'ai peur d'irriter ainsi le mort. Pour tout le reste, viens-nous en aide et si tu veux déléguer quelqu'un de l'armée, nous accepterons sans rancune. Je me chargerai moi-même de tout ce qui me regarde. Quant à toi, tu es à nos yeux un noble cœur, sache-le"* (1394–1399). Teucer évoque les honneurs qui doivent être rendus au corps du héros. Il s'agit d'un hommage collectif, œuvre de toute l'armée⁴². Teucer s'occupera bientôt de la levée du corps. Il donnera des ordres aux combattants pour creuser la fosse et installer un trépied destiné aux ablutions (cf. v. 1402–1408). Ulysse lui répond alors : Ἀλλ' ἤβελον μὲν· εἰ δὲ μὴ 'στί σοι φίλον | πράσσειν τὰδ' ἡμᾶς, εἴμ' ἐπαινέσας τὸ σόν. *"J'aurais bien voulu cependant. Mais si tu répugnes à ce que nous le fassions, je me retire en t'approuvant"* (1400–1401). La modestie n'est pas nécessairement sous-jacente au dernier 'nous'. Si ce pluriel ne rassemble pas Ulysse et l'un ou l'autre combattant (τινα στρατοῦ, cf. v. 1396), il peut s'agir d'un élargissement indéterminé dans lequel Ulysse désigne *"des hommes tels que moi"*. Ce 'nous' peut donc relever de la catégorie du *pluralis sociativus*⁴³.

Au début des *Trachiniennes* de Sophocle, alors que le retour d'Héraclès a été annoncé, le Messager veut révéler en tête à tête à Déjanire ce qui se noue contre elle. Déjanire lui demande alors : Πότερον ἐκείνους δῆτα δεῦρ' αὐθις πάλιν | καλῶμεν, ἢ 'μοι ταῖσδέ τ' ἐξιπεῖν θέλεις; *"Rappellerons-nous ces gens, ou est-ce à moi et à ces femmes que tu souhaites parler?"* (342–343). Le pluriel καλῶμεν n'est pas nécessairement équivalent au singulier. Il se comprend dans le contexte de

41 Le commentaire de STANFORD signale : « ἡμεῖς : almost 'we mortals' » (SOPHOCLES, *Ajax*, 148), et celui de WOLFF-BELLERMANN : « ἡμεῖς wir Menschen » (SOPHOKLES, *Aias*, 63).

42 Au sujet de καθ' ἡμᾶς du v. 1399, STANFORD dans son commentaire note : « καθ' ἡμᾶς : 'for us, so far as we are concerned' : it includes the others on the scene – Tecmessa, Eurysakes, the Chorus and, in a sens, Ajax » (SOPHOCLES, *Ajax*, 232).

43 ZILLIACUS discute en même temps deux passages d'Ajax (677 et 1401), dans lesquels il lui semble qu'il faut comprendre « in beiden Fällen etwa "Männer wie ich" » (*Selbstgefühl*, 22), c'est-à-dire au sens d'un *pluralis sociativus*.

l'action comme réunissant Déjanire et le Messager, mais également le cœur des jeunes filles de Trachis, amies de Déjanire, toujours présentes sur la scène. Ces dernières seront bientôt les témoins de la révélation du messager (cf. v. 351–374)⁴⁴.

Dans l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide, Achille déclare à Clytemnestre: Τί φής; ἐγὼ σοι δεξιάν; αἰδοίμεθ' ἄν | Ἀγαμέμνον', εἰ ψάυοιμεν ὧν μή μοι θέμις. "*Que dis-tu ? Ma main dans la tienne ? Nous rougirions devant Agamemnon si nous touchions ce qui ne m'est pas permis*" (833–834). Il faut être deux pour se toucher. Le verbe ψάυοιμεν peut donc être compris au sens d'une vraie pluralité, inclusive d'Achille et de Clytemnestre. Ce sens éclaire celui du premier pluriel αἰδοίμεθα, également réel. Mais le singulier μοι, restreint à la seule personne d'Achille, insiste sur le fait que ce contact ne lui est pas permis – ce qui ne veut pas dire qu'il soit permis à celle qui le toucherait. On peut au moins comprendre qu'Achille s'abstient discrètement ici d'indiquer à Clytemnestre ce qu'elle a ou non le droit de faire⁴⁵.

Dans le poignant dialogue d'Agamemnon avec sa fille Iphigénie (Euripide, *Iphigénie à Aulis*, 590–684), celle-ci, déconcertée par l'accueil qu'il lui offre, déclare: Ἀσύνετά νυν ἐροῦμεν, εἰ σέ γ' εὐφρανῶ. "*Alors nous dirons des bêtises, si je puis t'égayer*" (654). Un peu plus loin, Iphigénie répond à son père qui, de manière voilée, lui a parlé du sacrifice qu'il lui faut accomplir (673). La fille propose à Agamemnon d'y participer (674) et interroge: Στήσομεν ἄρ' ἀμφὶ βωμόν, ὦ πάτερ, χορούς; "*Organiserons-nous, autour de l'autel, des danses chorales, ô père ?*" (676). Les deux pluriels ἐροῦμεν (v. 654) et στήσομεν (v. 676) peuvent être compris, non pas comme expressifs de la modestie⁴⁶, mais plutôt comme inclusifs d'Agamemnon, l'interlocuteur d'Iphigénie au v. 654, et que l'on peut aussi compter au nombre de ceux avec qui elle se propose d'organiser les danses chorales au v. 676.

Dans le temple de Delphes, Créuse a révélé à Ion son désir de se renseigner sur l'enfant qu'elle a eu d'Apollon et qu'elle croit mort (Euripide, *Ion*, 247–383). Mais elle feint de le faire pour l'une de ses amies. Cet enfant n'est autre qu'Ion lui-même. Celui-ci l'avertit alors du danger d'une telle requête. Créuse déclare au coryphée, en apostrophant Apollon: ὦ Φοῖβε, κακέϊ κἀνθάδ' οὐ δίκαιος εἶ | ἐς τὴν ἀποῦσαν ... (384–385). "*Ah ! Phébus, ici comme là-bas tu es inique envers cette absente !*" Puis le '*nous*' et le '*je*' apparaissent ensemble: Ἀλλ' οὖν ἔάν με χρὴ τάδ', εἰ πρὸς τοῦ θεοῦ | κωλυόμεσθα μὴ μαθεῖν ἅ βούλομαι. "*Mais il me faut abandonner*

44 Cf. ZILLIACUS, op. cit., 23.

45 ZILLIACUS (op. cit., 26) comprend ces pluriels comme des '*nous*' de modestie.

46 Cf. ZILLIACUS, op. cit., 25–26.

cette espérance, puisqu'il nous est refusé d'obtenir du dieu ce que je veux savoir" (390–391). Xouthos arrive, et Créuse ajoute : Ἀλλ', ὦ ξέν', εἰσορῶ γὰρ εὐγενὴ πόσιν | Ξοῦθον. "Mais, ô étranger, j'aperçois mon noble époux Xouthos" (392–393). Elle demande alors le silence sur tout ce qu'elle a dit : σίγα πρὸς ἄνδρα, μή τιν' αἰσχύνῃν λάβω | διακονοῦσα κρυπτά καὶ προβῇ λόγος | οὐχ ἦπερ ἡμεῖς αὐτὸν ἐξελίσσομεν. "Ne lui révèle pas nos entretiens, que je n'ai pas à rougir de m'être entremise dans une affaire secrète; je crains de voir ceci tourner tout autrement que nous ne désirions!" (395–397). Puis elle conclut : Τὰ γὰρ γυναικῶν δυσχερὴ πρὸς ἄρσενας, | κὰν ταῖς κακαῖσιν ἀγαθαὶ μεμειγμένα | μισούμεθ' · οὕτω δυστυχεῖς πεφύκαμεν. "Car la condition des femmes est bien malheureuse vis-à-vis des hommes : toutes, les bonnes pêle-mêle avec les mauvaises, on nous honnit. Si cruel est le destin de notre sexe!" (398–400). Tant κωλύμεσθα (v. 391) que ἐξελίσσομεν (v. 397) sont des pluriels réels. Ils doivent être compris comme réunissant Créuse et sa prétendue amie au nom de laquelle elle se renseigne⁴⁷. Les pluriels μισούμεθα et πεφύκαμεν (v. 400) s'étendent, comme l'indique le contexte, à toutes les femmes, dont un peu plus tard, en écho, le chœur commentera avec âpreté le triste sort (cf. v. 1048–1105)⁴⁸.

Certains pluriels irréguliers employés par les femmes peuvent contenir une marque de *pluralis sociativus* – voire de pluriel réel –, lorsque les femmes, affirmant la fragilité ou la précarité de leur situation, parlent au nom de toutes les femmes, ou au nom d'un groupe de personnes. C'est le cas des pluriels ἤκομεν (Iphigénie) dans Euripide, *Iphigénie en Tauride*, 578, et πεπόνθαμεν (Clytemnestre) dans *Iphigénie à Aulis*, 985. On peut lire aussi en ce sens quelques-uns des pluriels qui apparaissent sur les lèvres de Créuse, dans son dialogue avec Ion (Euripide, *Ion*, 247–400)⁴⁹.

47 Cf. DEBIDOUR, *Les Tragiques grecs*, 1385 n. 27. KRAUS (*Textkritische Erwägungen zu Euripides' Ion*, 49) observe : « Der Wechsel des Numerus von με zu κωλύμεσθα und wieder zu βούλομαι ist nicht so sehr vom Metrum diktiert als vielmehr sinngemäß : Kreusa ist es, die von der Befragung des Orakels absteht. Von dem Hintergrund durch den Gott sind beide betroffen, sie und ihre fiktive Auftraggeberin. In βούλομαι schließlich sagt sie wieder unwillkürlich die Wahrheit ».

48 Le contenu de cette réflexion de Créuse sur le destin des femmes invite manifestement à ranger les deux pluriels du v. 400 dans la catégorie des pluriels réels, ou *sociativi*, et non dans celle du *pluralis modestiae* comme le fait ZILLIACUS (cf. op. cit., 25).

49 « [Es] lässt sich beobachten, dass schwache und wehrlose Frauen auffallend oft den Plural heranziehen, um sich gewissermaßen mit dem ganzen weiblichen Geschlechte zu identifizieren. Wenn sie nun den autarken Singular meiden, geschieht das ohne Zweifel aus Demut, weil sie sich ihrer eigenen Machtlosigkeit bewusst sind » (ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 24).

Ailleurs, la modestie est nettement perceptible, incluant souvent l'expression d'une émotion. Quelques pluriels irréguliers apparaissent en effet avec des verbes qui expriment un bouleversement psychologique, en particulier dans le champ sémantique de la confusion, du trouble, de la honte, voire de l'aliénation mentale. En ce sens, ces pluriels pourraient constituer une sous-catégorie du 'nous' de modestie⁵⁰. En voici quelques exemples.

Créuse, que Ion et ses hommes armés poursuivent, s'écrie: Πρόσπολοι, διωκόμεσθα θανασίμους ἐπὶ σφαγάς, | Πυθίᾳ ψήφῳ κρατηθεῖς, ἔκδοτος δὲ γίγνομαι. *"Ô mes femmes, nous sommes poursuivie pour être égorgée: un décret pythien me condamne, et l'on va me livrer"* (Euripide, *Ion*, 1250–1251)⁵¹.

Hélène, dont Ménélas est décidé à tirer vengeance, plaide son innocence. Ἐξεστιν οὖν πρὸς ταύτ' ἀμείψασθαι λόγῳ, | ὥς οὐ δικαίως, ἦν θάνω, θανούμεθα; *"Est-il du moins permis de prouver que notre mort, si je dois mourir, sera une injustice?"* (Euripide, *Troyennes*, 904–905). La proximité du singulier θάνω avec le pluriel θανούμεθα est frappante. De ce dernier verbe transpirent l'émotion et la modestie⁵².

Revenant de l'un de ses accès de délire, Phèdre avoue à sa nourrice: Δύστηνος ἐγὼ, τί ποτ' εἰργασάμην; (...) Μαῖα, πάλιν μου κρύψον κεφαλὴν, | αἰδούμεθα γὰρ τὰ λελεγμένα μοι. | Κρύπτει· κατ' ὅσων δάκρυ μοι βαίνει. *"Malheureuse, qu'ai-je donc fait? (...) Chère nourrice, remets ce voile sur ma tête; nous avons honte de ce que j'ai dit. Cache-(moi); des larmes s'échappent de mes yeux"* (Euripide, *Hippolyte*, 239.243–245). L'estompement du 'je' dans le pluriel αἰδούμεθα s'exprime dans le souhait de Phèdre d'être soustraite aux regards des autres. Cet estompement est à mettre au compte de la confusion, et s'apparente à un mouvement de modestie. Après ces paroles, Phèdre, consternée par ce qu'elle vient de dire, va demeurer quelque temps silencieuse⁵³.

50 SLOTTY (*Die Stellung des Griechischen*, 359–361) propose d'appeler *pluralis affectus* (c'est-à-dire pluriel d'affect, pluriel de sentiment ou pluriel d'humeur) ce genre de pluriels, même s'il n'y souligne pas l'estompement du 'je' qui peut l'inspirer.

51 Cf. ZILLIACUS, op. cit., 26. À côté du pluriel διωκόμεσθα, il faut relever le singulier κρατηθεῖς. On a ici accordé les deux participes "poursuivie" et "égorgée" selon le sens (syllepse selon le genre et le nombre).

52 Cf. ZILLIACUS, op. cit., 26.

53 Cf. ZILLIACUS, op. cit., 26. Ce passage faisait partie de la collection d'exemples rassemblés par DICK (cf. *Der schriftstellerische Plural*, 16). SLOTTY, qui range le pluriel αἰδούμεθα dans la catégorie du *pluralis affectus* (voir ci-dessus n. 50), commente ainsi ce passage: « Schon das Verbum *affectus* weist auf die affektische Tonbewegung; vorher gehen Interjektionen φεῦ, φεῦ (v. 242), affektische Adjektiva (δύστηνος ἐγὼ, v. 239; τλάμων, v. 242), ein affektisches Verb (ἐμάνην, v. 241) und eine von starkem Affekt bewegte Aufforderung (μαῖα, πάλιν μου

Prosterné devant Héraclès, Amphytrion s'écrie, violant de manière flagrante la règle d'accord entre les participes et le verbe conjugué: ἰκετεύομεν ἄμφι σάν γενοι- | ἄδα καὶ γόνυ καὶ χέρα προσπίτνων, | πολίον τε δάκρυον ἐκβάλλων (Euripide, *Héraclès*, 1207–1209), déclaration qui littéralement pourrait être ainsi rendue: “*Nous te supplions, me jetant à ton menton, à tes genoux, à ta main, et versant les larmes d'un vieillard*”⁵⁴.

De cette même nuance de désarroi et de modestie est aussi porteur le pluriel δουλεύσομεν qui apparaît dans la bouche d'Hermione (Euripide, *Andromaque*, 927). Dans un dialogue avec Oreste, son ancien fiancé toujours épris d'elle, elle évoque son mari Néoptolème (920–928): ὀλεῖ γάρ μ' ἐνδίκως. “*Il me tuera, et je le mérite*”. (...) πέμψον με χώρας τῆσδ' ὅποι προσωτάτω. “*Emmène-moi le plus loin possible de ce pays*”. (...) Εἰ δ' ἥξει πάρος | Φοίβου λιπὼν μαντεῖον εἰς δόμους πόσις, | κτενεῖ μ' ἐπ' αἰσχίστοισιν· ἢ δουλεύσομεν | νόθοισι λέκτροις ὧν ἐδέεποζον πρὸ τοῦ. “*Si mon époux, en revenant de l'oracle d'Apollon, me trouve encore ici à son arrivée, il m'infligera la mort la plus ignominieuse; ou nous deviendrons l'esclave de cette concubine, qui hier était mon esclave*” (920.922.925–928)⁵⁵. On peut aussi lire de la même manière le pluriel ἡγριώμεθα par lequel Iphigénie avoue une forme d'aliénation mentale et qu'elle accompagne de l'expression de son 'je' (cf. Euripide, *Iphigénie en Tauride*, 348–350).

À côté de ces pluriels, qui chez Euripide sont proportionnellement plus nombreux dans la bouche des femmes – sans doute à mettre en relation avec l'importance des figures féminines dans le drame euripidéen⁵⁶ –, il faut souligner la présence d'autres pluriels irréguliers, également porteurs d'un sens de modestie, qui apparaissent dans la bouche de personnages de second plan (messager, bouvier, laboureur, serviteur), et de héros en situation de détresse et de malheur. C'est le cas dans ces mots du Messager adressés à Penthée: Θέλω δ' ἀκοῦσαι, πότερά σοι παρρησίᾳ φράσω τὰ κείμενα ἢ λόγον στελιώμεθα. “*Mais je voudrais savoir si je dois, sans ambages, te rapporter cela, ou si nous devons modérer notre langue*” (Euripide, *Bacchantes*, 669)⁵⁷.

κρύψον κεφαλάν, v. 243). Τὰ λελεγμένα μοι (v. 244) liegt sachlich und affektisch im Tal der Kurve» (SLOTTY, op. cit., 360).

54 Cf. ZILLIACUS, op. cit., 26.

55 Cf. ZILLIACUS, op. cit., 25.

56 «Besonders mit Euripides nimmt diese Erscheinung kräftig zu, was gewissermaßen auch mit der größeren Rolle des weiblichen Geschlechtes in den Dramen von Euripides in Verbindung zu bringen ist» (ZILLIACUS, op. cit., 24).

57 Voir aussi Eschyle, *Sept contre Thèbes*, 702–704 (Étéocle); Sophocle, *Ajax*, 738 (Messager); *Électre*, 772 (Précepteur); *Œdipe à Colone*, 1335 (Polynice) etc. On remarque que ZILLIACUS – approximations ou coquilles, ou bien ambivalences? – indique plusieurs références

Effectuons le bilan de ce bref parcours.

L'examen que ZILLIACUS fait de chacun des passages qu'il mentionne est certes sommaire, mais son observation, confirmée par plusieurs commentateurs, incite à revoir le rôle qu'on a pu trop facilement donner aux besoins de la métrique pour expliquer les pluriels irréguliers de la première personne. En attendant une étude plus approfondie sur le '*nous*'/'*je*' des personnages de la Tragédie grecque, on doit saluer ici le travail de pionnier de l'helléniste finlandais. Il a défriché ces pistes de sens dont les pluriels irréguliers sont indicateurs. Ceux-ci sont souvent porteurs d'une signification sociale, familiale ou collective et sont en ce cas réels ou *sociativi*. Ils peuvent aussi traduire l'affect de la modestie, dans la mesure où ils expriment la discrétion, l'effacement ou l'anéantissement psychologique. Beaucoup plus rarement, le '*nous*' irrégulier indique une amplification du '*je*' dans le sens de la majesté. La proximité du singulier et du pluriel est parfois frappante, mais elle n'empêche pas le pluriel de faire sens.

Ces observations semblent consonantes avec les réalités humaines et sociales de l'univers tragique. On sait que, dans le théâtre d'Eschyle, l'individu n'est pas détaché du groupe et que les personnages sont liés à une cité. Ils peuvent causer sa perte, mais ils ont aussi le devoir de tout faire pour la sauver. Chez Sophocle, les personnages se savent entourés et soutenus par le chœur, qui souvent partage leurs illusions et leurs espoirs. Enfin, chez Euripide, c'est le désordre, grand chez les dieux comme chez les hommes, qui explique la poétique de la rupture, « avec le mouvement chaotique des intrigues à rebondissement, la juxtaposition absurde des séquences formellement hétérogènes et la psychologie éclatée des héros »⁵⁸. Il y aurait là le thème d'une enquête à mener chez les trois auteurs que nous venons de survoler, pour préciser dans quelle mesure le jeu de significations des '*nous*' irréguliers dans la bouche des personnages pourrait s'inscrire dans ce cadre tragique⁵⁹.

identiques à la fois dans la liste des pluriels *sociativi* et dans celle des pluriels de modestie (c'est le cas par exemple de Eschyle, *Choéphores* 673; *Euménides*, 451; Euripide, *Cyclope*, 665; voir pages 23 et 26).

58 SAÏD-TRÉDÉ-LE BOULLUEC, *Histoire de la littérature grecque*, 134–163, ici 163. Voir aussi ROMILLY (de), *La modernité d'Euripide*, 73–115 et LORAUX, *La voix endeuillée*, 100–119.

59 Le pluriel irrégulier de la première personne est beaucoup moins attesté chez Aristophane. « Nicht ohne Erstaunen kann man indessen feststellen, dass sich der unregelmäßige Plural bei Aristophanes weit spärlicher nachweisen lässt » (ZILLIACUS, op. cit., 31). Notre philologue en propose une explication intéressante : « [Es] ließe sich wohl annehmen, dass der unregelmäßige Plural der älteren Gräzität doch eher literarisch als umgangssprachlich gewesen ist » (op. cit., 32). Constatant par ailleurs l'absence de parodie

2.3 *Le genre lyrique : Pindare*

Je me limiterai ici à la lyrique chorale. Les quatre livres d'épinicies de Pindare forment un corpus d'une certaine ampleur et sont bien représentatifs du genre. C'est la raison pour laquelle ils ont été retenus dans le cadre de la présente enquête.

La première personne chez Pindare a déjà fait l'objet de quelques études⁶⁰. PUECH, dans sa traduction des épinicies de 1922–1923 pour la CUF, a traduit plusieurs 'nous' par des 'je'⁶¹. LEFKOWITZ, dans son « article épais »⁶² de 1963 (*ΤΩ ΚΑΙ ΕΓΩ. The First Person in Pindar*), exclusivement consacré à la première personne chez Pindare, ne semble faire aucune distinction entre le 'je' et le 'nous'⁶³.

L'idée d'une équivalence fréquente entre le 'je' et le 'nous' dans l'œuvre de Pindare semble donc avoir été assez largement partagée. Cependant la

du 'nous' de majesté dans la Comédie, ZILLIACUS fait cette autre observation très juste : « Das Fehlen von Plurales maiestatis oder Ansätzen solcher bei Aristophanes [zeugt] für die Richtigkeit der Auffassung, dass die nachweisbaren Ansätze einer "majestätischen" Mehrzahl in der Tragödie von der Mitwelt kaum als solche anerkannt wurden. Sonst hätte es ja nahe gelegen, dass gerade die majestätischen Plurale im Zerrbild der Komödie parodiert worden wären, spielt doch die Parodie der tragischen Diktion bei Aristophanes seine Rolle, die kaum überschätzt werden kann. Vielleicht darf einem solchen argumentum *e silencio* nicht jede Bedeutung abgesprochen werden » (op. cit., 32).

60 Cf. CAREY, *The Performance of the Victory Ode*, 545–565, en particulier 561; FRÄNKEL, *Dichtung und Philosophie des frühen Griechentums*, 543 n. 12; GOLDHILL, *The Poet's Voice*, 142–145; HEATH, *Receiving the κῶμος*, 180–195; KAIMIO, *The Chorus of Greek Drama*, 36–103; LEFKOWITZ, *ΤΩ ΚΑΙ ΕΓΩ. The First Person in Pindar*, 177–253; ID., *The Poet as Hero*, 459–469; ID., *Autobiographical Fiction in Pindar*, 29–49; ID., *Who Sang Pindar's Victory Odes?*, 1–11; PLACES (des), *Le pronom chez Pindare*, 9; RÖSLER, *Persona reale o persona poetica?*, 131–144; SCHNEIDER, *Usage de la première personne et autobiographie dans la poésie lyrique archaïque*, 24–27. Dans *Selbstgefühl und Servilität*, ZILLIACUS n'examine que la poésie hellénistique et propose un bref survol des œuvres de Callimaque et de Théocrite (op. cit., 35–36).

61 Cf. Ol. 2,98; 10,12; 11,8; Pyth. 3,2.65; Isthm. 4,43. Ici et dans la suite, la numérotation des vers (et non des *membres*) est celle de l'édition de PUECH dans la CUF. Dans tous les passages cités, je reprends la traduction de PUECH, que je modifie par endroit à l'aide de celle, plus littérale, de SAVIGNAC (1990).

62 TRÉDÉ-BOULMER, *La Grèce antique a-t-elle connu l'autobiographie?*, 15.

63 « In both choral and monodic song, first person singular and plural are interchangeable » (LEFKOWITZ, *The First Person in Pindar*, 226). « "I" and "we" are interchangeable in choral song and also in elegiac and lyric poetry » (op. cit., 251 n. 113). En conséquence, dans la traduction personnelle des extraits qu'elle cite, certains 'nous' (Pyth. 3,2 et 3,64–65) sont rendus par des 'je' (cf. op. cit., 219–220).

spécificité du *'nous'* par rapport au *'je'* n'a peut-être pas toujours été examinée avec attention. Dans le bref parcours critique qui suit, on examinera comment les deux nombres de la première personne sont traités par le texte lui-même, et l'on tentera de répondre à la question de savoir si le *'je'* et le *'nous'* y sont réellement interchangeables⁶⁴.

Si quelques odes ne comportent aucune occurrence de la première personne, la plupart des épinicies cependant font apparaître le *'nous'* et le *'je'*, parfois de manière rapprochée et emmêlée⁶⁵. Les scholies alexandrines ont pris position sur plusieurs *'nous'* et les ont considérés comme des prises de parole collectives du chœur⁶⁶. LEFKOWITZ a entrepris de les réfuter et a voulu montrer que, dans les épinicies, tous les énoncés à la première personne, tant les *'je'* que les *'nous'*, se rapportent au poète lui-même et jamais au chœur⁶⁷. Le

64 Le présupposé d'une certaine équivalence entre le *'je'* et le *'nous'* pourrait provenir d'une certaine confusion entre le plan de l'*exécution* et le plan *textuel*. Les épinicies étaient exécutées par un chœur « de jeunes gens, accompagnés au son des cithares et de l'aulos, sous la direction d'un maître de chœur. (...) Le plus souvent, les odes étaient représentées au cours de la fête où la cité réunie célébrait son fils victorieux » (SAÏD-TRÉDÉ-LE BOUL-LUEC, *Histoire de la littérature grecque*, 94–96). Les exécutants pouvaient ainsi chanter indifféremment tant les passages en *'nous'* que les passages en *'je'*. L'interprète collectif (i.e. les choreutes) était donc le porte-parole du poète, si bien que, dans l'exécution elle-même, les fonctions respectives du poète et du chœur n'apparaissent sans doute pas nettement distinctes (cf. SCHNEIDER, *Usage de la première personne et autobiographie*, 25). Dans la présente enquête toutefois, on envisagera le plan textuel, et non celui de l'exécution chorale.

65 Voir par exemple Ol. 2,98–101; 6,21–24; 13,100–106; Pyth. 3,1–2.110–114; 5,76–80; Ném. 3,1.

66 Par exemple sur Pyth. 5,80 et Ném. 9,1. Les scholies sur Pindare ont été publiées par DRACHMANN, *Scholia Vetera in Pindari Carmina* (Teubner, 3 volumes, 1903–1927).

67 LEFKOWITZ avance une loi générale, fondée sur la distinction des εἴδη de la lyrique chorale (péans et parthénées d'une part, et épinicies d'autre part). Ainsi, d'après LEFKOWITZ, dans les péans et parthénées, la première personne (singulier et pluriel) renverrait *toujours* au chœur, tandis que dans les épinicies, elle désignerait *toujours* le poète. « Pure choral songs and epinikia are composed for different purposes and deal with different types of subject matter, which in each case seem to require a different type of first personal statement, since in choral songs, which deal primarily with local and communal concerns, the chorus speaks throughout, but in epinikia, which deal with the universal significance of human excellence, the speaker is always the poet. Each type of first personal statement is thus associated with a particular subject matter, so that the topical, descriptive "I" of the chorus could not occur in an epinikion, any more than the poet's official expressions of xenia and statements about his art could occur in choral songs like Paen 2 » (LEFKOWITZ, *The First Person in Pindar*, 235).

caractère contestable des arguments avancés par LEFKOWITZ a été souligné par SCHNEIDER, mais les différents sens du 'nous' dans le texte des épinicies n'ont pas encore, semble-t-il, été observés pour eux-mêmes⁶⁸. En réalité, le 'nous' dans les épinicies de Pindare n'est jamais réductible au 'je'. Il est toujours porteur d'un écart de sens par rapport au singulier de la première personne. C'est ce que l'on va maintenant observer.

La spécificité du 'nous' par rapport au 'je', et donc sa non interchangeabilité avec le 'je', est d'abord suggérée par le fait que jamais les émotions du poète, ses prières, ses projets et ses désirs, la confiance qu'il nourrit en son talent poétique ne sont exprimés en 'nous'. La stabilité du 'je' sur ce point est remarquable⁶⁹.

Mais la réalité de la plupart des pluriels 'nous' apparaît lorsqu'on examine l'ensemble de ses occurrences dans les épinicies⁷⁰. Ces occurrences se répar-

68 La signification que LEFKOWITZ attribue à la première personne respectivement dans les épinicies et dans les péans/parthénées (cf. note précédente) tient davantage d'un parti pris que de l'observation des textes. Si en effet certaines occurrences de la première personne dans les épinicies sont à attribuer au poète, rien n'empêche *a priori* que d'autres soient des expressions du chœur. C'est le cas de certains énoncés en 'nous', comme on va le montrer. À l'opinion préconçue de LEFKOWITZ, SCHNEIDER répond : « L'idée que le même poème ne puisse pas combiner le moi du chœur et le moi du poète est spécieuse » (SCHNEIDER, op. cit., 25). SCHNEIDER esquisse par ailleurs l'histoire de la réception des théories de LEFKOWITZ (op. cit., 24 n. 10).

69 Les verbes χαίρω (Pyth. 7,18; 8,56; Ném. 8,48), ὄχνυμαι (Pyth. 7,28; 8,18), ἔλπομαι (Ol. 1,109; 13,104; Pyth. 1,43; 10,55; Ném. 6,26; 7,20), πέποιθα (Ol. 1,103; Pyth. 10,64; Ném. 7,65), λίσσομαι (Ol. 12,1; Pyth. 1,71; Isthm. 6,45), εὔχομαι (Ol. 3,2; 8,86; 14,5; Pyth. 5,124; 8,67; Ném. 9,54), αἰτέω (Pyth. 8,72), ἐθέλω (Pyth. 9,1; Isthm. 1,15), ἐθελήσω (Ol. 7,20) et ἀπομνύω (Ném. 7,70) ne figurent jamais en 'nous'. La conscience que le poète a de son génie est l'occasion de formules qui ne se rencontrent par ailleurs jamais en 'nous' : κατ' ἐμὸν (...) μαχανάν (Pyth. 3,109); ἐμᾶ μαχανᾶ (Pyth. 8,34); « *Statuaire je ne suis* (οὐκ ἀνδριαντοποιός εἰμι), pour créer d'inertes images sur leur socle érigées » (Ném. 5,1). C'est la fonction émotive de la poésie lyrique que le 'je' met ici en valeur. « La poésie lyrique, orientée vers la première personne, est intimement liée à la fonction émotive » (JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, 219, cité par SCHNEIDER, op. cit., 34). SCHNEIDER a attiré l'attention sur l'impossibilité de tirer de ces énoncés en 'je' des éléments biographiques sur Pindare lui-même. « Les épinicies, si elles nous renseignent sur la biographie des destinataires, ne nous disent à peu près rien de clair sur celle de Pindare. Le poète, s'exprimant à la première personne, peut non seulement commenter son poème mais aussi exprimer des sentiments ou des souhaits, souvent en rapport étroit avec la circonstance » (SCHNEIDER, op. cit., 27). Ces 'je' sont des expressions de l'*ego poeta* et non de l'*ego homo* (cf. op. cit., 24).

70 Le 'nous' apparaît en Ol. 1,7.16; 2,2.36.98; 6,3.24.90; 10,12.79; 11,8; 13,106; Pyth. 1,60; 3,2.60. 65.114; 5,80; 6,3; 10,28.69; 12,17; Ném. 3,1.73; 4,37.77; 6,1.4; 7,4-5.14.87; 9,1.8; 11,44; Isthm.

tissent en trois ensembles, que l'on peut classer, dans l'ordre croissant, en fonction des dimensions du '*nous*', c'est-à-dire du nombre de personnes que le '*nous*' réunit. Il y a d'abord les '*nous*' que l'on peut appeler '*nous*' performatifs du chœur. Viennent ensuite les '*nous*' gnomiques, qui servent à exprimer une maxime religieuse ou morale (γνώμη), et qui sont, d'une certaine manière, des '*nous*' inclusifs de l'audience. Enfin, le corpus pindarique fait apparaître une troisième catégorie de '*nous*', plus large encore. Il s'agit des '*nous*' qui désignent tous les humains, les mortels en général, par opposition aux dieux. Examinons ces trois ensembles.

2.3.1 Les '*nous*' performatifs du chœur

Un *premier* groupe est constitué par les '*nous*' qui présentent le chœur dans sa fonction et sa performance lyriques. Il s'agit d'expressions typiques du chœur, où le '*nous*' « explicite (...) le travail musical et chorégraphique des interprètes »⁷¹. Ces énoncés en '*nous*' « commentent la rédaction et l'exécution du poème »⁷². Les '*nous*' ont quelque chose de performatif sur l'action lyrique. On peut les appeler « '*nous*' performatifs du chœur », parce qu'ils décrivent la performance collective du chœur. De toute évidence, ce sont des pluriels réels. Ces énoncés en '*nous*' figurent souvent – mais pas seulement – au début des épinicies, et expriment quelque chose du programme de l'ode qui s'ouvre. La seconde Olympique s'ouvre sur cette question : “*Quel dieu, quel héros, quel homme allons-nous chanter (ξελαδήσομεν)?*” (Ol. 2,1–2). La neuvième Néméenne, composée pour un vainqueur d'Etna, commence par cette déclaration : “*Nous mènerons le cortège (χωμάσομεν) vers la ville nouvelle d'Etna*” (v. 1 ; voir aussi v. 8–9, “*Levons haut la flûte sur cette cime des jeux hippiques*”, ἀνὰ δ' αὐλὸν ἐπ' αὐτὰν ὄρσομεν ἱππίων ἀέθλων κορυφάν). La sixième Isthmique se sert de l'image des libations de vin : “*Comme en un banquet où fleurit la joie, nous mêlons (κίρναμεν) un second cratère de chants inspirés par les Muses*” (Isthm. 6,1–3)⁷³. Il

1,52 ; 4,43.62 ; 6,3 ; 7,42.49 ; 8,7.9–10. Je laisse de côté les '*nous*' qui figurent dans les citations au style direct.

71 SCHNEIDER, op. cit., 33.

72 SCHNEIDER, op. cit., 34 n. 2. Dans cette citation et dans la précédente, SCHNEIDER ne vise pas explicitement le '*nous*', mais il décrit la fonction métalinguistique de certains énoncés à la première personne dans le genre lyrique, fonction assumée notamment par les '*nous*' que j'appelle ici « '*nous*' performatifs du chœur ».

73 Voir aussi Ol. 2,98–99 (“*Qui frappons-nous (τίνα βάλλομεν) en lançant, d'un cœur passionné, des traits glorieux?*”, avec la métaphore de l'arc et des flèches) ; Ol. 6,1–3 (“*Élevant (ὑποστήσαντες) des colonnes d'or, nous construirons (πάξομεν) un palais magnifique*”, avec l'image de la construction) ; Ol. 6,24 (“*afin que sans tarder nous lancions notre char (βάσομεν ὄχρον)*”).

est intéressant de remarquer que plusieurs passages effectuent une transition du *'tu'* au *'nous'*. Le poète s'adresse à lui-même, comme pour s'encourager à la performance poétique, puis passe au *'nous'*, lequel joue le rôle d'*embrayeur* pour impliquer le chœur dans l'action lyrique (sans toutefois exclure ni la présence du *'nous'* dans les vers qui précèdent le *'tu'*, ni l'apparition du *'je'* dans la suite du texte)⁷⁴. Les *'nous'* performatifs du chœur indiquent ce qui se produit ou est sur le point de se produire. Ils décrivent l'activité poétique en cours et relèvent de la fonction métalinguistique du langage. En ce sens, ils font du poème lyrique, non une autobiographie du poète (μίμησις τῆς ἑαυτοῦ πράξεως), mais, à proprement parler, une *πρᾶξις*⁷⁵.

sur une voie glorieuse", avec l'image du voyage); Ol. 10, 11–12 (*"Nous paierons la parole commune pour la grâce amie* (κοινὸν λόγον φίλαν τείσομεν ἐς χάριν), où il convient de noter, ici aussi, le futur τείσομεν, qui annonce la "performance" lyrique qui commence); Ol. 10,79 (κελαδῆσόμεθα); Ol. 13,106 (le verbe ἐκδώσομεν y est en rapport étroit avec le poème en cours); Pyth. 1,60 (*"Pour le roi d'Etna, trouvons un hymne ami* (φίλιον ἐξεύρωμεν ὕμνον)!"); Pyth. 5,80–81 (*"À ton festin nous vénérons* (σεβίζομεν) *la cité bien fondée de Cyrène*", où l'indicatif présent σεβίζομεν et l'action décrite se rapportent à l'actualité de la communication lyrique); Pyth. 6,1–4 (*"Nous sillonnons* (ἀναπολίζομεν) *le champ d'Aphrodite*", c'est-à-dire *"nous composons une ode en l'honneur d'un vainqueur pythique"*, avec une symbolique agricole); Pyth. 10,69 (ἐπαίνήσομεν); Pyth. 12,17 (φάμεν); Ném. 3,1–5; Ném. 4,37 (δόξομεν, verbe qui vise la performance des choreutes réunis, produisant devant l'audience la géniale poésie qui fait de Pindare le vainqueur de ses rivaux, cf. v. 36–43); Isthm. 1,52–56 (*"Il nous* (ἄμμι) *incombe de célébrer* (κελαδῆσαι) *l'agitateur du globe, fils de Cronos, ce dieu voisin, (...)* et d'invoquer (προσειπεῖν) *tes enfants, ô Amphitryon*"; Isthm. 4,43 (*"Pussions-nous, avec la faveur des Muses, allumer en l'honneur de Mélissos le flambeau de [nos] hymnes* (τύχοιμεν κεῖνον ἄψαι πυρσὸν ὕμνων)").

- 74 Le passage d'Isthm. 8,6–8 est caractéristique: *"Délivrés* (λυθέντες) *d'une grande angoisse, ne souffrons* (πέσσωμεν) *pas que [nos] fronts soient veufs de couronnes; poète, ne cultive* (θεράπευε) *pas ton deuil. Mettons fin* (παυσάμενοι) *à de vaines tristesses, et publions encore quelques doux chants, même après l'épreuve* (γλυκύ τι δαμωσόμεθα καὶ μετὰ πόνον)". Ces vers sont tirés de la première strophe qui est « une apostrophe au chœur » et contient une allusion à la guerre médique (cf. notice de PUECH, IV (CUF), 71–74). Le *'nous'* du v. 10 (ἄμμι) a même contenu que celui du v. 8, car, figurant dans la subordonnée du v. 9, introduite par ἐπειδὴ, il dépend de ce qui précède. Isthm. 8 est longuement discutée par LEFKOWITZ (*The First Person in Pindar*, 210–215). En Ol. 1,3–6, le poète s'interpelle lui-même (*"ô mon cœur"*, φίλον ἦτορ, v. 4), puis, dans un élargissement en direction du chœur, passe au *'nous'* au v. 7 (*"Nous ne chanterons* (αὐδάσομεν) *point de combats plus beaux que ceux d'Olympie"*). Voir également, Pyth. 3 (*"ô mon âme"*, φίλα ψυχά, v. 61, puis *"nos hymnes doux comme le miel"*, μελιγάρυες ὕμνοι ἀμέτεροι, v. 64–65); Ol. 2,98–99 et Ném. 4,36–38. La traduction de PUECH ne tient pas toujours compte de ces changements de nombre et de personne.

- 75 Cf. SCHNEIDER, op. cit., 36. Notons que ces *'nous'* performatifs du chœur n'empêchent

2.3.2 Les ‘nous’ gnomiques et les ‘nous’ inclusifs de l’audience

Un second ensemble de ‘nous’ exprime une pluralité plus large, notamment en direction de l’auditoire devant lequel le chœur se produit. Certains ‘nous’ de cet ensemble peuvent être dits « ‘nous’ gnomiques », car ils servent à introduire ou exprimer une sentence religieuse ou morale (γνώμη)⁷⁶. C’est le cas du ‘nous’ que l’on rencontre dans la septième Néméenne : *“Nous pouvons dire (φαίμεν) que l’amitié d’un voisin plein de sollicitude est pour son voisin un bonheur qui vaut des trésors”* (v. 87–89). Les ‘nous’ du début de cette même épinicie, aux v. 3–5 et 12–16, ont sans doute aussi cette même coloration gnomique : *“Sans toi (Ilithye), privés de voir et la lumière et la nuit sombre, nous ne connaîtrions (ἐλάχομεν) jamais ta sœur Hébé au beau corps. Nous n’aspirons pas tous (ἀναπνέομεν δ’ οὐχ ἄπαντες) aux mêmes choses ...”* (v. 3–5). Les v. 12–16, qui suivent, méritent également d’être cités : *“Privées de chansons, les grandes vertus sont couvertes d’épaisses ténèbres. Pour refléter les belles actions, nous savons qu’il n’est qu’un miroir (ἔσοπτρον ἴσμεν ἐνί), celui que la faveur de Mnémosyne fait trouver, en retour du travail, dans les nobles cantiques”* (v. 12–16). Ce dernier passage montre que le ‘nous’ gnomique est en réalité le cas particulier d’un ‘nous’ plus général, qui déborde le chœur et inclut l’audience, sans toutefois exprimer une γνώμη. Cette inclusion de l’audience est caractéristique des autres ‘nous’ de ce troisième groupe. On les rencontre en Pyth. 3,114, Ném. 4,77 et Isthm. 4,61–62⁷⁷.

pas le ‘je’ du poète de s’exprimer, lui aussi à sa manière, sur l’activité poétique en cours, cf. Ol. 1,36 (φθέγγομαι) ; Ol. 2,92 (αὐδοῖσμαι) ; Ol. 6,105 (ἐμῶν δ’ ὕμνων) ; Ol. 8,57 (ἐρέω ; voir aussi Pyth. 9,51) ; Ol. 10,100 (αἶνῃσα) ; Pyth. 9,89 (κωμάσσομαι) ; Ol. 11,16 (κελαδήσω) ; Isthm. 5,59 (αἰνέω) ; Isthm. 4,90 (κωμάσσομαι) ; Isthm. 2,12 (ἀεῖδω) ; Ném. 11,11 (μακαρίζω) ; Isthm. 1,34 (γαρύσσομαι), etc.

76 Un énoncé *gnomique* ne fait cependant pas toujours apparaître un ‘nous’. Il est plutôt exprimé à la troisième personne (cf. Pyth. 9,87–88) ou bien à la seconde (cf. Pyth. 3,61–62 ; Isthm. 5,14–15).

77 *“Nestor et le Lycien Sarpédon, célèbres parmi les hommes, nous sont connus (γινώσκομεν) grâce aux chants harmonieux des poètes”* (Pyth. 3,112–114). En Ném. 4,77, l’expression *“nous avons oui dire (ἀκούομεν)”* est inclusive de l’audience. En Isthm. 4,61–62, le substantif ἄστοί, sujet du verbe αὔχομεν, signale que le rite décrit concerne l’ensemble de la cité. Quant au ‘nous’ qui apparaît dans le syntagme *“notre langue”*, ἀμετέρα γλώσσα (Ol. 11,8–9 ; Pyth. 3,2), il peut être compris comme un ‘nous’ performatif du chœur, mais aussi comme un ‘nous’ inclusif de l’audience. Ces ‘nous’ inclusifs de l’audience ont une fonction phatique entre le chœur et l’ensemble de la cité réunie pour fêter son vainqueur. Cependant la fonction phatique des épinicies ne s’y réduit pas, car l’évocation des mythes fondateurs de la ville et de ses athlètes vainqueurs est bien davantage essentielle pour assurer le *contact* entre le chœur et l’auditoire.

2.3.3 Les 'nous' des mortels

Le dernier groupe de 'nous' des épinicies est aisément identifiable, car ces 'nous' sont accompagnés de la description de leur contenu. Il s'agit des 'nous' qu'on peut appeler « 'nous' des mortels ». Ils expriment une généralisation plus large encore que les 'nous' inclusifs de l'audience, et ils s'inscrivent dans le cadre d'une distinction, explicite ou sous-entendue, entre les dieux et les hommes. La première Olympique parle des *"suaves mélodies que nous, les hommes, faisons souvent retentir en chœur autour de la table hospitalière"* (οἷα παίζομεν φίλαν ἄνδρες ἀμφὶ θαμὰ τράπεζαν) (v. 15–17). La dixième Pythique évoque *"les splendeurs que nous, race mortelle"* (βροτὸν ἔθνος), *"pouvons toucher"* (ἀπτόμεσθα) (v. 28). La troisième Néméenne décrit *"les lots que nous, race mortelle"* (βρότεον ἔθνος), *"nous avons"* (ἔχομεν) (v. 73–74)⁷⁸.

En bref, trois catégories de 'nous' peuvent être identifiées dans les épinicies de Pindare. La pluralité réelle de ces trois catégories est évidente. Le 'nous' performatif du chœur réunit le chœur tout entier et est rapporté à l'activité lyrique en cours. Le 'nous' gnominique et le 'nous' inclusif de l'audience, très voisins l'un de l'autre, exercent, entre autres, une fonction phatique avec l'auditoire et soulignent la dimension commune de la célébration. Enfin, le 'nous' des mortels désigne les hommes par opposition aux dieux. Ces trois catégories à vrai dire ne s'excluent pas nécessairement l'une l'autre. Les 'nous' performatifs du chœur expriment certainement en effet une forme d'invitation en direction de l'audience, conviée ainsi à se joindre d'une manière ou d'une autre à la performance lyrique. Un 'nous' performatif du chœur est donc aussi dans une certaine mesure un 'nous' inclusif de l'audience. L'absence de 'nous' de modestie est en outre à relever. Elle va de pair avec la forte affirmation, en 'je', de l'ego du

78 Voir aussi Ol. 2,33–36 (*"Non, pour les mortels"* (ἦτοι βροτῶν), *il n'est pas fixé le terme de la mort, ni le jour paisible (...)* où nous finirons (τελευτάσομεν) *dans une joie sans mélange*"); Pyth. 3,59–60 (le v. 59, qui mentionne les *"cœurs mortels"*, θναταῖς φρασίν, donne la clé du 'nous' du v. 60, εἰμέν); Ném. 6,1–6 (les premiers mots fournissent la clé des 'nous' des v. 2, πνέομεν, et 4, προσφέρομεν: *"Il y a la race des hommes, il y a la race des dieux"* (ἐν ἀνδρῶν, ἐν θεῶν γένος). *À la même mère nous devons de respirer*" (v. 1–2); il s'agit ici de souligner tant la ressemblance que les différences entre les hommes et les dieux); Ném. 11,43–44 (*"De Zeus aux hommes"* (ἐκ Διὸς ἀνθρώποις) *rien de déchiffrable n'arrive. Et pourtant nous marchons* (ἐμβαινόμεν) *à d'audacieux projets, méditant* (μενοινῶντες) *mille entreprises*"); Isthm. 7,42 (*"Nous mourons tous pareillement"*, θνήσσκομεν γὰρ ὁμῶς ἅπαντες, avec le pronom ἅπαντες qui élargit l'affirmation au-delà du chœur; voir aussi v. 49). Sur les 'nous' que j'appelle « 'nous' des mortels », voir aussi PLACES (des), *Le pronom chez Pindare*, 9, cité par LEFKOWITZ, *The First Person in Pindar*, 242 n. 41.

poète. Ajoutons enfin que l'importance et la place des '*nous*' performatifs du chœur dans l'ensemble du corpus montrent que l'épinicie est manifestement un genre *choral*⁷⁹.

Ce bref survol du genre lyrique, effectué à partir des quatre livres d'épinicies de Pindare, permet de constater que, dans la poésie chorale, le singulier et le pluriel de la première personne ne peuvent guère être considérés comme interchangeables. Bien au contraire, la pluralité du '*nous*' doit être comprise le plus souvent comme une pluralité *réelle*, et, en ce sens, elle fait écart par rapport au '*je*'.

2.4 L'historiographie

L'alternance auctoriale entre le '*je*' et le '*nous*' n'est pas inconnue des historiens de l'Antiquité. ZILLIACUS ne peut cependant guère nous aider ici, car, dans son exploration de la littérature en prose, en particulier de l'historiographie, il n'a manié sa lanterne qu'au niveau de l'histoire racontée, et non au niveau de la narration, c'est-à-dire de l'instance narrative⁸⁰. ZILLIACUS a en effet surtout examiné les prises de parole des personnages du récit, ainsi que les lettres rapportées et citées dans la trame de l'histoire racontée⁸¹. Il n'a pas observé

79 Le mélange des '*nous*' du chœur et des '*je*', au fil des textes, ne donne sans doute pas d'indication concrète sur le mode d'exécution des passages correspondants du chant, dans la performance lyrique elle-même (un choreute tout seul, ou bien tous les choreutes réunis). Cependant, le '*nous*' fait sens par rapport au '*je*', comme on a essayé de le montrer. Compris comme des prises de parole du chœur, ces énoncés, selon l'interprétation arbitraire de LEFKOWITZ, ne seraient que des « purposeless interruptions », dépourvus de « meaningful function in the ode » (*The First Person in Pindar*, 235). Il dépasse les limites de la présente étude d'approfondir la fonction des '*nous*' performatifs du chœur dans la *construction* et l'*organisation* de *chaque* épinicie. Cependant, à un '*nous*' qui exprime précisément ce que le chœur est en train de faire, c'est-à-dire « célébrer » et « chanter », on peut difficilement refuser de reconnaître une signification *chorale*.

80 Sur la distinction des deux niveaux de discours d'un récit, celui du narrateur (niveau extradiégétique) et celui de l'histoire racontée (niveau intradiégétique), et sur les deux rapports que le narrateur peut avoir avec l'histoire qu'il raconte (soit le narrateur est absent de l'histoire qu'il raconte : la narration est dite alors hétérodiégétique ; soit le narrateur est présent dans l'histoire qu'il raconte : la narration est dite alors homodiégétique) cf. GENETTE, *Discours du récit*, 219–222 ; 293–425 ; MARGUERAT-BOURQUIN, *Pour lire les récits bibliques*, 25–37. CAMPBELL, *The 'We' Passages in the Acts of the Apostles*, 15–25, distingue *event level* et *narrator level*.

81 ZILLIACUS survole Hérodote, Thucydide et Xénophon (cf. *Selbstgefühl*, 32–33). L'attention sélective de ZILLIACUS s'explique par l'orientation de sa recherche, restreinte au '*nous*' de majesté. Le '*nous*' de majesté ne saurait en effet *a priori* être mis au compte des

la présence personnelle du narrateur dans sa narration. Sous ce dernier aspect pourtant, l'alternance 'nous'/'je' dans le genre historiographique mérite une attention particulière. L'exploration qui suit portera donc sur la présence et la voix du narrateur dans la narration⁸².

Les historiens interviennent personnellement dans leur narration, notamment par le 'je' et le 'nous'⁸³. Quand, à titre personnel, ils ont participé d'une manière ou d'une autre aux événements qu'ils racontent (narration homodiégétique), ils se désignent aussi de temps en temps à la troisième personne ('il'). Ce trait, qui n'est pas sans jeter quelque lumière sur certains aspects de la mentalité antique, ne retiendra pas ici notre attention. Nous examinerons plutôt la question de savoir si le 'je' et le 'nous' du narrateur peuvent, à la suite de DICK, être dits réellement équivalents en terme de contenu et de signification. Lorsque le narrateur antique utilise tour à tour le 'je' et le 'nous' pour intervenir lui-même dans son récit, accorde-t-il une signification spécifique et différentielle au 'nous' par rapport au 'je', ou bien considère-t-il les deux nombres comme parfaitement interchangeables?

Nous verrons que l'hypothèse de DICK ne trouve pas ici de vérification. S'il n'est pas toujours un pluriel réel, le 'nous' de l'instance narrative est porteur d'une signification spécifique, qui fait écart par rapport au 'je'. Il peut s'agir d'abord du 'nous' d'auteur, par lequel les historiens interpellent discrètement

historiens parlant d'eux-mêmes ou intervenant à la première personne dans leur récit. S'il existe, ce 'nous' de majesté doit apparaître plutôt dans les citations de paroles, propos, discours ou lettres des personnages de l'histoire racontée, en particulier des rois et souverains.

82 Au niveau de l'histoire racontée (niveau intradiégétique), les prises de parole des personnages du récit (discours, dialogues, lettres) chez les quatre historiens que l'on va bientôt examiner (Hérodote, Thucydide, Flavius Josèphe et Polybe) ne font pas apparaître – sauf rare exception – le pluriel irrégulier de la première personne. Ces prises de parole montrent au contraire la plupart du temps, en fonction du contexte de communication, une alternance parfaitement logique entre le 'je' et le 'nous' – que celui-ci soit inclusif ou exclusif. ZILLIACUS (op. cit., 32–33) a déjà relevé quelques cas limites de 'nous' irrégulier dans la bouche des personnages (en particulier dans l'historiographie de Xénophon). Pour la plupart d'entre eux, il s'agit d'une amplification du 'je' dans le sens de la majesté.

83 Il est clair qu'une intervention du narrateur dans son récit n'implique pas nécessairement l'emploi de la première personne. Le narrateur peut en effet proposer une évaluation ou un jugement personnels sur un événement ou sur un personnage sans faire apparaître le 'je' ou le 'nous'. En revanche, toute émergence de la première personne, rapportée à l'instance narrative, constitue une intervention du narrateur. Sur un essai de définition de la notion d'*intervention du narrateur*, voir les remarques de GRIBBLE, *Narrator Interventions in Thucydides*, 47.

leurs lecteurs. On rencontrera aussi le *'nous'* de modestie, qui permet à l'auteur d'estomper l'affirmation trop tranchée du *'je'*. Enfin, par le *'nous' sociativus*, les historiographes peuvent aussi esquisser une pluralité vague et indéterminée.

Nous visiterons d'abord deux auteurs, Thucydide puis Polybe. Nous examinerons chez l'un puis chez l'autre trois aspects de la narration, le *'je'*, le *'nous'* et la place du lecteur. Leurs stratégies narratives sont, sur ce plan, situées aux antipodes l'une par rapport à l'autre. Le *'nous'* d'auteur n'apparaît nulle part chez Thucydide, qui ne parle pour ainsi dire qu'en *'je'*. Le lecteur n'y est par ailleurs jamais personnellement désigné. Thucydide ne lui adresse jamais la parole, sinon de manière vague et impersonnelle par l'indéfini *τις*. Chez Polybe en revanche, le *'nous'* est continuellement présent, sans pour autant éliminer entièrement le *'je'*. Ce *'nous'* n'est pas dépourvu d'une pointe de modestie. Mais il est surtout *qualifié* comme *'nous'* d'auteur, irréductible au *'je'*, grâce à des procédés littéraires complémentaires qui, dans le récit, accordent une très large place au lectorat. Autrement dit, le *'nous'* n'est pas chez Polybe un phénomène littéraire isolé. Il s'inscrit avec cohérence dans un discours qui par ailleurs convoque et interpelle personnellement le lectorat. La narration polybienne donne ainsi aux *'nous'* du narrateur une tonalité particulière, hospitalière et conviviale. Ces *'nous'* s'inscrivent dans une stratégie d'urbanité vis-à-vis des lecteurs. Corrélativement, l'absence du *'nous'* d'auteur chez Thucydide s'accompagne d'une assignation du lectorat dans ce qu'on peut appeler un "non-lieu". Nous compléterons ce parallèle entre Thucydide et Polybe – que nous venons ici de résumer à grands traits – par un aperçu sur la narration dans l'œuvre d'Hérodote et dans celle de Flavius Josèphe⁸⁴.

84 Sur la narration chez les historiens grecs, voir DARBO-PESCHANSKI, *Temps de l'histoire, temps de l'historien*, 57–69; GENTILI-CERRI, *History and Biography in Ancient Thought*, 7–33; HARTOG, *Évidence de l'histoire*, 21–165; JONG (de), *Narratological Theory on Narrators, Narratee and Narratives*, 1–10; MALITZ, *Das Interesse an der Geschichte*, 323–349; MARINCOLA, *Authority and Tradition in Ancient Historiography*, 128–174; ZANGARA, *Voir l'histoire: théories anciennes du récit historique*, 135–174. D'un point de vue linguistique, voir aussi BARTHES, *Le discours de l'histoire*, 163–177. On n'abordera pas, dans cette section, le cas du livre des Actes des Apôtres. En effet si le narrateur, qui figure en *'je'* dans le prologue (cf. Ac 1,1), apparaît ensuite en *'nous'* dans certains passages (dits "passages en *nous*", cf. Ac 16,10–17; 20,5–15; 21,1–18; 27,1–28,16), ce *'nous'* est en réalité toujours un vrai pluriel et désigne un groupe. Le narrateur en *'nous'* n'est en effet jamais *externe* à l'histoire racontée. Ce *'nous'* est celui du narrateur en tant qu'ayant vécu les événements qu'il est en train de raconter (i.e. narrateur *interne* à l'histoire racontée, ou homodiégétique), et non en tant que simplement racontant ces mêmes événements (i.e. narrateur *externe* à

2.4.1 Thucydide

Thucydide (460–396 a.C.) ouvre son récit de l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse* en se présentant lui-même à la troisième personne du singulier : “*Thucydide d'Athènes a raconté comment se déroula la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens. Il s'était mis au travail dès les premiers symptômes de cette guerre, et il avait prévu qu'elle prendrait de grandes proportions et une portée passant celle des précédentes*” (1,1,1)⁸⁵. L'émergence de cette instance narrative à la troisième personne se répétera régulièrement au cours du récit, de manière stéréotypée⁸⁶. Toutefois, l'usage de la troisième personne par l'instance narrative

l'histoire racontée, ou hétérodiégétique) (cf. *supra*, 76 n. 80). Dans la trame du récit des Actes, le ‘nous’ du narrateur se réfère toujours clairement à un *groupe* de missionnaires ou d'apôtres, même si l'on ne sait pas qui précisément est contenu dans ce ‘nous’ (cf. Ac 16,17 ; 20,13–15). Il n'est donc jamais équivalent au ‘je’. Ce ‘nous’ semble parfois inclure Paul, Sylvain et d'autres personnes (cf. Ac 16,6). Ailleurs, il n'inclut pas Paul et semble désigner les membres de l'équipe de Paul ou un groupe de disciples autour de Paul (cf. l'expression “à Paul et à nous”, τῷ Παύλῳ καὶ ἡμῖν, Ac 16,17 ; voir aussi 20,13 ; 21,18). La bibliographie sur le livre des Actes (en particulier sur les passages en ‘nous’) comprend quelques études qui ont notamment exploré l'utilisation de la personne grammaticale par l'instance narrative chez les historiens de l'Antiquité. À ce titre-là, ces études intéressent la question qui nous occupe ici. Il s'agit principalement de CAMPBELL, *The 'We' Passages in the Acts of the Apostles*, 27–47 ; MEALAND, *Hellenistic Historians and the Style of Acts*, 42–66 ; MOLTTHAGEN, *Geschichtsschreibung und Geschichtsverständnis in der Apostelgeschichte im Vergleich mit Herodot, Thukydides und Polybios*, 159–181 ; PLÜMACHER, *Wirklichkeitserfahrung und Geschichtsschreibung*, 2–22 ; PRAEDER, *The Problem of First Person Narration in Acts*, 193–218 ; SCHRÖTER, *Zur Stellung der Apostelgeschichte im Kontext der antiken Historiographie*, 27–47 ; THORNTON, *Der Zeuge des Zeugen: Lukas als Historiker der Paulusreisen*, 117–197.

85 Sur la narration dans l'œuvre thucydidéenne, voir principalement BAKKER, *Contract and Design: Thucydides' Writing*, 109–130 ; CAMPBELL, *The 'We' Passages*, 28–31 ; CONNOR, *Narrative Discourse in Thucydides*, 1–17 ; GRANT, *The Methods of Thucydides*, 114–121 ; GRIBBLE, *Narrator Interventions in Thucydides*, 41–67 ; HORNBLOWER, *Narratology and Narrative Techniques in Thucydides*, 131–166 ; LORAUX, *Thucydide a écrit la Guerre du Péloponnèse*, 139–161 ; MARINCOLA, *Thucydides 1.22.2.*, 216–223 ; ID., *Greek Historians*, 73–76 ; MORRISON, *Interaction of Speech and Narrative in Thucydides*, 251–278 ; PEARSON, *Thucydides as Reporter and Critic*, 37–60 ; RENGAKOS, *Thucydides' Narrative*, 279–300.

86 C'est l'arrivée de l'hiver, et donc d'une suspension provisoire des hostilités, qui permet à Thucydide de compter les années de cette guerre et de rappeler au passage le nom de celui qui la raconte, c'est-à-dire le sien. Sauf pour les hivers qui concluent la 1^{ère} (2,47,1) et la 8^{ème} année (4,116,3) de la guerre, le narrateur emploie une formulation presque toujours identique. Ταῦτα μὲν ἐν τῷ χειμῶνι ἐγένετο, καὶ τὸ δεύτερον ἔτος ἐτελεύτα τῷ πολέμῳ τῷδε ὃν Θουκυδίδης ξυνέγραψεν. “Voilà ce qui arriva au cours de l'hiver ; avec lui prenait fin la

est plutôt isolé chez Thucydide. C'est à la première personne qu'il intervient habituellement dans son récit. Observons le 'je' puis le 'nous' du narrateur, et la place réservée au lecteur dans l'œuvre thucydidéenne.

2.4.1.1 *Le narrateur comme 'je'*

Dès le début de son récit, en 1,1,2, après s'être présenté en 'il' (cf. 1,1,1), Thucydide passe au 'je'. *"De fait, pour la période antérieure et les époques plus anciennes encore, (...) d'après les indices qui, au cours des recherches les plus étendues, m'ont permis (σκοποῦντί μοι) d'arriver à une conviction, je tiens (νομίζω) que rien n'y prit de grandes proportions, les guerres pas plus que le reste"* (1,1,2). La présence du 'je' du narrateur est particulièrement soutenue dans le prologue de l'œuvre (1,1–23), notamment dans le "discours de la méthode" de 1,20–23⁸⁷. Le 'je' du narrateur est aussi très présent dans la "seconde préface", qui joue le rôle d'introduction à la seconde partie de la guerre (5,26)⁸⁸. Notons cependant que ces deux préfaces sont à situer en dehors de la narration proprement dite. Elles s'adressent aux lecteurs à qui elles fournissent des garanties sur l'objectivité du récit. La narration quant à elle n'offre que de rares émergences du 'je' du narrateur. Au regard des dimensions de l'œuvre thucydidéenne, et en comparaison avec les autres historiens antiques, elles sont très peu nombreuses⁸⁹. À la différence d'Hérodote et de Polybe, Thucydide se pré-

deuxième année de cette guerre que raconte Thucydide" (2,70,5). Voir aussi 2,103,2; 3,25,2; 3,88,4; 3,116,3; 4,51,1; 4,135,2; 6,7,4; 6,93,4; 7,18,4; 8,6,5 et 8,60,3. L'ouverture du récit par l'auteur qui se présente à la troisième personne joue en réalité la fonction de titre. En effet, « dans l'Antiquité, l'auteur ne se souciait pas de donner un titre à son ouvrage. Il se contentait de signer son œuvre, dès les premières lignes, en indiquant son nom et son origine. Ainsi Théognis de Mégare: Κύρνε, σοφίζομένῳ μὲν ἔμοι σφρηγὶς ἐπικείμεθα τοῖσδ' ἔπεσιν, λήσει δ' οὐποτε κλεπτόμενα ... ὧδε δὲ πᾶς τις ἐρεῖ· Θεύγνιδός ἐστιν ἔπη τοῦ Μεγαρέως. "Cyrnos, que ces vers où je te parle, porte un sceau. On ne pourra jamais les dérober ... Ainsi chacun dira: ce sont les vers de Théognis de Mégare". Tel est encore le rôle de la première phrase des *Histoires* d'Hérodote ou du récit de Thucydide » (TRÉDÉ-BOULMER, *La Grèce antique a-t-elle connu l'autobiographie?*, 14 n. 6). On peut ajouter à ces exemples l'ouverture de l'*Histoire* d'Hécateé de Milet (fragment cité par Démétrios, dans le Περὶ ἑρμηνείας, 2 et 12).

87 Cf. 1,1,2 (σκοποῦντί μοι ... νομίζω); 1,3,1 (δηλοῖ δέ μοι); 1,3,2 (δοκεῖ δέ μοι); 1,3,3 et 1,10,4 (ὥς ἔμοι δοκεῖ); 1,9,1 et 3 (μοι δοκεῖ); 1,10,2 (οἶμαι). En 1,20–23, le 'je' apparaît surtout en 22,1–2.

88 Voir en particulier 5,26,4–6.

89 En dehors des deux préfaces, on en compte 23, dont six dans le livre huit: 1,93,7 (ὥς ἔμοι δοκεῖ); 1,97,2 (ἔγραψα ... ἐποίησάμην ... πρὸ ἐμοῦ); 2,17,2 (μοι δοκεῖ); 2,48,3 (ἐγὼ ... λέξω ... ταῦτα δηλώσω); 2,54,3 (οἶμαι); 3,89,5 (ἔγωγε νομίζω ... μοι δοκεῖ); 3,90,1 (τούτων μνησθήσομαι) (ce passage a été oublié, me semble-t-il, par GRIBBLE); 3,113,6 (οὐκ ἔγραψα

sente peu aux lecteurs comme un “organisateur” de la matière événementielle, c'est-à-dire qu'il ne souligne pas le rôle qu'il joue pour organiser les événements en une narration. Il avertit en effet très rarement le lectorat sur, par exemple, ce qu'il va dire, ou sur ce qu'il a omis de dire, ou sur ce qu'il a déjà dit⁹⁰. Cette discrétion du narrateur dans son récit est remarquable. Elle inscrit l'œuvre historiographique dans une perspective théâtrale et contribue à souligner l'objectivité du récit, ce que GRIBBLE appelle la *narrative illusion*⁹¹. L'objectivité dont le récit donne l'impression est d'ailleurs à mettre au compte

... οἶδα); 5,1,1 (... ἢ πρότερόν μοι δεδήλωται, “... dont j'ai parlé plus haut”); 5,68,2 (γράφαι ... οὐκ ἂν ἐδυνάμην ἀκριβῶς ..., “je n'aurais pas été en mesure de le dire avec exactitude ...”); 6,2,1 (... ὦν ἐγὼ οὐτε γένος ἔχω εἰπεῖν οὔτε ὁπόθεν ..., “... je ne puis, pour moi, dire ni leur race ni de quel pays ...”); 6,54,1 (... ἦν ἐγὼ ἐπὶ πλεόν διηγησάμενος ἀποφανῶ); 6,55,1 (εἰδῶς μὲν καὶ ἀκοῇ ἀκριβέστερον ἄλλων ἰσχυρίζομαι ..., “je suis par tradition orale mieux renseigné que d'autres ...”); 6,55,3 (μοι δοκεῖ); 6,94,1 (ὥσπερ καὶ πρότερόν μοι εἴρηται, “comme je l'ai dit précédemment”); 7,86,5 (... τῶν γε ἐπ' ἐμοῦ Ἑλλήνων, “... des Grecs de mon temps”); 7,87,5 (δοκεῖ δ' ἔμοιγε); 8,24,4 (Χίοι γὰρ μόνοι μετὰ Λακεδαιμονίους ὦν ἐγὼ ἡσθόμην ... “les gens de Chio, les seuls après les Lacédémoniens à ma connaissance ...”); 8,56,3 (δοκεῖ δέ μοι); 8,64,5 (δοκεῖ δέ μοι); 8,68,2 (μέχρι ἐμοῦ, “jusqu'aux jours où je suis”); 8,87,4 (ἐμοὶ μέντοι δοκεῖ); 8,97,2 (ἐπὶ γε ἐμοῦ, “de mon temps du moins”). Sur la question de savoir si les interventions du narrateur dans le livre 8 peuvent être interprétées comme la preuve de l'état inachevé du livre, voir GRIBBLE, *Narrator Interventions*, 63–66 et MARINCOLA, *Thucydides* 1.22.2, 222–223.

90 Sauf en 1,97,2; 3,90,1; 5,1,1; 6,54,1 et 6,94,1. Thucydide, par ses interventions personnelles, se présente « as commentator rather than organiser » (GRIBBLE, op. cit., 44–45 n. 24). Ce trait littéraire contribue à produire « the impression of an unmediated approach to the veracity of events » (op. cit., 45).

91 « The “narrative illusion” thus created of the story telling itself may be compared with the dramatic illusion experienced in theatre, where the audience imagines that the stage action offers them direct access to another time and place, and the mechanics of production (the actor, the set) are effaced for the purpose of the play. (...) The “narrative illusion” of “objective” narrative is eminently suited to historiography, especially to a type of historiography which is concerned with conveying an impression of veracity and the sensation of a direct and unmediated approach to historical event. Such histories offer the reader an experience parallel to the experience of fictional narrative illusion: forgetting the presence of an interpreting narrator, readers can imagine they are experiencing the events described more directly and more faithfully than if the author had written in the form of an analytic discourse. In Thucydides, who, in contrast to Herodotus, enthusiastically adopted this type of narrative from epic, direct “unmediated” narrative is linked to the search for the impression of veracity, the attempt to convey τὸ σαφές τῶν γενομένων (1,24,2). It is associated with the characteristics of ἐνάργεια and “transparency” which readers have found in his text » (GRIBBLE, op. cit., 41–42).

autant de la discrétion de la présence du narrateur, que de cette présence elle-même, maintenue afin de garantir cette objectivité⁹².

2.4.1.2 *Le narrateur comme 'nous': pluriels rares, mais toujours réels*

À côté de ces quelques 'je' se rencontrent cinq occurrences du 'nous', qui sont également à situer au niveau de l'instance narrative. Elles apparaissent en 1,13,4; 1,18,1; 2,102,6; 7,87,5 et 8,41,2⁹³. Examinons brièvement chacun de ces passages.

Décrivant les premiers essais des Grecs dans le domaine des navires de guerre, Thucydide signale que c'est à Corinthe que pour la première fois en Grèce furent construites des trières (1,13,2), et évoque ensuite *"le plus ancien combat naval que nous connaissons (ὧν ἴσμεν)"* (1,13,4). À propos de la puissance de Sparte, Thucydide constate que, bien qu'ayant subi les luttes civiles *"les plus prolongées que nous connaissons (ὧν ἴσμεν)"* (1,18,1), elle a toujours échappé à la tyrannie. Après avoir rapporté quelques éléments de la tradition sur la famille des Alcéméonides, Thucydide conclut: *"Voilà la tradition sur Alcéméon, telle qu'on la raconte et que nous l'avons recueillie (παρελάβομεν)"* (2,102,6). En 7,87,5 se trouvent rapprochés – de manière unique dans l'œuvre thucydidéenne – le 'je' et le 'nous' du narrateur. Celui-ci porte un jugement historique sur la défaite athénienne: *"Il se trouva que ce fut là l'événement le plus considérable de la guerre, et même, à mon avis (δοκεῖν δ' ἔμοιγε), des événements grecs dont nous avons gardé le souvenir (ὧν ἀκοῇ Ἑλληνικῶν ἴσμεν)".* Enfin, en 8,41,2, évoquant un tremblement de terre à Còs, Thucydide précise qu'il fut *"le plus fort jamais arrivé dont nous nous souvenons (ὧν μεμνήμεθα)"*.

Aucune de ces occurrences n'a la coloration du 'nous' d'auteur. Les verbes ἴσμεν (dans le syntagme ὧν ἴσμεν, typiquement hérodoteén), παρέλάβομεν et μεμνήμεθα ont en commun d'exprimer une connaissance commune, sous la

92 Thucydide est écartelé par le dilemme de devoir à la fois s'effacer de son récit pour le présenter comme une narration parfaitement objective, et en même temps de s'y mettre lui-même pour en garantir la véracité. « So he is forced to maintain a sort of double game, absenting himself from the text at the same time as maintaining the residual impression that the "objective" statements of the narrative are historically authorised by his own narrative persona. Intervention is thus an integral part of the rhetoric of "objective" history » (GRIBBLE, op. cit., 43). On remarque notamment que syntagme ὧς ἔμοι δοκεῖ, sous cette forme ou sous une forme équivalente, n'apparaît que treize fois (contre 99 fois chez Hérodote), dont cinq fois dans la première préface (1,3,2,3; 1,9,1,3; 1,10,4; 1,93,7; 2,17,2; 3,89,5; 6,55,3; 7,87,5; 8,56,3; 8,64,5; 8,87,4). Voir MARINCOLA, *Thucydides* 1.22.2, 218–222, qui a comparé l'emploi de cette formule chez Hérodote et Thucydide.

93 Cf. CAMPBELL, *The 'We' Passages in the Acts of the Apostles*, 31.

forme de la mémoire ou du souvenir. Ces 'nous' expriment une pluralité *réelle*. Thucydide y inclut ses contemporains, ou ceux parmi eux qui se sont intéressés aux événements et péripéties plus ou moins étroitement liés avec la présente guerre, ou encore ceux qui avec lui les ont personnellement vécus⁹⁴.

2.4.1.3 *La place du lecteur*

Il est remarquable de noter la place que Thucydide assigne dans son œuvre au lecteur. LORAUX en a proposé une analyse originale, qui intéresse indirectement notre propos⁹⁵.

C'est le rôle du prologue de l'œuvre (1,1–23) d'établir un premier contact avec le lecteur⁹⁶. Ce contact est formellement renouvelé dans la seconde préface (cf. 5,26). Le lecteur cependant, autant dans les préfaces que dans la narration proprement dite, est pour ainsi dire à peine saisissable. « [Il] ne reçoit jamais de désignation plus précise que celle du pronom indéfini τις »⁹⁷. Le lec-

94 « The effect of this use of first-person plural style is that it simultaneously accentuates the authority of the narrator (similar to first person singular) while at the same time tempering it by including his experience with that of others through the use of collective 'we'. In Thucydides' narrative, therefore, first person plural makes and at the same time moderates claims that may be open to challenge as exaggerated or excessive by others with different perspectives on or information about events » (CAMPBELL, op. cit., 31). C'est la raison pour laquelle on regrettera que GRIBBLE, dans son étude des interventions du narrateur chez Thucydide (*Narrator Interventions in Thucydides*), n'ait pas retenu ces occurrences du 'nous'. Elles sont pourtant à compter à part entière au nombre des interventions du narrateur.

95 Cf. LORAUX, *Thucydide a écrit la guerre du Péloponnèse*, en particulier 157–159. Voir aussi GRIBBLE, *Narrator Interventions in Thucydides*, 43–47 et RIDLEY, *Exegesis and Audience in Thucydides*, 25–46.

96 « One of the functions of the prologue is to establish the character of the narrating persona, and the nature of the narrative contract between narrator and reader. The prologue is a kind of σφραγίς (the opening statement of the historian's name at 1,1,1 serving as an identification of authorship), which also has the function of establishing the historian's narrative voice competitively against that of his predecessors, in this case primarily Homer and Herodotus » (GRIBBLE, op. cit., 44).

97 LORAUX, op. cit., 157. « Unlike Herodotus, Thucydides does not seek to enter into dialogue with the reader, who only appears in the History as the impersonal τις » (GRIBBLE, op. cit., 45). Voir aussi HORNBLLOWER, *Narratology and Narrative Techniques in Thucydides*, 149. Ainsi, dans la première préface, Thucydide écrit : « On (τις) ne saurait se tromper en se fondant sur les indices ci-dessus et en jugeant, en somme, de cette façon les faits que j'ai passés en revue (διηλθον) » (1,21,1). Plus loin, il déclare : « Pour expliquer cette rupture [du traité entre les Athéniens et les Péloponnésiens], j'ai commencé (προύγραψα) par indiquer, en premier lieu, les motifs et les sources de différends, afin d'éviter qu'on ne se demande un

teur est, en définitive, « installé dans un non-lieu »⁹⁸. GRIBBLE, avec justesse, établit un lien entre effacement du narrateur et quasi-absence du lecteur⁹⁹. Il faut ajouter qu'à ces deux aspects de la stratégie narrative thucydidéenne s'associe, en creux, l'absence du '*nous*' d'auteur, si répandu chez les autres historiens, en particulier – on va bientôt le voir – chez Hérodote, Polybe et Flavius Josèphe. La fonction phatique du '*nous*' d'auteur est en effet précisément de donner, au cours du récit, un visage aux lecteurs et de souligner la *communauté* que forme avec eux l'auteur.

jour (τοῦ μή τινα ζητήσαι ποτε) d'où sortit, en Grèce, une guerre pareille" (1,23,5). Sur les symptômes de la peste à Athènes, Thucydide explique: "Pour moi (ἐγώ), je dirai (λέξω) comment cette maladie se présentait; les signes à observer (ἀφ' ὧν ἄν τις σκοπῶν) pour pouvoir le mieux, si jamais elle se reproduisait, profiter d'un savoir préalable et n'être pas devant l'inconnu, voilà ce que j'exposerai (ταῦτα δηλώσω)" (2,48,3). L'indéfini τις apparaît aussi en 1,10,1; 5,20,2; 6,55,1; 7,28,3. Notons qu'il n'existe que deux questions rhétoriques dans toute l'œuvre thucydidéenne (7,44,1 et 8,96,2, cf. HORNBLLOWER, op. cit., 149 et n. 48). Elles visent bien sûr le lectorat, tout comme d'autres formules, rares au demeurant, qui soulignent discrètement la présence des lecteurs dans la pensée de l'historiographe, cf. 1,22,4 (ὅσοι δὲ βουλήσονται. ... voir note suivante); 1,97,2 ("En même temps, un tel exposé permet de voir comment fut instituée la domination athénienne ..."); 5,68,2 ("On peut, d'après le calcul suivant, se faire une idée des effectifs lacédémoniens ...").

98 LORAUX, op. cit., 139. Ajoutons que Thucydide ne cherche pas spécialement à plaire à ses lecteurs. « Contrasting himself with his predecessors in the prologue, Thucydides professes to aim not at pleasing his readers, but at presenting them with the more enduring satisfaction of accuracy and understanding (1,22) » (GRIBBLE, op. cit., 44). Cette perspective apparaît en particulier en 1,22,4: "À l'audition, l'absence de merveilleux dans les faits rapportés paraîtra sans doute en diminuer le charme (ἀτερπέστερον φανέεται); mais, si l'on veut (ὅσοι δὲ βουλήσονται) voir clair dans les événements passés et dans ceux qui, à l'avenir, en vertu du caractère humain qui est le leur, présenteront des similitudes ou des analogies, qu'alors on les juge utiles, et cela suffira: ils constitueront un trésor pour toujours (κτῆμα ἐς αἰεῖ), plutôt qu'une production d'apparat pour un auditoire du moment (μᾶλλον ἢ ἀγώνισμα ἐς τὸ παραχρήμα ἀκούειν)".

99 «Thucydides' status as a (presumably, primarily) non-oral narrator, as writer rather than entertainer, helps to explain his striving after an accurate and lasting object (like an inscription). (...) Thus explicit reference to the reader, which is so characteristic of Herodotus, is also absent in Thucydides who, like an inscribed memorial poem of Simonides, addresses "the passer-by" [ξένος], unlocated in time or place» (GRIBBLE, op. cit., 46). GRIBBLE fait ici allusion à l'épigramme de Simonide de Céos (6^{ème}/5^{ème} siècle) sur les Thermopyles, rapportée en Hérodote (7,228): "Passant, va dire à Sparte que nous gisons ici, morts, par fidélité à ses ordres". ὦ ξεῖν' ἀγγέλλειν Λακεδαιμονίοις ὅτι τῇδε κείμεθα τοῖς κείνων ῥήμασι πειθόμενοι (cf. ARNOULD, «Lyrisme», in: ROMILLY (de) (éd.), *Dictionnaire de littérature grecque*, 162).

2.4.2 Polybe

Les *Histoires* de Polybe (210–120 a.C.) sont une vaste fresque de l'expansion romaine en Méditerranée. Elles embrassent les trois guerres puniques et s'achèvent avec les événements qui eurent lieu peu après la chute de Carthage (146 a.C.). Sur les quarante livres que comprenaient ces *Histoires*, les cinq premiers nous sont parvenus intégralement. Des autres, il n'est resté au mieux que des fragments. Pour cette raison, nous nous limiterons ici essentiellement aux cinq premiers livres.

Polybe intervient souvent dans son récit¹⁰⁰. Il est occasionnellement présent à la troisième personne ('il'), lorsqu'il raconte les événements qu'il a personnellement vécus¹⁰¹. Mais c'est surtout par le 'je' et par le 'nous' que se manifeste le narrateur. Sa présence personnelle est en outre frappante dans les passages méthodologiques, c'est-à-dire en dehors de la narration proprement dite. L'introduction générale, qui figure au seuil du livre 1¹⁰², les introductions et/ou conclusions qui occasionnellement ouvrent et/ou clôturent un livre ou une partie de livre¹⁰³, et les nombreuses digressions sur l'histoire et la géographie¹⁰⁴ fournissent d'abondantes émergences tant du singulier que du pluriel de la première personne, rapportées au narrateur.

Examinons le 'je' et le 'nous' polybiens dans la narration proprement dite et dans les sections méthodologiques. Nous observerons en particulier comment le souci et l'attention à l'égard du lectorat qualifient comme 'nous' d'auteur la plupart des 'nous' de Polybe, qui pour cette raison sont irréductibles à des 'je'.

2.4.2.1 Le narrateur comme 'je'

Le 'je' apparaît principalement dans des formules stéréotypées, dans lesquelles sont soulignés, au cours de la narration, le rôle du narrateur dans l'organisation

100 Sur la narration chez Polybe, voir principalement CAMPBELL, *The We Passages*, 31–37; FOUCAULT, *Recherches sur la langue et le style de Polybe*, 277–286 et 301–318; HARTOG, *Évidence de l'histoire*, 53–90; KNODEL, *Die Urbanitätsausdrücke bei Polybios*, 41–46; ROOD, *Polybius*, 147–164; VERCRUYSE, *À la recherche du mensonge et de la vérité. La fonction des passages méthodologiques chez Polybe*, 17–38; WIEDEMANN, *Rhetoric in Polybius*, 289–300.

101 C'est-à-dire à partir du livre 24, qui retrace les événements à partir de 180 a.C.

102 Cf. 1,1–4.

103 Cf. 1,5 (introduction du livre 1); 1,12,5–1,13,13 (sommaire et méthode des livres 1 et 2); 3,1,1–10 (introduction du livre 3); 3,21,9–10 (introduction aux traités romano-carthaginois); 3,118,10–12 (conclusion du livre 3), etc.

104 Cf. 1,14–15 (critique des historiens Fabius Pictor et Philinos); 1,41,7–1,42,6 (digression sur la Sicile); 3,31–32 (sur l'utilité de l'histoire); 3,36–38 (digression géographique); 3,57–59 (digression sur l'histoire); 5,21,4–10 (digression géographique); 5,31–33 (préambule sur l'Asie), etc.

de la matière qu'il présente à ses lecteurs (*"comme je l'ai dit plus haut"*¹⁰⁵) et son appréciation personnelle sur certains faits (*"il me semble"*¹⁰⁶, *"je pense"*¹⁰⁷, *"je ne sais"*¹⁰⁸, *"je veux dire"*¹⁰⁹). Le *'je'* apparaît aussi dans les sections méthodologiques. Nous l'observerons plus loin, mêlé au *'nous'* et à l'évocation des lecteurs.

2.4.2.2 *Le narrateur comme 'nous' et la place des lecteurs*

Le *'nous'* du narrateur tire son sens de la mention des lecteurs. La présence nominative des lecteurs est en effet un trait frappant du discours polybien, qui par-là tranche sur celui de Thucydide. Examinons les liens que le texte établit entre les lecteurs et le *'nous'* du narrateur. Relevons d'abord que si le lecteur est parfois désigné, comme chez Thucydide, par l'indéfini *τις* (ou *τινες*)¹¹⁰, il reçoit la plupart du temps des désignations plus personnelles, voire plus flatteuses. Les lecteurs sont *"ceux qui écoutent"* (*ἀκούοντες*)¹¹¹, *"ceux qui ont commerce avec les livres"* (*ἐντυγχάνοντες*)¹¹², *"ceux qui lisent"* (*ἀναγινώσκοντες*)¹¹³. Les lecteurs sont dits parfois *"gens qui aiment s'instruire"* (*φιλομαθοῦντες*)¹¹⁴, *"auditeurs attentifs"* (*φιληκοοῦντες*)¹¹⁵, voire *"esprits curieux"* (*φιλοπευστοῦντες*)¹¹⁶.

L'attention de l'auteur envers son lectorat est manifeste tout au long de l'œuvre. Dès le départ, Polybe énonce formellement le souci de pédagogie et de clarté qu'il cultive à son égard.

Ce livre [i.e. l'ensemble des Histoires] permettra de comprendre, écrit-il au seuil de son œuvre, pour quelle raison [les Romains] ont conquis la

105 Καθάπερ ἐπάνω προείπον, οὐ καθάπερ ἀνώτερον εἶπον, ou encore ὡς ἐπάνω προείπα, cf. 1,7,10; 1,10,1; 1,25,7; 1,79,10; 1,82,7; 2,37,8; 2,71,6; 3,7,2; 3,13,1; 3,60,5; 3,67,6; 3,114,8; 4,74,8; 5,17,5; 5,61,4 etc.

106 Le syntagme ὡς ἐμοὶ δοκεῖ/δοκοῦσι, sous cette forme ou sous une forme équivalente, apparaît par exemple en 1,14,2; 1,15,6; 2,14,1; 2,55,8; 3,20,5; 3,23,2; 3,56,5; 4,6,6; 4,7,11; 4,20,3; 4,21,1; 4,27,2; 4,30,4; 4,33,4; 4,34,2; 5,84,6; 5,106,5 etc.

107 Οἶμαι, cf. 1,4,8; 3,36,3; 5,11,8 etc., ou δοκῶ, cf. 4,32,3, ou ἡγοῦμαι, cf. 2,14,2.

108 Οὐκ οἶδα ὅπως/πῶς οὐ οὐκ οἶδ' ὅπως/εἰ, cf. 2,57,8; 4,27,2; 5,75,4; 5,106,4 etc.

109 Λέγω οὐ φημι, cf. 2,62,3; 3,6,7; 3,9,5; 4,31,3; 4,32,3 etc.

110 Cf. par exemple 1,4,6; 1,20,11,3; 1,26,9; 1,57,4; 1,64,1; 1,81,5-6; 3,6,5; 3,10,7; 3,57,2,7; 3,81,10,11; 3,90,14 etc.

111 Cf. 1,5,5; 1,13,6; 1,64,2; 2,59,5; 3,36,5; 3,37,1; 5,32,5 etc.

112 Cf. 1,3,10; 1,4,1; 1,15,13; 1,35,6; 1,41,7; 2,40,5; 3,5,9; 3,34,3; 4,1,4 etc.

113 Cf. 3,9,5; 3,31,11; 3,32,1; 3,47,6 etc.

114 Cf. 1,2,8; 1,13,9; 1,65,9; 3,1,6; 3,7,4; 3,21,10 etc.

115 Cf. 3,57,4 etc.

116 Cf. 3,59,6 etc.

domination universelle et par la même occasion combien et à quel point est profitable à ceux qui aiment s'instruire (τοῖς φιλομαθοῦσιν) la science de l'histoire politique.

1,2,8

Développant plus loin sa méthode, il explique :

Jugeant (κρίναντες) que [la première expédition militaire des Romains hors d'Italie] était le meilleur point de départ pour l'ensemble du sujet, nous en avons fait (ἐποιησάμεθα) la donnée initiale, en remontant un peu plus haut (ἀναδραμόντες) dans le temps afin de ne laisser aucune obscurité dans l'explication de ses causes. Comment et quand les Romains (...) se lancèrent dans des opérations extérieures, voilà les données dont nous avons cru l'intelligence indispensable (ἀναγκαῖον ὑπελάβομεν εἶναι παρακολουθήσαι) à ceux qui voudraient saisir correctement (τοῖς μέλλουσι ... δεόντως συνόψεσθαι) le fondement de leur suprématie actuelle. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, par la suite, nous remontons (προσανατρέχωμεν) un peu le cours des temps. (...) Nous le ferons (ποιήσομεν) pour prendre des points de départ qui fassent clairement comprendre de quels débuts, quand et comment chacun est parti pour arriver à la situation dans laquelle il se trouve actuellement. C'est précisément ce que nous venons de faire (πεποιήκαμεν) pour les Romains.

1,12,6–9

Ces 'nous' n'ont manifestement pas la couleur de la modestie. Constamment accompagnés du souci de conduire les lecteurs¹¹⁷, d'orienter leur regard¹¹⁸ et de stimuler leur compréhension des événements (en particulier par des ques-

117 Le rôle d'organisateur que joue le narrateur est aussi parfois indiqué en 'nous', et pas seulement en 'je'. Il s'agit de formules qui, à peu de chose près, signifient "comme nous l'avons dit plus haut" (avec par exemple δεδηλώκαμεν, cf. 2,22,11; 3,1,1; 3,10,1; 3,60,1; 5,31,6; εἰρήκαμεν, cf. 2,41,6; 3,107,10; διεσαφήσαμεν, cf. 2,19,13; ou εἶπαμεν/προείπαμεν cf. 3,27,8; 5,58,3), ou, au futur, "comme nous le dirons plus loin" (avec le pluriel ἐροῦμεν, cf. 3,2,2; 3,29,1, etc.).

118 Voir par exemple, dans l'exposé du plan du livre 3 (3,1,8–3,3,9), rédigé entièrement en 'nous', cette formulation révélatrice: "Après cela, nous mettrons sous les yeux (θέντες ὑπὸ τὴν ὄψιν [c'est-à-dire sous les yeux des lecteurs]) les revers des Éoliens et des Céphalléniens, et nous aborderons (ἐπιβαλοῦμεν) les guerres qu'Eumène entreprit contre Ariarathe et les Galates" (3,3,6).

tions rhétoriques, qui émaillent le récit)¹¹⁹, ils sont qualifiés de cette manière comme ‘*nous*’ d’auteur. Dans ces ‘*nous*’, c’est le lectorat que Polybe convie à un parcours, dont il explique par avance la méthode et annonce les étapes.

La communauté que forment, dans les ‘*nous*’ d’auteur, auteur et lecteurs, est parfois exprimée plus nettement encore, comme dans le préambule sur l’Asie, au livre 5 :

Comment pourrait-on bien commencer un ouvrage, sans embrasser d’avance par la pensée l’achèvement de son dessein ? (...) Comment (...) faire correctement la synthèse des faits, sans se référer à leur commencement ? (...) Aussi, convaincus (νομίζοντας) que les commencements ne s’étendent pas seulement jusqu’au milieu, mais jusqu’à la fin, ceux qui exposent et ceux qui écoutent (καὶ τοὺς λέγοντας καὶ τοὺς ἀκούοντας) le récit d’une histoire générale doivent y prêter la plus grande attention. C’est ce que nous allons justement essayer (πειρασόμεθα) de faire maintenant.

5,32,3–5

L’entreprise annoncée ici n’est pas celle de l’auteur seulement, mais elle incombe aussi, dans une certaine mesure, aux lecteurs eux-mêmes. Ils participent au projet historiographique et accompagnent l’auteur dans son labeur et sa réflexion¹²⁰.

Au terme du parcours, les lecteurs sont invités à créer un *consensus* autour de l’œuvre historique, à lui donner, en quelque sorte, leurs suffrages. Le pré-

119 ROOD, *Polybius*, 157, souligne la présence de plusieurs centaines de questions rhétoriques dans l’œuvre polybienne (à comparer aux deux seules occurrences chez Thucydide, cf. *supra*, 83 n. 97). Ces questions rhétoriques sont des interpellations du lectorat, appelé en quelque sorte à prendre part de manière active au travail narratif de l’historiographe. Celui-ci n’apparaît ainsi plus seul à réfléchir sur les événements qu’il raconte, mais il semble le faire avec ses lecteurs.

120 Voir aussi 2,40,5 (“*Nous exposerons (ποιησόμεθα τὴν ἐξήγησιν) l’œuvre des autres (chefs) avec plus de détails et d’explications. Je pense (ὑπολαμβάνω), d’autre part, que le récit sera plus commode pour moi (ἐμοί) et que cette étude sera plus facile à suivre pour les lecteurs (τοῖς ἐντυγχάνουσιν), si nous nous arrêtons sur la période (ποιησαίμεθα τὴν ἐπίστασιν) où (...) recommença un rapprochement entre les villes*”). C’est une sorte de conversation avec les lecteurs qui affleure au fil du texte : “... comme nous l’avons exposé (δεδηλώκαμεν) dans les livres précédents, sans lesquels il ne serait possible de comprendre convenablement ni ce que nous disons maintenant ni ce que nous dirons après cela (οὔτε τοῖς νῦν λεγομένοις οὔτε τοῖς μετὰ ταῦτα ῥηθησομένοις ὑφ’ ἡμῶν)” (3,10,1–2). “*Afin que l’ignorance des lieux ne rende pas la narration tout à fait obscure, il faudrait dire d’où Hannibal partit, combien de contrées il parcourut ...*” (3,36,1).

ambule sur les traités romano-carthaginois, dans le livre 3, le laisse clairement entendre :

Pour nous, nous trouvons indispensable (ἡμῖν δ' ἀναγκαῖον εἶναι δοκεῖ) de ne pas laisser passer ce point sans examen (τὸ μὴ παραλιπεῖν ἄσχεπτον), d'un côté, pour que ceux à qui il incombe d'être informés avec exactitude à ce sujet ne manquent pas la vérité dans les délibérations les plus urgentes, de l'autre, pour que ceux qui sont épris de science (οἱ φιλομαθοῦντες) ne se trompent pas à ce sujet, en se laissant égarer par l'ignorance ou la partialité des historiens, mais pour que, en revanche, il existe une étude, susceptible de recueillir un consensus (τις ὁμολογουμένη θεωρία), des droits et des devoirs réciproques des Romains et des Carthaginois depuis les origines jusqu'à notre temps (εἰς τοὺς καθ' ἡμᾶς καιρούς).

3,21,9–10

Ce texte mérite attention. Relevons d'abord le dernier 'nous' qui est un pluriel réel, réunissant l'auteur et ses contemporains¹²¹. Le pronom ἡμῖν en position emphatique au début de ce passage (3,21,9) est à comprendre en opposition aux historiens Chairéas et Sôsylos, nommés en 3,20,5 et qui n'ont pas traité correctement les questions ici examinées. Par ce 'nous' porteur d'emphase, Polybe se démarque de ses rivaux, comme le souligne la particulier δέ. Mais il s'agit aussi d'un 'nous' d'auteur qui, comme tel, sollicite l'adhésion des lecteurs en faveur de son projet littéraire et les désolidarise des historiens rivaux. Ce n'est pas Polybe seulement, mais aussi les lecteurs, qui doivent avec lui *ne pas omettre l'examen* (τὸ μὴ παραλιπεῖν ἄσχεπτον) de cette question. Ce que Polybe se propose d'écrire, c'est une ὁμολογουμένη θεωρία, une étude qui, au terme, recueille un *consensus*. Et les 'nous' d'auteur ont précisément la fonction de le stimuler¹²².

Parfois le narrateur et les lecteurs paraissent constituer deux groupes distincts. Le 'nous', posé en vis-à-vis des lecteurs, ne semble pas inclure ces derniers. Cette distinction paraît sous-jacente dans les deux passages suivants. Introduisant les deux premiers livres, Polybe explique :

121 Le syntagme καθ' ἡμᾶς se retrouve par exemple en 1,4,1,2 ; 2,37,4 ; 2,40,6 ; 2,62,4, etc.

122 On remarque d'ailleurs qu'ici Polybe sollicite deux sortes de lecteurs, d'une part ceux qui prennent part à des délibérations, c'est-à-dire ceux qui ont la charge des affaires publiques, et, d'autre part, ceux qui sont épris de science. Polybe s'adresse donc à la fois aux hommes politiques et aux intellectuels. Pour d'autres références d'occurrences du 'nous' d'auteur chez Polybe, voir KNODEL, *Die Urbanitätsausdrücke*, 41–43.

Énumérer tous les détails de ces événements n'est nullement nécessaire pour nous (οὐθ' ἡμῖν ἀναγκαῖον) ni utile aux lecteurs (οὔτε τοῖς ἀκούουσι χρήσιμον). Nous ne nous proposons pas (προτιθέμεθα) d'en faire l'historique. Nous préférons (προαιρούμεθα) les rappeler sommairement à titre d'introduction à ceux dont nous ferons l'histoire (τῶν μελλουσῶν ὑφ' ἡμῶν ἱστορεῖσθαι πράξεων). Nous en toucherons (ψάυοντες) donc les lignes essentielles dans l'ordre indiqué, et nous nous efforcerons (πειρασόμεθα) de relier la fin de l'introduction au commencement et à l'objet de notre histoire proprement dite (τῆς ἡμετέρας ἱστορίας). De cette manière, (...) on jugera que nous avons raison de prendre la suite (ἡμεῖς δόξομεν εὐλόγως ἐφάπτεσθαι) des historiens antérieurs et, par cette disposition, nous préparerons (παρασκευάσομεν) aux lecteurs studieux (τοῖς φιλομαθοῦσιν) un accès simple et facile à l'exposé ultérieur.

1,13,6–9

Sur les limites de la puissance maritime des Romains au 3^{ème} siècle a.C., Polybe écrit ailleurs :

Mais alors, pour quelle raison, se demandera-t-on (ἀπορήσαι τις ἂν), (...) ne peuvent-ils pas équiper autant de navires ni prendre la mer avec des flottes aussi considérables? On comprendra clairement les causes qui donnent la clé de ce problème lorsque nous arriverons (ἔλθωμεν) à l'exposé de la constitution romaine, qu'il ne faut pas que nous traitions accessoirement (ὑπὲρ ἧς οὐθ' ἡμῖν ἐν παρέργῳ ῥητέον), ni que les auditeurs considèrent distraitemment (τοῖς ἀκούουσιν ἀργῶς προσεκτέον).

1,64,1–2

Dans ces deux passages¹²³, la distinction entre le 'nous' du narrateur et le groupe des lecteurs/auditeurs ne doit pas être interprétée de manière tranchée. Ce sont les rôles respectifs de l'auteur et des lecteurs qui sont distingués. Mais ces rôles s'inscrivent dans le cadre d'une communauté de réflexion et d'étude. C'est ensemble qu'auteur et lecteurs explorent l'objet historique. Les faits dont Polybe va bientôt faire le récit détaillé d'une part (cf. ὑφ' ἡμῶν ἱστορεῖσθαι), et les événements dont il va toucher (cf. ψάυοντες) sommairement les grandes lignes d'autre part, seront ainsi également explorés et considérés par les lecteurs. Le propos de l'auteur (τῆς ἡμετέρας ἱστορίας) doit en quelque sorte devenir aussi

123 Le même phénomène d'apparente distinction entre le 'nous' d'auteur et le groupe des lecteurs se rencontre aussi par exemple en 1,41,7.

le leur. Auteur et lecteurs seront alors, ensemble, convaincus de la *pertinence* (ἡμεῖς δόξομεν εὐλόγως ...) de cette différence de traitement accordée à certains événements par rapport à d'autres (cf. 1,13,6–9). Lorsque Polybe évoque, en 1,64,2, la perspective d'*arriver* (ἔλθωμεν) à l'exposé de la constitution romaine, les lecteurs sont naturellement inclus dans ce parcours. Si le texte semble donc distinguer le rôle du narrateur et celui des lecteurs, les '*nous*' esquissent en revanche une solidarité de l'un avec les autres. Estompant le '*je*' du narrateur, le '*nous*' fait place aux lecteurs. La considération de l'histoire est une œuvre et une aventure *commune* à l'auteur et à ses lecteurs. Ceux-ci sont invités à penser et à réfléchir, comme le montre la question rhétorique qui ouvre 1,64,1–2. Le '*nous*', irréductible au '*je*', adresse donc au lectorat une invitation à s'associer à la démarche du narrateur et contribue à façonner l'audience idéale de l'œuvre¹²⁴.

2.4.2.3 L'emmêlement du '*je*' et du '*nous*'

Le '*nous*' d'auteur polybien n'empêche pas cependant l'émergence du '*je*', parfois même avec le pronom ἐγώ porteur d'emphase, ni même celle du '*nous*' de modestie et, occasionnellement, celle du *pluralis sociativus*¹²⁵. Les deux exemples qui suivent en fournissent une bonne illustration.

124 On rencontre aussi d'autres passages où la communauté que forment auteur et lecteurs est mise en valeur par le pronom ἡμεῖς, placé de manière emphatique en tête de phrase. Cette emphase déplace l'accent de l'histoire elle-même aux spectateurs de cette histoire. Elle fait suite le plus souvent à une section narrative et introduit une remarque méthodologique. C'est une sorte de temps d'arrêt, où auteur et lecteurs, ensemble, tirent un bilan provisoire du travail historiographique accompli jusqu'ici. Cf. l'épilogue du livre 5 : *Quant à nous, nous arrêterons maintenant* (ἡμεῖς δὲ νῦν ... λήξομεν) *le récit à cette date, puisque nous avons passé en revue* (διεληλύθαμεν) *l'histoire de l'Asie et de la Grèce qu'embrasse la cent quarantième olympiade. Dans le livre suivant, (...) nous passerons* (ἐπάρνιμεν) *à l'exposé de la constitution romaine (...)*" (5,111,9–10). Voir aussi 2,37,2; 2,71,7; 4,21,12; 5,105,9 (avec un οἱμαῖ intercalé) etc.

125 La présence du '*nous*' de modestie chez Polybe n'est pas seulement à constater du fait de leur teinte, qui, nous le verrons, suggère quelque chose de l'estompement du '*je*' dans le sens de la modestie. Elle procède aussi d'un programme littéraire. Dans les parties fragmentaires de l'œuvre de Polybe se trouve en effet un passage sur lequel CAMPBELL a attiré l'attention (cf. *The We Passages*, 35–36). S'apprêtant à faire le récit d'événements où il a été personnellement impliqué (les débuts de la troisième guerre punique), Polybe, au livre 36, s'explique sur la variété des expressions employées pour se désigner lui-même : *«On ne doit pas s'étonner* (οὐ χρὴ δὲ θαυμάζειν) *si nous nous désignons nous-mêmes parfois nommément* (σημαίνωμεν αὐτοὺς ὀνόματι), *ou ailleurs avec des formules ordinaires, telles que* «après que j'eus ainsi parlé (ἐμοῦ δὲ ταῦτ' εἰπόντος)», *ou* «nous étant déclaré d'accord (ἡμῶν δὲ συγκαταθεμένων)». *En effet, comme nous avons été beaucoup mêlé*

Le premier est tiré de l'introduction générale, qui ouvre le livre 1.

Si les historiens qui ont écrit avant nous (πρὸ ἡμῶν) avaient d'aventure négligé de faire l'éloge de l'histoire proprement dite, peut-être serait-il nécessaire de recommander à tout le monde (προτρέπεσθαι πάντας) l'étude et la pratique des ouvrages de cette sorte, parce qu'il n'y a pas de leçon qui soit plus accessible aux hommes (τοῖς ἀνθρώποις) que la connaissance des événements passés. Mais puisqu'ils ne sont pas seulement quelques-uns à avoir

(ἐμπελεγμένων ἡμῶν) aux événements qui vont maintenant être racontés, il faut mettre quelque variété dans les termes qui nous désignent (ἀναρχαῖόν ἐστι μεταλαμβάνειν τὰς περὶ αὐτῶν σημασίας), car nous risquerions d'être lassant [syllepse de nombre] (προφερόμενοι προσκόπτωμεν) à force de répétition et, si nous disions sans cesse (ταυτολογούντες) «de moi (ἐμοῦ)» ou «grâce à moi (δι' ἐμέ)», nous finirions par agacer (λάθωμεν εἰς φορτικὴν διάθεσιν ἐπίπτοντες). Mais en employant donc toutes ces tournures diverses (συγχρώμενοι πᾶσι τοῦτοις), en les faisant alterner et en choisissant celle qui ici ou là convient le mieux (μεταλαμβάνοντες αἰεὶ τὸ τῷ καιρῷ πρέπον), nous essayons d'éviter (διαφεύγωμεν) autant qu'il est possible ce qu'il y a de désagréable à parler sans cesse de soi (τὸ λίαν ἐπαχθὲς τῆς περὶ αὐτῶν λαλιᾶς). (...) Le hasard sur ce point nous (ἡμῖν) a aidé [syllepse de nombre], car personne jusqu'à notre époque (μέχρι γε τῶν καθ' ἡμᾶς καιρῶν) n'a, autant que nous le sachions (ὅσον γε καὶ ἡμᾶς εἰδέναι), reçu le même nom que nous (ταῦτὸν ἡμῖν ὄνομα)» (36,12,1–3,5). Ce texte, qui, à vrai dire, ne concerne que la partie des *Histoires* où Polybe est à la fois narrateur et acteur, pourrait dans un premier temps paraître justifier, chez Polybe au moins, la thèse de DICK sur l'alternance conventionnelle et insignifiante entre le 'je' et le 'nous'. Le choix de la formule qui ici ou là doit convenir au mieux (τὸ τῷ καιρῷ πρέπον) paraît en effet surtout obéir à des exigences de variation dans le style. Du point de vue du scripteur, le 'je' et le 'nous', mécaniquement alternés, pourraient donc être strictement équivalents. Cependant, Polybe exprime aussi un projet de modestie. Il n'a pas seulement le souci de la variété dans les formules mais il souhaite aussi ne pas devenir importun, "pesant" (ἐπαχθὲς) dans le fait de parler de soi (ἡ αὐτῶν λαλιά). C'est donc l'idée d'éviter la mise en avant de son ego et d'en estomper l'expression. Cet aveu autorise donc à comprendre les 'nous' du narrateur comme expressifs de l'estompement du 'je', c'est-à-dire, en somme, comme des 'nous' de modestie. Indirectement, cet aveu conduit aussi à présumer chez l'auteur une certaine empathie vis-à-vis de ses lecteurs, empathie manifestée notamment dans les 'nous' d'auteur. L'estompement du 'je' dans un 'nous' est en définitive une politesse à leur égard. Certes, le 'je' et le 'nous' pourraient, çà et là, être mis souvent l'un pour l'autre, mais ils n'en conservent pas moins chacun leur teinte spécifique. Ici, dans ce passage du livre 36, en dehors du syntagme καθ' ἡμᾶς, c'est essentiellement la modestie que les 'nous' expriment. Sur ce passage, voir aussi AUNE, *The New Testament in Its Literary Environment*, 124; THORNTON, *Der Zeuge*, 175–176. Ce passage est signalé par PERNOT, *Periautologia. Problèmes et méthodes de l'éloge de soi-même dans la tradition éthique et rhétorique gréco-romaine*, 108 n. 22.

fait cet éloge (...), il est clair que personne ne se croit le devoir de répéter ce que de nombreux auteurs ont fort bien exprimé, et nous encore moins (ἥκιστα δ' ἡμῖν). Car l'originalité même du sujet que nous avons choisi de traiter (προηρήμεθα γράφειν) est suffisante pour engager et inciter chacun, jeune et vieux (καὶ νέον καὶ πρεσβύτερον), à la lecture de cet ouvrage. (...) En effet, l'originalité de notre ouvrage (τῆς ἡμετέρας πραγματείας) et le prodige de notre époque (τῶν καθ' ἡμᾶς καιρῶν) résident en ceci: de même que la Fortune a incliné d'un seul côté (...) presque tous les événements de l'histoire, de même il faut par le moyen de l'histoire concentrer dans une seule vue synthétique pour les lecteurs (τοῖς ἐντυγχάνουσι) le plan que la Fortune a appliqué pour la réalisation d'une série universelle d'événements. C'est cela surtout qui nous (ἡμᾶς) a engagé¹²⁶ et incité au travail historique, et aussi le fait qu'aucun de nos contemporains (μηδὲνα τῶν καθ' ἡμᾶς) n'a entrepris une composition d'histoire générale; autrement je me serais, quant à moi, donné beaucoup moins de peine (πολὺ γὰρ ἂν ἦττον ἔγωγε (...) ἐφιλοτιμήθην) à ce point de vue. Mais en fait, voyant (ὄρων) que la plupart des historiens traitaient telle ou telle guerre particulière (...), tandis que personne, du moins à notre connaissance (ὅσον γε καὶ ἡμᾶς εἰδέναι), n'a essayé de vérifier la structure générale et totale des faits passés (...), j'ai estimé absolument nécessaire (ὑπέλαβον ἀναγκαῖον) de ne pas négliger (...) le plus beau et en même temps le plus utile ouvrage de la Fortune.

1,1,1-1,4,4

Commentons brièvement ce texte. Remarquons d'abord les trois pluriels réels, qui apparaissent dans la formule καθ' ἡμᾶς d'abord (deux occurrences) puis dans l'expression πρὸ ἡμῶν. Ces 'nous' visent les contemporains grecs de Polybe¹²⁷. Dans le syntagme ἥκιστα δ' ἡμῖν, "nous encore moins", le 'nous' pourrait dans un premier temps être interprété dans le sens de la modestie. Mais, dans la phrase suivante, l'appel adressé à tous, tant jeunes que vieux, à lire l'ouvrage qui s'ouvre, esquisse déjà la place que l'exposé réserve au lectorat. La courtoisie dont fait preuve Polybe, dans le fait de ne pas répéter ce que de

126 Je modifie la traduction de PÉDECH (CUF), qui ici rend les 'nous' par des 'je', et, par une syllepse de nombre, j'accorde les participes passés, celui-ci et le suivant, avec la personne du seul narrateur.

127 Le syntagme πρὸ ἡμῶν se rencontre aussi en 2,37,4; 4,1,4. Les deux syntagmes πρὸ ἡμῶν et καθ' ἡμᾶς sont réunis en 4,1,4 pour désigner le passé et le présent (εἰς τε τοὺς πρὸ ἡμῶν καὶ καθ' ἡμᾶς καιρούς). La postérité (ou le temps futur) est parfois exprimée par le syntagme μεθ' ἡμᾶς (cf. 2,35,6).

nombreux auteurs ont déjà dit, semble rejoindre un souhait des lecteurs. Ceux-ci ne tiennent pas à relire ce qu'ils ont déjà lu ailleurs. L'originalité du sujet de Polybe rejoint ainsi les attentes des lecteurs. Ce '*nous*' dessine donc de manière proleptique autour de l'auteur un cercle de lecteurs. C'est une manière de créer avec eux une forme de solidarité autour du travail historique et de l'œuvre littéraire. Il s'agit donc d'un '*nous*' d'auteur. De cette manière doit être aussi interprété le verbe προηγήμεθα. Le choix du sujet traité devient en quelque sorte le choix des lecteurs. En revanche, le '*nous*' du syntagme ὅσον γε καὶ ἡμᾶς εἰδέναι, "*du moins à notre connaissance*", entouré de '*je*', comporte sans doute une pointe de modestie. On peut s'étonner de la proximité de ce '*nous*' de modestie avec le pronom ἔγωγε emphatique. En réalité, l'accent dont ce dernier est porteur ne contredit pas l'estompement qu'exprime le '*nous*' de modestie. Cette emphase n'a rien de commun avec l'amplification du '*je*' dans un '*nous*' de majesté. Ici, ἔγωγε met plutôt en valeur la personne de Polybe *par rapport* à d'autres historiens. Ceux-ci, ayant laissé libre un champ d'investigation, offrent à Polybe dans l'historiographie une place, dont celui-ci se saisit¹²⁸. L'estompement du '*je*' du scripteur dans le '*nous*' de modestie, d'une part, et l'originalité personnelle de l'historien, exprimée par le '*je*' emphatique, d'autre part, ne sont pas exclusifs l'un de l'autre¹²⁹.

Le deuxième exemple fait partie de l'introduction du livre 3. Après avoir présenté le plan de l'ouvrage, Polybe poursuit :

Voilà donc notre entreprise (τῆς ἐπιβολῆς ἡμῶν). Il faut l'aide de la Fortune pour que le cours de la vie permette de mener ce projet à terme. Je suis

128 L'emphase dont le '*je*' du narrateur (avec le pronom ἐγώ) est porteur, souvent dotée d'une nuance, parfois implicite, d'opposition à d'autres historiens, se retrouve par exemple en 1,35,6 ; 2,59,4 ; 2,62,3 ; 3,9,5 ; 3,20,5 ; 4,21,1 ; 4,31,3 ; 4,32,3 ; 5,9,7 ; 5,11,8. D'autres références sont fournies par KNODEL, op. cit., 44–45.

129 Voir aussi 3,33,17–18 où figure un '*nous*' de modestie emphatique. Après l'exposé des préparatifs d'Hannibal en Ibérie en vue de la guerre (cf. 3,33,1–16), Polybe poursuit : "*Il ne faut pas s'étonner si nous avons fait preuve (κεχρήμεθα) d'une telle précision dans la liste des mesures prises par Hannibal en Ibérie (...). Et il ne faut pas (nous) condamner par avance si nous avons agi (πεποιήκαμεν) à la manière de ces historiens (τῶν συγγραφέων) qui cherchent à rendre leurs mensonges crédibles. Quant à nous, nous avons en effet trouvé (ἡμεῖς γὰρ εὕρόντες) au cap Lacinion cette liste consignée sur une tablette de bronze par Hannibal (...); nous avons pensé (ἐνομίσαμεν) que, sur de telles questions du moins, elle était tout à fait crédible; et c'est pourquoi nous avons choisi (εἰλόμεθα) de suivre cette liste*" (3,33,17–18). Par le pronom ἡμεῖς porteur d'emphase, Polybe se démarque d'autres historiens peu crédibles. Dans la mesure où le lecteur peut difficilement avoir pris part à la trouvaille relatée ici, c'est aussi la modestie que ces '*nous*' expriment.

persuadé (πέπεισμαι) que, même s'il nous arrive (κἄν τι συμβῇ περὶ ἡμᾶς) un de ces malheurs attachés à la nature humaine, le sujet ne restera pas négligé et ne manquera pas d'hommes à la hauteur de la tâche. (...) Puisque, voulant amener (βουλόμενοι ... ἀγαγεῖν) les lecteurs (τοὺς ἐντυχάνοντας) à se faire une idée de [cette histoire], nous avons parcouru (διεληλύθαμεν) les faits les plus remarquables, il est temps de [nous] rappeler [notre] projet et de revenir au début de ce même sujet. Certains historiens d'Hannibal, voulant nous (ἡμῖν) révéler les causes pour lesquelles la guerre susdite a éclaté entre les Romains et les Carthaginois, indiquent comme première cause le siège de Sagonte par les Carthaginois, et comme seconde cause le passage par eux, en violation des traités, du fleuve nommé Èbre. (...) Pour moi, je déclarerais (ἐγὼ δὲ ... φήσαιμ' ἄν) que ce furent là les commencements de la guerre, mais je ne concéderais certes nullement (οὐδαμῶς ἄν συγχωρήσαιμι) que ce furent là les causes. (...) Qui donc (τίς γὰρ ἄν) croirait que ce furent là les causes des nombreuses mesures et dispositions préalables prises par Alexandre, (...) quand il était encore vivant, pour la guerre contre les Perses? (...) Quant à moi, je déclare (ἐγὼ δὲ ... φημι) que sont commencements, en toute chose, les premières entreprises et les premières réalisations de ce qui est déjà décidé; que sont causes ceux des jugements et des conceptions qui y président, je veux dire (λέγω) les idées, les sentiments, les calculs qui s'y rapportent et tout ce grâce à quoi nous sommes en mesure de prendre une décision et de former un projet (δι' ὧν ἐπὶ τὸ κρίναί τι καὶ προθέσθαι παραγινόμεθα).

3,5,7-3,6,7

Cet extrait illustre encore la plasticité et la fluidité du 'nous'. Son intérêt est de montrer que la proximité du 'je' n'empêche pas le 'nous' de déployer des sens spécifiques, irréductibles à celui du 'je'. À côté du 'je' de l'historien, qui, avec emphase, se distingue des autres historiographes (cf. ἐγὼ δὲ ...), se rencontre un 'nous' de modestie ("s'il nous arrive ...", κἄν τι συμβῇ περὶ ἡμᾶς), environné de 'nous' d'auteur ("notre entreprise", τῆς ἐπιβολῆς ἡμῶν; "nous avons parcouru", διεληλύθαμεν, etc.). Ce passage contient un pluriel réel ("certains historiens d'Hannibal, voulant nous (ἡμῖν) révéler ..."), qui désigne les contemporains du scripteur, et qui est comparable au 'nous' du syntagme καθ' ἡμᾶς. L'extrait se termine par un *pluralis sociativus* ("ce grâce à quoi nous sommes (παραγινόμεθα) en mesure de ..."). Le 'nous' vise ici une pluralité indéterminée. Polybe évoque les facultés de jugement et de décision communes à toute personne humaine¹³⁰.

130 On rencontre d'autres 'nous' au sens du *pluralis sociativus* par exemple en 3,36,6-7; 5,75,4-6.

La souplesse du passage du ‘*nous*’ d’auteur au ‘*nous*’ de modestie s’explique par le fait que l’un et l’autre procèdent d’une même modification du ‘*je*’ du locuteur, c’est-à-dire d’un *estompement*¹³¹. Le ‘*nous*’ d’auteur et le ‘*nous*’ de modestie sont donc très proches. Chez Polybe domine toutefois très nettement le ‘*nous*’ d’auteur. L’urbanité dont il fait preuve vis-à-vis de son lectorat, exprimée par une grande variété de formules, dont on vient d’observer quelques exemples, invite en effet à comprendre la plupart des pluriels ‘*nous*’ fictifs d’abord comme des ‘*nous*’ d’auteur, et non comme des ‘*nous*’ de modestie. C’est seulement lorsque l’inclusion du lecteur paraît difficile ou impossible que la modestie seule peut alors rendre compte de l’estompement du ‘*je*’¹³².

131 Voir ci-dessus la grammaire du ‘*nous*’, 25–33, en particulier 31.

132 Pour d’autres occurrences du ‘*nous*’ de modestie, voir par exemple 2,35,4–5; 3,48,12 etc. KNODEL ne distingue pas les nuances respectives du ‘*nous*’ de modestie et du ‘*nous*’ d’auteur. D’après lui, le ‘*nous*’ d’auteur n’est tel (c’est-à-dire inclusif d’un lectorat potentiel et indéterminé) que par la modestie qui l’inspire : « Bescheidenheit durch Einschluss des Lesers zeigt Polybios ferner in dem ganz überwiegenden Gebrauch der 1. Pers. Pluralis in seinen Darlegungen » (KNODEL, *Die Urbanitätsausdrücke*, 41). Le souci que nourrit un auteur de communiquer avec son lectorat, souci exprimé notamment par l’utilisation du ‘*nous*’, n’est pourtant pas d’abord une affaire de modestie, même s’il ne l’exclut pas. C’est une question de *contact* avec les destinataires. Le ‘*nous*’ d’auteur est d’abord *phatique* avant d’être modeste. Nuançons aussi les explications de KNODEL sur le rôle que l’évitement de l’hiatus a pu jouer chez Polybe dans le choix du nombre à la première personne, rapportée au narrateur. « Dass die ängstliche Scheu des Polybios vor dem Hiatus vielfach bestimmend für ihn bei der Wahl dieser Wendungen [i.e. le choix des diverses formules exprimant tantôt en ‘*je*’ tantôt en ‘*nous*’ une intervention du narrateur] war, leuchtet sofort ein, wenn wir die Fälle betrachten, in denen er den Dativ auctoris ἡμῖν bzw. μοί verwendet, cf. z.B. ταῦτα ἡμῖν ἐπὶ τοσοῦτον εἰρήσθω (1,35,10); ταῦτα μὲν οὖν εἰρήσθω μοί (3,38,4) » (KNODEL, op. cit., 44). Le souci d’éviter l’hiatus joue certes un rôle dans l’écriture polybienne en général (et pas seulement pour les interventions du narrateur dans le récit). Mais ce rôle ne doit pas être exagéré. Il ne contraint pas Polybe à choisir de manière binaire entre le ‘*je*’ et le ‘*nous*’, en particulier pour les interventions du narrateur. La grande variété des formules utilisées montre que, pour éviter un hiatus, Polybe a bien d’autres ressources à sa disposition. On ne peut donc guère suivre KNODEL, lorsqu’il ajoute : « Auch in 3,33,18 ἡμεῖς εὐρόντες τὴν γραφὴν ταύτην πάντως ἐνομίσσαμεν αὐτὴν ἀξιόπιστον εἶναι hat Polybios lediglich der Hiatus-vermeidung wegen den Pluralis ἡμεῖς ἐνομίσσαμεν gesetzt, während er seinem sonstigen Sprachgebrauch entsprechend hier mit Nachdruck ἐγὼ ... ἐνόμισα setzen müsste » (loc. cit.). Certes, Polybe associe souvent un verbe en ‘*je*’ avec le pronom ἐγώ, notamment pour prendre position vis-à-vis d’autres historiens (cf. *supra*, 94 n. 128). Mais la diversité des expressions en ‘*je*’ rend peu probable l’hypothèse qu’ici, en 3,33,18, Polybe n’ait pas trouvé d’autres moyen d’éviter l’hiatus que de dire ‘*nous*’ au lieu de ‘*je*’. On a déjà évoqué plus haut ce passage (cf. *supra*, 94 n. 129). Il s’agit manifestement d’un ‘*nous*’ de

En bref, le discours de Polybe, qui alterne avec une grande facilité le singulier et le pluriel de la première personne, rapportée au narrateur, fait bien apparaître les sens propres du 'nous'. En dehors de quelques cas de pluriel réel ou *sociativus*, que le contexte permet facilement d'identifier, les 'nous' du narrateur sont caractérisés la plupart du temps comme 'nous' d'auteur, plus rarement comme 'nous' de modestie. Les lecteurs sont en effet partout présents dans le discours. Ils sont la *compagnie* de l'auteur. Avec lui, ils observent, réfléchissent et méditent sur le spectacle de l'histoire. C'est à eux que la plupart des 'nous' sont destinés, c'est d'eux qu'ils tirent leur sens, et ce sont eux qu'ils veulent inclure.

La comparaison de l'écriture thucydidéenne avec celle de Polybe confirme la spécificité de sens des 'nous' du narrateur dans l'œuvre polybienne. En dehors du pluriel réel, rare chez Thucydide, plus fréquent chez Polybe, le 'nous', irréductible au 'je', est l'une des attentions que le narrateur cultive à l'égard de son lectorat. Mieux encore, le 'nous' du narrateur exprime la *présence* des lecteurs à ses côtés, présence confirmée par d'autres procédés littéraires, qui qualifient ce 'nous' comme 'nous' d'auteur. Autant celui-ci est, chez Polybe, harmonieusement associé à d'autres formules ou expressions qui trahissent le souci d'accompagner et de guider les lecteurs, autant il est logique que, chez Thucydide, l'absence de l'évocation des lecteurs, qui ne reçoivent pour ainsi dire pas d'autre appellation que l'indéfini *τις*, aille de pair avec l'absence du 'nous' d'auteur.

Polybe évoque ses lecteurs dès l'ouverture de son œuvre (cf. 1,1,4). Il recherche un contact étroit avec eux. Il développe auprès d'eux une pédagogie à la fois exigeante et flatteuse. Il les courtise même si l'on peut dire. Thucydide en revanche n'interpelle jamais directement son lectorat, pas même à l'ouverture de son œuvre. Il semble parler au-dessus de lui, ou au-delà de lui. Il paraît pour ainsi dire ignorer sa présence. Seul le discours de la méthode, exposé dans les deux préfaces (1,20–23 et 5,26), paraît en tenir compte¹³³. D'une certaine manière, Thucydide vise un lectorat impersonnel, intemporel, c'est-à-dire de tous les temps, ce que suggère d'ailleurs sa formule célèbre *κατῆμα ἐς αἰεὶ* (1,22,4).

modestie. Sur l'évitement de l'hiatus chez Polybe, voir aussi FOUCAULT, *Recherches sur la langue et le style de Polybe*, 277–286.

133 En ce sens, on peut reprocher à la traduction française faite par J. de ROMILLY (CUF) d'ajouter quelques 'nous' d'auteur qui sont étrangers tant à la lettre qu'à l'esprit de la narration thucydidéenne, en particulier ceux qui figurent dans les expressions "*notre guerre*" ou "*la guerre qui nous occupe*" (pour rendre τοῦδε τοῦ πολέμου ou τόνδε τὸν πόλεμον, cf. 1,13,3; 1,18,1.3; 1,118,2; 2,47,1; 7,87,5).

2.4.3 Aperçus sur Hérodote et Flavius Josèphe

Au regard des autres historiens, la pratique thucydidéenne est particulièrement originale. Elle l'est d'autant plus que Thucydide connaissait les *Enquêtes* d'Hérodote (5^{ème} siècle a.C.). Le '*nous*' est en effet présent dans la narration hérodotéenne¹³⁴. En dehors des formules stéréotypées avec le verbe ἴδμεν, "*nous connaissons*", qui exprime une pluralité réelle, rassemblant les contemporains du scripteur¹³⁵, se rencontrent, mêlés au '*je*', quelques '*nous*' d'auteur¹³⁶. Ces

134 Sur la narration chez Hérodote, cf. DEWALD, *Narrative Surface and Authorial Voice in Herodotus' Histories*, 147–170; FOWLER, *Herodotos and his Contemporaries*, 76–80; GRANT, *The Ancient Historians*, 57–66; IMMERWAHR, *Form and Thought in Herodotus*, 67–72 et 79–147; JONG (de), *Aspects narratologiques des Histoires d'Hérodote*, 217–274; MARINCOLA, *Herodotean Narrative and the Narrator's Presence*, 121–137; ID., *Greek Historians*, 39–48; SHIMRON, *Πρῶτος τῶν ἡμεῖς ἴδμεν*, 45–51. Dans ce qui suit, on citera le texte grec hérodotéen établi par HUDE (Oxford, 1927³) et la traduction française de BARGUET (La Pléiade, 1964). On peut d'emblée relever que, sur le plan de l'instance narrative, BARGUET rend quelques '*nous*' par des '*je*' (1,196,1; 2,45,3; 4,53,1; 8,39,2; 9,71,2) et, de manière surprenante, quelques '*je*' par des '*nous*' (2,113,2; 2,145,4; 2,171,2; 3,10,3; 7,184,4; 8,30,1).

135 Voir en particulier la formule οὗτος ... πρῶτος τῶν ἡμεῖς ἴδμεν, "*celui-ci (...)* fut le premier, à notre connaissance, qui ...", cf. 1,6,2; 1,14,2; 1,23; 1,94,1; 1,142,1; 1,178,2; 1,193,2; 2,68,2; 2,157; 3,60,4; 3,94,2; 3,98,2; 3,122,2; 4,42,2; 4,46,2; 4,48,1; 4,58; 4,152,3; 4,184,1; 4,187,3; 4,197,2; 5,119,2; 6,21,1; 6,112,3; 7,20,2; 7,111,1; 7,170,3; 8,105,1; 8,124,3; 9,64,1.

136 Eu égard aux dimensions de l'œuvre hérodotéenne, les '*nous*' d'auteur sont en définitive peu nombreux: 1,14,4 ("*Sur [Gygès], nous n'en dirons donc pas plus* (τοῦτον μὲν παρήσομεν τοσαῦτα ἐπιμνησθέντες)"); 1,95,1 ("*Nous voici maintenant amené [syllepse de nombre] à parler (ἡμῖν ὁ λόγος) de Cyrus*"); 1,139; 1,177; 2,6,1; 2,15,1 ("*Si nous voulions (βουλόμεθα) accepter sur l'Égypte l'opinion des Ioniens (...), nous pourrions démontrer (ἀποδείκνυοιμεν ἂν ...) qu'anciennement les Égyptiens n'avaient pas de terre qui leur appartint*"); 2,16,1 ("*Donc, si nous avons raison sur ce point (ἡμεῖς ὁρθῶς περὶ αὐτῶν γινώσκομεν), les Ioniens se font une idée fausse de l'Égypte*"; l'emphase sur le pronom ἡμεῖς est ici celle d'un '*nous*' d'auteur emphatique, qui exprime une opposition par rapport à l'opinion des Ioniens, opposition confirmée par le passage suivant); 2,17,1–2 ("*Ainsi nous rejetons (ἀπίεμεν) l'opinion des Ioniens, et nous déclarons appeler nous-mêmes (ἡμεῖς ... λέγομεν) Égypte toute l'étendue de pays où habitent les Égyptiens*"); 2,45,3 ("*Nous n'en dirons pas plus là-dessus (καὶ περὶ μὲν τούτων τοσαῦτα ἡμῖν εἰποῦσι)*"); 2,125,4; 2,127,1 (sur les dimensions de la pyramide de Chéphren: "*Nous les avons mesurées nous-mêmes (ταῦτα γὰρ ὦν καὶ ἡμεῖς ἐμετρήσαμεν)*"; elle n'a ni chambres souterraines ni canal qui lui amène l'eau du Nil"; il s'agit là aussi d'un '*nous*' d'auteur emphatique, qui vise à mettre en valeur la complicité de l'auteur avec ses lecteurs, comme s'ils avaient pris part avec lui au relevé des dimensions de la pyramide; *idem* dans le passage suivant); 2,131,3 (sur les mains des statues géantes du palais royal de Saïs: "*Sottises que tout cela, selon moi (ὡς ἐγὼ δοκέω), et surtout ce qui a trait aux mains des statues, car nous avons pu constater nous-mêmes (ταῦτα γὰρ ὦν καὶ ἡμεῖς ὥρωμεν) que seul le*

'nous' sont qualifiés comme 'nous' d'auteur par d'autres aspects du discours. Hérodote s'adresse en effet de temps en temps à son auditoire en 'tu' ou 'vous'¹³⁷. Il lui pose des questions¹³⁸. Son récit est en outre une conversation familière avec le lectorat¹³⁹. Hérodote manifeste continuellement un souci de communauté et d'intimité avec ses lecteurs, notamment dans le fait de

temps les a fait tomber, et on les voyait par terre auprès d'elles de mon temps encore (ἐτι καὶ ἐς ἐμέ)"; 2,148,5–6 (visite du labyrinthe, cf. *infra*, 100 n. 140); 4,16,2 ("On trouvera ici tous les renseignements que nous avons pu recueillir avec quelque précision en poussant notre enquête aussi loin que possible" (ὅσον μὲν ἡμεῖς ἀτρεκέως ἐπὶ μακρότατον οἰοί τε ἐγενόμεθα ἀκοῇ ἐξικέσθαι)"); 4,45,5 ("Nous donnerons (χρησόμεθα) à ces pays leurs noms habituels"); 4,192,3 ("Voilà les animaux que renferme le pays des Libyens nomades, d'après les recherches aussi étendues que possible auxquelles nous nous sommes livré [syllepse de nombre] (ὅσον ἡμεῖς ἱστορέοντες ἐπὶ μακρότατον οἰοί τε ἐγενόμεθα ἐξικέσθαι)"); 6,55 ("Nous laisserons donc ce sujet, et je signalerai seulement ce que d'autres n'ont pas mentionné (ἐάσομεν αὐτά· τὰ δὲ ἄλλοι οὐ κατελάβοντο, τούτων μνήμην ποιήσομαι)").

137 Cf. 1,139; 2,14,1; 2,29,4–5; 2,105.

138 Cf. 1,75,6; 2,11,4; 2,15,2; 2,22,2; 2,45,2–3; 2,57,2; 2,125,7; 3,6,2; 4,46,3; 7,21,1. Hérodote s'exprime également de temps en temps par des questions rhétoriques indirectes, par exemple au sujet des statues de bois du palais royal de Saïs: "Mais qui représentent-elles? Je ne puis là-dessus que répéter ce que l'on raconte (αἵτινες μέντοι εἰσὶ, οὐχ ἔχω εἰπεῖν πλὴν ἢ τὰ λεγόμενα)" (2,130,2). On notera la mise en valeur de la question par la subordonnée antéposée αἵτινες μέντοι εἰσὶ, ce que rend bien la traduction de BARGUET. Voir aussi 2,119,3; 2,167,1; 3,111,1; 3,116,1; 3,121,2; 4,30,1; 4,53,4; 4,180,4; 4,187,3; 7,153,3; 8,8,2.

139 En 1,193,4, Hérodote anticipe sur une éventuelle incrédulité d'une partie de ses lecteurs: "Le millet et le sésame y deviennent de véritables arbustes dont je connais la hauteur, mais je ne la mentionnerai pas (ἐξέπιστάμενος μνήμην οὐ ποιήσομαι), sachant bien que (εὖ εἰδὼς ὅτι) les gens qui n'ont jamais visité ce pays sont déjà sceptiques devant ce qui a été dit des moissons de là-bas". Voir encore 3,80,1 ("Et l'on tint des discours auxquels certains des Grecs refuseront peut-être d'ajouter foi, mais qui furent bel et bien prononcés"); 3,103 ("Je n'ai pas à faire la description (οὐ συγγράφω) du chameau pour des Grecs qui connaissent cet animal; j'en signalerai (φράσω) seulement des particularités qu'ils peuvent ignorer"); 4,81,4 ("Pour qui n'a pas vu (ce cratère), je vais le décrire (ὅς δὲ μὴ εἶδὲ κω τοῦτον, ὥδε δηλώσω)"); 4,99,4–5; 5,45,2 ("Voilà les preuves qu'ils invoquent de part et d'autre: libre à chacun (τις) d'adopter la version qu'il préfère"); 6,43,3 ("Ce que je vais dire (ἐρέω) surprendra beaucoup les Grecs"); 6,53,2; 7,139,1 ("Ici, je me trouve obligé (ἀναγκαίῃ ἐξέργομαι) d'exprimer une opinion qui indignera peut-être un bon nombre de gens (πρὸς τῶν πλεόνων ἀνθρώπων), mais ce qui est à mes yeux la vérité, je ne saurai le taire (τῇ γέ μοι φαίνεται εἶναι ἀληθές, οὐχ ἐπιστήσω)"); 7,152,3 ("Pour moi, si j'ai le devoir (ἐγὼ δὲ ὀφείλω) de rapporter ce que l'on dit, je ne suis certainement pas obligé d'y croire (πείθεσθαι γε μὲν οὐ παντάπασιν ὀφείλω) – que l'on tienne compte de cette réserve d'un bout à l'autre de mon ouvrage (καὶ μοι τοῦτο τὸ ἔπος ἔχτω ἐς πάντα λόγον)").

prévoir et d'accompagner ses émotions et ses réactions¹⁴⁰. Dans la narration hérodotéenne, le '*nous*' du narrateur est donc, contrairement à la théorie de DICK, irréductible au '*je*'. S'il n'est pas un pluriel réel, c'est un '*nous*' d'auteur.

Dans la *Guerre des Juifs* et les *Antiquités Juives*, les deux œuvres majeures de l'historien Flavius Josèphe (37–100 p.C.), le '*nous*' du narrateur, mêlé au '*je*', est également mis en œuvre avec les sens spécifiques qui lui sont propres¹⁴¹.

140 L'œuvre d'Hérodote est « le grand reportage d'un voyageur qui note, à côté de ce qui est son sujet principal, tout ce qui lui semble susceptible d'intéresser son public » (BARGUET, *Préface*, 13–14). « [The ἵστωρ's comments] lend a tone of intimacy to the author-reader contract, placing the ἵστωρ and ourselves on one side of an invisible divide. (...) The ἵστωρ seems to join us in the audience and respond as we might to what unfolds before our eyes. In these comments he does not present himself as an authoritative tour guide to the λόγων ὁδός but as a detached and carefree observer like ourselves. (...) Herodotus occasionally uses the second person singular (2,29,5) and other first person plural expressions (4,16,2), to involve the reader in the discourse » (DEWALD, *Narrative Surface and Authorial Voice in Herodotus' Histories*, 155 et n. 22). Relevons en particulier le récit de la visite du labyrinthe d'Égypte (cf. 2,148), entièrement en '*nous*', qui est riche de nombreux clins d'œil vers le lectorat. Le narrateur y est à la fois homodiégétique – par les verbes en '*nous*' à l'imparfait et à l'aoriste (Hérodote est témoin oculaire) –, et hétérodiégétique – par les verbes en '*nous*' au présent (pluriels métalinguistiques, référés à la narration elle-même). Les '*nous*' au passé ne signifient pas qu'Hérodote fut accompagné par d'autres personnes durant cette visite – sans l'exclure cependant (à la différence des passages en '*nous*' du livre des Actes, qui suggèrent toujours le voyage d'un groupe). Cet estompement du '*je*' par le '*nous*', qui comprend peut-être une nuance de modestie, est en réalité une manière d'intéresser l'auditoire au récit et de l'inclure dans la visite, comme s'il fut lui-même présent aux côtés du reporter lors de l'exploration. Il s'agit donc d'un '*nous*' d'auteur: "Nous avons nous-mêmes vu et parcouru (αὐτοί τε ὥρῳμεν διεξιόντες) les salles du haut, et nous en parlons (λέγομεν) pour les avoir visitées (θεισάμενοι); quant aux salles souterraines, nous ne les connaissons (ἐπυνθανόμεθα) que par ouï-dire, car les Égyptiens préposés à leur garde ont absolument refusé de les montrer (...) Ainsi (...) nous ne faisons que rapporter les renseignements qui nous furent donnés (ἀκοῇ παραλαβόντες λέγομεν), mais nous avons pu constater de nos yeux (αὐτοὶ ὥρῳμεν) que les chambres d'en haut surpassent tout ce que peut faire la main de l'homme" (2,148,5–6).

141 Sur la narration chez Flavius Josèphe, voir principalement CAMPBELL, *The 'We' Passages*; 37–42; LAMOUR, *Flavius Josèphe*, 47–54; MÜLLER, *Der sogennante 'schriftstellerische Plural' neu betrachtet*, 185–187; VILLALBA, *The Historical Method of Flavius Josephus*, 64–241. J'ai limité mon exploration à la *Guerre des Juifs* (GJ) et aux onze premiers livres des *Antiquités Juives* (AJ). La GJ a été éditée dans la CUF (3 volumes), sauf les deux derniers livres (VI et VII). Pour ces deux livres, je me réfère au texte grec de la LCL et à la traduction de SAVINEL. Les *Antiquités Juives* font actuellement l'objet d'une édition critique et d'une traduction française, sous la direction d'Etienne NODÉT. Les onze premiers livres ont déjà

Le 'nous' du narrateur y est d'abord le 'nous' d'auteur, qualifié comme tel par les dédicaces qui figurent au seuil des deux œuvres¹⁴², et par la mention des lecteurs qui émaille le fil du récit¹⁴³. Toutefois, l'usage du 'nous' d'auteur y est généralement restreint à des formules stéréotypées, qui renvoient à ce qui a été déjà dit (*"comme nous l'avons dit"*), ou à ce qui sera dit plus tard (*"comme nous le dirons"*)¹⁴⁴. La narration joséphienne comporte en outre l'originalité de

été publiés (Paris, Cerf, 1992–2010). C'est cette traduction que nous utiliserons ici. Relevons que les AJ appartiennent à un genre littéraire mixte. Il s'agit d'un livre d'histoire et en même temps d'un traité (genre didactique). Flavius Josèphe n'y expose pas seulement l'histoire ancienne du peuple juif mais aussi ses constitutions (cf. AJ 1,5).

- 142 Les destinataires sont clairement présentés à l'ouverture des deux ouvrages: *"Je me suis proposé (προουθέμην ἐγὼ) de rédiger le récit [de la guerre que les Juifs viennent de faire contre les Romains] à l'usage de tous les sujets de l'Empire romain (τοῖς κατὰ τὴν Ῥωμαίων ἡγεμονίαν)"* (GJ 1,3). *"Quant à moi (καὶ γὰρ ἐγὼ μὲν), à grands frais et au prix des plus grands labeurs, je présente (ἀνατίθημι) aux Grecs et aux Romains (Ἑλλησὶ τε καὶ Ῥωμαίοις) ce mémorial de hauts faits"* (GJ 1,16). *"Je ne cacherai rien de mes propres infortunes (οὐδὲ γὰρ τῶν ἐμαυτοῦ τι συμφορῶν ἀποκρύψομαι), puisqu'aussi bien je m'adresse à des lecteurs qui les connaissent (μέλλων γε πρὸς εἰδότας ἐρεῖν)"* (GJ 1,22). *"J'ai écrit (ἀνέγραψα) pour ceux qui aiment la vérité (τοῖς γὰρ τὴν ἀλήθειαν ἀγαπῶσιν), et non comme un divertissement"* (GJ 1,30). *"Quant au présent ouvrage, je m'y suis attelé (προεγεχεῖρισμαι) en pensant (νομίζων) qu'il paraîtrait digne d'attention à tous les Grecs (ἅπασιν ... τοῖς Ἑλλησιν)"* (AJ, 1,5). *"J'invite (παράκαλῶ) donc maintenant ceux qui liront ces livres (τοὺς ἐντευξομένους τοῖς βιβλίοις) à élever leur pensée jusqu'à Dieu"* (AJ 1,15). Les AJ sont dédiées à Éphaphrodite (1,8), mais c'est en réalité à un public plus large que Flavius Josèphe les destine.

- 143 En dehors des dédicaces, les lecteurs conservent, d'une manière ou d'une autre, une place tout au long de l'exposé. Ils sont quelques fois nommément désignés (cf. οἱ ἀναγνωσόμενοι, AJ 1,18.24; GJ 7,454–455; οἱ ἐντευξόμενοι, AJ 1,129; 3,81; 4,196; 8,56; οἱ ἐντυγχάνοντες, AJ 3,198; 4,197; 8,26; 9,242 etc.). Ils sont encore présents par l'indéfini τις (cf. AJ 10,210.281; GJ 1,11.12; 6,267.268, etc.) et par des formules qui, quoiqu'exprimées en 'je', relèvent d'une forme d'attention ou de pédagogie du narrateur à l'égard l'audience. Ces formules maintiennent en quelque sorte le contact avec le lectorat: *"Je vais m'arrêter sur ..."* (AJ 1,160; 3,213); *"Je reviens donc à (mon) récit ..."* (GJ 7,274); *"Je reviens maintenant à la suite du récit ..."* (AJ 3,218); *"Je vais la décrire pour ceux qui, soit ont vu cette plante mais en ignorent le nom, soit savent son nom mais ne la reconnaîtraient pas s'ils la voyaient"* (AJ 3,173–174); voir encore AJ 1,67–68; 2,247; 8,155.315 etc.

- 144 Ces formules sont appelées *formulaic comments* (CAMPBELL, *The 'We' Passages*, 41), *historiographic pointers* (VILLALBA, *The Historical Method*, 217–219) ou *Verweiswendungen* (MÜLLER, *Der sogennante 'schriftstellerische Plural' neu betrachtet*, 185–186). Il s'agit par exemple des syntagmes ὡς/ὃν ἔφαμεν, *"comme nous l'avons dit/que nous avons dit"* (GJ 1,344; 1,365; 4,153.208; 5,140.232.251.550); ὅσον εἰρήκαμεν, *"que nous avons indiqué"* (GJ 1,411; 7,215); ὡς/ἣν/ὃν προειρήκαμεν, *"comme nous l'avons mentionné plus haut/que*

recourir, à côté du *'nous'* d'auteur, à un pluriel *'nous'* réel d'un genre particulier. C'est le *'nous'* identitaire, qu'on peut appeler *'nous'* "homophyle" et qui rassemble les coreligionnaires Juifs de l'auteur¹⁴⁵. À côté du *'nous'* de modestie, rare dans l'œuvre de Flavius Josèphe¹⁴⁶, signalons l'existence d'un autre pluriel *'nous'* réel, celui dans lequel l'historiographe réunit ses contemporains en général ou l'humanité entière¹⁴⁷. L'enchevêtrement du *'je'*, du *'nous'* d'auteur et du *'nous'* homophyle non seulement ne nuit pas à la clarté de l'exposé mais encore n'altère pas les sens respectifs du *'nous'* par rapport au *'je'*, en particu-

nous avons mentionné(e) plus haut" (GJ 1,610; 3,47; 4,611; 5,116.2.183; 7,96); *ὡς προείπομεν, "comme nous l'avons dit"* (GJ 1,668; 5,152.227; 7,293.304); *περί ὧν ἀνωτέρω δεδηλώκαμεν, "que nous avons décrit(e)s plus haut"* (GJ 6,400; 7,244.253); *καθάπερ δεδηλώκαμεν, "comme nous l'avons raconté"* (GJ 2,114). Notons que ces formules apparaissent de temps en temps aussi en *'je'* (cf. GJ 5,184, etc.). Les futurs des *'nous'* d'auteur renvoient à des paragraphes ultérieurs, ou à des ouvrages futurs. Ainsi par exemple: *περί ὧν αὖθις κατὰ χώραν δηλώσομεν, "nous y reviendrons en son lieu"* (GJ 1,33; AJ 8,159); *τὸ δ' ἀκριβὲς ἐν τοῖς ἐξῆς δηλώσομεν, "mais nous dirons plus loin ce qu'il en est exactement"* (GJ 1,406.418; 2,557.651; 6,433); *περί ὧν ἐν ἐτέροις ἐροῦμεν, "dont nous reparlerons ailleurs"* (GJ 1,182); *περί οὗ μικρὸν ὕστερον ἐροῦμεν, "dont nous parlerons sous peu"* (GJ 4,353; 5,237.445). Au présent se rencontrent aussi, quoique plus rarement, des formules comme *περί οὗ διεξιμέν, "dont nous sommes en train de parler"* (GJ 2,114), ou *ἡμῖν ὁ λόγος, "notre propos"* (AJ 1,18; 3,187).

145 Dans la préface des AJ, l'auteur évoque τὸν πρὸς τοὺς Ῥωμαίους πόλεμον ἡμῖν τοῖς Ἰουδαίοις γενόμενον, *"la guerre que nous Juifs nous avons soutenue contre les Romains"* (1,4). Ailleurs, il est question de τῶν ἡμετέρων προγόνων, *"nos ancêtres"* (AJ 1,9), τὸν ἡμέτερον νόμον, *"notre loi"* (AJ 1,10), τὸν ἡμέτερον νομοθέτην *"notre législateur"* (AJ 1,15.18.23), τὰ ἡμέτερα βιβλία *"nos livres"* (AJ 8,55.159). Le *'nous'* homophyle est un *'nous'* d'appartenance qui s'étend dans le temps et pas seulement dans l'espace (cf. AJ 3,248: *"Au mois de Xanthicos, que l'on appelle chez nous (παρ' ἡμῖν) Nisân et qui commence l'année ... C'est en ce mois en effet que nous avons été libérés (ἡλευθερώθημεν) de l'esclavage des Égyptiens ..."*). Sur l'appellation *homophyle*, voir par exemple GJ 1,5.6.12.16, où Flavius Josèphe emploie les mots ὁμόφυλος et ἀλλόφυλος pour désigner, du point de vue juif, respectivement un congénère juif et un étranger. Symétriquement, Flavius Josèphe, en GJ 1,16, se désigne lui-même ἀλλόφυλος vis-à-vis des Grecs et des Romains. La proximité du *'nous'* homophyle et du *'je'* est fréquente dans les AJ (par exemple en 1,129.192; 4,196.197; 8,155 etc.).

146 Au seuil des AJ, à propos du traité projeté *Des coutumes et des causes*, Flavius Josèphe écrit: *"Je passe outre pour l'instant (ἐγὼ νῦν μὲν ὑπερβάλλομαι), mais si Dieu nous en donne le temps (θεοῦ δὲ διδόντος ἡμῖν χρόνον), je tâcherai (πειράσομαι) de l'écrire après le présent travail"* (AJ 1,25). Les motivations politico-religieuses, qui inspirent le travail de Flavius Josèphe (cf. AJ 1,1-21), invitent à comprendre ce *'nous'*, mis ici en relation avec Dieu, comme un *'nous'* de modestie, expressif de la piété et de la foi mosaïques de l'auteur. NODET rend pourtant ce *'nous'* par un *'je'*.

147 Cf. GJ 1,1; 6,267; AJ 1,21.156; 6,186.342.

lier celui du 'nous' d'auteur¹⁴⁸. Il n'est en tout cas guère possible de parler, sur le plan de l'instance narrative, d'une véritable équivalence entre le 'nous' et le 'je' chez Flavius Josèphe, comme DICK voudrait nous le faire croire.

Ce bref examen du genre historiographique a permis de montrer que, chez nos quatre auteurs considérés, le 'nous' du narrateur est doté la plupart du temps d'un sens spécifique, irréductible au 'je'. Si ce 'nous' n'est pas un pluriel réel, c'est un 'nous' d'auteur, qualifié comme tel par d'autres procédés narratifs. Ceux-ci produisent en quelque sorte la présence du lectorat dans le récit. Ils sont indicateurs de tous ceux à qui le scripteur destine son exposé. Ces procédés, qui ont la fonction d'établir un contact avec les destinataires, qualifient donc un tel 'nous' dans sa fonction *phatique*¹⁴⁹.

Cette exploration du genre historiographique montre par ailleurs que le 'nous' d'auteur est connu à l'époque de Paul. Rien n'interdit donc *a priori* de penser que celui-ci ait pu l'utiliser. C'est l'hypothèse que nous aurons à l'esprit lorsque nous explorerons le genre épistolaire. Toutefois, avant d'y arriver, il nous faut encore examiner un dernier genre littéraire, le genre oratoire¹⁵⁰.

148 Relevons deux passages. Dans le premier, Flavius Josèphe fait part de son hésitation à énoncer les noms des douze fils de Jacob : *"Je pensais (ἐδοκίμαζον) ne pas donner leurs noms, d'autant qu'ils sont difficiles, mais pour réfuter ceux qui nous (ἡμᾶς) supposent non originaires de Mésopotamie mais Égyptiens, j'ai jugé nécessaire (ἀναγκάσιον ἡγησάμην) de les mentionner. Jacob avait donc douze fils, parmi lesquels Joseph était parti à l'avance. Nous allons indiquer (δηλώσομεν) ceux qui étaient avec lui ainsi que leurs descendants"* (AJ 2,176–177). Sur le point de décrire la charte donnée par Moïse au peuple hébreu au terme des quarante années de désert, le narrateur déclare : *"Voici l'ordonnance de nos lois (ἡ διάταξις ἡμῶν τῶν νόμων) relatives à la constitution politique. Quant à celles qu'il nous (ἡμῖν) a laissées sur les affaires communautaires et les rapports mutuels, je les réserve (ὑπερεθέμην) pour un exposé qui traitera des coutumes et des causes et que nous nous sommes proposés, Dieu aidant, de composer après le présent ouvrage (μετὰ ταύτην ἡμῖν τὴν πραγματείαν συντάξασθαι πρόκειται)"* (AJ 4,198; je modifie légèrement la traduction de NODET). On rencontre une alternance rapide entre le 'je' et le 'nous' d'auteur en GJ 7,454–455; AJ 3,187.218.257; 6,350; 10,151; entre le 'nous' d'auteur et le 'nous' homophyle en AJ 1,18.137; 3,90.143.259; 8,55–56.159; 10,35.

149 Sur la fonction phatique du discours, cf. *supra*, 28 n. 36.

150 Sur la question du 'nous' dans le genre historiographique, on peut signaler dans le genre littéraire "évangile", c'est-à-dire un genre littéraire relativement proche du genre historiographique, quelques passages étonnants de l'évangile de Jean, où le 'nous' peut surprendre le lecteur, en particulier le 'nous' mis par le narrateur dans la bouche de Jésus (cf. notamment Jn 3,11 et 9,4). Le contexte permet cependant de comprendre que ces 'nous' désignent toujours une vraie pluralité, même s'il n'est pas toujours aisé de trancher entre un 'nous' qui réunit Jésus et ses disciples, et un 'nous' désignant Jésus et son Père (cf. Jn 9,4).

2.5 *Le genre oratoire*

Deux auteurs retiendront ici notre attention. Ils ont été choisis pour réunir en quelque sorte les deux extrémités de l'époque que la présente étude veut couvrir. Nous commencerons par Isocrate (5^{ème}–4^{ème} siècle a.C.), représentant de l'éloquence attique. Nous observerons l'emploi du '*nous*' dans le discours *Sur l'Échange*. Un siècle environ après Paul de Tarse, le rhéteur Aelius Aristide est un bon représentant de la Seconde Sophistique. Nous nous pencherons sur l'utilisation qu'il fait de la première personne du pluriel dans ses *Discours Sacrés* et dans ses *Hymnes en prose*.

Chez ces deux auteurs, une certaine interchangeabilité entre le '*nous*' et le '*je*' semble avoir aussi été assez largement reçue chez les traducteurs français de ces textes, qui, on va le voir, rendent de manière aléatoire les '*nous*', tantôt par des '*nous*', tantôt par des '*je*'. Ce préjugé sur l'équivalence fréquente des deux nombres à la première personne n'est donc pas, de loin, limité au genre épistolaire. Il fera à nouveau ici l'objet d'un examen critique.

2.5.1 Le discours *Sur l'Échange* d'Isocrate

Isocrate (436–338 a.C.) ne fut pas un grand orateur politique, mais d'abord un professeur. Il ouvrit, vers 393, une école de rhétorique qui attira de la Grèce entière un grand nombre d'élèves. Le programme de cette école était fondé sur un idéal de culture oratoire, la φιλοσοφία, qui associait inséparablement l'art de bien parler à celui de bien penser. En ce sens, la παιδεία qu'Isocrate proposait à ses disciples s'opposait à celle des sophistes. Le discours *Sur l'Échange*, qu'il composa au soir de sa vie, est en quelque sorte l'*apologie* (ἀπολογία, 13) de cette παιδεία, alors que le *Contre les Sophistes*, rédigé au début de sa carrière, en fut le manifeste¹⁵¹.

Nulle part le '*nous*' ne semble être, dans le *Sur l'Échange*, un véritable équivalent du '*je*'. Relevons principalement trois formes du pluriel de la première personne dans ce discours. À côté d'autres significations plus communes, que l'on signalera en conclusion, se rencontre d'abord le '*nous*' de l'École isocratéenne, qui rassemble les disciples d'Isocrate. Le texte fait apparaître ensuite quelques occurrences du '*nous*' familial, qui réunit les membres de la famille d'Isocrate. Enfin, Isocrate emploie à plusieurs reprises le '*nous*' de modestie. Expliquons brièvement ces trois '*nous*'¹⁵².

151 Sur Isocrate et sur le *Sur l'Échange*, voir MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*. I: *Le monde grec*, 127–143; SAÏD–TRÉDÉ–LE BOULLUEC, *Histoire de la littérature grecque*, 251–259, en particulier 255–258. Les références nues renvoient au *Sur l'Échange*.

152 Dans les extraits cités ici, je reprends la traduction française de MATHIEU (CUF, 1942),

2.5.1.1 *Les 'nous' de l'École isocratéenne*

Isocrate, durant sa longue carrière, a rassemblé autour de lui de nombreux disciples. *"J'ai acquis nombre de disciples (μαθητὰς πολλοὺς ἔλαβον)"* (87), déclare-t-il. On remarque dans le texte la fréquence des termes μαθηταί, πλησιάσαντες et συνόντες¹⁵³. On lui attribue personnellement une centaine d'élèves, dont Timothée, fils de Conon, Nicoclès, dynaste de Salamine en Chypre, les historiens Théopompe et Éphore, et les orateurs Hypéride, Isée et Lycurgue¹⁵⁴. Isocrate a aussi formé des professeurs. Exposant les mérites de sa φιλοσοφία, il souligne qu'elle a rendu des hommes *"capables d'enseigner les autres"*, τοὺς παιδεύειν ἐτέρους δυνηθέντας (204). La παιδεία isocratéenne, en produisant d'autres maîtres, a donc nécessairement engendré un mouvement. Isocrate a fait école, et même si le *Sur l'Échange* a pour but de *"vous faire connaître la vérité sur mon compte (περὶ ἐμοῦ δηλώσαι τὴν ἀλήθειαν)"* (13), c'est en réalité la solidarité collective de ce mouvement qui est suggérée dans beaucoup des *'nous'* exclusifs, que j'appelle ici *'nous'* de l'École isocratéenne.

Le propos que l'on trouve au seuil du long développement sur les disciples (cf. 87–139), est, en ce sens, un véritable programme apologétique : *"Les gens qui m'ont (μοι) fréquenté depuis l'adolescence jusqu'à la vieillesse, je vais vous les faire connaître (δηλώσω), et je présenterai (παρέξομαι) comme témoins (μάρτυρας) à l'appui de mes dires (περὶ ὧν ἂν λέγω) ceux d'entre eux qui sont de ma*

que je modifie pour la rendre plus littérale et, en particulier, pour respecter le nombre de la première personne. En dehors de ZILLIACUS (*Selbstgefühl und Servilität*, 33–34) et de SLOTTY (*Die Stellung des Griechischen*, 353–354), la première personne chez Isocrate a été l'objet de quelques remarques dans des études parues au 19^{ème} siècle, cf. SCHMID, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern III*, 48; SCHWABE, *De dicendi genere isocrateo*, 19–20.

153 Le vocabulaire d'Isocrate pour désigner ses disciples est varié : μαθηταί (5 ; 30 ; 31 ; 87 ; 92 ; 220 ; 222 ; 243), πλησιάσαντες (44 ; 195 ; 224), συνόντες (199 ; 219 ; 224 ; 239 ; 240 ; 259 ; 287). On rencontre aussi les termes νεώτεροι (56 ; 175 ; 240) et μειράκια (93).

154 Cf. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité. I : Le monde grec*, 127–143, en particulier 131–137, et 369 n. 11. Isocrate parle avec fierté de ses disciples : *"Ce ne sont pas seulement des particuliers (...) qui ont été mes disciples (μου γεγενῆσθαι μαθητὰς), mais des orateurs, des généraux, des rois, des tyrans (ἀλλὰ καὶ ῥήτορας καὶ στρατηγούς καὶ βασιλέας καὶ τυράννους)"* (30). Voir aussi 87–88 ; 101–139 (sur Timothée). Isocrate aurait eu cinq à six élèves en même temps, qui demeuraient trois ou quatre ans en sa compagnie (cf. 87). Dans le *Panathénaïque*, il explique comment il élabore un discours en le soumettant à *"trois ou quatre jeunes gens accoutumés à me consacrer leur temps"*, μετὰ μειρακίων τριῶν ἢ τεττάρων τῶν εἰθισμένων μοι συνδιατρίβειν (*Panathénaïque*, 200 ; voir aussi *Philippe*, 17–23 ; références indiquées par MARROU, op. cit., 134 et 130 n. 6).

génération (κατὰ τὴν ἡλικίαν τὴν ἐμὴν) (93)¹⁵⁵. MATHIEU, traducteur d'Isocrate dans la CUF, a rendu quelques 'nous' du texte par des 'je'¹⁵⁶. Plusieurs d'entre eux se laissent pourtant clairement comprendre, dans le contexte, comme des vrais pluriels, qui rassemblent autour d'Isocrate le groupe de ses disciples¹⁵⁷.

155 Isocrate indique ensuite les noms de huit de ses disciples, *"les premiers qui ont commencé à venir à moi (μοι)"* (93). Le passage du 'je' au 'nous' en 238 est révélateur du contenu du 'nous'. *"Vous pouvez constater que sur ces tables [où étaient affichées les affaires judiciaires en cours] (mon) adversaire et ses amis (τοῦτον μὲν καὶ τοὺς τοῦτου φίλους) sont inscrits bien souvent, tandis que je ne figure nulle part, pas plus que les gens qui ont les mêmes occupations que moi (ἐμὲ δὲ καὶ τοὺς περὶ τὴν αὐτὴν ἐμοὶ διατριβὴν ὄντας), et que notre comportement (τὰ περὶ ἡμᾶς αὐτοὺς διοικούντας) est tel que (nous n'avons) jamais eu recours aux débats qui ont lieu devant vous"* (238). Le groupe isocratéen est encore bien suggéré par les pluriels de la première personne dans les deux passages suivants: *"Je pense (ἡγοῦμαι) que vous pourrez mieux encore comprendre la puissance [de l'éducation intellectuelle, i.e. de la φιλοσοφία] si je vous expose (εἰ διέλθοιμι) le programme que nous présentons (τὰς ὑποσχέσεις ἃς ποιοῦμεθα) à ceux qui veulent nous fréquenter (πρὸς τοὺς πλησιάζειν ἡμῖν βουλομένους)"* (186); *"Si nous faisons (ἐποιοῦμεν) quelque chose de semblable [i.e. corrompre la jeunesse, διαφθεῖρειν τοὺς νεωτέρους], ce n'est pas Lysimakhos qui s'en affligerait, (...) mais vous verriez les pères et les parents de nos élèves (τοὺς πατέρας (...) τῶν συνόντων ἡμῖν καὶ τοὺς οἰκείους) s'indigner (...) et chercher à tirer vengeance de nous (παρ' ἡμῖν). En réalité, ce sont ces derniers qui (nous) présentent leurs propres enfants (τοὺς παῖδας τοὺς αὐτῶν), offrent de l'argent et se réjouissent de les voir passer leurs journées avec nous (μεθ' ἡμῶν ἡμερεύοντας)"* (240–241). La notion de *programme* éducatif de l'école isocratéenne est aussi évoquée en 'nous' avec le verbe ὑφισχνοῦσθαι en 224.

156 Cf. 12; 74; 84; 93; 154; 158; 178; 196; 259; 320; 322. MATHIEU pourrait ainsi s'inscrire dans la ligne de SCHMID et de SCHWABE: «Eine einzelne Person spricht von sich selbst im Plural. (...) Der Sprachgebrauch ist der Umgangssprache ganz geläufig; (...) künstliche Schriftsteller, wie Isokrates, aber auch Galen, wechseln, je nachdem die Rücksicht auf den Hiatus es erfordert, zwischen Singular und Plural» (SCHMID, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern III*, 48, qui, à propos d'Isocrate, renvoie à SCHWABE, *De dicendi genere isocrateo*, 19–20). Notons cependant l'écrasante majorité des 'je' dans le *Sur l'Échange*. C'est la première difficulté qui fait douter d'une prétendue équivalence entre le 'je' et le 'nous', lorsqu'ils sont référés au locuteur. Si tel était le cas, on trouverait davantage de 'nous' au fil du discours.

157 D'une manière générale, MATHIEU traduit correctement les 'nous' que le contexte réfère clairement à un groupe autour du maître (cf. 56; 101; 178 *in fine*; 186–187; 189; 197; 199; 201; 216; 217; 224; 240–241; 260; 287). Mais les 'nous' de 84 et de 259, qu'il rend par des 'je', doivent être eux aussi compris comme désignant ce même groupe. En 83, Isocrate distingue *"ceux qui proposent des lois"*, τοῖς μὲν τοὺς νόμους τιθέναι προαιρουμένοις, et *"ceux qui travaillent à des discours"*, τοῖς δὲ περὶ τοὺς λόγους πραγματευομένοις. La distinction de ces deux groupes permet de comprendre l'apparition du 'nous' en 84: *"Par rapport à ceux qui prétendent pousser les hommes à la tempérance et à la justice (τῶν ἐπὶ τὴν σωφροσύνην*

2.5.1.2 Les 'nous' familiaux

Le *Sur l'Échange* présente aussi quelques 'nous' de la famille d'Isocrate. En 161, Isocrate évoque "notre fortune (τῶν ὑπαρχόντων ἡμῖν), grâce à laquelle (mon) père (ὁ πατήρ) avait rendu service à la cité, tout en nous donnant une éducation (ἡμᾶς (...) ἐπαίδευσεν) si soignée, que j'étais alors plus connu (ἐπιφανέστερον εἶναι με) parmi (mes) compagnons d'âge (...) que (je ne le suis) maintenant parmi (mes) concitoyens". L'inclusion de la famille est ici évidente¹⁵⁸. Ce passage donne sens aux 'nous' qui précèdent (154 et 158), que MATHIEU rend pourtant par des 'je'¹⁵⁹.

2.5.1.3 Les 'nous' de modestie

Précisons d'abord que le 'nous' de modestie n'est pas ici une catégorie artificiellement créée pour permettre de rassembler tous les 'nous' qui ne se rangeraient pas aisément dans les deux catégories expliquées ci-dessus. Au contraire, le 'nous' de modestie est en quelque sorte – indirectement au moins – postulé par le programme du discours. Isocrate veut y exposer en effet la vérité sur lui-même (cf. 13) et, dans ce but, il fait son propre éloge. Si la forme fictive du procès lui permet de présenter cet éloge sous la forme d'une défense, et donc d'en atté-

καὶ τὴν δικαιοσύνην προσποιομένων προτρέπειν), nous apparaîtrions, quant à nous, plus vrais et plus utiles (ἡμεῖς ἂν ἀληθέστεροι καὶ χρησιμώτεροι φανείμεν ὄντες)". Le pluriel ἡμεῖς est ici à comprendre comme référé au groupe de ceux qui travaillent à des discours, par opposition au groupe de ceux qui proposent des lois. Il inclut déjà, de manière proleptique, les disciples, en particulier les disciples devenus eux-mêmes professeurs, dont il est question en 87–139. En 259, les deux occurrences du syntagme περὶ ἡμῶν s'inscrivent dans une opposition entre les partisans de l'éristique (cf. τῶν περὶ τὰς ἔριδας σπουδαζόντων, 258), et ceux de la φιλοσοφία isocratéenne. Le 'nous' est donc à comprendre comme un vrai pluriel.

158 Le « 'nous' désigne ses frères et sœurs en même temps que lui » (MATHIEU, op. cit., 143 n. 1).

159 "Il faut parler des points sur lesquels portent les accusations de Lysimakhos, selon qui nous aurions acquis une immense fortune (παμπληθῆ κεκτήμεθα τὴν οὐσίαν), cela afin d'éviter que ses paroles, en trouvant créance, ne nous (ἡμᾶς) exposent à des charges plus nombreuses et plus fortes (μεῖζους καὶ πλείους (...) λειτουργίας) que nous n'en pourrions supporter (δυνηθεῖμεν)" (154). En 158, il est aussi question, en 'nous', des λειτουργίαι assumées par Isocrate, ce qui suggère de comprendre le 'nous' comme un 'nous' familial. Ce rapprochement du 'nous' familial et de dépenses liées à des λειτουργίαι, ici en 154–161, permet d'éclairer le premier 'nous' du discours (5), qui apparaît aussi en relation avec la fortune (πλοῦτος) d'Isocrate et l'accomplissement d'une λειτουργία: "Nous avons supporté cette dépense (τὴν μὲν οὖν δαπάνην οὕτως ἡνέγκαμεν) comme il convient". Il s'agit là aussi sans doute d'un 'nous' familial.

nuer le caractère désagréable pour l'auditoire, le '*nous*' de modestie contribue lui aussi pour sa part à rendre cet éloge acceptable. En outre, comme on va le voir, la tonalité propre du '*nous*' de modestie est souvent clairement perceptible dans le texte lui-même¹⁶⁰.

Dans sa préface (1–13), Isocrate expose la fiction du procès dans lequel le *Sur l'Échange* prétend s'inscrire et la dimension apologétique du discours. Contraint en conséquence de faire son propre éloge, il exprime aussi son souci d'échapper à la jalousie (ἀνεπιφθόνως εἰπεῖν, 8). Le '*nous*' qui apparaît en 12 (le deuxième '*nous*' du discours, après celui de 5) se laisse ainsi clairement identifier comme un '*nous*' de modestie : "*Si vous suivez ces recommandations, vous pourrez mieux voir si ce que nous disons* (τυγχάνομεν λέγοντες) *est digne de nous* (ἄξιον ἡμῶν αὐτῶν)". À l'autre extrémité du discours, l'épilogue fait aussi apparaître un '*nous*' de modestie : "*C'est pourquoi je ne tremble pas* (οὐκ ὀρρωδῶ) *devant ce que vous allez faire; je suis confiant* (θαρρῶ) (...) *que la fin de ma vie* (μοι τοῦ βίου τὴν τελευτήν) *n'arrivera qu'au moment où cela conviendra pour nous* (συννοίσειν ἡμῖν), *fondé en cela sur le fait* (χρώμενος) *que j'ai passé toute mon existence antérieure* (τὸν παρελθόντα χρόνον οὕτω τυγχάνω βεβιωκώς) *jusqu'aujourd'hui comme il sied aux hommes pieux et aimés des dieux*" (322)¹⁶¹.

En dehors de ces trois sens du pluriel, le '*nous*' de l'École isocratéenne, le '*nous*' familial et le '*nous*' de modestie, le *Sur l'Échange* fait apparaître fré-

160 Voir les remarques de PERNOT, *Periautologia*, 104–105. Dans cet article, PERNOT étudie les procédés des auteurs antiques pour résoudre le problème que pose, d'un point de vue politique et social, l'éloge de soi-même. Il s'agit de surmonter le jugement moral défavorable dont il est entaché. Le '*nous*' de modestie n'y est pas évoqué, mais il fait partie parfois, il me semble, des artifices et conventions littéraires qui contribuent à atténuer la réprobation que suscite cet éloge chez les lecteurs/auditeurs. On le verra en particulier bientôt chez Aelius Aristide, qui en fait un usage plus étendu qu'Isocrate.

161 La profession d'excellence morale suggère, conformément aux conventions antiques, de comprendre ce '*nous*' (ἡμῖν, traduit 'je' par MATHIEU) comme porteur de modestie. Le '*nous*' de 178 ("Je sais bien que (οἶδ' ὅτι) ce que nous dirons (ἐροῦμεν) sera loin de répondre à (notre) désir"), que MATHIEU rend aussi par un 'je', a clairement la tonalité d'un '*nous*' de modestie (contre SLOTTY, *Die Stellung des Griechischen*, 353–354, qui, refusant par principe l'existence du '*nous*' de modestie (cf. *supra*, 29–30), y comprend «die Anteilnahme der Hörer», c'est-à-dire un '*nous*' inclusif de l'audience). Le '*nous*' de 196 ("ce qui a été dit à notre sujet", τοῖς πρότερον περὶ ἡμῶν εἰρημείοις) est également un '*nous*' de modestie. Il se comprend à la lumière de ce qui précède. Isocrate vient d'affirmer en effet que personne n'a été, en fait d'honnêteté, "*plus sincère et plus juste que moi*" (195).

quemment le 'nous' athéniens¹⁶² et le 'nous' des humains¹⁶³. On rencontre aussi quelques 'nous' inclusifs de l'audience, même si la situation oratoire est fictive¹⁶⁴.

En bref, l'équivalence fréquente entre le 'nous' et le 'je' ne semble pas, contrairement à certains choix arbitraires du traducteur, être fondée dans le texte lui-même. Il serait intéressant de pouvoir élargir cette enquête à l'ensemble de l'œuvre oratoire d'Isocrate. Dans le *Sur l'Échange* en tout cas, le rôle que, d'après SCHMID¹⁶⁵, l'évitement de l'hiatus aurait pu peut-être jouer dans

-
- 162 Isocrate évoque l'histoire récente du monde grec. Les Athéniens y occupent évidemment la première place, notamment par le 'nous' (cf. les expressions οἱ πρόγονοι ἡμῶν en 59 et 233, et οἱ πατέρες ἡμῶν en 113 et 316; voir aussi 77; 110; 113; 171; 295; 302). On peut regretter que le syntagme ἡ πόλις ait été trop souvent rendu chez MATHIEU par "notre cité", "notre pays", "notre ville" ou "l'État" (cf. 24; 61; 64; 77; 79; 80; 107; 113; 119; 122; 127; 129; 165; 166; 226; 249; 250; 283; 296; 298; 302; 303; 306; 316; 321). L'expression ἡ πόλις ἡμῶν n'apparaît que deux fois dans le texte (171; 295). Le syntagme ἡ πόλις est, me semble-t-il, expressif de la fierté et de l'orgueil athéniens (cf. 80, "d'une manière digne de la cité et de la Grèce", ἀξίως τῆς πόλεως καὶ τῆς Ἑλλάδος; 107; 138; 232–234). Il s'agit pour ainsi dire d'une antonomase, qui serait sans doute mieux rendue par "la Cité".
- 163 Développant des considérations pédagogiques d'ordre général, Isocrate est amené à discuter sur "la nature des hommes", ἡ φύσις ἡ τῶν ἀνθρώπων (271), c'est-à-dire sur "notre nature", ἡ ἡμετέρα φύσις (214). D'où la fréquence du 'nous' des humains (cf. 82; 130; 212–214; 253–257; 271; 291–292; 311).
- 164 "Le temps qui nous (ἡμῖν) est accordé est court" (54). À l'autre extrémité du discours, on trouve aussi une formule semblable: "Je m'aperçois (αἰσθάνομαι) que l'eau (de la clepsydre) va nous manquer (τὸ μὲν ὕδωρ ἡμᾶς ἐπιλείπον), et que je m'engage (αὐτὸς δ' ἐμπεπωκώς) dans des discours qui dureront des jours entiers" (320; MATHIEU rend ce 'nous' par un 'je'). Les 'nous' de la finale de 74, que MATHIEU rend aussi par des 'je', sont encore des 'nous' inclusifs de l'audience. Ayant annoncé, en 'je', qu'il n'hésitera pas à donner lecture d'extraits de discours antérieurs, Isocrate ajoute: "En cela donc nous agirons (ποιήσομεν), selon que les circonstances nous le suggèrent (ὅπως ἂν ἡμῖν συμπίπτῃ)". Il faut comprendre là, il me semble, non un 'nous' de modestie, mais l'expression d'une politesse, "inclusive" de l'auditoire, dans le prolongement du premier 'nous' de 74, que MATHIEU omet de traduire ("C'est assez pour nous (ἡμῖν) de lire (mes) discours, surtout quand ils sont si longs"). Le 'nous' de 93, que MATHIEU rend par un 'je' ("Les discours, nous venons (ἀνέγνωμεν) de vous les lire"), est probablement inclusif du greffier, qui, exécutant les instructions d'Isocrate, a donné lecture d'extraits de plusieurs discours (cf. 59; 66; 73). Pour d'autres 'nous' inclusifs de l'audience, dont le sens est obvie et qui ont été correctement traduits par MATHIEU, cf. 79; 106; 155; 191. Signalons enfin quelques cas d'alternance frappante entre le 'nous' et le 'je' en 178; 186; 243.
- 165 Cf. *supra*, 106 n. 156; voir aussi 38 n. 22.

le choix du nombre à la première personne n'a pas toujours empêché le 'nous' de produire les sens qui lui sont propres¹⁶⁶.

2.5.2 Les *Discours Sacrés* et les *Hymnes en prose* d'Aelius Aristide
 Nous concentrerons notre attention sur les *Discours Sacrés*. Nous proposons ensuite un bref aperçu sur les *Hymnes en prose*.

Aelius Aristide (117–après 180 p.C.) est un auteur grec de la Seconde Sophistique. Les six *Discours Sacrés* (Ἱεροὶ λόγοι), composés entre 166 et 175 environ, sont le récit de ses maladies et de ses cures, des faveurs, des songes et des visions dont le dieu Asclépios l'a comblé comme malade, comme orateur et comme notable¹⁶⁷.

Précisons d'abord le genre littéraire de ces discours et l'audience qu'ils visent. Ces discours ont été écrits pour «célébrer la puissance d'un dieu, en rapportant les diverses manifestations de son pouvoir, ses miracles et sa sollicitude»¹⁶⁸. Leur genre oratoire est donc l'épidictique. Mais cette œuvre, «des-

166 ZILLIACUS présente un très bref survol de la première personne du pluriel dans l'œuvre d'Isocrate, mais il ne cite aucun passage du *Sur l'Échange* (cf. *Selbstgefühl und Servilität*, 33–34). Isocrate «verwendet (...) häufig eine Art soziativen Plurals» (op. cit., 33), mais aussi le *Pluralis auctoris* et le 'nous' de modestie («ein fleißiger Gebrauch dieser soziativen, oft rein modesten Ausdrücke», loc. cit.). Il n'évoque pas la question de l'évitement de l'hiatus comme explication possible des alternances 'nous'/'je'.

167 Le texte grec a été édité par KEIL, *Aelii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia. Volumen II* (Berlin, 1898), 376–467. Il s'agit des discours n°47 à 52 de cette édition, numérotés ici de I à VI (on n'a conservé que quelques lignes du sixième discours). Ils ont été traduits en français par FESTUGIÈRE, *Aelius Aristide. Discours sacrés. Rêve, religion, médecine du II^e siècle ap. J.C.* (1986), 29–123. Sur les "Discours Sacrés" d'Aristide, outre l'introduction de FESTUGIÈRE (op. cit., 11–27), voir aussi BOMPAIRE, *Quatre styles d'autobiographie au II^e siècle ap. J.-C.*, 199–202; DODDS, *The Greeks and the Irrational*, 102–134, en particulier 113–116; ID., *Pagan and Christian in an Age of Anxiety*, 39–45; FESTUGIÈRE, *Sur les "Discours Sacrés" d'Aelius Aristide*, 89–125; FIELDS, *Aristides and Plutarch on Self-Praise*, 151–173; PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain, passim*, en particulier 627–632; ID., *La Rhétorique dans l'Antiquité*, 254–256; ID., *Les Discours Sacrés d'Aelius Aristide entre médecine, religion et rhétorique*, 369–383; ID., *The Rhetoric of Religion*, 327–346, en particulier 338–345; ID., *Aelius Aristides and Rome*, 175–202; QUET, *Parler de soi pour louer son dieu: le cas d'Aelius Aristide*, 211–251; SAÏD-TRÉDÉ-LE BOULLUEC, *Histoire de la littérature grecque*, 455–459, en particulier 458–459; SCHMID, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern. II. Band*, 1–316. Dans les extraits cités des *Discours Sacrés*, je reprends la traduction de FESTUGIÈRE, que je modifie par endroit pour rendre fidèlement le singulier et le pluriel de la première personne. Je la débarrasse de certains pronoms personnels de la première personne, ajoutés par FESTUGIÈRE pour rendre la traduction plus fluide.

168 QUET, *Parler de soi pour louer son dieu*, 217.

tinée dès l'origine à la publication»¹⁶⁹, se présente en réalité sous la forme autobiographique¹⁷⁰. Il s'agit même de la première et unique autobiographie religieuse que nous ait léguée le monde païen¹⁷¹. La volonté de rejoindre un nombre illimité de lecteurs et de relecteurs est clairement affichée par Aristide, ce qui fait tout naturellement prévoir, au fil du texte, la présence du 'nous' d'auteur. Aristide déclare ainsi que "*des visions de songe nous forcent (ἀναγκάζουσιν ἡμᾶς) à publier de quelque façon ces événements (ἄγειν αὐτὰ πως εἰς μέσον)*" (II, 2)¹⁷². Ailleurs, sans désigner formellement les *Discours Sacrés*, mais sans non plus les exclure, il écrit: "*Il est plus important pour moi (σπουδαιότερόν μοι) de (m')appliquer à quelques-uns de (mes) écrits. Car c'est avec les générations futures (τοῖς ὕστερον ἀνθρώποις) aussi qu'il (me) faut (m')entretenir*" (V, 52)¹⁷³. Les *Discours Sacrés* apparaissent donc comme une œuvre à la fois « commandée par le dieu [Asclépios], réclamée par les familiers et attendue par un public potentiel d'amis, de fidèles d'Asclépios, de malades, voire de visiteurs venus à l'Asklépieion de Pergame, la station de cure la plus réputée de l'Empire à cette date »¹⁷⁴.

Relativement au pluriel de la première personne, il est frappant de constater que FESTUGIÈRE, dans sa traduction française publiée en 1986, rend un grand nombre de 'nous' par des 'je'¹⁷⁵. C'est ce qui fait l'intérêt de la présente étude. FESTUGIÈRE, à ma connaissance, ne s'est nulle part expliqué sur ses critères de traduction du pluriel de la première personne. Il s'inscrit plutôt dans la ligne d'un préjugé ancien, antérieur à DICK, dont SCHMID est un bon représentant¹⁷⁶.

169 QUET, op. cit., 216.

170 Cf. QUET, op. cit., 214–215. Sur le profil du lectorat visé par Aelius Aristide, voir QUET, op. cit., 236–239, qui commente l'indéfini τις (en II, 60) indicatif du lecteur des *Discours Sacrés*.

171 « [The Sacred Teachings] constitute the first and only religious autobiography which the pagan world has left us » (DODDS, *Pagan and Christian in an Age of Anxiety*, 40).

172 On verra plus loin que le 'nous' de cette phrase est, non d'abord un 'nous' d'auteur, mais un 'nous' de modestie.

173 Voir encore IV, 47, où revient le syntagme τοῖς ὕστερον ἀνθρώποις, par lequel Aristide désigne ses futurs lecteurs.

174 QUET, op. cit., 217.

175 Cf. I, 3; 57; 60; 65; 66; 69; II, 1; 2; 4; 8; 9; 11; 12; 13; 15; 17; 20; 21; 24; 28; 35; 37; 38; 45; 47; 54; 64; 70; 76; 81; III, 1; 4; 13; 26; 34; 40; 42; 44; 50; IV, 1; 2; 8; 10; 15; 19; 25; 26; 27; 28; 32; 36; 38; 43; 44; 45; 47; 55; 61; 64; 69; 70; 73; 74; 80; 83; 85; 86; 87; 89; 92; 93; 96; 98; 104; 107; 108; V, 1; 29; 34; 47; 48; VI, 1.

176 SCHMID consacre à Aelius Aristide la totalité du second des quatre volumes, publiés entre

Un examen attentif du texte d'Aristide peut-il valider ce préjugé? Si l'on considère l'ensemble des occurrences du '*nous*' dans les *Discours Sacrés*, il apparaît au contraire que, le plus souvent, les '*nous*' font sens par rapport aux '*je*'. Présentons ici les résultats de l'enquête.

Les '*nous*' peuvent se rassembler en trois catégories principales. La première catégorie est celle du '*nous*' d'auteur. De nature métalinguistique, ils commentent la narration autobiographique elle-même, eu égard aux lecteurs. Les '*nous*' de modestie constituent la seconde catégorie. Un dernier ensemble réunit les '*nous*' qu'on peut appeler *narratifs*. Ils sont à comprendre comme des vrais pluriels et désignent un certain entourage humain d'Aristide, entourage familial ou médical par exemple, présent à ses côtés lors des événements rapportés. Examinons d'abord ces trois catégories. Nous nous pencherons ensuite sur quelques cas limites de '*nous*' qui, pour le relecteur moderne, peuvent sembler surprenants ou déroutants, mais qui en réalité ne sont pas incohérents ni ne peuvent légitimer le préjugé de SCHMID – préjugé ratifié sans doute par FESTUGIÈRE.

2.5.2.1 Les '*nous*' d'auteur

Les '*nous*' métalinguistiques, qui commentent la narration elle-même, se laissent comprendre, on l'a dit, dans la perspective éditoriale de ces discours, écrits pour la postérité, c'est-à-dire pour un lectorat indéterminé et illimité (cf. iv, 47; v, 52). Ces '*nous*' portent sur le texte lui-même. Ils procèdent d'un estompage du '*je*' et ont une tonalité inclusive. Ils invitent le lectorat à se joindre en quelque sorte à l'auteur dans l'élaboration de son récit. Ce sont typiquement des '*nous*' d'auteur. En voici quelques exemples :

“Maintenant donc accomplissons (ἀποδῶμεν) la promesse initiale et rattachons (συνάψωμεν) à ce qui précède le récit de l'oracle sur les années” (II, 37). *“À présent, quittons (ἐξέβημεν) cette digression, tournons-nous (τρεπώμεθα) vers les bains divins”* (II, 71). *“Commençons (ἀρξώμεθα) par ce point”* (II, 9). *“Un peu plus tard, le dieu ajouta une drogue qu'il avait composée de quatre matières: de deux d'entre elles je me souviens (μὲμνημαι). (...) Nous indique-*

1887 et 1897, de son ouvrage *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern* (on a déjà signalé plus haut cet ouvrage à propos d'Isocrate, cf. *supra*, 106 n. 156; voir aussi 38 n. 22). Sur l'emploi du nombre chez Aristide, il explique: « Im Plural redet Aristides öfter von sich » (op. cit., II, 36, avec une série de références, complétée dans le volume iv, 608, à propos du « Plural der redenden Person »). FESTUGIÈRE s'inscrit tellement bien dans ce préjugé, qu'il lui arrive même de traduire un '*je*' par un '*nous*' (cf. I, 21).

rons (ἀναπληρώσομεν) les deux autres, en remettant la main sur le journal des songes" (III, 26; FESTUGIÈRE rend ce 'nous' par un 'je'). "Puisque nous en sommes venus (ἤκομεν) à ce point du récit, il faut rapporter encore ceci en reconnaissance à Apollon Délien et Sauveur" (IV, 32). "Comme si nous montions (προϊόντες) toujours plus haut sur une échelle, rappelons (μνημονεύσωμεν) encore un autre des événements antérieurs" (IV, 100)¹⁷⁷.

2.5.2.2 Les 'nous' de modestie

Comme dans le *Sur l'Échange* d'Isocrate, la présence du 'nous' de modestie dans les *Discours Sacrés* est un phénomène textuel assez évident. Quelques 'nous' ont en effet une teinte qui trahit nettement la modestie. Mais il ne s'agit pas seulement d'un phénomène de surface. La présence du 'nous' de modestie est aussi réclamée, en profondeur, par le programme littéraire de ces discours. Aristide ne veut en effet parler de ses guérisons, de ses succès, des honneurs reçus et de sa gloire personnelle que dans la mesure où ils mettent en valeur la puissance du dieu qui les lui donne. La profession de modestie et de reconnaissance que l'on trouve par exemple en v, 34–37 est à cet égard révélatrice¹⁷⁸. La modestie du scripteur n'est d'ailleurs pas seulement un égard pour le dieu. Dans le cadre des conventions antiques, elle exprime aussi une attention pour le lectorat, qu'Aristide ne veut pas importuner par cette mise en valeur de lui-même, en tant que bénéficiaire des faveurs extraordinaires du dieu¹⁷⁹. Cette modestie se manifeste surtout à propos des succès oratoires et littéraires, reçus du dieu, plus que pour ce qui a trait aux guérisons.

Le premier 'nous' des discours, que FESTUGIÈRE rend par un 'je', est un 'nous' de modestie. Aristide souligne en effet les faveurs exceptionnelles qu'il a reçues d'Asclépios, et ainsi le privilège singulier qui est le sien. L'objet du propos exige donc de lui-même l'expression d'une certaine modestie :

177 Le 'nous' d'auteur peut aussi désigner d'autres écrits d'Aristide, et pas seulement le texte en cours, comme en IV, 25 : "De plus, les éloges d'Athéna, de Dionysos et d'autres dieux encore ont été insérés dans nos écrits (ἐν τοῖς βιβλίοις (...) τοῖς ἡμετέροις)". FESTUGIÈRE rend ce dernier 'nous' par un 'je'. Voir aussi II, 1; 73; IV, 38.

178 Cf. aussi IV, 27; 53; 67; V, 16.

179 Il faut relever le souci, fréquemment exprimé par Aristide, de ne pas paraître courir après la vaine gloire, cf. passages signalés par QUET, op. cit., 224–228. Sur la modestie d'Aristide, voir aussi les remarques de PERNOT, *Les Discours Sacrés d'Aelius Aristide*, 370. De manière plus générale, sur les problèmes sociaux et politiques posés par l'éloge de soi-même dans l'Antiquité, voir PERNOT, *Periautologia*, 101–124.

Chacun de nos jours (ἐκάστη γὰρ τῶν ἡμετέρων ἡμερῶν), de même chacune de (nos) nuits comporte son histoire, si l'on voulait, pour chaque fait, ou mettre par écrit les maladies, ou rapporter les traits de puissance du dieu, qu'il manifestait soit en s'offrant lui-même à la vue face à face, soit par le truchement des songes.

I, 3

Le discours IV est riche en 'nous' de modestie. Après avoir raconté, essentiellement en 'je', comment Asclépios l'a poussé à pratiquer l'art oratoire, avec un talent qui le rend pour ainsi dire l'égal de Démosthène (cf. IV, 14–18), Aristide ajoute : *"Tel fut donc le début de notre application à l'art oratoire (ἀρχὴ αὖτις τῆς μελέτης τῶν λόγων ἡμῖν ἐγένετο), et c'est ainsi que nous y revînmes (ἐπανήλθομεν)"* (IV, 19). Plus loin, dans le même développement, on ne rencontre rien moins qu'une profession d'excellence, faite semble-t-il avec l'égide d'Asclépios :

Que donc notre don de parole (ἡ τῶν λόγων ἔξις ἡμῖν) – soit dit du moins avec sa permission [i.e. d'Asclépios] –, même si, dans l'ensemble, il n'était pas déjà auparavant entièrement méprisable, fut changé du tout au tout, nous le savons bien nous-mêmes (αὐτοὶ τε σύνοισμεν) et les gens compétents le reconnaissent.

IV, 26

Le paragraphe suivant fait apparaître, dans la même veine, un mélange du 'je' et du 'nous' de modestie :

Il est hors de l'objet de ce récit et tout ensemble de mon sentiment (τῆς γνώμης τῆς ἐμῆς) de dire toutes les autres belles louanges que (Pardalas) avait coutume de prononcer lui-même à l'égard de nos discours (τοὺς ἡμετέρους λόγους), ou que prononçaient les plus entendus et les plus distingués des autres notables de ce temps-là¹⁸⁰.

IV, 27

De ces propos transpire manifestement une certaine mégalomanie. Le 'nous' de modestie permet d'en atténuer le caractère odieux, tant à l'égard des lecteurs que pour le dieu lui-même.

180 On peut relever ici la prétérition, qui semble faire partie des procédés d'Aristide pour exprimer la modestie – feinte ou réelle. Ce passage est commenté par QUET, op. cit., 224. La fréquence des prétéritions est à relever, cf. QUET, op. cit., 224–225.

Peu après, dans le même discours, apprenant comment le dieu Asclépios pousse Aristide à composer des vers, le lecteur rencontre une intéressante proximité du 'nous' d'auteur et du 'nous' de modestie :

Puisque le récit en amène un autre, disons (λέγωμεν) de nouveau que le Sauveur Asclépios, outre ses autres ordres, donna celui-ci, de nous livrer (ἐπέταξεν ἡμῖν διατρίβειν) à la composition de chants et de poèmes méliques¹⁸¹.

IV, 38

Enfin, alors qu'Aristide institue des chœurs publics, le dieu Asclépios lui communique en rêve une épigramme qui promet une gloire immortelle à ses productions lyriques (cf. IV, 45). Aristide conclut cet épisode :

Après qu'eut été donnée l'épigramme, mon zèle s'enflamma bien davantage (πολὺ δὴ μείζων προθυμία μοι ἐγγίγνεται), et il (me) sembla que (je devais) avec énergie travailler les discours, dans la pensée que nous aurions un nom (ὄνομα ἡμῶν ἐσόμενον) encore dans les générations futures (τοῖς ὕστερον ἀνθρώποις), puisque le dieu du moins avait qualifié ces discours d'immortels¹⁸².

IV, 47; voir aussi IV, 69–70

Les 'nous' de modestie se trouvent concentrés dans le discours IV, car celui-ci développe les succès oratoires et littéraires d'Aristide, alors que les autres discours racontent surtout ses maladies et les remèdes donnés par le dieu. Le lien entre les succès oratoires et les 'nous' de modestie s'explique aisément par le

181 'Nous' de modestie et 'nous' d'auteur ont en commun de procéder l'un et l'autre d'un estompement du 'je', de sorte qu'un 'nous' d'auteur (métalinguistique) peut aussi être inspiré, chez le scripteur, par un mouvement de modestie. On a déjà relevé des exemples de rapprochement de ces deux 'nous' chez Polybe, cf. *supra*, 91–96. Voir aussi la grammaire du 'nous', *supra*, 31.

182 Tous ces 'nous' de IV, 19; 26; 27; 38 et 47 sont rendus par des 'je' chez FESTUGIÈRE. Voir d'autres 'nous' de modestie en II, 1 ("À vrai dire, au début, nous avions l'intention (ἐξ ἀρχῆς οὐδὲν ἡμῖν) de ne rien écrire à ce sujet ..."); II, 2 ("Des visions de songe nous forcent (ἀναγκάζουσιν ἡμᾶς) à publier de quelque façon ces événements"); II, 4 ("Il ne reste donc qu'à dire le principal, (...) selon que le dieu pousse et meut. Nous l'invoquons (καλοῦμεν) donc pour cela même"); II, 24 ("À partir de là, il t'appartient, ô Maître, de montrer et d'indiquer ce que nous devons dire (λέγοντες) ensuite et ce vers quoi nous devons nous tourner (τρεπόμενοι) pour faire (ποιοῖμεν) ce qui t'est agréable et tout ensemble progresser (προϊοίμεν) le mieux possible dans le récit"); III, 4; 34.

fait que la brillante éloquence, don d'Asclépios, devait, bien plus que la simple guérison corporelle, éveiller en Aristide le sentiment de sa propre excellence, et donc exiger l'antidote de la modestie, eu égard au dieu bienfaiteur d'une part, et vis-à-vis des lecteurs d'autre part, c'est-à-dire dans le cadre des conventions antiques de l'éloge de soi-même¹⁸³.

2.5.2.3 Les 'nous' narratifs

Avant d'examiner ce troisième ensemble, soulignons d'abord deux aspects du texte, l'emploi du 'je', d'une part, et la présence autour d'Aristide d'un certain entourage humain, d'autre part.

Il est d'abord remarquable de noter que les 'nous' n'affectent *jamais* les verbes qui décrivent les activités personnelles d'Aristide en tant que malade ou visionnaire. Celui-ci s'exprime alors *toujours* en 'je'¹⁸⁴. Par ailleurs, les récits

183 Cf. PERNOT, *Periautologia*, 101–124. Les quelques 'nous' de modestie du discours II, cités dans la note précédente, que FESTUGIÈRE a aussi traduits par des 'je', ne sont pas en relation avec le talent oratoire d'Aristide mais avec la rédaction des *Discours Sacrés* eux-mêmes, demandée par le dieu. Ils sont donc eux aussi référés au génie littéraire d'Aristide et à la gloire que ces Discours lui procureront. Leur rédaction prolonge en effet d'une manière ou d'une autre dans le temps et l'espace les succès oratoires de leur auteur (cf. PERNOT, *Les Discours Sacrés d'Aelius Aristide*, 377). Enfin, signalons un dernier cas, en III, 34: "De ces aliments, nous supportâmes (διηγέκαμεν) [trad. FEST. "je digérai"] les uns avec accompagnement d'illotions (σὺν ἄλουσίαις), de saignées (φλεβοτομίαις) et de lavements (κλύσμασι), les autres selon ce que chacun d'eux se trouva être" (III, 34). Le passage III, 24–37 met en valeur l'extrême sobriété d'Aristide, sobriété acquise sous la conduite du dieu. Ce 'nous' peut donc être compris comme 'nous' de modestie, expressif de la reconnaissance qu'Aristide nourrit à l'égard de celui qui le maintient en vie en dépit de la maladie. Mais il s'agit d'une exception dans le corpus des *Discours Sacrés*, car le 'nous' de modestie n'y est pour ainsi dire jamais mis en relation avec les remèdes et les thérapies révélés par le dieu.

184 Lorsqu'Aristide rêve (ἐδόκουν, ἔδοξα, I, 7; 10; 15; 56; II, 17; III, 30 etc.; ἐπενόησα, V, 53), se souvient (μémνημαι, I, 66; 71; II, 10; 26; 41; 54; III, 3; 26; IV, 18; 43 etc.), est alité (ἐκέιμην, II, 34) ou couché (ἐγκατεκεκλίμην, II, 71; III, 7; κατεκείμεν, III, 16 etc.), vomit (ῥιμουν, ἐμείν I, 28; II, 34 etc.), se réveille (ἀφουπνίζω, I, 56; IV, 40; 56; V, 8; 31; 35 etc.), ressent telle ou telle sensation (ἤσθανόμην, ἤσθόμην, I, 6; 75; II, 22; 39; IV, 56 etc.), les verbes sont toujours en 'je'. Cette stabilité est remarquable. Si le 'nous' était équivalent au 'je' pour la « redende Person » (cf. SCHMID, loc. cit.), le texte n'aurait pas manqué de faire apparaître çà et là quelques 'nous' pour décrire les activités strictement personnelles d'Aristide. Or, à part quelques occurrences isolées qui peuvent, on va le voir, s'expliquer autrement (en dehors de la modestie déjà relevée plus haut), il n'en est rien. Les récits de visions, de révélations et de réceptions d'oracles sont toujours en 'je' (cf. I, 17; II, 40–44; IV, 97; 101; 107; V, 30 etc.), sauf si le rêve fait intervenir d'autres personnages.

dessinent très nettement autour d'Aristide une appartenance, un groupe, une domesticité, une maisonnée et une famille. Lorsqu'il agit, voyage, décide, organise, travaille, Aristide n'est jamais seul. Lorsqu'il est malade et souffre, il est aussi toujours entouré d'amis, de médecins, de serviteurs et d'esclaves, parfois continuellement présents à son chevet¹⁸⁵. Rien de plus naturel, en conséquence, que cet entourage humain apparaisse dans la narration, notamment par l'emploi du 'nous' comme pluriel réel.

On peut distinguer plusieurs sortes de ces 'nous' narratifs. Il y a d'abord les 'nous' d'un grand propriétaire et de sa famille¹⁸⁶. Il y a ensuite les 'nous' des voyages, car Aristide ne se déplace jamais seul¹⁸⁷. Le texte fait apparaître

185 Aristide n'est jamais seul. Il est entouré de serviteurs, de domestiques (οἰκέται, I, 31; 75; II, 38; 56; 61; III, 16; IV, 34; 94; V, 8; 13), d'esclaves (παῖδες, IV, 34), d'amis (φίλοι, I, 56; 63; 64; II, 20; 41; 51; 52; III, 2; 49; 50; IV, 30; 36; V, 32; 43), de familiers (εἰωθότες, III, 2), d'intimes (ἐπιτήδαιοι, I, 10; 66; 76; II, 1; 12; V, 6; 30; 60), de compagnons (ἐταῖροι, II, 20; 72; 76; IV, 55; V, 57; οἱ σὺν ἑαυτῷ, II, 81; οἱ ἐμοί, IV, 5; V, 38; ἀκόλουθοι, V, 14; 28), d'une maisonnée d'enfants (παῖδες, IV, 10), de conseillers (σύμβουλοι, II, 73), de médecins (ιατροί, I, 57; 73; II, 5; 20; 34), de scribes qui, au moins lorsqu'il est malade, écrivent sous sa dictée (cf. II, 2 et V, 66 où le scribe s'appelle Eudoxe), d'envoyés (οἱ πεμφθέντες παρ' ἐμοῦ, IV, 79; 98), de notaires, d'avocats et de défenseurs (ἀγοράριοι, IV, 77; 94; σύνδικοι, IV, 92). En IV, 97, Aristide évoque Alcimos, son intendant (διοικητής). En IV, 105, il raconte que "les miens" ont effectué en son absence, pour son compte, l'achat de la propriété du Laneion (τοῦτο τὸ χωρίον πριαμένων ἐμοὶ τῶν ἐμῶν). Il arrive, lorsqu'Aristide voyage, que ses serviteurs soient envoyés en avant de lui, chargés de bagages, pendant que d'autres restent à ses côtés (V, 1-10). Aristide envoie parfois des enquêteurs (οἱ πρὸς τῇ ζητήσει, III, 44), ou des gens qui doivent se mettre en quête d'oies (οἱ σκεψόμενοι, III, 45), pour effectuer un sacrifice ordonné par Isis. Ailleurs, Aristide signale que des gens l'escortent (οἱ παραπέμποντες, III, 49). Sur l'entourage humain d'Aristide, voir aussi l'introduction de FESTUGIÈRE, *Aelius Aristide. Discours Sacrés*, 13-16 et PERNOT, *Les Discours Sacrés*, 376-377.

186 Aristide parle ainsi de "notre domaine" (χωρίον ἡμέτερον, I, 69). On retrouve la même expression en III, 42 sur la propriété du Laneion. En II, 37, Aristide évoque "ceux qui savent si peu que ce soit de nos affaires (μικρόν τι τῶν ἡμετέρων)". Le 'nous' inclut ici, de manière proleptique, la famille et la domesticité d'Aristide, évoquée peu après en II, 38. Voir aussi IV, 73 ("notre condition de fortune (τὸ ἡμέτερον) avait changé du tout au tout"); 108.

187 Il s'agit des 'nous' narratifs en relation avec les voyages et déplacements d'Aristide, ou avec ses différents séjours dans les cités de l'Asie Mineure. Voici quelques-uns des 'nous' des voyages que FESTUGIÈRE rend par des 'je': "Nous nous en allions (ἀπῆειμεν) donc par le bateau qui fait le service de Smyrne" (II, 11); "Notre hôte Rufus (ὁ ξένος ἡμῶν ὁ Ροῦφος) (...) était tout stupéfait de nous (παρ' ἡμῶν) entendre lui faire connaître à l'intérieur de la maison ces conditions du dehors" (II, 15); "Le dieu nous (ἡμᾶς) dispense de naviguer vers Chios, (...) et je rêvais (ἔδοξα) que le navire était fendu en deux, (...) puis (le dieu) nous (ἡμᾶς) ramena vers Smyrne. Quand nous fûmes arrivés (ἐγενόμεθα) à Smyrne, le dieu

aussi les *'nous'* d'un grand malade et de sa suite. Quand Aristide souffre, toute sa domesticité souffre avec lui¹⁸⁸. Le discours IV contient de nombreux *'nous'* qu'on peut appeler *'nous'* d'un homme politique, entouré de ses avocats et conseillers¹⁸⁹. Il convient de relever aussi la cohérence des alternances entre

m'apparaît (φαίνεται μοι)...” (II, 17–18; à noter ici l'alternance parfaitement logique entre les déplacements d'un groupe, en *'nous'*, et l'activité onirique d'une personne, en *'je'*; seul le dernier *'nous'*, ἐγενόμεθα, est correctement traduit par FESTUGIÈRE); “*Quand nous fûmes arrivés* (ἐγενόμεθα) *au bord du fleuve ...*” (II, 21); “*Quand nous fûmes donc descendus* (κατήλθομεν) *à Élaïa, nous longions* (παρήμην) *la ville de l'extérieur vers le port*” (II, 54); “*Nous tentions* (ἐπεχειρούμεν) *donc (la traversée) par bateau*” (II, 64); “*Après un an et quelques mois, nous partîmes* (ἤλθομεν) *pour un séjour durable à Pergame*” (II, 70); “*Nous partîmes* (ἀνεχωρήσαμεν) *donc avec bon courage de Lébédos, puisqu'il plaisait ainsi au dieu*” (II, 13); “*Nous séjournions* (διήγομεν) *alors dans le voisinage du temple de Zeus Olympien (de l'Aisépos)*” (IV, 1); “*Sous la conduite du dieu, nous visitions* (εἰσήλθομεν) *des villes*” (IV, 9); “*Nous arrivons* (γυγνόμεθα) *à Smyrne*” (IV, 85). “*Nous nous rendons* (ἀπηντῶμεν) *à Pergame*” (IV, 89); “*Nous fîmes donc route* (ἐξήειμεν) *pour Pergame*” (V, 1). “*Quand nous fûmes arrivés* (ἐγενόμεθα) *à Smyrne ...*” (V, 29); “*Car, quand nous fûmes* (ῆμεν) *à Cyzique et, après cela, quand nous en revînmes* (ἐπανήλθομεν), (...) *j'eus plus de force que jamais* (ἐρρωμενέστατα ἐμαυτοῦ διετέθην)” (V, 48). Voir aussi VI, 1, qui est sans doute aussi un *'nous'* des voyages, autant du moins que l'état fragmentaire du vie discours permet de le supposer. En revanche, FESTUGIÈRE traduit correctement, on ne sait pourquoi, les *'nous'* des voyages en I, 69–70; II, 16; 18; 52; 66–68; IV, 32; 66; V, 2; 4; 6; 19; 32, parfois dans le voisinage immédiat d'autres *'nous'* des voyages, qu'il rend par des *'je'*.

188 Aristide est un “grand” malade, non seulement à cause de la gravité du mal qui parfois le terrasse et dont le dieu toujours le délivre, mais aussi du fait de la riche domesticité qui l'entoure. Ces *'nous'* incluent les médecins, esclaves, serviteurs et domestiques présents à ses côtés et à son chevet. Les *'nous'* de I, 57, rendus par des *'je'* chez FESTUGIÈRE, incluent manifestement le médecin venu à son chevet et qui, écoutant de la bouche d'Aristide le récit du songe, “*céda avec bon sens au dieu*” (αὐτός τε ὑπεχώρει νοῦν ἔχων τῷ θεῷ), c'est-à-dire se rangea aux prescriptions thérapeutiques indiquées par Asclépios. Voir aussi II, 28; 35 (“*Sur quoi (le sacristain) Asclépiacos raconte ce qu'avait vu Philadelphos, et Philadelphos lui-même, mandé par nous* (ὑφ' ἡμῶν κληθεῖς), *répète le même récit. Comme les deux songes concordaient, nous utilisâmes dès lors le remède* (ἐχρώμεθα ἥδη τῷ ἰάματι) *et j'en bus* (ἐπιον) *une quantité telle qu'on n'avait jamais fait auparavant*”; les *'nous'* incluent ici Aristide et le médecin Théodotos nommé en II, 34; le pluriel ἐχρώμεθα exprime une décision “médicale” commune d'Aristide et de son médecin, sous l'inspiration du dieu, mais c'est Aristide seul qui boit le remède, comme le montre le singulier ἐπιον).

189 Le long passage du discours IV, qui, dans l'édition de FESTUGIÈRE, est intitulé “Faveurs d'Asclépios dans les affaires d'amnistie”, fait apparaître de nombreux *'nous'*. Ces *'nous'* incluent probablement les avocats et conseillers d'Aristide, évoqués explicitement çà et là au cours de la narration. “*Nous et les magistrats, nous nous résolûmes au cours d'une délibération commune ...* (βουλευομένοις ἡμῖν τε καὶ τοῖς ἀρχουσιν)” (IV, 74; les avocats,

le 'je' et le 'nous' lorsque, dans la narration (soit de la réalité, soit d'un rêve), d'autres personnages interviennent¹⁹⁰. Ces 'nous' narratifs, en somme, sont pleinement cohérents avec la nature des événements racontés.

2.5.2.4 Quelques 'nous' surprenants

Regardons maintenant de plus près quelques 'nous' surprenants. Ils sont déroutants, certes, mais non nécessairement incohérents. Leur qualité *surprenante* varie d'ailleurs en fonction de la perception subjective du relecteur moderne. De toute évidence, ils ne l'étaient pas pour les Anciens. J'ai retenu ici les exemples qui m'ont semblé les plus étonnants. Ils sont de tout évidence trop

ἀγοραῖοι, sont évoqués en IV, 77 ; en IV, 78–79 sont mentionnés “mes envoyés”, οἱ πεμφθέντες παρ' ἐμοῦ). “*Nous fîmes (διεκέμεθα) donc plus embarrassés encore qu'auparavant, car il ne me suffisait pas (οὐ γὰρ ἔμοιγε ἦρκει) d'avoir été couvert d'un vain honneur*” (IV, 80). “*Nous montrons (δείκνυμεν) alors la lettre (au proconsul d'Asie, Sévère), nous étant adressés à lui d'abord (ἐντυχόντες πρώτῳ)*” (IV, 85). Voir aussi IV, 83 ; 92 ; 93 ; 96. Le 'nous' de IV, 98 (“*Pollion lut la lettre et, une occasion favorable lui ayant été offerte à notre sujet (περὶ ἡμῶν) (...), il ordonna (au légat) d'aller au tribunal*”) inclut les envoyés d'Aristide, οἱ πεμφθέντες, évoqués peu auparavant. En IV, 104 (“*Telles furent les dispositions du proconsul à notre endroit (πρὸς ἡμᾶς)*”), le 'nous' est proleptique et inclusif des “miens”, οἱ ἐμοί, évoqués en IV, 105. Les 'nous' de V, 34 (“*Alors que nous eûmes quitté (ἀπηλλάγημεν) le Conseil et que nous nous trouvâmes (ἦμεν) au bain, quelqu'un m'apprend (τις ἀγγέλλει μοι) que ...*”) sont aussi inclusifs d'un certain entourage du scripteur, entourage qui relève du monde politique ou du monde des affaires. Dans son institution de chœurs publics (cf. IV, 43–47), Aristide est un mécène, mais il est entouré d'agents et d'exécutants, inclus très certainement dans les 'nous' de IV, 44 (ἀπέδομεν) et 45 (ἐστήσαμεν).

- 190 Par exemple en I, 10–12 où, dans son rêve, Aristide rencontre “l'un de ses intimes” (τινα τῶν ἐπιτηδείων, I, 10), qui est ensuite inclus dans les 'nous' du récit. Voir aussi les 'nous' de I, 20–21, inclusifs du “*petit jeune homme*” (νεανίσκος), évoqué en I, 20. En I, 72, les 'nous' réunissent Aristide et Zozime, son nourricier. En II, 8–9, les 'nous' incluent Zozime, le nourricier d'Aristide, à qui apparaît aussi le dieu (cf. II, 9). Le 'nous' de II, 13 (ἐποιοῦμεν) inclut au moins la personne évoquée peu auparavant (τινος), chargée de tirer Aristide hors de l'eau, une fois que la barque a été renversée et coulée, selon les indications du dieu. En IV, 60–61, Aristide rêve qu'il rencontre Sophocle, d'où un 'nous', inclusif de Sophocle, qui apparaît en IV, 61. Le 'nous' de IV, 62, que FESTUGIÈRE traduit par un 'je', doit être compris de la même manière, soit inclusif de Sophocle, soit d'un autre personnage rencontré en rêve. En IV, 107, le 'nous' (ἡμῶν) de la citation au style direct a été, on ne sait pourquoi, rendu en 'je' par FESTUGIÈRE. Pourtant ce 'nous' fait clairement sens, car il inclut les deux protagonistes de la conversation, Rufinus et Aristide. Signalons aussi l'apparition de quelques 'nous' inclusifs des contemporains (cf. IV, 27–28 : “*les Grecs de notre temps (ἐφ' ἡμῶν)*”; “*les orateurs de notre temps (ἐφ' ἡμῶν)*”), que FESTUGIÈRE traduit par des 'je', et d'un *pluralis sociativus*, correctement rendu par FESTUGIÈRE, en III, 23.

isolés pour permettre de bâtir une théorie comme celle de DICK ou de SCHMID, d'autant qu'ils peuvent s'expliquer autrement, on va le voir, en fonction du contexte.

En I, 65, les prescriptions médicales d'Asclépios sont énoncées avec un pluriel: *“Bien des prescriptions paradoxales nous furent données (ἐπετάχθημεν) par le dieu”*. Ce ‘nous’ pourrait à vrai dire inclure Zozime, le nourricier d'Aristide, qui lui aussi reçoit, de la part du dieu, la même révélation des remèdes à appliquer (cf. I, 66). Mais les esclaves et domestiques infirmiers, chargés de préparer ces remèdes (cf. I, 66) et de s'occuper du malade, pourraient être eux aussi compris dans ce pluriel¹⁹¹.

En I, 66, Aristide raconte la guérison de la tumeur au bas-ventre, obtenue précisément par le remède qui lui fut indiqué en songe par Asclépios en même temps qu'à Zozime :

C'était un certain remède dont je ne me rappelle plus (οὐ μέμνημαι) le détail, si ce n'est qu'il y entraît du sel. Dès que nous l'eûmes répandu (ὡς δὲ ἐπεπάσαμεν), la plus grande partie du volume s'écoule aussitôt.

I, 66

FESTUGIÈRE traduit ce dernier ‘nous’ par un ‘je’ (*“dès que je l'eus absorbé”*), mais le verbe ἐπιπάσσω signifie *répandre*, c'est-à-dire, en quelque sorte, *oindre*, et non avaler. Il ne s'agit sans doute pas d'un remède oral. Le ‘nous’ du verbe ἐπεπάσαμεν inclut les infirmiers et serviteurs, qui l'ont confectionné puis appliqué sur la partie malade. Aristide n'est tout simplement pas seul pour mener à bonne fin l'exécution des instructions thérapeutiques d'Asclépios.

191 On peut ajouter les ‘nous’ étonnants de I, 60 (je modifie légèrement la traduction de FESTUGIÈRE, qui rend par des ‘je’ tous les ‘nous’ de cette phrase): *“Cependant, malgré toutes les diètes elles-mêmes, celles qui ont précédé et celles qui ont suivi durant cet hiver-là, et que nous avons endurées (τὰς ἀστίαις γενομένας ἡμῖν), nous avons passé (διημερεύσαμεν) tout (notre) temps d'une façon quasi paradoxale, écrivant, discourant, revoyant les écrits (γράφοντες τε καὶ λέγοντες καὶ τὰ γεγραμμένα ἐξετάζοντες). Et prolongeant (παρατείναντες) le plus souvent les veilles au-delà du milieu de la nuit, puis chaque lendemain, revenant (πράξαντες) de nouveau au régime accoutumé, nous prenions alors (nos) repas, dans la quantité qu'on a dite (οὕτω τροφὴν ἡρούμεθα ὅσην δὴ)”*. Il ne s'agit probablement pas de ‘nous’ de modestie. Ces ‘nous’ incluent plutôt la domesticité et les serviteurs qui s'occupent d'Aristide, qui veillent sur lui et avec lui, d'autant que pour discourir (λέγοντες) on peut difficilement être tout à fait seul. Peut-être Aristide dictait-il (cf. γράφοντες), durant la nuit, ses écrits à un scribe. Ces ‘nous’ suggèrent en tout cas que lorsqu'Aristide veille, toute la maison veille.

Enfin, le pluriel ἐχρώμεθα, qui apparaît en II, 38, est étonnant, mais il est cohérent, car le récit indique que ce n'est pas seulement Aristide qui tombe malade, mais aussi plusieurs de ses domestiques. Ceux-ci en conséquence usent également des services de médecins venus de la ville (ιατροὶ δὲ ἐφοίτων ἐξ ἄστέος), et de leurs assistants (ἀκόλουθοι)¹⁹².

Avant de conclure, observons brièvement le comportement du 'nous' dans les *Hymnes en prose* d'Aelius Aristide. Ces textes ne sont pas sans parenté avec les *Discours Sacrés*, car ils ont également, comme ces derniers, une portée religieuse. La plupart de ces *Hymnes* sont en effet adressés à des dieux, et Aristide les a composés pour rendre hommage à la divinité ou pour s'acquitter d'un vœu. Ces hymnes sont des discours destinés à être prononcés au cours d'une cérémonie publique. Pour Aristide, ce sont au plus haut point des actes de piété¹⁹³.

On retrouve dans ces *Hymnes* la même typologie du 'nous' que l'étude des *Discours Sacrés* a permis de mettre en évidence, à l'exception toutefois du 'nous' d'auteur. Celui-ci en effet, étant donné la destination de ces *Hymnes*, n'y a pas vraiment sa place. En revanche, c'est plutôt le pluriel réel 'nous', inclusif de

192 À côté de ces 'nous', relevons quelques passages étonnants d'alternance entre le 'nous' et le 'je' dans la même phrase, révélatrices de l'agilité et de la souplesse de la langue grecque antique. En II, 9, Aristide passe allègrement du 'nous' d'auteur au 'nous' des voyages ("Pour l'instant, commençons (ἀρχώμεθα) par ce point entre autres : comment, lorsque nous fûmes arrivés (ἐγενόμεθα) au sanctuaire, le dieu apparut à (mon) nourricier"). En II, 17–18 ; 35 ; IV, 27 ; 80 ; 87 ; 92–93 se rencontrent, dans le tissu de la narration, des enchevêtrements du 'nous' d'un groupe (pluriel réel) et du 'je'. En III, 26, Aristide mélange le 'nous' d'auteur et le 'je', en IV, 47, le 'nous' de modestie et le 'je'. La plupart de ces passages ont été déjà cités plus haut.

193 Les dix *Hymnes en prose* correspondent aux discours 37 à 46 de l'édition KEIL (cf. *supra*, 110 n. 167). Ils ont été récemment traduits en français et commentés par GOEKEN dans son ouvrage *Aelius Aristide et la rhétorique de l'hymne en prose*. L'introduction historique présentée par cet auteur (op. cit., 39–61) explique les conditions de production et de réception de ces textes. « Avant d'être une œuvre littéraire destinée à des lecteurs, l'hymne est un discours épictétique prononcé en situation » (GOEKEN, op. cit., 45). « Les hymnes du sophistes sont conçus pour être récités et ils ne décrivent pas une cérémonie fictive » (op. cit., 59). Ces hymnes ont par ailleurs toujours deux publics, la divinité et l'auditoire humain (cf. op. cit., 60). Il est à noter que la traduction française de ces *Hymnes*, réalisée par GOEKEN, rend correctement le singulier et le pluriel de la première personne. Sur ces textes, on pourra consulter aussi GOEKEN, *La rhétorique du "moi" dans les Hymnes d'Aelius Aristide*, 121–138 ; ID., *Pourquoi furent composés les hymnes en prose d'Aelius Aristide ?*, 189–204 et RUTHERFORD, *Aristides and the Prose Hymn*, 199–219.

l'audience, que l'on rencontre très fréquemment. Ce '*nous*' permet à Aristide d'entraîner ses auditeurs dans l'action oratoire elle-même. Le sophiste n'est plus seul à louer le dieu, mais il le fait alors avec son auditoire, rendu, par le '*nous*' inclusif, participant de la performance hymnique¹⁹⁴. La signification inclusive de ces '*nous*' est par ailleurs confirmée par des procédés littéraires parallèles, qui ont la fonction d'interpeler l'audience¹⁹⁵. Le '*nous*' est encore

194 Au début de l'hymne à Dionysos, Aristide invite l'auditoire à se considérer capable d'éloquence. La performance rhétorique de l'éloge devient alors aussi la sienne propre : *"Les hymnes et les discours parfaits sur Dionysos, laissons-les (παρώμεν) à Orphée et à Musée (...), et, de notre côté (αὐτοὶ δέ), (...) adressons-nous (προσείπωμεν) au dieu de [notre] langage mesurée"* (XLI, 2). *"Voici pour toi, (...) ô Zeus (...), ce que nous faisons monter (ἀνάγομεν) jusqu'à toi en guise de présent"* (XLIII, 1). *"Tâchons (πειραθώμεν) de régler (...) [notre] dette envers le dieu"* (XLIII, 3). Mais entre ces deux occurrences du '*nous*', en XLIII, 1 et 3, le '*je*' de l'auteur apparaît, lorsqu'Aristide évoque le vœu qu'il a fait à Zeus (XLIII, 2). Ce vœu est redit ensuite en '*nous*'. Cet artifice permet *a posteriori* de rendre l'audience solidaire des engagements antérieurs du sophiste : *"Puisque nous avons fait un vœu (εὐξάμεθα) et qu'il ne saurait en être autrement ..."* (XLIII, 4). En XLV, 14 (*"Nous nous acquittons d'un vœu (εὐχὴν ἀποπληροῦντας), puisque nous avons été sauvé (ἐπειδὴ περ ἐσώθημεν)"*), le salut reçu personnellement par Aristide devient celui de toute l'assemblée, qui est alors invitée à rendre grâce au dieu Sarapis, comme si elle avait bénéficié avec Aristide de cette même intervention salutaire et s'était retrouvée en conséquence liée par le même vœu. Voici enfin deux exemples intéressants d'alternance entre le '*nous*' inclusif de l'audience et le '*je*'. Aristide, qui a sans doute préparé son texte avec soin, feint une certaine improvisation : *"Mais alors que nous faisons mémoire de Léo (ἐμνήσθημεν), me sont venues à l'esprit (εἰσῆλθέ με) toutes les autres affaires amoureuses qu'il a aidé son frère à mener"* (XLVI, 15). *"Mais je vois (ὄρω) qu'il nous (ἡμῖν) reste à traiter des deux divinités, le fils et la mère"* (XLVI, 32). On rencontre d'autres '*nous*' inclusifs de l'assemblée par exemple en XXXVII, 11; XXXIX, 18; XLI, 9; XLIV, 2; 18; XLV, 15; 16; XLVI, 9; 16; 35; 37.

195 L'audience est fréquemment apostrophée en '*vous*'. *"La manière dont je dois l'exposer (ποτὲ χρὴ με διαθέσθαι) devant vous (μεθ' ὑμῶν) me jette dans l'effroi. Devons-nous être persuadés, nous aussi (καὶ ἡμᾶς), (...) des souffrances des dieux?"* (XLVI, 32). Voir aussi XLVI, 1; 2 (suivi, en XLVI, 3, d'un '*nous*' inclusif de l'audience); XLVI, 31. Il faut relever également la fréquence des questions rhétoriques, comme dans le passage qui vient d'être cité. Ces questions sont des interpellations de l'auditoire et elles ont la fonction de le rendre ainsi acteur de la performance oratoire. *"Quel plus grand signe de la puissance [d'Athéna] faut-il citer?"* (XXXVII, 17). *"À qui au monde la déesse [Athéna] n'est-elle pas profitable?"* (XXXVII, 26). *"Quand un dieu a proposé le sujet, qu'est-ce qui doit l'emporter, la peur ou la confiance?"* (XXXVIII, 3). Voir aussi XXXVII, 19; 20; 26; 28; XXXIX, 1; 4; 7; 12; XL, 10 (immédiatement suivi d'un '*nous*' inclusif de l'audience); 12; 13; 14; XLI, 5 (question rhétorique en '*tu*'); XLII, 3; 9; XLIII, 3; XLV, 6; 7; 16; 20; XLVI, 10; 25; 26; 29; 30. En XLIII, 6 cependant, les questions rhétoriques sont adressées, non à l'auditoire, mais aux Muses, filles de Zeus. Sur les questions rhétoriques chez Polybe, cf. *supra*, 88 n. 119.

parfois le 'nous' d'un groupe particulier, par exemple celui des humains, des mortels, opposés aux dieux, ou celui des prosateurs, opposés aux poètes¹⁹⁶. Mais le 'je' d'Aristide est également fréquent. C'est le 'je' de l'auteur littéraire. C'est aussi parfois le 'je' du narrateur, qui par exemple raconte comment il a, en songe, reçu du dieu l'ordre de composer le discours¹⁹⁷. Enfin, il est remarquable d'observer dans les *Hymnes* l'apparition du 'nous' de modestie. Comme dans les *Discours Sacrés*, Aristide l'emploie lorsqu'il expose les faveurs qu'il a reçues des dieux – surtout d'Asclépios – en particulier ses succès dans les discours¹⁹⁸.

-
- 196 Ce 'nous' équivaut le plus souvent au 'nous' de l'audience, mais il considère l'audience d'une manière particulière, comme opposée à un autre groupe. Parfois, c'est le 'nous' des humains, donc plus large et plus universel, cf. XXXVII, 8; 19; 27; 28; XXXVIII, 4; 20; 23; XXXIX, 2–5; XL, 9; 10; 12; XLII, 21; 23; 29; XLV, 1; 4; 5; 6; 8; 9; 11; 13; 14; 17–32; XLVI, 39.
- 197 Les discours prescrits ou prédits en songe à l'orateur sont les discours *Athéna* (XXXVII), *Les Asclépiades* (XXXVIII), *Héraclès* (XL) et *Dionysos* (XLI) (sur ce point, voir GOEKEN, *Aelius Aristide et la rhétorique de l'hymne en prose*, 40–42). Comme dans les *Discours Sacrés*, lorsqu'Aristide évoque ses rêves, il ne parle jamais en 'nous' mais emploie toujours le 'je'. "Un rêve divin est venu à moi (μοι) pendant la nuit" (XXXVIII, 1). "Je rêvais (ἐδόκουν)" (XL, 22). En revanche, le syntagme "notre discours" est fréquent (par exemple ὁ παρ' ἡμῶν λόγος), avec, de la sorte, un 'nous' inclusif de l'audience (cf. XXXVIII, 24; XL, 22; XLV, 32; XLVI, 4). Un passage particulièrement frappant se rencontre en XL, 22, où Aristide, dans la même phrase, parle de "notre discours" et de "mon rêve". C'est la raison pour laquelle, dans l'ouverture de l'hymne à Athéna (XXXVII, 1), la traduction de GOEKEN est sans doute à rectifier. Celui-ci traduit "Ἐστω τοίνυν ἡμῖν ὕπαρ τὸ ὄναρ par "Eh bien, que notre songe soit réalité!". Une traduction plus juste serait par exemple: "Eh bien, que pour nous [mon] songe soit réalité!". Aristide exprime ici le souhait que l'expérience personnelle de son rêve se traduise maintenant, à destination de l'assemblée réunie devant lui, en un discours aussi clair que le rêve lui-même. Le rêve n'est pas celui de l'assemblée. Le discours en revanche deviendra le sien (à vrai dire, on aurait pu aussi y lire un 'nous' de modestie, mais Aristide, me semble-t-il, aurait alors écrit ἡμῶν au lieu de ἡμῖν – sur le 'nous' de modestie, voir la note suivante).
- 198 C'est dans la *Causerie en l'honneur d'Asclépios* (XLII) que la présence du 'nous' de modestie est la plus frappante. Dans ce discours, Aristide «s'adresse à un petit auditoire, composé peut-être de fidèles ou d'amis» (GOEKEN, op. cit., 475). C'est donc un auditoire avec lequel l'orateur se sent en confiance, et devant lequel il peut évoquer assez librement les faveurs personnelles reçues d'Asclépios – toutefois sans se départir du 'nous' de modestie. "Toi que nous avons invoqué bien des fois de bien des manières (πολλὰ δὴ πολλάκις (...) κληθεὶς ὑφ' ἡμῶν) (...), combien nous étions heureux et impatients (ὥς ἀσμένους καὶ ὑπερποθεῖσιν), lorsque tu nous (ἡμῖν) as accordé, comme au sortir d'une mer grosse (...), de retrouver un havre paisible" (XLII, 1). Le 'nous' de modestie se poursuit en XLII, 2–3. En XLII, 3, on observe un mélange remarquable du 'nous' de modestie et du 'je', ce qui montre que le 'nous' de modestie n'est pas stable: "Et si, du moins en ce qui nous concerne (ἡμῖν), la

Concluons ce bref survol de morceaux choisis de l'œuvre d'Aelius Aristide. Certains '*nous*' de ces textes résonnent, certes, de manière étrange à nos oreilles modernes, en particulier dans leur enchevêtrement avec le '*je*'. On peut comprendre que FESTUGIÈRE, en conséquence, ait été poussé à les rendre par des '*je*'. Pourtant, une observation ciblée du comportement du '*nous*' dans les *Discours Sacrés* et dans les *Hymnes en prose* permet d'en montrer la cohérence et d'en esquisser une typologie. Le '*nous*' de modestie y a une place de choix¹⁹⁹.

pratique des discours eux-mêmes [nous] paraît être venue du dieu lui-même, à mon avis (οἶμαι), il n'y a pas de plus beau moyen d'exprimer sa reconnaissance au dieu que de recourir aux discours" (XLII, 3). On retrouve ensuite le '*nous*' de modestie: "*En ce qui nous concerne (ἡμεῖς τοίνυν), ce n'est pas une seule fois que nous avons obtenu (ἐτύχομεν) ce bienfait*" (XLII, 6). Il se poursuit sur XLII, 7–11, où Aristide raconte les bienfaits du dieu touchant à sa santé, puis il laisse la place au '*je*': "*Ce sont des enseignements (μαθήματα δὲ ἡμῖν) qu'Asclépios [nous] a prescrits, des chants, des sujets de discours, et en outre les idées en elles-mêmes ainsi que le style (...). Or je conclurai (κατακλείσω) donc là [mon] discours*" (XLII, 11). Le même mélange du '*je*' et du '*nous*' de modestie apparaît en finale de l'hymne: "*Et il n'est pas une cité, pas un simple particulier, pas une autorité qui, même sans s'être beaucoup entretenu avec nous (ἡμῖν ὁμιλήσας), ne [nous] ait salué par un éloge aussi développé que possible: et ce n'était pas là, à mon avis, l'œuvre de mes discours (οὐ τῶν ἐμῶν, οἶμαι, λόγων), mais la tienne, ô seigneur!*" (XLII, 13; voir aussi 15). D'autres occurrences du '*nous*' de modestie sont à relever par exemple en XXXIX, 7; XLVI, 42. Le '*nous*' inclusif de l'assemblée et le '*nous*' de modestie peuvent aussi apparaître de manière très rapprochée, comme par exemple dans l'hymne en l'honneur de Sarapis, où l'on rencontre d'abord le syntagme "*notre discours*", ἡμῶν τὸν λόγον (XLV, 32) (avec un '*nous*' inclusif de l'audience), puis, immédiatement après, l'énoncé "*ô maître de la plus belle des cités, (...) ô lumière commune à tous les hommes, toi qui nous es récemment apparu (ἡμῖν τε δὴ πρῶην περιφανῶς γενόμενος!)*" (XLV, 33).

- 199 L'utilisation du '*nous*' de modestie chez Aelius Aristide n'a pas seulement une dimension sociale, c'est-à-dire en tant que procédé littéraire pour rendre supportable l'éloge de soi-même. Il a aussi sans doute une dimension religieuse. Aristide y recourt par égard et reconnaissance envers le dieu qui lui procure une telle gloire, afin de ne pas lui être désagréable. Par ailleurs, on peut relever, dans le genre oratoire, une évolution de l'emploi du '*nous*' de modestie quand on passe du discours *Sur l'Échange* d'Isocrate aux *Discours Sacrés* d'Aelius Aristide. Le '*nous*' de modestie est un artifice littéraire qui a pris peu à peu son essor, semble-t-il, et a fait l'objet de développements surtout à l'époque hellénistique (on a déjà remarqué la discrétion avec laquelle il est mis en œuvre chez Homère et les Tragiques; notons par ailleurs qu'il est entièrement absent des discours *Sur la Couronne* de Démosthène et *Contre Ctésiphon* d'Eschine). Cet aspect pourrait être confirmé ou nuancé par une enquête sur l'ensemble de la littérature oratoire antique, des orateurs attiques aux derniers représentants de la sophistique. Disons ici que ce qui nous étonne, nous modernes, c'est l'utilisation aléatoire et sporadique du '*nous*' de modestie. Aujourd'hui, un auteur, tenant des propos qui d'une manière ou d'une autre pourraient être compris

Il n'y a pas d'anarchie dans le mélange des deux nombres à la première personne. Le '*nous*' y est toujours doté d'une signification différentielle par rapport au '*je*'. En dehors des '*nous*' d'auteur (dans les *Discours Sacrés*), des '*nous*' inclusifs de l'audience (dans les *Hymnes*) et des '*nous*' de modestie (tant dans les *Discours Sacrés* que dans les *Hymnes*), la narration (essentiellement dans les *Discours Sacrés*) suggère autour d'Aristide la présence de différents groupes humains (familial, domestique, médical, religieux, politique, etc.), dont les '*nous*' narratifs sont, de manière implicite mais logique, le reflet.

3 Le genre épistolaire

Nous abordons maintenant la dernière étape de notre enquête sur l'emploi de la première personne du pluriel dans la littérature grecque de l'Antiquité. Avec l'examen du genre épistolaire, nous serons ramenés au point de départ de ce parcours. L'exploration de ce genre littéraire devra en définitive nous permettre, aidés des conclusions de l'étude des autres genres, de mieux saisir le sens des '*nous*' dans les épîtres pauliniennes.

Après une brève introduction, nous explorerons plusieurs catégories de lettres, d'abord les modèles proposés dans les traités d'épistolographie, puis quelques lettres privées et lettres d'affaires sur papyrus, et enfin quelques lettres littéraires et philosophiques. Avant de nous tourner vers les lettres de Paul de Tarse, nous tirerons un bilan de cet examen.

3.1 Introduction

Proposons d'abord, dans cette brève introduction, une classification de la littérature épistolaire. Nous dirons ensuite quelques mots sur les lettres royales hellénistiques.

3.1.1 Classification de la littérature épistolaire

Nous distinguerons deux grands ensembles dans la documentation épistolaire, les lettres *littéraires* d'une part, et les lettres *documentaires* d'autre part²⁰⁰.

comme un éloge de lui-même, utiliserait sans doute de manière plus stable le '*nous*' de modestie, sans le mélanger continuellement avec le '*je*' – du moins pas dans une même phrase.

200 À côté de ces deux groupes, ZILLIACUS distingue un troisième ensemble, celui que forment les lettres écrites par des expéditeurs peu lettrés. « Hierbei gilt es die literarischen Episteln einerseits von den dokumentären, andererseits von den illiteraten Briefen zu

Les lettres dites *littéraires* sont des textes qui généralement ont été à l'origine destinés et expédiés de manière personnelle et ponctuelle à des correspondants réels, dont les noms sont éventuellement indiqués dans l'*adscriptio*, mais pour lesquels, dès le départ ou secondairement, l'expéditeur a pensé aussi à un lectorat plus large. Moyennant d'éventuelles retouches et corrections, ces textes ont été ensuite *publiés*, s'inscrivant ainsi dans un projet littéraire et/ou philosophique. Exceptionnellement, la forme épistolaire peut n'être qu'un prétexte. En ce cas, l'expéditeur, le(s) destinataire(s) et le contexte sont fictifs.

Les lettres *documentaires*, quant à elles, peuvent être dites *non littéraires*, non en ce sens qu'elles sont dépourvues de qualités littéraires, mais parce qu'elles ont été initialement écrites en dehors de toute visée *éditoriale*, ou qu'elles n'ont pas fait l'objet par la suite d'un projet *éditorial*. Elles ne procèdent que du désir de rejoindre *ponctuellement* et *personnellement* un correspondant géographiquement éloigné. Leurs auteurs ont pu certes faire œuvre littéraire, respecter des conventions et notamment utiliser des modèles disponibles, par exemple ceux des traités d'épistolographie. Mais ils ont pu aussi s'en écarter. Le cadre et le contexte de l'élaboration de ces lettres sont avant tout la vie quotidienne. Il s'agit des lettres *privées* et *familiales*, d'une part, et, d'autre part, des pièces de la correspondance *administrative* et *officielle* – ces dernières, à la différence des premières, étant en général adressées, par nature, à un cercle plus ou moins large de destinataires ou d'administrés. À la correspondance *administrative* et *officielle*, on peut rattacher les lettres dites d'*affaires*, qui sont situées à mi-chemin entre le contexte officiel et la vie privée.

Cette division entre lettres *documentaires* et lettres *littéraires* reprend l'intuition de DEISSMANN, qui distinguait lettre (*Brief*) et épître (*Epistel*)²⁰¹. Mais, à la suite de BURNET, je la débarrasse du critère naïf mis en œuvre par DEISS-

scheiden» (ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 36). Ces lettres-ci constituent à vrai dire une sous-catégorie du second ensemble, celui que forment les lettres *documentaires*. Les lettres émanant de scripteurs peu lettrés ont en effet même cadre et contexte de production que les lettres *documentaires*. Seul le manque de compétence littéraire du scripteur leur donne une note distincte. Elles n'en appartiennent pas moins à la catégorie *documentaire*. Sur la classification de la littérature épistolaire, voir notamment AUNE, *The New Testament and Its Literary Environment*, 158–182; BERGER, *Hellenistische Gattungen*, 1327–1329; BURNET, *Lettres et Épîtres*, 19–70; DOTY, *The Classification of Epistolary Literature*, 183–199; LUCK, *Brief und Epistel in der Antike*, 77–84; MORELLO–MORRISON (éd.), *Ancient Letters*, 1–16; SALLES, *L'épistolographie hellénistique et romaine*, 79–97; STOWERS, *Social Typification and the Classification of Ancient Letters*, 78–90; THRAEDE, *Grundzüge griechisch-römischer Briefftopik*, 1–4; WHITE, *Ancient Greek Letters*, 85–105.

201 Cf. DEISSMANN, *Licht vom Osten* (1923⁴), 193–208.

MANN, qui prétendait s'inspirer de la distinction entre nature (*Natur*) et art (*Kunst*)²⁰². Même si elle peut, dans certains cas particuliers, être indécise, la frontière entre lettre *littéraire* et lettre *documentaire* est déterminée par la réponse à la question de savoir si une lettre est inspirée, au moment de sa rédaction, par un *projet éditorial* (ou bien portée et incluse, après sa rédaction, dans un *projet éditorial*), qui lui donne alors un caractère public, ou bien si elle appartient au domaine privé. Dans le premier cas, elle est destinée à un nombre indéterminé, éventuellement illimité, de lecteurs et de relecteurs. Une lettre *littéraire* rejoint ces derniers à travers l'espace mais aussi dans le temps. Au moment de sa publication, une lettre littéraire prétend toujours poser, de manière plus ou moins explicite, les premiers jalons d'une *Wirkungsgeschichte*. En revanche, une lettre *documentaire* appartient au domaine privé. Rien n'empêche bien sûr qu'elle soit adressée à une pluralité de destinataires, généralement indiqués dans le *praescriptum*. Une lettre documentaire n'exclut pas non plus *a priori*, de la part du destinataire, la conservation et la relecture. Une lettre documentaire peut donc par là produire aussi, à sa manière, une *Wirkungsgeschichte*. Mais cette perspective n'appartient pas vraiment au projet initial de celui qui l'écrit. Une lettre *documentaire* est avant tout une communication *ponctuelle* et *personnalisée*. Elle est située et limitée dans le temps et l'espace. Elle vise un groupe humain restreint, auprès duquel elle exerce, ponctuellement, une fonction – entre autres – de *contact*.

Décrivons plus concrètement les contenus respectifs de ces deux ensembles. On peut, dans l'ensemble des lettres *littéraires*, distinguer plusieurs sous-groupes. On y trouve d'abord les recueils entièrement fictifs et artificiels, par exemple les lettres d'Alciphron, d'Aristénète, d'Elie, de Lucien, parfois sous la forme du *roman épistolaire* comme les lettres de Chion d'Héraclée²⁰³. Appar-

202 «Die Epistel unterscheidet sich von dem Brief (...) wie die Kunst von der Natur» (DEISSMANN, op. cit., 195). Sur la fécondité et les limites de la distinction de DEISSMANN, voir BURNET, *Épîtres et Lettres*, 27–30.

203 La plupart de ces pièces fictives ont été rassemblées et éditées par HERCHER, *Epistolographi Graeci* (1873). L'enquête de ZILLIACUS, qui s'applique à déterminer les origines du 'nous' de majesté, fait preuve de circonspection à l'égard de ces textes, car ils ne reflètent pas les usages de l'époque à laquelle ils prétendent se situer. «Als Herkunftszeit eines großen Teils der in der Sammlung *Epistolographi Graeci* zusammengeführten Briefe wird die (klassische und) hellenistische Zeit angegeben. Sie sind zwar bekanntlich größtenteils entweder gefälscht oder Bearbeitungen geworfen werden, zeugen jedoch für die Stiltendenzen vor allem der späteren Sophistik, wo die meisten Fiktionen das Licht der Welt erblickten. Umso wichtiger sind die echten Primärdokumente» (ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 36 et aussi 41). Dans la mesure où ces textes sont historiquement situés (le plus souvent,

tiennent aussi à la catégorie des lettres *littéraires* les lettres adressées à des correspondants réels, mais visant souvent une audience plus large, notamment par la lecture publique et/ou la publication – publication ayant lieu souvent après révisions et retouches. À ce sous-groupe appartiennent, dans une certaine mesure, les *lettres ouvertes*. Dans ces textes, le projet littéraire est mis au service d'un projet politique. Ces lettres furent utilisées à des fins de propagande et sont bien attestées dès le 4^{ème} siècle a.C. Il s'agit par exemple des lettres d'Isocrate et de Démosthène. On peut mentionner encore, dans ce même sous-groupe, les lettres de consolation ou d'exhortation, ou *lettres essais*, qui exposent en général une doctrine philosophique et/ou théologique. Elles ont été écrites pour être lues et relues dans un cercle plus ou moins large de disciples. Elles s'adressent de la sorte à un lectorat illimité. Il s'agit par exemple des épîtres d'Épicure et d'Apollonius de Tyane. Les lettres de Libanios sont aussi à rapprocher de cet ensemble, et, dans l'aire linguistique latine, les lettres de Cicéron, de Pline le Jeune et celles que Sénèque adresse à Lucilius. Enfin, peuvent être dites lettres *littéraires* certaines épîtres ou morceaux d'épîtres insérés dans les récits historiographiques, par exemple de Thucydide, de Xénophon, de Diodore de Sicile et de Flavius Josèphe. Les pièces de ce dernier sous-ensemble peuvent éventuellement être authentiques (par exemple la lettre de Nicias aux Athéniens, *Thuc.* 7,11–15), mais la plupart d'entre elles relève davantage de la réécriture des historiens antiques que de la main des expéditeurs auxquels elles sont attribuées²⁰⁴.

Dans la catégorie des lettres *documentaires* on doit ranger d'abord le volumineux dossier des lettres sur papyrus (lettres privées et lettres d'affaires), fruits des découvertes archéologiques des deux derniers siècles. Ces textes donnent un riche reflet des usages et des pratiques de la correspondance dans le monde méditerranéen oriental, à l'époque hellénistique et romaine. Il faut aussi, parmi les lettres *documentaires*, compter les lettres officielles connues par l'inscription sur la pierre, en particulier les lettres royales hellénistiques. Appartiennent à cette catégorie *documentaire* les lettres chrétiennes de l'Antiquité, par exemple celles d'Ignace d'Antioche et de Polycarpe de Smyrne.

ils sont à dater du 2^{ème} ou du 3^{ème} siècle p.C.), ils sont utiles pour notre enquête. Nous en examinerons plus loin quelques-unes.

204 Sur les lettres *littéraires* en général, voir AUVRAY-ASSAYAS-TRÉDÉ, « Lettres (Grèce et Rome) », in : LECLANT (éd.), *Dictionnaire de l'Antiquité*, 1254–1255 ; COSTA, *Greek Fictional Letters*, XI–XXIII ; ROSENMEYER, *Ancient Epistolary Fictions*, 1–35 ; ID., *Ancient Greek Literary Letters*, 1–10 et l'ouvrage récent de HODKINSON-ROSENMEYER-BRACKE, *Epistolary Narratives in Ancient Greek Literature*. Sur la lettre de Nicias aux Athéniens, voir PEIGNEY, *Thucydide et la lettre de Nicias aux Athéniens* (VII,11–15), 15–25.

Les lettres de Basile de Césarée et de Grégoire de Nazianze, de Firmus de Césarée et de Denys d'Antioche, quoique plus tardives, peuvent aussi être jointes à cet ensemble, même si elles prétendent en même temps faire œuvre littéraire. Les lettres de Paul de Tarse, elles aussi, sont des lettres *documentaires*. Leur *Wirkungsgeschichte* atteste certes leur immense retentissement dans l'histoire. Sur ce point, elles dépassent de beaucoup la plupart des lettres *littéraires*. Mais elles n'en restent pas moins, dans l'intention de leur auteur, des lettres *documentaires*. L'appartenance des lettres de Paul à l'ensemble *documentaire* nous invite en conséquence à apporter une attention particulière aux textes de cette catégorie, en particulier à la documentation *papyrologique*.

Mais avant d'examiner de près cette documentation, nous présenterons d'abord un bref aperçu sur les lettres royales hellénistiques. Elles éclairent peu la pratique paulinienne, certes, mais elles constituent un témoignage important qui aide à situer l'apparition et la diffusion du 'nous' de majesté. Elles montrent par ailleurs plusieurs cas d'alternance entre le 'nous' et le 'je', qui, contrairement à la théorie de DICK, n'empêchent pas les deux nombres de produire leurs sens respectifs. À ce titre, elles ont leur place dans la présente recherche.

3.1.2 Les lettres royales hellénistiques

Dans son ouvrage *Selbstgefühl und Servilität*, ZILLIACUS propose une brève étude²⁰⁵ des documents épigraphiques rassemblés dans le recueil édité par WELLES, *Royal Correspondance in the Hellenistic Period*. Cet ouvrage reproduit, traduit et commente le texte de 75 lettres des souverains de l'époque hellénistique, principalement des Antigonides, des Séleucides, des Ptolémées et des Attalides. Elles sont classées par ordre chronologique, d'Antigone le Borgne (311 a.C.) à Artaban III (21 p.C.). C'est l'inscription sur la pierre qui nous a transmis ces lettres, la plupart d'entre elles découvertes au 19^{ème} siècle²⁰⁶.

Dans ces textes, les Antigonides s'expriment toujours en 'je'. Le premier de la lignée, cependant, Antigone le Borgne, fait alterner singulier et pluriel de

205 Cf. ZILLIACUS, op. cit., 36–41.

206 Sur ces documents, voir aussi GAUGER, *Beiträge zur jüdischen Apologetik*, 135–147; ID., *Zu den Anfängen des Weltherrschaftsgedankens in Rom*, 1153–1177; ID., *Authentizität und Methode*, 131–133 et 332–333; HERZOG, *Griechische Königsbriefe*, 455–471; SCHUBART, *Bemerkungen zum Stile hellenistischer Königsbriefe*, 324–347; STIREWALT, *Studies in Ancient Greek Epistolography*, 6–10; SWOBODA, *Zu den Urkunden von Pergamon* 497–510. Voir encore les ouvrages de LAQUEUR, *Quaestiones epigraphicae et papyrologicae selectae* (1904) et de WILHELM, *Griechische Königsbriefe* (1943). Dans les pages qui suivent, le texte grec de ces lettres, avec les numéros de lignes, est cité d'après l'ouvrage de WELLES.

la première personne, comme le montre sa lettre de 311 a.C., sur la liberté des cités grecques. Le ‘nous’ y tient la place du ‘je’, mais il fait écart par rapport au ‘je’ dans la mesure où il exprime une *amplification* du ‘je’, indicative de la fonction royale²⁰⁷. Il s’agit du ‘nous’ de majesté. Le ‘je’ en revanche permet au souverain d’exprimer une pensée personnelle²⁰⁸. Le ‘nous’ de majesté fut toutefois un phénomène isolé chez les souverains macédoniens²⁰⁹.

207 Dans ces documents, il s’agit bien sûr du ‘nous’ exclusif. Le ‘nous’ inclusif d’Attale III dans une lettre de 135 a.C. à la cité de Pergame est une apparition plutôt isolée (τὴν πατριδᾶ ἡμῶν, cf. WELLES, *Royal Correspondance*, 267, n°67, l. 6).

208 Cette lettre, essentiellement en ‘nous’, fait apparaître trois occurrences du ‘je’: “Nous avons beaucoup œuvré (σπουδῆν ἐποιούμεθα) pour la liberté des Grecs. (...) Nous avons délégué (συναπεστείλαμεν) Démarchos et Aischylos. (...) Nous avons participé (ἐποιούμεθα) à la conférence de l’Hellespont. (...) Comme nous avons grande envie (διὰ τὸ (...) φιλοτιμεῖσθαι) de régler le problème des Grecs de notre vivant (ἐφ’ ἡμῶν), nous avons pensé (ᾤμεθα) qu’il ne fallait pas que l’accessoire risquât de compromettre la mise en place d’une solution d’ensemble. Vous reconnaîtrez, je pense (οἶμαι), le zèle que nous avons déployé (ᾤσσην δὲ σπουδῆν πεποήμεθα) pour en arriver là. (...) Nous avons envoyé (ἀπεστείλαμεν) Aristodemos, Aischylos et Hégésias pour parvenir à un accord. (...) Sachez donc que la trêve est acquise. (...) Nous avons écrit (γεγράφαμεν), dans l’accord, que les Grecs doivent jurer d’agir ensemble pour préserver leur liberté réciproque et leur autonomie, dans la pensée (ὑπολαμβάνοντες) qu’elles seraient assurées, tant que nous vivrons (ἐφ’ ἡμῶν). (...) Mais cette liberté sera mieux assurée pour les Grecs, si tous les Grecs sont liés par un serment. Nous n’avons pas jugé (οὐκ (...) ἔωρων) qu’il serait inutile ou inconvenant que les Grecs jurent les uns aux autres de veiller à préserver ce que nous, nous avons conclu (ἡμεῖς ὠμολογήκαμεν). Il me semble (μοι δοκεῖ) donc bon que vous prêtiez ce serment que nous vous adressons (ἀφ’ ἑστέλλομεν). Nous essaierons (πειρασόμεθα) à l’avenir de faire tout ce qu’il sera en notre pouvoir de faire (ὅτι ἂν ἔχωμεν), pour votre avantage. Il m’a paru bon de vous écrire (γράψαι μοι ἐδόκει) et de vous envoyer Acios pour vous en parler. Il apporte les copies de l’accord que nous avons fait (πεποήμεθα) et du serment” (WELLES, *Royal Correspondance*, 3–12, n°1, l. 1–2.4–7.21–26.36–40.47–48.51–72). J’emprunte la traduction française de BERTRAND (*Inscriptions historiques grecques*, 148–150), que je retouche légèrement. Sur l’émergence du ‘je’ dans ce texte, WELLES commente: « Here [l. 65] and below in line 69, only, Antigonos uses the singular (μοι). In both cases it is an expression of his personal opinion. Like Seleucus I [lettre n°5, l. 11.12.18], Ziaelas [roi de Bithynie, lettre n°25, l. 49], the Ptolemies [lettres n°14, l. 2; n°30, l. 10; n°33, l. 14.22], and the Attalids, he distinguishes between himself as an individual and as the representative of a state » (WELLES, op. cit., 10). Cette remarque peut être étendue au singulier οἶμαι de la présente lettre (l. 25), que WELLES, on ne sait pour quoi, n’a pas relevé. « In der Regel gebraucht [Antigonos] einen klaren *Pluralis maiestatis*, und zwar immer, wenn er die Autorität seiner königlichen Machtstellung bekundet. In solchen Fällen jedoch, wo er eine rein persönliche Meinung oder Stellungnahme vertritt, genügt ihm der Singular » (ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 38).

209 « Es scheint aber, als hätten die späteren mazedonischen Könige, so weit wir ihren Sprach-

Les Séleucides, en revanche, s'expriment toujours avec le 'nous' de majesté. Le premier de la lignée, Séleucos Ier, fait cependant exception, comme Antigone le Borgne chez les Antigonides. Dans sa lettre de 288/289 a.C. à la cité de Milet, il oscille entre le 'je' et le 'nous'²¹⁰. Chez les autres souverains Séleucides, le 'nous' de majesté est la règle générale²¹¹.

Cet usage exclusif du 'nous' de majesté est inconnu des Ptolémées et des Attalides²¹². Il convient par ailleurs de remarquer que, chez les Ptolémées et les Attalides, quelques-uns des pluriels 'nous' réels, mélangés à des 'je' et à des 'nous' de majesté, réunissent la famille royale, la dynastie ou l'entourage du souverain. Ces 'nous' suggèrent ainsi le contexte et le processus d'émergence du 'nous' de majesté. Celui-ci s'origine dans une pluralité réelle, qui réunit la

gebrauch kennen, wiederum auf den *Pluralis maiestatis* verzichtet, und zwar im Gegensatz zu den östlichen Monarchen [i.e. les Séleucides]. (...) Die alten hellenischen Traditionen [i.e. notamment l'emploi du 'je'] sind in Mazedonien lebendiger verblieben als in den orientalisierten Monarchien » (ZILLIACUS, op. cit., 38–39).

210 Cf. WELLES, op. cit., 33–40 (n°5), qui fait remarquer, à propos de la première occurrence du 'je': « Although the writer uses the plural of himself in ll. 2 [ἀφειστάλακαμεν], 10 [ὑγιαίνοντων ἡμῶν καὶ εὐτυχούντων] and 15 [συντετάχαμεν], he uses the singular here [l. 11–12: ἐγὼ βούλομαι] and below in l. 18 [ὑπογράφω]. (...) The distinction observed here is that between the king as an individual and as the representative of a state » (WELLES, op. cit., 38). « [Seleukos I.] scheint noch einigermaßen, ähnlich wie Antigonos, zwischen seiner Person als Staatsoberhaupt und als Individuum unterschieden zu haben » (ZILLIACUS, op. cit., 39). La préférence des Séleucides pour le 'nous' de majesté avait déjà été notée par LAQUEUR: « Reges Syriae, ipsi de se commemorantes, semper numero plurali utuntur » (LAQUEUR, *Quaestiones epigraphicae et papyrologicae selectae*, 90–104, ici 99).

211 Voir en particulier les lettres n° 10 à 13, 15, 17, 18, 22, 26, 31, 36, 38, 39, 41 à 45 du recueil de WELLES.

212 « Eine etwas abweichende Praxis der ägyptischen Königsbriefe lässt sich nämlich unschwer beobachten. Auf ägyptischem Boden hat sich der *Pluralis maiestatis* nie völlig durchgesetzt. (...) Auch die Praxis der Attaliden weicht von derjenigen der Seleuziden ab. Zwar kann man in den Königsbriefen von Pergamon mitunter Bestrebungen zu derselben Distinktion spüren, mit anderen Worten wird ein Unterschied zwischen dem König als Vertreter der Staatsautorität und als Individuum gemacht, wie wir das schon bei Antigonos Monophthalmos beobachteten (cf. WELLES, n°1) » (ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 40). Le recueil de WELLES fournit de nombreuses pièces de la correspondance des Attalides. Les lettres n°29, 34, 57, 58 (d'Attale Ier), 46, 51 (d'un Attalide du 2^{ème} s.), 48, 53, 55, 56 (d'Eumène II), 68, 69 (d'Attale III) sont entièrement en 'je'. Les n°47 (d'Attale Ier), 49 et 50 (d'Eumène II) sont entièrement en 'nous'. Les autres documents n°54, 59 (d'Attale Ier), 52 (d'Eumène II), 60, 61, 65 (d'Attale II), 66 et 67 (d'Attale III) présentent un mélange du 'je' et du 'nous'.

maison royale, la personne du souverain, sa famille, sa lignée et, le cas échéant, ses conseillers et ministres²¹³.

En bref, le '*nous*' de majesté des souverains hellénistiques fut un phénomène littéraire limité et isolé²¹⁴. Ce n'est que bien plus tard qu'on le verra réapparaître²¹⁵. Cet usage ne s'imposera en latin qu'au 3^{ème} siècle, à l'époque romaine

213 Le mélange des deux nombres de la première personne dans ces textes « zeigt recht deutlich, wie der majestätische Plural in einem Gemeinschaftsgefühl wurzelt, das den Schreiber oder Sprecher sich mit einem größeren Machtkomplex identifizieren lässt » (ZILLIACUS, op. cit., 38). Chez les Attalides en particulier, le pouvoir dont transpirent les '*nous*' de majesté, semble avoir été une affaire de famille. « Traditionally all members of the Attalid family took an active part in the administration. Attalus II was prime minister for years before he came to the throne. The privy council was nominally and to a certain extent actually a family affair (cf. n°61, l. 3–5) » (WELLES, op. cit., 268). Le '*nous*' de majesté des Attalides est souvent très proche du '*nous*' familial, autrement dit d'un pluriel réel. Attale II annonce ainsi, en '*nous*', une décision prise conjointement par lui et par le futur Attale III, fils de son frère défunt Eumène II : κεκρίκαμεν καὶ γὰρ καὶ Ἀτταλὸς ὁ τᾶδελφοῦ υἱὸς ..., "*nous avons décidé, moi et Attale le fils de (mon) frère ...*" (WELLES, op. cit., 265, n°65, l. 14). La même lettre contient, à propos du récipiendaire d'une fonction sacerdotale pour le culte de Dionysos à Pergame, l'expression ἀξιὸν τε αὐτὸν εἶναι καὶ τῆς τοῦ θεοῦ προστασίας καὶ ὅλου ἡμῶν τοῦ οἴκου, "*digne aussi bien de cette charge auprès du dieu que de toute notre maison*" (WELLES, op. cit., l. 17–18). Voir aussi n° 66 (lettre d'Attale III ; cf. WELLES, op. cit., 266), l. 6 (ἀξίω τοῦ οἴκου ἡμῶν), l. 12–14 (ἡξιώσαμεν ... καὶ γὰρ καὶ Ἀτταλὸς ὁ θεῖός μου, "*nous avons estimé ... moi et Attale mon oncle*"). La famille royale, dont le '*nous*' de majesté est le reflet, apparaît aussi dans la correspondance des Séleucides (cf. lettre n°15, d'Antiochus II, 261 a.C., l. 7, εἰς τὴν ἡμετέραν οἰκίαν, WELLES, op. cit., 79) et des Ptolémées (cf. lettre n°14, de Ptolémée II, 262 a.C., l. 4, τὸν πατέρα τὸν ἡμέτερον, expression qui désigne Ptolémée Ier, cf. WELLES, op. cit., 72). Ces formules montrent que le souverain se pense de manière solidaire avec sa lignée ou sa maison. Elles indiquent que les '*nous*' majestatifs trouvent leur origine dans la famille royale, qui constitue le *Machtkomplex* dynastique à l'aide duquel le souverain gouverne.

214 « Nun ist aber der völlig ausgebildete *Pluralis maiestatis* der hellenistischen Königsbriefe im großen und ganzen eine isolierte Erscheinung. Die Literatur zeigt von ihm keine Spur und umgangssprachlich ist er – aus natürlichen Gründen – nie geworden. (...) Der Gebrauch des wirklichen *Pluralis maiestatis* war offenbar ausschließlich dem regierenden König, oder ausnahmsweise seinem Vertreter vorbehalten » (ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 43–44).

215 La correspondance de Julien (empereur de 361 à 363) est à cet égard intéressante. On y observe une alternance fréquente entre le '*nous*' et le '*je*' (cf. édition de BIDEZ dans la CUF, dont je reprends ici la numérotation des lettres). Le '*nous*' y est la plupart du temps un pluriel réel, qui, lorsqu'il n'est pas un pluriel inclusif de la communication épistolaire, désigne les familiers et amis, la suite ou la cour, ou un groupe plus large. Par exemple, dans

(Gordien III, milieu 3^{ème} siècle p.C.) et en grec au 5^{ème} siècle, à l'époque byzantine (Zénon, empereur de la fin du 5^{ème} siècle)²¹⁶.

À l'époque de Paul, signalons la lettre, rédigée en grec, de l'empereur Claude aux Alexandrins (P.Lond. VI 1912). Entièrement en 'je', elle comporte toutefois deux occurrences du 'nous'. Il ne s'agit pas d'un 'nous' de majesté, mais d'un

les lettres 84 et 88, il s'agit d'un 'nous' hellénique, qui désigne ceux qui vénèrent les dieux, par opposition aux *Galiléens* (i.e. chrétiens). On rencontre aussi le 'nous' qu'on pourrait appeler 'nous' sacerdotal, qui réunit Julien et les prêtres – Julien se considérant comme pontife et chef religieux (cf. lettre 89a–b). Mais quelques occurrences isolées expriment toutefois très nettement la majesté (ἡμετέρα φιλανθρωπία κελεύομεν ..., "Nous ordonnons, dans notre clémence, que ...", lettre 75b). Cependant, le 'nous' de majesté n'est pas stable. Il est en effet souvent mélangé avec le pluriel réel 'nous' et avec le 'je' (cf. lettres 84; 110; 111; 112; 114; 115). Il est par ailleurs curieusement absent de lettres où le lecteur moderne aurait pu s'attendre à le rencontrer, c'est-à-dire là où Julien fait acte d'autorité (cf. lettres 17b; 59; 60; 83; 107). Le 'nous' de majesté ne semble donc pas être pleinement entré dans les usages de la chancellerie impériale. Il se pourrait aussi que sa force assertive ne soit pas encore perçue comme nettement plus tranchée que celle du 'je'. Son identification en est donc d'autant plus malaisée, car, le contexte de production de ces lettres étant mal connu (pour nous du moins relecteurs modernes), le 'nous' pourrait la plupart du temps être aussi compris comme un pluriel réel (i.e. de la cour, de la suite, de la chancellerie etc.). Il est enfin à relever que les discours de Julien, de manière surprenante, ne contiennent, sauf erreur de ma part, aucun 'nous' de majesté, pas même le discours parodique *Les Césars*. Le 'nous' chez Julien semble donc un cas limite. Il s'agit la plupart du temps d'un pluriel réel, mais il annonce en même temps le développement futur du 'nous' de majesté dans la mesure où il est déjà, en quelques occurrences isolées des lettres, un véritable 'nous' de majesté.

216 « [Der majestätische Plural] erlebte in den hellenistischen Königsbriefen ein einmaliges Aufblühen, um nachher wieder zu verschwinden; erst als lateinische Rückwirkung kehrt er in der späteren Kaiserzeit zurück » (ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 52–53). L'universitaire finlandais rejette en outre l'hypothèse, formulée au début du 20^{ème} siècle, d'une origine orientale du 'nous' de majesté. Les pièces connues et conservées de la documentation épistolaire des souverains Achéménides et Sargonides sont en effet entièrement en 'je' (cf. ZILLIACUS, op. cit., 41–43, qui renvoie à PFEIFFER, *State Letters of Assyria*, et WEISSBACH, *Die Keilinschriften der Achämeniden*). GAUGER, analysant les témoignages littéraires (notamment de Diodore de Sicile), a pu situer à l'époque hellénistique les premières apparitions du 'nous' de majesté. Celui-ci pourrait avoir été une création d'Alexandre le Grand. « Die These ist daher begründbar, dass Alexander in der Steigerung seines Herrschergebarens gegen Ende seines Lebens diese Stilform für sich und seine engsten Vertrauten (...) entwickelt hat » (GAUGER, *Authentizität und Methode*, 132). Sur le 'nous' de majesté dans l'Antiquité tardive, en latin et en grec, voir le survol de ZILLIACUS (*Selbstgefühl*, 48–52), qui présente une synthèse de travaux antérieurs à lui.

pluriel réel, qui désigne la famille de l'Empereur, ou, plus largement, la dynastie julio-claudienne²¹⁷.

En bref, le '*nous*' dans les lettres royales hellénistiques, alterné avec le '*je*', exprime la plupart du temps une signification spécifique, irréductible à celle du '*je*'. S'il n'est pas un pluriel réel, il s'agit d'un pluriel majestatif, qui est souvent très proche du pluriel réel (familial, dynastique ou administratif), d'où il tire son origine.

3.2 Les traités d'épistolographie

Deux traités grecs d'épistolographie antique nous sont parvenus, les Τύποι ἐπιστολικοί du Pseudo-Démétrios de Phalère, et les Ἐπιστολιμαῖοι Χαρακτῆρες du Pseudo-Libanios²¹⁸. Les Τύποι ἐπιστολικοί ont été probablement composés

217 Cette longue lettre, adressée en 41 par Claude aux Alexandrins, se propose de mettre fin aux luttes sanglantes entre Grecs et Juifs à Alexandrie. Elle n'est connue que par une copie sur papyrus. Relevons quelques extraits de ce texte: "*Vos ambassadeurs, m'ont présenté (ἀναδόντες μοι) le décret en [me] parlant longuement de votre ville, attirant mon attention (ὑπαγόμενοί μοι δῆλον) sur les bons sentiments que vous manifestez envers nous (εἰς ἡμᾶς), et qui, depuis de longues années, soyez-en sûrs, sont conservés dans ma mémoire (παρ' ἐμοί); vous avez marqué votre fidélité envers les Augustes (περὶ τοὺς Σεβαστοὺς) à de nombreuses reprises, je le sais (μοι γέγονε γνώριμον), et vous avez manifesté un extraordinaire empressement pour ma maison (περὶ τὸν ἐμὸν οἶκον) (20–25). (...) Mais si, en vous détournant de ces querelles, vous consentez à vivre tous ensemble avec douceur et bienveillance les uns pour les autres, moi, je montrerai (ἐγὼ ... ποιήσομαι), comme par le passé, une bienveillance pour la cité, semblable à celle que l'on éprouve pour une maison qui nous vient des aïeux (καθάπερ ἐκ προγόνων οἰκείας ἡμῖν ὑπαρχούσης) (101–104)*". Ce texte fut produit par la chancellerie romaine, très au fait des questions de langage dans l'aire linguistique de la *koinë*. L'écrasante majorité des '*je*' est à noter. Le syntagme "*ma maison*" (τὸν ἐμὸν οἶκον, 24–25), et la mention des Augustes (23) suggèrent le sens du '*nous*' qui précède (21). C'est un pluriel réel proleptique, qui désigne la dynastie julio-claudienne, ou l'entourage immédiat de Claude. Claude évoque d'ailleurs plus loin "*mon frère Germanicus César*" (ὁ ἐμὸς ἀδελφὸς Γερμανικὸς Καῖσαρ, 26–27). L'affirmation des lignes 31–36 est aussi révélatrice du sens de ce '*nous*': "*Je consens à ce que vous fassiez ériger partout des statues de moi et de ma famille (ἐμὸυ τε καὶ τοῦ γένους μου). Je vois que vous êtes empressés d'établir partout des rappels de votre pietas envers ma maison (τῆς ὑμετέρας εὐσεβείας εἰς τὸν ἐμὸν οἶκον)*". Le second '*nous*' (104) est aussi manifestement un '*nous*' dynastique. Cette lettre est traduite et commentée par BURNET, *L'Égypte ancienne*, 71–75. Je lui emprunte la traduction des extraits cités ici. Voir aussi BELL, *Jews and Christians in Egypt*, 1–37; COUSIN-LÉMONON-MASSONNET (éd.), *Le Monde où vivait Jésus*, n°19, 57–59; JANOWSKI-WILHELM (éd.), *TUAT, N.F. 3*, n°VIII 2.1, 401–405; TCHERIKOVER, *Corpus Papyrorum Judaicarum* 11, 36–55; WHITE, *Light from Ancient Letters*, n°88, 131–137.

218 MALOSSE a traduit et commenté les deux traités (cf. MALOSSE, *Lettres pour toutes cir-*

entre le 2^{ème} siècle a.C. et le 1^{er} siècle p.C., mais ils pourraient être plus tardifs, de la fin du 3^{ème}, ou du début du 4^{ème} siècle²¹⁹. Les *Ἐπιστολιμαῖοι Χαρακτῆρες* du Pseudo-Libanios sont à dater de la fin du 4^{ème} ou du début du 5^{ème} siècle de notre ère²²⁰. Ces derniers débordent donc le cadre historique que l'on a fixé pour la présente enquête. Mais les deux traités sont l'un et l'autre les témoins d'une pratique qui leur est bien antérieure, et, à ce titre, ils ont ensemble leur place dans notre recherche.

Ces deux livrets se présentent comme des *Vademecum* pour celui qui veut *“ne pas rédiger ses lettres naïvement ni au hasard, mais avec beaucoup de justesse et d'art (ἀλλὰ σὺν ἀκριβείᾳ πολλῇ καὶ τέχνῃ)”* (Pseudo-Libanios, 1). La préface des *Τύποι ἐπιστολικοί*, adressée à un certain Héraclide, s'ouvre sur un constat sévère, auquel le manuel veut précisément remédier: *“Bien que les lettres demandent à être écrites le plus savamment possible, elles le sont n'importe comment par les préposés à ce genre d'office auprès des responsables des affaires publiques”*²²¹. Ces recueils proposent donc des modèles de lettres pour les relations publiques et officielles, mais ils s'intéressent aussi aux correspondances de la vie privée²²².

constances). Dans les extraits cités ci-dessous, je reprends cette traduction française, en la modifiant légèrement, en particulier pour respecter le singulier et le pluriel de la première personne. Je cite le texte grec d'après MALHERBE (*Ancient Epistolary Theorists*, 30–41 pour le traité du Pseudo-Démétrios, et 66–81 pour celui du Pseudo-Libanios). Dans sa monographie *Selbstgefühl und Servilität*, ZILLIACUS commente séparément les deux opuscules, d'abord celui du Pseudo-Démétrios (op. cit., 43–44) puis celui du Pseudo-Libanios (op. cit., 56–57). Voir aussi BRINCKMANN, *Der älteste Briefsteller*, 310–317; KOSKENNIEMI, *Studien zur Idee und Phraseologie des griechischen Briefes*, 54–63.

219 Cf. MALOSSE, *Lettres pour toutes circonstances*, 69–71.

220 Cf. MALOSSE, op. cit., 43.

221 ZILLIACUS commente ainsi cette préface: « Ein gewisser Zusammenhang mit dem offiziellen Stile scheint zwar in den einleitenden Worten über diese Τύποι unterstrichen worden zu sein. In der Praxis dürfte jedoch am ehesten von einer Art Normalisierung des allgemeinen gebildeten Briefstiles die Rede sein können » (*Selbstgefühl*, 43–44).

222 Si le premier des vingt et un *types épistolaires* qu'offre le traité du Pseudo-Démétrios est celui de la lettre amicale (i.e. le *type* amical, φιλικός), l'auteur précise d'emblée qu'il peut aussi s'agir d'une démarche officielle: *“La lettre amicale est celle qui semble écrite par un ami à un ami. Non que l'écrivent les amis au sens propre: souvent on demande à des gens en poste chez de hauts responsables d'écrire sur le mode amical à des inférieurs ainsi que, par ailleurs, à des égaux, gouverneurs militaires, gouverneurs civils. Il arrive même qu'ils s'adressent à ceux-ci sans les connaître, car ils n'adoptent pas ce ton parce qu'ils ne forment qu'un et partagent les mêmes goûts, mais dans l'idée que personne ne les rebutera s'ils écrivent amicalement et qu'on acceptera et fera ce pour quoi ils écrivent”* (n. 1). Cette explication du Pseudo-Démétrios s'applique ici à des lettres faussement amicales, et

Pour ce faire, nos deux auteurs ont établi chacun une liste des principaux types de lettres possibles, répondant aux différents besoins de la vie quotidienne. À chaque *τύπος* chez le Pseudo-Démétrios, ou *προσηγορία* (*dénomination*) chez le Pseudo-Libanios, est adjoint un exemple de lettre en forme d'illustration – ou plus exactement de *corps* de lettre, dépourvu de formule d'ouverture et de conclusion. Examinons, sur le plan de l'énonciation à la première personne, ces morceaux de lettres-modèles ou lettres-exemples fictives.

Sept des vingt et un *types* que recense le Pseudo-Démétrios (cf. n. 1; 2; 3; 10; 14; 16; 18) et un seul parmi les quarante et un rassemblés par le Pseudo-Libanios (cf. n. 64) présentent une alternance entre le '*je*' et le '*nous*'²²³.

Nulle part en ces morceaux d'épître le '*nous*' n'exprime la majesté ou la modestie. D'après ZILLIACUS, les pluriels irréguliers de la première personne (en particulier exclusifs²²⁴) sont réels ou *sociativi*²²⁵. Ces '*nous*' suggèrent de manière impressionniste autour de l'expéditeur l'épaisseur d'un cadre humain et social dans lequel ces courriers sont supposés s'inscrire. Dans ces '*nous*' exclusifs, une collectivité, une domesticité, une famille entière ou une communauté d'intérêts se dessinent. L'examen de quelques exemples permettra de vérifier la recevabilité du jugement de ZILLIACUS.

La lettre de *reproche* (μεμπτικός, Pseudo-Dém. n. 3, qui alterne '*nous*' et '*je*') et la lettre de *blâme* (ὀνειδιστικός, Pseudo-Dém. n. 4, entièrement en '*nous*'), toutes les deux proposées par le Pseudo-Démétrios, s'adressent à un destinataire qui, en réponse à des bienfaits reçus, n'a su manifester que de l'ingratitude. Dans

postule donc qu'il existe de vraies lettres amicales, imitées par des gens qui ne sont pas vraiment amis. Le souci de présenter des modèles de lettres qui visent autant les affaires familiales et privées que l'exercice des responsabilités civiques apparaît aussi dans le traité du Pseudo-Libanios, qui offre un exemple de lettre d'ambassade (πρεσβευτική, cf. n. 29 et 76).

223 Le Pseudo-Libanios annonce 41 modèles de lettres (qui recoupent en partie ceux proposés par le Pseudo-Démétrios), mais trois exemples ont été perdus dans les aléas de la tradition manuscrite (n. 72; 87; 88). La plupart des lettres des deux traités sont écrites en '*je*'. Dans les *Τύποι ἐπιστολικοί* du Pseudo-Démétrios, neuf lettres sont en '*je*', deux sont en '*nous*' (n. 4 et 20), et trois ne contiennent aucune expression de la première personne. Chez le Pseudo-Libanios, 26 lettres sont en '*je*', six lettres en '*nous*' (n. 62; 69; 74; 75; 76 et 81), et cinq lettres ne font pas apparaître la première personne.

224 Je mets de côté les quelques '*nous*' inclusifs, rares cependant, qui réunissent expéditeur et destinataire (cf. Pseudo-Dém. n. 1; 10; 18).

225 «Die von dem fingierten Briefschreiber mitunter herangezogenen Pluralformen sind typisch sociativ. (...) Der in der Mustersammlung exemplifizierte unregelmäßige Plural ist eine unmittelbare Fortsetzung des aus der Literatur wohlbekannten soziativen Plurals» (ZILLIACUS, op. cit., 44, à propos du traité du Pseudo-Démétrios).

les deux cas, les '*nous*' de l'expéditeur font sens. Ils supposent que l'expéditeur n'est pas le seul bienfaiteur du destinataire. L'ingrat a bénéficié d'un *réseau* de solidarités familiales et/ou sociales, autour de la personne de l'expéditeur. Il n'y a pas lieu de réduire *a priori* les '*nous*' à des '*je*'²²⁶. Reconnaissons en outre aux '*nous*' de ces deux lettres une certaine pertinence. Le blâme a en effet d'autant plus de portée auprès du destinataire qu'il émane non du seul expéditeur mais de tous les membres de son réseau.

L'exemple de lettre *étilogique* (αἰτιολογικός, Pseudo-Dém. n. 16) se propose d'expliquer au destinataire pourquoi un projet de voyage maritime a dû être ajourné. Les '*nous*' du texte, mêlés aux '*je*', ne sont pas dénués de sens. Ils suggèrent un groupe en voyage – détail d'autant plus réaliste qu'on évitait de voyager seul dans l'Antiquité²²⁷. On notera, dans cette lettre, la logique de l'alternance '*nous*'/'*je*'. Si la navigation projetée concerne un groupe de personnes accompagnant l'expéditeur (en '*nous*'), l'assignation en justice en revanche ne le vise que lui seul (en '*je*').

La même pertinence doit être reconnue au pluriel de la première personne qui apparaît dans la lettre d'*affirmation* (ἀποφαντικός, Pseudo-Dém. n. 14). Ce

226 "Puisque tu n'as pas trouvé, toujours pas trouvé l'occasion d'acquitter ta dette de reconnaissance pour les bienfaits que tu as reçus, de mon côté j'ai cru (ὕπειλθα) que cette simple remarque, au moins, ne serait pas déplacée: te rappeler ce dont tu as bénéficié. Et toi tu réponds, et même par des paroles désagréables contre nous (δυσχερεῖς καθ' ἡμῶν λόγους)! C'est pourquoi nous te reprochons (σὲ μὲν οὖν μεμφόμεθα) d'avoir un tel caractère, et nous nous reprochons à nous-mêmes (αὐτοὺς δὲ) de ne pas nous être rendu compte (ἡγνοοῦμεν) que tu étais ainsi" (lettre de reproche, Pseudo-Dém. n. 3). "À l'époque où tu apprenais le 'Connais-toi toi-même', il te fallait montrer aux autres une humeur désagréable. Maintenant, à l'âge adulte, alors que c'est nous qui t'entretiens (ὅφ' ἡμῶν τρεφόμενος) et que c'est à nous que tu dois la vie (δὴ ἡμᾶς ἔχων τὸ πνεῦμα), tu fais le fier plus qu'il ne faut. Et c'est nous qui en sommes la cause (ἡμεῖς δὲ τούτου αἴτιοι): tu n'aurais pas dû obtenir la dignité d'homme libre. En fait, même maintenant, tu n'es pas devenu un homme libre, tu as la dignité d'un esclave" (lettre de blâme, Pseudo-Dém. n. 4).

227 "Tu m'as écrit (ἔγραψάς μοι) de venir te voir rapidement, et c'était mon projet (χάμοι δὲ τοῦτο προέκειτο). Mais tout s'oppose à notre embarquement (πάντα δ' ἡμῖν τὰ πρὸς τὸν πλοῦν ἀντιτίπτωκεν): non seulement il est impossible de disposer d'un navire, tous étant réquisitionnés pour le service public, mais même si nous en trouvons (χᾶν εὑρωμεν), force [nous] sera de ne rien faire, les vents étant contraires. Et entre temps, j'ai été assigné en justice (εἰς κρίσιν ἐμπέπλεγμαι)! Donc, n'attends ma venue (ἐκδέχου με) que si la situation se retourne complètement". Sur le voyage dans l'Antiquité, en particulier le voyage maritime, voir ANDRÉ-BASLEZ, *Voyager dans l'Antiquité*, 419–447. La lettre 16 de Chion d'Héraclée (en particulier n. 3), quoique fictive, fournit un exemple intéressant de voyage d'un groupe. Chion se déplace avec huit serviteurs et deux amis (cf. MALOSSE, *Lettres de Chion d'Héraclée*, 60–63). Ce corpus sera examiné bientôt (cf. *infra*, 180–182).

pluriel, irréductible au singulier, est porteur de sens. Il suggère l'environnement humain de l'expéditeur, qui ne vit pas seul²²⁸. C'est encore une collectivité humaine bien réelle qui est évoquée par le '*nous*' de la lettre d'*information*, proposée chez le Pseudo-Libanios (ἀπαγγελτική, n. 74)²²⁹. Les pluriels de ces lettres fictives suggèrent de véritables réseaux d'intérêts, sociaux ou familiaux²³⁰.

Le pluriel final de la lettre d'*admonestation* (ἐπιτιμητική, Pseudo-Lib. n. 81), appuyé par le pronom ἡμεῖς emphatiquement ajouté au verbe, n'est pas indifférent à la honte que ce billet veut inspirer. Les méfaits reprochés ici au coupable sont supposés connus d'un cercle d'amis ou de familiers, comme dans les lettres de reproche et de blâme du Pseudo-Démétrios. C'est la désapprobation de ce groupe tout entier, et pas seulement d'un seul, qui doit frapper le destinataire²³¹. La même remarque doit être faite sur la lettre d'*avertissement* (παραγγελματική, Pseudo-Lib. n. 62). L'évocation d'un fermier maltraité, désigné par le syntagme "*notre fermier*", suggère un domaine agricole, dirigé par

228 "Tu m'as écrit (ἔγραψάς μοι) pour t'informer de la présence chez nous d'Untel (εἰ παρ' ἡμῖν ὁ δεῖναι). Eh bien, il est encore là et il dit qu'il restera à attendre ton arrivée". Le syntagme *locatif* παρ' ἡμῖν désigne le cadre humain dans lequel vit l'expéditeur – même si le courrier est fictif. Ce cadre humain est nécessairement connu du destinataire, qui a déjà adressé une lettre à l'expéditeur. Ce '*nous*' n'exprime donc une pluralité indéterminée que pour nous qui ignorons les présupposés de la communication épistolaire. Notons à ce sujet que l'environnement de l'expéditeur est une réalité humaine que ces textes font çà et là émerger autrement, en dehors des '*nous*' exclusifs. Ainsi, dans la lettre d'*amitié* du Pseudo-Dém. (φιλικός, n. 1), le destinataire est prié de s'occuper de la maisonnée de son ami, apparemment en voyage: "Tu agiras bien donc (καλῶς οὖν ποιήσεις), si tu veilles attentivement à ce que les gens de [ma] maison (τοὺς ἐν οἴκῳ) ne manquent de rien".

229 "Une grand catastrophe est arrivée à la cité où nous habitons actuellement (τῇ νῦν ὕφ' ἡμῶν οἰκουμένη ... πόλει). La guerre civile en effet s'en est emparée, la plus grande partie en a été détruite et elle ne diffère en rien du désert de Scythie". Le '*nous*' désigne ici encore, non la population de la ville, mais la famille ou maisonnée de l'expéditeur, supposée connue du destinataire.

230 Ces réseaux sont sous-jacents aux '*nous*' exclusifs de la lettre de *plainte* (σχετλιαστική, Pseudo-Lib. n. 75). Les pluriels de la première personne n'ont probablement pas été distribués au hasard par l'auteur, qui a dû vouloir coller au plus près des réalités de la vie quotidienne. "Combien de maux nous (ἡμῖν) furent causés par la rencontre de ce mauvais génie d'Hermogénès! Dans combien de malheurs et de catastrophes nous (ἡμᾶς) a-t-elle plongés! Car il aurait mieux valu pour nous (κρεῖττον γὰρ ἡμῖν) rencontrer Pluton que l'ennemi des dieux!".

231 "Aie honte désormais des fautes que tu commets, cesse tes dissonances et ne voue pas ta vie à la pratique de l'erreur. C'est de toi en effet que nous, nous rougissons (σοῦ γὰρ ἔνεκεν ἡμεῖς αἰσχυνόμεθα)".

un propriétaire et sa famille²³². Relevons enfin l'unique exemple d'alternance 'nous'/'je' présent dans le recueil plus tardif du Pseudo-Libanios. Il s'agit de la lettre *de blâme* (ὀνειδιστική, Pseudo-Lib. n. 64). Comme dans les lettres de blâme et de reproche du Ps-Démétrios, citées plus haut, les deux 'nous' traduisent autour du bienfaiteur, ou *patron*, la solidarité de sa famille ou de son réseau. Le *client* ingrat reçoit de cette manière un blâme plus énergique²³³.

En bref, ces lettres – commente MALOSSE à propos du traité du Pseudo-Libanios – font «ressurgir pour nous tout un monde de relations sociales. (...) La société à l'arrière-plan de notre ouvrage est une société où l'on vit sous le regard et les commentaires d'autrui. (...) La ville bruit de rumeurs: calomnies qui circulent, amis qui ont dit du mal de vous en présence d'autres personnes, laudateurs et censeurs du comportement d'autrui, gens cités en exemple de bien ou de mal, faibles et puissants reconnus de tous (cf. Pseudo-Lib. n. 52; 91; 92)»²³⁴. Quant au traité du Pseudo-Démétrios, MALOSSE y voit «le germe de toute la littérature épistolaire: le jeu des suppositions, de la lecture entre les lignes et de la reconstitution des textes et des actes absents qui précèdent ou suivront»²³⁵. Les 'nous' de ces lettres – quoique fictives et artificielles –

232 "Tu as souvent maltraité notre fermier (τὸν ἡμέτερον γεωργὸν), sans te rendre compte sans doute que l'écho de cette violence remonterait jusqu'à nous (εἰς ἡμᾶς). Alors, cesse à l'avenir. Sans quoi nous t'intenterons un procès (εἰσπραξώμεθα), y compris pour les mauvais traitements antérieurs".

233 "Tu as reçu de nous (ὕφ' ἡμῶν) beaucoup de bienfaits et je m'étonne (θαυμάζω) à l'extrême que tu ne fasses mention d'aucun d'eux, et que tu dises même du mal de nous (κακῶς ἡμᾶς λέγεις), ce qui est faire preuve d'ingratitude".

234 Cf. MALOSSE, op. cit., 47-49.

235 C'est donc tout le *péritexte* des lettres, quelque fictives qu'elles soient, qui se prête à reconstitution et pour lequel le 'nous' de l'expéditeur est un élément indicateur, au même titre que les autres aspects du texte. On regrettera donc que MALOSSE, malgré un excellent commentaire, n'ait pas toujours respecté dans sa traduction française, contrairement à la traduction anglaise de MALHERBE, le singulier et le pluriel de la première personne. Seule la lettre d'ambassade du Pseudo-Libanios (n. 76) a été gardée en 'nous', peut-être à cause de la pluralité des destinataires (cf. ἀγαθοί), qui pourrait impliquer une pluralité d'expéditeurs (ZILLIACUS lit ἀγαθέ et y voit plutôt un 'vous' de politesse, cf. *Selbstgefühl*, 56-57). Partout ailleurs, les aspérités du 'nous', qui donnent pourtant du relief au texte, ont été, dans la traduction de MALOSSE, aplanies en 'je'. Les pluriels de la première personne ne sont pourtant pas moins importants que les autres pluriels, comme on peut le relever dans la lettre de contre-accusation (ἀντεργκληματική, Pseudo-Lib. n. 69), où la pluralité des 'nous' ne doit pas être prise moins au sérieux que celle du syntagme πολλοὺς ἄλλους: "Pourquoi nous (ἡμῖν) accuses-tu d'être responsables de tes malheurs et ne t'accuses-tu pas toi-même d'avoir mal agi à notre égard (καθ' ἡμᾶς)?"

esquissent un paysage humain, dans lequel ces lettres prennent place. Ainsi, non seulement l'alternance 'nous'/'je' ne présente pas le caractère d'une distribution aléatoire et anarchique, mais encore, même dans les lettres écrites entièrement en 'nous', le pluriel de la première personne est porteur de sens en ce qu'il construit de manière cohérente le cadre (familial, amical, social) de leur rédaction²³⁶.

L'examen de ces lettres fictives montre que l'on *peut* comprendre le 'nous' comme un pluriel réel. Cette lecture s'impose-t-elle lorsque nous passons des manuels à la réalité de la pratique épistolaire à l'époque antique? Les 'nous' des lettres privées et des lettres d'affaires sur papyrus font-ils sens par rapport aux 'je', ou sont-ils anarchiquement et conventionnellement mélangés à eux? Pourra-t-on surprendre le scripteur antique en flagrant délit d'incohérence? *Doit-on* comprendre le 'nous' comme un pluriel réel, ou bien s'agit-il d'une lecture *possible*, parmi d'autres? Quels critères et quelle approche pourraient

Car c'est toi qui t'es rendu responsable d'un nombre incalculable de maux à notre égard (ἡμῖν), toi qui as fait de la peine à bien d'autres personnes encore (ὁ καὶ πολλοὺς ἄλλους λυπήσας), et non pas nous (καὶ οὐχ ἡμεῖς) qui ne t'avons jamais fait de tort du tout! (μηδένα ... ἡδικοκότες)". Le texte distingue deux groupes de personnes, le groupe 'nous' et le groupe des πολλοὺς ἄλλους. Le 'nous' paraît en conséquence d'autant moins réductible à un 'je'.

236 Ces pluriels sont qualifiés de « typisch sociativ » par ZILLIACUS (op. cit., 44). Rappelons cependant, comme on l'a déjà signalé plus haut (cf. *supra*, 32–33, à propos de la grammaire du 'nous'), que, pour ZILLIACUS, occupé dans sa recherche à observer les traces du pluriel de majesté, le *pluralis sociativus* est une catégorie fourre-tout dans laquelle il range tout ce qui s'apparente, de près ou de loin, à un vrai pluriel. En réalité, pluriel *réel* et pluriel *sociativus* sont à distinguer en ce sens qu'ils désignent chacun un mode différent de pluralisation, respectivement *actuel* et *potentiel*. La différence entre ces deux pluriels est d'ailleurs observable dans les deux traités épistolaires. En dehors des morceaux de lettres-exemples, il est en effet intéressant de remarquer dans les introductions les émergences du 'je' et du 'nous' des deux auteurs. Aux 'je' succèdent rapidement des 'nous' qui réapparaissent ensuite presque à chaque fois pour la présentation des modèles de lettre: "La lettre de recommandation, c'est celle que nous écrivons (γράφομεν) à quelqu'un en faveur d'un autre" (Pseudo-Dém. n. 2, suivi immédiatement de l'exemple). "La lettre parénétiq est celle dans laquelle nous conseillons quelqu'un (παραινουμεν τινι) en l'incitant (προτρέποντες αὐτόν) à prendre une certaine direction" (Pseudo-Lib. n. 5; l'exemple correspondant est donné au n. 52). Ces 'nous' ne sont pas des 'nous' d'auteur mais des *plurales sociativi*. Ils n'ont pas le même relief que les pluriels réels qu'on a pu observer dans les morceaux de lettres, car ils n'ont pas le même contexte de communication. On est ici à même de bien saisir la différence entre une pluralité actuelle et une pluralité potentielle. Le 'nous' des verbes γράφομεν et παραινουμεν est un pluriel qui vise tout épistologue potentiel. La nature de ce pluriel est de s'offrir à toute *actualisation* possible, sans toutefois l'effectuer lui-même. C'est une pluralité indéterminée.

nous permettre de mesurer la réalité et la consistance de ces pluriels de la première personne, mêlés au singulier ? Telles sont les questions qu'il nous faut maintenant examiner.

3.3 *Les lettres privées et d'affaires sur papyrus*

La documentation papyrologique nous fait entrer dans le quotidien des hommes et des femmes de l'Antiquité. Elle nous révèle en particulier les conventions langagières de leurs correspondances. C'est dire l'importance décisive de cette littérature, tout particulièrement celle de langue grecque, pour une meilleure compréhension de l'énonciation à la première personne dans les lettres de Paul. La valeur de ces textes pour l'exégèse néotestamentaire a été déjà amplement soulignée et exploitée²³⁷. La plupart de ces textes proviennent d'Égypte, mais ils sont bien représentatifs des usages linguistiques grecs contemporains de l'ensemble du bassin méditerranéen oriental²³⁸. Dans les pages

237 Sur la voie ouverte à la fin du 19^{ème} siècle par les travaux de DEISSMANN, l'exégèse néotestamentaire a beaucoup profité de la recherche sur la documentation papyrologique (aussi bien épistolaire que non épistolaire). Une équipe de l'université de Salzbourg prépare la publication de commentaires papyrologiques des livres du Nouveau Testament (*Papyrologische Kommentare zum Neuen Testament* = PKNT), dont quatre volumes sont déjà parus (numérotés par ordre de parution), sur la lettre à Philémon en 2003, sur 1Co en 2006, sur 2Th en 2010 et sur 2Co en 2014, cf. www.v-r.de/de/seriesdetail-26-26/papyrologische_kommentare_zum_neuen_testament-663/ et www.uni-salzburg.at/bwkg/pknt (1^{er} février 2015). Dans l'introduction du premier volume (sur Philémon), ARZT-GRABNER attire l'attention sur les services que l'étude des papyrus peut rendre à l'exégèse paulinienne (cf. « Einführung in das Kommentarwerk », in : ARZT-GRABNER, *Philemon* (PKNT 1), 37–56). Dans la mesure où il s'agit de textes contemporains de la rédaction des lettres de Paul (i.e. le 1^{er} siècle p.C.), qui appartiennent au même cadre géographique (le bassin méditerranéen, en particulier oriental), et au même univers culturel et social (le monde gréco-romain et/ou le judaïsme), dans la mesure également où la thématique de ces textes est susceptible de croiser des champs sémantiques abordés par les lettres de Paul (par exemple les pratiques religieuses païennes, le mariage, le gymnase, l'esclavage, les voyages, etc.), ces textes peuvent alors contribuer de manière décisive à répondre à la question suivante : « Wie könnten die durchschnittlichen Leserinnen und Leser, für die christliches Gedanken- und Sprachgut in ihrem Alltag noch relativ ungewohnt war, die Paulusbriefe verstanden haben ? » (ARZT-GRABNER, op. cit., 46). Disons d'emblée que la question de la pluralité du 'nous' dans les correspondances privées ne relève pas du "christliches Gedanken- und Sprachgut", mais des conventions langagières beaucoup plus larges. La compréhension du sens du 'nous' dans les lettres sur papyrus permettra donc de mieux cerner le pluriel de la première personne dans les lettres pauliniennes.

238 Sur la valeur représentative des textes rédigés et trouvés en Égypte pour éclairer les

qui suivent, nous concentrerons notre attention sur des lettres privées et lettres d'affaires de l'époque hellénistique et romaine, de 300 a.C. à 300 p.C. Nous y observerons plus spécialement l'alternance entre le 'je' et le 'nous'²³⁹.

Celui qui veut examiner l'énonciation à la première personne dans ce *corpus* doit d'abord affronter l'obstacle de l'immensité de la matière disponible²⁴⁰. Un rapide sondage dans ces textes permet de constater, d'une part, que les lettres écrites entièrement en 'je' ne sont pas rares, mais, d'autre part, que l'oscillation entre le 'je' et le 'nous' est un trait littéraire pareillement fréquent, continûment attesté sur l'ensemble de la période considérée, et qui rappelle

usages du grec de l'ensemble du monde méditerranéen oriental, voir l'exkursus « Zur Vergleichbarkeit ägyptischer mit außerägyptischen dokumentarischen Texten », in: ARZT-GRABNER, *Philemon* (PKNT 1), 50–56. L'examen des papyrus, parchemins et ostraca grecs exhumés en dehors de l'Égypte (à Massada, à Doura Europos, à Petra, en Crète, en Libye, à Vindonissa en Suisse et à Vindolanda en Angleterre) autorise à affirmer: « Die außerägyptischen Funde zeigen mittlerweile deutlich, dass von einer echten "Sonderstellung Ägyptens" nicht mehr gesprochen werden kann, dass die ägyptischen Dokumente vielmehr ein authentisches Bild von den Denk- und Sprachformen des menschlichen Alltagsverkehrs im gesamten östlichen Mittelmeerraum und den angrenzenden Gebieten wiedergeben. (...) Mit großer Wahrscheinlichkeit haben die durchschnittlichen Leserinnen und Leser Paulus so verstanden, wie man ihn in Ägypten (und einzelnen anderen Gegenden) aufgrund der griechischen Papyrusdokumente verstanden haben könnte » (ARZT-GRABNER, op. cit., 56).

239 L'alternance 'nous'/'je' dans les lettres sur papyrus n'a, sauf erreur de ma part, pas encore fait l'objet d'un examen approfondi dans les volumes déjà parus de la collection PKNT. Dans le volume consacré à 2Co (PKNT 4, 2014), dirigé par ARZT-GRABNER, la question est signalé au fil du texte. On a déjà évoqué plus haut ce commentaire (cf. *supra*, 35 n. 3; 43 n. 52 et 50 n. 8). Sur les rapports entre papyrologie et exégèse néotestamentaire (en particulier paulinienne), voir ARZT-GRABNER–ERNST, *Neues Testament und Papyrologie*, 11–18; ARZT-GRABNER, *Analyse der Paulusbriefe auf dem Hintergrund dokumentarischer Papyri*, 31–36; ID., *Ägyptische Papyri und das Neue Testament. Zur Frage der Vergleichbarkeit von Texten*, 21–29; ID., *Die Paulusbriefe im Lichte der Alltagspapyri*, 22–30; ID., *Neues zu Paulus aus den Papyri des römischen Alltags*, 131–157; EPP, *New Testament Papyrus Manuscripts and Letter Carrying in Greco-Roman Times*, 35–56; PORTER, *New Testament Studies and Papyrologie*, 559–572.

240 Le *Heidelberger Gesamtverzeichnis der griechischen Papyrusurkunde Ägyptens* (HGV) est une base de données riche d'environ 60.000 documents. Il est consultable sur www.rzuser.uni-heidelberg.de/~gvo/ (1^{er} février 2015). L'interrogation du HGV fournit les références de près de 3000 documents grecs, qui ont été écrits entre 300 a.C. et 300 p.C. et dont le descriptif de l'*Inhalt* contient le mot *Brief*. KIM en 1982 (cf. KIM, *Index of Greek Papyrus Letters*, 107–112) avait établi un index des lettres grecques sur papyrus qui rassemblait aussi quelques 3000 références de lettres ou de fragments de lettres.

l'écriture de Paul. L'étonnement du lecteur moderne devant le balancement rapide entre les deux nombres à la première personne chez Paul se renouvelle ici à la lecture de ces textes²⁴¹. Cet étonnement a pu influencer le jugement de DICK²⁴². ZILLIACUS n'évoque nulle part les lettres de Paul, mais, d'après lui, le 'nous' dans ces lettres documentaires doit être le plus souvent compris comme un pluriel réel ou *sociativus*²⁴³.

241 Les réflexions de ZILLIACUS reflètent bien les perceptions modernes : « Wo Einzahl logischerweise zu erwarten wäre, ist der Plural zwar nichts weniger als selten; es scheint aber fast untunlich, bestimmte Normen in der Nutzenanwendung zu entdecken; derart schwankt sogar ein und derselbe Briefschreiber in seinem Numerusgebrauch » (*Selbstgefühl*, 45).

242 Cette versatilité entre le singulier et le pluriel de la première personne fait partie des arguments que DICK avance pour déclarer impossible d'attribuer à tous les 'nous' leur pleine signification de pluriel, à moins de tomber ça et là dans de singulières 'bizarries'. Ainsi, à propos de 2 Co 13,6–10, on lit chez DICK : « Man gerät (...) in lauter Wunderlichkeiten, wenn man nicht zu der einfachen Deutung greift, dass wenigstens in unserm Abschnitt die 1. Personen Singularis und Pluralis von Paulus unterschiedslos zur Bezeichnung seiner Person gebracht werden, d.h. dass der schriftstellerische Plural hier anzunehmen ist » (ID., *Der schriftstellerische Plural*, 56; je souligne). Sans expliciter en quoi pourraient bien consister ces 'bizarries', DICK en appelle à la simplicité, mais ne projette-t-il pas un *a priori* sur le texte ? Notons aussi le problème herméneutique que pose la solution de DICK. Si, au nom de la simplicité, il convient, au moins dans ce passage de 2 Co (« wenigstens in unserm Abschnitt »), d'interpréter les 'nous' comme des 'je', en vertu de quels critères faudra-t-il, dans d'autres passages de la même lettre, comprendre les 'nous' non comme des 'je' mais comme des vrais 'nous' ? Est-ce une question de célérité de l'oscillation entre le 'nous' et le 'je' ? Si oui, en deçà de quelle fréquence le 'nous' devrait-il retrouver sa pleine valeur de pluriel ? DICK veut simplifier la lecture mais ne la complique-t-il pas en définitive ? Dans la dernière section de notre enquête, nous examinerons de près l'argumentation de DICK (cf. *infra*, 188–212).

243 « [Der unregelmäßige Plural] lebt (...) in den Privatbriefen dieser Zeit weiter und hat mit dem autoritären Plural des offiziellen Usus nicht das geringste zu tun. (...) Seiner Natur nach ist dieser Plural ausgesprochen soziativ; jetzt, wenn nicht früher, ist also der *Pluralis sociativus* klar umgangssprachlich geworden. Der von den Hofkanzleien eine Zeitlang gepflegte *Pluralis maiestatis* hat die Ausdrücke der privaten Relationen nicht beeinflusst, selbst wenn man in Privatbriefen von Beamten und Würdenträgern mitunter einen vielleicht unbewussten Reflex beobachten kann. (...) In keinem einzigen Falle haftet dem Plural etwa ein Ton der Überlegenheit an. Der soziative Plural scheint nunmehr völlig idiomatisch zu sein, und zwar in allen sozialen Schichten. Es sagt sich von sich selbst, dass er auch im Briefwechsel offizielleren Charakters auftritt, wo der Briefschreiber kraft seiner Amtsstellung spricht und das Gemeinschaftsgefühl gewissermaßen deutlicher zu Ausdruck kommt » (op. cit., 44–47). ZILLIACUS examine en trois étapes le pluriel irrégulier du 'nous' dans la documentation épistolaire papyrologique grecque, d'abord

Dans les pages qui suivent, nous prolongerons et affinerons la recherche de ZILLIACUS. Dans ce but, nous procéderons en deux temps. Nous nous pencherons d'abord sur des textes appartenant à une *même catégorie*, à celle des *lettres de recommandation*, dont nous justifierons le choix. L'examen de ces textes va nous permettre de sonder l'*épaisseur* du pluriel '*nous*' dans ces lettres, et de montrer que ces '*nous*' doivent être compris la plupart du temps avec leur pleine consistance de pluriel. Dans une seconde étape, nous nous pencherons sur d'autres lettres privées et lettres d'affaires sur papyrus, en dehors des lettres de recommandation. Nous vérifierons si la conclusion tirée des lettres de recommandation peut s'étendre aux autres catégories de lettres. Nous verrons alors qu'il convient de lire les '*nous*' de ces textes comme des vrais '*nous*' et non comme des '*je*', et que, la plupart du temps, cette lecture met en valeur la cohérence de ces lettres. Nous considérerons tout particulièrement les textes qui ont été invoqués à titre de preuve par DICK et par ceux qui, exégètes de Paul ou papyrologues, ont comme lui soutenu que l'alternance '*nous*'/'*je*' dans le genre épistolaire est la plupart du temps conventionnelle et insignifiante. Nous montrerons qu'en dehors de quelques exceptions ce jugement ne résiste pas à l'examen attentif des textes.

dans celle de l'ère ptolémaïque («Die Papyrusbriefe der ptolemäischen Zeit», op. cit., 45–48), puis dans celle de l'ère romaine («Die griechischen Papyrusbriefe der römischen Zeit», op. cit., 52–57), puis enfin dans celle de l'ère byzantine («Die Papyrusbriefe und -Urkunden der byzantinischen Zeit», op. cit., 71–76). On évoquera plus loin les deux premiers de ces trois volets. Reconnaissons cependant que le jugement de ZILLIACUS qu'on vient de citer doit être considéré dans le cadre de recherche où il est posé. C'est un jugement par défaut, plus qu'un jugement positif. Dans sa lecture des textes antiques (littéraires aussi bien que documentaires), ZILLIACUS, redisons-le, s'est en effet consacré exclusivement à l'observation du '*nous*' de majesté. Son enquête portait sur les traces de sentiments de supériorité ou d'excellence (ou, à l'inverse, d'infériorité ou de modestie) dont les '*nous*' peuvent être porteurs. Nulle part ZILLIACUS n'envisage la possibilité d'une équivalence conventionnelle et insignifiante entre le '*je*' et le '*nous*' dans les lettres sur papyrus. Ce fait s'explique aisément dans le cadre d'un *a priori* qui a guidé sa recherche. Pour déceler les traces de majesté dans un '*nous*', il faut en effet nécessairement supposer que le '*nous*' n'est jamais réductible à un '*je*'. C'est la faisabilité même d'une telle enquête qui est là en jeu. Dans cette perspective, tout ce qui ne s'apparentait ni à la majesté ni à la modestie a été rangé par ZILLIACUS dans la catégorie large du pluriel *sociativus*. ZILLIACUS n'a donc pas spécialement sondé l'*épaisseur* de ce pluriel, c'est-à-dire sa valeur plus ou moins *signifiante*, *consistante* et *effective* de pluriel. C'est sur ce point précisément que la présente recherche se doit d'apporter un complément d'enquête.

3.3.1 Les lettres de recommandation

La catégorie des lettres de recommandation sera le laboratoire qui nous permettra de mesurer la consistance et la valeur du pluriel 'nous', dans son alternance avec le 'je'. La nature des expérimentations qui y seront effectuées sera exposée plus loin. Il nous faut d'abord expliquer l'intérêt que l'investigation de ce type de lettres peut apporter à l'étude des lettres pauliniennes, et en particulier à la question qui nous occupe, c'est-à-dire celle du 'nous' paulinien.

L'intérêt de ce corpus provient en premier lieu de la grande proximité des lettres de Paul avec le *genre* de la recommandation. Certains passages des lettres pauliniennes sont en effet à coloration recommandative. *"Je vous recommande (συνίστημι) Phœbé, notre sœur (τὴν ἀδελφὴν ἡμῶν), ministre de l'Église de Cenchrée – écrit Paul à la fin de l'épître aux Romains –. Accueillez-la dans le Seigneur d'une manière digne des saints, aidez-là en toute affaire où elle aurait besoin de vous"* (Rm 16,1–2). En 1Co 16,15–18, Paul ajoute une note recommandative en faveur de Stéphanas et de sa famille, déjà connus des destinataires. Épaphrodite, délégué de l'Église de Philippies auprès de Paul (Ph 4,18), est pareillement recommandé par Paul aux Philippiens, au moment où il s'apprête à rentrer chez les siens (cf. Ph 2,25–30). La catégorie de la lettre de recommandation est en outre mentionnée en 2Co 3,1–2: *"Avons-nous besoin comme certains de lettres de recommandation (συστατικῶν ἐπιστολῶν) pour vous ou de votre part (πρὸς ὑμᾶς ἢ ἐξ ὑμῶν)? Notre lettre, c'est vous, lettre écrite dans nos cœurs, connue et lue par tous les hommes"*. En 2Co 8,22–23, Paul, sur le mode de la recommandation, présente aux Corinthiens ceux qu'il charge de la collecte, Tite, *"mon compagnon et mon collaborateur auprès de vous (κοινωνὸς ἐμὸς καὶ εἰς ὑμᾶς συνεργός)"*, et ceux qui l'accompagnent, désignés comme *"nos frères (ἀδελφοὶ ἡμῶν), (...) les délégués des Églises"*. Dans la même épître, un peu plus loin, dans un passage qui va nous occuper bientôt, Paul est confronté à des adversaires qui *se recommandent* eux-mêmes (2Co 10,12), et il reproche aux destinataires de ne l'avoir pas *recommandé* lui-même (2Co 12,11). Enfin, l'épître à Philémon peut, dans une certaine mesure, être considérée dans sa totalité comme une lettre de recommandation. La première partie du corps de cette lettre est en effet une recommandation d'Onésime lui-même (v. 10–16), même si celui-ci est déjà bien connu du destinataire Philémon, tandis que la seconde partie expose une demande en faveur d'Onésime (v. 17–21)²⁴⁴. La catégorie recommandative est donc fréquemment mise en œuvre dans les lettres pauliniennes.

244 Sur Phm comme lettre de recommandation, voir ARZT-GRABNER, *Philemon* (PKNT 1), 59–61; 190–191; KIM, *Form and Structure of the Familiar Greek Letter of Introduction*, 123–128.

En dépit de leur différence de contenu, les lettres de recommandation et les lettres de Paul semblent ainsi faire partie du même univers culturel et entretenir de ce fait une étroite parenté littéraire. Sur le plan de la langue en particulier, on peut d'emblée affirmer que les lettres de recommandation sont dotées d'une pertinence comparative et représentative qui, sous de nombreux aspects, les rapprochent des lettres pauliniennes. L'étude des lettres de recommandation nous plongera donc dans un univers linguistique et sémantique très représentatif de celui des lettres pauliniennes²⁴⁵.

Mais là ne réside pas le seul intérêt de ce corpus pour la recherche qui nous occupe. Avant d'expliquer la manière dont on va l'exploiter, il nous faut d'abord définir la démarche de la recommandation dans la société antique ainsi que la lettre qui lui sert de support. Tel sera le premier point. Puis nous nous pencherons sur un petit billet de recommandation, le P.Mich 1 6, daté du milieu du 3^{ème} siècle a.C. Enfin, nous observerons les autres représentants de cette même catégorie.

3.3.1.1 *La démarche épistolaire de recommandation*

Le traité épistolaire du Pseudo-Démétrios définit ainsi le type de la lettre de recommandation (τύπος συστατικός): *“La lettre de recommandation, c'est celle que nous écrivons à quelqu'un en faveur d'un autre (ὑπὲρ ἄλλου πρὸς ἄλλον), à la fois en y tressant des louanges (ἔπαινον συγκαταπλέκοντες) et en parlant de gens jusque-là inconnus comme s'ils étaient connus (τοὺς πρότερον ἠγνοημένους λέγοντες ὡς ἐγνωσμένους)”*²⁴⁶.

245 Sur Paul et les lettres de recommandation, voir ARZT-GRABNER, *Philemon* (PKNT 1), 59–61; ID., *Neues zu Paulus aus den Papyri des römischen Alltags*, 137–142; ID., 2. *Korinther* (PKNT 4), 270–276; AGOSTO, *Paul and Commendation*, 101–133; BAIRD, *Letters of Recommendation: A Study of 2 Cor 3.1–3*, 166–172; BELLEVILLE, *A Letter of Apologetic Self-Commendation*, 142–163; DUFF, *Glory in the Ministry of Death*, 313–337; STIREWALT, *Paul the Letter Writer*, 121–125 (“The Letter of Recommendation as a Paradigm of Paul's Ministry”).

246 Cf. Ps.-Démétrios, n. 2. La définition proposée par le traité du Pseudo-Libanios est tautologique. La lettre de recommandation est une lettre “dans laquelle nous recommandons quelqu'un auprès de quelqu'un (δι' ἧς συνιστῶμεν τινα παρὰ τινι)” (n. 8). Sur les lettres grecques de recommandation dans l'Antiquité, voir ARZT-GRABNER, *Neues zu Paulus aus den Papyri des römischen Alltags*, 131–157, en particulier 137–142; ID., 2. *Korinther* (PKNT 4), 270–276, en particulier 272–276; KAISER, “Ich bitte Dich, Herr, habe ihn vor Augen wie mich selbst ...”. *Empfehlungsbriefe auf Papyrus*, 61–67; KEYES, *The Greek Letters of Introduction*, 28–44; KLAUCK, *Ancient Letters and the New Testament*, 72–77; REES, *Letters of Recommendation and the Rhetoric of Praise*, 149–168; STOWERS, *Letter Writing in Greco-Roman Antiquity*, 153–165; TEETER, *Letters of Recommendation or Letters of Peace*, 954–960; TREU,

La recommandation consiste donc à présenter une personne à quelqu'un qui jusqu'à présent ne la connaît pas – ou peu – et, en même temps, à dire du bien d'elle. C'est une démarche de valorisation d'une personne, dans le but de rendre possible une première rencontre, qui prendra la forme d'une présentation et d'une introduction. La personne recommandée est en général porteuse de la lettre de recommandation²⁴⁷. En la recommandant auprès du destinataire, l'expéditeur se porte garant des qualités, quelles qu'elles soient, dont fait état le billet. Le destinataire, nécessairement connu de l'expéditeur, reçoit la lettre des mains de la personne recommandée elle-même. Pour celle-ci, la remise du courrier est un bon prétexte pour se présenter *de visu* au destinataire. Lorsque l'impétrant, muni de la lettre, se présente devant lui, ils ne se sont l'un et l'autre peut-être encore jamais vus. La plupart du temps, la lettre commence donc par décrire le processus de la remise du courrier, avec une formule souvent stéréotypée, voisine de celle que propose le modèle du Pseudo-Démétrios²⁴⁸.

Généralement, la lettre continue par présenter de manière positive et louangeuse la personne qui apporte le courrier. Cet élément du texte comporte souvent un 'nous'. Le modèle de lettre de recommandation du Pseudo-Démétrios présente la personne recommandée comme "*distinguée par nous* (ἡμῖν κεκριμένην)" (n. 2). Ailleurs, dans les lettres de la vie quotidienne, la personne recommandée est souvent dite par exemple – nous allons bientôt l'observer – "*notre parent*", "*notre frère*", "*notre ami*". Deux des passages des lettres de Paul signalés plus haut, porteurs d'une coloration recommandative, font également apparaître un tel 'nous' (cf. Rm 16,1; 2 Co 8,22)²⁴⁹. C'est justement ce 'nous', qu'on

Christliche Empfehlungs-Schemabriefe auf Papyrus, 629–636. Voir aussi l'ouvrage de KIM, *Form and Structure of the Familiar Greek Letter of Introduction*, qui présente une analyse littéraire de 83 lettres de recommandation sur papyrus. L'alternance 'nous'/'je' n'y est toutefois pas examinée.

247 «The introducer habitually entrusted such a letter for delivery to the person introduced» (KEYES, *The Greek Letter of Introduction*, 32).

248 Le modèle de lettre de recommandation du Pseudo-Démétrios s'ouvre par ces mots: "*Untel, qui t'apporte cette lettre* (τὸν δεῖνα τὸν παρακομίζοντά σοι τὴν ἐπιστολήν), *est distingué par nous et apprécié pour la confiance qu'on peut lui faire; tu agiras bien si tu le juges digne d'un bon accueil ...*" (n. 2; je modifie la traduction de MALOSSE pour respecter le pluriel de la première personne). La formule du Pseudo-Libanius est implicite: "*L'homme très honorable et très serviable que voici, quand tu le recevras* (τὸν τιμιώτατον καὶ περισπούδαστον ἄνδρα τόνδε δεξάμενος), *n'hésite pas à lui faire bon accueil ...*" (n. 55). La remise de la lettre est souvent décrite avec un syntagme participial: ὁ (παρα)κομίζων (ou ὁ ἀποδιδούς, etc.) σοι τὴν ἐπιστολήν (μου) (cf. KEYES, op. cit., 39–40).

249 Cf. *supra*, 145.

appellera *'nous' présentatif*, qui retiendra plus loin toute notre attention. Ce *'nous'* présentatif apparaît sous diverses formes, avec le pronom ἡμεῖς (en général au datif ou au génitif), ou bien avec l'adjectif ἡμέτερος. Généralement environné de *'je'*, ce *'nous'* est souvent compris aujourd'hui comme un *'je'*²⁵⁰.

À la présentation flatteuse de la personne recommandée fait souvent suite l'exposé d'une demande, fréquemment introduite par l'expression stéréotypée *"tu feras donc bien de ... (καλῶς οὖν ποιήσεις ...)"*²⁵¹. S'il ne s'agit pas d'une demande spécifique, il s'agit au moins de la demande d'offrir un bon accueil au porteur du courrier. Cette partie du courrier montre que la recommandation n'est pas une finalité en elle-même. La finalité de la recommandation est une *demande* en faveur de la personne recommandée. Ce n'est en effet qu'en vue d'une demande qu'on recommande quelqu'un. La lettre de recommandation n'est pas une espèce épistolaire chimiquement pure. D'une manière ou d'une autre, une recommandation est inspirée par une demande. Une lettre de *recommandation* est donc souvent aussi une lettre de *demande*, c'est-à-dire de *requête* (cf. le τύπος ἀξιωματικός)²⁵². En conséquence, l'identification

250 MALOSSE traduit par un *'je'* le *'nous'* qui apparaît dans le modèle de la lettre de recommandation du Pseudo-Démétrios, qu'on vient de citer ("*... distinguée par moi (ἡμῖν κεκριμένον) ...*", n. 2), cf. *supra*, 147 n. 248. ORRIEUX traduit par un *'je'* le *'nous'* présentatif de la lettre de recommandation adressée à Zénon par Phileas (P.Col. III 41, 254 a.C.) (cf. ORRIEUX, *Les papyrus de Zénon*, 133). En général, les traductions anglaises et allemandes des lettres sur papyrus (tant des lettres de recommandation que des autres lettres) rendent correctement le singulier et le pluriel de la première personne, mais cela ne signifie pas que dans le monde anglo-saxon les *'nous'* soient compris comme des vrais pluriels. L'exégète anglaise THRALL en particulier, qui, on l'a dit, adopte dans son commentaire de 2 Co la position de DICK pour la plupart des *'nous'* exclusifs de Paul, signale comme argument en faveur de cette interprétation plusieurs lettres sur papyrus (cf. THRALL, I, 105 n. 182), dont un billet de recommandation, le P.Mich. I 6 (257 a.C.), qu'on va bientôt examiner. Cette petite lettre contient précisément un *'nous'* présentatif, ainsi qu'une alternance entre le *'nous'* et le *'je'*, que THRALL juge en conséquence insignifiante. Les extraits de lettres de recommandation traduits par KEYES rendent fidèlement les *'nous'* et les *'je'* du texte original, sauf – on ne sait pourquoi – le P.Mich. I 82 (246/245 a.C.), dont KEYES rend l'unique *'nous'* (présentatif en l'occurrence) par un *'je'* (cf. ID., *The Greek Letter of Introduction*, 34 n. 18). La traduction anglaise que propose LEWIS du P.Lond. VII 2026 (milieu 3^{ème} siècle a.C.) rend les deux *'nous'* du texte, dont l'un est présentatif, par des *'je'* (cf. LEWIS, *Greeks in Ptolemaic Egypt*, 16).

251 Cf. Ps.-Démétrios, n. 2, sans la particule οὖν. On va très souvent rencontrer cette expression dans le corpus des lettres de recommandation.

252 Cf. Ps.-Démétrios, n. 12. Chez le Ps.-Libanios, c'est la lettre παρακλητική, n. 7 et 54 (à ne pas confondre avec la lettre de demande, le τύπος ἐρωτηματικός, qui pose une question pour obtenir une information, Ps.-Dém. n. 13 et Ps.-Lib. n. 31 et 82).

d'une lettre comme *lettre de recommandation* est une opération délicate. De par la proximité des deux démarches, celle de la *recommandation* et celle de la *demande*, plusieurs cas de figure peuvent en effet se présenter.

Il y a des lettres de recommandation qui contiennent l'exposé de la demande. Il y en a d'autres qui se contentent de recommander et qui laissent au porteur de la lettre le soin d'exposer ensuite lui-même oralement sa demande. Certaines lettres enfin mentionnent pour ainsi dire comme en passant le porteur de la lettre, sans vraiment le présenter, et vont directement à la demande. Pour ces textes, on peut supposer que le porteur de la lettre a peut-être déjà été recommandé dans une lettre antérieure, ou bien qu'il est déjà connu du destinataire. Ces lettres-là ne sont donc pas des lettres de recommandation, mais des lettres de demande. On verra bientôt que, dans la recherche, l'appellation *lettre de recommandation* n'a pas toujours été donnée avec la rigueur requise. La recommandation est une démarche complémentaire à la demande. Plus exactement, c'est une démarche préparatoire et préliminaire, qui s'inscrit dans un contexte où, pour diverses raisons, la demande seule ne peut suffire pour obtenir la faveur que l'on cherche. L'impétrant est *inconnu*, ou *peu connu*, du destinataire, et il ne pourra pas – ou il ne pourra que difficilement – obtenir de lui ce qu'il désire s'il n'est pas recommandé par un tiers. En vue d'une demande, il appartient au jeu subtil de la vie sociale de savoir choisir les bonnes personnes pour se faire recommander auprès de celui ou de celle qui ne nous connaît pas et à qui l'on veut exprimer une demande, surtout si par ailleurs on n'a pas de titre pour se recommander soi-même. Pour la personne recommandée, la recommandation est en effet toujours une démarche socialement ascendante²⁵³. Le porteur de la lettre, muni de ce précieux laissez-passer, est alors en mesure de rencontrer quelqu'un qui est plus haut placé que lui et qui, touché par les louanges qu'il lira dans le billet, voudra peut-être prêter ensuite une oreille favorable à la demande que cet *inconnu* lui exposera bientôt²⁵⁴.

253 À quoi bon recommander une personne haut placée dans la société ? Elle se recommande elle-même, sauf peut-être – et encore – s'il s'agit de la recommander à des personnes plus haut placées qu'elle. La lettre de recommandation s'inscrit généralement, d'un point de vue social, dans une relation qui, entre le recommandé, porteur de la lettre, et le destinataire de la lettre, est celle d'inférieur à supérieur. Voir sur ce point les réflexions de BIERINGER, *Paul's Divine Jealousy*, 230 n. 20.

254 L'expéditeur se propose de toucher le destinataire, mais aussi de l'intéresser. En effet, si le destinataire accorde à l'impétrant ce qu'il désire, celui-ci deviendra son obligé, tout comme l'expéditeur lui-même. La réciprocité, sur laquelle à l'avenir le destinataire pourra compter, fait souvent partie des arguments avancés dans ces lettres.

Avant de réfléchir davantage sur la stratégie de ce type de lettres et de dire comment on va examiner les '*nous*' présentatifs qu'elles contiennent, il convient d'abord de regarder attentivement un bon représentant du genre, le P.Mich I 6.

3.3.1.2 *Le P.Mich. I 6*

Dans son commentaire de 2 Co, THRALL signale ce billet à l'appui de la thèse de DICK²⁵⁵. Il s'agit d'un document tiré des archives de Zénon, l'un des plus importants *corpus* de la papyrologie grecque.

Zénon est un Grec d'Asie Mineure qui, au milieu du 3^{ème} siècle a.C., part faire fortune en Égypte. En 261 a.C., il est au service d'Apollonios qui vient d'être nommé *dioécète*, c'est-à-dire ministre des Finances de Ptolémée II Philadelphie. Zénon occupe auprès d'Apollonios une fonction importante. Il est entouré d'une équipe de collaborateurs. Il exécute les ordres de son maître. Il l'accompagne au cours de ses déplacements dans les différents *nomes* (divisions administratives de l'Égypte). Il prend aussi lui-même des décisions, donne des ordres, centralise des informations importantes pour les commu-
niquer à Apollonios²⁵⁶.

De par sa position, Zénon est naturellement l'objet de sollicitations. On lui adresse des requêtes. On lui recommande des personnes. On lui en dénonce d'autres. Le P.Mich. I 6 est une lettre de recommandation datée de 257 a.C., adressée à Zénon par Sostrate. Sostrate lui recommande Eschyle, l'un de ses amis, et souhaite que celui-ci soit présenté à un certain Cléonique. Pour faciliter la compréhension de l'exposé qui suit, on a exceptionnellement reproduit ici le texte grec de cette lettre, ainsi qu'une proposition de traduction française²⁵⁷.

255 Cf. THRALL, II, 105 n. 182.

256 Les archives de Zénon ont fait l'objet de nombreuses études. Je me suis référé en particulier à BURNET, *L'Égypte ancienne*, 24–33 (sur le fonctionnement de l'administration lagide) et 93–106 (sur la carrière de Zénon); ORRIEUX, *Les papyrus de Zénon*, 16–27, et WHITE, *Light from Ancient Letters*, 27–52, notamment 34–35 (n° 11), où le P.Mich I 6 est commenté et traduit (en anglais).

257 Je reproduis ici le texte grec du P.Mich I 6 disponible sur <http://papyri.info/ddbdp/p.mich;1;6/> (1^{er} février 2015). Libre de droits, cette transcription reprend les notations d'usage en papyrologie, à savoir des crochets pour enfermer des parties illisibles et un point placé sous une lettre pour indiquer qu'elle est endommagée, mais néanmoins reconnaissable. Sur les conventions utilisées pour l'édition des papyrus, voir par exemple RUPPRECHT, *Kleine Einführung in die Papyruskunde*, 26; SCHUBERT, *Editing a Papyrus*, 197–215, en particulier 203.

Σώστρατος Ζήνωνι χαίρειν. οὐκ οἶμαι μέν σε ἀγνοεῖν περὶ Αἰσχύλου ὅτι οὐκ
 ἔστιν
 ἡμῖν ἀλλότριος, ἀναπέπλευκεν δὲ πρὸς ὑμᾶς ἵνα συσταθῇ Κλεονίκω. καλῶς
 ἂν οὖ[ν]
 ποιήσαις φιλοτιμηθεῖς ὅπως ἂν συστήσης αὐτόν Κλεονίκω. ἐάν δ' ἄρ' αὖ μὴ
 κατα-
 [λάβῃ] ἐκείνον παρ' ὑμῖν, ἐπιστολὰς πα]ρὰ τῶν φίλων λαβὲ πρὸς αὐτόν. τοῦτο
 δὲ
 5 π[οιήσ]ας ε[ὐχαρι]στήσεις ἡμῖν· σπεύδω γάρ περὶ αὐτοῦ. γράφε δὲ καὶ σὺ
 ἡμῖν τί ἂν σοι
 [ποιοῦ]γ[ῇ] [ε]ς χαρ]ιζοίμεθα.
 ἔρρωσο.
 v
 Ζήνωνι.
 (ἔτους) κη, Περικτῖου..
 10 ἐν Βουβάστῳ.

Sostrate à Zénon, salut !

Je ne pense pas que tu ignores, au sujet d'Eschyle, qu'il n'est pas pour nous un étranger. Il vous a rejoints en remontant le fleuve pour être présenté à Cléonique. Tu feras bien d'avoir la sollicitude de le présenter à Cléonique. Mais s'il ne peut le rencontrer chez vous, veille, auprès de [ses] amis, à te procurer des lettres [de recommandation] pour lui. Agissant ainsi, tu nous fais une faveur. En effet, je me donne de la peine à son sujet. Écris-nous donc si nous pouvons en quoi que ce soit te rendre service.

Porte-toi bien !

verso

À Zénon

l'(an) 28, peritios ...

À Boubastos

La lettre commence immédiatement par la présentation louangeuse du candidat : “*Sostrate à Zénon, salut ! Je ne pense pas que tu ignores, au sujet d'Eschyle, qu'il n'est pas pour nous (ἡμῖν) un étranger*” (1–2)²⁵⁸. Ce billet n'explicite pas le

258 Ici et dans les pages qui suivent, les chiffres entre parenthèses renvoient aux numéros de ligne du papyrus étudié.

processus de remise du courrier. Il est sous-entendu dans la seconde phrase, où Sostrate demande à Zénon de présenter Eschyle à Cléonique : *“Remontant le fleuve, il vous a rejoints pour être présenté à Cléonique. Tu feras donc bien d’avoir la sollicitude de le présenter à Cléonique”* (2–3). C’est une demande qui en cache une autre, car en réalité c’est pour demander quelque chose à Cléonique qu’Eschyle veut être introduit auprès de ce dernier. Un fois présenté à Cléonique, Eschyle exposera lui-même de vive voix sa demande. Cette lettre est donc à la fois une recommandation, mais aussi une demande de recommandation. Sostrate ne connaît sans doute pas Cléonique – sinon il se serait adressé directement à lui –, mais il connaît Zénon qui connaît Cléonique. C’est donc par Zénon que Sostrate pourra obtenir pour Eschyle une entrevue avec Cléonique. Cléonique – on ne sait pourquoi – est sans doute pour Eschyle la personne clé qui est en mesure de lui obtenir ce qu’il désire.

Soulignons d’abord une évidence. Dans une lettre qui n’est pas écrite par une pluralité d’expéditeurs, rien n’interdit au scripteur (solitaire) de s’exprimer au moyen du pluriel *‘nous’* réel. En général, s’il ne s’agit pas du *‘nous’* inclusif (qui réunit l’expéditeur et son destinataire), il s’agit alors d’un *‘nous’* exclusif anaphorique, qui désigne un certain entourage du scripteur, et dont le contenu est connu par le destinataire en vertu du contexte de la communication. La correspondance de la vie quotidienne en fournit de continus exemples, aujourd’hui comme hier. Ce n’est pas n’importe quel lecteur qui, même après quelques années, est capable de dire précisément ce que recouvre un tel *‘nous’*. Le *‘nous’* est un *instantané* de la communication vive, dont en général seuls les protagonistes de la communication ont les clés.

Faisons une hypothèse. Supposons que les *‘nous’* du P.Mich. 1 6 – le premier qu’on a signalé plus haut, qui est un *‘nous’* présentatif, mais aussi tous les autres – doivent être lus et compris, non comme des *‘je’*, mais avec leur pleine valeur de pluriel, et essayons de comprendre, dans la perspective de la recommandation, ce que ces *‘nous’*, environnés de *‘je’*, sont susceptibles d’exprimer.

Une lettre de recommandation, de par sa fonction même, insiste sur la recommandabilité du candidat qu’elle présente. Eschyle est d’autant plus recommandable qu’il bénéficie du crédit et de l’estime non seulement de Sostrate l’expéditeur, mais aussi de l’entourage de Sostrate. Le *‘nous’* présentatif, le premier du billet (*“il n’est pas pour nous un étranger ...”*, 1–2), suggère discrètement mais nettement l’extension sociale des liens entre Sostrate et Eschyle. Eschyle est une personne reconnue et estimée par un certain environnement social. Notons au passage la litote, ainsi que la formule d’ouverture qui se propose poliment de rafraîchir la mémoire de Zénon (*“je ne pense pas que tu*

ignores ...”, 1). Si Zénon n’a encore jamais vu Eschyle, il en a certainement déjà entendu parler²⁵⁹. L’environnement social, désigné par le ‘nous’, est ici l’entourage de Sostrate l’expéditeur. Indirectement, c’est cet entourage aussi, et pas seulement Sostrate, qui auprès de Zénon recommande Eschyle et s’en porte garant. Certes, sa caractérisation nous échappe. Le ‘nous’ désigne-t-il ici la famille de Sostrate ou son entourage relatif aux affaires, à un commerce ? Ce ‘nous’ inclut-il des employés ou des collaborateurs dans un cadre administratif ? Il est impossible de le savoir. Pour Zénon en tout cas, qui connaît bien Sostrate, mais beaucoup moins bien Eschyle, la chose a dû être claire. Le groupe désigné par le pluriel ἡμῖν (2) est en effet nécessairement connu du destinataire, car le recommandeur ne peut recommander une personne qu’à partir de ce que le destinataire connaît. Eschyle est donc situé, inséré dans un *réseau* de relations humaines, dont le destinataire a connaissance et qui est en lui-même une raison valable d’accepter la requête de l’expéditeur.

Cette stratégie de la recommandation trouve un écho dans la seconde partie de la lettre (3–6), qui réclame pour ainsi dire une duplication de la démarche épistolaire elle-même. En effet, dans le cas où la présentation d’Eschyle à Cléonique ne peut être effectuée dans l’immédiat, la démarche épistolaire de Sostrate auprès de Zénon doit être en quelque sorte réitérée par Zénon lui-même²⁶⁰. Zénon est invité par Sostrate à mettre en œuvre les ressources d’un réseau de *plusieurs personnes* pour introduire Eschyle auprès de Cléonique. C’est un *groupe* d’amis (cf. τῶν φίλων, 4) que Zénon est prié de solliciter afin qu’ils adressent à Cléonique des lettres en faveur d’Eschyle. Les amis dont il est ici question ne sont pas d’abord ceux d’Eschyle bien sûr, car Eschyle est un inconnu sur place, mais ceux de Cléonique, amis que Zénon connaît bien –

259 La lettre ne semble donc pas présenter un inconnu. À défaut d’être une lettre de recommandation au sens strict, ce billet contient incontestablement une *note recommandative*. À ce titre-là, on peut donc le considérer comme une lettre de recommandation. On observera plus loin d’autres lettres qui contiennent des aspects recommandatifs en faveur de personnes qui ne sont pas entièrement inconnues des destinataires.

260 Le pronom ἐκεῖνον (4) renvoie à Cléonique. Le subjonctif aoriste présent καταλάβῃ (3–4) a pour sujet Eschyle. Le verbe καταλαμβάνω signifie ici «jemanden antreffen, vorfinden, besuchen» (*WGPU*, s.v. ‘καταλαμβάνω’). Ce verbe se dit de quelqu’un qui se déplace. Ici, c’est Eschyle qui, peut-être à partir d’Alexandrie, se porte à la rencontre de Zénon et de Cléonique et qui, dans ce but, remonte le Nil (cf. le verbe ἀναπλέω, 2) jusqu’à Boubastos, au sud de Memphis (comme l’indique le verso du papyrus, ἐν Βουβάστω, 10). C’est sans doute pour accompagner Apollonios dans ses déplacements officiels que Zénon se trouve être provisoirement éloigné de la capitale.

il est d'ailleurs lui-même l'un d'eux²⁶¹ –, mais qu'Eschyle ne connaît pas. Les pluriels ἡμῖν (2) et τῶν φίλων (4) se font ainsi écho l'un à l'autre²⁶².

Réciproquement, le zèle de Zénon pour les intérêts d'Eschyle oblige tous ceux qui estiment ce dernier, et pas seulement Sostrate. Les deux derniers ἡμῖν (5) ainsi que le verbe χαρίζομεθα (6) renvoient au contenu du premier ἡμῖν (2), car rien dans le texte n'indique que le référent du '*nous*' ait changé. Le singulier σπεύδω (5) souligne en contraste l'initiative *personnelle* de Sostrate, expéditeur de l'épître, qui veut favoriser les affaires d'Eschyle. De la part de Sostrate, il n'était pas déplacé de souligner que le service rendu par Zénon à Eschyle serait une faveur rendue à Sostrate et à l'entourage de Sostrate. Ce *groupe*, qui soutient la candidature d'Eschyle, lui en saura gré, ce dont Zénon est invité à savoir profiter à l'avenir (cf. 5–6). Le dévouement qu'il mettra en œuvre pour Eschyle sera d'autant plus à son avantage qu'il pourra bientôt, si l'occasion se présente, profiter des services du *réseau* qui soutient Eschyle.

Cette lettre ordinaire n'a certainement pas fait l'objet d'une minutieuse élaboration littéraire. Le texte bref et concis qui s'offre aujourd'hui à nous, après plus de deux millénaires, fut écrit d'un seul jet, comme le montre l'autographe, dépourvu de rature. On conviendra que les '*nous*' auraient pu tous être remplacés par des '*je*', sans que le sens général du billet – pour nous du moins – en fût notablement changé. On ne peut cependant en conclure que les '*nous*' et les '*je*' furent pour le scripteur strictement équivalents. Notre connaissance du contexte est mince, certes. Elle ne nous permet pas de préciser le contenu du '*nous*' de Sostrate, ni la nature du *réseau* mis ici en jeu. Il n'est pas non plus possible de préciser davantage l'entourage de Zénon désigné par le pronom '*vous*'²⁶³. S'il ne faut pas faire dire à ce petit billet ce qu'il n'exprime pas, il ne convient pas non plus d'ignorer ce qu'il suggère. Il n'y a ici *a priori* aucune raison de gommer la valeur des pluriels de la première personne. Au contraire, la considération des réalités concrètes de la vie, et en particulier de la démarche

261 C'est parce qu'il est l'un d'eux que Sostrate s'adresse à lui.

262 Le syntagme πρὸς αὐτόν (4) ne désigne pas Cléonique mais Eschyle. Il explicite le terme ἐπιστολάς (4). Il s'agit de lettres "en sa faveur", autrement dit, de *lettres de recommandation*. Elles sont adressées à Cléonique par les amis de Cléonique. Remises à Eschyle, elles permettent à ce dernier d'être introduit auprès de Cléonique.

263 L'alternance entre le singulier et le pluriel de la deuxième personne est aussi à souligner dans ce courrier. On remarquera le pluriel de la forme allocutive πρὸς ὑμᾶς, *vers vous* (2), dans une lettre qui par ailleurs, en dehors d'un autre '*vous*' qui apparaît un peu plus loin (le pluriel locatif παρ' ὑμῖν, *chez vous*, 4), est entièrement en '*tu*'. Elle est d'ailleurs adressée au seul Zénon. Ces pluriels font sens en ce que, à la différence des '*tu*', ils visent de manière indéterminée – pour nous du moins – l'entourage de Zénon, que Sostrate connaît.

sociale de recommandation, permet d'en deviner le relief contextuel et de saisir les raisons qu'a eues Sostrate de dire ça et là '*nous*' au lieu de '*je*'. Zénon, ami de Sostrate, a nécessairement saisi le contenu de ce '*nous*' et en a aussi compris la nuance expressive.

Lire dans ce texte les '*nous*' comme des vrais pluriels s'avère donc possible. L'hypothèse que nous avons posée initialement ne conduit nullement à une impasse. Bien plus, elle donne sens et cohérence au texte. Tant qu'on n'a pas prouvé le caractère aléatoire et anarchique de l'alternance '*nous*'/'*je*' de l'expéditeur, on ne peut conclure à leur équivalence. Ici, on a plutôt montré leur harmonieux mélange.

En bref, on *peut* comprendre les '*nous*' de cette lettre comme des vrais pluriels. Mais le *doit-on*? Pour tenter de répondre à cette question, il faut examiner les autres lettres dites de *recommandation* et les soumettre à un test dont on va maintenant exposer la teneur.

3.3.1.3 *Les autres lettres de recommandation*

Dans le corpus qu'on va maintenant explorer, nous apporterons une attention spéciale à la manière est présentée la personne à recommander. Celle-ci sera la plupart du temps présentée par un '*nous*' que l'on a appelé '*nous*' présentatif. Il s'agit en général du premier '*nous*' du texte, comme celui du P.Mich. 1 6 ("*Eschyle n'est pas pour nous un étranger*", 1-2), et qui apparaît aussi dans le modèle du Pseudo-Démétrios ("*Untel, qui t'apporte cette lettre, distingué par nous, ...*", n. 2). S'il est à comprendre comme un vrai pluriel, ce '*nous*' présentatif a une fonction supplétive et descriptive. Quoiqu'une seule personne écrive, c'est en réalité, comme on l'a expliqué pour le P.Mich. 1 6, plusieurs personnes qui – inégalement et indirectement – interviennent, et donc recommandent. Autrement dit, l'expéditeur parle au nom de *plusieurs* personnes. Ce pluriel présentatif se rencontre dans la plupart des lettres de recommandation qui nous sont parvenues de l'Antiquité, soit avec le pronom, au datif (ἡμῖν) ou au génitif (ἡμῶν), soit avec l'adjectif ἡμέτερος. Ce qui pourrait être jugé comme un trait purement conventionnel, en somme équivalent à un '*je*', devient porteur de sens lorsqu'on examine les lettres qui s'écartent de cette convention mais qui visent le même but, c'est-à-dire la *recommandation*. Ce sont les *écarts* par rapport à un usage qui jettent de la lumière sur cet usage, dans la mesure où le scripteur élabore d'autres procédures ou formules qui lui permettent d'exprimer d'une autre manière le *sens* de l'usage dont il s'écarte. L'attention portée *ici* sur l'écart aide à mieux comprendre le sens exprimé *là* dans la convention.

Nous verrons que, lorsque le '*nous*' présentatif est absent, se manifeste très souvent, de la part de l'expéditeur, le souci de suggérer que *plusieurs* personnes

se solidarisent ou s'associent – indirectement au moins – à son acte de recommandation. Autrement dit, s'il n'emploie pas le '*nous*', le scripteur s'efforce presque toujours de présenter la personne qu'il recommande comme insérée dans, et soutenue par un *réseau social* de relations humaines, dont lui, l'expéditeur, n'est – de loin – pas le seul membre. La recommandation antique s'appuie le plus souvent, non pas d'abord sur les qualités et les mérites personnels du recommandé, mais sur le *réseau* dont il est membre et qui est porté à la connaissance du destinataire. Ces procédures langagières alternatives invitent alors à comprendre le pluriel présentatif supposé "conventionnel" – c'est-à-dire insignifiant –, comme exprimant une *vraie* pluralité. Et si le '*nous*' présentatif est un vrai pluriel, alors ce sont tous les autres '*nous*' de ces lettres de recommandation qui sont, très certainement, à comprendre eux aussi comme des vrais pluriels. Cet examen permet ainsi d'apporter une réponse affirmative à la question posée plus haut de savoir si l'on *doit* donner aux '*nous*' de ces lettres la valeur d'une vraie pluralité.

Nous avons donc présenté la méthode mise en œuvre et résumé de manière proleptique les conclusions auxquelles elle aboutit. Il nous faut maintenant nous livrer à l'examen attentif des textes. Nous partirons d'un ensemble de 140 lettres grecques sur papyrus auxquelles, dans la recherche, on a souvent mis l'étiquette *lettre de recommandation*²⁶⁴. Sur cet ensemble, 23 textes sont

264 L'ouvrage de KIM (*Form and Structure of the Familiar Greek Letter of Introduction*, 149–238) rassemble 83 références de lettres de recommandation. L'article de KEYES (*The Greek Letter of Introduction*, 32–36) en fournit 30. L'interrogation de la base de données du HGV indique 94 documents grecs, dont le descriptif de l'*Inhalt* contient le mot *Empfehlung* (sur un fonds de 60.000 documents environ). L'article de TREU (*Christliche Empfehlungs-Schemabriefe auf Papyrus*, 629–636) étudie sept lettres de recommandation chrétiennes. L'ouvrage de STOWERS (*Letter Writing in Greco-Roman Antiquity*, 153–165) évoque neuf lettres de recommandation (chrétiennes et païennes) sur papyrus. ARZT-GRABNER, dans son article *Neues zu Paulus aus den Papyri* (131–157, en particulier 137–142), puis dans ses deux commentaires papyrologiques de l'épître à Philémon d'une part (*PKNT* 1, 59–61) et de la seconde aux Corinthiens d'autre part (*PKNT* 4, 270–276), signale une trentaine de références de ce type de lettres. Enfin, l'article de KAISER (*Ich bitte Dich, Herr*, 61–67 et 157–159) en mentionne une dizaine. Nous laisserons de côté les papyrus latins et coptes, ainsi que deux extraits de texte (2 Maccabées 9,19–23 et Polycarpe, Ép. aux Philippiniens, 14,1), indiqués par KIM, que nous traiterons séparément. La fusion de ces listes donne alors un catalogue de 140 textes, dont la liste récapitulative est présentée dans les *Annexes* (cf. *infra*, 592–596) selon des subdivisions que l'on va maintenant expliquer. Pour cette partie de l'enquête, on n'a mis volontairement aucune limite de temps. Il s'agit donc de textes qui couvrent la période du 3^{ème} siècle a.C. au 4^{ème} siècle p.C., mais certains textes sont plus tardifs encore (du 5^{ème} au 7^{ème} siècle). La bibliographie disponible sur chacun de ces

inexploitables parce que fragmentaires, en particulier sur le passage du texte qui présente et qualifie la personne recommandée, c'est-à-dire susceptible de contenir un 'nous' présentatif²⁶⁵. Par ailleurs, l'examen attentif des 117 textes restant montre que 27 parmi eux ne sont pas des lettres de recommandation, mais des lettres de *demande* ou de *requête*²⁶⁶. Manifestement, l'étiquette *lettre de recommandation* a été collée de manière parfois hâtive. En particulier, la mention du porteur de la lettre ne joue pas toujours un rôle formellement recommandatif. Ainsi, par exemple, dans le P.Cair.Zen. 111 59392 (milieu 3^{ème} siècle a.C.), l'expéditeur demande à Apollodore qu'Harphaesis, le porteur de la lettre, puisse passer la douane sans encombre. La lettre exprime donc une demande relative au passage de la douane, mais ne recommande pas Harphaesis. Celui-ci est peut-être déjà connu d'Apollodore, ou bien la demande suffit par elle-même. La mention du porteur de la lettre joue donc le rôle d'*authentification* et de *contact* dans le processus d'acheminement du courrier. Elle exerce une fonction *phatique*²⁶⁷ et indique au destinataire que la lettre qu'il reçoit des mains du porteur (inconnu ou déjà connu de lui), émane bien de l'expéditeur. Elle atteste que le porteur est bien envoyé, mandaté par l'expéditeur lui-même. Toute lettre de recommandation mentionne, d'une manière ou d'une autre, – sauf exception – le porteur de la lettre, mais une lettre qui mentionne son porteur n'est pas nécessairement une lettre de recommandation²⁶⁸.

Par ailleurs, en vue d'une demande, la position sociale de l'expéditeur par rapport au destinataire peut rendre inutile la recommandation, même si le porteur du courrier est nommé comme tel au début de la lettre. Ainsi, quand Apollonios en personne, le dioécète du royaume, demande à Zénon son subalterne, de trouver pour Nicomaque et Zoïlos, envoyés en mission, deux places sur un bateau côtier et de leur donner le salaire convenu, il ne s'agit pas d'une lettre de recommandation mais d'une lettre de demande (P.Cair.Zen. 1 59002, 260 a.C.). Toute recommandation est faite en vue d'une demande, on l'a déjà dit. Mais

papyrus (publication, traduction et/ou commentaire) est généralement indiquée par le *Papyrological Navigator* (PN), consultable sur <http://papyri.info/> (1^{er} février 2015).

265 Voir la liste récapitulative, *infra*, 592. Étant donné leur état lacunaire, la qualification *lettre de recommandation* pour ces textes est d'ailleurs parfois hypothétique.

266 Cf. *infra*, 593.

267 Sur la fonction *phatique* du langage, cf. *supra*, 28 n. 36.

268 Relevons ici la remarque pertinente d'ARZT-GRABNER: « [D]ie ausdrückliche Nennung von Boten [hatte] für den Brief an sich keine Bedeutung » (*Neues zu Paulus aus den Papyri*, 137).

s'il est inutile de recommander pour obtenir, alors on passe tout de suite à la demande, sans recommander. En ce cas, on a affaire non à une lettre de recommandation mais à une lettre de demande²⁶⁹. Parmi les lettres de demande qui

269 Lorsque l'expéditeur est un supérieur hiérarchique (ou en situation d'égalité) par rapport au destinataire, la demande suffit le plus souvent (cf. P.Tebt. I 20, 113 a.C.; P.Oxy. XX 2265, 120/123 p.C.). C'est *a fortiori* le cas de la lettre du roi Antiochus aux Juifs (2 Maccabées 9,19–27), signalée par KIM (cf. *Form and Structure*, 196 n. 41). Dans cette lettre, Antiochus désigne son successeur, sans le recommander à ses destinataires. Les v. 26–27 y expriment une demande et un souhait, et non une recommandation. Parmi les raisons qui peuvent rendre superflue la recommandation d'une personne en faveur de laquelle est exprimée une demande – en dehors du cas où cette personne a déjà été recommandée antérieurement au destinataire, ou est déjà connue de lui – signalons aussi le cas où la demande relève de la compétence (par exemple administrative) du destinataire (cf. P.Mich. I 85, milieu 3^{ème} siècle a.C.; P.Mich. VIII 515, fin 3^{ème} siècle a.C.; P.Oxy. XII 1424, 316/318 p.C.). Il se peut encore que l'amitié et la confiance qui lient expéditeur et destinataire rendent inutile d'ajouter à la demande un aspect *recommandatif* en faveur du porteur du courrier (cf. P.Oxy. VII 1064, après 218/219 p.C.). La recommandation procède toujours du choix, que l'on fait de gré ou de force, de s'en remettre à la bienveillance du destinataire, pour obtenir la faveur que cherche la personne recommandée. Cette faveur recherchée n'est pas considérée comme un *dû* mais elle dépend de la libre réponse du destinataire. Dans ce but, une lettre de recommandation contient toujours, d'une manière ou d'une autre, une présentation avantageuse de la personne recommandée, présentation dans laquelle l'expéditeur s'engage personnellement. Cette présentation est parfois réduite au seul verbe *συνίστημι* comme dans le P.Strasb. IV 174 (fin 2^{ème}/début 3^{ème} siècle p.C.). La recommandation suppose aussi que le destinataire ne connaît pas, ou peu, la personne recommandée. Contre plusieurs commentateurs, THRALL fait remarquer, dans son commentaire de 2 Co, que l'épître de Paul à Philémon n'est pas une lettre de recommandation, « since Onesimus is well known to Philemon » (I, 219 n. 219; opinion contraire chez ARZT-GRABNER, *Neues zu Paulus aus den Papyri*, 141). Toutefois, si l'intéressé est déjà connu du destinataire, l'expéditeur peut exprimer au besoin une note recommandative en sa faveur (par exemple dans le P.Cair.Zen. II 59284, 251 a.C.). C'est ce que fait Paul au sujet d'Onésime dans l'épître à Philémon. C'est le minimum requis pour constituer une lettre de recommandation. En revanche, le destinataire du P.Cair.Zen. III 59342 (246 a.C.) connaît déjà Ptolémée pour lequel Sisouchos l'expéditeur exprime une demande. Celui-ci se contente en effet de lui dire : « ... πρότερον γεγραφηκώς περί Πτολεμαίου ... » (1–2), et il n'ajoute pour lui aucune note recommandative particulière. Le courrier antérieur fut probablement une lettre de recommandation, mais celui-ci est une lettre de demande, et non de recommandation. De même, lorsque Zoïlos écrit à sa mère Théodora pour exprimer une demande en faveur d'Inaârôous, il n'a pas besoin de le recommander puisqu'il s'agit du propre gendre de Théodora, le mari de sa fille Techôsous (SB XVI 12606, fin 3^{ème}/début 4^{ème} siècle p.C.). Il en est de même dans la lettre qu'un soldat écrit à son propre frère, soldat lui aussi, pour lui exposer une demande en faveur d'un autre soldat (SB VI 9636, 135/136

ont pu parfois être prises en même temps pour des lettres de recommandation, signalons le PSI IV 361 Z. 1–19 (251 a.C.), qui est une demande de réconciliation, et le BGU XVI 2647 (8 a.C.) qui est une demande de recommandation.

Débarassée des documents qu'on vient d'évoquer, notre liste comprend encore 90 textes exploitables²⁷⁰. On ne compte parmi eux que 13 lettres qui présentent la personne recommandée comme "*mon ami* (φίλος)", "*mon familial* (γνώριμος)", "*mon frère* (ἀδελφός)", "*de ma maison* (οἰκείος)", sans évoquer d'autres liens sociaux²⁷¹. On ne rencontre également que quatre lettres qui se concentrent sur les qualités ou la valeur de la personne recommandée, sans la situer dans un réseau de connaissances – en dehors de l'expéditeur recommandeur bien sûr – ou dans lesquelles le scripteur se contente du seul verbe συνίστημι²⁷².

p.C.). Voir aussi P.Petr. III 53 (n) (3^{ème} siècle a.C.); P.Oxy. II 293 (27 p.C.); P.Mil.Vogl. II 76 (2^{ème} siècle p.C.); P.Flor. II 173 (253/256 p.C.).

270 Cf. *infra*, 593–596.

271 Cf. P.XV. Congr. 7 (milieu 3^{ème} siècle a.C.); P.Petr. II 2 (3) (222 a.C.); BGU XVI 2623 (10 a.C.); P.NYU II 18 (6 p.C.); P.Merton II 62 (7 p.C.); P.Herm. I 1 (1^{er} siècle p.C.); P.Lugd. Bat. xxv 31 (1^{er}/2^{ème} siècle p.C.); P.Brem. 6 (117/119 p.C.); P.Giss. I 88 (113/120 p.C.); P.Harr. I 63 (après 161 p.C.); P.Graux II 22 (2^{ème} siècle p.C.); P.Osl. II 55 (2^{ème}/3^{ème} siècle p.C.); PSI I 96 (5^{ème} siècle p.C.). C'est le plus souvent l'enclitique μου qui est utilisé (οἰκείός μου; ἐκ τῆς οἰκίας μου; φίλος μου). Dans plusieurs de ces textes, on devine l'existence d'autres facteurs qui ont pu donner indirectement du poids à la recommandation, par exemple des liens familiaux, affectifs ou des rapports hiérarchiques. L'auteur du P.Petr. II 2 (3) (222 a.C.) s'adresse à Διοφάνει τῷ πατρὶ (1), celui du P.Herm. I 1 (1^{er} siècle p.C.) à Μουσαίῳ [τῷ] | φιλτάτῳ (1–2). L'expéditeur du P.Brem. 6 (117/119 p.C.) déclare à son correspondant: οὐκ οἶμαι ἀγνοεῖν σε ὅτι Μάλχος ἐμός ἐστιν (3), mais il est épistratège et s'adresse à un stratège, c'est-à-dire à un subalterne (ici, il s'agit d'une note recommandative, car Malchus, le recommandé, est manifestement déjà connu du destinataire). Dans le P.Harr. I 63 (après 161 p.C.), adressé à plusieurs personnes, l'enclitique μου (ou l'adjectif possessif ἐμῶν) est sous-entendu: "Au sujet des amis ci-dessous nommés, je vous adresse instamment cette demande qu'il leur soit fait conformément à votre sollicitude et l'amitié de prédilection que vous avez pour moi ...", [ὑπὲρ τῶν υπογεγραμμένων φίλων | ἀναγ]καίως τήνδε τὴν δέησιν πο[ι]οῦμαι | [δ]ρω[ς] κατ[ὰ] τὴν ἐμῶν ἐπιμέλειαν καὶ τὴν | πρὸς ἐμέ ἐξάρετον φιλίαν καὶ ἐπ' αὐτῶν | ὅτι ἀκόλουθόν ἐστιν/πραχθῆ (3–7). Le PSI I 96 (5^{ème} siècle p.C.) présente une formulation originale. L'auteur recommande à son correspondant "le soldat Euphronios, objet de soins attentifs de ma part", Εὐφρο[νίου] τ[οῦ] στρατιώτου | φροντιζ[ομέ]νου γνησίως παρ' [ἐμ]οῦ (1–2).

272 L'expéditeur du P.Giss. I 71 (117 p.C.) déclare: Ἀχιλλέα τὸν ἀναδιδόντα σοι τὴν ἐπι- | στολήν μου ταύτην ἔρωτῶ ἔχειν συν- | εσταμένον ... (4–5). Celui du P.Strasb. IV 174 (fin 2^{ème}, début 3^{ème} siècle p.C.), recommande quelqu'un chargé de faire des achats: τὸν ἀποδιδ[όν]τα ὑμῖν τὸ ἐπιστό- | λιδόν μου [ἀγο]ράζοντα ὁθόνια | συνίστημι [ὑμῖν] (3–5). Le SB IV 7438 (vers 551 p.C.) s'ouvre avec ces mots: "Le remarquable Dioscore, qui apporte ma lettre", [Διόσ]κ[ορο]ς

Sur les 73 documents restants, on trouve 41 courriers (en comptant le P.Mich. I 6, déjà évoqué), qui introduisent la personne recommandée avec un *‘nous’* présentatif²⁷³. Le porteur du courrier est dit par exemple *“notre frère”, “notre sœur”, “notre familial”, “notre parent”, “notre fils”, “notre fille”, “notre homme”, “notre ami”, “notre citoyen”,* ou tout simplement *“nôtre”,* ou *“l’un des nôtres”*²⁷⁴. Relevons, dans ce groupe, l’originalité et la concision de la formule proposée par le BGU XVI 2654 (6 a.C.) : Πτώυς ὁ ἀπο- | διδούς σοι τὴν ἐπιστολὴν ἔστιν μου ἡμέτερος | καὶ Ἀσκληπιάδου ἀντιγραφέως γεωργός. *“Ptôys, qui t’apporte ma lettre, est notre cultivateur et celui du contrôleur des contributions Asclépiade”* (2–4)²⁷⁵.

-
- ὁ θαυμασὶος ὁ τήνδε μου τὴν ἐπιστολὴν ἀποδιδούς ... (1). Dans ces trois exemples, il n’est pas exclu que la personne recommandée ait été en réalité déjà connue du destinataire. Enfin, le P.Cair.Zen. III 59527 (milieu 3^{ème} siècle a.C.) exprime une *note recommandative* en faveur d’un certain Exakon, au sujet duquel l’expéditeur avait déjà adressé une lettre à son correspondant (cf. ... ἐγράψαμέν σοι καὶ πρότε- | ρον περὶ Ἐξάκωνος τοῦ ἀποδι- | δόντος σοι τὴν ἐπιστολὴν, 4–6). Il ajoute en finale du billet un compliment sur Exakon et ses compagnons : ἀνθρωποι γὰρ | ἄξιοι πολυωρίας εἰσὶν (11–12).
- 273 P.Col. III 7 (257 a.C.); P.Cair.Zen. I 59046 (257 a.C.); P.Lond. VII 1945 et 1946 (tous deux de 257 a.C.); P.Mich. I 6 (257 a.C.); P.Mich. I 33 (254 a.C.); P.Col. III 48 (253 a.C.); PSI IV 359 (251 a.C.); PSI V 520 (250 a.C.); P.Cair.Zen. III 59322 (249 a.C.); PSI IV 383 (248/247 a.C.); P.Mich. I 82 (246/245 a.C.); SB XXII 15278 (246/245 a.C.); P.Col. IV 112 (261/229 a.C.); P.XV.Congr. 5 (252 a.C.); SB XXVI 16636 (milieu 3^{ème} siècle a.C.); P.Lond. VII 2026 et 2027 (tous deux milieu 3^{ème} siècle a.C.); P.Sorb. I 49 (222 a.C.); P.Petr. II 2 (4) (224/218 a.C.); P.Köln IX 365 (2^{ème} siècle a.C.); P.Cair.Goospeed 4 (152 a.C.); BGU VIII 1871 (61 a.C.); BGU XVI 2654 (6 a.C.); P.Oxy. IV 787 (16 p.C.); SB V 8005 (2^{ème} siècle p.C.); P.Oxy. XXXVI 2785 (milieu 2^{ème} siècle p.C.); P.Oxy. XIV 1663 (2^{ème}/3^{ème} siècle p.C.); P.Alex. 29 (première moitié 3^{ème} siècle p.C.); PSI IX 1041 (milieu 3^{ème} siècle p.C.); SB XVI 12304 (fin 3^{ème}, début 4^{ème} siècle p.C.); P.Oxy. XXXI 2603 (3^{ème}/4^{ème} siècle p.C.); P.Oxy. XXXI 2602 (début 4^{ème} siècle p.C.); P.Oxy. LV 3821 (341/342 p.C.); P.Nag.Hamm. 78 (4^{ème} siècle p.C.); P.Oxy. LVI 3857 (4^{ème} siècle p.C.); P.Oxy. VIII 1162 (4^{ème} siècle p.C.); PSI III 208 (4^{ème} siècle p.C.); SB III 7269 (4^{ème}/5^{ème} siècle p.C.); CPR V 23 (5^{ème} siècle p.C.); P.Strasb. VII 679 (fin 6^{ème} siècle p.C.).
- 274 On trouve par exemple les substantifs οἰκεῖος (qui appartient à la famille ou à la maison-née), ἀναγκαῖος (parent), ἀδελφός, ἀδελφή, υἱός, θυγάτηρ, γνώριμος, φίλος, πολίτης, ἄνθρωπος, γεωργός, avec ἡμέτερος, ou le génitif ἡμῶν. Le courrier CPR V 23 (5^{ème} siècle p.C.), écrit dans le contexte de la navigation commerciale sur le Nil, est apporté à Gérontius, le destinataire, par Makarios, *“notre batelier”* (ὁ ἡμέτερος ναύτης, 3). Parfois la présentation est réduite au seul pronom ἡμέτερος, *“nôtre”,* cf. P.Oxy. IV 787 (16 p.C.); LV 3821 (341/342 p.C.).
- 275 Notons ici la précision du langage et la densité de la formule, qui rapproche étroitement le *‘je’* rapporté à la lettre, et le *‘nous’* qualifiant le cultivateur (cf. ... μου ἡμέτερος ...). On peut dire la même chose du SB V 8005 (2^{ème} siècle p.C.) : *“Celui qui vient te trouver avec ma lettre est notre homme”,* [ὁ προ]σερχόμενός σοι | [διὰ] τῶν γραμμάτων | [μου τ]ούτων ἡμέτερος | [ἄν]θρωπός [ἐστι]ν (2–5). Peut-on sérieusement supposer que le scripteur ait ici considéré le singulier et le pluriel de la première personne comme réellement interchangeables ?

Le porteur de la lettre est donc recommandé par l'entourage de l'expéditeur, désigné par le 'nous', et par Asclépiade. Ce dernier joue sans doute un rôle clé, comme le montre son titre, que le destinataire a pris soin de mentionner. Notons aussi la formule classique des lettres chrétiennes: τὸν ἀδελφὸν ἡμῶν ἐρχόμενον πρὸς σε πρόσδεξαι ἐν εἰρήνῃ ...²⁷⁶. Parfois, le 'nous' présentatif apparaît avec le datif ἡμῖν ou l'accusatif ἡμᾶς, comme dans la tournure que propose le P.Mich. I 33 (254 a.C.): Νικάνωρ ὁ τὴν ἐπιστολὴν σοι | ἀποδιδούς ἐστὶν ἡμῖν ἐν φι- | λίᾳ (2-4)²⁷⁷. Il est à noter que beaucoup de ces 41 lettres font aussi émerger, à côté du 'nous' présentatif, le 'je' du scripteur, notamment lorsque celui-ci, après avoir présenté son candidat, enchaîne sur la demande²⁷⁸.

Les 32 textes qui restent²⁷⁹ fournissent des alternatives intéressantes pour remplacer le 'nous' présentatif. Ce qui est visé, c'est toujours la pluralité des

276 Cf. P.Oxy. XXXVI 2785 (milieu 2^{ème} siècle p.C.); P.Alex. 29 (première moitié 3^{ème} siècle p.C.); SB XVI 12304 (fin 3^{ème}/début 4^{ème} siècle p.C.); P.Oxy. XXXI 2603 (3^{ème}/4^{ème} siècle p.C.) (ici au pluriel τοὺς ἡμετέρους ἀδελφούς); P.Oxy. XXXI 2602 (début 4^{ème} siècle p.C.); PSI III 208 (4^{ème} siècle p.C.); SB III 7269 (4^{ème}/5^{ème} siècle p.C.). Dans ces lettres chrétiennes, le 'notre' de "notre frère", indépendamment des autres 'nous' du texte, ne doit pas être compris comme un 'nous' inclusif (i.e. incluant les destinataires). Il s'agit d'un frère ou d'une sœur qui est recommandé(e) par une communauté afin d'être accueilli(e) dans une autre communauté. Le texte exprime un 'notre' exclusif, mais il appartient aux destinataires de le transformer en un 'notre' inclusif. Il faut distinguer le sens littéral du texte, et les effets du texte.

277 Voir aussi par exemple le P.Cair.Zen. I 59046 (257 a.C.): ἤξιωσεν ἡμᾶς Μένανδρος | ὁ παρ' Ἡρακλείδου γράψαι σοι | ἵνα ..., "Ménandre, celui qui est originaire d'Héraclide, nous a demandé de t'écrire afin ..." (4-6); ici, l'article (ὁ παρ' Ἡρακλείδου) joue peut-être le rôle de *rappel* et il se pourrait que Ménandre soit en réalité déjà connu du destinataire (le syntagme ὁ παρ' Ἡρακλείδου pourrait aussi signifier "celui qui vient de chez Héracléidès" – en ce cas, cette mention d'Héracléidès, personnage sans doute déjà connu du destinataire, est en elle-même une note recommandative, en ce sens qu'il est ici avantageux pour Ménandre d'être de l'entourage d'Héracléidès). Ajoutons que le 'nous' du syntagme ἤξιωσεν ἡμᾶς laisse entendre que c'est l'entourage du scripteur, désigné ici par ἡμᾶς, et non le scripteur seul, qui implicitement recommande Ménandre. Voir aussi PSI V 520 (250 a.C.) (... ὡν ἡμῖν ἐν γνώσει ..., 5); P.Lond. VII 2026 (Φίλων ὁ ἀποδεδωκώς σοι | τὴν ἐπιστολὴν ἐστὶν ἡμῖν | ἐν γνώσει ἐπὶ πλέον ..., 2-4) et 2027 ("Ερασὶς ὁ ἀποδιδούς σοι τὰ γράμματα τυγχάνει ἡμῖν ἀναγκαῖος ὢν καὶ φίλος ..., 1-2) (milieu 3^{ème} siècle a.C. pour ces deux papyrus), etc.

278 On rencontre par exemple, après la présentation de l'impétrant, des formules comme διὸ παρακαλῶ ... (BGU VIII 1871, 61 a.C.); ἐρωτῶ σε οὖν ... (P.Oxy. IV 787, 16 p.C.); οἶδα γὰρ σου τὸ σπουδαῖον ... (P.Oxy. XXXI 2602, début 4^{ème} siècle p.C.); τοῦτω οὖν ἀξιῶ τὴν σὴν εὐγένειαν ... (P.Oxy. LV 3821, 341/342 p.C.). Le 'je' peut aussi apparaître avant la présentation, par exemple dans la *formula valetudinis*.

279 P.Cair.Zen. I 59042 (257 a.C.); P.Cair.Zen. I 59045 (257 a.C.); P.Cair.Zen. V 59805 (257

membres du réseau social au centre duquel le recommandé est placé. Celui-ci apparaît crédité d'une *pluralité* d'appuis. Examinons quelques-uns de ces textes.

L'expéditeur du P.Cair.Zen. I 59042 (257 a.C.) présente ainsi le porteur du courrier: Ἀλέξανδρος ὁ ἀποδιδούς σοι τῇ[ν ἐπ]ισ- | τολήν τῶν φίλων τινὸς τῶν [ἐμ]ῶν ἐστὶν οἰκεῖος καὶ αὐτῷ δέ μ[οί] εἰσι συ- | νήθειαι ... “*Alexandre, qui t’apporte cette lettre, est de la maison d’un de mes amis et j’ai moi-même [avec lui] des relations habituelles*” (1–3). Alexandre est situé à l’intérieur du réseau d’amis de l’expéditeur. Il est présenté comme le familier de l’un d’eux. Ce n’est donc pas seulement celui-ci, mais le réseau amical dans son ensemble, qui indirectement est mis à contribution pour garantir cette recommandation.

On lit dans le P.Cair.Zen. V 59853 (250 a.C.): Λεο[ντίσ]κος ὁ ἀποδιδούς σοι | τὴν ἐπιστολήν συ[νεστάθ]η μοι ὑπὸ τινων φίλων ..., “*Leoniskos, qui t’apporte cette lettre, m’a été présenté par quelques amis ...*” (1–2). L’expéditeur du P.Mich. inv. 1430 (6 p.C.) présente Ἰσίδω[ρος] (...) ἐ[μ]οὶ μὲν συν[ε]σταμ[έ]νος ὑπὸ φίλων γνησίωγ, “*Isidore (...) qui m’a été recommandé par de vrais amis*” (4)²⁸⁰.

L’auteur du P.Col. III 41 (254 a.C.) invoque l’appui de ses connaissances et invite son destinataire à faire intervenir les siennes: προσῆλθόν τ[ιν]ες ἡμῖν τῶν γνωρίμων | ὑπὲρ Μητροδώρου τοῦ ἀποδιδόντος [σο]ὶ τὴν [ἐ]πιστολήν ἀξιούντες γράψαι | πρὸς σέ. χαριεῖ οὖν μοι ἔβανον αὐτ[ῶ]ι προήσα[ς] παρὰ τε σαυτοῦ καὶ τῶν | γνωρίμων. “*Quelques gens connus de nous sont intervenus au sujet de Métrodore, qui t’apporte cette lettre, pour [nous] prier de t’écrire. Tu me ferais donc une faveur en contribuant avec tes connaissances au prêt d’honneur qu’il sollicite*”

a.C.); P.Cair.Zen. IV 59543 (257 a.C.); P.Cair.Zen. II 59192 (255 a.C.); P.Col. III 41 (254 a.C.); P.Cair.Zen. II 59284 (251 a.C.); P.Cair.Zen. V 59853 (250 a.C.); BGU VI 1297 (248 a.C.); P.Köln VI 267 (250/200 a.C.); P.XV.Congr. 6 (milieu 3^{ème} siècle a.C.); UPZ II 159 (3^{ème} siècle a.C.); PSI XV 1539 (fin 1^{er} siècle a.C.); P.Mich. inv. 1430 (6 p.C.); P.Oxy. II 292 (25 p.C.); P.Brem. 5 (117/119 p.C.); P.Brem. 7 (113/120 p.C.); P.Brem. 9 (113/120 p.C.); P.Oxy. LI 3643 (2^{ème} siècle p.C.); P.Osl. II 51 (2^{ème} siècle p.C.); P.Tebt. Tait 51 (2^{ème}/3^{ème} siècle p.C.); P.Gen. I 75 (3^{ème} siècle p.C.); P.Ryl. IV 691 (fin 3^{ème} siècle p.C.); P.Col. XI 298 (3^{ème}/4^{ème} siècle p.C.); PSI XV 1560 (3^{ème}/4^{ème} siècle p.C.); P.Abinn. 31 (346 p.C.); P.Princ. II 101 (4^{ème} siècle p.C.); P.Oxy. XLIII 3149 (5^{ème} siècle p.C.); P.Köln II 112 (5^{ème}/6^{ème} siècle p.C.); PSI I 97 (6^{ème} siècle p.C.); P.Princ. II 105 (6^{ème} siècle p.C.); P.Bodl. I 69 (6^{ème}/7^{ème} siècle p.C.).

280 Ce papyrus, signalé par ARZT-GRABNER (2. *Korinther* (PKNT 4), 274), a été publié par HANSON, *A New Letter from the Archive of Isidorus*, 323–329. Voir aussi le P.Cair.Zen. II 59284 (251 a.C.) (διασυνέστατ]αι γάρ ἡμῖν ὑπὸ φίλων τινῶν | οἷς ἐπὶ πλείον τυγχ[άν]ει συνῶν ..., “*il nous a été présenté par quelques amis, dans la compagnie desquels il se trouve être souvent ...*”, 4–5).

(1–4)²⁸¹. Puis il ajoute en finale : φανερός δέ σοι ἔσται ὁ ἄνθρωπος ἀπὸ τῆς ἐσθήτος ὅς ἐστιν, “*tu reconnaîtras à son vêtement de quel genre d’homme il s’agit*” (4). Métrodore est donc soutenu par plusieurs des connaissances de l’expéditeur. Son vêtement témoigne aussi d’une *appartenance* à une classe sociale, ce qui contribue encore à le rendre recommandable²⁸².

Pour appuyer sa démarche personnelle, l’expéditeur du P.Princ. II 101 (4^{ème} siècle p.C.) invoque la réputation d’une autre famille : [ὁ] ἀναδιδούς σοι τὰ γράμ- | [ματά] μου οἰκείος τοῦ πατρὸς | [τοῦ Σ]τεφάνου τυγχάνει. “*Celui qui te remet ma lettre se trouve être le familier du père de Stéphanos*” (7–9). Si Stéphanos est ici nommé, c’est qu’il est connu du destinataire. Le recommandé est donc localisé dans un réseau dont les membres sont le père de Stéphanos, indirectement Stéphanos lui-même – comment un fils pourrait-il ne pas estimer le “*familier*” de son père? –, toute leur famille, et bien évidemment l’expéditeur. Dans le P.Abinn. 31 (346 p.C.), l’expéditeur associe indirectement son frère dans la démarche de recommandation : παρακαλῶ σε δέ, δέσποτά μου, παρατιθέμενός | σοι τὸν υἱὸν τοῦ ἀδελφοῦ μου Συρίωνα ..., “*je te présente Syrion, le fils de mon frère, et te demande, mon Maître ...*” (7–8). Le père de Syrion joue ici le même rôle recommandatif que l’expéditeur lui-même. Si en effet l’expéditeur jouit de quelque crédit auprès du destinataire, comment pourrait-il ne pas en être aussi de même pour son propre frère, même si le destinataire ne le connaît pas personnellement? Le P.Brem. 7 (113/120 p.C.) présente Hermaïos comme “*un ami de mon père*”, φίλον ὄντα τοῦ πατρὸς μου (3), donc comme jouissant nécessairement du crédit de tous les membres de sa famille. L’expéditeur du P.Köln VI 267 (250/200 a.C.) présente ainsi son candidat : Φαμουτίς ὁ ἀπο- | διδούς σοι τὴν | ἐπιστολήν ἐστιν | Πτολεμαίου τοῦ | παρ’ ἡμῶν ἀδελ- | φός. “*Phamoutis, qui te remet cette lettre, est le frère de Ptolémaïos, celui qui est chez nous*” (3–8). Il

281 Je reprends la traduction d’ORRIEUX, *Les papyrus de Zénon*, 133, que je modifie quelque peu, en particulier pour respecter le pluriel de la première personne.

282 « The final sentence of the letter is socially significant: “It will be clear to you from his dress who the man is”. This does not mean that Zenon is to recognize him by this clothing, since the letter itself, which Metrodoros was presenting personally, would be his identification. The meaning is rather that Zenon will know by the attire of the man that he is one of the ruling-class Hellenes and, presumably, a man of honor and of standing » (commentaires d’EDGAR, l’éditeur du papyrus, reproduits par KIM, op. cit., 170). Ajoutons qu’ici, outre son appartenance à une classe sociale, ce ne sont pas seulement les “*quelques gens connus de nous*” qui soutiennent la recommandation de Métrodore, mais c’est aussi indirectement le groupe ‘*nous*’. Les deux pluriels τινες et ἡμῖν se renforcent l’un l’autre. Ce sont deux réseaux qui recommandent et qui s’engagent, celui des τινες, inconnu du destinataire, d’une part, et le groupe ‘*nous*’, connu du destinataire, d’autre part.

ne s'agit pas ici de n'importe quel Ptolémaïos, mais de celui *"qui est chez nous"* (τοῦ παρ' ἡμῶν) et que le destinataire, très certainement, connaît. C'est donc toute une collectivité humaine, quelle qu'elle soit, et non le seul expéditeur, qui implicitement se porte garante de la respectabilité du frère de l'un de ses membres.

Dans le P.Cair.Zen. I 59045 (257 a.C.), Amyntas, recommandant à Zénon le grec Zôpyre, se réfère à *"quelques-uns"* qui l'ont sollicité pour cette démarche. Mais il prend soin aussi de préciser que ce Zôpyre est un compatriote de Zénon. Sosigène, le père de Zôpyre, est en effet, comme Zénon, originaire de Caune: Ζώπυρος ὁ τὴν ἐπιστολὴν σοι ἀπο[διδούς] | ἐστὶν υἱὸς Σωσιγένους τοῦ Καυνίου· γεγράφαμεν δὲ καὶ πρὸς Ἀπολλῶ[νιον] | περὶ αὐτοῦ ἀξιωθέντες ὑπὸ τινων ..., *"Zôpyre, qui te porte cette lettre, est le fils de Sosigène de Caune; sollicités par quelques-uns, nous avons écrit à Apollonios à son sujet ..."* (1–3). Zôpyre n'est donc pas seulement rendu recommandable par sa filiation vis-à-vis de Sosigène, mais par son *appartenance* à une communauté humaine dont fait partie Zénon lui-même. Cette appartenance ne peut qu'être avantageuse aux yeux de ce dernier, lui aussi originaire de Caune²⁸³. Zénon apprend en outre que l'expéditeur a adressé une autre lettre de recommandation directement au dioecète Apollonios²⁸⁴. En définitive, Apollonios recevra donc une double recommandation en faveur de Zôpyre, celle que lui adresse par écrit Sosigène et celle que Zénon lui exposera bientôt par oral. La loi du nombre est ici encore un facteur décisif pour l'efficacité de la recommandation²⁸⁵.

283 Caune, dont est originaire Zénon, est un petit port de Carie, sur la côte occidentale de l'Asie Mineure, faisant face à l'île de Rhodes (cf. ORRIEUX, *Les papyrus de Zénon*, 16–20).

284 Le pluriel γεγράφαμεν est sans doute un *'nous'* proleptique qui réunit Amyntas, l'expéditeur, et ces *"quelques-uns"* (τινων), mentionnés à la ligne suivante.

285 Cette loi du nombre est reflétée indirectement dans le P.Lond. VII 1945 (257 a.C.), où l'expéditeur, après avoir employé un *'nous'* présentatif, demande à son destinataire de présenter Apollodore, le porteur de la lettre, à deux autres personnes (le nom de l'une des deux seulement est lisible), afin que celles-ci à leur tour le munissent de lettres de recommandation (σὺ οὖν κ[αλ]ῶς ἂν ποιήσῃς συστήσας αὐτόν [... δ]ηὶ καὶ Λυσίμαχῳ | ὅπως ἂν γράψωσιν αὐτῷ γράμ[μ]ατα ... *"Tu feras donc bien de le présenter à ... et à Lysimachos, afin qu'ils lui écrivent des lettres ..."*, 3–4). Voir aussi P.Lond. VII 1946 (257 a.C.). Le P.Giss.Univ. III 20 (113–117 p.C.) est à cet égard également intéressant. Il ne s'agit pas d'une lettre de recommandation, mais d'une lettre d'information, adressée à une femme, que l'expéditeur, officier en poste à Alexandrie, recommande auprès d'un stratège par diverses lettres de recommandation, dont il informe ici la destinataire. Sur ce texte, voir les remarques d'ARZT-GRABNER (2. *Korinther* (PKNT 4), 275–276), qui voit ici *"ein komplexes Gefüge von Empfehlungen"*.

L'anacoluthé du P.Cair. Zen. II 59192 (255 a.C.) suggère une circulation rapide de l'information qui permet au recommandé de multiplier ses appuis. Ce sont ainsi plusieurs personnes qui interviennent: "*Sachant que tu es bienveillant, quelques-uns de [mes] amis m'ont demandé de t'écrire à son sujet ...*", *πυνθανόμενος δέ σε εἶναι ἐπιει[ι]κή, ἡξιωσάν τινές με τῶν φίλων γράψαι | [σο]ἱ περ[ι] αὐ[τοῦ] ...* (4-5). La pensée a été plus prompte que l'écriture. L'anacoluthé (*πυνθανόμενος ... ἡξιωσάν τινές*) n'altère ni le sens respectif du singulier et du pluriel, ni le sens de la phrase. Il faut simplement compléter le non-dit. Le scripteur voulait dire: "*Sachant que tu es bienveillant et l'ayant dit à quelques-uns de mes amis, j'ai été sollicité par eux de t'écrire à son sujet ...*".

L'expéditeur du P.Cair.Zen. IV 59543 (257 a.C.) recommande quelqu'un qui est lui-même recommandé par l'archisitologue Ptolémée, c'est-à-dire le préposé aux moissons²⁸⁶. Dans le P.Cair. Zen. V 59805 (257 a.C.), l'expéditeur présente Charminos, son candidat, comme envoyé par le père de celui-ci et par d'autres personnes, dont la qualification, quoiqu'obscure, est entièrement positive²⁸⁷. Dans le P.Brem. 7 (113/120 p.C.), le recommandé est "*un ami de mon père*" (*φίλον ὄντα τοῦ πατρός μου*, 3). Il est donc recommandé tant par l'expéditeur que par le père de l'expéditeur, en somme donc par toute leur famille. Dans le P.Gen I 75 (3^{ème} siècle p.C.), les deux recommandés, Drakon et Mélanos, sont présentés comme *μισθω- | τὰς τοῦ κυρίου μου Ἄμ- | βροσίου*, "*serviteurs de mon maître Ambrosius*" (4-6). Recommandés par l'expéditeur, ils sont donc aussi en même temps placés dans l'entourage et le rayonnement d'un personnage de renom.

Pour recommander quelqu'un, toute relation, même minime, est bonne à souligner, comme on le voit dans cette recommandation d'un cavalier (BGU VI 1297, 248 a.C.): *[...] ἄρχος ὁ τὴν ἐπιστολὴν σοι ἀποδιδούς ἐστὶν τῶν περὶ Φιλᾶ[δ]έλφ[ειαν] | [κα]ταμετρημένων ἱππέων, υἱὸς δὲ Νικάνδρου τοῦ πρότερον ὑπὸ Ἰππ[ίαν] ὑπο- | στράτηγήςαντος ἐν Ὀξυρύγχῳ ..., "[...]aque, qui t'apporte cette lettre, est l'un des cavaliers lotis à Philadelphie, et fils de Nicandre, qui fut lieutenant d'Hippias à Oxyrhynque ...*" (2-4). Le personnage clé est ici manifestement Hippias, peut-être un général, sous les ordres duquel le père du candidat a

286 Δημήτριος ὁ ἀποδιδούς σοι | [τὴν ἐπιστολὴν] ἀπέσταλται πρὸς Ἀπολλώ[νιον τὸν διοικητὴν] | ὑπὸ Πτολεμαίου ἀρχισιτολόγου ... (1-3). Démétrios est donc recommandé par deux personnes, dont l'une occupe une fonction importante.

287 ... ἀπέσταλται δὲ ὑπὸ τε τοῦ πατρός καὶ τῶν λοιπῶν τ[ῶν τῆν] | δωρεὰν ἐχόντων κοιμούμενος ... (2-3). Voir aussi le P. Tebt. Tait 51 (2^{ème}/3^{ème} siècle p.C.), dont le porteur appartient sans doute à l'entourage du grand prêtre (τοῖς τοῦ ἀρχιερέως, 10-11), sans qu'il soit possible de préciser davantage la nature de ces liens.

servi²⁸⁸. Timoxène, l'expéditeur du UPZ II 159 (3^{ème} siècle a.C.), mentionne le patron du frère du recommandé, puis un haut personnage dans l'entourage duquel le père de celui-ci évolue : ὁ ἀπο- | διδούς σοι τὴν ἐπισ- | τολὴν ἔστιν Φίλωνος | ἀδελφὸς τοῦ μετὰ | Λύσι[ι]δος ἐπιστο- | λογράφου. φρόντισον | οὖν, ὅπως μὴ ἀδικη- | θῇι ὁ ἄνθρωπος, καὶ | γὰρ ὁ πατὴρ αὐτοῦ | ἔστιν ἐνταῦθα | περὶ Πετονούριν | τὸν δευτερεύοντα, *"celui qui te porte cette lettre est un frère de Philon, qui est avec l'épistolographe Lysis. Veille à ce qu'aucun tort ne soit fait à cet homme; son père est en effet ici de l'entourage de Pétonouris, le second"* (2–13)²⁸⁹.

De manière plus obligeante à l'égard du destinataire, quatre textes mentionnent subtilement en faveur du candidat l'appui implicite des membres de la propre famille du destinataire. Ἐλλανοκρ[ι]άτης ὁ ἀποδιδούς σοι τὴν ἐπισ- | [τολὴν ἔστιν ἀναγκαιὸς καὶ ὑμέτερο]ς φίλος. καλῶς οὖν ποιήσεις ... *"Hellanocrate, qui te remet cette lettre, est votre ami et parent. Tu feras bien de ..."* (P.XV. Congr. 6, 2–3; milieu 3^{ème} siècle a.C.)²⁹⁰. Φιβᾶς ὁ ἀν[αδιδούς] | σοι τὴν ἐπιστο- | λὴν, ἄν[θρωπος] πε- | πειραμένος σοῦ καὶ τῶν σ[ῶν ...], *"Phibas, qui t'apporte cette lettre, homme éprouvé de toi et des tiens ..."* (P.Brem. 9, 10–12; 113/120 p.C.)²⁹¹. N'excluons pas, pour ces textes, que le recommandé était en réalité déjà connu du destinataire, et qu'il s'agit là tout au plus de *notes recommandatives*.

Signalons enfin que la pluralité des personnes qui, directement ou indirectement, soutiennent la recommandation peut être exprimée de manière plus ou moins implicite. Dans le P.Oxy. LI 3643 (2^{ème} siècle p.C.), l'expéditeur présente Diogène comme neveu d'un ami très proche (ἀδελφιδοῦ ὄντος [ἀνα]γχαίο- | τάτου μοι φίλου, 7–8), et membre d'un cercle de philosophes épicuriens (ἀνδρός

288 Dans le P.Oslo II 51 (2^{ème} siècle p.C.), le recommandé bénéficie du crédit des agriculteurs de la ville de Skandips, dont il est le γραμματεὺς, c'est-à-dire le secrétaire. Dans le PSI XV 1539 (fin 1^{er} siècle a.C.), il est κωμογραμματεὺς du village de Thosbis. Les fonctions indiquées ici soulignent donc le statut des personnes recommandées, c'est-à-dire la reconnaissance sociale dont elles jouissent. Voir aussi le P.Köln II 112 (5^{ème}/6^{ème} siècle p.C.), dans lequel un prêtre recommande un autre prêtre à un archimandrite.

289 Voir HENGSTL, *Griechische Papyri*, 259–261 n. 106, pour la discussion sur le sens des postes de l'administration ptolémaïque occupés ici par Lysis (sans doute secrétaire en chef) et Pétonouris (peut-être second de l'administration locale du nome).

290 Apparemment, le mot ὑμέτερος n'est qu'une restitution. On peut se demander si le scribe n'a pas plutôt voulu dire ἡμέτερος au lieu de ὑμέτερος. Mais peu importe, car lire *'votre'* au lieu de *'notre'*, c'est aussi inscrire la personne dans un *réseau* dont les membres, implicitement et indirectement, la recommandent. Ici dans ce cas, la personne recommandée bénéficie pour ainsi dire de l'appui des deux extrémités de la *chaîne sociale* de la recommandation. Notons par ailleurs dans ce texte l'agilité du discours qui alterne les formes allocutives (*'tu'*, puis *'vous'*, puis *'tu'*).

291 Voir aussi les P.Oxy. XLIII 3149 (5^{ème} siècle p.C.) et P. Bodl. I 69 (6^{ème}/7^{ème} siècle p.C.).

| φιλοσόφου γενομένου τὰ | Ἐπικούρια ..., 8–10). Les P.Col. XI 298 (3^{ème}/4^{ème} siècle p.C.) et PSI XV 1560 (3^{ème}/4^{ème} siècle) sont des lettres chrétiennes qui recommandent à des chrétiens un κατηχούμενος. Dans ces deux cas, on ne trouve exprimé aucun 'nous' présentatif, mais l'appartenance du candidat à une famille intellectuelle et/ou spirituelle, donc une mise en réseau et une insertion dans un groupe, a en fait la valeur d'une recommandation *plurielle*.

Reconnaissons l'habileté de ces formules. La présentation du *réseau social* du candidat, c'est-à-dire la mise en valeur de la diversité et de la multiplicité de ses *appuis* et *relations* fait l'objet d'un soin particulier. En effet, pour le destinataire, un inconnu qui fait état d'un grand nombre de relations apparaîtra comme quelqu'un à qui il vaut la peine d'accorder ce qu'il demande. Tandis que celui qui n'a aucune relation, à quoi bon même l'écouter?²⁹²

Dans le corpus que l'on vient d'examiner, la récurrence du 'nous' présentatif est remarquable (41 textes sur 90). La rareté du 'je' à cette même place est aussi à noter (13 textes sur 90). La stabilité du 'nous', à cet endroit précis du texte, montre que le choix du nombre de la première personne n'était pas entièrement laissé au hasard²⁹³. On peut difficilement arguer que le scripteur ne faisait que recopier un modèle déjà existant, par exemple celui du Pseudo-Démétrios.

292 La recommandation antique fonctionne selon le principe qu'on appelle "*principe de Matthieu*". Les personnes connues et socialement bien en vue se voient créditées *a priori* d'une grande recommandabilité et leurs demandes sont écoutées, tandis que celles qui sont inconnues et ont peu d'entregent ont toutes les chances de se voir ignorées. Le nom de ce principe, mis en évidence dans le monde de la recherche scientifique et universitaire par le sociologue américain MERTON (1910–2003) (cf. *The Sociology of Science*, 1973), est tiré de l'évangile selon Matthieu : « À celui qui a beaucoup, il sera donné davantage ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré » (Mt 13,12). Dans sa correspondance corinthienne, Paul de Tarse prend indirectement position contre cette tendance de la société antique : "Avons-nous besoin, comme certains, de lettres de recommandation (συστατικῶν ἐπιστολῶν) pour vous ou de votre part ?" (2 Co 3,1). ARZT-GRABNER, dans son commentaire papyrologique de 2 Co, observe avec justesse : « Kritisiert wird hier freilich auch die in Korinth offenbar da und dort vertretene Haltung, jene Personen eher und würdiger zu empfangen, die Empfehlungsbriefe vorzuweisen hatten, als andere, die auf sich allein gestellt waren. Paulus kritisiert also nicht das Instrumentarium des Empfehlungsbriefes an sich, wohl aber jedwede Abhängigkeit und Überbewertung davon, die die Gefahr in sich birgt, das Wesen der Person selbst gering zu achten » (2. Korinther (PKNT 4), 276).

293 Dans les lettres de recommandation en 'je', c'est-à-dire où la personne recommandée est dite par exemple "*mon ami*", on ne trouve jamais la formule (qui aurait été pourtant à prévoir si le 'nous' et le 'je' étaient pour le scripteur vraiment équivalents) : "*N. qui t'apporte cette lettre est mon ami. C'est pourquoi nous te demandons etc ...*". Le pluriel, lorsqu'il apparaît, est en quelque sorte aimanté et fixé sur la présentation du candidat, c'est-à-dire en tant que 'nous' présentatif.

Les traités épistolaires n'étaient en effet diffusés que parmi les classes les plus aisées de la société²⁹⁴. La portée et la signification de ce '*nous*' présentatif se trouvent dévoilées par les 32 textes qui présentent une formulation alternative. Ils montrent bien, non seulement que le modèle – si toutefois l'expéditeur l'avait à sa disposition – n'était pas toujours servilement recopié, mais encore que l'affirmation d'une *appartenance* à un *groupe*, et donc d'une *pluralité* de personnes qui se solidarisent, directement ou indirectement, de la démarche de recommandation, était le souci dominant du scripteur. On est donc fondé à affirmer que la pluralité du '*nous*' présentatif ("*notre ami*", "*notre frère*", "*notre familial*", "*notre parent*", "*notre homme*", etc.), dite "conventionnelle", est une pluralité *réelle*.

Notons que, si cette conclusion s'impose, elle ne contribue pas à nous éclairer davantage sur le contenu du '*nous*' de ces lettres. Nous n'avons plus accès, la plupart du temps, aux sous-entendus de la communication épistolaire (i.e. le péritexte) qui nous permettraient de préciser la composition du groupe '*nous*'. Cette ignorance a pu inciter le relecteur moderne à niveler les singuliers et les pluriels de la première personne. Les '*nous*' ne lui livrent plus leurs secrets, certes. S'il les nomme pluriels *irréguliers*, ils ne furent sans doute pas tels pour les épistoliers antiques. Pour eux au moins, cette pluralité *réelle* faisait sens. L'expéditeur ne peut en effet recommander une personne auprès de son destinataire qu'à partir de ce que celui-ci connaît.

Cette conclusion a des conséquences importantes pour notre enquête. Si le '*nous*' présentatif d'une lettre de recommandation doit être lu comme un pluriel réel, alors il faudra sans doute lire de la même manière les autres pluriels de la première personne, non seulement dans les lettres de recommandation, mais aussi dans les autres pièces de la documentation épistolaire. En effet, les lettres de recommandation, tant privées que d'affaires, appartiennent à l'univers quotidien des hommes et des femmes de l'Antiquité, et elles n'y représentent, dans le genre épistolaire, qu'une catégorie de lettres, parmi bien d'autres. Il ne faut donc sans doute pas restreindre aux lettres de recommandation ce sens *réel* du pluriel '*nous*', et encore moins au seul '*nous*' présentatif de ces lettres.

Cette conclusion s'impose d'autant plus lorsque, dans ces mêmes lettres de recommandation, on remarque les balancements entre le singulier et le pluriel aux autres personnes verbales. En effet, la rapidité de l'alternance '*nous*'/'*je*' n'est en fait qu'un cas particulier de la versatilité des passages entre le singulier et le pluriel pour les deuxième ('*tu*'/'*vous*') et troisième ('*il*'/'*ils*') personnes.

294 Cf. MALOSSE, *Lettres pour toutes circonstances*, 15.

Pour faire bonne mesure, le préjugé moderne, théorisé et systématisé dans la thèse de DICK, aurait pu, pour ainsi dire, être généralisé à toutes les personnes verbales ! Les lettres de recommandation fournissent en effet d'intéressantes illustrations de ce balancement des deux nombres aux deuxième et troisième personnes. L'expéditeur du P.Ryl. IV 691 (fin 3^{ème} siècle p.C.) termine son billet par ces mots : ἤσπασα τὴν | ἀγαθωτάτην σου θυγατέρα με- | τὰ τοῦ γλυκυτάτου αὐτῆς υἱοῦ | [κα]ὶ τοὺς ὑμετέρους πάντας. *"J'ai salué ta fille très chère avec son adorable petit et tous les vôtres"* (17–20). La finale du P.Oxy. XXXI 2603 (3^{ème}/4^{ème} siècle p.C.), qui est une lettre chrétienne, est aussi remarquable : πάντες οἱ ἐνθάδε ἀδελφοὶ προ[ο]σ- | ἀγορεύουσιν ὑμᾶς. ἀσπάσαι κα[ὶ] τοὺς σὺν | σοὶ πάντας ἀδελφούς ἐκλεκτού[ς] τε καὶ [κα]- | τηχομένους. | ἔρρωσο²⁹⁵ ὑμᾶς εὐχομαι. *"Tous les frères qui sont ici vous saluent. Salue aussi tous les frères élus et les catéchumènes qui sont avec toi. Je vous souhaite de bien vous porter"*, (29–33). Dans le P.Cair.Zen. III 59527 (milieu 3^{ème} siècle a.C.), Philoxenos, recommandant à Zénon un certain Exakon, oscille entre *'il'* et *'ils'* lorsqu'il parle de ce dernier. Le scribe ne confond pas le singulier et le pluriel de la troisième personne, mais il passe rapidement de la pensée du seul Exakon à celle qui réunit Exakon et ses compagnons.

On rencontre par ailleurs dans ces textes certains faits littéraires révélateurs, qui montrent que tant le *'nous'* que le *'vous'* correspondent bien à des réalités humaines *plurielles*, et ne procèdent pas d'une utilisation indifférenciée des deux nombres par le scribe. La finale du P.Oxy. XIV 1767 (3^{ème} siècle p.C.) montre bien comment la mention de certaines personnes peut déboucher de manière inopinée sur un *'nous'* : ἀσπά- | ζομαι τὴν μητέρα μου | καὶ Ἀπολλῶν καὶ το[ύς] | παρ' [ῆ]μῶν [π]άντας [κα]- | τ' ὄνομα (21–25). L'expéditeur du P.Mil.Vogl. II 76 (2^{ème} siècle p.C.) semble lui aussi temporairement éloigné des siens. Il termine son billet en les réunissant dans un pluriel : ἀσπάζου | πάντας τοὺς ἐμοὺς | καὶ Ἰσιδώραν (13–15). À la fin du P.Mich. VIII 498 (2 p.C.), on lit cette demande : ἄσπασαι τοῦ[ς] | σοὺς πάντας μεθ' ὧν καὶ | ἔρρωσο, ἀδελφε (24–26). L'insertion familiale et sociale des partenaires de la communication épistolaire affleure très souvent dans ces lettres. Celles-ci traduisent l'épaisseur du cadre humain dans lequel vivaient tant ceux qui les ont écrites que ceux à qui elles furent adressées. Certaines lettres chrétiennes de recommandation le montrent clairement, comme le P.Oxy. LVI 3857 (4^{ème} siècle p.C.), qui après avoir recommandé *"notre fille Germania"* se termine par cette phrase : ὑμᾶς καὶ τοὺς σὺν | ὑμῖν ἐγὼ τε καὶ οἱ σὺν | ἐμοὶ προσαγορεύ- | ομεν (10–13)²⁹⁶.

295 Il faut lire ἔρρωσθαι et non ἔρρωσο, cf. DELMAIRE, *Correspondances*, 49–50.

296 Voir aussi PSI III 208, 6–10 (4^{ème} siècle p.C.). Le défaut, dans certaines lettres, d'accord

Observons enfin certaines *formulae valetudinis* qui ouvrent ces lettres. La vivacité de l'alternance entre le singulier et le pluriel de la première personne ne prouve pas que le scripteur confonde les deux nombres. L'expéditeur du P.XV. Congr. 6 (milieu 3^{ème} siècle a.C.) ouvre ainsi son billet: "[... ?...] à Zénon, salut! Si tu es en bonne santé et si tout le reste va bien, c'est comme nous le voulons. Je vais bien moi aussi"²⁹⁷. Tandis que celui du PSI V 520 (250 a.C.) déclare: "[... ?...] à [... ?...], salut! Si tu es en bonne santé et si (le reste) marche bien, c'est parfait! Nous allons bien nous aussi!". Mais le P.Petr. II 2 (4) (224/218 a.C.) commence ainsi: "[... ?...] à Diophane, salut! Si tu vas bien et si ta fille et (ses) enfants sont en bonne santé et si tout le reste se passe bien pour toi, alors c'est comme nous en prions continuellement les dieux. Je vais bien moi aussi et ton fils Dioscoride". Ici le 'nous' de l'expéditeur livre un peu de son mystère au relecteur, en particulier à travers l'évocation de Dioscoride, qui est probablement à inclure dans ce 'nous'. Reconnaissons que la *spontanéité* de l'écriture prend souvent le pas sur une description *synthétique* des faits. Le scripteur couche par écrit sa pensée comme elle lui vient. Il commence une phrase sans toujours anticiper pour saisir tout ce qu'elle s'apprête à embrasser et dire. On verra plus loin quelques exemples d'anacoluthe que cette écriture a pu produire, en particulier de la part de rédacteurs peu lettrés.

Est-ce faire violence aux textes que de comprendre les 'nous' comme des pluriels réels? L'examen des lettres de recommandation a fourni une réponse négative. Mieux encore, il a permis de prouver la réalité de ces pluriels irréguliers et de saisir leur cohérence et leur pertinence dans la stratégie sociale de la recommandation. Examinons maintenant brièvement d'autres lettres.

3.3.2 Autres lettres

Nous aborderons dans cette section quelques-unes des lettres qui, dans l'histoire de la recherche, ont été avancées au cours du dernier siècle en faveur de la thèse de DICK²⁹⁸.

grammatical ne peut guère être invoqué comme preuve que le scripteur confond singulier et pluriel. Il s'agit d'accords de proximité qui proviennent de la vivacité du discours. Ainsi, par exemple, l'expéditeur du SB XVI 12304 (fin 3^{ème}/début 4^{ème} siècle p.C.), après avoir recommandé τὸν ἀδελφὸν ἡμῶν Π. [...] (5, avec une lacune), termine en disant: ὑμᾶς καὶ τοὺς σὺ[ν ὑ]- | μὴν ἐγὼ τὲ καὶ οἱ σὺν [ἐμοί] | ὑμᾶς ἡδὲως προσαγ[ορεύ]- | ω (8-11). Voir aussi PSI IX 1041 (milieu 3^{ème} siècle p.C.); SB III 7269 (4^{ème}/5^{ème} siècle p.C.).

²⁹⁷ Voir aussi P.Col. IV 112 (261/269 a.C.).

²⁹⁸ Il s'agit d'une vingtaine de textes environ, considérés comme pièces à conviction de la thèse de DICK. DICK lui-même (*Der schriftstellerische Plural*, 22 n. 1) fournit deux exemples de papyrus, dont il cite quelques extraits du premier (avec une référence erro-

Deux papyri d'Éléphantine de la fin du 3^{ème} siècle a.C., les P.Eleph. 9 et 13 ont été signalés, le premier par MAYSER, et le second par MOULTON. Il s'agit de deux lettres adressées à Milon, l'une administrative (P.Eleph. 9, lacunaire) et l'autre familiale (P.Eleph. 13). Les 'nous' exclusifs du premier texte laissent clairement deviner les partenaires d'une équipe de travail²⁹⁹. Dans le second

née): BGU I 27 (2^{ème}/3^{ème} siècle p.C.) (et non I 41) et II 596 (84 p.C.). MOULTON, dans le premier volume de sa grammaire du grec du Nouveau Testament (*Prolegomena* (1908³), 86 et 246), en mentionne huit, plus exactement sept papyrus et une inscription (de Galatie, datant du 2^{ème} siècle p.C., de peu d'intérêt ici): P.Tebt. I 26 (114 a.C.); I 58 (111 a.C.); P.Amh. II 130 (70 p.C.); BGU II 449 (2^{ème}/3^{ème} siècle p.C.); UPZ I 66 (153 a.C.); P.Eleph. 13 (222 a.C.) et P.Hib. I 44 (253 a.C.). MAYSER (*Grammatik der Griechischen Papyri*, II, 1, 41–42) et WILCKEN (*Urkunden der Ptolemäerzeit I*, 318 n. 1 et 330 n. 2) indiquent plusieurs textes pour appuyer cette théorie. On les a déjà signalés plus haut (cf. *supra*, 49 n. 5 et n. 6). Dans le premier volume de son commentaire de 2Co, THRALL, qui dans sa lecture des 'nous' chez Paul se range du côté de DICK, indique, à titre de compléments aux exemples fournis par DICK, quatre références de papyrus (cf. I, 105 n. 182), tirés de l'anthologie de WHITE (*Light from Ancient Letters*), les P.Hib. I 44 (253 a.C.); P.Mich. I 6 (257 a.C.); P.Cair.Zen. I 59060 (257 a.C.) et PSI V 520 (250 a.C.) (il s'agit respectivement des n°4, 11, 15 et 18 du recueil de WHITE). Quatre textes reviennent plusieurs fois chez ces auteurs, les P.Hib. I 44; P.Tebt. I 26; I 58 et P.Eleph. 13. Nous leur accorderons une attention particulière.

- 299 MAYSER propose de lire les 'nous' comme comprenant « [den] Beamte mit seinem Stab » (*Grammatik*, II, 1, 41). À propos des collaborateurs, serviteurs et esclaves, dont les 'nous' des lettres d'affaires sont souvent le reflet, signalons aussi les P.Cair.Zen. v 59814 et v 59815, tirées des archives de Zénon (tous les deux de 257 a.C.). Il s'agit de lettres administratives adressées par Zoïlos, économiste du nome Arsinoïte, à Panakestor, gérant du domaine personnel du dioecète Apollonios dans le Fayoum. Ces lettres traitent de questions agricoles. Elles sont entièrement écrites en 'nous' mais elles sont intéressantes en ce qu'elles évoquent explicitement ces armées de travailleurs, collaborateurs et esclaves aux ordres. Il s'agit d'une domesticité dont ces administrateurs disposent et dont la présence se fait sentir à leurs côtés dans la plupart des lettres d'affaires, et même des lettres privées: ἀποστείλον οὖν τινα πρὸς α[ὐτὸ]ν ὃς λαβὼν τὸ σύμβολον μετρήσεται, "envoie-lui donc quelqu'un pour prendre le bon et recevoir les graines" (P.Cair.Zen. v 59814, 3); γεγράφαμεν τοῖς παρ' ἡμῶν | ζητῆσαι εἴ που ἔστιν παρὰ τοῖς ἰδιώταις, "nous avons demandé par écrit à nos agents de chercher s'il s'en trouve chez des particuliers" (*ibidem*, 4–5); καὶ σὺ δὲ ἀποστείλας | εἰς τὸν Μεμφίτην ζήτησον, "envoie toi-même quelqu'un dans le Memphite et renseigne-toi" (*ibidem*, 5–6); ἐπὶ μὲν οὖν τοῦ παρόντος | [οἱ παρ' ἡμῶν ἄ]γθρωποι οἱ ἐκ τοῦ νομοῦ παγ[η]γυρίζουσιν ἐπ[ὶ το]ῦ Λαβ[υ]ρ[ί]θου, "en ce moment notre personnel originaire du nome participe à la panégyrie qui se tient au Labyrinthe" (P.Cair.Zen. v 59815, 2–3); "Quand nous aurons réuni tout ce qu'on peut en trouver, nous te l'écrirons afin que tu envoies quelqu'un pour te l'amener (ἵνα πέμψῃς τὸν | κομι[οῦ]μενον)" (*ibidem*, 5–6); ἀποστείλον δὲ [πρὸς] ἡμᾶς καὶ τοὺς παρα-

texte, Andrôn s'adresse à son frère Milon. Cette situation de communication donne son sens aux '*nous*' du texte, qui doivent être compris comme ceux d'une famille. ZILLIACUS relève l'anacoluthie de la fin de la lettre. Elle montre que le scripteur est peu lettré, et ne saurait être un appui pour la lecture de DICK. Le fait qu'Andrôn s'exprime avec un '*nous*' familial ne l'empêche pas – au risque de surprendre le lecteur moderne – de passer parfois brusquement au '*je*'³⁰⁰.

Évoquons quelques pièces des archives de Cléon, contemporain de Zénon, signalées par MAYSER et ZILLIACUS. Cléon est architecte et chef de travaux, en poste à Krokodilopolis, ville du nome Arsinoïte (actuel Fayoum), sur les bords du Nil. La famille de cet entrepreneur au service de l'État vivait à Alexandrie. Cet éloignement géographique d'environ 150 km a donné lieu à une correspondance dont les sables d'Égypte ont livré quelques feuillets³⁰¹.

Il importe de souligner dans ces textes la cohérence du balancement entre le '*je*' et le '*nous*'. Dans les trois premiers textes (P.Petr. I 30 (1); II 11 (1); II 11 (2)), tous les trois milieu 3^{ème} siècle a.C.), le '*nous*' rassemble au moins les deux fils de Cléon, Philonide et Polycrate, ainsi que leur mère Métrodore³⁰². Le '*nous*' du

ληψομένους τὰ ξύλα, "envoie-nous aussi ceux qui doivent prendre livraison du bois" (*ibidem*, 6).

300 « [In P.Eleph. 13] schwankt Andrôn, der an seinen Bruder schreibt, recht auffallend zwischen dem Singular und Plural. Das geschieht sogar in der Form eines groben Anakoluths, z. 7–8 μὴ ὀκνῶν γράφειν ἡμῖν καὶ τὶ ἄν σοι ποιοῦντες | χαριζοίμην, das den ungebildeten Schreiber verrät » (ZILLIACUS, *Selbstgefühl*, 46).

301 WITKOWSKI, *Epistulae privatae*, 1–21, a rassemblé dix lettres ou fragments de lettre des archives de Cléon, adressées à lui par ses fils Philonide et Polycrate, par sa femme Métrodore, ou par d'autres personnes; le fragment n. 9 chez WITKOWSKI (P.Petr. II 42 (b)) est une lettre de Cléon à Péon. Voir la présentation de ce corpus par WITKOWSKI, *op. cit.*, 1–4.

302 ZILLIACUS commente l'alternance '*nous*'/'*je*' du P.Petr. I 30 (1): « "ἐγράψαμέν σοι καὶ ἐν ταῖς ἔμπροσθεν [= ἔμπροσθεν] ἐπιστολαῖς" schreibt Philonides seinem Vater, nachdem er unmittelbar vorher "ὕγι[αίνω δὲ] καὶ αὐτός" mitgeteilt hat. Ersteres zeugt für eine kollektivistische Einstellung, während letzteres subjektiv-individualistisch ist » (*Selbstgefühl*, 45). MAYSER, sur le P.Petr. II 11 (1), fait aussi remarquer: « Ebenso beziehen sich die Plurale auf die beiden Brüder, aber γέγραφα σοι (2) auf den Schreiber » (*Grammatik*, II,1, 41). Sur le P.Petr. II 11 (2), ZILLIACUS et MAYSER font des observations également convergentes: « Polykrates schließt die Seinigen in die *Formula valetudinis* ἐρρώμεθα δὲ καὶ αὐτοί mit ein, berichtet aber ἀπογέγραμμαι δὲ ἐπὶ τελώνιον über etwas, was nur ihn persönlich betrifft » (ZILLIACUS, *loc. cit.*). « Wikowski 2, 2 (= P.Petr. II 11 (2)) schreibt Polykrates ἐρρώμεθα δὲ καὶ αὐτοί mit Einschluss seines Bruders Philonides, ebenso (4) ἵνα ἐκ τοσούτου φέρωμεν τὴν εἰκοσθῆν. Wenn dagegen der Schreiber nur von sich selbst redet, gebraucht er den Singular, so (2–3) γίγνωσκέ με ... ὥκονομημέ[νον]; (3) ἀπογέγραμμαι » (MAYSER, *loc. cit.*). Métrodore, la mère des deux frères, est probablement à inclure aussi dans ces pluriels.

dernier texte vise plutôt l'environnement professionnel de Cléon. De manière pareillement cohérente, le 'je' n'apparaît que pour évoquer des faits individuels (le souhait de Polycrate d'être présenté au roi et la gestion de son avoir, cf. P.Petr. II 11 (1); sa participation à une célébration religieuse ainsi que sa visite chez le géomètre, cf. P.Petr. II 11 (2); un déplacement projeté par Cléon, cf. P.Petr. II 42 (b))³⁰³.

Le P.Hib. I 44 (milieu 3^{ème} siècle a.C.), très souvent cité à l'appui de la thèse de DICK, appartient à la correspondance officielle d'Harimouthès qui fut toparque du nome d'Oxyrhynque. Harimouthès est un contemporain de Zénon. Le personnage officiel qui lui écrit, un certain Dinon, fut probablement haut placé dans l'administration des nomes de Moyenne-Égypte. Il rappelle sèchement à son destinataire des ordres venus d'en haut qui lui avaient déjà été notifiés antérieurement. Ils concernent un détachement de soldats à déplacer et des moissonneurs à enrôler. En dehors d'un seul 'je', la lettre est entièrement en 'nous'. Ces 'nous' sont l'ombre portée de la présence, autour de Dinon, d'une équipe de collaborateurs et d'administrateurs, alors que le 'je' met en valeur une décision personnelle de leur chef. Notons l'anacothute: ὁρῶντες δὲ σε καταραθυμοῦντα, | ὥμην δεῖν καὶ νῦν ἐπιστεῖλαι σοί, "*alors que nous voyons que tu ne prends pas la chose au sérieux, j'ai pensé nécessaire de t'écrire*" (4–5). Plus que l'équivalence, dans l'esprit du scripteur, entre le 'nous' et le 'je', cette anacothute reflète d'abord la spontanéité et la rapidité avec lesquelles ce billet a été écrit³⁰⁴.

303 On peut relever, au sujet du P.Petr. II 11 (2), le commentaire éclairant de SCHUBART: «Kleon, der Leiter der öffentlichen Arbeiten im Faijum, hatte seinen Amtssitz in der Bauhauptstadt Krokodilopolis, seine Familie dagegen lebte in Alexandria. Die Briefe seiner Frau Metrodora und seiner Söhne Philonides und Polykrates lassen deutlich erkennen, dass sie alle gebildete Griechen angesehener Herkunft waren und Beziehungen zum Hofe besaßen. Kleon nicht nur sondern auch Philonides hatten Zutritt zum Könige; sogar von Geschenken an den Herrscher ist die Rede. Daher wünscht Polykrates, durch seinen Vater dem Könige vorgestellt zu werden: eine Gelegenheit soll das Fest zu Ehren der verstorbenen Schwester und Gemahlin des Königs, Arsinoë, bieten, das in Alexandria und im Lande gefeiert wird. Die Schlussformel, die von der Mehrzahl der Briefe abweicht, drückt Ehrerbietung an Stelle der Vertraulichkeit aus und wird gewöhnlich in Briefen an Höhere gebraucht. Dem gebildeten Tone des Briefes entspricht auch die schöne, geläufige Handschrift» (SCHUBART, *Ein Jahrtausend am Nil*, 1923², 31–32).

304 Dans la documentation relative au temple de Sérapis à Memphis (à l'époque ptolémaïque), on trouve un faire-part de mariage, celui que Sarapion adresse à ses frères Ptolémée et Apollonios (cf. UPZ I 66, signalé par MOULTON, *Grammar of New Testament Greek. Prolegomena*, 86). On remarquera la faute d'accord dans la *formula valetudinis*: ἑρρωμαι

Les papyri de Tebtunis contiennent plusieurs pièces des archives de Menchès, scribe (κωμογραμματεύς) du petit village de Kerkéosiris, dans le nome Arsinoïte. Entre 120 et 110 a.C., dans une période socialement et économiquement troublée, Menchès s'occupe de l'administration fiscale des terres, de la constatation des vols et de la négociation des grèves³⁰⁵.

Dans le P.Tebt. I 15, Menchès fait à Horos, le secrétaire du nome (βασιλικογραμματεύς), la relation d'un incident qui s'est produit à Kerkéosiris. Les '*nous*' englobent sans doute les collaborateurs de Menchès³⁰⁶. Le texte invite à supposer que Menchès ne s'est pas rendu seul là où des cris se faisaient entendre, ce qui peut paraître logique, même si on ne peut le vérifier. Rien n'autorise ici, en tout cas, à esquisser une théorie comme celle de DICK. Le '*je*', en revanche, met en valeur le témoignage oculaire personnel du secrétaire.

Le P.Tebt. I 26, cité par MOULTON et MAYSER³⁰⁷, contient la copie de deux lettres, l'une d'Horos, le βασιλικογραμματεύς évoqué ci-dessus, et l'autre adressée à Horos, sans doute en provenance de Menchès³⁰⁸. Dans la première de ces deux copies, le '*nous*' doit être compris comme un '*nous*' corporatif, réunissant le personnel administratif d'Horos. La seconde était initialement écrite entièrement en '*je*', mais, à la fin de la ligne 14, le scribe a barré μοι et a écrit au-dessus ἡμῖν. Ce détail montre que le pluriel et le singulier de la première personne ne lui semblaient pas équivalents. L'expéditeur voulait-il par le pluriel souligner le fait qu'il n'était de loin pas le seul à avoir eu connaissance de cette désertion des agriculteurs royaux ?

δὲ καὶ οἱ. "*Je vais bien nous aussi*" (sic). Elle ne prouve pas que, pour le scribe, sans doute peu lettré, le singulier et le pluriel étaient équivalents. L'apparition de ce pluriel ne pourrait-elle pas être attribuée au désir de l'expéditeur d'élargir subitement son propos à ses proches, par exemple à son autre frère Hippalos qui vit dans la même ville que lui ? Sur ce corpus de textes, voir BURNET, *L'Égypte ancienne à travers les papyrus*, 168–180 ; SCHUBART, *Ein Jahrtausend am Nil* (1923²), 38–44 ; WHITE, *Light from Ancient Letters*, 63–76 ; WITKOWSKI, *Epistulae privatae*, 55–60 et 66–90. Voir encore l'ouvrage récent de LEGRAS, *Les reclus grecs du Sarapieion de Memphis. Une enquête sur l'hellénisme égyptien*.

305 Sur les archives de Menchès, voir VERHOOGT, *Menches, komogrammateus of Kerkeosiris: The Doings and Dealings of a Village Scribe in The Late Ptolemaic Period (120–110 B.C.)* ; WHITE, *Light from Ancient Letters*, 79–81. WHITE présente, traduit et commente huit lettres des archives de Menchès, dont quelques-unes familiales, provenant de l'un ou de plusieurs de ses quatre frères – ou bien adressées à eux – Mousaios, Hérodes, Ammonios et Polémon.

306 MAYSER s'interroge : « vielleicht mit Einschluß seiner Beamten ? » (*Grammatik*, II,1, 41).

307 Cf. MOULTON, *Grammar of New Testament Greek. Prolegomena*, 86, et MAYSER, loc. cit.

308 Cf. GRENFELL, *Tebtuni Papyri*, 103–105.

Parmi les papyri de Tebtunis, relevons enfin le P.Tebt. I 58, signalé par MOULTON et commenté par MAYSER³⁰⁹. Ce texte long et laborieux est envoyé par un fermier aux prises avec un problème de gestion de l'exploitation qui lui est confiée. Les 'nous' réunissent sans doute le scripteur et ses ouvriers agricoles. L'apparition irrégulière du 'je' peut surprendre. Le scripteur n'a en tout cas pas fait preuve d'incohérence³¹⁰.

Pour finir, évoquons quelques documents des trois premiers siècles de notre ère. Le contenu de la lettre BGU II 596 (84 p.C.), relevée on ne sait pourquoi par DICK³¹¹, fournit des indications claires pour comprendre le contenu des 'nous'. Elle traite de préparatifs d'une fête: *"Tu feras bien d'accompagner Ailourion, qui t'apporte ce billet, et d'aller avec lui nous acheter des tourterelles en vue de la fête"*. Puis l'expéditeur ajoute: *"Tu es invité; viens donc aussi célébrer cette fête avec nous. Tu m'accorderas ainsi une grande faveur"*. Lors de cette fête – quelle qu'elle puisse être –, Didyme, l'expéditeur, ne sera pas seul, et les 'nous' s'expliquent ainsi.

Le BGU I 27 (2^{ème}/3^{ème} siècle p.C.) a été aussi relevé par DICK, qui en a cité quelques mots. Il s'agit peut-être d'une lettre chrétienne. Irénée, l'expéditeur, fait partie d'un convoi de transport de blé qui traverse la Méditerranée d'Est en Ouest. Ces convois de bateaux, supervisés par la préfecture de l'annone, assuraient depuis l'Égypte une bonne partie de la subsistance de Rome. Une fois le navire arrivé à bon port, le déchargement a sans doute pris du temps, et l'équipage attend encore l'autorisation de reprendre la mer. Il est évident que les 'nous' du texte réunissent les compagnons de l'expéditeur. On peut certes être étonné par les passages du 'je' au 'nous' dans deux phrases consécutives: *"J'ai touché terre le 6 du mois d'Épiph et (...) nous avons déchargé (le bateau) le 18 du même mois. Je suis arrivé à Rome le 25 du même mois et l'endroit (la communauté?) nous y a bien accueillis"* (5–11). Dans ces deux phrases, on notera que les singuliers ('je') n'excluent pas les personnes que visent les pluriels ('nous') qui suivent. En effet, lorsque le scripteur écrit 'je', il ne nie pas des autres ce qu'il dit de lui en 'je'. Simplement, il ne les inclut pas ici. Ce qui n'est pas dit n'est pas nié. En français d'aujourd'hui, l'expéditeur se serait sans doute

309 Cf. MOULTON, loc. cit., et MAYSER, op. cit., 42.

310 Le commentaire de MAYSER, formulé du point de vue du lecteur moderne, est juste: «[In] Teb. 58 wird wiederholt zwischen ἡμεῖς und ἐγώ gewechselt ohne *ersichtlichen* Grund» (loc. cit., je souligne). Certes nous ignorons aujourd'hui les motifs de cette alternance des deux nombres à la première personne, mais ce constat n'autorise pas à conclure que le scripteur les a purement et simplement confondus.

311 Cf. *Der schriftstellerische Plural*, 22 n. 1.

exprimé avec *'on'*. La mise en valeur d'une action personnelle du scripteur (en *'je'*), immédiatement suivie de l'évocation d'un fait collectif (en *'nous'*) a de quoi surprendre. C'est surtout l'agilité et la vivacité du discours qui transpirent ici, bien plus qu'une prétendue confusion du singulier et du pluriel qui serait le fait du scripteur³¹².

Signalons encore un cas de juxtaposition anacoluthique du *'je'* et du *'nous'* dans le BGU II 449 (2^{ème}/3^{ème} siècle p.C.), relevé par MOULTON³¹³: ἀκούσας ὅτι νωθρεύῃ ἀγωνιοῦμεν, "(j'ai) appris que tu es souffrant, et nous sommes inquiets" (4-5). Cette liberté syntaxique pourrait refléter chez Apollos, le scripteur, non une perception confuse de la différence entre singulier et pluriel de la première personne, mais plutôt le besoin d'exprimer avec concision et promptitude tant l'information personnellement reçue (en *'je'*), que le retentissement de celle-ci sur son entourage (en *'nous'*, comprenant au moins Apollos et Sotêris, sans doute la femme de celui-ci, cf. ligne 12). Notons aussi la spontanéité dont use l'expéditeur au fil du texte, élargissant son propos de la forme allocutive *'tu'* à une pluralité de destinataires, en *'vous'* (c'est-à-dire à la famille de Théon, son frère, cf. lignes 11-14).

3.3.3 Bilan

En dehors d'emmêlements fautifs du *'nous'* et du *'je'*, à attribuer à l'incompétence littéraire du scripteur, il n'est guère possible de soutenir que, pour les expéditeurs antiques, les deux nombres avaient le plus souvent même signification à la première personne. Il est bien sûr difficile de sonder dans le texte de ces lettres privées et lettres d'affaires le niveau d'attention et de conscience du scripteur dans son choix du singulier ou du pluriel de la première personne. Les textes sont là, sous nos yeux, dans leur précision et leur relative cohérence, et ils accomplissent leur œuvre de production de *sens*. Le *'nous'* et le *'je'* n'y semblent cependant pas indistinctement mêlés. Bien plus – et pour autant que nous

312 DICK reconnaît d'ailleurs que dans les lettres sur papyrus, les *'nous'* sont presque toujours à comprendre comme désignant une pluralité de personnes de l'entourage de l'expéditeur: «Nur an ganz wenigen Stellen [in diesen Briefen] kann man das Vorhandensein eines schriftstellerischen Plurals überhaupt in Erwägung ziehen, und auch da spricht die größere Wahrscheinlichkeit dafür, dass eine Mehrheit von Subjekten, die Familie oder für den Empfänger von selbst zu erkennende Genossen des Schreibers, mit eingeschlossen sind» (DICK, *Der schriftstellerische Plural*, 22). Dans les deux textes où DICK croit avoir localisé quelques *'nous'* qu'il appelle *schriftstellerisch*, ces *'nous'*, on vient de le voir, sont pourtant à comprendre de manière évidente comme des pluriels réels.

313 Cf. MOULTON, *Grammar of New Testament Greek. Prolegomena*, 86.

avons été en mesure de reconstituer çà et là quelques bribes du *péritexte* de ces lettres – les '*nous*' sont, par rapport aux '*je*', porteurs d'expressivité et de sens. En particulier, dans les lettres de recommandation, l'attention que nous avons apportée au '*nous*' que l'on a appelé *présentatif* et à ses formes alternatives a montré que ce '*nous*' doit être positivement compris comme un vrai pluriel. Ce pluriel s'inscrit logiquement dans la stratégie sociale de la recommandation. Dans les autres lettres, on ne peut pas non plus parler d'anarchie dans le mélange du '*je*' et du '*nous*'. Au contraire, leur enchevêtrement est porteur de sens, quelque étonnant et peut-être gênant – pour le lecteur moderne du moins – qu'il puisse être.

Examinons maintenant quelques lettres littéraires.

3.4 Quelques corpus de lettres littéraires

Nous nous limiterons ici à deux *corpus*, que l'on peut considérer comme bien représentatifs du genre, les lettres philosophiques d'Épicure et les lettres fictives de Chion d'Héraclée. Nous verrons que le '*nous*' d'auteur n'est pas entièrement incompatible avec le genre épistolaire, surtout lorsqu'une lettre est écrite avec l'intention initiale de rejoindre un nombre indéterminé et illimité de destinataires.

3.4.1 Les "lettres essais" d'Épicure

Les trois lettres adressées respectivement à Hérodoté, à Pythoclès et à Ménécée sont considérées comme des textes authentiques d'Épicure (début 3^{ème} siècle a.C.)³¹⁴. La forme épistolaire y est réduite au minimum. Il s'agit, en définitive, non pas tellement de lettres mais de traités, plus exactement d'*abrévés* (ἐπιτομή) de l'enseignement du Maître³¹⁵. Les larges dimensions du lectorat que vise Épicure sont indiquées au seuil de la lettre à Hérodoté :

314 Je reprends la traduction de BALAUDÉ (cf. ÉPICURE, *Lettres, Maximes, Sentences*, 2008²), que je modifie quelque peu, en particulier pour rendre fidèlement le singulier et le pluriel de la première personne. Je suis les modifications du texte grec adoptées par BALAUDÉ (cf. op. cit., 143–147).

315 Cf. Lettre à Hérodoté, 35 et 37. La lettre à Pythoclès, destinée à compléter la lettre à Hérodoté, qualifie à nouveau cette dernière d'ἐπιτομή (84). En tant que résumé ou *compendium* d'un corps de doctrine, la lettre à Hérodoté, et indirectement les deux autres, peuvent être dites "lettres essais". Sur ce type de lettres, voir STIREWALT, *The Form and Function of the Greek Letter-Essay*, 147–171, en particulier 148–149 et 156–163 pour les lettres d'Épicure. Par la désignation "lettre essai", décalquée de l'expression anglaise *letter-essay*, il faut comprendre *essai sous forme de lettre*.

*À l'intention de ceux qui ne peuvent pas, Hérodote, étudier précisément et dans le détail nos écrits sur la nature (τοῖς μὴ δυναμένοις, ὧς Ἡρόδοτε, ἔκαστα τῶν περὶ φύσεως ἀναγεγραμμένων ἡμῖν ἐξακριβοῦν), ni même examiner les plus importants des livres (que nous avons) composés, pour eux j'ai préparé (αὐτοῖς παρεσκεύασα) un résumé de la doctrine complète (ἐπιτομὴν τῆς ὅλης πραγματείας), destiné à leur faire garder suffisamment en mémoire les opinions les plus générales*³¹⁶.

35

Cette ouverture fait déjà place aux lecteurs futurs. Elle donne donc au premier 'nous' une tonalité de 'nous' d'auteur, même si l'on ne peut non plus exclure en même temps une pointe de modestie³¹⁷. En revanche, les 'nous' qui suivent, tant dans cette lettre que dans les deux autres, pourraient être compris comme des 'nous' des humains en général (pluriels réels), mais sont sans doute plutôt des *plurales sociativi* qui, dans la trame de la réflexion philosophique, illustrent des cas d'école et rassemblent tous disciples possibles de la doctrine épicurienne³¹⁸.

-
- 316 Le projet de rejoindre un lectorat illimité est à nouveau affirmé au § 37: "C'est pourquoy, étant donné qu'une telle voie est utile à tous ceux qui sont familiers de l'étude de la nature, moi qui, en prescrivant (παρεγγυῶν) l'activité continue dans l'étude de la nature, introduis (ἐγγαλινίζων) principalement par là la paix dans la vie, j'ai écrit pour toi (ἐπιόησά σοι) un résumé de ce genre (τοιαύτην τινὰ ἐπιτομήν)".
- 317 STIREWALT met bien en lumière le double lectorat visé par ces lettres essais. Au-delà d'Hérodote, Épicure songe déjà à d'autres destinataires: « [These documents] were actual written communications with epistolary characteristics, sent between identifiable parties, on particular subjects. Indeed they were intended for others in addition to the ones named as addressees. But this fact does not eliminate the letter-setting in which they were prepared. In addition they are closely related to another work by the same author; they may supplement one already in circulation or substitute for one projected » (op. cit., 147).
- 318 Ces 'nous' surgissent dans le texte sans avoir été d'abord définis, ce qui accentue leur caractère indéterminé. En voici quelques exemples: "Et si n'existait pas ce que nous appelons (ὀνομάζομεν) vide ..." (40). "Ces répliques, nous les appelons (προσαγορεύομεν) simulacres" (46). "Et l'image que nous saisissons (λάβωμεν) par une appréhension de la pensée ..." (50). "Lorsque nous donnons (ἀφιῶμεν) de la voix, le choc qui survient en nous (ἐν ἡμῖν) provoque une expression de masses propres à constituer un écoulement fait de souffles, et cette expression provoque en nous (ἡμῖν) l'affection auditive" (53). "Nous observons (θεωροῦμεν) ces plus petits éléments les uns à la suite des autres ..." (58). "... tout ce que nous cherchons (ζητοῦμεν) en un substrat, et que nous rapportons (ἀνάγοντες) aux prénotions considérées en nous-mêmes (παρ' ἡμῖν) ... l'évidence même, suivant laquelle nous parlons (ἀναφωνοῦμεν) d'un temps long ou court, parce que nous la portons en nous, congénitalement (συγγενικῶς τοῦτο περιφέροντες)" (72).

L'originalité de ces lettres est de mêler des '*nous*' *sociativi* et des '*nous*' d'auteurs. Ce qui distingue ces derniers des *plurales sociativi*, c'est que le '*nous*' d'auteur est métalinguistique. Il commente la communication écrite elle-même, le texte en cours, ou bien un autre texte. En revanche, le *pluralis sociativus* se situe au niveau de la réflexion philosophique. Il réunit autour du scripteur une pluralité indéterminée de personnes qui prennent part à cette réflexion.

Le balancement entre ces deux sortes de pluralité est bien illustré dans ces lettres. Le '*nous*' d'auteur commente une activité de l'auteur lui-même³¹⁹, tandis que le *pluralis sociativus* réunit dans la démarche philosophique tous ceux, connus et inconnus, présents et à venir, qu'intéresse l'étude de la nature³²⁰. Notons qu'on rencontre aussi quelques '*je*', en particulier métalinguistiques³²¹, et, au seuil de la lettre à Pythoclès, des '*nous*' de modestie (précédés d'un '*je*' initial)³²².

319 Par exemple: "Que l'atome est pourvu d'une grandeur, c'est ce que nous avons affirmé (κατηγορήσαμεν), en suivant cette analogie ..." (à Hérodote, 59). La finale de la lettre à Hérodote fait apparaître un '*je*' puis un autre '*nous*' d'auteur: "Voilà, Hérodote, les points récapitulatifs les plus importants sur la nature de toutes choses, résumés à ton attention (σοι). De sorte que le discours saisi avec précision permettra, je pense (οἶμαι), à quiconque (...) d'acquérir une vigueur incomparable par rapport aux autres hommes. Et par lui-même, il aidera à clarifier beaucoup de questions particulières, car la précision que nous y avons introduite (ἡμῖν) suit la doctrine complète ..." (82-83; ici ἡμῖν est sans doute aussi porteur de modestie). Quelques '*nous*' d'auteur se rencontrent également dans la lettre à Pythoclès: "... ce que nous montrons (δείκνυμεν) dans les livres 'Sur la nature'" (91); "... ainsi que nous l'avons dit (ἐλέγομεν) ..." (114).

320 Le fait que ce pluriel indique parfois des généralisations sur le mode hypothétique confirme son caractère potentiel et indéterminé. Voici quelques exemples: "Si nous nous appliquons (προσέχωμεν) à cela, nous découvrirons de façon correcte la cause (ἐξαιτιολογήσομεν) d'où provenaient le trouble et la peur, et nous nous affranchirons (ἀπολύσομεν), en raisonnant sur les causes (αἰτιολογοῦντες) des réalités célestes et de tout le reste qui en permanence advient, de toutes ces choses qui effraient les autres hommes au dernier degré" (à Hérodote, 82). "La grandeur du soleil et des autres astres, considérée par rapport à nous (τὸ πρὸς ἡμᾶς), est telle qu'elle apparaît ..." (à Pythoclès, 91). "Le plus terrifiant des maux, la mort, n'a donc aucun rapport avec nous (πρὸς ἡμᾶς), puisque précisément, tant que nous sommes (ὅταν μὲν ἡμεῖς ὦμεν), la mort n'est pas là, et une fois que la mort est là, alors nous ne sommes plus (τόθ' ἡμεῖς οὐκ ἔσμεν)" (à Ménécée, 125). En certains passages toutefois, le '*nous*' paraît pencher du côté du pluriel réel et désigne alors la communauté actuelle des disciples d'Épicure, ou bien tous les humains (cf. à Ménécée, 131).

321 Ainsi par exemple: "comme je l'ai dit auparavant (ὥσπερ προείπον τὸ πρόσθεν)" (39); "ainsi que je l'ai dit (καθάπερ εἶπον)" (64); voir aussi 69; 82; 83.

322 "Cléon m'a apporté ta lettre (ἤνεγκέ μοι Κλέων ἐπιστολὴν παρὰ σοῦ), dans laquelle tu te mon-

En bref, l'examen attentif des lettres d'Épícure permet d'observer la variété des sens du '*nous*' que n'altère nullement la proximité du '*je*'. Nulle part en effet dans ces textes le '*nous*' n'apparaît comme réellement interchangeable avec le '*je*'. Il est doté au contraire d'une tonalité propre, qui le distingue du '*je*' sans confusion possible. Un examen attentif des lettres de Platon et du Pseudo-Platon conduirait sans doute à des conclusions semblables³²³.

3.4.2 Les lettres fictives de Chion d'Héraclée

Les dix-sept lettres pseudépigraphiques attribuées au philosophe Chion, qui, en 353/352 a.C., assassina le tyran Cléarque d'Héraclée, furent en réalité écrites par un auteur expert en rhétorique, vivant à l'époque impériale (au 1^{er}/2^{ème} siècle p.C., ou plus probablement au 4^{ème}). L'auteur fut peut-être un confrère ou un élève de Libanios³²⁴. Il s'agit d'un corpus situé en quelque sorte à la limite supérieure du cadre historique que nous nous sommes fixé pour cette étude.

Ces lettres sont presque toutes adressées à Matris, le père de Chion, qui réside à Héraclée du Pont, sur la rive sud de la Mer Noire. Cependant, la lettre

trais à notre égard (περὶ ἡμῶς) plein de sentiments d'amitié, dignes du soin que nous prenons de toi (τῆς ἡμετέρας περὶ σεαυτὸν σπουδῆς); tu as essayé de façon convaincante de te remémorer les arguments qui tendent à la vie bienheureuse, et tu [nous] as demandé pour toi-même de t'envoyer une argumentation résumée et bien délimitée touchant les réalités célestes, afin de te la remémorer facilement; en effet, ce que nous avons écrit ailleurs (τὰ γὰρ ἐν ἄλλοις ἡμῶν γεγραμμένα) est malaisé à se remémorer, bien que, dis-tu, tu l'aies continuellement en main. En ce qui nous concerne (ἡμεῖς δέ), nous avons reçu (ἀπεδέξαμεθα) avec plaisir ta demande et nous en avons été rempli [syllepse] de plaisants espoirs (καὶ ἐλπίσιν ἡδέαις συνεσχέθημεν)" (à Pythoclès, 84). Si les premiers et les derniers '*nous*' sont des '*nous*' de modestie, celui du milieu ("*ce que nous avons écrit ailleurs*") a plutôt la couleur du '*nous*' d'auteur. Tous les '*nous*' de ce passage, tant les '*nous*' de modestie que les '*nous*' d'auteur, ont en tout cas en commun de procéder de l'estompement du '*je*' (cf. *supra*, 25–33).

323 La lettre VII de Platon, en particulier, adressée aux parents et amis de Dion, contient des sections narratives, avec des '*nous*' qui sont des pluriels réels, en particulier inclusifs (cf. 329c–d; 332b–333a; 337d–338a). Mais le projet de vouloir rejoindre un lectorat plus large, au-delà du cercle de Dion, est suggéré, semble-t-il, en 341d–342a. Le '*nous*' d'auteur qui apparaît en 343b ("*ainsi que nous l'avons* (εἵπομεν) *dit plus haut*"), est cohérent avec cette perspective. On rencontre aussi, dans le cadre de la réflexion philosophique, des '*nous*' au sens du *pluralis sociativus* en 342b–343d. À propos de Platon, signalons, dans un autre genre littéraire, la fréquence du *pluralis sociativus* dans les Dialogues. Cette question a déjà été explorée par RUDBERG, *Das 'Wir' in der großen Phaidros-Rede*, 93–97, et ZILLIACUS, *Selbstgefühl und Servilität*, 32.

324 Cf. MALOSSE, *Lettres de Chion d'Héraclée*, 104. Dans cet ouvrage, MALOSSE a révisé, traduit et commenté le texte de ces lettres. Sur l'attribution et la datation, cf. op. cit., 75–105.

9 est adressée à Bion, un ami de Chion. La lettre 16 est écrite à Cléarque, le tyran d'Héraclée, contre lequel Chion et les amis de Chion conspirent. La dernière lettre (17) est une lettre d'adieu adressée à Platon, avant l'assassinat de Cléarque, qui sera bientôt scellé par la mort de Chion lui-même et de ses amis conjurés.

Avant de commenter brièvement dans ces textes l'emmêlement des 'je' et des 'nous', notons d'abord un fait significatif. Chion, écrivant à Matris son père, mêle souvent le 'tu' et le 'vous'³²⁵. En un passage au moins, ce 'vous' est explicité : ὑμᾶς ... γονεῖς, "vous, mes parents ..." (1). Ce τόπος, typiquement phatique, qui permet à l'expéditeur de rejoindre la famille entière dont il est éloigné, et pas seulement le seul destinataire, se retrouve logiquement et symétriquement à la première personne.

En effet, lorsque, après avoir dit 'je', Chion emploie le 'nous' – et réciproquement –, il décrit ainsi à l'attention des absents le quotidien de sa vie en mer entre deux ports (4), ou à Byzance (3), ou bien à Périnthe (4), ou encore à Athènes (5; 6; 10; 11; 12 etc.). Les 'nous' de la lettre 3 réunissent autour de Chion ses compagnons de voyages, formellement présentés dans les lettres 4,3 et 16,1,3, c'est-à-dire ses deux amis Héraclide et Agathon, et les huit serviteurs qui les accompagnent. Dans la lettre 5, les 'nous' décrivent la participation de Chion et de ses deux amis aux discussions de l'Académie à Athènes³²⁶. Les 'nous' de la finale de la lettre 14 enfin, que MALOSSE traduit par des 'je', désignent sans aucun doute la pluralité des conjurés, tyrannicides de Cléarque³²⁷.

On ne saurait parler d'incohérence ni d'anarchie à propos du mélange des 'je' et des 'nous' dans ces lettres. Bien au contraire, cette alternance, qui s'inscrit harmonieusement dans la stratégie des τόποι phatiques de la communication épistolaire, est riche de signification et de suggestions, et fait partie de la

325 Cf. lettres 1; 2; 4,1; 11; 12; 14,1.

326 MALOSSE, qui traduit de manière aléatoire les pluriels de la première personne, tantôt en 'je', tantôt en 'nous', fait remarquer : « Il est logique de supposer que [les deux amis de Chion, Héraclide et Agathon] sont allés à Athènes pour s'inscrire eux aussi à l'Académie. Mais il n'est jamais question de la formation philosophique de ces comparses, de leurs vœux ou de leurs choix » (op. cit., 31 n. 20, à propos de la lettre 5). Pourtant, plusieurs de ces 'nous' pourraient précisément indiquer – discrètement certes – la participation d'Héraclide et d'Agathon aux conférences de l'Académie, en particulier les 'nous' de la finale de la lettre 6. L'affirmation qui ouvre la lettre 13 est plus claire encore : "Effectivement, comme tu me l'écris (ὡς μοι ἔγραφες), Cléarque ne craint pas autant Silênos, qui lui a enlevé la forteresse, que nous qui étudions la philosophie ! (ὡς ἡμᾶς φιλοσοφούντας)" (13,1; MALOSSE traduit ce dernier 'nous' par un 'je', cf. op. cit., 47).

327 Voir aussi 15,3; 17,1,3.

«densification narratologique»³²⁸ de ces lettres fictives. Le ‘*nous*’ n’y semble pas équivalent au ‘*je*’ et doit sans doute être compris avec sa pleine valeur de pluriel.

Un examen sommaire des lettres littéraires, elles aussi fictives, d’Alciphron (fin 2^{ème} siècle p.C.) fait prévoir la même conclusion³²⁹.

3.5 *Bilan sur le genre épistolaire*

Concluons cet examen du genre épistolaire. Nous avons constaté ici, comme dans les autres genres littéraires, l’aisance que montre la langue grecque antique à mélanger le singulier et le pluriel de la première personne. Dans les correspondances ordinaires et personnelles, privées ou d’affaires, de l’époque hellénistique et romaine, notre attention aux textes n’a pu toutefois prendre le scripteur antique en flagrant délit d’incohérence, en particulier de confusion des deux nombres. En conséquence, on ne saurait parler d’une alternance conventionnellement insignifiante entre le singulier et le pluriel de la première personne. On *peut* donc comprendre le ‘*nous*’ dans ces lettres comme un vrai pluriel. Mais l’étude du corpus des lettres de recommandation, bien représentatif de ces correspondances, en particulier l’attention aux différentes manières de remplacer dans ces lettres le ‘*nous*’ présentatif conventionnel, a permis d’aller plus loin et de montrer que le ‘*nous*’ dans ces textes *doit* être compris le plus souvent comme un pluriel réel, inclusif ou exclusif. Son mélange – parfois même son enchevêtrement – avec le ‘*je*’ ne l’empêche nullement d’être un pluriel réel.

En revanche, les lettres philosophiques, celles d’Épique en particulier, font apparaître d’autres sens du ‘*nous*’, notamment le *pluralis sociativus* et le ‘*nous*’ d’auteur. Le ‘*nous*’ d’auteur a une portée métalinguistique et permet au scripteur de décrire ou de commenter son activité littéraire, en suggérant à ses côtés une pluralité indéterminée et vague de lecteurs. Avec le *pluralis sociativus*, il réunit autour de lui ces derniers – ou d’autres – dans le travail de la réflexion philosophique proprement dite. Si le *pluralis sociativus* est à mettre en relation avec la thématique de ces lettres philosophiques, qui sont des traités plus que

328 J’emprunte cette judicieuse expression à MALOSSE, op. cit., 47 n. 43.

329 Les ‘*nous*’ y sont toujours, semble-t-il, des pluriels réels et expriment un écart de sens par rapport aux ‘*je*’. Dans les lettres de pêcheurs, par exemple, le ‘*nous*’ est tantôt un ‘*nous*’ exclusif qui réunit d’autres pêcheurs, compagnons de l’expéditeur (cf. I, 1 ; 4 ; 15), tantôt un ‘*nous*’ inclusif, lorsqu’un pêcheur écrit à sa femme (cf. I, 3 ; 8), ou lorsqu’une femme écrit à son mari pêcheur (cf. I, 6). Ces lettres ont été traduites par OZANAM, *Alciphron. Lettres de pêcheurs, de paysans, de parasites et d’hétaïres*. Le texte grec est publié dans la LCL (383), *Alciphron. Aelian. Philostratus. The Letters*, 38–341.

des lettres, en revanche le '*nous*' d'auteur est à comprendre dans la perspective du "format" de l'audience à laquelle ces lettres s'adressent. Elles étaient en effet *a principio* destinées à être lues, diffusées et relues auprès d'un lectorat illimité, comme le postule l'introduction de la lettre à Hérodote (35). Ce caractère indéterminé de l'audience explique la présence du '*nous*' d'auteur. La pluralité potentielle du '*nous*' d'auteur, inclusive du lectorat, est en effet typique d'une situation de communication qui, débordant de beaucoup la communication ponctuelle et personnalisée, se propose de rejoindre un public plus vaste, aussi bien dans l'espace que dans le temps.

La correspondance de Paul, en revanche, ne s'inscrit pas dans cette perspective éditoriale. Ce sont des textes qui, certes, mettent en œuvre une argumentation théologique dont la validité dépasse la situation historique des destinataires, mais il s'agit cependant de lettres circonstanciées et personnelles. Elles ont été provoquées par des situations ponctuelles, et sont adressées à un lectorat déterminé, concret et restreint. Elles appartiennent donc au vaste ensemble documentaire des lettres privées et d'affaires de l'Antiquité, dans lesquelles le '*nous*' doit être compris le plus souvent comme un pluriel réel³³⁰.

Cette appartenance des lettres pauliniennes à la catégorie documentaire est par ailleurs confirmée par leur proximité avec le *genre* de la recommandation, que nous avons étudié plus haut. Certains passages des lettres pauliniennes sont en effet, on l'a dit, à coloration recommandative³³¹. Cet aspect recommandatif est un indice en faveur du fait que les lettres pauliniennes ne furent pas écrites comme des lettres circulaires, destinées dès le départ à être lues et diffusées dans un cercle illimité de (re)lecteurs, à la manière des lettres essais ou lettres philosophiques d'Épique. La recommandation s'inscrit en effet dans le cadre d'une relation *personnelle* entre un expéditeur et des destinataires. C'est une démarche sociale ponctuelle et personnalisée, qui fait partie de la vie quotidienne³³². C'est pourquoi, même si les lettres de Paul ont été très tôt

330 DICK, à la suite de DEISSMANN, avait d'ailleurs déjà souligné la parenté des lettres de Paul avec les lettres sur papyrus. « Die wirklichen [Papyrus]briefe (...) sind zudem speziell mit den Briefen des Paulus durch ihren durchaus persönlichen, nicht auf Veröffentlichung berechneten Inhalt verwandt » (DICK, *Der schriftstellerische Plural*, 21; voir aussi DEISSMANN, *Bibelstudien*, 189–202).

331 Cf. *supra*, 145–146.

332 La recommandation n'empêche pas la publication future, bien sûr, mais son *Sitz im Leben* est la vie quotidienne. Les lettres de Maxime Planude recommandent souvent le porteur de la lettre à la bienveillance du destinataire, avec des détails parfaitement individuels. Cela n'empêche pas qu'une des lettres (la lettre 119, qui ne comporte pas de recommandation) formule explicitement un projet de publication future (le texte grec des lettres

rassemblées en collection, pour être recopiées et diffusées, elles n'en gardent pas moins le caractère de lettres documentaires³³³.

En bref, les épîtres pauliniennes font partie du vaste ensemble des lettres privées et d'affaires sur papyrus que nous venons d'examiner et dans lesquelles le '*nous*' exclusif est la plupart du temps un pluriel réel³³⁴.

de Planude a été publié dans la collection *Classical and Byzantine Monographs [ClByM]*). Rien n'interdit de rédiger de manière très littéraire une lettre (de recommandation ou non) destinée à une personne unique. La publication de la correspondance de Grégoire de Nazianze concerne des lettres qui furent destinées d'abord à des destinataires précis, puis qui ont été ensuite recyclées par l'auteur lui-même avec une autre finalité (je tiens ces remarques de Jean SCHNEIDER et je le remercie de me les avoir communiquées).

- 333 Ajoutons encore que le caractère circonstanciel de la glorification paulinienne en 2 Co 10–13 (cf. 11,18.30; 12,1) montre, d'une autre manière, que Paul, dans ces quatre chapitres au moins, ne vise pas un auditoire plus élargi que la communauté de Corinthe. La glorification de 2 Co 10–13 est en effet – nous le verrons dans la seconde partie de cette recherche – une réponse *circonstancielle* à la situation présente de la communauté, dans laquelle *beau-coup* (πολλοί) se glorifient *κατὰ σάρκα* (cf. 11,18; voir aussi 11,30; 12,1). Le billet de 2 Co 10–13 n'a donc pas été écrit pour être copié, diffusé et relu dans *toutes* les communautés pauliniennes. Pour cette raison, les '*nous*' de Paul ne peuvent pas être interprétés comme des '*nous*' d'auteur d'une lettre essai, destinée *a principio* à rejoindre un lectorat sans limite. Les remarques de BECKER sont ici à rappeler: «Ganz abwegig wäre (...), [dem Apostel Paulus] zu unterstellen, er habe das spätere Gewicht seiner Korrespondenz bei der Entstehung des neutestamentlichen Kanons, an den Knotenpunkten der Kirchengeschichte und für die theologische Reflexion in der Christenheit überhaupt auch nur im entferntesten erahnt. Solche Annahme wäre nicht nur darum abwegig, weil er mit dem gleichzeitigen Christentum in der Erwartung des ganz nahen Endes aller Dinge stand. Auch hat er in gar keinem Fall wie Cicero oder Seneca durch literarische Werke bleibenden Ruhm erlangen wollen. Er denkt hierbei weder als kulturtragender Römer noch als Künstler des Altertums. Die Briefe waren für ihn neben der Sendung von Mitarbeitern Mittel zur Betreuung seiner Gemeinde, wie man z.B. besonders gut an der korinthischen Korrespondenz ablesen kann» (BECKER, *Paulus. Der Apostel der Völker*, 7).

- 334 Le désir de faire la lumière sur le '*nous*' paulinien a en quelque sorte fixé les limites historiques de la présente recherche. On n'est donc guère allé au-delà du 3^{ème} siècle. C'était en quelque sorte une borne supérieure, largement postérieure à Paul, qui permettrait de garantir aux résultats de l'enquête une pertinence maximale pour la compréhension du '*nous*' paulinien. Sur un horizon plus large, la présente étude mériterait cependant d'être complétée par un examen de l'usage du '*nous*' dans l'épistolographie grecque tardive (jusqu'au 6^{ème} siècle), même si le sujet a déjà été survolé dans quelques travaux. ZILLIACUS examine ainsi brièvement «die Epistolographie der griechischen Kirchenväter» (*Selbstgefühl*, 57–71). GATIER a récemment étudié les première et deuxième personnes dans les lettres de Firmus de Césarée et de Denys d'Antioche (*Hiérarchie et politesse dans les correspondances grecques de l'Antiquité tardive*, 115–123). GALLAY, traducteur

4 Conclusion de l'enquête

Notre enquête sur l'énonciation à la première personne dans plusieurs genres littéraires, dont le genre épistolaire, a montré que le 'nous', à l'époque de Paul, a rarement été considéré comme un équivalent du 'je'. La versatilité des passages entre le singulier et le pluriel de la première personne, dont témoignent les textes, quel que soit leur genre littéraire, est frappante. Mais cette instabilité du nombre n'est qu'un cas particulier d'un phénomène linguistique plus large. Cette même oscillation se laisse aussi voir à la deuxième et à la troisième personne. D'après HUMBERT, d'une manière générale « les auteurs anciens passent avec une agilité qui nous semble parfois déconcertante du singulier au pluriel »³³⁵. Lorsqu'il s'agit de la première personne, nous pouvons, nous relecteurs modernes, être embarrassés devant ce phénomène qui bouscule nos catégories et nos habitudes. L'on parlera facilement en conséquence d'un pluriel *irrégulier*, et l'on sera tenté de le considérer comme un équivalent du singulier.

Mais ce pluriel n'est sans doute irrégulier que pour nous. Chez les hommes et les femmes de l'Antiquité, il ne provenait nullement d'une appréhension

des lettres de Grégoire de Nazianze dans la CUF, a fait quelques brèves remarques sur la première personne dans ces lettres (cf. introduction du premier volume, XLIII–XLIV), mais sans toutefois approfondir la question. Signalons enfin le volumineux corpus des lettres de Libanios. Elles mériteraient pour elles-mêmes une étude attentive. Le mélange du 'nous' et du 'je' y est surprenant, certes, mais les textes n'en deviendraient pas intelligibles si l'on y comprenait partout le 'nous' comme un pluriel réel. Cette interprétation est d'abord une possibilité, que le périclète de ces lettres – du moins ce que nous en connaissons – n'interdit pas absolument. Mais elle pourrait s'imposer à partir d'une comparaison avec l'*Autobiographie* du même Libanios. Celle-ci bien sûr n'appartient pas au même genre littéraire que les lettres, mais elle a ceci de commun avec les lettres que Libanios y parle beaucoup de lui. Or, il est frappant de remarquer que la plupart des 'nous' de l'*Autobiographie* (que PETIT, traducteur pour la CUF, rend souvent par des 'je'), se réfère clairement, dans le contexte (quand il ne s'agit pas d'un 'nous' inclusif), à la famille, à l'entourage ou à un groupe, que la narration a déjà évoqué ou signalé dans ce qui précède (cf. par exemple 120; 139; 165; 234). D'autres pluriels de la première personne, en rapport avec les dieux (surtout la *Fortune*, Τύχη) ou avec le génie oratoire de Libanios, sont très probablement des 'nous' de modestie (cf. par exemple 1; 81; 146; 220; 231). En tout cas, eu égard aux dimensions de l'*Autobiographie* et aux occurrences continues du 'je', on peut douter que le 'nous', lorsqu'il apparaît, doive être considéré comme un équivalent du 'je'. Si tel était le cas, il apparaîtrait, me semble-t-il, plus fréquemment. Une étude approfondie des lettres pourrait peut-être valider la même hypothèse.

335 HUMBERT, *Syntaxe grecque*, 21.

confuse des deux nombres. Leur mélange dans les textes antiques que nous avons examinés n'est ni anarchique ni incohérent. En dehors de quelques cas – trop isolés pour bâtir une théorie – ce mélange du '*nous*' et du '*je*' n'empêche pas le '*nous*' de produire la plupart du temps son sens propre de pluriel, qu'il s'agisse d'un pluriel fictif ou d'un pluriel réel.

Ce phénomène linguistique n'a semble-t-il pas encore fait l'objet d'une vraie réception aujourd'hui, comme le montrent plusieurs traductions modernes qui, nous l'avons vu, rendent de manière parfois aléatoire les '*nous*' de ces textes. Pourtant, cet emmêlement du '*je*' et du '*nous*' dans le langage a certainement quelque chose à nous apprendre sur la mentalité, la culture et la psychologie antiques. Comme le rappelle FESTUGIÈRE, à propos des *Discours Sacrés* d'Aelius Aristide, «lorsqu'il s'agit des Anciens, nous ne devons jamais oublier l'énorme différence entre leur psychologie et la nôtre»³³⁶. La manière dont la langue antique mêle si facilement et si allègrement le singulier et le pluriel de la première personne reflète sans doute la manière dont les hommes et les femmes de l'Antiquité pensent les liens et les rapports entre l'*individuel*, le *personnel* d'une part, et le *collectif*, le *social* d'autre part. Il pourrait s'agir là d'un trait intéressant de l'«anthropologie sociale» de l'Antiquité³³⁷. Une étude pluridisciplinaire dans les domaines croisés de la linguistique, de la psychologie et de l'histoire des mentalités des mondes anciens aurait peut-être beaucoup à nous dire sur ce sujet. Retenons ici provisoirement, faute de mieux, le jugement de Raphael KÜHNER (†1878), pour qui cette célérité de l'alternance entre le singulier et le pluriel est une marque de la «grande vivacité de l'esprit grec»³³⁸.

Pour le genre épistolaire, notre parcours offre des perspectives précieuses pour l'exégèse des lettres de Paul, point de départ de cette enquête. Dans les correspondances ordinaires et quotidiennes de l'Antiquité, dont les lettres de Paul font partie, le '*nous*', en particulier le '*nous*' exclusif, alterné avec le '*je*',

336 Cf. l'introduction dans FESTUGIÈRE, *Aelius Aristide. Discours sacrés*, 23.

337 J'emprunte l'expression "*anthropologie sociale*" à BINGEN, *La papyrologie, d'avant-hier à demain*, 46. Cet auteur suggère «d'enrichir la papyrologie en la repensant à travers les derniers développements des sciences humaines» (loc. cit.), c'est-à-dire de ne pas oublier que la papyrologie «est aussi l'étude d'un système socioculturel» (op. cit., 47). On peut dire la même chose de la littérature en général, qui est, pour chaque langue et pour chaque époque, une fenêtre sur un (ou plusieurs) système(s) socioculturel(s) particulier(s).

338 «Der Übergang der Rede von dem Singulare zum Plurale, sowie umgekehrt vom Plurale zum Singulare ist in der griechischen Sprache (...) ungemein häufig: eine Erscheinung, über die man sich bei der großen Lebhaftigkeit des griechischen Geistes nicht wundern darf» (KÜHNER-GERTH, *Ausführliche Grammatik*, II, 1, 86) (*je* souligne).

non seulement *peut*, mais encore *doit* être compris le plus souvent comme un vrai pluriel. C'est ce qu'a permis de montrer l'examen attentif du corpus des lettres de recommandation sur papyrus. La théorie de DICK sur une alternance conventionnelle et insignifiante du 'nous' et du 'je', en conséquence sur l'existence d'un 'nous' usuel, que DICK a appelé *schriftstellerisches Wir* et qui, dans les correspondances, aurait le même sens que le 'je', n'a guère d'appui dans les textes. Il ne nous est bien souvent plus possible d'accéder au contenu de ces 'nous' exclusifs, tant chez Paul que dans les lettres contemporaines sur papyrus. La plupart du temps en effet nous n'avons pas une connaissance suffisante du contexte de la communication épistolaire – ce qu'on appelle le *péri-texte* de ces lettres. Mais cela ne nous autorise pas aujourd'hui à considérer les 'nous' comme équivalents à des 'je', encore moins à décréter qu'ils étaient tels dans la pensée des correspondants antiques.

Ce bilan, qui répond au premier questionnement de la présente recherche, nous permettrait de commencer dès maintenant l'étude des chapitres 10–13 de la deuxième épître aux corinthiens, c'est-à-dire d'aborder le second des deux questionnements présentés dans l'introduction. Mais pour donner à cette première conclusion davantage de pertinence, il nous faut encore examiner les arguments avancés par les exégètes qui ont compris la plupart des 'nous' exclusifs des lettres comme se référant à la seule personne de Paul, c'est-à-dire équivalents à des 'je'. Il s'agit ici des arguments que ces exégètes ont cru pouvoir trouver dans le texte lui-même des épîtres pauliniennes. Comme on l'a exposé dans l'histoire de la recherche³³⁹, il s'agit bien sûr avant tout de l'argumentation élaborée par DICK. Ce courant interprétatif a été repris et développé par d'autres auteurs, notamment par BAUMERT, THRALL, KLAUCK et SCHMELLER. Ces exégètes vont maintenant nous occuper dans la dernière section de cette première partie.

339 Cf. *supra*, 38–43.

Examen des arguments contre la pluralité réelle du ‘*nous*’ paulinien

Pour établir le caractère fictif de la pluralité des ‘*nous*’ exclusifs de Paul – du moins de la plupart d’entre eux –, DICK est le premier, en 1900, à avoir élaboré, sur le texte de Paul, une argumentation systématique. Parmi les exégètes qui se rattachent à la lecture de DICK, beaucoup n’ont fait que ratifier ses conclusions, éventuellement en améliorant son argumentaire. Quelques-uns cependant ont tenté de renouveler la question, en particulier à propos de 2Co, et ont proposé des arguments théologiques pour expliquer et justifier cette lecture des ‘*nous*’ exclusifs de Paul. On distingue donc deux courants dans la postérité de DICK.

Le premier courant, qui passe par DOBSCHÜTZ (1933), est bien illustré par les contributions de BAUMERT et de THRALL. BAUMERT, dans son ouvrage sur 2Co 4–5 (1972)¹, ratifie la méthodologie de DICK et perfectionne son argumentation. THRALL, dans le premier volume de son commentaire de 2Co (1994)², s’en remet aux conclusions de DICK et ajoute quelques observations personnelles. Ce premier courant est, à peu de choses près, une répétition de l’argumentaire de DICK.

Le second courant est représenté par KLAUCK et SCHMELLER. Ces deux auteurs n’en appellent plus directement à DICK mais se rattachent à lui en ce qu’ils comprennent la plupart des ‘*nous*’ exclusifs de Paul comme se référant à la *seule* personne de Paul. Si le premier courant se cantonnait dans une perspective *littéraire* et s’efforçait de montrer la stricte égalité des ‘*nous*’ par rapport aux ‘*je*’, ce second courant en revanche prétend montrer que ces ‘*nous*’, quoiqu’équivalents à des ‘*je*’, ont par ailleurs une signification *théologique*. Paul, disant ‘*nous*’, ne parle que de lui, certes, mais il voudrait par là donner à son expérience croyante et apostolique une dimension exemplaire pour ses lecteurs. Cette proposition a été formulée d’abord par KLAUCK (1986)³,

1 Cf. BAUMERT, *Täglich sterben und auferstehen*, 25–36.

2 Cf. THRALL, I, 105–107 (rappelons que les références qui n’indiquent que le nom de l’auteur, suivi des numéros de pages, éventuellement précédés de la tomaisson, se rapportent à des commentaires de 2Co).

3 Cf. KLAUCK (1988²), 12–13.

puis reprise et prolongée par SCHMELLER, dans le premier volume de son commentaire de 2 Co (2010)⁴.

Avant d'examiner les opinions de ces auteurs, il convient d'abord de relever l'autorité dont a joui et dont jouit encore l'étude de DICK. Elle a été l'objet, pour ainsi dire, de véritables *canonisations* au cours du siècle passé, à plusieurs reprises. Adolf DEISSMANN, un de ses premiers recenseurs, la qualifie en 1902, dans la revue *Theologische Rundschau*, de "*durch sichere Methode und unverdorbenen Menschenverstand ausgezeichnete Untersuchung*"⁵. DOBSCHÜTZ, en 1933, écrit: "*Karl DICK hat (...) das Richtige geltend gemacht*"⁶. BAUMERT, en 1972, affirme: "*Seine Grundlinie [scheint] durchaus richtig zu sein. (...) Die Frage sollte demnach kein Gegenstand der Diskussion mehr sein*"⁷. Enfin, LYONS, en 1985, va jusqu'à désigner cet ouvrage par l'expression "*Karl DICK's definitive study*"⁸. En conséquence, la place que nous réserverons ici à l'examen de cette monographie est à la mesure de l'autorité qui lui a été – à tort ou à raison – reconnue, d'autant que, citée encore aujourd'hui de temps en temps dans les études pauliniennes⁹, elle n'a pas encore vraiment fait jusqu'à présent l'objet d'un examen approfondi.

Nous commencerons par nous pencher sur les arguments de DICK. Nous les discuterons conjointement avec les améliorations de BAUMERT et les observations de THRALL. Nous examinerons ensuite la proposition de KLAUCK et de SCHMELLER.

1 L'argumentation de DICK – BAUMERT – THRALL

L'exposé de DICK sera ici notre fil conducteur. On signalera au passage les précisions que BAUMERT et THRALL y ont apportées. Indiquons d'abord la méthodologie de l'ouvrage, avant d'observer de près l'exégèse de quelques passages de Paul.

Après sa brève enquête historique, qui prétend prouver que l'usage du '*nous*' dit *schriftstellerisch*, c'est-à-dire *rédactionnel*, était largement répandu dans la littérature grecque¹⁰, l'exégète de Halle se penche sur les épîtres pauliniennes.

4 Cf. SCHMELLER, I, 59–63.

5 *ThR* 5 (1902) 65.

6 DOBSCHÜTZ, *Wir und Ich*, 254–255.

7 BAUMERT, op. cit., 25 et 26 n. 15.

8 LYONS, *Pauline Autobiography*, 15.

9 Cf. par exemple STRÜDER, *Paulus und die Gesinnung Christi* (2005), 251.

10 Cf. ID., *Der schriftstellerische Plural bei Paulus*, 15–32 ("Erster Hauptteil: Das Zeugnis der

Son argumentation comporte deux moments, un moment *théorique* et un moment *pratique*.

Dans son bref exposé *théorique*¹¹, il propose essentiellement une investigation de la psychologie de Paul, susceptible de rendre compte des transitions rapides, dont le texte – d'après lui – fait état, entre le '*je*', le '*nous*' mis pour le '*je*' (c'est-à-dire le '*nous*' *schriftstellerisch*), et (plus rarement) le pluriel réel '*nous*'.

Dans son argumentation *pratique*, de loin la plus développée¹², DICK discute de manière serrée plus de cinquante passages des lettres et s'efforce de montrer que le '*nous*' de Paul ne s'applique qu'à Paul et tient la place du '*je*' (c'est-à-dire qu'il est, selon la terminologie de l'auteur, *schriftstellerisch*).

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter ici longuement sur le premier volet de cette argumentation. Aux considérations de DICK, on peut toutefois répondre que la psychologie paulinienne n'est en fait accessible – et encore de manière indirecte, parfois hasardeuse et discutable – que par le biais des *textes* authentiques de Paul. Ce sont surtout ces textes qui encore aujourd'hui peuvent constituer des *objets* d'étude et de réflexion, bien plus que la *psychè* de l'Apôtre. Le second volet de l'argumentation dickienne, ainsi que l'apport de BAUMERT et les remarques de THRALL, retiendront donc ici toute notre attention¹³.

späteren Gracität für den schriftstellerischen Plural"). On a expliqué plus haut pourquoi il est ici approprié de rendre par *rédaçionnel* le terme *schriftstellerisch* (cf. *supra*, 38 n. 22).

11 Cf. op. cit., 78–83.

12 Cf. op. cit., 33–77 et 84–166.

13 Relevons toutefois, dans l'exposé théorique de DICK, quelques glissements hagiographisants, notamment lorsqu'il explore les deux tendances qui, selon lui, cohabiteraient dans la personnalité de l'homme de Tarse : d'une part sa conscience de *leader*, qui explique le grand nombre d'énonciations en '*je*' et en '*nous*' *schriftstellerisch* («... er [wusste] sich allen seinen Genossen übergeordnet und (...) [war] durch die Macht seiner Persönlichkeit der schlechthin Tonangebende», op. cit., 80); d'autre part, "la délicatesse de sa sensibilité" qui désirait autant que possible impliquer ses compagnons dans ses projets et travaux, et qui explique l'apparition de quelques pluriels '*nous*' réels («... er [suchte] nach der rücksichtsvollen Zartheit seines Empfindens seine Genossen möglichst als an seinen Arbeiten beteiligt einzuführen», op. cit., 81). Pour expliquer en outre pourquoi Paul parle de lui seul, tantôt en '*je*', tantôt en '*nous*' *schriftstellerisch*, DICK, qui maintient la possibilité que l'emploi du '*nous*' *schriftstellerisch* soit parfois inspiré par la modestie, invoque la présence chez Paul d'un sentiment de réserve et de modestie («das Gefühl einer gewissen Zurückhaltung und Bescheidenheit», op. cit., 80), qui dicterait à l'Apôtre tantôt le '*je*', tantôt le '*nous*', selon que sa perception subjective («die persönliche Empfindung», loc. cit.) lui fait sentir tantôt l'un, tantôt l'autre des deux nombres, comme l'expression la plus ajustée à ce *Gefühl*: «... in diesen Fällen ist ein Unterschied, wenigstens im *Gefühl*, zwischen *Ich*' und *Wir*' vorhanden, indem der Schreiber es als eine Art von Anmassung empfindet, mit

Dans sa confrontation directe avec le texte, DICK appuie son argumentaire principalement sur deux lectures, ou deux regards, qui sont sa manière de lire respectivement les 'je' et les 'nous' de Paul. Ces deux lectures sont parfois combinées. Des arguments annexes sont en outre ajoutés à cette lecture des 'je' et des 'nous'. Disons d'abord de quoi il s'agit avant d'examiner ces trois points en détail :

- 1) DICK comprend les 'je' de Paul comme des 'je' *excluants*, c'est-à-dire des 'je' qui excluent, ou qui nient des autres (en particulier de ses collaborateurs ou compagnons) ce qu'ils affirment de lui.
- 2) DICK comprend les 'nous' comme des 'nous' *monochromes* ou uniformes, c'est-à-dire dont le prédicat devrait nécessairement s'appliquer également et uniformément à chacun des individus contenus dans le 'nous'. Ces deux principes de lecture ne sont nulle part formellement exposés comme tels par DICK, mais ils constituent, on va le voir, les lignes directrices de son interprétation.
- 3) DICK complète sa démonstration par trois arguments complémentaires, qui relèvent respectivement de la théologie des ministères au sein de l'équipe paulinienne, de la grammaire grecque et des convenances.

Examinons les trois points de cet argumentaire¹⁴.

seiner Person hervorzutreten, und dieselbe daher in solcher Weise versteckt. Wie sehr die *persönliche Empfindung* dabei mitspricht, wird recht klar dadurch, dass *dasselbe Gefühl einer gewissen Zurückhaltung und Bescheidenheit* in andern Fällen gerade das 'Ich' veranlasst» (op. cit., 80, je souligne; voir aussi BAUMERT, *Täglich Sterben*, 28, qui cite et ratifie ce passage de DICK). Sur cette inclination à la modestie et à la réserve dont Paul aurait fait preuve par écrit, il eût été intéressant de pouvoir recueillir l'avis des Corinthiens eux-mêmes, destinataires historiques et premiers lecteurs des lettres. On a de bonnes raisons de penser qu'ils ne voyaient pas tous les choses ainsi (cf. 2 Co 10,10). Les textes produits par Paul portent en réalité la trace d'une affirmation très tranchée de l'*ego* paulinien (cf. 2 Co 10,1.8; 11,21-23), et la thèse de DICK-BAUMERT sur le *Gefühl* de Paul et sur sa *persönliche Empfindung* apparaît surtout comme une projection de la subjectivité de l'exégète sur celle de Paul.

14 À l'époque de DICK, l'exégèse du 'nous' paulinien était notamment dominée par les positions de HOFMANN, de ZAHN, et d'HEINRICI (cf. l'histoire de la recherche, *supra*, 36-37). On rencontre souvent ces noms sous la plume de DICK et ce sont eux surtout, et plus spécialement ZAHN, qu'il s'efforce de réfuter. ZAHN voyait toujours dans le 'nous' exclusif de Paul un pluriel réel, désignant la plupart du temps Paul et son (ou ses) coexpéditeur(s). Il n'y a pas lieu de discuter ici l'exposé de ZAHN. Je me cantonne à un examen de celui de DICK.

1.1 Les 'je' exclusants

Regardons de près l'analyse que propose DICK de quelques passages de 2 Co d'abord, puis de quelques versets isolés de 1 Co, de 1 Th et de Rm. Nous résumerons pour chacun d'eux le raisonnement de notre auteur.

En 2 Co 1,13, Paul déclare : *"Nous ne vous écrivons rien d'autre en effet que ce que vous lisez et comprenez. Mais j'espère que vous [nous] comprendrez complètement"*. Si le '*nous*' de la première de ces deux phrases contenait Paul et son coexpéditeur Timothée (cf. 2 Co 1,1), la seconde phrase (en '*je*') devrait – soutient DICK – être comprise comme *excluant* Timothée de l'espérance exprimée en '*je*'. Cette éventualité n'est pourtant pas recevable. En ce cas, Paul aurait dû alors plutôt écrire : *"nous espérons ..."*. Mais puisque Paul écrit *"j'espère ..."*, le '*nous*' et le '*je*' sont donc ici équivalents¹⁵.

En 2 Co 2,12–13, Paul évoque en '*je*' l'inquiétude qu'il éprouva lors de son séjour à Troas. Il est vraisemblable cependant que Timothée s'y trouvait à ses côtés. Le '*nous*' apparaît avant et après ce passage (cf. 2,11 et 2,14). Si ces '*nous*' qui précèdent et qui suivent incluaient Timothée, il faudrait donc, d'après DICK, expliquer pourquoi Paul l'*exclut* soudainement de son propos en 2,12–13. Une telle exclusion est en réalité peu plausible, selon notre auteur. Les '*nous*' de ce passage ont donc valeur de '*je*'¹⁶.

En 2 Co 5,11, un singulier apparaît isolément parmi des pluriels : *"... nous cherchons à convaincre les hommes et, devant Dieu, nous sommes pleinement à découvert. J'espère être aussi pleinement à découvert dans vos consciences"*. Si les '*nous*' sont ici des pluriels réels, rassemblant au moins Paul et son coexpéditeur Timothée, le passage au singulier signifierait – affirme DICK – que Timothée est *exclu* de l'espérance formulée ici en '*je*'. Une telle lecture n'est pas

15 « Hatte Paulus wirklich soeben ausgesprochen, dass er und Timotheus lautere Briefe schrieben, so war nichts natürlicher, als dass er auch die Hoffnung, die Korinther würden das anerkennen, auf sich *und Timotheus* bezog. Tut er das *nicht*, so zeigt sich eben daran, was auch der ganze Zusammenhang bewährt, dass er in diesen Versen überhaupt *nur von sich* redet, also der Plural *schriftstellerisch* ist » (op. cit., 103, je souligne). Notons que le contexte (*der ganze Zusammenhang*), que DICK évoque ici, n'est pas davantage explicite par lui.

16 « Wenn nun Paulus in v.12–13 nur von seinem Aufenthalt in Troas redet, obwohl Timotheus dabei gewesen ist, so folgt zunächst, dass es ihm *gar nicht am Herzen liegt*, diesen [i.e. Timotheus] hervorzuheben, wo es nur eben angeht, sondern dass seine Person es ist, aus der *allein* er den Brief schreibt. Und wenn er dann im Plural fortfährt, so wird man nicht annehmen dürfen, dass er nun plötzlich sich wieder des Timotheus als seines Genossen erinnere, nachdem er soeben das *nicht* getan hat, sondern dass er zwischen dem Singular und Plural *unterschiedslos* wechselt » (op. cit., 100, je souligne).

recevable, selon DICK, et il convient donc de comprendre les 'nous' comme des 'je'¹⁷.

En 2 Co 7,3b–4a se rencontre un passage du pluriel au singulier de la première personne: "... vous êtes dans nos cœurs (ἐν ταῖς καρδίαις ἡμῶν) à la mort et à la vie. Grande est ma confiance en vous (πολλή μοι παρρησία πρὸς ὑμᾶς)". Est-il problématique de comprendre le syntagme "nos cœurs" comme se référant à Paul et à Timothée ensemble (et éventuellement à quelques autres compagnons), et de lire "ma confiance" comme l'expression d'un sentiment personnel de l'Apôtre? Oui, affirme DICK, et doublement. *Primo*, Paul *exclurait* alors Timothée du propos en 'je' du v. 4a, ce qui paraît peu envisageable. Et *secundo*, si Paul avait voulu l'exclure, il aurait souligné son 'je' non par le seul enclitique μοι mais par la forme pleine ἐμοί. Paul – en déduit DICK – n'a donc pas *senti* la différence entre le singulier et le pluriel de la première personne, et en conséquence le 'nous' doit ici être compris comme *schriftstellerisch*¹⁸.

DICK rapproche deux expressions voisines qui surgissent sous la dictée de Paul, en 2 Co 7,7 et 7,13. Paul parle d'abord en 'je' de la joie qu'il a eue des bonnes nouvelles de Corinthe apportées en Macédoine par Tite: "Il nous a fait part (ἀναγγέλλων ἡμῖν) de votre vif désir, de vos larmes, de votre zèle pour moi (ὑπὲρ ἐμοῦ), au point que j'en ai eu une joie plus vive encore (ὥστε με μᾶλλον χαρῆναι)".

17 «Es ist kein Grund zu finden, warum Paulus, nachdem er soeben in 11a von sich und andern zusammen – nach der Meinung unserer Gegner [i.e. ZAHN, HOFMANN ... etc.] – gesagt hat, sie seien Gott gegenüber offenbar, er nun *plötzlich* sie [i.e. die Anderen] *ausschließend nur von sich* die Hoffnung aussprechen soll, auch in den Herzen der Korinther offenbar zu sein; als ob er diese Hoffnung in diesem Zusammenhang *nicht ebenso gut wenigstens auf den Timotheus* hätte mitbeziehen können, der mit ihm zusammen in Korinth gewirkt hat, und von dem er – immer nach der Annahme unserer Gegner – alles bisher gesagte mit ausgesagt hat. (...) Damit ist aber dann gleich der Beweis geführt, dass die in dem ganzen in Rede stehenden Abschnitt angewandten Pluralia *schriftstellerischer Art* sind» (op. cit., 95–96, je souligne).

18 «Wenn Paulus soeben gesagt hat, dass die Korinther in seinem und des Timotheus Herzen seien, wie kann es ihm dann beikommen, in der Fortsetzung eben dieses Gedankens plötzlich in den Singular überzuspringen? Dass er bewusst den Timotheus von den folgenden Aussagen *ausschließen* wollte, ist ja an sich schon ganz unmöglich und doppelt, weil er nicht das enklitische μοι gebrauchen würde. Wenn er aber den Timotheus nicht geradezu *ausschließen* will, warum fährt er nicht mit dem Plural fort, den er soeben angewendet hat? Es wiederholt sich auch hier das Resultat: er kann den Unterschied nicht mehr gefühlt haben» (op. cit., 91–92, je souligne). On discutera plus loin (*infra*, 208–209) cette règle grammaticale invoquée par DICK sur la prétendue obligation du scripteur d'employer la forme pleine et accentuée des pronoms, et non les enclitiques ou les seules formes verbales, pour exprimer un véritable changement de nombre.

L'expression de ce surcroît de joie revient en 7,13: "... *nous nous sommes réjouis plus encore* (μᾶλλον ἐχάρημεν) *de la joie de Tite*". Cette seconde mention en '*nous*' peut-elle inclure Timothée, comme le proposait alors ZAHN? Non, répond DICK, car alors la première mention en 7,7 signifierait que Timothée *ne s'est pas réjoui*¹⁹.

DICK rapproche encore deux formulations voisines que l'on trouve dans ce même chapitre (2 Co 7). Paul au v. 7 parle de "*votre zèle pour moi*", τὸν ὑμῶν ζῆλον ὑπὲρ ἐμοῦ, puis, au v. 12, du "*zèle que vous avez pour nous*", τὴν σπουδὴν ὑμῶν τὴν ὑπὲρ ἡμῶν. D'après la reconstruction historique de DICK, le zèle dont il est ici question serait à attribuer aux suites heureuses d'une lettre précédente. Si Timothée (ou un autre collaborateur de Paul) était, du fait du pluriel du v. 12, également objet, comme Paul, du zèle de la communauté, le singulier du v. 7 (mais aussi les autres singuliers des v. 7–9) signifierait – soutient DICK – que l'implication de Timothée en cette affaire est subitement et inexplicablement minorée. Cela paraît peu envisageable. Le '*nous*' du v. 12 est donc équivalent à un '*je*'²⁰.

BAUMERT élabore sur 2 Co 7,7 (en particulier sur l'expression τὸν ὑμῶν ζῆλον ὑπὲρ ἐμοῦ) une autre justification pour étayer la lecture de DICK. Il rapproche ce v. 7 du v. 5. En 2 Co 7,5, Paul décrit en '*nous*' les tribulations endurées en

19 «Die Zahnsche Ansicht, dass das ἐχάρημεν in v.13 auf Paulus und Timotheus gehe, [lässt sich] gleichfalls widerlegen. Wie ist es nämlich dann zu erklären, dass in v.7 trotz des vorausgehenden ἀναγγέλλων ἡμῖν, in welchen Plural doch nach ZAHN Timotheus eingeschlossen sein muss, fortgefahren wird mit ὥστε με μᾶλλον χαρῆναι? Gerade bei der ersten Erwähnung jener frohen Botschaft des Titus und nach dem vorhergehenden Plural [i.e. 7,7] hätte es doch am allernächsten gelegen zu erwähnen, auch *Timotheus habe sich darüber mitgeföhrt*, was ja auch in v.13 zum Ausdruck käme? *Unterbleibt dies* aber in v.7, so wird man eben anerkennen müssen, dass das χαρῆναι με v.7 und das ἐχάρημεν v.13 genau denselben Sinn haben und sich ebenso, wie das ἡμῖν v.7, *nur* auf Paulus beziehen» (op. cit., 92–93, je souligne).

20 DICK prend ici position contre l'hypothèse de ZAHN (lequel comprend le ἡμῶν du v. 12 comme incluant Paul et Timothée): «Sie [i.e. Zahns Hypothese] scheitert (...), denn wenn Paulus sowohl in v.7 wie in v.12a mit Absicht in lauter Singularen geredet hat, so ist gar nicht abzusehen, weshalb er nun bei derselben Sache, ja bei einem fast gleichen Ausdruck in den Plural überspringen sollte [i.e. v.12], wenn dieser eine wirkliche Mehrheit bezeichnet. Der Singular hätte dann in τὴν σπουδὴν ὑμῶν τὴν ὑπὲρ ἡμῶν viel näher gelegen; denn selbst wenn Timotheus irgendwie an diesen guten Folgen jenes Briefes beteiligt gewesen wäre, so musste dem Paulus doch in einem Zusammenhang, wo er immer nur von sich geredet hat (7,8–9a), es fern liegen, diese Beteiligung des Gefährten *plötzlich* an einer ganz untergeordneten Stelle zu betonen» (op. cit., 91, je souligne).

Macédoine: “*En fait, à notre arrivée en Macédoine, nous n’avons pas connu de détente, mais toutes sortes de détresses ...*”. Puis Paul raconte que les bonnes nouvelles apportées par Tite, et tout spécialement “*votre zèle pour moi*” (v. 7), ont apporté un peu de soulagement. Comprendre le ‘nous’ du v. 5 comme un vrai pluriel conduirait, explique BAUMERT, à faire dire à Paul que c’est le zèle et l’attachement de la communauté à sa *seule personne* qui ont été source de consolation (cf. v. 7). D’après le jésuite allemand, qui invente ici des susceptibilités – ecclésiastiques? – dans l’équipe des collaborateurs de Paul, cette lecture créditerait l’Apôtre d’indélicatesse vis-à-vis de ses compagnons, mis ainsi subitement de côté. Les ‘nous’ du v. 5 devraient donc être compris comme équivalents à des ‘je’²¹.

En 2 Co 7,14, Paul évoque sa fierté des chrétiens de Corinthe, fierté dont il a fait part à Tite. Paul parle de “*ma fierté*” (v. 14a) puis, quelques mots après, de “*notre fierté*” (v. 14c): “*Si j’ai devant (Tite) montré quelque fierté de vous* (ὅπερ ὑμῶν κεκαύχημαι), *je n’ai pas eu à en rougir, mais comme nous vous avons toujours dit la vérité, ainsi la fierté* (ἡ καύχησις ἡμῶν) *que nous avons montrée de vous devant Tite s’est trouvée justifiée*”. Si le pronom ἡμῶν dans le syntagme ἡ καύχησις ἡμῶν incluait Timothée, pourquoi, interroge implicitement DICK, Paul l’aurait-il *exclu* de la même fierté, exprimée en ‘je’ par le verbe κεκαύχημαι? Comprendre ici ἡμῶν comme exprimant une vraie pluralité conduirait,

21 «Es wäre zumindest *taktlos*, wenn Paulus sagen würde, dass die gemeinsame Unruhe der Gründerapostel dadurch behoben worden wäre, dass die Gemeinde *nur für ihn* Eifer gezeigt habe. Die Mitarbeiter wären dann im Bewusstsein des Paulus absichtlich *von dieser Liebe der Gemeinde ausgeschlossen*, weil er ‘wir’ und ‘ich’ betont voneinander abheben würde!» (BAUMERT, *Täglich Sterben und Auferstehen*, 27, je souligne). Sur la voie tracée par DICK, BAUMERT surinterprète la première personne du singulier dans le syntagme “*votre zèle pour moi*”. Paul ne dit pas que ses compagnons étaient *exclus* de ce zèle de la communauté (cf. «*nur für ihn*», loc. cit.). Ce qui n’est pas dit n’est pas nié. Mieux encore: ce qui n’est pas dit *ici*, est dit *peu après* (cf. 7,12: “*le zèle que vous avez pour nous*”). Le ‘je’ de 2 Co 7,7 traduit sans doute plutôt le souci d’exprimer un ressenti *personnel* au cœur d’une expérience *commune*. On peut dire la même chose de 2 Co 7,4, où Paul parle de sa joie à lui, au cœur des difficultés collectivement endurées par lui et son équipe: “*Je déborde de joie dans toutes nos détresses*”, ὑπερπερισσεύομαι τῇ χαρᾷ ἐπὶ πάσῃ τῇ θλίψει ἡμῶν. «Im Rahmen von autobiographischen Texten – fait remarquer justement BECKER – findet sich das Phänomen des Personenwechsels dann, wenn persönliche Erfahrungen “zugunsten von Kollektiverfahrungen sprachlich artikuliert” werden» (BECKER, *Schreiben und Verstehen*, 154 n. 756, qui ici cite LEHMANN, *Bekennen, erzählen, berichten. Studien zu Theorie und Geschichte der Autobiographie*, Tübingen, Niemeyer (Studien zur deutschen Literatur 98), 1988, 46).

selon notre auteur, à une impasse. Ce *'nous'*, en déduit-il, est donc équivalent à un *'je'*²².

Les instructions de 2 Co 8 sur la collecte sont essentiellement exprimées en *'nous'*. Le *'je'* apparaît cependant quatre fois (v. 3.8.10.23). Peut-on comprendre les *'nous'* comme incluant Timothée (ou un autre collaborateur de l'Apôtre), avec lequel (selon ZAHN) Paul a sans doute délibéré pour organiser cette collecte, et les *'je'* comme des expressions d'avis personnels du scripteur? Cette éventualité est jugée irrecevable par DICK, car alors les *'je'* devraient être compris comme *niant* cette délibération de Paul avec son auxiliaire – ou du moins déniaient à ce dernier une quelconque participation à ces préparatifs. Paul, d'après DICK, n'aurait donc pas *sent*i la différence entre le singulier et le pluriel de la première personne. Le *'nous'* serait donc *schriftstellerisch*²³.

À cause d'une surinterprétation des *'je'*, DICK juge impossible que Paul puisse réunir dans son discours deux perspectives sur son existence et son travail missionnaires, la perspective individuelle, personnelle, d'une part (en *'je'*), et la perspective collégiale, collective, d'autre part (incluant ses compagnons, en *'nous'*). Cette explication, qui rend compte adéquatement des transitions entre le *'je'* et le *'nous'*, est pourtant la plus simple. Elle est même en quelque sorte postulée par la réalité et la vie. L'opiniâtreté de DICK n'en est que plus déconcertante.

Passons à quelques versets isolés de 1 Co, de 1 Th et de Rm.

Pour explorer le contenu des *'nous'* de 1 Co 1,23 (*"Mais nous, nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens"*) et de 1 Co 2,6 (*"Pourtant, c'est bien une sagesse que nous enseignons aux chrétiens adultes ..."*), DICK se penche sur les *'je'* de 1 Co 2,1 et 3,1. Ces *'je'* se réfèrent sans doute au

22 « [Es] ist doch gar nicht abzusehen, wie [Paulus] darauf kommen konnte, weil er einst mit Timotheus in Korinth zusammengewirkt hatte, nun dasjenige, was er dem Titus über die gute Art der Korinther gesagt [hatte], als eine Aussage auch des Timotheus hinstellen, namentlich da er eben zuvor das durch den Singular als seine und *nur seine* Aussage hingestellt hatte » (op. cit., 94, je souligne).

23 « Wie sollte es nun gekommen sein, dass er auf seine "mit Timotheus gepflogenen Beratungen" [citation de ZAHN] eben nur das eine Mal Gewicht legt [i.e. 8,6–7], oder dass er zwar den 8,16–24 beregten Punkt mit Timotheus durchspricht und auf diese Tatsache durch den Gebrauch des Plurals Gewicht legt, dass er aber, wie es für ZAHN folgen müsste, in den 8,8.10 besprochenen Punkten entweder *gar nicht* mit Timotheus konferiert hätte, – und dafür wird absolut kein Grund zu finden sein, – oder bei diesen Punkten plötzlich *kein Gewicht* darauf legt, die Mitbefragung des Timotheus zu konstatieren? So ergibt sich, dass er einen Unterschied von Singular und Plural überhaupt *nicht mehr gefühlt hat*, d.h. dass die Plurale schriftstellerischen Charakter haben » (op. cit., 87, je souligne).

premier séjour de Paul à Corinthe. Si les 'nous' de 1Co 1,23 et 2,6 incluait Sylvain et Timothée, ces 'je' – d'après DICK – les excluraient. En disant 'je', Paul *ignorerait* donc délibérément ses compagnons, ce qui est peu probable. Ces 'nous' seraient en conséquence à comprendre exactement comme des 'je'²⁴.

Sur 1Th, notre auteur a aussi l'occasion de mettre en œuvre la même lecture. En dehors de trois passages en 'je' (2,18; 3,5; 5,27), la première personne en 1Th n'apparaît qu'en 'nous'. En 5,27, sur le point de conclure, Paul déclare: *"Je vous en conjure (ἐνορκίζω) par le Seigneur: que cette lettre soit lue à tous les frères"*. Il venait pourtant d'écrire: *"Frères, priez aussi pour nous"* (5,26). Il ajoutera immédiatement après: *"Que la grâce de notre Seigneur Jésus Christ soit avec vous"* (5,28). ZAHN voyait réunis dans le 'nous' de 5,26, comme d'ailleurs dans tous les autres 'nous' exclusifs de l'épître, les coexpéditeurs, nommés en 1,1, c'est-à-dire Paul, Sylvain et Timothée. Mais, selon DICK, ce 'je' de 1Th 5,27 signifierait alors que les collaborateurs de l'Apôtre, à supposer qu'ils soient coexpéditeurs de la lettre, n'avaient cure que la lettre soit lue à tous les frères. Après avoir dit 'nous', Paul aurait été ici obligé de dire 'je' simplement parce que ses compagnons, explique DICK, ne partageaient nullement ce souci. Or, cela paraît peu plausible. Les 'nous' sont donc équivalents à des 'je'²⁵.

Enfin, pour expliquer le fameux pluriel ἐλάβομεν de Rm 1,5, DICK fait un détour par Ga 2,7–9. Paul y évoque l'accord de Jérusalem et le partage des champs de mission: *"Ils virent que l'évangélisation des incirconcis m'avait été*

24 «Man muss (...) sagen, dass sogar die Gefährten der ersten korinthische Wirksamkeit des Paulus nicht in das 'Wir' eingeschlossen sind. (...) Wenn der Apostel aber den Sylvanus und Timotheus bei den allgemeinen Aussagen über die Art, wie er bei der Predigt des Evangeliums zu verfahren pflegt, sich mit vor die Seele stellt [i.e. 1Co 1,23; 2,6–7], wie kann er da *ignorieren*, dass sie ja diese Art der Predigt in Korinth ebenso wie er geübt haben? Er *müsste* also da, wo er von der Predigt in Korinth redet (2,1ff.; 3,1ff.), den Plural der 1. Person gebrauchen, statt, wie er in Wirklichkeit tut, den Singular» (op. cit., 136, je souligne).

25 «[S]o ist doch nicht abzusehen, warum gerade bei der Meinung, diesen Brief allen Gemeindegliedern bekannt zu machen (...), er [i.e. Paulus] plötzlich diese Mitverfasserschaft *absichtlich bei Seite setzen* und sich allein als die Hauptperson hätte hinstellen wollen. Es musste doch den vermuteten Mitverfassern ebensoviel daran liegen, wie dem Paulus, dass der Brief, der in so vollem Sinn auch als der ihre gelten sollte, seinen Zweck vollständig erreichte. Darum müsste man bei Zahns Auffassung durchaus erwarten, dass sie durch den Plural ἐνορκίζομεν an der abschliessenden Ermahnung, den Brief allen zugänglich zu machen, beteiligt würden» (op. cit., 72, je souligne). Puis, un peu plus loin, DICK ajoute: «Kein Grund [ist] abzusehen, warum Paulus von dem ἐνορκίζω seine Genossen *ausschließen sollte*» (op. cit., 73, je souligne). Voir aussi op. cit., 75, sur l'exégèse du 'je' de 1Th 2,18, et 74–75, sur celle de 2Th 2,5.

confiée (πεπίστευμαι), comme à Pierre celle des circoncis, – car celui qui avait agi en Pierre pour l'apostolat des circoncis avait aussi agi en moi en faveur des païens (καὶ ἐμοὶ εἰς τὰ ἔθνη) – et reconnaissant la grâce qui m'a été donnée (τὴν χάριν τὴν δοθεῖσάν μοι), Jacques, Céphas et Jean, considérés comme des colonnes, [nous] donnèrent la main, à moi et à Barnabas, en signe de communion". Les trois occurrences du *'je'*, explique DICK, signifieraient ici que Barnabas aurait été ici mis délibérément de côté et n'aurait pas reçu, à l'égal de Paul, cette vocation à annoncer l'évangile aux païens²⁶. Muni de cette conclusion, DICK estime détenir une clé pour comprendre le pluriel ἐλάβομεν de Rm 1,5, où Paul déclare : "Par (Jésus Christ) nous avons reçu (ἐλάβομεν) la grâce d'être apôtre εἰς ὑπακοὴν πίστεως ἐν πᾶσιν τοῖς ἔθνεσιν". La discussion de DICK se concentre ici sur l'interprétation du syntagme ἐν πᾶσιν τοῖς ἔθνεσιν. L'exégète allemand fait une longue démonstration pour prouver que ce syntagme ne vise que les païens, et exclut les Juifs²⁷. Paul étant alors le seul à avoir reçu une telle mission universelle auprès des païens (cf. Ga 2,7–9), le pluriel ἐλάβομεν ne s'appliquerait qu'à lui seul et devrait donc être compris comme *schriftstellerisch*²⁸.

Effectuons le bilan de ce premier point. L'accumulation de ces exemples m'a paru nécessaire pour illustrer la méthode de notre auteur. Le simplisme binaire

26 «Dort bekommt aber *nur* Paulus die ἀποστολὴ τῆς ἀκροβυστίας, und v.8–9 wird durch den betonten Singular ἐμοὶ εἰς τὰ ἔθνη unzweideutig selbst der v.9 genannte Barnabas *bei Seite geschoben*. Also kennt Paulus tatsächlich *niemanden*, der mit ihm *zu gleichem Berufe* erwählt ist» (op. cit., 159, je souligne). DICK semble ignorer la dernière partie du v. 9 qui pourtant réunit Paul et Barnabé dans un même '*nous*'.

27 Cf. DICK, op. cit., 160–166.

28 Sur ce point, on remarque d'ailleurs que les arguments de ZAHN, cités – et pour une fois approuvés – par DICK, étaient un peu courts. Au sujet de l'hypothèse, avancée par HOFMANN, d'appliquer le pluriel ἐλάβομεν aux collaborateurs de l'apôtre, DICK répond, en s'appuyant sur ZAHN : «Sie haben nicht die ἀποστολὴ empfangen; sie können namentlich nicht κλητοὶ ἀπόστολοι (1,1) heißen; denn, wie ZAHN sagt, "auf untergeordnete Missionsgehilfen passte dieser volle Titel nicht"» (op. cit., 159). La question du sens du terme ἀπόστολος dans le Nouveau Testament est complexe. Chez Paul en tout cas, le mot n'est nullement restreint aux Douze (cf. Rm 16,7; 1Co 4,9; 9,5; 15,5–9; 2Co 8,23; Ph 2,25). Sur ce point, voir AGNEW, *The Origin of the NT Apostle-Concept: A Review of Research*, 75–96; BARNETT, *Apostle*, in: DLP, 45–51; CERFAUX, *Pour l'histoire du titre Apostolos dans le NT*, 76–92; TASSIN, *L'Apôtre Paul. Un autoportrait*, 17–53; THRALL, *Essay 11: Paul the Apostel*, dans son commentaire de 2Co, II, 946–965; TIWALD, *Die vielfältigen Entwicklungslinien kirchlichen Amtes im Corpus Paulinum und ihre Relevanz für heutige Theologie*, 101–128, en particulier 102–110. Dans la synthèse théologique de la présente recherche, on reviendra brièvement sur le pluriel ἐλάβομεν de Rm 1,5, cf. *infra*, 561 n. 36.

de cette lecture a quelque chose de sidérant²⁹. Dire *'je'*, certes, c'est *ne pas inclure* les autres dans son propos, mais ça n'est pas forcément les *en exclure*, comme le soutient DICK, sous la plume duquel revient plusieurs fois le verbe *ausschließen*. Ce qui n'est pas dit n'est pas nié. DICK force le trait en faisant du *'je'* un *'je'* qui exclut, alors qu'une énonciation en *'je'* n'est qu'une énonciation *non-inclusive*. En disant *'je'*, Paul ne nie pas des autres ce qu'il affirme de lui. Celui qui dit *'je'* laisse en effet ouverte la question de l'attribution (ou de la non-attribution) du même prédicat à *'non-je'*, quel que puisse être ce *'non-je'*.

1.2 Les 'nous' monochromes

Le qualificatif *monochrome* ne se trouve pas dans le texte de DICK. Il s'agit, on l'a dit, d'un *'nous'* dont le prédicat devrait nécessairement s'appliquer également et uniformément à chacun des individus contenus dans le *'nous'*. Cette *monochromie* est celle des lunettes à travers lesquelles DICK examine ces *'nous'*. Elle fait partie – souvent, mais pas toujours – d'un *syllogisme implicite*, dont elle est la *majeure*, et qui peut se résumer ainsi: 1) une énonciation en *'nous'* dit de la même manière des compagnons de Paul ce qui est attribué à Paul; 2) or les compagnons de Paul ne peuvent pas recevoir de tels prédicats; 3) donc le *'nous'* ne s'applique qu'au seul Paul.

On examinera plus loin, dans les arguments complémentaires, quelques exemples de la mise en œuvre implicite de la *mineure* de ce raisonnement. Regardons d'abord quelques passages de 2 Co, où DICK – imité en plusieurs endroits par BAUMERT – met en œuvre cette lecture monochromatique du *'nous'*. On relèvera ensuite un verset de 1 Th.

En 2 Co 1,12, Paul en appelle au *"témoignage de notre conscience"*, τὸ μαρτύριον τῆς συνειδήσεως ἡμῶν (v. 12a), qu'il explicite aussitôt: *"Nous nous sommes conduits (ἄνεστράφημεν) dans le monde, et plus particulièrement envers vous, avec la simplicité et la pureté de Dieu"* (v. 12b). Ne pourrait-on pas comprendre ici le *'nous'* comme celui d'une équipe étroitement soudée de compagnons, au nom desquels Paul, leur *leader* et porte-parole, proteste? Non, décide DICK, car en fait de *conscience*, personne ne peut juger de la conscience d'un autre. La conscience n'est donc ici que celle de Paul³⁰.

29 ZAHN et HOFMANN, souvent cités par DICK, n'en étaient d'ailleurs pas eux-mêmes entièrement indemnes, semble-t-il (par exemple HOFMANN sur 2 Co 7,7.13, voir DICK, op. cit., 92–93).

30 «Es wäre schon auffallend, wenn Paulus sich auf das Gewissenszeugnis auch seiner Genossen beriefe, da niemand etwas darüber aussagen kann, wie es mit dem Gewissen eines andern steht» (op. cit., 101, DICK souligne). En réalité, Paul ne prétend pas sonder ici le

Dans son exégèse de 2 Co 4,12–5,10, BAUMERT recourt plusieurs fois implicitement à cette même lecture des ‘*nous*’. Ainsi, les propos de l’Apôtre en 4,2 (“*Nous avons dit non aux procédés secrets et honteux, nous nous conduisons sans fourberie*”) seraient si personnels qu’ils devraient être compris comme ne le visant que lui seul³¹. En déclarant: “*C’est pourquoi nous ne perdons pas courage ...*” (4,16), Paul ferait part – ajoute BAUMERT – d’une résolution toute *personnelle*. Son ‘*nous*’ aurait donc la valeur d’un ‘*je*’³². Ne serait-il pourtant pas plus simple de comprendre une pluralité réelle dans les ‘*nous*’, tant de 4,2 que de 4,16, c’est-à-dire incluant au moins l’équipe de Paul, unie et solidaire autour de son *leader*?

Au sujet de 2 Co 4,17, BAUMERT n’estime pas non plus possible que “*le poids léger de nos détresses d’un moment*” (τὸ παραυτίκα ἑλαφρόν τῆς θλίψεως ἡμῶν) puisse être celui de plusieurs personnes en même temps. Seul celui qui a pressenti le “*poids extraordinaire de gloire éternelle*” (2 Co 4,17b) que ces détresses préparent pourrait, dit-il, s’exprimer ainsi³³.

sanctuaire de la conscience des autres. Il exprime plutôt l’unanimité de la ligne de conduite d’un *groupe*.

- 31 « Wenn Paulus freilich in 4,2 seine Scheu und unangebrachte Scham überwindet und sich von dem Gewissen aller Menschen öffnet, klingt das *so persönlich*, dass man sagen muß, Paulus spreche *praktisch* wieder *nur* von sich » (BAUMERT, *Täglich Sterben*, 31, je souligne).
- 32 « “οὐκ ἐγκακοῦμεν” in 4,16a ist sicher eine individuelle Aussage, da sie eine persönliche Entscheidung einschließt: “Wir werden nicht widerwillig” » (BAUMERT, *Täglich Sterben*, 32).
- 33 BAUMERT explique les ‘*nous*’ des deux versets de 2 Co 4,17–18: « Die übermäßige Fülle an Herrlichkeit deutet auf einen Erfahrungshintergrund, und es ist psychologisch unwahrscheinlich, dass Paulus ganz allgemein von einer “übermäßigen Geringfügigkeit” *der Leiden anderer* sprechen würde. Solche Formulierungen sind *nur* dem möglich, der auch das “Übermaß der Kraft” in sich erfahren hat. (...) Er spricht vielmehr von dem, was in ihm geschieht, objektiviert es nur insofern, als er durchblicken lässt, dass sich da in ihm ein allgemeines Gesetz der Erlösung realisiert. Das erkennt man noch deutlicher in Vers 18. “Wobei wir im Auge haben” ist eine Aussage, die eindeutig *auf sein persönliches Streben* geht, aber auf ihn, insofern er sich an objektiven Gegebenheiten orientiert: an der Qualität des Sichtbaren und Unsichtbaren als solchen » (32, je souligne). Notons que, çà et là, BAUMERT tient une position moyenne dans sa lecture des ‘*nous*’ de 2 Co 4,12–5,10: Paul penserait à partir de l’expérience du cercle de ses collaborateurs, ou à partir d’un fait commun à tous les chrétiens (donc à partir de quelque chose de *collectif*), mais ne parlerait que de lui seul: « Paulus [*denkt*] wohl von seinem engsten Mitarbeiterkreis her, aber [*spricht*] *praktisch* doch von sich selbst » (BAUMERT, *Täglich Sterben*, 35, je souligne; voir aussi 30; 31; 35; 36). En d’autres termes, Paul penserait aux autres, mais *ne* parlerait *que* de lui! Il est vrai que dans le ‘*nous*’ domine le ‘*je*’, et que la personne du locuteur est la première

On a déjà évoqué plus haut 2Co 7,12, où Paul fait part aux Corinthiens du soulagement que les bonnes nouvelles apportées par Tite lui ont procuré. Il se réjouit notamment du “zèle *que vous avez pour nous*”. C’est là l’heureuse issue d’une pénible affaire qui avait été semble-t-il déclenchée par les agissements hostiles d’un offenseur (ἐνεκεν τοῦ ἀδικήσαντος, v. 12a). Or, Timothée n’était – affirme DICK – nullement concerné par cette affaire. Paul seul avait été visé. Le zèle des Corinthiens ne pouvait donc que le viser, lui et lui seul. Ce ‘nous’ devrait être compris comme un ‘je’. Il serait en conséquence *schriftstellerisch*³⁴.

En 2Co 10,8, Paul déclare: “Si donc il arrive que je me glorifie un peu trop de notre autorité (περὶ τῆς ἐξουσίας ἡμῶν), que le Seigneur a donnée pour votre édification et non pour votre destruction, je n’en aurai pas honte”. La question se pose de savoir comment comprendre ἡμῶν dans le syntagme τῆς ἐξουσίας ἡμῶν. DICK voit ici une allusion au reproche, adressé à Paul par les Corinthiens, de s’être servi de son autorité pour détruire, en particulier lors de la condamnation de l’incestueux en 1Co 5. Ce ‘notre’, explique DICK, ne peut s’appliquer qu’à Paul, car ses compagnons ne sont nullement détenteurs de la même autorité judiciaire³⁵.

concernée par le prédicat d’une énonciation formulée en ‘nous’. Mais les autres n’en sont pas exclus – sinon le locuteur dirait *je*’. Si donc Paul pense aux autres, il parle aussi au nom des autres, et le ‘nous’ garde sa valeur de pluriel. En ce sens, il est contestable de distinguer, comme le fait BAUMERT, la *pensée* du scribeur et le *sens* du texte.

34 DICK (comme ZAHN et HOFMANN) voit ici une allusion aux suites du scandale de l’incestueux (cf. 1Co 5) (cf. DICK, op. cit., 89). Paul aurait été ensuite insulté par lui, lors d’une visite ultérieure à Corinthe, puis aurait répondu par une autre lettre (celle que DICK nomme “*der frühere Brief*”, dont il est question en 2Co 2,3–4 et 7,8,12). DICK en déduit: « Da der betreffende frühere Brief und die Angelegenheit des ἀδικήσαντος nur Paulus angehen, so konnte auch die Beeiferung der Korinther, ihre Liebe und ihren Gehorsam zu bekunden, sich nur auf Paulus beziehen. (...) Wenn jener frühere Brief und die Sache des ἀδικήσαντος nur Paulus angehen und nicht auch den Timotheus, so kann naturgemäß auch der Eifer der Korinther, welcher die Folge davon war, sich nur auf seine Person bezogen haben. (...) Timotheus [hatte] mit jener Sache nichts zu tun » (op. cit., 90–91, je souligne). En réalité, quelle que soit l’identité de cet offenseur, on ne peut pas interdire à Paul d’inclure ici ses compagnons. D’autant que ceux-ci étaient bien connus des Corinthiens et ont été certainement, dans une certaine mesure, affectés et concernés par cette affaire. Le zèle des Corinthiens a pu les viser aussi, quoique *différemment*.

35 « Damit ist aber gegeben, dass die ἐξουσία, von der er hier redet, nur die seine ist. Es ließe sich unschwer nachweisen, dass überhaupt den Genossen des Paulus von ihm eine selbständige Strafgewalt nicht beigemessen wird. Aber die Gründe des Zusammenhangs sind so schwerwiegend, dass auch ohne diesen Beweis das Resultat feststeht » (op. cit., 44–45, je souligne). DICK fait une interprétation très étroite de la manière dont Paul parle

D'après DICK, Paul continue, en 2 Co 10,10-11, de répondre aux mêmes proches, en empruntant sans doute les mots de l'un des adversaires: *"Parce que «les lettres, dit-on, sont sévères et fortes, mais la présence personnelle est faible, et la parole méprisable». Qu'un tel homme estime ceci: tels nous sommes en parole par lettres dans l'absence, tels aussi en présence nous serons en acte". Ces 'nous', par lesquels Paul promet une démonstration d'énergie lors de sa prochaine visite, ne doivent-ils pas être compris comme exprimant la solidarité d'une équipe, celle qu'il forme avec ses compagnons? Non, affirme DICK, car ce serait soutenir que Paul et ses compagnons ont même "constitution psychosomatique"³⁶!*

Terminons par l'explication de DICK sur un passage de 1 Th.

En 1 Th 3,6, Paul résume les bonnes nouvelles reçues des Thessaloniens par l'intermédiaire de Timothée, notamment leur impatience de revoir Paul: *"Il dit que vous gardez toujours un bon souvenir de nous, et que vous désirez nous revoir autant que nous désirons vous revoir".* (1 Th 3,6). Peu après, Paul ajoute:

de Timothée (cf. 1 Co 4,17; 16,10). Celui-ci n'est *rien* de plus que le subalterne de l'Apôtre: «1 Kor 4,17; 16,10 müssen die Korinther erst ermahnt werden, den Timotheus als Vertreter und Mitarbeiter des Paulus zu achten. Damit reimt sich nicht, dass der Herr ihm *gleichfalls jene* ἐξουσία gegeben habe. Noch mehr ist Titus nach 2 Kor 7,7 *keine selbständige Auktorität*. Er weiß bei seiner Rückkehr aus Korinth nur von einem ζῆλος der Korinther für Paulus (ὕπερ ἑμοῦ) zu berichten, ist also selbst *nur* Vertreter des Apostels gewesen» (op. cit., 45 n. 1, je souligne). Même si l'on accepte la reconstitution historique proposée ici par DICK, ainsi que la stricte hiérarchie imaginée par lui au sein de l'équipe paulinienne, rien n'interdit cependant de supposer que Paul, pour traiter l'affaire de l'incestueux, ait pris conseil auprès de ses compagnons et que le 'notre' reflète ici (en 2 Co 10,8) une forme de collégialité.

- 36 DICK explique ensemble les deux versets 10 et 11. D'après lui, le v. 10 permet de comprendre les 'nous' du v. 11. La *"présence personnelle faible"* ferait allusion à la visite-éclair que Paul, peu après avoir envoyé 1 Co, aurait faite seul à Corinthe pour régler le problème de l'incestueux. Paul y aurait été personnellement insulté par l'incestueux. Celui-ci aurait résumé l'inconsistance de l'Apôtre par le propos sarcastique repris en 2 Co 10,10. «Wir wissen nicht und haben keinen Grund, anzunehmen, dass Paulus bei jenem Besuche den Timotheus oder gar die beiden Genossen des ersten Aufenthalts [i.e. Timothée et Sylvain] bei sich hatte. Aber wenn auch, sollte wirklich *ihre somatisch-psychische Konstitution* der des Apostels *so gleich gewesen sein*? Den Korinthern persönlich *unbekannte* Berufsgenossen sind vollends hier nicht heranzuziehen; *nur* Paulus selbst ist betroffen und gemeint, wo der Vorwurf der Unlauterkeit auftritt» (op. cit., 43, je souligne). Ajoutons qu'il n'est guère recevable de supposer, comme le fait ici DICK, que les compagnons de Paul étaient personnellement inconnus des Corinthiens. Ayant travaillé avec Paul sur le champ missionnaire de l'Achaïe, ils devaient nécessairement être connus personnellement des chrétiens de Corinthe.

“Quelle action de grâce pourrions-nous rendre à Dieu à votre sujet, pour toute la joie que nous éprouvons à cause de vous devant notre Dieu, lorsque nous prions nuit et jour, avec insistance, pour qu’il nous soit donné de vous revoir?” (1 Th 3,10). Les ‘nous’ de 3,10, autant que ceux de 3,6, ne pourraient-ils pas être lus comme rassemblant l’équipe des premiers évangélisateurs de Thessalonique, qui sont aussi les coexpéditeurs de l’épître, Paul, Sylvain et Timothée? Non, estime DICK, car ces ‘nous’ évoquent quelque chose de si intime et de si personnel que ni Sylvain, ni Timothée ne peuvent y être inclus³⁷.

Concluons sur ce deuxième argument. Tout comme la lecture exclusive des ‘je’, la lecture monochromatique des ‘nous’ est inacceptable. DICK fait dire à ces ‘nous’ ce qu’ils ne disent pas. Il leur fait dire plus qu’ils n’affirment. Ainsi, dans le syntagme “notre autorité” (2 Co 10,8), le ‘notre’ ne signifie pas que l’autorité dont il est ici question, quelle qu’elle soit, soit nécessairement partagée, détenue ou exercée *identiquement* par chacune des personnes que rassemble le ‘notre’ – si toutefois il s’agit ici d’un vrai pluriel. Le contenu d’un ‘nous’ est rarement homogène³⁸. L’erreur de DICK a ainsi le mérite d’attirer notre attention sur le fait que le ‘nous’ contient toujours une *diversité* de personnes, qui entretiennent chacune une relation souvent *particulière* et *spécifique* avec la plupart des prédicats possibles qui peuvent être dits de ce ‘nous’³⁹.

37 «Das, was [Paulus] über seine unaussprechliche Sehnsucht nach den Thessalonichern äußert, die sich in einem Tag und Nacht fortgesetzten Gebet Luft macht, ist seinem Inhalt nach *so ganz individuell*, dass es *nur auf seine Person* bezogen werden kann. Diese Unablässigkeit seiner Gebetswünsche kann er naturgemäß *nur bei sich selbst* konstatieren» (op. cit., 67–68, je souligne). Cette lecture appartient encore à l’interprétation *monochromatique* du ‘nous’, car DICK n’envisage pas un seul instant la possibilité que soit exprimée aussi à travers ce ‘nous’ l’implication – à leur manière – des compagnons de l’Apôtre à ce même souhait et à cette même prière. Quant aux ‘nous’ de 3,6, DICK démontre, à l’aide du livre des Actes, qu’ils ne se réfèrent pareillement qu’au seul Paul, car celui-ci se serait retrouvé seul pendant son séjour à Athènes ainsi qu’au début de son activité à Corinthe (cf. DICK, op. cit., 67–68).

38 Apollonius Dyscole, dans son traité *De la construction*. *Περί συντάξεως* (milieu 2^{ème} siècle p.C.), reconnaît aussi que le pluriel de la première personne (et également de la seconde) rassemble une *variété* de personnes: “*Tout pluriel de première personne regroupe des personnes différentes*”, ἅπαν πληθυντικὸν πρώτου προσώπου σύλληψιν ἀναδέχεται διαφόρων προσώπων (II, 159). Le ‘nous’ et le ‘vous’ désignent des personnes *regroupées*, κατὰ σύλληψιν (III, 38 et 109).

39 La relation qu’entretient chacun des individus contenus dans le ‘nous’ avec le prédicat de ce même ‘nous’ est rarement identique mais bien plutôt variable d’un individu à l’autre. Lorsque le père dit ‘notre famille’, il le dit autrement que ne peuvent le dire les autres membres de sa famille. Lorsque le directeur d’une maison d’édition déclare:

Examinons maintenant les arguments complémentaires de DICK.

1.3 *Arguments complémentaires*

Outre les principes de lecture appliqués aux '*je*' et aux '*nous*', DICK, et avec lui BAUMERT et THRALL, mettent en œuvre trois autres arguments. Le premier est théologique, le second grammatical. Le dernier fait appel aux convenances et a été repris et développé par KLAUCK.

1.3.1 Argument théologique

À cette lecture monochromatique des '*nous*' est souvent associée chez DICK une autre thèse complémentaire, qui fonctionne comme la *mineure* d'un syllogisme, dont le monochromatisme des '*nous*' constitue la *majeure*. Elle concerne la théologie des ministères au sein de l'équipe de Paul. Il s'agit de la radicale infériorité de statut, d'autorité, d'autonomie, de compétence, voire de *grade*, des compagnons de Paul par rapport à Paul. À en croire DICK, les collaborateurs de Paul sont souvent insignifiants, parfois inexistants. Face au *Géant* Paul, ils sont de *tout petits* collaborateurs. La plupart du temps, ils seraient indifférents aux adversaires de Paul, voire copieusement ignorés par eux.

Sur ce paysage humain, arbitrairement dessiné, il est alors facile d'écarter du contenu de beaucoup des '*nous*' des épîtres les éventuels collaborateurs de l'Apôtre, et d'abord le (ou les) coexpéditeur(s), nommé(s) dans l'adresse⁴⁰. Relevons quelques passages de 2 Co 10–13, puis de 2 Co 1–9, et trois versets isolés de 1 Th, de 1 Co et de Ga.

"Nous avons publié ce livre l'année dernière", c'est une multiplicité de rapports au livre récemment publié qui est ainsi insinuée, selon qu'on se place du point de vue de chacune des personnes que rassemble ce 'nous' (l'éditeur lui-même, l'auteur, le relecteur, le chef de fabrication, le directeur de collection, ou encore le responsable de la diffusion). Il en est de même lorsque le skipper d'un voilier dit: "Nous avons gagné cette régate"; ou lorsque l'entraîneur d'une équipe dit: "Nous avons gagné ce match". Le 'nous' égalitaire et monochromatique n'existe pas en ce monde.

40 Au sujet des épîtres dont Timothée est, avec Paul, coexpéditeur, DICK écrit: «Mag nun Timotheus noch so sehr als Mitverfasser der Briefe angesehen werden, jedenfalls kommt doch die ganze Ausdrucksweise und Haltung der Briefe *ausschließlich* auf Rechnung des Paulus, der sie diktiert hat, und es kann niemandem eingefallen sein, den Timotheus dafür verantwortlich zu machen» (op. cit., 44, je souligne). Pourtant, quand bien même Paul serait le seul responsable de la totalité du contenu de ces épîtres (i.e. Timothée étant alors seulement coexpéditeur et en aucune manière coauteur), rien n'empêche Paul d'inclure ses compagnons dans les pluriels exclusifs (en particulier narratifs) de la première personne.

Le caractère éminemment personnel du contenu de 2 Co 10–13 rendrait impossible, selon DICK, d'inclure dans les 'nous' l'un ou l'autre compagnon de l'Apôtre⁴¹. THRALL se fonde sur la tonalité personnelle de 2 Co 10–13 pour décréter que les 'nous' doivent y être compris comme des 'je'⁴². Lorsque Paul évoque l'éventualité de sévir contre *"ceux qui estiment que nous marchons selon la chair"* (2 Co 10,2), alors qu'il vient de se décrire lui-même comme quelqu'un qui, *"absent, use de hardiesse envers vous"*, ἀπὼν δὲ θαρρῶ εἰς ὑμᾶς (10,1), le 'nous' de 10,2 ne peut viser que le seul Paul – affirme DICK – car ses collaborateurs n'étaient pas en mesure de montrer la même hardiesse⁴³.

41 «Die vier letzten Kapitel des 2 Kor. [tragen] einen durchaus persönlichen Charakter. Hat Paulus vorher [2 Co 1–9] mit der ganzen Gemeinde sich auseinandergesetzt, so kreuzt er nun die Klinge mit den Judaisten, seinen persönlichen Gegnern. Diesen war aber nur eben an der Person des Apostels etwas gelegen; seine Gehülfen kamen für sie *nicht in Betracht*. Die Vorwürfe, um die es sich in unserm Kapitel handelt, treffen, wie (...) der Singular der ersten Person, in dem Paulus sie bespricht, deutlich zeigt, *nur* den Apostel und näher seinen Charakter. Wie sollte Paulus da in unserem *so bestimmt auf ihn persönlich bezogenen* Abschnitt darauf kommen, seine Genossen hineinzuziehen? Das ist an sich jedenfalls *recht unwahrscheinlich*» (op. cit., 38, je souligne). BAUMERT, à propos de 2 Co 10–13, renchérit : «Das kann man nicht alles damit erklären, dass Paulus bei 'wir' seine in der Adresse genannten Mitarbeiter bewusst miteinschließe, während er durch den Singular sich selbst von ihnen abhebe. Dafür ist die Thematik *zu einheitlich, und zwar durchgehend auf seine Person bezogen*. DICK hat recht, wenn er hier die Pluralform der Sache nach als dem Singular gleichbedeutend betrachtet» (BAUMERT, *Täglich Sterben*, 26, je souligne). BAUMERT reprend le même argument sur 2 Co 2,14–7,4 : «Paulus hat (...) primär immer sich selbst im Auge. Die Wir-Aussagen sind darum häufig ein schriftstellerischer Plural der Selbstbezeichnung» (BAUMERT, op. cit., 29; voir aussi 30).

42 En raison du caractère personnel de ces quatre chapitres («In view of the personal character of these chapters ...», I, 106), THRALL estime impensable la géométrie variable de la première personne de Paul (c'est-à-dire tantôt le 'je' du *leader*, tantôt le 'nous' de l'équipe) : «In 10,1–2 the singular verbs exclude the possibility that the ὑμᾶς of v. 2 is a genuine plural» (I, 106). En raison du singulier de 10,8 (καυχῶμαι) et de l'opinion rapportée en 10,10, le pluriel ἡμεῖς de 10,7 devrait être compris comme un singulier. Enfin, le pluriel φανερώσαντες de 11,6 «clearly refers to Paul alone, since in v. 5 he sets himself alone as plainly as possible over against the "superlative apostles", and this same comparison is the point at issue in 11,12.21 where other plurals are found» (I, 106). Il paraît pourtant plausible, voire judicieux, que Paul, au cours de sa défense, ait voulu investir une partie de son argumentation sur la présence de l'un ou l'autre de ses collaborateurs à ses côtés. Tite est explicitement évoqué en 2 Co 12,18. Il est difficile d'imaginer que les compagnons de Paul aient pu être neutres dans le conflit avec les "super-apôtres".

43 «Dieser Vorwurf kann aber die Gefährten schon darum nicht treffen, weil sie *viel zu unselbständig* waren, als dass ein θαρρεῖν ἀπὼν von einem von ihnen hätte ausgesagt

Timothée, du fait de sa personnalité effacée et *subalterne*, ne pouvait qu’être pareillement absent – poursuit notre auteur – tant du reproche de 2 Co 10,10 que de la réponse de 10,11⁴⁴. Lorsqu’en 2 Co 10,12–16, Paul invoque en ‘*nous*’ le μέτρον donné par Dieu comme règle de ses entreprises missionnaires, ce ‘*nous*’ ne s’appliquerait qu’au seul Paul, car il s’agissait là, selon DICK, du charisme unique et personnel de l’homme de Tarse⁴⁵. Le pluriel de la première personne qui apparaît à la fin de la phrase en 2 Co 11,12, ne peut qu’être *schriftstellerisch*, car le contenu du passage ne traite pareillement, selon DICK, que du *droit* des Apôtres (*Apostelrecht*), ce que n’est aucun des auxiliaires de Paul⁴⁶. On doit dire la même chose – selon DICK encore – du ‘*nous*’ qui émerge de manière incidente en 2 Co 11,21, dans un passage qui – d’après DICK – traiterait encore de la question des prérogatives apostoliques, c’est-à-dire de ce qui est l’exclusivité de Paul, notamment du droit d’être nourri et entretenu par la communauté (cf. 11,20)⁴⁷.

werden können. (...) Wie aber in diesem ganzen Zusammenhang Paulus sich mit irgend welchen Genossen zusammenschließen soll, derer keinem ein solcher Vorwurf gemacht werden konnte, weil *jeglicher Anlass dazu fehlte*, und die darum auch in die Verteidigung gegen solchen Vorwurf nicht hineingezogen werden konnten, ist völlig unerfindlich» (DICK, op. cit., 39, je souligne).

44 «Das alles unterstützt den Eindruck, dass die Gegner hier gerade, wo sie von seinen Briefen sprechen, nicht *an die untergeordnete Persönlichkeit* des Timotheus, sondern *allein* an Paulus denken, so dass auch Paulus bei seiner Selbstverteidigung gerade auf diesem Punkt *keinen Anlass* hat, seine Gefährten in den Streit hineinzuziehen» (op. cit., 44, je souligne). Si Paul fut effectivement l’unique cible des adversaires dans le contexte historique de 2 Co 10–13, rien ne lui interdisait pourtant de répondre à ces accusations en exprimant la solidarité de l’équipe qui l’entourait. Par ailleurs, il est difficilement pensable que les compagnons de Paul aient été totalement à l’écart de la polémique. ZAHN, cité par DICK, voit certainement plus juste : «Die in Korinth gegen Paulus gerichteten Vorwürfe [wurden] “teilweise auch auf seine Gehilfen ausgedehnt”» (DICK, op. cit., 39).

45 «Diese ihre Vorwürfe beziehen sich also *nur* auf Paulus. Seine Gehilfen haben solche Ansprüche *nicht gemacht und nicht machen können*» (op. cit., 42, je souligne).

46 «Ist jedoch bewiesen, (...) dass die ganze Frage, um die es sich 11,7 ff. handelt, das *Apostelrecht* des Paulus, also etwas ihn *allein* angehendes betrifft, so muss man urteilen, dass es weit näher liegt, den Plural auch an dieser einen Stelle als *schriftstellerischen* aufzufassen, als ihn zugleich auf die Genossen des Paulus zu beziehen» (op. cit., 53, je souligne).

47 «Sowohl im Vorigen wie im Folgenden finden wir lauter 1. Personen Singularis, und werden lauter Dinge erwähnt, die sich *ausschließlich* auf Paulus beziehen, ein Zeichen, dass der Apostel *nur von sich selber* reden kann. (...) Alles, was [Paulus] von den Gegnern ausgesagt hat, zumal das καταδουλοῦν und κατεσθίειν, ist bei ihnen ein Ausfluss ihres Würdebewusstseins. Sie gerieten sich als Herrn der Gemeinde. Dass Paulus, wenn er ein solches Benehmen durch ἡσθενήκαμεν von sich ablehnt, nicht mit an die Gehilfen denkt,

Relevons quelques propos de DICK sur 2 Co 1–9. En 2 Co 1,24, après s'être expliqué auprès de ses destinataires sur l'ajournement de sa visite à Corinthe, Paul ajoute: "*Ce n'est pas que nous régentions votre foi* (οὐχ ὅτι κυριεύομεν ὑμῶν τῆς πίστεως), *mais nous coopérons* (συνεργοί ἐσμεν) *à votre joie*". N'y a-t-il pas lieu de comprendre dans le 'nous' de 1,24 l'équipe nommée peu auparavant, en 1,19, à savoir Paul, Sylvain et Timothée? Non, répond DICK, car les collaborateurs de l'Apôtre ne sont pas en situation de pouvoir *régenter*. Ils ne sont que des auxiliaires⁴⁸.

Pour éclairer le 'nous' de 2 Co 2,14, DICK avance une explication spécieuse qui relève du *management* interne au sein de l'équipe paulinienne. "*Grâce soit rendue à Dieu (...) qui, par nous, répand en tout lieu le parfum de sa connaissance* (τὴν ὁσμὴν τῆς γνώσεως αὐτοῦ φανεροῦντι δι' ἡμῶν ἐν παντί τόπῳ)". DICK explique que Paul, et lui seul, fut appelé à une évangélisation universelle ἐν παντί τόπῳ, alors que ses compagnons constituaient une équipe instable et changeante. Le 'nous' ne pouvait donc ici s'appliquer qu'au seul Paul⁴⁹. La situation nettement subalterne de ses compagnons rend pareillement impossible, selon DICK, de comprendre le 'nous' de 2 Co 3,1 ("*Allons-nous de nouveau nous recommander nous-mêmes?*") comme un vrai pluriel⁵⁰. Tant 2,14–17 que 3,1 sont donc formulés avec des *schriftstellerische Plurale*.

liegt doch am Tage. Denn dass sie überhaupt *nicht beanspruchen könnten*, rivalisierend mit den Gegnern ein καταδουλοῦν und κατεσθίειν zu üben, ist *völlig selbstverständlich*. Nimmt man nun hinzu, dass der ganze Streit sich um die Person des Paulus dreht, und seine Begleiter *den Gegnern herzlich gleichgültig* sein konnten, so muss man doch urteilen: die Beziehung des Plurals auf diese begleitenden Genossen, oder speziell auf Timotheus, trägt *ein dem Zusammenhang völlig fremdes Element* hinein» (op. cit., 53–54, je souligne). Redisons ici qu'il est discutable d'affirmer que les compagnons de Paul étaient *indifférents* aux adversaires. On doit plutôt supposer le contraire, en vertu de la solidarité qui les liait à Paul.

48 «... doch dem Timotheus oder den beiden Kap. 1,19 genannten Genossen [ist] der Vorwurf eines κυριεύειν τῆς πίστεως schwerlich gemacht» (op. cit., 105).

49 «... doch *nur von sich* [konnte] der Apostel sagen, durch ihn werde der Duft der Erkenntnis Christi ἐν παντί τόπῳ (v.14) offenbar; denn seine Gehilfen wechselten, und keinem von ihnen war der universale Beruf zu teil geworden εἰς πάντα τὰ ἔθνη, welchen Paulus hier wie sonst in Anspruch nimmt» (op. cit., 99, je souligne).

50 «Wenn er 3,1 schreibt: Ἀρχόμεθα πάλιν ἑαυτοὺς συνιστάνειν, so kann man sich doch wirklich nicht einreden, dass der Vorwurf der hochmütigen Selbstberäucherung von den Judaisten auch den Gehilfen des Paulus gemacht sei, die bei ihrer untergeordneten Stellung zu ihm gar nicht in der Lage waren, solche vermeintlich hochmütigen Äußerungen zu tun. Die folgenden Verse zeigen dann, dass es sich um das *Apostolische Amt* des Paulus handelt» (op. cit., 97, DICK souligne).

Concluons sur ce point. Il y a manifestement quelque chose de militaire et d'étroitement juridique dans la discipline que DICK se figure à l'intérieur de l'équipe de Paul. Cet *a priori* est inacceptable. Les notions d'ἀπόστολος et de prérogatives apostoliques chez Paul ne sont pas si tranchées que le prétend DICK⁵¹.

1.3.2 Argument grammatical

Cet argument affirme que les verbes seuls, ou les formes enclitiques faibles des pronoms, sont insuffisants pour exprimer un véritable changement de nombre. On a déjà relevé un exemple d'application de cet argument⁵². Examinons d'autres cas.

Au début de 2 Co 11,4 se rencontre un '*nous*' (ἐκηρύξαμεν), puis le '*je*' apparaît en 2 Co 11,5 à travers le seul verbe λογίζομαι. Puisqu'on n'y rencontre pas le pronom ἐγώ, aucun changement de nombre ni de sujet n'a eu lieu, explique DICK⁵³. En 11,6c revient le '*nous*' sous la forme du participe aoriste φανερώσαντες. Ce participe, soutient DICK, ne saurait impliquer, dans l'esprit du scripteur, un changement conscient de sujet⁵⁴. L'exégète réitère encore cette explication pour le passage du '*nous*' au '*je*' de 2 Co 12,19 à 12,20⁵⁵, et pour celui du '*je*' au '*nous*' de 2 Co 7,7 à 7,13⁵⁶.

51 Cf. *supra*, 198 n. 28.

52 Cf. 2 Co 7,4, *supra*, 193 et n. 18.

53 «Ferner steht 11,4 wieder ein Plural: ἐκηρύξαμεν, und wiederum folgt v.5 der Singular λογίζομαι ohne hinzugesetztes ἐγώ: abermals ein Zeichen, dass ein Wechsel des Subjekts nicht vorhanden ist. Gedanke wie Form des Absatzes beweisen also gleichmäßig die Notwendigkeit, den Plural nur auf Paulus allein zu beziehen, das heißt ihn als den sogenannten schriftstellerischen Plural zu fassen» (op. cit., 42–43, je souligne).

54 «[Es] lässt sich nicht absehen, wie das folgende φανερώσαντες, welches durch ἀλλά mit dem vorigen Satzteil eng verknüpft ist, plötzlich auf ein anderes Subjekt gehen soll, zumal auch nicht mit der leisesten Wendung ein Bewusstsein um einen Übergang vom Apostel allein zu einer Mehrheit angedeutet ist» (op. cit., 47, je souligne). Pourtant, rien n'interdit à Paul, après s'être qualifié d'ἰδιώτης τῷ λόγῳ, d'élargir son propos et d'affirmer que, dans le ministère d'évangélisation, ils ont fait preuve, lui et ses compagnons, de connaissance (γνώσις).

55 «Dazu kommt noch die sprachliche Bemerkung, dass auch hier wieder Paulus zu der 1. Sing. in dem folgenden v.20 (φοβοῦμαι) übergeht, ohne irgendwie bemerkbar zu machen, dass er einen Wechsel des Subjekts empfindet» (op. cit., 55).

56 DICK met en parallèle 2 Co 7,7 (ὥστε με μᾶλλον χαρήναι) et 7,13 (μᾶλλον ἐχάρημεν): «Denn wenn so die Person des Paulus im Unterschiede von einem andern betont werden sollte, so dürfte nicht die enclitische Form με gesetzt sein. Paulus weiß dieselbe sehr wohl von der betonten, nicht enclitischen zu unterscheiden (2 Kor. 2,5; 1 Kor. 9,3). Danach hat er

Sur cette question grammaticale, DICK prétend fonder ses affirmations sur la *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch* de BLASS (parue pour la première fois en 1896), qui cite l'*Ausführliche Grammatik* de KÜHNER (1890³)⁵⁷. En réalité, d'après ces auteurs, l'emploi de ἐμοῦ, ἐμοί, ἐμέ, à la place des enclitiques, est susceptible d'exprimer une emphase, soit pour mettre en relief la personne, soit pour formuler une opposition ou un contraste, mais ne saurait être requis pour exprimer un changement de nombre⁵⁸. DICK en dit manifestement plus que ne le lui permettent ses sources. Convenons que c'est la cohérence même du langage qui serait mise en péril, si l'on déclare que la forme verbale seule n'est désormais plus suffisante pour spécifier le nombre du sujet⁵⁹.

1.3.3 Argument de convenance

Je regroupe sous cette appellation des observations de DICK, BAUMERT et THRALL qui, énoncées parfois de manière implicite, relèvent de ce que l'on pourrait appeler une forme de convenance ou de bon sens. Elles demeurent toutefois problématiques car elles proviennent davantage d'un *a priori* sur le texte que du texte lui-même.

Ainsi, des affirmations *voisines* devraient être comprises comme des affirmations dont le sens est *rigoureusement identique*. Par exemple, le fait que Paul en 1Th évoque l'envoi de Timothée d'abord au pluriel (ἐπέμψαμεν, 3,2), puis au singulier (ἔπεμψα, 3,5), serait, sinon une preuve, du moins un indice pour comprendre qu'il s'agit ici non seulement du même acte, mais que les deux énonciations ont absolument le même sens. Le 'nous' de 3,2 serait par conséquent *schriftstellerisch*⁶⁰. THRALL fait de même en rapprochant 2 Co 10,8 (περὶ τῆς ἐξουσίας ἡμῶν) et 2 Co 13,10 (κατὰ τὴν ἐξουσίαν ἣν ὁ κύριος ἔδωκεν μοι) et estime qu'il s'agit de la *même affirmation*⁶¹.

hier keinen Gegensatz der Person gefühlt» (op. cit., 92). Ces deux passages ont déjà été discutés plus haut, à propos de l'argument des *'je' excluants* (cf. 193–194).

57 Cf. DICK, op. cit., 92.

58 Cf. BLASS, § 48,3 ("Die betonten Kasus obliqui der Personalpronomina") et KÜHNER, I,1, § 90,6 ("Encliticae betont"). La rédaction du § 48,3 chez BLASS ne change pas dans les éditions ultérieures (cf. 1902², etc., 1979¹⁵; 1984¹⁶; 1990¹⁷ et 2001¹⁸ [= BDR, § 279 dans les éditions récentes]).

59 Cette règle grammaticale est l'une des inventions de DICK. Il y recourt d'une manière d'ailleurs aléatoire. En 1 Co 15,30 (op. cit., 142–143) et 2 Co 11,21 (op. cit., 53–54) par exemple, le pronom ἡμεῖς, pourtant ajouté emphatiquement au verbe, ne lui semble pas indiquer un vrai changement de nombre, et donc de sujet.

60 Cf. DICK, op. cit., 62.

61 «The same statement about his ἐξουσία occurs in 13.10 in the singular» (THRALL, I, 106).

À plusieurs reprises, DICK soutient aussi que la brusquerie même du passage entre le singulier et le pluriel de la première personne – ce qu'il nomme des *schroffe Übergänge*⁶² – priverait de sens ces changements de nombre. Ils seraient donc *insignifiants* (*bedeutungslos*)⁶³ – à moins d'accepter ça et là des *bizarreries* (*Wunderlichkeiten*) dans le texte⁶⁴. Ainsi, à propos de Ga 1,9, (*"Nous vous l'avons déjà dit, et je le redis maintenant ..."*), il est *impensable* (*undenkbar*) que Paul ait intentionnellement voulu exprimer un changement de nombre⁶⁵. DICK croit devoir en conclure que Paul n'a souvent *pas senti* la différence entre le '*nous*' et le '*je*'⁶⁶. Pour BAUMERT, comprendre les '*nous*' comme des vrais pluriels aboutirait à une pensée trop sinueuse et trop complexe⁶⁷.

En bref, ces exégètes semblent exiger que les textes aient une pensée limpide, rectiligne et une thématique simple. Ne s'exposent-ils pas, en définitive, à la prétention de vouloir réécrire les textes ?

Signalons enfin une veine que BAUMERT s'emploie méthodiquement à exploiter pour niveler les '*nous*' à la hauteur des '*je*'. Le jésuite allemand en appelle à la concorde et à la bonne intelligence au sein de l'équipe de Paul. Ainsi, comprendre le seul '*je*' de 2 Co 6,11–13 (*"... je vous parle comme à [mes] enfants ..."*,

62 DICK, op. cit., 16.

63 Cf. op. cit., 105; voir aussi 69; 74.

64 Cf. op. cit., 56.

65 « Es ist *undenkbar*, dass Paulus ausdrücken wollte, er habe sich in v.8 mit seinen Gehilfen zusammengeschlossen und wolle nun die gleiche Aussage *allein* wiederholen » (op. cit., 145, je souligne). L'*a priori* sur les changements brusques de nombres est ici combiné avec l'interprétation du '*je*' *excluant*.

66 Cf. op. cit., 74; 82; 87; 88; 89; 91; 92; 100. Par exemple, au sujet de 2 Co 8,8.10: « So ergibt sich, dass er einen Unterschied von Singular und Plural überhaupt *nicht mehr gefühlt hat*, d.h. dass die Plurale *schriftstellerischen Charakter* haben » (op. cit., 87, je souligne).

67 Ainsi, à propos de 2 Co 8,18–24: « Ebenso wird der Gedankengang sehr kompliziert, wenn von 8,18 bis 24 durch das '*Wir*' eine Gruppe den übrigen Brüdern gegenübergestellt würde » (BAUMERT, *Täglich Sterben*, 27). Est-ce pourtant réellement compliqué de distinguer un groupe et le reste des frères ? La chose ne pouvait pas être difficile aux destinataires, qui sans aucun doute connaissaient personnellement chacun des membres de l'équipe de Paul sur le champ missionnaire corinthien. La rapidité de l'alternance '*nous*'/'*je*' paraît aussi à KLAUCK une indication *sûre* pour lire les '*nous*' comme des '*je*' : « Nachzuweisen ist das schriftstellerische Wir für den 2 Kor mit *Sicherheit* dort, wo eine Wir-Aussage *unmittelbar* in eine Ich-Aussage transformiert wird (vgl. 5,11) oder eine Ich-Aussage in eine Wir-Aussage (vgl. 10,2) » (KLAUCK, 12, je souligne). On trouve aussi chez THRALL la même affirmation arbitraire : « In chap. 7 [i.e. 2 Co 7] there is a noticeable alternation between singular and plural, sometimes within the same verses, which *makes it clear* that the plural is used for the singular » (1, 106, je souligne).

ὡς τέκνοις λέγω, v. 13) de manière différentielle par rapport aux 'nous' aurait, dit-il, quelque chose de blessant vis-à-vis des collaborateurs de Paul, car brusquement celui-ci leur refuserait la faculté d'appeler les destinataires "*leurs enfants*" et se la réserverait à lui seul⁶⁸. Relevons aussi la lecture de BAUMERT en 2 Co 7,8–9. Ce passage est en '*je*' et s'achève par un '*nous*'. Comprendre celui-ci comme un vrai pluriel signifie, explique-t-il, que Paul infligerait un *coup* à ses collaborateurs, en insinuant qu'eux aussi, et pas seulement lui, auraient, à cause de la lettre évoquée au v. 8, fait quelque peine à la communauté⁶⁹.

Ces arguments de convenance, qui fonctionnent à la manière d'indices pour confirmer les conclusions acquises précédemment, sont autant irrecevables que les autres arguments car ils préforment la lecture. Ils prétendent indiquer au texte ce qu'il doit signifier ou, plus exactement, ce qu'il *ne doit pas* ou *ne peut pas* signifier.

Concluons notre réfutation de l'ouvrage de DICK. La longueur de l'exposé qu'il m'a semblé nécessaire de lui consacrer est à la mesure de l'autorité dont il a longtemps joui. L'argument des '*je*' *excluants* et celui des '*nous*' *monochromatiques*, souvent ratifiés par BAUMERT⁷⁰, sont, entre les mains de l'exégète prus-

68 « Ebenso ist der Abschnitt 6,11–13 einheitlich aufzufassen als eine Selbstaussage des Apostels, sonst könnte Paulus nicht in den Singular verfallen, weil er dadurch seine engsten Mitarbeiter brüskieren würde. Er würde betonen, dass er die Anrede 'Kinder' sich selbst vorbehalten, während er im gleichen Atemzuge seine Mitarbeiter in das 'Weiten des Herzens' – bewusst! – mit hineinnehme. Ein solcher Bruch ist in einer so intimen Ansprache, wie es diese Verse sind, innerlich unmöglich » (BAUMERT, *Täglich Sterben*, 30). Les textes des épîtres authentiques invitent pourtant à distinguer la figure de Paul, fondateur et père (cf. 1 Co 4,15, et aussi mère, cf. 1 Th 2,7,11; Ga 4,19), des autres compagnons qui travaillent avec lui, souvent qualifiés de *frères* (cf. 1 Th 3,2; 2 Co 2,13; en 1 Co 4,17, Paul appelle Timothée "mon enfant bien-aimé"; voir aussi Ph 2,22).

69 « Es wäre geradezu ein Hieb gegen seine Mitarbeiter, wenn er nun im Nebensatz – bewusst! – einfließen lassen würde, dass nicht nur er selbst, sondern auch sie der Gemeinde gegenüber Fehler begehen könnten » (BAUMERT, op. cit., 27). En réalité, dans la déclaration de Paul: '*Je me réjouis maintenant, non de votre tristesse, mais du repentir que (cette lettre) a produit. Car votre tristesse a été selon Dieu; ainsi de notre part, vous n'avez subi aucun dommage*', le '*nous*' final est plutôt l'affirmation d'une commune sollicitude de la part de Paul et de ses compagnons, bien plus qu'une insinuation désobligeante contre eux. On doit même *a priori* supposer que les collaborateurs de Paul se sont totalement solidarisés avec lui dans la stratégie de cette lettre. Le porteur de la lettre (peut-être Tite) a dû non seulement apporter oralement des précisions importantes dans le cadre de cette communication, mais encore s'engager personnellement, comme représentant de Paul et de toute l'équipe de Paul, pour en assurer la bonne réception.

70 Dans son commentaire récent de 2 Co (2008), BAUMERT, sauf erreur de ma part, n'évoque

sien, comme deux outils dialectiques, simples, rustiques, tranchants comme des sabres, qui lui permettent de réduire sans peine le référent de beaucoup de ces '*nous*' à la seule personne de Paul. Cette exégèse est une surinterprétation. Elle fait dire au texte de Paul plus qu'il ne dit, et par ailleurs elle honore peu la *réalité* et la *vie*.

Au contraire, indépendamment même des conclusions de l'enquête littéraire, on a montré çà et là que, dans le contexte concret et vivant de la correspondance entre Paul, entouré de compagnons, et ses communautés, le pari herméneutique de la pluralité *toujours* réelle du '*nous*' exclusif paulinien peut largement être tenu. Les sinuosités du texte, certes, en sont plus frappantes, mais elles ne sont pas absolument impensables. Au contraire, elles pourraient bien s'inscrire dans un contexte communautaire où les compagnons de l'Apôtre sont – dans la perception de celui-ci – *bien plus* que de simples figurants.

Examinons maintenant la proposition de KLAUCK et de SCHMELLER. Bien plus subtile que l'argumentation de DICK, elle va nous permettre de réfléchir sur le statut et les métamorphoses du genre épistolaire à l'intérieur du Canon des Écritures.

2 L'argumentation de KLAUCK – SCHMELLER

Dans leur commentaire respectif de 2 Co, KLAUCK⁷¹ et SCHMELLER⁷² n'excluent pas la présence du pluriel '*nous*' réel chez Paul, soit comme '*nous*' inclusif, soit comme '*nous*' exclusif. Mais leur interprétation reconnaît aussi en 2 Co une large mise en œuvre du pluriel '*nous*' fictif. En ce sens, ces deux auteurs se rattachent au courant de DICK, même s'ils n'évoquent nulle part l'ouvrage de DICK ni même l'exposé plus récent de BAUMERT. Toutefois, si DICK aplatisait le '*nous*' paulinien et le comprenait la plupart du temps comme un strict équivalent du '*je*', KLAUCK et SCHMELLER redonnent à ce pluriel fictif un certain relief. Ils le créditent d'une signification différentielle par rapport au '*je*', en particulier théologique.

Présentons d'abord la théorie de ces deux auteurs. Nous expliquerons ensuite les difficultés qu'elle pose. Enfin, nous nous efforcerons de comprendre

nulle part les pages relatives au '*nous*' de son ouvrage publié en 1972 (*Täglich Sterben*, 25–36), pages que MURPHY-O'CONNOR avait qualifiées, en 1993, de "*rather confused investigations*" (*Co-Authorship*, 571). Il y maintient cependant sa lecture des '*nous*' dits *schriftstellerisch* (cf. par exemple 227, sur 2 Co 12,18; 236 sur 2 Co 13,4).

71 Cf. KLAUCK, 12–13.

72 Cf. SCHMELLER, I, 59–63.

son mécanisme dans le cadre du phénomène de la relecture des textes épistolaires, en particulier à l'intérieur du Canon des Écritures.

2.1 *Les 'nous' porteurs d'exemplarité*

KLAUCK a le premier ouvert une voie nouvelle, qui fut ensuite reprise et développée par SCHMELLER. Selon ces deux auteurs, le goût de Paul à s'exprimer en '*nous*', spécialement en 2 Co, procède d'une intention particulière. Le '*nous*' ne s'appliquerait qu'au seul Paul. Mais celui-ci choisirait ce mode d'expression non par modestie mais pour souligner que ce qu'il dit concerne aussi ses destinataires. Il ne parle que de lui, certes, mais l'emploi du '*nous*' lui permet de faire comprendre à ses lecteurs qu'il en train d'affirmer quelque chose de la situation *commune* de *tout apôtre* et de *tout croyant*. En bref, l'existence de Paul est *exemplaire* et les '*nous*' ont précisément la fonction de souligner cette exemplarité⁷³.

Notons que KLAUCK et SCHMELLER élaborent cette lecture sans aucune investigation historique de la question du '*nous*' dans la littérature grecque contemporaine de Paul, en particulier épistolaire. Sur le fond, leur proposition consiste à faire des '*nous*' exclusifs de Paul des '*nous*' qui pencheraient aussi du côté de l'inclusivité. Ces '*nous*', à la manière de '*nous*' d'auteur, feraient signe au lecteur, l'inviteraient à se reconnaître et à s'identifier dans ce qui est dit.

Cette explication est séduisante. Paul en 2 Co exposerait sa compréhension du ministère apostolique, mais, par une utilisation subtile du '*nous*', il parvien-

73 «Die meisten Wir-Aussagen sind exklusiv zu verstehen. Paulus spricht fast überall von sich selbst. Weswegen aber diese auffällige Sprechweise [im 2. Kor], die wir in anderen Briefen nicht im gleichen Umfang antreffen? Sie wird durch die Situation und die besonderen Anliegen bedingt sein. Es ist weniger Bescheidenheit, die Paulus zu diesem Mittel greifen lässt, sondern mehr der Versuch, die *Allgemeingültigkeit* von Aussagen, die ihn betreffen, hervorzuheben. Paulus muß sich selbst verteidigen, er muß seine eigene Berufung und Beauftragung und das, was er daraus gemacht hat, absichern. Er tut es, indem er zeigt, wie in seinem individuellen Dasein *allgemeine Merkmale des Apostolischen und des Christlichen* realisiert werden. Er versteht sein eigenes Leben als *eine repräsentative Existenz*, an der sich *Grundzüge des Christseins* ablesen lassen» (KLAUCK, 12–13, je souligne; il est à noter ici que, dans la première phrase de cette citation, l'adjectif *exklusiv* ne qualifie pas le '*nous*' au sens de '*nous*' exclusif, mais veut signifier *Paulus allein*). SCHMELLER cite KLAUCK et va plus loin: «Das 'Wir' hat eine spezifische Funktion der Leserlenkung. Die Leserschaft wird nicht nur mit einer "repräsentative(n) Existenz" [citation de KLAUCK] konfrontiert, sondern *an dieser Existenz beteiligt*, in sie hinein gezogen. Das 'Wir' soll *Gemeinschaft* stiften bzw. erweitern und vertiefen. (...) Das Ziel besteht darin, dass [die Leser] dieses 'Wir' auf Dauer *für sich übernehmen*» (SCHMELLER, I, 61–62, je souligne).

draît à traiter conjointement et simultanément de l'existence chrétienne en général. Cette théorie donne donc au texte une portée et une universalité, qui vont bien au-delà de la situation historique qui l'a provoqué.

Cette explication correspond-elle à la réalité du texte? Peut-on créditer les '*nous*' d'un tel rôle? En particulier, les Corinthiens, qui gardaient vivant à l'esprit le souvenir du long séjour de Paul et de ses compagnons à Corinthe – groupe qui apparaît comme tel au moins une fois dans le texte (cf. 2 Co 1,19) –, étaient-ils vraiment en mesure de comprendre ces clins d'œil épistolaires que leur fondateur leur adressait dans ces '*nous*'?

2.2 *Difficultés d'application*

Cette théorie de KLAUCK–SCHMELLER pose problème dès qu'on essaye d'en faire une application concrète sur le texte de 2 Co, indépendamment même des résultats de l'enquête littéraire qui précède.

En dehors de quelques '*nous*' inclusifs isolés, pluriels *réels* qui réunissent Paul et ses lecteurs, ou parfois tout croyant ou tout homme, le texte de 2 Co montre une très nette disparité de situations entre deux groupes, le groupe '*nous*' et le groupe '*vous*'. Cette disparité affleure régulièrement au fil du discours. Ainsi se maintient sans cesse un vis-à-vis entre le '*vous*' et le '*nous*'. C'est le cas dès 1,6–11, où Paul commence par demander: "*Sommes-nous en difficulté? C'est pour votre consolation et votre salut!*" (v. 6), puis au v. 7: "*Et notre espérance à votre égard est ferme ...*". Paul ajoute au v. 8: "*Nous ne voulons pas, frères, vous le laisser ignorer ...*". Cette distinction se poursuit jusqu'à la fin du premier chapitre: "*Notre parole pour vous n'est pas Oui ou Non*" (1,18). "*Ce n'est pas que nous régentions votre foi*" (1,24). La distinction très nette de deux groupes, le groupe '*nous*' et le groupe '*vous*', réapparaît formellement en 3,1–3 ("*Notre lettre, c'est vous, lettre écrite dans nos cœurs*", 3,2). Elle constitue aussi l'arrière-plan du passage sur les tribulations apostoliques (2 Co 4). On peut relever dans ce chapitre la déclaration du v. 5: "*Quant à nous-mêmes, nous nous proclamons vos serviteurs à cause de Jésus*" (2 Co 4,5). Doit-on comprendre ici, dans la perspective de KLAUCK–SCHMELLER, que Paul, par le '*nous*', inviterait subtilement ses lecteurs à être eux aussi serviteurs les uns des autres? Certes, Paul ne le nie pas. Mais, formellement, il ne le dit pas non plus. La distinction de deux groupes est aussi évidente en 4,12 ("*Ainsi la mort est à l'œuvre en nous, mais la vie en vous ...*") et en 4,15 ("*Et tout ce que nous vivons, c'est pour vous ...*"). Elle se poursuit en 5,11–13: "*Nous ne nous recommandons pas à nouveau auprès de vous*" (2 Co 5,12). "*Si nous avons été hors de sens, c'était pour Dieu; si nous sommes sensés, c'est pour vous*" (2 Co 5,13). Elle est encore patente en 5,20 ("*Par nous, c'est Dieu lui-même qui, en fait, vous adresse un appel*"). 2 Co 6,1–13 maintient ce face à face du '*nous*' et du '*vous*' (cf. v. 1 et 11–13). On le retrouve en 7,2–4 ("*Faites-nous*

une place dans vos cœurs”, v. 2) et en 7,13–14, et il est constamment présent en 2 Co 10–13 (cf. 10,6.14–16; 12,18–19 et 13,4–9).

Le ‘nous’ et le ‘vous’ se réfèrent à des groupes qui sont chacun dans des situations existentielles différentes, même si les points communs ne manquent pas, exprimés notamment, on va le dire, par quelques ‘nous’ inclusifs. Il y a d’un côté ceux qui exercent le ministère apostolique, et de l’autre les destinataires. Ces ‘nous’ sont donc, sans ambiguïté possible, des ‘nous’ exclusifs. Pareillement, les quelques ‘nous’ métalinguistiques au présent ne peuvent pas être compris à la manière de ‘nous’ d’auteur, c’est-à-dire dotés d’une forme d’inclusivité à destination du lectorat. En effet, ils apparaissent eux aussi toujours dans une opposition formelle avec le groupe ‘vous’⁷⁴. Il n’est en conséquence guère pensable que Paul ait fait le choix du ‘nous’ pour illustrer, à destination des Corinthiens, des aspects d’une existence qui devait être comprise par eux et pour eux comme *représentative* (*eine repräsentative Existenz*, selon les mots de KLAUCK⁷⁵). Cette idée de vouloir doter le ‘nous’ paulinien d’une *ambiguïté* qui lui permettrait d’être à la fois exclusif et inclusif n’émerge ni du texte ni du contexte⁷⁶.

En réalité, lorsque Paul veut dire quelque chose qui les concerne tous, lui et ses destinataires, il le dit sans ambages. Il emploie le syntagme “avec vous”, σὺν ὑμῖν (cf. 1,21; 4,14), ou bien il utilise le ‘nous’ inclusif, parfois avec le pronom πάντες⁷⁷. En ce sens, l’explication de KLAUCK, qui estime que le ‘nous’ paulinien traduit « des traits communs de l’existence apostolique et de l’existence chrétienne » (*allgemeine Merkmale des Apostolischen und des Christlichen*, 13) n’est pas entièrement fausse, mais pas non plus entièrement juste. En 2 Co,

74 “Nous ne vous écrivons rien d’autre que ce que vous lisez ...” (1,13). “Depuis un moment vous pensez que nous nous justifions auprès de vous. C’est devant Dieu en Christ que nous parlons” (12,19). Voir aussi 2,17; 4,13.

75 KLAUCK, 13.

76 Notons que ni KLAUCK ni SCHMELLER n’emploient le mot *ambiguïté*, mais c’est bien de cela qu’il s’agit. Elle résiderait essentiellement dans le caractère simultanément exclusif et inclusif de ces ‘nous’.

77 Les ‘nous’ inclusifs de 2 Co se trouvent en 1,2–3,21b–22; 2,11; 3,18; 5,10 (ces deux dernières occurrences avec πάντες); 5,21; 6,16; 7,1; 8,9. Il est à noter que 2 Co 10–13 ne contient aucun ‘nous’ inclusif. Il est probable que les ‘nous’ de la section 5,1–10, qui s’ouvre avec οἴδαμεν γὰρ ὅτι... (5,1), soient également inclusifs. En Rm, le pluriel οἴδαμεν, très fréquent, souligne une connaissance commune que Paul partage avec ces lecteurs (cf. Rm 2,2; 3,19; 7,14; 8,22.28). Ce verbe, ainsi que la question rhétorique inclusive τί οὖν ἐροῦμεν; (cf. Rm 3,5; 4,1; 6,1; 7,7; 8,31; 9,14.30), jouent dans la stratégie de l’épître un rôle phatique à l’égard d’une communauté que Paul n’a pas encore visitée mais auprès de laquelle il compte bientôt se rendre.

Paul traite avant tout de la question du ministère apostolique (*das Apostolische*), mais, par ces quelques ‘nous’ inclusifs et plus encore par le ‘vous’, il évoque aussi la condition chrétienne (*das Christliche*, ou *das Christsein*). Dans le cadre de cette distinction, clairement posée par le texte, il n’est guère possible de lire dans les ‘nous’ exclusifs de Paul des messages implicites adressés aux lecteurs pour leur indiquer des aspects qui relèvent du *Christsein*. Ces ‘nous’ ne sont ambigus que pour nous qui nous figurons un Paul isolé et solitaire. Comme nous y invitent les conclusions de l’examen des lettres sur papyrus, on doit ici supposer que les Corinthiens ont spontanément compris les ‘nous’ exclusifs comme se référant à l’équipe paulinienne dont ils connaissaient personnellement la plupart des membres, en particulier Sylvain et Timothée, qui avaient œuvré avec Paul sur le champ missionnaire corinthien et qui apparaissent nommément en 2 Co 1,19.

En réalité la proposition de KLAUCK et de SCHMELLER ne fait pas partie du texte lui-même mais elle appartient à sa postérité herméneutique, c’est-à-dire à sa *Wirkungsgeschichte*. L’appartenance du texte au Canon des Écritures lui donne en effet un statut qui l’expose au phénomène de la relecture créatrice de sens. Essayons de mieux comprendre ce mécanisme et ses conséquences sur un texte appartenant au genre épistolaire.

2.3 *Epistolarité et relecture*

Les lettres de Paul ont été très tôt rassemblées en collection, relues et diffusées dans les communautés pauliniennes et dans l’ensemble du christianisme primitif⁷⁸. Elles sont devenues des monuments de la tradition chrétienne, dont l’influence dans l’histoire est incalculable. Ce statut, les lettres de Paul ne le doivent pas d’abord à leur qualité de correspondances ponctuelles et personnalisées, datées et situées dans l’espace et le temps. C’est bien plutôt au titre de l’expérience croyante dont elles témoignent et de la théologie qu’elles exposent que, dès les débuts de l’ère chrétienne, elles ont acquis cette valeur. Sans cesser d’appartenir au genre épistolaire et d’être des lettres ponctuelles, circonstanciées et non destinées à la publication, elles ont été *a posteriori* reconnues comme porteuses d’une validité permanente et normative. Pour cette raison, elles ont été publiées et sont devenues des textes canoniques. La tradition ecclésiale a ainsi établi *destinataire* de ces textes tout croyant, de tout temps et de tout lieu, et même toute personne humaine, au même titre que les destinataires historiques. C’est d’ailleurs ce que suggérerait déjà la seconde

78 Voir par exemple à ce sujet MURPHY-O’CONNOR (*Paul et l’art épistolaire*, 167–188), qui expose les différentes théories de formation du recueil des lettres de Paul.

épître de Pierre, dans la première moitié du deuxième siècle, qui montre que la relecture et la diffusion des lettres de Paul ont commencé très tôt⁷⁹.

À ce titre-là, les lettres pauliniennes peuvent en quelque sorte être détachées de leur contexte originel de production, et relues dans un nouveau contexte, où elles ont toujours un message à délivrer. Dans une très large mesure en effet, on peut dire d'un texte *canonique* ce que GADAMER disait d'un texte *classique*. Il transcende d'une manière ou d'une autre toute "*distance historique*" (*historischer Abstand*)⁸⁰. Il est donc susceptible de "décontextualisation" et de "recontextualisation"⁸¹. Ce phénomène cependant n'est pas sans conséquence sur la compréhension de certains aspects du texte.

La canonisation induit en effet, de par le phénomène de la relecture, une "désépistolarisation" et une "deshistoricisation" des textes épistolaires. Ceux-ci sont *détachés* de leur contexte de rédaction, c'est-à-dire de la communication épistolaire, ponctuelle et personnalisée, entre Paul, entouré de compagnons, et ses communautés. Ils sont *affranchis* des circonstances historiques qui ont pro-

79 "Paul, notre frère bien-aimé (ὁ ἀγαπητὸς ἡμῶν ἀδελφὸς Παῦλος), vous a écrit (ἔγραψεν ὑμῖν), selon la sagesse qui lui a été donnée. C'est aussi ce qu'il dit dans toutes les lettres (ἐν πάσαις ἐπιστολαῖς) où il traite de ces sujets" (2 P 3,15–16). L'on peut d'emblée noter le 'nous' inclusif du début de la phrase ("Paul, notre frère ..."). Même si l'auteur de la seconde épître de Pierre s'adresse aux chrétiens de Rome et fait donc ici allusion, dans la première phrase, à la lettre aux Romains (cf. ἔγραψεν), il sous-entend aussi, lorsqu'il évoque "*toutes les lettres*" de Paul, que celles-ci s'adressent dans une certaine mesure à tout croyant. C'est donc déjà l'idée que ces lettres sont à considérer comme adressées à tous et à lire par tous, bien au-delà de leurs destinataires historiques originels.

80 Cf. GADAMER, *Vérité et Méthode*, 306–312, sur « L'exemple du "classique" ». « Lorsque nous qualifions une œuvre de "classique", c'est bien plutôt dans la conscience de sa permanence, de sa signification impérissable, indépendante de toute circonstance temporelle – dans une sorte de présence intemporelle, contemporaine de tout présent » (op. cit., 309). « Est classique (...) ce qui à n'importe quel présent dit quelque chose comme s'il ne le disait qu'à lui. Ce qui s'appelle "classique" n'a pas besoin de commencer par vaincre une distance historique (*der Überwindung des historischen Abstandes bedürftig*): cette victoire, il la remporte lui-même en une médiation constante. Par conséquent, ce qui est "classique" est incontestablement "intemporel", mais cette intemporalité est une modalité de l'être historique » (op. cit., 311). En d'autres termes, le concept de "classique" veut signifier, pour GADAMER, que pour une œuvre ainsi qualifiée, nous sommes toujours en mesure d'accéder à son sens, peu importe l'époque dans laquelle nous vivons. Voir aussi DOYON, François, « Gadamer et le concept "classique": l'actualité herméneutique de Herder », *Horizons philosophiques* 13/2 (2003) 23–31.

81 C'est ce que fait précisément la théologie, en particulier la sotériologie, la pneumatologie et la christologie, lorsque, dans un nouveau contexte, différent du contexte de production des lettres de Paul, elle argumente en se servant de passages du corpus paulinien.

voqué leur rédaction. Ce déplacement est d'autant plus facile qu'en définitive ces textes sont essentiellement théologiques, et que les allusions au péri-texte, traces de leur conditionnement historique – et dont le '*nous*' exclusif du groupe paulinien fait partie –, y sont particulièrement discrètes. Les quatre chapitres de 2 Co 10–13 vont bientôt en donner une éloquente illustration. Ces textes peuvent donc être aisément placés dans un nouveau contexte de communication, dans lequel Paul ne s'adresserait plus à un petit groupe de croyants en particulier, mais à un lectorat illimité. Dans ces conditions, l'énonciation à la première personne du pluriel peut très naturellement, de la part du relecteur, être revêtue d'une tonalité nouvelle, adaptée à ce nouveau contexte. Ainsi, au seuil de 2 Co, la consolation donnée par Dieu, que Paul énonce avec un '*nous*' exclusif ("*Il nous console* (ἡμᾶς) *dans toutes nos détresses* (ἐπὶ πάσῃ τῇ θλίψει ἡμῶν), *pour nous rendre capables* (εἰς τὸ δύνασθαι ἡμᾶς) *de consoler tous ceux qui sont dans la détresse ...*", 1,4), peut facilement être comprise comme un appel universel à la confiance. Le réconfort de Dieu est en effet attendu par tout croyant en détresse, et pas seulement par les missionnaires. Ce déplacement est d'autant plus naturel que les '*nous*' qui précèdent sont inclusifs ("*Dieu, le Père de notre Seigneur* (τοῦ κυρίου ἡμῶν) *Jésus Christ ... etc.*", 1,3–4). Les énoncés sur le trésor, que "*nous portons* (ἔχομεν) *dans des vases d'argiles*" (2 Co 4,7), ou sur l'agonie et la mort de Jésus, "*à l'œuvre en nous* (ἐν ἡμῖν)" (2 Co 4,10–12), formulés avec des '*nous*' exclusifs, comme le montre le voisinage des '*vous*' (cf. 4,5,12), peuvent également se comprendre, malgré la présence de ces '*vous*', comme inclusifs de tout baptisé, confronté à la fragilité et à la croix⁸².

82 La section en '*nous*' exclusifs de 5,11–20, avec le petit nombre de '*vous*' (cf. v. 11–13,20), peut pareillement être comprise par le relecteur croyant de manière inclusive, en particulier le célèbre v. 14 ("*L'amour du Christ nous étreint* (συνέχει ἡμᾶς) ..."), d'autant que le v. 10, qui précède cette section, et le v. 21, qui la clôt, contiennent des '*nous*' formellement inclusifs. Les exemples pourraient être multipliés. En 1 Co, certains '*nous*' exclusifs peuvent être eux aussi facilement compris comme englobant des expériences croyantes communes, comme en 1 Co 15,30–31, où Paul, donnant un enseignement sur la résurrection, interroge : "*Et nous-mêmes, pourquoi à tout moment sommes-nous en danger ?*" (τί καὶ ἡμεῖς κινδυνεύομεν πάντων ὥραν; (v. 30). Ce '*nous*' peut aisément être compris comme inclusif par un relecteur qui, ignorant que Paul s'exprime ici au nom d'un groupe, fait l'expérience d'une semblable précarité. L'apparition du 'je' au v. 31 ("*Tous les jours je meurs* (ἀποθνῄσκω), *aussi vrai, frères, que vous êtes mon orgueil en Jésus Christ notre Seigneur* (ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ κυρίῳ ἡμῶν)"), ne peut pas, certes, ne pas être comprise, en contraste avec le '*nous*', comme exprimant une expérience très personnelle de Paul, mais le '*nous*' inclusif final (τῷ κυρίῳ ἡμῶν) pourrait *a posteriori* confirmer, dans la perception du même relecteur, l'interprétation inclusive du pluriel κινδυνεύομεν du v. 30.

En bref, le relecteur peut aisément comprendre les '*nous*' exclusifs de Paul comme inclusifs de tout croyant. Par l'élargissement du cercle des destinataires, c'est-à-dire par la diffusion et la relecture de ces lettres et leur introduction dans le Canon, ces '*nous*' revêtent ainsi la couleur de l'inclusivité qu'ils n'avaient pas originellement.

Ces déplacements herméneutiques de la relecture chrétienne ne sont cependant pas – il convient d'insister sur ce point – des trahisons pures et simples du sens du texte original. En effet, le '*nous*' exclusif n'est pas un '*nous*' qui exclut. Le '*nous*' exclusif est un '*nous*' non-inclusif. Ceux que Paul, par un '*nous*' exclusif, n'inclut pas dans un énoncé (c'est-à-dire ses destinataires historiques, et, bien sûr, tout relecteur futur), il ne les exclut pas non plus. Ce que Paul ne dit pas, il ne le nie pas non plus. Il est facile en conséquence au relecteur de faire dire à Paul plus que ce que Paul a dit, mais sans vraiment trahir Paul. Le relecteur a donc, en quelque sorte, mis *dans* le texte ce qui ne s'y trouvait pas mais que, d'autre part, le texte (ou plus largement la théologie de Paul) ne rejetait pas formellement.

Il ne s'agit pas ici de contester la légitimité de ces déplacements herméneutiques sur le sens des '*nous*', mais de remarquer qu'ils font partie des *effets du texte* (*Wirkungsgeschichte*). C'est une conséquence du texte et de la relecture du texte, et non le sens littéral du texte. Il s'agit d'un moment *second* qui dépasse le sens littéral du texte⁸³. La réflexion théologique de l'*appropriation* du texte est en effet une étape ultérieure, qui dépasse souvent le sens littéral du texte et devient une *création* de sens, advenant dans une situation particulière⁸⁴.

83 BAUMERT lui-même distingue le sens littéral d'une part, et le (ou les) sens qui naissent de la réflexion et de l'appropriation d'autre part: «Jede Exegese muß zwei Stufen der Interpretation unterscheiden: die Frage nach dem unmittelbaren Sinn des Textes und Fragen der Auslegung und Aneignung» (BAUMERT, *Täglich Sterben*, 15). La mise en garde de LYONS doit par ailleurs être relevée: «Perhaps the greatest temptation for modern readers anxious to find contemporary relevance in Paul's letters is to assume mistakenly that a 'we' which has a narrower and time-bound reference is an all-inclusive christian 'we'» (LYONS, *Pauline Autobiography*, 13).

84 «Lire, c'est produire du sens. Le sens n'est pas enfermé dans les circonstances qui ont vu naître l'écriture, mais il jaillit en quelque sorte de la rencontre entre le texte et son lecteur. (...) Le sens d'un texte n'est pas limité à l'intention de son auteur, mais (...) il est en quelque sorte suscité par chacun de ses lecteurs à partir de sa propre expérience» (VERMEYLEN, *À quoi servent les exégètes? La lecture de la Bible, entre servitude et service*, 309–329, ici 312–313). «Dans toute communication, c'est l'auditeur qui "fait le sens", à partir de la proposition qui lui est transmise» (AMHERDT, *L'art de la prédication*.

Réflexions et suggestions pour une proposition de foi homilétique, 547–566, ici 561). Un texte suggère toujours du sens ou des sens divers. Mais il faut distinguer le sens originel, historique, littéral d'un texte, des autres sens possibles suggérés, inspirés chez le ou les lecteurs par les effets en eux du texte. Autrement dit, il ne faut pas confondre le déploiement des "effets" de sens d'un texte, avec le sens premier, littéral, de ce texte. Un texte peut s'appliquer avec pertinence à d'autres réalités que celles qu'il avait initialement en vue, mais cela ne signifie pas que dès le départ il visait déjà aussi dans ces autres directions et vers ces autres réalités.

Conclusion : la “distance historique” et le ‘*nous*’ paulinien

Notre parcours sur le ‘*nous*’ dans la littérature grecque de l’Antiquité et dans les lettres de Paul a montré que la thèse de DICK sur l’existence d’un ‘*nous*’ strictement équivalent à un ‘*je*’ ne peut guère être soutenue. Dans tous les genres littéraires, le ‘*nous*’, dans sa proximité avec le ‘*je*’, est le plus souvent expressif d’un écart de sens par rapport au ‘*je*’. Dans le genre épistolaire, et chez Paul en particulier, le ‘*nous*’, même lorsqu’il est exclusif, est généralement à comprendre comme exprimant une réelle pluralité.

Notre enquête a permis aussi de réfléchir sur le statut particulier des lettres de Paul, textes à la fois *classiques*, au sens de GADAMER, et *canoniques*, dans un sens ecclésial et théologique. La démarche d’appropriation de ces textes entraîne avec elle le risque d’une mécompréhension de certains aspects de leur message, aspects liés à leur *péritexte*, c’est-à-dire à leur contexte de production, et propres à la situation historique de la communication épistolaire. Une œuvre *classique*, précise GADAMER, reste pourtant, dans une certaine mesure, inséparable de l’époque qui l’a vu naître et, sur plusieurs points, elle ne peut se comprendre qu’à partir de cette époque¹. Ce qu’affirme ici GADAMER des œuvres *classiques* vaut aussi pour les œuvres *canoniques*. Si la théologie des lettres de Paul a un message à donner à tous les temps, de manière illimitée², il ne convient pas d’oublier la forme sous laquelle cette théologie nous est

1 « Ce qui n’exclut pas, naturellement, que des œuvres considérées comme “classiques” posent des problèmes de connaissance historique à une conscience historique évoluée, *devenue consciente de la distance historique* (*dem der historische Abstand bewußt ist*). En effet, il ne s’agit plus pour une conscience historique de faire, comme Palladio ou Corneille, directement appel au modèle classique, mais de le connaître en tant que phénomène historique que l’on ne peut comprendre qu’à partir de son temps (*die nur aus ihrer eigenen Zeit zu verstehen ist*) » (GADAMER, op. cit., 311, je souligne).

2 « Ce que dit précisément le mot *classique*, c’est que la durée pendant laquelle une œuvre communique directement son sens est par principe illimitée » (GADAMER, op. cit., 311). GADAMER ajoute en note : « Friedrich SCHLEGEL (Fragment, éd. Minor, 20) en tire la conséquence herméneutique : “Il n’est jamais nécessaire qu’un écrit classique soit entièrement compris. Mais ceux qui sont cultivés et qui veulent se cultiver doivent vouloir en apprendre toujours davantage” » (op. cit., 311 n. 218).

parvenue. L'épistolarité est le conditionnement historique de l'élaboration de la théologie de Paul. Cette épistolarité doit en conséquence faire partie aussi de sa *réception*³.

C'est justement ce désir de comprendre le '*nous*' exclusif paulinien "*à partir de son temps*", "*aus [seiner] eigenen Zeit*" (GADAMER), c'est-à-dire dans le contexte de l'épistolarité antique, qui a inspiré la longue enquête qui ici s'achève. Elle s'est inscrite dans un effort de prise de conscience de la "*distance historique*" (*historischer Abstand*) (GADAMER). L'interprétation de KLAUCK et de SCHMELLER a pour inconvénient d'enjambrer cette distance historique, et de passer à côté de l'importance, aussi bien historique que théologique, des '*nous*' d'équipe de Paul. Dans le tissu textuel de l'épistolarité, le sens littéral de ces '*nous*' met en effet en relief la collégialité apostolique du groupe paulinien, comme on essaiera de le montrer dans la suite de ce travail. La compréhension du '*nous*' paulinien doit être replacée dans son contexte d'utilisation, c'est-à-dire dans le cadre du genre épistolaire antique. Aucune des lettres de Paul n'a, comme les lettres d'Épictète, le caractère de lettre adressée à un lectorat élargi et illimité, et il est impossible que Paul ait voulu *a principio* écrire ses lettres dans ce but – ce qui aurait pour conséquence de rendre possible dans ces textes la présence du '*nous*' d'auteur ou du *pluralis sociativus*⁴. La deuxième

3 « Die Rezeption der Brieflichkeit der paulinischen Theologie [gehört] zu ihrer Rezeptionsgeschichte » (VOUGA, *Der Brief als Form der apostolischen Autorität*, 8).

4 On attribue parfois à Paul un projet éditorial "universel", en particulier à partir d'une interprétation abusive de 1 Co 1,2. En effet, au seuil de 1 Co, à la mention des destinataires Corinthiens ("*à l'Église de Dieu qui est à Corinthe, à ceux qui ont été sanctifiés dans le Christ Jésus, appelés à être saints*" v. 2), Paul ajoute des mots qui ont pu parfois paraître énigmatiques: "*avec tous ceux qui invoquent en tout lieu le nom de notre Seigneur Jésus Christ, leur Seigneur et le nôtre*", *σὺν πᾶσιν τοῖς ἐπικαλουμένοις τὸ ὄνομα τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐν παντί τόπῳ, αὐτῶν καὶ ἡμῶν*. Il ne s'agit pas ici, comme le prétend VOUGA, d'une information sur les destinataires de la communication écrite, comme si Paul voulait ici élargir les limites du lectorat auquel il s'adresse et rejoindre en quelque sorte tout croyant, où qu'il fût (cf. VOUGA, op. cit., 49). STAMPS parle également à propos de 1 Co 1,2 d'un « ambiguous enlargement of the letter's address » (*Rhetorical Criticism of the New Testament*, 161). Il faut noter que VOUGA ne met pas en relation sa remarque avec la possibilité d'un *pluralis sociativus* ou d'un '*nous*' d'auteur chez Paul. En réalité, il ne s'agit pas en 1 Co 1,2 d'une indication qui élargit le cercle des destinataires. L'expression est à rattacher au syntagme *κλητοῖς ἁγίοις* qui qualifie les Corinthiens. Ceux-ci sont "*appelés à être saints*" et ils sont tels *en communion avec* tous ceux qui invoquent, en quelque lieu que ce soit, le nom du Seigneur Jésus Christ. « Man wird [die gesamte Christenheit] aber wohl auch nicht auf die Adressaten beziehen können, als ob Paulus ein Zirkularschreiben *urbi et orbi* schriebe. (...) Grammatisch am schwierigsten, aber sachlich am besten ist es, nur die letzte Apposition dadurch expliziert zu finden: "Die ihr berufene Heilige seid

épître aux Corinthiens est adressée aux chrétiens d'Achaïe (cf. 2 Co 1,1). Il s'agit là sans doute d'un élargissement aux croyants qui, résidant en Achaïe, ont connu l'évangile par la mission corinthienne. L'épître aux Romains ne prétend pas à l'origine dépasser les frontières de la communauté chrétienne de Rome, comme le montre le ton très personnel de Rm 14–15 et le grand nombre de salutations finales en Rm 16. Les lettres pauliniennes n'ont pas le statut éditorial de lettres ouvertes. Elles appartiennent au contraire au vaste ensemble des lettres privées et des lettres d'affaires, personnelles et ponctuelles⁵.

Dans les '*nous*' exclusifs, Paul rassemble un ou plusieurs de ses collaborateurs ou compagnons. Il ne s'agit pas nécessairement du groupe des coexpéditeurs⁶. À quelques exceptions près (1 Co 3,9; 2 Co 1,19; Ga 2,9), il ne nous est plus possible aujourd'hui de décrire précisément le contenu de ce '*nous*'. Mais il s'agit d'un groupe dont les contours furent nécessairement connus des destinataires, qui par principe étaient détenteurs des sous-entendus de la communication épistolaire. Le '*nous*' paulinien dessine un paysage collégial et familial autour

mit allen anderen, die den Namen unseres Herrn Jesus Christus anrufen"» (SCHRAGE, *Der erste Brief an die Korinther 1* (EKK 7/1), 104).

- 5 Les lettres de Paul sont sans doute à rapprocher davantage des lettres d'affaires ou lettres administratives que des lettres familiales et privées. Outre leur longueur et leur contenu théologique, elles ont ceci d'original qu'elles sont généralement envoyées par *plusieurs* coexpéditeurs et adressées à *plusieurs* personnes. Ces deux particularités sont soulignées par SCHRAGE : « Entgegen der üblichen Briefsitte pflegt Paulus, mit Ausnahme des Römerbriefes, Mitabsender zu nennen (...) und seine Schreiben nicht an Einzelpersonen zu adressieren. (...) Beides unterstreicht, dass es sich bei den Paulusbriefen um öffentliche und autoritative Schreiben und nicht um private Korrespondenz handelt » (SCHRAGE, op. cit., 98). Mais cet aspect ne modifie pas la nature ponctuelle et personnelle de la correspondance, et n'a pas d'incidence sur la nature du pluriel '*nous*'.
- 6 BECKER souligne avec justesse que l'apparition du '*nous*', la coexpédition et la corédaction constituent *a priori* trois faits indépendants : « Die drei Aspekte – Co-Sender, Co-Autorenschaft und 'Wir'-Passagen – sollten differenziert betrachtet werden, da nämlich nicht notwendig eine 'Wir'-Passage von einem Co-Sender, der dann auch Co-Autor ist, geschrieben werden muss » (BECKER, *Schreiben und Verstehen*, 149 n. 733). Le contenu des '*nous*' n'est d'ailleurs pas nécessairement stable d'une lettre à l'autre, ou même à l'intérieur d'une même lettre. Certains pluriels en effet, notamment à l'indicatif présent (par exemple *εὐχαριστοῦμεν* en 1 Th 1,2, et *γράφουμεν* en 2 Co 1,13), pourraient, il est vrai, se référer aux coexpéditeurs, dans la mesure où ils s'inscrivent dans l'*actualité* de la communication épistolaire, qui dans la *superscriptio* a présenté ce groupe. En revanche, il en est d'autres qui, à l'aoriste, décrivent des événements passés (par exemple *ἐκηρύξαμεν* en 2 Co 11,4, et *περιπατήσαμεν* en 2 Co 12,18). Ces '*nous*' désignent sans doute un cercle de personnes différent ou plus large, qui – à l'exception du '*je*' de Paul bien sûr – ne coïncide pas nécessairement avec le groupe des coexpéditeurs.

de Paul. Cette perspective s'harmonise avec les indications tant des lettres que des Actes des Apôtres, qui fournissent çà et là un grand nombre de noms de compagnons du Tarsiote⁷. Le passage qu'on lit en 1 Co 3,5–9 sur le labeur des ouvriers de l'évangile, dans lequel Paul décrit le travail qu'il accomplit avec Apollos, est paradigmatique de la manière dont Paul se figure le travail missionnaire. C'est une synergie, un travail d'*équipe*, qui réunit une pluralité d'ouvriers: θεοῦ γὰρ ἐσμεν συνεργοί (1 Co 3,9). Il était en conséquence inévitable que la théologie et la pratique de Paul transparussent incidemment ailleurs dans sa manière d'écrire. Les '*nous*' pauliniens exclusifs en sont précisément l'un des lieux d'émergence.

7 Les lettres de Paul fournissent les noms de trente-trois collaborateurs de l'Apôtre sur ses différents champs de missions: Achaïque, Andronique, Apollos, Apphia, Aquila et Prisca, Archippe, Aristarque, Barnabée, Clément, Démas, Épaphras, Éphaphrodite, Euodie, Syntychè, Fortunatus, Junia, Luc, Marc, Marie, Onésime, Persis, Philémon, Phoébée, Quartus, Sosthènes, Silas/Sylvain, Stéphanas, Timothée, Tite, Tryphène, Tryphose et Urbain. Voir également ELLIS, *Paul and his Coworkers*, in: *DPL*, 183–186; BRUCE, *The Pauline Circle*, 81–90; OLLROG, *Paulus und seine Mitarbeiter*, 9–62.

PARTIE 2

Analyse de la structure et de l'argumentation de 2 Co 10–13



L'enquête présentée dans la première partie invite à comprendre les '*nous*' exclusifs de Paul comme des pluriels réels. Paul oscille entre le '*nous*' d'équipe, qui rassemble l'Apôtre lui-même et un ou plusieurs de ses collaborateurs, et le '*je*' personnel. Cette conclusion apporte-t-elle quelque chose d'éclairant pour une meilleure compréhension du texte de Paul? C'est le point que la suite de cette recherche se propose de mettre à l'épreuve. La conclusion de la première partie sera désormais l'un des aspects de l'attention que nous porterons sur le texte qui va maintenant nous occuper.

Dans cette deuxième partie, nous proposerons en quelque sorte un nouveau commentaire de 2 Co 10–13, qui prendra plus spécialement la forme d'une *analyse de sa structure et de son argumentation*. Cette perspective sera bientôt expliquée et justifiée. Ce n'est que dans la troisième et dernière partie de la recherche que nous reviendrons de manière spécifique, en forme de bilan, sur la place et le rôle des '*nous*' en 2 Co 10–13.

Présentons ici les cinq étapes de la seconde partie. Dans une introduction méthodologique (chapitre 6), nous exposerons et justifierons la place qu'occupera le recours aux catégories de la *rhétorique antique* dans l'analyse de notre texte. Nous préciserons ensuite la perspective de cette recherche, et ce que l'on entend par *analyse de la structure et de l'argumentation*. Les quatre étapes suivantes seront consacrées au texte lui-même. Nous présenterons et expliquerons successivement (chapitre 7) la mise en page structurée du texte, (chapitre 8) la division du texte en péricopes distinctes, (chapitre 9) l'analyse de la structure de chaque péricope, et enfin (chapitre 10) la reprise synthétique de ces analyses, qui permettra de mettre en évidence l'organisation d'ensemble du texte et son message. Ces quatre dernières étapes seront précédées chacune d'un exposé de la méthode mise en œuvre.

Introduction méthodologique

1 La place de la rhétorique dans la recherche

Les travaux de BETZ sur l'épître aux Galates (en 1975) et ceux de KENNEDY sur l'ensemble du Nouveau Testament (en 1984) ont donné naissance à un vaste courant de recherche biblique, le *rhetorical criticism*, qui, depuis plus de trente ans, a notablement marqué l'exégèse néotestamentaire et en particulier paulinienne¹. Aujourd'hui toute étude d'un texte de Paul doit d'abord se situer par rapport à cette approche.

1 L'article de BETZ (« The Literary Composition and Function of Paul's Letter to the Galatians », *NTS* 21 (1975) 353–379) a marqué une césure (*'the rhetorical turn'*) dans la recherche paulinienne. BETZ a ensuite publié un commentaire rhétorique de l'épître aux Galates (*Galatians: A Commentary on Paul's Letter to the Churches in Galatia*, 1979). En 1984 paraissait l'ouvrage de KENNEDY, *New Testament Interpretation through Rhetorical Criticism*, qui faisait suite à deux autres publications du même auteur, *The Art of Rhetoric in the Roman World, 300 B.C.–A.D. 300* (1972), et *Classical Rhetoric and Its Christian and Secular Tradition from Ancient to Modern Times* (1980). Avant KENNEDY, WILDER avait posé les premiers jalons de cette méthode avec son livre *Early Christian Rhetoric. The Language of the Gospel* (1971). Depuis lors, cette question stimulante a nourri et continue de nourrir un important débat, qui suscite aujourd'hui encore des prises de position très nombreuses. La bibliographie est immense. « Insgesamt wächst die Flut von Publikationen so rasch und ständig – fait remarquer CLASSEN –, dass sich selbst Fachleute gezwungen sehen, jeweils nur eine Auswahl zu zitieren » (*Kann die rhetorische Theorie helfen*, 146). Le débat ne porte pas seulement sur l'exploration rhétorique des différentes lettres de Paul. Il a aussi pour objet la légitimité et l'efficacité de cette approche, c'est-à-dire un méta-débat, « eine kaum überschaubare Meta-Debatte » (GERBER, *Paulus und seine Kinder*, 49). Les principales ressources bibliographiques sont rassemblées dans AMADOR, *Academic Constraints* (1999), 335–338; CLASSEN, *St. Paul's Epistles and Ancient Greek and Roman Rhetoric* (2002), 95–113; ID., *Kann die rhetorische Theorie helfen, das Neue Testament, vor allem die Briefe des Paulus, besser zu verstehen?* (2009), 145–172; KLAUCK, *Ancient Letters and the New Testament* (2006²), 183–227; PORTER, *The Theoretical Justification for Application of Rhetorical Categories to Pauline Epistolary Literature* (1993), 100–122; ID., *Paul as Epistolographer and Rhetorician* (1999), 98–125; REED, *Using Ancient Rhetorical Categories to Interpret Paul's Letters* (1993), 292–324; WATSON-HAUSER, *Rhetorical Criticism of the Bible. A Comprehensive Bibliography* (1994), 101–125; WATSON, *Rhetorical Criticism of the Pauline Epistles since 1975* (1995), 219–248. Voir aussi, dans le champ de la recherche francophone, les travaux d'ALETTI, *La présence d'un modèle rhétorique en Romains* (1990), 1–24; *La disposition*

Nous commencerons par définir brièvement cette méthode. Nous indiquons ensuite ses limites. Puis nous présenterons la position retenue dans le cadre de ce travail. Nous l'illustrerons enfin par la lecture rhétorique de Paul proposée par Photios de Constantinople, humaniste et théologien byzantin du 9^{ème} siècle.

1.1 Brève définition de l'approche rhétorique

L'analyse rhétorique consiste à expliquer une lettre de Paul en la traitant comme un discours construit et rédigé selon les règles et les conventions de la rhétorique gréco-romaine. Celles-ci nous sont connues par les nombreux traités antiques, dont les plus importants sont la *Rhétorique* d'Aristote, la *Rhétorique à Hérennius*, plusieurs des ouvrages de Cicéron² et l'*Institution oratoire* de Quintilien.

Cette hypothèse rhétorique comporte trois aspects. Premièrement, une lettre de Paul, ou une partie de lettre, s'inscrirait la plupart du temps dans l'un des trois genres rhétoriques (*genera causarum*), le genre judiciaire, le genre délibératif ou le genre épидictique³. Deuxièmement, sa construction serait organisée selon la *dispositio* (τάξις) des discours antiques, c'est-à-dire selon la division quadripartite comprenant *exordium* (ou *prooemium*), *narratio*, *argumentatio* (celle-ci se subdivisant en *propositio*, *refutatio* et *probatio*) et *peroratio*⁴. Enfin, dans les lettres de Paul se trouveraient mis en œuvre, d'une part,

rhétorique dans les épîtres pauliniennes (1992), 385–401; *Paul et la rhétorique* (1996), 27–50; *La rhétorique paulinienne* (2004), 47–66.

2 Dans l'ordre chronologique et principalement, *De inuentione*, *De oratore*, *Brutus* et *Orator*.

3 Les genres rhétoriques (τῶν λόγων τῶν ῥητορικῶν γένη ou εἶδη, *rhetorices genera* ou *species*) sont les trois sortes de discours recensées par la théorie antique. Chaque genre se définit selon les *objectifs* visés (τέλη, *causae*) et les *circonstances* dans lesquelles le discours est donné: 1) le genre *judiciaire* (*genus iudiciale*) a pour cadre la cour de justice et pour but de prouver le juste; il consiste à accuser (κατηγορία, *accusatio*) ou à défendre (ἀπολογία, *defensio*); 2) le genre *délibératif* (*genus deliberativum*) sert à établir et montrer ce qui est utile; il a pour but la persuasion ou la dissuasion au sujet de ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire (προτροπή/ἀποτροπή, *suasio/dissuasio*); son cadre est le discours au peuple; 3) le genre *épидictique* (*genus laudativum*) vise l'édification des foules, en particulier au cours des funérailles; les auditeurs doivent s'instruire des exemples fournis, soit par la louange (ἐγκώμιον, *laudatio*), soit par le blâme (ψόγος, *vituperatio*). Cf. ARISTOTE, *Rhét.*, I, 3; *Rhét. Hérenn.*, 1,2; 2,1; PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, 285–286.

4 Cf. ARISTOTE, *Rhét.*, III, 13; *Rhét. Hérenn.*, 1,4; QUINTILIEN, *Inst.* 3,9. Ce schéma était réservé au genre judiciaire. Les autres genres, délibératif et épидictique, retiennent une τάξις en trois parties (*exordium*, corps du discours et *peroratio*), dans laquelle le "corps" est doté d'une organisation propre, qui dépend de chaque genre. Dans le genre délibératif, le corps du discours

les *lieux* généraux de l'argumentation (τόποι), qui font l'objet du travail de l'*inuentio* (εὑρεσις), c'est-à-dire du travail préparatoire à la rédaction, et, d'autre part, les figures de style de l'*elocutio* (λέξις), que les traités de rhétorique recommandent⁵.

L'analyse rhétorique s'efforce de voir comment ces trois aspects sont réalisés dans les lettres de Paul, et se propose, en conséquence, d'accéder à une meilleure compréhension de ces lettres.

1.2 Les limites de l'approche rhétorique

Reconnaissons d'emblée à cette méthode une certaine pertinence. La présence des procédés stylistiques de l'*elocutio* est évidente chez Paul. Le dernier aspect de l'hypothèse rhétorique est donc plutôt un constat. Nous reviendrons ultérieurement sur ce point.

Par ailleurs, dans les lettres pauliniennes apparaissent d'autres faits textuels qui permettent de les rapprocher des discours⁶. Sur cette base, il est tentant de vouloir faire entrer entièrement le texte d'une épître dans le *moule* d'un

est disposé autour des rubriques relatives aux fins, c'est-à-dire autour des critères permettant d'évaluer le bien-fondé d'une action (le juste, τὸ δίκαιον; l'utile, τὸ συμφέρον; le beau, τὸ καλόν; le facile, τὸ ῥᾶδιον; le possible, τὸ δυνατόν, etc.). Dans le genre épictétique, la *dispositio* est organisée autour des lieux de l'éloge (l'éloge d'une personne par sa patrie, sa famille, sa naissance, son éducation, ses actions etc.). Sur ce point, voir MARTIN, *Antike Rhetorik*, 15–28; 167–210; PERNOT, *La rhétorique dans l'Antiquité*, 292–295. L'application aux lettres de Paul de la division quadripartite *exordium, narratio, argumentatio, peroratio* présuppose que celles-ci s'inscrivent dans le genre judiciaire. Paul, certes, expose souvent une défense, tant de lui-même que de l'évangile qu'il annonce. Mais son discours déborde de beaucoup la dimension strictement judiciaire. Il est en conséquence discutable de vouloir retrouver dans les lettres de Paul une telle *dispositio*. On reviendra plus loin sur cette objection.

5 L'invention (*inuentio*, εὑρεσις), le style (*elocutio*, λέξις) et la disposition (*dispositio*, τάξις) sont trois des cinq *tâches de l'orateur* (ἔργα τοῦ ῥήτορος, *opera oratoris*). Ces cinq tâches sont celles qu'il doit accomplir pour élaborer, puis rédiger et enfin donner un discours. Les deux autres *tâches* sont la mémoire (*memoria*, μνήμη) et le débit ou l'action (*pronuntiatio, actio*, ὑπόκρισις). Elles concernent l'exécution oratoire du discours devant l'auditoire et ne jouent aucun rôle dans le cas d'une lettre.

6 Par exemple, lorsque Paul déclare: "Ma défense (ἡ ἐμὴ ἀπολογία) contre mes accusateurs, la voici!" (1Co 9,3), il utilise un terme technique (ἀπολογία) qui désigne le discours de défense, lequel fait partie, avec le discours d'accusation, du genre *judiciaire*. Relevons aussi le fait que les lettres pauliniennes rejoignaient leurs destinataires par la lecture publique à voix haute (cf. Ac 15,31; 1Th 5,26; Col 4,16). Dans un tel acte de lecture, les énonciations de Paul étaient nécessairement reçues comme celles d'un *discours*. De ce conditionnement matériel de l'acte de communication, on voit mal comment Paul aurait pu ne pas tenir compte.

discours. L'analyse rhétorique ne s'arrête donc pas seulement aux procédés stylistiques des lettres. Elle prétend identifier le *genre* rhétorique d'une épître, ou d'une portion d'épître. Et plus encore, elle veut analyser la construction et l'organisation de son texte à travers la grille de la *dispositio* des discours. Les difficultés de l'approche rhétorique viennent précisément de ces deux derniers points.

1.2.1 Le genre rhétorique d'une lettre

La détermination du *genre* rhétorique d'une lettre, ou d'un morceau de lettre, est une entreprise hasardeuse. Si Paul se défend (genre judiciaire), il est conduit aussi à exhorter ses communautés (le genre délibératif)⁷, et à leur présenter des modèles de conduite (le genre épидictique)⁸. Ses épîtres sont des textes destinés simultanément à condamner et à défendre, à louer et à blâmer, à dissuader et à persuader. Pour cette raison, elles contiennent des passages à coloration tant judiciaire, délibérative qu'épidictique. Les rapprochements possibles avec les genres rhétoriques sont fonctionnels, car la communication épistolaire n'a pour cadre ni la cour de justice (genre judiciaire), ni la harangue prononcée devant l'assemblée (genre délibératif), ni le rite social de l'éloge (genre épидictique)⁹. Les lettres de Paul échappent donc au cadre de la rhétorique antique quant à la détermination du *genre*.

7 Le genre délibératif apparaît dans les sections parénétiques, souvent introduites par παρακαλῶ ou παρακαλοῦμεν (cf. Rm 12,1; 15,30; 16,17; 1 Co 1,10; 4,16; 16,15; 2 Co 5,20; 6,1; 10,1; etc.). Leur appartenance au genre *délibératif* pose cependant difficulté, notamment à cause de leur longueur (cf. Rm 12–15; Ga 5–6), inconnue dans la *dispositio* des discours anciens (cf. ALETTI, *La dispositio rhétorique*, 400–401). ALETTI y voit un signe de « la liberté avec laquelle les premiers auteurs chrétiens ont repris les modèles à leur disposition jusqu'à les modifier, jusqu'à en faire même des écrits d'un genre nouveau » (ALETTI, op. cit., 400). Cette réflexion très juste d'ALETTI conduit à mettre en question la légitimité même de l'analyse rhétorique. Peut-on encore traiter comme un discours, au sens de la rhétorique gréco-romaine, un texte qui lui a certes emprunté peut-être des formes, mais qui les a transformées au point de devenir un « écrit d'un nouveau genre » ?

8 Paul se propose souvent lui-même directement comme modèle à ses communautés (cf. 1 Co 11,1; Ga 4,12; Ph 3,17; 4,9; 1 Th 1,6). Mais le portrait détaillé qu'il trace du Christ est aussi un modèle proposé à ses lecteurs (cf. Rm 15,2–3; 2 Co 1,19; 8,9; 10,1; Ph 2,5–7).

9 Sur le cadre social et politique propre à chacun des trois genres rhétoriques, voir MARTIN, *Antike Rhetorik*, 9–10; PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, 224–238. Sur le genre épидictique, voir en particulier l'ouvrage en deux volumes de PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain* (1993).

1.2.2 La *dispositio* rhétorique d'une lettre

Les lettres de Paul échappent aussi au cadre de la rhétorique antique pour la *dispositio* du texte selon le schéma d'un λόγος, dans lequel on serait à même de pouvoir identifier *exordium*, *narratio*, *argumentatio* et *peroratio*. Ce plan type était en effet destiné principalement au genre judiciaire. Or, une lettre n'a pas toujours pour but de prouver le juste auprès des destinataires, soit par l'accusation, soit par la défense. En réalité, elle ne cherche ni forcément ni toujours à démontrer ou convaincre. Si certains passages d'une lettre argumentent, d'autres peuvent n'avoir aucune portée argumentative. Ils peuvent être destinés à instruire, à informer de quelque événement ou nouvelle, ou à préparer les retrouvailles avec les destinataires¹⁰.

Le témoignage des manuels épistolaires antiques confirme ces remarques¹¹. Ces manuels ne fournissent aucune prescription sur la τάξις d'une lettre, en dehors de la division tripartite comprenant l'introduction (*praescriptum*), le corps de la lettre et la conclusion (ἐσχατοκόλλιον, en allemand *Eschatokoll*)¹². Les conseils indiqués par ces traités sont essentiellement stylistiques¹³. Le

10 Beaucoup des lettres de Pline le Jeune, par exemple, n'ont aucune visée persuasive ou argumentative particulière. Il s'agit souvent de prétextes à de purs exercices de styles, élaborés en outre en vue de la publication. Voir par exemple les lettres qui décrivent ses propriétés des Lauretes (II,17) et de Toscane (V,6), ou celle qui décrit la source du Clitumne (VIII,8). Le genre épistolaire n'a pas pour fonction statutaire d'*argumenter*. C'est seulement dans certaines situations bien particulières qu'une lettre ou une partie de lettre est amenée à exposer une argumentation.

11 Comme les traités de rhétorique consacrés à l'art oratoire, l'Antiquité a connu des ouvrages, ou des parties d'ouvrage, traitant spécifiquement de l'art épistolaire. Deux traités complets nous sont parvenus, les *Types épistolaires*, Τύποι ἐπιστολικοί du Pseudo-Démétrios de Phalère (1^{er} siècle p.C.) et les *Genres épistolaires*, Ἐπιστολιμαῖοι χαρακτήρες, du Pseudo-Libanios (4^{ème} siècle). Le texte grec de ces deux traités a été édité par MALHERBE (*Ancient Epistolary Theorists*), traduit en français et commenté par MALOSSE (*Lettres pour toutes circonstances*). On a déjà abordé ces deux textes dans la première partie (cf. *supra*, 134–141).

12 Les manuels épistolaires n'imposent aucun plan pour une lettre. Ajoutons que l'existence même des manuels épistolaires, spécifiquement consacrés à la rédaction des lettres, souligne la distinction, dans l'esprit antique, entre l'épistolaire et le rhétorique. La théorie et la pratique antiques n'ont jamais considéré les deux démarches comme équivalentes, même si elles ont souligné par ailleurs, on va le voir, certaines parentés.

13 Le Pseudo-Libanios, citant Philostrate, rapproche lettres et discours par la qualité de clarté qu'on attend d'eux: κοσμεῖν δὲ δεῖ τὴν ἐπιστολὴν σαφηνεῖα τε μάλιστα καὶ συντομίᾳ μεμετρημένη καὶ ἀρχαῖσιν λέξεων. σαφήνεια γὰρ ἀγαθὴ μὲν ἡγεμῶν παντὸς λόγου, μάλιστα δὲ ἐπιστολῆς. "Il faut orner la lettre surtout par la clarté, par la concision mesurée et par

genre épistolaire n'y est jamais considéré comme une sous-catégorie du genre oratoire¹⁴. Les quelques allusions au genre épistolaire que l'on rencontre dans les traités de rhétorique ne soulignent que des parentés ou des analogies *stylistiques*. Nulle part ils n'insinuent qu'une lettre doive être construite et organisée à la manière d'un discours¹⁵.

-
- l'archaïsme du vocabulaire. Car la clarté est un bon guide pour tout discours, et spécialement pour la lettre*" (Pseudo-Lib., n. 48, traduction MALOSSE, *Lettres pour toutes circonstances*, 29). Un résumé raisonné des prescriptions des manuels épistolaires est proposé par MALHERBE, « Summary of Epistolary Theory », in : ID., *Ancient Epistolary Theorists*, 12–13.
- 14 Le seul ouvrage de l'Antiquité qui paraît avoir traité l'épistolaire comme sous-partie de la rhétorique est l'*Ars Rhetorica* de Julius Victor (4^{ème} siècle p.C.). À la fin de son exposé, il consacre un appendice aux lettres (*De Epistolis*), qui s'ouvre par cet avertissement : *Epistolis conveniunt multa eorum, quae de sermone praecepta sunt*. "Beaucoup des directives qui concernent les discours s'appliquent aussi aux lettres" (1) (cf. texte latin et traduction anglaise dans MALHERBE, *Ancient Epistolary Theorists*, 62–65 ; les numéros de lignes sont indiqués d'après cette édition). Le point de départ de l'auteur n'est pas la confusion des deux genres. Il s'agit plutôt, sur l'arrière-plan d'une distinction fondamentale, de souligner certaines similitudes. Comme la suite de ce bref excursus le précise, les similitudes ne portent pas sur la *dispositio*. Les consignes oratoires (« oratoria praecepta », 6), dont l'auteur souligne la pertinence pour la rédaction des lettres officielles (« epistolae negotiales ») et/ou personnelles (« epistolae familiares »), concernent exclusivement l'*elocutio*. MALHERBE commente (op. cit., 3) : « While epistolary style is here, then, part of a rhetorical system, it can nevertheless be argued that its relegation to an appendix shows that it does not properly belong in a discussion of rhetoric ». Voir aussi PORTER, *The Theoretical Justification*, 114–115.
- 15 Le traité *De Elocutione* (*Περὶ ἐρμηνείας*) de Démétrios (1^{er} siècle a.C.–1^{er} siècle p.C.), qui distingue quatre styles élémentaires, évoque le *style épistolaire* comme sous-catégorie du *style simple* (§ 223–235). La lettre (ἐπιστολή) y est comparée au dialogue (διάλογος) (§ 224–225). Mais elle est distinguée de la plaidoirie (δίκη) (§ 229). Une lettre doit être *περὶ ἀπλοῦ πράγματος ἔκθεσις καὶ ἐν ὀνόμασιν ἀπλοῖς*, "l'exposé d'un sujet simple en termes simples" (§ 231). Les exercices scolaires de rhétorique d'Aelius Théon, les *Προγυμνάσματα* (1^{er} siècle p.C.), contiennent aussi une allusion à la rédaction des lettres. À propos de l'exercice de la *προσωποποιία*, l'auteur remarque : *ὕπο δὲ τοῦτο τὸ γένος τῆς γυμνασίας πίπτει καὶ τὸ τῶν παρηγορικῶν λόγων εἶδος, καὶ τὸ τῶν προτρεπτικῶν, καὶ τὸ τῶν ἐπιστολικῶν*. "Dans ce genre d'exercice entrent aussi l'espèce des discours de consolation, celle des discours exhortatifs et celle des discours épistolaires" (n. 115, traduction PATILLON, CUF, 70). Une observation semblable se trouve dans un manuel postérieur, les *Προγυμνάσματα* de Nicolas le Sophiste (5^{ème} siècle), à propos de l'exercice de l'*ἡθροποιία* (analogue à celui de la *προσωποποιία*) : *ἐμοὶ δὲ δοκεῖ καὶ πρὸς τὸν ἐπιστολικὸν ἡμᾶς γυμνάζειν χαρακτῆρα, εἴ γε καὶ ἐν ἐκείνῳ δεῖ τοῦ ἡθους τῶν τε ἐπιστελλόντων καὶ πρὸς οὓς ἐπιστέλλουσι ποιεῖσθαι πρόνοιαν*. "Il me semble que cet exercice nous entraîne aussi au style épistolaire, pour autant que dans ce style nous devons tenir compte de

Ajoutons deux objections à la lecture rhétorique des lettres pauliniennes. D'une part, les analogies que l'on remarque chez Paul entre épistolaire et rhétorique ne sont pas nécessairement formelles. Elles pourraient n'être que fonctionnelles. D'autre part, la méthode s'appuie sur une hypothèse biographique largement conjecturale, à savoir le fait que Paul aurait bénéficié d'une formation rhétorique approfondie. Examinons ces deux points.

1.2.3 Des rapprochements fonctionnels et non formels

Les rapprochements que l'on serait tenté de faire entre la construction d'une lettre et celle d'un discours ne constituent pas pour cette lettre une preuve *formelle* de la mise en œuvre des conventions rhétoriques de la *τάξις* des discours. En effet, le schéma de la *dispositio* du genre judiciaire comporte une certaine universalité, susceptible de se retrouver dans d'autres formes de communication.

En effet, pour exposer une question ou traiter un problème, on commence en général, après une introduction, c'est-à-dire après une sorte de *proœmium*, par présenter le sujet à traiter. Cette présentation peut jouer le rôle de *narratio*. Puis on expose son avis sur la question à la manière d'une *propositio*, laquelle est ensuite développée et argumentée, dans ce que l'on peut appeler l'*argumentatio*. Enfin, on conclut par quelques mots qui peuvent constituer une *peroratio*. Une telle organisation ne signifie ni que l'auteur suit les indications des manuels de rhétorique, ni que son texte peut en conséquence être rangé dans l'un des trois genres rhétoriques (judiciaire, délibératif, épictique). Cet exposé discursif montre simplement que l'auteur choisit de

*l'éthos des destinataires et de celui des destinataires" (Nicolai Progymnasmata, éd. FELTEN, BSGRT, 67, lignes 2–5; traduction PATILLON, dans les Προγυμνάσματα d'Aelius Théon, 151 n. 347; dans cette citation, on relèvera en passant les occurrences du *pluralis sociativus* de la première personne). La présence de ces aperçus sur le genre épistolaire à l'intérieur de traités de rhétorique ne signifie pas que les rhétoriciens considéraient le genre épistolaire comme sous-catégorie du genre oratoire. Il ne s'agit pas ici en effet d'apprendre à écrire une lettre, mais de s'entraîner à tenir compte du contexte de communication, c'est-à-dire à se mettre dans la peau de tel expéditeur qui s'adresse à tels destinataires. Cette exigence se retrouve autant dans la rédaction d'une lettre que dans l'exercice de la *προσωποποιία* ou dans celui de l'*ἡθοποιία*. L'élève, pour rédiger une lettre, doit tenir compte des personnes engagées dans la relation épistolaire. Ce paramètre a certes une incidence stylistique et argumentative (par exemple dans le choix des *πίστεις*), mais il n'implique pas la mise en œuvre de la *dispositio* des discours. « The purpose of the exercise [prosopopeia] was apparently to encourage flexibility and sophistication in style or mood, not in the technique of letter writing itself » (WHITE, *Light from Ancient Letters*, 190).*

présenter sa pensée de manière plus ou moins organisée, et qu'il jouit sans doute lui-même d'un certain niveau de formation littéraire. L'analogie est *fonctionnelle*, et non *formelle*. Il n'est dès lors pas à exclure que Paul traite chaque point de ses lettres au moyen d'une organisation textuelle qui pourra être plus ou moins rapprochée de ce schéma universel. Mais cela n'implique pas de sa part une mise en œuvre délibérée des règles oratoires relatives à la *dispositio*. Vouloir retrouver dans les lettres pauliniennes les différentes parties d'un discours judiciaire constitue donc un *a priori* et impose au texte une précompréhension¹⁶.

En dehors de la question du genre et de la *dispositio* rhétoriques, il faut encore souligner un aspect spécifique de la communication épistolaire, qui rend discutable le projet de vouloir traiter une lettre de Paul comme s'il s'agissait d'un discours. Une lettre est en effet irréductible à la communication orale, gestuelle, voire spectaculaire d'un discours. Écrire une lettre est un acte de communication qui ne coïncide pas avec le fait de donner un discours. Une lettre vise notamment à établir un *contact* entre des personnes géographiquement et momentanément séparées. Elle franchit l'espace et vient accomplir un acte de *présence* du scripteur auprès de ses destinataires, acte de présence médiatisé par le *seul texte* et par son support d'écriture¹⁷. La lettre est donc, en terme de *contact*, beaucoup plus *chargée* que le discours, qui, lui, présuppose – du moins à l'époque antique – la mise en présence physique et visuelle des partenaires de la communication. Une large partie de la fonction de *contact* d'un discours s'exerce en dehors des énoncés de ce discours. Elle est notamment visuelle et auditive, c'est-à-dire englobant les gestes et les regards de l'orateur,

16 Cf. CLASSEN, *Kann die rhetorische Theorie*, 168–169. Dans ce même article (156–168), CLASSEN illustre les limites de l'analyse rhétorique en faisant le bilan de trois décennies de recherche sur l'épître aux Galates. Cette épître avait été, en 1975, le point de départ de cette nouvelle approche. Trente ans après, aucun résultat convergent ne semble se manifester. CLASSEN recense une quarantaine d'auteurs qui, après BETZ, se sont penchés sur la *Gattungsfrage*. Ils se répartissent en quatre groupes, selon qu'ils rangent la lettre dans l'un ou l'autre des trois genres rhétoriques, tandis que plusieurs autres suggèrent d'y voir un mélange de ces genres. Sur sa *dispositio*, on ne dénombre pas moins de sept propositions de subdivision qui croient reconnaître dans le texte la structure d'un λόγος. Le caractère subtil et parfois confus de ces propositions conduit à s'interroger sur la pertinence de la méthode.

17 Sur la fonction *phatique* du langage, cf. *supra*, 28 n. 36. La distinction jakobsonienne des six fonctions du langage rappelle qu'il ne faut jamais réduire un texte à sa fonction référentielle, ce qui, dans le cas d'une lettre, aide à saisir la situation originale et spécifique de la communication épistolaire.

le débit, le timbre et le ton de sa voix. Ces différents aspects incombent à la cinquième tâche, l'*actio* (ὑπόκρισις)¹⁸.

Dans cette perspective, la lettre, substitut de présence et moitié de conversation, doit, bien différemment d'un discours, être comprise comme un *jalon* dans l'histoire des *relations* entre des personnes. Ces relations sont même souvent traitées pour elles-mêmes dans une lettre, à travers l'évocation du *passé* d'une part, et la préparation du *futur* d'autre part, c'est-à-dire des retrouvailles¹⁹. Il n'est pas indispensable à la nature d'une lettre d'exposer une argumentation, on l'a déjà souligné. Bien plus, une lettre peut même parfois se réduire à la seule fonction *phatique*, c'est-à-dire de *contact*²⁰. En bref, le langage épistolaire ne fonctionne pas comme l'art oratoire²¹.

1.2.4 La formation rhétorique de Paul

L'approche rhétorique est fondée sur un autre présupposé, qui ne porte pas directement sur les textes, mais qui n'est pas moins essentiel à la méthode

18 Cette modalité particulière de la lettre donne une idée de la tâche redoutable qui incombait à celui (peut-être le porteur de la lettre ?) chargé de donner, à la communauté destinataire, lecture publique d'une lettre de Paul. Cette opération pouvait bien sûr être répétée plusieurs fois, et la lettre pouvait, par la suite, être mise en circulation parmi les membres de la communauté. Sur ce point, voir les remarques intéressantes de BOTHA, *The Verbal Art of the Pauline Letters*, 409–428; FUNK, *The Apostolic Parousia*, 249–268; JOHNSON, *Paul's Epistolary Presence in Corinth*, 481–501 et WARD, *Pauline Voice and Presence*, 95–107.

19 «Die uns als authentisch geltenden Schriften des Paulus sind darin echte Briefe, dass sie eine je *individuelle Beziehung* zwischen Autor und adressierter Gemeinde voraussetzen und, anders als eine Rede, *diese auch thematisieren*» (GERBER, *Paulus und seine Kinder*, 50, je souligne).

20 L'épître apocryphe de Paul aux Laodicéens (2^{ème} siècle) illustre de manière typique la fonction phatique d'une lettre. «L'épître aux Laodicéens vaut davantage pour son aptitude à créer la présence épistolaire de l'apôtre, à évoquer sa mémoire dans la lecture, que pour sa capacité à transmettre un contenu. (...) [Elle] représente en quelque sorte le point extrême de la pratique épistolaire initiée par Paul, qui assignait à la lettre la mission d'être le relais de papyrus de la présence apostolique» (BURNET, *Pourquoi avoir écrit l'insipide épître aux Laodicéens ?*, 132–141, ici 141).

21 Les traités de rhétorique se consacrent à l'étude d'une circonstance *particulière* et *restreinte* de l'utilisation du langage, à savoir l'utilisation de la parole *orale*, devant un auditoire, et sur un *sujet déterminé*. Les prescriptions de ces traités ne doivent donc pas être étendues sans précaution à d'autres formes de communication. «Hier ist noch einmal daran zu erinnern, dass sich die antike Rhetorik den Formen der Rede widmet, der Anwendung des gesprochenen Wortes durch eine Person über einen begrenzten Gegenstand – also z.B. nicht den verschiedenen Formen der Dichtung, nicht der Geschichtsschreibung (...) und nicht der Epistolographie» (CLASSEN, *Kann die rhetorische Theorie*, 168).

elle-même. Ce présupposé stipule d'une part que Paul, au cours de sa formation scolaire, a assimilé l'essentiel des notions et catégories qui figurent dans les manuels de rhétorique et, d'autre part, qu'il les a délibérément mises en œuvre dans ses épîtres, ou du moins qu'elles l'ont largement inspiré dans son travail de création littéraire.

Ce présupposé comporte une part de conjecture. Il n'est en effet guère possible de préciser la formation scolaire que reçut Paul. Sa connaissance et sa maîtrise du grec sont très correctes. Elles sont même nettement supérieures à celles de nombre d'expéditeurs des lettres ordinaires sur papyrus, exhumées des sables d'Égypte depuis le 19^{ème} siècle. Cependant, la présence des *τόποι* de l'*inuentio* et des figures stylistiques de l'*elocutio* dans les lettres pauliniennes peut s'expliquer par une certaine imprégnation de la culture ambiante.

Comme l'a bien souligné MARROU, la culture littéraire de l'Antiquité est une culture essentiellement *oratoire*²². En dehors des aspects plus techniques de l'art oratoire, les manuels de rhétorique codifiaient en effet des usages et des perceptions sur le langage, qui étaient largement partagés dans la culture et la mentalité antiques, et qui d'ailleurs n'ont pas perdu de leur pertinence dans nos perceptions modernes²³. Il n'était donc pas indispensable d'avoir étudié ces manuels pour mettre en œuvre leurs consignes, surtout les plus élémentaires. Il est à noter que la plupart des Pères de l'Église, et certains auteurs païens avec eux, s'accordent à reconnaître le peu de compétence de Paul au regard des canons de la rhétorique gréco-romaine²⁴. Les textes, qui seuls s'offrent comme objet d'investigation, montrent en tout cas que Paul a

22 «La culture oratoire marque d'une empreinte profonde toutes les manifestations de l'esprit hellénistique. Pour la très grande majorité des étudiants, faire des études supérieures signifie écouter les leçons du rhéteur, s'initier avec lui à l'art de l'éloquence. (...) À cause de la pratique de la lecture à haute voix, il n'y a pas de frontière entre la parole et le livre; aussi l'éloquence impose-t-elle ses catégories à toutes les formes de l'activité de l'esprit. (...) La culture hellénistique est au premier chef une culture oratoire dont le genre littéraire type est la conférence publique» (MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*. 1: *le monde grec*, chap. x: "L'enseignement supérieur. 2. La rhétorique", 292–293, *passim*).

23 Cf. la judicieuse remarque de Quintilien, *Inst.* 2,17,7: *Orationem igitur ante artem fuisse. "L'éloquence a existé avant l'art"*. Voir aussi Cicéron, *Brutus*, VII/27 (sur les Grecs); XIII/50 (sur Homère); XIV–XV/54–59 (sur les Romains). Sur la rhétorique chez Homère, voir PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, 13–21.

24 Voir l'étude récente de SCHELLENBERG, *τὸ ἐν λόγῳ ἰδιωτικὸν τοῦ Ἀποστόλου*, 354–368, qui propose une réévaluation des témoignages patristiques sur les compétences rhétoriques de Paul. «To the ears of Paul's earliest readers, friend and foe alike, Paul did not sound like a man of παιδεία» (op. cit., 368).

développé une idiosyncrasie de la langue grecque, à la fois lexicale et stylistique, d'un niveau plus qu'ordinaire. La langue de Paul révèle en particulier une fréquentation assidue de la Bible grecque des Septante – un aspect qui est bien sûr à mettre en relation avec le rôle et l'importance de l'héritage juif de l'Apôtre. En définitive, tous ces éléments rendent hasardeuse la tentative d'évaluer son niveau d'initiation à la rhétorique gréco-romaine²⁵.

• • •

En bref, nous nous en tiendrons ici, pour l'exploration du texte de Paul, à une utilisation restreinte des catégories de la rhétorique gréco-romaine. Nous nous limiterons à celles qui relèvent de la λέξις et de l'ἔρσις. Le style de Paul, souvent qualifié de tranchant et de haché, n'est pas dépourvu d'effets *rhétoriques*,

25 Selon STOWERS, « Paul studied the Septuagint somewhere and in a tradition that read it partly through categories and terms that came from Greek philosophy. The same teacher who taught him the skills in letter writing that make his letters literarily and rhetorically far above the common papyrus letters may also have trained him in some progymnastic exercises useful to letter writers » (ID., *Apostrophe, προσωποποιᾶ and Paul's Rhetorical Education*, 369). VEGGE lui aussi affirme que Paul a au moins reçu l'enseignement des προγυμνάσματα (cf. ID., *Paulus und das antike Schulwesen*, 462, cité par CLASSEN, *Kann die rhetorische Theorie*, 155), ce qui semble d'autant plus probable que cet enseignement fut répandu dès le début du 1^{er} siècle a.C. (cf. PATILLON, *Aelius Théon. Progymnasmata*, CUF, XII). FORBES envisage même que Paul « may have had a full education in formal Greek rhetoric » (ID., *Comparison*, 23). CLASSEN rejette ces affirmations conjecturales, discutables car elles sont tirées des textes, puis appliquées à ces mêmes textes pour les interpréter. CLASSEN préfère s'en tenir à la conclusion de WINTER: « Paul's education (...) remains something of an enigma » (WINTER, *Philo and Paul Among the Sophists*, 2002², 247, cité par CLASSEN, op. cit., 156). CLASSEN ajoute: « Ebenso nutzt [Paulus] rhetorische Kunstgriffe, die aus der Praxis der antiken Redner geläufig sind. Wie weit eine solche Verwendung 'bewusst' genannt werden darf, wird im Einzelnen immer strittig bleiben. Zwar lässt die Zahl der Beispiele kaum einen Zweifel an einer beabsichtigten Verwendung; doch ist es nicht möglich, sie mit Sicherheit auf eine theoretische Schulung oder auch nur eine systematische Besinnung zurückzuführen » (CLASSEN, *Kann die rhetorische Theorie*, 156). Sur la formation littéraire et intellectuelle de Paul, voir FORBES, « Concluding Remarks on Paul's Education », in: ID., *Comparison*, 22–24; HOCK, « Paul and Greco-Roman Education », in: SAMPLEY, *Paul in the Greco-Roman World*, 198–227; REISER, *Hat Paulus Heiden bekehrt?*, 77–83; HENGEL, *Der vorchristliche Paulus*, 212–239; SCHELLENBERG, τὸ ἐν λόγῳ ἰδιωτικὸν τοῦ Ἀποστόλου, 354–368; STOWERS, *Apostrophe, προσωποποιᾶ and Paul's Rhetorical Education*, 367–369; TASSIN, *Paul dans le monde juif du 1^{er} siècle*, 171–193; VEGGE, *Paulus and das antike Schulwesen. Schule und Bildung des Paulus*, 345–424; WINTER, « Rhetoric », *DPL*, 820–822; WUELLNER, *Der vorchristliche Paulus und die Rhetorik*, 133–165.

en particulier à travers la mise en œuvre des *formes stylistiques* (ιδέαι λόγου), sur lesquelles Photios de Constantinople va bientôt attirer notre attention²⁶. Se rencontrent aussi chez Paul les *tropes* (τρόποι), les *figures de pensée* (σχήματα διανοίας) et les *figures d'élocution* ou *de mots* (σχήματα λέξεως)²⁷. Les catégories antiques nous permettront de les identifier et nous aideront à les interpréter²⁸.

Nous allons maintenant illustrer le choix méthodologique ici retenu à l'aide d'un texte de l'humaniste byzantin Photios de Constantinople. Sa contribution est précieuse, pas seulement au titre de son caractère sans doute inédit dans la recherche aujourd'hui, mais aussi à cause de sa compréhension *théologique* des épîtres de Paul. Si, d'une part, Photios utilise l'ensemble des catégories rhétoriques pour explorer les lettres pauliniennes, s'inscrivant donc entièrement dans la perspective de l'analyse rhétorique, il met, d'autre part, une distance herméneutique entre le discours de Paul et ces mêmes catégories. Il suggère ainsi un chemin original qui honore la spécificité des épîtres pauliniennes, sans ignorer l'utilité des catégories rhétoriques. C'est le point de croisement de ce chemin avec le nôtre qui constituera un tremplin de départ pour notre exploration de 2 Co 10–13.

1.3 *La rhétorique paulinienne selon Photios de Constantinople*

Le *tournant rhétorique* initié par BETZ et KENNEDY n'introduisait pas une méthode entièrement nouvelle dans l'exégèse néotestamentaire. Les humanistes de la Renaissance, en particulier Érasme et Melanchthon, ont eu recours, eux aussi, aux catégories rhétoriques pour expliquer les lettres de Paul²⁹. À

26 Cf. *infra*, 238–251.

27 Nous en donnerons plus loin quelques exemples, lorsque nous expliquerons les critères mis en œuvre pour l'analyse de 2 Co 10–13 (cf. *infra*, 285–286). Parmi les études consacrées au style et à l'argumentation chez Paul, on peut signaler ERIKSSON, *Contrary Arguments in Paul's Letters*, 336–354; HIETANEN, *Towards a Comprehensive Analysis of Paul's Argumentation*, 210–226; HOLLOWAY, *The Enthymeme as an Element of Style in Paul*, 329–339; HOTZE, *Paradoxien bei Paulus*, 72–138; MAYORDOMO, *Argumentiert Paulus logisch? Eine Analyse vor dem Hintergrund antiker Logik*, 229–241; SCHNEIDER, *Die rhetorische Eigenart der paulinischen Antithese*, 15–67; SNYMAN, *On Studying the Figures*, 93–107.

28 Une utilisation restreinte des catégories rhétoriques (limitée à celles de la λέξις et de l'εὔρεσις) est aujourd'hui, pour l'exégèse des lettres pauliniennes, défendue entre autres par PORTER, REED et CLASSEN (cf. *supra*, 227 n. 1). PORTER a édité les Actes des cinq colloques de l'École anglo-saxonne de Rhétorique néotestamentaire, qui se sont tenus régulièrement de 1992 à 1998: *Rhetoric and the New Testament* (1993); *Rhetoric, Scripture and Theology* (1996); *The Rhetorical Analysis of Scripture* (1997); *The Rhetorical Interpretation of Scripture* (1999); et *Rhetorical Criticism and the Bible* (2002).

29 Melanchthon (16^{ème} siècle) se sert des *genres* rhétoriques et des *termini technici* relatifs à la

l'époque patristique, Marius Victorinus (milieu 4^{ème} siècle) et Jean Chrysostome (349–407) ont également mis en œuvre cette approche, notamment pour l'épître aux Galates. Cependant, ils ne se sont servi que des *τόποι* de l'argumentation, objet de l'*εὔρεσις*, et des procédés stylistiques de l'*elocutio*. Ils n'ont nullement essayé de retrouver dans le texte de Paul le schéma de la *dispositio*³⁰.

Mais l'approche rhétorique n'est pas non plus une redécouverte de la Renaissance, après de longs siècles d'oubli. On rencontre au 9^{ème} siècle un autre représentant de cette lecture en la personne de Photios de Constantinople (820–891). Sa contribution est d'autant plus intéressante qu'il a eu l'occasion, dans sa correspondance, de faire un exposé d'ensemble sur la présence de la rhétorique antique dans les épîtres pauliniennes. À ma connaissance, l'exposé de Photios n'a jusqu'à présent jamais été signalé dans le débat contemporain autour du *Rhetorical Criticism*³¹.

L'approche rhétorique de Photios est exposée principalement dans trois des lettres que celui-ci adresse à Georgios, métropolite de Nicomédie³². Écrites en

dispositio, mais il complète le système antique en créant de nouveaux termes (par exemple *declaratio*, *inuersio*, *occupatio*, *paraenesis*, *epilogus*). Son exégèse rhétorique de l'épître aux Galates a été explorée par CLASSEN (*St. Paul's Epistles and Ancient Greek and Roman Rhetoric*, 98–105; ID., *Rhetorical Criticism of the New Testament*, en particulier Chap. v: «Melancthon's Rhetorical Interpretation of Biblical and Non-Biblical Texts», 99–177). Voir aussi OLBRIGHT, «Rhetorical Criticism», in: PORTER, (dir.), *Dictionary of Biblical Criticism and Interpretation*, 325–327.

30 À propos de la recherche contemporaine sur l'épître aux Galates, en particulier dans une perspective rhétorique, CLASSEN observe: «Ebenso erwähnenswert ist, dass in diesen Diskussionen die Kommentare der Kirchenväter zum Galaterbrief nur selten Beachtung finden, etwa die des Marius Victorinus oder des Johannes Chrysostomos, die zwar rhetorische Kategorien zur Erläuterung der Paulusbriefe heranziehen, aber nur zur *argumentatio* und *elocutio*, nicht zur Struktur des Ganzen. Ihnen sind eben die Möglichkeiten und Grenzen der Nutzung der antiken rhetorischen Theorie eher geläufig als den Interpreten unserer Tage» (CLASSEN, *Kann die rhetorische Theorie*, 160–161). CLASSEN (op. cit., 159 n. 45) renvoie à l'étude de COOPER («Narratio and Exhortatio in Galatians According to Marius Victorinus», *ZNW* 91 (2000) 107–135), «der zeigt, wie Marius Victorinus auf rhetorische Figuren und typische Argumentationen hinweist, den Brief aber nicht als rhetorisch aufgebaute Rede versteht».

31 Je remercie vivement Jean SCHNEIDER de m'avoir signalé cette contribution de Photios à l'exégèse rhétorique des lettres de Paul.

32 Il s'agit des lettres 164 à 166, dans le second des sept volumes de la correspondance de Photios, éditée par WESTERINK et LAOURDAS, *Photii Patriarchae Constantinopolitani Epistulae et Amphilochia*, II, BSGRT (1984), 21–43. Les références indiquées dans l'exposé qui

exil, entre 867 et 872, ces lettres constituent un ensemble. Elles sont un exposé à la fois théorique et pratique sur l'art oratoire de Paul. La première (n°164), assez courte, se penche sur les figures stylistiques d'un verset de l'épître aux Romains (Rm 1,13). La seconde (n°165), de grande ampleur, propose une enquête d'ensemble sur l'éloquence de l'Apôtre. La dernière (n°166), plus réduite, explore la présence de deux tropes dans les lettres, l'ἔλλειψις et l'ὑπερβατόν. C'est surtout la seconde de ces trois lettres qui retiendra ici notre attention³³.

Ce long courrier est un véritable traité de rhétorique paulinienne. Après le préambule (1–9), il propose un long développement sur l'origine de l'éloquence des apôtres en général, et de Paul en particulier (10–212), qui constitue la première partie de la lettre. L'éloquence apostolique y est considérée dans son efficacité et sa fécondité, et elle est mise en perspective avec l'éloquence d'auteurs ou orateurs païens de l'Antiquité. Dans la seconde partie (213–311), Photios aborde concrètement le texte de Paul. Il y examine d'abord les procédés de la λέξις. Il conduit son enquête à l'aide des différentes *formes* stylistiques, ou ἰδέαι λόγου (213–297). Il traite ensuite brièvement la τάξις et l'εὔρεσις (298–311). La conclusion (312–314) exprime la promesse de poursuivre, lors des prochaines retrouvailles avec Georgios, une conversation sur ces matières.

Les deux grandes parties de l'exposé de Photios sont l'une et l'autre importantes pour la mise en perspective de la rhétorique paulinienne. La première partie sur l'origine de l'éloquence de Paul suggère en effet au lecteur la manière de comprendre la seconde, sur le texte lui-même. Cependant, nous les reprendrons en sens inverse. Nous commencerons par présenter l'exégèse rhétorique que fait Photios sur le *texte* des épîtres. Puis nous examinerons l'origine qu'il assigne à l'éloquence de Paul, c'est-à-dire en définitive son *sens*, lequel fournira pour la suite de notre propos un éclairage déterminant. Enfin, nous proposerons un bilan de cette approche.

1.3.1 Λέξις, τάξις et εὔρεσις dans les épîtres pauliniennes

Georgios, le destinataire, est visiblement sceptique sur la valeur rhétorique des lettres de Paul. Photios ouvre la discussion par un constat: Θαυμάξεις εἰ τοιαύταις ἰδέαις τοῦ θεοῦ Παύλου αἱ ἐπιστολαὶ σχηματίζονται ... “*Tu t'étonnes de ce que les lettres du divin Paul sont conformées à de tels modèles stylistiques ...*” (1–2).

suit sont celles des numéros de lignes dans cette édition. Sur Photios de Constantinople, voir DE NICOLA, «Photius», *DECA*, 2026–2027; STAAB, *Pauluskommentare aus der griechischen Kirche*, 470–653; ZIEGLER, «Photios», *RECA* XX,1 (1941), 662–737.

33 Dans la discussion qui suit, je reproduis des passages de la traduction, non publiée, de cette lettre, faite par Jean SCHNEIDER, que celui-ci m'a gracieusement communiquée.

Les λόγου ιδέαι, c'est-à-dire les *formes* ou *catégories stylistiques*, constituent la porte d'entrée de l'exposé. Il s'inscrit là, comme le confirmera la suite du texte, dans la perspective du traité d'Hermogène, *Περὶ ιδεῶν λόγου* (fin 2^{ème}—début 3^{ème} siècle)³⁴. En effet, lorsque Photios, dans la seconde partie de l'exposé, invite son lecteur à dissiper ses doutes par l'examen du texte de Paul (213–311), il va commencer par les ιδέαι (213–297). La λέξις chez Paul est envisagée à travers un inventaire de ces ιδέαι. Photios passe en revue, quoique dans un ordre légèrement différent, les cinq premières des sept ιδέαι du traité hermogénien : clarté, grandeur (ces deux ιδέαι sont traitées ensemble, 213–247), caractère (248–257), vivacité (258–267) et beauté (268–283). Cet examen est suivi d'une conclusion provisoire (284–297). Puis Photios traite sommairement la τάξις et l'εὔρεσις (298–311). Suivons pas à pas cet exposé.

La première ιδέα, la σαφήνεια, est envisagée à travers l'une de ses sous-catégories, la καθαρότης. “*La pureté des mots*” (τὸ καθαρὸν τῶν ῥημάτων) (213–218) se laisse voir chez Paul dans la “*bonne mesure des périodes*” (συμμετρίαν περιόδων, 214), et dans la formulation des choses qui n'omet rien qui soit nécessaire³⁵. Paul, selon Photios, associe toujours étroitement cette première ιδέα

34 Les ιδέαι sont les qualités qui précisent et déterminent la *tonalité* d'un discours. Il s'agit, dans l'ordre, de 1) la clarté (σαφήνεια), qui comprend pureté (καθαρότης) et netteté (εὐκρίνεια); 2) la grandeur (μέγεθος) ou dignité (ἀξίωμα), subdivisée en majesté (σεμνότης), âpreté (τραχύτης), véhémence (σφοδρότης), éclat (λαμπρότης ou φαιδρότης), vigueur (ἀκμή), complexité (περιβολή) et plénitude (μεστότης); 3) la beauté (κάλλος), appelée aussi soin (ἐπιμέλεια); 4) la vivacité (γοργότης ou τάχος); 5) le caractère (ῥῆθος), décliné en simplicité (ἀφέλεια), douceur (γλυκύτης), piquant (δριμύτης) ou finesse (δξύτης), et modération (ἐπιείκεια); 6) la sincérité (ἀλήθεια), associée à la sévérité/dureté (βαρύτης); et enfin 7) l'habileté (δεινότης). Parce que ces notions vont revenir fréquemment dans la suite de l'exposé, on pourra se référer au tableau récapitulatif des ιδέαι hermogéniennes, placé dans les *Annexes, infra*, 597. Le texte grec du traité d'Hermogène est édité par RABE, *Hermogenis opera*, BSGRT (1913), 213–413; traduction française de PATILLON dans *Hermogène. L'art rhétorique*, 319–509. Dans ce qui suit, nous nous contenterons d'indiquer les pages du texte grec dans la collection BSGRT et celles correspondantes de la traduction française de PATILLON. Sur Hermogène, voir aussi MARTIN, *Antike Rhetorik*, 339–345; PATILLON, *La théorie du discours chez Hermogène le Rhéteur*, 103–300; PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, 216–221 et 296–297.

35 ... τὸ καθαρὸν τῶν ῥημάτων (...), ἀλλὰ καὶ εἴ τι πρὸς τὴν τῶν πραγμάτων ἀφήγησιν ἀπευθύνεται μὴδὲν τῶν ἀναγκαίων ἔξωθεν ἐπισυρόμενον ..., “... *la pureté des mots* (...) *qui, s'il faut raconter quelque chose, n'omet rien qui soit nécessaire* ...” (213–216). On reconnaît là de manière sous-jacente le système hermogénien qui répertorie les *moyens* permettant la mise en œuvre d'une ιδέα. Une ιδέα est en effet obtenue premièrement par la *pensée* (ἐννοια), par la *méthode* exprimant cette pensée (μέθοδος) et par l'*expression* avec laquelle est formulée cette pensée (λέξις). Elle est produite secondairement par des moyens *rythmiques* que

à la seconde, c'est-à-dire à la grandeur (μέγεθος) (218–247)³⁶. Sur le déploiement du μέγεθος dans le discours de Paul, l'humaniste byzantin déclare même qu'il n'y a "*personne pour l'imiter dans l'art de se rendre éclatant et de parler brillamment*"³⁷. Les deux premières ιδέαι du système hermogénien sont ensuite illustrées par deux ensembles de citations³⁸. Relevons, dans les exemples choisis par Photios, la brièveté des membres de phrase, leur relative autonomie sur le plan de la pensée et les assonances dont ils sont porteurs, traits susceptibles de produire conjointement καθαρότης et μέγεθος³⁹. Le développement sur le

sont la figure (σχήμα), le membre de phrase (κῶλον), l'arrangement des mots (σύνθεσις), la pause (ἀνάπαυσις) et le rythme (ῥυθμός) (cf. Hermogène, *Περί ιδεῶν λόγου*, I,1, 218–220; trad. PATILLON, 323–326; voir aussi PERNOT, op. cit., 216–218). Ici, "*la bonne mesure des périodes*" vise les moyens rythmiques, alors que "*la formulation qui n'omet rien qui soit nécessaire*" se réfère à la pensée ainsi qu'à la méthode et à l'expression avec lesquelles est exposée cette pensée.

36 ... μεγέθει τὸ σαφές (...) δι' ὅλων ἐγκερασάμενος, "... (Paul) mélange partout la clarté à la grandeur" (218–219). Peu avant de passer à l'ἦθος chez Paul, Photios soulignera encore "*le concours de l'éclat et de la pureté au plus haut degré*", τῆς ἐπ' ἄκρον συνδρομῆς φαιδρότητός τε καὶ καθαρότητος (235). Φαιδρότης et καθαρότης sont deux sous-catégories respectivement du μέγεθος et de la σαφήνεια. Le traité d'Hermogène considérerait d'ailleurs que les deux ιδέαι de σαφήνεια et de μέγεθος, plus particulièrement leurs sous-catégories καθαρότης et σεμνότης, étaient susceptibles de se chevaucher, en particulier par les moyens rythmiques qui les produisent (cf. Hermogène, op. cit., I,6, 249–250; trad. PATILLON, 354–355; voir aussi PERNOT, op. cit., 218, qui ajoute: «... ce qui revient à dire, observation fort juste et intéressante, que la grandeur doit comporter une certaine part de simplicité»).

37 λαμπρύνασθαι καὶ φαιδρῶς εἰπεῖν μιμητὴν οὐκ ἔχων (222–223). On notera, avec le verbe λαμπρύνειν (au moyen) et l'adverbe φαιδρῶς, l'emphase et la redondance avec lesquelles Photios désigne ici l'éclat (λαμπρότης ou φαιδρότης), sous-catégorie du μέγεθος.

38 Photios reproduit le texte de 2 Tm 4,7–8; 1 Co 9,26; Ph 2,6–11 et Ph 3,20–21 (223–234), puis de 2 P 2,19 (seconde épître de Pierre!); 1 Co 15,33; 15,50; Ga 5,7; 6,7; 5,2–3 et 1 Co 6,1 (237–245). Entre ces deux groupes de citations, Photios, sous la forme d'un sommaire interrogatif-exclamatif, indique différents genres littéraires où se laissent voir ces deux ιδέαι chez Paul: Ἄλλ' ὅς ἐν τῷ γνωμολογεῖν, ἐν τῷ κρίνειν καὶ εὐσταθῶς ἀποφαίνεσθαι, ἐλέγχειν ἔνθα δεῖ καὶ ὡς δεῖ, ἐπιτιμᾶν, διαμαρτύρεσθαι; "*Mais quel homme est-il quand il formule des maximes, quand il juge et énonce de solides avis, quand il réfute là où il faut et comme il faut, quand il critique, quand il proteste?*" (235–237). Cette liste rappelle plusieurs des προοργανάσματα: la maxime (γνώμη), la réfutation (ἀνασκευή), le blâme (ψόγος) et la thèse (θέσις).

39 Cf. en particulier 1 Co 9,26 et Ph 3,20–21. En 1 Co 9,26 (οὕτως τρέχω ὡς οὐκ ἀδήλως, οὕτως πυκτεύω ὡς οὐκ ἀέρα δέρω), le parallélisme étroit entre les deux membres de phrase et les assonances en 'ω' sont à noter. En Ph 3,20–21 (ἡμῶν γὰρ τὸ πολίτευμα ἐν οὐρανοῖς ὑπάρχει, ἐξ οὗ καὶ σωτήρα ἀπεκδεχόμεθα κύριον Ἰησοῦν Χριστόν, ὃς μετασχηματίζει τὸ σῶμα τῆς ταπεινώσεως ἡμῶν, εἰς τὸ γενέσθαι αὐτὸ σύμμορφον τῷ σώματι τῆς δόξης αὐτοῦ), οὐ Photios

μέγεθος chez Paul est conclu par l'évocation de la dignité (ἀξίωμα, 247), *terminus technicus* alternatif du μέγεθος⁴⁰.

Après la καθαρότης, sous-catégorie de la σαφήνεια, et le μέγεθος, deux ιδέαι pour ainsi dire traitées ensemble, Photios passe au caractère (ἥθος) (248–257). Il fait percevoir cette ιδέα à son correspondant en rassemblant quatre citations, où se manifestent tour à tour l'affirmation tranchante du 'je' paulinien (1 Tm 1,15; 1 Co 15,9), l'affection débordante de l'Apôtre pour son disciple Timothée (2 Tm 1,4–5) et son engagement passionné pour l'évangile (Ga 5,12; 1 Co 4,8). On observera bientôt que cette ιδέα est largement mise en œuvre dans un texte de combat comme celui de 2 Co 10–13. Vient ensuite la vivacité (γοργότης ou τάχος) (258–267), immédiatement illustrée par plusieurs citations dont la dernière est tirée d'un catalogue de périssases (cf. 1 Co 4,12–13). Le genre littéraire du catalogue est en effet typique de l'ιδέα de vivacité⁴¹. Cette forme stylistique est également bien présente, on le verra, en 2 Co 10–13⁴². Photios signale enfin la beauté (κάλλος), qu'il montre au moyen de plusieurs passages des lettres (268–283). Puis il conclut ce développement par un éloge de l'excellence du style de Paul (284–297)⁴³.

La classification hermogénienne des ιδέαι, chacune illustrée par une série de citations, structure cette partie de l'exposé de Photios (213–297)⁴⁴. Ce dévelop-

cite le texte byzantin de la Koinè (cf. l'ajout de εἰς τὸ γενέσθαι αὐτὸ), on remarque la κλίμαξ qui anime ces quatre énoncés. Elle part d'une réalité encore en gestation, pour aboutir à sa réalisation entrevue puis dévoilée. On observera bientôt en 2 Co 10–13 les mêmes effets rythmiques, qui contribuent indirectement au μέγεθος (cf. 11,5–7; 12,11–12.19; 13,3–4).

40 Καὶ ἵσον ἐστὶν τὰ τοῦ μεγέθους συλλέγειν καὶ τὰς ἐκείνου συντάξεις εἰς ὁλόκληρον ἀναγινώσκειν, οὕτως αὐτῷ τὸ ἀξίωμα δι' ὅλων κέκραται τῶν λόγων. "Et collectionner les exemples de grandeur revient à lire intégralement ses compositions, tellement la dignité est mêlée à tous ses discours" (245–247).

41 Dans le *Περὶ ιδεῶν λόγου*, Hermogène précise: "Les κῶλα du discours vif (τοῦ λόγου τοῦ γοργοῦ) doivent toujours être brefs" (11,1, 319; trad. PATILLON, 419). Dans la segmentation hermogénienne d'un discours, le κῶλον est l'unité minimale, dotée d'un "sens complet" (σύνθεσις διανοίας). Lorsque le κῶλον totalise moins de dix syllabes, c'est un κόμμα (cf. *Περὶ εὐρέσεως*, IV,4, *Hermogenis opera*, BSGRT (1913), 183–185; trad. PATILLON, *Hermogène. L'art rhétorique*, 291–294). Un catalogue est fait d'une succession de κῶλα brefs (parfois même de κόμματα), dans la mesure où chacun est doté d'un sens complet.

42 Cf. 11,21–29; 12,10.20.

43 Le mot 'ιδέαι' se retrouve à la ligne 284. Signalons par ailleurs que l'ἐπιείκεια, sous-catégorie de l'ἥθος, figure au début de la lettre (21), mais elle n'y est pas évoquée directement au titre d'ιδέα λόγου.

44 Les deux dernières ιδέαι hermogéniennes, la sincérité (ἀλήθεια) et l'habileté (δεινότης), sont omises. On remarque que si les deux premières ιδέαι (σαφήνεια et μέγεθος) sont

pement est un écho de l'ouverture (1), citée plus haut, laquelle avait donc une fonction programmatique.

Photios interpelle alors son lecteur: Σὺ δὲ τί λέγεις; (...) ἔτι σοι μικρολογηθήσεται εἰ σχήματα τὰς ἐπιστολάς αὐτοῦ σχηματίζειν; “*Et toi, que dis-tu? (...) Vas-tu encore mesquinement discuter si des figures donnent forme à ses lettres?*” (298–300). On relève ici la présence du mot σχήμα, qui évoque les *figures de pensée* (σχήματα διανοίας) et les *figures d'élocution* ou de *mots* (σχήματα λέξεως). Conjointement aux ιδέαι λόγου, déjà explorées, et quoique les τρόποι ne soient pas ici nommés, c'est donc l'ensemble des procédés de la λέξις (*elocutio*) que Photios résume, et dont il défend la présence dans les lettres pauliniennes⁴⁵.

Puis Photios suggère à Georgios de se plonger dans la *deuxième partie* de l'éloquence de l'Apôtre: Τί δ' ἄν εἴποις ἐμβαθυνόμενος τῷ ἐτέρῳ μέρει τῆς ἐκείνου περὶ τοὺς λόγους δυνάμεως; “*Et que dirais-tu si tu te plongeais dans la deuxième partie de sa puissance oratoire?*” (302–303). L'expéditeur précise alors son propos:

*Quel homme il est dans l'ordre (τάξιν) des chapitres (ἐν τοῖς κεφαλαίοις), dans la compréhension, quand il introduit, organise, suggère, réplique à une suggestion; comme il est grand dans l'invention (εὗρεσιν) des arguments, la fertilité de ses travaux; comment il est prêt à convaincre et abondant en paraboles, en exemples; comme il est grand par les enthymèmes et dans toute la puissance qui est apparentée à ces qualités-là ...!*⁴⁶.

303–307

Arrêtons-nous sur plusieurs mots de cet énoncé important. Le mot τάξις (303) se réfère à la *dispositio* au sens technique, comme le confirme le participe

traitées ensemble, elles sont aussi illustrées par une *double* série d'exemples (223–234 et 237–245).

45 Il est peu probable ici que le mot σχήμα désigne, au sens hermogénien, l'un des *moyens* permettant la mise en œuvre d'une ιδέα, en particulier un moyen rythmique. La distinction *figures de pensée* (σχήματα διανοίας) et *figures de mots* (σχήματα λέξεως) est analogique de la distinction *méthode exprimant la pensée* (μέθοδος) et *expression avec laquelle est formulée cette pensée* (λέξις) (cf. ci-dessus 241 n. 35, et PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, 220). Les σχήματα sont donc ici de manière globale l'ensemble des moyens produisant les différentes ιδέαι.

46 Οἷος ἐν τοῖς κεφαλαίοις τὴν τάξιν, τὴν σύνεσιν, εἰσάγων, οἰκονομούμενος, ὑποφέρων, ἀνθυποφέρων· ὅσος τῶν ἐπιχειρημάτων τὴν εὗρεσιν, τὸ ἐν ταῖς ἐργασίαις γόνιμον· ὅπως συμπεῖθαι ἔτοιμος καὶ πολὺς παραβολαῖς, παραδείγμασιν· ἡλικίᾳ τοῖς ἐνθυμήμασιν καὶ τὴν ἄλλην τούτοις ἀπασαν συγγενὴ δύναμιν ...

οἰκονομούμενος, qui apparaît peu après (303–304) et qui rappelle l'οἰκονομία, *terminus technicus* alternatif de la τάξις⁴⁷. La τάξις s'applique ici aux κεφάλαια (... ἐν τοῖς κεφαλαίοις τὴν τάξιν ..., 303). Le mot κεφάλαιον désigne le résumé de la *propositio*⁴⁸. Il joue en quelque sorte le rôle d'un titre qui indique la *thématique* du développement organisé selon la *dispositio* rhétorique. Les κεφάλαια sont donc les différents sujets traités par Paul dans ses lettres, comme le confirment les lignes 309–311, où Photios invite son correspondant à se plonger lui-même dans l'étude de trois passages des épîtres⁴⁹. La τάξις est sans doute ici moins l'ordre des chapitres les uns par rapport aux autres que l'ordre *dans* chacun des chapitres, c'est-à-dire la manière dont Paul organise les divers points de son argumentation autour d'une *propositio*⁵⁰.

Conjointement à la τάξις est évoquée l'εὔρεσις (304), c'est-à-dire la capacité de Paul à mettre en œuvre les arguments appropriés. Le terme σύνεσις (303) désigne la compréhension que Paul a des sujets qu'il traite. Les participes εἰσάγων, οἰκονομούμενος, ὑποφέρων et ἀνθυποφέρων (303–304) sont à comprendre comme visant les τόποι de l'argumentation, ainsi que l'explicitent les termes ἐπιχειρήματα (304) et ἐνθυμήματα (306) qui suivent. Les παραβολαί et les παραδείγματα (305–306) en font partie au titre de preuve. Photios vise ici la compétence de Paul pour *trouver* (εὔρεσιν, 304) les bons arguments, pour les mettre en œuvre et, en définitive, pour *convaincre* (συμπείθειν, 305) ses destinataires.

C'est donc par commodité que l'humaniste réunit sous le titre de *deuxième partie* deux aspects distincts du travail rhétorique. C'est une manière de grouper sous un seul titre tout ce qui ne relève pas de la λέξις et qui n'est évoqué que par *prétérition*. En effet Photios ne prend malheureusement ici aucun exemple pour illustrer son propos. Comme il le précise dans la conclusion (312–314), il renonce provisoirement à développer ces points. Un entretien sur ces matières est différé à de prochaines retrouvailles avec Georgios⁵¹.

Si les deux *parties* de la rhétorique, λέξις d'une part, et τάξις et εὔρεσις d'autre part, sont inégalement traitées, elles structurent l'enquête de Photios dans

47 Cf. PERNOT, op. cit., 283; MARTIN, op. cit., 213.

48 Un κεφάλαιον est « die kurze Inhaltsangabe der πρόθεσις » (MARTIN, op. cit., 78).

49 Photios renvoie son destinataire aux chapitres sur les idolothytes (1 Co 8), sur la glossolalie (1 Co 14), et sur les rapports loi/grâce (Rm 3–4).

50 Photios pourrait ici suggérer qu'une lettre de Paul est la juxtaposition de plusieurs petits discours, organisés chacun selon la *dispositio* rhétorique.

51 Εἰ δέ ποτε συνεσόμεθα (συνεσόμεθα δέ, θεῖόν μοι τοῦτο μήνυμα προαγορεύει) τότε πλατύτερον ἢ νῦν περὶ τούτων σοι διαλεξόμεθα. « Si nous nous retrouvons (et nous nous retrouverons, un avertissement divin me le fait savoir), alors pour ton bénéfice nous parlerons plus amplement que maintenant de ces matières » (312–314).

le second volet de sa lettre (213–311). La question des *genres rhétoriques* n'a pour ainsi dire pas de place dans ce cadre. Photios en fait cependant une mention marginale à propos des deux premières ιδέαι (σαφήνεια et μέγεθος). Il signale, par préterition, que Paul “*emprunte des couleurs aux genres délibératif et judiciaire*”⁵². Une lettre de Paul peut donc, selon Photios, mélanger les genres.

Retenons que la lettre n°165 s'achève sur une attente qui a été suscitée mais non satisfaite. Photios a illustré la λέξις par la série des ιδέαι, mais il ne fournit aucun exemple d'identification des différentes parties de la τάξις rhétorique chez Paul. La lettre suivante (n°166) ne comble pas ce vide, car elle reste dans l'univers de la λέξις et étudie, on l'a dit, deux tropes dans les lettres pauliniennes, l'ἔλλειψις et l'ὑπερβατόν.

1.3.2 L'origine de l'éloquence de Paul

D'où vient la compétence rhétorique de Paul? Cette question, on l'a dit, est la première que traite l'exposé de Photios. Même si, dans son préambule (1–9), il recommande à Georgios “*une étude plus laborieuse de ses discours*” (φιλοπονωτέρα περὶ τοὺς ἐκείνου λόγους μελέτη, 4–5), ce n'est pas là qu'il va en premier lieu entraîner son lecteur. Le problème dont se saisit d'abord Photios est de savoir comment Paul, ιδιώτης τῷ λόγῳ, “*profane dans l'art de la parole*” (10 et 19, citation de 2 Co 11,6), a pu être doué d'autant d'éloquence.

La solution de cette énigme est longuement développée dans l'exposé théorique des lignes 10–212. L'éloquence des apôtres en général, et de Paul en particulier, est *innée*⁵³. Leur “*domination oratoire*” (τὸ ἐν λόγοις κράτος, 103 et 152)⁵⁴ est un don de Dieu :

Et si le créateur de la nature lui-même est aussi l'artisan des langues, comment ne s'ensuit-il pas plutôt que les disciples de la Parole aient pratiqué la parole qui convient? (...) Ainsi donc, il n'a pas laissé au nombre des profanes

52 Καὶ οὐπω τοῦτο φημι, ὅτι περ τῷ συμβουλευτικῷ καὶ νομοθετικῷ διαποικίλλεται ... “*Et je ne dis pas encore qu'il emprunte des couleurs aux genres délibératif et judiciaire ...*” (219–220).

53 Le caractère inné de l'éloquence des apôtres et de Paul revient à plusieurs reprises dans l'exposé de Photios. Celui-ci évoque “*la beauté d'une éloquence innée*”, κάλλος ἐμφύτου λόγου (7), “*la franchise de leurs discours, la force, la grâce, la persuasion innée*”, τὴν ἐν λόγοις παρρησίαν, τὴν ἰσχύν, τὴν χάριν, τὴν ἐμφυτον πιθανότητα (118–119). Il applique aux apôtres, de manière proverbiale, un fragment d'Eupolis sur Périclès: ἔστι τις αὐτῶν ἐγκαθημένη τοῖς χειλεσιν ἐμφυτος πειθῶ. “*Car il y a établie sur leurs lèvres une persuasion innée*” (111).

54 On rencontre aussi les expressions κράτος τε λόγων καὶ ἰσχύν, “*puissance et force oratoire*” (9); σοφίαν λόγων καὶ κράτος (...) καὶ δύναμιν, “*sagesse, domination et puissance oratoire*” (169).

*ceux qu'il a pris là, mais (...) de simples profanes il a fait les instituteurs de l'univers, les remplissant de la sagesse divine et céleste, et les rendant insurpassables dans la sagesse humaine là où le besoin s'en faisait sentir*⁵⁵.

45–59

L'éloquence des apôtres n'est donc pas d'origine humaine, mais elle vient de Dieu, en particulier *“lorsque le besoin s'en fait sentir”*, ὅπου χρεία καλεῖ (58–59). C'est une éloquence *improvisée* (αὐτοσχέδιον, 65 et 257). Elle n'est ni possédée ni maîtrisée, mais *donnée* et reçue.

*Mais une grâce agissait d'en haut (χάρις ἄνωθεν ἐνήργει). Moi, je l'affirme plus fort que tout autre, une grâce d'en haut, et non une technique (τέχνη); car ce qui ressortit d'une technique est humain et banal, et ce qui ressortit d'une grâce est céleste et propre aux apôtres*⁵⁶.

88–91

Plus loin, Photios ajoute :

*Nous voyons des pêcheurs soudain devenus orateurs, des hommes qui n'ont pas la technique de l'écriture (γραμμάτων τέχνην οὐκ ἔχοντας) qui répandent la sagesse de leurs lèvres*⁵⁷.

97–99

55 Εἰ δ' ὁ τῆς φύσεως πλάστης αὐτὸς καὶ τῶν γλωσσῶν ὁ τεχνίτης, πῶς οὐκ ἔστιν ἀκόλουθον μᾶλλον τοὺς μαθητὰς τοῦ λόγου τῷ καθήκοντι κεχρησθαι λόγῳ; (...) οὕτως οὖν οὐδ' εἰς ἰδιώτας ἀφήκεν οὕς ἐκεῖθεν προσεῖληφεν, ἀλλ' (...) ἀντὶ ἰδιωτῶν τῆς οἰκουμένης διδασκάλους [ἀπετέλεσεν], τῆς τε θείας καὶ οὐρανίου σοφίας ἐμπλήσας καὶ τῆς ἀνθρωπίνης ὅπου χρεία καλεῖ οὐδὲν ὑστερουμένους ἀποφύνας. Le syntagme σοφία ἀνθρωπίνη (58) désigne ici spécifiquement la *compétence oratoire* des apôtres.

56 Ἀλλὰ χάρις ἄνωθεν ἐνήργει. καὶ γὰρ φημι πάντων μάλιστα, χάρις ἄνωθεν, οὐ τέχνη· τὸ μὲν γὰρ ἐκ τέχνης ἀνθρώπινον καὶ κοινόν, τὸ δ' ἐκ χάριτος οὐράνιον καὶ τῶν ἀποστόλων.

57 Ἀλλοῖς ὁρώμεν ἄφωνοι ῥήτορας, γραμμάτων τέχνην οὐκ ἔχοντας καὶ σοφίαν χειλέων προχέοντας. Peu après, on retrouve la même idée : οὐ γὰρ ἰδιωτικὰ ὁ ἰδιώτης, ἀλλὰ σοφίας ῥήματα φθέγγεται, οὐδ' ὥς ἀγράμματος βάρβαρα, ἀλλ' ὥς διὰ πάσης τέχνης ἐλάσας κεχαριτωμένα καὶ εὐσημα. *“Le profane ne prononce pas des paroles de profane, mais des paroles de sagesse, et il ne prononce pas, comme un illettré qu'il est, des barbarismes, mais comme un homme qui a progressé dans tout l'art du langage, des paroles remplies de grâce et chargées de signification”* (108–111). Faisant ensuite allusion (156–164) à la plaidoirie que Paul oppose au réquisitoire de l'orateur Tertullus (cf. les événements d'Éphèse racontés en Ac 24), Photios oppose celui qui a été *“préparé par son métier et son salaire”* (τὸν οὕτω τῇ τέχνῃ καὶ τῷ μισθῷ παρεσκευασμένον, 157), c'est-à-dire Tertullus, et Paul, rempli de la sagesse et de la grâce *“d'en*

En bref, c'est l'éloquence de Dieu davantage que celle des hommes. Pour Paul en particulier, Photios est plus clair encore. Tant la *théologie* du Tarsiate que sa *rhétorique* proviennent de Dieu. Paul est ὁ ἀριστεύς, "l'homme excellent" (151 et 165), "l'homme véritablement sage dans toutes les choses divines et humaines, grâce à la sagesse et à la grâce qui évidemment lui étaient fournies d'en haut" (157–158)⁵⁸.

L'origine divine de la rhétorique paulinienne donne à celle-ci un statut particulier, et en quelque sorte irréductible à la rhétorique mondaine. Elle n'imité ni celle de Platon, ni celle d'Épicure, ni celle d'aucun autre :

*Je ne considérerais, quant à moi, le merveilleux Paul comme l'imitateur d'aucun de ces deux hommes [Platon et Épicure] pour son éloquence, ni de quelque autre de tel, il s'en faut de beaucoup, non plus que pour ses actions et pour sa majesté*⁵⁹.

198–200

Ces affirmations sont reprises dans la conclusion du développement sur les ἰδέαι. La rhétorique paulinienne peut être imitée, mais elle ne procède de l'imitation d'aucun modèle, en particulier païen :

L'empreinte des lettres du grand Paul (...) mérite de remplir le rôle d'archétype et d'exemple, et d'être enviée, mais il n'est pas juste qu'elle soit assignée à l'imitation des autres, du moins pour des lecteurs sages. En effet, il n'est

haut" (158, cf. note suivante). Paul mit Tertullus en déroute et "le couvrit de honte avec son métier même et sa pratique mercenaire" (καταισχύνας αὐτῇ τέχνῃ καὶ μισθαρινίᾳ, 159–160). L'exposé de Photios joue manifestement sur l'ambivalence du mot τέχνη (*technique, exercice, métier*, mais aussi *art, habileté*). On peut parler certes d'une τέχνη rhétorique des apôtres, et de Paul en particulier, mais elle ne résulte ni d'un exercice ni d'un apprentissage. C'est un *art* qui est don de la grâce et qui surpasse la τέχνη ρητορική humaine.

58 Ἀλλ' ὁ γε σοφὸς τῷ ὄντι Παῦλος ὅσα τε θεῖα καὶ ὅσα ἀνθρώπινα (...) διὰ τῆς ἀνωθεν δηλονότι χορηγομένης αὐτῷ σοφίας καὶ χάριτος ... (157–158). La position de Photios sur la formation scolaire de Paul est on ne peut plus claire: ἄρ' οὖν ἐνδεῖ τινος τῶν περὶ ταῦτα τὸν βίον ὅλον κατατριψάντων ὁ μὴδὲ μέχρι τῶν ὀνομάτων οἶμαι τῆς ἐπιμελείας αὐτῶν ἀνασχόμενος, ἀλλ' αὐτοσχέδιον ἔχων τὴν γλώτταν ῥήτορα; "Est-ce qu'il est inférieur à l'un de ceux qui ont consacré toute leur vie à cela, l'homme qui n'a, je crois, pas même supporté l'étude des mots eux-mêmes, mais qui avait en sa langue un orateur improvisateur?" (255–257).

59 Ὡν οὐδετέρου μιμητὴν εἰς λόγους, οὐδ' εἴ τις τοιοῦτος ἕτερος, τὸν θαυμάσιον Παῦλον, οὐδὲ πολλοὺ δεῖ, ὥσπερ οὐδ' εἰς πράξεις οὐδ' εἰς σέβας θεῖην ἂν ἔγωγε.

*pas facile de trouver le modèle qu'il aurait copié; car les mots de Paul ne sont pas le fruit d'un exercice mais d'une inspiration surnaturelle*⁶⁰.

284–289

Pour finir, Photios voit dans l'événement de Damas, allusivement évoqué, la clé de l'éloquence divine donnée à Paul :

*Cela, c'est un bref éclat de l'éclair effrayant venu d'en haut, répercuté par les lèvres de l'apôtre, (...) sagesse qui s'écoule d'une langue profane, règle d'éloquence qui sort d'une bouche non exercée, art rhétorique qui sort de lèvres non instruites*⁶¹.

291–297

1.3.3 Bilan : situation paradoxale de la rhétorique paulinienne

Dressons le bilan de ce parcours. Photios met la rhétorique paulinienne dans une situation paradoxale. Certes, il la décrit avec les catégories antiques, en particulier relativement à la λέξις, à la τάξις et à l'εὔρεσις. Mais elle apparaît bien au-dessus de ces catégories avec lesquelles pourtant il la mesure.

D'une part, en effet, Photios affirme la présence d'une τάξις dans le discours épistolaire de Paul. Il y reconnaît le déploiement d'une argumentation issue de l'εὔρεσις ainsi qu'une soigneuse mise en forme quant à la λέξις. Mais, d'autre part, il ne s'agit pas là de tâches réellement accomplies par le rhéteur Paul. C'est une éloquence qui lui a été donnée (45–59). Nulle *technique* (τέχνη) n'y fut à l'œuvre. Une *grâce* (χάρις) a agi (ἐνήργει) (88–91). Paul ne s'est pas consacré à l'étude des mots eux-mêmes (256). Ses discours ne sont pas le fruit d'un travail (μελέτη), mais d'une inspiration (ἐπίπνοια) (284–289). C'est au point que si l'éloquence de Paul peut être imitée, elle n'est elle-même l'imitation d'aucun modèle (198–200). On peut parler chez Paul d'une τέχνη ῥητορείας (297), mais elle ne peut guère être comparée à la τέχνη du métier d'orateur. Les termes

60 Ὅ τῶν ἐπιστολῶν τοῦ μεγάλου Παύλου χαρακτήρ (...) ἀρχετύπου καὶ παραδείγματος λόγον ἐπέχειν καὶ ζηλοῦσθαι ἄξιος, ἀλλὰ μὴ πρὸς ἐτέρων μίμησιν ἀναγεγράφθαι τοῖς γε σωφρονουσίν ἐστιν δίκαιος. οὐδὲ γὰρ οὐδὲ ῥᾶδιον εὐρεῖν ὃν εἰκονίσειεν· ἐπεὶ μὴδὲ μελέτης καρπός, ἀλλ' ἐπιπνοίας ὑπερφουῶς τὰ Παύλου ῥήματα.

61 Τοῦτο τῆς ἀνωθεν φοβερᾶς ἀστραπῆς βραχεῖά τις λαμπηδών, τῶν ἀποστολικῶν χειλέων ἀποπάλλουσα, (...) ἐξ ἰδιωτικῆς γλώττης στάζουσα σοφία, ἐξ ἀμελετήτου στόματος κανὼν εὐγλωττίας, ἐξ ἀμαθῶν χειλέων τέχνη ῥητορείας. On remarque ici une nouvelle émergence du mot τέχνη dont Photios avait pourtant exclu la présence chez Paul (cf. 88–91). Voir *supra*, 247 n. 56. Il y a bien chez Paul une τέχνη ῥητορείας. Mais c'est un *art* qui ne résulte pas d'un exercice ni ne s'inspire des modèles païens. Il est tout entier donné *d'en haut*, ἀνωθεν (291).

techniques λέξις, τάξις et εὔρεσις ne paraissent donc pas recouvrir chez Paul exactement les mêmes réalités que dans les manuels de rhétorique⁶².

La rhétorique paulinienne est dans une situation de radicale altérité et est à situer bien au-dessus de la rhétorique des manuels. “*Et pourquoi entreprendrait-on de mesurer les étendues marines avec des gouttes ?*” (268), s’écrit Photios à propos de l’éloquence de Paul⁶³. Si les catégories gréco-romaines permettent certes d’accéder à une certaine intelligibilité du discours de Paul, elles ne sauraient l’épuiser. Selon l’aveu de Photios lui-même, elles s’avèrent en définitive incapables de rendre compte de la richesse de son message. L’objet mesuré demeure étranger aux catégories utilisées pour le mesurer, car il est avant tout un écho, communiqué par la bouche de l’Apôtre, d’un langage venu d’en haut (291–292). En bref, les catégories rhétoriques permettent une première saisie, une première réception du texte, mais elles semblent infirmes et inadéquates pour rejoindre et épuiser son *sens*.

De manière inattendue, l’exposé de Photios établit donc un écart entre la rhétorique de Paul et la rhétorique antique. On peut parler, certes, de rhétorique paulinienne. On peut même se servir des catégories de la rhétorique gréco-romaine pour tenter de la décrire. Mais l’éloquence de Paul lui demeure irréductible.

La clé de ce paradoxe se trouve dans une *théologie* de la rhétorique paulinienne, qui constitue en définitive la trame de fond de l’exposé de Photios. C’est dans une perspective théologique que l’éloquence de Paul, selon Photios, trouve sa vraie dimension, car, en définitive, cette éloquence vient de Dieu. Photios se sert donc des catégories gréco-romaines pour introduire son lecteur dans la rhétorique paulinienne, mais il l’invite en même temps à dépasser ces

62 Photios souligne un écart très net entre l’éloquence de Paul et celle des orateurs païens. Le fragment d’Eupolis sur l’éloquence de Périclès, appliqué par Photios à l’éloquence des apôtres (cf. 111; voir *supra*, 246 n. 53), ne signifie pas que Photios considère l’éloquence de Périclès, ni celle de Démosthène, comme un don divin. Au contraire, la description que, dans la première partie de la lettre, Photios fait de la sagesse des hommes (cf. 10–44), qualifiée de *folies* (τὰ μωρὰ ταῦτα, 35; avec une allusion à 1 Co 1,20; 3,19), ainsi que l’exemple de l’orateur Tertullus d’Éphèse (cf. 156–164), qui, face à l’éloquence de Paul, se retrouve “*couvert de honte avec son métier*” (159–160), suggèrent clairement la distinction fondamentale que Photios établit entre l’éloquence de Paul, don de Dieu, et l’éloquence des orateurs païens, œuvre purement humaine, même si l’une et l’autre sont appelées τέχνη ῥητορείας, et même si Photios utilise le système hermogénien des ἰδέαι λόγου pour convaincre son destinataire de la valeur rhétorique des lettres pauliniennes.

63 Καὶ τί ἂν τις πελάγη θαλάσσης σταλαγμοῖς μετρεῖν ἐπιχειροίη; (268). Les étendues marines sont celles de la sagesse de Paul (τὴν Παύλου σοφίαν, 269), c’est-à-dire, dans le contexte, celles de son *éloquence*.

catégories et à accéder à une lecture *théologique*. En ce sens, Photios suggère un chemin de sortie du “tout rhétorique” chez Paul. Il n’est d’ailleurs pas anodin que l’humaniste byzantin ait privilégié l’étude des ἰδέαι, au détriment de celle de la τάξις et de l’εὐρεσις. Les ἰδέαι ont en effet un statut ontologique et sont dotées d’une universalité, qui va bien au-delà de leur réalisation linguistique dans un discours⁶⁴. En affirmant qu’il n’y a “personne pour imiter (Paul) dans l’art de se rendre éclatant et de parler brillamment” (222–223), Photios attribue à l’éloquence du Tarsiate une *grandeur* qui en définitive a quitté l’orbite du système rhétorique ordinaire. Or précisément les ἰδέαι ont ceci de commode qu’elles peuvent encore mesurer la démesure.

Nous avons justifié plus haut, à l’aide d’arguments *littéraires*, une utilisation restreinte des catégories rhétoriques pour l’interprétation des lettres de Paul. L’exposé de Photios rejoint cette perspective par un autre chemin, en particulier en mettant en valeur la portée *théologique* des discours de l’Apôtre. Nous aurons bientôt l’occasion de constater combien la théologie est à l’œuvre dans l’argumentation de 2 Co 10–13.

Notons aussi que Photios suggère là, de manière *positive*, un programme de recherche. Prendre des distances par rapport au “tout rhétorique” ne constituait pas en effet un programme mais plutôt une absence de programme. Il nous faudra donc honorer l’originalité – en particulier *théologique* – de l’éloquence paulinienne, comme nous y invite Photios, et également tenir compte, on l’a déjà dit, de la spécificité du genre épistolaire. Tels sont les premiers linéaments de notre programme de recherche, dont il convient maintenant de préciser plus concrètement la perspective⁶⁵.

64 Voir les remarques de PATILLON, *La théorie du discours chez Hermogène le Rhéteur*, 212–219.

65 Il ne s’agit pas de nier l’existence de la rhétorique paulinienne, mais d’ajuster l’instrument pour la bien mesurer. PERNOT (*The Rhetoric of Religion*, 327–346, en particulier 328–333) a souligné que tout langage relève d’une certaine forme de rhétorique, et en particulier le langage religieux, tant païen (sur les dieux, ou aux dieux) que chrétien (sur Dieu, ou à Dieu). Le discours religieux, quel qu’il soit, n’échappe pas à la forme et au conditionnement rhétoriques. Cependant, à chaque type de discours (discours prophétique, oraculaire, hymnique, extatique, discours de la prière, etc.) correspond une forme de rhétorique, qu’il convient d’identifier, c’est-à-dire « a kind of rhetoric (...), which will not be a mere transposition of judicial, deliberative and epideictic categories, but a form of discourse *sui generis*, characterized by structures, arguments, stylistic forms, and an *actio* of its own » (PERNOT, op. cit., 333). La lettre paulinienne a donc aussi sa rhétorique *sui generis*, dont l’identification requiert notamment la prise en compte de la forme épistolaire et l’attention aux arguments de nature théologique.

2 Perspective de la recherche

Indiquons d'abord sommairement comment se présente le texte de 2 Co 10–13. Nous exposerons ensuite la manière dont nous nous en approcherons. Puis nous donnerons une première définition de ce qu'on a appelé *analyse de la structure et de l'argumentation*.

2.1 *Un premier aperçu du texte*

Descendre d'emblée nos quatre chapitres comme une apologie personnelle de Paul et une défense de la légitimité de sa mission ne saurait constituer un *a priori* à sa lecture. En effet, c'est bien ainsi que le texte apparaît au premier abord. Il s'ouvre avec emphase avec le nom de son expéditeur (αὐτὸς δὲ ἐγὼ Παῦλος ... 10,1) et se poursuit presque en totalité avec la mention récurrente de sa personne, soit comme pronom, soit comme sujet d'un verbe à la première personne (du singulier ou du pluriel). Paul a été mis en difficulté par des adversaires et sa crédibilité a été contestée. Le lecteur remarque d'emblée la double évocation des *super-apôtres* (οἱ ὑπερλίαν ἀπόστολοι), ainsi que la conviction de Paul, énoncée par deux fois, de ne leur être en rien inférieur (11,5; 12,11). Le texte comporte également la double émergence du mot ἐξουσία au début (10,8) et à la fin (13,10) du billet. On peut encore relever l'autre inclusion qu'effectuent sur ces chapitres les mots de la famille de δοκιμή⁶⁶. Ces faits textuels, immédiatement constatables, ne sont pas nécessairement structurants, du moins il est trop tôt encore pour le dire. Mais ils montrent que cette épître se veut en large partie une réponse à un problème qui a remis en question la crédibilité et l'autorité personnelles de l'homme de Tarse.

D'une manière générale, on ne doit pas oublier qu'à la différence du contexte de création littéraire de la correspondance de Plinie le Jeune, de Sénèque et de Libanios, la rédaction des lettres de Paul a souvent été provoquée par des situations de crise, dans le but de les surmonter. Paul n'écrit pas pour faire une œuvre littéraire. Il est manifeste en 2 Co 10–13 que Paul se saisit d'une situation critique et problématique, et, par le *medium* de la lettre, propose à distance une réponse, ou un ensemble de réponses⁶⁷.

66 L'adjectif δοκιμος figure au début du texte, en 10,18. Dans le dernier chapitre, cet adjectif réapparaît (13,7), accompagné de son antonyme ἀδοκιμος (13,6.7), du verbe δοκιμάζω (13,5) et du terme δοκιμή (13,3).

67 Le contexte conflictuel de création littéraire des lettres de Paul a été souligné par BARBAGLIO, *Les lettres de Paul: contexte de création et modalité de communication de sa théologie*, 69–80.

Mais c'est le texte de la lettre, c'est-à-dire la réponse de Paul, qui retiendra d'abord notre attention, et non le problème qui l'a provoquée. Expliquons cette perspective et cette approche.

2.2 *Une attention au texte plus qu'à l'histoire sous-jacente*

Notre lettre s'insère étroitement à l'intérieur d'une *histoire* de laquelle elle jaillit et qu'elle poursuit à sa manière. *Épître* et *histoire* ont partie liée. Paul a été contesté et, à cette contestation, il a répondu par une épître. L'objet et les circonstances de cette contestation étaient connus des destinataires. Ceux-ci ont été plongés au cœur des différentes péripéties de la crise. Mais ces faits historiques ne nous sont plus directement accessibles aujourd'hui. Ils font partie des *sous-entendus* du texte, dont le genre épistolaire est riche par excellence⁶⁸. En conséquence, l'accent de la recherche sera mis sur la réponse, c'est-à-dire sur le texte, plus que sur la situation historique qui l'a provoquée. Nous porterons notre attention en premier lieu sur la solution proposée par l'Apôtre, et non sur le problème initial. Ainsi, au lieu de faire une enquête sur l'identité de ces *super-apôtres* ou sur la teneur des reproches qui, par eux ou par d'autres, ont été adressés à Paul, ou encore sur la genèse historique de la crise, nous nous concentrerons *en premier lieu* sur ce que le texte propose pour la dépasser. Il ne s'agit pas d'ignorer les questionnements qui relèvent de la *Religionsgeschichte*. Ceux-ci ne sont pas dépourvus d'intérêt et ne seront donc pas entièrement ignorés, mais ils ne constitueront pas le but premier de la recherche. Il s'agira d'abord de se mettre à l'écoute du texte de Paul. L'examen de la situation historique sera différé au terme de l'analyse, afin que celle-ci ne soit pas préconditionnée par des représentations et des reconstructions, en partie hypothétiques. Dans cette perspective, l'attention privilégiée au texte prendra la forme d'une étude de sa construction et de sa composition, ou, en d'autres termes, de sa structure et de son argumentation.

68 «La lettre n'est qu'une moitié de discours dont il faut reconstruire tout l'historique, c'est-à-dire le *péritexte*. L'épistolaire se fonde sur le sous-entendu. Comme la conversation familière (...) [son] modèle, la communication épistolaire multiplie les allusions, les références tacites, les références implicites» (BURNET, *Ambigüités*, 475; j'ai corrigé ici un probable *lapsus* de BURNET, qui avait écrit: «Comme la conversation familière, dont elle est le modèle, la communication épistolaire ...»; '*elle*' est mis ici de manière proleptique pour "la communication épistolaire", et non pour "la conversation familière"; l'affirmation, comme telle, ne se conçoit guère et procède sans doute d'une inadvertance). Les éléments narratifs qu'une lettre contient ou évoque ne sont le plus souvent qu'«un doigt pointé vers un souvenir, qu'il n'est pas besoin d'explicitier» (BURNET, loc. cit.).

2.3 Analyse de la structure et de l'argumentation : première approche de la méthode

Cette méthode a déjà été développée et mise en œuvre par François FRAIZY sur plusieurs passages des évangiles synoptiques et des épîtres pauliniennes, en particulier sur 1 Co 1–4 et 1 Co 8–10. Je voudrais ici tenter son application aux quatre derniers chapitres de 2 Co⁶⁹.

Il s'agit de mettre en évidence la *composition* du texte et sa *cohérence*, et ainsi d'accéder à son *contenu* et de comprendre son *message*. D'un point de vue méthodologique, l'interprétation d'un texte s'appuie en effet sur les résultats de l'analyse de son organisation et de sa composition. Autant que celui d'un discours, le *contenu* d'une lettre est essentiellement déterminé par l'*organisation* de ses énoncés. Il s'agit donc de voir, sur le plan de la structure conceptuelle et de l'argumentation d'abord, et secondairement sur celui du style, comment est *composée* cette épître. On observera la manière dont sont construits les énoncés. Ils seront examinés en eux-mêmes et dans les liens qu'ils tissent les uns avec les autres. On peut d'emblée, dans notre texte, relever la fréquence des conjonctions et particules γάρ, ὅτι, ἵνα et ἀλλά, qui autorise à conjecturer la présence d'une *argumentation*⁷⁰. Dans ce tissu argumentatif, l'attention à la *hiérarchie* des énoncés les uns par rapport aux autres, c'est-à-dire à l'enchaînement de la pensée, est essentielle. On tiendra compte aussi de la *nature* de l'argumentation développée – que celle-ci soit *symbolique* (théologique, métaphorique, codée), ou *non-symbolique* (réelle, concrète, historique).

69 Cf. FRAIZY, *Service pastoral et enseignement théologique. La manière de procéder de Paul à la lumière de 1 Co 1,10–4,21*, 403–424. Cet article est une présentation résumée d'une étude plus ample et plus détaillée sur 1 Co 1–4, intitulée *Paul inséparablement pasteur et théologien. Le mode d'argumentation de l'Apôtre en 1 Co 1,10–4,21* (à paraître). Je remercie vivement François FRAIZY de m'avoir initié à cette méthode et de m'avoir guidé dans son application au texte difficile de 2 Co 10–13.

70 On rencontre trente occurrences de γάρ (10,3.4.8.12.14(2×).18; 11,2(2×).4.5.9.13.14.19.20; 12,6(2×).9.10.11(2×).13.14(2×).20; 13,4(2×).8.9), quinze de ὅτι (10,7.10.11; 11,7.10.11.21.31; 12,4.13.19; 13,2.5.6(2×)), dont quatre ont un sens causal (10,10; 11,7.11.21) et onze un sens complétif. Le texte contient treize fois ἵνα (11,7.12(2×).16; 12,7.8.9; 13,7(2×)) dont trois fois combinée avec la négation ἵνα μή (10,9; 12,7(2×); 13,10). On trouve aussi deux fois la seule conjonction μή au sens de finalité avec négation (11,16; 12,6). On rencontre encore deux fois διό (12,7.10), deux fois οὖν (11,15; 12,9), deux fois ἐπεὶ (11,18; 13,3), une fois διὰ τοῦτο (13,10). La particule adversative ἀλλά apparaît seize fois (10,4.12.13.18; 11,1.6(2×).17; 12,14(2×).16; 13,3.4(2×).7.8). Sur 1459 mots, le texte comporte donc 82 conjonctions, particules, ou groupes de particules susceptibles d'être dotés d'une signification argumentative, sans compter les vingt-et-une occurrences de la particule δέ (10,1(×2).2.10.13.15.17; 11,3.6.12.16; 12,1.5.6.15.16.19; 13,6.7(×2).9).

Mais le registre argumentatif ne se situe pas au niveau du seul λόγος et des démonstrations que celui-ci apporte. Les *preuves techniques* (πίστεις ἔντεχνοι) proviennent aussi du caractère du locuteur (ῥήθος), tel qu'il se manifeste dans le discours, et des dispositions dans lesquelles il met les auditeurs/destinataires (πάθος)⁷¹. ῥήθος et πάθος se laissent saisir notamment à travers les procédés stylistiques mis en œuvre, c'est-à-dire à travers la λέξις. On y sera donc vigilant, en particulier en observant les *formes stylistiques* (ἰδέαι λόγου), à l'aide des critères hermogénien exposés dans le *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, comme l'avait fait Photios⁷². La prise en compte des genres littéraires (*Gattungen*) est pareillement un aspect essentiel, car le *contenu* est inséparable de la *forme*. Cette recherche, orientée vers ce que l'on peut appeler la *stylistique textuelle* de la lettre, permettra de mettre en évidence le *message* du texte et la *manière* dont il le communique⁷³.

71 La rhétorique antique distingue en effet deux catégories de preuves, les preuves extérieures à l'art (πίστεις ἄτεχνοι), qui ne sont pas créées par l'orateur mais préexistent (témoignages, aveux, documents, etc.), et les preuves ressortissant à l'art (πίστεις ἔντεχνοι), dites *preuves techniques*, c'est-à-dire élaborées par l'orateur. Parmi ces dernières, il y a d'abord le discours lui-même, le λόγος. Mais il y a aussi le caractère de l'orateur, l'ῥήθος, tel qu'il se manifeste dans le discours (c'est une preuve proprement dite seulement si le locuteur apparaît, à travers le discours, honnête et digne de foi). Il s'agit enfin des dispositions dans lesquelles l'orateur met les auditeurs, le πάθος, c'est-à-dire les passions qu'il leur inspire (cf. PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, 288–289; ARISTOTE, *Rhét.*, I, 2; QUINTILIEN, *Inst.*, 5,1).

72 Cf. *supra*, 241 n. 34.

73 FRAIZY considère qu'il s'agit là d'« une approche de type stylistique » (*Service pastoral et enseignement théologique*, 408 n. 8), mais ne lui a pas donné de désignation plus précise. Je propose, pour désigner cette approche, l'appellation de *stylistique textuelle*. Le substantif *stylistique* désigne ici l'étude scientifique du style, de ses procédés et de ses effets. Dans la perspective de la présente recherche, le qualificatif *textuelle*, qui lui est ajouté, veut traduire l'idée que ce ne sont pas seulement les mots et les syntagmes du texte qui, pris isolément, sont expressifs du style – et donc du sens – du texte, mais que c'est la prise en compte de la *totalité textuelle* qui, considérée comme *style*, permet d'accéder à son sens. Les mots de JOHANSON, au seuil de son commentaire de 1 Th, me semblent bien traduire ce choix méthodologique. Cet auteur écarte l'utilisation des *genres* et de la *dispositio* rhétoriques pour explorer le texte de Paul. Il préconise plutôt « a sufficiently rigorous and concerted text-centered analysis, that makes explicit how the various smaller and larger textual entities function interactively in serving to achieve the overall communicative function(s) of the text » (ID., *To All the Brethren*, 6, cité par CLASSEN, *Kann die rhetorische Theorie*, 150). La prise en compte de la totalité textuelle fera l'objet d'un traitement spécial lorsque nous aborderons la question de l'*agencement du développement* (cf. *infra*, 486–519).

La première étape de la recherche consiste à décomposer le texte en ses énoncés fondamentaux et élémentaires. Il s'agit de la mise en page structurée du texte. Cette disposition, qu'on va maintenant présenter, a pour but de rendre plus accessible son *organisation*.

Présentation structurée du texte

Le texte grec de la quatrième édition du *Greek New Testament* constitue notre point de départ¹. Les quatre chapitres de 2 Co 10–13 ont été mis en page selon une disposition particulière, qui figure dans les *Annexes*, aux pages 598–612 (pages paires). Le texte y est présenté de manière continue et suivie, sans titre ou sous-titre, ni chiffre des chapitres et versets. Ceux-ci ont été décalés dans la marge, afin que la lecture ne soit pas influencée par ces coupures, vestiges en partie arbitraires de l'histoire.

D'autres coupures ont été mises en œuvre, rendues visibles par les passages à la ligne. Le texte est décomposé de cette manière en petites unités, qui résultent de l'application de deux critères conjoints. Exposons ces deux critères. On expliquera ensuite le rôle de cette présentation pour l'exégèse ultérieure du texte.

1 Critères de mise en page

Deux critères conjoints sont à la base de cette mise en page, le critère *propositional*, et le critère *syntagmatique*.

1 Cf. *GNT*⁴ (1993⁴), 6^{ème} tirage en 2002. L'établissement du texte sera considéré comme une question acquise. Je m'en remets aux choix effectués par cette édition parmi les variantes possibles en 10,12–13; 11,3; 12,15 et 13,4. Je retiens aussi la ponctuation du texte de cette édition. Pour la mise en page, la ponctuation ne joue toutefois qu'un rôle indicatif. D'une manière générale, pour l'interprétation du texte, la plupart des variantes dans la ponctuation n'ont souvent qu'une incidence mineure – à l'exception des points d'interrogation. Le texte de 2 Co 10–13 ne présente pas de difficultés sous cet aspect. L'Antiquité a largement ignoré les signes de ponctuation. S'ils ne sont pas inconnus dans les anciens manuscrits jusqu'au 7^{ème} siècle, ils restent fort rudimentaires. Les autographes du Nouveau Testament, comme tous les documents de cette époque, ne comportaient ni accentuation, ni ponctuation, ni séparation de mots. Les premières copies ne comportaient pas d'espace entre les mots (*scriptio continua*). La ponctuation y était exceptionnelle. Il faut attendre le 9^{ème} siècle pour trouver une séparation méthodique et constante entre les parties du discours. Ce fut le résultat du travail de translittération (passage de l'onziale à la minuscule littéraire), qui eut lieu pour les manuscrits grecs lors de la Renaissance byzantine (9^{ème}–10^{ème} siècles). Pour l'histoire du texte manuscrit du Nouveau Testament, et en particulier de la ponctuation, voir VAGANAY, *Critique textuelle du NT*, 26–27; 91 et 138; REYNOLDS–WILSON, *D'Homère à Érasme*, 3 et 168–171; ROMANIUK, *Exégèse du Nouveau Testament et ponctuation*, 195–209.

1.1 *Le critère propositionnel*

Le premier critère mis en œuvre pour faire apparaître la structure est celui de la proposition, c'est-à-dire de l'unité syntaxique autosuffisante. Au début de chaque nouvelle proposition – que celle-ci soit principale, coordonnée, subordonnée ou juxtaposée – est effectué un passage à la ligne. Une proposition coordonnée ou subordonnée commence par le mot qui l'introduit (conjonction de coordination, de subordination, pronom relatif). Par ce critère est mis en valeur le *verbe*, spécialement le verbe conjugué à un mode personnel, du moins quand il est exprimé².

1.2 *Le critère syntagmatique*

À ce critère est associé celui du *syntagme*, ou celui de la plus petite unité de sens. Une proposition, divisée par ce critère, peut ainsi être répartie sur plusieurs lignes. Sous la désignation de *syntagme*, il peut s'agir d'une préposition et de son régime, de chacune des deux parties d'une antithèse ou d'une opposition, d'un groupe nominal, d'un participe accompagné de ses compléments, ou encore d'un élément d'une liste ou d'un catalogue. Le critère de la proposition pourrait en effet faire subir à cette mise en page un tassement qui empêcherait de distinguer les différentes scansions à l'intérieur d'une même proposition. Autrement dit, en évitant d'accumuler sur une même ligne les différents syntagmes d'une même proposition, on pourra mettre en évidence d'autres aspects du rythme du texte (parallélismes, antithèses et répétitions), qui lui donnent parfois une respiration et un mouvement qui le marquent au moins aussi fortement que les césures de la proposition grammaticale proprement dite.

Dans tous ces cas, après chaque syntagme est effectué un passage à la ligne³. Un retrait par rapport à la marge a été alors ajouté, afin d'indiquer que du point de vue propositionnel le syntagme dépend de ce qui précède. Pour souligner la dépendance syntaxique de plusieurs syntagmes successifs, répartis sur plusieurs lignes, on a observé un retrait croissant d'une ligne à l'autre, simple, double ou triple selon les cas (cf. 10,4–5; 11,17.23; 12,2–3.10). Un retrait est aussi introduit pour mettre en évidence le statut énonciatif spécifique des citations au style direct (cf. 10,10; 12,9). On a parfois, sur une même ligne, décalé ou

2 Le verbe est parfois sous-entendu, comme en 10,4.10.

3 Par exemple : εἴτε ..., | εἴτε ... (12,2–3) (la barre verticale [|] indique un passage à la ligne). Les antithèses, les oppositions et les parallélismes ont été répartis sur deux lignes au moins. On a ainsi divisé en deux membres les expressions comme : [οὐ(κ)] ..., | ἀλλά/ (...) δὲ ... (cf. 10,12; 11,17; 13,3–4).

espacé les mots, afin que d'une ligne à l'autre se superposent des reprises de terme ou qu'apparaissent plus visiblement des correspondances, des répétitions et des parallélismes (cf. 11,1.7.9.29; 13,2–3.10). En dehors de ces cas particuliers, les propositions – indépendantes, principales et subordonnées, identifiées par le premier critère – seront toujours alignées à gauche.

Toutefois, pour éviter un émiettement du texte, le critère syntagmatique n'a pas été appliqué au genre littéraire du *catalogue*, fréquent chez Paul. En 11,26–27; 12,10 et 12,20 par exemple, des *listes* rythment le texte, parfois avec une amplification en forme de *κλίμαξ*. On n'a pas toujours attribué une ligne distincte à chaque élément de ces listes. On les a au contraire regroupés par groupes binaires ou ternaires, en fonction de critères littéraires (par exemple la particule *καί*) et/ou objectifs (relatifs au contenu), qui seront justifiés ultérieurement dans l'analyse⁴.

En bref, cette mise en page est en quelque sorte une présentation *stichométrée* du texte, c'est-à-dire une segmentation en *στίχοι*, dont la contrainte n'est pas d'abord, comme dans les anciens manuscrits, la largeur des feuillets. Elle est organisée avant tout par les critères littéraires qu'on vient d'exposer. Il est par ailleurs à noter qu'une telle mise en page rejoint largement la segmentation hermogénienne d'un texte en *κῶλα* et *κόμματα*⁵. On remarque que le texte de Paul se prête facilement à une telle segmentation. En effet, les propositions (indépendantes, principales et subordonnées) sont brèves, du moins la plupart

4 Ajoutons que, en quelques passages, pour éviter un émiettement du texte, le critère de la proposition n'a pas été systématiquement appliqué. Par exemple, en 10,10, la courte proposition en incise *φησὶν* n'est pas séparée de la citation au style direct. En 11,12, la subordonnée relative *ἐν ᾧ καυχῶνται* est laissée à l'intérieur de la proposition finale.

5 À côté des notions de *περίοδος* (qui expose une pensée achevée) et de *πνεῦμα* (qui est proféré d'un seul débit de voix par l'orateur), la théorie hermogénienne du discours distingue également le *κῶλον* et le *κόμμα*. Ce sont, on l'a déjà signalé, les unités textuelles minimales, dotées d'un *sens complet* (*σύνθεσις διανοίας*) (cf. *supra*, 243 n. 41). *Κόμμα* et *κῶλον* diffèrent par la dimension. La frontière entre les deux n'est toutefois pas nette. La mesure du *κόμμα* va de quatre à six syllabes, celle du *κῶλον* de dix à quinze. Au-delà de dix-sept syllabes, on a un *κῶλον prolongé* (*σχοινωτενές κῶλον*). L'exemple tiré de Démosthène, que fournit le traité hermogénien, est à relever. La segmentation mise en œuvre ici pour 2 Co 10–13 lui correspond assez bien. La séquence de Démosthène (*Sur la couronne*, 18,71), citée par Hermogène, est considérée comme une portion de *πνεῦμα*. Elle est composée de six stiques. En fonction du nombre de syllabes, ces stiques, organisés chacun autour d'un participe, sont respectivement des *κῶλα* ou bien des *κόμματα* (cf. Hermogène, *Περὶ εὐρέσεως*, IV,4, BSGRT, 184; trad. PATILLON, 293). Dans le texte de Paul toutefois, on a parfois regroupé plusieurs *κόμματα* en un seul *στίχος*, en particulier dans le cas des listes, comme on l'a dit.

d'entre elles. Le texte est donc doté d'une certaine homogénéité, où se fait jour l'idée de *pureté* (καθαρότης), que Photios apercevait notamment dans la "*bonne mesure des périodes*" (συμμετρία περιόδων). Cette homogénéité n'est cependant qu'une apparence de *pureté*, car le texte est par ailleurs complexe, comme on va le voir⁶. D'autre part, la force assertive qui transpire de ces chapitres, aisément perceptible dès la première lecture, associée avec la relative brièveté des κῶλα, met en valeur l'idée de *noblesse* et de *majesté* (σεμνότης)⁷. Enfin, le rythme soutenu donne au texte un dynamisme que mesure l'idée de *vivacité* (γοργότης)⁸. Les quatre chapitres de 2 Co 10–13 constituent manifestement un texte nerveux, haletant et passionné.

2 Utilité de cette mise en page pour l'exégèse

Ce travail de mise en page permet de rendre plus lisibles les articulations et la dynamique du texte. Fondée sur des faits textuels, donc objectifs, une telle

6 À propos de l'idée de *pureté*, qui est l'une des composantes de la *clarté* (σαφήνεια), Hermogène souligne que « les κῶλα longs et les périodes n'appartiennent pas au discours pur » (Περὶ ἰδεῶν λόγου, I,3, 227–234, ici 232; trad. PATILLON, 337). Sur le plan des κῶλα, le texte de Paul est donc plutôt *pur*. Toutefois – observe Hermogène – « un discours peut bien paraître pur sans l'être pourtant réellement » (op. cit., I,3, 228; trad. PATILLON, 333). Cela se produit lorsqu'on accumule à propos d'une même idée ou sur un même fait des aspects supplémentaires, mais avec des mots simples et des unités courtes, et en donnant un sens complet (cf. note de PATILLON, 333 n. 3). C'est bien le cas de l'exposé de Paul en 2 Co 10–13, car chaque στίχος présente en définitive une pensée simple, ou du moins susceptible d'être saisie d'abord comme simple. Mais c'est l'accumulation de ces στίχοι qui produit la complexité de certains passages du texte et les difficultés de leur exégèse, comme par exemple, on le verra, en 10,12–16; 12,5–9 et 12,14–21. L'idée de *pureté* est également mise en œuvre par le grand nombre de constructions directes. En effet, « la figure de la *pureté* est la construction directe » (Hermogène, op. cit., I,3, 229; trad. PATILLON, 335), par opposition à la construction oblique, c'est-à-dire l'emploi d'une proposition participiale au génitif absolu (précédant généralement la proposition principale). Un tel génitif absolu laisse le sens en suspens. « L'emploi d'une construction oblique (...) amène toujours une complication, car les constructions obliques entraînent d'autres pensées. (...) [La construction directe fait] le discours à la fois pur et clair » (Hermogène, op. cit., I,3, 230; trad. PATILLON, 336). En 2 Co 10–13, la construction oblique n'apparaît qu'en 10,15 et 12,21.

7 « Les méthodes nobles (μέθοδοι σεμναί) sont celles qui s'expriment sur le mode assertif et sous la forme d'un récit exempt de doute. Car il faut parler comme quelqu'un de très bien averti et avec autorité, et non pas avec des doutes. (...) Les κῶλα nobles sont les mêmes que les κῶλα purs, c'est-à-dire les κῶλα plutôt courts; ils doivent ressembler à des aphorismes » (Hermogène, op. cit., I,6, 246–251, *passim*; trad. PATILLON, 350–356).

8 Cf. *supra*, 243 n. 41, sur les κῶλα du discours vif.

présentation structurée ne conditionne pas la lecture ni ne propose arbitrairement une précompréhension du texte. Elle tend seulement à rendre plus visibles le rythme propre du texte, ses articulations et son mouvement – en d’autres termes, son *organisation* –, qui se manifestent précisément dans les faits textuels auxquels ces critères prêtent attention. La mise en page structurée du texte est la première étape qui donne accès à son intelligibilité.

Par ailleurs, une telle présentation du texte, par la numérotation secondaire de certains versets en *a, b, c ...* permet aussi de donner, au cours de l’exégèse, des références plus précises sur tout ou partie d’un même verset.

Je propose une traduction française de ces quatre chapitres, en vis-à-vis du texte grec (cf. *Annexes*, pp. 599–613, pages impaires). Cette traduction est disposée comme le texte grec et se veut aussi littérale que possible, autant que la langue française le permet. On s’est efforcé de rendre les parentés lexicales des mots grecs de la même famille en les traduisant toujours avec les mêmes mots français, ou des mots français de la même famille. Plusieurs mots du texte grec sont en effet structurants, comme on s’efforcera de le montrer, notamment *καυχάομαι*, *ἄφρων* et *δοκιμή* (et les termes qui leur sont apparentés). Ce choix littéraire contribue à respecter et donc à mettre en évidence dans la traduction l’organisation du texte original⁹.

9 Les termes *δοκιμάζειν*, *δοκιμή*, *δόκιμος* et *ἀδόκιμος* (10,17–18 et 13,3–7) ont été rendus par des mots français où figure à chaque fois le terme *preuve* ou sa racine. Le verbe *δοκιμάζειν* a été rendu par *éprouver*, *δοκιμή* par *preuve*, *δόκιμος* par *qui a fait ses preuves* et *ἀδόκιμος* par *qui n’a pas fait ses preuves*. On a observé le même principe pour la famille de *καυχάομαι* (le substantif *καύχησις* et le verbe *καυχάομαι*, qui apparaissent en 10,8a.13a.15a.16b.17; 11,10b.12d.16e.17c.18a.b.30a.b; 12,1a.5a.b.6a.gd; le terme *καύχημα*, présent ailleurs chez Paul, n’apparaît pas dans notre texte). On a évité les termes *se vanter* et *vantardise*, car chez Paul, contrairement à la tradition païenne (cf. PERNOT, *Periautologia. Problèmes et méthodes de l’éloge de soi-même*, 117 n. 64), la *καύχησις* peut avoir un sens positif. En conséquence, on a rendu le verbe par *se glorifier* et le substantif par *glorification* ou *sujet/motif de gloire*. Pour traduire les mots *ἄφρων*, *ἀφροσύνη*, *φρόνιμος* et *παραφρονεῖν* (11,1a.16b.d.17c.19.21d.23b; 12,6b.11a), on a évité les termes *folie*, *fou*, qui conviennent mieux à *μωρία* et *μωρός*. À cause de leur base commune (*φρήν*), on a rendu *ἀφροσύνη* par *déraison*, le verbe *παραφρονεῖν* par *être hors de raison*, l’adjectif *φρόνιμος* par *raisonnable* et, faute de mieux, l’adjectif *ἄφρων* par *déraisonnable* (pour ce dernier terme, le mot *insensé* eût été peut-être plus approprié, mais la parenté lexicale avec les autres mots de la même famille n’aurait pas été rendue). Les occurrences verbe *τολμάω* (10,2b.12a; 11,21c.e) ont été rendues par *oser*, éventuellement avec un autre verbe adjoint, pour expliciter son sens dans le contexte. Pour la traduction de *λογίζομαι* (10,2b.c.7c.11a; 11,5), de *ὑστερέω*, *ὑστέρημα* (11,5.9a–b; 12,11d) et de *κατάρτισις*, *καταρτίζεσθε* (13,9b.11d), voir ci-dessous respectivement 293 n. 28; 328 n. 102; 471 n. 470.

De cette traduction on justifiera en outre certains choix au cours de l'analyse. Elle constitue déjà en elle-même une interprétation du texte. En effet, elle ne s'appuie pas seulement sur la mise en page structurée, mais aussi sur les résultats de la recherche. Elle en intègre autant que possible les acquis, tant pour chaque énoncé que pour leur cohérence d'ensemble. La traduction homogène de certains termes appartenant à une même famille s'inscrit dans cette perspective. La signification de certains syntagmes et le sens contextuel de certains liens logiques ont été pris en compte dans la traduction¹⁰. Ces choix seront justifiés dans l'exégèse.

La présentation structurée du texte est la première étape de l'exégèse. Elle est la première approche que l'on peut faire d'un texte que l'on considère *a priori* comme un *tout organisé*. La seconde étape est la division du texte en portions ou entités distinctes, qu'on appelle *péricopes*. C'est cette division dont il faut maintenant exposer les critères.

10 Par exemple, en 13,4d, le syntagme final εἰς ὑμᾶς n'est pas à rapporter au groupe nominal δύνάμις θεοῦ qui précède, mais, comme on le montrera, à l'ensemble de l'antithèse de 13,4c–d. La traduction proposée s'est efforcée de le suggérer. En 10,8a et 13,4c, nous montrerons que la particule γάρ a un sens consécutif et non causal. On l'a traduite par *donc* et non par *car* ou *en effet*. La complexité de certaines particules grecques, en particulier de γάρ, δέ et ἀλλά, fréquentes chez Paul, sera discutée plus loin (cf. *infra*, 283–285).

Délimitation des péripécopes

Le texte qui nous occupe est une communication épistolaire, ponctuelle et personnalisée, que Paul adresse aux chrétiens de Corinthe. Nous considérons ce texte d'une certaine ampleur (1459 mots) comme un *développement*. Ce développement est *a priori* porteur d'un message. Il est vrai que, comme on l'a dit plus haut, la réception et la compréhension de ce message s'appuyaient à l'origine sur des données relatives à la situation historique – le *péritexte* de la lettre –, données connues de Paul et des Corinthiens, mais ignorées de nous. Toutefois, si le message s'adosse sur la connaissance de ces données, il ne s'y réduit pas. Le message est d'abord dans le texte, et non dans son *péritexte*. C'est ce message du texte qu'il faut examiner pour lui-même, dégagé des hypothétiques reconstructions historiques du *péritexte*.

Ce message est délivré aux destinataires avant tout à travers l'organisation du *développement*, c'est-à-dire à travers ce qu'on a appelé la *stylistique textuelle* de ce développement. La mise en évidence de cette organisation passe par la mise en page structurée du texte, qu'on vient de présenter. Elle se poursuit par la division de ce *développement* en plusieurs entités, morceaux ou portions du texte, qu'on appelle *péripécopes*. Cependant, entre le *développement* et la *péripécopie* se trouve une entité intermédiaire, qu'on appelle *ensemble*, c'est-à-dire *ensemble de péripécopes*, qui regroupe *plusieurs péripécopes successives*.

On explicitera d'abord les notions de *péripécopie* et d'*ensemble* de péripécopes. Puis on présentera les *critères* de délimitation des péripécopes. Enfin, on indiquera et justifiera les frontières qui, en 2Co 10–13, montrent l'existence de *douze péripécopes* distinctes.

1 Les notions de *péripécopie* et d'*ensemble* de péripécopes

Les quatre chapitres de 2Co 10–13 effectuent, du premier au dernier mot, un *développement*. Ce développement est doté d'une unité, mais comprend un grand nombre d'énonciations. Comme toute communication discursive, ce développement aborde successivement un certain nombre de points. Les énonciations peuvent donc être regroupées en différents sous-ensembles, qui constituent les différents points de ce développement. On appelle *péripécopes* ces subdivisions du *développement*. Précisons davantage la réalité que désigne la notion de péripécopie.

Une péricope, ou unité textuelle, est une portion de texte qui, sans avoir d'existence autonome par rapport au reste du texte, constitue l'une des *étapes* du *développement*. Une péricope détient en elle-même une certaine cohérence et s'étend sur un certain nombre d'énoncés et de phrases. Une péricope n'est jamais close car elle est partie intégrante d'un tout, c'est-à-dire du texte. Dans la construction de ce tout, elle a toutefois une valeur et une signification *propres* qui lui confèrent unité et cohérence. Celles-ci se traduisent par une *organisation* à l'intérieur de la péricope. L'organisation n'est pas nécessairement liée au contenu notionnel ou noétique de la péricope, comme si une péricope devait se réduire à la présentation d'une idée, au besoin en faisant appel à des idées annexes. L'organisation d'une péricope réside d'abord dans des faits *textuels* et *linguistiques*. Délimiter une péricope consiste précisément à examiner objectivement dans le texte les *traces* de cette organisation qui indiquent où commence et où finit cette *étape* de l'exposé. C'est dans la textualité même, qui, du premier mot jusqu'au point final, se maintient dans un équilibre délicat entre continuité et discontinuité, que se laissent identifier ces entités relativement autonomes qu'on appelle péricopes¹.

En fonction de leur rôle ou de leur nature dans le développement, les *péricopes* peuvent se regrouper en *ensemble* de deux, trois ou quatre péricopes consécutives, ou davantage. Une péricope peut en effet, dans la continuité du dispositif textuel, entretenir des liens plus ou moins étroits avec la péricope qui précède ou avec celle qui suit, soit parce qu'elles traitent de la même thématique argumentative, soit parce qu'elles appartiennent au même genre littéraire. Il n'est pas toujours possible de déceler d'emblée dans un développement la présence d'un ou de plusieurs *ensembles* de péricopes. En 2 Co 10–13 se détache cependant nettement, dès la première lecture, une portion de texte, qui, on l'expliquera, n'est pas une grande et unique péricope, mais un *ensemble* de péricopes, qu'on appellera le "*discours de déraison*" (cf. ἐν ἀφροσύνη, 11,17c). Il s'étend de 11,16 à 12,13. En général, l'identification de la plupart des *ensembles* que comprend un *développement* relève de la phase finale de la recherche, non seulement après le travail de délimitation des péricopes, mais encore après l'analyse de chacune des péricopes en particulier.

1 La taille des péricopes en 2 Co 10–13 n'excède pas quinze versets. La péricope la plus importante en étendue est celle de 11,1–15 (244 mots). La plus brève est celle de 11,16–17 (38 mots).

2 Critères de délimitation des péricopes

La délimitation des péricopes est une opération qui s'efforce d'identifier les *frontières* qui les distinguent. Les critères utilisés pour identifier ces frontières sont de même nature que les critères mis en œuvre pour l'analyse de la *structure* de chaque péricope en particulier. Nous exposons ces critères ici une première fois. Nous ajouterons d'autres précisions méthodologiques lorsque nous aborderons l'étape suivante. Dans la présente étape, la perspective n'est donc pas d'abord l'étude de la *continuité* et de la *cohésion* internes du texte, mais l'identification de ses *points de rupture*².

La délimitation d'une péricope s'appuie sur quatre critères : le critère propositionnel, le critère verbal, le critère logique et le critère stylistique. Expliquons chacun de ces critères.

2.1 *Le critère propositionnel*

Les *propositions* grammaticales sont les repères essentiels pour identifier l'organisation d'un texte. Le plus important est de distinguer les propositions indépendantes ou principales, d'une part, et les propositions secondaires ou subordonnées, d'autre part. Il ne s'agit pas de qualifier d'accessoires ces dernières, mais de remarquer qu'aux plans énonciatif et logique elles dépendent d'un énoncé principal. Quelle que soit l'histoire de la rédaction du texte, celui-ci, d'un point de vue synchronique, se présente à nous comme structuré par une organisation hiérarchique qui distingue d'une part les énoncés principaux (juxtaposés ou coordonnés), et d'autre part les énoncés secondaires, c'est-à-dire subordonnés. D'une manière générale, une frontière entre deux péricopes ne peut pas séparer une proposition subordonnée de sa proposition principale.

2.2 *Le critère verbal*

Dans ces propositions indépendantes et principales, le *verbe* a une signification déterminante, en particulier le *verbe fini* (c'est-à-dire conjugué à un mode personnel). Le verbe d'une proposition principale ou indépendante fournit en effet une information *essentielle* et *fondamentale* au regard de l'information fournie par une proposition subordonnée qui fonde ou explique la proposition principale, ou en précise une circonstance. On relèvera donc soigneusement

2 Dans les commentaires de 2 Co, les commentateurs procèdent généralement par étapes, c'est-à-dire en divisant l'épître en unités littéraires d'une certaine ampleur, dont ils présentent ensuite l'exégèse de manière linéaire. On regrettera cependant que les critères utilisés pour effectuer ces divisions ne sont pour ainsi dire jamais indiqués et exposés pour eux-mêmes.

ces verbes, les *temps* et *sujets* de ces verbes, ainsi que les *changements* de sujets de ces verbes (*'je'*, *'nous'*, *'vous'*, *'il/elle'* ou *'ils/elles'*)³.

Les *temps* de ces verbes (aoriste, parfait, présent ou futur) jouent un rôle souvent structurant pour la distinction des différentes péripicoles du texte, car conjointement aux autres critères, ils permettent d'identifier les différentes perspectives de la communication épistolaire. Cet aspect sera repris bientôt dans le cadre du critère stylistique.

Pour les *changements* de sujets des verbes, on tiendra compte des conclusions de la première partie sur la pluralité réelle du *'nous'* exclusif chez Paul. Observons toutefois qu'un passage du singulier au pluriel de la première personne – et inversement – ne constitue pas un changement *radical* de sujet, car le *'je'* est toujours compris dans le *'nous'*. En revanche, un passage de la première ou troisième personne (du singulier ou du pluriel) à la seconde du pluriel peut souvent indiquer le commencement d'une nouvelle péricope. Il se peut certes que le scripteur, après avoir parlé en *'je'* (ou *'nous'*), ou bien effectué un développement en *'il(s)'*, se tourne vers ses destinataires, en *'vous'*, et réitère le contact avec eux pour souligner une application immédiate de ce qui vient d'être dit. En ce cas, le passage au *'vous'* ne marque pas le commencement d'une nouvelle péricope. Mais le scripteur peut aussi vouloir par là aborder un *nouveau* point du développement. Le *'vous'* joue alors le rôle d'embrayeur, qui ouvre une nouvelle péricope⁴.

Après les *propositions* et les *verbes* (temps et personnes), ce sont encore les *liens logiques*, exprimés par les conjonctions (de coordination, de subordination), les particules et les adverbes, qui doivent être examinés pour l'identification des frontières entre les péripicoles.

3 La deuxième personne du singulier (*'tu'*) est absente en 2 Co 10–13.

4 De tels changements de sujet peuvent en outre être accompagnés de retentissements stylistiques, car ils peuvent mettre en œuvre de nouvelles *formes* (ιδέαι) stylistiques. Le passage à la deuxième personne du pluriel peut ainsi avoir pour fonction de mettre en cause et d'apostropher les destinataires. C'est alors l'ιδέα d'*âpreté*, de *rudesse* (τραχύτης) ou bien celle de *véhémence* (σφοδρότης). Ces deux ιδέαι ont en commun d'avoir la tonalité du reproche et de l'incrimination, « mais tandis que la rudesse s'exerce contre des supérieurs et contre la personne même des juges, (...) la véhémence s'exerce contre des inférieurs » (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, I, 8, 260; trad. PATILLON, 365). La méthode principale de ces deux ιδέαι, comme le souligne PATILLON, « est fondée sur l'emploi des embrayeurs de la deuxième personne : le discours met ainsi directement en cause l'auditoire » (PATILLON, op. cit., 362 n. 5). Pour 2 Co 10–13, ce n'est sans doute pas la rudesse mais plutôt la véhémence qui est mise en œuvre (en particulier, on le verra, en 10,7a et 11,1), car l'on peut estimer que Paul, apôtre et fondateur de la communauté, s'adresse ici à ceux dont il a la charge.

2.3 *Le critère logique*

Les conjonctions, particules et adverbes sont des petits mots très importants. Ils structurent le texte et expriment les relations de proximité qu'entretiennent les énoncés avec ceux qui les précèdent et/ou les suivent. Ils jouent un rôle déterminant dans la hiérarchie qui organise le dispositif énonciatif. Ils mettent en valeur les articulations des propositions les unes avec les autres, mais aussi les césures. Plus précisément, ces petits mots seront ici, à cette étape de la recherche, examinés en tant que susceptibles de marquer des *ruptures* dans le texte. Les particules γάρ, δέ et ἀλλά, fréquentes chez Paul, soulignent en général les liens étroits à l'intérieur d'une péricope. Cependant, elles peuvent jouer aussi parfois un rôle séparateur et indiquer des césures⁵.

Les adverbes, quant à eux, ne marquent le plus souvent que des *coupures* ou des *seuils*. Placés en début de phrase, ces adverbes, syntagmes adverbiaux ou interjections signalent de nouvelles étapes de la communication épistolaire, et donc de nouvelles péricopes. Dans notre texte, c'est le cas, par exemple, des adverbes ὃφελον (11,1a), πάλιν (11,16a), ἰδοὺ (12,14a), τρίτον τοῦτο (12,14a; 13,1a) et τὸ λοιπὸν (13,11a). Ils jouent donc un rôle pour le repérage des *frontières* entre les péricopes.

2.4 *Le critère stylistique*

Le critère *stylistique* joue un rôle déterminant dans l'analyse de la structure de chaque péricope en particulier. Nous y reviendrons. Mais il intervient aussi pour la délimitation des péricopes, en particulier sous trois aspects, le *vocabulaire*, le *genre littéraire* et la *pragmatique* de la communication épistolaire.

2.4.1 Le vocabulaire

Parmi les procédés *stylistiques* mis en œuvre par le scripteur se trouvent d'abord les choix *lexicaux*. Certains mots du texte sont des mots clés. Les lexèmes retenus et employés peuvent effectuer des répétitions, des oppositions, des parallélismes ou des inclusions. Les répétitions, qui revêtent des

5 Chez Paul, il peut arriver exceptionnellement que la particule γάρ introduise une péricope. C'est le cas en 1 Co 1,18. Les v. 18–25 constituent la première péricope d'un *ensemble* de péricopes (1,18–3,23), où Paul expose une argumentation théologique qui répond à la situation de crise décrite dans la péricope d'ouverture 1,10–17. La particule γάρ joue le rôle de lien entre l'ouverture de 1,10–17 et l'argumentation théologique de l'*ensemble* qui suit (cf. FRAIZY, *Service pastoral et enseignement théologique*, 409–410).

formes variées (anaphore⁶, épiphore⁷, anadiplose⁸, etc.), font partie des *figures d'élocution* ou de *mots*. Elles concourent à produire l'idée stylistique de *beauté* (κάλλος)⁹. Elles contribuent le plus souvent à forger l'*unité* d'une péricope. Mais elles peuvent mettre aussi en lumière une *frontière* entre deux péricopes, notamment par la figure d'inclusion¹⁰.

Plus largement, le vocabulaire contribue à l'élaboration de la stratégie énonciative du texte. Celle-ci s'organise autour de mots qui, à leur manière, indiquent la façon dont l'auteur explore un thème, effectue des variations sur ce thème ou passe à un autre thème. En 2 Co 10–13, certains mots sont porteurs d'un véritable *programme* pour le texte lui-même, comme le verbe *καυχάομαι* ou le terme *ἀφροσύνη*, ainsi que Paul l'indique de manière métatextuelle en 11,1a puis en 11,16–17. L'attention apportée aux occurrences de ces mots permet de voir comment ce programme est réalisé dans le texte et d'en identifier les différentes étapes. L'attention au vocabulaire est donc nécessaire pour mettre en lumière les frontières entre les péricopes.

2.4.2 Les genres littéraires

L'attention au *genre littéraire* revêt une grande importance, non seulement pour l'analyse de chaque péricope, mais aussi pour l'identification des frontières entre les péricopes. Le passage d'un genre littéraire à un autre peut marquer le passage d'une péricope à une autre, comme c'est le cas en 11,1a où l'adverbe *ὀφελον*, combiné avec le passage du 'il' (10,18) au 'vous', introduit une

6 Une anaphore (ἀναφορά) – ou épanaphore (ἐπαναφορά) –, est une répétition qui porte sur le mot *initial* de plusieurs syntagmes qui se suivent (cf. 11,20: εἴ τις ...; 11,26: κινδύνοις ...; 12,10: ἐν ...).

7 Une épiphore (ἐπιφορά) est une répétition qui porte sur le mot *final* de plusieurs syntagmes, ou sur la dernière syllabe (cf. 11,23: περισσοτέρως ...).

8 En dehors de l'anaphore et de l'épiphore, une répétition d'un mot prend le plus souvent la forme d'une anadiplose (ἀναδιπλωσις) ou *conduplicatio* (cf. ἀφορμή en 11,12c; μετασχηματίζεσθαι en 11,13–15; οἶδα en 12,2–3). « Le redoublement est la répétition d'un ou plusieurs mots, soit pour amplifier, soit pour émouvoir » (*Rhét. Hérenn*, 4,38).

9 Cf. Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, I,12, 302–303; trad. PATILLON, 403–404.

10 L'inclusion (ou épanadiplose, ἐπαναδιπλωσις) est une forme fréquente de répétition chez Paul. Il s'agit de la reprise, à la fin d'un énoncé ou d'un ensemble d'énoncés, d'un mot situé au début (cf. le verbe ἐλθεῖν en 12,14a et 12,20b.21a; le binôme ἀπών/παρών en 13,2b–c et 13,10a–b). L'inclusion donne aux énoncés qu'elle clôt une unité et une cohésion. Elle indique l'accomplissement et l'achèvement d'un cycle, avant que n'en débute un nouveau. Associée à d'autres critères, une inclusion peut souligner une frontière entre deux péricopes.

supplique adressée aux lecteurs. Après la *réflexion théologique* de 10,17–18, c'est donc une nouvelle péricope qui commence en 11,1a. Cependant, un changement de genre littéraire ne garantit pas la présence d'une frontière entre deux péricopes. Ainsi, en 13,7, la *prière* du groupe apostolique (13,7–9), qui fait suite à la *requête* adressée aux lecteurs (13,5–6), est à comprendre à l'intérieur d'une même péricope. En effet, comme nous l'expliquerons, les versets 13,1–10 sont tout entiers consacrés à la préparation concrète du retour de Paul à Corinthe, et, au titre de la pragmatique de la communication épistolaire, ils ont une unité qui leur donne le statut de péricope.

2.4.3 La pragmatique de la communication épistolaire

L'aspect *pragmatique* de la communication épistolaire est un critère parfois décisif pour repérer l'organisation d'une partie de lettre, et donc distinguer quelques-unes de ses péricopes. Une lettre aborde en effet conventionnellement un certain nombre de thèmes, qui peuvent chacun faire l'objet d'une *péricope*, ou d'un *ensemble* de péricopes. Il s'agit notamment des thèmes qui sont directement liés à la fonction *phatique* de la lettre. Ainsi, outre les péricopes d'ouverture et de conclusion – si toutefois elles existent –, le corps de la lettre peut consacrer une ou plusieurs péricopes à traiter le thème des retrouvailles avec les destinataires.

En 2Co 10–13, le *praescriptum* et la *formula valetudinis* font défaut¹¹. En revanche, le corps de la lettre montre une nette césure entre 12,13 et 12,14. Paul, après l'épilogue de son *discours de déraison*, s'emploie à la préparation concrète de son *retour*. Il commence donc une nouvelle péricope. Ce thème des retrouvailles est par ailleurs l'objet d'une seconde élaboration à partir de 13,1a jusqu'en 13,10. Dans les deux cas, en 12,14a et 13,1a, l'interjection ἰδοὺ et le groupe adverbial τρίτον τοῦτο jouent bien sûr un rôle important. Mais le verbe

11 Les quatre chapitres de 2 Co 10–13 ne comprennent ni *superscriptio* (mention de l'expéditeur) ni *adscriptio* (mention des destinataires), ni salutation, ni *formula valetudinis*, ni bénédiction ou action de grâce. Παῦλος, sujet du verbe παρακαλῶ, pourrait tenir lieu de *superscriptio* (10,1a). Dans le cadre des *Teilungshypothesen*, l'absence de l'*adscriptio* et de la *formula valetudinis* est à relever. Dans le cadre de l'*Einheitlichkeit*, la question ne se pose pas. Comme on l'a dit en introduction (cf. *supra*, 6–7), on ne prendra pas position sur ce problème. En revanche, la conclusion et les adieux se présentent en bonne et due forme en 13,11–13. On ne discutera pas l'hypothèse qui considère 13,11–13 comme une conclusion tirée d'un autre billet et déplacée ici par les éditeurs pour conclure l'ensemble de la lettre canonique de 2 Co (cf. THRALL, II, 901–902). Nous considérerons, redisons-le, l'état actuel, final, du texte (synchronie), et non pas son histoire (diachronie).

ἔρχομαι, qui figure également en 12,14a et 13,1a, est aussi un signal décisif du scripteur. Il songe désormais à son *retour* à Corinthe.

...

Ajoutons quelques précisions sur la manière dont ces quatre critères doivent être mis en œuvre.

Ils sont à utiliser ensemble, non pas mécaniquement mais de manière nuancée et différenciée. Chaque situation réclame une évaluation soignée des différents éléments textuels sur lesquels portent ces critères. Un critère est rarement seul à mettre en lumière une frontière. Il s'agit le plus souvent d'une convergence de ces critères. C'est en effet un ensemble de faits littéraires *convergers*, et non pas un élément *isolé*, qui signale aux lecteurs les différentes étapes de la communication épistolaire, et donc les frontières qui les délimitent.

Cependant, le texte de 2 Co 10–13 recèle de nombreux pièges pour l'application de ces critères. Ces critères ne sont pas inadéquats pour le texte, mais c'est le texte lui-même qui est difficile, par endroits confus et chaotique, du moins en apparence. Le lecteur a devant lui des pages fiévreuses et impétueuses. La densité des énoncés et, pour ainsi dire, la précipitation et la bousculade dans leur succession font de ce texte l'antithèse de la sérénité et de la tranquillité que l'on trouve par exemple en 1 Co 1–4. Ce trait littéraire rend difficile la délimitation des différentes péripécies. Celle-ci requiert une application délicate des quatre critères ci-dessus. Paul toutefois entretient tout au long du billet un contact étroit avec son lectorat. Il guide sa compréhension (cf. 11,1a.16–17.30a; 12,1a.5) et stimule son attention (cf. 11,11.22–23c.29). Il effectue régulièrement des bilans en cours de route (cf. 10,9; 11,21; 12,11a). Il qualifie fréquemment ce qu'il est en train de dire. Il formule des réflexions métalinguistiques sur son propre message (cf. 11,16–17.18.21d.23b.30b; 12,1c.5b–7a.11a.19b; 13,10). La complexité de l'exposé, dont la forme n'est pas toujours très *pure* (καθαρός), est ainsi compensée par l'idée de *netteté* (εὐκρίνεια)¹². Cette vigilance du scripteur

12 L'idée de *netteté* est, avec la *pureté* (καθαρότης), l'une des composantes de la clarté (σαφήνεια). « La netteté apporte un correctif, lorsqu'une certaine contrainte, les nombreux errements inhérents au discours, y introduisent quelque chose de contraire à la pureté » (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, I,4, 235; trad. PATILLON, 339–340). PATILLON commente : « Un locuteur qui veut rester clair, sans pouvoir garder un style pur, recourt aux composants de la netteté. Ceux-ci concourent à deux choses : organiser les pensées selon un plan clair, et donner une vue du plan selon lequel se succèdent les éléments du discours » (340 n. 1).

se traduit par la présence de balises et de repères qui facilitent pour le lecteur l'identification des différentes étapes de ce texte difficile. Ce sont ces *douze étapes* qu'il faut maintenant présenter.

3 Délimitation des douze péricopes de 2 Co 10–13

L'examen du texte de 2 Co 10–13 met en évidence douze péricopes. Nous mettrons l'accent ici sur l'identification des *frontières* qui les distinguent, plus que sur les faits textuels qui contribuent à la *cohésion* de chacune d'elles. Cependant les liens qui font leur unité, soulignés en particulier par γάρ, δέ et ἀλλά, ne seront pas ignorés. Ils seront relevés pour attirer l'attention sur la continuité du tissu textuel d'une frontière à une autre. C'est dans la prochaine étape de la recherche qu'ils seront observés plus attentivement. Ils permettront souvent de confirmer l'existence des frontières que nous allons ici mettre en lumière.

3.1 Première péricope : 10,1–6

Les verbes des propositions principales ou indépendantes – du moins ceux qui sont exprimés – sont ici tous à la première personne, du singulier (παρακαλῶ, v. 1a; δέομαι, v. 2a) ou du pluriel (στρατευόμεθα, v. 3a). Le verbe πληρωθῇ est celui d'une proposition subordonnée (v. 6b).

Ces verbes en '*je*'/'*nous*' font manifestement l'unité de ces versets. C'est un passage en '*je*' (v. 1–2) puis en '*nous*' (v. 3–6), où Paul, avec vigueur, formule une exhortation (v. 1) et une demande (v. 2), puis décrit le *combat* (στρατεία, v. 4a) qu'avec ses compagnons il entend mener (v. 3–6). La demande est étroitement reliée à l'exhortation qui précède par la particule δέ (v. 2a). Les deux particules γάρ (v. 3, 4a) font de la description du combat (v. 3–6) un développement *explicatif* des v. 1–2.

Le v. 7a apostrophe directement les destinataires (τὰ κατὰ πρόσωπον βλέπετε). Ce passage à la deuxième personne du pluriel, qui met en œuvre l'*idée* stylistique de *véhémence* (σφοδρότης)¹³, marque très nettement le commencement d'une nouvelle péricope.

Paul corrige le manque de *pureté* de son exposé en mettant en œuvre les composants de la *netteté*, en particulier en évaluant son propre discours, en fournissant des clés de compréhension et en soignant les transitions. Nous le soulignerons au cours de l'exégèse.

13 Cf. *supra*, 266 n. 4.

3.2 Deuxième péricope : 10,7–18

Elle est ouverte par le changement de sujet introduit par l'impératif βλέπετε (v. 7a). Paul *interpelle* personnellement ses lecteurs et leur demande d'effectuer un constat : “Regardez les choses en face!”. Ce n'est qu'en 11,1a que l'on trouve, de la part du scripteur, une reprise de contact avec ses destinataires, mais cette fois-ci pour exprimer un *regret* (cf. ὁφελον ἀνείχεσθε ...).

L'unité de cet ensemble formé par les v. 7–18 provient de l'*objet* dont Paul réclame la vérification (cf. v. 7a). C'est de lui-même et de ses compagnons qu'il est question, plus précisément de leur appartenance au Christ et de leur légitimité d'apôtres (v. 7d–e). Celles-ci sont d'abord soulignées aux v. 7–11 sur le mode *exhortatif*, puis aux v. 12–16 sur le mode *descriptif*. On remarque la présence des particules et conjonctions γάρ (v. 8a.12a.14a.b), δέ (v. 13a), ἵνα (v. 9) et des deux oppositions οὐ ... ἀλλά (v. 12a–d et 13a–b), qui tissent des liens étroits entre les énoncés. La citation biblique conclusive du v. 17 (cf. Jr 9,22–23) est un refrain déjà connu des destinataires (cf. 1 Co 1,31). Cette maxime vétérotestamentaire est complétée par un commentaire de Paul (v. 18). Ces versets 17–18 ne commencent pas une nouvelle péricope, mais constituent, en *il'*, la conclusion de la péricope. On remarque en effet des liens lexicaux étroits qui rattachent ces v. 17–18 aux v. 7–11 et 12–16. Des v. 7–11 ils reprennent le mot κύριος (v. 8b.17.18b), et des v. 12–16 le verbe συνίστημι (v. 12b.18a.b). Le verbe καυχάομαι est un mot clé de la péricope (v. 8a.13a.15a.16b.17(×2)). L'appartenance au Christ et la qualité d'apôtre sont en effet, chez Paul, objet de glorification *dans le Seigneur*, ἐν κυρίῳ (v. 17).

En 11,1a, Paul réitère le contact direct avec son lectorat et commence une nouvelle péricope.

3.3 Troisième péricope : 11,1–15

En 11,1a, Paul s'adresse à nouveau à ses destinataires à la deuxième personne du pluriel. Ἀνείχεσθε (v. 1a) est le verbe de la proposition indépendante. En 10,7–18, Paul avait demandé à ses destinataires de procéder à un *constat* (cf. 10,7a). À partir de 11,1, il leur exprime un *regret*. Il s'agit donc d'un nouveau genre littéraire, qui ouvre une nouvelle unité textuelle. L'*idée* stylistique de *véhémence* (σφοδρότης), mise en œuvre en 10,7a, est ici reprise d'une autre manière. Cette nouvelle péricope est marquée par l'apparition d'un concept nouveau, celui de *déraison* (ἄφροσύνη). Paul regrette que les Corinthiens n'aient pas l'indulgence de *tolérer* chez lui “un peu de déraison”, μικρόν τι ἄφροσύνης (v. 1a)¹⁴.

14 Comme on l'a expliqué plus haut (cf. *supra*, 261 n. 9), le substantif ἄφροσύνη est mieux rendu par *déraison* que par *folie*. Ce dernier mot traduit le terme μωρία.

Le lexème de la *déraison* ne réapparaît qu'en 11,16b et 11,16d. La proposition principale de ce v. 16 indique une *reprise* (cf. *πάλιν λέγω* ... v. 16a) du thème de la *déraison*. C'est là un premier indice qui suggère la présence d'une frontière entre les v. 15 et 16.

Par ailleurs, quelques faits textuels internes montrent l'unité de ces v. 1–15. Le *regret* du v. 1a est immédiatement renforcé par la *requête* du v. 1b : *“Mais aussi supportez-moi!”*. C'est précisément ce dernier ordre qu'étaye l'argumentation qui suit (v. 2–15). Paul, dans un discours unifié en *'je'* (cf. v. 2a.b.3a.5.7a.8.9a.d. 12b), fournit à ses lecteurs des raisons de le *tolérer*, de le *supporter*.

Ces v. 2–15 sont en effet étroitement tissés de liens logiques, indiqués par *γάρ* (v. 2a.b.4a.5.9b.13a.14b) et *δέ* (v. 3a.6a.12a). Le verbe en *'vous'* de la proposition principale du v. 4 (*ἀνέχεσθε*, v. 4g) est à comprendre comme explication du v. 3, à cause de la particule *γάρ* du v. 4a. Dans les v. 5–15, les verbes en *'il(s)'* ne marquent nulle part le début d'une nouvelle péricope. Par des liens logiques, ils soulignent plutôt l'engagement littéraire du *'je'* paulinien. Au v. 9b, le verbe *προσανεπλήρωσαν*, en *'ils'*, apparaît dans une proposition indépendante, mais celle-ci est étroitement reliée au v. 9a (cf. *γάρ*, v. 9b). Le verbe *ἔστιν* de la proposition principale du v. 10a permet à Paul, avec le syntagme *ἀλήθεια Χριστοῦ*, de fonder sa promesse (cf. le verbe en *'je'*, *τηρήσω*, au futur, v. 9d). L'incise *ὁ θεὸς οἶδεν* (v. 11c) a la même fonction assertive et tient lieu de réponse aux deux questions du v. 11a–b. Enfin, on rencontre au v. 14b le verbe *μετασχηματίζεται*, à la troisième personne, comme verbe d'une proposition indépendante. Les v. 13–14 toutefois n'appartiennent pas à une nouvelle péricope car, grâce aux particules *γάρ* (v. 13a et v. 14b) et *οὖν* (v. 15a), de valeur conjonctive, ils sont reliés étroitement entre eux et avec les versets qui précèdent.

3.4 *Un ensemble de péricopes, le « discours de déraison » : 11,16–12,13*

L'adverbe *πάλιν* (v. 16a) marque la reprise d'une réflexion qui fut, au v. 1a, simplement esquissée. Avec ce verset s'ouvre une séquence de la lettre, que Paul appelle discours *ὡς ἐν ἀφροσύνῃ* (v. 17c), discours *“comme en déraison”*. Nous l'appellerons *discours de déraison*¹⁵. Il faut d'abord en préciser l'étendue,

15 Le choix du terme *discours* ne renvoie pas ici aux catégories de la rhétorique gréco-romaine, ni ne signifie que nous allons, pour l'interprétation de ce *discours*, nous référer aux principes de la *dispositio* des discours antiques. Le terme *discours* se réfère au caractère unifié de cette partie de la lettre, dans laquelle Paul va *parler* (*λαλεῖν*, v. 17a.b) *ὡς ἐν ἀφροσύνῃ*. Il s'agit donc d'une *séquence* qui relève d'un code, indiqué aux lecteurs en 11,16–17. On a déjà exposé et justifié plus haut, 227–238, la position ici retenue relativement à l'utilisation des catégories de la rhétorique gréco-romaine.

puis examiner la question de savoir si nous avons là affaire à une seule péricope, ou à plusieurs péricopes, c'est-à-dire à un *ensemble*.

Comme le précise clairement Paul aux v. 16e et 17c, ce discours de *déraison* est un discours de *glorification*. Paul réclame en effet des lecteurs qu'ils l'acceptent "*comme un homme déraisonnable*", afin qu'il puisse "*se glorifier un peu*" (11,16d-e). Cette indication est reprise de manière parallèle au v. 17. Paul avertit qu'il ne va pas parler *κατὰ κύριον*, "*selon le Seigneur*", mais *ὡς ἐν ἄφροσύνῃ*, *ἐν ταύτῃ τῇ ὑποστάσει τῆς καυχήσεως*, "*comme en déraison, dans ce dessein de glorification*" (v. 17b-c). Par deux fois, Paul annonce donc que ce discours de *déraison* est un discours de *glorification*. Par cette indication, l'Apôtre compense le manque de *pureté* (*καθαρότης*) de son exposé en mettant en œuvre l'idée stylistique de *netteté* (*εὐκρίνεια*), au service de la *clarté* (*σαφήνεια*)¹⁶.

En conséquence, le verbe *καυχάομαι* et le terme *καύχῃσις*, ainsi que les mots de la famille de *ἄφρων*, sont les *termes clés* de l'organisation de ce discours. Un repérage spécial, à partir de 11,16 et jusqu'à la fin du texte, doit être fait des émergences des mots de ces deux familles¹⁷. La dernière apparition de l'adjectif *ἄφρων* (12,11a), qui survient après la dernière occurrence du verbe *καυχάομαι* (12,9d), est un signal important de la part du scripteur. "*Je suis devenu déraisonnable. (C'est) vous (qui) m'(y) avez contraint*", déclare Paul en 12,11a-b. La formulation au parfait (*γέγονα*, 12,11a) indique une action *accomplie* et *achevée*, dont les effets *demeurent*. Cette réflexion métatextuelle fait donc toujours partie du discours de *déraison*, mais elle en effectue une sorte de *bilan* ou de conclusion. Le verbe *καυχάομαι* et le terme *ἄφρων* n'apparaissent plus dans la suite du texte. Le discours de *déraison* est donc terminé, mais non encore clos. L'attention aux particules (*γάρ*, 12,11c.11d.13a et *μέν*, 12,12a) et aux propositions subordonnées (v. 12,11e.13b.c) montre que les versets 12,11c-13c doivent être rattachés à cette déclaration de 12,11a-b. Par ailleurs, l'affirmation du v. 13d est une réponse à la question du v. 13a-c. Le *bilan* se poursuit donc jusqu'au v. 13d inclus. Le v. 14a, quant à lui, introduit une *rupture*, marquée par l'interjection *ἰδοὺ*, et aborde un autre aspect de la lettre, à savoir la préparation des *retrouvailles* avec les destinataires. Dans le processus de la communication épistolaire, une nouvelle péricope commence donc en 12,14a.

16 Parmi les pensées de la netteté sont « toutes celles qui annoncent le propos et ramène le discours à un point de départ » (Hermogène, *Περί ἰδεῶν λόγου*, 1,4, 236; trad. PATILLON, 342).

17 Les mots de la famille de *καυχάομαι* figurent en 11,16e.17c.18a.b.30a.b; 12,1a.5a.b.6a.9d; ceux de la famille d' *ἄφρων* en 11,16b.d.17c.19.21d.23b; 12,6b.11a.

Ces v. 11–13 sont dotés d’une certaine autonomie et d’une certaine unité, on vient de le remarquer. Il s’agit donc d’une *péricope* à part entière, que l’on peut considérer comme le *bilan* du discours de déraison.

Les frontières du discours de déraison étant dès lors repérées (11,16–12,13), et sa dernière péricope identifiée (12,11–13), il faut maintenant mettre en lumière l’organisation du texte qui s’étend de 11,16 à 12,10. S’agit-il d’une grande péricope ou de plusieurs péricopes? Ce sont à nouveau les termes ἄφρων et καύχησις, et plus encore le verbe καυχάομαι, qui vont permettre de localiser les articulations de ce passage.

3.5 *Quatrième péricope: 11,16–17*

Ces v. 16–17 sont unifiés par les verbes en *je*, λέγω (v. 16a) et λαλῶ (v. 17b), figurant dans des propositions principales. Ces versets apparaissent comme une présentation, une introduction ou un préambule du discours de déraison. Cette fonction est confirmée par l’examen du v. 18. Le verbe καυχάομαι y est repris, mais il est, cette fois-ci, doté d’une *qualification*. Au v. 18 commence donc la glorification de Paul proprement dite. Il s’agira d’abord d’une glorification κατὰ σάρκα (v. 18a). Au v. 18a s’ouvre donc la première étape de ce discours de glorification. Les v. 16–17 constituent une péricope à part entière. La brièveté de celle-ci vient du fait qu’il s’agit d’une péricope de nature explicative, et non argumentative. C’est une péricope métalinguistique dans laquelle Paul présente ce qu’il va dire, avant de le dire.

3.6 *Cinquième péricope: 11,18–29*

Jusqu’en 12,9d, où figure sa dernière occurrence, le verbe καυχάομαι apparaît à plusieurs reprises, toujours accompagné d’une qualification spécifique. Paul prend soin à chaque fois de préciser l’*objet* ou le *domaine* sur lequel porte la glorification qu’il met en œuvre (cf. 11,18a.30b; 12,1a.5b.9d). Ce sont des marqueurs importants qui indiquent les différentes *étapes* du discours de glorification. Celles-ci se distinguent en fonction du thème à propos duquel Paul entend réaliser son ὑπόστασις τῆς καυχήσεως, son “*dessein de glorification*” (v. 17d). Ce fil conducteur montre la relative autonomie des différentes étapes de ce discours. Elles ne constituent donc pas ensemble une grande péricope. Nous avons au contraire affaire à plusieurs péricopes successives, qui font suite à la péricope introductive des v. 16–17.

Au v. 18a, Paul annonce qu’il va se glorifier κατὰ σάρκα. L’émergence suivante du verbe καυχάομαι a lieu au v. 30a. Paul modifie la thématique de sa glorification. Celle-ci va alors mettre en avant τὰ τῆς ἀσθενείας μου, “*les réalités de ma faiblesse*” (v. 30b). Les v. 18–29 sont unifiés par des verbes en *je*, présents dans des propositions indépendantes et principales: καυχήσομαι (v. 18b), λέγω

(v. 21a.d), τολμῶ (21e), λαλῶ (v. 23b), ἔλαβον (v. 24), ἐραβδίσθην (v. 25a), ἐλιθάσθην (v. 25b), ἐναυάγησα (v. 25c), πεποίηκα (v. 25d), ἀσθενῶ (v. 29b) et πυροῦμαι (v. 29d). Les deux verbes en ‘vous’ des v. 19–20a (ἀνέχεσθε) sont étroitement liés au ‘je’ paulinien du v. 18b par les deux occurrences de la particule conjonctive γάρ (v. 19 et 20a). Les questions en ‘ils’ et ‘il’ aux v. 22–23a et 29a–b mettent en valeur le ‘je’ paulinien (cf. κἀγώ aux v. 22b.d.f, et les verbes ἀσθενῶ et πυροῦμαι aux v. 29a–b). La cohésion du tissu textuel, brièvement observée ici, confirme que les v. 18–29 constituent une péricope à part entière.

3.7 Sixième péricope : 11,30–33

Cette péricope s’ouvre par une nouvelle occurrence du verbe καυχάομαι (v. 30a), munie d’une qualification. Paul se glorifie des “réalités de ma faiblesse”, τὰ τῆς ἀσθενείας μου (v. 30b). Ces “réalités” font l’unité de la péricope. Elles sont illustrées par la narration de la fuite de Damas aux v. 32–33 (cf. les verbes à l’imparfait et à l’aoriste, ἐφρούρει, v. 32b; ἐχαλάσθην, v. 33a et ἐξέφυγον, v. 33b). Mais ce récit est précédé d’un serment de vérité qui souligne son authenticité (v. 31).

En 12,1a, le verbe καυχάομαι réapparaît, bientôt doté d’un nouveau domaine d’application, énoncé en 12,1c. Les v. 30–33 constituent donc une péricope à part entière, la *seconde* du corps du discours de déraison.

3.8 Septième péricope : 12,1–5a

En 12,1a l’infinitif καυχᾶσθαι signale une nouvelle étape de la glorification paulinienne. Celle-ci va maintenant porter sur les “visions et révélations du Seigneur”, ὁπτασίας καὶ ἀποκαλύψεις κυρίου (v. 1c). Cette qualification est suivie d’un récit appartenant au genre littéraire apocalyptique (v. 2–4). Il s’agit de l’ascension céleste d’un homme, qui, comme le confirmera le v. 5, n’est autre que Paul lui-même (v. 2–4).

Le verbe καυχάομαι réapparaît aux v. 5a et 5b, mais il n’est doté d’un nouveau domaine d’application qu’aux v. 5b–c. La glorification au nom d’un homme, désigné à trois reprises par le pronom τοιοῦτος (v. 2g.3a.5a), se poursuit jusqu’au v. 5a. Un nouvel objet de glorification, c’est-à-dire une nouvelle péricope, commence au v. 5b. Les v. 1–5a constituent donc une péricope à part entière, la *troisième* du corps du discours. Son unité est soulignée par l’inclusion du verbe καυχᾶσθαι (v. 1a et 5a) et par la reprise du pronom τοιοῦτος (v. 2g.3a.5a). On remarque l’étroit parallélisme qu’elle entretient avec la péricope précédente à cause de son *incipit* (καυχᾶσθαι δεῖ ..., v. 1a), qui rappelle celui de 11,30–33 (εἰ καυχᾶσθαι δεῖ ..., v. 30a).

3.9 *Huitième péricope : 12,5b–10*

Dans cette quatrième et dernière péricope du *corps* du discours de déraison, Paul se glorifie ἐν ταῖς ἀσθενείαις μου. Cette qualification est annoncée aux v. 5b–c, où réapparaît le verbe καυχᾶσθαι. Le passage vers un nouvel objet de glorification est confirmé par la particule δέ (v. 5b). Ces v. 5b–c constituent le titre de la péricope.

Ce nouvel objet est exposé dans un texte étroitement tissé de liens logiques. Il est d'abord justifié par une argumentation qu'on lit aux v. 6–7a (cf. ἐάν γάρ, v. 6a; γάρ, v. 6c; δέ, v. 6d; μή, v. 6e). Puis il est illustré par un récit (v. 7b–9c). Enfin (cf. οὖν, v. 9d), Paul tire les conséquences des événements rapportés dans le récit (v. 9d–10e). Cette péricope est par ailleurs fortement unifiée par les verbes en 'je' de la plupart des propositions indépendantes et principales (καυχῆσομαι, v. 5a; ἔσομαι, v. 6b; ἐρῶ, v. 6c; φείδομαι v. 6d; παρεκάλεσα, v. 8a; καυχῆσομαι, v. 9d; εὐδοκῶ, v. 10a; εἰμι, v. 10e).

Le verbe καυχᾶσθαι figure à nouveau au v. 9d, mais il ne commence pas une nouvelle péricope, car dans les deux cas, aux v. 5a–c et 9d, il vise le même domaine d'application. Paul se glorifie de ses *faiblesses*. Cette thématique fait l'unité de la péricope.

3.10 *Neuvième péricope : 12,11–13*

La déclaration γέγονα ἄφρων (v. 11a) est un *bilan*. Avec ces mots, Paul, on l'a souligné, conclut le discours de déraison. Cette conclusion s'étend sur les v. 11a–13d. La péricope introductive 11,16–17 et cette péricope conclusive constituent deux péricopes *explicatives*. Elles sont le *mode d'emploi* du discours de déraison. Ce statut explique leur brièveté et met en valeur d'une autre manière l'*idée* de *clarté* (σαφήνεια) présente dans l'exposé de Paul, en particulier à l'aide de la *netteté* (εὐκρίνεια), sous-catégorie de la *clarté*¹⁸.

La césure qu'il faut reconnaître entre 12,10e et 12,11a est confirmée, d'un point de vue lexical, par le retour du lexème de la recommandation (συνίστασθαι, v. 11c), dont la dernière occurrence remonte à 10,18, ainsi que par la reprise d'un contact direct avec les destinataires (cf. ὑμεῖς με ἠναγκάσατε ... v. 11b, et les autres verbes en 'vous' aux v. 13b,d).

La frontière terminale de la présente péricope est rendue visible par l'introduction, on l'a déjà dit, d'un nouvel aspect de la communication épistolaire. Au v. 14a, en effet, Paul envisage la perspective de son *retour*.

18 Cf. Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, 1,4, 235–241; trad. PATILLON, 339–346.

3.11 *Dixième péricope : 12,14–21*

Le syntagme adverbial ἰδοὺ τρίτον τοῦτο marque une rupture textuelle et annonce l'apparition d'un nouveau thème. Paul aborde maintenant les préparatifs de son retour à Corinthe et des retrouvailles avec les destinataires (cf. le verbe ἐλθεῖν).

Cette péricope s'étend jusqu'au v. 21d. Elle est unifiée par une série de verbes en 'je' (ἔχω, v. 14a; καταναρκήσω, v. 14b; ζητῶ, v. 14c; δαπανήσω, v. 15a; ἐκδαπανηθήσομαι, v. 15b; ἀγαπῶμαι, v. 15d; κατεβάρησα, v. 16b; ἔλαβον, v. 16c; ἐπλεονέκτησα, v. 17b; παρεκάλεσα, v. 18a; συναπέστειλα, v. 18b; φοβοῦμαι, v. 20a). Elle est aussi marquée par un vocabulaire à dominante *économique*¹⁹. L'attitude de Paul à l'égard de l'argent a posé problème et a alimenté les critiques. En conséquence, pour dissiper les doutes, il s'explique sur son attitude présente et sur ses actions passées. Le retour est ici manifestement envisagé dans la perspective de cette question financière.

Les verbes au présent et au futur aux v. 14–15 décrivent le projet de Paul lors du retour. Le v. 16 n'indique pas le commencement d'une nouvelle péricope, car l'évocation du passé (cf. les aoristes et le parfait) est ici au service du projet du retour. Paul se réfère à l'histoire pour mieux garantir le futur. Le v. 19 ne marque pas non plus le début d'une nouvelle péricope. Paul s'efforce plutôt de sonder les dispositions et les réactions immédiates des lecteurs à la présentation qu'il leur fait de son projet. Les v. 20–21 sont à lire en lien étroit avec ce v. 19, du fait de la particule γάρ du v. 20a. Le retour du participe ἐλθῶν (v. 20b et 21a), qui, avec l'infinitif ἐλθεῖν du v. 14a, effectue une *inclusion* sur la péricope, indique qu'il s'agissait bien de la *continuation* du thème annoncé au v. 14a.

En 13,1a, la reprise d'une formule voisine de celle de 12,14a, avec le syntagme τρίτον τοῦτο et le verbe ἔρχομαι, montre que la thématique du retour est réintroduite et qu'elle va faire l'objet d'un nouveau traitement. En 13,1a commence donc une nouvelle péricope.

3.12 *Onzième péricope : 13,1–10*

En 13,1a, Paul reprend la thématique de son retour à Corinthe. L'existence d'une frontière entre le v. 10 et le v. 11 apparaît nettement avec le groupe adverbial τὸ λοιπόν (v. 11a), qui introduit la série des impératifs éthiques en 'vous' des v. 11a–e.

19 La thématique économique est explorée par les verbes καταναρκᾶν (v. 14b), θησαυρίζειν (v. 14d), δαπανᾶν (v. 15a), ἐκδαπανᾶσθαι (v. 15b), καταβαρεῖν (v. 16b) et πλεονεκτεῖν (v. 17b.18c). Les verbes δαπανᾶν et ἐκδαπανᾶσθαι sont construits sur le terme δαπάνη, *dépense*. L'orientation de ce vocabulaire montre que la question de l'argent est ici abordée sous l'angle de la tromperie, de la malversation et du vol.

La péricope est par ailleurs étroitement unifiée par le binôme ἀπών/παρών qui figure au début (v. 2a–c) et à la fin (v. 10a–b). Paul évoque ici un nouvel aspect de son retour, que résume le terme clé δοκιμή, théologiquement chargé (v. 3a). Il défend ici la *preuve* de son apostolicité. Les harmoniques lexicales autour du terme δοκιμή montrent que ni au v. 5a ni au v. 7a ne commence une nouvelle péricope. Le verbe δοκιμάζειν et les deux adjectifs δόκιμος et ἀδόκιμος (v. 5c.f.6.7c.e) sont employés par le scripteur au service de la réception et de la compréhension de sa propre δοκιμή apostolique. C'est ainsi que le retour pourra avoir lieu dans de bonnes conditions. Les v. 8–10 se rattachent manifestement aux v. 1–7 du fait des deux γάρ (v. 8a.9a) et du groupe adverbial διὰ τοῦτο (v. 10a).

Remarquons d'emblée le parallélisme que cette péricope entretient avec celle qui précède, à cause de son *incipit* (τρίτον τοῦτο ἔρχομαι πρὸς ὑμᾶς, v. 1a), de forme très voisine de celui de 12,14a (ἰδοὺ τρίτον τοῦτο ἐτοίμως ἔχω ἐλθεῖν πρὸς ὑμᾶς ...), et plus encore à cause de leur thématique commune (le retour). Ces deux péricopes 12,14–21 et 13,1–10 pourraient donc bien constituer un *ensemble*. Cette éventualité sera à explorer ultérieurement.

3.13 Douzième péricope : 13,11–13

La fonction conclusive de cette dernière unité textuelle par rapport à l'ensemble des quatre chapitres de 2Co 10–13 est manifestement exprimée par l'adverbe τὸ λοιπόν (v. 11a), qui a une tonalité récapitulative. Il indique que le corps de la lettre est achevé et que l'expéditeur prend congé de ses lecteurs. Cette péricope comprend une exhortation finale (v. 11), puis des salutations (v. 12) et une bénédiction (v. 13).

...

L'identification des *douze* péricopes de notre texte fournit un premier aperçu de son organisation et de sa structure. Le *discours de déraison* apparaît nettement comme son centre *géographique* (11,16–12,13), précédé de trois péricopes (10,1–6; 10,7–18 et 11,1–15), et suivi de trois autres péricopes (12,14–21; 13,1–10 et 13,11–13). Le discours de déraison, qui est un discours de *glorification*, comprend lui-même six péricopes. On y distingue une introduction (11,16–17) et une conclusion, ou épilogue (12,11–13), et quatre péricopes centrales, qui ont chacune pour thème un *objet* de glorification. D'un point de vue stylistique, l'idée de *netteté* (εὐκρίνεια) est remarquablement mise en œuvre dans ce discours, on l'a déjà souligné, ce qui montre le souci de Paul d'assurer auprès des lecteurs la bonne réception de cette partie de la lettre, et donc, corrélativement, son importance argumentative. D'un point de vue quantitatif, on note aussi le

poids du *discours de déraison* au regard de l'ensemble du billet (508 mots sur un ensemble de 1459 mots), ce qui souligne à nouveau, d'une autre manière, sa valeur argumentative.

Il nous faut maintenant analyser chacune des douze péripécies. C'est l'objet de l'étape suivante. Nous la commencerons par une présentation des critères mis en œuvre dans cette analyse.

Analyse de la structure de chaque péricope

Les périopes du texte étant identifiées, il s'agit maintenant de les examiner chacune attentivement pour mettre en évidence leur structure et leur message. Précisons d'abord nos critères d'analyse avant de présenter les résultats de la recherche.

1 Critères mis en œuvre

La recherche est orientée vers la mise en lumière du *message* du texte. Ce message est communiqué par le *développement*, considéré dans sa cohérence et son organisation d'ensemble. Mais il est aussi transmis par chacune des *péripopes*, considérée individuellement. Le but est ici d'identifier d'une part l'énoncé essentiel de chaque péricope, en d'autres termes, le *message fondamental* que chacune apporte, et d'autre part la *manière* dont ce message est communiqué.

Précisons d'emblée que le message du développement ne se réduira pas à la *somme* des messages partiels et provisoires de chacune des périopes. Au terme de l'analyse, nous envisagerons le *mouvement* du texte et l'*agencement* des périopes les unes par rapport aux autres. Cet aspect méthodologique sera développé plus loin. Mais il est cependant déjà en partie à l'œuvre dans la présente étape. En effet, une péricope sera envisagée comme un *tout autonome*, mais aussi comme une entité qui n'est jamais séparée ni séparable du *développement* où elle figure. Ces deux manières de considérer une péricope fournissent la division des critères qui vont servir à son exploration.

1.1 La péricope considérée comme entité autonome

De même que nous avons postulé pour le développement une organisation d'ensemble, qui fut d'abord mise en évidence par la délimitation des périopes, nous devons pareillement postuler pour chaque péricope une organisation et un agencement *propres*. Les quatre critères qu'on a présentés plus haut pour identifier les frontières entre les périopes¹ interviendront à nouveau ici pour identifier l'*organisation interne* de chaque péricope. Ajoutons quelques précisions complémentaires sur la *construction* d'une péricope d'abord, puis

¹ Cf. *supra*, 265–271.

sur les *liens logiques* qui font sa cohésion interne, et enfin sur les *procédés stylistiques* au service de la communication de son message.

1.1.1 Construction de la péricope : parties, sections, unités et éléments
Comme le fut le développement dans son ensemble, la péricope est ici considérée comme un *tout autonome*, à plus petite échelle. Il s'agit d'en explorer la construction. Les critères propositionnel, verbal, logique et stylistique, exposés plus haut, serviront ici pareillement à une investigation de cette plus petite portion de texte. Ces critères permettront de mettre en lumière les articulations internes, c'est-à-dire les césures qui permettent de distinguer plusieurs étapes dans la péricope elle-même.

Sur le plan de la terminologie, on utilisera les mots '*partie*' et '*section*', et, occasionnellement, les mots '*unité*' et '*élément*' (exceptionnellement '*sous-élément*'). Ils désignent des subdivisions de la péricope. Une péricope se divise toujours en plusieurs *parties*. Ces parties se divisent la plupart du temps en *sections*. Selon les cas, ces sections se divisent encore en *unités*, et, parfois, ces unités en *éléments* (ceux-ci exceptionnellement en '*sous-élément*')².

Il ne s'agit nullement, de manière mécanique, d'émietter ou de broyer une péricope en ses différents (*sous*-)éléments, c'est-à-dire de la désintégrer. Cette opération a déjà été faite en quelque sorte par la mise en page stichométrée du texte. Les quatre critères servent au contraire à effectuer une délicate opération de *synthèse*. Il s'agit de voir comment d'un point de vue argumentatif les énoncés élémentaires, les *στίχοι*, se regroupent en *parties* d'abord, puis comment les énoncés d'une partie peuvent faire apparaître différentes *sections*, etc. Si toutes les péricopes font apparaître deux, trois ou quatre *parties*, souvent divisibles en *sections*, le recours aux subdivisions ultérieures '*unités*', '*éléments*' et '*sous-éléments*' est limité par l'organisation phrastique de chaque péricope. Chacune de ces subdivisions doit en effet comporter au moins une phrase complète. Sauf exception, l'énoncé élémentaire d'un *στίχος* est rarement autonome. S'il s'agit d'une proposition subordonnée, celle-ci ne peut pas recevoir, par exemple, le statut d'*unité* ou d'*élément* et être ainsi séparée de sa proposition principale. Dans la péricope de la fuite de Damas par exemple (11,30–33), on ne trouve que des *parties* et des *sections*. En revanche, le catalogue de péristases de 11,23d–29, qui appartient à la péricope 11,18–29, contient bon nombre de courtes phrases, parfois nominales. Cette péricope fait alors apparaître des *sous-éléments*. Il ne s'agira cependant pas d'isoler chaque *phrase* du texte, mais de voir avant tout comment est organisée et tissée l'*argumentation* qu'il déploie.

2 On a résumé cette terminologie de manière synoptique dans un tableau, cf. *infra*, 614–615.

Pour chaque péricope, on commencera par proposer et justifier une subdivision en *parties*. On examinera ensuite l'organisation de chacune de ces *parties* séparément, notamment en identifiant ses différentes *sections* – éventuellement en recourant à une subdivision plus fine en *unités*, *éléments* et *sous-éléments*. Puis on conclura l'étude de chaque péricope en considérant l'articulation et la hiérarchisation de ces parties entre elles et en mettant en évidence l'énoncé fondamental et essentiel de chaque péricope. C'est le plus souvent de cet énoncé que s'inspire le titre qui, dans les pages qui suivent, a été retenu pour introduire l'analyse de chaque péricope.

En dehors de ce titre, on utilisera systématiquement des intertitres pour présenter les différentes *parties* et *sections* de chaque péricope. Ces intertitres sont repris dans la table analytique. En revanche, pour ne pas alourdir le texte, on n'a pas toujours utilisé des intertitres pour les *unités* et *éléments* – lorsque ceux-ci existent –, sauf toutefois s'ils ont un intérêt argumentatif majeur, comme par exemple dans le catalogue de péristases de 11,23d–29.

1.1.2 Les liens logiques

Les conjonctions, pronoms relatifs, particules et adverbes jouent un rôle fondamental pour hiérarchiser les énoncés et organiser une péricope. Ils expriment les liens logiques au service d'une construction conceptuelle argumentée et d'un enchaînement de la pensée. Ils permettent de voir comment chaque péricope délivre son message et s'unifie autour de ce message. Ils requièrent donc une grande attention.

Les conjonctions de subordination indiquent par rapport aux propositions principales le statut épistémologique des propositions subordonnées³. Dans la manière dont le texte délivre son message, une proposition principale contient toujours, redisons-le, une information *structurante* de *premier ordre*. Les propositions subordonnées, quelle que soit leur nature, sont toujours placées sur l'*orbite* d'une proposition principale.

Les *particules* contribuent aussi à façonner l'organisation de la péricope⁴. Elles exigent une attention particulière du fait de leur complexité. On

3 Les propositions subordonnées fournissent une information qui peut exprimer, par exemple, une cause (ὅτι), une conséquence (ὥστε), un but (ἵνα), une condition (ἐάν, εἰ) ou une circonstance de temps (ὅτε, ὅταν). Il peut s'agir aussi d'une proposition complétive (avec ὅτι, ὡς, μή, ou sous la forme d'une interrogative indirecte).

4 Par commodité, je réunis ici sous l'appellation *particules* les mots tels que καί, δέ, ἀλλά, γάρ, οὖν etc., comme le font DENNISTON (*The Greek Particles*, xxxvii–xlII) et HUMBERT (*Syntaxe grecque*, 368–374). Selon DENNISTON, une particule est « a word expressing a mode

sera attentif aux différents aspects qu'elles soulignent, qu'il s'agisse d'une liaison (καί, τε ... καί), d'une disjonction (ἢ), d'une opposition (δέ, μέν ... δέ ..., ἀλλά), d'une explication (γάρ) ou d'une conclusion (οὖν). Relevons brièvement la subtilité des particules γάρ, δέ et ἀλλά, fréquentes chez Paul⁵.

La particule γάρ souligne une explication. Mais il ne s'agit pas toujours d'une cause. Elle peut aussi introduire un fondement, une explicitation, une simple précision, ou même un corollaire ou une conséquence. D'un point de vue logique, un énoncé introduit par γάρ est doté d'un *tropisme*. Il est en effet orienté vers un ou plusieurs autres énoncés qu'il éclaire, qu'il fonde ou dont il tire un corollaire, et qu'il s'agit d'identifier. Dans le mouvement local du texte, on peut parler d'un centre de gravité qui réside, non dans les propos explicatifs, introduits par γάρ, mais dans les propos expliqués. L'information introduite par γάρ n'est nullement accessoire, mais elle pointe vers un message plus *structurant* qu'elle⁶.

La particule δέ est plus complexe encore. Son sens n'est pas toujours adverbial. Lorsqu'elle apparaît dans la trame du texte, et non au début, elle apporte souvent un *complément* dans la *continuité*. La difficulté de son interprétation réside d'abord dans le repérage de ce à quoi elle ajoute ce complément, c'est-à-dire de son point de référence, ou angle de visée. C'est l'identification des éléments qu'elle coordonne qui permet d'évaluer sa portée⁷.

of thought, considered either in isolation or in relation to another thought, or a mood of emotion» (op. cit., XXXVII).

- 5 Il s'agit de quelques-unes des *connecting particles* (cf. DENNISTON, op. cit., XLIII–L) ou *Bindewörter* (cf. KÜHNER–GERTH, *Ausführliche Grammatik*, II,2 § 526, 261; § 545, 330). Elles sont fréquentes chez Paul, contrairement à d'autres particules comme γε, δή, μήν, περ, τοι, lesquelles, rares ou inexistantes chez Paul, sont le plus souvent expressives d'un «mode of thought in isolation» (DENNISTON, op. cit., XXXVII). Chez Hermogène, ces *connecting particles* reçoivent parfois le nom de σύνδεσμος (par exemple à propos de μέν, dans le *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, II,7, 362; trad. PATILLON, 459). D'après le dictionnaire BAILLY, le terme σύνδεσμος signifie *particule*, *conjonction*, parfois *préposition*, d'après le LSJ, *conjunction*. Dans le passage d'Hermogène signalé ici, PATILLON le rend par *particule*.
- 6 BAUER, s.v. 'γάρ', résume les différentes fonctions de la particule γάρ: «begründend, erklärend, folgernd, fortführend». Sur γάρ, voir aussi BDR, § 452; DENNISTON, *The Greek Particles*, 56–114; HUMBERT, *Syntaxe grecque*, § 689–696, 386–392; KÜHNER–GERTH, *Ausführliche Grammatik*, II,2 § 545, 330–339; ZERWICK, *Graecitas Biblica*, § 472–478, 159–161. La succession de deux γάρ exige d'être soigneusement examinée. Ils n'y ont pas toujours le même sens. On l'observera notamment en 10,8a et 13,4a–d.
- 7 La subtilité requise pour effectuer cette évaluation est bien illustrée, on le verra, par les deux δέ qui se succèdent en 13,6–7a. Certaines occurrences de l'adversatif 'mais' en français peuvent illustrer la finesse des nuances que la particule δέ peut recouvrir. En effet 'mais'

La particule ἀλλά (c'est le pluriel neutre de ἄλλος, devenu proclitique) peut aussi traduire une diversité de sens. Il exprime habituellement une nuance adversative plus forte que δέ, mais son sens est parfois voisin de la particule δέ. C'est le cas en 11,1b, où ἀλλά, renforcé par καί, a un sens *incluant*. En réalité, Paul ne demande pas seulement à ses lecteurs de tolérer de sa part un peu de déraison (11,1a), mais il leur demande *aussi* de le supporter. Dans la continuité de la première demande, ἀλλά exprime une intensification⁸.

En bref, les conjonctions et particules contribuent à faire émerger ce qui est essentiel dans le discours. Elles jouent un rôle de *continuité*, parce qu'elles établissent des liens entre les énoncés. Elles les unissent et font ainsi la cohésion interne d'une péricope. Mais elles les hiérarchisent aussi en attribuant à chacun une fonction spécifique. Elles marquent donc ainsi des *césures*, susceptibles de distinguer des *parties*, des *sections* etc., à l'intérieur d'une péricope.

1.1.3 Les procédés stylistiques

L'identification des procédés stylistiques fournit aussi des clés pour comprendre le message du texte. Ces procédés expriment des insistances et soulignent des points décisifs du message. Comme le genre oratoire, le genre épistolaire met largement en œuvre les ressources de la λέξις (*elocutio*). Il convient donc de repérer, à l'aide des catégories de la rhétorique antique, leur déploiement dans le texte. La mise en œuvre des différentes *formes stylistiques* (ἰδέαι λόγου), tout particulièrement, est une source précieuse d'information sur l'organisation du texte et sur la communication de son message. À la suite de Photios de Constantinople, on observera ces formes, comme on l'a dit⁹, à l'aide du système hermogénien du Περὶ ἰδεῶν λόγου. Nos chapitres comportent également plusieurs *figures de pensée* (σχήματα διανοίας)¹⁰. On y rencontre de l'ironie

n'exprime pas toujours une opposition. Ainsi, dans le syntagme "*lentement mais sûrement*", '*mais*' n'a pas une signification réellement adversative. Il ajoute plutôt un éclaircissement à l'adverbe *lentement*. Sur la particule δέ, voir BDR, § 447, qui distingue δέ *adversativ* («δέ hebt den Gegensatz hervor») et δέ *kopulativ* («zur Erklärung oder Steigerung»). Voir aussi DENNISTON, *The Greek Particles*, 162–189; HUMBERT, *Syntaxe grecque*, § 706–712, 397–403; KÜHNER–GERTH, *Ausführliche Grammatik*, 11,2 § 526, 261–281; RISCH, *Die verschiedenen Partikeln δέ im Griechischen*, 486–498; THRALL, *Greek Particles in the New Testament*, 63–67; ZERWICK, *Graecitas Biblica*, § 467, 157–158.

8 Sur ἀλλά, voir BDR, § 448, 378–379; DENNISTON, *The Greek Particles*, 1–32; HUMBERT, *Syntaxe grecque*, § 669–679, 374–380; KÜHNER–GERTH, *Ausführliche Grammatik*, 11,2 § 534, 282–288; ZERWICK, *Graecitas Biblica*, § 470, 158.

9 Cf. *supra*, 255.

10 Les *figures* sont des procédés stylistiques qui portent sur plusieurs mots, affectant soit le

(εἰρωνεία, cf. 11,19), des questions rhétoriques (ἐρωτήματα, cf. 11,11.29; 12,17–18), des paradoxes (παράδοξα, cf. 11,30; 12,5.9.10d–e) et de humour (ἄστεϊσμός, cf. 11,21a–b; 12,13c). Relevons aussi, parmi les *figures d'élocution* ou *de mots* (σχήματα λέξεως), l'emphase (αὖξισις, cf. 11,30b; 12,11b.19b; 13,3a), la parisose (παρίσωσις, cf. 11,23d–g; 11,25b–c; 12,4)¹¹ et la gradation (κλίμαξ, cf. 11,25.26; 12,20–21)¹². Les tropes (τρόποι) jouent un rôle important¹³, en particulier la métaphore (μεταφορά) et l'allégorie (ἀλληγορία), qui le plus souvent sont au service d'une argumentation de type *symbolique*, c'est-à-dire théologique. Nous verrons que les *armes* en 10,4a, les *fiançailles* en 11,2b et la *débauche* en 12,21c relèvent de ce langage métaphorique. L'identification d'un changement de genre littéraire à l'intérieur d'une péricope fournit généralement un critère

contenu indépendamment des mots (*figures de pensée*, σχήματα διανοίας), soit la matérialité des mots (*figures d'élocution ou de mots*, σχήματα λέξεως). Cf. PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, 298–301.

- 11 Une παρίσωσις est « the presence of two balanced clauses (δύο ἴσα κῶλα) » (ANDERSON, *Glossary of Greek Rhetorical Terms*, 90–91). Il s'agit du retour sensible de κῶλα consécutifs de même longueur, par équivalence des syllabes et des séquences qu'elles forment (cf. les remarques de PATILLON, *Hermogène. L'art rhétorique*, 403 n. 6). On rencontre une παρίσωσις remarquable en Ga 2,20. C'est l'une des figures qui produisent l'ἰδέα de beauté (κάλλος) (cf. Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, 1,12, 299–302; trad. PATILLON, 400–403). Hermogène signale aussi, à côté de la parisose par κῶλον entier, la parisose de début de κῶλον et celle de fin de κῶλον (cf. Hermogène, op. cit., 1,12, 302–303; trad. PATILLON, 403–404). Il s'agit du retour sensible de syllabes offrant une même sonorité au début ou à la fin des séquences considérées (cf. PATILLON, op. cit., 401 n. 6). Lorsque la répétition ne concerne pas seulement quelques syllabes mais un ou plusieurs mots entiers, on parle d'*anaphore* (en début de κῶλον) et d'*épiphrase* (en fin de κῶλον) (cf. *supra*, 268 n. 6 et n. 7).
- 12 Une κλίμαξ, également productrice de beauté (κάλλος) (cf. Hermogène, op. cit., 1,12, 304; trad. PATILLON, 405), indique l'existence d'un sommet au terme d'une énumération ou d'une série d'énoncés, selon la loi de l'accentuation de la finale, qui est dite aussi loi de l'*Achtergewicht*. *Achtern* signifie en allemand *derrière*, *en arrière*, *vers l'arrière* (du néerlandais *achter*, *derrière*). L'*Achterschiff* désigne la partie arrière d'un navire, la poupe. L'*Achtergewicht* c'est le poids dont elle est chargée. Au sens figuré, l'*Achtergewicht* désigne le poids dont est chargée la fin d'une séquence narrative, descriptive, énumérative ou argumentative, qui parfois est la partie la plus importante, car c'est alors que le personnage clé surgit ou que l'argument le plus décisif est avancé, ou que le fait le plus frappant est exposé (« Das Wichtigste wird zuletzt geschildert », cf. OLRİK, *Epische Gesetze der Volksdichtung*, 1–12, en particulier 7; voir aussi LINNEMANN, *Gleichnisse Jesu. Einführung und Auslegung*, 24).
- 13 Les tropes sont des procédés stylistiques portant sur un mot isolé. Cf. PERNOT, op. cit., 297–298.

pour mettre en évidence une frontière qui sépare deux parties de la péricope¹⁴.

En bref, les traits stylistiques servent au scripteur pour l'élaboration du message qu'il communique à ses destinataires, et à ce titre, ils doivent être attentivement observés et correctement interprétés.

1.2 *La péricope considérée comme partie du développement*

Chaque péricope est considérée comme un *tout autonome*, dont il s'agit de découvrir l'organisation et le message. Mais ce *tout* ne doit pas être séparé du *développement* où il figure. Cet aspect jouera un rôle essentiel à la fin de notre exploration, lorsque seront reprises de manière synthétique les conclusions de l'analyse de chaque péricope. Nous mettrons alors en évidence les liens que tissent les périopes les unes avec les autres, tant dans leur proximité immédiate que dans les échos qu'elles se font l'une à l'autre dans le développement. Mais cet aspect intervient déjà ici, en particulier sur la question du vocabulaire.

En effet, le sens des mots du texte n'est pas mécaniquement décidé par l'environnement culturel du texte, c'est-à-dire par la civilisation hellénistique de la Méditerranée orientale contemporaine de Paul. Le sens des mots du texte, c'est d'abord le sens des mots *dans* le texte. Ce sens est contextualisé par le texte. Pour l'éclairer, on sera donc attentif aux échos, aux expressions et formules voisines que l'on trouve *dans* l'ensemble du texte. Mais on le considérera également dans une *intertextualité* plus large, en appliquant cette méthode comparative à l'ensemble du *corpus authentique* de Paul, en vertu du principe « Paul-exégète-de-Paul »¹⁵. Il ne s'agit pas d'ignorer entièrement les

14 On rencontrera par exemple les genres littéraires de l'*exhortation*, de la *prière*, du *souhait*, de la *demande*, de l'exposé de type *historique* (souvent avec des aoristes), *informatif* (avec des présents et des futurs) ou encore *théologique*.

15 Le célèbre principe de l'exégèse homérique, "*expliquer Homère par Homère*", "Ὅμηρον ἐξ Ὀμήρου σαφηνίζειν, connu par les *Ὅμηρικά Ζητήματα* de Porphyre et traditionnellement attribué à Aristarque, n'a rien perdu de sa pertinence. Rappelant ce principe, Porphyre attire l'attention sur l'utilité tant de l'intratextualité que de l'intertextualité pour éclairer le sens de certains passages: ἀξίων δὲ ἐγὼ Ὅμηρον ἐξ Ὀμήρου σαφηνίζειν αὐτὸν ἐξηγοῦμενον ἑαυτὸν ὑπεδείκνυσιν, ποτὲ μὲν παρακειμένως, ἄλλοτε δ' ἐν ἄλλοις, "*estimant quant à moi qu'il est juste de rendre clair Homère d'après Homère, j'ai montré qu'Homère s'explique lui-même par lui-même, quelquefois juxtaposant (des passages de l'œuvre elle-même), d'autres fois (des passages trouvés) ailleurs*" (Porphyrii Quaestionum Homeriarum ad Iliadem pertinentium reliquias, éd. SCHRADER, BSGRT, vol. II, 297, lignes 16–17; traduction de WOLSKA-CONUS, *Sources des commentaires de Stéphanos d'Athènes et de Théophile le Protospa-thaire*, 5–66, ici 39). C'est l'utilité du τόπος ἐξηγητικός qui est ici mise en valeur, c'est-à-

emprunts de Paul à son environnement culturel, par exemple à la tradition cynique et stoïcienne, mais de voir *comment* en définitive ces emprunts, si toutefois il s'agit d'emprunts, sont mis en œuvre *dans le texte* et *quel sens* ils y ont. Le sens du texte ne doit pas d'abord être recherché en dehors du texte. Il doit être exploré grâce aux résonances et aux harmoniques présentes dans le texte lui-même¹⁶.

• • •

Dans les pages qui suivent, l'analyse des péripécies se concentrera essentiellement sur l'*agencement* du texte, sur son *message* et sur la *manière* dont il est communiqué. Les autres aspects ne seront pas ignorés mais n'interviendront ici que dans la mesure où ils aident à mieux atteindre ce but.

dire du passage où le sens d'un mot saute aux yeux (σφαῶς) et qui permet, par analogie, d'éclairer les occurrences moins claires.

- 16 ECO propose des réflexions pertinentes qui éclairent cet aspect méthodologique : « Entre la mystérieuse histoire de la production d'un texte et la dérive incontrôlable de ses futures lectures, le texte en tant que texte représente encore une présence sûre, le point auquel nous pouvons nous cramponner » (ECO, *Interprétation et surinterprétation*, 80). ECO souligne qu'il n'est – de loin – pas toujours nécessaire de connaître l'intention de l'auteur empirique (i.e. historique) d'un texte : « L'intention du texte est flagrante et, si les mots utilisés ont bien une signification conventionnelle, le texte ne dit pas ce que le lecteur – obéissant à certaines inclinations idiosyncrasiques – croyait qu'il avait lu. Entre l'intention inaccessible de l'auteur et l'intention discutable du lecteur, il y a l'intention transparente du texte qui réfute toute interprétation insoutenable » (op. cit., 71–72). Au sujet des interprétations multiples qui ont été proposées de son roman *Au nom de la rose*, ECO ajoute : « Mais le texte est là, et l'auteur empirique n'a qu'à se taire » (op. cit., 72). En d'autres termes, les usages et les conventions littéraires du monde culturel où fut produit un texte éclairent le sens de ce texte, certes. Mais il s'agit d'une approche indirecte. C'est en tant que *tout cohérent* qu'un texte, détaché de son auteur empirique, fait une œuvre de sens qui n'est soumise qu'au contrôle du texte lui-même. La perspective de notre recherche est bien synthétisée par SIEGERT, au seuil de son enquête sur Rm 9–11 : « Sinnfragen sind etwas anderes als Herkunftsfragen. Der oft empfundenen Schwierigkeit des Verständnisses paulinischer Erörterungen wird hier begegnet mit einer Analyse nicht der *Textentstehung*, sondern der *Textstruktur* und der Prozesse zwischen Text und intendierten Lesern » (SIEGERT, *Argumentation bei Paulus*, VII, je souligne ; ces remarques de SIEGERT m'ont été signalées par François FRAIZY). Sur les limites d'une recherche des *modèles* (hellénistiques, cyniques, stoïciens, bibliques, juifs, etc.) pour l'exégèse, on se rappellera que *comparaison n'est pas raison* (cf. SANDMEL, *Parallelomania*, 1–13 ; HOBBS, *Recognition of Conceptuality as a Hermeneutical Toll*, 464–477).

Au cours de l'exposé, les références nues de numéro de verset, sans indication de chapitre, se rapportent à la péricope ou au chapitre étudié. Lorsqu'il s'agit d'un autre chapitre, soit en 2 Co 10–13, soit dans l'ensemble de 2 Co, on ajoutera seulement – sauf risque de confusion – le numéro du chapitre.

2 Première péricope : la demande de Paul (10,1–6)

Cette péricope est unifiée, on l'a dit, par les verbes des propositions indépendantes ou principales, exprimés à la première personne du singulier (παράκαλῶ, v. 1a et δέομαι, v. 2a) ou du pluriel (στρατευόμεθα, v. 3). C'est une unité textuelle en 'je' (v. 1–2), puis en 'nous' (v. 3–6). Elle est composée de trois parties, le v. 1, le v. 2, puis les v. 3–6. Ces parties se distinguent par leur genre littéraire. Le v. 1 est une *exhortation*. Le v. 2 formule une *demande* qui, en même temps, expose succinctement quelques éléments concrets de la crise corinthienne ainsi que le projet de Paul. Les v. 3–6 justifient (cf. γάρ, v. 3.4a) ce projet en offrant la *description* d'un combat. Ce combat des apôtres (en 'nous') donne déjà quelques précisions sur la modalité de la réponse de Paul à la crise¹⁷.

2.1 Une exhortation (v. 1)

Les v. 1a–b indiquent d'emblée la nature de l'intervention de l'Apôtre. Il s'agit avant tout d'une exhortation (παράκαλῶ). Cette ouverture du discours est remarquable à plusieurs titres. La présentation pléonastique que Paul fait de lui-même est frappante (αὐτὸς δὲ ἐγὼ Παῦλος, v. 1a). Le δέ, doté d'une connotation de contraste, peut être rendu par "*pour ma part*". Cette particule met en valeur la personne de Paul, soulignée déjà avec insistance par les deux pronoms

17 Sur 2 Co 10,1–6, outre les commentaires, voir BANKS, "Walking" as a Metaphor of the Christian Life, 303–313; BOSENIUS, Die Abwesenheit des Apostels, 97–126; BRINK, A General's Exhortation to His Troops (I), 191–201 et (II), 74–89; DEWEY, A Matter of Honor: A Social-Historical Analysis of 2 Corinthians 10, 209–217; ECKERT, Ich ermahne euch bei der Sanftmut und Milde des Christus, 39–55; GERBER, Krieg und Hochzeit in Korinth, 99–125, en particulier 105–113; KERN, Wir nehmen alles Denken gefangen für den Gehorsam gegen Christus, 241–245; LAMBRECHT, Paul's Appeal and the Obedience to Christ, 131–148; LAMPE, Can Words be Violent or Do They Only Sound That Way?, 223–239; LARSON, Paul's Masculinity, 85–97; LEIVESTAD, The Meekness and Gentleness of Christ, 156–164; MALHERBE, Antisthenes and Odysseus, and Paul at War, 91–119; MARGUERAT, 2 Co 10–13: Paul et l'expérience de Dieu, 502–504; ROETZEL, The Language of War, 77–99; SAVAGE, Power Through Weakness, 54–99; TANNER, St. Paul's View of Militia and Contemporary Social Values, 377–382; WALKER, Paul's Offer of Leniency, 251–256.

αὐτός et ἐγώ, et par le nom Παῦλος. L'exhortation est par ailleurs exprimée au nom de (διά) deux dispositions du Christ, la douceur (πραΰτης) et la bonté (ἐπιείκεια). Étroitement associée à l'ἦθος du Christ, cette ouverture donne au texte un ton d'emblée personnel, presque intimiste.

En ces v. 1a–b, c'est manifestement l'ἦθος de Paul qui est présenté aux lecteurs. Il y est mis en œuvre au double titre d'ιδέα stylistique, au sens hermogénien, et de *preuve technique*. Paul intervient ici en effet avec la *modération* de l'exhortation et non avec toutes les prérogatives que lui confère son titre d'Apôtre et de fondateur de communauté – titre qui ici n'apparaît pas. Comme en beaucoup d'autres lettres, il ne *prescrit* pas mais *exhorte*. Il se tient donc en deçà de ce qu'il serait en droit de faire (cf. Phm 8–9). Cette attitude de modération, qui prend exemple sur la “bonté” du Christ (v. 1b), suggère donc d'emblée l'honnêteté et la crédibilité de l'Apôtre et, corrélativement, la justesse et la pertinence de son intervention¹⁸.

Le ton personnel et *éthique* de cette ouverture est confirmé par la subordonnée relative qui suit (v. 1c–d). Elle n'est pas sans surprendre, car le lec-

18 Chez Hermogène, l'ιδέα stylistique de *modération* (ἐπιείκεια) est une sous-catégorie de celle d'ἦθος (cf. *supra*, 241 n. 34). « On a un discours modéré et éthique (ἐπιεικὴς καὶ ἠθικὸς λόγος) en ce qui concerne la pensée, ou bien lorsqu' on montre qu' on se tient volontairement en deçà de ce qu' on est en droit de faire, (...) ou bien lorsqu' on se met à égalité avec les simples citoyens, sans en être un soi-même. (...) La première méthode de la modération est celle qui ressemble fort aux pensées modérées pour ce qui est d'atténuer volontairement ses avantages ou bien d'amoindrir volontairement tout ce qu' on a de véhément à dire contre son adversaire, et de l'énoncer sans véhémence » (Hermogène, *Περὶ ιδεῶν λόγου*, II, 6, 345–347; trad. PATILLON, 442–444). PATILLON explique : « Il est fréquent dans le genre judiciaire que l'orateur, accusateur ou accusé, veuille paraître modéré. C'est pourquoi les pensées réunies par Hermogène dans la catégorie de la modération se présentent comme des lieux traditionnels, [dans lesquels l'orateur se donne] l'éthos d'un honnête et brave homme. (...) Traditionnellement, la modération est la catégorie éthique par excellence. Chez Aristote (*Rhétorique*, I, 2), le terme de modération (ἐπιείκεια) a la même extension que celui d'éthos en tant que preuve technique et le sens général de vertu (cf. *Rhétorique*, I, 15). (...) Dans le système hermogénien toutefois la modération n'est qu'un aspect de l'éthos » (op. cit., 442 n. 1). Ce qu' Hermogène expose ici à propos du genre judiciaire vaut aussi, dans une large mesure, pour le style d'une lettre. L'ἦθος comme *preuve technique* correspond chez Hermogène à l'ιδέα stylistique d'ἦθος, inhérente au discours, et qui fait paraître le locuteur comme un homme honnête et digne de foi (cf. PATILLON, op. cit., 420 n. 3). Dans la traduction, on a rendu le mot ἐπιείκεια du v. 1b par *bonté*, car il ne s'agit pas ici d'une allusion directe à l'ιδέα stylistique du système hermogénien. La bonté du Christ, au nom de laquelle Paul exhorte ses lecteurs, devient aussi celle de Paul, certes, mais ici c'est moins le terme ἐπιείκεια, appliqué au Christ, que le verbe παρακαλῶ qui produit l'ιδέα stylistique de *modération*.

teur est incité à supposer d'abord que le pronom relatif ὃς est anaphorique de τοῦ Χριστοῦ, qu'il suit immédiatement. En réalité, c'est Paul qui se décrit lui-même, comme un homme "*qui, face à face, (suis) humble devant vous, mais (qui), absent, use de hardiesse envers vous*" (v. 1c–d). Cette description de Paul s'appuie sur un τόπος épistolaire. La lettre, écrite dans l'*absence* (ἀπών) est une forme alternative de la *présence* de l'Apôtre auprès des Corinthiens (κατὰ πρόσωπον)¹⁹. De la part de Paul, ces deux formes de présence ne diffèrent pas seulement par leur modalité, mais aussi par leur *tonalité*. Ce sont deux visages de l'ἦθος paulinien, antithétiques mais non nécessairement contradictoires, qui sont ainsi rapprochés. Ce rapprochement a souvent été compris de manière péjorative. Lus dans la perspective de 10,10, ces v. 1c–d ont été en effet souvent interprétés comme l'écho d'un reproche d'incohérence et de faiblesse, émanant des *adversaires*, dont il va bientôt être question (cf. v. 2c), et éventuellement d'une partie de la communauté. Paul, dès l'ouverture, se saisirait de ce reproche pour aussitôt entamer sa réfutation²⁰. Mais l'évocation de l'exemple du Christ, dans le syntagme qui précède, rend peu probable une telle lecture. Par ailleurs, le terme ταπεινός, parce qu'il rappelle l'*abaissement* du Christ lui-même (cf. Ph 2,8), a toujours un sens positif chez Paul, et ne peut donc décrire une déficience²¹.

Le syntagme θαρρῶ εἰς ὑμᾶς est aussi positivement chargé. Si l'humilité, exprimée par un adjectif, apparaît comme un attribut indifférent au temps, la hardiesse est actualisée par un verbe. Ce verbe ne décrit pas seulement une attitude énergique, mais sous-entend indirectement une relation empreinte de confiance²². Il est donc à situer sur le registre de la *modération*, que mettait déjà en œuvre le verbe παρακαλῶ du v. 1a. Les verbes θαρρῶ et παρακαλῶ sont par ailleurs l'un et l'autre au présent. Ces observations autorisent à lire

19 Cf. BÜNKER, *Briefformular*, 25–26; KOSKENNIEMI, *Studien zur Idee und Phraseologie*, 172–180.

20 Cf. par exemple BAUMERT, 171; KLAUCK, 77; MARTIN, 303.

21 Chez Paul, les mots ταπεινός, ταπεινώσις et ταπεινοφροσύνη ont toujours un sens positif (cf. Ph 2,3; 3,21; Rm 12,16; 2Co 7,6; 10,1). Le verbe ταπεινῶ désigne un acte d'abaissement qui n'est pas une destruction ou un anéantissement, mais s'inscrit dans une perspective de salut (cf. Ph 2,8; 4,12). On le retrouve plus loin en 2Co 11,7b, où l'abaissement de Paul (ἐμαυτὸν ταπεινῶν) semble tout autre chose qu'une ἀμαρτία (cf. 11,7a). Il apparaît encore en 12,21a.

22 Cf. 2Co 7,16, où l'on trouve l'expression θαρρῶ ἐν, dont le sens n'est guère éloigné de celui de θαρρῶ εἰς, ici en 10,1d; voir aussi 5,6.8. En 10,2a–b, le verbe θαρρῶ sert également à décrire l'attitude de Paul vis-à-vis des adversaires, en particulier lors du retour, mais l'accent porte avant tout sur le syntagme τολῆσαι ἐπὶ (v. 2b).

de manière non péjorative les deux versants de l'autoportrait de Paul²³. La ταπεινότης de Paul *in praesentia* est avalisée par l'exemple du Christ (cf. v. 1b)²⁴. Cette présentation personnelle permet aussi à Paul de livrer aux lecteurs sa compréhension communautaire de la vie chrétienne (v. 1c), ainsi que sa manière de mettre en œuvre le genre épistolaire (v. 1d)²⁵.

Relevons enfin un fait rare chez Paul. Le verbe παρακαλῶ n'a pas de complément d'objet indirect²⁶. Cette omission crée un effet de suspens. L'attention du lectorat est éveillée sur le sens de cette exhortation en attente de contenu.

23 La coexistence de ces deux versants n'implique pas nécessairement d'elle-même lâcheté ou faiblesse. La corrélation μέν ... δέ établit un contraste entre les deux attitudes, *in praesentia* et *in absentia*, mais ce contraste n'exprime pas une incohérence. La hardiesse qu'un expéditeur peut déployer dans une épître, alors qu'il fait par ailleurs preuve de modestie en présence de ses destinataires, n'est en effet pas nécessairement l'indice d'une lâcheté. Tout dépend de la nature comportementale de la modestie *in praesentia* et de celle de la hardiesse *in absentia*. C'est une question qui est étroitement liée à l'autorité ou au charisme personnel d'un individu. Il y a des modesties qui sont des symptômes de pusillanimité et de faiblesse, d'autres qui transpirent force et puissance.

24 Cf. MARGUERAT, 2 Co 10–13: *Paul et l'expérience de Dieu*, 503.

25 Le θάρσος (hardiesse), dont Paul, selon ses propres mots, fait preuve dans ses épîtres, se retrouvera bientôt dans la suite de nos quatre chapitres à travers les ιδέαι stylistiques de *véhémence* (σφοδρότης) et d'*éclat* (φαιδρότης), deux sous-catégories de la *grandeur* (μέγεθος). Cette hardiesse que Paul déploie lorsqu'il est ἀπών, associée à la ταπεινότης κατὰ πρόσωπον, apparaît aussi dans la déclaration de 1 Co 4,21 (τί θέλετε; ἐν ῥάβδῳ ἔλθω πρὸς ὑμᾶς, ἢ ἐν ἀγάπῃ πνεύματί τε πραΰτητος; “*Que préférez-vous? Que je vienne à vous avec des verges ou avec amour et dans un esprit de douceur?*”). Par ailleurs, la première épître aux Corinthiens ne manque pas d'expression de fermeté et de hardiesse (cf. 1 Co 4,19–20; 5,1–5). Ces rapprochements confirment que la description de 2 Co 10,1c–d est un témoignage spontanément fourni par l'intéressé lui-même, et non l'écho d'une caricature. Ce portrait trouvera un écho dans la dernière péricope du texte, où Paul, après avoir donné un avertissement sévère (13,2), exprimera le souhait de ne pas user de fermeté lors de son retour à Corinthe (13,10).

26 Sur les 37 occurrences du verbe παρακαλῶ dans les épîtres authentiques, il n'y a que celles de Rm 12,8; 2 Co 5,20; 10,1; 12,18 et Phm 9–10 qui présentent un emploi de ce verbe sans complément d'objet indirect. En Rm 12,8; 2 Co 12,18 et Phm 9–10 toutefois, le contexte supplée à cette absence. En 2 Co 5,20, δεόμεθα est le mot-liaison qui suit immédiatement et qui explicite le contenu de l'exhortation annoncée par τοῦ θεοῦ παρακαλοῦντος δι' ἡμῶν, et ce, même si les deux verbes παρακαλῶ et δέομαι n'y ont pas même sujet (respectivement Dieu, et le groupe apostolique ‘nous’). En 2 Co 10,1 également, le verbe δέομαι développe, nous le verrons, le verbe παρακαλῶ et explicite son contenu.

2.2 Une demande (v. 2)

Le v. 2 est étroitement relié au v. 1 par la particule δέ (v. 2a), laquelle a ici une valeur conjonctive. C'est un δέ de transition, équivalent à καί. Paul adresse à ses lecteurs une *demande*²⁷. Cette demande s'inscrit dans la perspective dessinée par le portrait du Christ du v. 1b. Elle s'inspire d'autant plus de sa *πραΰτης* et de son *ἐπιείκεια* qu'elle formule le souhait que soit évitée une démonstration de fermeté : “*Or, je (vous) prie que, présent, je n'aie pas à être hardi de l'assurance dont j'estime oser (faire usage) à l'égard de ceux qui estiment que nous marchons selon la chair*” (v. 2a–c)²⁸.

Articulée autour du substantif *πεποίθις*, la proposition relative du v. 2b–c expose un projet du scripteur (cf. le présent *λογίζομαι*). On remarque un *parallélisme* entre les v. 2a–b et 1c–d. Dans les deux cas est mise en œuvre l'antithèse présence/absence. La notion de *présence*, exprimée au v. 1c, est reprise dans le participe *παρών* du v. 2a. L'infinitif aoriste *θαρρήσαι* se réfère donc à une

27 Le verbe *δέομαι* figure six fois dans les épîtres authentiques (Rm 1,10 ; 2 Co 5,20 ; 8,4 ; 10,2 ; Ga 4,12 et 1 Th 3,10). Il se construit avec le génitif de la personne à qui est adressée la demande (*ἡμῶν* en 2 Co 8,4 ; *ὑμῶν* en Ga 4,12). En Rm 1,10 et 1 Th 3,10, il s'agit d'une prière à Dieu, qui n'est pas nommé mais sous-entendu. *Δέομαι* y est suivi d'une proposition complétive, objet de la prière, introduite par *εἰ πως* en Rm 1,10, et par *εἰς τό* en 1 Th 3,10. En 2 Co 5,20, l'objet de la demande est formulé dans une proposition indépendante juxtaposée, comme au style direct, et l'identité des personnes à qui elle est adressée (i.e. ‘vous’) est sous-entendue : *δεόμεθα ὑπὲρ Χριστοῦ, καταλλάγητε τῷ θεῷ*. “*Nous (vous le) demandons au nom du Christ : réconciliez-vous avec Dieu !*”. En 2 Co 10,2, le verbe *δέομαι* n'est pas une prière adressée à Dieu (interprétation défendue par BACHMANN, 343–344 ; PRÜMM, I, 568–569 et SCHLATTER, 322), mais une demande en direction des lecteurs. Le parallélisme avec le verbe *παρακαλῶ* est en effet évident. *Δέομαι* explicite *παρακαλῶ* et lui donne son contenu. L'absence du complément d'objet indirect de *δέομαι* (il aurait fallu ici le génitif *ὑμῶν*) s'explique par le fait que les destinataires, déjà mentionnés au v. 1a, sont sous-entendus. Enfin, le verbe *θαρρῶ*, qui figure aux v. 1d et 2a, permet de mettre en parallèle les deux premières parties de la péricope, et en particulier les deux verbes *παρακαλῶ* et *δέομαι*. Il donne en quelque sorte à ces deux premières parties leur tonalité. C'est une interpellation, exposée avec *hardiesse*, que la troisième partie, introduite par *γάρ* (v. 3), viendra justifier.

28 Le verbe *λογίζομαι* signifie “auf Grund einer Berechnung bewerten, taxieren, erachten, ansehen als”, ou bien “berechnen, bedenken, ersinnen” (BAUER, s.v. *λογίζομαι*). On a rendu toutes les occurrences du texte (10,2b.c.7c.11a ; 11,5) par le verbe *estimer*, qui traduit tant une volonté qu'une opinion, une perception ou un jugement (en 12,6e, il s'agit de l'expression *λογίζομαι εἰς*, qui a un autre sens, cf. *infra*, 406 n. 315). Le verbe *περιπατέω* est la métaphore biblique et paulinienne de l'existence (en particulier croyante) (cf. Rm 6,4 ; 8,4 ; 13,13 ; 1 Co 3,3 ; 7,17 ; 2 Co 4,2 ; 5,7 ; 12,18d ; Ga 5,16 ; Ph 3,17–18 ; 1 Th 4,1.12). Il rend l'hébreu *הלך*, *marcher* (cf. *הלך*, *règle, loi*). On a volontairement gardé dans la traduction, ici et au v. 3, l'image dynamique de la *marche* (cf. BANKS, “Walking” as a Metaphor of the Christian Life, 303–313).

action ponctuelle à venir, c'est-à-dire lors du retour de Paul à Corinthe. Mais le syntagme λογίζομαι τολμήσαι (v. 2b), au présent, s'inscrit dans l'actualité de la communication épistolaire, c'est-à-dire dans l'*absence* du scripteur²⁹. Paul, aux v. 2a–b, reprend donc l'antithèse présence/absence des v. 1c–d et demande aux lecteurs que, bientôt *présent* à Corinthe, il n'ait pas à mettre en œuvre la décision, prise maintenant dans l'*absence*, d'user avec énergie de cette assurance contre *certain*s (ἐπί τινας τοὺς, v. 2c), qui estiment qu'ils se comportent, lui et ses compagnons, "*selon la chair*"³⁰. Ici apparaît un groupe d'opposants. La présence de l'article τοὺς à la suite de l'enclitique τινας souligne qu'il s'agit d'un groupe délimité, bien connus des lecteurs ("*ceux qui ...*"). Ce groupe est donc à distinguer du groupe '*vous*' comme tel (v. 1a.c.d), c'est-à-dire de la communauté qui est destinataire. Nous l'appellerons le groupe des *adversaires*. Il réapparaîtra de diverses manières au cours de l'épître. Le passage du singulier au pluriel de la première personne (ἡμᾶς, v. 2c) montre en outre que ce reproche visait de manière collective l'équipe de Paul, et non pas seulement Paul. Le jugement qui les visent (v. 2c) ne reproduit pas nécessairement la littéralité de l'accusation des adversaires. C'est plutôt la compréhension paulinienne d'une crise communautaire, que les adversaires semblent avoir provoquée.

Ce v. 2 dans son ensemble confirme indirectement l'interprétation du portrait de Paul proposée pour les v. 1c–d. En effet, elle traduit chez l'homme de Tarse le désir d'éviter *in praesentia* une démonstration de θάρσος (hardiesse) et de πεποίθις. Sa demande ne suggère cependant pas qu'il serait tenté de perdre patience. Il interpelle ses lecteurs pour que la situation à Corinthe se transforme, et qu'elle ne le contraigne pas à changer son comportement extérieur, c'est-à-dire empreint de ταπεινότης en leur *présence*. Cette demande s'inscrit dans la continuité du portrait des v. 1c–d. L'ἥθος de Paul n'y contenait donc aucune nuance péjorative. Par ailleurs, Paul prolonge ici, à l'égard du groupe '*vous*', la mise en œuvre de la *modération* (ἐπιείκεια), tant au titre d'*idée* stylistique que de *preuve technique*. Aussi bien par l'exhortation que par la supplique, qui l'une et l'autre font appel à la libre coopération des lecteurs, il se tient en effet en deçà de ce que ses prérogatives apostoliques lui permet-

29 Cf. BAUMERT, 172 et n. 91.

30 On retrouve en Rm 8,4 le syntagme κατὰ σάρκα avec le verbe περιπατεῖν. Κατὰ σάρκα appartient au langage théologique et s'oppose à κατὰ πνεῦμα. Paul et ses compagnons sont accusés de se comporter en opposition à l'esprit, c'est-à-dire à Dieu (cf. Rm 8,6–7: τὸ φρόνημα τῆς σαρκὸς θάνατος, τὸ δὲ φρόνημα τοῦ πνεύματος ζωὴ καὶ εἰρήνη· διότι τὸ φρόνημα τῆς σαρκὸς ἔχθρα εἰς θεόν ...).

traient de faire (cf. Phm 8–9). La justesse de son intervention est donc une fois encore discrètement soulignée³¹.

La demande instante du v. 2 contient aussi quelque chose de programmatique, tant pour la prochaine visite de Paul à Corinthe que pour la lettre qui commence³². Paul annonce en effet ce qu'il a *décidé* (λογίζομαι, v. 2b) de faire lors du retour. Il osera faire preuve d'assurance et de fermeté contre les adversaires (v. 2c). Le reproche qui est indirectement adressé à ces derniers est nettement perceptible³³. En ce sens, Paul, sans toutefois s'adresser directement à eux, met en œuvre à leur égard l'*idée* stylistique de *véhémence* (σφοδρότης), du moins quant à la pensée et la méthode³⁴. Mais en même temps, Paul espère que son projet n'aura pas besoin d'être réalisé. En toute logique, il faut supposer que le billet qui commence proposera aux lecteurs une argumentation de nature à les convaincre de transformer la situation communautaire, avant le retour de Paul.

Dès l'ouverture du billet, le caractère conflictuel de la situation corinthienne est frappant. La crise que traverse la communauté est cristallisée autour de la personne des apôtres, et plus spécialement de Paul. Elle touche le ministère apostolique du Tarsiote et de ses compagnons et leur manière d'être. L'attitude d'un groupe d'adversaires à leur rencontre semble avoir été l'événement déclencheur de la crise et, en conséquence, de la présente intervention épistolaire.

2.3 *Le combat des apôtres (v. 3–6)*

La troisième partie de la péricope propose, sur le mode descriptif, une explication du v. 2 (cf. γάρ, v. 3). Ces versets se divisent en deux sections. Le v. 3, structuré autour du verbe στρατευόμεθα, justifie le v. 2 (cf. γάρ). Il qualifie la

31 Cf. *supra*, 290 n. 18.

32 La prochaine visite de Paul à Corinthe fait l'objet, dans ces quatre chapitres, d'une élaboration littéraire très soignée (cf. 10,11; 12,14.20.21; 13,1–2; 13,10). On reviendra sur ce point au cours de l'analyse.

33 Cette distinction des destinataires en deux groupes a été soulignée par les commentateurs. « Paul differentiates his response in regard to two different audiences, the community and the opposition » (DEWEY, *A Matter of Honor*, 211). Voir aussi BAUMERT, 175.

34 « La véhémence (σφοδρότης) comme la rudesse a pour pensées (...) celles du reproche et de l'incrimination. Mais tandis que la rudesse s'exerce contre des supérieurs et contre la personne même des juges (...), la véhémence s'exerce contre des inférieurs. (...) La méthode de la véhémence est à peu près la même que celle de la rudesse : le discours véhément n'énonce pas de telles pensées autrement que d'une façon ouverte, franche et crue » (Hermogène, *Περί ιδεῶν λόγου*, 1,8, 260–262; trad. PATILLON, 365–366; voir aussi *supra*, 266 n. 4).

conduite du groupe paulinien. C'est un *combat*. Les v. 4–6, liés au v. 3 par la particule γάρ (v. 4a), expliquent cette qualification et présentent les *armes* et les *objectifs* de ce combat.

2.3.1 Qualification du combat (v. 3)

Répondant à la crise, sommairement évoquée dans la description de la prière, Paul présente la conduite de son groupe missionnaire sous des traits inattendus. *“Marchant certes dans (la condition) charnelle, nous ne combattons pas selon la chair”* (v. 3). Les deux membres de phrase, ἐν σαρκί περιπατοῦντες d'une part, et οὐ κατὰ σάρκα στρατευόμεθα d'autre part, ne s'opposent pas mais se complètent l'un l'autre. Ἐν σαρκί qualifie le cadre existentiel du combat des apôtres. Les modalités de ce combat sont précisées par le syntagme οὐ κατὰ σάρκα³⁵. De signification théologique, ce syntagme peut se traduire par κατὰ πνεῦμα (cf. Rm 8,1–17, en particulier v. 4–5). Paul propose une clarification sémantique qui va bien au-delà de la simple réfutation de l'accusation. Il *ajoute* l'idée de combat et il *qualifie* ce combat. Le triple emploi du mot σάρξ (v. 2c.3), complété au v. 4a par l'adjectif σαρκικός, laisse deviner le point sur lequel les adversaires, et peut-être une partie de la communauté, peinent à comprendre le ministère apostolique, tel que Paul l'exerce. La condition humaine dans laquelle il est accompli (ἐν σαρκί) pourrait avoir masqué à leurs yeux sa signification théologique³⁶.

Enfin, le pluriel στρατευόμεθα, qui fait écho au participe présent περιπατοῦντας du v. 2c, doit être relevé. À l'accusation qui visait son équipe tout entière (cf. v. 2c), Paul répond en exprimant la solidarité qui le lie à ses compagnons (en *‘nous’*). Mais le verbe στρατευόμεθα s'inscrit aussi dans le présent de la communication épistolaire. Il est à mettre en parallèle avec le verbe λογίζομαι (v. 2b). Cette lettre, qui apparaît portée par la solidarité d'une groupe autour du Tarsite, se présente donc clairement comme un *texte de combat*.

35 La négation οὐ porte sur le syntagme κατὰ σάρκα et non sur le verbe στρατευόμεθα, car l'idée de combat est maintenue et développée au v. 4a à travers la description des ὅπλα.

36 En opposant ἐν σαρκί et κατὰ σάρκα, Paul exploite la nuance entre les deux prépositions ἐν et κατά, et met en œuvre un *polyptote* (πολύπτωτον). Le polyptote est « l'emploi du même mot à différents cas » (Cicéron, *De oratore*, III, 207). « Nous servant du même mot, nous en faisons varier les cas à plusieurs reprises » (Cicéron, *Orator*, 135). Cette figure est productrice de l'idée stylistique de *beauté* (κάλλος) : « La figure appelée polyptote est aussi propre à la beauté » (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, I, 12, 306 ; trad. PATILLON, 407). Voir aussi ANDERSON, *Glossary of Greek Rhetorical Terms*, 103.

2.3.2 Armes et objectifs du combat (v. 4–6)

Cette section est constituée par une série de prédicats (v. 4–6a), apparemment rapportés au syntagme τὰ ὅπλα τῆς στρατείας ἡμῶν (v. 4), et elle est conclue par une subordonnée circonstancielle de temps (v. 6b). C'est une phrase complète, qui n'est donc pas divisible en unités. Plusieurs arguments sont articulés les uns aux autres. Aux v. 4a–b apparaissent les deux neutres σαρκικά et δυνατά, opposés par l'antithèse οὐ ... ἀλλά, figure de l'ἰδέα stylistique de *complication* (περιβολή), sous-catégorie de la *grandeur* (μέγεθος)³⁷. Viennent ensuite trois groupes participiaux au masculin pluriel (v. 4c–5a, 5b et 6a). Ils sont étroitement reliés entre eux par les deux conjonctions καί (v. 5b et 6a) et développent, par la métonymie des armes, le 'nous' paulinien du v. 3. La proposition subordonnée du v. 6b, enfin, introduite par la conjonction ὅταν (v. 6b), est à rattacher plus directement au v. 6a, organisé autour du participe ἔχοντες. Examinons le texte de plus près.

La particule γάρ (v. 4a) souligne une explication. Le combat de Paul et de ses compagnons n'est pas κατὰ σάρκα, "car" leurs armes ne sont pas "charnelles, mais puissantes de par Dieu pour la destruction des forteresses" (v. 4a–b). Le combat, annoncé par le verbe στρατεύεσθαι, se précise par l'évocation des armes. La redondance du syntagme τὰ ὅπλα τῆς στρατείας exprime une insistance sur la thématique guerrière. La qualification théologique du combat (οὐ κατὰ σάρκα, c'est-à-dire, en d'autres termes, κατὰ πνεῦμα) est précisée par la notion de δύναμις de Dieu, dont ces armes sont investies³⁸. La thématique de la δύναμις divine, qui apparaît ici pour la première fois, jouera, on le verra, un rôle clé dans l'argumentation. Par ces armes, c'est donc aussi Dieu qui combat avec eux. Le statut théologique de ces armes indique la manière de comprendre les ὀχυρώματα qu'elles visent. Les ὀχυρώματα décrivent symboliquement l'orgueil humain, sûr de lui-même et fermé à Dieu. Il s'agit là aussi d'un langage théologique³⁹. On remarque une anacoluthie dans le passage des deux neutres,

37 « La figure par négation et affirmation (τὸ σχῆμα κατὰ ἄρσιν καὶ θέσιν) complique le discours du fait qu'elle lui donne un complément: "non pas (οὐχ) (...) mais (ἀλλά) (...)" » (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, I,10, 293; trad. PATILLON, 395). Sur l'ἰδέα de *complication* (περιβολή), voir aussi *infra*, 315 n. 79.

38 Dans le syntagme δυνατά τῷ θεῷ, le datif τῷ θεῷ est un datif de moyen et non de destination (signifie *de par Dieu*, et non *pour Dieu*, ou *en faveur de Dieu*). La destination est exprimée par le syntagme qui suit, c'est-à-dire par πρὸς καθάρεισιν ὀχυρωμάτων. Le caractère *symbolique* des armes mises en œuvre par Paul dans son ministère est aussi souligné en 2Co 6,7 (... τῶν ὅπλων τῆς δικαιοσύνης τῶν δεξιῶν καὶ ἀριστερῶν) où sont évoquées les armes offensives (portées à *droite*) et défensives (portées à *gauche*) de la justice.

39 Sur l'enracinement vétérotestamentaire des traits guerriers des v. 3–6a, cf. WINDISCH, 296–298, qui rapproche le v. 4 de LXX Prv 21,22 (πόλεις ὀχυράς ἐπέβη σοφὸς καὶ καθεῖλεν τὸ

σαρκικά et δυνατά (v. 4a–b), aux participes pluriels des v. 4c–6a, dépendant du verbe στρατευόμεθα du v. 3. Ces v. 4a–b ont ainsi le caractère d'une parenthèse⁴⁰. Toutefois, à l'examiner de près, cette description des armes renvoie en réalité de manière métonymique aux combattants eux-mêmes, plus qu'aux armes, comme le suggère le prédicat σαρκικά⁴¹. En outre, ces armes, privées de l'intervention de ceux qui les manient, ne peuvent d'elles-mêmes déployer leur puissance de destruction. Paul se décrit donc ici d'abord lui-même, ainsi que ses compagnons, plus qu'il ne qualifie son arsenal.

Les trois syntagmes participiaux (v. 4c–6a) développent le 'nous' paulinien. En indiquant les *objectifs* du combat des missionnaires, ils développent l'exposé de la finalité des armes, déjà soulignée au v. 4b par la mention des forteresses à détruire. Ce combat vise la destruction des "jugements"⁴² et de "toute (puissance) hautaine qui se dresse contre la connaissance de Dieu" (v. 4c–5a). On note l'effet d'insistance produit par la succession des deux mots de même racine, καθαίρεισιν (v. 4b) et καθαιρούντες (v. 4c), qui réunissent étroitement les v. 4a–b et 4c–5a. Il s'agit d'une guerre pour démanteler et démolir. Ce combat se propose aussi de "faire captive toute pensée (hostile) à l'obéissance au Christ" (v. 5b)⁴³. Ce combat est enfin disponibilité à punir "toute désobéissance" (v. 6a).

ὁχύρωμα ἐφ' ᾧ ἐπεποιθειςαν οἱ ἄσεβεῖς. "C'est dans des villes fortifiées qu'a pénétré le sage, et il a démantelé la forteresse dans laquelle les impies avaient mis leur confiance"). Le livre d'Isaïe dépeint le Jour du Seigneur qui se lève ἐπὶ πάντα ὑβριστὴν καὶ ὑπερήφανον καὶ ἐπὶ πάντα ὑψηλὸν καὶ μετέωρον, καὶ ταπεινωθήσονται (LXX Is 2,12). On peut encore rapprocher les ὅπλα δυνατά τῷ θεῷ de LXX Ps 23,8 (κύριος κραταιὸς καὶ δυνατός, κύριος κραταιὸς ἐν πολέμῳ).

40 « [Der v.4a] erhält den Charakter einer Parenthese » (WINDISCH, 297).

41 L'adjectif σαρκικός, à connotation morale péjorative, suggère en effet des procédés et des intentions, plus qu'il ne qualifie la simple matérialité d'un outil. La connotation morale péjorative de σαρκικός est plus nette que celle de σάρκινος, qui indique originellement la corpulence charnelle i.e. *bien en chair, corpulent, charnu* – la terminaison '-ινος' indiquant la matière dont une chose est faite (cf. 1Co 3,1–3). Voir CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, s.v. 'σάρξ', 988–989; SPICQ, *Lexique théologique du NT*, s.v. 'σάρξ, σαρκικός, σάρκινος', 1366–1377, en particulier 1375–1377.

42 Ces λογισμούς ne sont pas indéterminés mais sont à comprendre comme la reprise du participe λογιζομένους du v. 2c, qui leur donne sens. Ils visent la manière d'être et le ministère apostolique de Paul et de ses compagnons.

43 Il est difficile de comprendre la préposition εἰς comme rattachée au participe αἰχμαλωτίζοντες, car le syntagme τὴν ὑπακοὴν τοῦ Χριστοῦ, de signification entièrement positive, s'harmonise mal avec le verbe αἰχμαλωτίζειν, de signification négative (ce verbe se retrouve chez Paul en Rm 7,23; dans les LXX, conjointement avec le verbe ἀποικίζω et les substantifs αἰχμαλωσία et ἀποικεσία, il désigne en particulier la déportation à Babylone, cf. LXX 2Chr 6,38; Neh 7,6; Est 2,6; Jr 1,3; Ez 1,1; Dan 2,25 etc.). Εἰς τὴν ὑπακοὴν τοῦ Χριστοῦ doit donc

Les participes καθαιρούντες (v. 4c), αἰχμαλωτίζοντες (v. 5b) et ἔχοντες (v. 6a), au présent, renforcent l'actualité du combat souligné par l'indicatif présent στρατεύομεθα (v. 3), dont ils dépendent. L'accumulation de ces traits guerriers, au seuil de la lettre et immédiatement après l'exhortation et la demande, est impressionnante, voire déconcertante. Elle est renforcée par le parallélisme des trois conjonctions καί, ainsi que par la répétition de l'épithète πᾶν (v. 5a–6a)⁴⁴. D'un point de vue stylistique, la description de ce combat, dans lequel les adversaires semblent déjà vaincus et la victoire déjà acquise, met en œuvre l'idée d'*éclat* (φαιδρότης ou λαμπρότης), l'une des sous-catégories de la *grandeur* (μέγεθος). Elle annonce l'invincible force des apôtres et de leurs armes, puis-

se comprendre comme développant νόημα. Les termes λογισμούς (v. 4c) et ὕψωμα (v. 5a) éclairent le terme νόημα. Ils ont tous les trois une signification négative. Il y a en effet un parallélisme de contenu entre les deux groupes participiaux des v. 4c–5a et 5b. Dans l'un et l'autre cas, Paul dénonce des pensées ou des dispositions hostiles à la foi. Le terme νόημα désigne donc une pensée hostile, opposée à l'ὑπακοή τοῦ Χριστοῦ. La préposition εἰς a ici le sens de *contre*. Ce sens est bien attesté dans le NT dans un contexte d'opposition ou d'hostilité (cf. Mt 18,21; 27,30; Mc 3,29; Lc 12,10; 22,65; Ac 6,11; 23,30; Rm 8,7; Col 3,9). Le syntagme ἐπαιρόμενον κατά, qui développe ὕψωμα au v. 5a, suggère de sous-entendre un syntagme comparable au v. 5b, construit avec εἰς, pour qualifier νόημα, par exemple βλάσφημον εἰς (cf. Mc 3,29; Lc 22,65; Ac 6,11), ou bien, en s'inspirant de Rm 8,7, ὃ ἐστὶν ἔχθρα εἰς, ou plus simplement ὃν εἰς, avec le participe présent comme au v. 5a. Comment comprendre le génitif τοῦ Χριστοῦ? En dehors de la formule ὑπακοή πίστεως (cf. Rm 1,5; 16,26) qui est un génitif épexégétique, le génitif du terme ὑπακοή désigne souvent chez Paul la personne qui obéit et non celle à qui l'on obéit (cf. Rm 5,19; 15,18; 16,19; 2 Co 7,15; 10,6; Phm 21). Pourtant il semble qu'il s'agisse ici d'un génitif objectif (*"l'obéissance au Christ"*) et non d'un génitif subjectif (*"l'obéissance du Christ"*). L'idée d'obéissance est en effet reprise dans les termes παρακοή (v. 6a) et ὑπακοή (v. 6b) et elle ne concerne pas le Christ comme sujet de cette obéissance. De plus, dans la suite du texte (11,3c) réapparaît le terme νόημα au pluriel, dans un sens négatif. Il s'agit de pensées dévoyées et détournées *"de la simplicité et de la pureté à l'égard du Christ"* (11,3d). Un aspect de la crise paraît être la relation des destinataires au Christ, mise en péril par les adversaires, en particulier à cause de la prédication d'un *"autre Jésus"* (cf. 11,4). On peut donc supposer que Paul l'évoque dès l'ouverture du développement. Notons que le combat de Paul ne consiste pas ici à contraindre à l'obéissance au Christ ceux qui s'y refusent ou ceux qui y sont hostiles. Comme le fait remarquer justement BAUMERT, on ne contraint pas à une obéissance (« Was wäre das für ein "Gehorsam", der erzwungen wird? », 173 n. 92). Le genre littéraire de ces versets développe, avec des images variées (destruction, captivité), une symbolique guerrière. Il s'agit d'une *guerre* dirigée contre ceux qui, de diverses manières, font obstacle ou qui s'opposent à l'obéissance au Christ.

44 « Das Umfassende des Plans kommt in den in jedem Gliede alliterativ πᾶν ..., πᾶν ... πᾶσαν kraftvoll zum Ausdruck » (WINDISCH, 297).

santes de par Dieu (δυνατὰ τῷ θεῷ, v. 4b) et auxquelles rien ne peut résister⁴⁵. Ces images *guerrières* sont à comprendre de manière métaphorique, c'est-à-dire *théologique*. Elles ne révéleront leur sens que dans la suite de la lettre⁴⁶.

À l'ouverture de l'épître, ce langage, dont l'hyperbole n'est sans doute pas absente, impressionne l'auditoire et stimule son attention. Le petit groupe des adversaires (v. 2c) est la cible principale du combat des apôtres. Mais le texte semble dessiner un cercle plus large. Les pluriels ὀχυρώματα et λογισμοί, ainsi que les trois occurrences du pronom πᾶν laissent deviner les dimensions prises par la crise, au moins dans la perception de Paul. Les ὑψώματα dressés contre la connaissance de Dieu et les νοήματα hostiles à l'obéissance au Christ en montrent la gravité. Si les adversaires sont concernés en premier lieu, une partie du groupe '*vous*' a sans doute aussi suivi ce mouvement d'opposition, ce que confirmera le v. 6b. Les uns et les autres sont également visés par ce combat⁴⁷.

45 «On a un discours éclatant en ce qui concerne la pensée, lorsque le locuteur a une certaine confiance en ce qu'il dit, soit qu'il s'agisse de choses illustres, soit qu'il ait eu lui-même une belle conduite, soit que ses propos réjouissent les auditeurs, soit encore pour toutes ces raisons. Bref, les actions prestigieuses, celles qui permettent de briller vraiment, de "s'illustrer" (ἐλλάμψασθαι) comme dit Hérodote, sont aussi l'occasion de l'éclat. (...) Notre méthode a de l'éclat lorsque nous présentons les pensées directement, lorsque nous le faisons avec assurance et autorité, et non pas en exprimant un doute. (...) Les κῶλα qui rendront le discours éclatant seront plutôt longs» (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, I,9, 265–268; trad. PATILLON, 368–372). Dans le discours politique, le style éclatant s'oppose au style agonistique. Ce dernier désigne «un débat d'une vivacité particulière, où le locuteur doit se battre pour faire triompher sa cause, alors que dans l'éclat, il se montre en position de force» (commentaire de PATILLON, op. cit., 367 n. 6). Même si le style agonistique, à travers l'ἰδέα de *vivacité* (γοργότης), ne sera pas absent, on le verra, dans la suite du texte, ces versets 3–6 présentent manifestement le combat des apôtres comme une action prestigieuse. Les apôtres y sont "en position de force" et la certitude de la victoire n'est pas objet de doute. On remarque également que les κῶλα de ces v. 4–6a sont plutôt longs. Pensée, méthode et κῶλα sont donc ici ceux de l'*éclat*.

46 Il y a également, dans cette allégorie militaire, quelque chose de l'ἰδέα stylistique de *noblesse* (σεμνότης) – une autre sous-catégorie de la *grandeur* –, car «les méthodes allégoriques, lorsqu'elles sont soutenues, font le discours noble. (...) Les expressions métaphoriques ont aussi de la noblesse et de l'ampleur» (Hermogène, op. cit., I,6, 246–248; trad. PATILLON, 351–352).

47 MALHERBE (*Antisthenes and Odysseus, and Paul at War*, 96–105 et 112–118) considère que Paul exploite ici une tradition des 5^{ème} et 4^{ème} siècle a.C., qui décrit le combat spirituel ou intellectuel en termes militaires, «martial imagery to describe the spiritual or intellectual struggle of individuals» (op. cit., 96). Cette tradition commence chez les Spartiates (cf. Plutarque, *Apophthegmata Laconica*, 210E; 217E; 228E; tradition rapportée aussi chez

Notons que ce langage ne peut jouer son rôle d'avertissement et de mise en garde que si les personnes visées au v. 2c sont aussi présentes dans l'auditoire. La rhétorique militaire des v. 4–6a les concerne d'abord, plus que le groupe 'vous'. De manière paradoxale, les adversaires font donc partie, indirectement au moins, des destinataires de l'épître, même s'ils ne semblent pas inclus dans le groupe 'vous'.

Le v. 6b indique une circonstance de temps. Cette subordonnée, qui marque le retour du groupe 'vous', est à rattacher à l'ensemble des participes des v. 4c–6a, mais, par le jeu des assonances ὑπακοή-παρakoή (v. 5b.6a), elle est à relier

Épictète et Dion Chrysostome, cf. MALHERBE, op. cit., 96–97). Elle est continuée par les Cyniques, Antisthène et Diogène en particulier, chez qui MALHERBE croit avoir trouvé « Paul's imagery in which the reasoning faculties (λογισμός, φρόνησις) function in the inner fortification of a person » (op. cit., 98). Dès lors, affirme-t-il, « the image becomes common, and we shall trace it as it was used by Stoics and Cynics » (op. cit., 98). Chez les Stoïciens (cf. op. cit., 101–105), MALHERBE rappelle le mot de Sénèque : *uiuere militare est* (Ep. 96,5; voir aussi Épictète, *Entretiens*, 3,24,31.34). La raison (λογισμός) a été donnée à l'homme comme arme (cf. Plutarque, *De fortuna*, 98D–E). « The popularity of the imagery, particularly that of the impregnable fortress, around the middle of the first century A.D., is evident in Epictetus and especially Seneca, and its use illuminates 2 Corinthians 10:3–6 » (op. cit., 101). « When [Paul] describes the objects of his attack – poursuit MALHERBE –, it is the Stoic appropriation of [this] image that he finds useful. The self-sufficient, self-confident Stoic, secure in the fortification of his reason, represents a type antithetical to Paul's own self-understanding and provides him with the description of his opponent. (...) The reasonings (λογισμοί) of his opponents are the fortifications that protect their every thought (πάν νόημα) against the knowledge of God (γνώσις τοῦ θεοῦ) » (op. cit., 117–118). L'emprunt de Paul aux catégories stoïciennes pour décrire les raisonnements et les convictions des adversaires n'est cependant compréhensible pour les destinataires que si les adversaires se réclamaient effectivement de cette tradition. En est-on absolument sûr ? La seule justification que MALHERBE donne de son hypothèse s'appuie sur une autre hypothèse, relative à l'interprétation de quelques passages de 1Co : « Paul had already made use of such Stoic self-descriptions elsewhere in his Corinthian correspondence to describe certain Corinthians, so it comes as no surprise that he does so here, but now he uses military imagery. (...) Paul obviously assumed that his method of argumentation would be intelligible to his Corinthian readers » (op. cit., 117–119; MALHERBE renvoie en note, 118 n. 156 et 119 n. 160, à des études d'autres auteurs sur 1Co 6,12–20 et 1Co 9,24–27). Reconnaissons qu'une hypothèse de lecture sur 1Co peut difficilement être admise ici pour valider l'interprétation d'un passage de 2Co, qui n'a aucun appui ailleurs dans les chapitres 10–13 de 2Co. Du point de vue de Paul en tout cas, les ὅπλα δυνατά ne sont nullement les λογισμοί humains, mais la χάρις divine. On ne peut tout au plus que convenir d'une similitude de vocabulaire entre certaines images de notre péricope et la tradition cynique/stoïcienne.

plus spécialement aux deux derniers groupes participiaux⁴⁸. La distinction, déjà esquissée aux v. 1–2, entre deux groupes, d'un côté les adversaires, et de l'autre le groupe 'vous', est maintenue. Mais cette subordonnée temporelle est énigmatique. En effet, il semble que l'obéissance des uns ('vous') soit la condition pour l'administration sur les autres (les adversaires) d'une punition tenue prête (ἐν ἑτοίμῳ). Pourtant l'exhortation (v. 1), et plus encore la demande (v. 2), incitent à supposer que Paul n'a pas irrévocablement décidé cette intervention énergique, dont la punition décrite au v. 6a fait partie. Ce v. 6b fait en tout cas discrètement réapparaître, à l'égard du groupe 'vous' au moins, l'idée stylistique de *modération* (ἐπιείκεια) qui ouvrait cette péricope. L'intervention tranchante est envisagée, mais non définitivement arrêtée. La fin de la lettre jettera de la lumière sur cette formule quelque peu sibylline.

• • •

Effectuons le bilan de cette péricope.

Le v. 1 est une *exhortation* sans contenu apparent. Le v. 2 expose une *demande* qui porte sur un projet et laisse planer un avertissement. Les v. 3–6 *expliquent* (cf. γάρ, v. 3.4a) ce projet. Le v. 2 est donc l'énoncé fondamental de la péricope. Paul fait part à ses lecteurs d'une *demande* (v. 2), qu'il introduit par une note *exhortative* (v. 1) et dont il rend compte dans une *explication* (v. 3–6). Cette demande porte sur le *projet* d'une intervention sévère lors du retour à Corinthe. Paul demande instamment à ses lecteurs qu'il n'ait pas à intervenir. En d'autres termes, il souhaite que la situation à Corinthe se transforme et que son projet ne soit pas mis à exécution.

Le projet de l'intervention énergique est justifié par une brève évocation de la situation communautaire et du rôle qu'ont joué les adversaires dans la crise (v. 2b–c). Ce projet est ensuite développé par la description d'un combat. Celui-ci est à comprendre de manière symbolique, c'est-à-dire théologique (v. 4–6). Les adversaires sont ici visés, mais l'insistance sur l'idée de totalité, exprimée par la succession des trois pronoms πάν, montre que le groupe 'vous' est aussi concerné, d'autant qu'il est formellement nommé au v. 6b. La communauté semble sous l'influence des adversaires, et Paul veut l'en affranchir. C'est l'ὑποκοή de la communauté (v. 6b) qui est souhaitée et, en définitive, instamment demandée. Dans ce but, Paul fait preuve de *modération* (ἐπιείκεια) à

48 Le jeu des assonances ὑπακοή-παρακοή-ὑπακοή (v. 5b.6a.b) produit l'idée stylistique de *beauté* (κάλλος). Il s'agit ici, du moins surtout pour les v. 6a et 6b, d'une antistrophe, c'est-à-dire du retour du même mot, ou du moins des mêmes syllabes, en fin de κῶλα (cf. Hermogène, op. cit., I, 12, 303; trad. PATILLON, 404).

son égard (cf. v. 1b-2a.6b), tandis qu'il montre de la *véhémence* (σφοδρότης) à l'égard des adversaires (cf. v. 2b-c). Si la situation change, l'intervention énergique (v. 2) n'aura pas lieu. La troisième partie de la péricope maintient la tension entre ces deux possibilités. Elle décrit un impressionnant combat dont l'issue victorieuse est inéluctable, mais, comme la demande du v. 2, elle laisse aussi *in fine* une porte ouverte à un changement de situation. Paul et ses compagnons pourraient faire preuve de sévérité, mais ils souhaitent s'en abstenir. En insistant sur le caractère non définitif de la punition envisagée (v. 6a) et sur la perspective de l'obéissance (v. 6b), Paul souligne que cette punition peut s'avérer inutile.

La fresque saisissante des v. 3-6 demeure toutefois enveloppée de mystère pour le lecteur. Certes Paul met en œuvre un langage différencié, adressé à deux groupes distincts, la communauté corinthienne d'une part, dont le changement est souhaité, et les adversaires d'autre part, dont la défaite est déjà programmée. Cependant on se demande comment l'Apôtre, qui se déclare κατὰ πρόσωπον ταπεινός, pourra bien, de retour à Corinthe, se lancer avec ses compagnons dans une telle στρατεία. Celle-ci s'annonce comme la manifestation d'une force éclatante, procurée par des armes dont la puissance vient de Dieu. Mais quelle forme concrète cette démonstration pourra-t-elle prendre? D'une certaine manière, c'est la compatibilité des deux pôles de l'ἥθος paulinien, ταπεινότης d'une part, et θάρσος ou τόλμα d'autre part, qui requiert encore un éclaircissement.

D'un point de vue littéraire, le 'vous' effectue sur la péricope entière une première inclusion (v. 1a.c.d et v. 6b). Le texte en contient toutefois une seconde, que l'on remarque dans l'allusion au retour de Paul et de ses compagnons à Corinthe. Le retour est indiqué en effet dans la demande par le participe παρών (v. 2a). Mais le v. 6 y fait aussi allusion, implicitement au moins. La punition esquissée dans le syntagme ἐν ἐτοίμῳ ἔχοντες ἐκδικῆσαι (v. 6a) semble en effet se dessiner à l'horizon du retour du groupe paulinien à Corinthe. La péricope est donc tout entière tendue vers cette perspective proche⁴⁹. Relevons enfin la forte *cohésion lexicale* de la péricope, caractérisée par la succession des mots crochets. Ἀθαρῳ̃ (v. 1d) fait écho θαρρήσαι (v. 2a). Περιπατοῦντας (v. 2c) est repris au v. 3 dans le syntagme ἐν σαρκὶ περιπατοῦντες. Les v. 3 et 4a sont également étroitement reliés par les mots στρατευόμεθα et στρατεία. Enfin, le participe καθαιροῦντες (v. 4c) reprend la racine du lexème καθαίρεισιν (v. 4b)⁵⁰.

49 Signalons encore l'inclusion opérée sur la péricope par les deux occurrences de τοῦ Χριστοῦ (v. 1b et v. 5b).

50 Il s'agit d'une *gradatio* (chaîne lexicale du type x-x, y-y, z-z) dans laquelle un mot d'un

3 Deuxième péricope : l'appartenance des missionnaires au Christ (10,7–18)

Au v. 7, Paul interpelle directement ses destinataires. Le ton change. L'impératif βλέπετε est à lui seul un titre et énonce un programme⁵¹. Il s'agit d'une première provocation qui demande aux Corinthiens d'ouvrir les yeux et les invite à une prise de conscience. Ainsi qu'on l'a déjà relevé, le texte met ici en œuvre l'idée stylistique de *véhémence* (σφοδρότης)⁵². L'objet sur lequel Paul mobilise l'attention de son lectorat fait l'unité de la péricope. Il s'agit de l'*appartenance* de son groupe missionnaire au Christ (cf. v. 7e).

La péricope est déclinée en trois moments, qui constituent ses trois parties et qui se différencient selon leur genre littéraire. Les v. 7–11 constituent l'*interpellation* proprement dite. L'impératif βλέπετε (v. 7a) y est relayé par les deux jussifs λογίζεσθω (v. 7c et 11a), également expressifs de *véhémence*. Ceux-ci effectuent une inclusion sur cette partie et en maintiennent la tonalité *interpellatrice*. La seconde partie (v. 12–16), introduite par γάρ (v. 12a), expose, en '*nous*', une explication qui fonde l'interpellation. Elle examine, de manière *descriptive*, la situation historique du groupe paulinien à Corinthe. Enfin, la troisième partie (v. 17–18), à la troisième personne du singulier, propose une clé de lecture *scripturaire* et *théologique* de l'ensemble de la péricope⁵³.

3.1 Une interpellation (v. 7–11)

Les lecteurs sont maintenant invités à examiner ce qui se voit (τὰ κατὰ πρόσωπον). Leur expérience est convoquée. Comme l'indiquent les verbes βλέπειν et λογίζεσθαι, il ne s'agit pas seulement d'une *observation* des faits, mais aussi, à

énoncé est repris dans le suivant. Cette figure de mots est aussi appelée ἐποικοδόμησις ou ἐπιπλοκή. Elle se rencontre lorsqu'« on ne passe pas au mot suivant avant d'avoir repris le précédent » (*Rhét. Hérenn.*, 4, 34–35). Une telle figure apparaît aussi en Rm 5,3–5; 8,29–30. Voir ANDERSON, *Glossary of Greek Rhetorical Terms*, 57–58.

51 βλέπετε n'est pas un indicatif présent, mais un impératif comme en 1Co 1,26; 8,9; 10,18; 16,10; Ga 5,15; Ph 3,2 (3×).

52 Cf. *supra*, 266 n. 4; voir aussi 295 n. 34.

53 Sur 2Co 10,7–18, outre les commentaires et la bibliographie sur 2Co 10,1–6 (cf. *supra*, 289 n. 17), voir également BECKER, *Schreiben und Verstehen*, 262–270; BOSENIUS, *Die Abwesenheit des Apostels*, 126–167; CLIVAZ, *La rumeur, une catégorie pour articuler autoportraits et réceptions de Paul*, 239–259; HARRILL, *Invective Against Paul* (2Co 10,10), 189–213; HENNING, *The Measure of Man: A Study of 2Co 10,12*, 232–243; KRÄMER, *Zum sprachlichen Duktus von 2Co 10*, v.9 und 12, 97–100; WINTER, *Philo and Paul Among the Sophists*, 203–230.

partir de ces faits, d'élaborer une *réflexion* et un *jugement*. Cette partie est organisée autour des deux occurrences du jussif λογίζέσθω et des deux objets ainsi soulignés (cf. τοῦτο, v. 7c et 11a). Elle se divise donc en deux sections. La première (v. 7–9) porte sur l'appartenance des missionnaires pauliniens au Christ (cf. v. 7c–e). À cause de la particule γάρ (v. 8a) et de la conjonction ἵνα (v. 9), les v. 8–9 sont à rattacher au v. 7. La seconde section comprend les v. 10–11, étroitement unis par leur construction en forme de dialogue. Elle envisage cette même appartenance au Christ dans la perspective du retour.

3.1.1 L'appartenance du groupe paulinien au Christ (v. 7–9)

Cette section est composée de deux unités, le v. 7 et les v. 8–9. La première unité affirme l'appartenance des apôtres au Christ. Introduite par γάρ (v. 8a), la seconde fournit une *explication*. Le v. 9 est à rattacher au v. 8 par la conjonction ἵνα. Ces deux unités sont en outre unifiées par la présence en chacune d'elle d'une subordonnée conditionnelle (εἴ τις ..., v. 7b; ἐάν τε γάρ ..., v. 8a). Celles-ci avancent des hypothèses, réelles ou fictives, et appuient l'interpellation sur un appel à la réflexion.

“Regardez les choses en face ! Si quelqu'un est persuadé d'être du Christ, qu'il estime encore ceci en lui-même : comme lui-même (est) du Christ, de même nous aussi” (v. 7a–e)⁵⁴. L'enclitique τις, sujet des verbes πέποιθεν et λογίζέσθω, ne précise pas l'identité des personnes interpellées. Ce *quelqu'un* désigne par métonymie tous les adversaires, dont le jugement contre le groupe *'nous'* a été rapporté au v. 2c. Mais la proximité avec l'impératif βλέπετε suggère d'y comprendre aussi d'éventuels membres du groupe *'vous'*, qui se seraient ralliés à eux. Ceux-ci n'ont pas le monopole de l'appartenance au Christ sur le champ missionnaire corinthien. Le syntagme τοῦ Χριστοῦ εἶναι, très important chez Paul, exprime l'essentiel de l'être-chrétien⁵⁵. Mais ici, dans la perspective de la crise évoquée au v. 2c et de la στρατεία des v. 3–6, ce syntagme s'applique plus particulièrement au ministère apostolique. Pas moins que les adversaires, Paul et ses compagnons sont apôtres du Christ. Pas moins qu'eux, ils sont διάκονοι Χριστοῦ (11,23a) et ὑπηρέται Χριστοῦ (1 Co 4,1). La reprise du syntagme κατὰ πρόσωπον au v. 7a, qui figurait déjà dans le portrait de Paul au v. 1c, souligne que la ταπεινότης (cf. v. 1c) n'est pas antinomique de l'appartenance au Christ. Les lecteurs sont dès lors conduits à réfléchir sur leur manière de considérer le ministère apostolique. Un appel implicite à changer de regard leur est adressé. Ils pourront ainsi accéder à la réalité, au-delà des apparences.

54 Sur la traduction du verbe λογίζομαι par *estimer*, ici et au v. 11a, cf. *supra*, 293 n. 28.

55 Cf. Rm 14,8; 1 Co 1,12; 3,23; 15,23; Ga 3,29; 5,24. Voir HARRIS, 688–690; THRALL, II, 620–623.

Comme l'indique la particule γάρ, le v. 8 entretient un lien étroit avec la protestation du v. 7. Il est structuré autour du v. 8c, qui contient la proposition principale de l'énoncé: *"S'il arrive alors que je me glorifie un peu trop de notre autorité, que le Seigneur a donnée pour votre édification et non pour votre destruction, je n'(en) aurai pas honte"* (v. 8a–c)⁵⁶.

L'autorité (ἐξουσία), que Paul et ses compagnons (cf. ἡμῶν) ont reçue du Seigneur, procède de leur appartenance au Christ (cf. v. 7e) et est objet de καύχῃσιν⁵⁷. Ici apparaît pour la première fois un mot de la famille lexicale de καυχᾶσθαι, qui va jouer un rôle déterminant dans la suite de l'épître. Cette autorité, dont la description est inspirée de Jérémie, décrit la mission d'un apôtre⁵⁸. Cette définition rappelle les *armes* des v. 4b–c, par l'intermédiaire du substantif καθάρσεις (v. 4b et 8b). La concession que Paul fait ici dans la subordonnée conditionnelle du v. 8a⁵⁹ pourrait donc viser le discours militaire des v. 3–6, et spécialement les *armes* du v. 4, dont la puissance est, comme l'ἐξουσία, don de Dieu. Mais ce v. 8 pourrait aussi, d'une manière plus large, se référer au comportement habituel de Paul, en particulier à son ἥθος épistolaire (cf. v. 10a). Étant donné que Paul et ses compagnons appartiennent au Christ, l'Apôtre n'aura *donc* pas honte de se glorifier, même de manière quelque peu excessive, de cette autorité reçue du Seigneur.

Le v. 9 fournit de manière elliptique une remarque sur la stratégie de l'épistolographie paulinienne, en particulier sur celle de la présente lettre. Il faut compléter le début de ce v. 9 par un syntagme comme τοῦτο λέγω, τοῦτο reprenant le contenu du v. 8b. Ce que Paul veut dire peut être explicité de la manière suivante: *"[Je dis que l'autorité donnée par le Seigneur a pour finalité votre édi-*

56 Dans la mesure où le verbe αἰσχύνεσθαι exprime une émotion, le v. 8 peut difficilement être compris comme fondement du v. 7. L'absence de honte (v. 8c) ne peut fonder l'appartenance au Christ, pas plus que la glorification au sujet de l'autorité (v. 8a). Ce sont plutôt des conséquences. La particule γάρ exprime donc une nuance consécutive ou déductive, que l'on a rendue par *alors* (cf. BAUER, s.v. γάρ; 3. γάρ "folgernd", et 4. γάρ "anknüpfend und fortführend", avec des exemples chez Philon, Paul, Flavius Josèphe et Arrien).

57 Relevons le pluriel ἡμῶν dans le syntagme *"notre autorité"* (v. 8a), qui est cohérent avec le *'nous'* du v. 7e sur l'appartenance au Christ, mais aussi avec ceux des v. 3–6a. Au regard des conclusions de la première partie de la recherche, il n'y a pas de raison de gommer ce pluriel et de le réduire à un singulier.

58 On peut rapprocher le v. 8b de LXX Jr 1,10; 24,6; 31,28. En Ga 1,15, Paul fait le récit de sa vocation à la lumière de celle du prophète Jérémie (cf. Jr 1,5). Voir RUSCHE, *Zum "jeremianischen" Hintergrund der Korintherbriefe*, 116–119.

59 Avec ἐάν et le subjonctif éventuel aoriste, la subordonnée du v. 8a vise un fait général dans le présent, « das sich unbestimmt häufig Wiederholende » (BDR, § 371 et 373, 301–304; voir aussi RAGON, *Grammaire grecque*, § 326, 204).

fication et non votre destruction], pour ne pas avoir l'air de vous effrayer par les lettres". Le v. 8b reprend – on l'a dit – le substantif καθαίρεσις du v. 4b, et vient apporter une précision sur les projets guerriers des v. 4–6a. Paul ne veut pas paraître, aux v. 4–6a, avoir pris le groupe 'vous' pour cible principale de son combat, et répandre ainsi parmi eux la terreur (ἐκφοβεῖν) – ni dans cette lettre, ni dans les autres lettres⁶⁰. Cette précision du v. 9 est une manière de mieux viser les adversaires, et en même temps d'adresser à ceux parmi le groupe 'vous' qui ont pu se joindre à eux, un appel à transformer la situation, en particulier à se désolidariser d'eux. Le groupe 'vous' n'est pas seulement invité à regarder (cf. βλέπετε, v. 7a). Bien plus, dans la mesure où l'indéfini τις est susceptible d'inclure l'un ou l'autre membre de la communauté, le groupe 'vous' est aussi concerné par l'interpellation du jussif λογίζεσθω (v. 7c).

3.1.2 Conséquences de cette appartenance en vue du retour (v. 10–11)
 Cette seconde section (v. 10–11) est reliée à la première par la conjonction ὅτι (v. 10a) et par le mot-crochet ἐπιστολαί (v. 9 et 10a). Ce terme effectue l'unité de la section (v. 10a et 11b), de même que les mots παρουσία (v. 10b), παρόντες (v. 11c), de même famille lexicale, et λόγος (v. 10c et 11b). Il est à noter que le mot λόγος, au v. 10c, désigne la parole orale puis, au v. 11b, la parole écrite. Ces deux versets examinent donc les différentes formes du ministère apostolique du groupe paulinien, soit dans la *présence* par le moyen de la *parole* orale, soit dans l'*absence* par le médium de la *parole* écrite, c'est-à-dire de la *lettre*.

Cette section est un dialogue. Elle est donc composée de deux unités, le v. 10 et le v. 11. Le v. 10 fait écho, de manière littérale ou par l'intermédiaire d'une reformulation de Paul, à un propos des adversaires (φησὶν). Le v. 11 expose la réponse de Paul.

La conjonction ὅτι exprime sans doute un lien avec le v. 9 et non avec le v. 8. Paul explique pourquoi les lettres auraient pu être perçues comme intimidantes ou menaçantes (v. 9), et non pourquoi il aurait pu avoir honte de la καύχησις qu'il tire de son autorité (v. 8)⁶¹. "Parce que «les lettres, dit-il, sont sévères et fortes, mais la présence personnelle est faible, et la parole méprisante»"

60 En grec classique, le pluriel ἐπιστολαί peut parfois tenir lieu de singulier, dans le sens de γράμματα (cf. Thuc 1,132,5; Euripide, *Iphigénie à A.*, 111.314). En revanche, Paul, pour dire 'une' lettre, emploie toujours le singulier (cf. Rm 16,22; 1Co 5,9; 2Co 7,8; 1Th 5,27). Le pluriel ἐπιστολαί est toujours chez lui un vrai pluriel (cf. 1Co 16,3; 2Co 3,1–3, et en particulier ici en 2Co 10,9–10). Ni par la présente lettre, ni par celles qui ont précédé, Paul n'a donc voulu inspirer la peur chez ceux à qui il s'adresse ici en 'vous'.

61 Cf. HARRIS, 698.

(v. 10a–c)⁶². Le lien avec le portrait de Paul des v. 1c–d est évident. L'attitude de Paul, qui montre θάρσος dans ses lettres et qui fait preuve de ταπεινότης *in praesentia*, a été jugée incohérente. En épinglant avec insistance la présence minable de Paul (v. 11b) et sa parole (orale) méprisante (v. 11c), le slogan des adversaires montre que c'est surtout sa ταπεινότης qui n'était pas comprise. En contraste, les qualificatifs βαρεῖαι et ἰσχυραί sont, quant aux lettres, fortement sarcastiques⁶³.

Dans la seconde unité, Paul donne sa réponse. Il l'adresse au τις interpellé au v. 7b, que reprend le pronom τοιοῦτος: "*Qu'un tel homme estime ceci: tels nous sommes en parole par lettres dans l'absence, tels aussi en présence (nous serons) en acte*" (v. 11a–c). Le pronom τοιοῦτος représente les adversaires (τινας, v. 2c). Mais il n'exclut pas le groupe 'vous', invité à regarder (v. 7a), en particulier ceux qui, dans ce groupe, se sont joints à eux. Le présent ἐσμεν attire l'attention sur la présente épître, sans être exclusif des épîtres antérieures. Quel que soit le mépris dont les adversaires pourront bien entourer la *parole* que Paul délivre dans la présente lettre (v. 10c), cette *parole* sera suivie d'une intervention à Corinthe, c'est-à-dire d'un ἔργον. Le participe παρόντες du v. 11c situe cet ἔργον dans le futur. Il faut donc sous-entendre le verbe ἐσόμεθα. Cet avertissement est cohérent avec la première péricope, en particulier avec le projet du v. 2 et le combat des v. 3–6a. Celui-ci ne sera pas le fait des mots écrits seulement (τῷ λόγῳ δι' ἐπιστολῶν). Lors du retour de Paul et de ses compagnons à Corinthe, le déploiement audacieux de πεποιθήσις (cf. v. 4c–5a) pourra bien devenir *acte* (ἔργον), si rien n'est fait pour l'éviter⁶⁴.

62 Le sujet de φησὶν est manifestement l'indéfini τις de 10,7b. Il s'agit de l'un des adversaires (cf. τινας τοὺς ..., 10,2c). Cependant le singulier φησὶν, au lieu du pluriel φασὶν, ne dit pas qu'il n'y avait parmi eux qu'un seul individu à tenir un tel propos. Le verbe φησὶν ici et l'indéfini τις de 10,7b jouent en quelque sorte le rôle d'échantillon, tiré d'un groupe plus large. On retrouve ce procédé dans le discours 52 de Libanios, qui évoque des adversaires, d'abord au singulier (φῆσαι τις ἄν, § 19; φησί, § 29; 32, verbe dont le sujet est le τις du § 19), puis au pluriel (οἶονται, § 39).

63 Les réflexions de LARSON (*Paul's Masculinity*, 87–94) et de DEWEY (*A Matter of Honor*, 210–211) attirent l'attention sur le fait que, dans le contexte culturel et social gréco-romain, la critique qui vise Paul ne concernait pas ses lettres énergiques mais sa ταπεινότης. Celle-ci a incité les adversaires à remettre en question sa virilité même. La ταπεινότης fut comprise comme une attitude indigne qui compromet son honneur d'homme.

64 Le texte est traversé d'une tension qui n'est pas nécessairement une incohérence. Paul, là au v. 2, demande à ses lecteurs de ne pas, lorsqu'il sera présent à Corinthe, avoir à user d'énergie envers ceux qu'il déclare, *ici* au v. 11, vouloir affronter bientôt lors de son retour (v. 11c). Il appartient à la stratégie de la présente lettre d'annoncer fermement un projet (v. 2.4–6a.11), projet que Paul n'a pourtant pas définitivement arrêté. Comme

Cette première partie de la péricope constitue une provocation, en vue d'une prise de conscience. Elle est adressée au groupe 'vous' (cf. βλέπετε, v. 7a) mais aussi aux adversaires (cf. λογιζέσθω, v. 7c.11a; τις, v. 7c; ὁ τοιοῦτος, v. 11a). Ici encore, le texte ne se comprend que si ces derniers font partie, indirectement au moins, des auditeurs de la lecture du billet. L'ιδέα stylistique de *véhémence* (σφοδρότης) vise donc autant les uns que les autres. La première section (v. 7–9) affirme énergiquement l'appartenance du groupe paulinien au Christ. Le propos est essentiellement *théologique*, suivi d'une déduction sur la καύχησης que Paul développe à propos de l'ἐξουσία reçue du Seigneur. La seconde section (v. 10–11), essentiellement *historique*, en énonce une conséquence pratique, dans la perspective du retour (cf. v. 2.4–6). Elle a la fonction d'inviter les lecteurs à prendre au sérieux l'appartenance des missionnaires au Christ, par conséquent leur légitimité (cf. v. 7e). Les enjeux ecclésiologiques de la crise sont discrètement soulignés à travers la finalité de l'ἐξουσία que le Seigneur donne aux apôtres. Celle-ci est au service de l'οἰκοδομή et non de la καθαίρεσις. Même s'il n'est pas encore possible de préciser d'emblée pourquoi et comment la contestation dirigée contre les apôtres porte préjudice à l'οἰκοδομή de la communauté, cette contestation semble pourtant justifier le projet d'une intervention sévère.

3.2 *Fondement de l'interpellation (v. 12–16)*

Introduite par la particule γάρ, cette seconde partie propose une *explication* qui fonde l'interpellation des v. 7–11. Cette portion de texte, sinueuse et énigmatique, dérouté le lecteur. Elle a produit une grande diversité d'interprétations⁶⁵. Les diverses allusions au concret de la situation corinthienne sont difficiles à saisir. Nous n'examinerons pas toutes les hypothèses proposées pour expliquer ces versets. Nous nous efforcerons plutôt de mettre en lumière l'organisation du texte et son rôle dans l'argumentation de la péricope.

Cette partie est à comprendre à l'intérieur du programme annoncé au v. 7a (*"Regardez les choses en face!"*). L'objet proposé à l'observation des lecteurs n'a

l'ἐκδίκησις du v. 6a, ce projet est *prêt*, pour ainsi dire *en attente* (ἐν ἐτοιμῳ ἔχοντες ...), soit pour être réalisé s'il s'avère nécessaire, soit pour être abandonné s'il devient inutile. Tout dépend de la *réception* qu'offrira la communauté à la présente épître. C'est dans le cadre de cette tension que Paul, on l'a déjà souligné, s'adresse de manière différenciée à un double auditoire, faisant preuve de *modération* (ἐπιείκεια) à l'égard de la communauté – du moins principalement – et de *véhémence* (σφοδρότης) à l'égard des adversaires (cf. *supra*, 289–295).

65 Leur variété est présentée et discutée notamment par HARRIS, 703–724, et THRALL, II, 635–652.

pas changé. Il s'agit toujours de l'*appartenance* du groupe de Paul au Christ (cf. v. 7e). Mais cette appartenance est envisagée dans un contraste. Ces versets sont en effet traversés d'un bout à l'autre par une opposition entre deux groupes, les missionnaires pauliniens d'une part, et les adversaires d'autre part. Cette opposition est notamment soulignée par la fréquence de la négation οὐ, qui est un élément unificateur de cette partie (cf. v. 12a.13a.14a.15a.16b). La négation situe à chaque fois avec un peu plus de précision la frontière qui sépare les comportements respectifs des deux groupes. Les procédés littéraires mis en œuvre pour traiter ce contraste indiquent l'organisation de cette partie. Elle se divise en deux sections, le v. 12 et les v. 13–16. Dans la première section, l'opposition entre les deux groupes est formellement posée sous une forme antithétique au v. 12 (οὐ γὰρ τολμῶμεν ..., ἀλλὰ αὐτοί ...). Dans la seconde section, le projecteur est dirigé vers le groupe paulinien, comme le soulignent le pronom emphatique ἡμεῖς et la particule δέ (v. 13a). Le contraste du v. 12 est cependant maintenu de manière implicite par la négation οὐκ, sans que les adversaires soient nommés (οὐκ ..., ἀλλὰ ... v. 13a–b). Les v. 14–16, à cause des deux particules γάρ (v. 14a et 14b), sont à rattacher au v. 13. Les v. 13–16 présentent, d'un point de vue historique et théologique, ce qui légitime le ministère du groupe paulinien à Corinthe, et par conséquent ce qui fonde son appartenance au Christ (cf. v. 7e).

3.2.1 Contraste entre deux groupes (v. 12)

Cette section se divise aisément en deux unités, les v. 12a–b et les v. 12c–d. Il s'agit de deux propositions indépendantes, coordonnées par ἀλλά. Elles présentent chacune l'un des deux groupes en présence.

Le verbe τολμῶμεν (v. 12a), dans la première unité, rappelle l'infinitif τολμῆσαι du v. 2b, mais il est à mettre en parallèle avec le présent στρατεύομεθα du v. 3. Paul précise ici ce que ce combat n'est pas. On notera la position emphatique de la négation οὐ. *“Il ne s'agit pas, en effet, d'oser nous égaler ou comparer à certains de ceux qui se recommandent eux-mêmes”* (v. 12a–b)⁶⁶. Par l'enclitique τισιν (v. 12b) sont réintroduits les adversaires du v. 2c. Leur comportement est décrit dans la seconde unité. *“Mais eux, se mesurant eux-mêmes à eux-mêmes et se comparant eux-mêmes à eux-mêmes, n'ont pas d'intelligence”* (v. 12c–d). Cette section, en définitive, nous renseigne davantage sur le groupe antagoniste que sur Paul et ses compagnons. De ces derniers on ne dit que ce qu'ils ne font pas. Les v. 12c–d, par le moyen des deux participes μετροῦντες et συγκρίνον-

66 Le verbe ἐγκρίνειν signifie “unter etwas rechnen, zählen, dazuzählen” (BAUER, s.v. ‘ἐγκρίνειν’), c'est-à-dire “mettre sur le même rang que, compter au nombre de”.

τες, décrivent la *recommandation* que les adversaires font d’eux-mêmes (cf. v. 12b). Ils sont à eux-mêmes leur point de repère et leur propre mesure⁶⁷. Leur auto-recommandation est une autosatisfaction. Même si le mot ne s’y trouve pas, les adversaires sont stigmatisés pour le dévoiement de leur fausse καύχσις (cf. v. 13a). La qualification et la légitimité dont ils prétendent être ainsi détenteurs sont problématiques, comme l’explicitent les v. 17–18. Paul ne conteste cependant pas leur appartenance au Christ, c’est-à-dire leur qualité de disciples (cf. v. 7d), ni même celle d’apôtres⁶⁸. La seconde section de cette partie (v. 13–16) va préciser l’aspect sous lequel Paul conteste leur légitimité.

3.2.2 La mesure de la règle donnée par Dieu (v. 13–16)

La particule δέ est adversative et le pronom ἡμεῖς emphatique (v. 13a). Après avoir esquissé le comportement des adversaires, Paul présente maintenant la qualification de son équipe. L’accumulation des négations (v. 13a.14a.15a.16c) est une manière de décrire encore, de manière indirecte, les procédés des antagonistes et de montrer à quel titre ils ne sont ni recommandés ni missionnés sur le champ corinthien. Cette section comprend deux unités, le v. 13 et les v. 14–16. Le v. 13 présente la “*mesure de la règle*” que le groupe paulinien a reçue de Dieu et qui fonde sa καύχσις. Les v. 14–16 expliquent le v. 13, comme le montrent les deux particules γάρ (v. 14a et v. 14b). L’inclusion qu’effectue sur cette section le verbe καυχόμαι (v. 13a et 16b) souligne que l’appartenance au Christ (v. 7e) se manifeste dans la vie des apôtres par leur καύχσις.

“*Nous cependant, nous ne nous glorifions pas hors de mesure, mais selon la mesure de la règle que Dieu nous a départie, (c’est-à-dire) la mesure d’être arrivés aussi jusqu’à vous*” (v. 13a–c)⁶⁹. Dans la continuité du présent τολῶμεν, le

67 C’est l’idée exprimée par les verbes μετρεῖν ἐν et συγκρίνειν (v. 12c), qui ne décrivent sans doute que le *sens* ou l’*esprit* du comportement des adversaires. Le texte ne précise pas de manière concrète ce comportement. Ici comme ailleurs, l’*histoire* de la crise corinthienne est reflétée par l’interprétation que Paul en a faite, c’est-à-dire par le *sens* qu’il en perçoit et comprend.

68 La désignation cinglante que l’on rencontre plus loin, celle de *super-apôtres* (11,5; reprise en 12,11), laisse entendre qu’il ne leur est pas contesté une certaine compétence d’*apôtre*. Même l’appellation de *pseudo-apôtres* (11,13) ne doit pas nécessairement être comprise contre eux comme un déni de *toute* qualité *apostolique*.

69 Dans le syntagme μέτρον ἐφικέσθαι ἄχρι καὶ ὑμῶν (v. 13c), l’infinitif ἐφικέσθαι explique le substantif μέτρον (cf. BDR, § 394, 324, “erklärender (epexegetischer) Infinitiv”). Le génitif μέτρον ne peut être compris autrement que comme anaphorique du relatif οὗ du début du v. 13c, mais ce relatif a pour antécédant le génitif κανόνος, dont par attraction il reprend le cas et qui est complément d’objet direct du verbe ἐμέρισεν. La phrase paraît donc établir une forme d’équivalence entre le μέτρον et le κανών. Le μέτρον τοῦ κανόνος pourrait être

futur *καυχησόμεθα* vise spécialement, sans toutefois s'y réduire, la lettre elle-même, comme le confirme la fréquence du verbe *καυχάομαι* et du substantif *καύχησις* dans la suite des quatre chapitres⁷⁰. Le ministère apostolique inspire au groupe paulinien une *καύχησις* théologiquement fondée, c'est-à-dire dotée d'un critère. Elle sera, non pas hors de mesure (*εἰς τὰ ἄμετρα*), mais conforme à une *règle* donnée et attribuée par Dieu. L'idée exprimée par le syntagme *ἐν ἑαυτοῖς ἑαυτοὺς μετροῦντες* (v. 12c) est reprise et résumée par la formule adverbiale *εἰς τὰ ἄμετρα*. Ces deux expressions signifient la *démeseure* des adversaires, et annoncent corrélativement que la *καύχησις* ne saurait se déployer en dehors d'un *μέτρον*. Le verbe *μερίζω* chez Paul, au sens de *donner en partage*, fait partie du vocabulaire des charismes⁷¹. Dieu a donc départi (*ἐμέρισεν*) aux missionnaires une *règle* (v. 13c), qui a pour objet leur venue à Corinthe. Paul souligne ainsi que le champ corinthien fut l'une des parts de ministère reçues de Dieu⁷². La glorification du groupe des missionnaires s'inscrira donc dans la *conscience* de ce don reçu, de cette part attribuée (cf. 1 Co 4,7). Paul esquisse en termes théologiques l'histoire de l'évangélisation de Corinthe. Par là est insinuée la nature de la *démeseure* (cf. *τὰ ἄμετρα*) et de la *mésintelligence* (cf. *οὐ συνιᾶσιν*) des opposants. Ils tirent gloire de ce qu'ils se sont approprié, sans l'avoir reçu.

La seconde unité (v. 14–16) justifie (cf. γάρ, 14a) l'existence de ce don mesuré, objet de *καύχησις*. Elle en explicite la nature et le fonde d'un point de vue historique. Elle est composée de deux éléments (v. 14a et 14b–16b), dont le second explique (cf. γάρ, v. 14b) le premier. On note dans le premier élément (v. 14a) la position emphatique de la négation *οὐ*, comme au v. 12a. La reprise du verbe *ἐφικνέομαι* au participe décrit encore le *μέτρον* dans le domaine des

compris comme une sorte de génitif définitionnel (du type *la ville de Paris*). Le relatif *οὗ*, anaphorique de *κανόνος*, peut donc en quelque sorte avoir le génitif *μέτρου* comme apposition. Celui-ci semble n'être qu'une manière de désigner et de spécifier le *κανών*. Ce n'est pas n'importe quel *μέτρον* que Paul invoque ici, mais le *κανών* mesuré par Dieu. Dieu donne aux apôtres (*ἡμῖν*) une règle (*κανών*), c'est-à-dire une économie du ministère apostolique, qui leur a permis avec succès d'annoncer l'évangile à Corinthe. Sur l'histoire de l'interprétation de ce verset difficile et sur le sens du mot *κανών* (v. 13b.15d.16b), voir entre autres FURNISH, 470–471; HARRIS, 709–716; KÄSEMANN, *Die Legitimität des Apostels*, 56–61.

70 Cf. 10,8a.13a.15a.16b.17; 11,10b.12d.16e.17c.18a.b.30a.b; 12,1a.5a.b.6a.9d.

71 Cf. Rm 12,3; 1 Co 7,17.

72 La conjonction *καί* dans le syntagme *ἄχρι καὶ ὑμῶν* suggère que Corinthe fut, pour le groupe des missionnaires, l'une des parts, l'un des lieux – parmi d'autres – de leur ministère.

catégories géographiques. “Il ne s’agit pas en effet, comme si nous n’étions pas arrivés chez vous, de nous étendre nous-mêmes à l’excès” (v. 14a)⁷³.

Le second élément (v. 14b–16b) justifie le premier d’un point de vue *historique*. Il s’agit d’une longue phrase organisée autour de l’aoriste ἐφθάσαμεν, verbe de la proposition principale (v. 14b). Le sujet de ce verbe, le ‘nous’ du groupe paulinien, est développé par deux groupes participiaux, l’un autour de καυχώμενοι (v. 15a) et l’autre autour de ἔχοντες (v. 15b–16b). Les trois infinitifs aoristes μεγαλυνθῆναι (v. 15d), εὐαγγελίσασθαι (v. 16a) et καυχῆσασθαι (v. 16b) sont déterminatifs du terme ἐπίδα. “Car jusqu’à vous aussi nous sommes arrivés dans l’évangile du Christ, ne nous glorifiant pas hors de mesure des travaux d’autrui, mais ayant l’espérance, votre foi s’accroissant, de grandir selon notre règle parmi vous de plus en plus, d’annoncer l’évangile au-delà de chez vous, (et) de ne pas nous glorifier de (travaux) tout faits dans la règle d’autrui” (v. 14b–16d)⁷⁴.

Cette affirmation suggère une antériorité de l’arrivée du groupe paulinien en Achaïe par rapport aux prédicateurs rivaux. Elle souligne en effet par deux fois les *travaux* faits ou réalisés par d’autres. Paul et ses compagnons sont arrivés à Corinthe sans se glorifier des *travaux* d’autrui (ἐν ἄλλοις κόποις, v. 15a). Ils nourrissent aussi l’espérance de pouvoir bientôt atteindre d’autres lieux, au-delà de Corinthe, sans se glorifier de “(travaux) tout faits dans la règle d’autrui” (v. 16b). Ce commentaire de l’histoire récente de Corinthe éclaire les verbes ἐφικνέομαι (v. 14a) et φθάνω (v. 14b) et montre que ce sont les missionnaires pauliniens qui ont écrit la première page de l’histoire chrétienne en Achaïe. Cette

73 On a traduit de manière différenciée ἄχρι ὑμῶν (“jusqu’à vous”, v. 13c et 14b), εἰς ὑμᾶς (“chez vous”, v. 14a) et ἐν ὑμῖν (“parmi vous”, v. 15d). Ici, au v. 14a, la négation οὐ ne porte pas sur le groupe participial ὡς μὴ ἐφικνούμενοι εἰς ὑμᾶς, mais sur le verbe ὑπερεκτείνωμεν. Le syntagme ὡς μὴ ἐφικνούμενοι εἰς ὑμᾶς souligne l’historicité du premier séjour des évangélisateurs à Corinthe, évidence partagée autant par Paul et le groupe ‘vous’ que par les adversaires. Le verbe ὑπερεκτείνειν, “étendre à l’excès, allonger outre-mesure” doit être compris au sens figuré et en mauvaise part. Le préfixe ὑπέρ suggère le dépassement d’une mesure ou d’une norme. On peut ainsi mettre en parallèle les deux formules, οὐ γὰρ ὑπερεκτείνωμεν ἑαυτούς (v. 14a) et οὐκ εἰς τὰ ἄμετρα καυχησόμεθα (v. 13a).

74 Comme le verbe ἐφικνέομαι, φθάνω signifie *arriver*. Ces deux verbes sont intransitifs. Dans la formule ἐν ὑμῖν μεγαλυνθῆναι κατὰ τὸν κανόνα ἡμῶν (v. 15d), l’infinitif aoriste passif μεγαλυνθῆναι doit être rapporté au ‘nous’ paulinien. Cependant, il s’agit d’une métonymie, car ce n’est pas le groupe ‘nous’ qui est l’objet d’un agrandissement, mais plutôt la *mesure* de sa καύχησις, régie par le κανὼν du v. 13b. Cet agrandissement espéré vise le groupe ‘vous’ (ἐν ὑμῖν). À travers cette formule dense, Paul exprime l’espérance de nouveaux progrès (cf. εἰς περισσεῖαν) de la mission chrétienne à Corinthe et plus largement en Achaïe. Le syntagme εἰς τὰ ὑπερέκεινα ὑμῶν εὐαγγελίσασθαι (v. 16a) pourrait être interprété à la lumière de Rm 15,22–23, et sous-entendre les projets de mission à Rome et en Espagne.

double mention des travaux permet de préciser la nature du μέτρον τοῦ κανόνος (v. 13b), et en particulier la portée du syntagme ἐφικέσθαι ἄχρι καὶ ὑμῶν. Le texte suggère en effet plus qu'une simple indication *géographique*. La *mesure attribuée* par Dieu n'est pas seulement la faculté d'avoir pu effectuer, quels que soient les obstacles, un périple qui les a amenés sains et saufs jusqu'à la capitale de l'Achaïe⁷⁵. Le mot κόπος (v. 15a), caractéristique du vocabulaire apostolique, vise le travail et la peine du ministère⁷⁶. Il éclaire l'expression φθάνειν ἐν τῷ εὐαγγελίῳ τοῦ Χριστοῦ (v. 14b), qui doit être comprise comme l'accomplissement d'une *œuvre d'évangélisation*. C'est ce travail surtout qui, preuve de la recommandation de Dieu, est objet de καύχησις. En d'autres termes, cette *mesure attribuée* par Dieu, c'est la communauté elle-même, dont l'existence est l'une des preuves, visible aux yeux de tous (cf. v. 7a), de l'accréditation du groupe paulinien (cf. 2 Co 3,1–3). Indirectement, le comportement des adversaires est encore souligné. Ils viennent d'ailleurs (cf. 11,4a) et sont arrivés *après* d'autres, c'est-à-dire après Paul et ses compagnons, ou ont œuvré à la suite des autres. Ils se sont attribué les résultats de leurs travaux (cf. τὰ ἔτοίμα, v. 16b)⁷⁷ et sont donc des usurpateurs.

Remarquons que les perspectives futures de la mission, introduites par la particule δέ (v. 15b), occupent une partie importante du second élément (cf. v. 15b–16d). Elles visent aussi bien le champ corinthien qu'au-delà. Le κανὼν du ministère paulinien (v. 15d) n'est pas limitatif du passé et du présent mais regarde aussi vers le futur. Ces perspectives sont portées dans l'*espérance*, réalité éminemment théologique⁷⁸, et sont confiées aussi à la responsabilité de la communauté, dans la mesure où elles sont conditionnées par la croissance

75 À cet égard, les pérégrinations pauliniennes pouvaient relever de l'exploit et suggéraient déjà un charisme de *mission* divine. Le témoignage de Paul lui-même (cf. 11,25–26) ainsi que les sources contemporaines soulignent en effet les risques auxquels s'exposait un groupe isolé de voyageurs dans l'Antiquité. MURPHY-O'CONNOR (*Histoire de Paul de Tarse*, 61–66) estime à plus de 3000 km la distance déjà parcourue par Paul au terme du premier voyage missionnaire (avant 46) – la plus grande partie effectuée en compagnie de Barnabé. Dix ans plus tard, au moment où Paul écrit le billet qui nous occupe, l'Apôtre et ses compagnons sont devenus des voyageurs expérimentés. Le syntagme ἄχρι καὶ ὑμῶν laisse entendre bien d'autres destinations déjà atteintes. Les Corinthiens le savent. À la manière d'un résumé ou d'un rappel, Paul va bientôt esquisser à leur intention, dans la glorification du *discours de déraison*, les dangers que le groupe des missionnaires devait continuellement affronter, sur terre comme sur mer (cf. 11,25–27).

76 Cf. *infra*, 358 n. 178.

77 Il faut relever le double emploi de l'adjectif ἄλλότριος, v. 15a.16b, qui, dans le cadre de l'opposition, vise indirectement le groupe paulinien.

78 Cf. Rm 5,4–5; 1 Co 13,7; 2 Co 1,7; 3,12.

de sa *foi* (cf. le génitif absolu du v. 15c). L'appartenance au Christ (cf. v. 7e) inscrit donc les missionnaires dans une dynamique qui requiert l'engagement de tous les croyants. À chacun d'eux est adressée une invitation à prendre part, à leur manière, à cette *mesure accordée* par Dieu. Cette part de mission, en effet, n'est pas une propriété des missionnaires. Comme tout don, elle est faite pour être elle-même donnée, mais ne peut être reçue que par ceux qui comprennent sa logique. La fécondité de la mission est une œuvre reçue, partagée et communiquée, tout comme l'autorité (cf. v. 8a–b). C'est bien cela qui semble avoir échappé aux adversaires (cf. v. 12d).

D'un point de vue stylistique, il faut remarquer, en ces v. 12–16, dont l'interprétation n'est pas aisée, la mise en œuvre de l'*ἰδέα* de *complication* (περιβολή), sous-catégorie de la *grandeur* (μέγεθος)⁷⁹. On y a souvent vu aussi, du fait des deux occurrences du verbe συγκρίνω (v. 12a.c), une allusion de Paul à l'exercice de la *comparaison* (σύγκρισις), c'est-à-dire à l'un des quatorze exercices préparatoires (προγυμνάσματα) des études littéraires hellénistiques⁸⁰. Le texte est en

79 « La caractéristique de la complication est (...) que, contrairement à la pureté, elle produit un énoncé qui ne permet pas de saisir tel élément du discours dans sa simplicité, mais oblige à le relier à tel(s) autre(s) élément(s). Nous pouvons donc dire que le premier se complique de l'(des) autre(s). Hermogène parle d'*addition* (πρόσληψις, ἔξωθεν τι προσλαμβάνειν, 278.14; 279.1–3.10.13.17; 281.1–2.12; 282.6), d'*association* (συμπλοκή, 285.14–15), de *connexion* (τὰ ἐφεξῆς, 289.7), d'*énoncé complété* (τέλειον ποιεῖν τὸν λόγον, 293.17; 294.1), d'*idées surabondantes* (περιουσιαστικὰ νοήματα, 294.2–3), et il souligne volontiers la nécessité qui lie les éléments considérés (282.16–17.25; 287.3; 288.3.6.12) » (PATILLON, *Hermogène. L'art rhétorique*, 380 n. 5; les références entre parenthèses renvoient ici aux pages et aux lignes du *Περὶ ἰδεῶν λόγου* (I,11) dans le volume des *Hermogenis opera*, édité par RABE dans la collection BSGRT). « La complication se produit en ce qui concerne la pensée, ou bien lorsqu'on ajoute à l'objet de son discours quelque élément extérieur, comme le genre à l'espèce, (...) ou l'indéfini au défini, (...) ou le tout à la partie » (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, I,11, 278; trad. PATILLON, 381). En ce qui concerne la *pensée*, Paul, aux v. 12–26, associe trois plans temporels, le passé, le présent et le futur. Il mêle étroitement les langages historique et théologique, et il décrit parallèlement le comportement des adversaires et celui du groupe fondateur. Ce passage comporte également plusieurs *figures* de la complication comme la *construction oblique* (ὁ πλαγιασμός) (cf. le génitif absolu du v. 15b) et la *figure par négation et affirmation* (τὸ σχῆμα κατὰ ἄρσιν καὶ θέσιν) (οὐ ... ἀλλὰ) des v. 12 et v. 13 (cf. Hermogène, op. cit., I,11, 288–293; trad. PATILLON, 390–395 *passim*). La *complication* qui, d'une manière plus générale, caractérise l'ensemble de 2 Co 10–13 – on y reviendra –, peut plus particulièrement être dit ici de ces versets. L'exposé de Paul est un texte élaboré et compliqué, qui, à ce titre, ne manque ni de puissance ni de grandeur.

80 Cf. BETZ, *Der Apostel Paulus*, 119–120; FORBES, *Comparison*, 2–8; FURNISH, 469–470; HARRIS, 707–708; MARSHALL, *Enmity in Corinth*, 53–55 et 348–353; THRALL, II, 643. Sur l'exercice technique de la σύγκρισις, voir AELIUS THÉON, *Προγυμνάσματα*, 10, avec,

effet traversé par la mise en parallèle de deux groupes. Déjà le v. 7 comparait “quelqu’un” (τις) et “nous” (ἡμεῖς). Cette comparaison se développe aux v. 12–16 par la présentation antithétique des deux groupes. La suite de la lettre la poursuivra plus nettement encore, spécialement dans la péricope 11,18–29. Si toutefois Paul reprend ici l’exercice de la σύγκρισις, il le transforme manifestement. Il ne met en effet en œuvre aucun des τόποι de l’éloge des personnes, prescrits pour cet exercice⁸¹. La σύγκρισις est ici développée de manière théologique, et son unique critère est l’accréditation donnée par Dieu, résumée par le concept de μέτρον τοῦ κανόνης.

Soulignons d’autre part le caractère paradoxal de cette σύγκρισις. Paul déclare formellement ne pas oser se comparer à certains de ceux qui se recommandent eux-mêmes (v. 12a–b), mais il fournit à ses lecteurs une description de son comportement où est partout maintenue, implicitement au moins, la comparaison de son groupe avec celui des opposants. Son propos pourrait être ainsi reformulé : « Nous ne nous comparerons pas à ceux qui se recommandent eux-mêmes, nous qui ne nous glorifions pas hors de mesure, comme eux, mais selon la mesure que Dieu nous a donnée ». Paul met ici en œuvre le procédé rhétorique de la *prétérition*, qui ne cache que pour mieux montrer. En semblant ne pas insister sur une chose, le locuteur la met davantage en évidence. C’est une manière de mieux « insinuer le contenu dans l’esprit de l’auditeur ou du lecteur, sur le mode de la connivence ou de l’évidence partagée »⁸².

dans le volume de la CUF, l’introduction de PATILLON, LXXX–LXXXIII; HERMOGÈNE, *Προγυμνάσματα*, 8, 18–20 (trad. PATILLON, 144–145); MARROU, *Histoire de l’éducation dans l’Antiquité. I : le monde grec*, 258; PERNOT, *La Rhétorique dans l’Antiquité*, 196.

- 81 La σύγκρισις entre des personnes s’efforce d’identifier la plus digne, la plus honorable ou la plus aimable en utilisant les arguments de l’éloge, ou bien le contraire en utilisant les arguments du blâme. Les principaux lieux de l’éloge (ἐγκωμιαστικοὶ τόποι) des personnes sont la patrie (πατρίς), la famille (γένος), la naissance (γένεσις), la nature (φύσις), l’éducation (παιδεία), les actions (πράξεις) (cf. PERNOT, *La Rhétorique dans l’Antiquité*, 196 et 293–295). Les lieux du blâme (ψόγος) en revanche ne bénéficient pas dans la tradition rhétorique d’un schéma unificateur. La polémique y revêt des formes très diverses (cf. PERNOT, *La rhétorique de l’éloge dans le monde gréco-romain*, 481–490, en particulier 487).
- 82 Cf. BURY, Emmanuel, « Prétérition », in : JARETTY (éd.), *Lexique des termes littéraires*, 339. Celui-ci ajoute : « ... d’où l’usage fréquent de cette figure dans le genre démonstratif où il s’agit de célébrer des valeurs communes à l’orateur et à l’auditoire ». La *praeteritio* ou *occultatio* (en grec παράλειψις ou ἀντίφρασις; en allemand *Präteritio*) est l’une des variétés de l’ironie, cf. Quint., 9,2,47; Rhét. Herenn., 4,37; ANDERSON, *Glossary of Greek Rhetorical Terms*, 23; 88–89; LAUSBERG, *Handbuch*, § 882–886; BUSSMANN, *Lexikon der Sprachwissenschaft*, 547, s.v. ‘Präteritio’; CZAPLA, « Praeteritio », *HWRh* VII (2005), 27–32;

Cette stratégie se comprend dans la situation de communication triangulaire ('nous'; 'vous'; 'certains'). La prétérition permet à Paul de souligner habilement sa proximité avec le groupe 'vous', ou avec une partie d'entre eux au moins, afin de reconquérir sa confiance et de le détacher des adversaires. L'exclamation de 11,1b ("Supportez-moi!"), dans la péricope suivante, qui ne peut se comprendre que sur le fond d'une connivence, s'inscrit logiquement dans cette perspective⁸³.

3.3 *Théologie de la recommandation (v. 17–18)*

Après l'interpellation (v. 7–11) et sa justification (v. 12–16), Paul fournit maintenant, à la troisième personne, une *synthèse théologique* pour l'ensemble de la péricope. Ce déplacement argumentatif est indiqué par la particule δέ (v. 17) qui souligne une transition. Cette partie se divise en deux sections, le v. 17 et le v. 18. La première expose, à l'aide d'une citation scripturaire, la théologie de la glorification. La seconde section en donne une explication (cf. γάρ, v. 18a), adaptée à la situation présente, c'est-à-dire dans la perspective de la recommandation.

3.3.1 Théologie de la glorification (v. 17)

"Or, que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur!" (v. 17). Cette citation de Jérémie (LXX Jr 9,22–23) est déjà connue des destinataires (cf. 1 Co 1,31). Dans le développement de 1 Co 1–4, les Corinthiens ont en effet déjà entendu un exposé sur la théologie de la καύχσις. Cette citation est aussi judicieusement choisie et parfaitement adaptée aux présupposés des adversaires qui, comme Paul, sont juifs (cf. 11,22). La condition du disciple est définie en termes de καύχσις. Cette glorification porte sur l'appartenance au Christ. Le croyant d'Israël est un καυχώμενος ἐν κυρίῳ (cf. 1 Co 3,21–23). Son honneur et sa fierté ne sauraient donc provenir des catégories humaines (cf. καυχᾶσθαι ἐν ἀνθρώποις, 1 Co 3,21). Seule

DUPRIEZ, *Les procédés littéraires*, 359–360; SNOECK HENKEMANS, *La prétérition comme outil de stratégie rhétorique*.

83 En fait de choses connues et partagées avec les destinataires sur le mode de la connivence, il faut ici certainement tenir compte d'un présupposé, non-dit mais sous-entendu, qui vise les accords de Jérusalem, c'est-à-dire le partage des champs de mission entre Pierre et Paul – l'apostolat auprès des communautés juives de la Palestine et de la diaspora étant la mission de Pierre, et l'évangélisation de la gentilité celle de Paul (cf. Ga 2,1–10; sur ce point, voir HARRIS, 712, et THRALL, II, 645). Le respect de la *règle des autres* est par ailleurs observé par Paul dans son souci d'éviter tout empiètement sur le champ missionnaire d'un autre apôtre (cf. Rm 15,20).

est valide et légitime la *καύχησις* dont l'objet est considéré dans la perspective du *κύριος*, c'est-à-dire comme une chose reçue de lui⁸⁴. C'est cette réalité plus fondamentale qu'explicite la seconde section.

3.3.2 Application à l'accréditation apostolique (v. 18)

Paul ajoute à cette citation une explication. La glorification est une donnée fondamentale de l'être-chrétien, mais elle provient d'un principe plus fondamental encore, celui du don reçu. La particule *γάρ* est ici causale. De même que le croyant reçoit du *κύριος* une appartenance, qui fonde sa *καύχησις*, c'est également du *κύριος* que, dans le ministère apostolique, l'on reçoit une habilitation, une *compétence* (*ἰκανότης*, cf. 2 Co 3,5–6), pour la mission.

“Ce n'est pas en effet celui qui se recommande lui-même qui a fait ses preuves, mais celui que le Seigneur recommande” (v. 18). La *καύχησις* est ici reconsidérée dans le cadre de l'existence *missionnaire*. Paul reformule la théologie de la glorification, appliquée à la problématique de la recommandation. La vraie *καύχησις* s'appuie sur une prise de conscience de la condition existentielle du croyant, qui appartient au Christ. Dans le ministère apostolique, cette appartenance s'exprime par une qualification, fondée sur une recommandation *extérieure*. L'éloge ou le renom de l'apôtre, c'est de recevoir de Dieu sa mission. Le missionnaire reçoit de Dieu son appartenance au Christ comme apôtre. À cette condition, il appartient au Christ (cf. 1 Co 3,22–23). Ainsi que l'indique le terme *δόκιμος*, la *δοκιμή* de l'apôtre ne vient pas de lui mais du *κύριος*. Comme la glorification, la recommandation fonctionne selon la logique du don et de l'accueil.

L'opposition développée aux v. 12–16 se retrouve ici au v. 18 (*οὐ ... ἀλλά*). C'est la figure *par négation et affirmation*, productrice de l'*idée de complication* (*περιβολή*), sous-catégorie de la *grandeur* (*μέγεθος*)⁸⁵. Cette figure stylistique vise autant la situation du groupe paulinien que celle des adversaires. Le syntagme *ὁ ἑαυτὸν συνιστάνων* (v. 18a) est un écho de celui du v. 12b (*τῶν ἑαυτοὺς συνιστανόντων*), tandis que la proposition relative *ὃν ὁ κύριος συνίστησιν* rappelle l'*ἐξουσία* (v. 8b) et le *μέτρον* (v. 13c), l'une et l'autre reçus de Dieu.

Remarquons aussi le parallèle très net que ces deux versets effectuent entre les syntagmes *ὁ καυχώμενος ἐν κυρίῳ* et *ὃν ὁ κύριος συνίστησιν*. La vraie *καύχησις* est celle qui s'appuie sur la recommandation donnée par le Seigneur. Dans le cas du ministère apostolique, cette recommandation se manifeste dans une part de mission *mesurée* par Dieu, c'est-à-dire donnée et reçue de lui. La

84 Cf. 1 Co 4,7 (*Τί δὲ ἔχεις ὃ οὐκ ἔλαβες; εἰ δὲ καὶ ἔλαβες, τί καυχᾶσαι ὡς μὴ λαβών;*).

85 Cf. *supra*, 297 n. 37 et 315 n. 79.

communauté est l'attestation de la recommandation (v. 13b–c). Elle qualifie les missionnaires comme δόκιμοι. Les adversaires, qui s'arrogent les résultats des travaux des autres, sont ἀδόκιμοι.

• • •

Effectuons le bilan de cette péricope.

Avec *véhémente* (σφοδρότης), l'interpellation des v. 7–11 exprime à l'attention des lecteurs (cf. βλέπετε, v. 7a), mais aussi à celle des adversaires (cf. λογιζέσθω, v. 7c.11a), l'appartenance du groupe paulinien au Christ (cf. v. 7e). Cette interpellation est assortie d'un avertissement en vue du retour (v. 11). Aux v. 12–16, la description des deux groupes antagonistes justifie cette interpellation en montrant comment les missionnaires sont recommandés par le Seigneur et comment ils lui appartiennent. L'appartenance est envisagée ici sous l'angle du ministère apostolique, si bien que recommandation et appartenance sont deux réalités pour ainsi dire interchangeables. La recommandation du groupe apostolique s'exprime à travers l'existence de la communauté chrétienne de Corinthe, c'est-à-dire du groupe *'vous'*, *part mesurée* par Dieu, située dans le temps et l'espace, *visible* aux yeux de tous (cf. v. 7a). La communauté est en quelque sorte l'attestation de la recommandation. Par contraste, les adversaires, qui sont à eux-mêmes leur propre mesure (cf. v. 12c–d), qui prennent ce qu'ils n'ont pas reçu et se glorifient de travaux tout faits, n'ont ni accréditation ni légitimité. La conclusion des v. 17–18 est la clé théologique qui donne à l'argumentation toute sa pertinence. Cette clé est à trouver en particulier dans le verbe συνίστημι, qui figure deux fois dans la conclusion (cf. v. 18a et v. 18b; voir aussi v. 12b). Les adversaires sont des imposteurs car ils ne tiennent pas leur recommandation du κύριος. En revanche, le groupe de Paul a reçu de Dieu sa δοκιμή apostolique à travers l'œuvre d'évangélisation accomplie en Achaïe. Les deux aoristes ἐμέρισεν (v. 13c) et ἐφθάσαμεν (v. 14b) – l'un désignant une action de Dieu, l'autre une œuvre des apôtres – sont l'expression historique de cette réalité théologique. Leur légitimité et leur autorité ont été manifestées dans le temps et dans l'histoire. L'aoriste ἐμέρισεν est à rapprocher d'un autre aoriste de la même péricope, ἔδωκεν (v. 8b), qui exprime pareillement l'origine théologique du ministère de Paul et de ses compagnons.

L'énoncé essentiel de la péricope se trouve donc dans la première partie. Il figure au v. 7 et affirme l'*appartenance* des apôtres au Christ (v. 7e). Celle-ci est fondée historiquement et théologiquement par les deuxième et troisième parties de la péricope. La problématique de la *réception* de la recommandation, c'est-à-dire le fait de la recevoir d'un Autre, et non de se la donner à soi-même, est la clé de compréhension de la péricope.

On peut s'étonner du long détour du texte, lorsqu'on le compare avec ce que Paul dit avec peu de mots en 2 Co 3,2 : *"Notre lettre [de recommandation], c'est vous, lettre écrite dans nos cœurs, connue et lue par tous les hommes"*. Ce détour se laissera comprendre au fil des chapitres 11–13. En effet, ce ne sont pas seulement les adversaires qui rejettent Paul et ses compagnons (cf. 10,2.10). C'est aussi la communauté elle-même, en partie séduite et envoûtée par les opposants (cf. 11,20), qui conteste le groupe paulinien, et Paul en particulier (cf. 11,3–4.11 ; 12,11.15.20 ; 13,3).auprès de destinataires défiants, Paul se devait d'exposer une argumentation subtile qui ne se contente pas de faire état des fruits du ministère apostolique, c'est-à-dire de l'existence de la communauté, mais qui examine aussi la condition apostolique elle-même, visée par le reproche de 10,10. L'introduction du concept théologique de μέτρον τοῦ κανόνος laisse entendre que la légitimité de Paul à Corinthe n'allait pas de soi. Face aux prétentions adverses, l'Apôtre s'efforce de fonder cette légitimité tant de manière historique que de manière théologique. Les péripécies suivantes vont poursuivre cette réflexion.

4 Troisième péripécie : appel à supporter Paul (11,1–15)

La péripécie que nous abordons maintenant pose les premiers jalons d'un itinéraire étonnant, unique pour ainsi dire dans l'ensemble du corpus paulinien. Cette portion de texte s'ouvre sous le signe de l'ἄφροσύνη, de la *déraison* (cf. v. 1a). Cette péripécie est unifiée, on l'a dit, par une séquence de verbes en 'je'. Les nombreuses particules γάρ (v. 2a.b.4a.5.9b.13a.14b) et δέ (v. 3a.6a.12a) soulignent la cohésion de la péripécie mais ne permettent pas d'apercevoir immédiatement son organisation. D'autres faits textuels doivent être observés, notamment les occurrences du verbe ἀνέχομαι, ainsi que la manière dont sont évoqués les adversaires. Dès lors, deux parties apparaissent, les v. 1–4 et les v. 5–15.

L'ensemble de la péripécie est en effet à comprendre dans la perspective des v. 1a–b. Cet appel aux lecteurs, qui est en quelque sorte le titre et le programme de la péripécie, est *fondé* sur une double argumentation qui, dans les deux cas, fait appel à l'*histoire*, comme le montrent les nombreux aoristes⁸⁶. La première partie (v. 1–4) en propose une première justification (cf. γάρ, v. 2a). Le verbe ἀνέχομαι effectue la clôture de cette partie (cf. v. 1a.b et v. 4g). Les adversaires y sont nommés au singulier de manière symbolique (cf. ὁ ὄφεις, v. 3b) ou

86 Cf. v. 2b.3b.c.4b.d.f.7a.c.d.8.9a.b.c (en dehors des infinitifs et participes aoristes).

non-symbolique (cf. ὁ ἐρχόμενος, v. 4a)⁸⁷. La seconde partie (v. 5–15) développe une nouvelle justification (cf. γάρ, v. 5) de l'appel initial. Elle est caractérisée par l'inclusion que produit la mention des ὑπερλίαν ἀπόστολοι. Ils sont nommés au v. 5, puis reviennent au premier plan aux v. 13–15 (cf. οἱ τοιοῦτοι, v. 13a), où ils sont appelés ψευδαπόστολοι (v. 13a). Ces deux parties résument chacune l'œuvre apostolique de Paul à Corinthe, la première dans une perspective à dominante *théologique* (v. 1–4), la seconde dans une perspective à dominante *historique* (v. 5–15), et elles fournissent aux lecteurs des raisons d'entendre et de recevoir l'appel du v. 1⁸⁸.

4.1 *La mission accomplie à Corinthe : approche théologique (v. 1–4)*

Cette partie se divise en trois sections, le v. 1, le v. 2 et les v. 3–4. Le v. 1 est pour ainsi dire le titre et le programme de la péricope. Le v. 2 énonce en termes théologiques une justification (cf. γάρ, v. 2a) de ce programme. Il s'agit d'une réalité *présente* (v. 2a), mais qui a pris corps dans un fait *passé* (v. 2b). Par l'entremise de Paul, la communauté a été fiancée au Christ. Les v. 3–4 traduisent une inquiétude de voir ce lien nuptial remis en cause. Cette inquiétude est exprimée au v. 3 (cf. φοβοῦμαι, v. 3a), puis justifiée au v. 4 (cf. γάρ, v. 4a).

4.1.1 Un regret et un ordre (v. 1)

Cette section se divise en deux unités, le v. 1a et le v. 1b, coordonnées par ἀλλά. Au v. 1a, Paul formule un *regret*. Au v. 1b, il exprime un *ordre*. Ces deux unités se distinguent donc par leur genre littéraire. L'une et l'autre cependant mettent en œuvre l'ἰδέα stylistique de *véhémence* (σφοδρότης), car les destinataires sont directement interpellés et provoqués⁸⁹.

87 On n'a pas considéré le v. 1 comme une *partie* distincte de la péricope, même s'il fournit la clé de l'ensemble de la péricope. L'inclusion du verbe ἀνέχομαι (v. 1a.b et v. 4g) montre que ce titre est en quelque sorte étroitement soudé aux v. 2–4. Le v. 1 est à considérer plutôt – on va le dire – comme la première section de la première partie de la péricope.

88 Sur cette péricope, outre les commentaires, voir BATEY, *Paul's Bride Image*, 176–182; BIERINGER, *Paul's Divine Jealousy*, 223–253; BÖTTTRICH, *2 Kor 11,1 als Programmwort der "Narrenrede"*, 135–139; CARAGOUNIS, *ΟΨΩΝΙΟΝ: A Reconsideration of its Meaning*, 35–57; FEE, *Another Gospel Which You did not Embrace*, 111–133; GERBER, *Paulus und seine Kinder*, 215–218; ID., *Krieg und Hochzeit in Korinth*, 113–125; KRÄMER, *Zur Bedeutung von Wunschsätzen im Neuen Testament*, 375–378; MURPHY-O'CONNOR, *Another Jesus*, 238–251; ZIMMERMANN, *Geschlechtermetaphorik und Gottesverhältnis*, 300–325.

89 Cf. *supra*, 266 n. 4 et 295 n. 34.

4.1.1.1 *Un regret (v. 1a)*

“Si seulement vous supportiez de moi un peu de déraison” (v. 1a)⁹⁰. Ce regret ouvre une nouvelle étape de l’exposé de Paul. Cette formulation n’est pas sans surprendre, d’autant que le motif de ce regret n’est pas exprimé, pas plus que le genre de *déraison* ici évoqué. À la lumière de la péricope précédente toutefois, une première interprétation peut en être proposée. Deux éléments de cette déclaration sont à examiner, le substantif ἀφροσύνη et le syntagme μικρόν τι.

La *déraison* n’introduit pas dans le discours une idée entièrement nouvelle. Les adversaires – avait-il déjà déclaré – “manquent d’intelligence” (οὐ συνιᾶσιν, 10,12d). Ils sont en effet à eux-mêmes leur propre mesure et se recommandent eux-mêmes (cf. 10,12c.18a). Ce jugement de Paul sur les adversaires pourrait suggérer une manière de comprendre l’ἀφροσύνη. Celle-ci refléterait de manière symétrique le jugement des adversaires et d’une partie de la communauté sur Paul. Ils estiment que son allure personnelle est minable et que sa parole est méprisable (10,10). Un telle manière d’être et de faire serait indigne d’un apôtre. Ils le considèrent donc comme ἄφρων.

Mais l’atténuation indiquée par le syntagme μικρόν τι spécifie qu’il ne s’agit pas, n’en déplaise aux adversaires, de véritable *déraison*. Paul peut donner l’apparence de l’ἀφροσύνη, mais en vérité il n’est pas ἄφρων. L’emploi du terme ἀφροσύνη est chargé d’ironie. Paul regrette en définitive de n’être pas compris comme apôtre. Le fait que le regret s’adresse au groupe ‘vous’ montre qu’une partie de la communauté est passée du côté des opposants. Son ministère a suscité des incompréhensions. Une partie des lecteurs méinterprète son engagement et sa prédication.

La *déraison* paulinienne recevra un traitement littéraire spécifique, à partir de 11,16, dans le discours énoncé ἐν ἀφροσύνῃ, c’est-à-dire le *discours de déraison*. La *déraison* ne saurait en tout cas qualifier la présente péricope. Paul en effet va avancer une série d’arguments tirés de l’histoire, destinés à fonder sa qualification et son accréditation d’apôtre, afin que les lecteurs puissent le reconnaître comme apôtre. La notion d’ἀφροσύνη n’y est pas directement en jeu. Avec le

90 Le moyen ἀνέχουμαι (*supporter, tolérer*), qui se retrouve plus loin aux v. 1b.4g.19–20, se construit le plus souvent avec l’accusatif, comme ici au v. 1a, mais aussi parfois avec le génitif (cf. v. 1b.19) (cf. *LSJ*, s.v. ‘ἀνέχω’). Dans le Nouveau Testament, ὀφελον a la fonction d’introduire des “unerfüllbare/unerfüllte Wünsche”, « bei denen ein “leider ist/war es nicht so” vorschwebt » (BDR, § 359, 290). C’est originellement un indicatif aoriste, fréquent chez Homère, qui s’est figé et qui s’associe à d’autres modes personnels (cf. HUMBERT, *Syntaxe grecque*, § 176, 112). Tout naturellement, le regret de Paul est également expressif d’un souhait. En 11,16d, Paul demandera à ses lecteurs de le *recevoir* comme *insensé*.

terme ἀφροσύνη, Paul esquisse donc les premiers linéaments d'un thème qui demeure en attente de développements ultérieurs.

4.1.1.2 Un ordre (v. 1b)

Après ce regret, Paul exprime une sommation. “*Mais aussi supportez-moi!*” (v. 1b). Le verbe ἀνέχεσθε est un impératif⁹¹. Le syntagme adverbial ἀλλὰ καὶ a une valeur inclusive. Il introduit un complément d'information par rapport au v. 2a, si bien qu'il y a un parallélisme progressif entre les deux unités de cette section, l'une renchérissant sur l'autre⁹². Cependant, cette sommation n'est pas la demande d'un peu de patience et d'indulgence à l'égard de l'Apôtre. Rien de plus facile que de supporter un absent. Il faut plutôt la saisir dans le cadre du débat qui, à Corinthe, remet en question sa légitimité d'apôtre (cf. 10,12–18). Le verbe ἀνέχεσθαι est expressif, non d'une ironie, mais plutôt d'une litote, d'un euphémisme. Paul exprime le moins pour faire entendre le plus⁹³. Cette figure de style indique la manière de comprendre la sommation. Paul réclame bien plus que d'être simplement *toléré*. Il demande d'être *reconnu* comme *apôtre* (cf. 10,18).

4.1.2 Les fiançailles de la communauté au Christ (v. 2)

Le v. 2 fonde (cf. γάρ, v. 2a), en termes théologiques, l'appel à tolérer Paul comme apôtre (v. 1b). Cette section est déployée en deux unités, le v. 2a et le v. 2b, dont la première est éclairée par la seconde (cf. γάρ, v. 2b).

“*Car j'ai pour vous une ardeur (qui est) l'ardeur de Dieu*” (v. 2a). Le présent ζηλῶ exprime la permanence de l'attachement et du dévouement, qu'inspire à Paul l'amour divin. Dans sa littéralité, cette déclaration pourrait paraître

91 Dans le contexte, le verbe ἀνέχεσθε peut difficilement être un indicatif, car les dispositions des destinataires à supporter et à tolérer Paul semblent plutôt faire défaut. Ce sont bien au contraire les opposants qu'ils tolèrent (cf. v. 4g.19–20). L'impératif δέξασθε, en 11,16d, est de sens voisin. Sur ce point, voir BACHMANN, 361; BAUMERT, 182; FURNISH, 485; HARRIS, 733; MARTIN, 327–328 et THRALL, II, 659.

92 On rencontre souvent chez Paul le syntagme ἀλλὰ καὶ (*mais encore, mais aussi*), qui exprime moins une nuance adversative qu'un renchérissement sur ce qui précède, cf. Rm 1,32; 4,12.16.24; 5,3.11; 6,5; 8,23; 9,10.24; 13,5; 16,4; 2 Co 7,7; 8,10.19.21; 9,12; 11,1; Ga 1,8; Ph 1,18.29; 2,4.27; 1 Th 1,5; 2,8.

93 La figure de l'εὐφημισμός consiste à dire moins pour signifier plus (cf. ANDERSON, *Glossary of Greek Rhetorical Terms*, 60). Démétrios (*Περὶ ἐρμηνείας*, § 281) met l'εὐφημισμός en relation avec l'ἰδέα d'*habileté* (δεινότης). L'εὐφημισμός laisse entendre, à la manière d'un fait acquis, que les lecteurs/auditeurs sont des alliés de l'auteur/orateur (cf. Démétrios, loc. cit.). La δεινότης fait partie, avec la *sincérité* (ἀλήθεια), des ἰδέαι que Photios avait omises dans son exposé sur la rhétorique paulinienne (cf. *supra*, 243 n. 44).

outrancière – Paul s’attribuant une catégorie divine. Mais elle s’adresse à ceux qui ont accueilli Paul et qui ont été les témoins de ses précédents séjours à Corinthe (cf. 10,13)⁹⁴. Ceux-ci sont donc à même de mesurer la portée *symbolique* de cette affirmation. Paul veut souligner non seulement que l’ardeur qu’ils ont connue chez lui est intacte (cf. le présent ζηλῶ), mais encore qu’elle est dotée d’une portée *théologique*.

La seconde unité de la section l’explique (cf. γάρ, v. 2b). La sollicitude paulinienne s’est concrétisée par un *événement* de l’histoire. L’aoriste ἡρμοσάμην se réfère à une *expérience* vécue par les destinataires. “*Je vous ai en effet fiancés à un seul homme, (telle une) vierge pure, pour (vous) amener au Christ*” (v. 2b). Paul compare son ministère avec la démarche d’un père qui conduit sa fille, la communauté, au Christ son époux⁹⁵. Il souligne tant la nature des liens personnels qu’il a tissés avec ses destinataires (liens père-enfants) que la perspective qui leur a été ainsi ouverte pour l’avenir⁹⁶. La portée théologique de son ardeur pour les Corinthiens s’est vérifiée dans un projet *sponsal* à leur égard. Inspiré par le zèle de Dieu Père (cf. v. 2a), Paul les a engagés dans une relation *nuptiale* avec le Christ. L’argument, du fait de sa formulation très succincte, ne peut avoir de portée pour les lecteurs que s’il est évocateur d’une *expérience* concrète, reformulée dans des termes qui s’y réfèrent d’une manière pour eux intelligible. Il est remarquable de noter ici que cette expérience est résumée dans l’image de la *rencontre* amoureuse et l’alliance *nuptiale*⁹⁷. C’est à partir de l’expérience qui fut la leur que Paul esquisse ici une approche théologique

94 D’après 12,14 et 13,1, Paul, lorsqu’il écrit 2 Co 10–13, a déjà effectué deux séjours à Corinthe.
95 Sur Israël comparé à l’épouse de ΥΗΩΗ, cf. Os 1–3; Ez 16. Le Nouveau Testament développera aussi l’idée que le Christ est l’Époux de l’Église, cf. Ep 5,22–33; Ap 19,7–9; 21,1. Dans ce contexte, le syntagme παρθένον ἀγνήν peut être rattaché à παραστήσαι τῷ Χριστῷ, d’où il tire son sens.

96 THRALL (II, 660 n. 33) justifie le sens transitif du moyen ἀρμόζομαι (cf. Philon, *Leg.* 2,67; *Abr.* 100). Ἠρμοσάμην ὑμᾶς signifie “*je vous ai fiancés*”, et non “*je me suis fiancé à vous*”, comme l’a proposé récemment BAUMERT (cf. son commentaire, 183–184). Paul tient la place du père (cf. 12,14), et non simplement de celui qui arrange le mariage (cf. THRALL, II, 660–661). Il ne joue pas non plus le rôle d’une figure d’époux. Paul se considère en effet comme père des chrétiens auxquels il s’adresse, plus précisément des membres des communautés chrétiennes qu’il a fondées (cf. 1 Co 4,15; 1 Th 2,11). Il utilise souvent le mot τέκνα pour les désigner (cf. 1 Co 4,14; 2 Co 6,13; 12,14; Ga 4,19; 1 Th 2,11). Même Timothée, compagnon de Paul, est par deux fois qualifié de τέκνον (cf. 1 Co 4,17; Ph 2,22), ce qui montre que la paternité de Paul atteint aussi le cercle de ses propres collaborateurs.

97 En tant que métaphore, l’image de l’alliance conjugale met ici en œuvre l’idée stylistique de *noblesse* (σεμνότης), au moins quant à la méthode (cf. *supra*, 300 n. 46).

de son ministère apostolique. Ils ont vécu des fiançailles avec le Christ, et c'est Paul, leur père, qui les y a conduits. Ils ne peuvent l'avoir oublié, et c'est précisément en vertu de cette expérience fondatrice, marquée du sceau de Dieu Père, que Paul exige d'eux d'être *supporté* et *toléré*.

4.1.3 L'inquiétude de Paul (v. 3–4)

Les v. 3–4 traduisent l'inquiétude de Paul de voir remise en cause cette alliance nuptiale dont il a été, comme père, l'entremetteur. Cette seconde section est composée de deux unités, le v. 3 et le v. 4. Le v. 3 expose l'objet de la crainte, le v. 4 son motif (cf. γάρ, v. 4a).

Paul n'exclut rien moins que l'éventualité d'une rupture. *“Mais je crains que, de quelque manière, comme le serpent séduisit Ève par sa ruse, vos pensées n'aient été corrompues (et détournées) de la simplicité et de la pureté à l'égard du Christ”* (v. 3a–d). D'un point de vue stylistique, l'exposé de la crainte, à cause de sa spontanéité, montre que le discours vient du cœur. Il produit l'idée de *sincérité* (ἀλήθεια)⁹⁸. L'agent du verbe passif φθαρῇ (v. 3c) n'est pas exprimé, mais il s'agit évidemment des adversaires, dont la fourberie est comparée à celle du serpent

98 « Le discours spontané, sincère et comme venu du cœur (ὁ ἐνδιάθετος καὶ ἀληθὴς καὶ οἷον ἔμψυχος λόγος) tient pour l'essentiel à la méthode, puis aux figures, à l'expression et à tout ce qui les suit. (...) La seule méthode pour un discours qui veut paraître vraiment venu du cœur, [c'est lorsque], au lieu d'avertir qu'on éprouve une émotion dans son âme, étonnement (θαύμα), crainte (φόβον), colère (ὀργήν), chagrin (λύπην), pitié (ἔλεον), assurance (πεποίθησιν), défiance (ἀπιστίαν), indignation (ἀγανάκτησιν) ou autre, on profère son discours sous le coup de l'émotion que réclament les circonstances » (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, II,7, 352–356; trad. PATILLON, 448–452). PATILLON explique: « La sincérité est, comme l'éthos, un facteur de crédibilité. (...) La sincérité du discours est liée en outre à l'existence d'une émotion: pour qu'un discours “paraisse vraiment venu du cœur”, les paroles doivent être proférées “sous le coup de l'émotion que réclament les circonstances”. (...) L'impression de sincérité tient à l'accord entre la qualité du discours et la qualité du pathos du locuteur » (op. cit., 448 n. 6 et 455 n. 4). Ces considérations visent avant tout la performance oratoire. Les auditeurs sont témoins de l'émotion de l'orateur, que celui-ci rend visible dans l'acte même de son discours (c'est-à-dire dans la 5^{ème} des tâches de l'orateur, l'*actio* ou ὑπόκρισις). La *sincérité* (ἀλήθεια), comme *preuve technique*, est alors produite par la consonance entre cette émotion et le contenu du discours, c'est-à-dire entre l'ἦθος de l'orateur et son λόγος, et elle prouve que le discours vient du cœur (sur les *preuves techniques*, cf. *supra*, 255 n. 71). Dans le genre épistolaire, les destinataires ne se trouvent pas en présence de l'expéditeur. Ils ne peuvent donc pas constater la cohérence et la sincérité des émotions de celui-ci. Le texte produit pourtant ici l'idée de *sincérité* (ἀλήθεια), dans la mesure où la crainte de Paul est exprimée avec une certaine spontanéité, sans détour ni circonlocutions, et également parce que cette crainte est accordée avec la déclaration d'attachement et d'amour du v. 2.

des origines (cf. Gn 2). Cette comparaison souligne la gravité de la situation. Paul redoute l'anéantissement de l'œuvre qu'il lui a été donné d'accomplir comme père des Corinthiens. Il craint que leurs νόηματα n'aient été dévoyées et égarées loin *"de la simplicité et de la pureté à l'égard du Christ"* (v. 3d). Il est à noter que, comme en 10,5b, le mot νόημα est ici mis en rapport la personne du Christ. L'égarément des Corinthiens n'est pas d'ordre éthique. La flétrissure de l'ἀγνότης des *enfants* de Paul à l'égard du Christ n'a donc rien de sexuel. L'adultère qu'ils pourraient avoir commis doit être compris comme infidélité à la *christologie* reçue de Paul, ainsi que l'explique la seconde unité.

Cette crainte est motivée au v. 4 (cf. γάρ, v. 4a) par l'évocation d'événements récents. *"Si en effet celui qui vient annonce un autre Jésus que nous n'avions pas annoncé, ou que vous recevez un esprit différent que vous n'aviez pas reçu, ou un évangile différent que vous n'aviez pas embrassé, vous le supportez bien"* (v. 4a–g)⁹⁹. Les opposants proposent, sinon formellement, du moins implicitement, une autre compréhension de la personne de Jésus, une autre manière de vivre de l'Esprit et de concevoir l'Évangile, c'est-à-dire une autre manière d'envisager le salut. Ici prend un relief particulier l'évocation de l'*unique homme* du v. 2b, auquel Paul a fiancé ses *enfants*. C'est à Jésus, tel que prêché par les missionnaires pauliniens, et non à un autre, que Paul a voulu *amener* (παραστῆσαι) ses destinataires¹⁰⁰. L'apodose exprimée au v. 4g (καλῶς ἀνέχεσθε) indique sans ambiguïté que la protase est réalisée, partiellement au moins. Une partie de la communauté semble avoir adhéré à la prédication des intrus. L'adverbe καλῶς traduit la déception de Paul et exprime un reproche. Dans la mesure où les destinataires sont à nouveau directement interpellés (en '*vous*'), ce v. 4 produit à nouveau, comme le v. 1, l'ἰδέα stylistique de *véhémence* (σφοδρότης).

La christologie des adversaires, si elle existe comme telle, n'est pas explicitée. La relation de la communauté avec le Christ est en tout cas menacée d'altération et de dénaturation. Les termes symboliques qui figurent dans la

99 Le syntagme ὁ ἐρχόμενος est à comprendre comme visant quelqu'un en particulier, ou comme désignant un groupe pris collectivement. Cette désignation fait partie des divers procédés littéraires dont Paul use pour désigner les adversaires à l'œuvre à Corinthe. Le participe ἐρχόμενος suggère en tout cas une personne ou un groupe de personnes *venue(s) d'ailleurs* (cf. 2 Co 3,1). Il ne s'agit pas d'une expression générique, qui énoncerait un fait purement hypothétique, car, comme le montre l'apodose (v. 4g), la protase est en partie réalisée.

100 Relevons le '*nous*' du v. 4b (ἐκηρύξαμεν) qui souligne l'engagement de l'équipe paulinienne dans l'annonce de l'évangile. De ce groupe de prédicateurs se détache une figure de *père*, celle de Paul, qui prend la parole en '*je*' (v. 2–3; cf. 1 Co 4,14–16).

première péricope (λογισμοί, 10,4c; ὑψωμα, 10,5a; νόημα, 10,5b) pourraient être allusifs de cette prédication. Celle-ci menace de détruire la relation qui unit les destinataires à l'*unique homme*, qui est le Christ. Au moins peut-on supposer que la christologie des adversaires ne reconnaît pas au Christ le rôle que lui attribue Paul dans le plan du salut. Il n'est guère possible d'en dire ici davantage. Cette question sera reprise dans la synthèse historique et théologique, au regard de l'ensemble des informations fournies par le texte¹⁰¹.

Le retour du verbe ἀνέχομαι au v. 4g effectue la clôture de la première partie de la péricope. Paul a demandé aux lecteurs de le *supporter* et de le *tolérer*, et il en a esquissé les motifs.

4.2 La mission accomplie à Corinthe : approche historique (v. 5–15)

La péricope se poursuit en proposant aux lecteurs d'autres motifs de *supporter* et de *tolérer* Paul. Cette partie envisage l'œuvre apostolique accomplie à Corinthe en termes *historiques*. À vrai dire, les aspects historiques n'étaient pas étrangers à l'exposé *théologique* qui précède. Si Paul, dans la première partie, a résumé son œuvre à Corinthe dans une perspective théologique (cf. v. 2b), il a justifié sa crainte de la voir ruinée (cf. v. 3) en évoquant un événement de l'histoire (cf. v. 4). Réciproquement, les aspects théologiques ne seront pas non plus absents de l'exposé historique qui commence ici. La réflexion théologique a toujours affaire avec l'histoire. Elle est élaborée à *partir de* l'histoire et elle s'inscrit *dans* l'histoire.

Ces versets se divisent en deux sections, les v. 5–9 et les v. 10–15, qui se distinguent essentiellement par les temps des verbes. Dans la première, où figurent de nombreux aoristes (cf. v. 6c.7a.d.8.9a.c), Paul évoque des faits *passés* (v. 5–9). La seconde traite du *futur* (v. 10–15). La jointure de ces deux sections est visible à la fin du v. 9, où Paul fait la transition d'une perspective à l'autre, associant un aoriste et un futur (... ἐτήρησα καὶ τηρήσω, v. 9c–d). La première section évoque ce que Paul a fait à Corinthe, la seconde ce qu'il continuera de faire.

4.2.1 Ce que Paul a fait (v. 5–9)

Dans les v. 5–9, Paul envisage quelques aspects de l'apostolat accompli à Corinthe. Cette section se divise en deux unités, les v. 5–6 et les v. 7–9, qui se distinguent par les temps des verbes des propositions indépendantes et principales. Les v. 5–6 exposent la manière d'être de Paul. Le présent λογίζομαι souligne en effet un jugement au *présent*, même s'il porte sur un comportement

101 Voir *infra*, 523–539.

passé, comme le souligne le participe aoriste φανερώσαντες (v. 6c). Le δέ du v. 6a souligne un élément antithétique par rapport au v. 5, mais c'est pour mieux appuyer, avec les deux occurrences de l'adverbe ἀλλά (v. 6c.d), l'affirmation du v. 5. Le v. 6 explique donc le v. 5. Les v. 7–9, qui contiennent l'essentiel des aoristes de la section (v. 7a.d.8.9a.b.c), évoquent ce que Paul a entrepris durant son ministère à Corinthe et examinent quelques *faits* concrets.

4.2.1.1 La manière d'être de Paul (v. 5–6)

Cette unité se divise aisément en deux éléments, le v. 5 et le v. 6. Le v. 5 est une déclaration vigoureuse de Paul, que le v. 6 explique et justifie.

“J'estime en effet ne manquer en rien (par rapport) aux super-apôtres” (v. 5)¹⁰². Comme le γάρ du v. 2a, celui du v. 5 est à comprendre comme justifiant l'apostrophe du v. 1b. Il s'agit d'une explication qui doit fournir aux lecteurs des motifs de *tolérer* Paul. Le verbe λογίζομαι rappelle le jugement des adversaires rapporté en 10,2c. Paul lui donne une réplique. Il déclare ne leur céder en rien¹⁰³. Il s'agit évidemment, comme le montre le v. 6, d'un propos restreint à la compétence apostolique. En même temps Paul qualifie directement les adversaires. L'expression forgée “*super-apôtres*” (ὑπερλίαν ἀπόστολοι), qui surgit ici de manière inopinée, produit l'idée stylistique de *sincérité* (ἀλήθεια), au sens hermogénien. Elle montre que le discours vient du cœur, et elle le rend crédible¹⁰⁴. La désignation “*super-apôtres*” (ὑπερλίαν ἀπόστολοι), porteuse d'ironie,

102 On a harmonisé sur l'ensemble du texte la traduction du verbe ὑστερέω (11,5.9a; 12,11d) et du terme ὑστέρημα (11,9b). On a rendu le verbe ὑστερέω par les syntagmes “*manquer en quelque chose par rapport à quelqu'un*”, expressif de l'idée d'infériorité (l'expression “*manquer en quelque chose ...*”, à connotation qualitative, correspond en effet aux deux occurrences 11,5 et 12,11d, mieux que ne l'aurait fait l'expression “*manquer de quelque chose ...*”, à connotation quantitative) et “*éprouver un/le manque*” (11,9a), expressif de l'idée de besoin. Le substantif ὑστέρημα a été rendu par “*manque*” (11,9b). Ainsi figure à chaque fois le terme *manque*, qui est l'idée sous-jacente de cette famille de mots.

103 Cf. BULTMANN, 205; GRÄSSER, 11, 129.

104 «Toute expression rude, véhémence et forgée présente l'état d'âme de la colère, surtout dans l'invective où même les expressions inusuelles et forgées sur le coup viennent à propos, comme “*iambéophage*”, ensuite “*exécrable tâcheron grammatopathe*” [deux expressions forgées, tirées du *Sur la couronne* de Démosthène, 139 et 209] (...) puisqu'elles ont paru dictées sur le coup par un certain état d'âme. Les expressions rudes et véhémentes jouent donc (...) un rôle important dans l'invective et elles y produisent le discours sincère et comme venu du cœur» (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, 11,7, 359; trad. PATILLON, 455). En 2 Co 11,5, l'expression forgée ὑπερλίαν ἀπόστολοι, même si elle était sans doute déjà connue des lecteurs, paraît dictée par un certain état d'âme. Elle exprime clairement une

souligne le décalage entre ce que les adversaires prétendent être et la réalité de ce qu'ils sont¹⁰⁵.

Paul, au v. 6, rend compte de son affirmation du v. 5. La particule δέ (v. 6a) est concessive. Mais l'adverbe ἀλλά (v. 6c.d) souligne la manière dont il faut comprendre la compétence missionnaire revendiquée par Paul. "Si (*je me suis montré*) profane pour l'éloquence, toutefois (*ce ne fut pas*) (le cas) pour la connaissance, mais, de toute manière, (*nous l'avons*) manifesté en toutes choses auprès de vous" (v. 6a–c)¹⁰⁶. La compétence apostolique se mesure en effet d'abord à l'annonce de l'évangile. Ici est rejeté le reproche de 10,10c, qui déclarait ἐξουθενημένος la parole de Paul. Celui-ci ne prétend pas avoir égalé l'éloquence des professionnels de l'art oratoire¹⁰⁷. Les opposants ont sans doute montré plus de talent¹⁰⁸. Mais pour la *connaissance* (γνῶσις), il n'en fut pas de même. Ici dans le contexte, le terme γνῶσις désigne le mystère du Christ, objet de la prédication des apôtres (v. 4b), altéré par la prédication adverse (cf. v. 4a)¹⁰⁹. Les

invective à l'égard des adversaires, même si Paul ne s'adresse pas directement à eux. Sur l'ἰδέα de *sincérité*, voir aussi plus haut 325 n. 98.

105 Sur l'expression ὑπερλίαν ἀπόστολοι, voir GRÄSSER, II, 125–128; TAYLOR, *Apostolic Identity and the Conflicts in Corinth and Galatia*, 118–122; THRALL II, 671–676.

106 Dans "nous l'avons manifesté", "l'" est anaphorique du v. 6b dans son entier, et non de la connaissance (γνῶσις) en particulier. La *manifestation* a ici pour objet le *fait* que les apôtres détiennent la connaissance de ce qu'ils annoncent.

107 Le mot ἰδιώτης « qualifie quiconque n'a pas de formation ou de spécialité » (SPICQ, *Lexique théologique*, 725). Il désigne le *profane*, par opposition aux experts et aux professionnels. BETZ (*Der Apostel Paulus*, 66) estime que Paul, par le syntagme ἰδιώτης τῷ λόγῳ, prend position dans le débat qui oppose sophistes et philosophes. Il se mettrait du côté des philosophes, alors que les opposants seraient à situer du côté des sophistes. ZMIJEWSKI (*Der Stil*, 121) le comprend plutôt comme une reprise d'un propos adverse, dans la ligne du reproche visant la "parole méprisable" en 10,10c. D'après SCHELLENBERG (τὸ ἐν λόγῳ ἰδιωτικόν τοῦ Ἀποστόλου, 360 n. 18), la plupart des Pères de l'Église « straightforwardly read ἰδιώτης, both in 2 Cor 11:6 and Acts 4:13, as indicating lack of trained literary prowess ». Ce propos de Paul n'est toutefois pas nécessairement un aveu d'entière incompétence rhétorique. D'autres passages comme 1 Co 1,17; 2,14–5,13; 2 Co 1,12 montrent qu'en réalité Paul *choisit* de ne pas recourir aux procédés oratoires des sophistes. Cette disposition fait avant tout partie de sa stratégie. Sur la formation rhétorique de Paul, cf. *supra*, 235–237.

108 Les Jeux Isthmiques, qui avaient lieu non loin de Corinthe tous les deux ans, et qui incluaient des concours d'éloquence, avaient pu aiguïser le goût des Corinthiens pour les beaux discours et conditionner le succès des adversaires. Voir sur ce sujet les remarques de WARD, *Pauline Voice and Presence*, 101.

109 Sur la γνῶσις, comme connaissance du mystère du Christ, voir Rm 15,14; 1 Co 1,5; 8,1; 2 Co 2,14; 4,6; 8,7; Ph 3,8.

destinataires sont invités à se souvenir de la *profondeur* (cf. ἐν παντί ... ἐν πάσῃ) de la révélation qui leur fut annoncée (cf. 1Co 2,4.7.13). L'explication du v. 6, tout comme l'évocation des noces au v. 2b, n'a de portée pour eux que si elle évoque une *expérience*, toujours présente et agissante dans leur vie¹¹⁰. Enfin, le pluriel φανερώσαντες (v. 6c) souligne l'engagement collectif d'un groupe de prédicateurs – et non du seul Paul – comme dans le '*nous*' du v. 4b (ἐκκηρύξαμεν)¹¹¹.

4.2.1.2 *Ce que Paul a entrepris* (v. 7–9)

Après avoir décrit la manière d'être de Paul, et en particulier sa compétence sur le plan de la connaissance, l'argumentation examine maintenant quelques aspects concrets de sa présence à Corinthe. Cette unité se divise en deux éléments, le v. 7 et les v. 8–9. Le v. 7 est une protestation, exprimée sous la forme d'une question rhétorique. Paul affirme son désintéressement dans la proclamation de l'évangile. Les v. 8–9 rendent compte de ce désintéressement en évoquant les dispositions matérielles prises lors du séjour fondateur.

La disjonction ἢ (v. 7a) établit un lien étroit entre les deux unités. L'œuvre accomplie à Corinthe est envisagée de manière *globale* dans la première unité (v. 5–6), et sous l'angle de faits *particuliers* dans la seconde (v. 7–9). La réponse à la question rhétorique du v. 7 s'impose d'elle-même : "*Ou bien ai-je commis une faute, en me faisant humble pour que vous soyez élevés, parce que gratuitement je vous ai évangélisés (avec) l'évangile de Dieu ?*". L'ironie avec laquelle est employé le mot ἀμαρτία est évidente. Paul n'a jamais envisagé l'éventualité d'avoir commis une faute en annonçant gratuitement l'évangile. Le syntagme des v. 7b–c, qui forment un petit diptyque autonome à l'intérieur de la phrase, est lourd de signification christologique. Le participe ταπεινῶν rappelle l'adjectif ταπεινός utilisé par Paul pour se présenter plus haut, sur le modèle de la douceur et de la bonté du Christ (10,1c). Il est donc chargé de valeur positive. Associé

110 Selon FURNISH (491), les deux syntagmes ἐν παντί et ἐν πάσῃ sont au neutre, « thereby strengthening the point that the depth of Paul's spiritual insight should have been clear to the Corinthians in every dimension and details of his ministry among them ». Voir aussi Ph 4,12.

111 BAUMERT (186–187), qui rétablit le texte à partir du P⁴⁶, estime que le v. 6c (absent du P⁴⁶) est une addition d'un copiste qui aurait voulu expliquer le v. 6b, jugé peu clair. Pourtant, le pluriel irrégulier φανερώσαντες, typique de Paul et des correspondances privées sur papyrus, comme on l'a vu dans la première partie, prêche plutôt en faveur de son authenticité. Un copiste aurait sans doute ajouté une formule plus fluide (notamment avec le singulier φανερώσας plutôt qu'avec le pluriel), et plus claire (le sens des deux syntagmes ἐν παντί et ἐν πάσῃ ne se laisse pas en effet immédiatement saisir).

au verbe *ταπεινῶ*, le verbe *ὑψῶ* au passif rappelle le mouvement descendant et montant qui préside au mystère du Christ, Serviteur abaissé puis élevé¹¹². On peut noter la succession des deux mots de la même famille, *εὐαγγέλιον* et *εὐηγγελισάμην* (v. 7d), anadiplosé dont la fonction est d'émouvoir¹¹³ et qui rappelle encore aux lecteurs, comme au v. 6, l'expérience de salut qu'ils ont vécue (cf. v. 2). Enfin, la position emphatique de l'adverbe *δωρεάν* en début de proposition subordonnée met l'accent sur la gratuité de cette annonce. C'est pour ainsi dire sur ce mot que porte le poids de l'interrogation. Par là se trouve soulignée la manière dont il faut comprendre le substantif *ἁμαρτία*, lui aussi porteur d'une emphase. Bien loin d'avoir commis une faute (*ἁμαρτία*), Paul a fait un cadeau (*δῶρον*) à ses destinataires. La formulation ironique du propos insiste sur cette gratuité et suggère la supériorité que Paul détient sur ce point par rapport aux adversaires – supériorité connue des lecteurs mais que Paul va expliciter plus loin au v. 12.

Le second élément (v. 8–9) propose un bref récit qui explique comment cette gratuité a été assumée. Il distingue deux moments dans l'histoire de l'évangélisation de Corinthe. Le v. 8 évoque les préparatifs de la mission. *“J'ai dépouillé d'autres églises, prenant (d'elles) de quoi vivre pour vous servir”* (v. 8). Le syntagme *καὶ παρὼν πρὸς ὑμᾶς*, au début du v. 9a, suggère en effet que l'énoncé du v. 8 est à situer *avant* la venue de Paul en Achaïe. Pour préparer cette mission, il a pris (cf. *λαβών*) sur les ressources et les biens d'autres églises. Le poids qu'il a fait peser sur elles est souligné par le verbe *συλάω* (*dépouiller*), et la finalité missionnaire de cette disposition est exprimée par le syntagme *πρὸς τὴν ὑμῶν διακονίαν*. C'était en vue du ministère à Corinthe qu'il a demandé à d'autres de lui donner ce qui lui était nécessaire pour vivre¹¹⁴.

112 Cf. Ph 2,8–9 où le verbe *ταπεινῶ* est associé au verbe *ὑπερυψῶ* et à l'adjectif *ὑψηλός* (... *ἐταπεινῶσεν ἑαυτὸν γενόμενος ὑψηλός μέχρι θανάτου, θανάτου δὲ σταυροῦ. διὸ καὶ ὁ θεὸς αὐτὸν ὑπερύψωσεν* ...). Ici le préfixe *ὑπέρ* ajouté au verbe *ὑψῶ* souligne le caractère suréminent de l'élévation du Christ. L'association des deux verbes *ταπεινῶ* et *ὑψῶ*, en 2 Co 11,7, a une signification christologique, dans la mesure où elle se réfère à une *économie* qui s'inspire de celle du mystère du Christ. L'idée de *péché* (*ἁμαρτία*) n'en est que plus absente.

113 Cf. *supra*, 268 n. 8.

114 Le substantif *ὀψώνιον* désigne ici des biens en nature mais n'exclut pas de l'argent (cf. CARAGOUNIS, *ΟΨΩΝΙΟΝ*, 52–53). Sur le sens du verbe *συλάω*, métaphore militaire ou simple fait de dépouiller, de dévaliser, cf. GERBER, *Paulus und seine Kinder*, 191. Le mot suggère au moins l'idée d'un *droit* de saisie (cf. 1 Co 9,6–14). Le propos indique que la communauté a été allégée, libérée du souci de devoir entretenir Paul, et que ce poids a été porté par d'autres. « Dementsprechend stellt v.8 den Unterhaltsverzicht als Entlastung der Gemeinde in Korinth dar. (...) Das Verb *συλᾶν* [qualifiziert] dieses Vorgehen als nachteilige Belastung der anderen Gemeinden » (GERBER, op. cit., 192 et n. 196).

Au v. 9 est présentée la manière dont Paul, *sur place*, a pu assurer sa subsistance. “*Et, me trouvant auprès de vous et éprouvant le manque, je n’ai accablé personne, car les frères, étant venus de Macédoine, ont comblé mon manque, et en tout je me suis gardé de vous être à charge et je m’(en) garderai*” (v. 9a–d)¹¹⁵. Paul n’a pesé sur personne à Corinthe, mais ce sont d’autres communautés, celles de Macédoine, qui l’ont soutenu matériellement. Les Corinthiens ont été donc épargnés de ce souci¹¹⁶. L’article défini qui évoque “*les frères*” montre que Paul ne fait que rappeler des événements bien connus des lecteurs¹¹⁷. L’évocation

115 Dans le syntagme οἱ ἀδελφοὶ ἐλθόντες ἀπὸ Μακεδονίας, le groupe participial, régi par ἐλθόντες, est hors de l’enclave. Il ajoute donc une circonstance. La traduction proposée en tient compte.

116 L’adjectif ἀβάρης (v. 9c), renforcé par le syntagme ἐν παντί, éclaire le sens du verbe καταναρκάω “accabler, peser sur” (v. 9a), ainsi que l’indique la particule γάρ (v. 9b). C’est ici un synonyme de βαρύνω. Le verbe καταναρκάω ne se rencontre dans le NT qu’en 2 Co (ici et en 12,13,14). Sur καταναρκάω, voir SPICQ, *Lexique théologique*, 781–782; GRÄSSER, II, 137. Notons aussi qu’il n’est pas ici question de *travail* manuel. Les v. 8–9 évoquent des dons venus d’autres communautés. Ils visent les *débuts* du séjour corinthien mais n’excluent pas à vrai dire que Paul, par la suite, ait aussi gagné sa vie en travaillant (cf. 11,27). En tout cas, ce v. 7 ne contient pas l’indice d’une appartenance de Paul aux milieux cultivés, comme si pour lui, le travail avait eu quelque chose d’humiliant et de déshonorant (c’est l’hypothèse de MURPHY-O’CONNOR, *Corinthe au temps de St Paul*, 239). Quelle que soit l’appartenance sociale de Paul, cette unité souligne simplement qu’il a pris sur lui de faire ce cadeau à la communauté, ce qui pour elle fut l’occasion d’une *élévation*. «Die Formulierung bewertet das Vorgehen als “Geschenk” an die Gemeinde auf Kosten des Paulus» (GERBER, *Paulus und seine Kinder*, 191).

117 La focalisation du discours sur les *commencements* du séjour corinthien et sur les dons venus de Macédoine peut surprendre. En réalité, Paul souligne les circonstances *historiques* dans lesquelles, dès le départ, et peut-être contre le gré des Corinthiens (cf. 12,13d), il a imposé la gratuité de son annonce. Ce n’est qu’ensuite que le *travail* a pu se substituer aux dons comme moyen de subsistance (cf. Ac 18,3). L’attitude de Paul vis-à-vis du soutien financier que les communautés pouvaient lui offrir n’est pas uniforme. Paul n’a normalement accepté l’aide matérielle d’une communauté qu’après l’avoir quittée. Mais il semble avoir fait une exception pour Corinthe, dont il n’a jamais accepté de recevoir, tant présent qu’absent, le moindre subside. Paul a fait ce choix πρὸς τὴν ὑμῶν διακονίαν (v. 8), c’est-à-dire pour l’annonce de l’évangile à Corinthe (cf. 1 Co 9,12). Sur l’ensemble du problème, voir AEJMELEAUS, *The Question of Salary*, 343–376; BETZ, *Der Apostel Paulus und die sokratische Tradition*, 100–117; DAUTZENBERG, *Der Verzicht auf das apostolische Unterhaltsrecht*, 212–232; DIDIER, *Le salaire du désintéressement*, 228–251; HARAGUCHI, *Das Unterhaltsrecht des frühchristlichen Verkündigers*, 178–195; HOCK, *Paul’s Tentmaking and the Problem of His Social Class*, 555–564; KIRK, *Did “Officials” in the New Testament Church Receive a Salary?*, 105–108; PRATSCHER, *Der Verzicht des Paulus auf finanziellen*

de ce que Paul a fait à Corinthe se termine sur la promesse de ce qu'il fera (... καὶ τηρήσω, v. 9d). Par là est annoncée la seconde section.

4.2.2 Ce que Paul fera (v. 10–15)

La seconde section (v. 10–15) se tourne vers l'avenir. C'est toujours de l'autonomie financière dont il est question, mais Paul l'envisage maintenant au futur. Cette section se divise en deux unités, les v. 10–11 et les v. 12–15. Les v. 10–11 expriment une détermination solennelle de fidélité à ce choix (v. 10) puis répondent à une objection (v. 11). Les v. 12–15 prolongent l'explication de ce choix (cf. δέ, v. 12a) et en exposent un motif circonstanciel, justifié (cf. γάρ, v. 13a) par les intentions des adversaires.

4.2.2.1 La détermination de Paul (v. 10–11)

Cette unité se compose de deux éléments, le v. 10 et le v. 11. La déclaration du v. 10 est un serment solennel qui engage l'avenir. *“C'est la vérité du Christ en moi que ce motif de gloire ne sera pas enfermé à mon détriment dans les contrées de l'Achaïe”* (v. 10)¹¹⁸. Comme il l'avait déjà déclaré énergiquement en 1 Co 9,15, Paul affirme fermement son intention de ne jamais dépendre matériellement de la communauté de Corinthe pour l'annonce de l'évangile. Le motif de gloire ici mentionné (ἡ καύχησις αὐτῆ) porte sur la gratuité de cette prédication. La *vérité du Christ* en Paul (ἐν ἐμοί) ne spécifie pas seulement que le Christ est le garant de la vérité de cette affirmation, c'est-à-dire de la détermination de sa décision¹¹⁹. Elle souligne aussi, indirectement au moins, la nature théologique de cette glorification, et donc sa légitimité. Celle-ci reçoit sa consistance de la vérité du Christ, c'est-à-dire du Seigneur (cf. 10,17). Paul ne se glorifie pas

Unterhalt durch seine Gemeinden, 284–298; STILL, *Did Paul Loathe Manual Labor?*, 781–795; THEISSEN, *Legitimation und Lebensunterhalt*, 192–221.

118 La proposition subordonnée du v. 10b, introduite par ὅτι, est explétive du syntagme ἀλήθεια Χριστοῦ. Par ailleurs, le verbe φράσσω, *boucher, fermer, enfermer, obstruer* (cf. φραγμός, *clôture, palissade*), suggère l'idée de fermeture. On peut rapprocher ce verset de deux passages où est exprimée l'idée opposée d'ouverture, 1 Co 16,9 (*“Je resterai à Éphèse jusqu'à la Pentecôte, car une porte s'y est ouverte (θύρα γὰρ μοι ἐνέωγεν) toute grande à mon activité”*) et 2 Co 2,12 (*“J'arrivai alors à Troas pour y prêcher l'évangile et bien que le Seigneur m'ouvrît grand la porte (θύρας μοι ἀνεωγμένης ἐν κυρίῳ), je n'eus pas l'esprit en repos”*). On peut supposer que l'idée de *porte fermée* est ici sous-jacente à la fermeture indiquée par le verbe φράσσω. Le syntagme εἰς ἐμέ exprime alors l'idée de préjudice ou de désavantage, qui porte atteinte au ministère de Paul et à l'évangile qu'il annonce.

119 « Opinions differ as to whether we have here an actual oath formula, but in substance the assertion performs this function » (THRALL, 11, 687, qui discute les avis des exégètes sur la portée imprécative de la formule).

lui-même mais rend grâce à Dieu d'avoir pu jusqu'à présent, au nom du Christ, exercer gratuitement son ministère. La vérité du Christ *en lui*, à l'œuvre pour le passé dans ses relations avec Corinthe, lui permet avec assurance de s'engager aussi pour l'avenir.

Au v. 11, Paul écarte une mécompréhension que suscite cette pratique missionnaire. La manière dont est formulé ce v. 11 montre en effet que l'Apôtre n'avait pas été compris. La question rhétorique du v. 11b laisse entendre que les destinataires étaient peïnés par le refus de Paul de vivre à leur charge. En d'autres termes, ils s'estimaient peu aimés de lui¹²⁰. Paul n'a pourtant jamais pensé qu'il commettait là une *faute* (v. 7a) et encore moins qu'il était inspiré d'un moindre amour à l'égard des Corinthiens par rapport à d'autres communautés. L'appel à Dieu au v. 11c (ὁ θεὸς οἶδεν) équivaut à un serment solennel et à une protestation d'affection paternelle (cf. 1 Co 4,1; 2 Co 1,23; 11,2-3; 12,14-15)¹²¹.

L'amour de Paul pour les destinataires n'est pas ici une justification de l'indépendance financière. Comme le montre l'unité suivante, Paul évoque son amour pour les Corinthiens dans le cadre d'une contre-attaque à destination des adversaires. Ceux-ci auraient bien voulu être sur un pied d'égalité avec Paul. Ils auraient souhaité par exemple que celui-ci renonçât à cette indépendance (cf. v. 12d). Le soupçon de manque d'amour a donc peut-être été distillé dans la communauté par les adversaires. Le refus de Paul d'user d'un droit a en tout cas, pour les Corinthiens, une valeur exemplaire, en particulier vis-à-vis des

120 Sur cette question débattue, voir la synthèse de AEJMELAEUS, *The Question of Salary*, 343-376, en particulier 350-370. L'auteur discute les différentes hypothèses susceptibles d'expliquer pourquoi le renoncement de Paul à un soutien financier pouvait être mal reçu de la part des Corinthiens. En tout cas, le refus de Paul d'user d'une prérogative apostolique (cf. 1 Co 9) n'a certainement pas pu faire naître, dans l'esprit des Corinthiens, l'idée que Paul lui-même doutait de sa légitimité d'apôtre. Déjà en 1 Co 9,1-14, Paul insistait sur le droit des apôtres à vivre de l'évangile. Sa qualité apostolique ne posait alors aucun problème aux lecteurs puisque c'était le point de départ de l'argumentation (cf. 1 Co 9,1). En réalité, Paul a agi ainsi pour ne mettre aucun obstacle à l'annonce de l'évangile (cf. 1 Co 9,12). AEJMELAEUS (op. cit., 365) estime que la déclaration brutale de 1 Co 9,15 (*"Je n'ai usé d'aucun de ces droits et je n'écris pas ces lignes pour les réclamer. Plutôt mourir!"*) a peut-être alimenté à Corinthe la rumeur que Paul ne les aimait pas vraiment. «The theme of lack of love was the only difficulty concerning the refusal of salary which remained between Paul and the congregation after the sending of 1 Cor. This is the only real charge Paul defends himself against» (op. cit., 367).

121 On relèvera ici la célérité du discours qui, après la question rhétorique du v. 11b (*"Parce que je ne vous aime pas?"*), omet l'interjection μή γένοιτο si fréquente ailleurs (cf. Rm 3,4.6.31; 6,2.15; 7,7.13; 9,14; 11,1.11; 1 Co 6,15; Ga 2,17; 3,21). Cette absence est relevée par THRALL (II, 690).

adversaires, auxquels Paul n'est en rien inférieur (cf. v. 5). Paul a fait ce choix πρὸς τὴν ὑμῶν διακονίαν (v. 8), c'est-à-dire pour l'annonce de l'évangile (cf. 1 Co 9,12).

4.2.2.2 *Le choix stratégique de Paul* (v. 12–15)

Le comportement de Paul à Corinthe sur le plan matériel s'explique de manière circonstancielle et *stratégique* pour ainsi dire (cf. 10,3–4), c'est-à-dire en lien avec les adversaires. C'est ce qu'explique cette unité, formée de deux éléments, le v. 12 et les v. 13–15. Le v. 12 énonce le motif stratégique de Paul. Les v. 13–15 en exposent une justification (cf. γάρ, v. 13a).

Le motif exprimé au v. 12 vise la situation concrète de la crise. Paul formule une raison supplémentaire de ne pas changer sa règle de conduite. *“Or, ce que je fais, je (le) ferai encore, afin de ruiner le prétexte de ceux qui cherchent un prétexte afin que, en ce dont ils se glorifient, ils soient trouvés comme nous-mêmes”*¹²². Si Paul maintient ce choix, c'est pour *empêcher* que les opposants puissent avoir le prétexte d'être trouvés *“comme nous-mêmes”*. Ce prétexte ne procède pas du désir des adversaires de renoncer eux aussi au soutien matériel qu'ils reçoivent de la communauté, mais plutôt de leur souhait que Paul et ses compagnons consentent comme eux à l'accepter¹²³. Relevons le surgissement inopiné du *‘nous’* paulinien au v. 12d. Paul n'était pas le seul à se passer de l'aide de la communauté pour vivre. Ses compagnons faisaient de même¹²⁴. Ce *‘nous’* a aussi la fonction de rappeler que deux groupes antago-

122 La particule δέ (v. 12a) souligne un déplacement argumentatif. Après avoir écarté une objection (v. 11), Paul donne une explication. La particule καί (v. 12b), au sens adverbial de *aussi, de même, encore*, appuie le verbe ποιήσω de la proposition principale (v. 12b) et poursuit l'affirmation du v. 10. Les deux propositions finales ἵνα ne sont pas à lire sur le même plan. L'une (v. 12c) développe le verbe ποιήσω, l'autre (v. 12d) explicite le substantif ἀφορμή (cause, occasion, prétexte). Le καί du v. 12d dans le syntagme καθὼς καὶ ἡμεῖς est fréquent dans les comparatives et peut être omis en français.

123 Cf. AEJMELAEUS, *The Question of Salary*, 371–374. Il est impossible de savoir si les adversaires ont tenté de faire pression sur Paul pour qu'il accepte d'être, comme eux, entretenu par la communauté. BETZ penche pour l'affirmative (cf. *Paulus und die sokratische Tradition*, 102). AEJMELAEUS, en revanche, estime le fait peu probable (cf. op. cit., 372). Peut-être les adversaires avaient-ils trahi leur dessein en insinuant dans l'esprit des Corinthiens que l'attitude de Paul, qui s'obstinait à rester matériellement indépendant d'eux, ne témoignait guère d'amour à leur égard.

124 Il est en effet difficilement pensable que, pour la mission corinthienne, les collaborateurs de Paul n'aient pas, eux aussi, assuré eux-mêmes leur subsistance, soit par le travail (cf. Ac 20,34), soit par des dons extérieurs. Même s'ils n'étaient pas, comme Paul, dans un rôle *paternel* vis-à-vis des Corinthiens, la stratégie de *“ne créer aucun obstacle à l'évangile*

nistes sont en présence, le groupe paulinien et le groupe des “*super-apôtres*”. Paul ne veut pas renoncer à la gratuité de sa prédication. Cette différence est une distance qu’avec ses compagnons il maintient vis-à-vis des opposants, et qui leur permet de ne pouvoir en aucun cas être confondus et comparés avec eux. Le groupe paulinien ne veut pas entrer dans une logique qui serait légitime mais qui pourrait, dans la perspective de l’annonce de l’évangile, s’avérer dangereuse à cause de l’exploitation qu’en feraient les adversaires. Cette considération fournit donc également aux destinataires un motif de *tolérer* Paul (cf. v. 1b).

Les v. 13–15 ne sont pas à séparer du v. 12. Le verbe μετασχηματίζειν structure ces trois versets (v. 13b.14b.15b) et fait leur unité. Sur la thématique du déguisement et de l’imposture, Paul expose une justification du choix stratégique du v. 12 (cf. γάρ, v. 13a). Cette justification se déploie en deux volets. Elle est d’abord exposée aux v. 13. Puis elle est expliquée sous la forme implicite d’un syllogisme aux v. 14–15.

Paul, au v. 13, justifie sa détermination. “*Ces gens-là (sont) en effet de faux apôtres, des ouvriers fourbes, qui se déguisent en apôtres du Christ*”. Les adversaires, ironiquement qualifiés au v. 5 de “*super-apôtres*”, n’ont ni mission ni recommandation du Seigneur (cf. 10,12–18). Ils se recommandent eux-mêmes (cf. 10,12) et sont donc – sans ironie – de “*faux apôtres*”. Le syntagme ἐργάται δόλοιοι fait allusion au soutien matériel qu’ils reçoivent de la communauté, mais qui n’est dû qu’aux vrais apôtres¹²⁵. En réalité, leur apostolicité n’est qu’un déguisement, dénoncé ici avec indignation. Ils ne sont “*apôtres du Christ*” qu’en apparence, du moins sur le champ missionnaire corinthien.

Paul s’en explique aux v. 14–15. Il commence par rassurer son lectorat : “*Et (ça n’est) pas étonnant*” (v. 14a). Cette brève note crée un effet de suspens et attire l’attention sur l’explication qui suit. On se demande en effet comment ce qui

du Christ” (cf. 1 Co 9,12) a nécessairement fait l’objet d’un consensus dans l’équipe paulinienne, sinon de la part de tous les collaborateurs sans exception, du moins de la plupart, en particulier des plus proches (cf. les ‘*nous*’ en 1 Th 2,9). « Seine engsten Mitarbeiter leben ebenfalls genauso wie er, nämlich ohne von den Korinthern unterhalten zu werden » (BAUMERT, 227). Il n’est pas exclu que la pluralité de bénéficiaires de l’aide macédonienne ait été déjà sous-entendue dans le verbe προσανεπλήρωσαν du v. 9b (cf. 2 Co 9,12, où le verbe προσανεπλήρωω vise une pluralité de récipiendaires). De même, le ‘*je*’ du v. 7c (εὐηγγελισάμην) ne signifie pas non plus que Paul a été le seul à exercer le ministère de la prédication (cf. v. 4b et les ‘*nous*’ de 2 Co 5,18–20). Ce qui n’est pas dit n’est pas nié. Dans ce passage, c’est le père de la communauté qui parle (cf. ἡμοσάμην, v. 2b), mais ses compagnons ne sont pas entièrement absents de sa pensée.

125 Cf. SUNDERMANN, *Der schwache Apostel*, 113.

menace de corrompre l'œuvre accomplie à Corinthe (cf. v. 3) pourrait n'être en rien étonnant.

Le comportement des adversaires obéit à une logique, dont Paul livre ici la clé. Il s'agit d'un syllogisme dont la majeure, sous-entendue, peut ainsi être formulée : « Les prédicateurs intrus se comportent comme des serviteurs de Satan ». Or, Satan lui-même se déguise en ange de lumière (v. 14b). Il n'est *donc* (οὖν, v. 15a) pas étonnant que ses serviteurs se déguisent aussi en serviteurs de la justice¹²⁶. La mention du serpent, plus haut au v. 3b, avait d'ailleurs préparé cette stigmatisation des opposants. Non seulement la légitimité dont ils se prévalent est inventée, mais encore leurs manœuvres les engagent sur un chemin qui est celui de la perdition (v. 15c)¹²⁷. Remarquons ici que Paul ne discute pas l'être chrétien, ou l'être de disciple, des prédicateurs adverses. En 10,7, il a reconnu, au moins implicitement, leur appartenance au Christ. Ici, c'est leur être apostolique qu'il remet en cause¹²⁸. Ceux-ci sont serviteurs de Satan en ce qu'ils entravent la prédication de l'évangile et méconnaissent le rôle de Jésus dans le salut (cf. v. 4 et 10,5). En continuant sur ce chemin, ils consommeront leur perte.

Ces v. 12–15, de par leur exagération polémique, sont manifestement expressifs d'une indignation de Paul à l'égard du comportement et des prétentions des adversaires. Les expressions du v. 13a, “*faux apôtres*” et “*ouvriers fourbes*”, sont un écho de celle du v. 5 (“*super-apôtres*”). À cause de l'indignation dont ils sont porteurs, ces versets produisent l'ιδέα stylistique de *sincérité* (ἀλήθεια), que l'on avait déjà observée au v. 5 avec l'expression forgée “*super-apôtres*”¹²⁹. Cette ιδέα stylistique effectue donc une inclusion sur ces v. 5–15, ce qui confirme l'unité de cette seconde partie de la péricope. Mais c'est plus encore l'ιδέα de

126 La littérature juive intertestamentaire contient des descriptions de Satan se travestissant en ange, cf. TASSIN, *Paul dans le monde juif du 1^{er} siècle*, 190; THRALL, II, 695–696; WINDISCH, 342.

127 Le relatif ὧν du v. 15c reprend le syntagme οἱ διάκονοι αὐτοῦ (v. 15b). Paul compare les adversaires aux serviteurs de Satan qui, eux, se perdent. En 11,23a, Paul reconnaît que les adversaires sont διάκονοι Χριστοῦ, même s'il minimise ce fait. Formellement et au sens strict, Paul ne qualifie pas directement ici les adversaires de serviteurs de Satan, mais il compare et rapproche deux formes de comportement.

128 Ces versets sont éclairés par 1Co 3,13–15, où Paul distingue la personne et son œuvre (ἔργον), cf. VOLLENWEIDER, *Paulus*, 1051.

129 «*Sont des pensées propres au discours comme venu du cœur (...) les pensées indignées*» (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγον*, 11,7, 352; trad. PATILLON, 449). Voir aussi *supra*, 328 n. 104. Sur les procédés polémiques de disqualification des adversaires dans l'épistolographie chrétienne antique, voir TOIT (du), *Vilification as a Pragmatic Device in Early Christian Epistolography*, 45–56.

véhémence (σφοδρότης) qui marque ces v. 12–15, plus particulièrement les v. 13–15. Même si Paul ne s'adresse pas aux adversaires à la deuxième personne, il formule en effet à leur égard une apostrophe incriminante, qui est d'une véhémence extrême¹³⁰.

• • •

Effectuons le bilan de notre exploration.

L'appel du v. 1b est l'énoncé essentiel de la péricope. Paul demande instamment à ses lecteurs de le *supporter*, de le *tolérer*, c'est-à-dire de le reconnaître comme apôtre. La suite du texte se propose de fonder cette requête. Paul fournit deux séries de motifs. La première est exprimée en langage *théologique* (v. 2–4). Elle est marquée par l'idée stylistique de *véhémence* (σφοδρότης) à l'égard des destinataires (cf. v. 1.4). La seconde série est exprimée en langage *historique* (v. 5–15). La *véhémence* y apparaît également, mais elle est orientée cette fois-ci en direction des adversaires (v. 12–15). Les deux parties de la péricope se réfèrent à l'expérience des destinataires. Paul convoque le passé et ouvre en même temps l'avenir. Il certifie à ses lecteurs que l'œuvre accomplie dans le passé, en particulier son désintéressement dans l'annonce de l'évangile (v. 7–9), trouvera sa continuité dans le futur (v. 10–12). Ces deux modes d'argumentation, théologique et historique, et ces deux perspectives temporelles, passée et future, sont au service de la persuasion des destinataires, invités à reconnaître en Paul l'autorité d'un père et la légitimité d'un apôtre. L'appel du v. 1b apparaît dans la continuité de la requête de 10,7a, qui faisait appel à l'expérience des lecteurs. La présente péricope, dans sa quasi totalité, en poursuit la visée, aussi bien dans l'appel (v. 1b) que dans ses motifs (v. 2–4 et 5–15). Cette observation montre déjà les liens étroits qu'entretiennent les deux péricopes, 10,7–18 et 11,1–15, qui, nous le justifierons en conclusion, constituent un *ensemble*¹³¹.

Reconnaissons par ailleurs que ni le regret de Paul ni la mention de l'ἄφροσύνη au v. 1a ne rendent compte de la péricope dans son ensemble. Celle-ci

130 Parmi les figures de l'idée de *véhémence*, Hermogène signale celle du *démonstratif péjoratif* (τὸ δεικτικόν) (cf. *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, I,8, 263; trad. PATILLON, 367). Les exemples qu'il donne, tirés de Démosthène, montrent que cette figure est fondée sur les emplois du démonstratif οὗτος rattachés à la deuxième personne. Ici, chez Paul, la figure du *démonstratif péjoratif* est manifeste, même si Paul utilise le démonstratif τοιοῦτος et formule son apostrophe à la troisième personne (comme le montrent les propos de 10,7.11, les adversaires font aussi partie, indirectement au moins, des destinataires du billet).

131 Cf. *infra*, sur l'organisation d'ensemble du développement, 491–493.

n'a rien de *déraisonnable* ni d'*insensé*. Elle expose au contraire une argumentation de type historique et théologique, qui fonde la compétence apostolique de Paul. Le regret du v. 1a ne qualifie donc pas les propos des v. 1b–15. Il ne lui est pas donné suite dans les limites de ces versets. En revanche, la péricope suivante reprendra pour elle-même la thématique de la *déraison*, ici simplement esquissée. Il appartiendra à l'étape conclusive de l'analyse, lorsque l'on considérera l'organisation de l'ensemble du texte, d'examiner le rôle que joue ce regret du v. 1a dans le développement.

5 Quatrième péricope : introduction du discours de déraison (11,16–17)

Avec ces v. 16–17, nous franchissons le seuil qui nous fait entrer dans de ce que nous avons appelé le *discours de déraison*. Ce que Paul, sous la forme d'un regret, avait exprimé au v. 1a a été jusqu'ici suspendu, comme en attente de développement. La thématique de la déraison est maintenant reprise sous la forme d'un appel au lectorat.

Cette brève péricope est composée de deux parties, le v. 16 et le v. 17. Elles se distinguent par leur genre littéraire. Le v. 16 a une tonalité *exhortative*. En dehors du syntagme *πάλιν λέγω*, dont la fonction est métalinguistique, l'essentiel de l'information se trouve aux v. 16b (*μή τις με δόξη ...*) et 16d (*δέξασθε*), qui formulent deux *demandes* aux lecteurs. Le v. 17 est une *explication* qui fournit la clé herméneutique du discours qui suit.

5.1 *Exhortation* (v. 16)

Ce v. 16 est composé de trois sections, le v. 16a, le v. 16b et les v. 16c–e. Elles se distinguent d'un point de vue grammatical, car il s'agit de trois phrases autonomes, l'une organisée autour du verbe *λέγω*, l'autre autour de *δόξη*, et la dernière autour de *δέξασθε*, tous trois verbes d'une proposition principale ou indépendante.

5.1.1 Reprise (v. 16a)

Le syntagme *πάλιν λέγω*, “je (le) *redis*”, est un signal donné aux lecteurs. Il porte sur le texte qui suit et le décrit comme la *reprise* de ce qui précède. Les deux sections suivantes, le v. 16b et les v. 16c–e, semblent contradictoires. L'une interdit aux lecteurs de considérer Paul comme un insensé. La seconde leur demande de le tolérer comme un insensé. Aucun indice textuel ne suggère de donner au terme *ἄφρων* une acception différente dans l'une puis l'autre de ces deux sections. De l'une à l'autre le déplacement ne porte donc pas sur le

contenu objectif du terme ἄφρων, mais sur sa compréhension par l'auditoire. Ce déplacement met en valeur l'*ambivalence* de la déraison dont Paul va user. L'ἄφροσύνη est une notion éminemment *relative*, qui dépend des perceptions subjectives de chaque auditeur/récepteur.

5.1.2 Défense (v. 16b)

"Que personne ne pense que je sois déraisonnable" (v. 16b). Il ne s'agit pas d'une proposition complétive qui dépendrait du verbe λέγω du v. 16a, mais d'une proposition indépendante. Cette défense est une forme alternative de la requête du v. 1b, qui demandait aux lecteurs de *tolérer* Paul. Le pronom enclitique τις, qui rappelle 10,7b–d (τις) et 10,11a (ὁ τοιοῦτος), vise autant les adversaires que ceux, parmi la communauté, qui auraient pu se solidariser avec eux¹³². Cette protestation de Paul est un écho de la déclaration catégorique de 10,7d–e. Paul est apôtre du Christ et ne saurait, pour cette raison, être tenu pour déraisonnable.

5.1.3 Invitation (v. 16c–e)

La seconde section semble prendre le contrepied de la première: "Autrement, recevez-moi du moins comme (un homme) déraisonnable, pour que moi aussi je me glorifie un peu" (v. 16c–e)¹³³. Le syntagme à valeur adverbiale εἰ δὲ μή γε (*sinon, autrement*) introduit une rupture, comme le souligne la particule δέ¹³⁴. Il souligne un changement de procédure argumentative. Paul revient sur son regret de 11,1a. Il réclame des lecteurs qu'ils le tiennent maintenant pour ἄφρων.

La procédure de l'ἄφροσύνη est en étroite relation avec la *glorification* (v. 16e), ce que confirmera la seconde partie de la péricope. La *déraison* est en effet la réalisation d'un *dessein* (ὑπόστασις) de καύχησις (cf. v. 17d). Le discours de déraison s'annonce donc comme un discours de glorification. Paul s'inscrit par

¹³² Cf. WOLFF, 226.

¹³³ Sur le sens adverbial de ἄν (*au moins, du moins*), cf. BAUER, s.v. 'ἄν'; BDR, § 374. 305. L'adverbe ὥς n'a pas, comme au v. 17c (voir ci-dessous), un sens limitatif ou restrictif ("comme si j'étais déraisonnable, en faisant l'hypothèse que je sois déraisonnable"), mais un sens descriptif et attributif ("comme un homme déraisonnable", c'est-à-dire "en qualité d'homme déraisonnable").

¹³⁴ Sur l'expression adverbiale εἰ δὲ μή γε (ou εἰ δὲ μή), "*sinon, autrement*", cf. BDR, § 376.2, 306; § 439.1, 364; § 480.6, 410; KÜHNER–GERTH, *Ausführliche Grammatik*, 11,2, § 577.4 à 6, 484–486; MAYSER, *Grammatik der griechischen Papyri*, 11,3, § 144 A.2, 7–9; THRALL, *Greek Particles in the New Testament*, 10–11. On retrouve cette expression en Mt 6,1; 9,17; Lc 5,36.37; 10,6; 13,9; 14,32.

ailleurs dans un mouvement déjà initié par d'autres¹³⁵. Le syntagme μικρόν τι (v. 16e) souligne cependant le caractère relatif de cette *déraison-glorification*. Ce qui est quantifié de *peu* équivaut en définitive à *rien*. Le double sens de l'ἀφροσύνη est donc clairement suggéré. Elle n'est telle que pour une partie des destinataires. Paul, pour son compte, vient à l'instant de la récuser d'avance (cf. v. 16b).

La comparaison de ce v. 16, dans son entier, avec le v. 1 fait apparaître des similitudes frappantes. L'invitation des v. 16c–e reprend d'autant mieux le regret du v. 1a que l'on y retrouve le syntagme μικρόν τι. Le verbe ἀνέχεσθαι (v. 1a) y est remplacé par un verbe alternatif, δέχεσθαι (v. 16d). La défense du v. 16b peut être mise en parallèle avec l'injonction du v. 1b, qui est en quelque sorte sa formulation positive. Ce v. 16 est, dans son ensemble, un écho du v. 1, dont il reprend le contenu en l'inversant. On observe donc un parallélisme entre les ouvertures respectives des deux péricopes, 11,1–15 et 11,16–17. Le v. 1 et le v. 16, rapprochés l'un de l'autre, font apparaître une disposition de type chiasmique, comme le montre le tableau ci-dessous. L'énoncé πάλιν λέγω apparaît porter, non sur la seule défense du v. 16b, mais sur l'ensemble du v. 16, qualifié comme reprise du v. 1.

Ces deux versets sont articulés chacun autour d'un groupe adverbial, respectivement ἀλλὰ καί (B), et εἰ δὲ μή γε (B'), qui, dans les deux cas, figurent au centre du verset. Ils sont symétriques l'un par rapport à l'autre. L'un exprime un renforcement, l'autre une restriction. Ils soulignent que la déraison est une procédure rhétorique étroitement encadrée et codifiée. Le chiasme effectue une progression. Le regret du v. 1a est repris sous la forme d'une invitation (v. 16d–e). La construction chiasmique met par ailleurs en valeur les énoncés du centre, non pas tellement le syntagme πάλιν λέγω, qui a une fonction méta-textuelle, mais les deux énoncés (C) et (C'). Ceux-ci réclament des lecteurs de

135 La crase καὶ γὰρ montre que Paul n'est pas le premier se glorifier à Corinthe (cf. THRALL, II, 711 n. 377), ce que confirmera la suite du texte (ἐπεὶ πολλοὶ καυχῶνται κατὰ σάρκα ..., v. 18a). La question de la *glorification paulinienne* (en anglais *Paul's Boasting*, en allemand *der paulinische Selbstruhm*) a fait l'objet de nombreuses études. Signalons ici BARRETT, *Boasting in the Pauline Epistles*, 363–368; BULTMANN, *καυχάσθαι*, *ThWNT* III, 646–654, en particulier, 648–653; FAHY, *St. Paul's "Boasting" and "Weakness"*, 214–227; LAMBRECHT, *Dangerous Boasting*, 325–346; MITCHELL, *A Patristic Perspective on Pauline περιαντολογία*, 354–371; SCHREINER, *Jer 9,22–23 als Hintergrund des paulinischen "Sich-Rühmens"*, 530–542; WATSON, *Paul's Boasting in 2 Corinthians 10–13 as Defense of His Honor*, 260–275; ID., *Paul and Boasting*, 77–100. La question des conventions antiques sur l'éloge de soi-même a été étudiée, entre autres, par FORBES, *Comparison, Self-Praise and Irony*, 1–30, et PERNOT, *Periautologia*, 101–124.

TABLEAU 2 *Parallélisme entre 11,1 et 11,16*

A ὄφελον ἀνείχεσθέ μου μικρόν τι ἀφροσύνης·	(v. 1a)
B ἀλλὰ καὶ	(v. 1b)
C ἀνέχεσθέ μου.	(v. 1b)
πάλιν λέγω.	(v. 16a)
C' μή τίς με δόξῃ ἄφρονα εἶναι·	(v. 16b)
B' εἰ δὲ μή γε,	(v. 16c)
A' καὶ ὥς ἄφρονα δέξασθέ με, ἵνα καὶ γὰρ μικρόν τι καυχῇσωμαι. (v. 16d–e)	

tolérer, de *recevoir* Paul, c'est-à-dire de le reconnaître comme apôtre. Ces faits littéraires soulignent avec insistance que la déraison ne saurait qualifier Paul lui-même. Elle n'est qu'un *genre* de discours, dont ce v. 16 marque le seuil. La seconde partie de la péricope va en préciser la teneur.

Avant de poursuivre, remarquons l'apparition, au seuil du discours de déraison, d'une *idée* stylistique – au sens hermogénien –, qui n'était pas entièrement absente des péricopes précédentes (cf. 10,7d–e ; 11,1–2.11), mais qui va s'affirmer plus nettement dans la suite du développement. Il s'agit de l'*idée* de *vivacité* (γοργότης), qui consiste en la succession rapide d'éléments contrastés¹³⁶. Par

136 Un discours beau, ample et clair « a toujours besoin en outre de vivacité, afin que sa grandeur et sa beauté ne soient pas seulement nonchalantes et claires, mais encore vives ; car l'opposé de la vivacité, c'est le relâchement et la platitude. (...) La vivacité se rencontre dans l'expression, la méthode et les autres composants sauf la pensée. (...) Les mots courts, quels qu'ils soient, contribuent à la vivacité. En revanche, la méthode qui produit la vivacité est pour ainsi dire et dans la plupart des cas unique, puisqu'elle se fait au moyen du style morcelé (διὰ τοῦ τμητικοῦ τύπου) : ce dernier existe aussi dans les figures et les κῶλα, où on en trouve des exemples, et en outre dans l'assemblage, la pause et les rythmes. (...) Les κῶλα du discours vifs doivent toujours être brefs » (Hermogène, *Περὶ*

la brièveté des *κῶλα* et des mots qui les composent (ou du moins de la plupart d'entre eux), par le contraste sous-jacent que produit le double sens du concept d'ἄφροσύνη, ces v. 16a–e mettent en œuvre la forme stylistique de la *vivacité*. On la retrouvera au v. 17 et plus encore dans les autres péricopes du discours de déraison, en particulier dans le catalogue de péristases.

5.2 Clé herméneutique du discours (v. 17)

Au v. 17, Paul décrit le programme littéraire qui s'ouvre. Cette description se présente sous la forme de quatre stiques. Les deux stiques du centre (v. 17b et 17c) ont une forme antithétique, où apparaît la figure qu'Hermogène appelle "*par négation et affirmation*" (οὐ ... ἀλλά), laquelle produit l'ἰδέα stylistique de *complication* (περιβολή), sous-catégorie de la *grandeur* (μέγεθος)¹³⁷. "*Ce que je dis, je ne (le) dis pas selon le Seigneur, mais comme en déraison, dans ce dessein de glorification*" (v. 17a–d)¹³⁸. Le v. 17d définit l'ensemble du discours comme une ὑπόστασις τῆς καυχήσεως. Le discours est donc situé dans un *genre*, celui du discours de *glorification*, ce qu'avait déjà indiqué la proposition subordonnée du v. 16e. Les v. 17b–c en précisent l'*espèce*. Le syntagme οὐ κατὰ κύριον la qualifie négativement¹³⁹. Une formule comparable se rencontre en 1Co 9,8, avec le verbe λαλεῖν et le syntagme κατὰ ἄνθρωπον¹⁴⁰. Par contraste se laisse

ιδεῶν λόγου, 11,1, 312–319; trad. PATILLON, 412–419). PATILLON commente: «La vivacité (γοργότης) consiste dans la succession rapide d'éléments contrastés. Le fait de quitter un élément pour passer à un élément différent donne de la mobilité au discours. Hermogène parle de mouvement (κινεῖν, 11,1, 314) et de passage (μετάβασις, 11,1, 314; 11,1, 318) d'un fait à un autre, d'un allocutaire à un autre. La rapidité de la succession tient à deux choses, à la brièveté des éléments et à la rapidité des transitions. Si, parmi les composants qui produisent la vivacité, Hermogène nomme en premier les mots courts, c'est sans doute qu'à ses yeux ce composant concourt plus que tout autre à la mobilité et à la rapidité du discours. Ces deux aspects de la vivacité expliquent aussi que le style approprié à la vivacité soit le style morcelé, puisqu'on y trouve à la fois le contraste des éléments et leur succession rapide» (op. cit., 413 n. 1).

137 Cf. *supra*, 297 n. 37 et 315 n. 79.

138 Sur la traduction de ὑπόστασις par *dessein*, voir THRALL, II, 714.

139 Le syntagme κατὰ κύριον est ici unique dans tout le Nouveau Testament. On rencontre ailleurs chez Paul κατὰ θεόν (Rm 8,27; 2Co 7,9.10.11) et κατὰ Χριστόν (Rm 15,5), mais ces expressions ne qualifient pas un discours.

140 En 1Co 9,4–9, Paul expose les prérogatives apostoliques, auxquelles il a renoncé: "*Moi seul et Barnabas n'aurions-nous pas le droit d'être dispensés de travailler? Qui a jamais servi dans l'armée à ses propres frais? Qui plante une vigne sans en manger le fruit? Ou qui fait paître un troupeau sans se nourrir du lait de ce troupeau? Est-ce que je dis cela κατὰ ἄνθρωπον, ou la loi (ὁ νόμος) ne dit-elle pas la même chose? En effet (γάρ), il est écrit dans*

donc saisir le sens de la formule κατὰ κύριον λαλεῖν. Paul annonce qu'il ne parlera pas au nom du Seigneur, c'est-à-dire qu'il ne transmettra pas une parole du Seigneur. L'argumentation qui suit ne sera donc pas élaborée à partir de l'Écriture. En conséquence, Paul parlera κατὰ ἄνθρωπον. Pour autant, cette parole d'*homme* ne sera pas une parole d'ἀφροσύνη. Paul parlera ὡς ἐν ἀφροσύνη¹⁴¹.

Ajoutons que ces v. 17b–c ne constituent pas à proprement parler une véritable antithèse, car κατὰ κύριον ne s'oppose pas à ὡς ἐν ἀφροσύνη. Il s'agit plutôt d'une présentation de type antithétique. Associée à la brièveté des κῶλα et de la plupart des mots, elle contribue à produire l'ἰδέα stylistique de *vivacité* (γοργότης), dont on a déjà relevé la présence au v. 16¹⁴². Deux antithèses sont cependant sous-jacentes au v. 17b–c, celle qui oppose κατὰ ἄνθρωπον et κατὰ κύριον d'une part, et celle qui oppose ἀφροσύνη et σωφροσύνη d'autre part. Paul, dans ce dessein de glorification, ne transmet pas une parole du Seigneur. C'est un discours dont il a l'initiative et la responsabilité. Nous verrons cependant que le syntagme οὐ κατὰ κύριον ne doit pas être compris trop strictement. Dans cette apologie, Paul ne s'appuiera pas directement sur l'Écriture, certes, mais de manière paradoxale, il citera bientôt une parole reçue du Seigneur (cf. 12,9b–c).

• • •

Effectuons le bilan de cette péricope.

Sa brièveté s'explique du fait de son caractère non argumentatif. Elle est en effet avant tout explicative. Elle a la fonction d'introduire le discours de déraison. Le v. 17 apparaît comme son affirmation essentielle. Introduite par l'*exhortation* du v. 16, elle fournit aux lecteurs, en vue de sa bonne réception, la *clé herméneutique* de ce discours. Paul va développer une argumentation sans recours direct à la Parole du Seigneur, c'est-à-dire sans l'appui de l'Écriture (οὐ κατὰ κύριον). Paul va parler aussi "*comme en déraison*", et le dis-

la loi de Moïse: tu ne muselleras pas le bœuf qui foule le grain" (v. 6–9). Κατὰ ἄνθρωπον λαλεῖν signifie "parler de sa propre autorité, de sa propre initiative", "parler en son nom personnel", ou "parler pour soi-même et non au nom d'un autre".

141 WOLFF fait justement remarquer: «ὡς zeigt dann sogleich an, dass die Torheit, in der Paulus redet, doch keine echte ist, sondern nur eine scheinbare» (226). Le rapprochement avec Rm 13,13 et Ph 2,12 montre que le syntagme ὡς ἐν indique, chez Paul, non une identité mais une analogie. Paul joue ici sur le contraste entre les apparences et la réalité.

142 Cf. *supra*, 342 n. 136.

cours qui s'annonce est clairement décrit comme un discours de *glorification*. Après de ceux qui n'ont pas l'intelligence, une telle entreprise apparaîtra comme une manifestation d'ἄφροσύνη. À ceux-là Paul demande maintenant qu'enfin ils supportent de sa part un peu de déraison. Cependant ce discours ne sera pas une véritable expression de déraison. Il s'inscrit dans l'antithèse qui oppose les apparences et la réalité. Paul peut bien être jugé ἄφρων par certains, qui sont priés en conséquence de le tolérer comme tel. Mais par la requête du v. 1b, répétée au v. 16b sous une autre forme, il récuse cette qualification.

Il n'est pas encore possible de préciser ici le rôle que joue le regret du v. 1a dans l'*ensemble* des quatre chapitres de Paul. Cette question est réservée à l'étape conclusive de l'exploration de 2Co 10–13¹⁴³. Ce regret, s'il prépare le discours de déraison, ne l'introduit pas directement en tout cas. Le discours de déraison-glorification ne débute qu'au v. 16. Une comparaison lexicale entre les deux péricopes 11,1–15 et 11,16–17 est à cet égard éclairante. On a en effet déjà souligné, en présentant plus haut la délimitation des péricopes¹⁴⁴, la concentration des mots de la famille de καυχάομαι dans la portion de texte qui s'étend de 11,16 à 12,10¹⁴⁵. Ces mots, on l'a dit, sont des signaux qui permettent aux lecteurs d'identifier les différentes étapes de ce discours. Leurs occurrences contribuent à produire l'idée stylistique de *netteté* (εὐκρίνεια), sous-catégorie de la *clarté* (σαφήνεια)¹⁴⁶. Or, il est frappant de constater que ce champ lexical, en dehors du motif de gloire évoqué au v. 10b (ἡ καύχησις αὐτῆς), est pour ainsi dire absent de la péricope précédente¹⁴⁷. La péricope 11,1–15 n'est manifestement pas organisée autour de la glorification paulinienne. Cette observation confirme que la péricope 11,1–15 n'appartient pas au discours de déraison-glorification. Le v. 1a l'annonce, mais il ne l'ouvre pas¹⁴⁸.

143 Cf. *infra*, 503–504.

144 Cf. *supra*, 273–275.

145 Cf. 11,16e.17c.18a.b.30a.b; 12,1a.5a.b.6a.9d.

146 Cf. *supra*, 270 n. 12 et 274 n. 16.

147 Au v. 12d, le verbe καυχάομαι décrit le comportement des adversaires.

148 THRALL, qui fait commencer le discours de déraison en 11,1 (cf. 11, 654), reconnaît cependant que Paul, jusqu'en 11,15, ne l'a pas encore vraiment commencé. Au sujet de 11,16, elle observe : « Paul resumes the Fool's Speech proper (vv. 1–5/6), from which he had diverged somewhat in vv. 7–15, and which *in fact he had in substance scarcely begun* » (11, 710, je souligne).

6 Cinquième péricope : glorification “selon la chair” (11,18–29)

Ces v. 18–29 constituent le premier acte du discours de déraison. La glorification que Paul entreprend reçoit ici son premier *domaine d'application*¹⁴⁹.

Cette péricope se divise en deux parties, les v. 18–21b et les v. 21c–29. Cette division est indiquée par le v. 18 qui expose un programme. “*Puisque beaucoup se glorifient selon la chair, moi aussi je me glorifierai*” (v. 18). Ici se trouvent mis en parallèle un groupe (πολλοί, v. 18a) et la personne de Paul (καγώ, v. 18b). Cette déclaration annonce donc un genre littéraire, celui du *parallélisme* ou de la *comparaison* (σύγκρισις)¹⁵⁰. La suite du texte est en effet divisée en deux tableaux. Le premier décrit le comportement du groupe des πολλοί, c’est-à-dire essentiellement des adversaires, dont la désignation est reprise dans les expressions τῶν ἀφρόνων (v. 19) et τις (v. 20b–f). Cette partie est principalement en ‘vous’ (v. 19–20), mais elle est encadrée par des énoncés en ‘je’ (cf. v. 18b et v. 21a). La particule δέ (v. 21c) effectue un déplacement de perspective et introduit le second tableau (v. 21c–29), qui a pour objet la personne de Paul. La crase καγώ du v. 21e rappelle celle du v. 18b, tandis que l’indéfini τις (v. 21c) fait songer à ces πολλοί qui “*se glorifient selon la chair*” (v. 18a). Les v. 21c–e fonctionnent comme un *titre* pour le *second* tableau et rappellent discrètement les v. 18a–b, qui peuvent être, quant à eux, considérés comme le *titre* du *premier* tableau. Examinons ces deux parties.

6.1 Premier tableau : les adversaires (v. 18–21b)

La déclaration inaugurale du v. 18 est programmatique, on l’a dit, de la péricope dans son entier. Elle annonce aux lecteurs ce qui suit et produit l’*idéα* stylistique de *netteté* (εὐκρίνεια)¹⁵¹. De nature métalinguistique, elle est la première des

149 Sur cette péricope, outre les commentaires, voir ANDREWS, *Too Weak not to Lead*, 263–276; BARRÉ, *Paul as “Eschatologic Person”*, 500–526; CHOI, *Denn wenn ich schwach bin*, 175–219 et 247–284; DULING, *2 Corinthians 11:22*, 65–89; GALLAS, *Fünffmal vierzig weniger einen*, 178–191; GLANCY, *Boasting of Beatings*, 99–135; HEZSER, *Paul’s ‘Fool’s Speech’*, 221–244; KOCH, *Abraham und Mose im Streit der Meinungen*, 305–324; KUGELMAN, *Hebrew, Israelite and Jew*, 204–224; LATTEY, *λαμβάνειν*, 148; MÜLLER-BARDORFF, *Nächtlicher Gottesdienst*, 347–352; QUINN, *Seven Times he Wore Chains*, 574–576; TOIT (du), *Vilification as a Pragmatic Device in Early Christian Epistolography*, 45–56; WEISS, *Beiträge zur paulinischen Rhetorik*, 23–25; WELBORN, *Paul’s Caricature of his Chief Rival*, 39–56. On signalera plus loin d’autres indications bibliographiques relatives à certains aspects de cette péricope, par exemple à propos des catalogues de *péristases* (cf. *infra*, 356 n. 172).

150 Sur la σύγκρισις, cf. *supra*, 316 n. 81.

151 Cf. *supra*, 270 n. 12 et 274 n. 16.

trois sections de ces v. 18–21b. Ces sections se distinguent par les personnes des verbes des propositions principales. La première (v. 18) est en *'je'* (cf. v. 18b). La seconde (v. 19–20) offre, en *'vous'* (cf. v. 20a), un tableau succinct du comportement des adversaires, et exprime en même temps une justification de la démarche littéraire de Paul (cf. les deux γάρ, v. 19 et 20a). La troisième enfin (v. 21a–b), à nouveau en *'je'* (cf. v. 21a.e), est une évaluation de ce premier tableau.

6.1.1 Un programme (v. 18)

Paul annonce formellement son intention de se glorifier. Ainsi que le suggérait déjà le κἀγὼ du v. 16d, πολλοί (v. 18a) et κἀγὼ (v. 18b) confirment ici que Paul ne fait qu'ajouter sa voix au concert des glorifications qui, à Corinthe, occupe l'actualité de la vie communautaire. Il ne fait que reprendre une antienne déjà entonnée par les adversaires (cf. 10,13–17), et certainement aussi par d'autres¹⁵². Deux éléments de cette notification doivent être examinés, κατὰ σάρκα et ἐπεί.

Le syntagme κατὰ σάρκα qualifie la glorification de *beaucoup* à Corinthe. Qualifie-t-elle aussi celle de Paul? Faut-il suppléer ce qui paraît manquer dans la proposition principale, et comprendre le v. 18b comme si Paul avait dit κἀγὼ κατὰ σάρκα καυχῆσθαι, ou bien : κἀγὼ καυχῆσθαι καθὼς καὶ αὐτοὶ/ἐκεῖνοι? En réalité, Paul n'indique pas formellement le domaine d'application de sa glorification personnelle. La formulation reste donc ambiguë et crée un effet de suspens. Comment donc Paul accomplirait-il une καύχσις qui s'inspire de celle de nombreux autres, mais qui toutefois demeure une καύχσις ἐν κυρίῳ (cf. 10,17), c'est-à-dire qui évite d'être une φυσίωσις? Cette ambiguïté est à comprendre dans la perspective de l'introduction du discours de déraison (11,16–17). Ce discours n'aura que l'apparence d'un discours de déraison. Autrement dit, la glorification "selon la chair" ne sera qu'apparente.

La conjonction ἐπεί doit aussi être relevée. Elle introduit une justification. Paul *qualifie* et en même temps *motive* la glorification qui s'ouvre, c'est-à-dire le projet littéraire de la σύγκρισις. Toutefois, la portée de ce motif ne sera véri-

152 Il n'est pas exclu que par le terme πολλοί (v. 18a) Paul vise, au-delà du cercle des opposants, des membres de la communauté. En 1 Co, en particulier dans le premier développement (1–4), qui aborde la question des divisions à Corinthe, on remarque que la glorification personnelle fondée, non sur Dieu, mais sur les hommes, était l'une des maladies chroniques de la communauté (cf. 1 Co 1,29.31; 3,21; 4,7; 5,6; 9,16; voir aussi l'emploi du verbe φυσίω (s'enfler d'orgueil, s'enorgueillir) en 1 Co 4,6.18.19; 5,2; 8,1; 13,4; le substantif φυσίωσις apparaît plus loin dans notre texte, en 12,20). On a aussi déjà souligné, dans la première péricope de 2 Co 10–13, l'indétermination de l'enclitique τις (10,7b; 11,16b), susceptible de viser aussi des membres de la communauté, et pas seulement les adversaires.

tablement expliquée qu'aux v. 19–20. On verra qu'il s'agit, non d'une justification *théorique*, qui affirme de manière universelle la légitimité de la σύγκρισις, mais d'une justification circonstancielle et *ad hominem*, fondée sur la situation présente des destinataires. Puisque beaucoup se glorifient, ils pourront bien *a fortiori* supporter cela aussi de la part de Paul. Et celui-ci va leur donner de cette manière un enseignement sur la vraie καύχησις.

6.1.2 Le comportement des adversaires (v. 19–20)

Aux v. 19–20, Paul présente le premier tableau de la σύγκρισις. Cette section se compose de deux unités. Le v. 19 reprend et explique (cf. γάρ, v. 19) le motif esquissé dans la subordonnée causale du v. 18a. Le v. 20, justifiant l'affirmation du v. 19 (cf. γάρ, v. 20a), décrit l'attitude et le comportement des adversaires.

Le v. 19 avance un argument *ad hominem*. La position emphatique de l'adverbe ἡδέως souligne que les destinataires tolèrent volontiers la déraison d'autrui¹⁵³. *A fortiori* pourront-ils alors supporter de Paul *un peu* de déraison (v. 1a), c'est-à-dire *un peu* de glorification (v. 16e). Mais Paul reproche aussi aux lecteurs d'avoir trop facilement supporté les débordements des *insensés*. Ces débordements, expliqués au v. 20 (cf. γάρ, v. 20a), ont contraint Paul à intervenir par la présente lettre, et en particulier par le discours de déraison/glorification. En d'autres termes, Paul se livre à la καύχησις, non parce que ses lecteurs pourront la supporter, mais avant tout parce qu'ils n'ont pas su mettre des bornes à la fausse καύχησις des *insensés*.

Expliquant (cf. γάρ, v. 20a) la facilité des destinataires à tolérer les gens déraisonnables, Paul décrit au v. 20 la glorification et plus encore les procédés, c'est-à-dire en définitive l'ὑβρις¹⁵⁴, de ces derniers. Les v. 20b–f reprennent, par l'intermédiaire de l'indéfini τις, l'un ou l'autre d'entre eux. Ces gens ne se gênent pas pour asservir, exploiter et même opprimer les Corinthiens (cf. v. 20b–d)¹⁵⁵. Le v. 20e souligne leur arrogance, le v. 20f leur cynis-

153 Le rapprochement de τῶν ἀφρόνων et de φρόνιμοι, à la manière d'un oxymore, souligne la portée ironique du groupe participial φρόνιμοι ὄντες. Pour Paul, les Corinthiens sont donc loin d'être φρόνιμοι ou σοφοί. Voir aussi 1Co 4,10.

154 Cf. WELBORN, *Paul's Caricature of his Chief Rival*, 42.

155 Le verbe καταδουλοῦν (v. 20b) est une forme intensive et pleine de δουλοῦν (cf. Ga 2,4; WOLFF, 227). Le pronom ὑμᾶς, présent au v. 20b où il est objet du verbe καταδουλοῦ, n'est pas répété aux v. 20c–e, si bien que ceux-ci apparaissent comme des explicitations du v. 20b. Il s'agit d'actions posées au détriment du groupe 'vous'. Les verbes κατεσθίειν (v. 20c) et λαμβάνειν (v. 20d) font très certainement allusion, sans toutefois s'y résumer, à l'usage, par les missionnaires intrus, de leur droit à être entretenus par la communauté (cf. THRALL, II, 716–718). Ceux-ci auraient donc dépassé les bornes dans l'usage de cette

me¹⁵⁶. Ils ont instrumentalisé les biens et les personnes des Corinthiens, au service de leur volonté de puissance (cf. v. 12c–d). À leurs dépens, les Corinthiens se sont laissé satelliser, vassaliser, tyranniser, mais ils l'ont bien supporté et le supportent bien encore. C'est donc eux aussi que Paul bouscule, sous la forme d'un reproche. En conséquence, on reconnaît là, avec l'émergence de la deuxième personne du pluriel, quelque chose de l'ἰδέα stylistique de *véhémence* (σφοδρότης)¹⁵⁷.

La démesure des adversaires est amplifiée par les anaphores de ces versets (cf. εἴ τις ... εἴ τις ... εἴ τις ... etc., avec des indicatifs présents), qui donnent l'impression qu'il s'agit là de traits continuels et permanents de leur comportement. En réalité, comme au v. 4, l'apodose (ἀνέχεσθε γάρ, v. 20a) montre simplement que les protases (cf. v. 20b–f) sont réalisées. Il s'est donc trouvé, *ponctuellement* au moins, *quelqu'un* (τις) pour agir ainsi. S'il y a quelque exagération polémique, elle est à attribuer à l'effet de cette accumulation, et non à une construction de Paul qui noircirait arbitrairement ses adversaires pour mieux les disqualifier¹⁵⁸. Relevons enfin au v. 20 la présence de l'ἰδέα stylistique

prérogative. WELBORN estime que l'indéfini τις désigne le leader des *super-apôtres* (cf. WELBORN, *Paul's Caricature of his Chief Rival*, 42). Cette hypothèse est d'autant plus improbable que εἴ τις est souvent l'équivalent de ὅστις, et que le v. 19 indique clairement une *pluralité* d'insensés (τῶν ἀφρόνων) que la communauté tolère.

156 Le v. 20e (εἴ τις ἐπαίρεται) rappelle 10,5a (πάν ὑψώμα ἐπαιρόμενον κατὰ τῆς γνώσεως τοῦ θεοῦ). L'expression pourrait ici sous-entendre un complément (κατὰ ὑμῶν) et signifier "s'élever, s'exciter contre, s'enorgueillir aux dépens de". Le v. 20f (εἴ τις εἰς πρόσωπον ὑμᾶς δέρει) suggère que les adversaires en viennent à des voies de fait pour asseoir leur position à Corinthe. S'agit-il d'une violence physique ou métaphorique ? Les exégètes sont partagés sur la compréhension de cette violence (voir l'état des lieux dressé par GLANCY, *Boasting of Beatings*, 130 n. 117). Comme la déclaration de 1 Co 4,21, évoquant le bâton (ῥάβδος) dont Paul menace de frapper ses destinataires lors de son retour, le propos est probablement à entendre ici au sens figuré (cf. THRALL, II, 717–718).

157 « The satirical account of the behavior of a rival missionary serves not only as a foil to Paul's modest conduct, but also functions as a reproach to the Corinthians for their complaisant response to the interloper » (WELBORN, op. cit., 50, qui, ainsi qu'on l'a déjà souligné plus haut, 348 n. 155, évoque ici les adversaires au singulier, en la personne de leur *leader*). Sur l'ἰδέα stylistique de *véhémence* (σφοδρότης), cf. *supra*, 266 n. 4 et 295 n. 34.

158 « We probably need to recognise that Paul is presenting something of an exaggerated parody of his rivals' conduct » (THRALL, II, 718, qui renvoie à ZMIJEWSKI, *Der Stil*, 230 et à FURNISH, 511 ; voir aussi, dans le même sens, GRÄSSER, II, 155). Pareillement, WELBORN y voit une exagération de Paul. L'Apôtre évoquerait ici, selon WELBORN, spécialement aux v. 20b–f, la figure du παράσιτος de la comédie antique, dont il attribuerait aux opposants les traits, afin de les discréditer aux yeux de la communauté, pour que celle-ci s'en sépare plus promptement (cf. WELBORN, op. cit., 44–52, avec références chez Ménandre, Lucien,

de *vivacité* (γοργότης). Elle est produite par les transitions rapides d'une image à une autre (v. 20b–g) et par la brièveté des *κῶλα*¹⁵⁹.

6.1.3 Évaluation (v. 21a–b)

La troisième section conclut le tableau des adversaires et en fournit une évaluation. Il s'agit d'un commentaire ironique sur la situation du groupe paulinien à Corinthe, en regard de celle des opposants. «À (notre) *déshonneur*, je déclare, (quant à) nous, que, pour ainsi dire, nous nous sommes avérés faibles» (v. 21a–b). Justifions puis expliquons cette traduction.

Le groupe *ὡς ὅτι* montre que le propos ne formule pas nécessairement la pensée de Paul¹⁶⁰. Comme la faiblesse exprimée dans le parfait *ἡσθενήκαμεν*, la

Plaute et Térence). En réalité, l'exagération polémique de Paul réside avant tout dans la formulation anaphorique, non dans le contenu. En effet, il ne pouvait pas, au risque de perdre entièrement le soutien d'une communauté déjà largement favorable aux opposants, se permettre de brosser un portrait d'eux qui ne reflêtât pas, pour l'essentiel au moins, leur comportement *réel*. En d'autres termes, si Paul, en discréditant ses adversaires, recourt à des stéréotypes (par exemple ceux que la comédie utilise pour décrire le *parasite*), il ne peut le faire que parce que, en l'occurrence, ces clichés correspondaient en large partie à la *réalité*. Comme le fait remarquer justement du TOIT, «a disturbing discrepancy between *verba* and *res* would put the *sinceritas* of the author in jeopardy» (TOIT (du), *Vilification as a Pragmatic Device*, 54). L'exposé de ce dernier auteur appelle toutefois quelques remarques. La réflexion pertinente que l'on vient de citer est malheureusement isolée dans l'ensemble de cet article. Selon l'auteur en effet, la «*vilification*» serait, dans le genre épistolaire du christianisme primitif, une pure convention, un stéréotype sans rapport avec la réalité, «a construct of the author» (op. cit., 46), dans laquelle «the historical element has disappeared» (op. cit., 55). L'historicité toutefois peut-elle vraiment être aussi facilement évacuée ? Il faut en réalité distinguer deux types d'adversaires. S'il s'agit d'adversaires réels, personnellement connus des lecteurs (en particulier si ces derniers les côtoient personnellement et s'ils sont plus ou moins favorablement disposés envers eux), leur qualification péjorative par l'expéditeur n'est efficace que si les destinataires sont en mesure de vérifier la pertinence du réquisitoire. Il en va en effet de la crédibilité de l'expéditeur. En revanche, s'il s'agit d'ennemis indéterminés ou génériques (cf. *Épître à Diognète*, 8,2.4 ; Rm 16,18.20 ; Ph 3,2 ; 1 Th 2,15–16), que l'expéditeur, recourant à des stéréotypes, stigmatise pour mettre en garde ses lecteurs, l'exagération polémique joue alors simplement un rôle interpellatif et exhortatif, et la question de l'historicité n'intervient pas. Il est regrettable que du TOIT n'ait pas effectué cette distinction, pourtant essentielle sur le plan apologétique. Son allusion à l'outrance et à la violence des propos de Luther contre les *Papistes*, à titre d'illustration du procédé épistolaire de «*vilification*», n'est guère convaincante (cf. op. cit., 55 n. 40), car cette violence n'était reçue et comprise que dans le cercle de ceux qui étaient *déjà* acquis à la Réforme.

159 Sur l'*ιδέα* stylistique de *vivacité* (γοργότης), cf. *supra*, 342 n. 136.

160 *ὡς ὅτι* introduit une subordonnée causale (*parce que*), ou complétive (*que*), qui exprime,

honte (ἀτιμία) est celle de Paul et de ses compagnons. Il s'agit plus exactement du *déshonneur* ou du discrédit dont, aux yeux des opposants, ils sont entachés. Paul fait écho au comportement de son équipe, envisagé du point de vue des adversaires. L'ironie est évidente. La ταπεινότης de Paul (cf. 10,1c; 11,7b), ainsi que le refus du groupe paulinien de vivre aux frais de la communauté (cf. 11,12d), ont été pris pour de la *faiblesse* (cf. 10,10b–c). Paul convient qu'ils se sont avérés incapables, lui et ses compagnons, de montrer la même démesure que les adversaires, celle décrite au v. 20. En reprenant un mot de la famille d'ἀσθενής (cf. 10,10b), Paul ne nie pas qu'ils ont été faibles – et le sont encore (cf. le parfait ἡσθενήκαμεν) – mais il souligne avec ironie et humour qu'ils ne le furent pas – et ne le sont pas – au sens des adversaires. L'ironie est ici un clair indice qui laisse poindre l'idée que la faiblesse n'est pas nécessairement ce que l'on croit, notamment ce que les adversaires croient¹⁶¹.

6.2 Second tableau: Paul (v. 21c–29)

La seconde partie de la péricope est le second volet de la σύγκρισις annoncée au v. 18. Paul peint maintenant le tableau de sa propre καύχσις “selon la chair”. La pensée des v. 21c–e reproduit à quelques nuances près, on l'a déjà souligné plus haut, celle du v. 18: Paul ose (v. 21e) s'avancer sur le même terrain que celui de ses adversaires, à qui ne manque pas l'*audace* (v. 21c) de se glorifier *selon la chair* (v. 18a). Les deux tableaux de la σύγκρισις, les v. 18–21b et 21c–29, sont donc parallèles par leur ouverture.

prise sous une modalité particulière (i.e. “dans une certaine mesure, pour ainsi dire”), l'opinion d'un locuteur, dont l'identité dépend du contexte. Il peut s'agir soit de Paul (cf. 2 Co 5,19), soit de quelqu'un d'autre (cf. 2 Th 2,2, avec un parfait). Dans notre texte, la déclaration du v. 21b (ὡς ὅτι ἡμεῖς ἡσθενήκαμεν) ne reflète pas la pensée de Paul, mais se rattache au jugement des adversaires sur le comportement de Paul (cf. 10,10; 11,7–12), entièrement opposé au leur (cf. v. 20). Sur le syntagme ὡς ὅτι, qui se rencontre trois fois dans le Nouveau Testament (2 Co 5,19; 11,21b; 2 Th 2,2), voir BAUER, s.v. ‘ὅτι’ 1) – d) – β); KÜHNER–GERTH, *Ausführliche Grammatik*, 11,1, 27–28, § 349b,7; BAUMERT, *Konsekutives ὅτι*, 189–190.

161 En décryptant ce propos sur l'arrière-plan des antithèses ἀσθένεια/δύναμις (qui traverse l'ensemble du discours de déraison) et ἀτιμία/δόξα (cf. 1 Co 11,14–15; 15,43; 2 Co 6,8; voir aussi 1 Co 4,10), la pensée de Paul pourrait, en clair, se transcrire ainsi: “À notre honneur (δόξα), je reconnais que nous nous sommes montrés forts (δυνατοί)”. Relevons que les deux antithèses ici sous-jacentes se rencontrent ensemble ailleurs, en langage non ironique, en 1 Co 15,43, dans le développement sur la résurrection: “Semé méprisable (ἐν ἀτιμίᾳ), on ressuscite dans la gloire (ἐν δόξῃ); semé dans la faiblesse (ἐν ἀσθενείᾳ), on ressuscite plein de force (ἐν δυνάμει)”.

Comme pour la péricope dans son entier, c'est encore la perspective de la σύγκρισις qui indique l'organisation de cette seconde partie. Elle est en effet composée de deux sections, les v. 21c–22 et 23–29. La première section, unifiée par la répétition de καὶ γὰρ (v. 21e.22b.d.f), déclare l'égalité entre Paul et les adversaires. Puis, dans la série des quatre questions rhétoriques des v. 22–23c, une césure est introduite au v. 23a. La réponse à la quatrième question (*“Sont-ils serviteurs du Christ?”*, v. 23a) fait en effet apparaître une rupture. Elle se distingue doublement des trois autres. D'une part, Paul la fait précéder d'un commentaire (v. 23b). D'autre part, elle est formulée différemment (ὕπερ ἐγώ, v. 23c, au lieu de καὶ γὰρ, v. 22b.d.f). Mais la césure n'est pas seulement littéraire. Elle est à comprendre dans la perspective de la σύγκρισις. La seconde section en effet déclare Paul en situation de *supériorité* par rapport aux adversaires. À l'affirmation de l'égalité de Paul vis-à-vis des adversaires (v. 21c–22), succède la démonstration de sa *supériorité* (v. 23–29). Même si, à partir du v. 21c, le projecteur semble braqué sur Paul exclusivement, la comparaison avec les adversaires n'est donc pas entièrement absente, implicitement au moins. Examinons ces deux sections.

6.2.1 Paul, égal aux adversaires (v. 21c–22)

Cette section se divise en deux unités, les v. 21c–e et le v. 22, qui se distinguent par leur forme grammaticale. À une affirmation (v. 21c–e) succède une série de questions (v. 22).

La première unité rebondit sur la déclaration ironique du v. 21a–b. La faiblesse de Paul n'est pas ce que l'on croit. En tout état de cause, elle n'entrave ni son audace ni son énergie : *“Mais ce dont on ose (se glorifier), – je parle en déraison – moi aussi, je (l')ose”* (v. 21c–e). La particule adversative δέ (v. 21c) vient souligner discrètement cette rectification. Le parallélisme de la pensée entre les v. 18 et 21c–e invite à sous-entendre un objet non exprimé pour le verbe τολμάω (v. 21c.e), à savoir la *glorification*¹⁶².

Dans la seconde unité, Paul entre dans le vif du combat contre les opposants, sur leur propre terrain. Cette unité est composée de trois questions/réponses rhétoriques, qui sont les trois éléments de l'unité (v. 22a–b, v. 22c–d, v. 22e–f). Ces questions rhétoriques produisent l'idée stylistique de *netteté* (εὐκρίνεια)¹⁶³.

162 Comme Paul en a déjà clairement averti ses lecteurs (cf. v. 16d–e.17), la *déraison* est une démarche de *glorification*. L'audace (τολμήσαι) qui l'accompagne n'est pas une audace abstraite. Elle est dotée d'un objet et d'un motif, que l'incise du v. 21d (ἐν ἀφροσύνῃ λέγω) rappelle aux lecteurs.

163 « Le discours est encore net en ce qui concerne la figure, lorsque l'orateur feint de s'inter-

L'ἰδέα stylistique de *vivacité* (γοργότης) est également à relever, du fait de la brièveté des κῶλα et des transitions rapides entre les deux objets que les lecteurs sont invités à considérer, c'est-à-dire les adversaires et Paul¹⁶⁴. Ces questions rhétoriques mentionnent les trois titres de la judaïté de Paul. Ces trois objets de glorification placent Paul sur un pied d'égalité avec les adversaires. Comme eux, Paul appartient à la tradition et au peuple juifs. Au même titre qu'eux, il se glorifie d'être hébreu, israélite et de faire partie de la descendance d'Abraham. De ces trois titres que Paul et ses opposants ont reçus par leur *naissance*, le premier est sociologique et culturel, le second religieux, le troisième théologique. Ils forment ainsi une κλίμαξ¹⁶⁵, productrice de l'ἰδέα stylistique de *beauté* (χάλλος)¹⁶⁶.

6.2.2 Paul, supérieur aux adversaires (v. 23–29)

Cette section est composée de deux unités, les v. 23a–c et les v. 23d–29, qui se distinguent par leur forme littéraire. Les v. 23a–c exposent une question et sa réponse. Le texte se transforme dès le v. 23d. Les v. 23d–29 appartiennent en effet au genre littéraire du *catalogue de périssances*. Il s'agit d'une *liste*, dans laquelle Paul accumule des faits vécus, exposés en forme d'esquisses au style nominal, ou de micro-récits avec de courtes phrases juxtaposées. Cette seconde unité est liée à la première car elle développe la réponse du v. 23b–c. Paul y explique comment il est serviteur du Christ *plus* que les autres (cf. v. 23c). Examinons le texte de chacune de ces deux unités.

roger lui-même puis de répondre en créant une sorte de séparation» (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, I,4, 239; trad. PATILLON, 344).

164 Cf. *supra*, 342 n. 136.

165 KOCH (*Abraham und Mose*, 306–314) et MARGUERAT (*2 Co 10–13: Paul et l'expérience de Dieu*, 508) soulignent la κλίμαξ effectuée par la succession de ces trois titres: 1) ἐβραῖος désigne l'appartenance à l'histoire et à la culture du peuple juif, et souvent aussi la connaissance de la langue hébraïque; il s'agit d'un titre *ethnique* et géographique; 2) Ἰσραηλίτης vise la dimension *religieuse*, c'est-à-dire l'appartenance au peuple élu; 3) σπέρμα Ἀβραάμ a une signification *théologique*; ce titre se réfère au premier patriarche, celui qui, le premier, a vénéré le Dieu unique, dont il a reçu les promesses (cf. Gn 12–22).

166 La figure de la κλίμαξ produit l'ἰδέα stylistique de *beauté* (χάλλος) («La figure appelée gradation (κλίμαξ) – explique Hermogène – est aussi de celles qui produisent une beauté voyante accompagnée d'évidence», *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, I,12, 304; trad. PATILLON, 405). Voir aussi *supra*, 286 n. 12. Relevons que la *beauté* est produite ici également par la figure de la *parisose*, c'est-à-dire par le retour des mêmes syllabes à la fin des κῶλα (v. 22a.c.e.23a) (cf. *supra*, 286 n. 11), et par l'anaphore des mêmes κόμματα (v. 22b.d.f) (cf. *supra*, 268 n. 6).

6.2.2.1 *Paul, serviteur du Christ plus que les adversaires* (v. 23a–c)

Aux trois objets de glorification des v. 22a–f, qui situent l'homme de Tarse sur un pied d'égalité avec les adversaires, Paul en ajoute un quatrième. La qualité de *διάκονος Χριστοῦ* est un titre christologique et missionnaire¹⁶⁷. La *κλίμαξ*, déjà présente dans la succession des trois premiers titres, se poursuit jusqu'à ce quatrième titre, qui évoque la *mission*. Paul se déclare "*serviteur du Christ*", *bien plus* que les opposants (cf. v. 23c)¹⁶⁸. Mais – prend-il soin de souligner expressément –, il l'affirme "*hors de raison*", c'est-à-dire dans un excès de *déraison*, du moins dans ce qui peut paraître tel¹⁶⁹. Au v. 22, sur le plan des privilèges humains, Paul se disait l'*égal* de ses adversaires. Ici en ces v. 23a–c, il les *surpasse*. L'argumentation qui suit (v. 23d–29) est destinée à justifier ce dépassement¹⁷⁰.

167 Ce titre, inconnu chez Paul, pourrait avoir été emprunté à la manière dont les opposants se définissaient eux-mêmes. KOCH (cf. *Abraham und Mose*, 307–310) avance l'hypothèse que ces quatre titres appartenaient à la présentation que les adversaires faisaient de leurs personnes et de leur mission. «Im Sinne der mit Paulus konkurrierenden Wandermisionare wird man sagen müssen: als Ἑβραῖοι, als Ἰσραηλῖται und als σπέρμα Ἀβραάμ sind sie διάκονοι Χριστοῦ. Hier herrscht keine Spannung oder gar Antithese, sondern Synthese. Gerade als διάκονοι Χριστοῦ treten sie nicht aus den Zusammenhängen der Verheißungs- und Erwählungsgeschichte Israels heraus. Vielmehr verkörpern sie – auch gegenüber den Hörern – in ihrer eigenen Person diesen Zusammenhang der Christusbotschaft mit der Verheißungs- und Erwählungsgeschichte Israels, wobei Christus als deren integraler Bestandteil – und doch wohl auch: als deren Kulminationspunkt – verstanden wird» (cf. ID., op. cit., 310; italiques de l'auteur). KOCH comprend par ailleurs le recours des adversaires au titre de σπέρμα Ἀβραάμ comme expressif d'une intention. Les adversaires voulaient par là faire participer à la filiation d'Abraham, en qui *tous* les peuples doivent être bénis (cf. Gen 12,3; 15,5; 17,5; 22,18; Rm 4,17; Ga 3,8), une communauté dont beaucoup de membres ne pouvaient se déclarer ni Ἑβραῖοι ni Ἰσραηλῖται (cf. op. cit., 311).

168 Quelle que soit la nature de l'emploi de ὑπέρ, soit adverbiale, soit prépositionnelle avec l'omission d'un pronom (par exemple: ὑπέρ [ἐκείνου]), Paul fait en tout cas ici allusion à ses opposants. Il est serviteur du Christ *plus* qu'eux ne le sont.

169 Le verbe παραφρονέω signifie "*être insensé, être hors de son bon sens, déraisonner*", avec ici l'idée de transgression et de dépassement soulignée par le préverbe παρα (cf. HUMBERT, *Syntaxe grecque*, 340–341, § 602). La formule παραφρονῶν λαλῶ n'est donc pas ici simplement une forme alternative au syntagme ἐν ἀφροσύνῃ λαλῶ, mais une formule *intensive* (cf. WOLFF, 232; BAUMERT, 196). Pour garder une homogénéité dans la traduction, on a conservé le mot *raison* dans les deux formules ("*je parle en déraison*", v. 21d; "*je parle hors de raison*", v. 23b). Par cette seconde formule, décalée par rapport à la première, le scribeur indique que c'est *plus spécialement ici*, à propos de ce quatrième titre, et donc sur l'argumentation qui va suivre, plus que sur les trois précédents, que porte la procédure langagière de la *déraison*.

170 Dans la gestion du conflit corinthien, Paul ne survalorise pas ces titres juifs, mais il ne les

De cette quatrième unité ressort par ailleurs nettement que Paul reconnaît aux opposants la qualité de “*serviteurs du Christ*”. Ils sont donc bien eux aussi “*du Christ*” (cf. 10,7d). Ce constat invite à interpréter avec prudence les propos de 11,13–15, où les adversaires sont dits “*serviteurs de Satan*”. En réalité, ils ne le sont que dans une certaine mesure. Ils ne le sont pas en tant que messagers du Christ (cf. Ph 1,15–18), mais en tant qu’ils sapent le travail du groupe paulinien (cf. v. 3–4.13–15)¹⁷¹.

6.2.2.2 Les motifs de cette supériorité : catalogue de péristases (v. 23d–29)

Dans cette unité, Paul explique pourquoi et comment il est serviteur du Christ plus que les autres. Avant d’examiner le détail du texte et d’apprécier sa valeur argumentative, il faut d’abord préciser le *genre littéraire* auquel il appartient, puis mettre en lumière sa *composition*.

minimise pas non plus. Ils sont nommés en premier lieu, et ont donc leur place et leur rôle dans l’apologie. Rien ne permet de dire, comme le soutient KOCH, que Paul traite ces trois titres « als lediglich individuelle biographische Daten (...) und [sie] damit herunterspielt » (*Abraham und Mose*, 314). « Im Rahmen der Narrenrede von 2 Kor 11,1–12,13 – ajoute KOCH – war offenbar kein Platz, um die Frage nach der Bedeutung der Zugehörigkeit zu Israel als Qualifikationsmerkmal des Apostels zu erörtern » (loc. cit.). L’appartenance à Israël n’est certes pas objet de discussion en 2 Co 10–13, mais elle fait partie des prérequis et n’est pas minimisée. Ces trois titres *juifs* ne sont pas un élément central de l’apologie, mais ils en sont un point important.

171 THRALL observe avec justesse : « The two categories ‘agents of Christ’ and ‘agents of Satan’ may not have been, in Paul’s mind, so totally exclusive the one of the other as his language suggests. He is not alone amongst NT writers in his ability to see the same people as acting now on behalf of God or Christ, now on behalf of Satan. In the Matthean account of Peter’s confession (Mt 16.16–23), Peter functions both as the spokesman of God (giving expression to the revelation that Jesus is the Christ) and also as the representative of Satan (denying the necessity for the Messiah’s suffering) » (II, 731–732). THRALL ajoute que ces deux catégories (*serviteurs du Christ* et *serviteurs de Satan*) pourraient aussi se comprendre dans le cadre du partage des champs de missions de Ga 2,1–10 : « The possibility that the agreement on division of missionary territory lies in the background may be relevant at this point. On Corinthian territory the rival missionaries are behaving deceitfully when they claim apostolic rights, since the area of mission does not belong to them. And if they are thus deceiving the congregation, then they are doing Satan’s work, as agents of the original, archetypal deceiver. But Paul might allow the possibility that these people do have their *own* territory, divinely allocated, in which they might legitimately function as διάκονοι Χριστοῦ » (II, 732, italiques de THRALL). BAUMERT (195 et 197) est d’un autre avis : les adversaires ne seraient en rien *serviteurs du Christ*, mais seulement *serviteurs de Satan*.

Cette unité appartient au genre littéraire du *catalogue de péristases*¹⁷². Ce genre littéraire est bien représenté chez Paul, en particulier en 2 Co¹⁷³. La tradition stoïcienne l'a fréquemment mis en œuvre¹⁷⁴. Un catalogue de péristases est un inventaire qui rassemble, souvent au style nominal et asyndétique, diverses souffrances et tribulations, parfois chiffrées, endurées par le sage. Plusieurs syntagmes sont accumulés de manière parataxique, souvent réduits à un seul substantif. Un tel catalogue fait le plus souvent apparaître une construction antithétique, çà et là reprise au fil du texte, que l'on peut ainsi schématiser : en butte aux adversités, le sage est « assailli, *mais non* anéanti »¹⁷⁵. Cette accumulation met en lumière la force que détient celui qui subit ces infortunes

172 Le mot περίσταςς désigne une circonstance difficile et douloureuse, un état de chose pénible et éprouvant. Sur ce genre littéraire, cf. BERGER, *Formgeschichte des Neuen Testaments*, 223–228; ID., *Hellenistische Gattungen im Neuen Testament*, 1355–1359; CHOI, *Denn wenn ich schwach bin*, 11–42; EBNER, *Leidenslisten und Apostelbrief*, 108–117; FITZGERALD, *Cracks in an Earthen Vessel. An Examination of the Catalogues of Hardships in the Corinthian Correspondence*, 33–116; ID., *The Catalogue in Ancient Greek Literature*, 275–293; FRIDRICHSEN, *Zum Stil des paulinischen Peristasenkatalogs*, 25–29; ID., *Peristasenkatalog und Res gestae*, 78–82; ID., *Zum Thema "Paulus und die Stoa"*, 27–31; GAGÉ, *Le genre littéraire des "Res gestae"*, 33–34; HODGSON, *Paul the Apostle and First Century Tribulation Lists*, 59–80; KAMLAH, *Wie beurteilt Paulus sein Leiden?*, 217–232; NÉLIS, *Les antithèses littéraires dans les épîtres de saint Paul*, 364–370; SCHRAGE, *Leid, Kreuz und Eschaton*, 23–57; ZMIJEWSKI, *Der Stil*, 307–323.

173 Cf. 4,7–12; 6,4–10; 11,23d–29; 12,10. Voir aussi 1 Co 4,9–13; Rm 8,35–37.

174 Cf. Sénèque, *La constance du sage*, 6,3; 8,3; 10,4; *Lettres à Lucilius*, 82,14; Épictète, *Entretiens*, 1,4,23–24; 1,11,33; 1,30,2; 2,19,24; 3,24,28–30; 4,1,92–93; Plutarque, *Alexandre*, 66,6; *César*, 25,4; *Sur la fortune d'Alexandre*, 326E; 327C; 340E–341F; *Si le vice suffit pour rendre l'homme malheureux*, 498F–499A; *De l'exil*, 603E; *Propos de table*, 630F; *Des contradictions des stoïciens*, 1057D–E; Arrien, *Anabase*, 7,8,3; 7,9,8–9; 7,10,1–2; Dion Chrys., *Discours* 8,15–19.

175 Cette antithèse apparaît sous une grande diversité de formes, dont la plus explicite est celle que l'on trouve notamment en 2 Co 4,8–12; 6,8–10. La phrase est ainsi composée de deux éléments, comme par exemple en 4,8 : ἐν παντί θλιβόμενοι, ἀλλ' οὐ στενοχωρούμενοι. «(Nous sommes) pressés de toute part, *mais* (nous ne sommes) pas écrasés». Voir aussi Épictète, *Entretiens* 1,1,22; 2,19,24. Dans le discours de déraison, cette construction antithétique apparaît sous une autre forme, dont nous expliquerons l'originalité et le sens (cf. *infra*, 500). BERGER souligne «für die Gestaltung der Peristasenkataloge eine häufig ausgeprägt antithetische Struktur. Dabei bildet die thetische Hälfte naturgemäß die Aussage über das Leiden, die antithetische Hälfte ist dann jeweils die "Überwindung" des Leidens oder einfach der Kontrast dazu» (*Hellenistische Gattungen*, 1356). La construction antithétique, exprimée ou sous-jacente, est formulée «nach dem Schema von Schein und Sein» (BERGER, op. cit., 1358). Le sage semble terrassé, mais il n'est pas écrasé.

et qui, grâce à elle, les surmonte¹⁷⁶. Le caractère hyperbolique de ce genre littéraire, où la réalité est comme accentuée à l'excès, provient de l'effet de concentration des images, où la parataxe l'emporte sur la syntaxe et où sont accumulés les adverbes intensifs et numériques, ainsi que les pluriels¹⁷⁷. Ce genre littéraire ne décrit pas de manière analytique, mais il se contente de suggérer, d'esquisser. Il entasse des notions, des réalités et des faits bruts, et par là frappe l'esprit du lecteur/auditeur. C'est un genre hyperbolique et impressionniste.

Examinons la *composition* de ces v. 23d–29. La *fréquence temporelle* des événements ici rassemblés est la clé qui permet d'en découvrir l'organisation. Deux éléments se détachent alors, les v. 23d–27, et les v. 28–29.

En effet, Paul évoque d'abord des événements ponctuels – isolés ou répétés – (v. 23d–27), puis des faits quotidiens et permanents (v. 28–29). Dans le premier élément sont rapportés des faits qui se produisent *souvent* (πολλάκις, v. 23g.26a.27b.d) ou bien un *certain nombre de fois* (πεντάκις, v. 24; τρίς, v. 25a.c; ἅπαξ, v. 25b). Dans le second élément, il s'agit de faits quotidiens (καθ' ἡμέραν, v. 28b) et pour ainsi dire continuels.

Trois observations confirment cette organisation du texte. En premier lieu, les verbes du premier élément sont à l'indicatif aoriste (v. 24–25c) ou au parfait historique (v. 25d), ceux du second à l'indicatif présent (v. 29). En second lieu, le mot κόπος effectue une inclusion sur le premier élément (v. 23d et v. 27a), ce qui confirme sa clôture au v. 27. Ce fait est d'autant plus remarquable que

176 «Ziel der Kataloge ist es jeweils, den betroffenen Menschen nicht als Opfer, sondern als Überwinder der Mühen und Nöte vor Augen zu stellen und ihn so zum Paradigma für die Bewältigung von Leiden zu machen» (BERGER, *Formgeschichte*, 228). Dans la plupart des catalogues, les causes de cette force d'âme sont soulignées, du moins insinuées. Il s'agit de la philosophie (cf. Sénèque, *Lettres*, 30,3) ou d'une force divine (cf. Sénèque, *Lettres*, 41,4–5), ou de la vertu du sage lui-même (cf. Sénèque, *La Constance du Sage*, 10,4; Épictète, *Entretiens*, 2,19,24; Plutarque, *Des contradictions des Stoïciens*, 1057D–E). Dans la littérature néotestamentaire et chrétienne, ces listes pointent vers Dieu, qui donne au disciple du Christ la force de surmonter les tribulations. «Ohne Zweifel ist gerade diese Art, von Werken zu reden, in besonderem Maße dazu geeignet, Gott als den sichtbar werden zu lassen, der dem Leidenden Kraft gibt» (op. cit., 226). En *Diogn.* 7,7–9, le catalogue se conclut sur cette déclaration : ταῦτα δύναμις ἐστὶ Θεοῦ. Voir aussi 2 Co 4,7.

177 Voir, dans notre texte, les adverbes περισσοτέρως (v. 23d.e), ὑπερβαλλόντως (v. 23f), πολλάκις (v. 23g.26a.27b.c), πεντάκις (v. 24), τρίς (v. 25a.c), ἅπαξ (v. 25b), καθ' ἡμέραν (v. 28b). Les pluriels sont aussi à noter : Ἰουδαίων (v. 24), ποταμῶν (v. 26b), ληστῶν (v. 26b), ἐθνῶν (v. 26c), ψευδαδελφοῖς (v. 26e), ἀγρυπνίας (v. 27b), νηστείας (v. 27c). Sur les caractéristiques stylistiques de ce genre littéraire, cf. BERGER, *Formgeschichte*, 228; ID., *Hellenistische Gattungen im NT*, 1356; ZMIJEWSKI, *Der Stil*, 319–322.

ce mot désigne le travail et la peine physiques – donc *extérieurs* –, toujours accomplis en vue de l'œuvre apostolique¹⁷⁸. En revanche, les v. 28–29 évoquent quelque chose d'*intérieur*, la *préoccupation* (ἐπίστασις) et la *sollicitude* (μέριμνα) de Paul. Enfin, le v. 28a formule une transition et exprime une césure (χωρίς τῶν παρεκτός, littéralement: “*en dehors des (choses) extérieures*”). À partir du v. 28, Paul clôt donc la liste des faits mentionnés jusqu'à présent et envisage autre chose.

La distinction *temporelle* entre des faits ponctuels (premier élément, v. 23d–27) et des faits continuels (second élément, v. 28–29) se double donc d'une distinction qui porte sur la *nature* des péristases réunies dans l'une puis l'autre de ces deux unités. La première envisage ce que Paul entreprend pour la mission (κόπος) et ce qu'il doit en conséquence endurer physiquement et matériellement. Il s'agit toujours de choses *extérieures*. La seconde traite de son obsession *intérieure*. Il est intéressant de noter l'insistance qui porte sur sa qualification temporelle (ἡ ἐπίστασις μοι ἡ καθ' ἡμέραν, “*ma préoccupation, celle (qui est) quotidienne*”, v. 28b). Seule cette dernière péristase peut donc être dite quotidienne. C'est une manière de souligner que les faits évoqués auparavant ne le sont pas¹⁷⁹.

178 Chez Paul, le substantif κόπος et le verbe κοπιᾶω évoquent le travail, ainsi que la peine et la fatigue *physiques* qui en découlent (cf. Rm 16,6.12(×2); 1 Co 3,8; 4,12; 15,10.58; 16,16; 2 Co 6,5; 10,15; 11,23.27; Ga 4,11; 6,17; Ph 2,16; 1 Th 1,3; 2,9; 3,5; 5,12). Ces mots sont toujours utilisés en lien avec l'activité *missionnaire*. Il peut s'agir du fait de travailler de ses mains (1 Co 4,12; 1 Th 2,9), de planter ou d'arroser au sens figuré (cf. 1 Co 3,8). En 1 Co 16,16, le verbe κοπιᾶω (*peiner*) complète le verbe συνεργέω (*travailler*). En 2 Co 6,5, κόπος apparaît dans une liste de difficultés *extérieures*, relatives à l'existence *apostolique*, où sont mentionnés en même temps les coups (πληγαί), les prisons (φυλακαί), les tumultes (ἀκαταστασίαι), les veilles (ἀγρυπνίαι) et les jeûnes (νηστείαι). Ici en 2 Co 11,27, le mot κόπος est complété par μόχθος (*souffrance*), qui le renforce. En Ga 6,17, κόπος est mis en relation avec quelque chose de très *corporel*. Κόπος peut aussi désigner le labeur de la charité (cf. 1 Th 1,3).

179 Dans le premier élément, certains faits sont indiqués sans que soit précisée leur fréquence. Mais il ne peut s'agir de faits quotidiens. En effet, les adverbes περισσotέρως (v. 23d.e) et υπερβαλλόντως (v. 23f) n'ont pas une signification temporelle, mais d'abord intensive. En outre, on doit supposer que les *prisons* (v. 23e), les *coups* (v. 23f), la *fatigue* (v. 27a), la *faim* et la *soif* (v. 27b), le *froid* et la *nudité* (v. 27c) n'ont pas été des faits quotidiens dans l'existence missionnaire de Paul. Même le travail (v. 23d.27a) a dû *souvent* (v. 26a) être interrompu par les voyages. Quant aux *dangers* variés du v. 26b–e, il s'agit de ceux des voyages (cf. v. 26a). Ils sont déterminés par l'adverbe πολλάκις (v. 26a), et ne sont donc pas quotidiens. Sur l'ensemble du catalogue, seule cette dernière περίστασις, la *préoccupation* (v. 28b) de l'Apôtre, peut être dite quotidienne.

Les péristases de ce catalogue sont donc organisées selon leur répétitivité, en allant dans le sens de leur plus grande fréquence. Or, dans la logique de ce genre littéraire, une *περίσταςις* est d'autant plus remarquable qu'elle est plus fréquente. Elle peut ne pas être plus difficile ou douloureuse en elle-même, mais elle est plus flagrante, plus criante si elle est quotidienne. La réitérabilité des épreuves confère au texte un dynamisme, qui atteint son apogée avec la mention des difficultés *quotidiennes* des v. 28–29. L'ensemble du catalogue est donc organisé en une *κλίμαξ*, productrice de l'*ιδέα* stylistique de *beauté* (*κάλλος*)¹⁸⁰. Cette organisation du catalogue nous invite ainsi à l'examiner plus spécialement sous l'angle temporel. Nous nous efforcerons donc de voir comment le temps est un facteur sous-jacent qui donne à ce catalogue sa force démonstrative.

Avant d'examiner de plus près les deux éléments de ces v. 23d–29, notons enfin que la présence des adversaires disparaît rapidement de l'horizon du texte. Celui-ci a la fonction de montrer pourquoi et comment Paul est serviteur du Christ *plus* qu'eux. Mais ils ne sont sous-jacents au texte que dans les v. 23d–e, par l'intermédiaire de l'adverbe comparatif *περισσότερως*¹⁸¹. Dès le v. 23f, la polémique est atténuée et Paul se contente d'expliquer comment il est serviteur du Christ. Il rapporte ce qu'il a fait et subi, et il décrit les conditions onéreuses de l'accomplissement de sa mission.

Examinons maintenant les deux éléments de cette unité.

180 Cf. *supra*, 353 n. 166.

181 L'adverbe *περισσότερως* chez Paul a très souvent un sens comparatif (cf. 2 Co 1,12; 2,4; 7,13,15; 12,15; Ga 1,14), mais aussi parfois un sens intensif (cf. Ph 1,14; 1 Th 2,17). En 2 Co 11, les v. 23d–e sont à interpréter à lumière de la déclaration qui précède immédiatement (*“Moi bien plus [qu'eux]”*, v. 23c). Les deux occurrences de *περισσότερως* doivent donc être ici comprises au sens comparatif, i.e.: *“bien davantage (qu'eux)”*. L'explication de BAUMERT n'est guère convaincante («Es wäre schwülstig: „in Mühen erwies ich mich mehr als sie als besserer Diener Gottes”. Paulus vergleicht aber nicht seine Mühen mit ihren Mühen etc., sondern betont positiv, dass er besonders in Mühen sich als Diener Gottes erwiesen habe», BAUMERT, 197 n. 111). Étant donné que les adversaires ont profité des *travaux tout faits d'autrui* (cf. 10,16b), et qu'ils s'en sont même glorifiés (cf. 10,15a), il est plus que probable qu'ils y ont apporté, ou tenté d'y apporter, une contribution personnelle. Paul reconnaît que les adversaires appartiennent au Christ (cf. 10,7d) et sont serviteurs du Christ (cf. v. 23a). En toute logique, Paul doit leur reconnaître aussi l'accomplissement d'une part de travail apostolique (*κόπος*). La comparaison que Paul fait de lui-même avec les opposants, comparaison déjà esquissée en 11,5, puis formellement annoncée par la déclaration programmatique du v. 18, n'a donc rien de *pompeux* (*schwülstig*). Elle est sous-jacente à l'adverbe *περισσότερως* et se retrouvera en 12,11d. Notons par ailleurs que l'adverbe *ὑπερβαλλόντως*, à cause du préfixe *ὑπερ*, est aussi une sorte de comparatif.

6.2.2.2.1 Les faits ponctuels (v. 23d–27)

Le premier élément (v. 23d–27) met en perspective des faits ponctuels. Il se compose de quatre sous-éléments qui ont chacun leur rythme particulier, qui provient de leur forme littéraire (v. 23d–g ; v. 24–25 ; v. 26 ; v. 27)¹⁸². Notons que les contenus respectifs de ces quatre sous-éléments se recoupent en large partie. Les coups reçus (v. 23f) sont repris dans les courtes phrases des v. 24–25b. Les naufrages (v. 25c–d) trouvent un écho dans les “*dangers sur la mer*” (v. 26d). Enfin, les travaux (κόποι, v. 23d) sont à nouveau évoqués au v. 27 avec la mention de la fatigue (μόχθος) et des privations qui les accompagnent. Le premier sous-élément (v. 23d–g) peut toutefois être considéré comme une introduction qui esquisse un paysage d’ensemble. Le second (v. 24–25) se concentre sur les périls de mort. Le troisième traite des dangers des voyages (v. 26), le quatrième (v. 27) des privations et des souffrances qui accompagnent les travaux apostoliques. Observons chacun de ces quatre sous-éléments.

6.2.2.2.1.1 Un tableau d’ensemble (v. 23d–g)

La construction du v. 23d–g fait apparaître une κλίμαξ, productrice de l’ἰδέα de *beauté* (κάλλος)¹⁸³, dont la *dangerosité* est le critère. Il commence avec les κόποι et culmine avec les θάνατοι¹⁸⁴. Par ses *travaux*, Paul fait d’abord allusion au labeur accompli sur le champ corinthien, et dont les adversaires ont si facilement tiré gloire (cf. 10,15a). Mais ces κόποι incluent aussi l’œuvre réa-

182 La présentation structurée du texte (cf. *infra*, 604–607) rend visible la forme anaphorique de chaque sous-élément. En dehors des v. 24–25, qui constituent un sous-élément qu’on peut dire *numérique*, c’est-à-dire avec des chiffres et des verbes en ‘je’, les autres sous-éléments sont caractérisés par la reprise d’une même construction nominale ou prépositionnelle, sans verbe, d’abord avec ἐν (v. 23d–g), puis avec κινδύνους (v. 26b–e), puis à nouveau avec ἐν (v. 27b–c). Par deux fois, on remarque une irrégularité rythmique, au début des troisième et quatrième sous-éléments (v. 26a et v. 27a). Ces v. 26a et 27a fonctionnent comme des titres ou des chefs de rubrique, et indiquent la thématique du sous-élément qu’ils introduisent. Aux v. 26–27, le regroupement des syntagmes par groupes de deux ou de trois sera justifié plus loin.

183 Cf. *supra*, 353 n. 166.

184 Cf. EBNER, *Leidenslisten*, 133–134 ; GRÄSSER, II, 165. Il convient toutefois de préciser qu’ici et dans l’ensemble de l’exposé le mot κλίμαξ est utilisé au sens large. Plus que d’une gradation ascendante *continue*, où les syntagmes renchérissent les uns sur les autres jusqu’à atteindre un sommet (ce que suggère l’image de l’échelle), il s’agit surtout de souligner la présence, en finale, d’un sommet ou d’un pic. Plutôt que de κλίμαξ (*échelle*), il faudrait alors parler d’ἄχρον (*pic*), qui clôt une série de syntagmes en les dépassant tous – mais, à ma connaissance, ce concept, avec la nuance qu’il sous-entend, n’existe pas dans les catégories de la rhétorique antique.

lisée dans la fondation et le développement d'autres communautés, en Macédoine (cf. v. 9b) et ailleurs, œuvre bien connue des destinataires. Ils visent sans doute aussi le travail manuel qui permet à l'apôtre d'assurer sa subsistance. Les emprisonnements¹⁸⁵, les coups reçus (explicités dans les trois premières phrases du sous-élément suivant, aux v. 24–25b) et les situations périlleuses où Paul a frôlé la mort¹⁸⁶, dessinent les circonstances rudes et ingrates de sa mission. Les transitions rapides d'une situation à l'autre et la relative brièveté des κῶλα produisent l'ἰδέα stylistique de *vivacité* (γοργότης)¹⁸⁷. Le tableau esquissé ici résume ce que Paul a fait (κόποι), mais il présente aussi une partie de ce qu'il a dû subir. La mention des périls mortels, précisément au terme de la κλίμαξ, fait ressortir de manière frappante la précarité et la vulnérabilité de sa situation de serviteur du Christ. Par ailleurs, les adverbess περισσοτέρως, ὑπερβαλλόντως et πολλάκις marquent la répétition de ces événements et suggèrent une multiplicité des *terrains* de mission de Paul. Cette multiplicité de lieux dessine un *espace*, qui lui-même suppose une *durée*, c'est-à-dire la *durée* nécessaire pour parcourir cet *espace*. Les péristases du *serviteur du Christ* suggèrent donc la *longue* fidélité de Paul à sa mission. Ce que les opposants ont accompli est aussi indirectement questionné. Peuvent-ils faire réellement preuve, comme *serviteurs du Christ* (v. 23a), des mêmes *états de service* que Paul, dans l'*espace* et le *temps*?¹⁸⁸

185 On ne connaît pas avec précision les différentes incarcérations déjà endurées par Paul, au moment où il écrit 2 Co 10–13. Clément de Rome, dans son épître aux Corinthiens (5,6), en dénombre sept sur l'ensemble de la vie de Paul (cf. QUINN, *Seven Times he Wore Chains*, 574–576).

186 On rencontre ailleurs des allusions plus précises à certains dangers de mort affrontés par Paul (cf. 1 Co 4,9; 15,32; 2 Co 1,8–10). Pour BAUMERT (198), il ne s'agit pas de dangers de mort, mais de morts au sens métaphorique, « nicht Todes-gefahren, in denen er vor dem Tod bewahrt wird oder wurde, sondern Situationen, in denen er (im übertragenen Sinn) einen Tod stirbt, (...) und er gerade in diesem Sterben sich als Diener dessen, der am Kreuz gestorben ist, erweist ». Toutefois, l'évocation de *morts* est ici *précédée* et *suivie* de la mention de coups (v. 23e–f et v. 24–25b), ce qui suggère de comprendre le pluriel θάνατοι, non au sens métaphorique, mais d'abord au sens de dangers mortels, atteignant ou visant la vie du corps. Ce n'est que secondairement – le texte ne le dit pas, mais ne l'exclut pas – qu'une expérience de danger de mort *physique* peut amener à affronter l'expérience d'une mort *métaphorique* (cf. 2 Co 4,10). En réalité, on peut dire qu'en dehors d'expériences psychologiques ou mystiques très particulières, celle-ci (mort *métaphorique*) est le plus souvent effet de celle-là (expérience de danger de mort *physique*).

187 Sur l'ἰδέα stylistique de *vivacité* (γοργότης), cf. *supra*, 342 n. 136.

188 L'ἰδέα stylistique de *beauté* (κάλλος) est discrètement présente dans ce sous-élément par

6.2.2.2.1.2 Les périls mortels (v. 24–25)

Le second sous-élément (v. 24–25) s'inscrit dans la continuité du premier. Il illustre les dangers de mort du v. 23g. Cette thématique en fait l'unité. Dans l'organisation du texte, on aperçoit ici aussi une κλίμαξ – productrice de *beauté* (κάλλος)¹⁸⁹ –, dont la *durée* est le critère. Cette κλίμαξ culmine avec l'évocation d'un péril mortel qui a duré *un jour et une nuit* (νυχθήμερον, v. 25d)¹⁹⁰. On remarque également la présence de l'ἰδέα stylistique de *vivacité* (γοργότης), produite par les transitions rapides d'un péril à l'autre et par la relative brièveté des κῶλα, du moins aux v. 25a–c¹⁹¹. En dehors des trois phrases des v. 25a–c, on remarque deux irrégularités rythmiques, aux v. 24 et 25d, où apparaissent des phrases plus élaborées que celles des v. 25a–c. L'irrégularité du v. 25d a la fonction de marquer le sommet de la κλίμαξ. Celle du v. 24 requiert un examen plus attentif.

Ce v. 24 est caractérisé par la position emphatique du syntagme ὑπὸ Ἰουδαίων. Cette formulation fait un écart par rapport aux v. 25a et 25b, car les agents de la bastonnade (v. 25a) et de la lapidation (v. 25b) sont passés sous silence¹⁹². La mention des Juifs est même ici redondante, car les “*quarante coups moins un*” ne peuvent avoir été donnés que dans le cadre synagogal¹⁹³. Le syntagme ὑπὸ Ἰουδαίων est une allusion polémique aux trois titres du v. 22, en particulier à

la *parisose* des finales en -ως des adverbes (v. 23d.e.f) et par les datifs pluriels -οις/-αις des quatre κῶλα (sur la *parisose*, cf. *supra*, 286 n. 166).

189 Cf. *supra*, 353 n. 166.

190 « Die Notiz von dem eintägigen Schweben zwischen Leben und Tod ist als Kulmination der Gefahren ans Ende gesetzt » (EBNER, *Leidenslisten*, 137).

191 Sur l'ἰδέα stylistique de *vivacité* (γοργότης), cf. *supra*, 342 n. 136.

192 Cf. EBNER, *Leidenslisten*, 138, à la suite de WINDISCH, 356.

193 La peine dont il s'agit ici est celle évoquée en Dt 25,2–3 : “*On donnera (au coupable) quarante coups, pas plus, de peur qu'en lui en donnant davantage on ne provoque une blessure grave, et que ton frère ne soit avili à tes yeux*”. L'observance de cette prescription s'est fixée dans le fait d'administrer au coupable *exactement* 39 coups de fouet. La *Mishnah*, dont la rédaction finale date du début du 3^{ème} siècle, reflète de manière probablement exacte la pratique pénale des 39 coups à l'époque de Paul (cf. traité *Makkoth* 3 ; sur cette question, voir GALLAS, *Fünffmal*, 178–180). Cette peine sanctionnait essentiellement les manquements aux commandements de la Torah, à moins qu'une autre peine ne soit prévue (cf. GALLAS, op. cit., 182–183). Elle était administrée aussi bien en Palestine que dans la diaspora. Elle pouvait, dans certains cas, provoquer la mort (cf. *Mak.* 3,14 ; GALLAS, op. cit., 189). Pour Paul, les causes de ces punitions corporelles se laissent aisément deviner, même si Paul ne s'explique pas lui-même sur ce point. Son inculpation résultait probablement de sa liberté vis-à-vis de la *halakha* (הלכה), en particulier de sa prédication d'un évangile, affranchie de la loi. « Auf alle Fälle wird die gesetzesfreie paulinische Evangeliumsverkündigung der Anlaß für die Züchtigungen gewesen sein » (WOLFF, 233). Voir aussi en ce sens

celui du v. 22a (*Hébreu*). Il met en question discrètement le “service du Christ” accompli par les adversaires, Hébreux eux aussi, mais qui n’ont sans doute pas poussé le zèle pour le Christ jusqu’à prendre le risque de subir, de la part de leurs congénères, un aussi redoutable supplice¹⁹⁴. La position emphatique de l’agent (ὕπὸ Ἰουδαίων) attire l’attention sur cette improbable éventualité¹⁹⁵. Ces flagellations auraient sans doute achevé de décourager quiconque. Elles montrent que la situation de Paul, serviteur du Christ, est éminemment fragile et vulnérable. Mais elles révèlent aussi sa ténacité et elles sont la preuve de l’inébranlable conviction dont il était animé vis-à-vis des choix théologiques qui lui inspiraient de s’écarter des prescriptions de la législation mosaïque, et donc de s’exposer à ces coups¹⁹⁶.

THRALL, II, 737–738; GRÄSSER, II, 167; EBNER, *Leidenslisten*, 135. D’autres commentateurs, qui vont dans le même sens, sont toutefois plus restrictifs et estiment qu’elles lui ont été infligées en vertu de transgressions personnelles, en particulier celles des règles alimentaires de la cacherout. « Als der wahrscheinlichste Grund für die Verurteilung des Paulus ist das in *mMak* 3,2 erwähnte Essen unreiner Speisen anzunehmen » (GALLAS, op. cit., 183–184, ici 184; cf. Rm 14,14; 1 Co 8,8). Les passages correspondants du traité *Makkoth* sont cités et commentés dans *Bill.*, III, 527–530.

194 BAUMERT, qui rapproche ce v. 24 de 2 Co 2,17, résume ainsi la question provocante que Paul, implicitement, pose ici au sujet des adversaires : « Ob sie selbst je in eine so scharfe Auseinandersetzung mit ihren Stammesgenossen geraten sind ? » (199).

195 « Die Gegner brüsten sich mit dem Ehrentitel *Hebräer*. Paulus kann auf Grund seiner Geburt und seiner Sprachkenntnisse mithalten. Was er aber darüber hinaus aufzuweisen hat, sind die Spuren, die dieser Ehrentitel an seinem Körper hinterlassen hat. Von dieser Kehrseite des Ehrentitels spricht Paulus in 11,24. Als Verkündiger des Evangeliums hat er die Konsequenzen des *Hebräerseins* auf sich genommen und sich der synagogalen Strafe unterzogen. Das ist der entscheidende Punkt, in dem er als *Diakon Christi* seine Gegner übertrifft » (EBNER, *Leidenslisten*, 138). GALLAS rappelle que la peine des 39 coups n’était infligée qu’après avoir vérifié que le coupable était en mesure de les supporter, « was dem traditionellen Bild vom schwachen Körper des Paulus zu widersprechen scheint » (GALLAS, *Fünfmal*, 188).

196 Au début du christianisme (lequel n’est pas regardé, au milieu du 1^{er} siècle, autant par Paul que par ses corréligionnaires juifs, autrement que comme une variation du judaïsme), on pouvait être en même temps judéo-chrétien et ne pas s’exposer à ces peines. C’est la liberté de Paul par rapport à la loi mosaïque qui l’en a rendu passible. Il n’est pas dans la perspective de ce catalogue, ni dans celle des quatre chapitres de 2 Co 10–13, de justifier cette liberté. En 2 Co 10–13, Paul est essentiellement occupé à défendre sa légitimité d’apôtre contre les attaques qui la ruinent. C’est ailleurs, dans l’épître aux Galates, que sa position sur la Loi fait l’objet d’une argumentation théologique. Cette discussion n’est pas ici directement abordée, mais elle est sous-jacente. Paul présente en effet les cinq flagellations comme un fait étroitement lié à sa *qualité* de serviteur du Christ.

Les trois bastonnades mentionnées au v. 25a furent administrées par l'autorité romaine – sans doute à cause des troubles à l'ordre public occasionnés ça et là par l'annonce de l'évangile¹⁹⁷. La lapidation du v. 25b ne saurait avoir été exécutée dans le cadre de la loi juive, où il s'agissait d'une peine capitale. Paul évoque probablement le lynchage résultant d'un mouvement de foule, dont le récit d'Ac 14,19–20 pourrait avoir conservé le souvenir¹⁹⁸. Les v. 25c–d, enfin, rapportent les dangers mortels survenus lors des pérégrinations maritimes¹⁹⁹. Relevons aux v. 25b et 25c la *pariase* de fin de $\kappa\omega\lambda\alpha$ (avec la terminaison $-\sigma\theta\eta\nu$), aux v. 25a et 25c l'anaphore du mot $\tau\rho\acute{\iota}\varsigma$, et le retour sensible de $\kappa\omega\lambda\alpha$ de même longueur, à peu de chose près, sur les v. 25a–c. Ces traits stylistiques produisent l'idée de *beauté* ($\kappa\acute{\alpha}\lambda\lambda\omicron\varsigma$)²⁰⁰. Aux trois naufrages (v. 25c) est ajoutée une errance de 24 heures sur les flots (v. 25d), entre la vie et la mort, sans doute lors de l'un de ces trois naufrages²⁰¹.

Ses lecteurs avaient donc connaissance des motifs qu'il a eus de s'y exposer. La liberté de Paul vis-à-vis de la loi mosaïque était pour l'essentiel comprise par eux. Les 39 coups reçus cinq fois ne sont pas un *problème*. Ils sont une *preuve* de sa qualité de *serviteur du Christ*.

197 Ces châtiments étaient normalement exécutés par les licteurs, armés d'un faisceau de verges, ou bien – surtout dans les provinces – par des soldats (cf. BECKER, *Paulus*, 183). Le livre des Actes raconte comment, à Philippes, Paul et Silas ont été roués de coups sur l'ordre des magistrats romains, puis jetés en prison (cf. Ac 16,19–23). N'excluons pas que l'une ou plusieurs des épreuves de ce catalogue, notamment les naufrages, aient été endurées collectivement par l'équipe de Paul. Celui-ci en fait le récit en 'je', mais ce qui n'est pas dit n'est pas nié. Sur le problème que pose ce texte pour la citoyenneté romaine de Paul dont fait état le livre des Actes, voir discussion chez EBNER (*Leidenslisten*, 136–137) et THRALL (II, 739–742). La loi *Porcia* (2^{ème} siècle a.C.), qui interdisait d'infliger ce supplice aux citoyens romains, souffrait en réalité, semble-t-il, de fréquentes exceptions.

198 Cf. EBNER, *Leidenslisten*, 135; THRALL, II, 738.

199 D'après CARAGOUNIS, le parfait $\pi\epsilon\pi\omicron\iota\eta\kappa\alpha$ (v. 25d) est équivalent à un aoriste. «From P times on [P = Post-Classical (300 B.C.–A.D. 600)], the A feeling [A = Classical (500–300 B.C.)] for the difference between the aorist and the perfect was lost, as a result of which these two tenses often came to be exchanged for one another» (CARAGOUNIS, *The Development of Greek and the New Testament*, 110). L'auteur illustre ce phénomène par plusieurs passages du Nouveau Testament, dont 2 Co 11,25d.

200 Cf. *supra*, 268 n. 6 et 286 n. 11.

201 La navigation dans l'antiquité était une entreprise risquée. Pour des récits antiques de naufrages et de disparitions en mer, voir SINTES, *Sur la mer violette. Naviguer dans l'Antiquité*, 175–207; voir aussi CASSON, *Travel in the Ancient World*, 149–162; HÖCKMANN, *Antike Seefahrt*, 90–95; REYNIER, *Saint Paul sur les routes du monde romain*, 69–86, en particulier 82–86. Flavius Josèphe fait le récit d'une semblable infortune (cf. *Vie*, 3). Voir aussi l'enquête récente de BÖRSTINGHAUS, *Sturmfahrt und Schiffbruch*, 17–68, menée dans le cadre d'une étude d'Ac 27–28.

Le plus étonnant dans l'évocation de cette existence continuellement dange-reuse – on ne le soulignera sans doute jamais assez –, c'est que Paul soit encore là pour la raconter à ses lecteurs. La κλῖμαξ de l'élément conduit à cette interminable dérive sur la mer, dont il n'aurait normalement pas dû sortir vivant. Si le texte montre l'extrême précarité des conditions dans lesquelles Paul accomplit sa mission de serviteur du Christ, il souligne aussi l'intrépidité et le courage du Tarsiote²⁰².

-
- 202 L'enquête historique de GLANCY (*Boasting of Beatings*, 99–135) est ici à relever. Elle s'attache à montrer que l'ἔξις (*habitus*) de la mentalité antique distinguait soigneusement les marques de coups reçus sur le dos (*tergum*), serviles et honteuses, de celles reçues sur la poitrine (*pectus*), au contraire glorieuses. Ces dernières sont révélatrices de courage au combat, alors que les premières sont signe de lâcheté (Salluste, *Jugurtha*, 85,29–30; Tite-Live, 2,23,6–7; Plutarque, *Sur la fortune d'Alexandre*, 331D). C'est dans le sens des coups reçus sur le dos que les Corinthiens – affirme GLANCY – auraient lu les traces des coups sur le corps de Paul. « The Corinthians, habituated to a first-century corporal idiom, *could not read* a straightforward tale of *manly valor* in Paul's storytelling body » (op. cit., 135, je souligne). L'auteur prend position contre FITZGERALD, HODGSON et EBNER qui, à juste titre pourtant, ont interprété, dans la perspective des récits des épreuves d'Héraclès et d'Alexandre, les coups reçus par Paul comme des marques de son courage. Les chrétiens de Corinthe, malgré leur conditionnement culturel, n'étaient-ils pas cependant en mesure de reconnaître courage et vaillance à Paul, frappé de coups sur le dos? L'instrument de mesure dont se sert GLANCY pour apprécier l'impact de l'argumentation paulinienne auprès des destinataires est inapproprié, quelque érudite que soit son étude. En réalité, l'humiliation ou le déshonneur qu'infligent des coups reçus sur le dos sont des notions relatives. La flagellation est déshonorante et honteuse aux yeux de celui qui l'ordonne ou l'inflige, mais elle n'est pas forcément telle dans l'estimation de celui qui la reçoit, ni de tous ceux, indistinctement, qui en sont témoins. Il y a plusieurs systèmes de référence possibles pour apprécier le déshonneur – voire l'honneur – que constitue pour une personne le fait d'être frappée de coups sur le dos. La question ne doit pas être éclairée avec les seules données culturelles et sociologiques du monde gréco-romain contemporain, mais avec le système de référence du christianisme (cf. Ac 5,41). Aux yeux des chrétiens, l'honneur de Jésus n'est pas atteint par les humiliations de la passion et de la croix (cf. Ph 2,8; 1 Co 11,18), mais il n'en est que plus grand, car ces humiliations montrent sa fidélité à sa mission (cf. Ph 2,9–11). Il en est de même pour Paul, qui mentionne les traces de coups reçus sur le dos comme un argument *en faveur* de sa fidélité à l'évangile (cf. 2 Co 11,4-7), et donc *en faveur* de sa qualité de *serviteur du Christ*. On note aussi que l'énumération mélange les coups reçus des hommes (v. 24–25b) et les coups reçus de la nature (v. 25c–d). Les uns comme les autres convergent ensemble à démontrer sa qualité de *serviteur du Christ*. Paul ne se situe donc pas dans la perspective de l'ἔξις gréco-romaine qui, sur les coups reçus, distinguait *tergum* et *pectus*. En Ga 6,17, Paul semble invoquer ses cicatrices sur le dos, non pour se rendre méprisable, mais pour qu'on le laisse en paix (avec une allusion à la flagellation de Jésus): « *Que personne ne me cause de tourments; car (γάρ) moi, je*

6.2.2.2.1.3 Les dangers dans les voyages (v. 26)

Ce troisième sous-élément est composé d'un titre (v. 26a), puis d'une énumération de huit dangers (v. 26b–e). Le titre indique le cadre – les *fréquents voyages* –, dans lequel Paul a affronté ces dangers²⁰³. Ce sous-élément s'inscrit dans la continuité du précédent, car les naufrages du v. 25c–d évoquaient déjà les périples de Paul. Examinons son organisation littéraire, puis son contenu et sa portée argumentative.

Quelle que soit la manière de regrouper les κῶλα (du fait de leur brièveté, il s'agit d'ailleurs plutôt de λόμματα), il faut reconnaître, ici encore, la présence d'une κλῖμαξ²⁰⁴. L'ἰδέα stylistique de *vivacité* (γοργότης), du fait des transitions

porte en mon corps les marques (στίγματα) de Jésus". La relativité du système de référence est d'ailleurs soulignée par Paul en 1Co 1,18. Le langage de la croix est *folie* pour les uns, *puissance* de Dieu pour les autres. Notons enfin qu'au 1^{er} siècle p.C., Épictète et Sénèque ont loué la constance du sage, qui sait endurer mépris, torture et captivité (cf. *supra*, 356 n. 174). L'ἔξις de la mentalité gréco-romaine n'est donc pas univoque. C'est au contraire une réalité ambivalente et contextuelle. Elle est encore illustrée par le roman des *Aventures de Chéréas et de Callirhoé* (de Chariton d'Aphrodise, fin 1^{er}–début 2^{ème} siècle p.C.), qui raconte comment des amoureux ne goûtent un bonheur tranquille qu'au terme de nombreuses épreuves (tempêtes, naufrages, attaques de pirates et de bandits, coups et mauvais traitements). Par là est encore soulignée la signification relative et contextuelle des coups reçus. Dans ce roman, ils sont à mettre à l'honneur de l'*amour* des jeunes gens et montrent la *force* de cet amour. On peut signaler, chez les Spartiates, l'*épreuve du fouet* (διαμαστίγωσις) que devait subir l'élite des jeunes gens pour prouver leur virilité (cf. les témoignages de Cicéron, Lucien et Philostrate, indiqués pourtant par GLANCY, op. cit., 116–118).

203 Parce qu'on voyageait rarement seul dans l'Antiquité, il faut sous-entendre ici que plusieurs des compagnons de Paul ont probablement fait, avec lui, l'expérience de ces dangers. Au cours des trois voyages missionnaires de Paul racontés dans les Actes (cf. Ac 13,1–14,28; 15,36–21,2; 27,1–28,16), dont les quatre passages en '*nous*' font partie (cf. Ac 16,10–17; 20,5–15; 21,1–18; 27,1–28,16), Paul n'apparaît jamais seul mais est toujours accompagné d'un ou plusieurs collaborateurs ou compagnons.

204 Le texte peut s'organiser en groupant les huit dangers en quatre groupes de deux, mais la dernière paire (la mer et les faux frères) n'est pas homogène (cf. CARAGOUNIS, *The Development of Greek and the New Testament*, 448, qui, à la suite de WEISS, *Beiträge*, 24, appelle cet élément "*der einzige unreine Gegensatz*"). THRALL suggère de regrouper le texte en quatre στίχοι, d'abord deux στίχοι de deux dangers chacun (les dangers des fleuves et ceux des brigands, communs à tout voyageur; puis ceux des juifs et ceux des païens, en relation avec la mission de Paul et déjà insinués dans les coups reçus, cf. v. 24–25a), puis un στίχος de trois dangers (désignés par des lieux: la ville, le désert et la mer), puis, en finale, un danger isolé, celui des faux frères (cf. THRALL, II, 742–743). C'est cette dernière lecture que je retiens (cf. *infra*, 604–605). Elle met en effet mieux en valeur le caractère

rapides d'une image à une autre et de la brièveté des κῶλα, est frappante²⁰⁵. Le texte culmine avec la mention d'un danger plus pernicieux que tous les autres, car il vient précisément de là où on l'attend le moins : la fraternité ! Le danger est en effet une menace qui échappe à la maîtrise et aux prévisions humaines. Les torrents et les fleuves en cru, ou une tempête surgissant sur une mer calme, constituent des dangers malgré tout prévisibles et naturels²⁰⁶. Mais que dire de la trahison ou de la nuisance venant de son propre frère²⁰⁷ ?

Remarquons par ailleurs que les réalités rassemblées ici se distinguent mal entre elles. Paul mélange des personnes et des lieux, sans toutefois différencier vraiment les dangers les uns des autres. Il est clair en effet que, par exemple, les étendues désertiques et sauvages (ἐρημία) étaient des lieux de prédilection pour les bandits (λησταί), tandis que c'est surtout dans les villes (ἐν πόλει) que Paul a dû être mis en danger par des juifs, des païens et/ou des faux frères. Le texte contient donc une forme de répétition, dont le sens est clair. En ramassant en quelques mots tant la *totalité* de l'espace (villes, déserts, mer et fleuves) que la *totalité* du genre humain qui l'habite (juifs, païens, et ceux qui sont en marge de la société, les bandits), Paul suggère l'*universalité* des dangers qu'il

étrange et frappant de ce dernier danger, et donc, comme on va le dire, la gradation de la κλίμαξ, productrice de l'idée stylistique de *beauté* (κάλλος) (cf. *supra*, 353 n. 166). Ajoutons que la *beauté* est aussi produite par les *anaphores* du mot κινδύνους au début de chaque κῶλον (même si ces κῶλα sont ici regroupés par deux ou trois), par leur longueur presque égale, à peu de choses près, et, plus discrètement, par quelques *parioses* de fin de κῶλα, avec plusieurs finales en -ων (cf. *supra*, 268 n. 6 et 286 n. 11).

205 Sur l'idée stylistique de *vivacité* (γοργότης), cf. *supra*, 342 n. 136.

206 Les ponts étaient rares à l'époque de Paul, cf. WOLFF, 235; MURPHY-O'CONNOR, *Histoire de Paul de Tarse*, 61–62; ANDRÉ-BASLEZ, *Voyager dans l'Antiquité*, 382–388. Quant aux tempêtes surgissant brusquement, tout navigateur chevronné de la Méditerranée savait à quoi s'en tenir et connaissait donc les risques encourus sur mer.

207 Les dangers venant des faux frères sont pour Paul d'autant plus terribles et pervers que la fraternité est le lien des *sanctifiés* dans la création nouvelle (cf. 1Co 8,6), et doit surpasser tous les autres liens humains (cf. Rm 14,15; 1Co 8,11–13; Phm 16 etc.). Là réside la clé de la κλίμαξ du v. 26, et non, comme l'affirme EBNER (cf. *Leidenslisten*, 140–141), dans l'association des faux frères avec la mer, laquelle serait un écho délibéré des périls mortels des v. 25c–d. LIETZMANN commente avec plus de justesse : les faux frères sont « das Schlimmste, gefährlicher als das Meer » (151). Notons l'irrégularité rythmique du syntagme κινδύνους ἐν ψευδαδέλφοις, qui avec le syntagme κινδύνους ἐν ἐρημία est le plus long de tout l'élément (cf. ZMIJEWSKI, *Der Stil*, 255). Cet aspect lexical renforce la κλίμαξ. La mention des *faux frères* montre, loin de toute idéalisation, que, dès les origines, le christianisme fut traversé par des conflits. « Sie werfen einen tiefen Schatten auf die christlichen Gemeinden (cf. Ga 2,4) » (GRÄSSER, II, 169).

a affrontés, et donc l'universalité de l'hostilité menaçant sa mission de serviteur du Christ. La κλίμαξ accentue cette universalité en soulignant que même les frères – les faux bien sûr – ont pu constituer pour lui un danger. Le lecteur pourrait croire que Paul fût donc, toujours et partout, en danger. À cela l'y incitent la forme littéraire cumulative du catalogue ainsi que la κλίμαξ du sous-élément, par lesquels l'insécurité est accentuée comme à l'excès. Mais c'est un effet d'optique du texte, car, dans l'espace et parmi les humains, il a dû rester encore pour Paul des lieux de sécurité, et d'abord la *compagnie des frères*, du moins de ceux qui le sont vraiment. Ce n'est pas un Paul délirant sur la thématique de la persécution que trahit ce sous-élément. Il met essentiellement en lumière l'extrême *précarité* de sa situation missionnaire. Paul, voyageur du Christ, demeure un serviteur *toujours vulnérable* et sans cesse *exposé*²⁰⁸.

Mais Paul apparaît aussi comme un serviteur, sinon entièrement indemne, du moins toujours bien vivant et vaillant, et dont l'intrépidité, malgré les dangers et leurs atteintes, n'a pas été entamée.

6.2.2.2.1.4 Le travail et la fatigue (v. 27)

Le v. 27 clôt le premier élément de ce catalogue. Nous y retrouvons le mot κόπος, qui, plus haut, l'ouvrait (cf. v. 23d). Figurant en tête, il donne ici la clé qui permet de comprendre l'énumération qui suit. Après avoir évoqué les périls et les dangers, les coups et les blessures que lui a valu le *service du Christ*, Paul en vient maintenant à esquisser plus concrètement les conditions d'exercice de ce service. Il a dit plus haut ce que, comme *serviteur du Christ*, il a dû *endurer*. Il souligne maintenant *comment* il a servi. La brièveté des κῶλα et les transitions rapides d'une épreuve à l'autre produisent ici encore l'*idée* stylistique de *vivacité* (γοργότης)²⁰⁹. Ce sous-élément est composé d'un titre (v. 27a), puis de deux strophes (v. 27b et v. 27c)²¹⁰. Le titre expose la thématique

208 N'excluons pas ici une pointe polémique vis-à-vis des adversaires à l'œuvre à Corinthe (cf. v. 4a), dont l'itinéraire et les périples sont certainement bien connus des lecteurs. Ont-ils osé, pour le service du Christ, s'exposer en chemin et sur mer à autant de dangers et de périls, eux qui se glorifient des travaux tout faits des autres (cf. 10,15–16) ?

209 Sur l'*idée* stylistique de *vivacité* (γοργότης), cf. *supra*, 342 n. 136.

210 La préposition ἐν, répétée quatre fois, isole en effet le syntagme initial κόπω καὶ μόχθῳ, qui fonctionne comme le titre de l'élément. Les syntagmes qui suivent décrivent les modalités concrètes dans lesquelles Paul fut, "*au travail et dans la peine*", serviteur du Christ. « The force of the ἐν (...) is probably to designate accompanying circumstances » (THRALL, II, 746 n. 638, qui renvoie à BDR, §198, sur le *dativus sociativus*, ou *dativus modi*). Les deux occurrences de l'adverbe πολλάκις donnent un rythme à la liste libellée avec les quatre ἐν, et suggèrent de regrouper l'énumération en deux strophes de deux κῶλα (ou κόμματα)

et les strophes en déclinent quelques circonstances concrètes. Examinons le détail du texte puis sa portée argumentative.

Les deux mots du titre, κόπος et μόθος, constituent, employés ensemble, le *terminus technicus* du travail de l'évangélisation dans la stratégie paulinienne. Ils incluent donc également le travail que les missionnaires accomplissent en même temps pour assurer leur propre subsistance²¹¹.

La première strophe évoque les veilles, la faim et la soif (v. 27b)²¹². La seconde énumère les jeûnes, le froid et la nudité (v. 27c)²¹³. La mention de la *soif* (δίψος) dans la première strophe, et celle du *froid* (ψύχος) dans la seconde, suggèrent une allusion aux saisons. La première strophe évoque l'été, où l'approvisionnement en eau était problématique, en particulier pour ceux qui voyageaient. Les nuits d'été plus courtes sont par ailleurs propices aux veilles. La seconde strophe, quant à elle, pointe manifestement vers l'hiver, d'autant qu'en

chacune (ἐν ἀγρυπνίαις πολλάκις, ἐν λιμῷ καὶ δίψει, puis ἐν νηστείαις πολλάκις, ἐν ψύχει καὶ γυμνότητι). On notera aussi l'anaphore du mot ἐν, l'épiphore produite par les deux occurrences de πολλάκις et la longueur presque égale, à peu de choses près, des deux στίχοι (v. 27b et 27c). Ces traits stylistiques produisent l'idée stylistique de *beauté* (κάλλος) (cf. *supra*, 268 n. 6 et n. 7; 286 n. 11).

211 Le rapprochement avec 1 Th 2,9 est instructif: Μνημονεύετε γάρ, ἀδελφοί, τὸν κόπον ἡμῶν καὶ τὸν μόθον· νυκτὸς καὶ ἡμέρας ἐργαζόμενοι πρὸς τὸ μὴ ἐπιβαρῆσαι τινα ὑμῶν ἐκηρύξαμεν εἰς ὑμᾶς τὸ εὐαγγέλιον τοῦ θεοῦ (1 Th 2,9). L'explicitation du binôme κόπος/μόθος met l'accent d'abord sur l'évangélisation (ἐκηρύξαμεν est en effet le verbe de la proposition indépendante), puis, secondairement, sur le labeur du gagne-pain (ἐργαζόμενοι est un participe qui dépend de ἐκηρύξαμεν). Les deux mot κόπος et μόθος sont de sens voisins. Le premier est de connotation plus active (*travail, labeur*, cf. *supra*, 358 n. 178), le second plus passive (*fatigue, peine*) (cf. THRALL, II, 745). Les deux mots vont souvent ensemble, dans la tradition tant biblique (cf. aussi 2 Th 3,8) que non-biblique (cf. exemples rassemblés par EBNER, *Leidenslisten*, 142 n. 260).

212 Les veilles (ἀγρυπνίαι, cf. 2 Co 6,5) ne sont pas des insomnies, mais des abstinences volontaires de sommeil, liées au travail manuel ou réclamées par les besoins de l'évangélisation (cf. THRALL, II, 746; FURNISH, 355). La faim pourrait s'expliquer par la réticence de Paul à être entretenu par les communautés qu'il visitait et évangélisait et/ou par le manque de ressources lors des voyages.

213 Les jeûnes (νηστείαι) ne sont pas des jeûnes ascétiques ou religieux, mais des jeûnes *volontaires*, liés au travail et/ou à l'évangélisation, à la différence de la faim et de la soif qui sont *subies*. «It is thus voluntary, but not a matter of private asceticism» (THRALL, II, 747; voir aussi ID., I, 458–459, au sujet de 2 Co 6,5). La nudité (γυμνότης) est ici une allusion au vêtement du philosophe, «[der] mit einem einzigen Mantel, auf dem bloßen Leib getragen, auskomm[t]» (EBNER, *Leidenslisten*, 142; voir aussi Musonius, *Fragm.* 19, cité par EBNER, op. cit., 45, à propos de 1 Co 4,11).

Méditerranée la simplicité du vêtement (γυμνότης) ne peut vraiment constituer une péristase qu'aux saisons fraîches²¹⁴.

D'un point de vue argumentatif, on peut relever deux aspects. Comme les précédents, ce sous-élément inscrit d'abord le *service* de Paul dans la *durée*. La double occurrence de πολλάκις et l'allusion plus discrète à la succession des saisons (été/hiver) rappellent aux lecteurs les *années* de labeur et de service que Paul a accomplies, dans des conditions particulièrement ingrates.

Deuxièmement, replacées et comprises dans le contexte hellénistique, les épreuves énumérées ici montrent l'*endurance* de l'Apôtre. Paul n'a pas ici l'intention de se décrire comme grelottant de froid en hiver, ni comme tombant presque d'inanition par privation de nourriture. La fonction d'un catalogue de péristases n'est pas de plaindre celui qui endure ces infortunes, ni même de culpabiliser ceux qui auraient pu donner à manger à celui qui avait faim ou couvrir d'un vêtement celui qui avait froid, et qui n'ont rien fait (si toutefois c'est aussi à Corinthe que Paul a pu souffrir de la faim et du froid). Les péristases montrent plutôt que Paul a *délibérément* servi dans des conditions difficiles et peu confortables. Ce ne sont pas seulement les coups ou les infortunes qui extérieurement le frappent (cf. v. 24–26). C'est librement que Paul accepte encore que quelque chose de plus intime en lui soit atteint, c'est-à-

214 La Grèce antique n'était pas un pays pauvre en eau, mais « le problème essentiel concernait la répartition de ces ressources, trop abondantes à certaines époques de l'année ou sur certains sols, trop rares à d'autres » (COLLIN-BOUFFIER, *Organisation des territoires grecs antiques et gestion de l'eau*, 42). « Avec ses hivers doux et humides, ses étés chauds et secs, la Grèce appartient au régime strictement méditerranéen. On y retrouve les *maxima* des pluies pendant l'hiver, durant lequel il tombe plus de 100 mm de pluie par mois. (...) Les étés sont marqués par de très fortes chaleurs et de longues périodes de sécheresse » (BASLEZ, *Économie et société. Grèce ancienne*, 76–77). La Grèce n'a pas de grand fleuve, mais une multitude de rivières. La plupart des îles de la mer Égée sont privées d'eau douce. De nombreuses citernes recueillent donc l'eau de pluie, en particulier celle des abondantes pluies d'automne et d'hiver (cf. Hésiode, *Travaux et Jours*, 619–626). Sur le continent, les cités grecques étaient, d'une manière générale, bien organisées pour leurs approvisionnements en eau. Mais le transport de l'eau potable posait un problème pour la navigation, suspendue toutefois entre le 11 novembre et le 10 mars (*mare clausum*) (cf. ANDRÉ-BASLEZ, *Voyager dans l'Antiquité*, 437–439). La soif était un tracassant plus spécialement en été et en dehors des cités. Sur l'approvisionnement et la potabilité de l'eau dans la Grèce antique, voir ANDRÉ-BASLEZ, *Voyager dans l'Antiquité*, 483–488 et 495–496; COLLIN-BOUFFIER, *Organisation des territoires grecs antiques et gestion de l'eau*, 41–52; CROUCH, *Planning Water Management for an Ancient Greek City*, 271–277. Il va de soi que ces réalités climatiques concernent aussi en large partie l'Asie Mineure, en particulier la côte Ouest.

dire ses nuits, son estomac, son corps. Ces épreuves prouvent sa ténacité et sa disponibilité au *service du Christ*²¹⁵. Cette description se contente d'ailleurs de ne rappeler aux lecteurs rien qu'ils ne sachent déjà (cf. 10,7a). Paul accumule des faits déjà connus d'eux et les invite à la réflexion²¹⁶.

6.2.2.2.2 La préoccupation permanente (v. 28–29)

Après avoir évoqué des péristases ponctuelles, fréquentes ou isolées (v. 23d–27), Paul rapporte maintenant une épreuve quotidienne et permanente, son souci de toutes les églises ensemble, et de chacun de leurs membres en particulier.

Ce élément est composé d'une formule qui fait fonction de transition (χωρίς τῶν παρεκτός, v. 28a), puis de deux syntagmes parallèles (v. 28b et v. 28c), dont le contenu est ensuite illustré par deux questions rhétoriques (v. 29). Les v. 28a, 28b–c et 29 sont les trois sous-éléments de cet élément. Examinons le détail du texte puis sa portée argumentative.

6.2.2.2.2.1 Transition (v. 28a)

La formule de transition χωρίς τῶν παρεκτός, "(et) à part les (choses) extérieures", indique une césure dans le catalogue. Paul met explicitement un point final à l'énumération des épreuves *extérieures*²¹⁷. Il qualifie donc celles-ci comme

215 On notera en effet le mélange de péristases *subies* (la faim, la soif, le froid) et de péristases *voulues* et *choisies* (veilles, jeûnes). Par ailleurs, sur l'ensemble du catalogue, on peut s'étonner de ne pas voir évoquer la fièvre (πυρετός), qui était pourtant l'un des maux chroniques dont souffraient les voyageurs (cf. ANDRÉ-BASLEZ, *Voyager dans l'Antiquité*, 485–487). Ce qui n'est pas dit n'est pas nié. Paul a pu aussi en souffrir (cf. Ga 4,13). Indirectement en tout cas, ce sous-élément et ceux qui précèdent donnent une idée de la robuste santé du Tarsiate.

216 « Den Korinthern gegenüber braucht er keine Beweise, da sie seinen Lebensweg *seit Jahren* kennen und daher wissen, dass alles zutreffend ist » (BAUMERT, 197, je souligne; voir aussi 200). Si les Corinthiens connaissent bien le labeur et les conditions de vie de Paul, ils ont eu aussi le loisir d'observer le mode de vie des missionnaires intrus, qui vivaient chez eux à leurs dépens (cf. 10,15; 11,7–9). La pointe polémique contre eux est ici implicite certes, mais elle a pu difficilement échapper à l'esprit des destinataires.

217 Le syntagme de transition omet un participe sous-entendu : « χωρίς τῶν παρεκτός [γινόμενων] » (GRÄSSER, II, 170). Τὰ παρεκτός désignent "*les choses extérieures*", et non "*les choses (laissées) de côté, les choses omises*" (LAMBRECHT, 192, traduit "*apart from the things I omit*", et AEJMELEUS, *Schwachheit als Waffe*, 202, "*abgesehen von dem, was ich draußen (= unerwähnt) lasse*"). L'opposition extériorité/intériorité ne se rapporte pas au discours lui-même, c'est-à-dire à ce qui est dit ou omis, mais à la nature des épreuves elles-mêmes. Paul donne ici congé (χωρίς) aux épreuves *extérieures* (τὰ παρεκτός), pour aborder ce qui est *intérieur* (cf. LSJ, s.v. 'παρεκτός', qui propose de traduire le v. 28a "*besides things exter-*

extérieures, et indique implicitement que les péristases suivantes sont *intérieures*. Il s'agira de ce qu'il porte *quotidiennement* dans son cœur. Cette description comprend deux moments. Paul évoque son souci pour *toutes* les églises (v. 28b–c), puis celui qu'il nourrit pour *chacun* de leurs membres (v. 29).

6.2.2.2.2.2 *Le souci de Paul pour toutes les églises (v. 28b–c)*

Son souci pour toutes les églises est exprimé par deux syntagmes parallèles, dont le second (v. 28c) explicite le premier (v. 28b). Il s'agit d'abord de la *préoccupation* de Paul (v. 28b). Sa qualification temporelle est exprimée avec emphase. Il ne s'agit pas de n'importe quel souci, mais de la *préoccupation* qui est *quotidienne* (ἡ καθ' ἡμέραν). C'est une manière de souligner, on l'a dit, que ce qui précède n'est pas quotidien. Cette emphase joue un rôle important, on le verra bientôt, dans l'argumentation déployée dans le catalogue, où la temporalité est partout présente²¹⁸. La préoccupation quotidienne de Paul est explicitée dans le syntagme suivant. Il s'agit de sa *sollicitude* à l'égard de toutes

nal"). Cette interprétation s'accorde harmonieusement avec la tradition morale antique qui distingue les biens extérieurs (volontiers considérés comme inutiles pour le bonheur) et les biens intérieurs (la vertu). Ce n'est donc qu'indirectement et en second lieu que le texte comporte une légère nuance de prétérition. Paul met un terme à une énumération qu'il aurait très certainement pu encore poursuivre.

- 218 La traduction de la formule ἡ ἐπίστασις μοι ἡ καθ' ἡμέραν est délicate du fait du pronom μοι (et non μου). «Wegen der Konstruktion mit μοι wird man an das, was zu Paulus heranrückt, an den ihn bedrängenden Ansturm der Gemeindeprobleme zu denken haben» (WOLFF, 236). Le substantif ἐπίστασις pourrait alors signifier tout ce qui assaille Paul extérieurement, tout ce qui se presse et afflue auprès de lui. AEJMELAEUS, qui se fait l'écho du débat sur le fait de savoir s'il s'agit de *choses* ou de *personnes*, tranche en faveur de la seconde possibilité. «Hier meint er die vielen Menschen, die mit ihren verschiedensten Problemen auf ihn einstürmten» (AEJMELAEUS, op. cit., 203). GRÄSSER choisit la même lecture. «Bei dem Andrang [ἐπίστασις] ist in erster Linie an die Rat- und Trostsuchenden zu denken, die – so darf man vermuten – bei Paulus stets eine offene Tür gefunden haben» (GRÄSSER, II, 171). Peut-on cependant admettre que c'est *quotidiennement* que les chrétiens venaient assiéger Paul pour le consulter? Lorsque Paul naviguait entre deux ports, ou passait des semaines entières à pied sur les routes, il est peu probable qu'il fût encombré de l'afflux de ceux qui avaient besoin de lui. Le mot ἐπίστασις désigne plutôt quelque chose qui, au *sens figuré*, se presse vers Paul, c'est-à-dire qui occupe et accapare son *esprit* et son *cœur* (d'où la traduction retenue, où l'on a rendu le mot ἐπίστασις par *préoccupation*), et que Paul explicite dans le syntagme suivant. BAUER (s.v. 'ἐπίστασις') propose la traduction "*meine tägliche angespannte Aufmerksamkeit*". THOMPSON (165), cité par AEJMELAEUS (op. cit., 204 n. 1), traduit "*the daily pressure upon me*", et la Revised English Bible (1989) "*the responsibility that weighs on me every day*".

les églises (v. 28c)²¹⁹. Ces églises sont *toutes celles* qu'il a fondées et qui exigent ses visites régulières. Par là se laisse aussi entendre un écho de la charge du travail missionnaire (cf. v. 27)²²⁰. Sans pouvoir davantage scruter chez Paul la dimension *subjective* de cette péristase, il faut noter que ce v. 28 n'aurait pas son pareil dans un catalogue stoïcien. Comme en 2 Co 7,5, où il confie ses craintes intérieures, Paul apparaît ici sensible, vulnérable et humain²²¹.

6.2.2.2.3 Le souci de Paul pour chacun de leurs membres (v. 29)

Sa *sollicitude*, qui embrasse toutes les communautés, se porte d'abord vers leurs membres plus faibles²²². Les deux questions rhétoriques qui suivent (v. 29) se veulent une illustration de sa *préoccupation* apostolique. Elles sont construites selon un parallélisme qui fait apparaître, avec une intensité croissante, l'engagement personnel de Paul et sa solidarité avec les plus faibles. Les quatre verbes se renforcent deux à deux. La première question (v. 29a) vise un chrétien faible et en danger (ἀσθενεῖ). La seconde (v. 29b) le suppose tombé ou

219 Rien n'interdit, dans la nature d'un catalogue de péristases, qu'une péristase précise et développe celle qui la précède. AEJMELAEUS (*Schwachheit als Waffe*, 204 et n. 1), qui examine la question de savoir si les v. 28b–c comprennent une ou deux péristases, tranche pour la seconde éventualité. Paul évoquerait la presse des affaires *extérieures* (v. 28b), puis son souci *intérieur* (v. 28c). Outre son exégèse discutable du mot ἐπίστασις (cf. note précédente), cet auteur argumente en affirmant qu'une lecture qui ne comprendrait qu'une seule péristase au v. 28, «steht im Widerspruch zur rhetorischen Struktur des ganzen Peristasenkatalogs», car, affirme-t-il, «der Katalog besteht aus kleinen einzelnen Teilen» (op. cit., 204 n. 1). Rien n'empêche pourtant, comme on l'a vu aux v. 23–26, qu'un catalogue mette en œuvre une forme de répétition (les coups, évoqués au v. 23f, sont repris et explicités aux v. 24–25b; au v. 26, les mêmes dangers sont plusieurs fois signalés, soit par des lieux, soit par des personnes). Il n'est pas dans la nature d'un catalogue de péristase de dresser une liste de péristases rigoureusement *distinctes*, mais de les *accumuler*.

220 Les églises de Macédoine (Philippes et Thessalonique) et celles d'Asie Mineure (Éphèse et Troas), fondées par Paul et ses compagnons, sont régulièrement mentionnées au fil de la correspondance corinthienne, cf. 1 Co 1,11; 16,5.8–9.19; 2 Co 2,12–13; 8,1; 9,2; 11,9. Il est très vraisemblable que les Corinthiens connaissaient aussi l'existence des églises de Galatie.

221 «Paulus spricht von seinen Gefühlen, wenn er die „Sorge für alle Gemeinden“ erwähnt» (AEJMELAEUS, *Schwachheit als Waffe*, 203, italique de l'auteur). Ce même auteur traduit μέριμνα par «[das] bedrückende Gefühl der Unruhe und Angst» (op. cit., 207).

222 Les interprétations marginales de HOLLAND (*Speaking Like a Fool*, 259–260), BARRÉ (*Paul as „Eschatologic Person“*, 500–519) et SUNDERMANN (*Der schwache Apostel*, 149–150), qui tous les trois, à leur manière, rapportent le pronom interrogatif τίς à l'un des adversaires de Paul, sont réfutées par AEJMELAEUS (op. cit., 207). Toutefois, si les adversaires ne sont pas ici nommés, ils restent implicitement présents au discours dans la perspective de la σύγκρισις.

dévoiyé (σκανδαλίζεται). Dans les deux cas, la solidarité de Paul fournit immédiatement, en temps réel, une réponse à cette détresse²²³. Paul partage la faiblesse de celui qui est faible (ἀσθενῶ, v. 29a)²²⁴. Affecté et atteint par la chute de celui qui est tombé, il brûle lui-même (ἐγὼ πυροῦμαι, v. 29b – noter l'ajout du pronom ἐγὼ) d'un amour jaloux de père (cf. v. 2a.11; 12,14). Ce propos donne à la μέριμνα paulinienne une portée fortement paternelle et émotionnelle²²⁵.

Les chrétiens ici évoqués, faibles ou tombés, dont Paul se dit proche, n'ont sans doute qu'un rapport lointain avec ceux dont la conscience étaient souillée

223 Ce lien étroit entre Paul et les membres plus faibles des communautés est souligné par le fait que les indicatifs présents du 'je' paulinien, ἀσθενῶ et πυροῦμαι, sont aussitôt ajoutés à ἀσθενεῖ et à σκανδαλίζεται. La conjonction καὶ y est dans les deux cas consécutive (*"de (telle) sorte que ..."*, *"so dass, ..."*) (cf. ZMIJEWSKI, *Der Stil*, 271). Le caractère rhétorique des questions, qui supposent évidentes les réponses (« Personne! »), affirme la proximité de Paul avec chacun des membres de la communauté. D'un point de vue stylistique, ces questions rhétoriques produisent l'ἰδέα de *netteté* (εὐκρίνεια) (cf. *supra*, 352 n. 163).

224 Paul joue sur la polysémie du verbe ἀσθενεῖν (v. 29a). Ses deux emplois n'y ont pas exactement le même sens. Déclarant, de manière interrogative, « καὶ οὐκ ἀσθενῶ; », Paul ne s'approprie ni n'endosse la faiblesse des faibles. « Paul's "weakness" in the second clause [ἀσθενῶ] is only partially the same as that alluded to in the first clause [ἀσθενεῖ] » (LAMBRECHT, 192). La faiblesse de l'Apôtre a ici une portée théologique (cf. 12,10d) et pastorale. Paul exprime sa solidarité et sa compassion à l'égard des membres les plus fragiles de la communauté. Sur cette polysémie, AEJMELAEUS fait cette remarque très juste: « Hier geht es nicht um rhetorische Koketterie, sondern es gelingt Paulus, sein ernstes und ernst gemeintes Geständnis auf eine rhetorisch wirkungsvolle und schlagkräftige Weise zu formulieren » (op. cit., 209).

225 C'est la sollicitude – voire l'angoisse – d'un père qui s'exprime ici, « sein empathisches Sich-Hineinleben in die Schwierigkeiten der Gemeindeglieder » (AEJMELAEUS, op. cit., 206), « seine starke innere Verbundenheit mit [seinen] geistlichen Kindern » (op. cit., 209) (cf. 1 Co 4,14–15; 9,22; 2 Co 2,13; 6,3; 7,5–7; 12,14; 1 Th 2,7–12; 3,8). « Paulus geht als Vater zu seinen "in Christus gezeugten Kindern" nicht auf Distanz, sondern rückt mitfühlend ganz nahe an sie heran » (GRÄSSER, 11, 171). Paul exprime sa *solidarité* tant avec celui qui est faible, qu'avec celui qui tombe. « Das 'Brennen' [πυροῦμαι] bedeutet einen aktualisierten Schmerz wegen des schon Geschehenen, während das Verb ἀσθενῶ in diesem Kontext nur das Sein unter Befürchtungen und schlechten Ahnungen bedeutet » (AEJMELAEUS, op. cit., 209). Cependant, n'excluons pas, contre AEJMELAEUS (op. cit., 208), que ce *feu* désigne aussi la colère de Paul, ou sa réprobation indignée, contre les instigateurs du scandale des faibles dans la communauté. Le *feu* de la polémique qui, dans notre texte, les vise à plusieurs reprises (cf. 10,3–6; 11,5,13–15,19–20,22–23; 12,11) prêche plutôt en ce sens.

par le fait de manger des viandes consacrées aux idoles²²⁶. Leur faiblesse est sans doute ici une fragilité beaucoup plus large, qui englobe leur foi, leur humanité et leur situation sociale²²⁷. Mais il se pourrait aussi que Paul fasse plus précisément ici allusion à ceux qui ont été séduits par la prédication des adversaires. La chute dont il est ici question (cf. *σκανδαλίζεται*) pourrait viser ceux dont “*les dispositions ont été corrompues*” et détournées “*de la simplicité et de la pureté à l’égard du Christ*” (v. 3). C’est l’affection et la compassion d’un père qui s’expriment dans une étroite et durable communauté de destin avec ceux qu’il a engendrés dans le Christ (cf. Ga 4,19) et que, dans la durée, il accompagne, présent et absent, par lettre et de vive voix (cf. 10,1.11).

Dans la dynamique du catalogue, ce second élément atteint un sommet, dont il faut maintenant préciser la valeur argumentative. Ces v. 28–29, qui décrivent l’*unique* tourment intérieur de Paul, se présentent au terme d’une longue liste qui a présenté la *multiplicité* de ses épreuves extérieures (cf. le premier élément, v. 23d–27). Or, on l’a souligné, cette diversité dans les v. 23d–27 a bien mis en lumière, d’une part, la *précarité* de sa situation d’apôtre et, d’autre part, les *nombreuses années* de service accomplies par lui. C’est dans ce double cadre, relatif à la *personne* de Paul et relatif à la *durée*, qu’il faut replacer cette sollicitude quotidienne des v. 28–29. Du point de vue de la *personne*, l’Apôtre Paul mène une vie dure mais n’est pas dur avec les autres. La sollicitude qui l’habite est une qualité *humaine et pastorale*. Du point de vue *temporel*, cette sollicitude *quotidienne* est d’autant plus frappante que la *durée* suggérée par les épreuves ponctuelles extérieures est plus grande. Exposée dans ce large cadre temporel préalablement posé, la sollicitude apostolique prend une valeur d’autant plus décisive. Le premier élément (v. 23d–27) donne force au second (v. 28–29) et confère à la sollicitude de Paul la preuve et l’authenticité de la *durée*. La force de cet argument est l’une des clés du texte, et c’est pour

226 Cf. les idolothytes de 1 Co 8, en particulier les v. 9–13, dans le développement qui s’étend sur 8,1–11,1. « Über Speisefragen geht es hier [i.e. in 2 Kor 11,29] nicht » (AEJMELAEUS, op. cit., 208). « Die Götzenopferfleisch-Problematik (...) spielt im 2 Kor keine Rolle » (GRÄSSER, II, 171).

227 « “Weak” in [1 Co 8–10] means weak in knowledge, conscience-ridden, scrupulous regarding the eating of food and the like. In 2 Cor 11,29 the meaning of “being weak” in its first clause [*ἀσθενεῖ*] may be wider: various kind of weaknesses, spiritual and physical infirmities, seem to be included » (LAMBRECHT, 192, je souligne). AEJMELAEUS comprend « die normale, allgemein zum menschlichen Leben gehörende Schwachheit, zu der z.B. die Ermüdung, die Krankheit, die Dürftigkeit und ähnliche Mängel gehören », et, plus particulièrement, les personnes qui sont faibles « in ihrem Glauben, Gewissen und ihrer ethischen Lebensführung » (op. cit., 205).

quoi nous y reviendrons dans la conclusion théologique, lorsque nous relirons l'ensemble du texte dans la perspective de l'autorité apostolique²²⁸.

• • •

Effectuons le bilan de cette péricope.

Paul y a développé le premier volet de son discours de déraison/glorification. Il s'est autorisé de cette démarche en invoquant la glorification *κατὰ σάρκα* de *beaucoup* (πολλοί, v. 18) à Corinthe. Cette glorification est ainsi développée dans le cadre d'une σύγκρισις, indiquée dès l'ouverture.

La première partie de la péricope décrit la glorification des adversaires et leurs procédés (v. 19–21b). La seconde partie expose la glorification personnelle de Paul. Il ne se présente pas seulement comme l'*égal* des adversaires (v. 21c–22) mais se déclare aussi *supérieur* à eux (v. 23–29). La procédure de la *déraison*, développée dans la seconde section (v. 23–29), porte spécialement, comme le montre l'incise du v. 23b (παράφρονων λαλῶ), sur le titre de *serviteur du Christ*, plus que sur les trois autres titres juifs (v. 22). Ce titre de *serviteur du Christ* (v. 23a–c) apparaît au terme d'une κλῆμαξ et fait l'objet, dans le catalogue de péristases (v. 23d–29), d'une explication. Le catalogue de péristases – le plus long que l'on rencontre dans les épîtres pauliniennes – a la fonction argumentative, non d'abord de rassembler les *preuves* d'un tel titre, mais surtout de préciser la *manière* dont Paul s'en glorifie.

Paul est *serviteur du Christ* plus que ne le sont les opposants. Il s'en glorifie par une énumération qui esquisse les réalités *humaines* de sa vie de serviteur, tant les travaux accomplis que les difficultés rencontrées. Il ne dresse cependant la liste ni de ses succès missionnaires, ni de ses prouesses oratoires, ni de ses prodiges. Il rappelle ses tribulations et ses infortunes. Il se présente comme un serviteur éminemment exposé et malmené, constamment confronté à la précarité. Cette glorification peut certes être dite *κατὰ σάρκα*, car Paul s'appuie sur des réalités *mondaines*, sur des faits qui relèvent de son *humanité* et de son *être-au-monde*. Mais ces faits heurtent le bon sens et donnent à la glorification paulinienne une dimension paradoxale. C'est de cette manière que se laisse comprendre l'ἄφροσύνη d'une telle glorification. Se glorifier d'être serviteur du Christ en évoquant de si nombreux revers est manifestement une forme de déraison.

Mais le texte suggère un second niveau de lecture. Paul apparaît certes comme un serviteur sans cesse livré à la *mort* (cf. 2 Co 4,10–11). Mais il est en

228 Cf. *infra*, 551–559.

même temps toujours bien *vivant* et *vaillant*, ce que souligne amplement la présence de l'ἰδέα stylistique de *vivacité* (γοργότης) (cf. v. 20.22–23.25–27). En ce sens, on peut relever corrélativement la présence de deux autres ἰδέαι stylistiques dans le texte. Le catalogue de péristases met en effet en œuvre les pensées de l'ἰδέα stylistique de *noblesse* (σεμνότης), car il traite des épreuves qui mettent en valeur la constance et la noblesse de Paul qui les a subies²²⁹. Ce tableau impressionnant contient aussi quelque chose de l'ἰδέα d'*éclat* (φαιδρότης). Paul s'y exprime en effet avec une force assertive qui ne laisse pas de place au doute. Paradoxalement, il y apparaît en position de force. Son énergie est impressionnante. Elle paraît largement suffisante, non seulement pour triompher des épreuves (v. 23d–27), mais encore pour porter le souci des autres (v. 28–29)²³⁰. Ce catalogue, en définitive, n'est pas une notice rédigée par un témoin extérieur, en vue de l'oraison funèbre d'un défunt dont il conviendrait de célébrer à titre posthume l'intrépidité et le courage devant la mort. Le plus étonnant, c'est que c'est l'intéressé lui-même, semble-t-il indemne, qui, en 'je' (cf. v. 24–25.28–29), fait le récit de ses infortunes²³¹. Ces épreuves, ces périls et ces dangers, dont l'accumulation impressionne et dont Paul, à vrai dire, n'aurait pas dû sortir vivant, dessinent, en creux, une mystérieuse force qui soutient le *serviteur du Christ*²³².

229 Parmi les pensées de l'ἰδέα de *noblesse* se trouvent celles « qui concernent des réalités purement humaines, mais grandes et illustres (περὶ ἀνθρωπίνων μὲν κατὰ μόνας πραγμάτων, μεγάλων δὲ καὶ ἐνδόξων), par exemple celles qui traitent des batailles de Marathon et de Platée » (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγος*, I,6, 246; trad. PATILLON, 349–350). Voir aussi *infra*, 382 n. 242.

230 L'aspect cumulatif propre au genre littéraire du catalogue accentue cette impression. Paul y est présenté en quelque sorte comme infatigable et invulnérable. Sur l'ἰδέα d'*éclat* (φαιδρότης, ou λαμπρότης), cf. *supra*, 300 n. 45.

231 « Der Apostel hat schließlich (...) all diese kritischen Situationen durchgestanden und ist lebend daraus hervorgegangen » (BETZ, *Der Apostel Paulus*, 99, je souligne).

232 Cette δύναμις sera révélée plus tard, dans la dernière péricope du discours (cf. 12,5b–10). Mais elle se dessine déjà à l'arrière-plan du texte. Le schéma antithétique sous-jacent au genre littéraire du catalogue de péristases (« assailli, *mais non* anéanti ») est en effet ici indirectement présent. Si Paul est en mesure d'en faire lui-même le récit, dans un écrit alerte et mordant, qui ne ressemble en rien aux *novissima verba* recueillis au chevet d'un mourant, c'est qu'il en a échappé sain et sauf. Ce simple fait est la plus éloquente des victoires sur les épreuves et les dangers. Cette collection de périls affrontés et dépassés semble chez Paul confiner au prodige. Elle atteste en tout cas sa vaillance. Paul est *exposé*, certes, mais étonnamment *valeureux*. MARGUERAT soutient pourtant que « les catalogues pauliniens de péristases se différencient sur un point essentiel des listes stoïciennes : la litanie des détresses ne vise pas à mettre en valeur la résistance héroïque du sage, mais

à profiler *l'extrême fragilité* du témoin du Christ exposé à la mort; elle s'inscrit dans une théologie conséquence de la croix» (MARGUERAT, 2 Co 10–13: *Paul et l'expérience de Dieu*, 508, je souligne). Dans la même perspective, SCHRAGE compare les catalogues pauliniens et les listes stoïciennes et affirme que Paul y ferait une pitoyable figure. «Die 'Rolle', die [Paulus] 'spielt', ist keine imponierende, sondern eine *klägliche*, kein Schauspiel, in dem er als Sieger, sondern als *Besiegter* und *Scheiternder* auftritt» (SCHRAGE, *Leid, Kreuz und Eschaton*, 29–36, ici 30 n. 21, je souligne). En réalité, il n'est guère pensable que les destinataires aient ainsi compris le catalogue de Paul. C'est de manière vaillante et alerte qu'il expose les redoutables épreuves qu'il a traversées. C'est dire suffisamment qu'il les a surmontées. On voit bien, à la lecture de 2 Co 11, que «l'extrême fragilité du témoin du Christ» (MARGUERAT), lequel devrait, d'après SCHRAGE, être considéré comme *Besiegter* et *Scheiternder*, est quelque chose de très relatif. C'est plutôt la vaillance du serviteur du Christ que le catalogue de 2 Co 11 montre. Par ailleurs, il ne faut pas, comme le fait SCHRAGE, exagérer certaines différences entre catalogues stoïciens et catalogues pauliniens, notamment l'impassibilité du sage dans les listes stoïciennes. «Niemals – écrit-il – hätte Epiktet im paulinischen Sinn sagen können: ἐν παντί θλιβόμενοι (2 Kor 4,8)» (op. cit., 32). Certes, mais Épictète n'énumère jamais en '*je*' ou '*nous*' des péristases qu'il aurait lui-même endurées. Les listes, souvent formulées en '*il*' (cf. Épictète, *Entretiens*, 1,4,20–24; 1,24,1; 2,19,24–25), y sont toujours dressées dans le cadre d'un enseignement *scolaire* (cf. op. cit., 1,30,2; 2,1,35). Ce sont des cas d'école destinés à faire réfléchir des disciples, pour les aider à atteindre l'*idéal* stoïcien de l'impassibilité (cf. op. cit., 1,25,28). La passibilité de la condition humaine n'est pourtant pas entièrement niée. Elle est souvent l'objet d'une caractérisation *seconde*. Sénèque, par exemple, affirme *d'abord* le pouvoir de l'âme vaillante sur le choc de l'adversité (cf. *Prov.* 2,1; *Lettre à Lucil.* 71,26), puis, immédiatement après, il concède qu'elle en est tout de même intérieurement atteinte et affectée (cf. *Prov.* 2,2; *Lettre à Lucil.* 71,27). On regrettera que SCHRAGE ne cite, en faveur de sa thèse, que la première partie de ces deux textes de Sénèque (cf. SCHRAGE, op. cit., 33 et n. 30). L'impassibilité stoïcienne est l'idéal du sage, plus que son état effectivement atteint (cf. Épictète, *Entretiens*, 2,19,25). Le choc qu'il éprouve lorsque le malheur tombe sur lui n'est jamais nul, mais il doit l'amortir en s'y préparant (cf. Sénèque, *De la tranquillité de l'âme*, 11,6–7). BERGER a bien souligné la partialité de la lecture de SCHRAGE: «Angesichts dieser Gemeinsamkeiten in der hellenistischen Gattung [der Peristasenkataloge] ist es verfehlt, einseitig und unübersehbar apologetisch, die Besonderheiten der paulinischen Kataloge ausschließlich unter dem Aspekt der *theologia crucis* (...) zu besprechen (...). Denn es ist zu einfach, den stoischen Aussagen zum Thema zu unterstellen, der Stoiker sei von allen Nöten völlig unberührt, während Paulus existentiell sich habe betreffen lassen. (...) Erkennbar ist damit, dass die von Schrage für typisch paulinisch (im Sinne eines christlichen Korrektivs) gehaltenen Elemente sich quer durch die paganen, jüdischen und christlichen Belegen ziehen. (...) Die stoischen Texte setzen nicht unempfindsame Menschen voraus, sondern das Gegenteil. Nicht nur die [Paulusb]riefe zeigen, dass es auch in der hellenistischen Literatur nicht durchweg um den mühelosen Triumph gegenüber Angst und Schrecken geht» (BERGER, *Hellenistische Gattungen*, 1357–1359).

Mais il y a plus encore. Au-delà de la factualité du catalogue, Paul inscrit son *service* dans la *constance* et surtout dans la *durée*. Il rappelle en effet sans cesse aux lecteurs les *années* de peine et de service, de sollicitude et de souci des autres. Cette inscription dans le temps lui confère l'*autorité* d'un apôtre et d'un père. On réservera au bilan théologique du texte l'évaluation de l'impact que cette *trajectoire temporelle*, marquée par la fidélité et le service, pourra avoir, en définitive, sur le lectorat, dans la perspective de l'autorité apostolique. Le texte invite en effet les lecteurs à prendre la mesure, non d'abord de la *précarité* de la situation de Paul, mais surtout de la *recommandation* que le Seigneur déploie dans la *durée* de sa vie et qui fonde son *autorité d'apôtre*²³³.

7 Sixième péricope : glorification de la condition de faiblesse (11,30–33)

Cette péricope est le second volet du discours de déraison. En reprenant le verbe *καυχάομαι* (v. 30), et en le dotant d'un nouveau domaine d'application, Paul annonce un *nouvel acte* de sa glorification²³⁴. Ces versets se divisent en trois parties, qui se différencient selon le sujet des verbes des propositions principales et selon leur genre littéraire. Au v. 30, Paul *qualifie*, en 'je' (cf. v. 30b), le nouvel objet de sa glorification. Il ne s'agit plus ici de ses péristases, mais de ce que l'Apôtre appelle τὰ τῆς ἀσθενείας μου, c'est-à-dire sa "*condition de faiblesse*"²³⁵. Cette qualification est suivie au v. 31 d'une *attestation solennelle*, en 'il' (cf. v. 31a), par laquelle Paul souligne devant Dieu la vérité de la glorification qu'il va développer. Enfin, en un court *récit* (v. 32–33), Paul met en scène l'ethnarque du roi Arétas (en 'il', v. 32), ainsi que l'échec de ses agissements contre lui (en 'je', v. 33).

Examinons chaque partie de cette courte péricope, puis sa portée argumentative.

233 "Le temps, matrice de l'autorité", cf. *infra*, 551–554.

234 Sur 2 Co 11,30–33, voir, en dehors des commentaires, BOSENIUS, *Die Abwesenheit des Apostels*, 174–177; CAMPBELL, *An Anchor for Pauline Chronology*, 279–302; CHOI, *Denn wenn ich schwach bin*, 219–221; GUTTENBERGER, *Klugheit, Besonnenheit, Gerechtigkeit und Tapferkeit*, 78–98; KNAUF, *Zum Ethnarchen des Aretas 2 Kor 11,32, 145–147*; RIESNER, *Die Frühzeit des Apostels Paulus*, 66–79; TAYLOR, *The Ethnarch of King Aretas at Damascus*, 719–728; WELBORN, *Paul's Flight from Damascus: Sources and Evidence for an Historical Evaluation*, 41–60; ID., *Primum tirocinium Pauli (2 Cor 11,32–33)*, 49–71; ID., *The Runaway Paul*, 115–163.

235 Cette traduction sera justifiée ci-après.

7.1 *Qualification de la glorification (v. 30)*

Comme dans la péricope précédente (cf. v. 18), Paul, dans la même phrase, *qualifie* (v. 30b) et *justifie* (v. 30a) la glorification qu'il annonce. Comme au v. 18, la portée métalinguistique de l'énoncé contribue à produire l'idée stylistique de *netteté* (εὐκρίνεια)²³⁶. Examinons cette qualification et cette justification.

La forme du syntagme τὰ τῆς ἀσθενείας μου (v. 30b) est surprenante, en particulier à cause de l'article au neutre pluriel τὰ. Elle a quelque ressemblance avec la formule de transition du v. 28a. Paul va ici se glorifier des *choses* qui concernent sa faiblesse. Mais de quoi s'agit-il ? L'ἀσθένεια désigne la faiblesse et la vulnérabilité de la condition humaine, que certaines circonstances rendent plus évidentes et plus pénibles²³⁷. Le syntagme τὰ τῆς ἀσθενείας μου cependant n'est pas un équivalent de τὴν ἀσθένειαν μου, ni de ἐν τῇ ἀσθενείᾳ μου (ou, au pluriel, ἐν ταῖς ἀσθενείαις μου). Paul ne va pas ici se glorifier de sa faiblesse, mais des *choses* (τὰ) qui sont liées à sa faiblesse ou qui en découlent. Le récit de la fuite de Damas éclaire cette formule imprécise. Paul veut parler des événements ou circonstances qui révèlent cette faiblesse, c'est-à-dire de tout ce qui peut rendre manifeste sa *condition* d'être-au-monde, marquée par la faiblesse et la vulnérabilité²³⁸.

²³⁶ Cf. *supra*, 270 n. 12 et 274 n. 16.

²³⁷ Les mots ἀσθενής, ἀσθενέω, ἀσθένημα et ἀσθένεια, fréquents dans les épîtres corinthiennes, n'ont jamais le sens de péché, mais désignent la faiblesse de l'homme, la faiblesse de son état ou de sa condition, ou celle, circonstancielle, qui est liée à sa situation présente (Rm 8,26; 1 Co 2,3; 4,10; 9,22; 15,43; 2 Co 10,10; 11,21.29.30; 12,5.9.10; 13,4.9; 1 Th 5,14). La notion désigne souvent quelque chose qui est en rapport étroit avec la corporéité (cf. Rm 5,6, avec le mot σὰρξ: ἀσθένεια τῆς σαρκός; 1 Co 12,22; Ga 4,9). Paul parle aussi de la faiblesse de la foi et de la conscience (cf. Rm 4,19; 14,1.2; 15,1; 1 Co 8,7.9.10.11.12), ou de la loi (cf. Rm 8,3). La faiblesse est ce que Dieu choisit (1 Co 1,27), si bien qu'elle peut être dite de Dieu lui-même (1 Co 1,25). La faiblesse est aussi celle du Christ (2 Co 13,3.4), celle de Paul (1 Co 2,3; 9,22; 2 Co 10,10; 11,29.30; 12,5.9.10), ou encore celle du groupe qu'il forme avec ses compagnons (en 'nous', cf. 2 Co 13,4.9 et, ironiquement, en 11,21b, cf. *supra*, 350–351). Il peut encore s'agir d'une faiblesse due à la maladie (1 Co 11,30; Ga 4,13; Ph 2,26.27). La plupart du temps, l'ἀσθένεια chez Paul s'inscrit dans le cadre de l'antithèse, sous-jacente ou exprimée, qui l'oppose à la δύναμις (cf. 1 Co 2,4–5; 15,43; 2 Co 10,4a; 12,9c–e.10g–h; 13,3–4; 1 Th 1,5). Sur l'ἀσθένεια paulinienne, voir BLACK, *Paul, Apostle of Weakness*, 222–247; BONNARD, *Faiblesse et puissance du chrétien selon St Paul*, 159–167; FUCHS, *La faiblesse, gloire de l'apostolat selon Paul*, 231–253.

²³⁸ THRALL (II, 761) traduit le syntagme τὰ τῆς ἀσθενείας μου par « [the] circumstances of weakness ». FURNISH commente: « The plural suggests that (...) the apostle is thinking of concrete experiences of weakness » (521).

Annonçant ce projet, Paul le fait précéder d'une justification: "S'il faut se glorifier, (c'est) des réalités de ma faiblesse (que) je me glorifierai" (v. 30a–b). La protase (εἰ καυχᾶσθαι δεῖ) est l'écho d'un propos déjà entendu plus haut, exprimé sous une autre forme (cf. v. 18). L'absence de la particule ἄν au v. 30a est à noter. Elle montre que la condition est réalisée. L'impersonnel δεῖ exprime une nécessité dont la portée a été indiquée au v. 18. C'est parce que *beaucoup* à Corinthe se glorifient κατὰ σάρκα, que Paul entreprend lui aussi une glorification personnelle. Étant donné les événements qui agitent actuellement Corinthe, la glorification est une argumentation *nécessaire*. Le caractère déterminant de ces événements apparaît d'ailleurs de manière croissante dans le texte. Les trois premières péricopes du discours de déraison, qui font suite à l'introduction des v. 16–17, se ressemblent par leur ouverture²³⁹. Cette observation confirme le caractère structurant du verbe καυχᾶσθαι pour la délimitation des péricopes du discours de déraison²⁴⁰.

239 La situation présente à Corinthe est, aux yeux de Paul, décisive pour le choix de son argumentation. Il s'en explique d'abord au v. 18a: ἐπεὶ πολλοὶ καυχῶνται κατὰ σάρκα ... Il le redit au v. 30a: εἰ καυχᾶσθαι δεῖ ... Enfin, pour la troisième fois, Paul affirme plus simplement encore: καυχᾶσθαι δεῖ (12,1a). Ces trois introductions (ἐπεὶ ...; εἰ ... δεῖ; ... δεῖ), où apparaît à chaque fois le verbe καυχᾶσθαι, s'éclairent l'une l'autre. Elles soulignent, de manière répétitive, le caractère *circonstanciel* de la glorification, qui s'avère ici, comme réponse à la crise, une *nécessité*.

240 Les exégètes qui ne considèrent pas que le verbe καυχᾶσθαι est structurant pour la délimitation des péricopes du discours de déraison hésitent sur la manière de rattacher les v. 30–31 au reste du texte. La plupart les rattache à ce qui précède, c'est-à-dire au catalogue de péristases. AEJMELEAUS, bien représentatif de cette tendance, s'efforce de mettre en évidence les liens que les v. 30–31 entretiennent avec le catalogue des v. 23d–29 (cf. *Schwachheit als Waffe*, 210–223). Il estime que le récit des v. 32–33, compris comme «Schilderung einer Situation, in der Paulus sich schwach gefühlt hat» (cf. v. 30), ne suffit pas comme tel à justifier le propos du v. 30, ni le serment de vérité du v. 31. Il rattache les v. 30–31 au catalogue de péristases, mais il avoue lui-même les difficultés que ce rattachement pose: «Der Vers [30] gibt den Anschein, als hätte Paulus beim Beginnen des Katalogs nicht mit Absicht gerade auf eine solche Zusammenfassung und eben mit Hilfe dieses Terminus [i.e. ἀσθένεια] gezielt» (op. cit., 222). Le même auteur reconnaît d'ailleurs à juste titre que le catalogue ne constitue pas spécialement une illustration de la faiblesse de Paul. Il maintient cependant le rattachement des v. 30–31 aux v. 23d–29: «Gerade weil (...) vieles in den Kapitel 2 Kor 10–13 gegen den Inhalt des Verses 30 zu sprechen scheint, braucht [Paulus] umso dringender eine Beteuerung für seine Verstärkung. Der Vers 30 bekommt unter diesen Umständen die Nuance, als ob Paulus durch ihn etwa folgendes hätte sagen wollen: "ich wollte am liebsten, wenn es möglich wäre und wenn die Umstände mich nicht zu einer anderen Handlungsweise zwingen, in meinem obligatorischen Rühmen nur von solchen Dingen sprechen, die mit der Schwachheit zu tun haben"» (op. cit., 222–223). En

7.2 *Attestation de véracité (v. 31)*

Avant de présenter ce qui illustre sa condition de faiblesse et dont il se glorifie, Paul en appelle à Dieu: “*Le Dieu et Père du Seigneur Jésus sait, lui qui est béni pour les siècles, que je ne mens pas*”. Cette expression reprend des termes que l’on retrouve souvent dans les doxologies juives²⁴¹. Elle prend à témoin celui qui est présenté simultanément comme le Dieu et le Père du Seigneur Jésus. L’évocation de Dieu met ici en œuvre une pensée de l’*ἰδέα* stylistique de noblesse (σεμνότης), sous-catégorie de la *grandeur* (μέγεθος)²⁴².

La forme particulièrement développée de ce serment, qui occupe une portion importante de la péricope, s’éclairera lorsque nous examinerons les v. 32–33. Une première interprétation peut toutefois en être ici proposée. Paul, par cet appel solennel, certifie la vérité des faits exposés dans le récit qui suit (v. 32–33). Il est probable que les destinataires, s’ils n’ignoraient pas ce séjour de Paul à Damas, ignoraient les circonstances précises de son départ. C’est ce que suggère en effet la comparaison avec les deux autres attestations que l’on trouve chez Paul en dehors de 2 Co 10–13, en Ga 1,20 et en Rm 9,1. Dans l’épître aux Galates, qui fut écrite dans un contexte d’opposition judaïsante, comparable à celui de 2 Co, Paul formule un semblable appel à Dieu, dont la fonction est manifestement d’attester la vérité de faits (cf. Ga 1,17–19), dont les lecteurs ignoraient la teneur précise²⁴³. En ce sens se laisse comprendre pourquoi Paul

réalité, comme on va le voir, la césure que l’on a reconnue entre les v. 29 et 30 rend mieux compte de la disparité de perspective entre le contenu du catalogue et celui des v. 30–33. Le catalogue des v. 23d–29 a une fonction argumentative distincte de celle du récit des v. 32–33. Nous reviendrons sur ce point lorsque nous effectuerons tout à l’heure le bilan de cette péricope.

241 Dans les LXX, les doxologies construites avec le terme εὐλογητός sont fréquentes, par exemple en Gn 9,26; 14,20; 24,27; 1 S 25,32; 2 S 18,28; 22,47; 1 R 1,48; 5,21; 8,15; 1 Ch 29,10; 2 Ch 2,11; 6,4; Ps 17,47; 40,14; 65,20; 67,19.20.36; 71,18; 105,48; 143,1. Chez Paul, voir aussi Rm 1,25; 9,5; 2 Co 1,3.

242 Cf. Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, 1,6, 242; trad. PATILLON, 347. Sur les quatre sortes de *pensées nobles* (ἐννοιαὶ σεμναί), voir Hermogène, op. cit., 1,6, 242–246; trad. PATILLON, 347–350.

243 “Α δὲ γράφω ὑμῖν, ἰδοὺ ἐνώπιον τοῦ θεοῦ ὅτι οὐ ψεύδομαι (Ga 1,20). En Ga 1,13–24, Paul veut souligner l’indépendance de sa prédication par rapport à Jérusalem et, en particulier, les contacts très limités qu’il eut avec Pierre et les autres apôtres. Ce n’est pas d’eux qu’il a reçu son évangile, mais par une révélation de Jésus Christ (cf. Ga 1,12). Paul appuie cette indépendance sur des faits précis et situés dans le temps, qui étaient, sinon entièrement inconnus des lecteurs, du moins méconnus avec une telle précision de détails. C’est sur la vérité de ces faits historiques et sur leurs enjeux théologiques que porte le serment de Ga 1,20 (cf. LÉMONON, *L’épître aux Galates*, 76). En Rm 9,1 (Ἀλήθειαν λέγω ἐν Χριστῷ, οὐ ψεύδο-

introduit ici un appel solennel à Dieu en faveur de la vérité des faits qu'il va rapporter, alors que les événements rassemblés dans le catalogue ne furent pas munis d'une semblable attestation. Paul se contentait aux v. 23d–29 de rappeler aux lecteurs des faits déjà connus d'eux (cf. 10,7a)²⁴⁴.

7.3 *La condition de faiblesse illustrée par la fuite de Damas (v. 32–33)*

La fuite de Damas est un exemple concret de ces *choses* (τά), susceptibles d'illustrer, dans la vie de Paul, sa condition de faiblesse²⁴⁵. Il s'agit d'un fait choisi parmi d'autres²⁴⁶.

Ce récit se compose de deux sections. Le v. 32, en 'il', présente l'instigateur extérieur, l'ethnarque du roi Arétas, et son projet de capturer Paul. Le v. 33

μαι, συμμαρτυρούσης μοι τῆς συνειδήσεώς μου ἐν πνεύματι ἀγίῳ ...), Paul certifie devant Dieu la vérité de sa douleur au sujet de ses frères juifs, pour desquels il souhaiterait même être anathème (Rm 9,1–3). Cette douleur sera développée et justifiée dans l'argumentation théologique des chapitres 9–11. Sans vouloir ici approfondir la portée théologique du serment de Rm 9,1 (certainement importante du fait des syntagmes ἐν Χριστῷ et ἐν πνεύματι ἀγίῳ, ainsi que des termes ἀλήθεια et συνείδησις), on peut au moins l'expliquer par le fait que Paul s'adresse là à une communauté qu'il n'a encore jamais rencontrée. Il est probable que les destinataires ignoraient cet engagement de Paul pour ses frères juifs, surtout si, auprès des chrétiens de Rome, la réputation d'apostat du judaïsme avait précédé Paul.

244 Les cicatrices de Paul, traces des coups reçus (v. 24–25b), mais aussi ses séjours en prison (v. 23e), ses périples, ses naufrages et ses visites aux communautés de Macédoine et d'Asie Mineure (v. 25c–26) étaient connus de tous, d'autant que c'est certainement avec un groupe de compagnons qu'il avait vécu la plupart de ces épreuves. En revanche, la précision des détails fournis dans le récit de la fuite de Damas, relativement aux *lieux* (ἐν Δαμασκῷ et τὴν πόλιν Δαμασκηνῶν), aux *protagonistes* (l'ethnarque, qui est présenté comme celui "du roi Arétas") et aux *moyens* (la fenêtre, la corbeille et la muraille), fait supposer une large ignorance du fait dans l'esprit des lecteurs.

245 Les liens étroits, qu'on va expliciter, entre les v. 30–31 et 32–33 interdisent de qualifier les v. 30–31 de "*transitional passage*" (comme le fait pourtant THRALL, II, 758) entre le catalogue des v. 23d–29 et le récit des v. 32–33.

246 «In vv. 32–33 Paul proceeds to illustrate by means of one particular event what it means for him to be *weak* and yet to experience God's effective help» (LAMBRECHT, 195). On ne discutera pas ici l'hypothèse qui fait de ce court récit une insertion *postérieure*, soit de Paul lui-même, soit d'un scribe qui, ayant entendu l'anecdote de la bouche de Paul, aurait cru bon de l'ajouter ici (cf. quelques auteurs nommés par WOLFF, 237 n. 283). Cet épisode est aussi racontée dans le livre des Actes, où il a lieu la nuit (cf. Ac 9,23–25). Pour une étude comparée des deux récits, voir BURCHARD, *Der dreizehnte Zeuge*, 150–160; GUTTENBERGER, *Klugheit, Besonnenheit*, 80–84.

expose la manière dont ce projet a échoué. Les verbes y sont en *'je'*, d'abord au passif (ἐχαλάσθη, v. 33a) puis à l'actif (ἐξέφυγον, v. 33b).

Ce récit ne saurait être compris comme l'aveu d'une lâcheté²⁴⁷. Paul raconte ce qui est arrivé à l'occasion de sa faiblesse. Inscrit dans le cadre dessiné au v. 32, la péripétie du v. 33 explique les τὰ τῆς ἀσθενείας μου. Paul était menacé par un événement de type politique, dépendant de l'arbitraire d'un personnage puissant, et sur le point d'être livré à sa merci²⁴⁸. Paul fut soumis à un processus événementiel, décrit par l'actif ἐφρούρει (v. 32b), puis par le passif ἐχαλάσθη (v. 33a). Ce n'est qu'au terme de ce processus, dont la maîtrise semble lui échapper, que Paul indique le résultat : καὶ ἐξέφυγον τὰς χεῖρας αὐτοῦ (v. 33b).

Ce récit est tout entier traversé par la conviction de Paul d'avoir été sauvé par le Seigneur. Les psaumes fournissent un appui à cette lecture. En effet, parmi les psaumes qui traduisent l'expérience d'un *faible*, c'est-à-dire d'un

247 L'ἀσθένεια, qui est aussi celle du Christ (cf. 13,4), indique au moins le sens à ne pas donner à cet épisode de la fuite de Damas. Elle ne saurait souligner chez Paul une veulerie, un manque de courage (contre GUTTENBERGER, *Klugheit, Besonnenheit*, 78–98). Cette exégète interprète en effet 2 Co 10–13 à la lumière des quatre vertus cardinales (prudence, tempérance, justice et force) et de leurs vices correspondants (φρόνησις/ἀφροσύνη; σωφροσύνη/ἀκολασία; δικαιοσύνη/ἀδικία; θρασύτης/δειλία). Ces vertus et vices jouaient un rôle important dans l'enseignement des philosophes itinérants. GUTTENBERGER s'efforce de montrer que ces quatre vertus constituaient aussi l'arrière-plan du débat entre Paul et ses adversaires en 2 Co. En 2 Co 11,30–33, Paul conviendrait avoir fait preuve de δειλία (lâcheté). GUTTENBERGER conclut : «Festen Grund für sein apostolisches Selbstverständnis fand er erst in seiner Interpretation des Christuserignisses. (...) Die Legitimation des Paulus ist tiefer im christlichen Kerygma begründet als es durch den Rekurs auf die Tugenden möglich ist» (op. cit., 98). C'est aussi, à peu de choses près, la thèse de ANDREWS (*Too Weak not to Lead*, 263–276) et de WELBORN (*The Runaway Paul*, 115–163). Cette lecture est en réalité une impasse. Si la vertu de Paul n'est pas défendable, pourquoi Paul évoque-t-il ici un fait qui la met en difficulté ? Il ne saurait s'agir non plus d'une parodie de la *corona muralis*, récompense remise au premier soldat à franchir la muraille d'une cité assiégée, hypothèse défendue par quelques exégètes, dont TRAVIS (*Paul's Boasting*, 530). Sur cette question, voir discussion chez THRALL (II, 766) et AEJMELAEUS (*Schwachheit als Waffe*, 223–225). Rien non plus ne permet de supposer que les adversaires de Paul s'étaient servi de cet épisode pour se moquer de lui : «There is nothing in the way the story is told to suggest that it had been exploited by his critics» (THRALL, II, 764).

248 «Dieses Ereignis illustriert in besonderer Weise die ganze Hilflosigkeit des Apostels» (WOLFF, 237). Sur la réalité historique visée par le titre d'ἐθνάρχης, voir discussion dans GRÄSSER, II, 176; GUTTENBERGER, *Klugheit, Besonnenheit*, 80–82; KNAUF, *Zum Ethnarchen des Aretas*, 145–147; TAYLOR, *The Ethnarch of King Aretas*, 719–728 et THRALL, II, 767–770. Il s'agissait en tout cas d'un personnage puissant, disposant d'une force de police et auquel Paul ne pouvait guère échapper.

pauvre (πτωχός) ou d'un malheureux (πένης)²⁴⁹, les mots de la famille de φεύγω expriment presque toujours le résultat d'une intervention de Dieu qui sauve²⁵⁰. Du verbe πιάζω (*se saisir de, capturer*), qui n'apparaît pas dans les psaumes, on peut rapprocher le verbe ἀρπάζω, qui y décrit souvent l'action malveillante d'adversaires, pour se saisir du malheureux ou le dépouiller²⁵¹. Ces contacts lexicaux, certes discrets, suggèrent une orientation pour l'interprétation du récit de Paul.

La forme même du serment de vérité qui précède apporte d'autres éléments de convergence. En effet, le *"Dieu et Père du Seigneur Jésus"*, qui atteste l'exactitude du récit, est aussi le Dieu et Père de *Paul*, dont l'intervention a sauvé ce dernier *des mains* de l'ethnarque. Certes, à travers le passif ἐχλάσθην il faut sous-entendre l'action d'acolythes – sans doute des membres de la communauté chrétienne de Damas (cf. Ac 9,23–25) –, qui étaient là pour effectuer cette descente à la corde. Il ne s'agit donc pas d'un passif théologique. Mais la forme particulièrement étendue de l'attestation de vérité s'explique parce qu'elle contient déjà, de manière proleptique, une indication sur le sens que Paul donne à l'événement raconté ci-après. Paul rend grâce pour ce qu'il considère comme une délivrance opérée par le *"Dieu et Père du Seigneur Jésus"*. Ce récit comporte aussi une pointe d'humour²⁵². Mais il s'agit de l'humour aux dépens de l'ethnarque, non aux dépens de Paul, c'est-à-dire de l'humour de Dieu, qui sauve son apôtre de situations extrêmes, en narguant de puissants personnages par des moyens dérisoires (ici une corbeille et une corde).

• • •

249 Dans les LXX, ces mots traduisent en général respectivement les termes נֶפֶשׁ et חַיִּי. Un psaume peut cependant exprimer la prière d'un pauvre ou d'un faible, sans pour autant faire apparaître les termes πτωχός et/ou πένης.

250 Dans les LXX, les psaumes qualifient souvent Dieu de καταφυγή (*refuge*) de ceux qui le prient (cf. Ps 9,10; 17,3; 30,4; 31,7; 45,2; 54,8; 58,17; 70,3; 89,1; 90,2; 103,18; 143,2). Il n'y a guère que deux passages où le verbe φεύγω, dans les psaumes, vise des ennemis que Dieu fait fuir (cf. Ps 30,12; 67,2). En Ps 138,7, le verbe φεύγω est employé pour indiquer l'impossibilité de fuir loin de la face du Seigneur. Ailleurs, les verbes φεύγω, καταφεύγω et φυγαδεύω évoquent toujours une délivrance procurée par le Seigneur (Ps 30,3; 59,6; 90,9; 93,22; 141,5; 142,9). En Ps 104,7,18; 113,3,5 et 138,7, ces verbes décrivent des phénomènes de la nature.

251 Dans les LXX, en dehors de Ps 49,22 et 108,11, où c'est Dieu qui capture ses ennemis, les autres emplois des verbes ἀρπάζω et διαρπάζω évoquent, dans les psaumes, les agissements d'ennemis (cf. Ps 7,3; 9,30 [= 10,9]; 21,14; 34,10; 43,11; 49,22; 68,5; 88,42; 103,21; 108,11). En Ps 103,21, il s'agit d'une description des mœurs du monde animal.

252 « Eine biographische Anekdote (...), die der Komik nicht entbehrt » (GRÄSSER, II, 173).

Effectuons le bilan de cette péricope.

Le v. 30 en est manifestement l'énoncé fondamental. Le récit l'*illustre* (v. 32–33). Le serment qui précède (v. 31) *certifie* la véracité du fait. Paul ne veut se glorifier que de ce qui relève de sa condition de faiblesse. Cette condition se révèle avec acuité dans les situations critiques où nulle issue ne se dessine. Il s'agit alors d'une glorification qui renvoie à un *Autre*, à *Celui* dont Paul discerne l'intervention.

Le récit de la fuite de Damas ne joue ici que le rôle d'exemple. Paul aurait pu prendre un autre exemple. Il aurait pu en particulier traiter, sous une autre forme, quelques-uns des faits déjà évoqués dans le catalogue des v. 23d–27. Le récit de la fuite de Damas complète le catalogue de péristases, certes, mais dans une autre direction²⁵³. Le catalogue illustre avant tout la *précarité* de la situation de Paul, serviteur du Christ. La fuite de Damas montre le *secours* de Dieu dans le contexte d'une telle précarité. Autrement dit, les réalités vécues par Paul dans ce qu'il expose aux v. 23d–27, d'une part, et celle décrite aux v. 30–33, d'autre part, sont largement comparables, mais le regard n'est pas le même. Les épreuves des v. 23d–27 avaient quelque chose de fabuleux et d'ahurissant. La présente péricope, en déplaçant la perspective, fournit l'*intelligibilité* qui manquait au catalogue. Paul, exposé et vulnérable – ἀσθενής en un mot –, fut, en réalité, dans plusieurs de ces péristases-là (v. 23d–27), tout comme dans celle-ci (v. 32–33), bénéficiaire d'une δύναμις qui ne pouvait venir de lui. Paul a échappé au filet de l'oiseleur. Il rend grâce pour une intervention providentielle, où s'est laissé voir la main du *“Dieu et Père du Seigneur Jésus”*²⁵⁴. Il s'agit donc d'une glorification ἐν κυρίῳ (cf. 10,17).

Ajoutons que la péricope a un poids considérable, du fait de la dimension du serment de vérité qui occupe, on l'a souligné, une portion importante de

253 Il ne peut s'agir ici d'une simple illustration des dangers dans la ville (v. 26d), comme le soutient GRÄSSER (II, 174).

254 En ce sens, il faut mettre des réserves à la lecture de BAUMERT. La fuite de Damas ferait partie de ces situations, explique-t-il, « in denen [Paulus] menschlich ausgesetzt, ausgeliefert, in äußerster Bedrängnis und Gefahr ist, wobei er zu diesen armseligen Umständen steht und trotz dieser Dinge der Schwachheit durchhält, so dass auf diesem Hintergrund er sich als Diener Christi, des Gekreuzigten, erweist, der die Situation der Schwachheit bis zum Schluss durchgetragen hat (cf. 13,4). Damit ist Paulus freilich nun deutlich an der Nahstelle, an der Gottes Eingreifen aufscheint » (BAUMERT, 204, je souligne). Certes, Paul a expérimenté sa condition de faiblesse ainsi que le *Gottes Eingreifen*, mais le but de l'argumentation n'est pas de montrer ici qu'il l'a expérimentée, comme le Crucifié, jusqu'au bout (*bis zum Schluss*), mais plutôt de souligner que Dieu lui a fait esquiver la mort.

son texte, et qui produit l'ἰδέα stylistique de *noblesse* (σεμνότης). Elle reflète le poids de l'histoire et des événements. Le “*Dieu et Père du Seigneur Jésus*” est le Dieu et Père de Paul, comme il l'est de Jésus, dont Paul est le *serviteur*. Et il l'a prouvé en le délivrant d'un péril mortel. Cette preuve contribue indirectement à asseoir l'autorité de Paul, celle que lui *donne* le Seigneur (cf. ἔδωκεν, 10,8b et 13,10d)²⁵⁵.

8 Septième péricope : glorification pour un homme devenu dépositaire de *paroles indicibles* (12,1–5a)

En 12,1, la réapparition du verbe καυχᾶσθαι annonce une nouvelle étape du discours de déraison. Celle-ci s'étend du v. 1 au v. 5a²⁵⁶. Cette péricope se divise

255 «The point of [Paul's] oath in 11,31 is not to affirm something trivial, but to *disclaim credit for exceptional cleverness* in outwitting the ethnarch of Damascus. On the contrary, God must receive the credit for his escape from a perilous circumstance. Paul's Hellenic public can be counted on to make the correct inference. God delivers a person of exceptional merit or ἀρετή» (DANKER, *Paul's Debt to the 'De Corona' of Demosthenes*, 279–280, je souligne). Cette remarque intéressante mélange le vrai et le faux. Observons d'abord que le récit n'a pas la fonction de dénier à Paul l'ingéniosité de la fuite pour la mettre entièrement au crédit de Dieu. En réalité, rien ne permet de nier que la fuite était habile. Parce qu'elle comportait d'énormes risques, elle ne pouvait cependant réussir qu'avec le secours de Dieu. C'est du moins ainsi que Paul l'a vécue et comprise. Par ailleurs, la délivrance dont Paul a bénéficié ne fait pas de lui une personne “of exceptional merit or ἀρετή”. DANKER se fourvoie en voulant comprendre le texte de Paul à travers les lunettes de l'*Hellenic Reciprocity System*. Dans les psaumes, Dieu délivre celui qui *met sa confiance en lui*. L'homme ne peut y prétendre d'aucune manière ni en vertu d'aucun échange. La délivrance de Damas ne prouve pas l'exceptionnelle ἀρετή de l'homme de Tarse, mais elle souligne que les réalités de la faiblesse (τὰ τῆς ἀσθενείας) sont des lieux de prédilection pour la manifestation de la *puissance* de Dieu. Ajoutons enfin que le parallèle que DANKER établit entre 2Co 10–13 et le *De Corona* de Démosthène peine à convaincre le lecteur de l'existence d'une *dette* de Paul envers l'orateur Athénien. C'est bien plutôt en vertu d'une similarité (relative) de situations que Paul et Démosthène ont convergé dans certaines thématiques argumentatives et dans des choix de vocabulaire (cf. dans le *De Cor.* ἀναγκάζω, 4; συμφέρον, 25; ἀνέχομαι, 160; DANKER aurait pu d'ailleurs relever bien d'autres contacts lexicaux avec 2Co 10–13, comme par exemple les mots προλέγω, ἀσθενής, διακονία, δοκιμάζω et φοβοῦμαι, présents eux aussi dans le *De Corona* respectivement en 295; 320; 206; 266 et 142).

256 Sur 2Co 12,1–5a, voir, en dehors des commentaires, AKIN, *Triumphalism, Suffering and Spiritual Maturity*, 119–144; BAIRD, *Vision, Revelation and Ministry*, 651–662; BEAUDE, *Saint Paul. L'œuvre de métamorphose*, 87–133; BETZ, *Der Apostel Paulus und die sokratische Tra-*

en trois parties, le v. 1, les v. 2–4 et le v. 5a, qui se distinguent selon leur genre littéraire. Le v. 1 joue le rôle de *titre*. C'est un propos métalinguistique. Paul indique ce qu'il va dire. Les visions et révélations du Seigneur constituent le nouvel *objet* de glorification. Aux v. 2–4, Paul livre à ses lecteurs, dans un *récit* qui relève du genre littéraire *apocalyptique*, la matière de ces visions et révélations. Enfin au v. 5b, il accomplit la *performance* annoncée au v. 1 sur l'objet présenté aux v. 2–4.

Nous examinerons ces trois parties successivement. Pour les v. 2–4, nous montrerons l'existence de plusieurs indices convergents qui suggèrent de comprendre que Paul veut ici parler de son expérience de *Damas*, évoquée en Ga 1,11–16. Ce choix interprétatif s'oppose au consensus actuel de la recherche, et c'est pourquoi nous prendrons le temps de le fonder et de le justifier. En conclusion, nous tenterons une première évaluation de la signification argumentative de cette péricope, dans la perspective déployée par les deux précédentes étapes du discours de déraison.

8.1 *Qualification de la glorification (v. 1)*

“Il faut se glorifier. (Ceci n'est) pas avantageux, certes, néanmoins j'aborderai (les) visions et révélations du Seigneur” (v. 1). Justifions puis expliquons cette traduction.

Cette introduction est un tercet, dont les deux derniers membres forment une paire (cf. μέν ... δέ ...). Le parallélisme avec le début de la péricope précédente est évident. Comme on l'a déjà souligné à propos de 11,18–20 et 11,30, la glorification personnelle de Paul est une entreprise éminemment circonstancielle²⁵⁷. La situation présente à Corinthe, ici encore, est visée dans l'imperson-

dition, 89–100; BOSENIUS, *Die Abwesenheit des Apostels*, 177–193; GOODER, *Only the Third Heaven?*, 165–211; GOULDER, *Visions and Revelations of the Lord*, 303–312; HEININGER, *Paulus und Philo als Mystiker*, 189–204; ID., *Paulus als Visionär*, 235–266; HELLHOLM, *Lucian's Icaromenippos as a Parody of an Apocalypse and 2 Corinthians 12,2–4*, 56–82; HUMPHREY, *Ambivalent Apocalypse: Apocalyptic Rhetoric and Intertextuality in 2 Corinthians*, 130–134; LINCOLN, *Paul the Visionary*, 204–220; LOUBSER, *Paul and the Politics of Apocalyptic Mysticism*, 191–206; MARY, *2 Corinthians 12,1–5 and the Recent Discussion on 'Height' and 'Depth'*, 462–467; MORRAY-JONES, *Paradise Revisited (2 Cor 12,1–12) (I)*, 177–217 et (II), 265–292; ID., *The Ascent into Paradise*, 245–285; PRICE, *Punished in Paradise*, 33–40; SAAKE, *Paulus als Ekstatiker*, 153–160; SPLITTLE, *The Limits of Ecstasy*, 259–266; THRALL, *Paul's Journey to Paradise*, 347–363; TRAKATELLIS, *Power in Weakness. Exegesis of 2 Corinthians 12,1–13*, 65–86; WALLACE, *Snatched into Paradise*, 231–287; WISCHMEYER, *2 Korinther 12,1–10. Ein autobiographisch-theologischer Text*, 277–288.

257 Cf. *supra*, 347–348 et 381.

nel δεῖ. Les événements présents, en particulier la *καύχῃσις κατὰ σάρκα* de *beaucoup* (πολλοί, 11,18), jouent un rôle déterminant dans le choix de l'argumentation. Ils contraignent Paul à cette ὑπόστασις τῆς καυχήσεως (11,17d). Mais l'absence de la conjonction εἰ, présente en 11,30a, confère ici à la démarche paulinienne une *urgence* dont ne semblait pas dotée la glorification de la péricope 11,30–33. Lorsque nous effectuerons le bilan de la présente péricope, nous essaierons d'expliquer cette urgence.

Les v. 1b et 1c sont coordonnés par les particules μέν et δέ. Le prédicat de l'énoncé sans verbe du v. 1b (οὐ συμφέρον μέν) vise donc l'affirmation qui suit (v. 1c, i.e. 'ceci') et non ce qui vient d'être dit (v. 1a, i.e. 'cela'). Paul souligne qu'il n'est pas avantageux de se livrer à une *καύχῃσις* personnelle sur le sujet des visions et révélations du Seigneur. La suite du texte éclaircira cette réticence²⁵⁸. En dépit de cette réserve, et à cause des circonstances présentes, Paul poursuit son dessein et aborde maintenant un nouveau thème, celui des *visions* et *révélations* du Seigneur²⁵⁹. Cette thématique produit l'idée stylistique de *noblesse* (σεμνότης), sous-catégorie de la *grandeur* (μέγεθος), car les pensées annoncées sont des pensées *nobles*²⁶⁰. En outre, le caractère métalinguistique du propos, où Paul annonce ce qu'il va dire, atténue la complexité du discours et produit l'idée stylistique de *netteté* (εὐκρίνεια)²⁶¹.

En indiquant la matière des versets qui suivent, Paul en indique aussi le genre littéraire. Les deux mots ὁπτασίαι et ἀποκαλύψεις ici ne désignent pas deux réalités distinctes. Le second terme est plus large que le premier. Il s'agira donc d'ἀποκαλύψεις, qui ont aussi une dimension visionnaire²⁶². Ce texte sera

258 Le participe présent neutre συμφέρον se rencontre aussi en 1Co 12,7, dans le développement de 1Co 12–14 sur les charismes dans la communauté. Le propos de 1Co 12,7 y est explicité plus loin, en 1Co 14,26. Pour Paul, est *avantageux* (συμφέρον) ce qui contribue à l'*édification* (οἰκοδομή).

259 THRALL (II, 773 n. 9) cite le commentaire de BARRETT (306) sur le verbe ἐλεύσομαι : « This suggests turning to a specific point, possibly raised by others ». Elle ajoute : « It is very probable that the topic was under discussion because the visiting missionaries have themselves laid claim to impressive experiences of this kind » (II, 773).

260 « Au troisième rang des pensées de la noblesse viennent celles qui traitent de réalités qui en vérité sont de nature divine, mais se rencontrent essentiellement chez les hommes » (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, I,6, 245 ; trad. PATILLON, 349). Voir aussi *supra*, 300 n. 46 ; 377 n. 229 et 382 n. 242.

261 Cf. *supra*, 270 n. 12 et 274 n. 16.

262 Du reste, Paul résumera plus loin l'ensemble de cette expérience par ce seul mot au pluriel, avec l'article (αἱ ἀποκαλύψεις, v. 7a).

donc à situer dans le genre littéraire *apocalyptique* et à comprendre comme tel²⁶³.

8.2 Les visions et révélations reçues par un homme en Christ (v. 2–4)

Cette seconde partie de la péricope est un récit, rédigé en ‘il’ par le narrateur Paul, qui raconte l’expérience auriculaire et visionnaire d’un *homme-en-Christ*, qui n’est autre que Paul lui-même (cf. v. 5–7)²⁶⁴. Le verbe ἀρπάζω (v. 2g et 4a) souligne qu’il s’agit d’un enlèvement. Paul raconte une ascension céleste.

Cette narration est formée d’un diptyque. Les deux récits d’ascension (v. 2 et 3–4), qui sont en quelque sorte les deux *sections* de cette partie, peuvent être disposés en une synopse, comme dans le tableau ci-dessous, qui fait apparaître leurs différences (les plus notables en gras, ou bien en laissant un espace vide) et leurs ressemblances.

Le parallélisme est frappant. L’on remarque d’abord quelques variations mineures. L’article τόν et l’adjectif τοιοῦτον permettent, dans le second récit, l’omission des deux syntagmes ἐν Χριστῷ et πρὸ ἐτῶν δεκατεσσάρων (v. 2a), qu’il faut sous-entendre. Les deux récits sont donc à situer au même moment de la vie de Paul, c’est-à-dire “il y a quatorze ans”. La double incise οὐκ οἶδα dans le premier récit (v. 2c et 2e) a été abrégée dans le second, où on ne la retrouve qu’une seule fois (v. 3d)²⁶⁵. On peut aussi relever le décalage effectué d’un récit à l’autre entre le *troisième ciel* du premier (v. 2g), et le *paradis* du second (v. 4a),

263 Le récit des v. 2–4 met en avant des paroles *entendues* (cf. ἤκουσεν et λαλήσαι), plus que des choses *vues*. En particulier, les v. 4b–c, qui retiendront notre attention, ne traitent que de ce que Paul a *entendu*. Quoique discrètement, le texte fait cependant aussi allusion à ce que Paul a *vu*. La mention des lieux (le *troisième ciel* et le *paradis*) suppose en effet, d’une manière ou d’une autre, la vision de ces lieux.

264 Comme l’explique THRALL avec justesse, «the danger of over-elevation (vv. 6–7) makes sense only if it was Paul himself who experienced the rapture to the third heaven» (THRALL, II, 778).

265 Le verbe οἶδα fait l’unité de cette partie (v. 2a.c.e.f et 3a.d.e). Les deux occurrences des v. 2a et 3a n’ont cependant pas la même qualification que ceux des v. 2c.e.f et 3d.e. Les emplois des v. 2a et 3a introduisent la narration de l’événement en énonçant la science du narrateur (“je sais que ...”), alors que les autres expriment une évaluation de cet événement après coup. On expliquera plus loin la signification théologique de cette évaluation. Au v. 2a, le verbe οἶδα est suivi d’une proposition participiale avec ellipse de εἶναι, ce que l’on a essayé de rendre dans la traduction proposée (“Je sais qu’un homme en Christ il y a quatorze ans ... fut enlevé ...”). Au v. 3a, le syntagme τόν τοιοῦτον est en réalité une prolepse. Il devrait se trouver normalement au nominatif au v. 4a (ὅτι ὁ τοιοῦτος ἡρπάγη ...), mais il a été sorti de la subordonnée pour être placé dans la principale et recevoir ainsi plus de relief. La traduction française a également essayé de rendre ce déplacement.

TABLEAU 3 Parallélisme entre les deux récits d'ascension 12,2 et 12,3–4

2a	οἶδα ἄνθρωπον ἐν Χριστῷ πρὸ ἐτῶν δεκατεσσάρων	καὶ οἶδα τὸν τοιοῦτον ἄνθρωπον	3a
2b	– εἴτε ἐν σώματι	– εἴτε ἐν σώματι	3b
2c	οὐκ οἶδα,		
2d	εἴτε ἐκτὸς τοῦ σώματος	εἴτε χωρὶς τοῦ σώματος	3c
2e	οὐκ οἶδα,	οὐκ οἶδα,	3d
2f	ὁ θεὸς οἶδεν –	ὁ θεὸς οἶδεν –	3e
2g	ἀρπαγέντα τὸν τοιοῦτον ἕως τρίτου οὐρανοῦ.	ὅτι ἡρπάγη εἰς τὸν παράδεισον καὶ ἤκουσεν ἄρρητα ῥήματα ἃ οὐκ ἐξὸν ἀνθρώπῳ λαλῆσαι.	4a 4b 4c

ainsi qu'une variation dans l'utilisation du verbe ἀρπάζω²⁶⁶. D'un point de vue stylistique, les épiphores du verbe οἶδα produisent l'idée stylistique de *beauté* (κάλλος)²⁶⁷. Les insertions des v. 2b–f et 3b–e, qui laissent le propos en suspens, font le *discours vif* (λόγος γοργός)²⁶⁸.

Si le parallélisme des deux récits est remarquable, l'écart effectué par la finale du second récit doit être aussi relevé. Paul y ajoute des précisions nouvelles : « *et il a entendu des paroles indicibles, qu'il n'est pas possible à un homme de dire* » (v. 4b–c)²⁶⁹. Ce complément donne une emphase au second récit par rapport au premier. Cette dissymétrie suggère qu'il y a donc ici, en ces v. 4b–c, quelque chose d'important, d'autant que, d'un point de vue stylistique, les

266 Le premier récit l'utilise au participe (v. 2g, ἀρπαγέντα), le second dans une proposition complétive (v. 4a, ὅτι ἡρπάγη ...). Un effet de variation est aussi obtenu par le jeu des prépositions : χωρὶς (dans le second récit, v. 3c) fait écho à ἐκτὸς (dans le premier récit, v. 2d).

267 Cf. *supra*, 268 n. 7.

268 C'est la figure de la « *remarque incidente* », productrice de l'idée stylistique de *vivacité* (γοργότης). « Enlève donc la platitude du discours la figure de la remarque incidence (σχῆμα τὸ καθ' ὑποστροφὴν), laquelle a une très grande utilité dans les récits » (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, II,1, 314; trad. PATILLON, 415). PATILLON commente : « La remarque incidente est souvent fondée sur un dérangement dans la syntaxe du discours ; intervenant dans un récit, elle est en outre un changement dans le mode de l'énonciation, laquelle abandonne momentanément la narration pour le commentaire. D'où une rupture dans la monotonie du récit et une impression de mobilité » (op. cit., 415 n. 6).

269 Cette traduction sera justifiée par la suite.

trois στίχοι des v. 4a–c mettent en œuvre une remarquable *parisose*, productrice de l'ἰδέα stylistique de *beauté* (κάλλος)²⁷⁰.

Ces observations toutefois nourrissent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses²⁷¹. Quelle est la fonction de ce double récit ? Que recouvrent le *troisième ciel* du premier et le *paradis* du second ? Que signifient l'incertitude, soulignée avec insistance, concernant la participation du corps à cette ascension céleste, et le passage à la troisième personne (en 'il') ? Enfin, comment faut-il comprendre le complément que Paul ajoute au second récit, c'est-à-dire les v. 4b–c ?

Cette narration paulinienne s'inscrit dans un contexte littéraire, celui de la littérature apocalyptique juive. Nombreux sont en effet les textes pseudépi-graphiques de la littérature intertestamentaire qui contiennent des récits de voyages célestes²⁷². La plupart du temps, le voyageur, transporté au ciel par un ange ou plusieurs anges, constate l'existence de sept étages, palais ou demeures dans le ciel, c'est-à-dire de sept *cieux*. Il lui est donné de visiter et d'explorer un ou plusieurs de ces *cieux*²⁷³. Le paradis, qui est le séjour des justes, se trouve

270 Il s'agit d'une *parisose* par κῶλον entier, c'est-à-dire du retour sensible de κῶλα de même longueur, à peu de chose près. On compte en effet ici onze syllabes (v. 4a), dix syllabes (v. 4b), et dix syllabes (v. 4c). La même *parisose* se prolonge jusqu'aux v. 5a–c. Sur la *parisose*, cf. *supra*, 286 n. 11.

271 Nous n'examinerons pas ici la théorie de BETZ (*Der Apostel Paulus und die sokratische Tradition*, 84–92), qui y comprend « die Parodie eines Himmelfahrtsberichtes » (op. cit., 84). Cette interprétation est réfutée par HECKEL (*Kraft in Schwachheit*, 64–65).

272 Outre les voyages célestes d'Hénoch (cf. Gn 5,21–24; Sir 44,16; 49,14; He 11,5) et d'Élie (2 R 2,1–11) évoqués dans l'Ancien Testament, les textes intertestamentaires et apocryphes rapportent d'autres voyages célestes, ceux d'Adam (Vie gr Adam = Ap Moïse), d'Abraham (Ap Abr), de Baruch (3 Ba), de Sédrach (Ap Sédrach), de Lévi (Test Lévi), etc. Les deux livres d'Hénoch, Hénoc éthiopien (= 1 Hén), et le Livre des Secrets d'Hénoch, ou Hénoc slave (= 2 Hén), ont pour point de départ l'indication de Gn 5,23 (cf. 1 Hén 12,1–2; 2 Hén 1,1) et racontent en détail le séjour d'Hénoch dans les *cieux*. MEIER a fait une étude comparative de ces différents récits (cf. *Mystik bei Paulus*, 120–156). Je me réfère ici en large partie à cet ouvrage. L'étude de TASSIN, *Une visite des cieux*, 223–233, propose une approche narrative de 1 Hén 12–16. Voir aussi BERGER, *Formgeschichte des Neuen Testaments*, 298–300; ID., *Visionsberichte*, 177–225; COLLINS (éd.), *Apocalypse: The Morphology of a Genre*, 61–121; HEININGER, *Paulus als Visionär*, 235–266; MARGUERAT, *La mystique de l'apôtre Paul*, 307–329; MORRAY-JONES, *Paradise Revisited* (2 Cor 12,1–12) (I), 177–217 et (II), 265–292; ID., *The Ascent into Paradise*, 247–268; TASSIN, *Paul dans le monde juif de 1^{er} siècle*, 171–193; WALLACE, *Snatched into Paradise*, 95–168.

273 Cf. Ap Sédrach 2,1–4; 2 Hén 3,1–21,5; Test Lévi 2,5–3,8; 3 Ba 2,1–16,4 (= Ap gr de Baruch); Ap Abr 19,1–9; Asc Isaïe 6,1–9,42. L'ouranologie à la base de ces textes compte en général

généralement au troisième ciel²⁷⁴. Le trône de Dieu, quant à lui, est au septième ciel²⁷⁵. Le visionnaire reçoit ensuite la mission prophétique de raconter, une fois revenu sur la terre, tout ou partie de ce qu'il a vu²⁷⁶. Les récits sont généralement imprécis quant à la participation du corps du visionnaire au voyage céleste. Sur ce point, les voyageurs – et Paul à leur suite – expriment souvent leur embarras pour rendre compte de ce qui leur est arrivé²⁷⁷. En revanche, il n'existe pas de récit en 'il' dans la littérature apocalyptique. Celui de 2 Co 12,2–4 est une originalité paulinienne²⁷⁸.

Ces précisions fournissent un cadre dans lequel le récit de Paul prend harmonieusement place, et d'où il reçoit une première intelligibilité. La narration paulinienne ne décrit pas deux ascensions distinctes, mais deux moments d'une même expérience. Emporté d'abord au troisième ciel, Paul a ensuite été introduit dans le paradis²⁷⁹. Ces deux étapes, qui confèrent au texte un aspect répétitif, soulignent l'importance capitale de l'événement raconté²⁸⁰. En d'autres termes, un tel doublet, dont la fonction est manifestement emphatique, donne un grand poids à la péricope, en particulier à son aboutissement, décrit aux v. 4b–c. Le voyage au troisième ciel semble en effet céder le pas en importance à la visite du paradis. Autrement dit, si l'enlèvement au troisième ciel est une expérience dont Paul, certes, peine à rendre compte, la visite du paradis la surpasse. C'est dire sa valeur et sa portée. L'enquête doit donc élucider la signification des v. 4b–c, qui contiennent la pointe des ἀποκαλύψεις annoncées au v. 1c.

Précisons d'abord les champs de signification du mot ἀποκάλυψις et du verbe ἀποκαλύπτω dans les épîtres pauliniennes. Il ne s'agit pas de visions ni

sept cieus. Deux écrits font exception: 2 Hén en compte dix, et 3 Ba (= Ap gr de Baruch) cinq. Cf. *Bill.*, III, 531–532.

274 Cf. 2 Hén 8,1–3; Vie gr Adam 37,5; 40,2.

275 Cf. MEIER, *Mystik bei Paulus*, 134. Quelques récits racontent comment le voyageur est gratifié, au dernier ciel (en général le 7^{ème}), d'une vision du trône: Test Lévi 5,1; Ap Abr 18,1–11; 1 Hén 14,15–23; 2 Hén 20,1–22,2; Asc Isaïe 9,1–42; 3 Ba 14,1–2 (= Ap gr de Baruch).

276 Le visionnaire doit dire des choses, et en cacher d'autres, cf. 2 Hén 39,1–3.

277 Cf. les exemples donnés par MEIER, op. cit., 137–139.

278 Cf. MEIER, op. cit., 139–141.

279 «Wenn hier zwei zeitlich getrennte Erfahrungen zur Sprache kämen, hätte Paulus wohl auch für das zweite einen Zeitpunkt genannt. (...) Das καί, das 12,3 einleitet, müßte (...) als *explikativ* verstanden werden (vgl. BDR § 442,6). Doch der Abschnitt ergibt mit aufzählendem 'καί' einen guten Sinn, wenn man ihn so versteht, dass es sich hier um zwei Etappen desselben Geschehens handelt» (MEIER, *Mystik bei Paulus*, 132).

280 «Die auffällige, fast wortgleiche Wiederholung verleiht dem Geschehen ein besonderes Gewicht» (MEIER, op. cit., 137).

de révélations privées, accompagnées de la consigne de les garder *secrètes*. Chez Paul, le mot ἀποκάλυψις désigne en effet le plus souvent une révélation à *communiquer*. Il s'agit la plupart du temps du mystère longtemps scellé mais dévoilé dans les temps présents par l'Esprit, qui concerne Jésus Christ (cf. Rm 16,25; 1 Co 2,10)²⁸¹.

Examinons maintenant les v. 4b–c. Quelles sont ces paroles indicibles (ἄρρητα ῥήματα, v. 4b), objets des ἀποκαλύψεις? Comment faut-il ensuite comprendre les termes ἔξόν et ἄνθρωπος du v. 4c?

Dans le cadre du principe « Paul-exégète-de-Paul »²⁸², d'autres passages des épîtres pauliniennes, en particulier Rm 8,26–27, 1 Co 2,6–16 et Ga 1–2, fournissent un éclairage précieux sur le sens de notre texte. Examinons les liens que ces trois passages entretiennent avec la présente péricope.

Rm 8,26–27 permet de mieux saisir le sens de l'oxymore ἄρρητα ῥήματα²⁸³. Celui-ci inscrit d'emblée ces ῥήματα dans une tension qui leur donne un statut étranger aux catégories du langage humain²⁸⁴. Cette formule paradoxale peut être éclairée à l'aide de l'oxymore que l'on rencontre en Rm 8,26: « *L'Esprit vient en aide à notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faut, mais l'Esprit lui-même intercède (ὑπερεντυγχάνει) pour nous par des gémissements inexprimables (στεναγμοῖς ἀλάλητοις)* ». Les deux adjectifs, ἀλάλητος et ἄρρητος, sont de sens voisin. Les gémissements de Rm 8,26 ont un statut également paradoxal, comparable à celui des paroles de 2 Co 12,4b. L'adjectif ἀλάλητος qualifie la prière de l'Esprit pour les croyants. Ces gémissements inexprimables ne sont donc pas des gémissements imprononçables, mais des gémis-

281 Chez Paul, les deux mots ἀποκάλυψις et ἀποκαλύπτω sont généralement employés pour désigner la révélation du mystère qui concerne Jésus Christ et la foi en lui (Rm 1,17; 16,25; 1 Co 2,10; Ph 3,15; Ga 1,12.16; 2,2; 3,23). Il peut aussi s'agir d'une révélation eschatologique, soit de la colère et du jugement (Rm 1,18; 2,5; 1 Co 3,13), soit de la gloire (Rm 8,18.19; 1 Co 1,7). En 1 Co 14, le substantif ἀποκάλυψις désigne un charisme de révélation, reçu au service de la communauté et dans le cadre communautaire (cf. 1 Co 14,26.30). En dehors du passage qui nous occupe ici (en particulier 2 Co 12,1, qui est en quelque sorte le titre de la péricope), les termes ἀποκάλυψις et ἀποκαλύπτω ne semblent donc pas désigner chez Paul une révélation qui devrait restée *scellée*. Dans le cadre du principe herméneutique « Paul-exégète-de-Paul » (cf. *supra*, 287–288 et 287 n. 15), ce constat fournit déjà une indication sur la manière d'interpréter ce v. 1c.

282 Cf. *supra*, 287–288 et 287 n. 15.

283 À ma connaissance, les commentateurs de Rm ne semblent pas encore avoir rapproché ces deux expressions, celle de Rm 8,26 et celle de 2 Co 12,4b.

284 Paul est coutumier de ces paradoxes rhétoriques, en particulier sous la forme d'un oxymore, cf. Rm 5,21; 2 Co 5,21; 7,10; 12,19d–e; Ga 6,3. Sur ce sujet, voir HOTZE, *Paradoxien bei Paulus*, 72–78; ALETTI, *La rhétorique paulinienne*, 65–66.

sements que seul l'Esprit profère, ou que l'on ne peut prononcer qu'avec l'aide de l'Esprit. L'Esprit est donc la clé du paradoxe. La mention de la faiblesse en Rm 8,26 (τῇ ἀσθενείᾳ ἡμῶν), notion que l'on retrouve au premier plan en 2 Co 10–13, et en particulier dans le discours de déraison (cf. 10,10; 11,21.29.30; 12,5.9.10; 13,3.4.9), fournit un autre point de contact précieux entre Rm 8,26–27 et 2 Co 12,2–4. Les ἄρρητα ῥήματα semblent donc être des paroles, non à taire, mais qui ne peuvent être dites – ou redites – qu'avec le secours de l'Esprit²⁸⁵.

D'autre part, la comparaison de notre passage avec 1 Co 2,6–16, plus spécialement avec les v. 9–13, suggère aussi, en 2 Co 12,4b–c, la présence d'une allusion indirecte à l'Esprit et permet de mieux comprendre la portée du substantif ἄνθρωπος du v. 4c. On rencontre en effet en 1 Co 2,10 le verbe ἀποκαλύπτω, dans un propos où il est question de *communiquer* (cf. λαλοῦμεν, v. 13) – et non de *taire* – la sagesse que Dieu a *révélée* par l'Esprit (διὰ τοῦ πνεύματος, v. 10). Paul précise que c'est une sagesse mystérieuse et demeurée longtemps cachée (v. 6). Dieu a ainsi révélé “*ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme* (ἐπὶ καρδίαν ἀνθρώπου)” (v. 9). Il ne s'agit donc pas d'une sagesse qu'il serait impossible de traduire en mots, mais d'une sagesse que l'homme n'a pas pu inventer. L'opposition entre le πνεῦμα τοῦ ἀνθρώπου et le πνεῦμα τοῦ θεοῦ aux v. 11–16 indique que seul l'Esprit de Dieu rend l'ἄνθρωπος capable de connaître cette sagesse et de l'annoncer²⁸⁶. Les ἄρρητα ῥήματα de 2 Co 12,4b rappellent “*ce que l'oreille n'a pas entendu*”, et que l'Esprit seul donne de connaître et d'annoncer. Le mot ἄνθρωπος de 2 Co 12,4c

285 TASSIN (*Saint Paul, homme de prière*, 110–111) rappelle, contre un courant interprétatif qui a eu beaucoup de succès, que Rm 8,26–27 ne vise pas le “*parler en langues*” ou glossolalie, phénomène qui était l'apanage de quelques-uns dans la communauté (cf. 1 Co 14), mais s'adresse aux *saints*, ἅγιοι (cf. Rm 8,27), donc aux croyants, qui tous ont reçu l'Esprit (cf. Rm 5,5; Ga 4,6).

286 Cf. 1 Co 2,13: “*Nous n'en parlons pas* (λαλοῦμεν) *dans le langage qu'enseigne la sagesse humaine* (οὐκ ἐν διδακτοῖς ἀνθρωπίνης σοφίας λόγοις), *mais dans celui qu'enseigne l'Esprit* (ἀλλ' ἐν διδακτοῖς πνεύματος)”. Observons par ailleurs que les “*nous*” de 1 Co 2,6.7.10.12.13, en particulier celui du v. 10 (ἡμῖν ἀπεκάλυψεν ὁ θεὸς διὰ τοῦ πνεύματος), montrent que la révélation et le don de l'Esprit ne sont pas une exclusivité de la personne de Paul. En 2 Co 12,2–4, Paul évoque en “*il*” des visions et révélations qu'il a reçues *personnellement*. Toutefois ses compagnons ont fait, eux aussi, une expérience de révélation (cf. 1 Co 2,10) et ils ont reçu l'Esprit (cf. 1 Co 2,12). Mais toute révélation n'implique pas nécessairement une vision. De cette manière pourrait s'expliquer le mot ὁπτασίαι au v. 1c, qui décrit l'expérience *personnelle* de Paul. Toute ἀποκάλυψις n'a pas forcément une dimension visionnaire, mais les révélations que Paul déclare avoir reçues incluait aussi des visions.

est donc à comprendre de manière théologique. Il s'agit de l'homme sans le secours de l'Esprit, opposé au πνευματικός²⁸⁷.

Les deux textes que l'on vient d'évoquer (Rm 8,26–27 et 1Co 2,6–16) fournissent les premiers incides pour éclairer le sens de l'événement raconté en 2Co 12,2–4. Il ne saurait s'agir là d'une finasserie de Paul, qui, ayant agité le spectre d'un secret reçu dans les cieux, ajouterait immédiatement qu'il n'a pas le droit de le communiquer. On se demande quelle pourrait être la portée argumentative d'une telle astuce auprès des lecteurs, étant donné la situation critique dans laquelle Paul se trouve vis-à-vis d'une partie de la communauté. Bien au contraire, l'événement relaté ici, capital dans l'existence de Paul, ne peut être que la révélation d'un mystère qu'il n'a pas cessé, depuis quatorze ans, de redire, d'annoncer et de communiquer – avec le secours de l'Esprit. Le qualificatif ἔξόν du v. 4c n'exprime pas une permission, mais une possibilité²⁸⁸. Par l'Esprit qui lui a été donné (cf. 1Co 2,12.16), Paul a reçu le langage capable de communiquer cette révélation (cf. 1Co 2,10.12–13). Tous ces rapprochements que permet l'intertextualité paulinienne constituent des indices convergents, qui invitent à comprendre que l'événement évoqué dans cette péricope est à identifier avec l'appel de Damas visé par Ga 1,15–16²⁸⁹.

287 Le mot ἄνθρωπος en 2Co 12,4c est aussi éclairé par l'antithèse κατὰ ἄνθρωπον/κατὰ πνεῦμα sous-jacente en 1Co 3,1–3, en particulier au v. 3.

288 Ἐξόν, dérivé du verbe ἔξιμι, exprime l'idée de permission, d'autorisation (cf. Mt 12,4), mais aussi celle de possibilité (cf. Ac 2,29, et ici 2Co 12,4c). Ajoutons que l'infinitif λαλῆσαι ne doit pas être compris au sens de πάλιν λέγω (comme en 11,16a). Il ne s'agit pas du fait de redire ou de répéter des propos déjà entendus, mais de la capacité à expliquer, à exposer des réalités qui relèvent de l'Esprit.

289 BEAUDE, qui s'en tient à l'interprétation reçue, appelle le présent passage «le discours qui tait» (ID., *Saint Paul. L'œuvre de métamorphose*, 111; 133). Il distingue donc l'expérience ici racontée de l'appel de Damas: «Dans 2Co 12, le lexique habituel des montées au ciel organise comme un trou de silence rapporté dans un discours qui dit qu'il n'est pas permis de redire, et de fait ne redit pas. (...) On est ici dans une montée au ciel à corps perdu et à langue perdue. La langue est suspendue. Il n'est pas permis de redire, parce qu'on est là du côté du non-exprimable; la langue n'est pas disponible pour dire quelque chose qui touche à l'insu du moi, insu que le discours d'apôtre ne peut rapporter qu'en le taisant. (...) L'expérience est tue parce qu'elle manque de mots; elle est tue aussi parce qu'elle est individuelle et n'a pas à être partagée. (...) Elle se distingue donc de l'expérience que Paul met à l'origine de son appel en Ga 1 et en 1Co 9 et 15, que Luc narrativisera dans le récit du chemin de Damas» (op. cit., 121–122). Quelque originales et intéressantes que soient ces explications, elles ont l'inconvénient de ne rien démontrer de la pertinence argumentative d'une *montée au ciel à corps perdu et à langue perdue* dans le contexte de la crise corinthienne. En réalité, les arguments de l'intertextualité paulinienne, que nous

Évoquons maintenant le troisième texte annoncé, Ga 1–2. Des contacts lexicaux entre, d'une part, notre péricope et son contexte plus large, c'est-à-dire le discours de déraison, et, d'autre part, Ga 1–2, où est explicitement évoquée l'expérience de Damas, apportent de nouveaux indices en faveur de l'interprétation ici proposée. En effet, dans un contexte de contestation de son apostolicité, comparable à celui de 2 Co 10–13, Paul, en Ga 1–2, prend grand soin de spécifier l'origine de son évangile. Il ne l'a pas reçu des hommes, mais δι' ἀποκαλύψεως Ἰησοῦ Χριστοῦ (Ga 1,12). Poursuivant l'exposé du dessein de Dieu sur lui, Paul emploie plus loin, en Ga 1,16, le verbe ἀποκαλύπτω, immédiatement mis en relation avec sa mission d'annoncer le Fils de Dieu aux nations²⁹⁰. Le substantif ἀποκάλυψις réapparaît en Ga 2,2, suivi encore de la mention de l'évangile proclamé aux païens. Ga 1,12, 1,16 et 2,2 constituent donc trois points de contact avec les ἀποκαλύψεις de 2 Co 12,1c. En outre, on rencontre, en Ga 1,17, la mention de Damas (... καὶ πάλιν ὑπέστρεψα εἰς Δαμασκόν ...), qui rappelle celle de 2 Co 11,32. Puis en Ga 2,2 sont évoquées *quatorze années*, également mentionnées en 2 Co 12,2a. Enfin en Ga 2,4 apparaissent les *faux frères*, que Paul avait signalés aussi en 2 Co 11,26e²⁹¹. Ces voisinages de vocabulaire entre Ga 1–2 et le discours de déraison ne sont pas purement et simplement des fruits du hasard. Ils suggèrent au contraire que c'est la vocation et l'évangile pauliniens qui sont aussi en jeu en 2 Co 10–13, comme ils le sont en Ga 1–2. Rien de plus normal donc que Paul, dans les deux cas, en appelle, comme argument ultime, à ce qui en est la clé, à savoir l'ἀποκάλυψις reçue à Damas et qui fonde son existence missionnaire.

L'examen des trois textes susnommés (Rm 8,26–27 ; 1 Co 2,6–16 et Ga 1–2) fait apparaître une convergence, laquelle indique la manière de comprendre la présente péricope. Dans cette perspective se comprennent bien la formule ἀνθρώ-

exposons ici, invitent bien plutôt à identifier les deux expériences, celle de Damas et celle de la présente péricope. Cette identification confère à la péricope, on va le voir, toute sa force argumentative.

290 Cf. Ga 1,15–16 : ... ὅτε δὲ εὐδόκησεν ὁ ἀφορίσας με ἐκ κοιλίας μητρός μου καὶ καλέσας διὰ τῆς χάριτος αὐτοῦ (16) ἀποκαλύψαι τὸν υἱὸν αὐτοῦ ἐν ἐμοὶ ἵνα εὐαγγελίζωμαι αὐτὸν ἐν τοῖς ἔθνεσιν ...

291 Ajoutons que le verbe καταδουλοῖ, qui apparaît en 2 Co 11,20b, se retrouve en Ga 2,4. Dans le premier cas (2 Co 11,20b), il s'agit d'une instrumentalisation des biens et des personnes des Corinthiens par les adversaires (cf. *supra*, 348–350), et, dans l'autre (en Ga 2,4), d'un assujettissement aux prescriptions de la Loi. Une tendance générale des adversaires de la prédication paulinienne (en Galatie ou à Corinthe) semble donc être de ruiner la *liberté* des personnes. Paul décrit cette tendance avec un même mot, susceptible de désigner des comportements concrets variés.

πορς ἐν Χριστῷ (v. 2a) ainsi que le passage à la troisième personne. L'homme-ἐν-Χριστῷ d'il y a quatorze ans, personnage principal du récit, est l'objet de la connaissance de Paul²⁹². Cet ἄνθρωπος-ἐν-Χριστῷ est Paul, non toutefois Paul limité à son humanité, mais Paul gratifié, dans l'Esprit, d'une ἀποκάλυψις Ἰησοῦ Χριστοῦ (cf. Ga 1,12). C'est aussi ce que souligne le récit en ἰλ', qui introduit un décalage entre Paul-narrateur et Paul-ἐν-Χριστῷ. Le récit met en scène un Paul qui, voici quatorze ans, a franchi les frontières assignées à l'ἄνθρωπος et a accédé à l'inouï (cf. 1Co 2,9). À cela s'ajoute l'incertitude sur la participation du corps à ce voyage. Cette incertitude est résumée dans le contraste construit autour du verbe οἶδα. L'ignorance de Paul (οὐκ οἶδα, v. 2c.e.3d), qui s'en remet à la science de Dieu (ὁ θεὸς οἶδεν, v. 2f.3e), montre qu'il s'agit d'une expérience inaccessible à l'homme dans sa condition corporelle. Le parfait οἶδα des v. 2a et 3a souligne enfin que pour Paul les conséquences de cette expérience sont toujours actuelles. Tel fut bien en effet le tournant de Damas dans la vie de Paul²⁹³.

L'interprétation ici proposée de 2Co 12,2–4 est pour ainsi dire inconnue dans le christianisme primitif. Éphrem de Syrie qui, au 4^{ème} siècle, a soutenu cette lecture est un exégète isolé²⁹⁴. À l'époque moderne, KNOX l'a défen-

292 Le syntagme ἄνθρωπον ἐν Χριστῷ πρὸ ἐτῶν δεκατεσσάρων est, dans son entier, l'objet du verbe οἶδα (cf. 2a).

293 MEIER (*Mystik bei Paulus*, 134) fait remarquer que Paul, au cours de son voyage céleste, n'a pas eu de vision du Trône. Cela n'aurait pu avoir lieu que s'il avait été enlevé au septième ciel – à supposer que l'ouranologie paulinienne comporte sept cieux. Cette remarque ne fait pas obstacle à notre interprétation, car la révélation que reçoit Paul ne concerne précisément pas le Trône, mais le Fils: ὅτε δὲ εὐδόκησεν (...) ἀποκαλύψαι τὸν υἱὸν αὐτοῦ ἐν ἐμοί ... (Ga 1,15–16). À ce point de notre recherche s'éclaire aussi le sens du génitif κυρίου (v. 1c). C'est un génitif *objectif*, qui indique le contenu des ἀποκαλύψεις, c'est-à-dire le Christ Jésus, Fils de Dieu (cf. 2Co 1,19). Par ailleurs, la portée du mot ὀπτασίαι (v. 1c) se comprend mieux. Paul avait en effet déjà déclaré aux Corinthiens avoir vu le Seigneur (ἐώρακα, cf. 1Co 9,1), et que le Seigneur lui était *apparu* (ᾤφθη, cf. 1Co 15,8).

294 Cf. BACHMANN, 391. Sur l'interprétation des Pères de l'Église, cf. ROUKEMA, *Paul's Rapture to Paradise in Early Christian Literature*, 267–283; WALLACE, « Premodern Interpretations of 2 Corinthians 12:1–10 in the Eastern Church », in: ID., *Snatched into Paradise*, 289–331. Sur les *Apocalypses de Paul*, voir KLAUCK, *Die Himmelfahrt des Paulus (2 Kor 12,2–4) in der koptischen Paulusapokalypse aus Nag Hammadi*, 151–190 (sur l'Apocalypse gnostique de Paul, 2^{ème} siècle) et BEAUDE, *Saint Paul. L'œuvre de métamorphose*, 122 (sur l'Apocalypse apocryphe de Paul, fin 2^{ème}, début 3^{ème} siècle). Cet état des lieux laisse penser que le sens originel du passage aurait été très tôt perdu dans la conscience et la mémoire chrétiennes. Il est à noter cependant que les Pères ont souvent rapproché 2Co 12,4 et Rm 8,26, par exemple Irénée de Lyon (cf. ROUKEMA, op. cit., 273) et Grégoire de Nysse (cf. WALLACE, op. cit., 307). D'après ROUKEMA, les versets de Paul, compris comme évoquant une connaissance secrète à ne pas communiquer, ont joué un rôle important

due dans un premier temps, puis abandonnée quelques années plus tard²⁹⁵. Cette interprétation a eu également la faveur de quelques auteurs isolés au cours des dernières décennies²⁹⁶. La plupart de ceux qui, dans la recherche, font encore allusion à cette interprétation l'exclut catégoriquement à cause de son incompatibilité chronologique. D'après eux, l'événement de Damas serait en effet à situer plus en amont dans la vie de Paul, et remonterait alors à plus de quatorze ans avant la rédaction de 2 Co 10–13²⁹⁷. Cette difficulté chronologique toutefois n'est pas insurmontable car, rappelons-le, la chronologie paulinienne aujourd'hui reçue demeure jusqu'à présent une reconstruction largement conjecturale. Il dépasse les limites du présent travail de proposer une reconstitution chronologique de la vie et de l'activité missionnaire de Paul qui tienne compte de cette lecture de 2 Co 12,2–4. Dans son état actuel, cette chronologie reçue ne saurait en tout cas avoir le pas sur les arguments internes au texte, en particulier sur les arguments de l'intertextualité paulinienne avancés plus haut²⁹⁸.

pour fonder et légitimer certaines thèses et pratiques gnostiques. Les Pères ont tenté de réfuter ce détournement du texte en affirmant que Paul aurait partagé ces révélations au moins avec ses proches compagnons, Luc et Timothée par exemple (cf. Origène). Thomas d'Aquin, qui commente le texte latin de la vulgate, comprend le v. 4c (*quae non licet homini loqui*) comme exprimant une interdiction de communiquer ces paroles non aux parfaits, mais aux imparfaits (avec citation de 1 Co 2,6 : σοφίαν δὲ λαλοῦμεν ἐν τοῖς τελείοις ... cf. commentaire de Thomas d'Aquin, traduit par STROOBANT, XI–XII et 261–274).

295 Il expose cette interprétation dans deux articles, *Fourteen Years Later* (1936), 341–349 et *The Pauline Chronology* (1939), 15–29, mais il se rétracte ensuite, dans une note de son livre *Chapters in a Life of Paul* (1950), 78 n. 3.

296 C'est le cas en particulier de RIDDLE (*Paul: A Man of Conflict* [1940]), BUCK–TAYLOR (*Saint Paul: A Study of the Development of His Thought* [1969]) et ENSLIN (*Reapproaching Paul* [1972]). Sur l'histoire de l'interprétation dans les temps modernes, voir notamment BAIRD, *Visions*, 652 n. 2, et WALLACE, *Snatched into Paradise*, 9–23. On regrettera que l'ouvrage récent susnommé de WALLACE, entièrement consacré à l'étude de 2 Co 12,1–10, ne semble pas même envisager ni mentionner la possibilité d'une telle interprétation. En fixant comme horizon de sa recherche sur 2 Co 12 l'étude de « the way in which Paul engages in constructing community expectations of religious experience » (op. cit., 3), l'auteur fait un choix méthodologique qui constitue déjà en lui-même un parti pris discutable sur le sens du texte.

297 Cf. par exemple ALLO, 305; BACHMANN, 391. THRALL (II, 784–785) estime cette interprétation impossible car le syntagme οὐκ ἐξόν exprime, selon elle, une interdiction.

298 Les arguments internes au texte, en particulier les arguments de l'intertextualité paulinienne, apparaissent comme des critères déterminants pour arbitrer le débat entre des reconstructions historiques qui, jusqu'à preuve du contraire, demeurent largement hypothétiques. Une des tâches de la recherche à venir serait plutôt de proposer des hypo-

8.3 *Glorification au nom de cet homme (v. 5a)*

La dernière partie de la péricope est performative et conclusive. Paul reprend le programme annoncé dans la première partie et le réalise. “*Pour cet (homme-là), je me glorifierai*”. Le lien avec la seconde partie est souligné, on l’a dit, par τοιοῦτος, qui fait écho aux deux autres occurrences du même pronom aux v. 2g et 3a²⁹⁹. Le verbe καυχῆσθαι du v. 5a reprend l’infinitif καυχᾶσθαι du v. 1a et clôt la péricope. Le changement d’objet de glorification n’est réalisé qu’au v. 5b, où est repris le verbe καυχῆσθαι, avec un nouveau domaine d’application. Ce déplacement est confirmé par la particule δέ du v. 5b. Le v. 5b appartient donc à une nouvelle étape, c’est-à-dire à une nouvelle péricope, du discours de déraison.

Se glorifiant pour cet “*homme-là*”, Paul maintient le passage à la troisième personne, introduit dans le récit, et souligne ainsi que l’expérience céleste dont il a été gratifié est inaccessible à la condition humaine. Se glorifier pour cet homme signifie, pour Paul, se glorifier ἐν κυρίῳ (cf. 10,17), car il en appelle à ce que cet homme a reçu de Dieu (cf. 10,18). C’est en effet par Dieu et dans l’Esprit (cf. 1 Co 2,10) que Paul a été fait dépositaire de ces ἀποκαλύψεις.

• • •

Effectuons le bilan de cette péricope.

Le v. 1 est à la fois le *titre* de la péricope et son *programme*. Il annonce des ὁπτασίαι et ἀποκαλύψεις. Celles-ci se précisent à l’horizon du double récit des v. 2–4, et notamment dans son sommet, les v. 4b–c. Paul raconte les conditions de réception de ces révélations et en esquisse allusivement le contenu. Dans la dernière partie, au v. 5b, Paul accomplit le programme annoncé au v. 1.

Le mot ἀποκαλύψεις est le mot clé de la péricope. Il permet de comprendre les v. 4b–c où Paul expose à ses destinataires l’enjeu de ces ἀποκαλύψεις dans la crise corinthienne. Ces v. 4b–c contiennent donc l’énoncé *essentiel* de la péricope. L’homme dont Paul se glorifie est un homme devenu dépositaire de *paroles indicibles*, c’est-à-dire que nul ne peut inventer. Il s’agit de la *révélation* du mystère du Christ, non à cacher, mais à annoncer aux nations. Paul traduit en langage apocalyptique la révélation dont il est, depuis Damas, devenu

thèses historiques qui pourraient s’harmoniser avec cette lecture de 12,1–5a et qui mettraient – pourquoi pas? – de repenser l’ensemble de la chronologique paulinienne.

299 Le pronom τοιοῦτος n’a pas le même sens que οὗτος. Il veut dire “*tel*”, “*de cette qualité*”. Il souligne donc bien, ainsi qu’on l’a expliqué à propos des v. 2–4, que la glorification de Paul porte sur l’homme-en-Christ, non pas limité dans son humanité, mais gratifié, dans l’Esprit, d’une ἀποκάλυψις.

dépositaire. Le récit en *‘il’*, qui introduit un décalage entre le narrateur et le dépositaire, souligne que cette *compétence* pour l’annonce de l’évangile est un *don*. C’est d’elle dont Paul ici *se glorifie* (cf. v. 5a–b), c’est-à-dire de quelque chose qui n’est nullement de lui, mais d’un *Autre*. Par là se laisse comprendre la réticence du v. 1b (οὐ συμφέρον). Paul souhaitait en effet éviter toute méprise du lectorat sur la nature et l’origine de cette compétence, afin de ne pas paraître glisser, comme les adversaires, dans une *καύχῃσις κατὰ σάρκα*.

Comprendre l’enlèvement céleste ici raconté comme une allusion à la vocation de Damas n’est pas seulement suggéré par une étude comparative d’autres passages de Paul, comme on l’a montré, dans le cadre du principe «Paul-exégète-de-Paul». Cette interprétation est aussi suggérée par la visée argumentative du discours de déraison. L’autorité et la légitimité de Paul sont contestées. Il eût paru improbable que Paul, dans sa réponse, n’évoquât pas, d’une manière ou d’une autre, ce qui fut à l’origine de sa vocation apostolique. L’appel de Damas est en effet la clé de son *autorité* et de sa *compétence* d’apôtre. Les destinataires le savent bien, eux qui ont nécessairement déjà entendu Paul, à plusieurs reprises, s’y référer. Pour les lecteurs, la mention des *quatorze années* (v. 2a) fonctionne sans doute comme une indication qui pointe clairement vers le tournant *historique* de sa vie et qui lui permet de ne pas tout expliciter³⁰⁰.

Enfin, on est ici en mesure d’expliquer l’urgence dont Paul semblait soudainement habité, alors qu’il commençait cette péricope par l’affirmation, non d’une condition (cf. 11,30a), mais d’une nécessité (*καυχᾶσθαι δεῖ*, v. 1a). La thématique de la glorification a ici quelque chose de plus pressant, car il s’agit de la recommandation de l’évangile de Paul, et non de sa seule *personne*³⁰¹. En 11,30–33, Paul se glorifie de sa condition de faiblesse, dans laquelle il a expérimenté le secours de Dieu. En 12,1–4, il met en avant la révélation gratuite, source de l’évangile qu’il annonce. Sa parole n’est donc pas *méprisable* (cf. 10,10c). Ce sont respectivement la *personne* de Paul puis le *kérygme* qu’il annonce, qui sont en quelque sorte *recommandés* par Dieu (cf. 10,18) à travers les événements évoqués en 11,32–33 puis en 12,2–4. Remarquons aussi que, par le biais de la géo-

300 Les prophètes de l’Ancien Testament situaient eux aussi historiquement le moment de leur appel (cf. Is 6,1; Jr 1,2; Ez 1,1).

301 Le caractère *pressant* de la présente thématique de glorification n’est pas contradictoire avec la *réticence* de Paul, exprimée au v. 1b. L’un et l’autre ne se situent pas en effet au même niveau. L’urgence vise le contenu. La réticence a pour objet la mécompréhension qui pourrait être le fait des lecteurs à propos de cette glorification, étant donné le contexte communautaire. C’est pourquoi Paul passe du *‘je’* au *‘il’*, pour bien donner à comprendre que l’appel de Damas relève de la gratuité de Dieu et non de son initiative.

graphie, Damas fait le lien entre ces deux périopes. Celles-ci, situées au centre du discours de déraison, peuvent ainsi être appelées périopes *damascènes*³⁰².

9 Huitième périope : glorification des faiblesses (12,5b–10)

Aux v. 5b–c, Paul assigne un nouveau domaine d'application au verbe *καυχᾶσθαι*. Il effectue ainsi, jusqu'au v. 10, la dernière étape de son discours de déraison. Celle-ci porte sur les *faiblesses*³⁰³. Remarquons la double inclusion qui souligne l'unité de ces versets. Le verbe *καυχᾶσθαι* figure au début (v. 5b.6a) et à la fin (v. 9d) de la périope. Il en est de même pour les mots de la famille d'*ἀσθενής*, en particulier le substantif *ἀσθένεια* et le verbe *ἀσθενέω*. Le premier est présent aux v. 5c et 9d.10a et *qualifie* la glorification paulinienne. Le second apparaît au v. 10d. La périope est par ailleurs étroitement tissée de liens logiques, comme le montre la présence des nombreuses conjonctions et particules³⁰⁴. La tâche principale de l'analyse sera de mettre en lumière la nature de ces liens logiques et, en conséquence, le rôle spécifique de chaque énoncé.

Cette périope se compose de trois parties, qui se distinguent par leur genre littéraire ainsi que par les temps et personnes des verbes des propositions indépendantes et/ou principales. La première partie, entièrement en 'je' (v. 5b–7a)

302 Les périopes *damascènes* ont encore ceci de commun qu'elles expriment, l'une dans l'attestation solennelle de 11,31, l'autre à travers la thématique des visions et révélations, des pensées qui traitent de réalités de nature divine, c'est-à-dire des *pensées nobles* (ἐννοιαὶ σεμναί), productrices de l'ἰδέα stylistique de *noblesse* (σεμνότης) (cf. *supra*, 382 n. 242).

303 Sur cette périope, voir la note bibliographique de la périope précédente, *supra*, 387 n. 256, et aussi ANDRIESEN, *L'impuissance de Paul en face de l'ange de Satan*, 462–468; BETZ, *Eine Christus-Aretalogie bei Paulus*, 1–19; BINDER, *Die angebliche Krankheit des Paulus*, 1–13; CAMBIER, *Le critère paulinien de l'apostolat*, 481–518; CHOI, *Denn wenn ich schwach bin*, 225–246; GARRETT, *Paul's Thorn and Cultural Models of Affliction*, 82–99; GOODER, *Only the Third Heaven?*, 165–211; HECKEL, *Der Dorn im Fleisch*, 65–92; JEGHER-UCHER, *The Thorn in the Flesh*, 388–397; LITWAA, *Paul's Mosaic Ascent*, 238–257; McCANT, *Paul's Thorn of Rejected Apostelship*, 550–572; MENOUD, *L'écharde et l'ange satanique*, 23–30; MULLINS, *Paul's Thorn in the Flesh*, 299–303; O'COLLINS, *Power Made Perfect in Weakness*, 528–537; PARK, *Paul's σκόλοψ τῇ σαρκί*, 179–183; RUIZ, *Ma puissance se déploie dans la faiblesse*, 259–269; SALIS (de), *L'écharde dans la chair*, 27–41; THIERRY, *Der Dorn im Fleische*, 301–310; WISCHMEYER, *2 Korinther 12,7–8: Ein Gebet des Paulus*, 467–479; WOODS, *Opposition to a Man and His Message*, 44–53.

304 On peut notamment relever dans l'ordre : δέ (v. 5b), εἰ μή (v. 5c), γάρ (v. 6a.c), δέ (v. 6d), μή (v. 6e), διό (v. 7b), ἵνα (v. 7b.d.e.8a), γάρ (v. 9c), οὖν (v. 9d), ἵνα (v. 9e), διό (v. 10a) et γάρ (v. 10d).

avec des verbes au présent et au futur, est métalinguistique. Paul *explique* et *commente* le discours qu'il tient. Il *annonce* et *justifie* un nouvel objet de glorification, c'est-à-dire ses faiblesses³⁰⁵. La seconde partie est un *récit* (v. 7b–9c) qui raconte comment lui fut donnée une écharde dans la chair. Elle rapporte la prière de Paul puis la réponse du Seigneur. La particule διό (v. 7b) montre que ce récit est destiné à fournir un éclaircissement à ce qui précède. Les verbes des propositions principales, en 'il' et en 'je', sont à l'aoriste (ἐδόθη, v. 7c et παρεκάλεσα, v. 8a) et au parfait (εἶργηκεν, v. 9a). La troisième partie (v. 9d–10) expose les *conséquences existentielles* des événements rapportés dans le récit (cf. οὖν, v. 9d). Elle est entièrement en 'je', avec des verbes au présent et au futur.

Avant d'examiner ces trois parties successivement et la portée argumentative de la péricope, relevons d'emblée le style morcelé du passage, si manifeste dès la première lecture. Les κῶλα brefs – du moins pour la plupart – et la succession rapide d'éléments contrastés produisent l'ἰδέα stylistique de *vivacité* (γοργότης), que l'on a déjà observée jusqu'ici dans le discours de déraison³⁰⁶.

9.1 *Un nouvel objet de glorification* (v. 5b–7a)

Cette première partie est toute entière métalinguistique. Paul dit ce qu'il va dire et ce qu'il va taire, et il en indique les raisons. Dissipant la complexité du présent discours, ces versets produisent donc l'ἰδέα stylistique de *netteté* (εὐκρίνεια)³⁰⁷. Cette partie se divise en deux sections, les v. 5b–c et 6–7a, qui se distinguent par leur statut argumentatif. Les v. 5b–c exposent le nouvel objet de glorification. Dans les v. 6–7a, Paul s'explique sur ce choix (cf. γάρ, v. 6a).

9.1.1 Les faiblesses, à l'exclusion de tout autre objet (v. 5b–c)

“Mais pour ce qui me concerne, je ne me glorifierai pas, sinon de (mes) faiblesses” (v. 5b–c). La particule δέ souligne un déplacement. La péricope précédente avait fait un détour rhétorique par un *“homme en Christ il y a quatorze ans”*. C'était une manière de dire que l'expérience céleste dont Paul avait été gratifié était inaccessible à la condition humaine. Il s'agissait donc d'un Paul transformé par l'Esprit, c'est-à-dire Paul πνευματικός (cf. 1 Co 2,13–15). Ici, il sera question de Paul ἄνθρωπος. Dans ce domaine, Paul ne veut maintenant mettre

305 Sur la question de critique textuelle relative au rattachement du v. 7a, soit à ce qui précède, soit à ce qui suit, voir l'exposé d'AEJMELAEUS, *Schwachheit als Waffe*, 258–261. Je m'en tiens ici au choix retenu par la majorité des exégètes, ainsi que par le GNT⁴ et le NA²⁷ qui, en mettant un point après le v. 7a, rattachent celui-ci à la phrase commencée au v. 6d.

306 Cf. *supra*, 342 n. 136; 353; 360–361.

307 Cf. *supra*, 270 n. 12 et 274 n. 16.

en avant que ses *faiblesses*. Il ne s'agit plus de l'*aide* de Dieu manifestée dans sa *condition de faiblesse* (cf. 11,30–33), mais de cette *faiblesse* elle-même, celle de son humanité vulnérable et nue. Le pluriel ἀσθενεῖαι souligne la variété et la multiplicité des formes de cette faiblesse.

9.1.2 Explication sur ce choix (v. 6–7a)

L'intention de Paul de ne se glorifier que de ses faiblesses est justifiée dans la seconde section. La particule γάρ (v. 6a) relie l'ensemble de ces v. 6–7a aux v. 5b–c dont ils sont une justification. Ces versets comprennent deux unités, les v. 6a–c et les v. 6d–7a. Elles sont coordonnées l'une à l'autre par une nuance d'opposition, soulignée par la particule δέ (v. 6d). Paul ne dirait que la vérité en prenant pour objet de glorification ce qui ne relève pas exclusivement de ses faiblesses (v. 6a–c). Mais il y renonce désormais et s'en explique (v. 6d–7a). Examinons ces deux unités.

“Si en effet je veux me glorifier, je ne serai pas déraisonnable, car je dirai la vérité” (v. 6a–c). Paul n'est pas dépourvu de motifs de glorification en dehors de ses faiblesses. Le retour du mot ἄφρων (v. 6b) indique que Paul se met ici à l'abri d'une glorification εἰς τὰ ἄμετρα (cf. 10,13a.15a), c'est-à-dire d'une glorification qui serait *recommandation de soi-même* (cf. 10,18). En d'autres termes, il y a d'autres objets de glorification qui permettraient à Paul, en dehors de ses seules faiblesses, de se glorifier ἐν κυρίῳ (cf. 10,17)³⁰⁸. L'emploi du verbe καυχήσασθαι sans complément laisse ouverte la question de son objet, mais le contexte suggère que Paul vise ici en premier lieu, mais non exclusivement, les visions et révélations.

Paul s'en était glorifié, certes. Encore ne l'avait-il fait qu'indirectement, au nom de *quelqu'un d'autre*. Il aurait pu le faire directement, en *‘je’* et non en *‘il’*. Il n'aurait dit que la vérité. Sa glorification aurait été, non pas *démésure*, mais *vérité*. L'emploi du mot ἀλήθεια confirme l'importance de ce qui fut en jeu dans les visions et révélations. À Damas, il ne s'agissait de rien moins – on l'a en effet expliqué – que de ce qui fondait sa vocation missionnaire.

Paul formule donc, dans la première unité, un principe fondamental. Mais il le limite aussitôt dans la seconde unité, eu égard à la situation des destinataires et aux révélations elles-mêmes. Il décide de renoncer à toute glorification en dehors de ses faiblesses. Il s'en explique : *“Mais je (vous l')épargne, pour éviter qu'on ne m'attribue plus (que ce) qu'on voit (en) moi ou que ce qu'on entend*

308 Notons la conjonction ἐάν avec le subjonctif θελήσω, qui introduit une condition éventuelle et non une condition irréaliste. Paul souligne l'*éventualité* d'un projet auquel il renonce (cf. v. 6d).

de moi, et à cause de la surexcellence des révélations” (v. 6d–7a)³⁰⁹. Le verbe *φείδομαι*, au présent, n’exprime pas une réticence habituelle de Paul. Il souligne un *tournant* dans le discours de déraison. Paul avait jusqu’ici développé trois objets de glorification, son existence *selon la chair* comme serviteur du Christ (11,18–29), sa *condition de faiblesse* où lui fut donné d’expérimenter le secours de Dieu (11,30–33) et les *visions et révélations du Seigneur* (12,1–4). Il estime en avoir dit assez. Il ne veut rien mettre en avant désormais, sinon ses *faiblesses*³¹⁰. Cette décision est justifiée par deux motifs. Le premier vise les destinataires (v. 6e–f). Le second est lié aux révélations elles-mêmes (v. 7a).

Le premier motif est exprimé dans la subordonnée finale introduite par la conjonction *μή* (v. 6e–f). Il a pour point de départ ce que les destinataires sont susceptibles de voir en Paul (*βλέπει με*, v. 6f) et d’entendre de lui (*ἀκούει [τι] ἐξ ἐμοῦ*, v. 6f). Cette formule énigmatique s’éclaire à l’aide de la péricope précédente. Paul redit ici, d’une autre manière, ce qu’il a déjà dit plus haut en termes apocalyptiques. La mise en récit de l’expérience d’un “*homme en Christ il y a quatorze ans*” avait la fonction de montrer l’origine divine des révélations. L’hésitation sur la participation du corps soulignait que cette expérience dépassait la condition corporelle. Ici, Paul revient sur ce point, en direction des lecteurs. La *καύχῃσις ἐν κυρίῳ* qu’il vient de tirer de ces révélations ne doit pas leur faire oublier que celles-ci ne viennent nullement de lui. Le syntagme *ὁ βλέπει με ἢ ἀκούει [τι] ἐξ ἐμοῦ* (v. 6f) décrit le quotidien de Paul, dont les lecteurs sont familiers, c’est-à-dire son existence missionnaire marquée par la faiblesse et la précarité, et consacrée à l’annonce de l’évangile³¹¹. Ces révéla-

309 Cette traduction sera justifiée au cours de l’exégèse.

310 Il n’est pas inhabituel de voir Paul se glorifier d’autres choses que de ses faiblesses. Les lettres fournissent de nombreux témoignages en ce sens. Paul se glorifie très souvent de l’existence même de ses communautés, en ‘*je*’ (cf. 2 Co 7,4.14; 9,2.3; Ph 4,1) mais aussi parfois, au nom de son équipe, en ‘*nous*’ (cf. 2 Co 1,14; 8,24; 1 Th 2,19). En 2 Co 1,12, Paul joint à lui ses compagnons et prend pour objet de glorification τὸ μαρτύριον τῆς συνειδήσεως ἡμῶν.

311 Le verbe *βλέπειν* figurait en 10,7a, lorsque Paul demandait à ses lecteurs d’observer la réalité de son existence missionnaire, la sienne et celle de ses compagnons (τὰ κατὰ πρόσωπον βλέπετε, en 10,7a, suivi du ‘*nous*’ exclusif en 10,7e.8a.11–15; 11,4b.6c, etc.). Le syntagme τὰ κατὰ πρόσωπον désignait ce que les Corinthiens voient en lui (et en eux, i.e. Paul et ses compagnons). Pareillement, la formule *ὁ βλέπει με* exprime ici ce qu’ils le voient *être* (cf. THRALL, 11, 801–802) et ce qu’ils le voient *faire* (cf. ZMIJEWSKI, *Der Stil*, 360, qui suppose un participe ποιῶντα sous entendu). Il s’agit donc de son quotidien de *serviteur du Christ*, jalonné de *péristases* (cf. 11,23d–27) et habité de *sollicitude pastorale* (cf. 11,28–29). THRALL (loc. cit.) rejette la lecture de ZMIJEWSKI. Pourtant les deux interprétations, de THRALL et de ZMIJEWSKI, ne s’excluent pas l’une l’autre. Quant au verbe *ἀκούειν*, il se réfère à la

tions ont donné à Paul *compétence* et *autorité* pour cette annonce, mais il n'en est lui-même d'aucune manière à l'origine. Elles lui furent données comme un *charisme*³¹². Les destinataires doivent le considérer comme *serviteur* (διάκονος) du Christ (11,23a)³¹³, et ne pas lui attribuer plus (ὑπέρ)³¹⁴ que ce qu'il est, plus que ce qu'ils voient en lui et entendent de lui³¹⁵. Ce premier motif est relatif à l'identité apostolique et à sa juste compréhension par les lecteurs.

Le second motif, exprimé par le datif causal du syntagme du v. 7a, est relatif aux révélations elles-mêmes et à leur place dans la vie de Paul. On remarque à nouveau la présence du préfixe ὑπερ dans le mot ὑπερβολή, comme au v. 6f. Paul s'abstient de se glorifier de ces révélations en vertu même de leur surexcellence. Il s'agit donc ici encore de la juste place de l'homme vis-à-vis d'une réalité qui le surpasse. La seconde partie de la péricope explicite ce motif (cf. l'adverbe διό au v. 7b).

proclamation de l'évangile par Paul, que les lecteurs ont déjà entendue et qui porte moins sur l'expérience *subjective* de l'événement de Damas que sur son contenu *objectif* (cf. 1 Co 1,23 ; 2,6–16). Paul enseigne par l'*Esprit* (cf. 1 Co 2,13) ce qu'il y a entendu (cf. ἤκουσεν, v. 4b). L'enclitique indéfini τι, qui alourdit le texte, n'a pas de sens ici, et pourrait être l'ajout d'un copiste qui a interprété autrement le passage.

312 J'emprunte ici de manière proleptique le mot χάρις qui apparaît au v. 9b. La gratuité de l'appel et des révélations est soulignée aussi en Ga 1,15–16, où Paul raconte comment Dieu l'a appelé *par sa grâce* (ὁ καλέσας διὰ τῆς χάριτος αὐτοῦ) et *s'est plu* à révéler en lui son Fils (εὐδόκησεν ... ἀποκαλύψαι τὸν υἱὸν αὐτοῦ ἐν ἐμοί), afin qu'il l'annonce parmi les nations.

313 En 1 Co 1,4, Paul définit les membres du groupe '*nous*' (lui et ses compagnons) comme serviteurs du Christ (ὑπηρέται Χριστοῦ) et intendants des mystères de Dieu (οἰκονόμοι μυστηρίων θεοῦ).

314 La préposition ὑπέρ fait penser aux adversaires, appelés ὑπερλίαν ἀπόστολοι (11,5 ; cf. 12,11d). Paul ne veut aucunement leur ressembler. Ceux-ci ont peut-être, de leur côté, invoqué des expériences de voyages célestes, pour en tirer gloire.

315 On relèvera là l'emploi du verbe λογίζομαι. En 2 Co 12,6e, l'expression λογίζομαι εἰς signifie *mettre au compte de, imputer à, attribuer à*. Elle appartiendrait à la langue du commerce et des affaires selon BAUER (s.v. λογίζομαι, 1. a.), BULTMANN (225) et GRÄSSER (11, 191). Ce sens est accepté, faute de mieux, par THRALL (11, 800–801). Paul veut dire ici, non que les révélations évoquées aux v. 2–4 sont sans importance dans sa vie d'apôtre, mais qu'elles sont un don de la pure bienveillance de Dieu (cf. εὐδόκησεν, Ga 1,15). Sans interpréter 2 Co 12,2–4 comme évocation de l'appel de Damas, THRALL (11, 802) affirme avec raison : « [Paul] might be anxious lest the emergence of too high an opinion of himself might obscure the overriding importance of his gospel ». Mais elle poursuit, à tort : « And again, lastly, we encounter the insistence that Paul is denying the relevance of his visionary experience to his claim to apostelship » (loc. cit.).

9.2 *Récit étiologique* (v. 7b–9c)

Cette seconde partie de la péricope est, on l'a dit, un *récit*. Ce récit se compose de trois sections, qui sont les trois *moments* de la narration, racontés dans l'ordre *chronologique*. Une écharde fut d'abord donnée à Paul. Puis Paul a prié le Seigneur. Et enfin le Seigneur a répondu. Les trois verbes des propositions indépendantes ou principales, décrivent successivement ces trois actions. Autour d'eux s'organisent donc les trois sections, respectivement les v. 7b–e avec le verbe ἐδόθη, puis le v. 8 avec le verbe παρεκάλεσα, et enfin les v. 9a–c avec le verbe εἶρηκεν.

Ce récit est relié à la première partie de la péricope par la particule διό (v. 7b). Διό exprime une conséquence et peut être rendu par “*c'est pourquoi*”. Il faut ici comprendre cette conséquence dans une perspective non logique mais chronologique, dont on expliquera bientôt le sens. Une vue proleptique de l'ensemble du passage est nécessaire, de manière à saisir l'enchaînement des faits. Paul reçut d'abord les révélations (v. 2–4). En conséquence (διό), une écharde lui fut donnée dans sa chair (v. 7b–e). Cette écharde a été ensuite l'objet d'une prière (v. 8). Puis le Seigneur a répondu à cette prière (v. 9a–c). Fort de cette réponse, Paul a alors décidé de ne se glorifier que de ses *faiblesses* (v. 5–7a et v. 9d–10). La glorification des faiblesses est l'aboutissement d'une chaîne événementielle qui a pour point de départ les visions et révélations. L'histoire de l'écharde dans la chair en était jusqu'à présent le maillon manquant. Après les v. 5–7a, il y a donc un retour en arrière (cf. les aoristes, v. 7c.8a, et le parfait, v. 9a), qui d'un point de vue étiologique permet de rendre compte de la décision de Paul. Examinons les trois sections du récit.

9.2.1 L'écharde dans la chair (v. 7b–e)

Le trait littéraire le plus évident de cette section, c'est la clôture dont elle est entourée, visible dans la proposition finale ἵνα μὴ ὑπεραίρωμαι, qui figure identiquement au début et à la fin de la phrase (v. 7b et 7e). “*C'est pourquoi, afin que je n'en tire aucun excès de fierté, il m'a été donné une écharde dans la chair, un ange de Satan, qui me frappe, afin que je n'en tire aucun excès de fierté*” (v. 7b–e). Trois questions sont ici à examiner. Quel est le rôle joué par cette clôture ? Comment comprendre le verbe ὑπεραίρωμαι ? Est-il possible de préciser concrètement la nature de cette réalité, désignée du nom d'*écharde*, que Paul a reçue dans sa chair ? Traitons ces trois questions dans l'ordre.

Les v. 7b et 7e constituent un doublet. Ils indiquent avec insistance la finalité de l'écharde, et en conséquence son *efficacité*. Mais la répétition du même but au v. 7e permet aussi de préciser la manière dont l'écharde atteint ce but. En effet, les deux propositions finales avec ἵνα (v. 7d et v. 7e) s'enchaînent l'une après l'autre. L'écharde apparaît d'abord comme un objet *inerte* et *énigma-*

tique. Puis cet objet devient un *agent actif et animé*, “un ange de Satan”. Celui-ci frappe Paul de manière récurrente. Le verbe *κολαφίζω* au présent laisse en effet supposer une action qui se répète. De cette manière, la finalité exprimée aux v. 7b et 7e est atteinte.

Le verbe composé *ὑπεραίρομαι* appartient au vocabulaire paulinien de la fierté. Il est ici pris en mauvaise part³¹⁶. Le préfixe *ὑπερ*, comme la préposition *ὑπέρ* du v. 6f, fait penser à nouveau aux adversaires, appelés *ὑπερλίαν ἀπόστολοι* (11,5; cf. 12,11d). *ὑπεραίρομαι* vise donc l’excès de fierté que Paul pourrait tirer de la surexcellence des visions et révélations, attitude comparable à celle des adversaires qui se glorifient *εἰς τὰ ἄμετρα* (cf. 10,13a.15a). Paul n’a reçu ces révélations que pour en prêcher dès lors le message (cf. Ga 1,16), non pour s’en vanter. Et il est d’autant moins disponible à un tel excès que les coups reçus dans sa chair le rappellent régulièrement à la réalité de sa condition de *serviteur* (cf. 11,23a; 1 Co 4,1). Ainsi l’écharde remplit-elle son rôle³¹⁷.

Est-il possible de préciser la nature de cette *écharde*? L’examen de quatre termes peut fournir quelque lumière, *Σατανᾶς*, *ἄγγελος*, *κολαφίζω* et *σάρξ*. Le mot *Σατανᾶς* figurait déjà plus haut, au sujet des adversaires, qualifiés de *διάκονοι Σατανᾶ* (11,15b). Satan lui-même y avait été décrit comme capable de se déguiser en ange de lumière (*ἄγγελος φωτός*, 11,14b). Le verbe *κολαφίζω* (*souffleter, frapper, maltraiter*) se trouve aussi en 1 Co 4,11, dans le catalogue de péristases de 1 Co 4,9–13. Il y décrivait l’une des tribulations apostoliques. Ce verbe peut difficilement correspondre aux souffrances d’une maladie. Enfin, le datif *τῇ σαρκί* fait penser à la péricope de 11,18–29, où Paul avait entrepris de se glorifier *κατὰ σάρκα* (cf. 11,18a) et où, de manière paradoxale, il avait évoqué les tribulations

316 Paul a un vocabulaire varié pour exprimer les différentes manifestations et facettes de la fierté, soit en bonne, soit en mauvaise part. Le verbe *ὑπεραίρομαι* est ici pris négativement, comme le verbe *φυσιώω* en 1 Co 4,18–19. En revanche, les verbes *ὑπερεκτείνω* en 2 Co 10,14a et *εὐδοκέω* en 2 Co 12,10a, le mot *στέφανος* (Ph 4,1; 1 Th 2,19) ainsi que le verbe *καυχᾶμαι*, ce dernier très fréquent chez Paul, avec les mots de la même famille (*καύχησις*, *καύχημα*) sont toujours employés positivement, sauf précision expresse du scripteur (par exemple en 2 Co 5,12).

317 «Der Zusammenhang von Leiden als Mittel göttlicher Pädagogik und einer positiven Kontrasterfahrung mit dem Ziel revelatorischer Erkenntnis ist typisch jüdisch (...). Die Vorstellung, dass von einer göttlichen Instanz ein Leiden als pädagogisches Mittel eingesetzt wird – etwa als Strafe –, ist dagegen antikes Allgemeinut» (KRUG, *Kraft*, 266 n. 922, qui, pour illustrer ces deux points, fournit quelques exemples tirés respectivement de la littérature juive et de la littérature païenne). Dans cette perspective, le verbe *ἐδόθη* est naturellement à comprendre comme un passif théologique, plus exactement christologique, car le *κύριος* à qui fut adressée la prière du v. 8 est, on va le voir, le Christ, et non Dieu. C’est à celui qui a donné l’écharde que Paul demande qu’elle lui soit ôtée.

de son *existence missionnaire* (11,23d–29). Au nombre de celles-ci figuraient les faux frères (11,29e). Ce terme désignait un cercle aux contours imprécis, composé de chrétiens hostiles à la prédication paulinienne (cf. Ga 1,7; 2,4). Les adversaires de Paul en 2 Co 10–13 appartiennent au Christ (cf. 10,7d) et sont serviteurs du Christ (cf. 11,23a), mais, parce qu'ils sont en même temps serviteurs de Satan (11,13–15), ils font partie aussi de ces faux frères.

Soulignons par ailleurs que ce passage, s'il ne relève pas du genre littéraire apocalyptique, emprunte à ce genre quelques tonalités, notamment par l'intermédiaire des mots Σατανᾶς et ἄγγελος. Ces termes évoquent le *combat* des forces célestes maléfiques contre les croyants. La prière du v. 8, adressée trois fois au Seigneur, s'inscrit clairement dans ce *combat*, tout comme le σκόλοψ qui en évoque les blessures. Le verbe κολαφίζω peut également être crédité d'un sens guerrier. On rapprochera aussi de ce passage les ὅπλα de la στρατεία paulinienne (cf. 10,3–6). Paul utilise donc manifestement un langage symbolique, qu'il ne faut pas chosifier. La lettre du texte est ici porteuse d'un sens qui le dépasse.

Ces observations invitent à supposer d'une part que l'*écharde* appartient au domaine des épreuves *missionnaires* et, d'autre part, qu'elle désigne une souffrance provenant des *adversaires* de Paul. L'ange de Satan serait donc l'un des adversaires, ou le groupe qu'ils forment collectivement. Le verbe κολαφίζω, qui, au présent, indique une action qui se répète, décrit de manière métaphorique leur comportement. Ces adversaires *frappent* Paul par leurs agissements de *faux frères*. Le v. 7c livrerait par là un peu de son mystère, en particulier à propos de l'accumulation des deux datifs μοι et τῇ σαρκί. Le syntagme τῇ σαρκί désignerait ainsi l'existence missionnaire de Paul et non sa corporéité. Il ne ferait alors pas double emploi avec le datif μοι. Mentionnée dans ce récit étiologique, l'*écharde* apparaît comme la plus amère des péristases qui assiègent sa vie d'apôtre, ce qui est consonnant avec le sommet de la κλῖμαξ de 11,27, évoquant les dangers suscités par les ψευδάδελφοι. Le syntagme σκόλοψ τῇ σαρκί aurait donc une signification *existentielle*, précisée ensuite de manière *événementielle* par la mention de l'ἄγγελος Σατανᾶ qui frappe³¹⁸. La suite du texte,

318 L'identification de l'écharde avec les agissements des adversaires permet également de mieux saisir le sens de la conséquence exprimée par διό (v. 7b). En termes de causalité, il faut comprendre que l'écharde est une conséquence indirecte des révélations. On voit mal en effet comment celles-ci, quelque surexcellentes qu'elles furent (v. 7a), auraient pu d'elles-mêmes entraîner l'écharde dans la chair, laquelle se manifeste comme *ange de Satan*. D'un point de vue théologique, on ne voit pas non plus comment le Seigneur pourrait en être directement la cause. C'est plutôt la mission d'annoncer aux nations le contenu de ces révélations qui a entraîné des contradictions, des oppositions et des

en particulier le bref catalogue de péristases du v. 10, confirmera bientôt cette interprétation³¹⁹.

Ajoutons que les éléments *symboliques* présents dans ce récit (v. 7b–9c) confirment l'interprétation proposée plus haut pour le récit *apocalyptique* des v. 2–4, tant il est vrai que l'apocalyptique est une forme de symbolisme.

9.2.2 La prière de Paul (v. 8)

Paul rapporte maintenant sa prière. «*À son sujet trois fois j'ai prié le seigneur qu'il s'éloigne de moi*» (v. 8). Le κύριος auquel il l'a adressée est, comme l'indique le contexte, le Christ (cf. v. 2a; voir aussi 11,31a). Cette prière a pour objet l'ange de Satan (ὕπὲρ τούτου ...), qui est aussi le sujet du verbe ἀποστῆ. On notera la position emphatique de l'adverbe τρίς qui aurait normalement dû être placé immédiatement avant le verbe παρεκάλεσα³²⁰. Cette formulation met en valeur l'intensité du désir qui s'exprime dans la prière, et la douleur de l'écharde. Τρίς confirme aussi que les coups assénés par l'ange de Satan sont répétés. Paul doit prier par trois fois pour obtenir une réponse. Cette prière répétée trois fois s'harmonise bien avec la tradition biblique³²¹.

épreuves dans l'existence apostolique de Paul. Celles-ci sont une conséquence indirecte des révélations. L'Apôtre confère ensuite un *sens existentiel* et *personnel* à l'hostilité de ces adversaires qui l'atteignent dans sa chair. Il comprend cette hostilité comme indirectement donnée par le Seigneur (cf. ἐδόθη, v. 7c) et exerçant sur lui une fonction de protection contre toute crânerie ou vantardise à propos de ces révélations (cf. v. 7b et 7e).

319 Sur l'histoire de l'interprétation de ce verset énigmatique, et plus précisément sur l'existence d'une *maladie* chez Paul, que ce texte laisserait supposer, voir le panorama présenté par THRALL, II, 809–818; FURNISH, 547–549; GRÄSSER, II, 198–200; MARTIN, 412–416 et AEJMELEAUS, *Schwachheit als Waffe*, 276–278. Peu nombreux sont les exégètes qui interprètent l'écharde plutôt comme une hostilité humaine au ministère de Paul. Parmi eux se trouvent, entre autres, ANDRIESEN, *L'impuissance de Paul en face de l'ange de Satan*, 462–468; MENOUD, *L'écharde et l'ange satanique*, 23–30; MULLINS, *Paul's Thorn*, 299–303; MURPHY-O'CONNOR, *Critical Life*, 321–322; PARK, *Paul's σκόλοψ τῇ σαρκί*, 179–183.

320 Cf. HECKEL, *Kraft*, 85 et n. 155.

321 Il y a un parallèle, peut-être involontaire, mais évident, avec la triple prière du Christ à Gethsémani (cf. Mc 14,35–41; Mt 26,39–44; WISCHMEYER, *Ein Gebet*, 476–477). On peut aussi rapprocher la prière de Paul des formulations ternaires que l'on rencontre en Mt 7,7 et Lc 11,9. Une prière trois fois exprimée semble usuelle dans l'Ancien Testament (cf. 1 R 17,21), dans le judaïsme et dans le monde gréco-romain (cf. HECKEL, *Kraft*, 84 n. 153; WINDISCH, 389–390; DELLING, *τρεῖς*, *ThWNT* VIII, 215–225). Voir aussi le rapprochement établi par HECKEL entre la prière de Paul et la supplication des psaumes (cf. HECKEL, *Kraft*, 284–288). «Die Zahl Drei lässt ein Geschehen als vollständig, abgeschlossen und endgültig erscheinen, weil sie Anfang, Mitte und Ende umschließt» (HECKEL, op. cit., 84).

9.2.3 La réponse du Seigneur (v. 9a–c)

La réponse du Seigneur clôt le récit. *“Et il m’a dit: Ma grâce te suffit, car la puissance est réalisée en (situation de) faiblesse”* (v. 9a–c). La prière avait été rapportée au style indirect. Ici, le narrateur passe au style direct. Ce changement donne une *force assertive* à la parole rapportée. On note aussi qu’après les deux aoristes (v. 7c; v. 8a) apparaît un parfait. Εἶρηκεν introduit la réponse du Seigneur. Le parfait indique que cette réponse dépasse de beaucoup le moment où elle fut proférée. C’est une parole qui déborde l’événement et dure au-delà de lui³²². Le mot χάρις désigne une notion dont les Corinthiens sont déjà familiers. Il s’agit ici du don de la vocation apostolique de Paul³²³. Le mot δύναμις, enfin, fait apparaître à visage découvert une réalité essentielle du ministère apostolique, qui n’avait pas émergé à la surface du texte depuis longtemps. Il est un lointain écho des ὅπλα δυνατὰ τῷ θεῷ de 10,4a–b³²⁴. Avant d’examiner les deux verbes ἀρκεῖ et τελεῖται, observons la structure de cette réponse (v. 9b–c). Elle met en évidence un parallélisme disposé de manière chiasique, comme le montre le tableau qui suit³²⁵.

Le verbe ἀρκεῖ ouvre la réponse. Le verbe τελεῖται la clôt. Les deux substantifs χάρις et δύναμις, placés au centre de la section, se suivent, le second comme un écho du premier. La δύναμις est, comme la χάρις, celle du Christ, même si le pronom μου du v. 9b n’est pas repris au v. 9c. Paul parlera en effet plus loin de la δύναμις τοῦ Χριστοῦ (v. 9e). Le datif enclitique σοι est repris par le syntagme ἐν ἀσθενείᾳ, qui décrit la situation présente de Paul. Le parallélisme des deux phrases est en outre expliqué par la particule γάρ. Le v. 9c fournit donc un

322 HECKEL (*Kraft*, 85) observe avec pertinence : « Das resultative Perfekt der Zitationsformel εἶρηκεν in v.9a [weist] auf die bleibende Gültigkeit dieses Herrnworts hin und ergibt einen gewissen Gegensatz zu dem längst abgeschlossenen Gebet ». Le même auteur paraphrase ainsi le parfait : « “Er hat mir ein für alle Mal gesagt und nun gilt” » (op. cit., 86).

323 Le lien entre l’appel et la grâce est souligné en Ga 1,15 (... ὁ καλέσας [με] διὰ τῆς χάριτος αὐτοῦ ...). Voir aussi 1 Co 15,10 (χάριτι δὲ θεοῦ εἰμι ὃ εἰμι, καὶ ἡ χάρις αὐτοῦ ἡ εἰς ἐμέ οὐ κενὴ ἐγενήθη, ἀλλὰ περισσώτερον αὐτῶν πάντων [i.e. τῶν ἀποστόλων] ἐκοπίασα, οὐκ ἐγὼ δὲ ἀλλὰ ἡ χάρις τοῦ θεοῦ σὺν ἐμοί); Ga 2,9 et 1 Co 3,10. HECKEL (*Kraft*, 89–91) interprète 2 Co 12,2–4 comme allusion à des révélations strictement privées. En conséquence, il comprend le mot χάρις comme désignant « seine Existenz als Christ » (op. cit., 89). En réalité, la portée des v. 2–4 indique l’acception à donner ici au mot χάρις. Il est expressif du *charisme* et de la *vocation apostoliques*.

324 C’est en effet surtout vers 10,4 que pointe le terme δύναμις en 12,9c, et non, comme le soutient HECKEL (*Kraft*, 91), vers 10,10a qui évoquait les ἐπιστολαὶ βαρεῖαι καὶ ἰσχυραί. Le propos des adversaires rapporté en 10,10, en particulier leur qualification des lettres, n’avait rien de théologique, contrairement à 10,3–6.

325 Voir aussi HECKEL, *Kraft*, 86–95, en particulier 87.

TABEAU 4 *Disposition
chiastique de
2 Co 12,9b–c*

A	ἄρκεῖ
B	σοι
C	ἡ χάρις μου
C'	ἡ γὰρ δύναμις
B'	ἐν ἀσθενείᾳ
A'	τελεῖται

fondement au v. 9b. En d'autres termes, le verbe ἄρκεῖ s'éclaire par le verbe τελεῖται. La χάρις est une δύναμις. Sa suffisance est une efficience³²⁶. Le verbe τελεῖται, quant à lui, est un passif³²⁷. Il pointe vers un agent qui n'est autre que celui à qui est adressée la prière et qui répond à cette prière, c'est-à-dire

326 Le verbe ἄρκεῖ le laisse déjà entendre. Il n'insinue pas que la grâce est chiche mais bien plutôt riche. HECKEL (*Kraft*, 88) observe en effet avec justesse que le verbe ἀρκέω est ici à l'actif et a pour sujet ἡ χάρις μου. La réponse n'invite donc pas Paul à se contenter de la grâce, comme d'un don minimal, qui requiert ensuite d'être complété par Paul lui-même. Le verbe ἀρκέω suggère d'abord et avant tout la richesse positive et (amplement) suffisante de la grâce. Ce n'eût pas été le cas si Paul avait été sujet du verbe ἀρκέομαι au passif, dans une formulation comme par exemple «ἀρκοῦ τῇ χάριτί μου». «Da sich der positive Sinn des Ausreichens für einen griechischsprechenden Hörer nicht erst aus der Begründung ergibt, sondern schon in der Wortbedeutung anklingt, enthält auch der erste Satz des Herrenworts vor allem die Zusage des Genügens und zunächst noch keine Aufforderung zur Tugend der Genügsamkeit» (HECKEL, op. cit., 88, italiques de l'auteur).

327 L'emploi du verbe τελέω au moyen est très rare (cf. *LSJ*, s.v. 'τελέω'; DELLING, τέλος, τελέω, κτλ., *ThWNT* VIII, 58–62). Τελεῖται est ici à comprendre au passif, car, on va l'expliquer, le Christ est l'agent sous-entendu. Chez Paul, on rencontre le verbe τελέω pour désigner l'accomplissement de la loi (cf. Rm 2,27) ou de l'ἐπιθυμία σαρκός (Ga 5,16) ou le paiement des impôts (Rm 13,6). Avec le préfixe ἐπι, ἐπιτελέω désigne chez Paul une action terminée et achevée, ou en voie de l'être (cf. Rm 15,28; 2 Co 7,1; 8,6.11(2×); voir encore Ga 3,3; Ph 1,6; 3,12). Chez Flavius Josèphe, le verbe τελέω signifie le plus souvent *payer* (un tribut, un impôt, une somme d'argent, cf. AJ 1,173; 2,192; 4,68.75.240.243.300; 5,129.181.199; 7,1.99.104.318; 9,19.29.218.238.259.275; 10,2.83.163; 11,23 etc.), ou *accomplir, exécuter* (un sacrifice, cf. AJ 1,157; 2,291; 4,206). En AJ 8,362, τελέω exprime l'accomplissement d'une menace sur le fils d'Achab (... τελέσειν δὲ τὴν ἀπειλὴν ἐπὶ τῷ υἱῷ τοῦ Ἀχάβου). Le verbe τελέω désigne donc un accomplissement, une réalisation, une exécution, une *performance* dans l'ordre du *faire*.

le Christ. La puissance agissante, manifestée et déployée à l'occasion de la faiblesse, est donc celle du Christ. Autrement dit, c'est le Seigneur *lui-même* qui réalise et accomplit la performance de la δύναμις³²⁸.

Remarquons en outre que la permanence de la réponse, c'est-à-dire son caractère en quelque sorte définitif (cf. le parfait εἶρηκεν, v. 9a), est soulignée par la formulation du v. 9c. Les éléments du cadre dialogal (cf. μοι, v. 9a; σοι, v. 9b; μου, v. 9b) disparaissent en effet, et le propos du v. 9c est posé de manière absolue, comme dépersonnalisé et généralisé. À la prière *historique* de Paul, le Seigneur offre une réponse personnelle, certes (cf. σοι, v. 9b), mais qui, sur le registre *métahistorique*, dépasse la personne de Paul. À Paul (σοι) qui prie dans une situation particulière (παρεκάλεσα, v. 8a) est donnée une réponse qui vise toutes les situations possibles de faiblesse (ἐν ἀσθενείᾳ, sans article), et pas seulement celles de Paul. Ainsi, la prière n'est pas exaucée, mais *surexaucée*. À l'occasion d'une ἀσθένεια particulière qui inspirait cette demande, le Seigneur livre à Paul la clé paradoxale qui lui permet, non de s'affranchir de la faiblesse, mais de découvrir, au cœur de *toutes* les ἀσθενεῖαι possibles (cf. les pluriels du v. 10), le déploiement d'une δύναμις à laquelle la faiblesse laisse le champ libre. La réponse du Seigneur est donc aussi une promesse, qui déborde le seul récepteur Paul.

Dans la dernière partie de la péricope (v. 9d–10), l'adverbe ἥδιστα (v. 9d) et le verbe εὐδοκῶ (v. 10a) montreront bientôt que Paul a compris cette réponse comme un exaucement, et un exaucement permanent qui dépasse et déborde sa demande.

9.3 Les conséquences existentielles (v. 9d–10)

La troisième partie de la péricope tire les conséquences du récit (cf. οὖν, v. 9d). La parole du Seigneur a donné à Paul un enseignement *théorique* sur deux réalités, δύναμις et ἀσθένεια. Paul en tire maintenant les conséquences *pratiques*. Dans sa vie d'apôtre et dans le contexte communautaire de Corinthe, il ne veut désormais tirer gloire que d'*un seul objet*, ses faiblesses. Celles-ci sont en effet le lieu privilégié de déploiement de la δύναμις divine.

Ces versets se divisent en deux sections parallèles, qui chacune proclame le caractère définitif de cet objet. La première (v. 9d–e) se situe dans la perspective de la crise corinthienne et du discours de déraison. La seconde (v. 10) renchérit

328 «Die δύναμις stellt daher eine Fähigkeit Christi dar, so dass eigentlich nicht die Kraft – medial ausgedrückt – sich selber vollendet, sondern der Herr es ist, von dem die Kraft zur Vollendung gebracht wird, was die Lutherübersetzung recht gut zum Ausdruck bringt: denn meine Kraft ist in den Schwachen mächtig» (HECKEL, *Kraft*, 93).

sur la première et exprime une disposition constante de Paul, bien au-delà du contexte du billet et de la situation actuelle de la communauté.

9.3.1 Les faiblesses, objet définitif de glorification (v. 9d–e)

De l'énoncé dogmatique du v. 9b–c Paul tire une première application (cf. οὖν, v. 9d). *“Bien volontiers donc je me glorifierai plutôt de mes faiblesses”* (v. 9d). Paul ne se glorifiera désormais que de ses faiblesses. Cette décision (v. 9d) prend la forme d'une *rectification* de la prière du v. 8. Au lieu de continuer à implorer l'éloignement de l'ange de Satan chargé de le frapper, Paul se glorifiera bien davantage (cf. le comparatif μάλλον) de ses faiblesses³²⁹. L'adverbe ἤδιστα souligne l'enthousiasme provoqué par la réception de la réponse. Notons que cette réponse ne formulait aucune incitation à la *glorification* des faiblesses. Elle exprimait seulement une promesse, c'est-à-dire la suffisance de la χάρις. C'est la situation présente de la communauté (cf. 11,18.30; 12,1a) qui constitue pour Paul une invitation à se *glorifier* de cet objet, à l'*exclusion* de tout autre (cf. v. 6d–f).

La décision est assortie d'une conséquence: *“de sorte que réside en moi la puissance du Christ”* (v. 9e). La manifestation de la puissance du Christ, au cœur des faiblesses qui jalonnent l'existence missionnaire de Paul, est rendue possible par la *résidence* qu'elle prend en sa personne. Le verbe ἐπισκηνώ souligne que l'action de cette puissance étrangère provient de son *inhabitation* chez Paul³³⁰. Une altérité *présente* et *agissante* est donc là, dans sa vie apostolique et dans les faiblesses qui l'accompagnent, et y déploie sa *puissance*.

329 «Erst recht nach der Antwort des Herrn wurde das Gebet kein weiteres Mal wiederholt, da das Adverb μάλλον in v.9b auf eine unausgesprochene, aus dem Zusammenhang zu ergänzende Negation zurückblickt: “(ich will nicht um Befreiung beten,) sehr gerne will ich mich vielmehr meiner Schwachheiten rühmen”» (HECKEL, Kraft, 85; voir aussi 102).

330 Le verbe ἐπισκηνώ ne se rencontre nulle part ailleurs dans le NT et les LXX. Dans les LXX, le verbe κατασκηνώ, généralement utilisé avec le même sens, rend le verbe יָבֹשׁ et exprime la demeure de Dieu (σκήνωμα) au milieu de son peuple (Ex 25,8; Lv 26,11; Dt 12,11; 1 R 8,12–13, etc.). Dans le NT, voir en particulier Mt 8,20; 13,32; Mc 4,32; Lc 9,58; 13,19. En Jn 1,14 figure le verbe σκηνώ (ὁ λόγος σὰρξ ἐγένετο καὶ ἐσκήνωσεν ἐν ἡμῖν), qu'on retrouve en Ap 7,15; 12,12; 13,6; 21,3. Ces verbes ne désignent pas un habitat transitoire, mais une résidence permanente. Voir aussi HECKEL, Kraft, 327–331; MICHAELIS, σκηνή, ThWNT VII, 369–396.

9.3.2 Les faiblesses, objet de complaisance (v. 10)

La seconde section reformule la première en élargissant le champ des conséquences existentielles de la parole du Seigneur. Elle est composée de deux unités, d'abord d'une affirmation (v. 10a–c), puis de son fondement (cf. γάρ, v. 10d–e).

L'adverbe διό, comme la particule οὖν (v. 9d), rattache l'affirmation des v. 10a–c à la réponse du Seigneur, dont elle est, comme les v. 9d–e, une conséquence. À la crise corinthienne Paul a voulu répondre par un discours de *glorification*, qui prend pour objet ses faiblesses. Paul élargit ici le rôle et la fonction des faiblesses. Elles ne sont plus seulement objet de glorification, mais objet de *complaisance* (v. 10a–c). Le syntagme εὐδοκῶ ἐν n'est pas équivalent à καυχῆσθαι ἐν. Il lui ajoute enthousiasme et joie. Le propos est particulièrement frappant par l'oxymore εὐδοκῶ ἐν ἀσθενείαις. Pour cette raison, on hésite à créditer le verbe εὐδοκῶ d'un sens véritablement hédonistique. Si Paul ne prend pas *plaisir* à ses faiblesses, du moins sont-elles pour lui objet de contentement³³¹. Le syntagme ὑπὲρ Χριστοῦ (*pour le Christ*) indique que cette disposition a pour but de laisser le *champ libre* à l'action du Christ, c'est-à-dire au déploiement de sa δύναμις (cf. v. 9c).

Entre le verbe εὐδοκῶ et le syntagme ὑπὲρ Χριστοῦ se trouve un petit catalogue de péristases, objet de l'εὐδοκία paulinienne (v. 10a–b). De par son genre littéraire, ce catalogue accentue l'idée stylistique de *vivacité* (γοργότης), que l'on a déjà signalée à propos du style morcelé de la péricope³³². En tête de catalogue figure le pluriel ἀσθένειαι, qui résume le contenu de l'énumération qui suit, et qui fonctionne comme un titre. Au moyen de quatre substantifs, Paul esquisse ensuite la multiplicité concrète des situations vécues de faiblesse. Y figurent principalement les faiblesses provoquées par des causes extérieures (ὑβρεῖς, ἀνάγκαι, διωγμοί). Le terme στενοχωρία (*détresses, angoisses*) décrit un état psychologique. On remarque l'absence de terme spécifique qui relève de la maladie ou d'une mauvaise santé³³³. Les mots ὑβρεῖς et διωγμοί décrivent des hostilités *humaines*. Parce que l'*ange de Satan*, dont Paul demandait plus haut d'être libéré, n'a pas été éloigné de lui, il faut certainement l'inclure dans la

331 Εὐδοκέω signifie "se réjouir, prendre plaisir à, estimer/trouver/juger bon", cf. Rm 15,26.27; 1 Co 1,21; 10,5; 2 Co 5,8; Ga 1,15.

332 Cf. *supra*, 403.

333 L'absence des mots νόσος, νόσημα et du mot ἀρρωστία, qui désigne une mauvaise santé habituelle, est à noter. Dans cette brève liste, seul le mot ἀσθένεια pourrait inclure un état de faiblesse physique. Mais la perspective du catalogue vise seulement les épreuves directement missionnaires.

présente liste. Les termes ἀνάγκαι et στενοχωρία peuvent difficilement correspondre aux coups qu'il assène. En revanche, ὕβρεις et διωγμοί pourraient bien les inclure, sans toutefois se réduire à eux³³⁴. Ce constat constitue un indice qui confirme l'interprétation que l'on a proposée plus haut pour "l'écharde dans la chair". Elle ne désigne pas une maladie, mais la nuisance et l'hostilité provenant d'adversaires.

Paul munit ensuite cette affirmation d'un fondement. "Car lorsque je suis faible, (c'est) alors (que) je suis fort" (v. 10d–e). Ce fondement, énoncé au présent, est la reformulation paulinienne de la réponse du Seigneur. Après celui du v. 10a, il s'agit là d'un nouvel oxymore, qui porte le paradoxe à son intensité maximale et dans lequel on reconnaît, à peu de chose près, la présence d'une *parisose*, productrice de l'idée stylistique de *beauté* (κάλλος)³³⁵. Paul se dit à la fois et en même temps *faible* et *fort*. Cette simultanéité est soulignée par la formulation antithétique dans laquelle les deux termes antinomiques ἀσθενῶ et δυνατός sont rapprochés, et les verbes placés aux deux extrémités³³⁶. En réalité, les deux prédicats dont est crédité ici le sujet *Paul* ne peuvent pas être vrais sous le même rapport. Paul reste *faible*, mais, dans sa faiblesse, il reçoit une *force*. Par deux fois, aux v. 9c et 9d–e, le texte avait déjà souligné que les deux réalités en jeu, ἀσθένεια et δύναμις, n'ont ni même statut ni même origine. Elles coexistent ensemble, sans que l'une remplace l'autre. L'adverbe τότε souligne aussi l'altérité de la δύναμις, car il indique que lorsque l'ἀσθένεια est présente, alors quelque chose survient et se produit³³⁷. L'ἀσθένεια est de Paul, la δύναμις du Christ. Celle-ci est une χάρις donnée par le Christ et déployée par lui dans une situation humaine de *faiblesse*. Tant par l'oxymore du v. 10a que par celui des v. 10d–e, Paul reformule donc sous une forme paradoxale ce qui dans la réponse du Seigneur et dans sa reprise aux v. 9d–e était avant tout descriptif et analytique. Il faut enfin relever la force assertive impressionnante avec laquelle se conclut ici la dernière des péripécies du discours de déraison. L'affirmation "τότε δυνατός εἰμι" est en effet catégorique et sans appel. D'un point de vue stylistique, Paul met ici en œuvre l'idée d'*éclat* (φαιδρότης ou

334 "Ὑβρεις et διωγμοί pourraient aussi faire allusion aux bastonnades romaines et aux flagellations synagogales. Notons que ces deux termes ne désignent pas nécessairement des coups et des violences physiques.

335 Les κῶλα des versets 10d et 10e comprennent respectivement six syllabes (v. 10d) puis sept syllabes (v. 10e). Il s'agit donc d'un binôme qui n'est guère éloigné d'une *parisose* par κῶλον entier, cf. *supra*, 286 n. 11.

336 Littéralement: "Car lorsque je suis faible, alors fort je suis".

337 L'altérité de la δύναμις est pareillement soulignée en Ph 4,13 (πάντα ἰσχύω ἐν τῷ ἐνδυναμούντί με).

λαμπρότης), car il s'exprime sans laisser de place au doute et avec le "*brillant de l'autorité*", celle précisément que lui donne la δύναμις du Christ (cf. 10,8; 13,10)³³⁸.

• • •

Effectuons le bilan de cette péricope.

Ces v. 5b–10 sont étroitement tissés de liens logiques et chronologiques. Dans l'ordre de l'histoire, le point de départ fut la surexcellence des révélations. Accomplissant la mission à laquelle ces révélations l'appelaient, Paul reçut alors une écharde dans sa chair. Mais il pria pour en être délivré. Cette prière ne fut pas exaucée comme telle. Paul reçut comme réponse une parole *définitive* du Seigneur sur la *faiblesse* humaine, lieu de déploiement de sa *puissance*. Paul tire alors les conséquences de cette réponse et choisit de ne se *glorifier* désormais que de ses *faiblesses*. Bien plus, il décide de s'y *complaire*. D'un point de vue historique, la réponse du Seigneur (v. 9b–c) constitue donc un énoncé *fondamental*, qui explique le *tournant* pris par la glorification paulinienne (cf. φείδομαι, v. 6d). Cet énoncé fondamental est mis en valeur par sa situation *géographique* dans la péricope. Il est au centre, précédé et suivi de la décision de Paul de ne se glorifier que de ses *faiblesses* (cf. v. 5b–7a et v. 9d–10). Les première et troisième parties de la péricope sont donc parallèles et effectuent une inclusion sur le récit, et en particulier sur la parole du Seigneur.

D'un point de vue logique cependant, les première et troisième parties ne sont pas équivalentes. Elles traitent l'une et l'autre de glorification des faiblesses, mais la troisième partie contient des éléments nouveaux. Elle tient compte de l'enseignement nouveau fourni par la réponse du Seigneur. La *glorification* des faiblesses (v. 9d) et, plus encore, la *complaisance* dans les faiblesses (v. 10a) sont motivées par une explication qui va bien au-delà de la précaution dont était muni le verbe φείδομαι (cf. v. 6e–7a). Là, Paul expliquait pourquoi

338 «Diverses raisons rendent cette catégorie [de l'éclat] nécessaire au discours empreint d'autorité et en particulier le fait qu'il faut toujours joindre au discours noble, rude et véhément quelque brillant, afin qu'il ne soit pas en tous points sévère. [Le brillant qu'il faut à la grandeur n'est] pas le brillant de la grâce (φαιδρότης δὲ οὐ τῆς ἐν ὠραϊσμῷ) (...) mais le brillant de l'autorité (ἀλλὰ τῆς ἀξιωματικῆς). (...) L'éclat est moins le récit des faits que leur qualification et leur amplification» (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, 1,9, 264–268; trad. PATILLON, 368–372). L'impression de l'éclat est produite – commente PATILLON – lorsque «le locuteur se montre assez sûr de son propos pour le présenter largement, en pleine lumière et sans avoir à en débattre» (op. cit., 368 n. 2). Sur l'ἰδέα d'*éclat*, voir aussi *supra*, 300 n. 45.

il épargne à ses lecteurs, eu égard à leur situation, une glorification qui n'a pas pour objet ses propres faiblesses. Il s'agissait d'une raison circonstancielle. Ici, de manière *positive*, il fonde théologiquement les motifs de la glorification des faiblesses et de la complaisance en elles³³⁹. On notera l'insistance que constitue la double reformulation paulinienne de la parole du Seigneur (v. 9e et v. 10d–e). Paul ne se glorifie de ses *faiblesses* – ou plutôt ne s'y *complait* – que pour être *fort* de la force du Christ. Cette finalité est ainsi amplement soulignée. Dans la perspective du discours de déraison, c'est donc ici que se trouve l'*énoncé fondamental* de la péricope. La *parole du Seigneur* (v. 9b–c) produit la *glorification* des faiblesses (v. 9d–e). Puis la *complaisance* (v. 10) renchérit sur elle et pousse à son degré *maximum* le paradoxe de l'attitude paulinienne, notamment avec les deux oxymores des v. 10a et 10d–e. Ceux-ci donnent à la faiblesse de l'apôtre une force rhétorique inattendue et saisissante, dont la fonction est de souligner la puissance tant de sa conviction personnelle que de la δύναις divine agissant dans sa vie.

Ces deux approches, historique et logique, se complètent l'une l'autre. La *parole du Seigneur* (v. 9b–c) et la manière dont Paul se l'approprie dans sa vie d'apôtre – c'est-à-dire la *glorification* de ses faiblesses et la *complaisance* en elles (v. 9d–10e) – constituent en quelque sorte le double sommet de la péricope, laquelle présente donc, sur le plan argumentatif, un *double énoncé essentiel*.

10 Neuvième péricope : épilogue du discours de déraison (12,11–13)

La déclaration γέγονα ἄφρων marque la clôture du discours de déraison. Paul se *qualifie* lui-même et qualifie l'ensemble des propos qu'il vient de tenir. Avant de songer aux modalités concrètes de son retour à Corinthe, développées dès le v. 14, Paul, jusqu'au v. 13 inclus, s'explique sur cette qualification. Ces réflexions jouent le rôle d'*épilogue* du discours.

Ces versets se divisent en deux parties, les v. 11a–c et les v. 11d–13. Elles se distinguent par la *perspective historique* des différents énoncés. La première partie retrace l'histoire de la *lettre*, en particulier du *discours de déraison*. La seconde esquisse l'histoire de l'*évangélisation de Corinthe*, avant l'intervention

339 La faiblesse, en particulier celle qui est causée par l'ange de Satan chargé de le frapper, n'apparaît plus comme un moyen pédagogique donné par Dieu, pour éviter l'excès de fierté que pourrait inspirer la surexcellence des révélations (cf. v. 7a et 7e). Cette perspective est dépassée par la parole du Seigneur qui désigne la faiblesse comme *lieu* de déploiement de la puissance.

de Paul. Ces deux parties sont étroitement liées. C'est en effet dans l'histoire du ministère de Paul à Corinthe que les destinataires étaient en mesure de puiser des motifs (cf. γάρ, v. 11d.13a) de le défendre face aux adversaires. Ce qu'ils ont vécu alors leur aurait permis de ne pas recevoir si facilement la prédication des nouveaux-venus (cf. 11,4) ni accepter leurs procédés (cf. 10,12–16; 11,3–4.12.19–20). La crise aurait donc pu être évitée, et Paul lui-même aurait été dispensé de cette intervention épistolaire. Le *déficit* des Corinthiens y a donc contraint Paul.

Examinons ces deux parties, puis réfléchissons sur le bilan que tire Paul de ce grand ensemble.

10.1 La trajectoire du discours de déraison (v. 11a–c)

Ces réflexions sur l'histoire du discours de déraison se divisent en deux sections, le v. 11a et les v. 11b–c. Au v. 11a d'abord, Paul présente une *réflexion métalinguistique* sur l'ensemble du passage qui débutait en 11,16. Il se qualifie lui-même et qualifie son propos. Il s'agit bien, dit-il à ses lecteurs, d'un discours de *déraison* (v. 11a). Il met donc ici en œuvre à leur égard l'*idée* stylistique de *netteté* (εὐκρίνεια)³⁴⁰. Paul précise ensuite l'*origine* de cette entreprise littéraire, c'est-à-dire le rôle que les destinataires ont joué dans la crise et qui l'a déterminé à intervenir par une épître et à privilégier une certaine forme d'argumentation (v. 11b–c). En d'autres termes, la première section décrit l'*aboutissement* du discours de déraison, la seconde son *origine*.

10.1.1 Point d'arrivée (v. 11a)

"Je suis devenu déraisonnable". La notification de Paul à l'attention des lecteurs est claire. Le présent discours est un discours de *déraison*. L'adjectif ἄφρων vise l'actualité de l'engagement littéraire de Paul, déployé depuis 11,16. Cette exclamation est en effet un écho de la requête de 11,16d, elle-même préparée par le regret de 11,1a. Le parfait γέγονα indique ici que la déraison est une procédure achevée, mais encore actuelle. Le discours de déraison, s'il est sur le point de se terminer, n'est donc pas encore clos.

10.1.2 Point de départ (v. 11b–c)

La seconde section remonte à l'origine de la déraison paulinienne. Elle est composée de deux unités, le v. 11b et le v. 11c, cette dernière expliquant la première (cf. γάρ, v. 11c). Paul résume ici ce qui s'est passé à Corinthe après son départ et qui a motivé son intervention épistolaire.

340 Cf. *supra*, 270 n. 12 et 274 n. 16.

10.1.2.1 *L'attitude des destinataires (v. 11b)*

“(C’est) vous (qui) m’(y) avez contraint”, déclare l’Apôtre. L’aoriste ἤναγκάσατε se réfère au comportement passé de la communauté. La position emphatique de ὑμεῖς est à noter. Ce sont les destinataires qui ont contraint Paul à se lancer dans l’argumentation de l’ἄφροσύνη. L’émergence de la deuxième personne du pluriel, qui avait disparu du texte depuis 11,20, et le reproche à peine voilé que Paul adresse ici à ses lecteurs produisent l’ιδέα stylistique de *véhémence* (σφοδρότης)³⁴¹. À l’origine de la lettre se trouve un problème, mais ce problème ne venait pas de Paul. Il a consisté en un *déficit* des destinataires, expliqué dans la seconde unité (cf. γάρ, v. 11c).

10.1.2.2 *Paul aurait dû être recommandé (v. 11c)*

“Moi, j’aurais dû en effet être recommandé par vous”. Ce propos décrit indirectement les tensions à l’intérieur de la communauté après le départ de Paul, lorsque la crise a pris forme. Il explique (cf. γάρ) la contrainte (ἀνάγκη, cf. v. 11b) dans laquelle les destinataires ont mis Paul. Celui-ci en effet aurait dû être recommandé par eux auprès des adversaires, mais il ne l’a pas été³⁴². Par la présente intervention, Paul s’emploie à suppléer ce que le groupe ‘vous’ était en mesure de faire mais a omis³⁴³. Son argumentation est donc également destinée aux adversaires. Ceux-ci font partie, au moins indirectement, des des-

341 Cf. *supra*, 266 n. 4.

342 Lorsqu’il écrit 2 Co 10–13, Paul, semble-t-il, a déjà effectué deux séjours à Corinthe, et s’apprête à revenir une troisième fois (cf. 12,14a.20b.21a; 13,1). D’après un consensus assez largement partagé dans l’exégèse, la seconde visite de Paul, très courte, aurait eu lieu au cœur de la crise. Elle est dite la *visite-éclair* (cf. LÉGASSE, *Paul Apôtre*, 183–184; MURPHY-O’CONNOR, *Histoire de Paul de Tarse*, 191–192). Son échec aurait notamment conduit Paul à cette intervention épistolaire, dont 2 Co 10–13 présente, sinon le texte intégral, du moins un morceau essentiel (cf. MURPHY-O’CONNOR, *Critical Life*, 291–296; HAFEMANN, *Corinthians (Letters to the)*, DPL, 175–177). Le texte de Paul (en particulier ici 2 Co 12,11–13) ne permet pas de confirmer ou de rejeter cette reconstruction historique. Paul ne décrit jamais la crise mais l’évoque allusivement. En tout cas, le v. 11c décrit une action qui, dans sa durée, ne peut se comprendre et se situer qu’en l’absence de Paul à Corinthe. Certes, Paul pourrait avoir regretté que ses lecteurs ne l’eussent pas soutenu lors de sa *visite-éclair* à Corinthe, en sa *présence*, si toutefois cette visite-éclair a eu lieu. Mais il souligne aussi et surtout que, *avant* ou *après* cette seconde visite, ils auraient dû le recommander mais ne l’ont pas fait.

343 Avant même l’intervention de Paul, ils avaient déjà de bons arguments pour le faire, comme Paul va le leur rappeler dans ce qui suit. Ces arguments (v. 11d–13), on va le voir, ont déjà été développés plus haut dans la péricope 11,1–15 et se réfèrent à l’expérience qu’ils ont vécue eux-mêmes (cf. 10,7a).

tinataires du billet, même si, jusqu'ici au moins, ils ne paraissent nulle part inclus dans le groupe 'vous'³⁴⁴.

La position emphatique du pronom ἐγώ met l'accent sur la personne de Paul. Elle sous-entend donc une opposition à d'autres personnes. Les adversaires sont bien sûr visés (cf. v. 11d). Paul détenait de bonnes raisons de pouvoir bénéficier du soutien des Corinthiens, étant donné ce qu'il avait fait et accompli lorsqu'il était auprès d'eux. L'imparfait ὥφειλον (v. 11c) indique une action passée qui dure. Paul devait *être recommandé* par eux. Mais ils ont négligé de le faire. En d'autres termes, ils auraient dû défendre son autorité contre les attaques des adversaires (cf. 10,2c.10). Ils auraient dû au moins le *tolérer* (cf. le verbe ἀνέχομαι 11,1b). Mais ils ne l'ont pas fait. Ils ont même plutôt soutenu les adversaires (cf. 11,4g et 11,19–20)³⁴⁵. Ils ont donc contraint Paul à faire ce qu'ils auraient dû faire eux-mêmes³⁴⁶. La formulation du v. 11c n'insiste cependant pas tant sur l'omission des Corinthiens, que sur le fait que Paul devait être recommandé par eux, c'est-à-dire qu'il était recommandable. Cette recommandabilité est expliquée aux v. 11d–13.

10.2 *L'abondance communiquée par le ministère de Paul (v. 11d–13)*

La seconde partie de la péricope esquisse l'histoire du ministère de Paul à Corinthe. Sa fonction est de montrer aux lecteurs qu'ils avaient de bonnes raisons de ne pas le contraindre à cette intervention épistolaire, en d'autres termes, qu'ils avaient des motifs (cf. γάρ, v. 11d et v. 13a) de *recommander* Paul. Ces versets se divisent en deux sections, les v. 11d–12 et le v. 13, qui précisent chacune un aspect de la recommandabilité apostolique. Dans les deux cas, il s'agit de l'abondance communiquée par le ministère de Paul, soit du point de vue de la personne de l'Apôtre (v. 11d–12), soit du point de vue des bénéficiaires de son ministère (v. 13). Les deux verbes ὑπερέω et ἐσσόμαι, qui ont pour sujet

344 On peut ici être surpris de voir que Paul ne mentionne pas les agissements des adversaires, et en particulier leur *venue* à Corinthe (cf. 11,4a) comme facteur déterminant de son intervention et du choix de l'argumentation. Ils sont tout de même pour quelque chose dans la crise corinthienne (cf. 10,2; 11,4.19–20). Le groupe 'vous' n'en porte pas seul la responsabilité. Il y a sans doute dans ce choix tactique de Paul la conviction que les destinataires, ses *enfants* (cf. 11,2; 12,14), constituent le premier enjeu de la crise. Paul suggère ainsi une connivence entre lui et eux, afin de restaurer sa relation avec eux.

345 Il y a un parallèle évident entre 11,19–20 et 12,11b–c, car il s'agit dans les deux cas d'un reproche adressé aux destinataires.

346 Le verbe συνίστημι explicite ici indirectement la nature de l'intervention de Paul. Il s'agit bien de faire état d'une recommandation, plus exactement d'une attestation de la recommandation que le Seigneur rend manifeste dans sa vie d'apôtre.

respectivement Paul (v. 11d) et les destinataires (v. 13b), se font écho l'un à l'autre. Ces deux motifs sont en outre formulés avec chacun une restriction (cf. v. 11e et 13c), ce qui accentue leur parallélisme.

10.2.1 Ce que Paul a apporté (v. 11d–12)

Cette section est composée de deux unités, les v. 11d–e et le v. 12. La seconde explique et développe la première. Elle fait le lien avec la première à l'aide d'un μέν *solitarium*. Dans la théorie hermogénienne du discours, ce μέν isolé construit la figure appelée *distribution inachevée*, qui produit l'ιδέα stylistique de *sincérité* (ἀλήθεια) et fait le discours *spontané*³⁴⁷.

*Car je n'ai manqué en rien (par rapport) aux super apôtres, même si je ne suis rien. Assurément, les signes de l'apôtre ont été accomplis au milieu de vous, en toute persévérance, par des signes et des prodiges et des (œuvres de) puissance*³⁴⁸.

v. 11d–12

347 Cf. Hermogène, *Περὶ ιδεῶν λόγου*, 11,7, 361–363; trad. PATILLON, 458–459. La fonction de cette figure est assertive. Elle permet au locuteur de dire sa conviction sur des faits admis et avérés. PATILLON commente : « La théorie hermogénienne de la distribution inachevée (ὁ ἀπόλυτος καλούμενος μερισμός) est d'abord remarquable par le fait qu'elle dénonce comme un faux problème l'étude de cette figure à partir de l'idée qu'il s'agit d'un énoncé tronqué montrant une protase qui n'a pas reçu son apodose [i.e. l'emploi d'un μέν sans δέ consécutif]. [Hermogène] justifie son opinion en se référant à l'usage courant, où cette figure est fréquente et d'où il ressort que la figure n'a de distribution que le nom. On sait que le fait de garantir quelque chose de précis conduit à restreindre la garantie à cette chose, puis à l'opposer à ce qui n'est pas elle : “ceci assurément” → “ceci du moins” → “ceci, oui, mais non cela”. Le sens premier de la particule μέν est de garantir quelque chose. Son emploi le plus fréquent toutefois la fait entrer dans un système d'opposition (distribution) μέν ... δέ. Hermogène considère, à juste titre, qu'elle peut s'employer seule – nous dirions avec son sens premier – puisqu'il considère que la figure sert à présenter les faits comme admis ou démontrés » (op. cit., 458 n. 7). La distribution inachevée du v. 12a s'inscrit bien dans cette perspective, car l'intention de Paul est ici de rappeler des faits admis par les destinataires. L'ιδέα stylistique de *sincérité* (ἀλήθεια), qui agit sur les lecteurs comme l'expression d'une connivence entre eux et Paul, est à comprendre comme *preuve technique* qui relève de l'ἦθος de l'orateur, lequel apparaît ainsi honnête et digne de foi. « L'éthos de la distribution inachevée s'explique par la qualité morale que l'emploi de cette figure suppose chez le locuteur pour garantir ses dires » (PATILLON, loc. cit.). Sur le μέν *solitarium*, voir aussi BDR § 447 2.c n. 15, 377; ROBERTSON, *Grammar*, 1151.

348 Sur la manière dont on a rendu ici le verbe ὑστερέω, voir *supra*, 328 n. 102.

Le discours de déraison avait rapidement écarté de son horizon la mention explicite des adversaires. Ceux-ci reviennent maintenant au premier plan. Le discours de déraison se termine donc sur un *retour aux réalités concrètes* de la crise. Le ministère de Paul et de ses compagnons à Corinthe a fourni des signes authentiques de leur appartenance au Christ (cf. 10,7), de leur apostolicité (cf. 10,8.13) et de la recommandation du Seigneur. Sur ce plan, Paul n'a donc rien de moins que ses opposants. Ceux-ci, se glorifiant de travaux faits par d'autres (cf. 10,15a.16b) et se recommandant eux-mêmes (cf. 10,12b), seraient même plutôt inférieurs à lui (cf. 11,23a–c).

La restriction du v. 11e (εἰ καὶ οὐδὲν εἰμι), placée dans la perspective du discours de déraison, et notamment à la lumière de la dernière péricope, ne paraît pas devoir être comprise comme une parenthèse ironique, comme s'il s'agissait d'un écho de l'opinion des adversaires (cf. 10,10), reprise ici pour souligner son ineptie, et en conséquence pour signifier son contraire³⁴⁹. Bien au contraire, Paul sait qu'il est ἀσθενής. L'énoncé οὐδὲν εἰμι retraduit ici de manière hyperbolique et théologique cette ἀσθένεια, lieu de déploiement de la δύναμις divine³⁵⁰.

Le passif κατεργάσθη (v. 12a), qui rappelle le verbe τελείται (v. 9c), pointe vers un Agent divin. Les signes de l'apôtre, accomplis à Corinthe (ἐν ὑμῖν) lorsque Paul y séjournait, sont à attribuer au Christ (cf. 13,3c)³⁵¹.

Le pluriel σημεῖα apparaît deux fois (σημεῖα puis σημείois). La première occurrence fonctionne comme un titre, qui résume les trois termes qui suivent σημεῖα, τέρατα et δυνάμεις. En quoi ont consisté ces *signes* dont les Corinthiens ont été les témoins? Les contenus respectifs des trois termes σημεῖα, τέρατα et δυνάμεις se distinguent mal entre eux. Le syntagme σημεῖα καὶ τέρατα, très fréquent dans les LXX, et qui rend la formule *מִתְקַדְּשִׁים וּמִתְקַדְּשִׁים*, fonctionne comme

349 Contre WOLFF, 251. AEJMELEUS (*Schwachheit als Waffe*, 323) observe avec justesse : « Der Satz οὐδὲν εἰμι ist kaum ein Zitat. So ist Paulus kaum von den Gegnern oder von den Korinthern bewertet worden ». Il soutient pourtant lui aussi la présence d'une ironie au v. 11e. « Gleichzeitig ist der Gedanke von der paulinischen Nichtigkeit in diesem Kontext nicht ohne ironische Pointe » (op. cit., 325). Une pointe ironique est relever plutôt dans l'appellation ὑπερλίαν ἀπόστολοι et non dans l'incise du v. 11e.

350 On peut rapprocher de cette formule des passages parallèles dans les épîtres authentiques (cf. 1 Co 3,7; 13,2; 15,8–10; 2 Co 3,5), notamment celui de 1 Co 13,2 (ἐὰν ... ἀγάπην δὲ μὴ ἔχω, οὐθὲν εἰμι) (cf. AEJMELEUS, op. cit., 324–325). KLAUCK (95–96) y comprend à juste titre une *Demutsäußerung*, comme en 1 Co 15,8–10. BETZ (*Der Apostel Paulus und die sokratische Tradition*, 121–130) rassemble des expressions comparables chez Platon, Épictète et Philon.

351 Sur l'origine de l'expression τὰ σημεῖα τοῦ ἀποστόλου, qui pourrait avoir été une formule empruntée au discours des adversaires, voir AEJMELEUS, op. cit., 327–329.

terminus technicus pour désigner les faits qui accompagnèrent l'intervention salvifique de Dieu, lorsqu'il délivra Israël de la servitude d'Égypte³⁵². Il est donc chargé d'une signification théologique³⁵³. Dans les épîtres pauliniennes, le pluriel δυνάμεις signifie habituellement *miracles, faits extraordinaires*³⁵⁴. Mais le singulier δύναμις est aussi plusieurs fois mis en relation avec la connaissance du Christ et l'accueil de la foi, en particulier lorsque la δύναμις est celle du πνεῦμα³⁵⁵. En Rm 15,19 se rencontre un propos éclairant pour notre texte. Avec le mot δύναμις au singulier, Paul évoque ce que le Christ a fait par son ministère (δι' ἐμοῦ) pour conduire les païens à la foi, «εἰς ὑπακοήν ἐθνῶν, λόγῳ καὶ ἔργῳ, ἐν δυνάμει σημείων καὶ τεράτων, ἐν δυνάμει πνεύματος» (Rm 15,18–19). Ici, le syntagme ἐν δυνάμει πνεύματος explicite et développe celui qui précède, c'est-à-dire ἐν δυνάμει σημείων καὶ τεράτων. Par ailleurs les deux termes λόγῳ et ἔργῳ rassemblent tous les aspects du ministère paulinien. Cette observation invite donc à ne pas restreindre à des signes *miraculeux* la signification du groupe ternaire σημεία τε καὶ τέρατα καὶ δυνάμεις en 2 Co 12,12. Il s'agit en réalité d'une

352 En particulier dans le Deutéronome (Dt 4,34; 6,22; 7,19; 11,3; 26,8; 28,46; 29,2); voir aussi Ex 7,3; 11,19. Sur cette expression vétérotestamentaire, *terminus technicus* qui est aussi un *hendiadys*, voir ECKERT, *Zeichen und Wunder*, 20–23; RENGSTORF, *σημεῖον*, *ThWNT* VII, 214–215 et 219–220; SCHREIBER, *Paulus als Wundertäter*, 50–57; 201–203; STOLZ, *Zeichen und Wunder*, 125–142. Dans le Nouveau Testament, les trois mots σημεία, τέρατα et δυνάμεις (ou δύναμις au singulier) apparaissent aussi ensemble en He 2,4; Ac 2,22; 6,8 et 2 Th 2,9.

353 «Diese Wendung erscheint bei Paulus fast nebenbei ohne jede Erklärung, ganz selbstverständlich. Es ist also vorauszusetzen, dass sie in der Sprache der frühen Christen bekannt war und diese wussten, wovon Paulus spricht. (...) Die Verwendung des Ausdrucks "Zeichen und Wunder" in der LXX für die wunderbaren Taten Gottes bei der Befreiung Israels aus Ägypten [war] den frühen Christen bekannt und (...) sie [verstanden] diese Befreiung als Hintergrund, als Vorereignis der endgültigen Befreiung durch Christus» (SCHREIBER, *Paulus als Wundertäter*, 176 et 201–202). Dans les Actes, la formule σημεία καὶ τέρατα (ou τέρατα καὶ σημεία) s'inscrit sur l'arrière-plan de cette compréhension vétérotestamentaire (cf. Ac 2,19.22.43; 4,30; 5,12; 6,8; 7,36; 14,3; 15,12). L'auteur des Actes en fait une *relecture* à la lumière du salut donné par Dieu en Jésus, le Messie et nouveau Moïse (cf. SCHREIBER, *op. cit.*, 52–57).

354 Cf. 1 Co 12,10.28.29; Ga 3,5.

355 La δύναμις est mise en relation avec l'espérance (... εἰς τὸ περισσεύειν ὑμᾶς ἐν τῇ ἐλπίδι ἐν δυνάμει πνεύματος ἁγίου, Rm 15,13), avec la foi (... ἵνα ἡ πίστις ὑμῶν μὴ ᾖ ἐν σοφίᾳ ἀνθρώπων ἀλλ' ἐν δυνάμει θεοῦ, 1 Co 2,5), avec le royaume de Dieu (οὐ γὰρ ἐν λόγῳ ἡ βασιλεία τοῦ θεοῦ ἀλλ' ἐν δυνάμει, 1 Co 4,20), avec la résurrection (... τοῦ γινῶναι αὐτὸν καὶ τὴν δύναμιν τῆς ἀναστάσεως αὐτοῦ, Ph 3,10) avec l'évangile (ὅτι τὸ εὐαγγέλιον ἡμῶν οὐκ ἐγενήθη εἰς ὑμᾶς ἐν λόγῳ μόνον ἀλλὰ καὶ ἐν δυνάμει καὶ ἐν πνεύματι ἁγίῳ καὶ ἐν πληροφορίᾳ πολλῇ, 1 Th 1,5), et avec la prédication (ὁ λόγος μου καὶ τὸ κήρυγμά μου οὐκ ἐν πειθοῖς σοφίας λόγοις ἀλλ' ἐν ἀποδείξει πνεύματος καὶ δυνάμεως, 1 Co 2,4).

formule théologique stéréotypée qui, dans la perspective vétérotestamentaire, désigne ce qui accompagne la manifestation eschatologique du salut de Dieu dans le Christ (cf. 1 Co 1,30). Ce sont des signes hors du commun, mais pas nécessairement des signes miraculeux. Ces *signes de l'apôtre*, vécus et perçus comme tels par les lecteurs (cf. ἐν ὑμῖν, voir aussi 10,1c.15d; 13,5e), englobent donc aussi l'expérience fondamentale de ce salut que, par l'intermédiaire de son ministère, ils ont pu faire (cf. 1 Co 1,4–5.30; 2,4–5; 4,15; 2 Co 11,2b).

Par ailleurs, le syntagme ἐν πάσῃ ὑπομονῇ (v. 12b), placé en tête du groupe ternaire, ne doit pas être compris comme une remarque marginale. Il donne à ces signes apostoliques une note particulière. Il rappelle le catalogue de péristases de 2 Co 6,4–10 (cf. v. 4, ἐν ὑπομονῇ πολλῇ) et, indirectement, celui du discours de déraison (11,23d–29). En 6,4, l'ὑπομονή figure avec les θλίψεις, les ἀνάγκαι et les στενοχωρίαί. L'ὑπομονή se réfère donc au poids des épreuves (voir aussi 1,6) et à l'*engagement existentiel* de Paul. En 11,23d–29, leur singulière accumulation et plus encore la chance d'avoir pu les surmonter ne pouvaient s'expliquer, on l'a souligné, que par un charisme extérieur. La δύναμις du Christ fut à l'œuvre dans l'ὑπομονή de Paul. Celle-ci est donc à situer davantage du côté de la δύναμις que de l'ἀσθένεια. Indirectement, le texte invite à la considérer comme réalisée et accomplie par le Christ et à la compter au nombre des *signes* de l'apôtre. C'est d'ailleurs par la collection de ses épreuves que Paul s'était glorifié d'être serviteur du Christ, *plus* que ses adversaires (cf. 11,23c). L'incise ἐν πάσῃ ὑπομονῇ constitue indirectement une allusion à ce "*plus*" dont le ministère paulinien a donné la preuve³⁵⁶.

356 WOLFF (252) observe avec justesse: «Paulus stellt diesen Zug seiner apostolischen Wirksamkeit [i.e. die außergewöhnlichen Taten] nie in den Vordergrund; aber er ist überzeugt, dass sich in den Wundern Gottes Kraft durch den Geist des erhöhten Christus manifestiert; es ist auch dies eine Äußerung des Auferstehungslebens am Apostel (vgl. 2 Kor 4,10–11)» (je souligne). Le rapprochement que fait WOLFF avec 2 Co 4,10–11 est très juste. Notons en outre la discrétion avec laquelle Paul use, dans son apologie, des *signes de l'apôtre*. Avant tout, il met sa crédibilité et son autorité dans le déploiement de la δύναμις divine dans son *existence personnelle*, marquée par l'ἀσθένεια (cf. 11,23d–30; 12,5–10), et non dans des *prodiges*. Les δυνάμεις ne sont d'ailleurs pas un monopole apostolique, mais un charisme que l'Esprit donne aussi à d'autres (cf. 1 Co 12,10.28–29). Ce qui signifie, comme le remarque judicieusement FURNISH (556), que ces signes n'étaient pas, à eux seuls, constitutifs de l'apôtre. Ajoutons que la discrétion de Paul sur les miracles peut aussi s'expliquer par le fait qu'il lui fallait prendre soin de se démarquer des «charlatans qui avaient envahi les cités gréco-romaines», et qui appuyaient «leurs pieuses promesses sur de pseudo-miracles» (MURPHY-O'CONNOR, *Histoire de Paul de Tarse*, 40; voir aussi SCHREIBER, *Paulus als Wundertäter*, 57).

10.2.2 Ce que les destinataires ont reçu (v. 13)

Cette seconde section expose une autre raison que Paul avait d'être recommandé (cf. γάρ, v. 13a). Ce motif se compose de deux unités, d'une question d'abord, qui contient elle-même sa réponse (v. 13a–c), puis d'une supplique en direction des lecteurs (v. 13d).

Paul évoque l'abondance que les destinataires ont reçue par son ministère. Cette abondance est indiquée de manière indirecte. Le texte évoque un *manque* dont ils ont été affectés, en comparaison avec ce dont ont bénéficié les autres communautés pauliniennes. Mais ce manque est en réalité un *gain*, car tant la question et sa réponse que la supplique sont formulées de manière ironique.

*Qu'est-ce donc (ce en) quoi vous avez été lésés par rapport aux autres églises, sinon que moi-même je ne vous ai pas été une charge ? Pardonnez-moi cette injustice!*³⁵⁷.

Paul revient sur un problème qui avait déjà été évoqué dans la péricope 11,1–15, en particulier aux v. 5–15. La tournure de la question fait du verbe ἐστίν, au *présent*, celui de la proposition principale. Mais, en réalité, il sert à mettre en valeur un fait *passé*, comme l'indiquent les deux aoristes ἡσώθητε et κατενάρκησα. Paul balaye peut-être ici un préjugé des destinataires. La formulation de la question les oblige à examiner objectivement les *faits* (τί γάρ ἐστιν ...;) et à se rendre à l'évidence. Par rapport aux autres communautés, ils ont bien été lésés sur un point et un seul, à savoir que Paul ne leur fut pas une charge. Les deux pronoms αὐτὸς ἐγὼ sont porteurs d'emphase et soulignent l'opposition avec les adversaires (cf. 11,12d.20–21). La gratuité de l'annonce fut donc totale, et les Corinthiens n'ont eu aucunement à se priver pour assurer la subsistance de Paul. Ils ont reçu *plus* que les autres. Ce ne fut pas un *manque*, mais une *abondance*. En ce sens, le verbe ἡσώθητε est manifestement ironique. Cette ironie est prolongée par celle de la requête qui conclut la péricope, où l'on voit à nouveau émerger, à travers l'impératif χάρισασθε, l'idée stylistique de *véhémence* (σφοδρότης). Paul provoque ses lecteurs et se prête ironiquement au jeu

357 Le verbe ἡσώθητε est ici l'aoriste de ἐσσομαι, qui signifie "*geringer sein, benachteiligt sein, zu kurz kommen*" (HAUBECK–SIENBENTHAL, *Neuer sprachlicher Schlüssel*, 1031). Ce verbe se construit avec un datif instrumental ou avec un complément prépositionnel (habituellement avec ἐν, πρὸς, περὶ, ὑπό ou, ici, avec ὑπέρ, qui introduit le complément du comparatif, cf. BDR § 230, 184–185). Le relatif ὃ est à comprendre comme un accusatif relationis (*ce en quoi, ce quant à quoi*), cf. BDR § 160, "*Akkusativ der Beziehung*", 130–131; HAUBECK–SIEBENTHAL, *Neuer sprachlicher Schlüssel*, A.149, 1373.

de leur demander pardon pour l'ἁδικία qu'il aurait commise en renonçant à vivre à leurs frais (v. 13d)³⁵⁸.

Cette nouvelle mention de l'indépendance matérielle de l'équipe paulinienne et du problème qu'elle a posé pour les destinataires est lourde de signification. La question financière se révèle être l'un des *points chauds* de la crise corinthienne. Le texte laisse ici deviner le rôle qu'elle a joué dans la *crise*. En rappelant aux lecteurs les bonnes raisons qu'ils avaient de le soutenir (cf. v. 11d–13), Paul souligne des aspects essentiels du ministère apostolique, en particulier les points mal compris à Corinthe. Le dernier motif (v. 13), du fait de sa position terminale (en vertu de l'*Achtergewicht*³⁵⁹), revêt une importance décisive. L'ἁδικία que croient avoir subie les Corinthiens, mise en valeur par le démonstratif ταύτην, apparaît ici comme l'un des facteurs déclencheurs de leur *déficit*. Ils n'ont pas compris ce refus de Paul d'accepter leur aide matérielle. Ils y ont vu quelque chose de blessant et d'offensant, et l'ont interprété comme un manque de confiance et d'amour (cf. 11,11 et 12,15). Ils se sont sentis victimes d'une injustice et, en définitive, n'ont pas soutenu leur apôtre.

...

Effectuons le bilan de cette péricope.

Les v. 11a–c décrivent en quelques mots la trajectoire du discours de déraison. Le v. 11a en indique le point terminal, les v. 11b–c la genèse. La seconde partie (v. 11d–13d) esquisse l'histoire du ministère de Paul à Corinthe. Elle montre aux lecteurs pourquoi ils auraient dû recommander Paul et ne pas le *contraindre* à se recommander lui-même. Cette péricope apparaît comme une justification de la stratégie argumentative de la déraison et une réflexion autour de son point final, le v. 11a. Le v. 11a constitue donc l'affirmation essentielle de la péricope. Elle qualifie Paul lui-même, et tout le discours qu'il vient de tenir. Les v. 11b–13d sont unifiés autour de cette affirmation, si bien que le discours de déraison se poursuit jusqu'au v. 13d. À partir du v. 14 disparaissent les mots de la famille de καύχησις et d'ἄφροσύνη. Paul songe à la perspective de son retour. La suite du texte est consacrée à la préparation concrète de ce retour.

Cet épilogue joue par ailleurs un rôle important dans la perspective de la crise. Il permet de faire le lien entre le discours de déraison et la crise corinthienne, évoquée en amont du discours. L'affirmation du v. 11d–e sur les *super-*

358 «Für diesen Verzicht bittet er ironisch um Verzeihung» (WOLFF, 253). Voir aussi BAUMERT, 226.

359 Cf. *supra*, 286 n. 12.

apôtres est un écho de celle de 11,5. Le verbe *καταναρκάω*, en relation avec la question financière (v. 13c), se trouvait déjà en 11,9c, et il se rencontrera à nouveau en 12,14b. Autrement dit, les problèmes de Corinthe sont examinés aussi bien *avant* qu' *après* le discours de déraison. Mais ils sont aussi rappelés *dans* l'épilogue de ce discours. Cet épilogue a la fonction de *raccrocher* le discours aux éléments concrets de la situation *historique* de Corinthe. Son message est de souligner que l'argumentation *théologique* du discours de déraison entretient des liens étroits avec l'*histoire*, qu'elle est destinée d'abord et avant tout à répondre à une question *historique*³⁶⁰. L'ensemble qu'on a appelé *discours de déraison* n'est pas un en-soi *théologique*, indépendant de l'histoire, mais il est élaboré au cœur d'une situation *historique* (cf. 12,11b) et pour répondre aux besoins de cette situation³⁶¹.

11 Dixième péricope : le retour vu sous l'angle de l'histoire (12,14–21)

Cette péricope est la première de deux périopes consécutives (12,14–21 et 13,1–10), parallèles par leur *incipit* et leur thématique. Paul prépare les modalités

360 Ces liens étroits constituent un pont entre d'un côté la situation historique de Corinthe, et de l'autre le discours de déraison. Ce dernier aspect est souligné aux v. 12d–e. On remarque en effet que le parallèle entre 11,5 et 12,11d–e n'est pas entièrement symétrique. Paul, en 12,11e, ajoute une remarque (εἰ καὶ οὐδὲν εἰμι) qui ne peut guère être comparée avec 11,6 (εἰ δὲ καὶ ἰδιώτης τῷ λόγῳ ...). Cet ajout est une résonance du discours de déraison, c'est-à-dire une reformulation théologique de l'ἀσθένεια apostolique (cf. 12,5–10).

361 Ni le parallèle entre 11,5 et 12,11d–e, ni la présence du verbe *καταναρκάω* en 11,9a et en 12,13c, ne prouvent que la péricope 11,1–15 appartient au discours de déraison (contre BAUMERT, 225; SUNDERMANN, 31–45 et THRALL, II, 654–655 et 833). La péricope 11,1–15 n'a rien d'ἄφρων. Son sens n'est nullement déterminé par le regret de 11,1a. Ce regret est l'amorce d'une thématique qui ne sera développée que plus tard. La péricope 11,1–15 ne saurait donc avoir l'ἀφροσύνη pour chiffre ou pour clé. Elle expose une argumentation à dominante *historique* (comme celle, on va le voir, de 12,14–21). Elle traite de l'histoire de Corinthe, et en particulier de l'histoire de la crise. Elle n'a pas la même perspective que le discours de déraison. L'argumentation de celui-ci est de type *théologique*. Elle est au service d'une glorification ἐν κυρίῳ. Elle emprunte certes à l'histoire des éléments, mais sa perspective est de montrer, dans l'existence apostolique de Paul, marquée par la faiblesse, la présence et l'action de la δύναμις du Christ (cf. 12,9e). On remarque en outre que l'épilogue n'invoque plus la glorification de *beaucoup* (πολλοί, cf. 11,18) comme justification argumentative de la déraison/glorification. Cette perspective a cédé la place à la considération de ce qui aurait pu, de la part des lecteurs, contribuer à éviter la crise et l'intervention de l'apôtre. On a là une confirmation que le discours de déraison touche à sa fin.

concrètes de son retour à Corinthe. Cette thématique est soulignée dans la présente péricope par l'inclusion qu'effectue le verbe ἐλθεῖν, qui figure au début (v. 14a) et à la fin (v. 20b.21a)³⁶².

Ces versets se divisent en trois parties, les v. 14–15, v. 16–18 et v. 19–21. Elles se distinguent par les temps des verbes des propositions indépendantes ou principales, par la perspective historique et pragmatique des différents énoncés et par les locutions qui les ouvrent. Avec l'interjection ἰδοὺ (v. 14a), Paul introduit un nouveau thème épistolaire, celui de son retour à Corinthe. Après cette annonce, qui fonctionne comme un titre (v. 14a), il présente son projet et explique ce qu'il fera, une fois revenu en Achaïe (cf. les présents et les futurs, v. 14a.b.c.d.15a.b.d). La seconde partie (v. 16–18) appuie cette promesse par une évocation du passé. Elle part d'un point d'accord avec les destinataires, introduit par ἔστω δέ (v. 16a), puis argumente sur des faits historiques (cf. les aoristes, v. 16b.c.17b.18a.b.c.d). Le rôle de cette partie est d'attester que la promesse énoncée dans la première partie sera tenue. La troisième partie, introduite par πάλαι, examine les dispositions présentes des destinataires, vues du côté de Paul. Celui-ci leur fait part des craintes que, pour l'heure, il nourrit à leur sujet en vue de son retour (cf. les présents, v. 19a.b.20a).

11.1 *Le projet de Paul lors de son retour (12,14–15)*

Cette première partie se compose de trois sections. Paul prépare ses lecteurs à son retour et leur fait part de son projet. Les v. 14a–e en présentent les aspects *négatifs*. Paul annonce *ce qu'il ne fera pas* à Corinthe. Les v. 15a–b en décrivent les aspects *positifs*. Paul indique *ce qu'il fera*. Sur ces modalités concrètes, négatives et positives, Paul conclut (v. 15c–d) par une qualification de ce dessein.

362 BULTMANN (238–240), GRÄSSER (II, 234), THRALL (II, 857–859) et WOLFF (257–259), entre autres, font de 12,19–13,10 une seule péricope, notamment à cause de l'inclusion effectuée par les deux occurrences de οἰκοδομή en 12,19 et 13,10. En réalité, ce critère n'est pas déterminant. L'οἰκοδομή de la communauté constitue bien le programme de Paul lors de son retour, mais ce terme n'est pas *structurant* sur ces versets. La mention de l'οἰκοδομή en 12,19 appartient à une portion de texte qui commence en 12,14. Aux deux occurrences de τρίτον τοῦτο en 12,14 et 13,1, s'ajoutent l'inclusion opérée par ἐλθεῖν sur les versets 12,14–21 (12,14 et 12,20b.21a), et celle qu'effectue le binôme ἀπὸν/παρὸν sur 13,1–10 (13,2b.10a–b). Ces faits littéraires montrent que le texte qui s'étend de 12,14 à 13,10 est articulé en deux péricopes parallèles, 12,14–21 et 13,1–10.

11.1.1 Ce que Paul ne fera pas (v. 14)

Cette section se divise en deux unités. La première (v. 14a–b) contient le titre de la péricope (v. 14a) et, de manière étroitement coordonnée, le *versant* négatif du projet de Paul, c'est-à-dire ce que, à Corinthe, il ne fera pas (v. 14b). La seconde unité (v. 14c–e) le justifie par deux explications (cf. les deux γάρ), dont la seconde (v. 14d–e) fonde la première (v. 14c).

“Voici que pour la troisième fois je dois bientôt venir chez vous, et je ne serai pas une charge” (v. 14a–b). La position liminaire du groupe adverbial ἰδοὺ τρίτον τοῦτο met en valeur le déplacement thématique. L’adverbe ἐτοίμως exprime l’imminence du retour. Ce v. 14a fonctionne comme un titre pour la péricope.

La coordination étroite (cf. καί) entre l’affirmation οὐ καταναρκήσω et le titre de la péricope a de quoi surprendre. À peine le retour de Paul est-il évoqué qu’immédiatement le lectorat doit être, sinon rassuré, du moins formellement averti. Cette insistance confirme ce que l’on a observé plus haut sur l’épilogue du discours de déraison. L’indépendance financière de Paul a été objet d’incompréhension et de critiques de la part de la communauté. Son caractère problématique se manifestera bientôt par la manière dont le malentendu est dissipé dans ce qui suit.

La seconde unité (v. 14c–e) justifie la détermination de Paul: “Car (ce n’est pas (que) je recherche vos biens mais vous-mêmes. En effet, ce n’est pas aux enfants d’amasser pour les parents, mais aux parents pour les enfants” (v. 14c–e). Paul certifie le *futur* (οὐ καταναρκήσω), par un appel au *présent*. Les deux verbes au présent, ζητῶ et ὀφείλει, sont en effet dans des phrases introduites par γάρ. Elles ont la fonction de justifier ce futur. C’est donc sur celui-ci que porte toute l’attention. Le présent est ici au service du futur, c’est-à-dire de la préparation du retour et des retrouvailles de Paul avec les lecteurs. La thématique du retour reste le point focal du discours. Cette unité se déploie en deux éléments, le v. 14c et les v. 14d–e. Le v. 14c (fondement) explique le v. 14b, puis est expliqué par le v. 14d–e (fondement du fondement). Ces deux fondements sont *parallèles* par la position emphatique de la négation (cf. οὐ γάρ ...) et par la construction antithétique (οὐ ... ἀλλά), figure de l’*idée* stylistique de *complication* (περιβολή), sous-catégorie de la *grandeur* (μέγεθος)³⁶³. Cette emphase appuie avec énergie la déclaration formelle du v. 14b, tandis que la construction antithétique insiste avec force sur la dénonciation du faux pour mieux affirmer le vrai³⁶⁴.

363 Cf. *supra*, 297 n. 37 et 315 n. 79.

364 L’énoncé Ζητῶ τὰ ὑμῶν traduit peut-être ce qui se disait à Corinthe contre Paul.

Le premier fondement joue sur la nuance de sens produite par le jeu d'un polyptote (ὕμῶν ... ὕμᾱς), producteur de l'idée stylistique de *beauté* (κάλλος)³⁶⁵. Les deux syntagmes τὰ ὕμῶν et ὕμᾱς, phonétiquement voisins, sont employés de manière antithétique. Le caractère concis et frappant de la formule jette de la lumière sur les intentions de Paul. Le présent ζητῶ, qui décrit les dispositions présentes de Paul, est chargé d'émotion, comme le verbe ζηλῶ de 11,2b. Il rappelle les deux questions rhétoriques de 11,29, également formulées au présent. Les soins et l'empressement de Paul pour ses destinataires n'ont pas pour moteur la cupidité. Il ne *recherche* pas leurs biens matériels, mais leurs personnes³⁶⁶. Absent, Paul n'en reste pas moins, au présent, habité du souci des chrétiens de Corinthe. Les v. 14d–e expliquent cette attitude en s'appuyant sur le paradigme de la relation parents-enfants et sur les *devoirs* (cf. ὀφείλει) des uns à l'égard des autres. Paul se réfère à une expérience des lecteurs. Ceux-ci ont pu observer que sa présence, son travail et son dévouement furent comme ceux d'un parent (γονεύς)³⁶⁷. L'argument fonctionne pour ainsi dire *a majori ad minus*, car Paul ne veut pas dire qu'il capitalise des biens matériels pour eux. Il ne pourvoit pas à leurs richesses matérielles mais, en tant que parent, il les enrichit dans le cadre de sa mission d'apôtre³⁶⁸. Ce rôle parental avait déjà été souligné en 11,2b. C'est en tant que parent que Paul a *fiancé* les destinataires au Christ³⁶⁹. Comme le confirmera la question du v. 15c–d, ce recours au registre

365 Cf. *supra*, 296 n. 36.

366 Il faut comprendre le verbe ζητῶ au sens de "s'occuper attentivement de, se soucier de".

367 Il est frappant de constater que Paul ne se dit pas seulement *père* des chrétiens de ses communautés (cf. 1 Co 4,14–21; 1 Th 2,11), mais aussi parfois leur *mère* (cf. Ga 4,19; 1 Th 2,7). Sur cette thématique, voir notamment GERBER, *Paulus und seine Kinder*, 249–495; MARGUERAT, *Imiter l'apôtre, père et mère de la communauté*, 205–233.

368 Paul évoque souvent la richesse de ses destinataires, avec les mots πλούτος et πλουτίζω, (cf. 1 Co 1,4–5; 2 Co 8,9; 9,11), et aussi περισσεία, περίσσευμα et περισσεύειν (2 Co 8,7.14). Cette richesse est un don du Christ (cf. 1 Co 1,4) et découle de l'évangile qu'ils ont reçu. En 2 Co 8,7, les Corinthiens sont dits riches de l'amour que les missionnaires pauliniens nourrissent pour eux (περισσεύετε ... τῇ ἐξ ἡμῶν ἐν ὑμῖν ἀγάπῃ).

369 La mention explicite de ce rôle parental, qui fait de ces v. 14c–d un écho *parallèle* de 11,2a–b (cf. les deux phrases en γάρ, dont l'une fonde l'autre), confirme une nouvelle fois qu'on ne se trouve plus ici dans le discours (théologique) de déraison. La présente péricope développe une argumentation de type *historique*. Elle traite de la *situation présente* à Corinthe et de la crise. L'abondance communiquée par le ministère de Paul, père de la communauté, avait été aussi soulignée en 12,13, lorsque Paul concluait le discours de déraison et le rattachait à l'*actualité* de la situation communautaire. Le rôle parental est au service de la réfutation de l'ἀδίκια dont se sont sentis victimes les destinataires :

relationnel filial/parental est un appel à la restauration de la confiance dans leurs relations mutuelles (cf. 2 Co 6,11–13).

11.1.2 Ce que Paul fera (v. 15a–b)

La particule δέ exprime une nuance adversative. Après avoir indiqué ce que, de retour à Corinthe, il ne fera pas, Paul dit maintenant ce qu'il fera. Cette dimension *positive* du projet de Paul avait d'ailleurs été annoncée et préparée par les seconds membres des deux antithèses précédentes, introduits par ἀλλά (v. 14c et 14.e). «*Moi, bien plutôt, je (me) dépenserai volontiers et (me) surdépenserai pour vos âmes*» (v. 15a–b)³⁷⁰. L' emphase dont sont porteurs le pronom ἐγώ et l' adverbe ἥδιστα signifie ici moins un contraste avec les adversaires, qui ont abusé de la communauté (cf. 11,20), que la mise en valeur de la figure paternelle, présentée aux v. 14d–e. Paul s' exprime comme père de la communauté. Le syntagme ὑπὲρ τῶν ψυχῶν ὑμῶν dépend des deux verbes δαπανήσω et ἐκδαπανηθήσομαι en même temps³⁷¹. La surenchère qu' effectue le second verbe sur le premier et la paronomase que leur succession produit expriment, comme l' adverbe ἥδιστα, l' engagement passionné de Paul pour ses enfants³⁷². Ils montrent aussi que ce que Paul fera l' emporte de beaucoup sur ce qu' il ne fera pas. Son projet ne consiste pas seulement à s' abstenir de dépendre matériellement de la communauté, lors de son retour. Il consiste plus encore à se dépenser comme à l' excès pour le bien des Corinthiens, pour leur οἰκοδομή³⁷³.

« [Paul seems] to offer further justification for the alleged “wrong” (v. 13) he had done the Corinthians in not accepting financial help » (THRALL, II, 844).

370 Cette traduction s' est efforcée de garder la parenté lexicale des deux verbes grecs, l' actif δαπανήσω et le passif ἐκδαπανηθήσομαι.

371 Le syntagme ὑπὲρ τῶν ψυχῶν ὑμῶν signifie ici simplement *pour vous*, ou *pour vos personnes* (cf. JEWETT, *Anthropological Terms*, 334–357; SCHWEIZER, *ψυχή*, *ThWNT* IX, 647–650; THRALL, II, 847 n. 586). THRALL (loc. cit.) observe: « It appears to function simply as a more emphatic equivalent of the personal pronoun ‘you’. (...) It may be used here to balance the opening emphatic ἐγώ ». Ces v. 15a–b sont donc encadrés par une double emphase, initiale (sur ἐγώ) et terminale (sur τῶν ψυχῶν ὑμῶν), qui souligne les termes de la relation parentale/filiale.

372 On trouve une surenchère verbale comparable en Ph 2,17 (χαίρω καὶ συγχαίρω πάντιν ὑμῖν).

373 Cf. 10,8b; 12,19c; 13,10c. BAUMERT (226) relève le jeu des deux verbes construits autour du substantif δαπάνη (*dépense, argent dépensé*). En fait de *dépenses*, les Corinthiens ne dépenseront rien. C' est bien plutôt Paul qui se *dépensera* lui-même et par là enrichira ses enfants.

11.1.3 Qualification de ce projet (v. 15c–d)

La troisième section conclut la présentation du projet du retour. “*Si je vous aime davantage, suis-je moins aimé (de vous) ?*” (v. 15c–d)³⁷⁴. Deux aspects sont à noter dans cette question. Paul, d’une part, fait état de sa *perception personnelle* de la situation corinthienne, dans la perspective du retour. D’autre part, il énonce une *qualification* de son projet.

Sous la forme interrogative, le propos laisse d’abord poindre une crainte, que la troisième partie de la péricope développera (cf. v. 20–21). La question porte sur les dispositions présentes des Corinthiens, en particulier sur leur attachement à Paul, leur *père* (cf. v. 14d–e). Cette question est en lien avec l’accueil qu’ils sont susceptibles d’offrir tant à la lettre qui annonce son retour, qu’au retour lui-même. Paul s’interroge sur la réalisation et la réussite de son projet. Avant le moment de vérité, c’est-à-dire les retrouvailles, il invite les lecteurs à la réflexion³⁷⁵. Les deux adverbes ἥσσον et περισσοτέρως sont en tension l’un par rapport à l’autre³⁷⁶. L’adverbe ἥσσον est un écho du verbe ἡσώθητε (v. 13b). Les Corinthiens n’ont manqué de rien. En particulier, ils n’ont pas manqué d’ἀγάπη de la part de Paul et de ses compagnons (cf. 11,11 ; 8,7). Mais il se pourrait que Paul, revenant à Corinthe, soit exposé à manquer de quelque chose, en particulier d’ἀγάπη de la part de la communauté³⁷⁷.

Mais cette réflexion conclusive sur l’exposé du projet est plus encore une *qualification* de ce projet. Celui-ci a été *décrit* aux v. 14–15b. Le voici maintenant *qualifié*. Le verbe ἀγαπάω, qui apparaît deux fois (ἀγαπῶ puis ἀγαπῶμαι), reprend et condense les deux aspects, négatif (v. 14a–e) et positif (v. 15a–b), du dessein de Paul. Son attitude et son engagement pour ses enfants de Corinthe, dès maintenant et lors des retrouvailles, sont et seront une expression de son

374 Comme beaucoup de commentateurs, je n’ai pas retenu la *lectio difficilior* du v. 15c (ἀγαπῶν, au lieu de ἀγαπῶ). Le v. 15c peut être lu comme protase, avec le présent ἀγαπῶ, et le v. 15d comme apodose. Si l’on fait le choix du participe ἀγαπῶν, le εἰ peut alors être compris, non comme conditionnel, mais comme interrogatif: “*Vous aimant davantage, suis-je moins aimé (de vous) ?*”. Comme le reconnaît THRALL (II, 847 n. 588), « the sense is basically the same whichever reading is preferred ».

375 Comme le remarque avec justesse THRALL, Paul, par la forme interrogative, « leaves room for a change in their attitude » (II, 847).

376 Les deux adverbes ἥσσον et περισσοτέρως sont corrélatifs. Placés au début de chaque membre de phrase, ils sont porteurs d’une emphase. Περισσοτέρως doit, comme ἥσσον, être compris au sens comparative: « The more I love you, the less should I be loved ? » (MARTIN, 444, italiques de l’auteur).

377 Notons qu’en 11,11 ce sont les Corinthiens qui paraissaient craindre de manquer d’amour de la part de Paul, ou lui reprocher de n’être pas (assez) aimés de lui. Ici, c’est Paul qui pourrait ne pas être assez aimé d’eux.

ἀγάπη pour eux. Le verbe ἀγαπάω qualifie non seulement sa relation avec eux, mais aussi ce qu'il va faire en revenant à Corinthe. Sur le plan de la pensée, cette insistance sur l'ἀγάπη produit l'ιδέα stylistique de *modération* (ἐπιεικεία), car l'amour implique une certaine *égalité* entre les personnes³⁷⁸. On remarque le parallèle, effectué tant par les verbes (δαπανάω et ἀγαπάω) que par les adverbes (ἡδιστα et περισσotέρως), entre d'une part la *qualification* (v. 15c–d) et d'autre part la *description* du projet (v. 15a–b). Le verbe δαπανήσω à l'actif trouve un écho dans son composé ἐκδαπανηθήσομαι, au passif. À l'actif ἀγαπῶ succède aussi le passif ἀγαπῶμαι. L'adverbe ἡδιστα au v. 15a trouve une résonnance dans l'adverbe περισσotέρως du v. 15c. Ce vocabulaire trahit la passion de Paul. La question du v. 15c–d apparaît comme le couronnement des v. 14–15. Cette qualification a valeur de récapitulation.

11.2 *Justification historique de ce projet (12,16–18)*

Après avoir énoncé son projet, c'est-à-dire ce qu'il fera lors de son retour, Paul tire maintenant de l'histoire des arguments en faveur de la crédibilité de ce projet. L'évocation du *passé* est ici toute entière au service du *futur*, c'est-à-dire du retour. Cette seconde partie de la péricope est pour ainsi dire un dialogue avec les lecteurs. Ce dialogue en indique la structure. Trois sections composent ces versets. Paul prend comme point de départ un *fait*, objet d'accord et de consensus avec les lecteurs (v. 16a–b). Puis la parole est donnée à ces derniers. Au v. 16c est exprimée l'*objection* qu'ils ont avancée sur ce fait, ou l'interprétation qu'ils en ont développée. Ces deux premières sections forment une antithèse (οὐ ... ἀλλά), productrice de l'ιδέα stylistique de *complication* (περιβολή)³⁷⁹. Enfin, aux v. 17–18, Paul donne sa *réponse*, c'est-à-dire sa réfutation de l'objection. Avant d'examiner ces trois sections, relevons la présence de l'ιδέα stylistique de *vivacité* (γοργότης), produite par les κῶλα relativement brefs et les transitions rapides d'un fait à l'autre ou d'une pensée à l'autre³⁸⁰.

11.2.1 *Objet d'accord (v. 16a–b)*

“*Mais soit! Moi, je n'ai pas été un poids pour vous*” (v. 16a–b). L'impératif ἔστω introduit une concession³⁸¹. Il s'agit d'un fait que le lectorat concède à Paul. Celui-ci se trouve en situation d'accusé et se défend. Dans ce but, il se saisit de ce sur quoi s'accordent avec lui les lecteurs, et développe, sur cette base, une

378 Cf. *supra*, 290 n. 18.

379 C'est la figure “*par négation et affirmation*”, cf. *supra*, 297 n. 37 et 315 n. 79.

380 Cf. *supra*, 342 n. 136.

381 Cf. BDR, § 387.1, 313, qui cite 2 Co 12,16a. L'impératif ἔστω se rencontre aussi dans un sens concessif chez Épictète, *Entretiens*, 1,29,22; 2,4,5. C'est un trait manifestement diatribique.

argumentation au service de son projet. Le pronom emphatique ἐγὼ s'oppose à ὑμεῖς, sous-entendu dans le v. 16c³⁸². La particule adversative δέ, qui esquisse un contraste avec la première partie de la péricope, annonce déjà le caractère problématique de cet accord.

Le *fait* accepté par les lecteurs, c'est que Paul n'a pas pesé sur eux et ne fut pas pour eux un *poids* (cf. καταβάρεω). Matériellement et financièrement, Paul n'a pas eu recours au soutien de la communauté.

11.2.2 Relativisation de cet accord par les lecteurs (v. 16c)

Cette donnée, reconnue par les Corinthiens, a été toutefois relativisée et déformée par eux. La section suivante indique l'interprétation qu'ils en ont faite. *"Mais, étant rusé, je vous ai capturés par fourberie"* (v. 16c)³⁸³. Les deux termes πανούργος et δόλος et le verbe λαμβάνειν sont à observer. L'adjectif πανούργος rappelle le substantif πανουργία, c'est-à-dire la *ruse* du serpent qui avait séduit Ève (cf. 11,3b; voir aussi 1 Co 3,19; 2 Co 4,2). Indirectement, c'est de cette ruse que Paul avait crédité les adversaires dans l'argumentation de 11,1–15 (cf. 11,3–4.12–15). La fourberie (δόλος) pointe également vers eux, qualifiés dans la même péricope d'ἐργάται δόλιοι (cf. 11,13a). Enfin, l'aoriste ἔλαβον est un écho du présent λαμβάνει de 11,20d, qui décrivait les procédés des adversaires³⁸⁴. Cette interprétation des Corinthiens, que les adversaires ont sans doute encouragée³⁸⁵, mettait au compte de Paul des prédicats que celui-ci reprend maintenant pour les attribuer précisément aux adversaires.

382 Cette emphase doit être comprise comme si Paul avait dit: *"Nous sommes d'accord que moi, je n'ai pas ..., mais vous, vous dites que ..."*. L'emphase sur ἐγὼ met en valeur le dialogue entre Paul et ses lecteurs, et non une opposition entre Paul et « the associates he is about to mention » (THRALL, II, 850 n. 600, qui reprend l'interprétation de FURNISH, 558), d'autant que ces associés n'ont pas été non plus un poids pour la communauté.

383 Le verbe ὑπάρχω est « ein im Hellenistischen weit verbreiteter Ersatz für εἶναι mit Prädikatsnomen » (BAUER, s.v. 'ὑπάρχω'). Le participe ὑπάρχων en particulier survient « sehr häufig (...) mit einem Prädikatsnomen » (loc. cit.), notamment chez Paul (cf. Rm 4,19; 1 Co 11,7; 2 Co 8,17; Ga 1,14; 2,14; Ph 2,6). THRALL observe cependant que « the participle ὑπάρχων may be more than a somewhat colourless equivalent of ὄν, 'being'. PLUMMER (363) suggests that it almost contains the connotation φύσει, 'by nature', and HUGHES (464 n. 150) renders it 'being by constitution'. In addition, it may have a causal function » (THRALL, II, 850 n. 602).

384 Comme ici en 12,16c, le verbe λαμβάνει a aussi en 11,20d, quoique de manière sous-entendue, le pronom ὑμᾶς comme objet. La traduction ici proposée du v. 16c restitue ces trois parentés lexicales (i.e. avec 11,3b; 11,13a et 11,20d).

385 C'est l'hypothèse avancée par THRALL (II, 851).

On admet à Corinthe que Paul ne fut pas un poids matériel pour la communauté. Mais ça n'était qu'une apparence. Paul fut bien une charge. Mais il le fut par des procédés détournés et trompeurs. Sa situation est paradoxale, car les Corinthiens auraient voulu qu'il acceptât leur aide (cf. 11,7–11). Voici qu'il est maintenant accusé par eux de dissimuler derrière ce refus une cupidité à l'égard de leurs biens. Paul, avec fourberie, c'est-à-dire derrière le paravent de son renoncement, se serait *saisi* de leurs richesses (λαμβάνειν, 12,16c; cf. 11,20d).

Qu'est-ce que Paul a donc fait pour prêter le flanc à un tel reproche ? Quelles sont les réalités historiques visées par l'aoriste ἔλαβον ? La troisième section apporte sur ce point quelques précisions.

11.2.3 Réponse de Paul (v. 17–18)

Dans cette section, Paul répond à l'objection formulée par les destinataires sur le point d'accord des v. 16a–b. Après avoir donné la parole à ses *enfants* de Corinthe (cf. 16c), il fournit maintenant son témoignage sur les *faits* (cf. les aoristes) et, par des questions, les invite à la réflexion.

Cette section se divise en trois unités, les v. 17a–b, puis les v. 18a–b et les v. 18c–e. Elles se distinguent par la forme des énoncés. Une *affirmation* (v. 18a–b) est encadrée par des *questions* (v. 17a–b et v. 18c–e)³⁸⁶. Les première et dernière unités, c'est-à-dire les questions, se font écho l'une l'autre par leur *incipit*, μή τινα (v. 17a) et μήτι (v. 18c), et par l'emploi du verbe πλεονεκτέω (v. 17b et 18c). Elles effectuent donc une *inclusion* sur l'affirmation centrale des v. 18a–b. Notons par ailleurs que les questions sont *fermées*, tant celle qui ouvre que celles qui ferment la section, c'est-à-dire qu'elles exigent des lecteurs une réponse affirmative ou négative. Ces trois unités sont étroitement liées l'une à l'autre par des mots crochets. Au verbe ἀποστέλλω de la première unité (v. 17a) fait écho son composé συναποστέλλω dans la seconde (v. 18b). Le prénom Τίτος se trouve dans les seconde (v. 18a) et troisième unités (v. 18c).

Dans la première unité, le verbe de la proposition principale est l'aoriste ἐπλεονέκτησα. C'est donc sur lui que porte l'interrogation. *“Est-ce que par l'un de ceux que je vous ai envoyés je vous ai exploités ?”* (v. 17a–b)³⁸⁷. La seconde unité

386 Les v. 17a–b forment une question. Aux v. 18c–e, le texte paraît présenter trois interrogations successives, le v. 18c, puis le v. 18d, et le v. 18e. En réalité, il s'agit de deux questions, dont la deuxième est double. On peut en effet grouper les v. 18d et 18e, car le v. 18e développe et précise le sens de la question du v. 18d.

387 Dans le contexte, le verbe transitif πλεονεκτέω τινα (*avoir l'avantage sur, ou aux dépens de quelqu'un*) doit être compris ici avec une connotation financière et matérielle (i.e. *exploiter quelqu'un*). Dans le Nouveau Testament, la connotation de sens qui vise « das Streben nach materiellem Besitz » ist (außer 2 Kor 2,11) überall möglich » (DELLING, πλεονεκτέω,

coordonne deux propositions. *“J’ai exhorté Tite et j’ai envoyé avec (lui) le frère”* (v. 18a–b). La dernière unité reprend la forme interrogative. *“Est-ce que Tite vous a exploités ? N’avons-nous pas marché d’un même esprit, et sur les mêmes traces ?”* (v. 18c–e)³⁸⁸.

La nature du reproche adressé à Paul s’éclaircit. L’aoriste ἔλαβον est explicité par le double emploi du verbe πλεονεκτέω. La πανουργία de Paul aurait consisté – ainsi le soulignent les questions des v. 17a–b et 18c – à se servir d’intermédiaires, c’est-à-dire de personnes ou d’agents, qu’il aurait *envoyés* à Corinthe pour exploiter les Corinthiens et *capturer* leurs biens.

Paul fait ici allusion à l’envoi de plusieurs messagers à Corinthe (cf. le relatif pluriel ὧν, v. 17a)³⁸⁹. Mais c’est surtout l’envoi de Tite et du *frère* qui retient son attention. Les événements auxquels Paul fait ici allusion sont donc en rapport étroit avec Tite³⁹⁰.

ThWNT vi, 270), voir en particulier 2 Co 7,2 ; 1 Th 4,6. La construction de la question est surprenante. Τίνα ὧν est mis pour τίνα ἐκείνων οὓς. Le relatif οὓς est devenu ὧν par attraction de cas de l’antécédent (ἐκείνων), lequel en conséquence a disparu. Mais c’est l’enclitique τίνα qui, par attraction, semble avoir hérité de l’accusatif du relatif οὓς. En réalité, le génitif αὐτοῦ, régime de la préposition διὰ, reprend l’enclitique τίνα. En toute rigueur, la préposition διὰ devrait être déplacée dans la première partie de la phrase, c’est-à-dire : μὴ διὰ τίνος ἐκείνων οὓς ἀπέσταλκα πρὸς ὑμᾶς ἐπλεονέκτησα ὑμᾶς ; et non pas, comme le propose WINDISCH (403) : μὴ τίνα ἀπέσταλκα πρὸς ὑμᾶς, δι’ οὗ ἐπλεονέκτησα ὑμᾶς ; La question en effet porte sur le verbe ἐπλεονέκτησα et son accusatif ὑμᾶς, et non sur l’envoi exprimé par le parfait ἀπέσταλκα. Ce dernier verbe, au parfait, est environné d’aoristes. Son sens est vraisemblablement très proche de l’aoriste, comme le parfait πεποίηκα de 11,25d (cf. *supra*, 364 n. 199). « The more natural interpretation – suggère THRALL (II, 852 n. 621) – (...) is that Paul has in view an undetermined plurality of associates sent to Corinth at different times ». WOLFF (255) y comprend plutôt le prolongement dans la durée du séjour des envoyés à Corinthe : « ἀπέσταλκα (Perfekt) nimmt den Aufenthalt der Leute in Korinth in den Blick : “die bei euch waren” ». Le parfait ἀπέσταλκα peut aussi souligner que l’envoi de messagers à Corinthe se poursuit toujours, notamment par le porteur du présent billet.

388 Le syntagme τῷ αὐτῷ πνεύματι est explicité par τοῖς αὐτοῖς ἔχουσιν. Il ne s’agit donc pas d’Esprit Saint. Le πνεῦμα désigne ici l’attitude, la conduite et la pratique (missionnaires), « die geistige Gemeinschaft, das heißt, die Einmütigkeit des Wollens » (GRÄSSER, II, 232). Voir aussi 1 Co 4,21 ; Ph 1,27 ; 2,1, où le mot πνεῦμα est doté d’une acception voisine.

389 La correspondance corinthienne garde la trace d’envois de compagnons à Corinthe, par exemple de Timothée (1 Co 4,17), d’Apollon (1 Co 16,12) et de Tite (2 Co 8,6.18).

390 Plusieurs indices lexicaux convergents suggèrent de comprendre que Paul se réfère ici à l’entreprise de la collecte pour les pauvres de Jérusalem, présentée en 2 Co 8–9, plus spécialement en 2 Co 8. La présente section et 2 Co 8 totalisent en effet près de la moitié des occurrences du nom Τίτος dans les épîtres pauliniennes authentiques. D’après 2 Co 7, où il est nommé trois fois (cf. v. 6.13.14), Tite paraît avoir été un médiateur entre Paul et les

Paul est soupçonné, ou pire encore, accusé de se servir d'émissaires pour exploiter la communauté. Les précisions des v. 17–18 ont la fonction de balayer ces soupçons. Il convient d'en bien mesurer la portée historique. L'énoncé des v. 18a–b occupe, on l'a souligné, une position géographique centrale dans la section. À ce titre-là, il est capital, d'autant qu'il est le seul énoncé *affirmatif* de la section. Tite est le personnage essentiel de la réfutation paulinienne contre l'accusation de ruse et de tromperie (v. 16c). Il a la confiance des Corinthiens et est la clé qui leur prouve qu'ils n'ont pas été exploités. Ils croyaient que Paul se servait d'émissaires pour s'enrichir à leurs dépens (v. 17a–b). Paul leur répond : *“J'ai exhorté Tite et j'ai envoyé avec (lui) le frère”*. L'exhortation de Tite et l'envoi conjoint du *frère* se réfèrent donc à des événements vécus par les lecteurs, susceptibles de jouer pour eux le rôle de preuves ou d'attestations³⁹¹. L'aoriste ἔλαβον, chargé des soupçons des lecteurs, est remplacé par la réalité historique de ce qu'a fait Paul, c'est-à-dire par les deux aoristes παρεκάλεσα et συναπέστειλα. Paul n'a rien *capturé*. Il n'a fait qu'*exhorter* et *envoyer*. Comme le suggèrent 8,6.17 et 9,5, qui décrivent le contenu de son exhortation, Paul ne s'est pas directement occupé de l'affaire dont il est ici question, mais il y a mandaté

Corinthiens. Ses interventions ont été couronnées de succès et il semble avoir été estimé et apprécié à Corinthe. En 2 Co 8,6.17, Tite est l'objet, de la part de Paul, d'une exhortation, afin qu'il mène à bonne fin la collecte chez les Corinthiens. Le verbe composé συμπέμπω, comparable à συναποστέλλω qui figure ici en 12,18b, apparaît précisément deux fois en 2 Co 8 (v. 18 et 22), en rapport avec Tite et le *frère*. Ce dernier – si toutefois il s'agit bien du même (cf. note suivante) – est mentionné ici aussi en 12,18b aux côtés de Tite.

- 391 Contre le rapprochement de notre passage avec 2 Co 8, on pourrait objecter que Paul ici ne mentionne qu'un seul compagnon de Tite, c'est-à-dire le *frère*, alors qu'en 2 Co 8,18.22 il évoque *deux* accompagnateurs à ses côtés. Cette difficulté est mineure. En effet, le *frère* de 12,18b est sans doute l'un des deux *frères* de 2 Co 8, probablement celui qui, pour les Corinthiens, a joué sur place un rôle plus saillant que l'autre dans la gestion et l'organisation de la collecte. En ce sens, il pourrait s'agir du *second* frère (désigné ainsi selon l'ordre d'apparition en 2 Co 8), dont Paul dit qu'il est *“maintenant plein d'empressement par l'entière confiance qu'il vous fait”* (... νυνὶ δὲ πολὺ σπουδαιότερον πεποιθήσει πολλῇ τῇ εἰς ὑμᾶς, 8,22) (cf. WOLFF, 255). Le *premier* frère, quant à lui (8,18), semble avoir surtout joué le rôle de compagnon de voyage (συνέκδημος, cf. 8,19). Mais, à vrai dire, il pourrait aussi s'agir de celui-ci, et non de celui-là. La mention du *frère* en 12,18b sert sans doute à indiquer brièvement aux lecteurs de quel envoi Paul veut ici parler (cf. le verbe ἐπιτελεῖν en 8,6.11(2×)). Tite et les *deux frères* ont peut-être été accompagnés d'autres personnes. Ce qui n'est pas dit n'est pas nié. On peut s'étonner aussi que, dans la question du v. 18c, le *frère* évoqué au v. 18b disparaisse. Ce silence peut s'expliquer par le fait que Tite était pour les Corinthiens le référent central de la gestion de la collecte. Par ses liens étroits avec Paul, sans doute plus étroits que ceux du *frère*, il était le mieux placé, dans la perspective des Corinthiens, pour être – *volens nolens* – au service de la ruse paulinienne.

des envoyés. Ce que ces derniers ont fait, en particulier Tite (v. 18c), les Corinthiens l'ont vu et le savent bien. La réponse aux deux questions des v. 17a–b et 18c est évidemment négative. En revanche, la double question des v. 18d–e, après les deux '*non*' des premières questions, réclame deux '*oui*' consécutifs³⁹². Cette double question tire les conséquences de l'énoncé affirmatif des v. 18a–b. Paul et Tite ont marché d'un même esprit, et sur les mêmes traces³⁹³. La probité de Tite n'est pas formellement affirmée mais elle est sous-entendue dans l'expérience que les lecteurs ont pu en faire. Elle est ici au service de celle de Paul. Ils ont agi de concert. Mieux encore, derrière le comportement de Tite se trouvent les instructions que celui-ci a reçues de Paul. Tite est pour ainsi dire l'expression du projet de Paul. Son irréprochabilité n'est que la mise en œuvre des consignes de Paul. Il est la parfaite illustration et la preuve historique du fait, sur lequel les lecteurs s'accordaient mais qu'ils avaient minimisé et déformé, que Paul n'a pas pesé sur eux (v. 16b). Les destinataires ne sont donc pas fondés à distinguer, d'une part, l'honnêteté de Tite et du *frère* – éprouvée par eux – et, d'autre part, la ruse de Paul, dissimulée par ses émissaires, complices conscients ou inconscients de sa *fourberie*.

Il est difficile de préciser la réalité historique des événements auxquels ces v. 16–18 se réfèrent³⁹⁴. Mais sur le plan argumentatif, le rôle de ces versets est clair. Ils ont la fonction d'offrir des *garanties* pour le projet du retour, exposé dans la première partie (v. 14–15). Paul, après avoir annoncé tant ce qu'il ne fera pas que ce qu'il fera (v. 14–15), fournit à son projet un appui historique. De même qu'il n'a pas exploité les Corinthiens par le passé, ni directement ni par l'intermédiaire de ses envoyés, il ne le fera pas non plus lors du retour.

392 Les deux '*oui*', succédant aux deux '*non*', établissent le vrai, après qu'a été écarté le faux. Ces deux '*oui*' ont aussi la valeur d'un appel au rétablissement de la pleine confiance des lecteurs envers Paul. D'un point de vue stylistique, ces questions rhétoriques produisent l'idée de *netteté* (εὐκρίνεια), cf. *supra*, 365 n. 163.

393 Le '*nous*' de l'aoriste περιεπατήσαμεν comprend nécessairement Paul et Tite, mais il inclut sans doute aussi le *frère*. Le comprendre comme un pluriel d'auteur irait précisément contre la pointe de l'argument qui consiste ici à prendre l'honnêteté de Tite comme preuve de l'honnêteté de Paul. C'est ce que fait pourtant BAUMERT, qui le comprend comme un « schriftstellerische[r] Plural, als bescheidenere Form der Aussage über sich selbst » (227). Comment pourtant les lecteurs pouvaient-ils comprendre la présence d'un '*nous*' de modestie dans un propos qui précisément souligne une *communauté* d'attitude et de pratique, celle que forment ensemble Paul, Tite et peut-être aussi le *frère* ?

394 Il s'agit très probablement de la collecte, comme on l'a expliqué (cf. *supra*, 437 n. 390). Il n'appartient pas à la perspective de ce travail d'explorer les problèmes historiques que pose la présente péricope. On s'en tient plutôt, ici comme ailleurs, à l'étude de l'argumentation du texte.

11.3 *Crainte et scepticisme sur ce projet (12,19–21)*

Après avoir présenté le projet de son retour (v. 14–15) et lui avoir fourni des garanties par un recours à l'histoire (v. 16–18), Paul expose maintenant sa perception de la situation. Il fait part de la manière dont il voit les dispositions présentes des lecteurs et énonce la crainte qu'il conçoit en vue du retour.

Comme la section des v. 16–18, cette partie est aussi organisée sous la forme d'un dialogue. Paul et ses destinataires échangent leurs impressions sur la manière dont ils envisagent réciproquement leurs retrouvailles. À « ce que *vous pensez* de moi » (v. 19)³⁹⁵ fait suite « ce que *je pense* de vous » (v. 20–21). La partie est donc divisée en deux sections, le v. 19 et les v. 20–21, qui exposent chacune les perceptions des uns concernant les autres. La parole est d'abord donnée aux destinataires. Paul traduit leurs impressions sur l'argumentation développée dans la lettre et plus particulièrement sur l'exposé du projet du retour (v. 19a). Au v. 19a se rattachent les v. 19b–c, car même s'ils expriment, de la part de Paul et de ses compagnons (en '*nous*'), une rectification du v. 19a, l'objet du propos n'a pas changé. Il s'agit encore, comme au v. 19a, du groupe des missionnaires pauliniens et de leur projet de retour, vus dans les perceptions du groupe '*vous*'. Dans la seconde section (v. 20–21), liée à la première par la particule γάρ (v. 20a), Paul fait part de la manière dont il perçoit ses lecteurs ('*vous*'), dont il devine pour ainsi dire les dispositions. En vue du retour, il exprime la crainte que ces dispositions lui inspirent.

11.3.1 Comment les Corinthiens perçoivent le projet de Paul (v. 19)

Cette section est divisée en deux unités, les v. 19a et les v. 19b–c. Paul commence par traduire les impressions produites sur ses lecteurs par l'exposé de son projet, et plus largement par l'ensemble du billet (v. 19a). Il indique ainsi la manière dont les lecteurs, pense-t-il, perçoivent ce projet. Aux v. 19b–c, Paul rectifie cette perception en qualifiant toute son entreprise, non seulement celle de son retour, mais aussi celle de son engagement missionnaire à Corinthe, tant présent en personne qu'absent par lettre (v. 19b–c).

“Depuis un moment, vous pensez que nous nous justifions auprès de vous” (v. 19a). Ce propos traduit un reproche des lecteurs. Le verbe ἀπολογούμεθα est ici employé péjorativement, au sens de *“chercher à se justifier”*. Aux différents reproches dont témoigne la lettre (cf. 10,2c.10; 11,6.7.11; 12,16) les lecteurs ajoutent encore, contre le groupe paulinien (en '*nous*'), celui de se justifier³⁹⁶.

395 Plus exactement : « ce que vous pensez de *nous* ». Cette apparition du '*nous*' aux v. 19a–b est hautement significative, comme on l'expliquera plus loin.

396 Paul n'exprime pas ici sa pensée mais celle des lecteurs. Interpréter de manière péjorative

le verbe ἀπολογούμεθα (au sens de “se justifier coûte que coûte”, “défendre l’indéfendable”) permet d’éviter une contradiction entre 12,19 et l’ensemble du billet, qui se veut effectivement auprès des lecteurs une démarche *apologétique* au vrai sens du terme. Ne pas tenir compte de cette acception contextuelle négative du verbe ἀπολογέομαι expose à se fourvoyer, comme le font certains commentateurs, dans des explications subtiles qui distinguent la portée apologétique de la lettre (ou du moins de certains de ses passages), d’une part, et d’autre part l’intention désintéressée de Paul, qui ne prétend pas se défendre devant le *forum* des Corinthiens, mais qui avant tout s’exprime devant celui de Dieu (cf. v. 19b–c). En ce sens, Paul chercherait non pas à faire son ἀπολογία mais seulement à promouvoir l’οἰκοδομή de la communauté. Voir par exemple les discussions de GRÄSSER (II, 236–239) et de THRALL (II, 858–862). BECKER (*Schreiben und Verstehen*, 250), qui souscrit à cette lecture, résume ainsi cette interprétation : « [Paulus] verteidigt nicht sich selbst vor dem Forum der Korinther, sondern er verweist auf die Verantwortlichkeit seines Sprechens vor dem Forum Gottes ». Le propos de 12,19a–b n’est pas entièrement dépourvu de connotations judiciaires, certes, mais sa pointe ne réside pas dans le fait de savoir devant *quels juges*, ou devant *quelle instance* Paul dépose son témoignage (Dieu ou les Corinthiens), c’est-à-dire auprès de qui il rend compte de sa conduite (ce que les commentateurs anglo-saxons appellent la *Verantwortlichkeit* ou l’*accountability* de Paul). La pointe réside bien plutôt dans l’objectivité et l’impartialité de son discours. En réalité, les deux perspectives, ἀπολογία présentée aux Corinthiens, et recherche de l’οἰκοδομή de la communauté, ne s’excluent pas l’une l’autre mais se rejoignent dans la défense que fait Paul de son ministère. Paul cherche l’οἰκοδομή de la communauté, et pour cette raison, il est contraint de présenter une ἀπολογία de son ministère. La dernière péricope (13,1–10) le soulignera bientôt clairement, notamment à travers l’*application* qu’il fait du discours de déraison à la situation des destinataires, c’est-à-dire en vue de leur οἰκοδομή (cf. 13,3–4). Ajoutons que des énoncés comme ceux de 10,2,7, 11,5–6 et 12,11 ne permettent guère de nier la portée *apologétique* de l’ensemble du courrier, ni de penser que Paul ferait son apologie comme à son insu. Le billet de 2 Co 10–13 s’inscrit au contraire nettement dans la perspective du type *apologétique* dont le traité des Τύποι ἐπιστολικοί du Pseudo-Démétrios donnent la définition suivante : Ἀπολογητικὸς δὲ ἐστὶν ὁ πρὸς τὰ κατηγορούμενα τοὺς ἐναντίους λόγους μετ’ ἀποδείξεως εἰσφέρων. “Le type *apologétique*, c’est celui qui, en réponse à des accusations, présente une argumentation contraire, avec démonstration” (n. 18; trad. MALOSSE, *Lettres pour toutes circonstances*, 63). C’est ce que reconnaît BETZ (*Der Apostel Paulus und die sokratische Tradition*, 40), qui par ailleurs interprète ce v. 19a comme l’exclusion par Paul d’une certaine forme d’apologie, en particulier la forme *sophistic rhetorical*. « Wenn Paulus in 2 Kor 12,19 den Gedanken verwirft, dass sein Brief als eine “Apologie” zu verstehen sei, so schließt er damit eine bestimmte Form der Apologie, die rhetorische, aus. Dieser Ablehnung steht gegenüber, dass Paulus seinen Brief sehr wohl als eine Apologie ansieht, freilich eine von der sophistisch-rhetorischen fundamental verschiedene » (op. cit., 39). Si l’apologie de type *sophistisch-rhetorisch* consiste à se justifier par tous les moyens, même aux dépens de la vérité, la remarque de BETZ est juste. Mais les lecteurs étaient-ils vraiment au fait des subtilités techniques distinguant différentes formes d’apologie ?

L'adverbe *πάλαι* se réfère à une durée passée qui se prolonge jusqu'au présent³⁹⁷. Comme le suggère l'énoncé des v. 20–21 introduit par *γάρ*, où apparaît deux fois le participe *ἐλθών* (cf. v. 20a.21a), Paul envisage ici les dispositions des lecteurs essentiellement dans la perspective de son retour. Mais cela ne signifie pas que leur défiance n'aurait pris forme qu'au moment de la lecture du présent billet, c'est-à-dire au moment où ils auraient pris connaissance du projet du retour³⁹⁸. Le jugement des lecteurs reflété ici traduit au contraire une méfiance déjà ancienne vis-à-vis de Paul et de ses compagnons. *Πάλαι* souligne une continuité dans leurs difficultés à comprendre le ministère apostolique, tel que Paul et ses compagnons l'exercent. Cet adverbe reflète aussi leur persistance à lui faire des reproches ou à le soupçonner en mauvaise part, en particulier quand il se défend. Les impressions du lectorat, reformulées ici, visent donc en réalité l'ensemble de l'argumentation des chapitres 10–12³⁹⁹.

Dans la seconde unité, Paul réagit sur ces impressions. Il les rectifie en indiquant ce que sont sa lettre ainsi que la totalité de son engagement auprès des destinataires: «(C'est) devant Dieu en Christ (que) nous parlons. Et toutes choses, bien-aimés, (sont) pour votre édification» (v. 19b–c)⁴⁰⁰.

Les deux énoncés de cette unité parlent de la même réalité. Le second (v. 19c) explicite et complète le premier (v. 19a)⁴⁰¹. La particule *δέ* du v. 19c souligne un déplacement de perspective. Le v. 19c réexprime, avec un élargissement, le contenu du v. 19b. Paul ne récuse pas le caractère apologétique de son discours,

397 L'adverbe *πάλαι* est un marqueur temporel qui souligne ici la durée écoulée *depuis* un événement passé, «einen Zeitraum überschauend, indem von der Gegenwart aus auf einen Punkt der Vergangenheit zurückgeblickt wird» (BAUER, s.v. *πάλαι*, 2., qui indique plusieurs références dont 2 Co 12,19). Si ce point est éloigné, *πάλαι* signifie «*depuis longtemps*», ou bien, s'il est proche, «*depuis un moment, il n'y a pas longtemps, récemment, dernièrement*».

398 Notons que le projet du retour avait déjà été implicitement annoncé en 10,2a. Il a pu cependant être communiqué aux Corinthiens par d'autres canaux, par exemple par des messagers ou émissaires, antérieurement à la réception du présent billet, ou bien par Paul lui-même lors de sa dernière visite. En tout cas, la perspective du retour de Paul n'a ici probablement rien d'inédit pour les Corinthiens.

399 «The opening *πάλαι* indicates a wider reference to the whole of the preceding discourse» (THRALL, II, 859).

400 En parallèle avec la formule de 1 Co 14,26 (*πάντα πρὸς οἰκοδομὴν γινέσθω*), on peut sous-entendre au v. 19c le verbe *γίνεται* non exprimé, au présent comme *λαλοῦμεν*, plutôt que l'impératif *γινέσθω* qui exprimerait plutôt un souhait.

401 Pour BECKER (*Schreiben und Verstehen*, 248), le v. 19c formule une «steigernde Explikation zu 12,19b».

mais il rejette le reproche des lecteurs, c'est-à-dire la connotation péjorative qui transpirait du verbe ἀπολογούμεθα. En même temps, il authentifie de manière *théologique* son discours et l'ensemble de son œuvre. Le syntagme κατέναντι θεοῦ est un appel à l'attestation divine en faveur de la vérité de son exposé, c'est-à-dire de son ἀπολογία, comparable à la formule θεός μάρτυς que l'on trouve ailleurs⁴⁰². La formule ἐν Χριστῷ signifie que ce langage est inspiré du νοῦς du Christ (cf. 1 Co 2,16), et habité par son ἀγάπη (cf. l'appellation ἀγαπητοί du v. 19c; voir aussi 2 Co 5,14). Le groupe apostolique ne cherche pas une justification à tout prix auprès des lecteurs, c'est-à-dire au détriment de la vérité (cf. 2 Co 2,17; 4,2)⁴⁰³.

Le terme ἀγαπητοί est un écho de la question des v. 15c–d. Il produit également l'ἰδέα stylistique de *modération* (ἐπιείκεια) et joue auprès des lecteurs le rôle d'adoucissement, avant que Paul ne leur communique un avis dur à entendre, sur la situation qu'il s'apprête à trouver (v. 20–21). Il prépare donc les lecteurs à écouter la suite. Mais il atteste aussi la qualité de l'engagement des missionnaires pour eux. Τὰ πάντα désigne toute leur entreprise, pas seulement ce qu'ils déclarent dans ce billet, mais aussi ce qu'ils *font*, ce qu'ils *ont fait* et *feront*⁴⁰⁴. Le terme οἰκοδομή appartient au vocabulaire de l'ecclésiologie paulinienne. Il est fréquent, en particulier dans la correspondance corinthienne⁴⁰⁵. L'engagement des missionnaires a une portée théologique. Il se veut œuvre de construction de l'ἐκκλησία⁴⁰⁶. Enfin, les deux 'nous' exclusifs, ceux des

402 Cf. Rm 1,9; 2 Co 1,23; Ph 1,8; 1 Th 2,5,10.

403 Le thème de la *vérité* est régulièrement évoqué au fil des quatre chapitres, notamment en 11,10a (ἔστιν ἀλήθεια Χριστοῦ ἐν ἐμοί ...), en 12,6c (ἀλήθειαν γὰρ ἐρῶ) et 13,8. Il joue aussi un rôle dans le reste de l'épître, cf. 4,2; 6,7.8 et notamment 7,14 (πάντα ἐν ἀληθείᾳ ἐλαλήσαμεν ὑμῖν ...).

404 « Es ist dies alles, was er in Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft tut und sagt, um die Gemeinde zu fördern und ihre umfassende Integrität wiederherzustellen » (KITZBERGER, *Bau der Gemeinde*, 131).

405 Dans les lettres pauliniennes authentiques, le terme οἰκοδομή et le verbe οἰκοδομέω avec ses composés apparaissent en Rm 14,19; 15,2.20; 1 Co 3,9–10.12.14; 8,1.10; 10,23; 14,3–5.12.17.26; 2 Co 5,1; 10,8; 12,19; 13,10; Ga 2,18; 1 Th 5,11. On observera en outre que l'οἰκοδομή repose aussi sur l'engagement et la responsabilité de *chaque membre* de la communauté, et non des seuls apôtres (cf. Rm 14,19; 15,2; 1 Co 14,26). Cf. KITZBERGER, *Bau der Gemeinde*, 124–138; VIELHAUER, *Oikodome*, 72–73.

406 « Οἰκοδομή [bezeichnet] (...) Ziel bzw. Inhalt des apostolischen Wirkens » (KITZBERGER, op. cit., 132). On rencontre en 1 Co 14,12 le syntagme ἡ οἰκοδομή τῆς ἐκκλησίας. La pluralité des *ouvriers* ou *agents*, qui participent et collaborent à la construction de l'οἰκοδομή, est soulignée et décrite en 1 Co 3,10–17.

verbes ἀπολογούμεθα et λαλοῦμεν à l'indicatif présent, disent quelque chose d'important sur l'engagement des collaborateurs de Paul dans l'élaboration de la présente communication épistolaire. Ce n'est pas seulement Paul qui prend la parole dans l'épître. Ses compagnons parlent aussi avec lui. Nous reviendrons sur ces pluriels '*nous*' dans la troisième partie, lorsque nous examinerons comment sont étroitement articulées collégialité et présidence en 2 Co 10–13⁴⁰⁷.

11.3.2 Comment Paul perçoit leurs dispositions (v. 20–21)

La seconde section est liée à la première par la particule γάρ (v. 20a). Elle en fournit une explication. La perception que les destinataires ont du projet du retour, telle que Paul la devine (v. 19a), s'origine dans une crainte. Paul est inquiet sur la manière dont va se dérouler le retour (v. 20–21). L'exposé de cette crainte est unifié par l'inclusion qu'effectue le verbe ἐλθεῖν (v. 20b et 21a), ce qui confirme que son objet est bien le *retour* lui-même.

Cette section n'est pas divisible en unités, car il s'agit d'une seule phrase. Le verbe φοβοῦμαι (v. 20a) est développé par trois subordonnées complétives (v. 20b–c ; v. 20d–g ; v. 21a–d), introduites chacune par la conjonction μή. L'argumentation comporte trois moments. Paul expose trois *objets* de crainte. Le premier vise les attentes des uns vis-à-vis des autres lors des retrouvailles (v. 20a–c). Le second concerne le climat communautaire (v. 20d–g). Le troisième envisage ce que Paul devra peut-être endurer en arrivant (v. 21a–d). Pour les deux premiers de ces trois objets, l'enclitique πως suit immédiatement la conjonction μή. Il exprime une atténuation. Lié au mot qui précède, comme tout enclitique, et non à celui qui suit, l'adverbe πως atténue l'*objet* de la crainte et non l'inévitabilité du retour (cf. 12,14a ; 13,1a)⁴⁰⁸. L'atténuation indique que la crainte pourrait ne pas avoir de raison d'être. Elle fait donc indirectement entendre aux lecteurs une invitation à faire ce qui est en leur pouvoir pour qu'avant le retour ces craintes n'aient plus lieu d'être. Sur le plan de la méthode, l'exposé de ces craintes produit l'idée stylistique de *modération* (ἐπιείκεια), car l'appel adressé aux lecteurs est ainsi énoncé sans véhémence⁴⁰⁹.

407 Cf. *infra*, 559–567, en particulier 564–567.

408 L'enclitique πως ajoute une nuance d'éventualité (μήπως: "*lest in any way*"; πως: "*in any way, at all, by any means*", cf. *LSJ*, s.v. 'μήπως' et 'πως').

409 Cf. *supra*, 290 n. 18. Comme en 11,3, l'exposé de la crainte, à cause de sa spontanéité, produit également ici l'idée stylistique de *sincérité* (ἀλήθεια). Paul ne prévient pas son lectorat qu'il éprouve de la crainte, mais énonce cette crainte directement et sans détour. La crainte de retrouvailles décevantes s'accorde aussi avec l'ἀγάπη de l'Apôtre pour ses enfants de

Dans l'exposé du troisième objet de crainte, πως n'est pas exprimé, mais, nous le verrons, une atténuation est également formulée. Examinons ces trois objets.

Paul commence par exprimer la crainte que les retrouvailles soient l'occasion d'une déception réciproque. *"Je crains en effet que, peut-être, je ne vous trouve pas, en arrivant, tels que je vous veux, et que moi, je sois trouvé par vous tel que vous ne voulez pas"* (v. 20a–c). La rencontre (εὐρίσκειν) pourrait ne pas combler les vœux (θέλειν) des partenaires de la rencontre. Les v. 20b et 20c, à cause des verbes θέλειν et εὐρίσκειν, forment un chiasme. Cette figure de symétrie produit un effet d'insistance. Le second membre (v. 20c) n'exprime pas un apitoiement de Paul sur l'émoi qui pourrait saisir les Corinthiens s'il se présentait à eux avec des dispositions qu'ils ne souhaitent pas. Il renchérit bien plutôt sur le premier membre et en exprime un corollaire. Ne trouvant pas la situation communautaire comme il le souhaite (v. 20b), Paul lui-même (cf. καὶ γώ, avec emphase) risque de se montrer en conséquence tel qu'il ne comble pas les attentes des lecteurs. À eux donc de mettre un terme à la crise pour que Paul les trouve comme il le veut. Alors seulement ils le retrouveront tel qu'ils le souhaitent. On a là un écho des avertissements formels de 10,3–6 et 10,11 (cf. 1 Co 4,19–21), et une anticipation de la parole énergique de 13,2.

Dans le second objet de crainte, Paul décrit ce que pourrait être le climat communautaire. Il s'agit des tentations qui guettent la communauté : *"qu'(il n'y ait) peut-être (parmi vous) querelle, jalousie, animosités, rivalités, médisances, calomnies, enflures, bouleversements"* (v. 20d–g). Le verbe n'est pas exprimé. On peut le suppléer avec ὦσιν, ou, en écho au premier objet de crainte, avec εὐρεθῶσιν. Le syntagme ἐν ὑμῖν doit également être sous-entendu. Les substantifs ici réunis ne désignent pas chacun des notions entièrement distinctes mais créent un effet d'accumulation qui suggère la gravité de la situation communautaire. Les vices de ce catalogue ont ceci de commun qu'ils sont tous orientés vers la détérioration des relations entre les membres de la communauté. En ce sens, ils pourraient compromettre l'existence même de la communauté⁴¹⁰. Cette liste est, à plusieurs titres, organisée en κλίμαξ, productrice de l'ἰδέα stylistique de beauté (κάλλος)⁴¹¹. Une série de pluriels suit deux singuliers, ἕρις et ζήλος. À une

Corinthe (v. 15c–d et v. 19c). L'ἰδέα de sincérité montre que le discours de Paul vient du cœur. L'ἦθος du locuteur joue ici le rôle de *preuve technique*. Voir aussi *supra*, 325 n. 98.

410 Sur le genre littéraire du catalogue de vices (*Lasterkatalog*), voir BERGER, *Formgeschichte*, 148–154; ID., *ANRW* II,25,2, 1088–1092; 1202–1203; SCHWEIZER, *Gottesgerechtigkeit und Lasterkataloge bei Paulus*, 461–478; ZAAS, *Catalogues and Context*, 622–629. Chez Paul, ce genre littéraire apparaît aussi en Rm 1,29–31; 13,13; 1 Co 5,10–11; 6,9–10; Ga 5,19–21.

411 Cf. *supra*, 353 n. 166.

irrégularité près, les termes sont classés par ordre croissant de nombre de syllabes, et culminent dans le mot ἀκαταστασία (six syllabes)⁴¹². La κλιμαξ apparaît aussi dans la gravité croissante des vices. Une rivalité (ἐριθεία) est plus grave qu'une simple querelle (ἔρις). Il en est sans doute de même pour les calomnies (ψιθυρισμοί) par rapport aux médisances (καταλαλῖαι), même si les traductions respectives de ces deux mots peuvent être interchangeables. Enfin, les deux derniers termes, φυσιώσεις et ἀκαταστασία, atteignent un sommet critique. Ils ne sont sans doute pas placés ici par hasard. La φυσιώσις est une fausse καύχησις. Elle caractérise une personne infatuée d'elle-même, donc indifférente à l'οἰκοδομή communautaire. Les ἀκαταστασία suggèrent une destruction de l'ἐκκλησία elle-même⁴¹³. Ces faits littéraires suggèrent de regrouper les termes en quatre paires, d'abord les singuliers ἔρις et ζῆλος, puis les deux pluriels, θυμοί et ἐριθείαι, qui désignent des vices plus graves que la première paire. Viennent ensuite les vices de la parole, καταλαλῖαι et ψιθυρισμοί, et, enfin, au sommet de la κλιμαξ, φυσιώσεις et ἀκαταστασία. Cette liste est largement stéréotypée⁴¹⁴. Elle rappelle cependant des problèmes connus et déjà traités en 1 Co, notamment celui des factions et partis dans la communauté, évoqué en 1 Co 1–4. Les rivalités et les conflits, la suffisance et la superbe ne constituent pas des nouveautés dans la vie communautaire corinthienne⁴¹⁵. En tout état de cause, le *Lasterkatalog* de cette unité est un écho du problème des partis, problème non entièrement résorbé et sans doute éclipsé et/ou aggravé par le problème nouveau de la présence et de la prédication des missionnaires intrus⁴¹⁶.

412 L'irrégularité de cet ordre numérique croissant vient du mot καταλαλῖαι, de cinq syllabes, qui aurait pu figurer entre φυσιώσεις et ἀκαταστασία.

413 En 1 Co 14,33, l'ἀκαταστασία est antithétique de l'εἰρήνη.

414 Beaucoup de ces mots se rencontrent ailleurs chez Paul. ἔρις et ζῆλος figurent ensemble en Rm 13,13. En Ga 5,20 on retrouve, au milieu d'une plus longue liste de vices et dans le même ordre, la séquence des quatre termes ἔρις, ζῆλος, θυμοί et ἐριθείαι (voir aussi Ph 1,15.17; 2,3). Dans le long catalogue de Rm 1,29–30, apparaissent l'adjectif κατάλαλος et le substantif ψιθυριστής.

415 La φυσιώσις fut déjà évoquée en 1 Co 4,6.18.19; 5,2; 8,1; 13,4. En 1 Co 4,6 en particulier, le verbe φυσιώω est employé avec la nuance de rivalité et de conflit (... ἵνα μὴ εἰς ὑπὲρ τοῦ ἐνὸς φυσιοῦσθε κατὰ τοῦ ἐτέρου). En 1 Co 3,3 on retrouve les deux mots ἔρις et ζῆλος. Le pluriel ἐριδες apparaît en 1 Co 1,11. Il paraît donc peu probable que les termes ἔρις et ζῆλος visent Paul lui-même (contre BAUMERT, 230: «Paulus fürchtet, dass er dann energisch werden muß»).

416 Sur ces v. 20d–g, BIERINGER fait remarquer: «Probably these difficulties are inherited from the time of 1 Corinthians, but it is also to be expected that they are, to some extent, the consequence of the negative influence of the opponents» (*Paul's Divine Jealousy*, 251).

Le troisième objet de crainte envisage l'épreuve que Paul s'apprête à endurer peut-être lors de son retour : *“que, lorsque je viendrai de nouveau⁴¹⁷, mon Dieu ne me confonde devant vous, et que je n'aie à faire le deuil de beaucoup de ceux qui ont péché auparavant et qui ne se sont pas détournés de l'impureté et fornication et débauche qu'ils ont commise”*. Cet énoncé présente deux difficultés. Les notions d'humiliation et de deuil ne se laissent pas aisément saisir dans le contexte. Mais la difficulté principale réside dans l'interprétation à donner au trinôme ἀκαθαρσία, πορνεία et ἀσέλγεια. Traitons d'abord ce dernier point. Nous examinerons ensuite le sens des verbes ταπεινώσῃ et πενθήσω.

Cinq arguments incitent à comprendre le trinôme du v. 21c comme une description *symbolique* du trouble que la prédication des adversaires a introduit dans la communauté, et non à les prendre au sens *littéral*, c'est-à-dire comme indiquant des désordres sexuels :

- 1) Il serait surprenant que, dans l'exposé de la crainte que Paul nourrit sur les conditions de son retour, ne soit pas mentionné le problème des adversaires. Ceux-ci ont été déjà fréquemment évoqués au cours de la lettre (cf. 11,5,22–23d ; 12,11). En toute logique, ils devraient l'être aussi à propos du retour. Or, les v. 20a–c et 20d–g ne paraissent pas exprimer formellement et principalement cet aspect de la crise corinthienne. Il pourrait donc être souligné ici au v. 21⁴¹⁸.
- 2) La question *sexuelle* n'est abordée nulle part ailleurs dans le développement de 2 Co 10–13. Interpréter de manière littérale les trois termes du v. 21c oblige à admettre qu'un aspect nouveau de la situation communautaire surgit inopinément ici. Or, si cet aspect est grave au point d'inquiéter Paul lors de son retour, on se demande pourquoi il n'a pas été abordé plus haut⁴¹⁹.

417 Πάλιν ne porte pas sur le verbe ταπεινῶ, comme le soutiennent BAUMERT (230) et GRÄSSER (II, 242–244), mais sur le génitif absolu ἐλθόντος μου, comme le suggère 13,2d (ἐάν ἔλθω εἰς τὸ πάλιν ...). Relevons au passage la figure dite de la *construction oblique* (πλαγιασμός) (génitif absolu ἐλθόντος μου), productrice de l'idée stylistique de *complication* (περιβολή), sous-catégorie de la *grandeur* (μέγεθος) (cf. *supra*, 315 n. 79).

418 Il se pourrait que le pluriel φυσίσεις décrive aussi le comportement des adversaires et que le terme ἀκαταστασία inclue les conséquences de leurs nuisances sur la communauté. Mais l'allusion est peu claire. En outre, la question de la φυσίσεις est déjà connue en 1 Co et elle ne paraît pas caractériser de manière spécifique ce que sont et font les adversaires en 2 Co 10–13, car elle ne figure qu'ici.

419 C'est l'observation pertinente de BAUMERT : « [Es] wäre (...) ein Fremdkörper » (230 n. 127).

- 3) Les trois termes ἀκαθαρσία, πορνεία et ἀσέλγεια sont en facteur commun d'un seul article au singulier (τῇ), et sont repris conjointement dans le relatif ἧ, également au singulier. Le texte ne suggère donc pas une *diversité* d'actes sexuels. Les trois termes désignent au contraire *une seule et même* réalité, décrite par trois termes synonymes. Le sens est donc très probablement à chercher en dehors du domaine sexuel.
- 4) Le vocabulaire du v. 21c s'harmonise bien avec la déviance doctrinale exposée en 11,2–4. Paul rappelait d'abord à ses lecteurs qu'il les avait fiancés à un seul homme, au Christ (cf. 11,2). Mais cette alliance *nuptiale* pourrait avoir été rompue (cf. 11,3) par l'accueil qu'ils ont offert à la prédication d'un *autre Jésus* (cf. 11,4). L'ἀκαθαρσία/πορνεία/ἀσέλγεια qu'ils ont commise serait donc d'avoir laissé les prédicateurs intrus *corrompre* leurs dispositions et détourner leurs cœurs *“de la simplicité et de la pureté (τῆς ἀγνότητος) à l'égard du Christ”* (11,3d). Les trois termes ἀκαθαρσία, πορνεία et ἀσέλγεια appartiennent précisément au champ sémantique opposé à celui de l'ἀγνότης (11,3d). Le terme πορνεία fait partie du langage biblique de l'infidélité vis-à-vis de Dieu⁴²⁰. Notons qu'en 11,3a, Paul avait également fait part d'une *crainte* (φοβοῦμαι δὲ μή πως ...), comme ici en 12,20–21.
- 5) Enfin, il est remarquable que les péchés *sexuels* ici évoqués soient de nature à causer l'*humiliation* personnelle de Paul vis-à-vis de la communauté (cf. πρὸς ὑμᾶς, v. 21a). On aurait imaginé plutôt le contraire. Il semble donc que ces désordres constituent pour lui une forme d'échec dans sa mission d'apôtre et dans son rôle de *père* de la communauté (cf. 11,2b; 12,14c–e). Les trois termes ἀκαθαρσία, πορνεία et ἀσέλγεια seraient donc dirigés en partie contre lui. Il s'agirait là d'une forme d'infidélité des Corinthiens vis-à-vis de Paul et vis-à-vis de l'évangile reçu de lui (cf. 11,4,7).

Ces indices sont convergents. Les propos de 11,2–4 fournissent la clé de la crainte exposée en 12,21. Il s'agit *ici* d'une reformulation symbolique du dévoisement des Corinthiens, signalé *là* en termes tant historiques (11,4) que symboliques (11,2b–3). Dans l'un et l'autre passage, le langage est allégorique. Il produit ainsi, sur le plan de la méthode, l'idée stylistique de *noblesse* (σεμνότης)⁴²¹. La crainte de Paul porte sur un problème de réception du kérygme, plus

420 Voir en particulier la fréquence du terme en LXX Ez 16 et 23, deux chapitres qui décrivent les amours coupables de Jérusalem. On y rencontre en tout vingt et une occurrences dans ces deux chapitres (16,15.22.25(2×).33.34.36.39.41; 23,7.8(2×).11(2×).14.17.18.19.27.29(2×)). Voir encore Os 1,2; 2,4.6; 4,11.12; 5,4; 6,10. Πορνεία rend les termes נִיְנִיָּה וְנִיְנִיָּה.

421 Cf. *supra*, 300 n. 46 et 324 n. 97.

exactement sur la possibilité d'une rupture d'alliance *nuptiale* de la communauté, du moins d'une partie de ses membres, vis-à-vis du Christ. Ce v. 21 est donc à comprendre de manière christologique. En ce sens, les trois termes ἀκαθαρσία, πορνεία et ἀσέλγεια ne correspondent pas à trois aspects différents de la question doctrinale, mais créent, par leur accumulation, un effet d'emphase, qui souligne la gravité de l'erreur où certains se sont laissé entraîner. Cet objet de crainte est celui qui semble causer à Paul le plus grand souci, d'une part parce qu'il est le dernier des trois objets (en vertu de la loi de l'*Achtergewicht*⁴²²), et d'autre part parce qu'il est susceptible de lui préparer une douloureuse humiliation devant la communauté⁴²³.

La nature de cette humiliation constitue l'autre difficulté du texte. Les deux propositions coordonnées par καί (v. 21a et v. 21b–d) s'éclairent l'une l'autre. Paul craint que *beaucoup* (πολλούς) de ceux qui sont passés à l'autre évangile ne

422 Cf. *supra*, 286 n. 12.

423 Dans son article *Plädoyer für die Einheitlichkeit des 2. Korintherbriefes* (1994), BIERINGER consacre quelques pages (169–173) à présenter l'histoire de l'exégèse de 12,21 jusqu'en 1994. Aucun des auteurs signalés n'interprète ce verset comme on l'a fait ici, c'est-à-dire comme une allusion à l'activité et à la prédication des adversaires. Ils le comprennent plutôt comme l'évocation d'un « aus 1 Kor vererbtes Randproblem » (op. cit., 171), en particulier celui qui domine 1 Co 5–6. « Wir können also festhalten, dass in 12,20 zumeist, in 12,21 recht selten ein Gegnerbezug vermutet wird. Häufig wird in den Aussagen über die Unmoral in 12,21 ein aus 1 Kor vererbtes Randproblem gesehen » (op. cit., 171). En réalité, comme on l'a souligné, c'est plutôt 12,20d–g, et non 12,21, qui est à comprendre comme un « aus 1 Kor vererbtes Problem », c'est-à-dire comme une rémanence du problème des divisions. Dans son article susnommé de 1994, BIERINGER ne pousse pas plus avant l'exégèse de 12,21 (« Der Versuch einer Antwort darauf scheint ohne das genaue Studium des Kontextes, das den Rahmen dieser Arbeit allerdings übersteigt, kaum möglich », op. cit., 173), mais il pose une question pertinente qui montre bien que l'interprétation traditionnelle n'est guère satisfaisante, et qui en conséquence met sur le chemin d'une exégèse correcte : « Es [ist] durchaus überraschend, dass Paulus hier an entscheidender Stelle [i.e. 12,21], im Rahmen einer durch 12,19 eingeleiteten Zusammenfassung dessen, worum es ihm in Kap. 10–13 geht, ja an einer Stelle, wo er offenbar von der seinen bevorstehenden dritten Besuch vorbereitenden Funktion von 2 Kor spricht (13,1–2), Sünden der Unmoral erwähnt, während es im Kontext doch letztlich um die Beziehung der Gemeinde zu Paulus geht. Wenn es sich, wie viele meinen, um ein aus 1 Kor vererbtes Randproblem handelt, bleibt die Frage, wieso Paulus es gerade hier an wichtiger Stelle (und ohne vorherige Nennung, höchstens vielleicht in 6,14–7,1) einführt » (op. cit., 172). Après 1994, signalons, dans l'ordre chronologique, les commentaires de WITHERINGTON (1995) (468–469), THRALL (2000) (11, 869), HARRIS (2005) (903–904), PITTA (2006) (534–535) et ROETZEL (2007) (117–118), qui tous reprennent l'interprétation traditionnelle. Seul BAUMERT (2008) (230) défend, à peu de chose près, l'interprétation que nous proposons ici.

persistent dans leur infidélité, en somme qu'ils ne soient durablement, sinon définitivement, gagnés à la prédication adverse. Cette scission, brisant l'unité et l'οικοδομή de la communauté, causerait à Paul une *humiliation* d'autant plus douloureuse, que Paul exprime souvent sa *fierté* de l'existence des communautés fondées par lui, en particulier de celle de Corinthe⁴²⁴. Il est surprenant de voir ici que c'est Dieu qui est *agent* de cette humiliation, et non les Corinthiens, infidèles à l'évangile reçu de lui (cf. ... ταπεινώση με ὁ θεός μου ..., v. 21a). Cette formulation est en réalité consonante avec certaines expressions jérémiennes des Lamentations et avec les psaumes. L'humiliation de Jérusalem y est l'œuvre de la main de Dieu⁴²⁵. Son deuil est celui d'une veuve, ou d'orphelins privés de père (cf. Lm 1,1; 5,3)⁴²⁶. Ces allusions suggèrent que l'humiliation et le deuil redoutés par Paul seraient la perte de ses propres enfants. Elles ont aussi la fonction d'inviter "*ceux qui ont péché auparavant*" à prendre conscience de leur faute, qui est révolte, infidélité et désobéissance⁴²⁷ et à faire tout leur possible pour épargner à Paul, leur père, l'amertume de cette épreuve⁴²⁸.

Paul intervient par la présente lettre pour que cette humiliation lui soit évitée, c'est-à-dire pour que la communauté soit *édifiée* et non détruite (cf. v. 19c). L'enclitique pronominal μου présent dans le syntagme ὁ θεός μου laisse poindre l'*espérance* que la crise n'ira pas jusque-là. En effet, ce syntagme figure habituellement dans des expressions d'action de grâce ou de confiance en Dieu⁴²⁹. De même que "*le Dieu et Père du Seigneur Jésus*" (11,31a), qui est aussi le Dieu et Père de Paul, l'a délivré du piège de Damas (cf. 11,30–33), il lui épargnera aussi, espère-t-il, l'humiliation qu'il redoute. Cette *espérance*, qui transpire discrètement du texte, atténue quelque peu la crainte, comme le faisait l'enclitique πως aux v. 20a–c et 20d–g.

• • •

424 Cf. 1 Co 9,2; 15,31; 2 Co 1,14; 3,2–3; voir aussi 1 Th 2,19–20; 3,8.

425 Le verbe ταπεινώω, avec κύριος pour sujet, apparaît en LXX Lm 1,5,12; 2,5; 3,32.33.34; voir aussi LXX Lm 1,3.7.8.9; Ps 44,20; 50.10.15; 119,75.107.

426 Le verbe πενθέω et le terme πένθος figurent en LXX Lm 1,4; 2,8; 5,15.

427 Voir en particulier les verbes ἁμαρτάνω, ἀσεβέω et παραπικραίνω (*exaspérer en désobéissant*), tous trois largement synonymes, en LXX Lm 1,8.18.20; 3,42; 5,7.16.

428 On a fait apparaître dans la traduction le sens spécifique du verbe ταπεινώω dans le contexte (*confondre, mortifier, accabler*). Le sens de ce verbe ici au v. 21a, dont ὁ θεός μου est sujet, ne coïncide pas avec celui qu'on rencontre en 2 Co 11,7 et Ph 2,8 où il est employé au réfléchi (ἑαυτὸν ταπεινοῦν) avec une signification christologique et sotériologique.

429 Cf. Rm 1,8; 1 Co 1,4; Ph 1,3.8; 4,19; Phm 4.

Effectuons le bilan de cette péricope.

La première partie expose le projet du retour, en particulier la promesse de Paul (οὐ καταναρκήσω, “je ne serai pas une charge”, v. 14b). La seconde lui donne des garanties par un recours de l’*histoire*. Elle sert à prouver aux lecteurs que cette promesse sera tenue. Dans la troisième partie enfin, Paul fait part de ses craintes sur la réalisation de ce projet. Le *père* adresse à ses *enfants* l’invitation pressante à tout mettre en œuvre pour que ces craintes n’aient plus de raison d’être.

L’affirmation essentielle de la péricope se trouve manifestement dans la première partie (v. 14–15), autour de la laquelle gravitent la deuxième et la troisième. L’affirmation de ce que Paul ne fera pas (v. 14b) et de ce qu’il fera (v. 15a–b) est reprise dans la qualification de l’ensemble du projet, qui est une expression de son ἀγάπη pour les destinataires (v. 15c–d). En ce sens, ce sont les v. 15c–d qui pourraient constituer l’essentiel du message de cette péricope. Mais la promesse du v. 14b (οὐ καταναρκήσω), justifiée par l’évocation de Tite (v. 16–18), montre l’importance du rôle jouée par la question financière. Les lecteurs ont manifestement besoin d’entendre, en vue du retour, la promesse formelle que Paul ne les exploitera pas, ni directement, ni indirectement. L’énoncé οὐ καταναρκήσω apparaît donc comme l’énoncé essentiel de la péricope.

Cette péricope offre en outre un nouveau regard sur la crise. En décrivant ce qu’il redoute, Paul nous donne en particulier de mieux cerner les différents aspects de la crise corinthienne. À côté de la question financière, deux autres problèmes semblent en effet miner l’οἰκοδομή de la communauté. Il s’agit, d’une part, des dissensions et des divisions à l’intérieur de la communauté (cf. la κλίμαξ des v. 20d–g). Elles avaient déjà été traitées en 1Co, en particulier en 1–4, mais elles restent persistantes à Corinthe. D’autre part, le v. 21, expose, en langage symbolique, c’est-à-dire théologique, un autre aspect de la crise. Éclairé par 11,2–4, il souligne un problème de réception du kérygme. Les adversaires sont indirectement mis en cause. Mais c’est surtout l’infidélité *nuptiale* de certains membres de la communauté qui est visée. Ils ont été infidèles au message qu’ils ont reçu (cf. 11,4), et ont rompu l’alliance avec le Christ (cf. 11,2b), et se livrant *impudiquement* à la prédication des adversaires. Ils se sont ainsi détournés de la simplicité et de la *pureté* à l’égard du Christ (cf. 11,3d). Les vices du second catalogue (v. 21c) sont des expressions nuptiales du problème doctrinal de Corinthe, qui semble être un problème christologique.

12 Onzième péricope : le retour vu sous l'angle de la théologie (13,1–10)

Cette péricope reprend le thème de la préparation des retrouvailles et lui offre un nouveau traitement⁴³⁰. L'imminence du retour est plus nettement affirmée qu'en 12,14–21. La formule ἐτοίμως ἔχω ἐλθεῖν de 12,14a énonçait la *disponibilité* de Paul à se rendre à Corinthe. Ici, la déclaration ἐρχομαι πρὸς ὑμᾶς indique que Paul se met pour ainsi dire *en route* vers la cité de l'Achaïe. Le verbe ἐλθεῖν effectuait sur 12,14–21 une inclusion (cf. v. 14a et 20b.21a). Ici, c'est le binôme παρὼν/ἀπών, typique du langage épistolaire, qui ouvre (v. 2b) et conclut (v. 10a–b) la péricope. Cette inclusion est disposée en forme de chiasme. Παρὼν ... ἀπών (v. 2b) est repris dans l'ordre inverse ἀπών ... παρὼν aux v. 10a–b. Cette figure de symétrie produit un effet d'insistance. Paul, encore absent (ἀπών), se projette *déjà* présent (παρὼν) auprès des lecteurs, et, avant de conclure, met la dernière main aux préparatifs du retour. On expliquera plus loin comment les deux périscopes 12,14–21 et 13,1–10 se distinguent et se complètent.

Remarquons encore que la présente péricope est encadrée par deux citations de l'Ancien Testament, l'une au v. 1b et l'autre au v. 10c. Paul enracine donc sa mission, et en particulier la préparation du retour, dans la théologie vétéro-testamentaire. Au v. 10c, comme en 10,8b, il se réfère de manière composite à Jérémie⁴³¹. Au v. 1b, il cite LXX Dt 19,15: "*Sur la parole de deux et trois témoins sera réglée toute affaire*". Nous montrerons bientôt que cette sentence expose le programme de la péricope et qu'il s'agit là d'une description de ce qui va maintenant se passer. Paul, avant de revenir, s'efforce de mettre un point final à la crise par la *parole* de ceux qui y sont impliqués. Le *témoignage* de chacun des protagonistes doit rendre possible le dénouement de la crise. Ce programme tiré du Deutéronome fournit la clé d'organisation de la péricope. Sous la forme d'un dialogue, celle-ci fait intervenir plusieurs *voix* qui se font entendre à travers les verbes des propositions principales, '*je*' avec le verbe προλέγειν (v. 2a), '*vous*' avec le verbe ἐπιγινώσκειν (v. 5d), '*nous*' avec le verbe εὔχεσθαι (v. 7a) et '*je*' avec le verbe γράφειν (v. 10a). Quatre parties se distinguent donc, une partie en '*je*' (v. 1–4), une partie en '*vous*' (v. 5–6), une partie en '*nous*' (v. 7–9), et enfin, à nouveau, une partie en '*je*' (v. 10).

La première prise de parole (v. 1–2) est celle de Paul, en '*je*' (ἐρχομαι, v. 1a; προεἶρηκα et προλέγω, v. 2a). Les v. 3–4 lui sont logiquement et grammaticale-

430 Sur 13,1–10, outre les commentaires, voir BROWN, *What is the Meaning of "Examine Yourself"*, 175–188; NSONGISA KIMESA, *L'agir puissant du Christ*, 55–87; WELBORN, *By the Mouth of Two or Three Witnesses*, 208–213; WILES, *Paul's Intercessory Prayers*, 241–248.

431 Cf. LXX Jr 1,10; 24,6; 31,28.

ment rattachés par la conjonction ἐπεὶ (v. 3a) et les deux γάρ des v. 4a et 4c. Cette prise de parole est un *avertissement énergique* adressé aux lecteurs. La seconde partie (v. 5-6) est en ‘vous’. La communauté doit prendre ses *responsabilités* vis-à-vis de sa propre richesse et s’appuyer sur sa capacité de s’évaluer elle-même et de comprendre la situation. Le verbe de la proposition principale du v. 6 est en ‘je’ (ἐλπίζω), mais il a la fonction de mettre en valeur la *voix* du groupe ‘vous’. Il est donc à rattacher au v. 5⁴³². La troisième partie (v. 7-9) est en ‘nous’. Paul n’est pas l’unique interlocuteur de la communauté. Dès l’ouverture du billet, les compagnons du Tarsiate sont impliqués dans la crise (cf. 10,2c-6). Ils apparaissent ici une dernière fois et font entendre leur *voix* dans le débat, avant le retour. Cette partie a la tonalité d’une *prière*, comme l’indique l’inclusion qu’effectue le verbe εὐχόμεθα (v. 7a et 9d). La dernière partie (v. 10) fait entendre à nouveau la voix de Paul, en ‘je’. Le scripteur conclut en indiquant la *raison d’être* de la lettre.

12.1 L’avertissement de Paul (‘je’) (v. 1-4)

Cette partie s’organise autour d’un énoncé essentiel et fondamental qui figure au v. 2, en particulier aux v. 2e-f. Paul a *déjà dit* lors de son second séjour et, avant sa troisième visite, il *redit* maintenant cet avertissement: ἐὰν ἔλθω εἰς τὸ πάλιν οὐ φείσομαι. Ce qui précède (v. 1) l’introduit. Ce qui suit (v. 3-4) le fonde. Ces v. 3-4 sont cependant étroitement unis au v. 2 comme le montrent la conjonction ἐπεὶ (v. 3a) et les deux particules γάρ (v. 4a et 4c). Sur le plan du découpage du texte, deux sections composent donc cette partie, le v. 1 et les v. 2-4. Le v. 1 est un titre et un programme. Le v. 2 est la parole énergique de Paul, munie de sa justification christologique et théologique, énoncée aux v. 3-4.

Remarquons encore que cette partie est caractérisée par l’inclusion du syntagme πρὸς ὑμᾶς (v. 1a et 4d), qui indique clairement à qui Paul destine cet avertissement.

12.1.1 Titre et programme (v. 1)

Cette section est composée de deux unités, le v. 1a et le v. 1b, qui sont respectivement le titre et le programme de la péricope.

“*Pour la troisième fois je viens chez vous*” (v. 1a). Paul introduit par ce titre un nouvel aspect de la préparation de son retour. Celui-ci est imminent (cf. le *présent* ἔρχομαι) et suivra de peu la réception de la lettre.

432 On reprendra plus loin en détail cette explication, notamment d’un point de vue lexical, et on montrera aussi le sens différentiel du δέ du v. 6 par rapport à celui du v. 7a.

Après ce titre est rapportée une sentence du Deutéronome : “*Sur la parole de deux ou trois témoins sera réglée toute affaire*” (v. 1b)⁴³³. Cette phrase est tirée d’un passage sur la nécessité d’une pluralité de témoignages pour établir la preuve d’une transgression ou d’une faute (cf. Dt 19,15–21). Elle s’inscrit originellement dans un contexte *juridique* et traduit un principe de *protection* de l’accusé contre les faux témoins. WELBORN, dans une contribution récente, a bien montré que cette sentence est invoquée par Paul, non pour faire le procès de la communauté, mais en vue de sa *propre* apologie, c’est-à-dire pour se défendre des accusations avancées contre lui⁴³⁴. Cependant, il est peu probable, comme le soutient WELBORN, que soit visée ici de manière spécifique l’affaire de détournement de fonds, dont est accusé Paul (sans doute dans le cadre de la collecte), et que Paul a déjà réfutée en 12,16–18⁴³⁵. Cette lecture en

433 Cf. LXX Dt 19,15; voir aussi Dt 17,6 et Nb 35,30. La particule καί dans le syntagme δύο μαρτύρων καὶ τριῶν rend l’hébreu וְשֵׁנִי. Ce terme signifie parfois “et”, mais a le plus souvent une valeur disjonctive (“ou”). Le verbe σταθήσεται est à l’indicatif futur mais il exprime un ordre.

434 WELBORN (*By the Mouth of Two or Three Witnesses*, 208–213) réfute notamment l’interprétation, soutenue par Jean Chrysostome et par une majorité d’exégètes après lui (cf. WOLFF, 261 n. 436), selon laquelle il s’agirait ici de témoignages destinés à prouver les transgressions et les fautes signalées en 12,20–21, c’est-à-dire celles de la communauté ou d’une partie de ses membres. Paul tiendrait ainsi le rôle du juge qui instruit une enquête pour amener la communauté à résipiscence, ou bien pour la punir lors du retour (cf. v. 2e–f). À quelques variantes près, les tenants de cette interprétation établissent un parallèle entre la *troisième* visite et le *troisième* témoignage, Paul voulant métaphoriquement donner à cette *troisième* visite, ou à l’annonce de cette *troisième* visite, le statut de *troisième* témoignage contre la communauté. Ces trois témoignages, cependant, ne peuvent pas être ceux de Paul, car ces témoignages devaient impérativement émaner de trois personnes *différentes*, et non d’une seule. Il n’y a en réalité aucun parallélisme voulu entre les deux occurrences du nombre *trois*, c’est-à-dire entre la *troisième* visite annoncée au v. 1a, et les (deux ou) *trois* témoins invoqués au v. 1b. BAUMERT (232) attribue un sens distinct à chacun des deux nombres indiqués dans la citation du Dt (deux et trois). Il distingue les *trois* annonces de visites, et les *deux* avertissements des v. 2a–c, l’un formulé lors de la deuxième visite (v. 2b), l’autre exposé dans la présente épître (v. 2c). BAUMERT reconnaît pourtant que les trois témoignages ne peuvent être ceux d’une même personne : « [Paulus] weiß natürlich, dass das juristisch nicht gilt » (233 n. 131). Pourquoi Paul emploierait-il alors un argument juridique dont le caractère douteux lui est clairement connu ?

435 C’est la reconstruction historique originale proposée par WELBORN (op. cit., 214–218). L’exégète avance l’hypothèse que, lors de la seconde visite, un individu aurait publiquement accusé Paul de malversations dans la collecte. Il s’agirait de l’ἀδυσχέσας de 2 Co 7,12 (cf. 2,2). Même si ce soupçon pouvait être partagé par d’autres membres de la communauté, cet accusateur serait resté isolé. Paul, accusé, aurait alors invoqué la règle deutéro-

effet exagère la place de l'accusation de rapacité et ne tient pas assez compte des autres reproches adressés à Paul, en particulier les reproches de *faiblesse* et d'incompétence apostolique⁴³⁶. Par ailleurs, le Nouveau Testament montre que dans le judaïsme la règle de Dt 19,15 était invoquée de manière fréquemment *analogique*, c'est-à-dire non exclusivement limitée au cadre *judiciaire*, où il s'agissait d'enquêter sur une transgression⁴³⁷. La règle deutéronomique

nomique pour assurer sa défense, sûr qu'aucun autre témoignage n'aurait pu alors être avancé contre lui. Il aurait par ailleurs promis la punition de ce témoin menteur lors de la prochaine visite. La promesse « οὐ φείσομαι » (v. 2f) serait à comprendre dans le cadre de la procédure exposée en LXX Dt 19,15–21, c'est-à-dire comme désignant le traitement à infliger au faux témoin. WELBORN appuie cette reconstruction sur les parentés lexicales entre LXX Dt 19,15–21 et 2Co, notamment à propos du vocabulaire employé pour décrire l'indépendance financière de Paul. Les termes ἀμαρτία (11,7a) et ἀδικία (12,13d) se retrouvent en effet en Dt 19,15 pour désigner la transgression, objet d'enquête. En outre, le syntagme μάρτυς ἄδικος, qui désigne le *faux témoin* en Dt 19,16, fait penser à l'*offenseur*, l'ἀδικήσας de 2Co 7,12. Enfin, le verbe φείδομαι, qui apparaît en 13,2f, figure également en Dt 19,21, où, après la prescription de traiter le faux témoin comme il avait l'intention de traiter son frère (v. 19), le texte ajoute : οὐ φείσεται ὁ ὀφθαλμός σου ἐπ' αὐτόν, « *ton œil ne s'attendrira pas sur lui* » (cf. WELBORN, op. cit., 214–217).

436 La question financière a généré, certes, des difficultés importantes pour le ministère de Paul à Corinthe, comme en témoignent les deux péricopes 11,1–15 et 12,14–21. Mais ce point n'est pas central dans la crise. Les accusations exposées au seuil de la lettre en 10,10 ne mentionnent pas la question financière. Elles visent avant tout la *faiblesse* de Paul et son incapacité supposée d'être apôtre. L'incompréhension sur l'indépendance financière (11,7–12) et les soupçons de malhonnêteté (12,16–18) s'inscrivent en réalité dans le cadre d'une difficulté *plus large* de compréhension du ministère apostolique de la part de la communauté de Corinthe. Fondamentalement, c'est l'être-au-monde de Paul qui pose problème, comme le souligne la dimension imposante du discours de déraison, au regard de l'ensemble du billet. Le discours théologique de déraison a précisément pour fonction de répondre au reproche de 10,10. Par ailleurs, on peut objecter à WELBORN que l'ἀδικήσας ne figure nulle part en 2Co 10–13. On relève certes les pronoms τις (10,7b; 11,20b–f) et ὁ τοιοῦτος (10,11a), mais l'opposition à Paul en 2Co 10–13 n'est manifestement pas le fait d'un *individu isolé*. Elle émane d'un *groupe*, celui des ὑπερβλάν ἀπόστολοι (11,5; 12,11d). La pluralité des adversaires apparaît aussi dans les *pluriels* de 10,2c.12b; 11,12c–15.18–19. N'oublions pas non plus les pluriels dans les questions de 11,22–23a (Ἑβραῖοί εἰσιν; ... Ἰσραηλιταὶ εἰσιν; etc.). Enfin, WELBORN ne prête pas une attention suffisante au lien entre 13,2 et 13,3, exprimé dans la conjonction ἐπεὶ. Ce que cherchent les Corinthiens n'est pas d'abord de savoir si Paul est fourbe ou malhonnête. Cette question est close dès 12,18. Ils s'interrogent en réalité avant tout sur les preuves de son *apostolicité*, masquée par ce qui à leurs yeux est *faiblesse*. Ils doutent donc que le Christ *parle* vraiment en lui (v. 3a).

437 Deux passages, Mt 18,16 et Jn 8,17, qui se réfèrent aussi à Dt 19,15, montrent qu'on pou-

signifie donc que, tant pour les questions pénales que, plus largement, pour la proclamation d'un témoignage, il faut plusieurs témoins dans le processus d'authentification. C'est dans ce dernier sens qu'il faut ici interpréter la citation du v. 1b, c'est-à-dire dans le sens d'une pluralité concordante de témoignages *positifs* rendus à l'apostolicité de Paul. La citation du v. 1b n'est donc pas tournée vers la question financière, c'est-à-dire vers la péricope précédente. Elle a la fonction d'introduire une pluralité de *voix* convergentes, dont – on va le voir – celle des destinataires eux-mêmes, qui, au terme de l'argumentation, sont appelés à reconnaître la qualité apostolique du groupe des missionnaires (cf. v. 6). Au terme de son apologie, Paul convoque et interroge une *pluralité* de témoins.

12.1.2 L'avertissement de Paul et sa justification christologique (v. 2–4)
Le programme du v. 1b annonçait une pluralité d'attestations. Paul, au v. 2a, est le premier à prendre la parole et à donner son témoignage. À vrai dire, ce témoignage ne commence pas ici. C'est toute l'argumentation des chapitres 10–12, à laquelle Paul donne ici le point final, qui constitue son *témoignage*. Ce point final est un avertissement sévère (v. 2a–f), déjà adressé à la communauté lors de la seconde visite (ὡς παρὼν τὸ δεύτερον), reformulé par écrit ici avant le retour (καὶ ἄπὼν νῦν) et immédiatement suivi d'une justification théologique et christologique (v. 3–4). Examinons d'abord l'avertissement sévère.

*Je (l')ai dit auparavant, et (le) (re)dis à l'avance, comme (lorsque j'étais) présent la deuxième fois, et maintenant absent, à ceux qui ont péché auparavant et à tous les autres : si je viens à nouveau, je ne (les) épargnerai pas*⁴³⁸.

v. 2a–f

vait, dans le judaïsme, faire une utilisation élargie de la sentence deutéronomique. En Mt 18,16, la pluralité des témoignages concordants n'est pas d'abord au service de l'*instruction* d'une affaire peccamineuse, mais constitue une force *exhortative* pour l'amendement d'un frère qui a péché. Les témoins ne parlent pas devant un juge d'instruction pour témoigner de l'existence d'une faute, mais s'adressent directement et personnellement au frère pour le pousser au repentir. Plus encore, en Jn 8,17, la même sentence vétérotestamentaire est mise par l'auteur de l'évangile selon Jean dans la bouche de Jésus, « lumière du monde » (Jn 8,12). Celui-ci ne s'en sert pas pour se défendre d'accusations de transgressions, mais il parle de la concordance de témoignages *positifs* en sa faveur, celui qu'il donne sur lui-même, et celui que son Père, qui l'a envoyé, donne aussi en sa faveur. L'application de cette phrase du Deutéronome n'est donc pas limitée au contexte judiciaire.

438 On a rendu le verbe φείδομαι, ici et en 12,6d, de manière parallèle, par le verbe *épargner*.

La conjonction ὅτι ouvre le discours direct⁴³⁹. Le préverbe προ-, dans προείρηκα et προλέγω, est corrélatif de l'adverbe πάλιν (v. 2e). C'est *avant* de revenir une *nouvelle* fois (εἰς τὸ πάλιν), et dans le but de préparer ce *nouveau* séjour, que Paul avait *déjà* parlé et qu'il parle ici dans cette épître. Le projet d'une troisième visite, prévue pour être le cadre d'une action énergique, est donc une idée ancienne, déjà annoncée lors du second séjour⁴⁴⁰.

Paul divise son auditoire en deux catégories, "ceux qui ont péché auparavant", et "tous les autres". Le participe προσημαρτηκότες, dont la forme au parfait suggère que le péché n'a pas encore fait l'objet de repentir, indique une datation relative du péché d'un *groupe* de Corinthiens. Ils ont péché *auparavant* (cf. προ-). Auparavant quoi? Quatre événements se trouvent en réalité situés les

439 Sur sa fonction *récitative* (ὅτι *recitativum*), voir BDR, § 470.1, 398; WELBORN, op. cit., 219 et WOLFF, 261 n. 439.

440 HYLDAHL (*Die Frage nach der literarischen Einheit des 2. Korintherbriefes*, 304) considère que la formule ὡς παρών τὸ δεύτερον καὶ ἁπὼν νῦν (v. 2b–c) ne décrit pas deux moments *distincts*, séparés dans le temps, c'est-à-dire la deuxième visite qui a *déjà* eu lieu (ὡς παρών τὸ δεύτερον), et la *présente* communication épistolaire (καὶ ἁπὼν νῦν). Il s'agirait, selon cet auteur, de deux descriptions du *même* moment. Paul voudrait dire que la présente lettre est pour ainsi dire une véritable présence auprès des destinataires. La lettre anticipe sur le retour prochain à Corinthe, qui inaugurera le *second* séjour de Paul. Les v. 2b–c signifieraient: « "wie (schon) anwesend zum zweitenmal und (jedoch tatsächlich) jetzt abwesend" – der Brief ist sozusagen ein vorläufiger Ersatz des bevorstehenden Besuches in Korinth, wie auch der Tränenbrief [= 1 Kor] es war » (HYLDAHL, op. cit., 304). Précisons que HYLDAHL comprend τρίτον τοῦτο (12,14a; 13,1a) comme expression d'un troisième *projet* de visite, et non d'une troisième visite. HYLDAHL s'en tient par ailleurs à l'*Einheitlichkeit* de 2 Co et considère que la lettre évoquée en 2 Co 2,3 (*Zwischenbrief* ou *Tränenbrief*) est la première épître canonique. Lorsque Paul écrit 2 Co, il n'aurait donc effectué qu'un seul séjour à Corinthe, c'est-à-dire le séjour fondateur. HYLDAHL s'appuie sur le fait qu'au v. 2c la particule καὶ ne pourrait pas remplacer οὕτως. Elle jouerait donc un rôle coordina-tif et nullement comparatif. BIERINGER fait remarquer (à partir de BDR § 453.1 n. 3) qu'en réalité καὶ peut très bien remplacer οὕτως. « Hyldahls Position scheint sich somit kaum aufrechterhalten zu lassen » (BIERINGER, *Der 2. Korintherbrief als ursprüngliche Einheit*, 113 n. 26). On peut en outre ajouter, contre HYLDAHL, que Paul n'utilise pas le participe παρών pour décrire sa présence symbolique par le *medium* de la communication épisto-laire. En 10,1d et 13,10a, l'évocation de la lettre est accompagnée du participe ἁπὼν. Παρών désigne donc la présence physique et non la lettre. Enfin, l'interprétation de HYLDAHL est incompatible avec la présence des deux verbes προείρηκα au parfait, et προλέγω au présent (v. 2a), qui distinguent clairement deux moments. Il y a une corrélation entre les deux verbes et les deux syntagmes : προείρηκα est corrélatif de ὡς παρών τὸ δεύτερον, tandis que προλέγω est à relier à καὶ ἁπὼν νῦν. Paul a *déjà parlé* lors de la seconde visite, et il *parle* à nouveau, cette fois-ci dans l'absence, par l'intermédiaire de la présente lettre.

uns par rapport aux autres. Il y a d'abord la *parole* prononcé par Paul pendant sa seconde visite (προεῖρηκα), puis *celle* qu'il redit maintenant dans l'absence (προλέγω), et enfin la *troisième visite* toute proche (v. 1a). Le *péché* d'une partie de la communauté est à situer *avant* ces trois événements, c'est-à-dire lors de la seconde visite, ou, plus probablement, avant cette seconde visite et après l'arrivée des *super apôtres* à Corinthe⁴⁴¹.

Les adversaires font-ils partie du groupe de "*ceux qui ont péché auparavant*"? Il ne le semble pas⁴⁴². Le participe προσημαρτηκότες fait écho à 12,21b. Il s'agit de ceux qui se sont détournés de l'évangile reçu de Paul (cf. 11,3-4) et se sont rendus coupables de πορνεία (12,21c). En revanche, l'autre groupe (τοῖς λοιποῖς πᾶσιν) pourrait bien les inclure, sans toutefois s'y limiter. Deux indices suggèrent en effet cette lecture, le pronom πᾶσιν et la parole énergique du v. 2f. Regardons-les plus attentivement.

Si les προσημαρτηκότες sont à identifier spécialement avec ceux qui nourrissent la crainte exposée en 12,21, le syntagme "*tous les autres*" en revanche se rapporte aux autres craintes de Paul (cf. 12,20). Mais le pronom πᾶσιν insiste ici sur l'idée de *totalité*. Les adversaires intrus font aussi partie des protagonistes de la crise présente et en portent une part de responsabilité. Ils ne paraissent pas inclus dans le groupe '*vous*'. Cependant, à plusieurs reprises déjà, ils étaient aussi, de manière indirecte, destinataires du billet, c'est-à-dire auditeurs supposés de sa lecture⁴⁴³. Ils pourraient donc ici être réunis dans la totalité exprimée par le pronom πᾶσιν. Le second indice se trouve dans la parole énergique du v. 2f (οὐ φείσομαι). Il est difficile de décrire ce qu'elle recouvre concrètement. Mais elle les concerne aussi, car il est peu probable que Paul songe à les épargner lors du retour (cf. 10,11)⁴⁴⁴. Les Corinthiens sont actuellement sous leur emprise. S'ils ne s'en détachent pas avant le retour, Paul ne laissera pas ces adversaires fourvoyer plus longtemps la communauté. Sans faire

441 L'arrivée des *super apôtres* à Corinthe est postérieure à la première visite (i.e. le séjour fondateur), et très probablement postérieure à la rédaction de 1Co, qui semble n'en contenir aucun écho.

442 Contre BAUMERT, 234 et 238.

443 Paul parle çà et là *des* adversaires (cf. 10,2c; 11,4a.5.12c-15.18-20.21c.22-23a; 12,11d), mais il parle aussi *aux* adversaires, en leur adressant des messages (en '*il*'), en particulier au début du développement: τοῦτο λογίζεσθω πάλιν ἐφ' ἑαυτοῦ ... (10,7c); τοῦτο λογίζεσθω ὁ τοιοῦτος ... (10,11a); voir aussi 10,17-18.

444 Remarquons que la promesse de 10,11, par laquelle Paul annonce qu'ils seront, lui et ses compagnons, en acte tels qu'absents ils sont dans la lettre, est spécialement adressée à l'un des adversaires (τοῦτο λογίζεσθω ὁ τοιοῦτος ..., 10,11a). Le complément d'objet direct sous-entendu du verbe φείσομαι ici en 13,2f se déduit de 13,2d.

partie du groupe '*vous*', les adversaires sont donc destinataires eux aussi de l'avertissement de Paul. Sur le plan de la méthode, cet avertissement sévère produit en tout cas l'idée stylistique de *véhémence* (σφοδρότης), car la pensée de Paul est exposée de manière franche et rude⁴⁴⁵.

L'imprécision sur le contenu et sur les modalités du traitement sévère ici annoncé n'est pas levée par les autres allusions de la lettre. Le langage théologique de 10,3-6 ne fournit guère d'indices concrets sur le projet de Paul. Au moins peut-on établir un lien entre l'avertissement de 10,11, qui vise aussi le retour, et la parole sévère de 13,2e-f. À la fin de la péricope, l'adverbe ἀποτόμως (v. 10b), qui indique que Paul agira de manière tranchante, ne permet pas non plus de savoir précisément en quoi consistera cette sévérité. Cette imprécision s'explique par la finalité du courrier. Paul mise avant tout sur la réception de la lettre pour mettre fin à la crise. *Absent*, il écrit afin ne pas avoir à sévir, une fois *présent* à Corinthe (cf. v. 10). Le combat contre les *forteresses*, présenté en termes théologiques en 10,3-6, est avant tout celui de la lettre. Paul souhaite que la crise soit résorbée avant son retour. La menace du v. 2e-f n'aura alors plus lieu d'être.

Cette remarque est confirmée par la tension que l'on observe dans le texte entre la crainte exprimée en 12,21 d'une part, et la parole énergique des v. 2e-f d'autre part. Paul affirme *ici* (en 13,2e-f) qu'il agira sans ménagement, après avoir déclaré *là* (en 12,21) sa crainte d'être humilié et de faire le deuil de pécheurs non repentis. La parole de fermeté des v. 2e-f ne sera concrétisée que si l'objet redouté en 12,21 devient réalité. Mais ces deux aspects sont antithétiques, car l'humiliation et le deuil trahissent une forme de consentement à la situation, alors que l'action énergique prétend la transformer. L'ambivalence de l'ἡθος paulinien vis-à-vis de la situation est manifeste. Les propos de 12,20-21 sont marqués par l'idée stylistique de *modération* (ἐπιείκεια), on l'a souligné⁴⁴⁶, tandis que c'est ici celle de *véhémence* (σφοδρότης) qui se fait jour. Paul veut provoquer une diversité de πάθος chez ses lecteurs. L'amour filial les invite à épargner à Paul, leur père, une douloureuse humiliation, tandis que la parole énergique leur fait craindre son intervention sévère. La stratégie paulinienne

445 « La méthode de la véhémence est à peu près la même que celle de la rudesse : le discours véhément n'énonce pas de telles pensées autrement que d'une façon ouverte, franche et crue, sans les mettre en contexte avec des pensées lénifiantes » (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, 1,8, 262 ; trad. PATILLON, 366). Sans faire apparaître aucun embrayeur de la deuxième personne, l'avertissement de Paul a manifestement ici quelque chose de la méthode de la véhémence. Sur l'idée de *véhémence* (σφοδρότης), cf. aussi *supra*, 266 n. 4.

446 Cf. *supra*, 444 et n. 409.

met *tout* en œuvre pour résorber la crise avant le retour, afin qu'une intervention directe s'avère inutile. Cette stratégie sera sous-jacente à la dernière partie de la péricope, formulée en *je'* (v. 10).

La justification théologique et christologique des v. 3–4 est étroitement reliée au v. 2 par la conjonction ἐπεὶ. Paul fournit maintenant une explication de la parole sévère des v. 2e–f. Cette explication, complexe et dense⁴⁴⁷, se décline en quatre moments (v. 3a; v. 3b–c; v. 4a–b et 4c–d), qui se distinguent par les mots ou syntagmes qui les introduisent (ἐπεὶ, v. 3a; ὅς, v. 3b; καὶ γάρ, v. 4a et 4c). Il s'agit d'une proposition subordonnée causale (v. 3a), suivie de trois antithèses. Comme le soulignent le pronom relatif ὅς et les deux particules γάρ, ces antithèses développent et expliquent le motif formulé au v. 3a. Le Christ est nommé dans les quatre moments de l'argumentation. Il est en effet, au v. 3a, celui dont les destinataires veulent vérifier la présence dans la prédication de Paul. Il est sujet des verbes des v. 3b–c et 4a–b. Il apparaît encore aux v. 4c–d, à travers les syntagmes ἐν αὐτῷ et σὺν αὐτῷ. Il s'agit donc d'une argumentation à dominante christologique.

Observons par ailleurs que les trois antithèses (v. 3b–4d) opposent les notions d'ἀσθένεια et de δύναμις, soit par ces substantifs, soit par les verbes correspondants, δυνατεῖν et ἀσθενεῖν. Les termes-clés du discours de déraison sont donc ici réintroduits et appliqués à la problématique de la situation corinthienne, comme le souligne l'inclusion qu'effectue sur ces antithèses le syntagme εἰς ὑμᾶς (v. 3b et 4c)⁴⁴⁸. On remarque aussi que l'ἀσθένεια et la δύναμις y reçoivent des formulations alternatives. La *vie* (cf. le verbe ζῆν, v. 4b.d) reprend l'idée de δύναμις, dont elle provient (cf. ἐκ, v. 4b.d). La faiblesse apparaît sous la forme analogique de la mort de la *croix* (cf. σταυροῦσθαι, v. 4a). Le texte établit donc un parallèle entre les binômes antithétiques force/faiblesse et vie/mort. Notons enfin que les trois antithèses ne sont pas exactement parallèles, car il ne s'agit pas à chaque fois du schéma οὐ ... ἀλλά. Les deux dernières (v. 4a–b et

447 À propos de complication, relevons ici la présence de la figure dite *incursive*, qui est l'une des figures de l'idéa stylistique de *complication* (περιβολή), sous-catégorie de la grandeur (μέγεθος). «La figure dite incursive (τὸ ἐπιτρέχον καλούμενον σχῆμα), qui commence par une conjonction causale, entraîne aussi d'autres idées» (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, I,11, 290; trad. PATILLON, 392). PATILLON explique en note: «Cette figure se caractérise par l'emploi, au début de l'énoncé, d'une des conjonctions ἐπεὶ, ἐπειδὴ, ἐπεὶπερ, ἐπειδήπερ, introduisant un attendu» (op. cit., 392 n. 4). En quelques formules concises et ramassées, Paul va réintroduire ici les idées essentielles des chapitres qui précèdent, en particulier celles du discours de déraison.

448 À propos des v. 3–4, BAUMERT note avec justesse: «So bindet [Paulus] den aktuellen Konflikt theologisch ein» (234).

4c-d) ne comportent pas de négation dans leur premier membre. La faiblesse n'est pas écartée. Le second membre affirme au contraire le dévoilement de la puissance *dans la faiblesse même*⁴⁴⁹. Examinons maintenant un à un les quatre moments de cette argumentation.

Le v. 3a est un *pont* entre la description de ce qui va se passer lors du retour (v. 2e-f) et la théologie du discours de déraison, réexposée aux v. 3b-4d. Il ramasse en quelques mots l'événement déclencheur de l'intervention épistolaire et, par conséquent, résume l'essentiel de la crise corinthienne. Il est donc particulièrement précieux d'un point de vue historique : *"puisque vous cherchez (la) preuve que le Christ parle en moi"* (v. 3a). Par la conjonction ἐπεὶ, Paul indique à quel titre il promet d'agir sans ménagement (cf. v. 2e-f) et, plus largement, à quel titre il a développé l'argumentation des chapitres 10-12. Le syntagme ὁ ἐν ἐμοὶ λαλῶν Χριστός n'est pas à comprendre au sens *oraculaire*. Il exprime une *présence* et une *action* du Christ, déployées dans un ministère qui est avant tout un ministère de la *parole*⁴⁵⁰. Les lecteurs réclament la preuve (δοκιμή) de la *présence* du Christ dans la prédication de Paul. Ils doutent que le Christ parle vraiment par Paul. Ils contestent donc son charisme apostolique. On notera la position emphatique du terme δοκιμή, difficile à rendre dans la traduction.

La réponse à cette quête de preuve se trouve dans l'*expérience* des lecteurs. Cette expérience est exposée dans le deuxième moment de l'argumentation : *"lui qui n'est pas faible à votre égard, mais qui est fort en vous"* (v. 3b-c). Comme d'autres affirmations christologiques et kérygmiques introduites par ὅς, il s'agit ici d'un fondement⁴⁵¹. La preuve de l'apostolicité de Paul se trouve dans ce que les Corinthiens ont déjà vécu et dans ce qu'ils vivent aujourd'hui dans

449 Cf. LAMBRECHT, *Philological and Exegetical Notes*, 589. On peut schématiser ainsi les trois antithèses : « non FAIBLESSE, mais FORCE » (v. 3b-c) ; « FAIBLESSE mais FORCE » (v. 4a-b) ; « FAIBLESSE mais FORCE » (v. 4c-d). Par conséquence, l'adverbe ἀλλά a moins de force dans les deux dernières antithèses que dans la première. Son sens s'y rapproche de celui de la particule δέ. Les traductions allemandes rendent généralement le premier ἀλλά par *sondern*, et les deux suivants par *aber*. Les deux ἀλλά du v. 4 ont le sens non d'une opposition mais d'un élargissement. La faiblesse, certes, est bien là, mais elle n'est qu'un élément de la réalité, qu'elle n'épuise pas. Au cœur de cette faiblesse *agit une force*. Relevons par ailleurs aux v. 3b-c la présence de l'ἰδέα stylistique de *complication* (περιβολή), produite par la figure dite *par négation et affirmation* (οὐ ... ἀλλά). On la retrouve plus loin, dans la même péricope, aux v. 7c-d et 8a-b (cf. *supra*, 297 n. 37 et 315 n. 79).

450 La préposition ἐν est instrumentale. Le Christ parle par l'intermédiaire de Paul. Voir 1 Co 1,17.

451 Cf. Rm 8,34 ; 1 Co 1,8,30 ; 2,16 ; 2 Co 4,4,6.

leur relation au Christ⁴⁵². Paul renvoie ses lecteurs à l'abondance communiquée par son ministère. Il fait allusion aux signes de l'apôtre, notamment aux δυνάμεις accomplies à Corinthe (ἐν ὑμῖν, 12,12a) par le Christ⁴⁵³, mais ne s'y limite pas. Les présents οὐκ ἄσθενεῖ et δυνατεῖ soulignent que la δύναμις du Christ est *toujours* à l'œuvre parmi eux. En l'*absence* de Paul et dans l'actualité de leur vie communautaire, les lecteurs *continuent* de faire l'expérience de la force du Christ, dont l'annonce kérygmatisque du groupe paulinien (cf. 11,4b.7d) fut le point de départ. Ces v. 3b–c jouent pour les destinataires le rôle de preuve.

Le troisième moment expose le fondement du fondement. *“Parce que, de fait, il a été crucifié à cause de (la) faiblesse mais il vit de (la) puissance de Dieu”* (v. 4a–b). Dans le syntagme καὶ γάρ, qui ouvre également l'unité suivante, καὶ a un rôle adverbial et marque une *insistance*⁴⁵⁴. Ici et dans le dernier moment de l'argumentation se rencontre l'expression ζῆν ἐκ τίνος. La préposition ἐκ suggère une origine, comme dans la sentence du livre d'Habaquq (LXX 2,4), ὁ δίκαιος ἐκ πίστεως ζήσεται, *“le juste vivra de la foi”*, reprise en Rm 1,17 et Ga 3,11 (voir aussi 1Co 9,14). La δύναμις de Dieu est origine et source de la *vie* du Christ. La vie est donc aussi *puissance*. Paul revisite le mystère du Christ crucifié et ressuscité,

452 Leur expérience est une nouvelle fois convoquée, comme en 10,7a; 11,2b; 11,5–6; 12,11–12. Voir aussi 13,5–6.

453 Cf. le passif christologique κατεργάσθη en 12,12a. Relevons en effet le parallèle entre κατεργάσθη ἐν ὑμῖν (12,12a, à l'aoriste) et δυνατεῖ ἐν ὑμῖν (v. 3c, au présent).

454 Le syntagme καὶ γάρ est fréquent chez Paul, notamment au début d'un énoncé (Rm 11,1; 15,3; 16,2; 1Co 5,7; 8,5; 11,9; 12,13.14; 14,8; 2Co 2,10; 3,10; 5,2.4; 7,5; 13,4(2×); Ph 2,27; 1Th 3,4; 4,10). La particule καὶ exprime une emphase, soit de manière *accumulative* (dans le sens de *aussi, également, de plus, en outre*), soit par *insistance* (dans le sens de *en fait, à vrai dire, en réalité*) (cf. LAMBRECHT, op. cit., 592). « In Betreff der Verbindung von καὶ mit dem kausalen γάρ ist folgendes zu bemerken: sie hat nie die Bedeutung von γάρ allein. (...) [Καὶ γάρ est employé], um den grundangehenden oder erklärenden Satz mit größerer Selbständigkeit und größerem Nachdruck hervortreten zu lassen, sodaß dieser als ein zu dem vorangehenden Gedanken neu hinzutretender und gleichwichtiger bezeichnet wird » (KÜHNER–GERTH, *Ausführliche Grammatik*, 11,2 § 545, 8, n. 1). L'insistance soulignée par la particule καὶ au v. 4a est différente de celle marquée au v. 4c. « Both καὶ's retain their force. In v. 4a καὶ with the meaning 'indeed' applies to the whole sentence. In v. 4c καὶ emphasizes only ἡμεῖς: 'we too' » (LAMBRECHT, op. cit., 596). Notons enfin que la particule γάρ ne porte pas ici sur les premiers membres des antithèses, mais sur les seconds. « Γάρ, notwithstanding its position in the first clauses, governs the second clauses introduced by ἀλλά » (LAMBRECHT, op. cit., 594–595, ici 595). Sur καὶ γάρ, voir aussi BDR, § 452,3; DENNISTON, *The Greek Particles*, 108–109; HUMBERT, *Syntaxe grecque*, § 696; LAMBRECHT, *Philological and Exegetical Notes*, 591–594; ZERWICK, *Graecitas Biblica*, § 478.

qui a fait l'expérience de l'ἀσθένεια et, à cause de celle-ci, a été conduit jusqu'à la croix (ἐξ ἀσθενείας). L'ἀσθένεια n'est pas la cause efficiente de la croix mais sa cause dispositive. Elle désigne la *fragilité* et la *vulnérabilité* de l'être humain. Le v. 4a contient le seul aoriste de la section (ἐσταυρώθη). À l'événement *historique* de la croix, Paul oppose l'*actualité* de la vie du Ressuscité (cf. le présent ζῆ), œuvre de la puissance de Dieu⁴⁵⁵. La formule ἀλλὰ ζῆ ἐκ δυνάμεως θεοῦ est parallèle au v. 3c (ἀλλὰ δυνατεῖ ἐν ὑμῖν). Le Christ est *puissant* parmi les lecteurs (v. 3c), parce qu'il "*vit de la puissance de Dieu*". L'absence des pronoms '*nous*' et '*vous*' donne à ce fondement christologique une portée *universelle*.

L'argumentation se conclut aux v. 4c-d, qui sont en quelque sorte *déduits* de ce qui précède. La particule γάρ y est consécutive⁴⁵⁶. Le fondement christologique des v. 4a-b est repris et appliqué à la situation des missionnaires. Le mystère du Christ ressuscité est agissant en eux. "*Et donc nous aussi, nous sommes faibles en lui, mais avec lui nous vivrons de (la) puissance de Dieu, (et cela) à votre égard*" (v. 4c-d). Avant de justifier cette traduction, notons d'abord l'emphase dont le pronom ἡμεῖς est porteur. La *faiblesse* (v. 4c) et plus encore la *vie* (v. 4d) sont celles du *groupe apostolique* tout entier (cf. 11,21b). Les formules ἐν αὐτῷ et σὺν αὐτῷ soulignent la communion de leur existence avec le Christ. La compléxité du second membre de l'antithèse, avec l'accumulation des trois prépositions σύν, ἐκ et εἰς, requiert des éclaircissements. Le syntagme final εἰς ὑμᾶς est conjoncturel et personnel. C'est vis-à-vis des destinataires l'application d'une réalité plus large, celle du ministère apostolique, qui se déploie toujours dans le cadre d'une *relation* à d'autres. La théologie du discours de déraison est reprise, mais particularisée à la situation corinthienne. Le syntagme εἰς ὑμᾶς n'est donc pas à rattacher de manière limitative au groupe nominal δυνάμεως θεοῦ qui précède, mais à l'ensemble du v. 4d, régi par le verbe ζήσομεν. Εἰς ὑμᾶς indique une destination, un lieu de déploiement de la *vie* et de la *force* apostoliques. Comment comprendre ce tropisme ?

Le futur du verbe ζῆν en fournit la clé. Remarquons qu'en dehors de l'aoriste ἐσταυρώθη, le futur ζήσομεν constitue la seule irrégularité verbale des trois antithèses. Tous les autres verbes y sont en effet au présent. Cependant, ce futur ne doit pas être compris comme excluant le présent, c'est-à-dire comme si était différé dans le futur le dévoilement de la force dans la vie des apôtres. Faiblesse

455 Le lexème δύναιμι est employé à propos de la résurrection du Christ en Rm 1,4; 1 Co 1,18.24; 6,14; 15,43; Ph 3,10.

456 « The Apostel's weakness and strength find *naturgemäß* their foundation in the weakness and strength of the Lord who sends him, and not vice versa » (LAMBRECHT, op. cit., 590). Sur γάρ comme exprimant parfois un sens consécutif, cf. *supra*, 284 n. 6 et 306 n. 56.

et force sont en effet deux réalités *contemporaines* et toujours *actuelles* (cf. ἡ δύναμις ἐν ἀσθενείᾳ τελείται, 12,9c; ὅταν ἀσθενῶ, τότε δυνατός εἰμι, 12,10d–e). Le futur ζήσομεν a plutôt pour fonction de rappeler l'énoncé du v. 2f, lui aussi au futur (οὐ φείσομαι). Il a ainsi une portée autant *circonstancielle* que *théologique*. D'un point de vue théologique, ζήσομεν indique la présence de la δύναμις dans le ministère des apôtres. Mais d'un point de vue circonstanciel, il s'inscrit dans la perspective du retour et de l'action énergique promise (v. 2e–f). C'est à la préparation immédiate de ce retour (παρών) que Paul, encore absent (ἀπών), s'emploie ici. À l'aide de 12,10e, l'on pourrait reformuler ainsi ce v. 4d: «ἀλλὰ δυνατοὶ σὺν αὐτῷ ἐσόμεθα εἰς ὑμᾶς». Dans la perspective du retour, Paul effectue donc ici une reformulation théologique de la parole sévère des v. 2e–f. La préposition εἰς dans le syntagme εἰς ὑμᾶς a une connotation de fermé⁴⁵⁷.

Le dernier moment de l'argumentation est donc simultanément expression théologique en premier lieu, et avertissement sévère en second lieu. Réciproquement, l'énoncé pragmatique «οὐ φείσομαι» du v. 2f acquiert aussi, en conséquence, une signification théologique. C'est en premier lieu un avertissement, mais c'est aussi, en second lieu, l'expression de ce que fondamentalement Paul *est*, de ce qu'*ils sont*, lui et ses compagnons, comme *apôtres*⁴⁵⁸.

Les trois antithèses des v. 3b–4d donnent au discours de déraison sa pertinence argumentative pour la situation présente. Paul en reprend les acquis théologiques afin de répondre au doute des lecteurs et de mettre fin à la crise.

12.2 Appel à la responsabilité de la communauté ('vous') (v. 5–6)

La seconde partie de la péricope est un appel adressé à la communauté. Elle est invitée à *prendre la parole*. Dans ce but, elle est renvoyée à sa capacité de

457 Pour LAMBRECHT, le v. 4d évoque «the apostle's future powerful encounter with the Corinthians» (op. cit., 590). L'exégète observe avec pertinence: «The very motivation of v. 3b–c is to be found in v. 4b; that of the threat at the end of v. 2 in v. 4d. (...) 2Cor 13,4 as a whole clarifies Paul's firm intention announced at the end of v. 2: at his third visit to Corinth he will be strong!» (op. cit., 596–597). Par ailleurs, LAMBRECHT, dans son *Additional Note*, jointe à la republication, en 1994, de son article de 1984 (op. cit., 598), fait justement remarquer que la présence de εἰς ὑμᾶς, en final du v. 4d, interdit (contre HECKEL, *Kraft*, 121–142) de comprendre le futur ζήσομεν comme une allusion à la résurrection à venir. Sur la manière de rattacher εἰς ὑμᾶς au reste du verset, voir aussi BIERINGER, *Plädoyer für die Einheitlichkeit*, 174 n. 158.

458 «Οὐ φείσομαι» contient une forme de δύναμις, qui pourrait être rendue visible dans des reformulations équivalentes: «οὐκ ἔσομαι ἀσθενής», ou «οὐκ ἀσθενήσω», ou encore «δυνατός ἔσομαι», ou «δυνατήσω».

s'évaluer elle-même et d'évaluer la situation. Elle est appelée à prendre ses responsabilités vis-à-vis de sa propre richesse et à comprendre le ministère apostolique qui lui a donné naissance et croissance.

Cette partie se divise en deux sections, qui se distinguent par les modes des verbes des propositions principales. Au mode *impératif* (v. 5a–c) fait suite le mode *indicatif* (v. 5d–6). Dans la première section (v. 5a–c), les lecteurs sont *sommés* de s'évaluer eux-mêmes (cf. πειράζετε, v. 5a; δοκιμάζετε, v. 5c). Cette sommation a pour but de les ouvrir, dans la seconde section, à la *connaissance* d'eux-mêmes et à la *compréhension* de la situation. La seconde section (v. 5d–6) est en effet caractérisée par deux verbes de connaissance, γινώσκω (v. 6) et son composé ἐπιγινώσκω (v. 5d). C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles ce v. 6 est à rattacher au v. 5. Le verbe de la proposition principale du v. 6 est en *je'* (ἐλπίζω), mais il a en réalité la fonction d'insister sur la prise de parole du groupe '*vous*'. La présence de l'adjectif ἁδόκιμος aux v. 5f et 6 renforce les liens entre le v. 6 et le v. 5. Les v. 5d–6 sont donc à lire et à interpréter *ensemble*. Remarquons enfin le *parallélisme* entre les deux sections, du fait de la présence d'une subordonnée conditionnelle (εἰ ...) dans chacune d'elles, avec, dans les deux cas, l'enclitique ἔστε (v. 5b et 5f).

12.2.1 Interpellation de la communauté (v. 5a–c)

Cette section est composée de deux unités, les v. 5a–b et 5c. Elles contiennent chacune un verbe à l'impératif. Πειράζετε est le verbe de la proposition principale du v. 5a, et δοκιμάζετε celui de la proposition indépendante du v. 5c. Ces deux courtes unités sont à lire et à interpréter ensemble.

Testez-vous vous-mêmes, si vous êtes dans la foi. Éprouvez-vous vous-mêmes!.

v. 5a–c

La solution de la crise exige de la communauté une démarche d'évaluation d'elle-même (cf. ἑαυτοὺς, v. 5a.c). Les deux verbes πειράζειν et δοκιμάζειν sont ici synonymes. Le v. 5b n'exprime pas l'*objet* de l'examen que sont invités à faire les lecteurs. Ils ne sont pas appelés à voir *s'ils sont* dans la foi. Le v. 5b exprime une *condition* de cet examen. La signification du terme πίστις s'éclaire par le contexte immédiat. L'*objet* que les lecteurs sont invités à considérer est indiqué dans la seconde section (cf. v. 5e). Il s'agit de la *présence* du Christ au milieu d'eux (ἐν ὑμῖν, v. 5e). La πίστις pointe donc vers l'expérience que fait la communauté croyante de cette présence de Jésus Christ en elle. La nature de cette πίστις est aussi expliquée par les v. 3b–c qui évoquaient l'*action puissante* du Christ « ἐν ὑμῖν ». Il s'agit donc moins d'une allusion à la possible *infidélité* des

lecteurs au Jésus annoncé par Paul (cf. 11,3–4) que de leur *expérience* du Christ. La πίστις est donc ici plus *existentielle* que *dogmatique*. En d'autres termes, la proposition conditionnelle du v. 5b ne traduit pas le scepticisme de Paul sur l'orthodoxie de la communauté, mais attire l'attention des destinataires sur leur *expérience* quotidienne au Christ. Paul s'efforce ici encore de tirer parti de l'argumentation qui précède, notamment de celle du discours de déraison, pour provoquer le dénouement de la crise. Les lecteurs sont invités à constater l'*action puissante* du Christ parmi eux et à comprendre en conséquence le ministère apostolique qui en fut l'origine. Cette prise de conscience les aidera à se détacher des adversaires.

12.2.2 Sa capacité d'évaluation d'elle-même et de la situation (v. 5d–6)
 Cette section se divise en deux unités, les v. 5d–f et le v. 6, distinguées par les objets de connaissance que les lecteurs sont invités à examiner. Ils doivent considérer la *présence* du Christ en eux (v. 5d–f), puis la *qualification* des apôtres (v. 6). Le δέ du v. 6 marque un déplacement dans la continuité. La thématique de la *connaissance*, grâce aux deux verbes ἐπιγινώσκω (v. 5d) et γινώσκω (v. 6), fait l'unité de cette section. Examinons ces deux unités.

“Ou bien ne reconnaissez-vous pas, quant à vous, que Jésus Christ (est) en vous, si du moins vous n’êtes pas sans avoir fait vos preuves ?” (v. 5d–f)⁴⁵⁹. La particule disjonctive ἢ souligne la continuité de l'appel que Paul adresse à la communauté dans les deux sections, d'abord au mode impératif (v. 5a–c), puis ici au mode indicatif (5d–6). La question des v. 5d–e exige une réponse affirmative. Mais cette question n'est pas tout à fait rhétorique, car, si la réponse est évidente, ce sont pourtant les lecteurs qui doivent s'engager eux-mêmes pour la donner. Jésus Christ est vraiment au milieu d'eux, agissant parmi eux avec puissance (v. 3c). Paul les appelle à considérer ce qu'ils sont en tant qu'ἐκκλησία. Il les invite à regarder le meilleur d'eux-mêmes, à être témoins de ce dont ils sont porteurs, afin d'en reconnaître l'*origine*, c'est-à-dire le ministère apostolique. C'est parce que le Christ est λαλῶν en Paul (v. 3a), autrefois et maintenant, par son ministère et sa prédication, qu'il est maintenant *présent* dans la communauté corinthienne et qu'il y déploie sa *puissance*.

459 Le pronom ἐαυτοῦς au v. 5d est ici un accusatif *relationis*, signifiant *quant à vous, pour ce qui vous concerne* (comme le relatif ὃ en 12,13b), cf. BDR § 160, “Akkusativ der Beziehung”; HAUBECK–SIEBENTHAL, *Neuer sprachlicher Schlüssel*, 1373, A 149. La négation μήτι au v. 5f, qui, utilisée dans une question, requiert une réponse négative, souligne ici que la condition est réalisée: les Corinthiens *ne sont pas* ἄδοκμοι. Ce v. 5f est une subordonnée conditionnelle posée de manière *absolue*, mais à lire et à comprendre en lien avec la proposition principale du v. 5d.

La condition exprimée au v. 5f, du fait de la particule μήτι, est nécessairement réalisée⁴⁶⁰. Les Corinthiens seraient ἀδόκιμοι si le Christ n'était pas en eux (v. 5e). Or, le Christ est en eux (v. 3b–c). La condition est donc réalisée. D'un point de vue littéraire, la formulation conditionnelle est une manière de mieux inviter les lecteurs à *ouvrir les yeux* sur l'action du Christ en eux et à répondre à la question que Paul leur pose. Le parallèle entre le v. 3c (δυνατεῖ ἐν ὑμῖν) et le v. 5e (Ἰησοῦς Χριστὸς ἐν ὑμῖν) indique aussi le poids théologique dont le terme ἀδόκιμος et, par conséquent, son antonyme δόκιμος (cf. v. 7c) sont chargés. Derrière l'antithèse ἀδόκιμος/δόκιμος se dessine l'opposition ἀσθένεια/δύναμις. Les deux antithèses ἀδόκιμος/δόκιμος et ἀσθενής/δυνατός ont des liens très forts et s'éclairent l'une l'autre. En effet, si le Christ n'est pas « ἐν ὑμῖν » (v. 3c, 5e), alors les Corinthiens ne sont pas δυνατοί (cf. v. 3c). Ce jeu de correspondances est insinué dès le v. 3a, où le mot δοκιμή est porteur d'une emphase. Ce terme jouait le rôle de passerelle vers la δύναμις du Christ, immédiatement évoquée aux v. 3b–c. En effet, au-delà de la δοκιμή qu'ils réclament, les lecteurs scrutent avant tout la δύναμις en Paul. Comment un homme ταπεινός et ἀσθενής (cf. 10,1c.10) – se demandent-ils – pourrait-il être l'apôtre d'un Christ dont ils expérimentent aujourd'hui la puissance et la force ? Le discours de déraison, réintroduit aux v. 3b–4d, avait précisément pour but de leur montrer que l'ἀσθένεια de Paul est le point de passage de la δύναμις du Christ. C'est le mystère du Christ qui met en lumière la δοκιμή de Paul (v. 3b–c). Les lecteurs ont donc été préparés à comprendre que cette action puissante du Christ en eux a été rendue possible par un ministère exercé dans la précarité et la faiblesse⁴⁶¹. On remarquera la proximité phonétique des deux familles de mots, celle de δύναμις, et celle de δοκιμή. Ce parallèle entre les deux antithèses ἀδόκιμος/δόκιμος et ἀσθενής/δυνατός sera confirmée aux v. 9b–c.

Paul honore la communauté dans ce qu'elle est afin que celle-ci honore sa propre richesse, c'est-à-dire la δύναμις du Christ agissant en elle, et qu'elle comprenne en conséquence la théologie du ministère apostolique. C'est ce ministère en effet qui a permis à la communauté de venir à l'existence. Telle est la prise de conscience à laquelle doit l'amener l'argumentation du discours de déraison (cf. 12,9b–c ; 13,3–4). L'ἀσθένεια est constitutive de la condition apostolique, et c'est elle qui permet le dévoilement de la δύναμις du Christ.

460 Ce v. 5f est à comprendre dans le prolongement du v. 5e. C'est pourquoi dans la traduction on a déplacé le point d'interrogation du v. 5e à la fin du v. 5f.

461 Le discours de déraison ne parlait pas de la *puissance* à l'œuvre dans la *communauté* – évidence qui n'a pas besoin d'argumentation. Il mettait en lumière la loi de dispensation de la δύναμις *dans* l'ἀσθένεια de l'existence apostolique.

En conséquence, la puissance du Christ à l'œuvre à Corinthe est une *preuve* (δοκιμή) de l'apostolicité du groupe paulinien.

C'est ce qu'exprime l'élargissement de la seconde unité. Il est souligné par la particule δέ, qui joue ici le rôle de copule. Δέ introduit un complément d'information sur la thématique de la *connaissance* et de la *mise à l'épreuve* pour le groupe 'vous' (cf. les mots ἀδόκιμοι aux v. 5c.f et 6c; et le verbe γνώσεσθε au v. 6b, apparenté à ἐπιγινώσκετε du v. 5d): "*Aussi, j'espère que vous reconnaîtrez que nous, nous ne sommes pas sans avoir fait nos preuves*" (v. 6a–c). L'évaluation, à laquelle les Corinthiens sont invités, porte aussi sur les missionnaires qui les ont évangélisés. On remarquera l'emphase dont est porteur le pronom ἡμεῖς, lequel situe le groupe paulinien en opposition, non plus avec les adversaires, mais avec les lecteurs. Il s'agit d'un vis-à-vis, qui va se prolonger dans la partie suivante (v. 7–9), entre les chrétiens de Corinthe, d'une part (ὕμεῖς), et les missionnaires qui ont fondé la communauté, d'autre part (ἡμεῖς). Ce vis-à-vis prolonge la réintroduction du discours de déraison (v. 3b–4d) et son application à la situation communautaire. Les Corinthiens sont δόκιμοι (v. 5f), parce que le Christ est en eux (v. 5e), agissant avec puissance (v. 3b–c). Mais cela ne fut possible que par la δύναμις du Christ, donnée à des apôtres qui ont accompli leur mission dans la faiblesse. Les apôtres sont donc aussi δυνατοί, grâce à cette même puissance. Leur δοκιμή est affirmée avec force, par une double négation (οὐκ et α privatif de ἀδόκιμοι), qui donne à cette conclusion la forme d'une litote.

L'*espérance* de Paul (cf. ἐλπίζω, v. 6a) porte sur les fruits de son argumentation, en particulier de celle du discours de déraison. C'est un acte d'espérance sur la capacité de la communauté à *comprendre* la situation et à se positionner dans la crise⁴⁶². La manière directe dont Paul apostrophe la communauté, en particulier avec les deux impératifs des v. 5a et 5b, pourrait bien produire ici l'*idée* stylistique de *véhémence* (σφοδρότης). Pourtant, sur le plan de la pensée, il s'agit d'autre chose. Paul en effet, en convoquant ses lecteurs à une prise de parole, conformément au programme exposé en 13,1b, et en exprimant à leur sujet une espérance, se met en quelque sorte à *égalité* avec eux. Il les considère comme des partenaires responsables, sur lesquels repose en large partie le dénouement de la crise. Cette partie de la péricope produit donc plutôt l'*idée* stylistique de *modération* (ἐπιείκεια)⁴⁶³.

462 Le parallélisme entre les deux unités (v. 5d–f et v. 6c), est aussi accentué par présence d'une litote en chacune d'elle (v. 5f et v. 6). L'espérance et la confiance de Paul n'en sont que plus affirmées.

463 Cf. *supra*, 290 n. 18. En soulignant ce qu'il y a de meilleur chez les destinataires, en se faisant louangeur et positif à leur égard, Paul met ici aussi en œuvre, sur le plan de la pensée, l'*idée* stylistique de *savoir* (γλυκύτης). À propos des pensées savoureuses et

12.3 *La prière du groupe paulinien ('nous') (v. 7–9)*

Cette partie en '*nous*' rapporte une prière, comme le souligne l'inclusion effectuée par le verbe εὐχόμεθα (v. 7a et 9d). Elle se divise en deux sections, le v. 7, et les v. 8–9. La première expose le contenu de la prière des missionnaires. La seconde la fonde et l'explique (cf. les deux γάρ, v. 8a et 9a).

12.3.1 Prière (v. 7)

Le δέ qui l'introduit est porteur d'un déplacement de sens par rapport à celui du v. 6. Nous avons là une occurrence intéressante de deux δέ successifs et différentiels, dont le sens respectif ne peut être identifié que par une application nuancée des critères verbal et stylistique évoqués plus haut⁴⁶⁴. Le δέ du v. 6 introduisait un *complément* d'information sur l'objet de connaissance du v. 5. Le v. 6 prolongeait donc le v. 5. En revanche, le δέ du v. 7a souligne l'apparition d'un nouveau *genre littéraire*, celui de la prière, et d'un nouveau *sujet* du verbe de la proposition principale, le groupe '*nous*'. Ces deux faits textuels donnent au δέ du v. 7a une nuance adversative. La requête adressée au groupe '*vous*' (v. 5–6), portée par l'espérance de Paul (v. 6), n'empêche pas le groupe paulinien ('*nous*') de recourir à la *prière* pour que l'évaluation demandée réussisse. En ce sens, l'exposé de la prière produit l'idée stylistique de *modération* (ἐπιείκεια), car il atténue encore les aspérités qu'auraient pu contenir les impératifs du v. 5. Ainsi, c'est sans véhémence que Paul appelle de tous ses vœux le dénouement de la crise⁴⁶⁵. Prière à Dieu et requête aux lecteurs ne s'opposent pas mais se complètent. Ces observations confirment entre les v. 6 et 7 la présence d'une *césure*, qui sépare deux parties de péricope. Examinons plus attentivement le contenu de la prière.

“Cependant, nous demandons à Dieu que vous ne fassiez aucun mal, non afin que nous, nous paraissions avoir fait nos preuves, mais afin que vous, vous fassiez le bien, et que nous, en fait, nous soyons comme sans avoir fait nos preuves” (v. 7). Cette prière exploite l'analogie entre les binômes antithétiques ἀδόκιμος/δόκιμος et ἀσθενής/δυνατός. Cette prière s'inscrit dans le cadre d'une relation étroite entre deux groupes, désignés par les pronoms ὑμεῖς (v. 7b.d) et ἡμεῖς (v. 7c.e), porteurs d'emphase. Ces pronoms réapparaissent de manière pareille-

plaisantes (ἐννοιαὶ γλυκαῖαι τε καὶ ἡδονὴν ἔχουσαι), Hermogène explique en effet : « L'usage par quelqu'un de discours qui nous plaisent, par exemple d'éloges de nous-mêmes ou de nos ancêtres ou de nos descendants, nous fait évidemment plaisir. Un tel plaisir relève du discours politique et ces choses touchent souvent les auditeurs plus que ce qui est plaisant par nature » (Περὶ ἰδεῶν λόγου, II,4, 333; trad. PATILLON, 431).

464 Cf. *supra*, 265–270 et 283–287.

465 Cf. *supra*, 290 n. 18.

ment emphatique aux v. 9b–c, avec le verbe ἀσθενεῖν et l'adjectif δυνατός, ce qui confirme l'analogie qui rapproche les deux antithèses.

Le v. 7b expose l'*objet* de la prière. La subordonnée finale des v. 7c–e souligne sa *finalité*. En demandant à Dieu que les destinataires ne fassent aucun mal (v. 7b), la prière des missionnaires est habitée du souhait que l'action sévère promise pour le retour ne s'avère pas nécessaire. Les v. 7c–e indiquent en effet que la prière n'a pas pour but la *préparation mentale* de Paul et de ses compagnons en vue de l'intervention tranchante annoncée aux v. 2e–f. Ils ne prient pas afin de se préparer à être δόκιμοι lors du retour proche, c'est-à-dire δυνατοί par le moyen d'une action vigoureuse. Ils demandent bien plutôt que les lecteurs fassent le bien (v. 7d), et que les apôtres soient ainsi ἀδόκιμοι, ou du moins paraissent tels (v. 7e), c'est-à-dire comme n'ayant pas *besoin* de faire leurs preuves. La '*preuve*' sous-jacente aux termes ἀδόκιμος et δόκιμος n'est pas d'abord le fait que le Christ parle en eux (v. 3a). Il s'agit moins ici de leur apostolicité en général que de l'action forte et sans ménagement annoncée pour le retour aux v. 2e–f⁴⁶⁶. On relèvera la présence de la particule ὡς devant ἀδόκιμοι. Elle indique que l'absence d'une intervention sévère au retour *ne sera pas* signe et preuve de *faiblesse* de la part des apôtres. La faiblesse en effet n'est pas le dernier mot de l'existence apostolique. Si l'intervention projetée n'a pas lieu, les apôtres ne pourront nullement être dits ἀδόκιμοι. Cette absence sera due à l'initiative des destinataires, qui auront évité le mal et fait le bien (v. 7b.d). Cette prière reflète la volonté de Paul de s'abstenir, autant que possible, d'une intervention énergique lors du retour. Paul et ses compagnons prient pour la bonne réception du présent courrier. Ils souhaitent que l'évaluation réclamée aux v. 5–6 réussisse et qu'ainsi la crise soit dénouée.

12.3.2 Explications (v. 8–9)

Cette section se compose de trois unités, les v. 8, v. 9a–c et v. 9d, qui, introduites respectivement par γάρ (v. 8a et 9a) et καί (v. 9d), rendent compte de la prière du v. 7. Le premier γάρ est causal. Le v. 8 est un *fondement* qui, sous la forme d'une antithèse (οὐ ... ἀλλά), développe une réflexion sur le concept d'ἀλήθεια. En revanche, la seconde unité décrit une *émotion*, la joie (v. 9a). Celle-ci ne saurait fonder l'affirmation du v. 8. Le second γάρ est donc consécuteur⁴⁶⁷. La

466 L'analyse de WOLFF est juste : « Paulus spricht nun offen aus, dass er auf eine energische Demonstration seiner apostolischen Vollmacht bei seinem kommenden Besuch überaus gern verzichten möchte. (...) Er selbst will dann gern in ihren Augen als ein Unbewährter dastehen, nämlich als einer, der nicht mehr kraftvoll seine Autorität durchzusetzen braucht, obwohl er es angekündigt hat » (263–264).

467 Cf. *supra*, 284 n. 6 ; 306 n. 56 et 463 n. 456.

troisième unité (v. 9d) explicite, à partir des deux précédentes, le contenu de la prière. Examinons ces trois unités ensemble.

En effet, nous ne pouvons rien contre la vérité, mais (seulement) pour la vérité. Nous nous réjouissons donc lorsque nous, nous sommes faibles et que vous, vous êtes forts. Voici ce en vue de quoi nous prions : votre restauration.

v. 8–9

La première difficulté du texte est le sens du terme ἀλήθεια. Celui-ci se comprend par les liens de la première unité avec la seconde, soulignés par le γάρ du v. 9a. Aux v. 9a–c est décrite la joie qui découle de la vérité. Or, cette joie n'est rien moins que la mise en pratique de la théologie du discours de déraison. Elle porte en effet sur la *faiblesse* des apôtres (v. 9b), lieu d'accomplissement de la *force* en faveur d'eux-mêmes et en faveur de ceux qu'ils évangélisent (v. 9c)⁴⁶⁸. Telle est donc la *vérité* contre laquelle les apôtres ne peuvent rien. Ils ne peuvent œuvrer que dans son sens⁴⁶⁹. C'est cette vérité que Paul a exposée et défendue, en particulier dans le discours de déraison. Cette vérité est féconde et lui procure joie. Une allusion possible aux adversaires n'est pas à exclure. En niant la qualité apostolique des missionnaires au nom de leur apparente faiblesse, ils œuvrent *contre* cette vérité.

C'est principalement dans cette perspective que doit se comprendre le terme κατάρτισις, objet de la prière, et que, faute de mieux, on a ici rendu par le mot *restauration*. Il désigne une remise en état ou une remise en ordre⁴⁷⁰. On peut le comprendre comme un réajustement avec le contenu de la *vérité* du v. 8. La κατάρτισις de la communauté, c'est la restauration de son cap dans la bonne direction, une rectification de son regard sur le ministère apostolique, dont le billet a exposé la théologie, en particulier quant à la place et au rôle de la faiblesse, méconnus par les adversaires. En d'autres termes, la communauté doit s'approprier la *vérité* exposée dans la lettre. Elle doit comprendre que l'ἀσθενεία est un lieu d'élection pour la δύναμις. Elle est invitée à se rappeler

468 Il y a là un parallèle manifeste avec 1 Co 4,10 (ἡμεῖς ἀσθενεῖς, ὑμεῖς δὲ ἰσχυροί).

469 Le v. 8 n'insinue pas qu'ils voudraient s'opposer à cette vérité. Paul emploie ici un euphémisme, une atténuation, qui joue un rôle d'insistance.

470 La κατάρτισις de la communauté, c'est son perfectionnement, son affermissement, son rétablissement, sa restauration (en allemand *Wiederherstellung*, *Vervollkommenheit*, *Vollkommenheit*, *Festigung*, en anglais *restoration*). Paul œuvre pour l'οἰκοδομή de la communauté et prie pour sa κατάρτισις. Pour rendre κατάρτισις le terme *restauration* a été retenu parce qu'il se rapproche au mieux de l'image de l'οἰκοδομή, objet de la sollicitude pastorale de Paul (cf. SPICQ, *Lexique théologique*, s.v. 'κατάρτισις', 785–788).

que cette *vérité* fut à l'œuvre au principe même de sa fondation, lorsque Paul est venu pour la première fois à Corinthe annoncer l'évangile (cf. 1 Co 2,1–5), et que son expérience d'aujourd'hui (cf. 2 Co 13,3b–c) n'est rien d'autre que la manifestation de cette vérité théologique, qui trouve dans le mystère du Christ son origine (cf. v. 4a–b). La communauté doit en conséquence se détacher des adversaires. C'est au prix de cette *κατάρτισις* que pourra être obtenue et restaurée son *οἰκοδομή*. Paul ne veut donc pas en venir à une intervention tranchante. Le groupe apostolique prie pour que la communauté fasse elle-même sa propre *κατάρτισις* (v. 5–6), et que, de retour en Achaïe, il soit dispensé de mettre son projet à exécution. Les apôtres désirent avant tout l'*οἰκοδομή* de la communauté, et ils prient à cette intention. Cette perspective est confirmée dans ce qui suit (v. 10).

12.4 *Le but de la lettre* ('je') (v. 10)

Dans cette dernière partie, Paul, en 'je', conclut en exposant le but du présent courrier. *"C'est pourquoi, absent, je (vous) écris cela, afin que présent je n'aie pas à user de manière tranchante de l'autorité que le Seigneur m'a donnée pour l'édification et non pour la destruction"* (v. 10).

La subordonnée finale des v. 10b–c exprime le but poursuivi par Paul. Celui-ci ne souhaite pas, lors du retour (*παρών*), se voir contraint d'agir avec force et énergie (cf. v. 2e–f). C'est la raison d'être de sa lettre.

Cette explicitation de la finalité du billet s'inscrit bien dans la perspective de l'appel à l'évaluation des v. 5–6 et de la prière des v. 7–9. Elle est également expressive de l'idée stylistique de *modération* (*ἐπιείκεια*). Paul veut s'en tenir en deçà de ce qu'il est droit de faire comme apôtre⁴⁷¹. Le pronom *ταῦτα* (v. 10a) vise ici tout particulièrement ces deux parties intermédiaires, en 'vous' (v. 5–6) puis en 'nous' (v. 7–9), qui nuancent le projet des v. 2e–f. Pour la résorption de la crise, Paul n'exclut pas une intervention tranchante. Mais il s'en remet à la *capacité* de compréhension de la communauté et fait appel à sa *responsabilité*. Il recourt aussi à la *prière* pour que la situation se transforme⁴⁷². On notera ici l'emploi du *τόπος* épistolaire de la présence/absence (*παρών/ἄπών*). L'intervention écrite de Paul s'inscrit dans une distance qui, avant le retour, permet la réflexion et le changement.

Dans cette perspective, l'argumentation des chapitres 10–12 joue aussi un rôle essentiel, et pas seulement les propos de la présente péricope. Le pronom

471 Cf. *supra*, 290 n. 18.

472 Cf. 1 Co 4,21, qui, dans le développement de 1 Co 1–4, jouait aussi, auprès des destinataires, le rôle d'invitation à la transformation.

ταῦτα (v. 10a) l'inclut donc aussi. Ce n'est que par le discours de déraison, dont la pointe a été réintroduite aux v. 3b-4d, que les lecteurs sont en mesure de comprendre la δοκιμή de Paul. C'est donc l'ensemble du texte, et pas seulement l'appel des v. 5-6 et la prière des v. 7-9, qui peut contribuer de manière décisive à leur κατάρτις. La lettre ne s'inscrit pas dans le projet arrêté d'une intervention sévère. Au contraire, elle a été rédigée pour la défense de la *vérité* théologique du ministère apostolique, de telle sorte que, de retour à Corinthe, Paul puisse en définitive renoncer à ce projet. L'οικοδομή de la communauté est conditionnée par la réception de cette théologie, c'est-à-dire d'abord par la κατάρτις des lecteurs. L'éventualité de cette intervention tranchante est remise entre leurs mains.

Observons le rôle et la fonction de l'ἐξουσία dans ce v. 10. Paul n'indique pas qu'il défend ou rétablit cette ἐξουσία. Pour les lecteurs qui ont su comprendre l'exposé théologique qui précède, l'ἐξουσία apostolique est en quelque sorte déjà *rétablie*, car elle est fondée sur la δύναμις divine, manifestée dans l'ἀσθένεια humaine. Paul annonce plutôt qu'il *pourrait* se servir de cette ἐξουσία de manière tranchante. Il ne s'agit pas non plus de *son* autorité, c'est-à-dire d'une autorité dont il serait détenteur et propriétaire. Cette autorité, tout comme la δύναμις qui la fonde, appartient à un *Autre*, qui la lui *donne* (cf. ἔδωκεν, v. 10d). Elle ne lui appartient donc pas *en propre*. D'une certaine manière, Paul se dessaisit de cette autorité, qu'il ne peut proprement dire *sienne*⁴⁷³.

• • •

Effectuons le bilan de cette péricope.

Paul met la dernière main aux préparatifs de son retour. Il explique ce qui va bientôt se passer à Corinthe. Ce projet est décrit dans les première et dernière parties, en *'je'*. Les deux parties intermédiaires, en *'vous'* (v. 5-6) et en *'nous'* (v. 6-7), sont au service de ce projet. Le message essentiel de la péricope est donc à chercher dans les deux parties en *'je'*, les v. 1-4 (et plus spécialement les v. 2e-f), et le v. 10. Ces deux déclarations des v. 2e-f et 10 sont toutefois en tension l'une par rapport à l'autre. Aux v. 2e-f, Paul annonce que, lorsqu'il reviendra, il agira sans ménagement. Au v. 10, en revanche, il souhaite que cette intervention n'ait pas lieu. Cette dissonance est l'expression d'une *ouverture*. La mobilité et le mouvement caractérisent l'expression paulinienne. Après une

473 Le v. 10d rappelle 1 Co 3,9-10 (en particulier le v. 10: κατὰ τὴν χάριν τοῦ θεοῦ τὴν δοθεῖσάν μοι ...); Rm 12,3; 15,15; Ga 2,9. Voir aussi Rm 1,1-7, passage très important pour l'apostolat, en particulier le v. 5 (... Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ κυρίου ἡμῶν, δι' οὗ ἐλάβομεν χάριν καὶ ἀποστολὴν εἰς ὑπακοὴν πίστειως ...).

formule excessive ou radicale (v. 2e–f), Paul s’explique et atténue les aspérités de son propos. C’est le rôle que joue le v. 10, éclairé et expliqué par les v. 5–6 et 7–9. Ces trois parties sont en effet fortement marquées par l’*idée* stylistique de *modération* (ἐπιείκεια). Le v. 10 traduit un *souhait*, celui d’une abstention et d’un renoncement. Ce souhait indique la manière de comprendre le *projet* exposé à l’indicatif aux v. 2e–f. Le v. 10 montre donc l’*esprit* dans lequel il faut entendre ce projet. Certes Paul adresse un avertissement à ses lecteurs, mais il leur adresse aussi une invitation. L’intervention sévère des v. 2e–f n’aura lieu que s’ils la négligent.

L’invitation de Paul se fraye un chemin auprès des lecteurs par les deux parties intermédiaires, en ‘vous’ (v. 5–6) et en ‘nous’ (v. 7–9). Le récit de la prière des v. 7–9 traduit le souhait du groupe paulinien que les lecteurs saisissent cette invitation. Les v. 5–6 en particulier sont étonnants dans un texte de combat comme celui de 2 Co 10–13. Paul exprime sa confiance et se fait louangeur. D’un point de vue ecclésiologique, il les appelle à un regard positif sur eux-mêmes et sur leur propre richesse. La considération de cette richesse doit leur permettre de se *désolidariser* des adversaires et les aider à affirmer ce qu’ils sont profondément. C’est dans le sens de cette *ouverture* qu’il faut comprendre l’articulation entre le v. 2e–f, énergique et tranchant, et le v. 5, complimenteur et positif.

L’ouverture offerte aux lecteurs est caractérisée par un mot clé, celui d’*évaluation*. Les trois premières parties de la péricope contiennent en effet chacune un ou plusieurs mots de la famille de δοκιμή (cf. v. 3a.5c.f.6.7c.e). Les notions d’évaluation, de vérification et de preuve jouent donc un rôle fondamental dans la péricope. Paul veut provoquer la *κατάρτισις* de la communauté, en vue de son οἰκοδομή, mais ce *rétablissement* doit passer par une *vérification*, par une *mise à l’épreuve*. La communauté est invitée à *vérifier* la puissance agissante du Christ en elle (v. 5d–f). Elle est appelée à *évaluer* cette expérience à la lumière du mystère du Christ (v. 3b–c) et à y trouver la δοκιμή qu’elle cherche (v. 3a). Le Christ, crucifié du fait de sa faiblesse, mais ressuscité par la puissance de Dieu, fonde la δοκιμή de Paul et de ses compagnons (v. 3a.6.7c.e). Comme le Christ, les missionnaires accomplissent leur mission dans la *faiblesse*, qui est lieu de déploiement de la δύναμις de Dieu.

Le concept clé de *vérification*, de *mise à l’épreuve*, éclaire aussi le programme de la péricope, résumé par la sentence deutéronomique citée au v. 1b: “*Sur la parole de deux ou trois témoins sera réglée toute affaire*”. Ce programme annonçait la prise de parole de plusieurs témoins successifs. Paul fut le premier témoin⁴⁷⁴. Mais la *κατάρτισις* de la communauté ne peut procéder purement

474 Ce qui montre, comme le souligne justement BAUMERT (232–233), «dass ein Brief die persönliche Anwesenheit des Absenders ersetzt».

et simplement d'une contrainte extérieure. Elle doit être l'œuvre des Corinthiens eux-mêmes. Pour mettre fin à la crise, ils sont conviés à comprendre le ministère apostolique qui a rendu possible la naissance de la communauté. Ils sont invités à réaliser que leur οἰκοδομή future dépend de cette intelligence du passé. En ce sens, ils doivent eux aussi *prendre la parole* et témoigner de ce qu'ils sont, à partir de ce qu'ils vivent au présent. Ce n'est que par cette mise à l'épreuve et par la *parole* qui, de leur part, doit en découler, que la crise de Corinthe pourra être réglée. Enfin, le témoignage de Paul et celui des lecteurs sont complétés par l'intervention des compagnons de l'Apôtre, sous la forme d'une *prière* (v. 7–9). On remarquera d'ailleurs que cette prière des v. 7–9 est un écho de la demande de 10,2. Dans les deux cas est exprimé le souhait de renoncer à une action tranchante et énergique.

Cette péricope est précieuse sous l'angle historique de la crise corinthienne. La question de l'apostolicité en constitue le point central. Ce problème n'est pas d'abord abordé sous l'angle de l'autorité de Paul, mais dans la perspective de la mission, c'est-à-dire de l'οἰκοδομή de la communauté. C'est ce dont témoigne l'argumentation théologique des deux parties en *je'*, les v. 1–4 et le v. 10. Au v. 10d, Paul définit ce qu'est un apôtre. Il s'agit de quelqu'un qui reçoit du Seigneur une autorité *en vue* de l'οἰκοδομή. Les v. 1–4 exposent une théologie de l'efficace apostolique. La force des apôtres est un don de Dieu, qui, comme pour le Christ (v. 4a–b), jaillit de la faiblesse (v. 4c–d) et qui est au service de l'ἐκκλησία (cf. εἰς ὑμᾶς, v. 3b.4d).

Au terme de l'étude de ces versets, les différences entre les deux péricopes qui préparent le retour, 12,14–21 et 13,1–10, apparaissent clairement. Dans les deux cas, Paul songe à ses retrouvailles imminentes avec les lecteurs. Les deux péricopes diffèrent d'abord par la *nature* de leur argumentation. La première est historique, la seconde théologique. Elles diffèrent aussi par l'*objet* qu'elles traitent. Dans la péricope 12,14–21, Paul effectuait une réflexion sur le passé pour attester aux destinataires son honnêteté et son entière indépendance sur le plan financier. Dans la présente péricope, Paul provoque la κατάρτισις de la communauté sur la théologie du ministère apostolique. Le principal problème de cette crise, c'est le regard porté sur la *faiblesse* apostolique. Aux v. 3b–4d, il rattache le discours de déraison à la situation présente. Il montre donc le rôle-clé attribué à la théologie de ce discours pour le dénouement de la crise. Paul travaille auprès des lecteurs à la réception de cette théologie, afin qu'ils se désolidarisent des adversaires et que soit évitée une intervention sévère.

13 Douzième péricope : l'exhortation finale (13,11–13)

Cette péricope conclusive fait apparaître trois parties, le v. 11, le v. 12 et le v. 13. Le v. 11 est une *exhortation*, unifiée par une série d'impératifs (v. 11a–e). Elle se clôt avec l'annonce de ce que leur accomplissement produira (v. 11f). Le v. 12 commence par un impératif (ἀσπάσασθε, v. 12a), mais il ouvre une nouvelle partie. Cet impératif en effet ne s'inscrit pas dans la continuité de ceux des v. 11a–e. C'est un impératif aoriste, alors que ceux des v. 11a–e sont au présent. L'impératif ἀσπάσασθε est au contraire étroitement uni au v. 12b par le verbe ἀσπάζεσθαι, qui donne à cette partie son unité. Il s'agit d'une *salutation*. La troisième partie enfin (v. 13) exprime, sous la forme d'un souhait, une *bénédiction* qui semble *trinitaire*, du moins *ternaire*. Notons que ces trois parties – exhortation, salutation et bénédiction – se retrouvent, dans le même ordre, dans la plupart des conclusions des autres lettres de Paul⁴⁷⁵. Examinons chacune de ces trois parties.

13.1 *Exhortation* (v. 11)

La première partie décrit le comportement que la communauté doit mettre en œuvre au terme de la lecture de l'épître. Elle expose ce que les Corinthiens sont invités maintenant à vivre. C'est la conclusion sur le plan exhortatif de tout ce qui a été exprimé plus haut sur les plans historique et théologique, comme vont le montrer les liens étroits que cette exhortation entretient avec ce qui précède.

Cette partie se divise en deux sections, les v. 11a–e et le v. 11f. Elles se distinguent par les *temps* et *sujets* des *verbes*. Aux v. 11a–e figurent des *impératifs* en '*vous*'. Le v. 11f fait apparaître un *indicatif* futur dont ὁ θεός est le sujet. Ces deux sections sont par ailleurs introduites l'une par λοιπόν (v. 11a), l'autre par καί (v. 11f). Cette particule καί relie étroitement les deux sections entre elles.

Le terme λοιπόν est un accusatif de relation à valeur adverbiale. Il introduit l'ensemble de la péricope. Il s'agit d'une formule transitionnelle qui ici, dans le contexte épistolaire, est dotée d'une signification conclusive et indirectement temporelle. Paul conclut son épître et indique aux lecteurs quelques orientations concrètes pour le temps qui reste avant qu'il ne les retrouve bientôt, c'est-à-dire avant sa *parousie* (cf. παρών, v. 1a.10b)⁴⁷⁶.

475 Outre les commentaires, voir en particulier FEE, *Another Gospel*, 130–132 ; WEIMA, *Neglected Endings*, 209.

476 L'enquête de THRALL sur le terme (τὸ) λοιπόν (cf. *Greek Particles in the New Testament*, 25–30) montre qu'il revêt deux sens possibles : « There is clear evidence in the New Testament that λοιπόν in post-classical Greek could be used simply as a transitional particle, to introduce either a logical conclusion or a fresh point in the progress of thought » (THRALL, op.

Le vocatif ἀδελφοί (v. 11a) est une occurrence unique dans nos quatre chapitres. Elle est donc d'autant plus remarquable. Ailleurs en 2 Co 10–13, Paul considère les lecteurs plutôt comme ses *enfants* (11,2–3; 12,14–15)⁴⁷⁷. Ce vocatif ἀδελφοί, au terme de l'exposé, insiste sur l'égalité entre destinataires et destinataire. Il met donc en œuvre, sur le plan de la pensée, l'ἰδέα stylistique de *modération* (ἐπιείκεια)⁴⁷⁸. Celle-ci joue le rôle de *preuve technique*, qui relève de l'éthos du locuteur. En insistant en effet avant tout sur la proximité fraternelle qu'il entretient avec ses lecteurs et non sur l'autorité dont il est investi, Paul, au moment de conclure son argumentation, se montre digne de foi. Il les prépare également à bien accueillir les impératifs qui suivent.

Le premier impératif (χαίετε, v. 11a) est une invitation à la joie. Cette invitation est un écho de la joie qu'éprouve le groupe paulinien lorsqu'il voit la fécondité de sa *faiblesse*, lieu d'accomplissement de la δύναμις (cf. χαίρομεν γὰρ ὅταν ἡμεῖς ἀσθενῶμεν ... v. 9a–b). Cette joie est donc contextualisée au projet théologique de la lettre elle-même (cf. Ph 3,1; 4,4.10; 1 Th 5,16). Paul invite ses lecteurs à être, eux aussi, habités de la joie procurée par la théologie *vécue* du ministère apostolique, dont ils sont bénéficiaires. Celle-ci, en définitive, décrit la trajectoire de leur venue à l'existence (v. 9c). C'est une théologie éminemment

cit., 28). Au sens consécutif, il s'agit d'un équivalent de οὖν, souvent employé avec un autre adverbe (avec ὡς en 1 Co 4,2; avec οὖν en 1 Th 4,1; voir aussi 2 Tm 4,8; Épictète, *Entretiens*, 2,5,16.22; 2,13,5; 2,16,21; 2,19,33; 4,5,31; Polybe, 1,15,11; 1,76,8). Λοιπὸν peut aussi introduire un nouveau point ou un nouvel aspect du discours (cf. 1 Co 1,16; 2 Th 3,1; voir aussi Épictète, *Entretiens*, 1,25,15; 1,27,2; 2,10,19; 2,14,9; 3,23,3–4). Λοιπὸν peut alors être doté d'une connotation temporelle, c'est-à-dire visant le temps qui vient (cf. 1 Co 7,29; 2 Co 13,11; Ph 3,1). En outre, en 2 Co 13,11 et Ph 4,8, le terme λοιπὸν joue le rôle de *formule épistolaire* conclusive, équivalente à τὰ δ' ἄλλα, que l'on trouve par exemple en P.Oxy. x 1292 et P.Tebt. I 55, ainsi qu'en finale de trois lettres apocryphes d'Aristote (n° 1 à 3, dans HERCHER, *Epistolographi Graeci*, 172–173). Ga 6,17 présente une formule alternative, sous la forme d'un génitif absolu, τοῦ λοιποῦ, dont la connotation temporelle est plus nette encore (cf. BDR, § 186.4, 149–150, qui suggère de comprendre τοῦ λοιποῦ [χρόνου]). Sur (τὸ) λοιπὸν, voir BDR, § 160.3, 131; CAVALLIN, *Tò λοιπόν. Eine bedeutungsgeschichtliche Untersuchung*, 121–144; ROLLER, *Das Formular*, 66–67 et 471 n. 308; SCHNIDER-STENGER, *Studien zum neutestamentlichen Briefformular*, 76; THRALL, *Greek Particles in the New Testament*, 25–30; JANNARIS, *Misreadings and Misrenderings*, 429–431.

477 Dans la correspondance corinthienne, Paul appelle ses destinataires autant ses frères (cf. 1 Co 1,10.11.26; 2,1; 3,1; 4,6; 7,24.29; 10,1; 2 Co 1,8; 8,1 etc.) que ses enfants (cf. 1 Co 4,14.17; 2 Co 6,13; 11,2–3; 12,14–15; voir aussi Ga 4,19; 1 Th 2,11). Dans l'un et l'autre cas, ils sont et demeurent ses bien-aimés ἀγαπητοί (12,19c; voir aussi 1 Co 4,14; 15,58; Ph 4,1; 1 Th 2,8). Chez Paul, la fraternité est, entre les baptisés, le lien qui surpasse tous les autres liens (cf. Phm 16).

478 Cf. *supra*, 290 n. 18.

existentielle qui contient la clé de leur *expérience* chrétienne. Les Corinthiens ne sont pas seulement invités à se détacher des adversaires. Ils sont appelés eux aussi, comme Paul et ses compagnons, à être dans la joie de cette *économie* de l'ἀσθένεια et de la δύναμις, qui leur a permis de devenir ce qu'ils sont aujourd'hui, c'est-à-dire ἐκκλησία (cf. v. 5e) et παρθένος (cf. 11,2b) du Christ, et qui permettra à d'autres de faire la même expérience.

L'impératif moyen καταρτίζεσθε (v. 11b) est un écho de la κατάρτισις du v. 9d, objet de la prière du groupe paulinien⁴⁷⁹. Il s'agit d'abord pour les lecteurs de rectifier leur compréhension du ministère apostolique. À la prière des missionnaires (v. 7–9), ils sont invités à associer leur coopération personnelle. Ils sont conviés à un effort de *réception* de la théologie exposée dans la lettre. Cet impératif fait aussi allusion aux divisions entre les membres de la communauté (cf. 12,20d–g) et à l'unité qu'il leur faut restaurer. C'est ainsi qu'ils seront rétablis et que leur οἰκοδομή pourra (re)devenir réalité.

L'impératif παρακαλεῖσθε est très probablement un moyen: "Encouragez-vous!" (v. 11c)⁴⁸⁰. L'exhortation a pour objet la réception de la théologie du ministère, exposée dans le billet, en particulier dans le discours de déraison. Cet impératif fait entendre un lointain écho de l'exhortation de 10,1a (παρακαλῶ ὑμᾶς ...), qui avait été étroitement mise en relation avec l'antithèse ἀσθένεια/δύναμις par l'évocation, quelques mots après, des armes (ὅπλα), dites

479 Écho de la κατάρτισις du v. 9d, le verbe καταρτίζεσθαι est, sur le plan littéraire, très important. C'est un verbe plutôt rare dans les lettres pauliniennes. C'est ici la seule occurrence où il figure dans une péricope conclusive de lettre. Chez Paul, ce verbe indique la plupart du temps une rectification, un rétablissement dans l'ordre de l'intelligence, sur un objet exprimé ou suggéré par le contexte. Il peut s'agir du mystère du Christ (cf. 1 Co 1,10; 1 Th 3,10), ou du ministère apostolique (cf. 2 Co 13,9d.11b). Dans un sens éthique, le verbe καταρτίζειν peut exprimer le fait de remettre un pécheur sur le droit chemin (cf. Ga 6,1). «Καταρτίζειν est un élément majeur de la παιδεία de l'Église primitive et – surtout chez Saint Paul – de l'édification [οἰκοδομή], qu'il s'agisse de construire progressivement la vie chrétienne préparant à la gloire, ou de restaurer et remettre en état ce qui est déficient soit dans l'existence personnelle, soit dans les relations avec le prochain» (SPICQ, *Lexique théologique*, s.v. 'καταρτίζειν', 788). On a traduit de manière harmonieuse les deux mots de même racine, le terme κατάρτισις, *restauration* (v. 9d) et l'impératif moyen καταρτίζεσθαι, *travaillez à votre restauration* (v. 11b).

480 Le moyen est habituellement rendu chez Paul par la formule παρακαλεῖτε ἀλλήλους (cf. 1 Th 4,18; 5,11). Mais la forme un peu différente ici n'oblige pas à comprendre qu'il s'agit d'un passif. L'ensemble des impératifs du v. 11 met au contraire en valeur la responsabilité et la liberté de la communauté. Παρακαλεῖσθε peut donc être compris comme un moyen. À cet égard, tout comme le vocatif ἀδελφοί, ces impératifs produisent l'idée stylistique de *modération* (ἐπιείκεια).

δυνατά τῷ θεῷ (10,4a–b). L'enjeu de l'exhortation est ici moins l'autorité personnelle de Paul que la théologie qu'il livre à ses lecteurs. Paul les invite maintenant, jusqu'à son retour, à une écoute plus intérieure du texte qui s'achève. Il les croit capables de s'exhorter les uns les autres et de se laisser transformer par l'enseignement reçu. Leur κατάρτισις sera alors possible. Ils comprendront la δοκιμή de la compétence apostolique de Paul (v. 3a), qui est objet de leur quête. Et la crise sera résorbée. Mais l'impératif παρακαλεῖσθε a en égard également en vue les divisions dans la communauté, soulignées en 12,20d–g. La suite envisage plus directement cette perspective.

Les deux derniers impératifs (τὸ αὐτὸ φρονεῖτε et εἰρηνεύετε, v. 11d–e) font en effet écho à un autre aspect de la crise corinthienne. Ils reflètent une partie des craintes exposées en 12,20–21, en particulier celle qui portent sur les divisions dans la communauté (12,20d–g). L'expression τὸ αὐτὸ φρονεῖν chez Paul apparaît fréquemment pour exprimer, au sein de la communauté, un accord de sentiments, une concorde des personnes, plus qu'une *pensée* commune. La perspective relationnelle et éthique y est prépondérante⁴⁸¹. L'impératif εἰρηνεύετε complète cet appel à la concorde et confirme que Paul s'adresse à une communauté traversée de tensions et de divisions.

481 En Rm 12,16 (τὸ αὐτὸ εἰς ἀλλήλους φρονούντες, μὴ τὰ ὑψηλὰ φρονούντες ἀλλὰ τοῖς ταπεινοῖς συναπαγόμενοι. μὴ γίνεσθε φρόνιμοι παρ' ἑαυτοῖς ...), l'expression désigne des sentiments de concorde et de modestie que les destinataires sont invités à nourrir les uns pour les autres. La signification relationnelle de la formule est encore soulignée en Rm 15,5–6 (ὁ θεὸς τῆς ὑπομονῆς καὶ τῆς παρακλήσεως δῶκεν ὑμῖν τὸ αὐτὸ φρονεῖν ἐν ἀλλήλοις κατὰ Χριστὸν Ἰησοῦν, ἵνα ὁμοθυμαδὸν ἐν ἐνὶ στόματι δοξάζητε τὸν θεὸν καὶ πατέρα τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ). Le passage de Ph 2,2–4 illustre la connotation éthique de la locution τὸ αὐτὸ φρονεῖν, où les participes pluriels explicitent le verbe φρονήτε, et où l'on notera aussi la présence du terme ἐριθεία, qui rappelle son occurrence dans notre texte en 12,20e: πληρώσατέ μου τὴν χάριν ἵνα τὸ αὐτὸ φρονήτε, τὴν αὐτὴν ἀγάπην ἔχοντες, σύμψυχοι, τὸ ἐν φρονούντες, μὴδὲν κατ' ἐριθείαν μὴδὲ κατὰ κενοδοξίαν, ἀλλὰ τῇ ταπεινοφροσύνῃ ἀλλήλους ἡγούμενοι ὑπερέχοντας ἑαυτῶν, μὴ τὰ ἑαυτῶν ἕκαστος σκοποῦντες, ἀλλὰ καὶ τὰ ἐτέρων ἕκαστοι. Cette concorde à laquelle Paul invite ses lecteurs, ici en 2Co 13,11d, comporte aussi indirectement un rappel christologique, comme le montre la suite immédiate de ce même passage de Philippiens (τοῦτο φρονεῖτε ἐν ὑμῖν ὁ καὶ ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ, ὃς ἐν μορφῇ θεοῦ ὑπάρχων ... Ph 2,5–6), où le syntagme ἐν ὑμῖν signifie *parmi vous*, avec l'idée de réciprocité partagée, et non dans un sens individuel, i.e. *en chacun de vous*. Il s'agit donc de prendre exemple sur le Christ pour vivre dans la concorde fraternelle. Plus loin dans cette même épître, l'injonction adressée à Evodie et Syntyche fait apparaître la même expression (Εὐδοκίαν παρακαλῶ καὶ Συντύχην παρακαλῶ τὸ αὐτὸ φρονεῖν ἐν κυρίῳ, Ph 4,2). Le comportement visé par l'expression τὸ αὐτὸ φρονεῖν concerne donc la vie communautaire et évoque l'unité, le respect mutuel, la communion des personnes et l'amour.

Ces impératifs entretiennent donc des liens étroits avec les quatre chapitres du billet. Les liens sont discrètement suggérés, certes, mais ils montrent d'emblée la cohérence de cette péricope à l'égard de l'ensemble du billet. Ces impératifs visent très probablement deux problèmes conjoints de la question corinthienne, qu'on a vu affleurer en 10,1–13,10, le problème de l'apostolicité (v. 11a–c) et celui des divisions dans la communauté (v. 11d–e). On peut donc parler d'harmonie et de continuité textuelles de 10,1–13,10 à 13,11–13⁴⁸².

La seconde section (v. 11f) montre ce qui va advenir (cf. le futur ἔσται), si le programme des v. 11a–e est réalisé. Toutefois, le v. 11f ne dit pas que ce programme va *produire* en eux la présence du “*Dieu de la paix et de l'amour*”. Il invite plutôt les lecteurs à s'ouvrir à son action⁴⁸³. Le v. 11f décrit l'*Agent* des transformations qui se produiront dans la communauté, si ces impératifs sont mis en œuvre. L'accomplissement du programme proposé par Paul montrera alors visiblement aux lecteurs la présence parmi eux (μεθ' ὑμῶν) de Celui qui en a rendu possible la réalisation, c'est-à-dire le “*Dieu de l'amour et de la paix*”. L'appellation θεὸς (τῆς) εἰρήνης est courante chez Paul⁴⁸⁴. En revanche, on ne retrouve nulle part ailleurs la désignation ὁ θεὸς τῆς ἀγάπης. Cette originalité contient peut-être une pointe exhortative. Ce n'est pas seulement de paix que les chrétiens de Corinthe manquent, mais aussi d'ἀγάπη les uns pour les autres. Cette déficience fait songer à la fausse καύχησις, autrement dit à la φυσίσσις

482 BAUMERT, qui identifie 2 Co 10,1–13,10 avec la lettre dite *dans les Larmes*, évoquée en 2 Co 2,4,9, récuse ces liens : « Der Aufruf zur Freude überrascht nach diesem “Brief unter Tränen”. Der zweite Imperativ καταρτίζεσθε klingt zwar an κατάρτισις am Ende von 13,9 an, (...) aber bedeutet dies, dass die beiden Texte ursprünglich zusammengehören? » (241). Pour BAUMERT, ces trois versets (13,11–13) appartiendraient au *Freudenbrief*, que l'éditeur aurait séparé en trois morceaux, puis dispersé dans l'édition canonique finale (1,1–2,13; 7,4–9,15; 13,11–13) (cf. op. cit., 241–242; 359–370). Ajoutons ici que nous réexaminerons, en conclusion, la question de savoir si 2 Co 10–13 peut, avec pertinence, recevoir l'appellation *Lettre dans les Larmes* (cf. *infra*, 536–539). WOLFF, en revanche, honore mieux la cohérence de la présente péricope avec le texte qui précède : « Die Schlußverse fügen sich organisch an den vorhergehenden Abschnitt an; denn der Imperativ καταρτίζεσθε nimmt den Wunsch nach κατάρτισις (v.9) auf, und die Mahnungen zur Eintracht (v.11) beziehen sich auf 12,20b » (266).

483 L'interprétation de WINDISCH tire du texte plus que ne dit le texte : « Das ist jüdisch und pelagianisch gedacht: nur bei den Friedfertigen wohnt Gott (Mt 5,9); erst müssen die Menschen sich einigen, dann kehrt Gott bei ihnen ein » (426). En réalité, il s'agit plutôt de s'ouvrir à l'action de Dieu *déjà* présent, et non de *créer* les conditions qui rendent possible cette présence ou cette action (cf. WOLFF, 267).

484 Le *Dieu de la paix* est aussi évoqué en Rm 16,20; 1 Co 14,33; Ph 4,9 et 1 Th 5,23. Voir aussi 1 Co 7,15.

(cf. 12,20g), qui porte préjudice à l'οικοδομή. Ce v. 11f semble donc un reflet indirect de certains aspects de la crise corinthienne, déjà soulignés en 1Co, et toujours présents dans la communauté. Ce manque d'amour et de paix constitue l'un des objets de crainte de Paul en vue de son retour (cf. 12,20d–g). L'urgence à s'ouvrir davantage au "*Dieu de l'amour*", afin que l'ἀγάπη règne au sein de la communauté, est suggérée dans la partie suivante.

13.2 *Salutations* (v. 12)

La convention épistolaire des salutations reçoit ici une formulation originale. Cette partie est divisée en deux sections, le v. 12a et le v. 12b, qui se distinguent par les *sujets* du verbe ἀσπάζεσθαι. Au v. 12a, les lecteurs sont invités à échanger des salutations. Au v. 12b, "*tous les saints*" les saluent.

Les destinataires sont d'abord conviés à se saluer les uns les autres par un *saint baiser*. La lecture de la lettre doit en quelque sorte se conclure par un échange de baisers dans l'auditoire rassemblé à cette occasion⁴⁸⁵. Cette demande n'est pas systématique à la fin des lettres de Paul. On ne la retrouve guère qu'en Rm 16,16; 1Co 16,20 et, sous une forme un peu différente, en 1Th 5,26⁴⁸⁶. Elle semble concerner plus spécialement des communautés désunies et en situation de conflit⁴⁸⁷. L'échange d'un *saint baiser* entre les membres de la communauté doit concrétiser, au terme de la lecture, l'unité retrouvée⁴⁸⁸. C'est un usage épistolaire typiquement paulinien, que l'on ne retrouve ni dans les lettres païennes sur papyrus, contemporaines de Paul, ni dans le judaïsme⁴⁸⁹.

485 « Paulus fordert freilich ausdrücklich zum Kuss auf; er möchte also, dass auch die öffentliche Verlesung des Briefes damit abschlossen wird » (WOLFF, 268). Sur la lecture publique de lettres dans le christianisme primitif, habituellement faite devant les destinataires par le porteur de la lettre, voir MCGUIRE, *Letters and Letter Carriers in Christian Antiquity*, 148; 150–153; 184–185; 199–200; WARD, *Pauline Voice and Presence As Strategic Communication*, 95–107.

486 Ἀσπάσαθε τοὺς ἀδελφοὺς πάντας ἐν φιλήματι ἀγίῳ. Ἐννορίζω ὑμᾶς τὸν κύριον ἀναγνωσθῆναι τὴν ἐπιστολὴν πᾶσιν τοῖς ἀδελφοῖς (1Th 5,26–27).

487 Les divisions à Corinthe sont traitées par Paul au seuil de l'épître, en 1Co 1–4. Les divisions parmi les chrétiens de Rome se font jour dans le développement de Rm 9–11 sur Israël, et dans l'exhortation de Rm 12,1–15,13. À Thessalonique existent aussi des divisions, reflétées indirectement par les passages parénétiques de 1Th 4,6–12; 5,12–15.

488 « In Paul's usage it challenges his readers to eliminate any mutual hostility that may remain in their mindst » (THRALL, II, 912).

489 « Der Brauch, einander mit heiligem Kuss zu begrüßen, wird offenbar als bekannt vorausgesetzt. Woher er in den paulinischen Gemeinden stammt, ist unklar. Aus dem Judentum ist er offenbar nicht übernommen. Vielleicht geht er auf eine Einsetzung durch Paulus selbst zurück, der damit die Bruderschaft der Christen zu deutlichem Ausdruck brachte »

Cet usage paulinien met en lumière la primauté et la valeur des liens *fraternels* (cf. v. 11a) qui, dans les communautés des *saints*, surpassent tous les autres liens (cf. Phm 16). On peut voir dans cette invitation au *saint baiser* une *exégèse* du v. 11. Le v. 12a reprend en effet en termes de salutation ce qui a été dit au v. 11 en termes d'exhortation. Les destinataires sont invités à poser aussitôt un *acte*, qui les conduira, s'ils veulent bien prendre conscience de sa signification, à accomplir l'appel qui leur est adressé dans les impératifs des v. 11a–e.

Si le v. 12a est destiné à revivifier la fraternité à l'intérieur de la communauté, le v. 12b fait mémoire de celle qui unit *toutes* les communautés. Les saints évoqués au v. 12b sont d'abord ceux de la communauté où Paul se trouve lorsqu'il écrit 2 Co 10–13. Le porteur de la lettre en aura informé les destinataires. Les compagnons de Paul en font spécialement partie, eux qui, avec lui, ont élaboré la stratégie de la lettre (cf. 12,19). Mais le pronom *πάντες* postposé suggère une plus large solidarité⁴⁹⁰. Il s'agit là d'un langage *théologique*. Le pronom englobe peut-être ceux que Paul et ses compagnons ont visités récemment, les communautés de Macédoine (cf. 11,9) ou les Églises d'Asie (cf. 1 Co 16,19), ou bien les communautés qui ont eu connaissance de la crise corinthienne, et qui d'une manière ou d'une autre s'en sont inquiétées. Par ces salutations élargies, Paul exprime la solidarité qui unit *toutes* les Églises⁴⁹¹. Le cercle de ceux qui s'associent aux chrétiens de Corinthe, à travers une semblable expérience du Christ et de l'évangile (cf. 11,2–4), déborde de beaucoup le cercle de ceux qui les saluent effectivement. Une ecclésiologie se trouve donc ici esquissée, qui exprime aux destinataires la garantie d'une plus large *communauté*, lieu de solidarité et de mutualité, avec tous ceux qui, comme eux, sont *sanctifiés dans le Christ Jésus*, ἡγιασμένοι ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ (Rm 1,7), et *saints par appel*, κλητοὶ ἄγιοι (1 Co 1,2).

13.3 *Bénédiction* (v. 13)

La bénédiction finale est une formule en partie stéréotypée. Elle comporte toutefois des aspects inattendus, qui lui confèrent une originalité au sein des

(HOLTZ, 1Thess (EKK 13), 272). Voir aussi THRAEDE, *Ursprünge und Formen des heiligen Kusses*, 124–143; THRALL, 11, 912–914. KOSKENNIEMI (*Studien*, 148–151) n'évoque nullement cet usage, qui ne doit pourtant pas être ici compris comme un rite liturgique.

490 «Durch die Nachstellung von πάντες ist die Gesamtheit betont, vgl. 1 Kor 15,7» (WOLFF, 266 n. 2).

491 «Wenn Paulus einen Gruß von *allen Heiligen* übermittelt, so unterstreicht er die Gemeinschaft der Korinther mit den anderen Gemeinden; denn von ἄγιοι spricht er stets, wenn es ihm um die gegenseitige Verbundenheit der Christen geht (vgl. 2 Kor 8,4; 9,1.12)» (WOLFF, 268).

épîtres pauliniennes. De part cette originalité, elle semble contenir, elle aussi, des échos de la crise corinthienne.

Comme dans les bénédictions finales de toutes ses lettres, Paul souhaite d'abord aux lecteurs la χάρις du Seigneur Jésus Christ⁴⁹². Ce souhait trouve ensuite un élargissement qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans les lettres. Paul ajoute en effet deux autres souhaits⁴⁹³. Il invoque sur les destinataires l'ἀγάπη de Dieu, puis la κοινωνία de l'Esprit Saint. L'*amour* est ce que les Corinthiens sont invités à rénover dans leurs relations communautaires⁴⁹⁴. La *communion* qu'ils sont appelés à vivre les uns avec les autres est donnée par le πνεῦμα⁴⁹⁵. Même s'il ne s'agit pas ici d'une bénédiction formellement trinitaire⁴⁹⁶, l'évocation conjointe du κύριος, de Dieu et de l'Esprit Saint met

492 Le souhait de la χάρις, qui est toujours celle du Christ, se trouve également en Rm 16,20; 1 Co 16,23; Ga 6,18; Ph 4,23; 1 Th 5,28 et Phm 25.

493 « [Der Charis-Wunsch] ist (...) zu einer fast trinitarischen Aussage erweitert » (WOLFF, 268–269).

494 Cf. v. 1f; voir aussi Rm 1,7; 5,8; 8,39; 12,9; 1 Co 8,1; 13,1–13; 2 Co 2,8; 8,7.

495 Le syntagme ἡ κοινωνία τοῦ ἀγίου πνεύματος doit être compris comme « die Gemeinschaft untereinander im heiligen Geist (...) »; nicht [das] « (Sich) Mitteilen » [des heiligen Geistes], sondern die Gabe, die [der heilige Geist] schenkt » (BAUMERT, 242–243).

496 On ne peut pas parler de formule *trinitaire*, car il manque la relation filiale/paternelle (cf. FURNISH, 587–588; WOLFF, 268 n. 19). Il s'agit plutôt d'une formule *ternaire* (à rapprocher de 1,21–22, où sont nommés, dans l'ordre, le Christ, Dieu et l'Esprit, et de 1 Co 12,4–6, qui nomme successivement l'Esprit, le Kyrios et Dieu). La grâce du Christ fonde son œuvre de salut (cf. 2 Co 8,9), et dans cette grâce se révèle l'amour de Dieu (cf. Rm 5,8; 8,39), répandu par l'Esprit (cf. Rm 5,5). « Die triadische Formulierung [ist] durch die Zufügung der Aussage über das πνεῦμα an das zweigliedrige Bekenntnis entstanden. Die sachliche Veranlassung dazu war, dass das urchristliche Kerygma von Gottes Heilstat am Ende der Tage in Christus *und* durch die Gabe des heiligen Geistes zu zeugen hatte. Die triadische Formulierung ist also nicht eine erste Stufe auf dem Weg zu einem trinitarischen Bekenntnis, wohl aber eine berechtigte Ausdrucksform des Bekenntnisses zu der *geschichtlichen* eschatologischen Heilstat Gottes: Gott sandte seinen Sohn (Ga 4,4), Gott hat den Geist dargereicht (Ga 3,5), und darin zeigt sich Gott als der endzeitliche Retter für den Glaubenden » (LIETZMANN-KÜMMEL (1969⁵), 214, mots soulignés dans le texte). BAUMERT va dans le même sens: « Diese Reihenfolge ist heilsgeschichtlich gedacht und an Heidenchristen gerichtet: Jesus, der Offenbarer, zeigt uns auf die neue Weise der Zu-Erkenntnis den Vater und den Geist. Paulus spricht nicht von *drei Personen* und weiß noch nichts von der späteren Terminologie der Trinitätslehre. Aber der Sache nach sieht er diese *Drei* in ihrer Einzigkeit als unterschiedliche, je spezifisch und in eigener Souveränität handelnde göttliche Subjekte (...). Die Dreifaltigkeit und zugleich Einzigkeit wird hierbei nicht spekulativ reflektiert, sondern pragmatisch abgelesen an ihrem Wirken. Insofern bringt Paulus *Theologie aus Erfahrung*, aus der *Inspiration* des heiligen Geistes » (243, mot souligné dans le texte).

en tout cas ici en œuvre une pensée de l'ιδέα stylistique de *noblesse* (σεμνότης), sous-catégorie de la *grandeur* (μέγεθος)⁴⁹⁷.

Paul souhaite à ses lecteurs le *renouvellement* d'une expérience fondatrice, pour qu'ils puissent (re)devenir ce qu'ils sont. Cette expérience est dans leurs mémoires, mais la crise présente en a terni et obscurci le souvenir⁴⁹⁸. La χάρις du Christ et l'ἀγάπη de Dieu se réfèrent à l'abondance communiquée par le ministère de Paul et de ses compagnons (cf. 11,2–4). Elles rappellent notamment les signes de l'apôtre (cf. 12,11) et la puissance du Christ déployée dans l'ἀσθένεια de leur existence apostolique (cf. 13,3b–c).

La question des divisions est aussi sous-jacente. Le souhait de la κοινωνία du Saint-Esprit vise à reconstituer l'unité abîmée de la communauté (cf. 12,20d–g; 13,11d–e). Les destinataires sont invités à s'ouvrir à ce principe d'unité, c'est-à-dire à l'Esprit, sur lequel ils avaient déjà entendu, de la part de Paul, un enseignement fondamental (cf. 1 Co 12). À chacun est donnée une manifestation de l'Esprit, une φανέρωσις τοῦ πνεύματος (1 Co 12,7), mais c'est l'Esprit qui la met en œuvre, *en vue du bien de tous*, πρὸς τὸ συμφέρον (1 Co 12,4–11). La κοινωνία de l'Esprit les aidera donc à réveiller cette sollicitude de chaque membre de la communauté pour les autres (cf. 1 Co 12,25–26). L'unité sera restaurée et la crainte de Paul (cf. 12,20d–g) n'aura plus lieu d'être.

Remarquons aussi que le pronom πάντων du v. 13d répond au pronom πάντες du v. 12b, accompagnés l'un et l'autre par le pronom ὑμεῖς (v. 12b.13d). Il y a un parallélisme entre les première et dernière parties (v. 11 et 13). Elles se terminent identiquement, mais la dernière est porteuse d'une emphase. Le v. 11f se concluait avec μεθ' ὑμῶν. Le v. 13d s'achève avec μετὰ πάντων ὑμῶν. On peut parler d'un parallélisme de type emphatique, qui met en valeur la plénitude des dons faits par Dieu à la communauté, par le moyen du ministère apostolique.

• • •

497 Cf. *supra*, 382 n. 242.

498 WOLFF résume: «Paulus wünscht der Gemeinde, dass sie immer aufs neue die Gottes Liebe offenbarende Gnade Christi durch das Wirken des Geistes (vgl. Röm 5,5) erfahren möchte, des Geistes, den die Korinther allein auf Grund der paulinischen Evangeliumsverkündigung erhalten haben (vgl. 11,4), der lebendig macht (3,6), Freiheit schenkt (3,17) und in dessen Wirken die kommende Vollendung schon jetzt teilweise erfahrbar ist (1,22; 5,5 [... θεός ... ὁ δοὺς τὸν ἀρραβῶνα τοῦ πνεύματος ...]). Dieser Geist aber eint die Gemeinde (vgl. 1 Kor 12,13) ebenso wie die Erfahrung von Christi Gnade (vgl. 1 Kor 1,13) und Gottes Liebe. (...) [Die Gemeinschaft der Glaubenden] ist in der auf die Trias der Heilsgaben bezogenen Schlußwendung *mit euch allen* deutlich angesprochen» (269).

Effectuons le bilan de cette péricope.

La première partie (v. 11) est une exhortation. La seconde (v. 12) en propose une exégèse. Les lecteurs sont invités à en concrétiser immédiatement la teneur par l'échange d'un *saint baiser* (v. 12a). La troisième partie (v. 13) est une bénédiction. Cette bénédiction enrichit les destinataires de ce qui rendra possible l'accomplissement de l'exhortation. La péricope est donc porteuse d'un dynamisme qui va d'un pôle à un autre, de l'exhortation d'une part (v. 11), à ce qui en permet la réalisation d'autre part (v. 13), c'est-à-dire la bénédiction. Ce dynamisme montre que l'exhortation du v. 11 est l'affirmation essentielle de la péricope. Il s'agit maintenant pour les lecteurs de concrétiser dans la communauté ce que Paul a exposé dans le développement.

Les Corinthiens eux-mêmes sont l'enjeu de cette péricope, comme le souligne le parallélisme emphatique qu'établissent ensemble, par leur finale respective, l'exhortation et la bénédiction, l'une s'achevant par μεθ' ὑμῶν, l'autre par μετὰ πάντων ὑμῶν. Le v. 12 a un rôle charnière. Il fait passer le groupe 'vous' du statut de sujet (v. 11 et 12a) à celui d'objet, direct (v. 12b) ou indirect (v. 13), c'est-à-dire du statut d'*acteurs* à celui de *récepteurs* et *bénéficiaires*, comme le montrent les sujets des verbes. Les Corinthiens sont donc nommés et mis en valeur dans chacune des trois parties de la péricope. Paul est comme saisi par son souci et son amour des chrétiens de Corinthe. Le dernier mot de la lettre, c'est 'vous'. Au moment d'achever son billet, Paul ne pense qu'à une chose, ses destinataires, à travers la bénédiction à laquelle il les confie, afin qu'ils puissent accomplir l'exhortation qu'il leur adresse.

L'Apôtre souhaite à ses enfants de Corinthe, pour la durée qu'ils ont encore à vivre avant les retrouvailles, de recevoir la χάρις du Seigneur Jésus Christ, l'ἀγάπη de Dieu et la κοινωνία du Saint-Esprit. Ces dons leur permettront de résorber la crise, qui est discrètement soulignée, on l'a vu, dans les trois parties de la péricope, en particulier la première et la dernière. Découvrant la δοκιμή qu'ils cherchent, les Corinthiens pourront s'ouvrir, dans la joie (v. 11a), à cette vérité (v. 8) de l'économie de l'ἀσθένεια humaine et de la δύναμις divine, dans le ministère des apôtres. Ils seront ainsi rendus capables d'effectuer leur κατάρτισις. Par les dons de l'ἀγάπη et de l'εἰρήνη, ils pourront aussi surmonter les divisions qui les opposent. Cette bénédiction maintient toutes les portes ouvertes et, comme l'avaient fait l'exhortation et les salutations, elle renvoie les destinataires à leur responsabilité. Elle traduit un souhait de Paul, que l'on peut ainsi reformuler : « Prenez conscience de ce que vous êtes, de votre expérience du Christ, lequel est présent et agissant en vous (cf. 13,3b–c), et la crise sera dépassée! ».

L'agencement du développement

L'étude de la composition de 2Co 10–13 ne se limite pas à l'exploration de chaque péricope. Elle doit maintenant envisager, dans une perspective synthétique, l'articulation et la cohérence d'ensemble des péripocopes les unes avec les autres. C'est ce que l'on a appelé l'*agencement* du développement. Nous présenterons d'abord quelques points de méthode avant d'exposer les résultats de la recherche.

1 Éléments de méthode

Explorer l'*agencement* du développement, c'est identifier son organisation. Il s'agit d'observer comment les douze péripocopes s'articulent les unes avec les autres, c'est-à-dire quel rôle joue chacune dans le développement. Ce rôle apparaît d'abord à travers la notion d'*ensemble*.

La notion d'ensemble est une notion essentiellement *fonctionnelle*. Un ensemble est, on l'a dit plus haut¹, une entité littéraire qui regroupe plusieurs péripocopes successives, liées par exemple par la même thématique, par le même genre littéraire ou par la même fonction argumentative ou discursive. Un ensemble se définit d'abord par sa *fonction* et non par son *volume*. Pour cette raison, il peut exceptionnellement, nous le verrons, n'être composé que d'une seule péricope.

L'exploration de l'agencement comprend deux étapes. Il s'agit d'abord d'identifier les différents *ensembles* du développement, de mettre en lumière le rôle spécifique de chaque ensemble et la manière dont ces ensembles, articulés les uns avec les autres, forment un tout cohérent. La seconde étape consiste à mettre en évidence le message fondamental du développement et la manière dont il le communique. Expliquons la méthode mise en œuvre pour ces deux aspects.

1.1 Identification et articulation des ensembles

Il convient d'abord de mettre en lumière le rôle de chaque péricope dans le développement. Ce rôle apparaît à travers l'appartenance de la péricope à un

¹ Cf. *supra*, 263–264.

ensemble. Nous devons donc en premier lieu identifier les différents *ensembles*. Pour ce faire, nous ne tiendrons pas seulement compte des indices littéraires et lexicaux, comme dans l'analyse de la structure de chaque péricope, mais nous envisagerons aussi les contenus thématiques et les modes d'expressions (symboliques – notamment théologiques –, ou non-symboliques). Ces différents aspects sont ici complémentaires et permettront de faire apparaître ce que nous appellerons les *éléments unificateurs* de chaque ensemble. Des périopes contiguës sont en effet susceptibles de former un *ensemble* en vertu d'une série d'*éléments unificateurs*, relatifs au contenu et/ou à la forme².

La notion d'ensemble est par ailleurs une notion *relative*. Dans un développement, un ensemble n'existe que par rapport aux autres ensembles de ce développement. Il s'agit donc de savoir quelle fonction il remplit *dans le développement*. Si l'on parle d'*éléments unificateurs* à l'intérieur d'un ensemble, on parlera aussi, en un sens atténué, d'*éléments unificateurs* entre deux ensembles, contigus ou non contigus, du développement. Ces éléments unificateurs sont les liens qu'ils peuvent tisser, les échos qu'ils peuvent entretenir l'un avec l'autre et qui contribuent à souligner les rôles respectifs qu'ils jouent, l'un par rapport à l'autre et par rapport au développement.

Le *mode* d'expression de chaque ensemble joue ici un rôle important. Deux ensembles peuvent en effet s'apparenter et se rapprocher, en particulier par les thématiques et par les modes d'expression mis en œuvre (théologique ou historique). Paul, on l'a vu, mêle presque systématiquement les deux types d'approche, historique et théologique. Paul se réfère à l'histoire lorsqu'il fait de la théologie. Et, quand il évoque l'histoire, il le fait souvent en langage théologique. Théologie et histoire ne se rencontrent jamais chez Paul à l'état chimiquement pur, mais sont toujours imbriquées et mêlées. On peut identifier cependant la plupart du temps en chaque périope une *dominante*, théologique ou historique³.

La réalité d'*ensemble*, considérée – on vient de le dire – à la fois comme entité autonome et comme partie du développement, est la clé qui permet de

2 Comme la méthode mise en œuvre pour la délimitation et l'analyse des périopes (cf. *supra*, 254–256 et 263–271), les aspects de méthode ici présentés, ainsi que les notions d'*ensemble*, d'*élément unificateur* d'ensemble et celle – que l'on va bientôt exposer – de *point culminant*, sont pareillement empruntés à l'approche stylistique élaborée par François FRAIZY (cf. *Service pastoral et enseignement théologique*, 408 n. 8). C'est en quelque sorte l'étape conclusive de cette approche.

3 Cette dominante s'exprime notamment à travers la nature de l'*énoncé fondamental* et *essentiel* de la périope, que l'on a mis en évidence lors de l'analyse de la structure de chaque périope.

mettre en évidence l'agencement du texte. La mise en lumière de cet agencement permet en retour de mieux préciser le *sens* de chaque énoncé à l'intérieur des différents ensembles. La place qu'occupe un énoncé dans le développement influe en effet sur la manière de l'interpréter. Un énoncé n'est pas seulement qualifié par le genre littéraire dans lequel il est formulé, mais aussi par le lieu où il se trouve dans le développement, et notamment par la *fonction* de l'ensemble où il figure. Dans l'analyse de la structure de chaque péricope, on s'était efforcé de n'interpréter chaque énoncé qu'en fonction de son rôle dans la péricope. Cette approche reçoit ici, dans cette étape conclusive, un nouveau traitement. C'est à l'échelle de chaque *ensemble* que nous envisagerons maintenant les périopes et leurs énoncés. Ces énoncés ne seront pas être interprétés comme des *en-soi*, mais ils se révéleront comme *enrichis* d'un sens nouveau, indiqué par l'*originalité* et la *fonction* propres de l'ensemble où ils apparaissent⁴.

1.2 *Le message fondamental du développement*

La mise en perspective de l'agencement du développement permet de faire apparaître la hiérarchie des réponses que Paul apporte à la crise corinthienne et d'identifier le *message fondamental* du développement, que nous appellerons *point culminant principal* du texte. Ce message essentiel pourra être éventuellement préparé et/ou repris par d'autres points culminants *secondaires* qu'il conviendra aussi d'expliquer. Ces points culminants secondaires sont des énoncés qui, sans avoir l'importance du message fondamental du texte, ont un relief particulier dans le développement, du fait de leur retentissement tant sur ce qui les précède que sur ce qui les suit. Un point culmi-

4 En 1962, BARR, dans un ouvrage célèbre, avait déjà attiré l'attention sur les dérives d'une exégèse biblique fondée sur des analyses de vocabulaire, et non sur la prise en compte de la *totalité* textuelle de l'énonciation. « Theological thought of the type found in the NT has its characteristic linguistic expression not in the word individually but in the word-combination or sentence » (BARR, *The Semantics of Biblical Language*, 233; voir aussi tout le chapitre intitulé *Some Principles of Kittel's Dictionary*, 206–262, où sont exposées certaines réserves vis-à-vis d'une utilisation abusive du *ThWNT* de KITTEL). Un énoncé en effet est toujours situé à l'intérieur d'une construction et ne peut jamais être considéré comme un *en-soi*, sous peine de conduire à « the distortion of the semantic contribution made by words in contexts » (BARR, loc. cit.). La construction n'est pas la juxtaposition des énoncés mais leur agencement organisé. Celui-ci éclaire le sens et le rôle de chaque énoncé. C'est à l'exploration de cette organisation textuelle qu'est consacrée la dernière étape de notre recherche. L'étude de la « *stylistique textuelle* » du développement (cf. *supra*, 255 n. 73) se conclut donc ici par l'analyse de son agencement.

nant, principal ou secondaire, est toujours porteur d'une accentuation dans l'argumentation. Le point culminant principal est un couronnement. Un point culminant secondaire a une fonction préparatoire (en amont) ou déductive (en aval). Il constitue pour le point culminant principal une étape préliminaire et intermédiaire (en amont), ou bien il le reprend et lui donne une couleur particulière ou un aboutissement circonstanciel (en aval). Ces aspects méthodologiques s'éclairciront dans les pages qui suivent.

2 L'agencement de 2 Co 10–13

Notre démarche sera d'abord proleptique. Nous commencerons par exposer de manière brève les résultats de la recherche. Nous présenterons les différents *ensembles* du texte. Nous donnerons à chaque ensemble un titre, afin de décrire en quelques mots le rôle qu'il joue dans le développement. Cette synthèse fournira ainsi au lecteur, à titre prospectif, une première cartographie de l'agencement. Une telle vue d'ensemble permettra de mieux s'orienter dans les pages qui suivent. Après quoi, nous reprendrons en détail, pour les justifier et les développer, chacun des points de cette présentation. Enfin, nous proposerons une conclusion d'ensemble qui identifie le *message fondamental* du développement⁵.

2.1 Schéma d'ensemble

L'agencement des douze périopes de 2 Co 10–13 fait apparaître *cinq* ensembles, organisés sous la forme d'un macro-chiasme : A – B – C – B' – A'.

Le discours de déraison en est le centre (C). Il est composé, on l'a dit, de six périopes (11,16–12,13). Paul y expose sa *réponse théologique à la crise*. L'ensemble C est entouré de deux ensembles, B et B', qui constituent respectivement ce qu'on peut appeler l'*avant* et l'*après* du discours de déraison. Ils se répondent l'un l'autre par des thématiques historiques et théologiques semblables, qui justifient le parallélisme de leur désignation (B et B'). L'ensemble B, qui comporte deux périopes (10,7–11,15), annonce et prépare le discours de déraison. C'est une *évaluation et une appréciation de la crise*. L'ensemble B', qui s'étend également sur deux périopes (12,14–13,10), reprend les perspectives de l'ensemble B, mais rebondit sur la performance argumentative de l'ensemble

5 Dans les pages qui suivent, on s'appuiera continuellement sur les résultats de l'exégèse des périopes. Pour éviter de multiplier les notes de bas de pages, on a omis, sauf exception, les renvois *sub loco*. Il suffira de se reporter à l'exégèse du passage correspondant.

TABEAU 5 *Schéma d'ensemble de l'agencement de 2 Co 10–13*

A	Évocation de la crise (10,1–6)	[1]
B	Appréciation de la crise (10,7–11,15)	[2]
	c Réponse théologique à la crise : le discours de déraison (11,16–12,13)	[6]
B'	Conditions à remplir pour le dénouement de la crise (12,14–13,10)	[2]
A'	Appel à mettre fin à la crise (13,11–13)	[1]

c. Il monnaie de manière pratique et concrète aux destinataires la solution de la crise, en vue du retour. Il expose en quelque sorte les *conditions à remplir pour le dénouement de la crise*.

L'ensemble A, qui ouvre le développement, est réduit à la première péricope du texte (10,1–6). Il fournit une *évocation de la crise* et contient comme en germe la totalité du développement. L'ensemble A', au terme de la lettre, lui fait écho, de sorte qu'il puisse recevoir la désignation A'. Il s'agit également d'une unique péricope, la dernière du texte (13,11–13). Dans cet épilogue, Paul adresse aux lecteurs un dernier *appel à mettre fin à la crise*.

Cette organisation textuelle est résumée dans le tableau ci-dessus, où le chiffre à droite entre crochets indique le nombre de péricopes de chaque ensemble.

2.2 *L'architecture du développement*

Après ce survol, il nous faut maintenant redescendre dans le détail du texte pour démontrer l'existence des pièces qui composent cette architecture. Il convient de vérifier la réalité de chaque ensemble, séparément et dans ses liens avec les autres ensembles.

Nous commencerons par nous pencher sur les ensembles B et B'. Nous observerons ensuite l'ensemble c, le discours de déraison. Nous terminerons par la pièce la plus délicate du texte, l'ensemble A, puis par celle qui lui fait écho, l'ensemble A'.

2.2.1 Les deuxième et quatrième ensembles (B et B')

Les deuxième et troisième péricopes d'une part (10,7–18 et 11,1–15), les dixième et onzième péricopes d'autre part (12,14–21 et 13,1–10), constituent deux ensembles, respectivement B et B'. On montrera d'abord leur existence, à travers la mise en lumière de leurs *éléments unificateurs*. Puis on examinera les liens et les échos qu'ils entretiennent l'un avec l'autre et qui justifient leur désignation parallèle B et B'.

2.2.1.1 *L'ensemble B: appréciation de la crise*

Les deux péricopes 10,7–18 et 11,1–15 sont clairement unifiées par une thématique commune. Elles développent et défendent l'une et l'autre la *qualification apostolique* de Paul. Celui-ci appartient au Christ (10,7). Le Seigneur lui-même le recommande (10,18) en lui donnant le μέτρον τοῦ κανόνος (10,13b–c) de son champ d'activité missionnaire. En vertu de ce μέτρον, il est devenu l'apôtre fondateur de la communauté chrétienne de la capitale de l'Achaïe (10,13c.14b). La καύχσις qu'il en tire est mesurée à ce don (10,13a.15a.16b) et ne peut donc être dite εἰς τὰ ἄμετρα (10,13a.15a). Elle s'enrichit de l'espérance de pouvoir continuer bientôt la mission au-delà de Corinthe (cf. 10,16). Les destinataires, qui ont vécu ainsi par Paul une expérience singulière de fiançailles avec le Christ (11,2b), et qui ont constaté sa compétence missionnaire (11,6) et son désintéressement (11,7–11), sont appelés à le *supporter* et le *tolérer* (11,1b). Cette litote est une manière de les inviter avec insistance à reconnaître son apostolicité.

La fonction de ces deux péricopes consiste donc à développer, au sujet de la qualification apostolique de Paul, la thématique de la *vérification* (10,7–18) et celle de l'*adhésion* (11,1–15). À partir de leur expérience (10,7a), les Corinthiens doivent *vérifier* que Paul est recommandé par le Seigneur (10,7–18) et, en conséquence, le *reconnaître* comme tel (11,1–15). La requête de 10,7a (τὰ κατὰ πρόσωπον βλέπετε) apparaît en quelque sorte comme le dénominateur commun de ces deux péricopes.

D'un point de vue stylistique, ces péricopes sont par ailleurs unifiées par l'idée de *véhémence* (σφοδρότης) (cf. 10,7.11; 11,1.4g.12–15), que le texte produit aussi bien en direction de la communauté qu'à l'égard des adversaires. La *véhémence*, comme forme stylistique, apparaît assez peu dans le reste du développement, ce qui n'empêche pas ses autres occurrences (en dehors de 10,7–11,15) d'être, on va le voir, également riches de sens sur le plan de l'organisation du texte. Dans les deux péricopes qui nous occupent, la *véhémence* est un élément unificateur, en particulier par le parallélisme de leur *incipit*. Les péricopes s'ouvrent en effet à chaque fois par un impératif en 'vous' (βλέπετε, 10,7a; ἀνέχεσθε, 11,1b).

Il faut aussi relever, d'un point de vue théologique, la tonalité nettement christologique des deux péricopes. Il s'agit là d'un autre élément unificateur. Elles totalisent en effet près de la moitié des occurrences du terme Χριστός sur l'ensemble du développement⁶. Cet accent christologique se comprend dans

6 On trouve en 10,7–11,15 sept des dix-sept occurrences du mot Χριστός de 2 Co 10–13, réparties de manière équilibrée sur les deux péricopes (10,7b.d.14b; 11,2b.3d.10a.13b). Χριστός apparaît

la perspective de la vocation paulinienne à être apôtre du *Christ* (cf. 10,1b; 12,9d–e.10c)⁷, et il dit quelque chose de la dimension christologique de la crise corinthienne (cf. 11,3–4; 12,21). Dans cette perspective, la mention des adversaires apparaît naturellement comme un autre élément unificateur de cet ensemble (cf. 10,7b.d.10.11a.12b–c; 11,3b.4a.5.12c–d.13–15)⁸.

La théologie de la recommandation (10,17–18), qu'expose la troisième partie de la péricope 10,7–18, apparaît comme une clé argumentative des deux périopes 10,7–11,15, car elle formule le critère tant de la *vérification* que de la *reconnaissance*. L'importance de 10,17–18 dans cette portion du développement est en outre confirmée par la fréquence de la mention des adversaires, plus importante, on vient de le dire, que dans le reste du développement.

Ces arguments montrent que les deux périopes ici considérées sont bien dotées d'une unité fonctionnelle, c'est-à-dire du statut d'*ensemble*. Cet ensemble joue en définitive le rôle, non d'une description de la crise – Paul ne décrit en effet jamais la crise –, mais d'une *évaluation* ou d'une *appréciation de la crise*.

Examinons maintenant de plus près la construction de cet ensemble.

La tonalité de la péricope 10,7–18 est à dominante nettement *théologique*, comme le montre son message fondamental, qui se trouve dans sa troisième partie (théologie de la recommandation en 10,17–18). Sa seconde partie (10,12–16) est aussi de tonalité théologique. Paul y expose la théologie de l'évangélisation de Corinthe à travers la notion de μέτρον τοῦ κανόνος (10,13b–c). Ce concept

ailleurs en 10,1b.5b; 11,23a; 12,2a.9e.10c.19b; 13,3a.5.13a. Le Christ est donc nommé dans le discours de déraison et dans toutes les autres périopes. Mais il est nommé avec une fréquence plus importante en 10,7–11,15, ce qui dit quelque chose de la fonction de ces deux périopes, d'autant que, par ailleurs, les adversaires, on va le dire, y sont de la même manière plus fréquemment mentionnés que dans les autres périopes.

7 Voir aussi 1 Co 1,1; 2 Co 1,1; Ga 1,16.

8 En dehors de 10,7–11,15, les adversaires sont évoqués dans le discours de déraison (11,18a.19.20b–f.21c.22a–23a; 12,11d) et, de manière allusive, en 13,2d. Ils sont aussi visés dans la première péricope (10,2c et les métaphores militaires de 10,4b–6a). En revanche, ils sont continuellement présents dans les deux périopes qui nous occupent. La parole leur est donnée en 10,10 (voir aussi 10,7b–c). Ils sont en filigrane à l'arrière plan des versets 10,12–18. Ils sont encore visés dans l'image du serpent (11,3b). Le verset 11,4a (ὁ ἐρχόμενος) les désigne de manière générique. Ils sont formellement nommés en 11,5 et 11,12c–d. Paul enfin leur consacre les versets 11,13–15 en entier. L'hostilité de ces adversaires est donc manifestement le cadre circonstanciel dans lequel a été élaborée l'argumentation des deux périopes 10,7–11,15 sur la qualification apostolique.

TABLEAU 6 *Organisation de l'ensemble B*

10,7–11:	<i>Histoire</i> (exhortation à partir de la situation présente)
10,12–16:	<i>Théologie</i> (le μέτρον τοῦ κανόνος du groupe paulinien)
10,17–18:	<i>Théologie</i> de la recommandation
11,1–4:	<i>Théologie</i> (les fiançailles de la communauté au Christ)
11,5–15:	<i>Histoire</i> (la mission à Corinthe et l'indépendance financière)

traduit la territorialité de la mission en termes théologiques. La première partie (10,7–11) en revanche est nettement historique, même si la théologie n'en est pas absente, par exemple en 10,7b.d.8b.

En revanche, la péricope 11,1–15, comme le montre son message fondamental (11,1b), est à dominante *historique*. Paul provoque ses lecteurs à poser un acte de reconnaissance et de soutien en sa faveur. Cet appel est justifié (cf. γάρ, 11,2a) dans la seconde partie de la péricope (11,2–4) par un exposé de la *théologie* de l'œuvre apostolique accomplie à Corinthe, à travers l'image des fiançailles de la communauté au Christ. Mais la troisième partie (11,5–15), qui justifie le même appel (cf. γάρ, 11,5), reprend en termes *historiques* cette œuvre d'évangélisation, notamment à travers le choix de l'indépendance financière. Dans l'une et l'autre de ces parties, l'autre versant n'est pas absent bien sûr, ni l'histoire en 11,2–4 (cf. v. 4a), ni la théologie en 11,5–15 (cf. v. 7b–c.10a.11c)⁹.

Théologie et histoire dans l'ensemble B se répartissent donc selon un ordonnancement de type *chiastique*, autour de la théologie de la recommandation (10,17–18). Cette organisation est résumée dans le tableau ci-dessus.

Nous expliquerons bientôt comment l'exposé de la théologie de la recommandation (10,17–18) constitue, à l'échelle du développement dans son entier, un *point culminant secondaire*. Les remarques faites ici attirent en tout cas déjà l'attention sur l'importance de ces deux versets, au moins à l'échelle de l'ensemble B.

2.2.1.2 *L'ensemble B': conditions à remplir pour le dénouement de la crise*

Le caractère d'*ensemble* que forment les péricopes 12,14–21 et 13,1–10 ainsi que leur organisation apparaissent plus nettement que pour l'ensemble B. On a déjà souligné plus haut le parallélisme de l'*incipit* de ces deux péricopes. Dans les deux cas sont repris le syntagme adverbial τρίτον τοῦτο et le verbe ἔρχε-

9 Notons que la désignation des adversaires comme διάκονοι Σατανᾶ (11,14–15), c'est-à-dire comme antagonistes du plan de Dieu, s'inscrit aussi dans une perspective théologique.

σθαι (12,14a; 13,1a). En outre, leur thématique *commune* est manifeste. Paul s'emploie dans l'une et l'autre à préparer son *retour*. D'un point de vue stylistique, l'ἰδέα stylistique de *modération* (ἐπιείκεια) est un autre élément unificateur de cet ensemble. Elle y est en effet très présente (cf. 12,15.19c.20–21; 13,5–7.10), alors que, par ailleurs, dans le reste du texte, elle n'apparaît pour ainsi dire pas, à l'exception toutefois de la première et de la dernière péricope. Cette ἰδέα joue le rôle de *preuve technique* et se comprend dans le cadre de la stratégie mise en œuvre par Paul pour assurer la bonne réception de la lettre et la réussite du projet du retour.

La péricope 12,14–21 envisage ce retour d'un point de vue *historique*. Paul expose le projet comme tel (première partie, 12,14–15), fait appel à l'histoire pour le garantir (deuxième partie, 12,16–18), puis exprime ses craintes sur ce qui à Corinthe pourrait entraver sa réalisation (troisième partie, 12,19–21). Dans cet exposé à dominante historique apparaît, on l'a vu, une note *théologique*, qui se trouve dans la troisième des craintes de 12,20–21, formulée en 12,21.

La péricope 13,1–10 reprend la question du retour sous un angle à dominante *théologique*. Le projet d'une action vigoureuse lors du retour, énoncé en 13,2e–f, est le message fondamental de la péricope. Il est à comprendre, nous l'avions souligné, de manière théologique, c'est-à-dire comme porteur d'une allusion à la δύναμις divine, que les lecteurs sont maintenant aptes à redécouvrir dans le ministère de Paul¹⁰. La dernière partie de la péricope (13,10), à dominante historique, n'est pas non plus dépourvue de théologie, à travers l'évocation de l'ἐξουσία reçue du Seigneur (13,10d). La pièce maîtresse de cet exposé théologique est à trouver en 13,3–4. Paul y établit la δοκιμή de son apostolicité en réintroduisant l'essentiel de la théologie du discours de déraison, c'est-à-dire le message fondamental de la péricope 12,5b–10, mais aussi, de manière plus allusive, celui de la péricope 12,1–5a. Les destinataires mettent en effet en doute la « δοκιμή τοῦ ἐν ἐμοὶ λαλοῦτος Χριστοῦ » (13,3a). Ils se demandent si le Christ parle vraiment en Paul. Ils s'interrogent donc sur le *contenu* de l'évangile annoncé par Paul. La réponse se trouvait dans la troisième péricope du corps du discours de déraison (12,1–5a). L'évangile que Paul annonce ne vient pas de l'homme mais d'une ἀποκάλυψις du Seigneur (cf. 12,1c). Proclamé dans l'ἄσθενεια, cet évangile a permis aux lecteurs de faire l'expérience de la δύναμις du Christ.

10 La formulation symbolique, c'est-à-dire théologique, de la crainte en 12,21 annonce la place du mystère du Christ dans l'existence apostolique, dont traitent les versets 13,3b–4d. Ces deux propos théologiques, qui figurent respectivement à la fin de la première et au seuil de la deuxième des deux péripécopes de cet ensemble, en constituent aussi un élément unificateur.

L'explication de cette expérience paradoxale avait été fournie par la péricope suivante (12,5b–10). Elle se trouve ici reformulée à travers les trois antithèses de 13,3b–4d. Les versets 13,3b–4d font donc basculer les acquis du discours de déraison dans le concret de la situation corinthienne. Ils indiquent ainsi concrètement la solution qui doit mettre fin à la crise. Un lien étroit est donc ici établi avec le discours de déraison. L'importance de ces versets au regard de l'organisation du développement et leur statut de *point culminant secondaire* seront exposés plus loin.

En bref, la préparation du retour unifie très clairement les deux péripécopes 12,14–13,10 et leur confère le statut d'ensemble. La fonction de cet ensemble est d'exposer les conditions à remplir pour le dénouement de la crise. Il fournit aux lecteurs, à l'aide des acquis du discours de déraison, la *preuve* théologique de l'apostolicité du groupe paulinien. Il leur demande en conséquence de mettre eux-mêmes fin aux motifs de crainte évoqués en 12,20–21, afin que des retrouvailles paisibles puissent avoir lieu.

2.2.1.3 *Liens et échos entre les ensembles B et B'*

Ces deux ensembles B et B', séparément identifiés et examinés, doivent être maintenant rapprochés. Un regard attentif permet de découvrir d'étonnantes parentés, qui justifient leurs appellations respectives B et B'.

Remarquons d'abord l'inclusion qu'effectue le terme ἐξουσία. Il ouvre l'ensemble B (10,8a) et clôt l'ensemble B' (13,10c), à travers une même citation composite tirée du livre de Jérémie. De B à B', on constate un progrès de la pensée sur la notion d'ἐξουσία. En 10,8, Paul en parle en termes négatifs. Il dit ce qu'il n'éprouve pas à son sujet, plus exactement au sujet de la καύχησις qu'il en tire. Il n'en a pas honte (οὐκ αἰσχυνθήσομαι, v. 8c). Cette ἐξουσία est par ailleurs énoncée en 'nous'. Il s'agit de l'ἐξουσία donnée par le Seigneur au groupe missionnaire (cf. περὶ τῆς ἐξουσίας ἡμῶν). En 13,10, l'ἐξουσία reçue (ἣν ὁ κύριος ἔδωκεν μοι ...) invite Paul à s'inscrire dans une *dynamique* où l'ἀσθένεια est le lieu du déploiement de la δύναμις. Le discours de déraison, qui est le pont entre les deux ensembles B et B', a en effet révélé aux lecteurs l'identité de cette δύναμις. C'est celle du Christ, et non celle de Paul. En conséquence, Paul non seulement n'a pas honte de se glorifier de l'ἐξουσία (10,8), mais il est prêt à s'en servir bientôt au service de l'οἰκοδομή de la communauté (13,10d).

Outre cette inclusion du terme ἐξουσία, on peut signaler également la présence des termes οἰκοδομή et καθαίρεσις au seuil de B (10,8b) et en finale de B' (13,10d). Les ensembles B et B' sont par ailleurs liés par les concepts théologiques parallèles de μέτρον τοῦ κανόνος et de δοκιμή, développés respectivement en 10,12–16 et en 13,3–9. Ces deux réalités, μέτρον et δοκιμή, sont analogiques. Il s'agit en effet à chaque fois de quelque chose qui ne dépend pas

de l'homme mais que Dieu donne et qui, dans les deux cas, établit la légitimité et la crédibilité de l'apôtre. Le μέτρον τοῦ κανόνος est en termes *géographiques* ce que la δοκιμή désigne en termes *kérigmatiques*. Ce dernier concept est en effet la «δοκιμή τοῦ ἐν ἐμοὶ λαλοῦτος Χριστοῦ» (13,3a). Il exprime la compétence à *annoncer* l'évangile. On remarque également que ces deux développements théologiques, celui de 10,12–16 en B, et celui de 13,3–9 en B', sont tous les deux énoncés principalement en '*nous*', même s'ils n'excluent pas le '*je*' (en particulier en 13,3a.6). La vocation *personnelle* de Paul, problématisée en '*je*' dans le discours théologique de déraison (C), se concrétise et se réalise dans la collégialité d'une *équipe*, reflétée par la présence du '*nous*' exclusif¹¹.

Ces deux portions théologiques de B et de B' sont aussi encadrées chacune par deux citations vétérotestamentaires. En B, la théologie du μέτρον (10,12–16) est précédée de la définition jérémienne de l'ἐξουσία (10,8) et se termine par le principe de glorification, tiré lui aussi de Jérémie (10,17; cf. Jr 9,22–23). En B', c'est la citation du Deutéronome (13,2b; cf. Dt 19,15) qui précède l'exposé théologique sur la δοκιμή apostolique. Cet exposé est conclu en 13,10d par la même formulation jérémienne de l'ἐξουσία, formulation qui constitue en définitive une définition de l'*apôtre*. L'apostolat de Paul, reçu du Seigneur sous la forme d'une ἐξουσία, et dont le μέτρον et la δοκιμή établissent l'authenticité, est enraciné dans la théologie de l'Ancien Testament.

La question financière est abordée dans les passages à dominante *historique* tant de B que de B'. Ces ensembles se font donc par là encore écho. Le problème d'argent est cependant traité à chaque fois dans une perspective différente. En B, il est question de la gratuité de l'annonce de l'évangile (11,7–15), en B' de ce qu'ont fait les émissaires de Paul, sans doute dans le cadre de la collecte (12,14–18). On remarque aussi que ce double traitement de la question financière vient après la théologie du μέτρον en B, et avant celle qui fonde la δοκιμή apostolique en B'. Il encadre donc étroitement le discours de déraison.

11 La théologie de la δοκιμή, c'est-à-dire de la capacité et de la compétence de Paul à annoncer l'évangile, vise aussi le groupe '*nous*', malgré le '*je*' de 13,3a. Ce '*je*' de 13,3a, qui comme singulier est à mettre en parallèle avec le '*il*' de 12,2–5a, n'est pas équivalent au pluriel '*nous*', certes, mais il n'exclut pas le '*nous*'. Il le sous-entend bien plutôt, car la δοκιμή se déploie et se vérifie dans une œuvre collective, comme le montre la dernière des trois antithèses des v. 3b–4d, formulée en '*nous*' (v. 4c–d). Ces '*nous*' de 13,4c–d sont prolongés par les '*nous*' de 13,6–9. Ailleurs, dans les quatre chapitres qui nous occupent, l'annonce de l'évangile est dite aussi en '*nous*' (cf. 10,14b.16a; 11,4b.6c).

D'un point de vue lexical et stylistique, les deux ensembles B et B' se font encore écho par le verbe φοβεῖσθαι, qui produit dans les deux cas l'ἰδέα de *sincérité* (ἀλήθεια). Au seuil de la péricope 11,1–15 (la seconde de B), à dominante historique, Paul fait part, en termes théologiques, de sa *crainte* de l'infidélité de la communauté, dont les νοήματα ont été peut-être corrompus et détournés du Christ (φοβοῦμαι δὲ μή πως ..., 11,3). Cette crainte trouve un écho au terme de la péricope 12,14–21 (la première de B'), où Paul énonce trois craintes (12,20–21) au sujet du retour (φοβοῦμαι γὰρ μή πως ..., 12,20a), dont celle de 12,21, qui vise, on l'a expliqué, non pas d'éventuelles transgressions sexuelles, mais la possible infidélité des destinataires à l'évangile reçu de Paul. Corrélativement, ce parallélisme montre, en B et en B', la présence de l'ἰδέα stylistique de *noblesse* (σεμνότης), produite dans les deux cas par la métaphore nuptiale, envisagée sous deux aspects antithétiques. L'alliance conjugale avec le Christ en B est l'image de l'accueil que les Corinthiens ont réservé à l'évangile de Paul (11,2b), tandis qu'en B', c'est leur infidélité à l'évangile que désigne l'image de la débauche (12,21). B et B' se font encore triplement écho par le verbe ταπεινεῖν, qui apparaît en 11,7b et que l'on retrouve en 12,21a, par des questions rhétoriques sur l'amour de Paul pour les Corinthiens, en 11,11 et en 12,15c–d (avec, dans l'un et l'autre cas, le verbe ἀγαπᾶν), et par la mention de l'espérance, en 10,15b et 13,6.

Signalons enfin des parallélismes de contenus entre B et B'. La possibilité d'une intervention énergique lors du retour à Corinthe y est à chaque fois exprimée. On la rencontre d'abord de manière énigmatique en B (10,11), où Paul annonce qu'il sera *in praesentia* à Corinthe tel qu'il se montre *in absentia* dans ses lettres. Cette promesse trouve une reformulation plus explicite en 13,2e–f avant d'être nuancée par la déclaration finale de 13,10. En ce sens, l'ἰδέα stylistique de *véhémence* (σφοδρότης), bien présente dans l'ensemble B, trouve ici dans l'ensemble B' un écho discret mais évident. Paul n'exclut pas cette intervention sévère, mais il souhaite qu'elle n'ait pas lieu. Les adversaires, fréquemment nommés en B, font une discrète apparition en B'. Paul les évoque en effet indistinctement en 13,2d. Sur le plan de la confiance que Paul investit dans la communauté, les versets 13,5–6 peuvent être considérés comme un écho de 10,15b–c où Paul espère la coopération de la communauté dans l'œuvre apostolique. Sur le plan du concept opératoire de *déraison*, on aperçoit enfin un autre parallélisme entre B et B'. Dans la requête énigmatique de 11,1a, l'ensemble B *annonce* le discours de déraison. La déraison consistera à évaluer positivement ce que le monde juge sans valeur, et même à s'en glorifier. En 13,3–4, ce regard nouveau est *appliqué* à la situation de la communauté. Ce qui était jugé insignifiant et méprisable, c'est-à-dire la faiblesse des apôtres, est en réalité ce qui a permis aux lecteurs de faire l'expérience de la puissance du Christ.

TABLEAU 7 *Parallélisme entre les ensembles B et B'*

B <i>Citation scripturaire</i> (10,8) sur l'ἐξουσία (en 'nous') (citation composite de Jr) Exposé théologique (10,12–16) sur le μέτρον (en 'nous') <i>Citation scripturaire</i> (10,17) (Jr 9,22–23) (à la 3 ^{ème} personne) Exposé historique (11,1–15), dont la question <i>financière</i> (v. 7–15)
c <i>Discours de déraison</i>
B' Exposé historique (12,14–21), dont la question <i>financière</i> (v. 14–18) <i>Citation scripturaire</i> (13,1b) (Dt 19,15) (à la 3 ^{ème} personne) Exposé théologique (13,3–9) sur la δοκιμή (en 'nous', sauf le 'je' du v. 3a) <i>Citation scripturaire</i> (13,10) sur l'ἐξουσία (en 'je') (citation composite de Jr)

Ces observations sur les échos que les deux ensembles entretiennent l'un avec l'autre justifient en conséquence leur dénomination parallèle B et B'. Ces remarques sont, pour l'essentiel, reprises et résumées dans le schéma ci-dessus, où les deux ensembles susnommés encadrent le discours de déraison (c).

2.2.2 Le discours de déraison (c)

L'existence et l'organisation de cet ensemble constituent les faits textuels les plus saillants de l'agencement de 2 Co 10–13. Nous en avons déjà pressenti les grandes lignes, lorsque nous avons identifié les frontières entre les péripécopes¹². Il convient maintenant, à l'aide des résultats de l'analyse de chaque péripécopie, d'explorer plus attentivement cet ensemble en tant qu'ensemble, situé au centre géographique du développement.

Les quatre péripécopes du corps du discours (11,18–12,10) sont encadrées par deux péripécopes, respectivement l'introduction (11,16–17) et la conclusion (12,11–13) du discours. Les six péripécopes de ce discours sont aisément identifiables par la manière dont elles mettent chacune en œuvre l'idée stylistique de *netteté* (εὐκρίνεια) (cf. 11,17.18.30; 12,1.5b–7a.11). À chaque étape en effet, Paul annonce son propos et ramène le discours à un point de départ¹³. À cause de ses κῶλα généralement très courts, réduits parfois à des κόμματα, le discours de déraison

¹² Cf. *supra*, 273–277.

¹³ Les pensées de la netteté sont « d'abord toutes celles qui annoncent le propos et ramènent le discours à un point de départ (...) puis celles qui règlent les points à venir et l'ordre de leur développement » (Hermogène, *Περὶ ἰδεῶν λόγου*, 1,4, 236; trad. PATILLON, 342). Voir aussi *supra*, 270 n. 12 et 274 n. 16.

produit aussi l'idée stylistique de *vivacité* (γοργότης)¹⁴. On examinera d'abord les quatre péricopes centrales. On considérera ensuite les deux péricopes initiale et terminale.

Les quatre objets de glorification sont disposés en une κλίμαξ, dans laquelle la δύναμις divine est l'objet d'une révélation progressive. Sa manifestation atteint un sommet dans la dernière des quatre péricopes.

Le premier volet (11,18–29) est une glorification κατὰ σάρκα. Paul se glorifie d'être διάκονος Χριστοῦ plus que les prédicateurs intrus. Cette καύχησις se développe effectivement autour des réalités humaines et terrestres, mais elle est doublement paradoxale. D'une part, elle renverse les catégories humaines de la καύχησις en ne mettant en avant que la vulnérabilité de la σάρξ apostolique. D'autre part, elle esquisse le tableau d'une existence apostolique incapable en elle-même de rendre compte de ses performances missionnaires. Cette καύχησις ne peut donc être pensée *en dehors* de l'action d'une δύναμις extérieure, invisible, mais qu'il faut partout supposer présente. Ce premier volet pointe donc déjà dans sa direction.

Le second volet (11,30–33), qui a pour objet *les réalités* de la faiblesse de Paul (τὰ τῆς ἀσθενείας μου), rend la δύναμις divine plus clairement visible. Dans la fuite de Damas, Paul connut une situation de grande vulnérabilité. C'est dans ce cadre qu'il a pu voir la main de Dieu à l'œuvre. Et il en fait brièvement le récit, à la manière d'un paradigme.

Le troisième volet présente une irrégularité. Il s'agit d'une glorification en *'il'* et non en *'je'*. Paul aborde les ὀπτασίαι et ἀποκαλύψεις κυρίου, dont il se glorifie au nom d'un homme-en-Christ, dont l'expérience est à situer quatorze années en arrière. De même que la δύναμις n'appartient pas en propre à l'apôtre mais

14 La *vivacité* du discours de déraison avait déjà été soulignée par Augustin dans le *De doctrina christiana* (AUGUSTIN, *La doctrine chrétienne. De doctrina christiana*, Bibliothèque Augustinienne 11/2, IV,7, §12–14, 336–343; je remercie le Professeur Paul MATTÉI de m'avoir signalé ce passage). Augustin cite d'abord en entier le texte latin de 2 Co 11,16–30 (dans la version de l'*Italia*), puis il commente la section 11,16–33, c'est-à-dire les trois premières péricopes du discours (§12, op. cit., 336–338). Il accorde une attention spéciale au rythme du texte, en comptant dans chaque membre de phrases, les "*césures, que les Grecs appellent commata*" (*caesa, quae commata Graeci vocant*) (§13, 338). Augustin souligne ainsi la *decentissima varietas*, "*la variété plein d'à-propos*" (§13, 338), avec laquelle ces *commata* se succèdent au fil du texte. Il qualifie ce passage de "*quasi anhelans locus*", de "*texte pour ainsi dire haletant*" (§13, 340), dont "*on ne saurait dire quelle beauté, quel charme il recèle*" (*quid decoris et delectationis habeat, satis dici non potest*) (§13, 342). Augustin situe donc ce passage dans la catégorie stylistique de la γοργότης, sans lui refuser des traits de *beauté* (κάλλος) ni des traits éthiques (*delectatio*), relatifs à la sous-catégorie éthique de la *saveur* (γλυκύτης).

vient du κύριος, ce passage à la troisième personne souligne que l'évangile qu'il annonce n'a pas non plus sa source en lui, mais lui a été donné par ἀποκάλυψις. Cette péricope évoque la vocation à être apôtre¹⁵. Elle se réfère donc aussi géographiquement à Damas, où a eu lieu cet appel.

Le dernier acte est une glorification ἐν ταῖς ἀσθενείαις (12,5b–10). L'écharde dans la chair et la prière adressée par trois fois au Seigneur trouvent leur dénouement dans une parole qui fournit la *clé* de l'ensemble du discours et qui dessine le relief de sa κλῖμαξ. Ce sommet, mis ainsi en pleine lumière, est la conclusion théologique de Paul. Il s'agit aussi d'un message existentiel. C'est sur son ἀσθένεια que l'Apôtre fondera sa καύχησις, car c'est à cette ἀσθένεια qu'est donnée la χάρις et c'est en elle que se déploie la δύναμις.

La révélation progressive de la δύναμις, au fil de ces quatre péricopes, reprend de manière originale et inattendue le schéma antithétique traditionnel des catalogues de périssases. En effet, la plupart des catalogues de périssases de la tradition païenne et chrétienne répète sous des formes variées que le juste « est terrassé, mais n'est pas anéanti »¹⁶. Ici, ce n'est qu'au terme du discours qu'il est clairement donné au lecteur de comprendre comment l'apôtre n'est pas anéanti par les épreuves qui l'assaillent. Bien au contraire, ces épreuves sont pour lui objet de glorification et de complaisance, parce qu'elles sont le lieu inattendu de la manifestation d'une force. Paul diffère au terme du discours la révélation de la δύναμις, moteur de son existence missionnaire. Cette révélation est donc marquée d'une intensité particulière. La faiblesse de la condition apostolique, qui n'est en réalité qu'une variété de la condition humaine, est, au sommet de la κλῖμαξ, proclamée avec emphase comme le lieu paradoxal et privilégié de la manifestation de la force de Dieu. Dans la synthèse théologique, nous reviendrons sur ces considérations et nous les prolongerons¹⁷.

Sur le plan du contenu, les quatre objets de glorification peuvent être groupés par paires, et ces deux paires sont étroitement articulées par Damas. En effet, les deux premiers objets, la précarité de l'existence apostolique et la fuite de Damas, sont de l'ordre de l'*expérience*. En revanche, les deux derniers, la vocation sur le chemin de Damas et la parole du Seigneur reçue à l'occasion de l'écharde, sont de l'ordre de la *révélation*. Ces deux paires sont reliées par leurs péricopes frontalières, que nous avons appelées *damascènes*, c'est-à-dire les deuxième et troisième objets de glorification.

15 Voir plus haut, 390–399, les justifications que l'on a apportées en faveur cette interprétation.

16 Voir par exemple 2 Co 4,8 (ἐν παντὶ θλιβόμενοι, ἀλλ' οὐ στενοχωρούμενοι, (*nous sommes pressés de toute part, mais (nous ne sommes) pas écrasés*). Voir aussi *supra*, 356 n. 175.

17 Cf. *infra*, 540–549.

Les deux péricopes d'introduction (11,16–17) et de conclusion (12,11–13) sont brèves car il s'agit de péricopes explicatives, et non argumentatives. L'introduction fournit le mode d'emploi du discours de déraison. Paul énonce un programme qui qualifie le discours lui-même. Il s'agit d'un discours « οὐ κατὰ κύριον, ἀλλ' ὡς ἐν ἀφροσύνη » (11,17b–c). Paradoxalement, le point culminant du discours de déraison fait pourtant entendre une parole du Seigneur lui-même (12,9b–c). Cette mise en perspective éclaire donc la signification de l'ἀφροσύνη de Paul. La déraison est celle du Seigneur lui-même, qui fait de l'ἀσθένεια un lieu d'élection pour l'accomplissement de sa δύναμις. L'ἀφροσύνη en 2 Co 10–13 rejoint en définitive la notion de μωρία, développée en 1 Co 1–4. Dieu choisit ce qui est μωρόν et ἀσθενές pour sauver ceux qui croient (cf. 1 Co 1,21.27). Ce choix de Dieu porte sur ce qui est fou et faible *dans les catégories du κόσμος*. La relativité du concept de *folie* en 1 Co 1–4 se retrouve en 2 Co 10–13 pour celui de *déraison*. Le discours de déraison est en effet un discours “comme en déraison”, ὡς ἐν ἀφροσύνη. La déraison n'est donc telle que pour ceux qui ne l'ont pas comprise. Les Corinthiens, qui ont déjà entendu un enseignement de cet ordre, sont préparés à la réception de ce discours. Le λόγος τοῦ σταυροῦ (1 Co 1,18), qui pour le croyant détermine une économie de vie analogue à celle du Christ (cf. 1 Co 2,1–5), est μωρία pour les uns, mais δύναμις θεοῦ pour les autres (cf. 1 Co 1,18). Le discours de déraison reprend le paradoxe du λόγος τοῦ σταυροῦ de 1 Co et le considère dans la perspective restreinte de la *condition apostolique*. L'économie qui mesure la fécondité de l'existence missionnaire est aussi μωρία pour les uns, et δύναμις θεοῦ pour les autres. Pour ces derniers, le discours de déraison de 2 Co 10–13 n'est donc rien d'autre qu'un discours ἐν σωφροσύνη¹⁸.

À l'autre extrémité du discours, la déclaration de 12,11b (γέγονα ἄφρων) doit être comprise comme teintée d'humour théologique. Paul ne se pense pas ἄφρων, mais φρόνιμος. Et il ajoute : “(C'est) vous (qui) m'(y) avez contraint” (12,11b). Ce commentaire enrichit la déraison paulinienne d'une note circonstancielle. L'ἀφροσύνη n'est pas seulement la *qualification permanente* du dessein de Dieu qui choisit des apôtres faibles et vulnérables (cf. 1 Co 4,9–13). Elle est aussi une *démarche ponctuelle* de Paul, appropriée à la crise présente, et

18 Paul met en œuvre une terminologie diverse pour dire une même réalité. En 1 Co 1–4, il oppose μωρία et σοφία d'une part (cf. 1,18), ἀσθένεια et δύναμις d'autre part (cf. 2,3–5). La notion de δύναμις est parfois remplacée par celle d'ἰσχύς (cf. 4,10). En 2 Co 10–13, Paul oppose ἀσθένεια et δύναμις d'une part, ἀφροσύνη et σωφροσύνη d'autre part (le terme σωφροσύνη n'est pas formellement présent en 2 Co 10–13 mais il est suggéré en 11,19).

cette démarche prend la forme d'un projet littéraire. Paul répond aux objections contre son ministère en développant une *καύχησις* sur ses faiblesses. Aux yeux de ceux qui ne la comprennent pas, l'*ἄφροσύνη* de Paul, qui est une démarche circonstancielle, peut être considérée comme pire que la *μωρία* de Dieu, laquelle est une réalité permanente. En effet, Paul ne se contente pas de présenter sa faiblesse comme lieu d'élection de la *δύναμις*. Pour répondre à la *φυσίωσις* de quelques-uns (cf. 11,18–20; 12,20g), il va plus loin. À l'aide d'exemples tirés de son existence apostolique, il fait l'*éloge de lui-même*, non pas en invoquant les succès de son ministère, mais en tirant gloire de ses faiblesses et en s'y complaisant (cf. 12,10a).

Paul propose donc ici une solution originale au problème social de la *περιавтоλογία*. L'éloge de soi-même est délicat dans le monde antique à cause de l'effet déplaisant qu'il produit sur autrui et, corrélativement, de la réprobation qu'il suscite¹⁹. En se glorifiant de ses faiblesses, Paul met en avant la *δύναμις* d'un Autre. Il surprend certes ses lecteurs car, s'il ne convient pas de montrer trop de fierté de soi-même, il ne faut pas non plus passer pour un insensé. Paul en tout cas ne saurait importuner son auditoire, car l'altérité de la *δύναμις* sur laquelle il s'appuie le conduit à faire, non pas directement l'éloge de lui-même, mais avant tout l'éloge de celui qui lui donne cette *δύναμις*. Autrement dit, l'*ἄφροσύνη* lui permet de faire de lui-même un éloge paradoxal, qui est en fait l'éloge d'un Autre. Paul se pense comme *φρόνιμος*, et il n'est *ἄφρων* qu'aux yeux de ceux qui n'ont pas saisi le sens de la théologie du discours de déraison, rendue visible tant dans l'existence de l'Apôtre lui-même (cf. 12,9d–e), que dans celle de ceux qu'il évangélise (cf. 13,3b–c)²⁰.

19 Cf. PERNOT, *Periautologia. Problèmes et méthodes de l'éloge de soi-même dans la tradition éthique et rhétorique gréco-romaine*, 101–124.

20 L'originalité de Paul est de faire l'éloge de lui-même à partir de ses faiblesses. Dans l'Antiquité, une telle démarche a dû rester isolée. On remarque cependant quelques points de contact entre le discours de Paul et la tradition gréco-romaine. Dans son traité *Comment se louer soi-même sans exciter l'envie* (*Περὶ τοῦ ἑαυτὸν ἐπαινεῖν ἀνεπιφθόνως*) (539A–547F), Plutarque énumère quelques-uns des procédés susceptibles d'atténuer les désagréments causés par l'éloge de soi-même. La justification la plus courante consiste à invoquer la nécessité, c'est-à-dire la pression des circonstances (cf. 549E). « Le cas échéant, on précise qu'on est contraint par les propos de l'adversaire, de manière à faire retomber la responsabilité sur celui-ci » (PERNOT, op. cit., 114; cf. Plutarque, op. cit., 540C–541A). Ici, Paul invoque la crise de la communauté (cf. 11,18a) et présente sa glorification comme une nécessité (*καυχᾶσθαι δεῖ*, 12,1a; voir aussi 11,18b.30). Plus loin, il fait retomber la responsabilité de son discours sur le silence de ceux qui aurait dû le recommander (cf. 12,11b). L'éloge de soi-même peut aussi être rendu acceptable en reportant une partie du mérite sur la

Le discours de déraison est de facture entièrement théologique. Même la péricope conclusive est à dominante théologique, comme le montre son message fondamental (γέγονα ἄφρων, 12,11a), qui ne se déchiffre que dans une perspective théologique. Mais le discours de déraison n'évacue pas pour autant l'histoire du paysage argumentatif, comme le montre le très grand nombre d'aoristes (cf. 11,24–25.32–33; 12,4.7a.8a). Bien au contraire, l'histoire joue pour Paul un rôle déterminant dans l'élaboration de sa théologie. À partir d'une réflexion sur son *histoire* personnelle, Paul élabore une *théologie* de l'existence apostolique.

Relevons enfin les liens qui rapprochent les ensembles B et C²¹. La démarche paulinienne de déraison ne surprend pas entièrement le lecteur. Elle était en effet préparée par le regret de 11,1a, où Paul déplorait que les lecteurs n'eussent pas l'indulgence de supporter de sa part *“un peu de déraison”*. Ce regret constitue l'un des éléments unificateurs entre les ensembles B et C. Elle ne saurait qualifier la péricope 11,1–15 mais se comprend bien dans la perspective de l'ensemble C, qu'elle prépare. Soulignons aussi que la théologie de la recommandation de 10,17–18 annonce déjà, d'une certaine manière, que la déraison

Fortune (Τύχη) ou sur la divinité (θεός) (cf. 542D–543A). Ici, Paul reporte tout le mérite de ses travaux apostoliques (cf. 12,12c) sur la δύναμις du Christ (cf. 12,9d–e), à l'œuvre dans sa vie et sa personne. L'effacement du *moi* dans l'éloge de soi-même peut encore être réalisé « dans la mention anonyme de “quelqu'un” » (PERNOT, op. cit., 115, avec une référence chez Démosthène). En 2 Co 12,2–4, le passage à la troisième personne a manifestement une fonction comparable. *L'homme-en-Christ* ne désigne pas Paul réduit à ses forces humaines. Il s'agit de Paul en tant qu'investi par l'Esprit. Par ailleurs, en se glorifiant de ses faiblesses, Paul satisfait de manière plus que suffisante – cela va sans dire – à la consigne de Plutarque d'introduire dans l'éloge de soi-même *“quelques imperfections, erreurs ou fautes légères, pour lui ôter ce qui peut provoquer l'hostilité et l'indignation”* (543F). Enfin, l'intérêt d'autrui fait également partie des motifs qui légitiment l'éloge de soi-même. Celui-ci est alors justifié par une fin supérieure, par le *beau fruit* (καλὸν καρπὸν) ou les *grands avantages* (μεγέλα) qu'on peut en attendre (547F) (cf. PERNOT, op. cit., 120–122). C'est le cas en particulier lorsqu'on recherche l'avantage et l'utilité des auditeurs, *“en les exhortant et en leur inspirant un sentiment d'émulation ou d'ambition”* (544D). Ici, la glorification de Paul est légitime, car elle s'inscrit dans le cadre d'une exhortation (cf. 10,1a; 13,11c). Elle offre aux lecteurs une leçon de καύχησης et, grâce à un exposé théologique sur les conditions d'exercice du ministère apostolique, elle rend possible leur κατάρτισις (13,9d). Pour une étude d'ensemble de l'éloge de soi-même dans le monde antique, voir l'article de PERNOT, *Periautologia*, 101–124. Sur l'opuscule de Plutarque en particulier, voir BETZ, *De Laude ipsius*, 377–382.

21 On signalera plus loin d'autres liens qu'entretient le discours de déraison avec le reste du développement, en particulier avec l'ensemble A.

sera en rapport avec la glorification, du moins avec celle que Paul préconise en 10,17 et en opposition à celle que pratiquent les adversaires (cf. 10,12–16). Cet aspect se vérifie dans l'ensemble C, qui est un discours de *glorification*²².

2.2.3 L'ouverture et l'épilogue (A et A')

La première péricope (10,1–6) se révèle être la portion la plus subtile, la plus complexe, mais aussi la plus riche du texte. Elle constitue à elle seule un ensemble, tout comme la péricope conclusive (13,11–13). On pourra objecter qu'étant donné leur brièveté ces deux péricopes peuvent difficilement recevoir chacune la désignation d'*ensemble*. Pourtant, on l'a dit, un ensemble ne se définit pas d'abord par son volume mais par sa fonction. Exceptionnellement, un ensemble peut se réduire à une seule péricope, non par manque d'une péricope voisine pour faire une paire, mais à cause du rôle qu'elle joue dans le développement. Une observation attentive du texte permet de vérifier qu'à ces deux courtes péricopes, 10,1–6 et 13,11–13, peut être attribué le statut d'*ensemble*.

Examinons ces deux péricopes successivement. Il n'y a pas lieu de mettre en évidence des éléments unificateurs à l'intérieur de chacune d'elles, car il s'agit de péricopes isolées. Il s'agira plutôt d'observer leur fonction dans le développement. Nous montrerons ensuite les liens et les échos qu'elles entretiennent l'une avec l'autre, et qui justifient le parallélisme de leur appellation respective A et A'.

2.2.3.1 L'ensemble A : évocation de la crise

Par les liens qu'elle entretient avec tout le développement, la péricope d'ouverture (10,1–6) commande en quelque sorte le développement. C'est pour cette raison qu'elle est un *ensemble*. Mais sa difficulté réside dans sa formulation elliptique. Le langage y est dense et allusif. Tout est déjà dit ici d'une certaine manière, mais ce langage a besoin d'être décrypté. Expliquons-le.

22 Ajoutons que l'*ἀφροσύνη* de 11,1a pourrait bien être déjà suggérée en 10,8a, qui traduit la perception d'observateurs extérieurs, et où le syntagme *περισσότερόν τι*, expressif de démesure – et donc de déraison –, peut manifestement être rapproché de *μικρόν τι* en 11,1a. La déclaration de 10,8, où figure le verbe *καυχᾶσθαι*, pourrait ainsi annoncer le lien étroit que la suite du texte établit entre *ἀφροσύνη* et glorification, et préparer le lectorat au discours de déraison, dont l'organisation argumentative est donnée par les occurrences du verbe *καυχᾶσθαι*. Par ailleurs, la déclaration de 10,8c (*οὐκ αἰσχυνθήσομαι*), associée au verbe *καυχᾶσθαι* (10,8a), peut être comprise comme une protestation de *δύναμις*. Elle suggère donc un parallélisme théologique entre les notions d'*ἐξουσία* (10,8a) et de *δύναμις* et esquisse déjà quelques traits de la théologie du discours de déraison.

Le message fondamental de cette péricope se trouve, on l'a dit, dans sa seconde partie, c'est-à-dire dans la demande de 10,2. Paul prie les destinataires qu'il n'ait pas à user avec hardiesse de *πεποίθις* contre ceux qui l'accusent, lui et ses compagnons (cf. *ἡμᾶς*, 10,2c), de se comporter *κατὰ σάρκα*. De par sa formulation, cette demande donne une tonalité *théologique* à la péricope²³.

L'exhortation, point de départ du billet (première partie, 10,1), introduit cette demande. Elle utilise un *τόπος* épistolaire (cf. l'antithèse *ἀπὼν/κατὰ πρόσωπον*, 10,1c–d) et a donc par ce biais une portée *historique*. Mais la théologie n'en est pas absente, notamment à travers la mention de la *πραῦτης* et de l'*ἐπιείκεια* du Christ. Les mots *ταπεινός* et *θαρρῶ* (cf. 10,1c–d) annoncent, de manière descriptive, le binôme antithétique *ἀσθένεια/δύναμις* de l'ensemble c. Ces deux termes en effet ne reformulent pas un reproche que la communauté aurait fait à Paul. Ils sont à comprendre de manière positive. Ils traduisent le *chiffre théologique* de l'*ἀσθένεια* et de la *δύναμις*.

La description du combat (troisième partie, 10,3–6) éclaire la demande (cf. *γάρ*, 10,3). Sa signification est manifestement *théologique*. Paul et ses compagnons (cf. les '*nous*') mènent ce combat au moyen des *armes* (*ὅπλα*), dites *δυνατὰ τῷ θεῷ*. Celles-ci s'inscrivent donc d'ores et déjà dans la perspective de l'antithèse *théologique* *ἀσθένεια/δύναμις*, qui sera le fil conducteur du discours de déraison. Mais la description du combat contient également une discrète allusion à la *καύχις* et à l'*ἀφροσύνη*.

La mention inopinée des *armes* a en effet quelque chose de surprenant et d'incongru, immédiatement après l'exhortation et la demande. Ces armes ne soulignent pas seulement le caractère conflictuel de la situation corinthienne, amplement reflété dans les ensembles B (cf. 10,10–11 ; 11,5–6.12–15) et B' (cf. 12,14–19 ; 13,2). Elles indiquent aussi déjà la réponse de Paul. La *puissance* de ces armes se comprend en effet dans la perspective du discours de déraison, où l'antithèse *ἀσθένεια/δύναμις* sera développée. On objectera qu'aucun mot de la famille de *καυχᾶσθαι* n'apparaît en 10,1–6, ni aucun de celle d'*ἄφρων*, alors qu'il s'agit pourtant de deux familles lexicales essentielles de l'ensemble c. Oui, certes, mais Paul n'est pas à court de vocabulaire pour esquisser ou suggérer une réalité. La fresque impressionnante du combat de 10,3–6 est déconcertante, mais elle reçoit *a posteriori* une intelligibilité grâce à l'ensemble c. L'accumulation des verbes au présent, à l'indicatif ou au participe (*στρατευόμεθα*, *καθαίρουντες*, *αἰχμαλωτίζοντες*, *ἔχοντες*) et la longue liste des cibles visées, et donc déjà atteintes ou détruites (*ὀχυρώματα*, *λογισμοί*, *ὑψωμα*, *νόημα*, *παρακοή*), font pen-

23 La *πεποίθις* est un terme clé de la théologie du ministère apostolique (cf. 2 Co 1,15 ; 3,4–5 ; 8,22). En 2 Co 3,4–5 en particulier, la *πεποίθις* est en lien étroit avec l'*ἰκανότης*.

ser moins à l'exposé d'un plan de bataille qu'à l'annonce d'une victoire inéluctablement acquise. C'est déjà la célébration d'un triomphe (cf. 2 Co 2,14), d'où transpire une forme de *καύχησης*²⁴. L'idée stylistique d'*éclat* (φαιδρότης ou λαμπρότης), qui apparaît dans ces versets, trouvera un écho significatif dans le discours de déraison, en particulier en 12,10. En outre, étant donné sa position fragile et contestée à Corinthe (cf. 10,10) et les succès déjà remportés par les adversaires (cf. 11,20), le départ en guerre de Paul, en 10,3–6, ressemble à une folle entreprise, en bref, à une forme d'*ἀφροσύνη*. *Καύχησης* et *ἀφροσύνη* sont donc déjà implicitement esquissées en 10,3–6²⁵. La réponse paradoxale, essentiellement théologique, que Paul oppose à la crise, réponse faite de *καύχησης* (ἐν κυρίῳ) et d'*ἀφροσύνη* (dans la perception des adversaires), est donc déjà contenue en germe dans la première péricope.

Relevons d'autres éléments unificateurs entre la description du combat de 10,3–6 et la suite du développement. Ce combat vise la destruction des *ὀχυρώματα* et des *λογισμοί*, ainsi que de tout *ὑψωμα* s'élevant contre la *γνώσις* de Dieu (10,4–5a). Il vise aussi la capture de tout *νόημα* hostile à l'obéissance au Christ (10,5b), et la punition de toute *παρακοή* (10,6a). En dehors des mots *ὀχυρώματα* et *ὑψωμα*, qui appartiennent au répertoire guerrier, les autres termes, en particulier *λογισμοί*, *γνώσις* et *νόημα*, appartiennent principalement aux catégories *noétiques*. Le combat des apôtres vise donc avant tout une dérive *théologique* plus que d'éventuels désordres *éthiques*, même si ces derniers ne semblent pas entièrement absents, notamment à travers le terme *παρακοή*. Cette perspective est vérifiée et précisée dans les ensembles B, C et B', ce qui montre la cohérence de la péricope d'ouverture avec le texte qui lui fait suite. En effet, c'est la prédication d'un autre Jésus (11,4) qui a menacé de corrompre les *νοήματα* des destinataires (11,3c) et mis en danger leur alliance nuptiale avec le Christ (cf. 11,2b–3; 12,21). Cet aspect christologique est en lien étroit avec le problème d'incompréhension du ministère apostolique, tel que Paul et ses compagnons l'exercent (cf. 10,10). Certes, les divisions dans la communauté – ancien problème déjà traité en 1 Co 1–4 – persistent (cf. 12,20d–g), mais elles

24 C'est d'ailleurs dans ce sens que le comprend Paul lui-même, dans la remarque métalinguistique de 10,8 (dans l'ensemble B) avec le verbe *καυχᾶσθαι* (10,8a).

25 En ce sens, les interprétations de MALHERBE (*Antisthenes and Odysseus, and Paul at War*, 95–112) et de ROETZEL (*The Language of War*, 77–99), qui vont chercher, en dehors du texte de Paul et pour expliquer le texte de Paul, des comparaisons avec la tradition cynique et stoïcienne (cf. *supra*, 300 n. 47), sont discutables, car elles n'honorent pas la cohérence du texte de Paul et soulignent insuffisamment les liens étroits que cette péricope entretient avec le reste du développement, en particulier avec le discours de déraison.

n'occupent pas le premier plan du discours. C'est avant tout par une perversion des catégories de la pensée que les fondements de la communauté semblent être atteints et son οἰκοδομή menacée. La crise de Corinthe est avant tout une crise de l'intelligence du mystère, et la nature de cette crise est déjà suggérée dans la première péricope du texte, par le moyen d'un vocabulaire à dominante *noétique*.

D'un point de vue stylistique, la mise en œuvre de l'ἰδέα de *véhémence* (σφοδρότης) suggère d'autres liens entre la première péricope et le reste du texte. Une première pointe de *véhémence* apparaît en 10,2. L'ensemble B la produit avec insistance, tant à l'égard des adversaires que des Corinthiens (10,7.11; 11,1.4g.12–15). La véhémence n'est pas entièrement absente du discours de déraison (11,20; 12,11b.13). L'ensemble B' enfin, lui donne un dernier écho, isolé mais très net, dans le projet énergique du retour, présenté en 13,2e–f.

Le verbe καθαιρέω et le terme καθαίρεσις (10,4b–c) sont encore des éléments unificateurs entre la première péricope et les ensembles B et B'. Ils permettent en effet à Paul de donner, en 10,4b–c, une description anticipée de l'ἐξουσία reçue du Seigneur, évoquée ensuite en B et B' (cf. 10,8b; 13,10d). En vertu de celle-ci, les apôtres s'apprentent en effet, dans la perspective jérémienne (cf. Jr 1,10; 31,28), à *détruire* tout ce qui s'oppose à l'οἰκοδομή de la communauté. Par ailleurs, ce combat est annoncé en '*nous*' (10,3–6). La mise en œuvre des ἔπλα δυνάτ'α τῷ θεῷ, en d'autres termes de la δύναμις θεοῦ (cf. ensemble C), se réalise donc dans le cadre d'une équipe. Ce cadre *collégial* sera ensuite souligné dans la théologie du μέτρον de l'activité missionnaire en B (cf. 10,12–16) et dans celle de la δοκιμή de l'apostolicité du groupe paulinien en B' (cf. 13,3–4, à l'exception du 'je' de 13,3a).

Relevons aussi le verset 10,6b (... ὅταν πληρωθῇ ὑμῶν ἡ ὑπακοή), dont la formulation énigmatique ne devient compréhensible que par l'ensemble B'. En 10,6b, à la fin de la longue phrase des v. 4–6, on se demande en effet ce que recouvre exactement le pronom ὑμῶν, dont la dernière occurrence remontait à 10,2d. Inclut-il aussi les adversaires (τινας, 10,2c), qui ont sans doute été métonymiquement désignés par les termes ὀχυρώματα, λογισμοί, ὑψωμα, νόημα et παρακοή des v. 4–6a? L'*obéissance* de ceux-là aussi ne serait-elle pas en effet souhaitée par Paul? Il serait difficile de l'exclure, à moins de comprendre que le combat ne vise que la *destruction* de ces derniers (10,4–6a), pour mieux obtenir, dans un deuxième temps, l'*obéissance* du groupe '*nous*' (10,6b). Cette incertitude se dissipe à la fin du texte, dans la seconde péricope de l'ensemble B' (13,1–10). Paul, dans cette intervention écrite, met tous les moyens en œuvre pour ne pas avoir à se servir de manière tranchante de son autorité, une fois revenu à Corinthe. Il souhaite donc que soit rétablie avant son retour l'ὑπακοή tant de "*ceux qui ont péché auparavant*", c'est-à-dire des membres de la communauté

passés du côté des adversaires, que de “*tous les autres*” (cf. 13,2d), c’est-à-dire aussi des adversaires – tant il est vrai que cette intervention tranchante, si elle a lieu, ne pourra pas ne pas les viser d’abord en premier lieu. Cette stratégie épistolaire, explicitée en B’, est donc déjà suggérée dans l’ensemble A, en 10,6a²⁶.

Mais cette stratégie était aussi déjà insinuée dans la demande de 10,2. En effet, cette requête, qui traduit le souhait que soit évitée une action énergique, ne se comprend, tout comme la subordonnée temporelle de 10,6b, que dans la perspective de l’ensemble B’, c’est-à-dire du projet du retour exposé en 13,2e–f et 13,10. L’adverbe ἀποτόμως (13,10c) entretient une parenté évidente avec les verbes θαρρήσαι et τολμήσαι et avec le terme πεποιθήσις (10,2a–b). Ces mots en effet appartiennent tous au champ sémantique de la *force*. Il s’agit donc là d’allusions discrètes à la théologie de la δύναμις de l’ensemble C²⁷. Le propos de 13,10 reprend clairement le souhait, énoncé en 10,2, que cette intervention épistolaire suffise pour résorber la crise. Pareillement, à la demande de 10,2 fait écho la prière de 13,7–9. Dans les deux cas, une même intention est visée. Elles traduisent l’une et l’autre, sous des formes diverses, le souhait que la crise soit résorbée sans intervention tranchante, c’est-à-dire par la seule démarche responsable des destinataires. Le climat de l’exhortation de 10,1, adressée au nom de la πρᾶξις et de l’ἐπιείκεια du Christ (10,1b), se laisse harmonieusement comprendre dans cette perspective.

D’un point de vue stylistique, on retrouve ces échos entre les ensembles A et B’ par la mise en œuvre de l’idée de *modération* (ἐπιείκεια). Celle-ci est produite par la manière dont Paul se situe par rapport à ses destinataires. L’appel à leur responsabilité exprime chez l’Apôtre la confiance qu’il met en eux. Il ne s’appuie pas d’abord sur ses prérogatives apostoliques mais s’adresse à eux en les considérant en quelque sorte comme ses égaux. Cette idée stylistique, qui, d’un point de vue argumentatif, joue le rôle de *preuve technique*, est bien présente en B’ (cf. 12,15.19c.20–21; 13,5–6.7.10), mais elle est déjà à l’œuvre dans l’ensemble A, où la *modération* apparaît en 10,1.2.6b.

26 Le contenu du pronom ὑμῶν de 10,6b se laisse comprendre, en définitive, par l’invitation que Paul adresse indistinctement à tous ceux qui veulent coopérer à la sortie de crise. Les lecteurs/auditeurs – tant les adversaires intrus que les membres de la communauté – sont ici renvoyés à leur liberté. De la même manière, les adversaires sont sans doute aussi invités à se laisser inclure dans les ‘vous’ de 13,11–13, comme le suggère l’apaisement dont témoigne la dernière péricope.

27 La signification théologique de ces termes chez Paul apparaît clairement en 2 Co 5,6.8 (pour θαρρήσαι); Rm 15,18; Ph 1,14 (pour τολμήσαι) et 2 Co 3,4 (pour πεποιθήσις).

La demande de 10,2 contient un autre lien entre l'ensemble A et les ensembles B/B'. Elle fournit en effet déjà un aperçu sur la *situation historique* à Corinthe, qui sera développée dans les ensembles B et B'. L'accusation portée contre le groupe paulinien de se comporter *κατὰ σάρκα* (10,2c) trouvera un écho dans la contestation de la compétence apostolique de Paul (cf. 10,10, dans la première péricope de B, et 13,3a, dans la seconde de B'), et dans les problèmes causés par les différents aspects de la question financière (cf. 11,7–15, dans seconde péricope de B, et 12,14–18, dans la première de B').

En bref, ces observations montrent l'importance de la péricope 10,1–6 au regard de l'ensemble du texte. Par la multiplicité des liens qu'elle entretient avec les ensembles B, C et B', elle joue à elle seule un rôle clé dans le développement. Il s'agit donc bien là d'un véritable *ensemble*. Cet ensemble a la fonction de proposer une première *évocation de la crise*. Redisons cependant que les liens entre A et B/C/B', que l'on a ici explicités, sont présents de manière elliptique dans le texte. Pour celui qui, la première fois, lit cette épître, il n'est pas possible, dans ces versets, de saisir immédiatement, dans toute leur portée, la pertinence des allusions et des questions soulevées. Ce n'est que dans l'exploration du texte considéré comme un *tout cohérent* que cet ensemble révèle son importance et sa fonction.

2.2.3.2 *L'ensemble A' : appel à mettre fin à la crise*

La péricope conclusive du texte (13,11–13) est la dernière pièce de l'agencement. Son message fondamental est l'exhortation de 13,11, qui lui donne son titre. Paul adresse aux lecteurs un dernier *appel à mettre fin à la crise*. Montrons qu'il s'agit d'un ensemble et que cet ensemble peut être mis en parallèle avec l'ensemble A.

Remarquons d'abord que cette péricope surprend par son calme et sa sérénité, tout comme l'ensemble A avait surpris le lecteur par l'*entrée en guerre* des apôtres. Le texte reflète une situation manifestement *pacifiée*. Le bruit des armes du combat présenté en A s'est apaisé. La victoire *déjà* acquise en 10,3–6 laisse maintenant place au silence d'un armistice. Cet aboutissement n'est pas sans cohérence avec ce qui précède. C'est la *performance* argumentative du discours de déraison qui a rendu possible son accomplissement. Le combat de A n'était pas une finalité en soi, mais il devait déboucher sur une victoire, sur un apaisement, celui précisément que traduit la dernière péricope. Le climat de cette dernière tient en quelque sorte les promesses annoncées par l'ensemble A, grâce au discours de déraison. Le *combat* a été gagné car il ne pouvait pas ne pas l'être, étant engagé avec des armes *δυνατὰ τῷ θεῷ*. Sur le plan fonctionnel, cette péricope est donc une sorte d'aboutissement par rapport à l'ensemble A.

La péricope 13,11–13 présente en outre des points de contact *lexicaux* avec l'ensemble A. L'impératif moyen παρακαλεῖσθε (13,11c) est, après 10,1a, la seule réapparition du verbe παρακαλεῖν en direction des lecteurs²⁸. C'est un écho de l'ensemble A, et en particulier de l'ἰδέα stylistique de *modération* (ἐπιείκεια) qui y était mise en œuvre. En 10,1a, le contenu de l'exhortation n'est pas exprimé. D'une exhortation à l'autre toutefois, ce contenu a pris consistance à travers les trois ensembles B, C et B'. Paul exhorte ses lecteurs, qu'il appelle maintenant ses frères (13,11a) – autre expression de *modération* –, à opérer un réajustement de leur regard sur le ministère apostolique (cf. 13,9d.11b), et donc à prendre acte de la δοκιμή de sa légitimité. L'ὑπακοή attendue des lecteurs (10,6b), dont l'enjeu est leur propre οἰκοδομή, est reprise dans les impératifs de 13,11. Ces impératifs mêlent les deux perspectives de la crise corinthienne, l'incompréhension de l'être-au-monde des apôtres, en premier lieu, mais aussi, plus allusivement, les divisions et les tensions dans la communauté, en second lieu. Sur ces différents aspects, Paul invite ainsi ses lecteurs à une transformation de la situation communautaire.

Enfin, ajoutons que la bénédiction finale (13,13) est, en terme de contenu thématique, un écho de la demande de 10,2. La bénédiction souhaite en termes *positifs* pour la communauté ce que la requête exprimait en termes *négatifs*.

En bref, la dernière péricope ramasse et résume en peu de mots les perspectives de tout le développement, comme la première les préparait et les annonçait. Ce rôle conclusif et les échos qu'elle fait entendre de l'ensemble A justifient donc pour la péricope 13,11–13 l'appellation d'*ensemble* et sa désignation parallèle A'.

2.3 Le message fondamental de 2 Co 10–13

La dernière étape de notre enquête est l'identification du message fondamental du développement. La mise en évidence des *cinq* ensembles, des liens qu'ils tissent les uns avec les autres et de leur disposition *chiastique* (A-B-C-B'-A') montre la construction soignée et la cohérence de notre texte.

L'existence des micro- et macro-chiasmes (c'est-à-dire des constructions concentriques à petite ou grande échelle) dans les textes bibliques est généralement admise par la plupart des exégètes²⁹. Le débat porte plutôt sur l'éta-

28 En 12,18a, le verbe παρακαλεῖν à l'aoriste concerne Tite.

29 Sur le procédé stylistique du chiasme, voir par exemple BLOMBERG, *The Structure of 2 Corinthians*, 4–8; BRECK, *L'Écriture dans la tradition*, 139–158; CLARK, *Criteria for Identifying Chiasm*, 63–72; DAHOOD, « Chiasmus », in : *IDB Sup* (1976), 145; DI MARCO, *Rhetoric and Hermeneutic – On A Rhetorical Pattern: Chiasmus and Circularity*, 479–491; JEREMIAS, *Chiasmus in den Paulusbriefen*, 145–156; LANDFESTER, *Einführung in die Stilistik der grie-*

blissement des critères de leur identification³⁰. Notons par ailleurs que la présence d'une disposition chiasique dans un texte n'implique pas nécessairement de la part de l'auteur une mise en œuvre consciente et délibérée de ce modèle d'agencement³¹. En 2 Co 10–13, le macro-chiasme n'est pas postulé, il est constaté.

chischen und lateinischen Literatursprachen, 132; LUND, *Chiasmus in the New Testament*, 139–225; PORTER–REED, *Philippians as a Macro-Chiasm and its Exegetical Significance*, 213–221; WELCH (éd.), *Chiasmus in Antiquity: Structures, Analyses, Exegesis*, 211–249; ID. (éd.), *Chiasmus Bibliography*, 116–145.

30 Pour nous limiter aux épîtres pauliniennes, relevons la contribution de BLOMBERG (*The Structure of 2 Corinthians 1–7* (1989), 3–20) qui, au seuil de son étude, propose neuf « criteria for detecting extended chiasmus » (op. cit., 4–8). Son souci méthodologique s'origine dans une reticence: « Because chiasmic outlines have become so fashionable among biblical scholars, any new hypotheses should be subjected to a fairly rigid set of criteria before being accepted » (op. cit., 5). On peut résumer les neuf critères de BLOMBERG à six: 1) « the chiasmus must be based on hard data in the text » (op. cit., 5–6); 2) « verbal (or grammatical) parallelism as well as conceptual (or structural) parallelism should characterize most if not all of the corresponding pairs of subdivisions » (op. cit., 6); 3) « the verbal parallelism should involve central or dominant imagery or terminology, not peripheral or trivial language » (op. cit., 6); 4) « both verbal and conceptual parallelism should involve words and ideas not regularly found elsewhere within the proposed chiasmus » (op. cit., 6); 5) « the outline should divide the text at natural breaks which would be agreed upon even by those proposing very different structures to account for the whole » (op. cit., 7); 6) « the center of the chiasmus, which forms its climax, should be a passage worthy of that position in light of its theological or ethical significance » (op. cit., 7). Même s'ils n'y ont pas été invoqués nommément comme tels, ces critères ont été largement honorés dans les pages qui précèdent, lors de l'identification des cinq ensembles du *développement*.

31 C'est le mérite de la contribution de PORTER et de REED (*Philippians as a Macro-Chiasm and its Exegetical Significance*, 213–221), publiée en 1998, d'attirer l'attention sur ce point. Ces deux auteurs répugnent en effet à admettre l'existence de macro-chiasmes et passent au crible plusieurs études récentes (op. cit., 213–221), dont celle de BLOMBERG (op. cit., 215–216 et 219–220). Mais leur critique de BLOMBERG est manifestement partielle. Pour mieux réfuter BLOMBERG, ils lui font dire plus que ce qu'il ne dit en réalité. Aux propos de celui-ci (« Chiasmus was used far more widely in the ancient world than it is today, so that it likely underlies numerous portions of Scripture where it has not usually been perceived », BLOMBERG, op. cit., 5, cité par PORTER–REED, op. cit., 216), ils objectent: « Blomberg seems to imply that chiasmus was a category of thought and/or writing explicitly known to the ancients and consciously used by them » (*Philippians as a Macro-Chiasm*, 216, je souligne). Ce n'est pourtant pas ce que soutenait BLOMBERG. En réalité, comme le suggère ce dernier, la présence d'une disposition chiasique dans un texte n'implique pas nécessairement de la part de son auteur une perception *consciente* de l'architecture de

Le message fondamental du développement apparaît maintenant clairement. Le discours de déraison constitue la réponse à la fois *centrale* (dans la géographie du texte) et *essentielle* (dans l'argumentation du texte) à la crise. Le message fondamental est précisément à trouver dans le sommet de la *κλίμαξ* que forment les quatre péricopes du corps du discours. C'est la théologie de l'ἀσθένεια et de la δύναμις dans l'existence apostolique, exposée en 12,9b–c, puis reprise immédiatement dans la reformulation paradoxale de 12,10d–e. On peut parler en ce sens d'un *double point culminant principal*. Ce doublet crée un effet d'insistance et montre qu'il s'agit là d'un message absolument essentiel. Dans la précarité et la vulnérabilité de l'existence missionnaire se déploie la δύναμις du Christ. Pour l'annonce de l'évangile – non de l'évangile inventé par l'homme, mais de l'évangile reçue par ἀποκάλυψις – la fragilité humaine est un lieu *théologique* de manifestation de la *puissance* de Dieu, c'est-à-dire de son salut.

Au regard des ensembles B' et B, ce double sommet établit un lien étroit entre c et B' d'une part, et entre c et B d'autre part. Ces liens confirment

son exposé et/ou la mise en œuvre *délibérée* d'un modèle d'agencement. Dans l'antiquité, le terme *χιασμός* ne semble pas connu avant Hermogène de Tarse (fin 2^{ème}–début 3^{ème} siècle p.C.), qui l'envisage pour des petites unités littéraires (cf. *Περὶ εὐρέσεως*, IV,3, 182–183; trad. PATILLON, 290–291, ce passage est discuté par PORTER–REED, op. cit., 217). Si le procédé littéraire n'était pas nommé ou consciemment caractérisé à l'époque de Paul, cela ne signifie pas qu'il n'existait pas ou n'était pas concrètement réalisé dans les textes. Disons, contre PORTER et REED, que le problème n'est pas la *désignation* du fait littéraire à une époque contemporaine du texte, ni l'intention consciente et délibérée, de la part de l'auteur, de le mettre en œuvre, mais plutôt la *vérification* de son existence dans le texte lui-même. Paradoxalement, ces deux auteurs en conviennent finalement eux-mêmes : « At the most, the ancients would have had a vague idea of inverted parallelism, although certainly no clear formulation of how it was constructed and what defined its elements, and certainly not that it was a category that could be applied to entire literary works » (PORTER–REED, op. cit., 217). On peut aussi rappeler le propos célèbre de Platon : « Voici pourtant une chose au moins que tu affirmerais, je pense, c'est que tout discours (πάντα λόγον) doit être constitué à la façon d'un être vivant (ὥσπερ ζῶον), qui possède un corps (σῶμά τι ἔχοντα) à qui il ne manque ni tête ni pieds (ὥστε μήτε ἀκέφαλον εἶναι μήτε ἄπουν), mais qui a un milieu et des extrémités (ἀλλὰ μέσα τε ἔχειν καὶ ἄκρα), écrits de façon à convenir entre eux et à l'ensemble (πρέποντα ἀλλήλοις καὶ τῷ ὅλῳ γεγραμμένα) » (Phèdre, 264c, traduction BRISSON, cité par STANDAERT, *La rhétorique ancienne dans Saint Paul*, 86 n. 16, à propos des compositions concentriques). Platon met ici dans la bouche de Socrate l'idée d'une correspondance entre les différentes parties du discours, et celle d'une cohérence interne du texte considéré comme *corps*. La mise en œuvre de cette idée sous une forme chiasmatique n'exige pas que le locuteur/scripateur ait une connaissance technique du terme ou de la notion de *χιασμός*.

qu'il s'agit bien là du *point culminant* du texte. En effet, en 13,3-4, on l'a déjà observé, l'ensemble B' fait écho à l'ensemble C. Il lui emprunte le dernier objet de glorification, c'est-à-dire la parole du Seigneur (12,9b-c) et les conséquences existentielles que Paul en tire (12,10d-e). C'est dans les antithèses de 13,3b-4d que cet objet est réexposé. Cette insistance sur les liens théologiques entre ἀσθένεια et δύναμις en 13,3b-4d dans l'ensemble B' confirme que les versets 12,9b-c.10d-e sont le point culminant de l'ensemble C. Corrélativement, ces versets 13,3b-4d doivent être compris comme un *point culminant secondaire* du développement, car ils reprennent le point culminant principal. Ils lui fournissent un écho qui donne à comprendre aux lecteurs ce qu'ils doivent accueillir et intérioriser pour mettre fin à la crise³².

L'ensemble B, quoique plus discrètement, laisse aussi prévoir le point culminant de C. La première péricope de B (10,7-18) montre que, malgré leur allure minable et leur manque d'éloquence (cf. 10,10), les missionnaires ont reçu du Seigneur l'ἐξουσία apostolique, c'est-à-dire la capacité à promouvoir l'οἰκοδομή de la communauté. C'est également à eux qu'a été mesuré par Dieu le μέτρον τοῦ κανόνος qui leur a permis de venir jusqu'à Corinthe et de donner naissance à la communauté. La faiblesse des apôtres ne se réduit donc pas ce que les adversaires croient en apercevoir. La qualification apostolique a sa source dans la *recommandation* du Seigneur, qui révèle sa δύναμις dans la vie des apôtres. Cette théologie est résumée en 10,17-18. Ces versets, mis en valeur par la construction concentrique de l'ensemble B³³, jouent un rôle unificateur entre les ensembles B et C, par l'intermédiaire des verbes καυχᾶσθαι et συνίστημι, et constituent donc un *point culminant secondaire* du texte. Ces deux verbes se retrouvent en effet plus loin dans le discours de déraison, dont ils expriment les enjeux essentiels³⁴. Le discours de déraison est un discours de *glorification*. Sa fonction est de montrer le rôle de l'ἀσθένεια humaine et le déploiement de la δύναμις dans l'existence apostolique, et de faire apparaître la *recommandation* que Paul reçoit de Dieu.

Le message fondamental du développement est de nature théologique. Son identification n'en fait cependant pas bien sûr un point isolé dans le texte.

32 Rappelons que le troisième objet de glorification, sur les visions et révélations (12,1-5a), est également repris, quoique plus allusivement, en 13,3a. Le langage apocalyptique de 12,1-5b évoque en effet la révélation de l'évangile, que Paul reçut il y a quatorze ans sur le chemin de Damas. C'est donc le Christ qui parle en lui et par lui, lorsqu'il annonce cet évangile dans le ministère apostolique (cf. 13,3a, ὁ ἐν ἐμοὶ λαλῶν Χριστός, où le ἐν est instrumental).

33 Cf. *supra*, 492-493.

34 Le verbe καυχᾶσθαι, on l'a montré, structure l'organisation du discours de déraison. Le verbe συνίστημι réapparaît en 12,11c.

Au contraire, il tire tout son sens de l'*agencement* où il figure. Ce message est en effet mis en valeur et serti dans un *ensemble* de type *théologique*, le discours de déraison, lequel est préparé puis suivi par d'autres *ensembles*. En *amont* se trouvent les ensembles A et B, qui culminent en 10,17–18 (premier point culminant secondaire). En *aval* figurent les ensembles B' et A', qui, en 13,3b–4d, fournissent au message fondamental un écho (deuxième point culminant secondaire). Le discours de déraison thématise et explore, à la lumière d'une parole du Seigneur (12,9b–c), les liens entre ἀσθένεια humaine et δύναμις divine. Les ensembles B et B' respectivement préparent et accompagnent la *réception* de cette argumentation. L'ensemble A esquisse les circonstances dans lesquelles ce message est délivré, et l'ensemble A' appelle les destinataires à le mettre concrètement en application. Chaque pièce de l'agencement met donc en perspective le point culminant principal et, réciproquement, celui-ci confère un relief propre à chacune d'elles³⁵.

Observons les liens que cette organisation textuelle établit entre théologie et histoire. Le message théologique fondamental du développement a une portée universelle, mais il vise plus particulièrement la situation *concrète* des destinataires. Le premier *point culminant secondaire* (10,17–18) souligne qu'une pratique dévoyée de la καύχῃσις et du processus de la recommandation a ouvert la voie à la crise corinthienne. L'autre *point culminant secondaire* (13,3b–4d) montre aux lecteurs la cohérence entre, d'une part, leur expérience du Christ ressuscité, faite grâce au ministère du groupe paulinien, et, d'autre part, la théologie qu'expose le discours de déraison. Ce point culminant secondaire a donc une fonction de *contact* entre la *théologie* et l'*histoire*, c'est-à-dire entre l'enseignement fondamental de la lettre et la situation historique de la communauté. Il précise en quelque sorte la direction où doit être cherchée la δοκιμή du groupe apostolique. Il indique donc le chemin de sortie de crise, et, corrélativement, le domaine d'application de la κατάρτισις, objet de la prière des missionnaires (cf. 13,9d). Pour reconstruire la communauté *aujourd'hui* (cf. 10,8; 13,10) et y garantir la paix lors du *retour* (cf. 13,11f.13), les lecteurs sont invités à reconnaître enfin, dans la faiblesse de leurs apôtres, le lieu où s'est manifestée la puissance de Dieu et ce qui a rendu possible leur expérience croyante. Χάρις

35 La nature *théologique* de ce point culminant principal retentit sur l'interprétation du développement dans son ensemble. Le texte doit donc d'abord être compris de manière *théologique*, c'est-à-dire *symbolique*. La nature du point culminant principal met en quelque sorte en garde contre une interprétation qui serait un aplatissage du relief théologique du texte, et qui par exemple donnerait un sens littéral aux *visions* et *révélations* de 12,2–4.

et δύναμις divines ont emprunté et empruntent encore les chemins précaires et fragiles de la faiblesse humaine (12,9b–c).

D'un point de vue stylistique, le développement présente des traits remarquables, qui confirment cette organisation textuelle. On les a évoqués au cours de l'exégèse, à l'aide du système hermogénien des ἰδέαι λόγου. On les a rappelés ci-dessus à propos de chaque ensemble. Il convient de les reprendre ici dans la perspective de la totalité textuelle. L'ensemble B est dominé par l'ἰδέα de *véhémence* (σφοδρότης) (cf. 10,7.11; 11,1.4g.12–15). Paul provoque ses lecteurs pour les amener à une prise de conscience sur la gravité de la crise. De cette manière, il les prépare à recevoir l'enseignement théologique de l'ensemble C. L'ensemble B' porte la tonalité de l'ἰδέα de *modération* (ἐπιείκεια) (cf. 12,15.19c.20–21; 13,5–7.10). Après avoir exposé sa réponse à la crise, Paul honore la responsabilité et la liberté des destinataires. Il leur ouvre ainsi un chemin pour qu'ils effectuent eux-mêmes la transformation communautaire avant le retour. La *netteté* (εὐκρίνεια) – sous-catégorie de la *pureté* (σαφήνεια) – (cf. 11,17.18.22.29.30; 12,1.5b–7a.11a), la *vivacité* (γοργότης) (cf. 11,16–17.20.22.23.25–27; 12,5b–10) et l'*éclat* (λαμπρότης) (cf. 11,23d–29; 12,10) caractérisent le discours de déraison (C). L'intelligibilité de cette pièce maîtresse du texte est particulièrement soignée, ce qui montre son importance argumentative. Paul expose successivement et nettement plusieurs objets de glorification, et se présente comme un *vivant*, habité par la δύναμις du Christ. L'ouverture (A) annonce la totalité du développement en mêlant *modération* (ἐπιείκεια) (cf. 10,1.2.6b), *véhémence* (σφοδρότης) (cf. 10,2) et *éclat* (λαμπρότης) (cf. 10,3–6). L'épilogue (A'), quant à lui, maintient la note de l'ensemble B', qui le précède, c'est-à-dire la *modération* (ἐπιείκεια) (cf. 13,11a.c.). Chaque ensemble porte donc une note stylistique propre, qui concourt à mettre en valeur l'ensemble C et à en favoriser la bonne réception.

Dans sa totalité, le développement est par ailleurs marqué par l'ἰδέα de *grandeur* (μέγεθος), en particulier à travers les sous-catégories de *noblesse* (σεμνότης) (cf. 10,4–6; 11,2b.23d–29.31; 12,1.21; 13,13) et de *complication* (περιβολή) (cf. 10,4.12–16.18; 11,17; 12,14.16.21a; 13,3.7.8). Ces traits stylistiques, qui confèrent au texte puissance et force, sont consonants avec la théologie qu'il expose. Il convient enfin de souligner la présence de l'ἰδέα de *beauté* (κάλλος). On la rencontre en particulier dans les figures de la κλίμαξ et de la *parisose*³⁶.

36 On a expliqué, au cours de l'exégèse, qu'une attention aux contenus thématiques et à la forme littéraire permet d'identifier la présence d'une κλίμαξ en 11,22; 11,23d–g; 11,25; 11,26 et 11,27. L'ensemble du catalogue de péristases (11,23d–29) et, plus largement, les quatre péricopes du corps du discours de déraison sont également organisés en κλίμαξ. On

On est loin cependant d'un excès de recherche formelle³⁷. Bien au contraire, en 2 Co 10–13, élégance et beauté ne nuisent pas au contenu ni à la crédibilité³⁸.

rencontre une *parisose* (c'est-à-dire le retour sensible de séquences de même longueur) par exemple en 11,25a–c, 11,26b–e, 12,4a–c et 12,10d–e. Sur la figure de la *parisose*, voir *supra*, 286 n. 11.

- 37 Paul fait un usage modéré des *parisoses* par κῶλον entier (sur la *parisose*, voir ci-dessus 286 n. 11). Ainsi les *parisoses* de 12,4a–c et 12,10d–e ne sont pas tout à fait exactes (respectivement 11–10–10 et 6–7 syllabes par stique). Il en est de même pour celles de 11,25a–c et 11,26b–e. L'épanaphore, c'est-à-dire le retour sensible au début de plusieurs κῶλα consécutifs d'un ou plusieurs mots identiques, apparaît un petit nombre de fois dans le texte (cf. 11,20b–f.23d–g.26). On pourrait analogiquement parler d'épanaphore en 10,5–6a également, avec la triple occurrence de πᾶν sur les trois κῶλα 10,5a, 5b et 6a), mais la recherche formelle est plutôt discrète, car le pronom n'apparaît pas au même endroit dans chacun des κῶλα (il a tendance, de κῶλον en κῶλον, à se déplacer vers la queue du κῶλον). Certains passages flirtent avec la figure de l'*antistrophe* (les κῶλα se terminent par le même mot), sans tout à fait la produire au sens strict. On en a des exemples en 11,23d–e (plusieurs adverbes en -ως) et en 10,5b–6b (avec les mots ὑπακοή, παρακοή), mais il s'agit seulement des syllabes finales, et non des mots entiers. Enfin, la figure de la κλίμαξ, là où elle apparaît, résulte moins, on l'a dit, de la forme que du contenu. En 2 Co 10–13, la recherche formelle est donc très mesurée, ce qui est en harmonie avec le principe de la rhétorique antique – encore valable de nos jours – selon lequel trop de régularité peut nuire à la crédibilité (cf. note suivante).

- 38 Comparant Démosthène et Isocrate sur l'usage des figures de la *beauté*, Hermogène observe qu'Isocrate «était plus soucieux de beauté et d'élégance que de crédibilité et de sincérité» (*Περὶ ἰδεῶν λόγος*, 1,12, 301; trad. PATILLON, 402). Sur les rapports entre crédibilité et beauté dans le discours politique, PATILLON commente : «La beauté ne peut se déployer librement que dans le discours d'apparat. Dans [le discours] qui cherche à convaincre l'auditoire, elle entre en conflit avec le projet rhétorique général de ce discours. Cela tient au caractère gratuit et artificiel de la recherche purement formelle : on prendra difficilement au sérieux l'orateur dont les propos, quoique commandés par une finalité pratique, deviennent le prétexte d'une recherche formelle. L'idée est ancienne, et Aristote remarquait (...) que la λέξις de la forme métrique rendait l'énoncé non créditable parce qu'elle paraissait artificielle. (...) Dans le mélange idéal des catégories du système hermogénien, l'usage de cette beauté est donc soumis à deux contraintes : 1) trop peu de beauté ne peut éviter au discours clair et grand de devenir *quelque chose d'âpre* (ἀγλευκῆς τις) (1,12; 296.9–10); 2) trop de beauté nuit à la crédibilité. Aussi Hermogène souligne-t-il combien Démosthène en fait un usage modéré. Quant à la sincérité, la beauté formelle lui est contraire, parce qu'elle est calculée et donc éloignée de toute spontanéité» (PATILLON, op. cit., 402 n. 5). La présence de la beauté est plutôt limitée en 2 Co 10–13. Paul paraît s'être situé dans un juste milieu. La présence d'une certaine beauté évite à son exposé de devenir *âpre*. Mais la recherche formelle est mesurée, de sorte qu'elle

La mise en œuvre des ἰδέαι stylistiques est en harmonie avec la théologie du texte et avec le projet du retour à Corinthe. Cette cohérence rhétorique est frappante. Ces quatre chapitres témoignent donc, au sens hermogénien, d'une remarquable *habileté* (δεινότης) de Paul³⁹.

Le schéma de la page suivante présente de manière synthétique quelques-uns des résultats exposés ci-dessus. Le chiffre placé à droite indique le nombre de mots de chaque ensemble. On constate donc, sur la totalité du développement, une répartition équilibrée des volumes.

L'étude de ce que l'on a appelé la *stylistique textuelle*⁴⁰ du développement s'achève ici. Elle a permis de découvrir ce qu'au départ on était bien loin de

ne nuise pas à la crédibilité. Celle-ci est avant tout produite par l'ἰδέα de *sincérité* (ἀλήθεια) (cf. 11,3,5,12–15; 12,12,20a). La crédibilité du texte de Paul et corrélativement sa beauté résident, pourrait-on dire, dans « le rayonnement de la pensée fiable » (PATILLON, op. cit., 406 n. 1).

- 39 L'*habileté* (δεινότης), comme catégorie du style, est la dernière des ἰδέαι examinées par Hermogène dans son traité *Περὶ ἰδεῶν λόγου* (11,9). « L'*habileté* dans le domaine du discours n'est rien d'autre, à mon sens, que l'emploi correct de toutes les espèces stylistiques du discours présentées ci-dessus (πάντων τῶν προειρημένων εἰδῶν τοῦ λόγου) et des espèces opposées (καὶ τῶν ἐναντιῶν αὐτοῖς), ainsi que des autres éléments qui composent naturellement le corps d'un discours (σῶμα λόγου) » (op. cit., 11,9, 368–369; trad. PATILLON, 466). La théorie hermogénienne de l'*habileté* est complexe. Hermogène distingue en effet *trois* types de discours habiles : les discours qui sont habiles et paraissent tels, les discours qui sont habiles mais ne le paraissent pas et, enfin, les discours qui ne sont pas habiles, mais paraissent tels. Les discours de la première catégorie se caractérisent par la pensée. Pour Hermogène, c'est Démosthène qui a mis en œuvre plus que tous les autres cette sorte d'*habileté*. « Si [Démosthène] paraît être et s'il se montre habile, c'est grâce à la manière et au contenu de son discours qui donnent à entendre à chacun que ces paroles ne sont pas celles de tout le monde ni pour la pensée ni pour le reste. Voilà pourquoi les pensées de cette sorte d'*habileté* (ἐννοιοὶ μὲν τῆς τοιαύτης δεινότητος) sont les pensées paradoxales, profondes, forcées et généralement les pensées subtiles (αἱ παράδοξοι καὶ βαθεῖαι καὶ βίαιοι καὶ ὥς αἱ περινενοημέναι) » (op. cit., 11,9, 373; trad. PATILLON, 471). PATILLON commente : « Le talent oratoire dans cette première sorte d'*habileté* se définit donc comme un talent visiblement hors du commun. (...) L'impression stylistique y vient de la comparaison faite par l'auditeur entre la capacité requise par ce raisonnement et sa propre capacité ou une capacité moyenne » (op. cit., 471 n. 2 et n. 3). À cause de la pensée paradoxale de 2 Co 12,9–10, qui contient précisément le message fondamental du développement, on peut dire que Paul a mis là en œuvre une pensée de cette première sorte d'*habileté*, c'est-à-dire de l'*habileté* apparente et réelle, celle que Démosthène – selon Hermogène – a su magistralement mettre en œuvre.

40 Cf. *supra*, 255 n. 73.

TABLEAU 8 Schéma détaillé de l'agencement de 2 Co 10–13

Ensembles	Points culminants (= p.c.)	Ἰδέαι stylistiques	
A: <i>Évocation de la crise</i> (10,1–6)		<i>modération</i> (ἐπιείκεια) <i>véhémence</i> (σφοδρότης) <i>éclat</i> (λαμπρότης)	100
B: <i>Appréciation de la crise</i> (10,7–11,15)	1 ^{er} p.c. <i>secondaire</i> : théologie de la glorification et de la recommandation (10,17–18)	<i>véhémence</i> (σφοδρότης)	455
C: <i>Réponse théologique à la crise</i> : <i>Discours de déraison</i> (11,16–12,13)	p.c. <i>principal</i> : théologie de l'ἀσθένεια et de la δύναμις (12,9b–c.10d–e)	<i>netteté</i> (εὐκρίνεια) <i>vivacité</i> (γοργότης) <i>éclat</i> (λαμπρότης)	508
B': <i>Conditions à remplir pour le</i> <i>dénouement de la crise</i> (12,14–13,10)	2 nd p.c. <i>secondaire</i> : réintroduction de la théologie de l'ἀσθένεια et de la δύναμις (13,3b–4c)	<i>modération</i> (ἐπιείκεια)	347
A': <i>Appel à mettre fin à la crise</i> (13,11–13)		<i>modération</i> (ἐπιείκεια)	49

soupçonner, c'est-à-dire à quel point ces quatre chapitres sont savamment organisés et construits. Elle a montré *comment* le message de Paul sur la faiblesse et la force est bien le message essentiel et fondamental du développement. L'originalité de cette approche ne consiste pas en effet à tirer du texte un message nouveau que l'exégèse antérieure n'aurait pas encore relevé. Elle porte bien plutôt sur le *comment*. La présente étude a permis en effet de montrer *comment* ce message de nature théologique (sur la faiblesse et la force) est mis en perspective par la totalité du développement. Le double sommet de 12,9b–c.10d–e n'est donc pas un accent isolé du texte, parmi d'autres accents eux aussi plus ou moins isolés du texte – comme si le texte n'était qu'une somme d'énoncés isolés, plus ou moins accentués. Le message fondamental du développement est bien plutôt le centre de gravité du texte, autour duquel celui-ci est organisé et construit.

Eu égard à l'unité du texte, en effet, il faut reconnaître que certains exégètes qualifient peut-être trop facilement de digressions, d'excursus ou de parenthèses, des portions du texte qui en réalité n'ont pas ce statut. C'est peut-être une manière de contourner les difficultés, bien réelles, du texte. L'étude de la *stylistique textuelle* du développement permet au contraire, sinon d'éclaircir toutes les obscurités de ces chapitres de Paul, du moins de montrer que chaque péricope et chaque partie de péricope trouvent harmonieusement

leur place dans la stratégie globale du texte, au service de la délivrance de son message.

La méthode a mis en lumière, en définitive, la cohérence et la construction soignée de ce texte difficile. Elle confirme ainsi *a posteriori* qu'il s'agissait bien d'un développement, c'est-à-dire d'un texte doté d'une organisation propre et d'une certaine unité littéraire, susceptible d'être lu pour lui-même, indépendamment, dans une certaine mesure, du reste de la seconde épître aux Corinthiens.

Cette approche cependant laisse encore ouverts plusieurs champs de recherche sur le texte. Les questions qui restent à explorer sont à la fois historiques et théologiques. Elles occuperont la troisième et dernière partie de la recherche.

• • •

PARTIE 3

Synthèse historique et théologique



Après l'analyse de la structure et de l'argumentation de *chaque* péricope puis de leur agencement dans la *totalité* du développement – exploration qui se proposait de mettre en évidence ce que nous avons appelé la *stylistique textuelle* de l'épître –, il convient maintenant, dans cette dernière partie, de franchir une nouvelle étape dans l'investigation du texte. Nous le ferons de manière synthétique, dans une double perspective, *historique* et *théologique*. Ces deux approches constitueront respectivement les deux sections qui suivent.

Dans la première section, nous regarderons ce que le texte est susceptible de nous dire sur la situation *historique* qui l'a provoqué. Que se passait-il à Corinthe au moment où Paul écrit à la communauté? Les quatre chapitres sont la réponse de l'Apôtre à un problème concret – ou à un ensemble de problèmes – dont fut agitée la communauté corinthienne. Pouvons-nous préciser concrètement la nature de ce(s) problème(s)? Est-il possible de décrire la crise historique originelle?

Dans la deuxième section, nous esquisserons quelques réflexions sur les perspectives théologiques ouvertes par le texte. Nous commencerons d'abord par prolonger l'exploration de la seconde partie sur la théologie de l'ἀσθενεία et de la δυνάμις. Nous étudierons ensuite la théologie du ministère et de l'autorité apostoliques, telle que les quatre chapitres de Paul la dessinent¹.

1 Les considérations qui suivent s'appuient en large partie sur l'exégèse du texte qu'on a exposée dans la deuxième partie. Pour ne pas multiplier les notes de bas de page, on a omis, sauf exception, les renvois à l'exégèse linéaire du texte. Il suffira de se reporter à la péricope correspondante.

La situation historique

Depuis sa fondation par le groupe paulinien, la communauté de Corinthe n'a pas été épargnée par les difficultés et les crises. La première épître canonique (1 Co), qui fut elle-même précédée d'une autre intervention écrite – sans doute perdue – de l'Apôtre, allusivement évoquée en 1 Co 5,9, en témoigne amplement. Les quatre chapitres de 2 Co 10–13 exposent la prise de position de Paul face à une *nouvelle* périclétie de cette histoire tourmentée.

La reconstitution de l'ensemble de cette fresque historique, des différentes étapes de cette aventure communautaire est une question complexe et débattue, qui ne semble pas avoir encore abouti à un consensus. Notre projet est ici plus modeste. Il ne s'agit pas de reconstituer l'ensemble du tableau historique, mais de fournir une contribution susceptible d'éclairer l'un de ses détails, celui précisément que visent les quatre chapitres de 2 Co 10–13. Même si, dans la perspective de l'*Einheitlichkeit*, ces chapitres ne sont pas à séparer des chapitres 1–9, ils constituent cependant un développement à part et, en conséquence, ils visent un problème historique spécifique. Il ne s'agit pas d'ignorer les chapitres 1–9, ni les informations contenues dans la première épître canonique, mais, à l'intérieur d'une problématique complexe, de concentrer notre attention sur l'un de ses éléments.

Ce questionnement historique est délicat car le langage de Paul – on a déjà eu l'occasion de l'observer – mêle très fréquemment les deux registres, historique et théologique¹. Certaines affirmations théologiques contiennent des éléments historiques. D'autres énoncés sont à dominante plus historique. Mais ils ne sont pas purement et simplement descriptifs, car le langage théologique n'en est pas entièrement absent. Il est donc difficile d'isoler ce qui dans ces énoncés est proprement historique.

Quelles sont les grandes lignes de la crise historique à laquelle veulent répondre les quatre chapitres de 2 Co 10–13? Trois traits essentiels semblent se dégager.

La position géographique centrale du discours de déraison (l'ensemble c), ainsi que son volume au regard du développement (508 mots sur 1459), montrent l'importance argumentative de cet exposé. L'explication théologique des liens entre ἀσθενεία humaine et δύναμις divine dans le ministère

¹ Cf. *supra*, 487.

apostolique est l'argument fondamental que Paul oppose à ses adversaires. Cette théologie indique donc quelque chose de la crise corinthienne. Il ne s'agit pas cependant d'attribuer aux adversaires la théologie qui lui est exactement opposée, comme si les arguments de Paul étaient à comprendre comme une réfutation directe de leurs positions. Il faut se garder en effet de ce que l'on pourrait appeler une *exégèse-miroir*. Le discours de déraison ne décrit pas, par miroir, la situation historique, mais il y renvoie cependant d'une manière ou d'une autre.

Il est clair que la crise n'est pas le fait de tous à Corinthe. Elle concerne seulement un petit nombre. En revanche, Paul dans son argumentation théologique, s'adresse à toute la communauté. Il veut pour elle rendre plus intelligible la condition apostolique, c'est-à-dire à la fois sa précarité et sa faiblesse et en même temps la *δύναμις* divine qui s'y déploie. Cette théologie est un enseignement aux disciples et non d'abord une réfutation d'une théologie particulière. Elle doit permettre à la communauté de surmonter la crise, de sorte qu'indirectement au moins elle dit bien quelque chose d'essentiel sur l'histoire de la crise.

À côté de ce problème central, le texte de 2 Co 10–13 reflète aussi deux autres points problématiques qui, à première vue, ne s'harmonisent pas aisément avec lui. Il s'agit d'abord de la prédication d'un « autre Jésus » (11,4a–b), entreprise par les adversaires. De manière étonnante cependant, cette prédication étrangère, qui, aux yeux de Paul, a pu difficilement être dépourvue de gravité, ne semble pas être vraiment reprise et traitée pour elle-même dans la suite du billet. D'autre part, le texte se fait l'écho d'une controverse sur la question financière, qui semble avoir remis en cause l'intégrité personnelle de Paul. À cette question, deux péripécies, sinon en totalité, du moins en large partie, sont consacrées (cf. 11,7–12 et 12,14–18). Cependant, on peine d'emblée à saisir son rôle dans la crise corinthienne, à côté du problème auquel répond le discours de déraison. La tâche qu'il nous faut ici mener consiste donc à tenter d'expliquer conjointement ces trois points, respectivement (1) le problème visé par le discours de déraison, (2) le rôle des adversaires, en particulier leur prédication d'un « autre Jésus » et (3) le problème financier.

En conséquence, nous aborderons trois points. À partir de la réponse théologique de Paul, c'est-à-dire le discours de déraison, et en tenant compte de ses résonances dans le reste du développement, nous tenterons une description du cœur du problème historique. Puis nous examinerons ce qu'il est possible de dire, sinon sur l'identité des adversaires, du moins sur leur christologie, et sur les liens qu'elle entretient avec le problème central. Enfin, nous essaierons de comprendre le rôle qu'a joué dans ce cadre la question financière.

1 Le problème central

Le discours de déraison constitue la réflexion théologique fondamentale que Paul propose aux lecteurs pour les aider à surmonter la crise. Il s'agit de l'enseignement central (du point de vue de la géographie textuelle) et essentiel (du point de vue théologique). Il suggère donc quelque chose d'important sur le problème historique. Il est complété par les indications des ensembles A et B, qui le précèdent et qui proposent respectivement une évocation et une appréciation de la crise. Il est prolongé par les ensembles B' et A', qui le suivent et qui fournissent encore, à leur manière, d'autres reflets de la crise historique, dans la mesure où ils indiquent aux destinataires les conditions et les moyens de dépasser cette crise. Examinons d'un point de vue historique le discours de déraison et ses résonnances dans le développement, puis regardons comment ces éléments suggèrent aussi une hypothèse sur l'origine de la crise.

1.1 *Les données du texte : l'incompréhension du ministère apostolique*

C'est sur la personne de Paul et de ses compagnons que la crise s'est fixée. La composante anti-paulinienne est le trait le plus frappant de cette crise. Paul et ses compagnons sont accusés de se comporter *κατὰ σάρκα* (10,2c). Au seuil de l'ensemble B, l'affirmation de 10,7d–e, où figure le concept théologique d'*appartenance au Christ* (Χριστοῦ εἶναι), a une portée historique évidente. L'appartenance du groupe paulinien au Christ n'allait plus de soi à Corinthe. L'argumentation qui suit (cf. 10,12–16) aide à comprendre de quoi il s'agit. Le *μέτρον τοῦ κανόνος* (10,13b), que Dieu a *mesuré* pour Paul et ses compagnons (10,13c), ne concerne pas seulement leur existence croyante, mais les qualifie comme *envoyés* (cf. le '*nous*' aux v. 12–16). Corinthe est un champ de mission confié par Dieu, pour qu'ils y annoncent l'*évangile* (cf. v. 14b.16a). L'appartenance est donc à comprendre comme l'*apostolicité* du groupe paulinien.

Le propos cité en 10,10 donne des traits concrets à ce rejet de l'apostolicité de Paul: "*Les lettres, dit-on, sont sévères et fortes, mais la présence personnelle est faible et la parole méprisable*". On ne sait s'il s'agit, de la part de Paul, d'une citation littérale ou d'une reformulation de la pensée adverse. Le propos contribue en tout cas à suggérer quelque chose de la crise. La figure de l'Apôtre, vue à travers les lunettes de quelques-uns à Corinthe, apparaît d'autant plus *minable* (10,10b) et sa prédication *méprisable* (10,10c) que, par contraste, ses lettres sont *sévères et fortes* (10,10a). L'énergie et la fermeté des lettres ne sont pas problématiques en elles-mêmes, mais elles contribuent à rendre d'autant plus méprisable l'apparence des apôtres. Forts de ce mépris, les adversaires intrus (cf. 11,4) s'arrogent une mission qu'ils n'ont pas reçue et se glorifient de

travaux qu'ils n'ont pas faits. À Corinthe, où l'équipe de Paul a écrit la première page de l'histoire chrétienne (cf. 2 Co 1,19), ils se prévalent d'un ἀλλότριος κανὼν (10,16b) et sont donc des usurpateurs (cf. 10,18).

D'un point de vue historique, le discours de déraison fournit peu d'indications sur la crise. Paul évoque la judaïté des adversaires (11,22). Il décrit leur comportement, en particulier leur arrogance, leur cynisme et leur ὕβρις (11,18–21b). L'épilogue du discours (12,11–13), qui fait le lien entre le discours et la situation historique, indique que le refus de Paul d'être une charge pour la communauté a fait difficulté à Corinthe. En dehors de ces quelques éléments historiques, le discours de déraison est un discours plus global. Il renvoie à la crise, on l'a dit, mais il ne prétend pas la décrire. À partir d'une réflexion sur son histoire personnelle, Paul y élabore une théologie de l'existence apostolique.

Après le discours de déraison, l'ensemble B' contient en 13,3a une affirmation historique d'une importance décisive, qui, jusqu'à présent dans la recherche, n'a peut-être pas reçu une attention suffisante. Dans la seconde péricope de cet ensemble (13,1–10), Paul annonce ce qui va se passer au retour. L'action tranchante décrite aux v. 2e–f est ensuite justifiée au v. 3a, introduit par la conjonction ἐπεὶ: *“puisque vous cherchez (la) preuve que le Christ parle en moi”*. En indiquant pourquoi il promet d'agir sans ménagement lors du retour, Paul souligne l'élément déclencheur de son intervention écrite. Les lecteurs exigent la *preuve* (δοκιμή) que le Christ parle en Paul. Ils doutent donc de sa *compétence* et de sa *légitimité* apostoliques. On remarquera l'emphasis dont est ici porteur le mot δοκιμή, placé immédiatement après la conjonction ἐπεὶ. Il concentre à lui seul un poids historique particulièrement intense, qui en dit long sur la situation de la communauté.

Cet énoncé du v. 3a est développé par les trois antithèses des v. 3b–4d, qui réintroduisent les concepts d'ἀσθένεια humaine et de δύναμις divine, termes clés du discours de déraison. Des quatre péripocopes du corps du discours de déraison, c'est surtout la dernière (12,5b–10), sommet du discours, qui est ici remonnayée aux lecteurs. Par le syntagme ὁ ἐν ἐμοὶ λαλῶν Χριστός (13,3a), c'est toutefois aussi la troisième péricope (12,1–5a) qui est discrètement évoquée. En effet, le Christ ne parle par l'intermédiaire de Paul que parce que Paul a été fait dépositaire de son évangile, ce que précisément la péricope 12,1–5a décrivait en termes apocalyptiques.

L'expérience de la faiblesse, vécue dans la précarité des conditions de la mission (cf. 11,23d–29), appartient de manière fondamentale à la condition apostolique (13,4c–d), et c'est en elle que se déploie la δύναμις divine (cf. 12,9–10), aussi bien chez les missionnaires eux-mêmes que, secondairement, chez ceux qui les accueillent et les écoutent. Cette *économie* de la δύναμις, d'abord

vécue par le Christ (13,4a–b), explique comment fut donné aux lecteurs d'en faire *eux aussi* l'expérience (13,3b–c). En d'autres termes, le trajet de la δύναμις, dont l'ἀσθένεια est le cadre, va du Christ aux lecteurs en passant par les missionnaires, c'est-à-dire par le ministère et la prédication apostoliques (cf. 10,13c.14b ; Rm 10,14–17). Le syntagme εἰς ὑμᾶς, en 13,3b et 13,4d, est essentiel. Les trois antithèses de 13,3b–4d expliquent de manière déductive comment la théologie du discours de déraison peut et doit contribuer au dénouement de la crise. En conséquence, les lecteurs sont en mesure de saisir, dans leur expérience croyante, la *preuve* (δοκιμή) qu'ils réclament. Le Christ parle en Paul, puisque, par sa prédication, ils ont fait et font l'expérience de la *puissance* du Christ.

Par l'intermédiaire du v. 3a, qui fait le lien entre le discours de déraison et le contexte communautaire, les trois antithèses des v. 3b–4d donnent au discours de déraison sa pertinence argumentative pour la situation présente. Paul en reprend les acquis théologiques pour répondre au doute des lecteurs et mettre fin à la crise. Les v. 3a–4d sont donc essentiels pour préciser les traits *historiques* de la crise.

Les traits que nous venons ici de relever sont convergents. La crise corinthienne apparaît essentiellement comme une remise en cause de l'apostolicité de Paul et de ses compagnons. Leur comportement, leur manière d'être et de faire, leur être-au-monde, vulnérables et dépourvus d'éclat, ont été jugés incompatibles avec la vocation et la mission d'un apôtre. Ils ont été rejetés par les adversaires et par une partie de la communauté. La crise interroge donc ce qui fait la légitimité d'un apôtre, en lien avec son comportement et les conditions concrètes d'exercice de son ministère. Elle est manifestement un affrontement entre deux conceptions de l'être-au-monde d'un apôtre. Ce que les uns considèrent comme incompetence, incapacité ou faiblesse est en réalité pour les autres un lieu où se manifeste la recommandation de Dieu et où se déploie sa puissance.

C'est pour porter remède à cette mésintelligence que Paul élabore une théologie des conditions d'exercice du ministère apostolique, théologie construite à partir des réalités historiques de son existence missionnaire. La crise ne consiste cependant pas dans le rejet formel de cette théologie. L'approche des adversaires, semble-t-il, n'est pas d'abord théologique, mais événementielle. C'est plutôt par ignorance qu'ils sont passés à côté de la δύναμις divine et de son lieu de déploiement dans le ministère apostolique, c'est-à-dire l'ἀσθένεια humaine. En vertu de cette ignorance, ils focalisent si bien leur regard sur la vulnérabilité et la faiblesse de Paul qu'ils ne voient plus qu'elles. Ils ne comprennent pas qu'elle n'est qu'un élément de la réalité qu'elle n'épuise pas. Vouloir exercer le ministère apostolique, tout en menant une existence mar-

quée par la vulnérabilité et la précarité, est, dans leurs catégories, une prétention insensée, une marque d'ἀφροσύνη. La figure de Paul, jugée ἄφρων, a été en conséquence largement contestée et rejetée (cf. 11,1a.16; 12,20b.21; 13,6).

Tels sont les traits essentiels de la crise, dans l'instantané qu'en fournit 2 Co 10–13. Peut-on en dire davantage? En particulier, est-il possible d'en expliquer l'origine? D'où vient que l'apparente faiblesse des apôtres est devenue un problème à Corinthe? Le texte renvoie des signaux clairs qui sur ce point permettent d'avancer une hypothèse.

1.2 Une hypothèse sur l'origine de la crise : la fausse καύχσις

Le discours de déraison (c) et plus encore l'ensemble B, qui l'introduit, suggèrent une manière de comprendre l'émergence de la crise. Les ensembles B et C jouent en effet un rôle important à cet égard, par rapport à B' qui prépare le retour, car B fournit une appréciation de la situation communautaire, avant que C n'expose l'argument théologique. Or ces deux ensembles comportent un dénominateur commun fondamental, la *glorification*. Celle-ci est, on l'a vu, le critère de l'organisation littéraire du discours de déraison. Nombreux sont ceux qui à Corinthe se glorifient κατὰ σάρκα (11,18a). La καύχσις est aussi l'une des clés théologiques de l'ensemble B (cf. 10,7–18). Les adversaires sont à eux-mêmes leur propre mesure (10,12c). Ils s'attribuent eux-mêmes leur mission au lieu de la recevoir du Seigneur. Ils s'arrogent les travaux tout faits des autres (10,15a.16b) et se glorifient hors de mesure (εἰς τὰ ἄμετρα, 10,13a). Exposant la théologie de la recommandation (10,18) et celle de la glorification (10,17), Paul indique le fondement qui a été subverti à Corinthe, et il pointe par là en direction des origines de la crise. La φυσίωσις – c'est-à-dire la fausse καύχσις, ou la καύχσις εἰς τὰ ἄμετρα – a été chez *beaucoup* (11,18a) le moteur d'une crise communautaire.

Sous l'influence des adversaires s'est installée une logique de concurrence, ignorant la théologie de la recommandation. Elle s'est cristallisée sur les apôtres fondateurs et les adversaires intrus. La φυσίωσις a engendré chez ces derniers la prétention de vouloir les évincer. Elle les a poussés à contester la légitimité du groupe paulinien, à s'arroger son champ de mission et à entraîner une partie de la communauté dans ce rejet du groupe fondateur. Dans l'ouverture (A), les concepts d'ὀχύρωμα (10,4b), de λογισμός (10,4c), d'ὑψωμα (10,5a) et de παρακοή (10,6a) se laissent déchiffrer dans cette perspective. Ces termes ont été inspirés à Paul par la situation historique, mais ils n'en sont pas à proprement parler la description – sinon en termes symboliques et théologiques.

Que la fausse καύχσις soit la racine de la crise est d'autant plus probable qu'elle n'est pas un problème entièrement nouveau à Corinthe. Paul avait déjà

dû l'affronter dans la première épître canonique². La fausse *καύχῃσις* avait déjà fait naître des courants rivaux dans la communauté. Chaque courant se réclamait de l'autorité d'un apôtre particulier, au détriment des autres. Ce comportement défigurait la notion d'appartenance. Au lieu d'appartenir au Christ, certains Corinthiens déclaraient appartenir à Paul, à Apollos ou à Céphas (cf. 1 Co 1,12). Cette fausse *καύχῃσις*, caricature de l'appartenance, a été instrumentalisé par les adversaires, à leur profit, et s'est aggravée dans sa composante anti-paulinienne.

2 La christologie des adversaires

Comment comprendre, dans ce cadre, la nature et la portée de la prédication d'un « autre Jésus » (11,4a) ? Cette question est difficile, car le contenu de cette prédication est l'un des points *aveugles* du texte. Paul n'en parle que pour indiquer dans quelle mesure cette prédication dénature et falsifie son évangile, et encore ne le fait-il qu'indirectement, c'est-à-dire dans son exposé théologique³. C'est précisément dans cette étroite fenêtre de visibilité que nous voudrions tenter une investigation historique de cette dimension de la crise. Nous

2 Cf. 1 Co 1,29.31; 3,21; 4,7; 5,6; 9,16; voir aussi l'emploi du verbe *φυστόω* (*s'enfler d'orgueil, s'enorgueillir*) en 1 Co 4,6.18.19; 5,2; 8,1; 13,4.

3 « In 2 Kor – observe avec justesse BIERINGER – wählt Paulus in seiner Auseinandersetzung mit den Gegnern also nicht den Weg der Widerlegung ihrer Lehren, sondern er arbeitet heraus, in welcher Hinsicht sie den Kern der christlichen Botschaft ignorieren. Letztlich wird dies vor allem den Grund haben, dass Paulus in 2 Kor nicht direkt mit den Gegnern diskutiert und dass er die Korinther trotz ihres gespannten Verhältnisses zu ihm offenbar nicht mit den Lehren der Gegner identifiziert. Es geht Paulus vielmehr darum, dass die Korinther den Kern des Evangeliums Jesu Christi verstehen und annehmen. Ob sie dabei judaistische, gnostische, hellenistisch-synkretistische oder wie auch immer geartete Lehren hinter sich lassen müssen, ist irrelevant. (...) Wenn demnach für Paulus die religionsgeschichtliche Identität der Gegner in seiner Auseinandersetzung mit ihnen eine eher untergeordnete Rolle spielt, dann sollte auch die Exegese der paulinischen Aussagen nicht von der Kenntnis der gedanklichen Heimat der Gegner abhängig gemacht werden. Dann müsste es nämlich möglich sein, die Aussagen des Paulus im Wesentlichen auch ohne genaue Kenntnis der Identität der Gegner zu verstehen » (BIERINGER, *Die Gegner des Paulus*, 189). Ajoutons que si la *religionsgeschichtliche Identität* des adversaires est passée sous silence, c'est aussi parce qu'elle fait partie des sous-entendus de la communication épistolaire. Dans les pages qui suivent, nous tenterons, non pas de rendre l'exégèse dépendante d'un choix arbitraire sur l'identité des adversaires, mais, à partir du texte de Paul, d'induire quelques traits du visage historique de la crise, en particulier de la prédication adverse.

commencerons par isoler les données historiques fournies par le texte. Nous essayons ensuite d'aller plus loin en esquisant une hypothèse sur le contenu de cette christologie.

2.1 *Les données du texte : une christologie affaiblie et édulcorée*

Nous n'avons pas d'accès direct au contenu de la prédication des opposants, mais la manière dont Paul recherche l'οἰκοδομή de la communauté pourrait en suggérer quelque chose. Le terme οἰκοδομή ouvre l'ensemble B (10,8b) et clôt l'ensemble B' (13,10c). Il apparaît encore dans l'ensemble B', en 12,19c. Examinons ces trois passages et leur contexte.

Les craintes exposées en B (11,3) et B' (12,20–21) ont pour objet ce qui pourrait nuire à l'οἰκοδομή de la communauté. Paul redoute avant tout une rupture du lien nuptial avec le Christ (11,3). Jouant le rôle d'une figure paternelle, il avait fiancé la communauté au Christ (11,2b). Mais ce lien sponsal pourrait être remis en cause par la prédication des adversaires, à laquelle les Corinthiens ont trop facilement prêté l'oreille (11,4). On a déjà expliqué que, symétriquement, l'inquiétude de Paul exposée en 12,21 dans l'ensemble B' recouvrait la même réalité⁴. La πορνεία (12,21c) commise par *beaucoup* à Corinthe (12,21b) est à comprendre comme l'expression d'une infidélité au Christ, c'est-à-dire au Christ que Paul et ses compagnons avaient annoncé. Cependant, l'insistance sur la notion de *crainte* montre qu'il s'agit avant tout d'un devenir possible. Le passage de la communauté du côté des adversaires est entamé, mais ne semble pas franchement consommé. La richesse de la communauté, c'est-à-dire la présence agissante du Christ en elle, semble intacte (cf. 13,5d–6). Le péché de quelques-uns (cf. les προσημαρτηκότες de 12,21b et 13,2d) inspire à Paul des craintes, mais ce péché ne décrit pas l'ensemble de la situation communautaire. Les craintes de Paul laissent aussi place à l'espérance (cf. 13,5–6).

Dans l'ensemble B', l'enseignement christologique de Paul se trouve synthétisé dans les trois antithèses de 13,3b–4d. Ces antithèses jouent donc le rôle d'*antidote* à la prédication étrangère et doivent permettre le rétablissement de l'οἰκοδομή de la communauté, que Paul rappelle dans la dernière partie de la péricope, en 13,10d. On a déjà observé que le Christ est nommé dans chacun des στίχοι (v. 3b–4d). Le nerf de ces antithèses réside dans leur force déductive. Le mystère du Christ est la *clé* de la fécondité du ministère apostolique exercé dans l'ἀσθένεια (v. 4c–d), et il a rendu possible l'expérience des lecteurs (v. 3b–c). La *vie* et la *force* des apôtres (cf. ζήσομεν, v. 4d) se comprennent comme jaillis-

4 Cf. *supra*, 447–450.

sement de la *vie* du Christ, crucifié du fait de sa faiblesse (ἐξ ἀσθενείας, v. 4a) mais ressuscité (cf. le présent ζῆ du v. 4b) par la puissance de Dieu. Paul affirme donc non seulement que le mystère du Christ mort et ressuscité est le *modèle* de toute réalisation de la δύναμις, mais plus encore que le Christ lui-même est l'*agent* efficace de son déploiement dans le ministère apostolique⁵.

La construction de la réponse théologique de Paul permet donc d'induire, sinon l'ensemble du contenu de la prédication des adversaires, du moins son aspect problématique. Le rôle et la place de la faiblesse ont été, sinon relativisés, du moins ignorés. Les adversaires ne déniaient sans doute pas un rôle directeur à la δύναμις divine mais ils ne s'accordaient pas avec la christologie paulinienne sur les modalités de son déploiement. Ils ont donc tenu une prédication qui remettait en cause, d'une manière ou d'une autre, le rôle *central* joué par le mystère du Christ crucifié et ressuscité dans le ministère apostolique. Ils n'honoraient pas ce mystère dans toutes ses dimensions. Ils véhiculaient donc une christologie affaiblie et édulcorée.

Est-il possible d'en dire davantage sur l'« autre Jésus », l'« autre esprit » et l'« autre évangile » (11,4), dont les adversaires furent les hérauts ? Une hypothèse, assez nettement suggérée par le texte, peut ici être avancée.

2.2 *Une hypothèse sur son contenu : une christologie avant tout "par défaut"*

Tout porte à croire que cette prédication n'avait pas un haut degré d'élaboration théologique. Paul ne se trouvait pas confronté à un véritable corpus doctrinal. Si tel avait été le cas, il n'aurait pas manqué d'en proposer directement une réfutation argumentée, sur le modèle de la réponse à la crise de Galatie (Ga). Or ici, la seule contre-argumentation est celle du discours de déraison, condensée dans les trois antithèses de 13,3b-4d, en particulier dans celle des v. 3b-c. Le contenu *noétique* de la christologie adverse est donc plutôt sommaire⁶.

Paul explicite ici une réalité qui est probablement plus ébauchée qu'achevée. La logique de cette prédication hétérogène *conduit* en fait à attribuer

5 Cf. 2 Co 13,3c, et les deux syntagmes ἐν αὐτῷ et σὺν αὐτῷ des v. 4c-d ; voir aussi 1 Co 2,2.

6 Les versets 13,3b-c (le Christ "*n'est pas faible à votre égard, mais est fort en vous*") ne doivent pas être interprétés comme un indice permettant de reconstituer la christologie des adversaires, comme si ceux-ci avaient enseigné et dit que "*le Christ est faible à votre égard, et n'est pas fort en vous*". En effet, les v. 3b-c décrivent un fait vécu, et non un objet problématique mis en doute par la communauté. L'argumentation de Paul consiste à renvoyer la communauté à son *expérience*. Les versets 13,5d-e le confirment, car la communauté est à nouveau invitée à *reconnaître* en elle la présence du Christ et son agir puissant, c'est-à-dire à réfléchir sur une *expérience* et à tirer les conséquences de cette expérience.

à Jésus un autre rôle que celui que la théologie paulinienne lui assigne. Elle conduit à une autre manière de vivre de l'Esprit et de concevoir l'évangile, et, en définitive, à une autre conception du salut. Mais le théologien Paul a sans doute une longueur d'avance sur les adversaires, d'autant qu'en 11,5 et 11,12–15, avec les appellations *super-apôtres* et *faux apôtres*, c'est surtout leur légitimité apostolique qui est visée, et non pas tellement le contenu de leur prédication. Ces gens prétendent être à eux-mêmes leur propre mesure. En cela ils sont *sans intelligence* (10,12d). Ce ne sont pas d'abord des théologiens. De toute évidence, ce sont surtout des imposteurs, qui essayent d'être sur un pied d'égalité avec Paul et ses compagnons, en particulier sur les plans matériels et financiers (cf. 11,12). Ils ignorent la théologie de la recommandation et se glorifient de manière humaine (cf. 10,17 ; 1 Co 1,31 ; 3,21). Cette fausse *καύχησις* met d'elle-même sur le chemin d'un christianisme qui contient, en germe au moins, une christologie dénaturée. Ignorant le rôle de l'*ἀσθένεια* dans la manifestation de la *δύναμις*, la fausse *καύχησις* expose celui qui la pratique à relativiser, d'une manière ou d'une autre, le mystère du Christ mort et ressuscité. L'énoncé de 11,4 ne désignerait donc pas une christologie déjà élaborée et constituée comme telle, mais exprimerait plutôt, à titre prospectif, les conséquences christologiques de l'attitude et du discours des adversaires. Autrement dit, la relativisation que font les adversaires du mystère du Christ dans le ministère apostolique les conduit en fait *positivement* à une autre christologie, même si celle-ci, à l'heure où Paul écrit sa réponse, n'est sans doute pas encore pensée comme telle par eux. S'ils persévèrent à ne pas accorder au Christ mort et ressuscité le rôle qui lui revient, ils seront conduits en définitive à construire la figure d'un *autre* Christ (11,4a), incluant des aspects pneumatique (11,4c) et sotériologique (11,4e). La réponse théologique de Paul souligne que cette mésintelligence est déjà le chemin qui y mène.

C'est par défaut de véritable contenu que Paul n'a pas besoin de réfuter la prédication adverse – c'est-à-dire autrement qu'il ne le fait *déjà* par le discours de déraison. La christologie adverse n'existe pas en tant que telle. Ce n'est pas une christologie élaborée dans laquelle un rôle inférieur et subalterne – quel qu'il soit – aurait été *positivement* attribué à Jésus. C'est une christologie par défaut, plus qu'une *contre-christologie*. C'est une christologie par absence, autrement dit, une absence de christologie⁷. Les brèves indications christologiques, que l'on rencontre au fil du texte, peuvent être comprises, dans cette

7 On n'a pas fait de différence ici entre *Jésus* et *Christ*. Les deux termes semblent assez largement interchangeables, cf. 10,1b.5b.7b ; 11,2b.3d.4a.10a.13b.23a ; 12,2a.9e.10c ; 13,3a et 13,13a.

perspective, comme des allusions au mystère du Christ, dans la dimension précisément qui n'est pas suffisamment honorée par les adversaires. Relevons ces indications convergentes.

L'évocation de l'obéissance au Christ dans l'ouverture A, en 10,5b, pourrait être interprétée comme un indice en ce sens. Le combat de Paul vise en effet la réduction en captivité de *toute pensée* (πάν νόημα) hostile à l'obéissance au Christ. L'ὑποκοή est ici la fidélité au mystère du Christ, qui comprend le passage par la croix (cf. 2 Co 13,4a–b; Ph 2,8–9). On sait que la croix du Christ a fait difficulté à Corinthe dès les débuts de l'existence de la communauté (cf. 1 Co 1,18–25). Il pourrait donc s'agir ici en 10,5b d'une allusion au dévoiement de la prédication des adversaires, qui n'insistaient pas suffisamment sur cet aspect du mystère du Christ (cf. 1 Co 2,2). Par ailleurs, on pourrait comprendre de la même manière les verbes ταπεινῶ et ὑψῶ en 11,7b–c. L'allusion évidente qu'ils contiennent au mystère du Christ, abaissé puis élevé, pourrait être chargée d'un poids contextuel et viser l'édulcoration christologique des adversaires. L'élévation dont les Corinthiens font l'expérience dans leur existence croyante (v. 7c) est une conséquence de l'abaissement des missionnaires (v. 7b), qui assument le dénuement de leur ἀσθένεια. Cet abaissement est, d'une certaine manière, la première attitude missionnaire. Elle prend modèle sur l'abaissement de Jésus dans l'ἀσθένεια de la croix, et permet, dans la vie des apôtres et dans celle de la communauté, la manifestation de la δύναμις de Jésus, relevé d'entre les morts (cf. Ph 2,8–9). Paul ferait donc ici une relecture christologique de son choix pastoral d'autonomie financière et soulignerait en même temps les carences de la prédication adverse. Enfin, le sens du présent κηρύσσει en 11,4a se comprend mieux dans cette perspective. Il s'agit d'un présent conatif, qui décrit l'entreprise de nouveaux venus qui s'efforcent de proclamer un autre Jésus. Le présent exprime quelque chose d'inchoatif. Il insiste sur une tentative plus que sur un contenu.

Sur l'identité des adversaires, notons que leur judaïté est explicitée par les trois questions de 11,22. Cependant, comme le confirment les chapitres 1–9 de 2 Co, ils ne semblent pas avoir été des judaïsants au sens fort, c'est-à-dire réclamant le maintien des observances mosaïques, en particulier de la circoncision. En ce sens, même si la question de la circoncision fait une brève apparition en 1 Co (cf. 7,18–19), l'opposition corinthienne ne ressemble guère au front de la crise galate (cf. Ga 3,2–5). La problématique Loi/grâce n'y est pas directement discutée⁸. On connaît mieux aujourd'hui la grande diversité des

8 On a fait remarquer plus haut, lors de l'étude du catalogue de péristases, que certains éléments de ce catalogue pourraient contenir quelques allusions à la question des observances

judéo-christianismes du début de l'ère chrétienne (judéen, grec, rabbinique, synagoga, etc.). Judaïsme et christianisme appartenaient d'ailleurs à la même famille, avec des incarnations variées, tant du côté juif que du côté chrétien⁹. La tendance combattue par Paul peut avoir appartenu à l'un ou l'autre de ces judéo-christianismes. Remarquons enfin que Paul, avec les trois questions de 11,22, revendique son appartenance au judaïsme et souligne que la judaïté peut être vécue autrement que ne le font les adversaires.

Concluons ce point. Les nouveaux prédicateurs arrivés à Corinthe ont été, par leur fausse *καύχησις* – plus peut-être que par leur prédication proprement dite – les représentants d'une christologie affaiblie et amoindrie. L'évangile reçu de Paul est menacé d'une ablation, qui fait courir un risque à l'*οἰκοδομή* de la communauté.

Quel a pu être, dans ce cadre, le rôle joué par la question financière ? C'est ce dernier aspect historique qu'il nous faut maintenant examiner.

3 La question financière

Les aspects problématiques liés aux questions d'argent n'ont pas été sans importance sur l'échiquier de la crise, puisqu'une partie des ensembles B et B' leur est consacrée et que le discours de déraison lui-même, en finale, les évoque (cf. 12,13). De quoi s'agissait-il ? Observons les données du texte, puis avançons une hypothèse sur le rôle historique qu'a pu jouer cette composante de la crise.

3.1 *Les données du texte : une incompréhension supplémentaire de la communauté à l'égard du ministère apostolique*

Regardons attentivement la manière dont Paul traite le thème de l'*argent*. En B, ce thème est examiné en lien avec les adversaires. En B', la question financière est traitée pour écarter des objections en vue du retour. Dans le discours de déraison, elle est mentionnée *in fine* lorsque Paul rattache le discours à la situation concrète de la communauté. Examinons ces trois passages.

La seconde péricope de l'ensemble B comporte une justification de l'indépendance matérielle du groupe paulinien (11,7–15). Au v. 12, Paul en expose les raisons. Il aurait été légitime d'accepter le soutien matériel de la communauté

de la Loi (cf. 11,24, *supra*, 362–365 et 363 n. 196), mais la communauté paraît sur ce point être sereinement située du côté de Paul. La judaïsation de la communauté n'apparaît pas comme un danger constitutif de la crise.

9 Voir en particulier BOYARIN, *La Partition du judaïsme et du christianisme*, 21–170.

(cf. 1 Co 9,12), mais le refus d'un tel soutien a été voulu à cause des adversaires. Paul veut éviter l'exploitation qu'ils pourraient en faire (cf. 11,12d), dans leur projet de glorification et de fausse recommandation (cf. 10,12–16). Ce refus a été interprété comme un manque d'amour (cf. 11,11) et les adversaires pourraient avoir été à l'origine de ce soupçon. Mais en réalité, l'indépendance matérielle a été choisie moins par amour que *πρὸς τὴν ὑμῶν διακονίαν* (11,8). Elle a donc été voulue pour l'annonce de l'évangile, afin que cette annonce soit à l'abri des obstacles que les adversaires auraient pu dresser contre elle (cf. 11,12).

Dans le discours de déraison, la péricope conclusive (12,11–13) évoque de manière ironique l'*ἀδικία* dont Paul aurait pu se rendre coupable en ne vivant pas aux frais de la communauté. Paul en réalité ne songe pas avoir commis là une *injustice* vis-à-vis de celle-ci. Il répond donc ici à un reproche qui a pris forme dans le cadre de l'incompréhension dont son ministère et son comportement ont été l'objet.

La première péricope de l'ensemble B', après le discours de déraison, revient sur les difficultés suscitées par l'indépendance financière des apôtres. Cette indépendance non seulement n'a pas été comprise, mais elle a été interprétée comme une convoitise déguisée. La fourberie de Paul aurait consisté à dissimuler, derrière cette autonomie matérielle, une cupidité à l'égard des biens des Corinthiens (12,16). L'Apôtre se serait servi d'intermédiaires pour exploiter la communauté et capturer ses biens (12,17). Le retour du groupe de Paul à Corinthe ne pourra se dérouler sereinement que si ces soupçons sont balayés et la confiance restaurée. Dans ce but, Paul s'engage formellement: *οὐ καταναρκήσω*, "*je ne serai pas une charge*" (12,14b). Cette décision est qualifiée en 12,15c–d. Elle est expressive de l'amour que Paul, en tant que figure parentale (cf. 12,14c–e), porte à la communauté, amour réaffirmé peu après dans le vocatif *ἀγαπητοί* (12,19c). Puis Paul en appelle à l'histoire. C'est la fonction argumentative de 12,18, où la figure de Tite est évoquée pour illustrer et certifier l'irréprochabilité de Paul. La mention de l'amour en 12,15c–d écarte une objection qui aurait pu naître dans l'esprit des lecteurs. Mais l'amour ne joue pas non plus le rôle de fondement du choix d'indépendance matérielle. C'est dans la troisième partie de la péricope (12,19–21), où il fait part de ses impressions en vue du retour, que Paul donne la clé de compréhension de ce choix. L'indépendance financière des apôtres s'explique dans une perspective ecclésiologique. Elle est au service de l'*οἰκοδομή* de la communauté (12,19c).

Le traitement conjoint que les ensembles B, B' et C font de la question financière permet d'avancer plusieurs affirmations. L'indépendance matérielle est assumée par Paul dans le cadre de la précarité de la condition apostolique et, en ce sens, elle fait partie de l'*ἀσθένεια*. Elle s'explique dans la perspective de l'*οἰκοδομή* de la communauté, à cause des adversaires, en particulier pour éviter

l'exploitation qu'ils auraient pu faire du soutien matériel octroyé aux apôtres. Mais cette indépendance financière, qui se proposait d'ôter des obstacles à la réception de l'évangile, a aussi suscité des difficultés. Il semble que les chrétiens de Corinthe s'étaient sentis victimes d'une injustice. Ils se figuraient peut-être que Paul ne les aimait pas ou pas assez. Ils y ont suspecté aussi une forme de ruse et de rapacité. Le problème financier s'inscrit donc dans la série des incompréhensions dont fut l'objet le ministère de Paul et de ses compagnons, sans être toutefois directement lié à la question christologique.

Est-il possible de préciser le rôle qu'a pu jouer cette incompréhension par rapport aux autres aspects de la crise ?

3.2 *Une hypothèse sur son rôle : un élément secondaire et aggravant de la crise*

Reconnaissons que la nature du reproche que les Corinthiens ont nourri à l'égard de Paul, c'est-à-dire de ne pas être (assez) aimés de lui, a quelque chose d'incompatible avec le rejet de sa légitimité d'apôtre. Paradoxalement, ce reproche est plutôt un signe de la relative bonne santé des relations de Paul avec Corinthe. En effet, si les chrétiens de Corinthe s'étaient figuré que Paul ne les aimait pas assez, c'est qu'ils avaient toujours de vives attentes à son égard. Se plaindre de ne pas être assez aimé d'une personne trahit en effet une estime de cette personne. Ce reproche ne saurait en lui-même être une remise en cause de l'apostolicité, et il montre donc plutôt l'attachement des Corinthiens à Paul. En revanche, le rejet de l'être-au-monde des apôtres est une forme de mépris.

Les deux aspects, estime et mépris, sont ici comme deux liquides non miscibles. La question financière a joué en conséquence un rôle occasionnel dans la crise. Elle a dû constituer un élément déclencheur ou initiateur, qui a aggravé la composante anti-paulinienne de la crise. Sans en être elle-même le cœur, elle pourrait avoir d'emblée fonctionné comme un prétexte dont se sont servis les adversaires arrivés à Corinthe pour aiguïser l'hostilité et le mécontentement de la communauté vis-à-vis de Paul (cf. 11,12). Les prédicateurs intrus n'ont eu qu'à exploiter et exciter des déceptions, des aigreurs et des incompréhensions déjà existantes. C'était alors pour eux l'un des artifices destinés à mettre la communauté sous influence (cf. 11,20) et à donner à la crise un tournant décisif.

...

Résumons ce bilan historique et soulignons les rapprochements qu'il permet avec certains passages de 2 Co 1-9 et de 1 Co.

La composante anti-paulinienne est le nerf de la situation historique à laquelle les quatre chapitres de 2 Co 10-13 s'efforcent de répondre. Les adver-

saïres de Paul confisquent à leur profit une caractéristique de l'être chrétien, à savoir l'*appartenance au Christ* (cf. 2 Co 10,7). La formule Χριστοῦ εἶναι, qui en 1 Co 1–4 servait à définir la condition de disciple (1 Co 1,12; 3,23), sert en 2 Co 10–13 à définir celle d'apôtre. Les adversaires intrus (2 Co 11,4), d'origine juive (2 Co 11,22), prétendent être les seuls à appartenir vraiment au Christ (2 Co 10,7). Ils sont probablement le prolongement des judéo-chrétiens qui, en 1 Co 1–4, revendiquaient pour eux le patronage de Céphas (cf. 1 Co 1,12). Ils s'appuient sur leur proximité κατὰ σάρκα (cf. 2 Co 11,18) avec Jésus. Ils veulent exploiter ce privilège de naissance pour imposer leur conception du ministère apostolique. La problématique sous-jacente n'est plus directement, comme en 1 Co 1–4, la place à reconnaître aux prescriptions du judaïsme, mais plutôt ce qui fait un apôtre et la manière de penser les conditions d'exercice de son ministère, en particulier son être-au-monde, précaire et vulnérable. C'est donc un nouveau *quiproquo* qui se fait jour ici en 2 Co 10–13, autour de la formule Χριστοῦ εἶναι. Il ne vise plus seulement la condition croyante en général, mais la condition apostolique en particulier. La formule, abusivement utilisée par certains, devient donc ambiguë. Paul rétablit la vérité en reprécisant son contenu. L'appartenance de l'apôtre au Christ a sa *preuve* (δοκιμή) dans la recommandation du Seigneur (2 Co 10,17–18). L'ἰκανότης de l'apôtre (2 Co 3,5) et le ministère de réconciliation (διακονία τῆς καταλλαγῆς) que celui-ci exerce (2 Co 5,18.20) sont des dons du Seigneur. Cette *preuve* se laisse voir aussi dans l'ἀποκάλυψις de l'évangile dont a été gratifié l'apôtre (2 Co 12,1–5a). Lorsque celui-ci annonce l'évangile, l'Esprit est à l'œuvre (cf. 2 Co 1,22; 3,6; 5,5; 6,6). Cette preuve est enfin à trouver dans la δύναμις divine qui se manifeste dans l'ἀσθένεια de son humanité (2 Co 4,7; 12,5b–10) et dont la communauté fait elle-même l'expérience (cf. 2 Co 3,3; 4,12.15).

Paul fait son ἀπολογία sous la forme d'une *glorification*, car la fausse καύχησις est à la racine de la crise (cf. 11,18). La φυσίωσις avait défiguré la vraie nature de l'*appartenance* (cf. 1 Co 3,21–23; 4,6.18) et avait poussé les chrétiens de Corinthe à appartenir, non plus au Christ, mais à tel ou tel *leader* (cf. 1 Co 1,12; 4,20). On ne sait pas dans quelle mesure l'exposé théologique de Paul en 1 Co 1–4, nécessairement antérieur à 2 Co 10–13, a été reçu à Corinthe. En tout cas, les nouveaux missionnaires ont aggravé une situation déjà existante. La question des partis ne s'est pas apaisée mais s'est exacerbée. La composante anti-paulinienne (cf. 1 Co 2,2–3; 4,3–5.10) s'est renforcée. Les adversaires, avec une certaine arrogance (cf. 2 Co 11,4.19–20), ont sans doute réussi à rassembler les différents partis autour d'eux. Ils semblent avoir réussi dans cette entreprise en exacerbant les mécontentements suscités chez certains membres de la communauté par l'indépendance financière des apôtres (cf. 2 Co 11,7–12) et par l'entremise de Tite (cf. 2 Co 12,16–18). L'indépendance financière avait déjà

été évoquée en 1Co. Paul a fait le choix de renoncer à un droit, celui d'être soutenu matériellement par la communauté, afin de ne créer « aucun obstacle à l'évangile du Christ » (1Co 9,12). Ce comportement lui permettait d'être libre à l'égard de tous, « pour en gagner le plus grand nombre » (1Co 9,19; voir aussi 9,20–23). Paul n'a donc pas changé d'attitude (cf. 2Co 7,2), mais cette attitude a été l'occasion de difficultés nouvelles. Les adversaires s'en sont servis pour tenter d'évincer le groupe fondateur. Ils sont entrés dans une logique de dénigrement et d'accusation (cf. 10,2.7.10), contestant tant l'apostolicité que l'intégrité du groupe paulinien (cf. 2Co 11,7–12; 12,16–18). Ils ont pris en particulier pour cible la manière d'être du groupe paulinien, marquée par la vulnérabilité et la faiblesse. Celle-ci était d'ailleurs déjà problématique à l'époque des partis (cf. 1Co 2,2–3; 4,10). La crise communautaire des partis s'est intensifiée dans le sens d'une coalition contre le groupe fondateur. D'un point de vue dynamique, la crise historique visée par 2Co 10–13 ne semble donc rien d'autre qu'une aggravation des problèmes hérités de 1Co 1–4¹⁰.

10 Ce constat suggère en conséquence de situer dans une certaine proximité temporelle la rédaction de 1Co et celle de nos quatre chapitres (et éventuellement de la totalité de 2Co). Il dépasse les limites du présent travail de prendre position sur les questions de datation d'une part et de critique littéraire d'autre part. Cependant, sur la base du travail que nous avons entrepris, il paraît difficile d'identifier 2Co 10–13 avec la *Lettre dans les larmes* (*Tränenbrief* ou *Zwischenbrief*), mentionnée en 2Co 2,3–4.9 et 7,8–12. Dans la perspective des *Teilungshypothesen*, cette identification a souvent été proposée (cf. voir l'histoire de la recherche sur la composition littéraire de 2Co, résumée dans l'introduction générale, *supra*, 6 n. 8). Mais elle n'est guère recevable. La manière dont Paul décrit la *Lettre dans les larmes* en 2Co 1–7 n'est en effet pas consonante avec le texte qui se donne à lire en 2Co 10–13. « Aussi est-ce en pleine difficulté et le cœur serré (ἐκ πολλῆς θλίψεως καὶ συνοχῆς καρδίας) – déclare Paul à propos de cette lettre – que je vous ai écrit (ἔγραψα ὑμῖν) parmi bien des larmes (διὰ πολλῶν δακρύων), non pour vous attrister, mais pour que vous sachiez l'amour débordant que je vous porte » (2Co 2,4). Paul indique ici *a posteriori* le but de cette *Lettre dans les larmes*, et les émotions qui en ont accompagné la rédaction. Certes, les chapitres 10–13 contiennent des affirmations de Paul sur l'amour qu'il porte à ses lecteurs (cf. 11,2; 11,11; 11,29 et 12,14–15). Mais ces affirmations n'y font pas difficulté. Ce sont avant tout des *arguments* et non des objets de *doute*. Par ailleurs, l'évocation de la πολλὴ θλίψις et de la συνοχὴ καρδίας, ainsi que la mention des πολλὰ δάκρυα conviennent mal aux chapitres 10–13. Dans ce texte, l'écriture de Paul est chargée d'émotions, certes, en particulier par les ἰδέαι stylistiques de *véhémence* (σφοδρότης) et de *sincérité* (ἀλήθεια), mais l'Apôtre y expose plutôt une argumentation de type théologique sur les liens entre ἀσθένεια et δύναμις. Il recherche l'οἰκοδομή de la communauté dans l'ἀπολογία qu'il fait de son ministère. Il annonce par ailleurs une action énergique afin de provoquer chez ses lecteurs une prise de conscience (cf. 12,20; 13,2), mais cette mise en garde ne dessine pas de perspectives sombres. L'engagement littéraire et théologique

En définitive, il n'y a sans doute pas à Corinthe une déviance doctrinale caractérisée. Les tendances qui s'opposent reflètent pourtant des questions théologiques qui ont dû se poser dans la plupart des communautés quant à la légitimité et à la compétence de l'apôtre. Dans sa réponse, Paul insiste sur le fait que la reconnaissance de l'apostolicité est fondamentale pour l'οικοδομή de la communauté (13,9d.11b). Cette οικοδομή est en effet intimement liée au rôle du mystère du Christ crucifié et ressuscité dans la vie des croyants, mystère proclamé dans le ministère apostolique. Diminuer ce rôle, c'est modifier la place du Christ dans le salut et concevoir un « autre Jésus ». Précisément à cause du mystère du Christ, la reconnaissance de l'apostolicité du groupe paulinien est essentielle pour promouvoir l'οικοδομή de la communauté. C'est sur ce point que Paul exige une transformation communautaire avant son retour¹¹.

de Paul est habité par l'espérance (cf. 10,15b; 13,6). Nos quatre chapitres sont un texte de combat (cf. 10,3–6.11), produit par une conviction enthousiaste. Le texte est traversé d'une indéfectible confiance envers la δύναμις du Christ, agissant tant dans l'ἀσθένεια des apôtres (cf. 12,9–10) que dans la vie des Corinthiens eux-mêmes (cf. 13,3b–c). La mise en œuvre de l'ἰδέα stylistique d'έclat (φαιδρότης ou λαμπρότης) (cf. 10,4–6; 11,23d–29; 12,10) montre que Paul se sait en *position de force* (cf. *supra*, 299–300; 377 et 416–417). Il a confiance dans ce qu'il dit et présente ses pensées avec assurance. L'Apôtre est confiant que les destinataires effectueront le changement qui leur est demandé (cf. 13,5–6). En définitive, l'espérance et la joie ont le dernier mot (cf. 13,5–6.11–13). De ces chapitres 10–13 ne transpirent pas les émotions dont Paul parle en 2 Co 2,4. Nos quatre chapitres ne sauraient donc coïncider avec la *Lettre dans les larmes*.

- 11 La transformation souhaitée par Paul est bien décrite par le concept de *Sinnesänderung*, expliqué par BIERINGER: «Die Argumentationsweise des Paulus wäre am ehesten verständlich, wenn die externen Gegner die eigentliche Opposition bildeten, die Korinther nur mit ihnen sympathisierten oder sich nicht deutlich genug auf die Seite des Paulus stellten und Paulus, wie allgemein angenommen wird, nicht die Gegner, sondern die Korinther zu einer Sinnesänderung bewegen wollte. In diesem Fall hätte Paulus nämlich wenig Grund, den Korinthern die Lehre der Gegner vorzuhalten. Es wäre wichtiger, sie an die Grundaussagen seiner eigenen Theologie zu erinnern, was Paulus in 2 Kor ja auch tut» (BIERINGER, *Die Gegner des Paulus*, 220). La *Sinnesänderung* – on l'a expliqué – fait principalement l'objet de la péricope 13,1–10.

Ouvertures théologiques

Dans cette seconde section, nous proposerons quelques réflexions théologiques sur le texte de Paul. La théologie de 2 Co 10–13 est d'une grande richesse, aussi bien dans ce qui touche au message fondamental du texte, que dans les reflets qu'il fournit indirectement sur d'autres aspects de la foi et de la pratique chrétiennes. Notre exploration se concentrera sur deux thèmes. Nous prolongerons d'abord les réflexions développées dans la seconde partie sur la théologie de l'ἀσθένεια humaine et de la δύναμις divine. Nous verrons qu'il s'agit là en réalité d'une théologie de l'action de Dieu dans le monde. Nous envisagerons ensuite la théologie de l'autorité apostolique, reflétée par la pratique dont témoigne le texte.

1 Une théologie de l'action de Dieu dans le monde

La parole du Seigneur donnée à l'occasion de l'écharde (ἡ δύναμις ἐν ἀσθενείᾳ τελεῖται, 12,9c) et sa reformulation paulinienne (ὅταν ἀσθενῶ, τότε δυνατός εἰμι, 12,10d–e) constituent ensemble le message fondamental et le double point culminant du développement. La δύναμις est celle du Christ (cf. 12,9e). Le verbe τελεῖται est un passif théologique. La δύναμις est donc *agie*, accomplie et réalisée *par* le Seigneur. Il s'agit d'une *action* de Dieu. Pour répondre à la crise, Paul expose en définitive une théologie de l'action de Dieu dans le monde. Une telle théologie n'exclut pas bien sûr *a priori* d'autres formes possibles d'intervention de Dieu dans le monde. Mais elle considère l'une des formes possibles de cette action, celle qui a lieu ἐν ἀσθενείᾳ, “dans la faiblesse”. Et elle la considère également restreinte et située dans un cadre, celui du ministère apostolique.

Nous aborderons successivement deux points. Nous examinerons d'abord comment peuvent s'articuler et se rencontrer ces deux réalités, ἀσθένεια de l'apôtre et δύναμις de Dieu, dans le concret de l'existence missionnaire. Pour ce faire, nous nous pencherons sur la péricope de la fuite de Damas (11,30–33). Elle constitue un *cas d'école*, une sorte de *test case*, où est décrite et racontée l'intervention ponctuelle de la puissance de Dieu dans une situation concrète de faiblesse. Elle permet donc de penser et de comprendre cette action. À ce titre-là, elle requiert une attention particulière. Nous observerons ensuite, dans un second point, comment ἀσθένεια de l'apôtre et δύναμις de Dieu sont mises en scène et révélées de manière progressive au fil des péricopes du

discours de déraison. La théologie de Paul nous donne là à comprendre que plus est grande l'ἀσθένεια de l'homme, plus importante est l'action de la δύναμις de Dieu. En concluant, nous soulignerons l'actualité de cette théologie pour l'Église d'aujourd'hui.

1.1 *Une intervention ponctuelle de Dieu : la fuite de Damas*

La seconde des deux péripécopes que l'on a appelées d'*expérience* (11,30–33) est aussi la première péricope *damascène*¹. Elle a une portée paradigmatique car elle illustre la théologie de l'action de Dieu dans un cas particulier de faiblesse humaine. On a déjà exploré plus haut cette péricope². Il faut la réexaminer maintenant dans cette perspective.

La faiblesse est illustrée d'abord par la situation de Paul, menacé par le pouvoir d'un monarque. Le substantif χεῖρες (v. 33b) est symbolique de cette puissance mondaine, à laquelle rien ne peut s'opposer. Son bras armé se prépare à mettre la main sur Paul (πιάζειν, v. 32b). L'imparfait ἐφρούρει (v. 32b) souligne l'action continue de l'ethnarque et de ses forces de police, et indique indirectement le danger auquel Paul était exposé. La faiblesse est aussi indiquée par les moyens matériels dérisoires mis en œuvre par Paul, en particulier la corbeille (σαργάνη) et, de manière sous-entendue, la corde qui a permis de la faire glisser le long de la muraille.

L'action de la δύναμις de Dieu est décrite avant tout par la fenêtre ouverte (θυρίς, v. 33a). Il faut en effet noter la position emphatique du syntagme διὰ θυρίδος, qui devance le syntagme ἐν σαργάνη et le verbe ἐχαλάσθην (v. 33a). Celui-ci, au passif, n'est pas à comprendre de manière théologique. Dans le contexte narratif, il sous-entend plutôt l'intervention d'acolytes, qui ont fait descendre la corbeille le long de la muraille, c'est-à-dire probablement des membres de la communauté chrétienne de Damas (cf. Ac 9,23–25). La construction du v. 33 n'attire pas l'attention sur le verbe ἐχαλάσθην mais plutôt sur le syntagme διὰ θυρίδος, placé en tête de la proposition. L'énoncé souligne ainsi avec force le caractère invraisemblable de cette fenêtre laissée libre et ouverte, sur le rempart d'une cité surveillée. Si elle a ses causes naturelles et humaines, Paul la comprend aussi comme ponctuellement investie de la δύναμις divine³. Le "Dieu

1 Cf. *supra*, 401–402 et 500.

2 Cf. *supra*, 379–387.

3 On pourrait traduire ainsi 11,33a : "Et (c'est) par une fenêtre dans une corbeille (que) je fus descendu le long de la muraille". Le syntagme ἐν σαργάνη explique le syntagme διὰ θυρίδος, non en ce qu'il ajoute quelque chose à l'action de Dieu, mais plutôt en ce qu'il expose une circonstance de la fuite.

et Père du Seigneur Jésus” (v. 31a), auquel en appelle Paul dans la seconde partie de la péricope, n’est pas seulement celui qui atteste la vérité historique du récit des v. 32–33. Il est aussi celui qui est intervenu en faveur de Paul, serviteur de Jésus. Les portes de la ville sont fermées, mais une fenêtre s’ouvre. Dans l’interprétation et la relecture personnelles de Paul, l’existence de cette fenêtre, non surveillée par les forces de police, ou ayant échappé à leur vigilance, apparaît comme l’action du “*Dieu et Père du Seigneur Jésus*” dans cette situation de faiblesse. Indéterminée – l’absence d’article est à noter – et muette, cette fenêtre banale, inexplicablement ouverte, porte son empreinte.

La δύναμις de Dieu est encore mise en relief, en creux, par la puissance des adversaires dont elle se joue. Le titre d’ethnarque du roi est ridiculisé par la fuite d’un individu, muni d’une corbeille. La δύναμις de Dieu nargue avec aisance de puissants personnages. La muraille (τείχος), rempart construit par la main de l’homme, est dérisoire devant cette puissance. Son insignifiance est mise en valeur par la position terminale du syntagme διὰ τοῦ τεύχους.

L’actif ἐξέφυγον est pareillement allusif de l’action de Dieu. Il n’est sans doute pas à comprendre comme le mouvement de fuite de Paul, qui, arrivé au pied de la muraille, a pu prendre le large. Il faut plutôt y entendre le résultat final, obtenu par l’action de Dieu. On a déjà souligné plus haut les contacts lexicaux entre le verbe ἐκφεύγω et le vocabulaire des psaumes, où Dieu est souvent qualifié de καταφυγή (*refuge*) de ceux qui mettent leur confiance en lui⁴.

L’action de Dieu se révèle enfin dans le caractère imprévisible de l’issue de l’épreuve. Paul n’aurait pas dû pouvoir échapper à la vigilance des gardes, chargés sur ordre exprès de l’ethnarque de surveiller les remparts et les portes de la ville. Or, c’est le contraire qui arrive. Ce renversement imprévu de la situation est la marque de l’action de Dieu, capable de modifier le cours normal des choses.

On trouve dans l’Ancien Testament un parallèle intéressant au récit de la fuite de Damas. Le livre d’Esther met en scène une orpheline fragile, recueillie par son oncle Mardochée⁵. La fragilité d’Esther est celle du peuple juif tout entier. Haman, ennemi des juifs, avait espéré pouvoir mener à bien son projet d’extermination des Juifs, mais “*la situation se renversa*”, הָיָה כְּפֶנֶס (9,1)⁶. L’audace

4 Les verbes φεύγω, καταφεύγω et φυγαδεύω dans les psaumes sont presque toujours employés pour décrire une délivrance procurée par le Seigneur, cf. *supra*, 385 n. 250.

5 Sur le livre d’Esther, voir ici en particulier ABADIE, *Esther ou l’énigme cachée*, 7–18 ; ID., *Esther, entre la mascarade et le drame*, 37–40 ; LACOQUE, *Esther*, 63–97.

6 Voir aussi 9,22 : הָיָה כְּפֶנֶס ; “*ce fut le contraire qui arriva*” (littéralement : “*la situation se retourna pour eux*”). C’est ici aussi le verbe הָפַךְ (*se tourner*) à l’accompli niphal.

d'Esther, qui, risquant sa vie, prend la parole auprès du roi Xerxès pour sauver son peuple (cf. 7,3-4), fait suite à un événement, survenu la nuit précédente, qu'elle n'avait pas pu prévoir elle-même. «*Cette nuit-là, le sommeil fuyait le roi*» (6,1). Celui-ci, pour occuper son insomnie, a l'idée de se faire apporter les annales et d'en ordonner la lecture. Le récit attire donc l'attention sur «une présence, dont l'effet se rend perceptible dès l'insomnie du roi (cf. 6,1), qui permettra de faire remonter à la mémoire du souverain le haut fait de Mardochée, «*le Juif assis à la porte royale*» (6,10), quand bien même Haman vient réclamer sa tête»⁷. Cette insomnie du roi porte la marque de la δύναμις de Dieu. Elle produit un renversement de la situation et rend possible la délivrance⁸.

C'est précisément le cas du récit de la fuite de Damas. Cette fuite souligne clairement le caractère imprévisible du destin de la faiblesse humaine. Comme chez Esther, le salut de Paul se manifeste de manière inattendue et imprédictible.

Cette théologie de l'action de Dieu dans le monde, illustrée dans la fuite de Damas, est aussi présente dans le livre des psaumes. En ce sens, l'approche de Paul rejoint la théologie des psaumes. Le *pauvre* dans les psaumes (πτωχός, πένης ou ἀσθενής) est celui qui met son espérance dans le Seigneur. Le pauvre et le faible font *toujours* l'expérience de la force de Dieu⁹. Leur détresse n'est *jamais* privée de l'intervention secourable de Dieu¹⁰. Le livre des psaumes

7 ABADIE, *Esther, entre la mascarade et le drame*, 38.

8 «Le livre d'Esther privilégie ces renversements de situation qui font des juifs les égaux de leurs voisins ou de leurs ennemis et révèlent, en fin de compte, leur destin particulier. Ce revirement subit dans l'intrigue, la περιπέτεια (événement imprévu) d'Aristote [cf. *Poétique*, 24-25], est dans Esther une véritable, quoique implicite, leçon de théologie. De fait, le récit est entièrement construit autour du caractère imprévisible de l'histoire humaine, de telle sorte qu'est démenti le principe déterministe selon lequel les mêmes causes produisent les mêmes effets» (LACOQUE, *Esther*, 69-70).

9 Dans le livre des Psaumes, selon les LXX, voir par exemple 13,6 (Κύριος ἐλπίς τοῦ πτωχοῦ ἐστίν), 21,25 (ὅτι οὐκ ἐξουδένωσεν [ὁ κύριος] οὐδὲ προσώχθισεν τῇ δεήσει τοῦ πτωχοῦ οὐδὲ ἀπέστρεψεν τὸ πρόσωπον αὐτοῦ ἀπ' ἐμοῦ καὶ ἐν τῷ κεκραγένοι με πρὸς αὐτὸν εἰσέκουσέν μου), 24,16 (ἐπιβλεψὼν ἐπ' ἐμὲ καὶ ἐλέησόν με ὅτι μονογενὴς καὶ πτωχός εἰμι ἐγώ), etc.

10 Les psaumes qui traduisent la prière d'un faible ne manquent pas de décrire en même temps l'expérience de l'intervention de la force divine, ou d'exprimer la ferme espérance de cette intervention. La faiblesse y est en définitive toujours l'un des lieux de *révélation* et de *manifestation* de l'action de Dieu. Les prières individuelles, qui occupent près du quart du psautier, décrivent souvent l'épreuve du pauvre, puis sa supplication adressée au Seigneur, et enfin le récit de l'intervention divine, ou du moins le résultat de celle-ci. Ainsi par exemple le psaume 30 décrit d'abord l'épreuve du pauvre (ὅτι ἐξέλιπεν ἐν ὀδύνῃ ἡ ζωὴ μου καὶ τὰ ἔτη μου ἐν στεναγμοῖς· ἡσθένησεν ἐν πτωχείᾳ ἡ ἰσχὺς μου καὶ τὰ

collectionne les *témoignages* de ceux qui ont vécu l'intervention de la force de Dieu dans la faiblesse et la pauvreté. Paul reprend cette théologie vétéro-testamentaire et la reformule dans la perspective du ministère apostolique. L'approche des psaumes, comme celle de Paul en 2 Co 11,30–33, est *descriptive* et *expérimentale*¹¹.

La fuite de Damas joue un rôle paradigmatique dans le discours de déraison, en particulier vis-à-vis des épreuves énumérées dans le catalogue. Elle développe et expose ce que l'accumulation du catalogue laissait dans l'ombre, à savoir l'action de la δύναμις de Dieu dans la faiblesse. Aussi bien lors de la fuite de Damas que dans les épreuves du catalogue, l'action de Dieu fut à l'œuvre, mais la fuite de Damas donne à voir aux lecteurs la manière dont elle est intervenue. Elle met en scène quelque chose, une fenêtre, qui, contre toute attente, révèle cette intervention. Quand les portes se ferment, Dieu ouvre une fenêtre.

Mais cette manifestation est paradoxale, car la fenêtre – tout comme l'insomnie du roi Xerxès dans le livre d'Esther (Est 6,1) – révèle la δύναμις de Dieu et en même temps la cache. L'action de la δύναμις ne se donne pas directement à voir. Cette action est dissimulée par la fenêtre qui n'a en elle-même rien de divin, mais qui devient ponctuellement *lieu de passage* de l'action divine, moyennant l'interprétation personnelle de Paul. Dieu n'agit pas comme un magicien. Il intervient par l'intermédiaire des choses qu'il choisit pour instru-

ὅστ'α μου ἐπαράχθησαν, v. 11), puis exprime son appel au Seigneur (ἐγὼ δὲ ἐπὶ σὲ ἤλπισα, κύριε· εἶπα Σὺ εἶ ὁ θεός μου, v. 15; κύριε, μὴ καταισχυνηθῆην, ὅτι ἐπεκαλεσάμην σε, v. 18). En conclusion, le pauvre s'écrie: διὰ τοῦτο εἰσήκουσας τῆς φωνῆς τῆς δεήσεώς μου ἐν τῷ κεκραγένοι με πρὸς σέ (v. 23). L'intervention de la δύναμις de Dieu est parfois indiquée par une parole de Dieu lui-même au style direct: ἀπὸ τῆς ταλαιπωρίας τῶν πτωχῶν καὶ ἀπὸ τοῦ στεναγμοῦ τῶν πενήτων νῦν ἀναστήσομαι, λέγει κύριος, θήσομαι ἐν σωτηρίᾳ (11,6). Le plus souvent l'intervention de Dieu est demandée par une prière: ἀνάστηθι, κύριε; (9,20.33); ὑψωθήτω ἡ χεὶρ σου (9,33); σύντριψον τὸν βραχίονα τοῦ ἁμαρτωλοῦ καὶ πονηροῦ (9,36). En finale, le psalmiste témoigne de l'expérience du secours reçu: τὴν ἐπιθυμίαν τῶν πενήτων εἰσήκουσεν κύριος, τὴν ἐτοιμασίαν τῆς καρδίας αὐτῶν προσέσχεν τὸ οὖς σου (9,38). Voir aussi Ps LXX 9,19.23.30.35; 11,6; 13,6; 21,25; 24,16; 30,11; 33,7.18–19; 34,10; 36,14; 39,18; 40,2–4; 43,25; 45,2; 58,18; 67,11; 68,30.33–34; 69,6; 71,2.4.12–13; 73,21; 81,3–4; 85,1; 87,10.16; 101,1; 106,10.41; 108,16.22–31; 112,7–9; 123,7–8; 131,15; 139,13. En Ps 17,30, on peut relever ce parallèle étonnant avec la fuite de Damas: ἐν τῷ θεῷ μου ὑπερβήσομαι τείχος, “grâce à mon Dieu, je saute la muraille”.

- 11 L'action de Dieu n'est reconnue et identifiée comme telle que par l'interprétation personnelle de celui qui en bénéficie. C'est par le pauvre, qui en fait lui-même l'expérience, qu'elle est perçue comme telle: ἐν τούτῳ ἔγνων ὅτι τεθέληκας με, ὅτι οὐ μὴ ἐπιχαρῇ ὁ ἐχθρὸς μου ἐπ' ἐμέ, “Voici à quoi je reconnais ta bienveillance: mon ennemi ne crie plus victoire” (40,12).

ments de sa puissance. En d'autres termes, l'action de Dieu est invisible en elle-même, mais elle est identifiable et discernable dans le cadre d'une expérience personnelle, comme celle dont témoignent les psalmistes. Cette expérience est communicable à la manière d'un *témoignage*. Ce témoignage n'est intelligible et accessible qu'à ceux qui ont aussi vécu, d'une manière ou d'une autre, la même expérience de la faiblesse.

En bref, le récit de la fuite de Damas permet de penser les modalités d'intervention de Dieu dans une situation concrète de faiblesse. L'action de la δύναμις divine y est une réalité éminemment existentielle, dont seuls peuvent parler ceux qui en ont fait l'expérience.

Le discours de déraison dans son ensemble explore dans une autre perspective les liens entre l'ἀσθένεια de l'homme et de la δύναμις de Dieu. Ces liens sont sous-jacents à l'organisation même du discours. Examinons-les maintenant.

1.2 *Articulation entre ἀσθένεια de l'homme et δύναμις de Dieu*

Dans le discours de déraison, Paul élabore une théologie de l'ἀσθένεια et de la δύναμις à partir d'une réflexion sur sa vie missionnaire et en particulier sur les péricépies de ses faiblesses.

Le discours de déraison est organisé en une κλίμαξ. Δύναμις et ἀσθένεια y sont révélées conjointement et progressivement. Cette κλίμαξ ne se propose cependant pas de décrire les modalités concrètes d'action de la δύναμις divine, ce que la péricope de la fuite de Damas illustre à titre d'exemple. Le discours de déraison effectue plutôt une mise en scène littéraire des deux figures de l'ἀσθένεια et de la δύναμις. Il souligne de manière progressive la présence agissante de la δύναμις au cœur de l'ἀσθένεια. On a déjà relevé cet aspect lors de l'analyse de l'agencement du développement¹². Reprenons-le ici dans une perspective théologique.

Les quatre péripicoes du corps du discours de déraison peuvent, on l'a dit, se regrouper en deux paires. Les deux premières, le catalogue de péristases (11,18–29, en particulier les v. 23d–29) et la fuite de Damas (11,30–33), relèvent du domaine de l'*expérience*. Les deux dernières, les visions et révélations (12,1–5a) puis l'écharde dans la chair et la parole du Seigneur (12,5b–10), sont de l'ordre de la *révélation*. Examinons comment chacune de ces deux paires met en scène ἀσθένεια de l'homme et δύναμις de Dieu.

Δύναμις de Dieu et ἀσθένεια de l'apôtre apparaissent assez discrètement dans le catalogue de péristases (11,18–29). En effet, relevons d'abord qu'aucun mot de la famille de δύναμις n'y figure. Le verbe ἀσθενεῖν, en 11,21a, parce qu'il est

¹² Cf. *supra*, 498–504.

chargé d'un sens ironique, doit être compris comme une expression voilée de δύναμις¹³. Le même verbe apparaît aussi en 11,29a, mais il exprime l'empathie d'un père plus que la faiblesse des apôtres. L'ἀσθενεία comme telle est toutefois indirectement présente dans le texte à travers la *précarité* extrême des conditions dans lesquelles Paul accomplit sa mission, précarité illustrée sous un mode hyperbolique par le catalogue. Pareillement, la force, non explicitement nommée, y est postulée comme un principe explicatif, nulle part visible mais implicitement présent. L'*anormalité* de la survie de Paul l'exige. Il y a en effet quelque chose de singulier dans le fait que Paul ait traversé cette collection d'épreuves et soit encore là, indemne semble-t-il, pour les raconter. Le catalogue réclame en dehors de lui son *principe d'intelligibilité*. L'accumulation quasi *tératologique* des épreuves qui ont frappé Paul appelle l'accumulation des *chances* qui l'ont protégé de la mort. Et ces chances elles-mêmes pointent vers un agent extérieur. Elles sont en effet incapables de rendre compte par elles-mêmes du salut de Paul. Envisagée au niveau des causes naturelles, la survie de l'Apôtre est prodigieuse et mystérieuse. Elle ne peut pas non plus s'expliquer par le seul courage (quasi herculéen), par la seule vaillance ou intrépidité de Paul – qu'on ne saurait d'ailleurs sous-estimer. Le catalogue pose des questions, mais ne fournit pas de réponse. Celle-ci ne peut se trouver que dans l'action d'une δύναμις extérieure, grâce à laquelle ces épreuves furent surmontées et qui est, en même temps, signe de la recommandation du Seigneur.

Paul commence à dévoiler la clé de cette δύναμις dans la péricope suivante, dans le récit de la fuite de Damas (11,30–33), et en particulier dans le serment au “Dieu et Père du Seigneur Jésus” (v. 31a). Le “Dieu et Père du Seigneur Jésus” est aussi le Dieu et Père de Paul, serviteur de Jésus. Et ce Dieu le montre en délivrant Paul des mains de l'ethnarque (v. 32a). La fuite de Damas décrit une intervention *manifeste* de Dieu dans un cas de faiblesse. Sa force y apparaît plus nettement que dans le catalogue de péristases, même si le mot δύναμις n'y apparaît pas non plus. On a souligné plus haut que l'existence d'une fenêtre, invraisemblablement laissée ouverte, pointe discrètement en sa direction. La faiblesse de l'apôtre en revanche est expressément mentionnée dans le syntagme τὰ τῆς ἀσθενείας μου. Mettant en scène un homme désarmé et isolé face à un monarque puissant, le récit présuppose que l'intervention de Dieu n'en était que plus nécessaire¹⁴.

13 Cf. *supra*, 350–351.

14 Cf. *supra*, 383–385 et 541–545.

La manifestation progressive de la δύναμις se poursuit dans la seconde paire de péripécopes du discours, les péripécopes de *révélation*. La péripécopie sur les visions et révélations (12,1–5a) évoque les liens entre l'ἀσθένεια et la δύναμις dans la perspective de la compétence apostolique. Les champs sémantiques de l'ἀσθένεια et de la δύναμις y sont considérés relativement à la *connaissance* du mystère du Christ. La faiblesse est celle de l'ἄνθρωπος (12,2a.3a.4c) et la puissance est celle de l'Esprit, allusivement évoqué dans le concept opératoire d'ἄρρητα ῥήματα (12,4b). C'est dans l'Esprit en effet que Paul annonce l'évangile, un évangile reçu, non des hommes, mais par ἀποκάλυψις du Seigneur (12,1c.4b). La seconde péripécopie atteint le point culminant du discours, qui est en quelque sorte, on l'a dit, un double sommet. En 12,9b–c, le Seigneur délivre une parole. Celle-ci, en 12,10d–e, est reformulée immédiatement par Paul, de manière déductive (cf. διό, 12,10a), dans une synthèse paradoxale et sous la forme d'un oxymore : ὅταν ἀσθενῶ, τότε δυνατός εἰμι, *“lorsque je suis faible, (c'est) alors (que) je suis fort”* (12,10d–e).

Le dévoilement total de la δύναμις, qu'effectue la parole du Seigneur et que Paul s'approprie avec enthousiasme (cf. εὐδοκῶ, 12,10a), n'arrive qu'au terme du discours. Cette révélation survient là où l'ἀσθένεια de Paul est la plus évidente, à cause de l'écharde dans la chair et des coups donnés par l'ange de Satan. Dans la construction littéraire du discours de déraison, la vulnérabilité la plus *grande* est ainsi le cadre de la révélation la plus *explicite* de la force divine. Autrement dit, l'expérience la plus extrême de l'ἀσθένεια donne lieu au dévoilement plénier de la δύναμις. À la construction antithétique traditionnelle des catalogues de péristases est substituée en 2 Co 11 une κλίμαξ, tendue vers la révélation de la δύναμις¹⁵. Cette κλίμαξ littéraire à l'échelle du discours de déraison tout entier a pour fonction, d'un point de vue théologique, de mettre en valeur la δύναμις divine comme *unique* clé de compréhension de la vie et de l'œuvre de l'Apôtre. D'un point de vue dynamique, elle montre que le déploiement et le don de cette δύναμις obéissent à un *principe*. Plus il y a d'ἀσθένεια humaine, plus la δύναμις divine est présente et agissante. Plus l'ἀσθένεια humaine de l'apôtre est grande, plus la δύναμις de Dieu est à l'œuvre dans sa vie¹⁶. L'apôtre ne se réduit donc pas aux apparences que son ἀσθένεια lui confère. Il est bien plus qu'elles. Une δύναμις agit en lui, non la sienne mais celle du Seigneur. Et elle agit d'autant plus en lui que sa faiblesse, assumée pour le Christ, ὑπὲρ Χριστοῦ (12,10c), est grande.

15 Sur le genre littéraire du catalogue de péristases, cf. *supra*, 355–357.

16 La théologie paulinienne de l'ἀσθένεια/δύναμις rappelle celle de la grâce et du péché : οὗ δὲ ἐπλεόνασεν ἡ ἁμαρτία, ὑπερεπερίσσευσεν ἡ χάρις, *“là où le péché a proliféré, la grâce a surabondé”* (Rm 5,20).

Les liens établis par la théologie de Paul entre ἀσθένεια humaine et δύναμις divine traduisent un choix permanent de Dieu. Cette économie ne se limite pas au ministère apostolique. Elle n'en est que plus actuelle.

1.3 *Actualité de cette théologie*

La théologie des liens entre ἀσθένεια humaine et δύναμις divine dans le ministère apostolique se comprend d'abord dans le cadre de la μωρία de Dieu (1 Co 1,25), laquelle éclaire l'ἀφροσύνη de l'Apôtre (2 Co 11,1a.17c). Dieu en effet déploie sa *force* de manière préférentielle dans la *faiblesse*, comme en un lieu d'élection. *"Il a choisi"* (ἐξελέξατο) ce qui est *"folie dans le monde"* (τὰ μωρὰ τοῦ κόσμου), ce qui est *"faible dans le monde"* (τὰ ἀσθενῆ τοῦ κόσμου) *"pour confondre"* (ἵνα καταισχύνη) les sages et les forts (cf. 1 Co 1,27–29). Pour ceux qui ne le comprennent pas, ce choix de Dieu est *"folie"* (μωρία). Et l'apôtre faible est un *"insensé"* (ἄφρων). Μωρία et ἀφροσύνη sont pourtant des marques de la σοφία de Dieu. Insensés sont plutôt ceux qui les refusent. La μωρία de Dieu fut en premier lieu vécue par le Christ lui-même, qui n'a accompli sa mission que dans la faiblesse, laquelle l'a exposé au supplice de la croix (cf. ἐσταυρώθη ἐξ ἀσθενείας, 2 Co 13,4a). L'*abaissement* de Jésus a été l'occasion de son *élévation*, comme le suggère le binôme des deux verbes ταπεινῶ et ὑψώ en 2 Co 11,7b–c (cf. Ph 2,8–9). La forme la plus éclatante de l'action de Dieu dans le monde, c'est la Pâque du Christ, nouvelle Création. La résurrection de Jésus est devenue le modèle de toute intervention de Dieu dans le monde (cf. 2 Co 13,4a–b). Ce qui dans le christianisme fait *"scandale"* (σκάνδαλον, 1 Co 1,23) n'est rien d'autre que la croix du Christ. Ce scandale se poursuit car l'action de Dieu continue de se déployer dans la faiblesse. C'est dire le rôle clé de la faiblesse et de la fragilité d'un point de vue théologique et sotériologique. Faiblesse et fragilité sont lieux non de mort mais de vie et de force (cf. 2 Co 13,4d). La faiblesse n'est ni terme ni finalité. Dans la théologie de Paul, elle est objet d'enthousiasme (cf. 2 Co 12,10a) car elle est le lieu privilégié du déploiement de la force¹⁷.

17 Ἀσθένεια et δύναμις reprennent la dialectique ζωή/θάνατος (cf. 2 Co 4,12). En ce sens, les antithèses de 2 Co 13,3b–4d peuvent être comprises comme la relecture paulinienne du *logion* de Jésus sur la *croix* (σταυρός) à prendre, pour se mettre à sa suite (cf. Mt 10,37–39; 16,24–28 et parallèles). Chez Paul, la *croix* est toujours celle de Jésus (ἐσταυρώθη, v. 4a; voir aussi 1 Co 1,13.17.18.23; 2,2.8; Ga 3,1; 5,11; 6,12.14; Ph 2,8; 3,18). Exceptionnellement, les verbes συσταυρώω et σταυρώω peuvent être employés par Paul pour décrire l'existence croyante, mais toujours en lien étroit avec la croix du Christ (cf. Rm 6,6; Ga 2,20; 5,24; 6,14). En revanche, la croix du disciple selon les synoptiques devient, transposée dans les catégories pauliniennes, l'*ἀσθένεια* elle-même, vécue et assumée par l'apôtre en commu-

En bref, Paul, dans son existence et dans sa théologie, met en valeur la faiblesse comme lieu d'émergence de la force divine. Il n'y a rien de la posture victimaire dans la glorification ἐν ταῖς ἀσθενείαις dont il donne l'exemple. C'est bien plutôt une *espérance* qui est donnée. De la fragilité jaillissent la lumière et la force. Dans cette réflexion élaborée à partir de son existence missionnaire, l'Apôtre témoigne d'une audace sidérante (cf. 2 Co 11,21), qui en dit long sur la force de sa conviction personnelle. Il livre à ses lecteurs une pensée paradoxale, qui renverse les catégories humaines, et dont la profondeur n'aiguillonne pas seulement les croyants.

La théologie de Paul stimule et interpelle encore tous ceux qui entreprennent de réfléchir sur la vulnérabilité de la condition humaine. Le message de Paul n'est donc pas sans actualité, en particulier à une époque où la problématique de la fragilité est objet de questions et de débats. La société d'aujourd'hui n'aurait, semble-t-il, jamais autant cherché à fuir la fragilité. Mais elle est aussi travaillée par une réflexion nouvelle sur la place de la personne fragile¹⁸. La théologie de Paul fournit à ce débat une contribution très actuelle. L'ἀσθένεια est en quelque sorte un laboratoire où se laisse expérimenter la force de Dieu. Les faibles et les fragiles font l'expérience de cette force et peuvent en témoigner. La fragilité et la faiblesse sont les lieux sources, où Dieu est à l'œuvre en ce monde.

nion avec le Christ (ἀσθενοῦμεν ἐν αὐτῷ, 2 Co 13, 4c). L'apôtre s'associe au mystère du Christ crucifié et ressuscité par le moyen de son ἀσθένεια personnelle (cf. 1 Co 2,2–3). La théologie paulinienne du ministère apostolique invite donc l'apôtre à assumer pour le Christ (ὑπὲρ Χριστοῦ, 2 Co 12,10c) et dans le Christ (ἐν αὐτῷ, 2 Co 13,4c) le dénuement de cette ἀσθένεια. Celle-ci deviendra alors lieu de déploiement de la puissance du Christ. Telle est la première attitude missionnaire. Elle prend modèle sur l'abaissement de Jésus dans l'ἀσθένεια de la croix et permet en conséquence la manifestation de la δύναμις de Jésus, *relevé* d'entre les morts.

18 Voir les contributions récentes de FRAPPAT, *Actualité des fragilités*, 131–146; UGEUX, *Fécondité de la fragilité*, 181–194, et VANIER, *De la fragilité jaillit la lumière*, 105–122 et les ouvrages de LE BLANC, *Que faire de notre vulnérabilité?*, et de VERHELST-DUCROCQ, *“Quand je suis faible, je suis fort”*. Relevons aussi le concept de “force faible”, qui traduit l'un des moments fondamentaux de la pensée d'Andrea RICCARDI, fondateur de la communauté *Sant'Egidio* qui œuvre pour la paix dans le monde (cf. RICCARDI, *L'étonnante modernité du christianisme*, 13–46, en particulier 29–39).

2 Une théologie de l'autorité apostolique

La lettre de Paul s'inscrit dans une pratique du ministère et de l'autorité apostoliques. À cette pratique est donc indirectement sous-jacente une théologie. Nous voudrions maintenant mettre en évidence quelques linéaments de cette théologie¹⁹.

La manière d'être et de faire de Paul ont été méprisées et rejetées à Corinthe (cf. 10,10). Sa légitimité et son apostolicité ont été en conséquence contestées. Pour répondre à la crise, Paul fait l'apologie du ministère qu'il exerce dans l'ἀσθενεία. Il montre à ses lecteurs le déploiement de la δύναμις divine dans le dénuement et la précarité de son existence missionnaire. Il prouve ainsi que

19 La bibliographie sur l'autorité apostolique chez Paul est considérable. Je me suis référé en particulier à ADLOFF, *Die missionarische Existenz des Apostels Paulus*, 11–27; ALETTI, *L'autorité apostolique de Paul: théorie et pratique*, 229–246; BELLEVILLE, *Authority*, in: *DPL*, 54–59; CLARKE, *A Pauline Theology of Church Leadership*, 79–103; ECKERT, *Zu den Voraussetzungen der apostolischen Autorität des Paulus*, 39–55; FORD-YOUNG, *Meaning and Truth in 2 Corinthians*, 207–234; HOLMBERG, *Paul and Power*, 96–161; HOLTZ, *Zum Selbstverständnis des Apostels Paulus*, 321–330; INGELAERE, *Paul et l'exercice de l'autorité apostolique*, 119–138; SCHÜTZ, *Paul and the Anatomy of Apostolic Authority*, 165–186. Sur les problématiques politiques, philosophiques et théologiques de l'autorité en général, je me suis inspiré de ARENDT, *Qu'est-ce que l'autorité?*, 121–185, CLÉRO, *Qu'est-ce que l'autorité?*, 7–76; DUBARLE, *Autorité et pouvoir dans l'Église chrétienne*, 47–99; GADAMER, *Vérité et méthode*, 298–306; GÄRTNER, *Verdammte Macht*, 353–362; GAZIAUX, *L'autorité et ses paradoxes constitutifs*, 445–461; GIRE, *Autorité, transmission, éducation*, 43–47; PÉPIN, *Qu'est-ce qu'avoir du pouvoir?*, 9–67; REVAULT d'ALLONNES, *De l'autorité à l'institution: la durée publique*, 42–63; RICŒUR, *Les paradoxes de l'autorité*, 107–123. Relevons également que le thème de l'autorité fait régulièrement la une de la presse politique, philosophique et religieuse. Sans vouloir dresser ici une liste exhaustive des parutions récentes, signalons, entre autres, le dossier “Faire autorité?” de la revue *Esprit* (n° 313, mars-avril 2005), la série d'enquêtes et de reportages “Réinventer l'autorité” du quotidien *La Croix* (avril-mai 2006), le dossier “Das Rätsel Autorität” de l'hebdomadaire allemand *Die Zeit* (Nr. 41, 7. Oktober 2010), le congrès “Autoriser l'autorité” de l'Association des parents d'élèves de l'enseignement libre (Apel), dont les Actes ont été publiés dans la *Documentation Catholique* n°2453 du 3 Octobre 2010, sous le titre “La fin de l'autorité?”, et le dossier “L'autorité, moteur de croissance” des *Cahiers Croire* (septembre-octobre 2011). Précisons enfin qu'il n'appartient pas à la perspective de ce travail de s'attarder sur la définition du concept d'autorité. On le considère ici dans une perspective *pédagogique*. La *relation d'autorité* est « un rapport intersubjectif dissymétrique (maître/élève) dans lequel existe un ascendant moral du maître lui permettant d'être obéi sans avoir à recourir à un processus de contrainte extérieur » (GIRE, *Autorité, transmission, éducation*, 44).

le Seigneur le recommande et il invite les destinataires à *reconnaître* l'autorité qu'il *reçoit* de lui (cf. 10,8.18). L'autorité repose en effet sur la reconnaissance²⁰.

La théologie de l'ἁσθένεια et de la δύναμις est le premier élément mis en avant par Paul pour permettre cette *reconnaissance*. Mais du texte se laissent aussi deviner trois autres aspects susceptibles d'y conduire les lecteurs. Il s'agit de trois *clés* de reconnaissance de l'autorité, qui rendent visibles une conception et plus encore une pratique de l'autorité apostolique, mises en œuvre par Paul au service de l'οἰκοδομή de la communauté. Ces trois clés feront l'objet des trois points qui suivent.

La première clé de reconnaissance de l'autorité est la *durée*, car le temps est *matrice de l'autorité*. Nous expliquerons bientôt ce que signifie cette expression. Ce premier aspect est spécialement abordé dans le discours de déraison. Une seconde clé de reconnaissance de l'autorité est située dans la relation personnelle d'autorité, en particulier en tant que cette relation est exercice d'*amour* et de *patience* de la part de celui qui est en position d'autorité. Ce second aspect est abordé de manière récurrente et insistante sur l'ensemble du développement. Il ne faut pas en séparer un aspect complémentaire et indissociable, celui de l'autorité comme exercice de la *confiance* et de l'*espérance*. Enfin, une autorité, pour être reconnue, doit être une autorité *partagée*. Cette troisième clé de reconnaissance est présente dans le texte à travers les occurrences des '*je*' et des '*nous*', qui mettent en lumière et articulent respectivement les *deux pôles* de l'autorité apostolique, la *collégialité* et la *présidence* (ou la *primauté*).

2.1 *Le temps, matrice de l'autorité*

Le temps joue un rôle fondamental dans la construction de l'autorité apostolique. L'autorité s'inscrit en effet toujours dans une relation, et cette relation (d'autorité) ne se constitue et ne s'établit que moyennant le temps²¹. La trans-

20 «L'autorité n'a aucune relation directe avec l'obéissance: elle repose sur la reconnaissance» (GADAMER, *Vérité et méthode*, 300–301). «En définitive, l'autorité, mise à l'épreuve, reste impossible en son efficence, si elle n'intègre pas la possibilité même de sa propre reconnaissance» (GIRE, *Autorité, transmission, éducation*, 46). Voir aussi ARENDT, *Qu'est-ce que l'autorité?*, 123.

21 «Le temps est la matrice de l'autorité comme l'espace est la matrice du pouvoir. C'est la structure temporelle de l'autorité – en l'occurrence la générativité – qui en fait une dimension incontournable du lien social: elle assure la continuité des générations, la transmission, la filiation, tout en rendant compte des crises (discontinuités, ruptures) qui en déchirent le tissu, la trame. (...) Et si l'autorité est l'un des concepts fondamentaux de la pensée politique, c'est au titre de concept métapolitique, qui n'acquiert précisé-

mission de l'expérience croyante ne peut se réaliser que dans la durée d'un *vivre ensemble*. C'est au cours d'une telle *durée publique*, c'est-à-dire une durée située dans une certaine organisation sociale des rapports humains, que les Corinthiens ont pu faire, grâce au ministère de Paul et de ses compagnons, l'expérience de la puissance du Christ. L'*οἰκοδομή* de la communauté n'a ainsi pu prendre forme que dans le cours du temps²².

Deux des péripécies du corps du discours de déraison, la première (en particulier le catalogue de péristases, 11,23d–29) et la troisième (les visions et révélations, 12,1–5a), esquissent l'épaisseur de cette *durée* qui a permis d'une part aux lecteurs de faire cette expérience, et d'autre part à Paul de faire ses preuves comme *recommandé* par le Seigneur. Réexaminons ces deux péripécies dans cette perspective.

Le catalogue de péristases (11,23d–29) est organisé, on l'a déjà expliqué, selon le critère de la *durée*²³. Il expose d'abord les épreuves *ponctuelles* de Paul, fréquentes ou isolées (premier élément, v. 23d–27), puis les épreuves *quotidiennes* (deuxième élément, v. 28–29). Les premières sont extérieures, les secondes intérieures. Ce sont les premières surtout qui contribuent à situer l'autorité apostolique dans la *durée*.

Le catalogue s'ouvre par les v. 23d–g qui fournissent un tableau d'ensemble du travail, des emprisonnements, des coups reçus et des dangers de mort. Les adverbes *περισσοτέρως* (v. 23d–e), *ὑπερβαλλόντως* (v. 23f) et *πολλάκις* (v. 23g) marquent la répétition de ces épreuves. Ils suggèrent donc une multiplicité de *terrains* de mission, de *lieux* d'emprisonnement, de *circonstances* où les coups sont tombés sur Paul, ainsi qu'une diversité de *théâtres* où il a bravé ces dangers mortels. Cette multiplicité de lieux dessine un *espace*, qui lui-même suppose une *durée*, c'est-à-dire la *durée* nécessaire pour parcourir cet *espace*. Le caractère singulier et exceptionnel de ces faits accentue indirectement cette durée, car, à moins de mener une existence spectaculaire ou fantastique, les emprisonnements et les coups ne sauraient être quotidiens, encore moins les dangers de mort. Les v. 23d–g suggèrent donc une *durée prolongée*, au cours de

ment ce statut qu'en égard à la dimension de durabilité du vivre-ensemble» (REVAULT d'ALLONNES, *De l'autorité à l'institution: la durée publique*, 44).

22 La formule «le temps, matrice de l'autorité» ne signifie pas que le temps engendre l'autorité, mais que la durée est un aspect essentiel à la genèse et à la maturation d'une relation d'autorité, qu'il en est le cadre. Ce n'est en effet que dans le temps que peuvent être fournies les preuves de l'autorité qu'on détient ou prétend détenir, et que peut prendre forme et consistance la réalité intersubjective nommée *relation d'autorité*.

23 Cf. *supra*, 357–359.

laquelle ces péristases ont eu lieu, et, en conséquence, la *longue* fidélité de Paul, serviteur du Christ, à sa mission.

Dans les v. 24–25 sur les périls de mort, la *durée* est présente comme critère de son organisation littéraire, à l'échelle de ce sous-élément. Celui-ci contient en effet une *κλίμαξ* qui culmine avec l'évocation d'un péril mortel qui a duré "*un jour et une nuit*" (νυχθήμερον, v. 25d). Mais la *durée* est aussi présente d'une autre manière, comme elle l'est dans les v. 23d–g. Elle est même ici doublement suggérée. Elle est indiquée en lien avec les dangers eux-mêmes, d'une part, et par rapport à la personne qui les affronte, d'autre part. D'une part, en effet, le caractère inédit et peu ordinaire de ces périls, et surtout de leur *cumul*, dessine en pointillé, du fait de la diversité des *lieux* qu'ils supposent, la *longue durée* de l'engagement de Paul au service de l'Évangile. D'autre part, le texte insinue aussi chez l'Apôtre une *endurance*, qui ne peut s'inscrire que dans le *temps*. C'est un effet trompe-l'œil de ces v. 24–25 que de dessiner un Paul qui, à peine tiré d'un péril, semblerait capable d'en affronter immédiatement un autre. Il est du reste dans la nature d'un catalogue de péristases, à cause de son caractère cumulatif, d'escamoter le facteur *temps*. En réalité, Paul, après chaque épreuve, a nécessairement dû avoir besoin de sursis, donc de *temps*, pour réparer ses énergies et être en mesure de continuer ensuite la mission²⁴.

Le temps, matrice de l'autorité, est encore sous-jacent aux v. 26a–e sur les voyages (ὁδοιπορίαί). Ces voyages suggèrent en effet une longue durée. Le grand nombre de pluriels (surtout le pluriel κινδύνοις, répété huit fois) et l'adverbe πολλάκις (v. 26a) suggèrent la multiplicité des périple missionnaires. Ici également, l'*espace* parcouru est indicateur de *durée*, d'autant plus que les déplacements étaient lents dans l'Antiquité. Le texte rappelle donc aux lecteurs que c'est depuis *longtemps* déjà que Paul voyage pour le Christ, en dépit de dangers *constants* vaillamment affrontés.

Le dernier volet des épreuves ponctuelles (v. 27) inscrit pareillement le service de Paul dans la *durée*. Le texte contient en effet, on l'a dit²⁵, une allusion discrète à la succession des saisons. La soif et les veilles font allusion à l'été, alors que l'épreuve du froid et celle de la nudité sont indicatives de l'hiver. À cela s'ajoute la double occurrence de l'adverbe πολλάκις (v. 27b–c). Le texte rappelle donc aux lecteurs les *années* durant lesquelles Paul a œuvré, dans des conditions particulièrement ingrates, pour le service du Christ.

24 Voir les remarques de BECKER, *Paulus*, 180–189, sur le catalogue de péristases de 2Co 11, en particulier 184, au sujet de la lapidation (« Wer ausnahmsweise doch mit dem Leben davonkommt, ist so vielfältig und schwer an Kopf, Rumpf und Gliedmaßen verletzt und hat so viele Frakturen, dass er sehr lange braucht, um wieder relativ gesund zu sein »).

25 Cf. *supra*, 368–371.

En bref, le catalogue souligne discrètement le cadre temporel de la trajectoire apostolique de Paul. Le lectorat est invité à prendre la mesure, non pas finalement de la précarité de sa situation, mais surtout de la *recommandation* du Seigneur, à l'œuvre dans sa vie. Cette recommandation s'inscrit dans la *durée* et cette durée lui confère l'*autorité* d'un apôtre et d'un père²⁶.

Dans la péricope des visions et révélations, la durée apostolique se fait plus précise et reçoit une mesure chiffrée. La péricope de 12,1–5a expose, on l'a expliqué, l'appel reçu à Damas²⁷. La mention des *quatorze années* (12,2a) est ici de grande importance. Elle indique la durée qui est celle de l'ensemble de l'activité missionnaire de Paul lorsqu'il écrit 2 Co 10–13. C'est donc aussi le cadre temporel de l'ensemble des épreuves du catalogue qui précède. Depuis quatorze ans, Paul consacre sa vie à annoncer le Christ qui lui fut révélé à Damas. Le temps comme *matrice de l'autorité* est donc ici aussi présent. L'autorité des opposants est par ailleurs indirectement questionnée. Ont-ils fait leurs *preuves* sur une semblable durée ?

La durée de quatorze années apparaît ici comme l'argument indiscutable et imparable pour celui qui prétend *faire autorité*, une sorte de mesure temporelle standard, qui, moyennant d'autres conditions à remplir, habilite celui qui a parcouru cette durée à ne pas être ἀδόκιμος (cf. 13,3a.6)²⁸.

En bref, dans l'apologie que Paul fait de son ministère, face à une communauté qui ne comprend plus sa manière d'être et de faire, l'argument de la durée historique est nécessaire. Paul ne peut en effet défendre l'autorité du ministère apostolique que s'il l'inscrit dans la durée, car le temps est matrice de l'autorité.

26 Le temps n'est pas seulement, remarquons-le, matrice de l'autorité, mais aussi matrice de la δύναμις divine elle-même. Ce n'est en effet que dans la durée que la δύναμις peut témoigner d'elle-même, de sa présence et son action. Cette problématique du temps comme matrice de l'autorité rappelle les paraboles de croissance du Royaume dans les évangiles synoptiques, où le facteur *temps* est aussi un élément clé qui est nécessaire pour discerner la présence et l'action du Royaume dans le monde (cf. Mt 13,1–9; Mc 4,1–8; 4,26–29; 4,30–32 etc.).

27 Cf. *supra*, 393–399.

28 Voir aussi Gn 31,41 où la durée de quatorze années de bons et loyaux services est invoquée par Jacob pour faire valoir à Laban son droit à rentrer dans son pays. *Quatorze années* paraissent donc, sinon suffisantes, du moins nécessaires pour *faire ses preuves* et *faire autorité*.

2.2 *L'autorité comme exercice de l'amour et de la patience*

Le temps n'est pas la seule clé de reconnaissance de l'autorité. Le texte de Paul en suggère une seconde. Paul prend soin de montrer à ses lecteurs que son ministère apostolique fut exercé dans l'amour, dans la patience, dans la confiance et dans l'espérance. Cet aspect est présent à travers l'ensemble du texte, mais plus spécialement dans les ensembles B et B'.

Remarquons d'abord que Paul exprime sans retenue son amour pour les Corinthiens. Les ensembles B et B' en contiennent chacun une déclaration sous la forme de *questions rhétoriques* qui se font écho l'une à l'autre, respectivement en 11,11 et en 12,15c–d. L'amour de Paul est encore exprimé en B par son ζῆλος (11,2a). Symétriquement en B', le vocatif ἀγαπητοί (12,19c) est expressif de cet amour, tout comme la prière finale du groupe paulinien (13,7–9 en B'). Le renoncement à tout soutien matériel en provenance de la communauté (11,7–12 en B; 12,14–15 en B') traduit encore l'amour de Paul pour les destinataires. Soulignons qu'en 12,14–15, la figure d'autorité assumée par Paul est la figure parentale, qui justement, parmi les figures d'autorité, est la plus apte à exprimer l'amour²⁹.

Le discours de déraison exprime aussi cet amour, en particulier lorsque Paul, dans le catalogue de péristases, fait part de sa *sollicitude* (ἐπίστασις) qui est de tous les jours (v. 28b). Les deux questions rhétoriques du v. 29 sont aussi des marques de son amour, en particulier envers les plus petits et les plus faibles³⁰.

29 Cet amour est le plus souvent exprimé en 'je' (cf. 11,2a.11; 12,15). Il exprime quelque chose de propre à la figure *paternelle* de l'apôtre, qui comme telle n'est pas communicable aux compagnons du Tarsiote. En effet, dans les épîtres pauliniennes, à l'exception de 1Th 2,7.11 où les figures parentales de père et de mère sont prédicats du groupe 'nous', les collaborateurs de Paul ne sont nulle part qualifiés de *pères* des communautés (cf. 1Co 4,15). Mais l'amour n'est cependant pas l'exclusivité de Paul. En 2Co 7,15 est évoqué l'amour de Tite pour les Corinthiens. En 2Co 12,19c, le vocatif ἀγαπητοί traduit l'affection de tout le groupe paulinien, comme le montrent les 'nous' de 12,19a–b. Paul ne se dit d'ailleurs pas seulement le père des Corinthiens (1Co 3,1; 4,14), des Galates (Ga 4,19) et des Thessaloniens (1Th 2,7.11). Il est aussi le père de Timothée, "mon enfant bien-aimé" (1Co 4,17). C'est donc la figure du fondateur qui se détache du groupe paulinien. Elle traduit un aspect du *leadership* que Paul exerce parmi ses compagnons.

30 BIERINGER (*Plädoyer für die Einheitlichkeit*, 173–175) met bien en évidence la présence du vocabulaire de l'amour dans la totalité de 2Co. « Dabei tritt die Liebe am deutlichsten hervor » (173). On peut noter en particulier la fréquence de l'adverbe comparatif περισσotέρως (1,12; 2,4; 7,15; 12,15c), en lien avec l'affection que Paul porte pour les Corinthiens. Les syntagmes fréquents ὑπὲρ ὑμῶν, sous cette forme ou sous une forme voisine (1,6.7; 7,4.14; 8,24; 9,2.3; 12,15b.19c), et ἐν ὑμῖν, σὺν ὑμῖν, δι' ὑμᾶς (1,19.21; 2,10; 4,12.14–15; 7,16; 8,7.9) témoignent aussi du souci, de l'attachement et de la sollicitude de Paul pour ses lecteurs.

L'épilogue A', introduit par le vocatif ἀδελφοί (13,11a), est tout entier imprégné du souci et de l'affection de Paul à l'égard des destinataires.

La patience de Paul est soulignée par la durée, qu'on vient d'évoquer en rapport avec le temps, matrice de l'autorité. Le temps est en effet aussi matrice de la patience. Toutes les péristases du catalogue sont des preuves de l'amour et de la patience que Paul cultive envers tous ceux auxquels il annonce l'évangile. Mais les péristases de 11,27–28, c'est-à-dire le travail, les veilles, les fatigues et les privations librement endurées d'une part (v. 27), et la sollicitude quotidienne d'autre part (v. 28–29), ont plus particulièrement quelque chose à voir avec la patience de Paul et avec ce qui construit sa figure d'autorité. En effet, le κόπος (v. 27a) mesure sa capacité de travail et l'ἀγρυπνία (v. 27b) souligne son sens de la responsabilité (cf. He 13,17). Dans la littérature stoïcienne, ces péristases, ou plus exactement la disposition à les endurer, et plus encore à les choisir et à les assumer, sont une preuve de l'aptitude d'une personne au *leadership*³¹.

D'autre part les v. 28–29, qui décrivent l'*unique* tourment intérieur de Paul, contribuent aussi à souligner sa patience. Cette unique épreuve intérieure se présente au terme d'une longue liste (v. 23d–27) qui a mis en lumière, d'une part la *précarité* de sa situation d'apôtre, et d'autre part les *nombreuses années* de service du Christ. C'est dans ce double cadre, relatif à la *personne* de Paul et relatif à la *durée*, qu'il faut comprendre le portrait de la patience de Paul, dressé par les v. 28–29.

En effet, du point de vue de la *personne* de Paul, la précarité est le lieu d'une permanente et profonde compassion pour ses frères. La vie austère et dangereuse qu'il mène ne l'empêche pas d'être compréhensif et secourable, jusqu'à l'ardeur du *feu* (cf. πυρῶμαι, v. 29b), pour ses frères les plus fragiles. Cet élément (v. 28–29) vient du reste compenser et comme équilibrer l'énumération du premier élément (v. 23d–27). Paul mène une vie dure, mais n'est pas dur avec les autres. Son service du Christ est service des autres (cf. 11,8.23a–c; 12,15a–b), tant des communautés (v. 28b–c) que des personnes (v. 29). Mais c'est du point de vue *temporel* que la patience de Paul s'avère, au terme du catalogue, lourde de sens. Les péristases qui précèdent (v. 23d–27) sont ponctuelles et limitées. Celle-ci (v. 28–29) en revanche est de chaque jour et, pour ainsi dire, de

31 D'après Xénophon, Cicéron, Polybe, Sénèque, Épictète et Plutarque, *labor/πόνος/κόπος* et *uigilia/ἀγρυπνία* sont des dispositions et aptitudes qualifiantes pour être chef (références chez ces auteurs indiquées par EBNER, *Leidenslisten*, 142 n. 262; 143 n. 268 et 269; voir aussi THRALL, II, 746). Pour EBNER (*Leidenslisten*, 144), c'est la robustesse (*Strapazierfähigkeit*) et la disponibilité (*Einsatzbereitschaft*) de Paul qui sont ici aussi mises en valeur. Pour Dion Chrysostome, celui qui sait surmonter ces épreuves est un homme bien né, ἀνὴρ γενναῖος (cf. *Discours* 8,15–16).

chaque instant. Elle est donc d'autant plus frappante que la durée suggérée par les autres péristases (cf. v. 23d–27) est plus longue. Située dans ce cadre temporel préalablement posé, la sollicitude de Paul prend une valeur décisive. Le premier élément (v. 23d–27) donne force au second (v. 28–29) et confère à la préoccupation de l'Apôtre la preuve de la durée. C'est depuis des années qu'il porte chaque jour le souci de toutes les églises et de chacun de leurs membres, comme le soulignent les indicatifs présents du v. 29³². Ce souci est une preuve de sa constance, de sa ténacité et de sa patience.

L'autorité de Paul est aussi exercice de la *confiance* et de l'*espérance*. Paul ne cherche pas à dominer la vie et la foi des Corinthiens (cf. 2 Co 1,24) mais, au contraire, il leur donne pouvoir sur leur propre vie. Le Christ, auquel ils ont été fiancés (cf. 11,2b), "*n'est pas faible*" (οὐκ ἄσθενεῖ) mais "*est fort*" (δυνατεῖ) en eux (cf. 13,3b–c). Ainsi font-ils, par cette rencontre, l'expérience de son agir puissant qui transfigure leur vie. Exercer l'autorité apostolique, c'est donc en définitive communiquer aux destinataires la puissance du Christ. Exercer l'autorité revient à *transmettre* l'autorité, c'est-à-dire à donner à ceux sur qui elle s'exerce pouvoir et puissance sur leur propre vie, pour la transformer. Cette perspective rejoint le sens étymologique du mot *auctoritas*, dérivé du verbe *augere* (*augmenter, faire grandir*)³³.

32 ZMIJEWSKI (*Der Stil*, 265–266) relève la présence d'un *Höhepunkt* dans le catalogue. «Indem Paulus die ἐπιστάσις als eine tagtäglich sich ereignende kennzeichnet, unterstreicht er deren *Dauer* und bringt damit auf der zeitlichen Ebene eine *Totalität* zum Ausdruck» (italiques de l'auteur). Mais il omet de rapporter cette *totalité* au cadre temporel esquissé par les v. 23d–27, qui seul pourtant lui donne toute sa force démonstrative.

33 Voir à ce sujet l'excellent opuscule de PÉPIN, *Qu'est-ce qu'avoir du pouvoir?*, en particulier 30–56. Le terme *pouvoir* y est utilisé comme un équivalent du terme *autorité*. «Avoir du pouvoir, c'est donner du pouvoir» (op. cit. 36). «Avoir du pouvoir, c'est toujours faire éprouver aux autres leur pouvoir. On tirerait donc son pouvoir de la capacité qu'on a à développer chez les autres un pouvoir accru sur leurs propres vies» (op. cit., 44). On peut aussi, *mutatis mutandis*, reprendre à propos de l'autorité apostolique selon Paul les remarques de PÉPIN sur Socrate et ses disciples: «Par l'art de la maïeutique qu'il leur enseignait, par la méthode de pensée qu'il leur donnait, il leur donnait surtout un pouvoir accru sur leur propre vie. (...) Cet homme amoureux du savoir ne recherchait pas le pouvoir: il n'avait de pouvoir sur ses disciples que parce qu'il savait leur en donner» (op. cit., 55–56). On peut dire que Paul exerce son autorité sans autoritarisme, car il ne s'absolutise par lui-même. Il se veut seulement l'artisan d'une rencontre entre le Christ et les destinataires (cf. 1 Co 3,5–11; 2 Co 11,2b). C'est le Christ, et non plus Paul, qui devient leur interlocuteur (cf. 1 Co 3,22–23). C'est la puissance du Christ, et non celle de Paul, qui transforme leur vie (cf. 2 Co 13,3b–c). Il ne s'agit pas de *son* autorité, mais de celle qu'il reçoit du Seigneur (cf. 2 Co 10,8; 13,10). L'autorité n'est pas à son propre service. Elle

L'intervention épistolaire elle-même est aussi une preuve de la confiance et de l'espérance de Paul à l'égard des Corinthiens. Éloigné d'eux, il prend le temps d'exposer une argumentation soigneusement élaborée pour obtenir un changement de situation. Il ne leur donne en définitive aucun ordre, mais les invite à la réflexion. Il fait donc confiance à leur capacité de compréhension. À cet égard, la mise en œuvre de l'idée stylistique de *modération* (ἐπιείκεια) est significative (cf. 10,1.2.6b; 12,15.19c.20–21; 13,5–7.10.11). Paul a l'espérance que les Corinthiens prendront le temps d'écouter – au besoin de relire – son message, d'y réfléchir et de prendre les bonnes décisions. Au terme de l'épître, les destinataires sont invités à prendre la parole (v. 5–6), c'est-à-dire à faire eux-mêmes un processus de vérification et de discernement sur la présence du Christ en eux. Paul leur demande de travailler à leur propre restauration (13,11b) et, par l'échange d'un "saint baiser" (13,12a), de reconstituer eux-mêmes l'unité déchirée de la communauté. Il y a là manifestement un appel à la responsabilité, et donc, de la part de Paul, une expression de sa confiance et de son espérance.

L'action énergétique annoncée pour le retour est toujours exprimée dans ce climat d'espérance, en A puis en B'. Dans l'ouverture (A), Paul demande de ne pas avoir à intervenir (10,2). Cette requête témoigne de son espérance. Dans la finale de l'ensemble B', cette espérance est encore rendue palpable dans la prière de 13,7–9, et plus encore dans la tension entre le projet d'intervention tranchante, formellement exposé en 13,2e–f, et le souhait d'y renoncer, exprimé en 13,10.

Enfin, l'espérance figure nommément deux fois dans le texte, de manière symétrique dans les ensembles B et B'. En finale de l'ensemble B', Paul déclare : ἐλπίζω ὅτι γινώσεσθε ὅτι ἡμεῖς οὐκ ἐσμὲν ἀδόκιμοι (13,6)³⁴. Symétriquement, dans l'ensemble B est exprimée l'espérance du groupe paulinien envers les lecteurs (cf. ἐλπίδα ἔχοντες, 10,15b). La fécondité du ministère du groupe paulinien, à Corinthe et ailleurs, repose sur la croissance de la foi des Corinthiens. Ils sont partie prenante de l'accueil de l'évangile aussi bien dans leurs propres territoires qu'au-delà de chez eux.

En bref, la lettre de Paul présente l'autorité apostolique comme un exercice d'amour et de patience, de confiance et d'espérance. Cet exercice donne

est service (διακονία, cf. 2 Co 11,8.23a–c) de l'οἰκοδομή de la communauté. «Macht wirkt paradoxerweise dann, wenn man seine Macht ablegt und dient. Ἐξουσία und διακονία werden zu korrelativen Begriffen» (GÄRTNER, *Verdammte Macht*, 355).

34 Scrutant les relations entre Paul et les Corinthiens en 2 Co, BIERINGER (*Plädoyer für die Einheitlichkeit*, 175) attire l'attention sur les trois ἐλπίζω-Aussagen de 1,13b–14; 5,11 et 13,6. Il ajoute : «Einiges spricht dafür, dass 1,13b–14 und 13,6 eine *inclusio* darstellen» (loc. cit.).

visage à l'autorité apostolique de Paul et il contribue, auprès des lecteurs, à sa reconnaissance, en vue de leur οἰκοδομή. Comment en effet ne pas reconnaître une autorité qui exprime confiance et espérance, et qui s'exerce avec amour et patience? Ce chemin de reconnaissance est aussi le moyen le plus direct pour *transmettre* l'autorité, c'est-à-dire pour donner aux autres pouvoir et puissance sur leur propre vie.

2.3 Les deux pôles de l'autorité, présidence ('je') et collégialité ('nous')

Une troisième clé de reconnaissance de l'autorité suggérée par le texte est le *partage* de l'autorité. Les quatre chapitres témoignent en effet d'une articulation intime entre l'exercice *collégial* des ministères, exprimé notamment dans les '*nous*' du groupe paulinien, et la *présidence* de ce groupe, reflétée par les occurrences du '*je*'³⁵.

Cette articulation étroite entre collégialité et présidence cependant n'est pas seulement vécue comme un acquis dont la lettre montrerait une pratique paisible et naturelle, allant de soi. En réalité, la lettre elle-même met aussi en œuvre, indirectement au moins, l'*argument* de la collégialité. Paul redit très souvent en '*nous*' ce qu'il a d'abord dit en '*je*', ou inversement. C'est le cas, en premier lieu, de la qualification de l'autorité, dite d'abord "*notre autorité*" (10,8a) dans l'ensemble B, puis réintroduite symétriquement dans l'ensemble B' comme l'autorité "*que le Seigneur m'a donnée*", ἦν ὁ κύριος ἔδωκεν μοι (13,10d). Mais cet exemple n'est pas isolé, loin de là. Une telle alternance ne peut guère être considérée comme entièrement insignifiante, dès lors que le '*nous*' exclusif doit être compris comme un vrai pluriel, ainsi que l'a montré la première partie de la recherche. Le texte fait alors apparaître une dimension constitutive de l'autorité, susceptible elle aussi de contribuer à sa reconnaissance. Paul exerce

35 On remarque aussi qu'à ces deux aspects, collégialité et présidence, est associé le troisième pôle de l'autorité, la *communauté*. On a déjà souligné indirectement cet aspect plus haut lorsqu'on a relevé, dans la péricope 13,1–10, la manière dont Paul, donnant la parole aux protagonistes de la crise, renvoie le groupe '*vous*' à sa capacité de discernement et à sa responsabilité, en particulier en 13,3b–c.5–6. Cet aspect est plus frappant encore dans le dernier ensemble A' (en particulier 13,11, cf. v. 11c, παρακαλεῖσθε, "*encouragez-vous*", etc.). La communauté elle-même, en tant que destinataire de la lettre, est donc rendue directement participante et coopératrice à la tâche de sortie de crise. L'existence même de la lettre souligne l'importance de ce troisième pôle de l'autorité. Mais il appartient plutôt à la réception du texte et n'est pas à situer sur le même plan que les deux autres, présidence et collégialité. Ce sont surtout ces deux derniers qui retiendront ici notre attention. Sur la dimension communautaire de l'autorité apostolique chez Paul, cf. JAUBERT, *Les épîtres de Paul. Le fait communautaire*, 16–33.

son autorité en la partageant. Chez lui, la perspective collégiale n'est *jamais* séparée de l'exercice qu'il fait de son leadership. Et la présidence est *toujours* accomplie dans un cadre collégial.

Sans ignorer la place et le rôle des *'je'*, expressifs de la présidence, nous examinerons tout spécialement le paysage collégial dessiné par les *'nous'* de 2 Co 10–13. Trois caractéristiques s'en dégagent. Les *'nous'* évoquent d'abord la coopération pastorale et le travail missionnaire commun du groupe paulinien, autour du fondateur de la communauté. Les *'nous'* soulignent ensuite la solidarité du groupe paulinien sur le plan matériel et existentiel, groupe dont le *leadership* est assumé par Paul. Les *'nous'* suggèrent enfin une forme de coautoritarité sur le plan épistolaire, autour de Paul, l'auteur principal. Explorons ces trois points, en les complétant par des aperçus tirés de l'intertextualité paulinienne.

2.3.1 Figure du fondateur et coopération du groupe paulinien

Nous évoquerons ici deux aspects, le travail missionnaire accompli dans le passé à Corinthe, et la perspective future du retour.

Le travail missionnaire accompli à Corinthe, en particulier celui de la fondation de la communauté, est évoqué à plusieurs reprises à la première personne, tant au singulier qu'au pluriel. Les ensembles B et B' en rappellent symétriquement le souvenir. Dans l'ensemble B, le rôle du fondateur est d'abord souligné par l'aoriste ἡρμοσάμην (11,2b). La fondation de la communauté a été réalisée par les fiançailles de celle-ci au Christ, conclues par l'entremise de Paul, *père* de la communauté. La même figure *parentale* est reprise en B' en *'je'* à propos de la question matérielle (cf. 12,16b). Le travail personnel de Paul est indiqué par l'aoriste εὐαγγελισάμην (11,7d) en B et, en écho, par le syntagme ὁ ἐν ἐμοὶ λαλῶν Χριστός en B' (13,3a), expressif de la présence du Christ dans le ministère apostolique, lequel est avant tout un ministère de la *parole* (cf. 1 Co 1,17).

Mais la figure du fondateur est aussi étroitement associée à l'équipe qui l'entoure. Ce qui est dit symétriquement en *'je'* en B et en B' est repris en *'nous'* de la même manière, en B et en B'. Dans l'ensemble B, après la mention de *"notre autorité"* (10,8a), le texte évoque le μέτρον τοῦ κανόνος (10,13c), don de Dieu mesuré au groupe *'nous'* (cf. ἡμῖν, 10,13c). Il a permis à l'équipe de Paul de venir jusqu'en Achaïe (cf. ἐφθάσαμεν, 10,14b) et d'y annoncer l'évangile (cf. εὐαγγελισασθαι en 10,16a, infinitif dépendant du syntagme ἐλπίδα ἔχοντες de 10,15b). Le pluriel ἐκηρύξαμεν (11,4b) et le participe φανερώσαντες (11,6c) insistent sur cette contribution commune. Dans l'ensemble B', le verbe περιεπατήσαμεν (12,18d) reprend cette même thématique, orientée sur la question financière, mais sans exclure toutefois la mission au sens large (cf. 12,15a–b).

Cette *synergie* des membres d'une équipe dans la mission est soulignée dans d'autres passages des lettres. Elle est notamment décrite en 1 Co 3,5–15, où le terme *συνεργοί* qualifie Paul et ses compagnons³⁶.

Dans la gestion concrète de la crise elle-même et dans la préparation du retour, l'action énergique annoncée en 13,2e–f en *'je'* (οὐ φείσομαι) est immédiatement reprise de manière voilée en 13,4c–d avec le *'nous'* d'équipe. Le futur *ζήσομεν* est en effet, on l'a dit, de signification autant circonstancielle que théologique³⁷. D'un point de vue théologique, il indique la présence de la *δύναμις* dans le ministère des apôtres. Mais d'un point de vue circonstanciel, il s'inscrit dans la perspective du retour et redit quelque chose de l'action énergique des v. 2e–f. Le syntagme *εἰς ὑμᾶς*, "à votre égard", désigne ici ceux sur qui doit bientôt s'exercer concrètement cette *δύναμις*. *Ζήσομεν*, en *'nous'*, est donc à mettre en parallèle avec le futur οὐ φείσομαι, en *'je'*³⁸. Or, cette affirmation de l'ensemble

36 Le terme *συνεργός* se retrouve en Rm 16,3,21; 1 Co 3,9; 2 Co 1,24; 8,23; Ph 2,25; 4,3; 1 Th 3,2; Phm 1,24. Sont aussi à signaler, dans les autres lettres, les pronoms et les verbes à la première personne du pluriel en rapport avec l'évangélisation, cf. *ἐλάβομεν* (Rm 1,5); *κηρύσσομεν* (1 Co 1,23; 15,11); *λαλοῦμεν* (1 Co 2,6.7.13); *παρκαλοῦμεν* (1 Co 4,13); *ὁ τοῦ θεοῦ υἱὸς Ἰησοῦς Χριστὸς ὁ ἐν ὑμῖν δι' ἡμῶν κηρυχθεὶς* (2 Co 1,19); *εὐαγγελισάμεθα* (Ga 1,8); *ἐκηρύξαμεν* (1 Th 2,9) etc. Tous ces *'nous'* n'ont sans doute pas toujours rigoureusement le même référent. Ils ont bien sûr en commun la personne de Paul, mais la partie *'non-je'* de ces *'nous'* dépend des compagnons qui entouraient alors Paul dans les différents champs de mission auxquels ces verbes, en particulier les aoristes, se réfèrent. Par exemple, il n'est pas sûr que le *'nous'* *εὐαγγελισάμεθα* de Ga 1,8 ait exactement même référent que le *'nous'* *ἐκηρύξαμεν* de 2 Co 11,4, car Paul n'a peut-être pas été, à Corinthe, entouré de la même équipe que lors de la mission en Galatie. On peut supposer que Timothée au moins, sauf exception, est toujours inclus dans ces *'nous'*. D'après 2 Co 1,19 la mission corinthienne a été accomplie par Paul, Sylvain et Timothée ensemble. La connaissance du contenu du *'nous'* fait partie des présupposés de la communication épistolaire. Seuls les destinataires historiques, les Galates pour les *'nous'* de Ga, les Corinthiens pour les *'nous'* de 1 et 2 Co, etc., étaient en mesure d'en saisir précisément les contours. Le *'nous'* qu'on lit au seuil de l'épître aux Romains mérite une mention particulière (*ἐλάβομεν χάριν καὶ ἀποστολὴν εἰς ὑπακοὴν πίστεως ἐν ᾧ πάντες τοῖς ἔθνεσιν*, 1,5). Il s'agit bien sûr d'un *'nous'* exclusif. Paul inscrit ici d'emblée dans la pluralité d'une équipe le don de l'apostolat qu'il exerce auprès des païens. Si les destinataires de cette épître ne savaient pas encore que Paul travaillait avec un groupe de compagnons, et non pas seul, ou si la chose n'est pas évidente pour eux, on peut supposer qu'ils l'auront déduit des informations données par oral par le porteur de la lettre. Celui-ci aura pu en effet évoquer sommairement quelques traits concrets des conditions dans lesquelles Paul exerçait sa mission.

37 Cf. *supra*, 462–464.

38 Voir aussi en *'je'* l'énoncé de 13,10c (*ἀποτόμως χρήσωμαι*), indicateur de cette même intervention tranchante, à laquelle Paul souhaite cependant renoncer.

B' avait déjà été préparée dans l'ensemble B avec le pluriel de la première personne. En effet en 10,11 Paul avait promis qu'ils seront, lui et ses compagnons, une fois revenus à Corinthe, aussi énergiques qu'ils le sont dans les lettres elles-mêmes (cf. 10,11c, τοιοῦτοι καὶ παρόντες τῷ ἔργῳ, où le participe παρόντες s'inscrit dans la perspective du retour).

Notons enfin que les deux aspects, collégial et présidentiel, des dispositions énergiques prévues pour le retour sont aussi esquissés l'un et l'autre dans l'ouverture (A). Le 'je' apparaît en 10,2b (λογίζομαι τολμήσαι ἐπὶ τινὰς ...) et le 'nous' en 10,6a (ἐν ἐτοίμῳ ἔχοντες ἐκδικῆσαι ...) ³⁹.

2.3.2 Leadership de Paul et solidarité du groupe paulinien

Nous examinerons ici deux aspects, la situation matérielle des apôtres et leur expérience de la faiblesse et de la force.

La solidarité du groupe paulinien est d'abord celle de leur indépendance matérielle. Elle est soulignée dans les ensembles B et B', mais est aussi objet d'une allusion dans le discours de déraison lui-même. Dans l'ensemble B, le 'nous' de 11,12d, à propos du prétexte que cherchent les adversaires d'être trouvés "comme nous-mêmes", indique que c'est toute l'équipe de Paul, et pas seulement Paul, qui assurait sa subsistance sans le soutien de la communauté ⁴⁰. Symétriquement, l'ensemble B' reprend lui aussi, à propos de la collecte, cette même affirmation par le moyen du pluriel περιεπατήσαμεν (12,18d). On retrouve par ailleurs les traces d'une semblable solidarité matérielle dans quelques 'nous' de 1 Co et de 1 Th ⁴¹.

Dans le discours de déraison se rencontre un unique 'nous', le pluriel ἡσθε-νῆκαμεν (11,21b). Le comportement de l'équipe de Paul, considéré dans la perspective des adversaires (cf. 11,19–20), fut pitoyable et faible. Mais l'ironie du propos est évidente ⁴². En réalité, leur comportement sur ce point fut une marque de σωφροσύνη (11,19) et expression de leur ἀγάπη pour les Corinthiens (cf. 11,11; 12,14–15). C'est donc en premier lieu une manière de dire qu'ils se sont abstenus de vivre aux dépens de la communauté, contrairement aux adversaires (cf. 11,20). Le 'nous' de 11,21b est ainsi consonnant avec les 'nous' de

39 Cf. *supra*, 504–509.

40 Cf. *supra*, 335 et n. 124.

41 "Nous peignons (κοπιῶμεν), en travaillant (ἐργαζόμενοι) de nos mains" (1 Co 4,12). "Vous vous rappelez, frères, nos peines et nos fatigues (ἡμῶν): c'est en travaillant (ἐργαζόμενοι) nuit et jour, pour n'être à la charge d'aucun de vous, que nous vous avons annoncé (ἐκηρύξαμεν) l'évangile de Dieu" (1 Th 2,9).

42 Cf. *supra*, 350–351.

11,12d en B et 12,18d en B'. Mais le pluriel ἡσθενήκαμεν rappelle aussi l'antithèse ἀσθένεια/δύναμις. D'une manière ou d'une autre, il reformule donc, en 'nous', quelque chose de la théologie du discours de déraison. Observons attentivement ce second aspect.

La solidarité des membres de l'équipe paulinienne ne concerne pas seulement leur existence matérielle. Elle est aussi celle du partage de la fragilité, lieu de déploiement de la force. L'argumentation théologique du discours de déraison, exposée essentiellement en 'je', est en effet aussi reprise çà et là avec le 'nous'. D'un point de vue existentiel, la figure de *leader* de Paul, quelque prégnante qu'elle soit, n'est pas envisagée indépendamment de l'équipe qui l'entoure⁴³.

Cette collégialité du groupe paulinien dans l'expérience de l'ἀσθένεια et de la δύναμις apparaît nettement dans le discours de déraison lui-même, mais aussi dans les ensembles B et B', et dans l'ouverture A.

Dans le discours de déraison figure un unique 'nous' (ἡσθενήκαμεν, 11,21b), mis en valeur par le pronom ἡμεῖς antéposé, porteur d'emphase. L'ironie souligne que le verbe ἀσθενεῖν est ici indicatif de la δύναμις à l'œuvre dans la vie des apôtres. Le groupe paulinien n'est faible qu'aux yeux de ceux qui n'ont pas compris le ministère apostolique. C'est donc une manière de faire écho, à la première personne du pluriel et dans le discours lui-même, à la théologie de ce discours, exposée en 'je'. Paul et ses compagnons ont été bien plutôt δυνατοί. Le pluriel ἡμεῖς ἡσθενήκαμεν suggère que la théologie du discours de déraison n'illustre pas l'existence de Paul seulement, mais aussi celle de ses compagnons.

Cette théologie est reformulée avec le 'nous' en aval du discours, dans l'ensemble B'. Elle est aussi annoncée en amont dans l'ensemble B et dans l'ouverture A, dans les deux cas également avec le 'nous'. En B', le 'nous' de 13,4d (ζήσομεν (...) ἐκ δυνάμεως θεοῦ) décrit la δύναμις dont les apôtres font l'expérience dans leur faiblesse (cf. 13,4c). Faiblesse (cf. 13,4c.9b) et force (cf. 13,4d.6) sont donc l'une et l'autre celles de chaque membre de l'équipe de Paul, et non du seul Paul. Le propos de 13,6 (ἡμεῖς οὐκ ἐσμὲν ἀδόκιμοι) reprend cette idée de

43 Le *leadership* de Paul est souligné par les nombreux propos *métalinguistiques* du texte, en 'je', qu'on évoquera dans le dernier point (cf. *infra*, 564–567), mais aussi par les nombreux singuliers, aoristes et parfaits, du discours de déraison, qui se réfèrent aux tribulations missionnaires de Paul (ἐλαβὼν, 11,24; ἐραβδίσθη, 11,25a; ἐλιθάσθη, 11,25b; ἐναυάγησα, 11,25c; πεποίχα, 11,25d; ἐχαλάσθη, 11,33a; ἐξέφυγον, 11,33b; ἤκουσεν, 12,4b; ἐδόθη μοι, 12,7c; παρέκάλεσα, 12,8a; εἶρηκέν μοι, 12,9a). Mais, rappelons-le, ce qui n'est pas dit n'est pas nie. Plusieurs de ces tribulations ont été très probablement vécues aussi par les compagnons du Tarsiote, en particulier celles des voyages.

manière pareillement collégiale, dans la perspective de la recommandation. Symétriquement en amont, dans l'ensemble B, le pluriel *καυχῆσόμεθα* au futur, en 10,13a, annonce et prépare le discours de déraison qui vient. Celui-ci est en effet un discours de *glorification*. Dans l'ouverture A enfin, le verbe *στρατευόμεθα* (10,3) et plus encore la mention des *ὅπλα τῆς στραρείας ἡμῶν* (...) *δυνατὰ τῷ θεῷ* (10,4a–b), où figure la première occurrence d'un terme de la famille de *δύναμις*, constituent une première esquisse, formulée en '*nous*', du message fondamental du texte. Ce sont donc encore de claires indications qui invitent à comprendre que le '*je*' paulinien du discours de déraison n'est nullement exclusif des membres de l'équipe de Paul⁴⁴.

Paul et ses compagnons assument en commun la même précarité de la condition apostolique et font ensemble l'expérience de *δύναμις* qui réside en eux. Le discours de déraison décrivait la condition missionnaire *personnelle* de Paul. Mais celle-ci a en réalité, pour un groupe entier, une valeur paradigmatique. Le message théologique du texte prend concrètement visage dans le dynamisme collégial d'une équipe autour du Tarsiote⁴⁵.

2.3.3 Auteur principal et coauctorialité du groupe paulinien

Les deux pôles de l'autorité apostolique, présidence et collégialité, reçoivent enfin une expression remarquable dans les énoncés métalinguistiques, référés à la lettre elle-même. Ces énoncés dessinent une forme de coauctorialité de Paul et de ses compagnons. Paul n'est pas seul à produire la présente intervention épistolaire. Il est entouré de compagnons et ils forment en quelque sorte *ensemble* une instance coauctoriale.

Soulignons d'abord la présence saillante de l'auteur principal, expressive de la présidence. Elle apparaît au seuil de l'ensemble A, en 10,1a, où il faut relever le nom *Παῦλος* et les deux pronoms *αὐτός* et *ἐγώ*, ainsi que le verbe *παρακαλῶ*,

44 Réciproquement, on remarque aussi qu'en dehors du discours de déraison, la théologie de l'*ἀσθένεια* et de la *δύναμις* trouve plusieurs échos en '*je*'. Dans l'ouverture A, les termes *ταπεινός* (10,1c) et *θαρρῶ* (10,1d) font allusion respectivement à l'*ἀσθένεια* et à la *δύναμις*. Dans l'ensemble B, le participe *ταπεινῶν* (11,7b) et l'énoncé *οὐκ αἰσχυνθήσομαι* (10,8c) peuvent être compris respectivement comme des allusions à chacun de ces deux pôles. Dans l'ensemble B' enfin, ce n'est guère, me semble-t-il, que la *δύναμις* qui est reflétée en '*je*', en 13,2f (*οὐ φείσομαι*).

45 Les '*nous*' confèrent à la théologie du texte une valeur paradigmatique pour les compagnons de Paul. Mais en introduisant ensuite ce texte dans le canon des Écritures, la réflexion croyante en a considérablement élargi la portée. C'est désormais, de manière fondamentale, la condition apostolique en général qui est décrite et visée par cette théologie.

qui traduit le *leadership* de l'Apôtre. Par ailleurs, l'énoncé fondamental de cet ensemble est, on l'a montré, un énoncé en *'je'*, qui décrit la demande de Paul (δέομαι ..., 10,2a). Symétriquement, à la frontière entre les ensembles B' et A', le verbe γράφω (13,10a), de signification métalinguistique, auquel on peut joindre les deux verbes προείρηκα et προλέγω (13,2a), insiste sur la responsabilité éditoriale de Paul. En outre, dans le discours de déraison, le grand nombre de propos métalinguistiques en *'je'*, qui reflètent l'engagement littéraire de Paul, est aussi à relever⁴⁶.

Mais dans la crise corinthienne, Paul ne se pense pas seul ni ne se présente comme le seul interlocuteur des Corinthiens. Il se sait entouré d'une équipe. Paul parle au nom de ses compagnons. Plus encore, ils *parlent* eux aussi comme lui et avec lui. Les ensembles B et B' le soulignent clairement, et l'ensemble A le suggère.

Examinons d'abord en B' les deux *'nous'* ἀπολογούμεθα et λαλοῦμεν de 12,19a–b. Ils visent l'*actualité* de la communication épistolaire⁴⁷. Le pluriel ἀπολογούμεθα traduit le point de vue des lecteurs, le pluriel λαλοῦμεν celui de Paul. Ces deux pluriels sont une relecture du discours de déraison et, plus largement, de l'ensemble du courrier. Les compagnons de Paul, inclus dans ces *'nous'*, sont donc des voix qui se font entendre elles aussi à travers la lettre. Paul n'écrit pas seul. C'est au contraire un groupe qui prend la parole. Les compagnons du Tarsiate acquièrent donc ici, pour ainsi dire, le statut de *coauteurs*. Certes, ils ne sont à proprement parler ni corédacteurs ni coexpéditeurs. Du moins, ils ne sont nulle part introduits et présentés comme tels. Cependant, par ces pluriels métalinguistiques, référés au texte lui-même, Paul leur attribue indirectement une *responsabilité* sur l'ensemble de la lettre. Il n'est bien sûr pas possible de déterminer et d'isoler les contributions respectives des uns et des autres, leur nature et leur étendue. La contribution des compagnons de Paul n'est sans doute pas rédactionnelle. Elle porte plutôt sur le contenu et la stratégie du texte. Solidaires de Paul dans la mission et l'annonce de l'évangile (cf. 10,14; 11,4b.6c), les compagnons de Paul sont aussi solidaires de son intervention épistolaire. Ils

46 Cf. λέγω, 11,16a.21a.d; λαλῶ, 11,17a.b.23b; καυχῆσθαι, 11,18b.30b; 12,5a.b; ἐλεύσομαι, 12,1c; φείδομαι, 12,6d; γέγονα, 12,11a. Ajoutons qu'à l'échelle de chaque péricope, les énoncés fondamentaux respectifs sont la plupart du temps des énoncés dont le verbe est en *'je'*. Seul celui de la péricope 10,7–18 est en *'nous'* (cf. 10,7d–e).

47 Ces deux *'nous'* sont clairement des *'nous'* exclusifs. Il ne peut en effet s'agir d'une inclusion du lectorat, car l'énoncé des v. 19a–b opposent précisément les groupes *'vous'* et *'nous'*. Par ailleurs, le *'nous'* qui précède en 12,18d est manifestement exclusif, ce qui indique aussi le sens des *'nous'* qui suivent aux v. 19a–b.

ont donc participé, d'une manière ou d'une autre, à l'*élaboration* de la réponse de l'Apôtre et constituent à ce titre, à ses côtés, des *instances coauctoriales* du texte⁴⁸.

Cette solidarité auctoriale était d'ailleurs déjà insinuée dans l'ensemble B, lorsque Paul évoquait ses interventions à distance, par le medium des lettres (οἱ τοῖς ἐσμεν τῷ λόγῳ δι' ἐπιστολῶν ἀπόντες ..., 10,11b). Dans l'ensemble A, le pluriel στρατεύόμεθα (10,3) et le syntagme ἡ στρατεία ἡμῶν (10,4a) disent déjà quelque chose, me semble-t-il, de la collégialité du groupe paulinien, aussi bien dans l'évangélisation que dans les interventions par lettres, et en particulier dans la *stratégie* du présent courrier.

Les '*nous*' de 12,19a–b en B' et de 10,11 en B montrent que les réponses à apporter à la crise corinthienne ont été discutées et débattues dans l'équipe paulinienne, et qu'elles ont fait l'objet d'une élaboration *commune*⁴⁹. Ajoutons que si les compagnons ne sont pas des coexpéditeurs explicites de Paul, leur rôle ne se cantonne sans doute pas non plus à ratifier *a posteriori*, au moment de son expédition, le contenu de la missive. D'une manière ou d'une autre, ils participent au contraire à la *production* du texte, sinon à sa rédaction, du moins à l'élaboration de son contenu⁵⁰.

Les instances coauctoriales que sont les compagnons de Paul n'empêchent cependant pas les '*je*' d'être des vrais '*je*'. La présence des collaborateurs à ses

48 Selon BECKER (*Schreiben und Verstehen*, 152–155), les passages en '*nous*' (exclusifs), alternés avec des '*je*', ont une fonction *inter-communicative* dans le groupe de Paul. Ils montrent que Paul est un épistolier lui-même en dialogue avec ses coexpéditeurs ou collaborateurs. « [Paulus] präsentiert sich den Adressaten als Briefe-Schreiber, der selbst in einem Dialog steht. Dennoch schreibt Paulus auch persönlich verantwortet, wenn er autobiographisch schreibt: "In der Stellung zwischen Monolog und Dialog liegen die Möglichkeiten und Grenzen brieflicher Kommunikation" (cit. de MÜLLER, *Brief*, 61). (...) Dementsprechend besteht die Funktion der 'Wir'-Passagen innerhalb des Brief-Corpus darin, im Verlauf der brieflichen Kommunikation zu dokumentieren, dass im Absenderkreis eine solche inter-kommunikative Situation gegeben ist » (BECKER, op. cit., 152–155, *passim*). Ces remarques sont justes, mais il faut, me semble-t-il, aller plus loin. Comme le suggère la nature métalinguistique des '*nous*' de 2 Co 12,19a–b, l'*inter-communication* dans le groupe paulinien n'est pas un fait purement interne à l'équipe de Paul et de ses collaborateurs. D'une manière ou d'une autre, elle a des conséquences sur l'extérieur, c'est-à-dire sur le texte lui-même, et elle participe à son élaboration et à sa production.

49 Les réponses à la crise corinthienne ont été aussi portées dans la prière commune du groupe des missionnaires, comme le montre la prière de 13,7a.9d (cf. εὐχόμεθα).

50 On peut reprendre ici la formule que proposait MILLIGAN en 1908 au sujet des '*nous*' des épîtres aux Thessaloniciens (*St. Paul's Epistles to the Thessalonians*, 132): les '*nous*' de 2 Co 10–13 suggèrent une forme de « joint-authorship » de Paul et de ses compagnons.

côtés, leur contribution à l'élaboration de l'épître ne signifient pas que lorsque Paul dit '*je*', il veut dire '*nous*'. Le '*je*' est une marque de l'initiative du scripteur. Il exprime le *leadership* de Paul, auteur principal⁵¹.

En bref, la lettre apparaît comme le fruit et le résultat de cette concertation *collégiale*, transmettant un message *commun*, mais rédigée par l'auteur Paul. Les compagnons du Tarsiate œuvrent à ses côtés, et ils sont des collaborateurs tant de ses interventions épistolaires que de son ministère direct⁵².

• • •

La pratique de l'autorité apostolique dont témoignent les quatre chapitres de Paul s'avère remarquable d'équilibre et de justesse. Paul n'y exerce aucun pouvoir, mais il s'efforce de rendre possible la reconnaissance de l'autorité qu'il a reçue du Seigneur. Dans ce but, il inscrit d'abord l'exercice de cette autorité dans la durée. Celle-ci est en ce sens sa première alliée pour rappeler aux Corinthiens, aveuglés par les adversaires, qu'il réunit bien des preuves

-
- 51 On a souligné dans la première partie de ce travail, en examinant la position de DICK et de BAUMERT sur le '*nous*' paulinien, qu'il ne fallait pas comprendre le '*je*' comme un '*je*' qui exclut (cf. *supra*, 192–199). Le '*je*' n'est pas un *opérateur* exclusif, mais simplement *non-inclusif*. Ainsi, lorsque Paul dit: διὰ τοῦτο πάντα ἅπῳ γράφω ... (13,10a), il ne contredit pas le '*nous*' de 12,19b (λαλοῦμεν). Ce qui n'est pas dit n'est pas nié. Paul s'exprime ici (en 13,10) en tant qu'auteur principal. À ce titre, il est détenteur de la responsabilité éditoriale de la totalité du texte, mais il n'exclut ses compagnons ni comme contributeurs de son épître, ni comme solidaires de son intervention. Simplement, il ne les inclut pas *ici*. On doit dire la même chose sur la non-inclusivité des '*je*' qui apparaissent avec les verbes λέγω (11,16a), λαλῶ (11,17a), προλέγω (13,2a). Ce ne sont en aucune manière des '*je*' qui excluent.
- 52 Sans prendre position sur l'unité littéraire de 2 Co, on peut remarquer que les deux '*nous*' métalinguistiques de 12,19a–b ne sont pas isolés sur l'ensemble de 2 Co. On y relève aussi les pluriels γράφομεν (1,13) et λαλοῦμεν (2,17; 4,13). Pour λαλοῦμεν, voir aussi 1 Co 2,6.7.13; 2 Co 2,17; 12,19; 1 Th 2,4 etc.). La coauctorialité que ces '*nous*' métalinguistiques dessinent dans le groupe paulinien s'harmonise bien avec l'héritage juif de Paul et en particulier avec le point de vue pharisien de l'égalité et de la responsabilité de tous devant la Torah. « Chacun a une parole à dire, même celui dont la capacité était moindre pouvait transmettre quelque chose de la Torah à celui qui avait reçu beaucoup. (...) Chacun est responsable de la Torah et écouter la Torah, c'est écouter tout Israël dans son ensemble et chacun en particulier » (MASSONNET, *Les pharisiens et le sens communautaire*, 177–205, ici 186). « La parole d'un petit en Israël est à recevoir comme celle qui provient d'un Sage » (MASSONNET, op. cit., 189–190). Il me semble que ces '*nous*' pauliniens, expressifs de collégialité et de communauté, pourraient être compris comme l'une des transcriptions « en termes de foi chrétienne, des lignes fondamentales de la foi d'Israël vécue au 1^{er} siècle » (MASSONNET, op. cit., 203).

incontestables de la recommandation du Seigneur. Les quatorze années de ministère déjà accomplies sont la matrice dans laquelle a peu à peu pris forme sa figure d'autorité. Paul rappelle ensuite qu'il exerce son autorité apostolique dans l'amour et la patience, dans la confiance et l'espérance. C'est donc une autorité destinée à être communiquée à ceux auprès desquels elle s'exerce. Paul n'a de pouvoir sur ses correspondants que dans la mesure où il sait leur en donner. C'est une autorité tout entière au service de leur relation personnelle et communautaire avec le Christ. Elle ne se propose pas autre chose que de les aider à mieux comprendre l'agir puissant du Christ en eux (cf. 13,3b-c) et à restaurer l'οἰκοδομή de la communauté. Enfin, Paul montre clairement que son autorité est une autorité partagée. Il n'en est pas propriétaire mais il l'exerce conjointement avec des compagnons, de sorte que son leadership est inséparable de la collégialité d'une équipe. Paul n'est pas seul à présider aux destinées de la communauté, mais il est sans cesse en dialogue avec ses collaborateurs et, en définitive, avec la communauté elle-même.

2.4 *Actualité de cette théologie*

La théologie de l'autorité que suggère et esquisse le billet de Paul est instructive sur le plan ecclésiologique. Elle est riche d'enseignements, en particulier par la manière dont Paul évite trois écueils, qui sont ceux de la perversion de la relation d'autorité, susceptibles d'en provoquer la rupture⁵³. Paul évite le *dogmatisme*, car il n'absolutise pas une représentation mais propose une argumentation et partage une expérience. Il évite l'*autoritarisme*, car il n'absolutise pas la discipline mais invite à la réflexion⁵⁴. Enfin, Paul évite le *narcissisme*, car il ne s'absolutise pas lui-même. Il se glorifie au contraire de ses faiblesses, qui font place à la δύνᾱμις du Christ. L'autorité, mise au service de l'οἰκοδομή, n'est pas la sienne mais une autorité reçue d'un Autre (cf. 10,8; 13,10). Cet équilibre délicat que la pratique paulinienne de l'autorité s'efforce d'observer est remarquable. En ce sens, son actualité pour la vie de l'Église est incontestable.

Mais la pratique paulinienne est aussi riche d'une prégnante actualité par un autre de ses aspects. C'est en effet une autorité partagée, exercée et vécue dans la *collégialité*, comme le montre la place des '*nous*' dans le texte. Ces

53 Cf. GIRE, *Autorité, transmission, éducation*, 45-46.

54 Paul ne donne pas d'ordre. Il invite à la réflexion. Pour obtenir un changement de situation, il met en mouvement les capacités de réflexion et la responsabilité de la communauté. Mais il s'engage aussi dans la prière (cf. 13,7-9). La réflexion et la prière prennent donc le pas sur la discipline. L'existence de la lettre elle-même, laquelle est prise de distance par rapport à la crise et exercice de confiance envers le lectorat, montre que Paul n'a pas l'intention d'exercer un acte d'autoritarisme.

‘nous’ donnent à la pratique paulinienne de l’autorité un relief que l’on ne saurait aplatir. Le mélange harmonieux et équilibré des ‘je’ et des ‘nous’ est le reflet d’une pratique qui articule étroitement présidence et collégialité. Un lien intime est ainsi établi entre ces deux pôles, de sorte que rien n’est accompli en dehors de leur association étroite. Cette corresponsabilité dans le groupe paulinien a une incidence directe, d’un point de vue pastoral, sinon sur le *decision taking*, qui appartient à la *présidence*, du moins sur le *decision making*, que réalise et effectue un *collège*⁵⁵. L’autorité est un charisme de service, donné par le Seigneur, que Paul exerce conjointement avec ses compagnons. Autrement dit, ce charisme est reçu par un *collège*, que *préside* Paul. En effet, chez Paul, c’est toujours un collège qui agit, qui décide, qui annonce l’évangile, qui écrit, qui prie et qui partage les conditions précaires du ministère apostolique.

Dans la perspective de Vatican II, où fut redécouverte la collégialité, le texte de 2 Co 10–13 s’avère ici d’une étonnante d’actualité⁵⁶. Paul propose une réalisation originale de la pratique conjointe de la collégialité et de la présidence. L’autorité n’y est ni monarchique ni hiérarchie, mais elle est conjointement *primatiale* et *collégiale*. Instructive sur le plan du fonctionnement de l’autorité aux origines du christianisme, la pratique de Paul est également riche d’une valeur paradigmatique et normative. Dans le cadre d’un ressourcement, elle pourrait être alors, dans l’Église catholique, un stimulant pour que soit enfin donnée

55 J’emprunte les concepts *decision taking* et *decision making* à FAMERÉE, *La collégialité au synode extraordinaire de 1969*, 111–112.

56 La collégialité à Vatican II a été abordée dans la constitution *Lumen Gentium* (23) et dans le décret *Christus Dominus* sur la charge pastorale des évêques. La bibliographie sur la collégialité est immense. On peut consulter en particulier ANGENENDT, *Kollegialität als “Struktur der Kirche”?*, 668–678; BORRAS, *Considérations corrélatives sur l’exercice de la primauté romaine*, 85–120; DUPONT, *Saint Paul, témoin de la collégialité apostolique*, 11–39; FAMERÉE, *La collégialité au synode extraordinaire de 1969*, 95–123; GRANFIELD, *The Limits of the Papacy. Authority and Autonomy in the Church*, 77–106 (Chap. VI: “The Experience of Collegiality”); KÖNIG, *Kollegialität statt Zentralismus*, 176–181; RIKHOF, *Das Zweite Vatikanum und die bischöfliche Kollegialität*, 265–275; SCHATZ, *Primat und Kollegialität*, 289–309; SESBOÛÉ, *L’autorité dans l’Église catholique: communauté, collégialité, présidence*, 133–161. Un fascicule de la revue *Concilium* (26 (1990) 262–351) et un autre de la revue *Communio* (27 (1998) 289–358) ont été entièrement consacrés au thème de la collégialité. L’article de DUPONT (*Saint Paul, témoin de la collégialité apostolique*), publié en 1965, n’étudie pas la corresponsabilité entre Paul et ses collaborateurs, mais examine, à la lumière d’une étude de Ga 1–2, la collégialité entre Paul et les Douze, en particulier Pierre. Pour le récit des débats qui eurent lieu à Vatican II sur le thème de la collégialité, en particulier à propos de l’élaboration du texte de *Lumen Gentium*, voir par exemple l’ouvrage de O’MALLEY, *L’événement Vatican II*, 241–262; 275–288; 348–350; 389–390 et 413–417.

à la collégialité, théoriquement remise à l'honneur à Vatican II, le fondement institutionnel concret dont elle a encore besoin⁵⁷.

La pratique paulinienne de collégialité pourrait aussi recevoir une attention soutenue, dans le cadre, par exemple, de la marche vers l'unité de l'Église catholique et de l'Église orthodoxe. Très attachés à leur fonctionnement ecclésial, les Orthodoxes et, plus largement, les chrétiens des Églises orientales, considèrent avec méfiance ce qu'ils estiment être une hypercentralisation romaine⁵⁸. La pratique de Paul fournit sur ce point un éclairage précieux. Elle permettrait, en vue de l'unité, de retrouver un mode équilibré de la primauté qui soit acceptable par tous et plus proche des sources du christianisme⁵⁹.

57 Le motu proprio *Apostolica sollicitudo* de Paul VI du 15 septembre 1965, instituant le synode des évêques, était en réalité « l'expression de la primauté du Pape et non celle de la collégialité, un terme absent du texte. (...) D'un seul trait, le texte balayait la collégialité des fondements mêmes de la réalité institutionnelle de l'Église » (O'MALLEY, op. cit., 348–349; voir aussi 424).

58 Relevons à ce sujet de ce qu'écrivaient en 1959 les évêques de l'Église melkite catholique, sous le leadership du patriarche d'Antioche Maximos IV, en réponse à la demande du Cardinal Tardini qui s'enquérât de sujets à mettre à l'agenda du Concile Vatican II. Dans leur réponse commune, les évêques melkites « insistaient sur le fait que le Concile devait avoir pour première préoccupation de travailler à l'unité des chrétiens, en particulier avec les Églises orthodoxes. Le principal obstacle pour dépasser le mal de la division était clair à leurs yeux : « La principale cause du mal est, nous semble-t-il, la tendance de la plupart des théologiens et canonistes latins à concentrer toute l'autorité confiée par le Christ à son Église dans la seule personne du Souverain Pontife, à faire de lui la source de tout pouvoir et, par voie de conséquence, à donner des pouvoirs démesurément centralisateurs et pratiquement souverains à la Curie romaine qui agit en son nom. Sous cette perspective, il leur est difficile de voir dans le pouvoir apostolique des patriarches et des évêques autre chose qu'une délégation pure et simple de l'autorité suprême du Pape, limitable et révocable à volonté » » (O'MALLEY, *L'événement Vatican II*, 176–177).

59 Au sujet de l'Église melkite catholique (cf. note précédente), O'MALLEY observe : « La tradition melkite n'a jamais perdu le style collégial de gouvernance, pratiqué durant les premiers siècles de l'Église, et les évêques melkites pensaient que ce style correspondait mieux à la tradition catholique que son alternative monarchique » (op. cit., 175). Voir aussi les réflexions de MOINGT, *Croire quand même*, 62–64. Pour rétablir dans l'Église un tel équilibre dans le fonctionnement de l'autorité, des théologiens et penseurs catholiques ont récemment proposé de réactiver, dans l'Église latine, la fonction des patriarchats dont les Églises d'Orient ont conservé les prérogatives (cf. ALBERT-BOISSONNAT-CAMDESSUS, *Notre foi dans ce siècle*, 184–191; SESBOÛÉ, *L'autorité dans l'Église catholique*, 156–160). Cette réactivation pourrait être, sur le plan du fonctionnement de l'autorité, l'une des formes possibles de « la conversion existentielle que l'Église catholique doit accomplir et qui est encore largement devant elle » (SESBOÛÉ, op. cit., 135).

Enfin, relevons que cette association étroite des deux pôles de l'autorité montre d'autant plus son importance pour la vie de l'Église qu'elle fut mise en œuvre par Paul dans un contexte de crise. Collégialité et présidence doivent être en quelque sorte d'autant plus soigneusement associées, à la manière de Paul, que la crise menace les fondements et l'οικοδομή de la communauté. En d'autres termes, une crise ne peut être surmontée que par la mise en œuvre effective de la collégialité, et non de la seule présidence. Si la collégialité a besoin d'une présidence, la présidence n'est jamais à séparer de la collégialité. Elle n'existe pas en dehors de la collégialité – pas même en temps de crise –, et ne saurait s'exercer en dehors de la communion de la collégialité.

• • •

Conclusion

Reprenons brièvement, au terme de ce travail, les deux questionnements qui l'ont inspiré et guidé, puis résumons les acquis de la recherche.

Le questionnement philologique sur le '*nous*' paulinien a conduit à entreprendre une enquête sur le pluriel irrégulier de la première personne dans la littérature grecque de l'Antiquité, d'Homère à l'époque hellénistique et romaine. L'examen des textes a montré que, quel que soit le genre littéraire, le '*nous*' a rarement été considéré comme un équivalent du '*je*'. Notre exploration a permis au contraire de relever en grec ancien, non pas l'incohérence, mais plutôt l'étonnante versatilité, le plus souvent porteuse de sens, des transitions entre le singulier et le pluriel de la première personne. En dehors du '*nous*' de majesté, qui n'apparaît guère en dehors des lettres des souverains hellénistiques, les écrivains anciens mêlent avec une incroyable aisance, selon les genres littéraires, le '*nous*' d'auteur et le '*je*' (Polybe), le '*nous*' de modestie et le '*je*' (la Tragédie, Isocrate, et plus encore Aelius Aristide), ou encore, dans le genre épistolaire (mais aussi dans tous les autres genres), le pluriel réel '*nous*' et le '*je*'. Ce mode d'expression dans les lettres dit quelque chose sur la manière dont la mentalité antique articule l'individuel et le collectif. Dans les lettres de Paul, la fréquence des '*nous*' dans le voisinage des '*je*' reflète à ses côtés la présence de ses compagnons et collaborateurs. L'existence de Paul s'inscrit constamment dans une perspective communautaire et collégiale. Son ministère est accompli avec l'appui d'une équipe, dont ces '*nous*' manifestent l'action et la coopération.

Le questionnement stylistique s'est proposé d'analyser la structure et l'argumentation de 2 Co 10–13. Il en a montré la construction très soignée et la cohérence. Les douze péripécopes du texte se laissent regrouper en cinq ensembles, qui ont chacun une fonction spécifique dans le développement. Disposés en chiasme (A, B, C, B', A'), ces ensembles déploient en plusieurs étapes une stratégie pour mettre fin à la crise. Le texte apparaît donc comme un tout organisé. Le premier ensemble (A: 10,1–6) est une évocation et une esquisse de la crise. Le second (B: 10,7–11,15) en propose une appréciation et une évaluation. L'ensemble central (C: 11,16–12,13) est la réponse théologique à la crise. Paul, sous la forme d'un *discours de déraison*, développe l'antithèse ἀσθένεια/δύναμις et propose aux lecteurs une réflexion sur les conditions d'exercice du ministère apostolique. Dans le quatrième ensemble (B': 12,14–13,10), il prépare son retour et, dans le dernier ensemble (A': 13,11–13), enfin, il adresse aux Corinthiens un appel à mettre fin à la crise, c'est-à-dire à rendre possible des retrouvailles paisibles.

La troisième et dernière partie de la recherche a d'abord tenté de préciser quelques éléments sur les circonstances *historiques* de la crise corinthienne, qui furent à l'origine de l'intervention de Paul. Les adversaires rejettent la manière d'être et de faire de Paul. Ils ne comprennent pas, dans la vie d'un apôtre, la place de la *faiblesse*, lieu de déploiement de la *force*. Ils méprisent la faiblesse qu'ils voient en lui et en ses compagnons. Ils n'accordent pas au mystère du Christ, mort et ressuscité, la place qui lui revient dans la vie d'un apôtre et, corrélativement, dans celle de la communauté. Ils se font par là les hérauts d'une christologie édulcorée et tronquée. Cette troisième partie de la recherche a été également consacrée à une réflexion sur la *théologie* que Paul propose pour dénouer la crise. Le discours de déraison est la pièce centrale et maîtresse de l'architecture du développement. Il explore les liens qu'entretiennent ἀσθένεια humaine et δύναμις divine. Celle-ci se déploie de manière en quelque sorte préférentielle dans l'ἀσθένεια de l'apôtre. En conséquence, dans la précarité et le dénuement de leur ministère, les missionnaires sont δυνάτοί. Paul et ses compagnons ne se réduisent pas à ce que laissent voir leurs apparences extérieures. La δύναμις du Christ a si bien agi en eux, en particulier dans leur *faiblesse*, que les Corinthiens ont pu eux aussi en faire l'expérience. Cette théologie est pour aujourd'hui un message d'espérance sur la place de la personne faible et fragile dans la société et dans l'Église. Dieu laisse voir les traces de son action dans la précarité et la faiblesse, comme en un lieu d'élection. Le texte de Paul invite à entrer dans cette perspective croyante et à considérer l'ἀσθένεια – la sienne et celle des autres – comme un lieu où se manifeste la force du Christ. La pauvreté et la faiblesse sont en effet ce que Dieu choisit pour manifester sa puissance.

Enfin, le texte est aussi porteur d'un message théologique dans la perspective du premier questionnement. Le '*nous*' paulinien est en effet à comprendre dans le cadre du phénomène littéraire exploré dans la première partie. Sur le plan de l'emmêlement du singulier et du pluriel de la première personne, Paul n'a sans doute rien d'original par rapport aux épistoliers de son temps. Mais le mélange équilibré et harmonieux du '*je*' et du '*nous*' dans ce morceau d'épître, considéré dans une perspective ecclésiologique, est riche de signification sur le plan de la théologie et de la pratique de l'autorité apostolique. C'est ici que se rejoignent les deux questionnements qui ont été le point de départ de cette recherche. Combinés l'un avec l'autre, ils permettent une contribution théologique inédite dans la recherche paulinienne.

Le '*je*' et le '*nous*' en 2 Co 10–13 ne sont pas en effet l'un par rapport à l'autre dans une situation d'emmêlement incohérent et confus. Leur alternance est au contraire expressive d'une complémentarité entre *présidence* et *collégialité*. Celle-ci se fait jour dans tous les ensembles du texte, mais plus particulièrement dans l'ouverture (A), et dans les ensembles B et B' qui encadrent le discours de

déraison (c), ce dernier traduisant plus particulièrement le ministère de la *présidence*. À ces deux pôles de l'autorité apostolique, le texte joint le troisième pôle, celui de la *communauté*, qui apparaît plus nettement dans l'épilogue A', où la communauté est renvoyée à sa liberté et à sa responsabilité. L'association de ces trois aspects en 2 Co 10–13 est remarquable. Ils y sont en quelque sorte d'autant plus soigneusement articulés que la crise a menacé les fondements et l'existence même de la communauté corinthienne. L'articulation étroite de ces trois pôles, en particulier ceux de la collégialité et de la présidence, telle que le texte de Paul la reflète, ne paraît donc nullement accessoire à la vie ecclésiale. Dans une perspective de dépassement de crise, elle est même essentielle à l'exercice de l'autorité apostolique. La pratique paulinienne est d'autant plus intéressante que, du fait de son appartenance au christianisme primitif, elle est porteuse d'une valeur normative. Paul apporte par là de manière inattendue une contribution précieuse à la réception du Concile Vatican II, où fut redécouverte la collégialité.

...

L'alternance '*nous*'/'*je*' dans les épîtres pauliniennes

Dans les tableaux qui suivent, on a tenu compte des pronoms personnels et adjectifs possessifs, des verbes conjugués et des participes. On a exclu du décompte les citations à la première personne, tant bibliques que non-bibliques (par exemple Rm 9,9.33; 10,16; 12,19; 14,11; 15,3; 1 Co 1,12.19; 11,24–25; 14,21; 2 Co 4,13; Ga 1,23 etc ...), sauf quand elles sont assumées par le scripteur (par exemple les citations en '*nous*' de Rm 8,36 et 1 Co 15,32 ou la citation en '*je*' de 1 Co 6,12).

Pour chaque lettre, on indique le total du nombre de mots (dans le *GNT⁴*), le nombre de passages entre singulier et pluriel de la première personne et la proportion (le nombre de passages sur 1000 mots). La subdivision *a,b,c* de certains versets est avant tout suggestive, pour illustrer un ou plusieurs passages entre singulier et pluriel dans un même verset (par exemple Rm 15,30). Pour 2 Co 10–13, ces divisions se réfèrent au texte structuré présenté ci-après, 598–613. Avant les tableaux relatifs à chaque lettre, on a d'abord dressé deux tableaux récapitulatifs. Le premier présente les épîtres dans l'ordre canonique, le second dans l'ordre décroissant de la proportion de l'alternance '*nous*'/'*je*'.

1 Tableaux récapitulatifs

TABLEAU 9 *Les épîtres classées par ordre canonique*

Épîtres	Nombre total de mots	Passages ' <i>nous</i> '/' <i>je</i> '	% (sur 1000 mots)
Rm	7111	41	5,76
1 Co	6829	67	9,81
2 Co	4477	63	14,07
Ga	2230	25	11,21
Ep	2422	14	5,78
Ph	1629	11	6,75
Col	1582	7	4,42
1 Th	1481	6	4,05
2 Th	823	4	4,86
1 Tm	1591	14	8,80
2 Tm	1238	11	8,88

TABLEAU 9 *Les épîtres classées par ordre canonique (suite)*

Épîtres	Nombre total de mots	Passages 'nous'/'je'	‰ (sur 1000 mots)
Tt	659	7	10,62
Phm	335	3	8,95
He	4953	7	1,41

TABLEAU 10 *Les épîtres classées par ordre proportionnel croissant*

Épîtres	Nombre total de mots	Passages 'nous'/'je'	‰ (sur 1000 mots)
2 Co	4477	63	14,07
Ga	2230	25	11,21
Tt	659	7	10,62
1 Co	6829	67	9,81
Phm	335	3	8,95
2 Tm	1238	11	8,88
1 Tm	1591	14	8,80
Ph	1629	11	6,75
Ep	2422	14	5,78
Rm	7111	41	5,76
2 Th	823	4	4,86
Col	1582	7	4,42
1 Th	1481	6	4,05
He	4953	7	1,41

2 Tableaux détaillés

TABEAU 11 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en Rm (711 mots; 41 passages; 5,76 ‰)*

chap.	nous	je
1	4-5.7	
		8-16
2	2	
		16
3	5a	
		5b.7
4	8-9.19.28.31	
	1.9.12.16.24-25	
5	1-3.5-6.8-11.21	
6	1-9.15	
		19
7	23	
		1.4a
	4b-7a	
		7b-11.13
	14a	
		14b-24
	25a	
		25b
8	4.12.15-17	
		18a
	18b.22-26.28.31-32.34-37	
		38
9	39	
		1-3
	10.14	

TABEAU 11 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en Rm (711 mots ; 41 passages ; 5,76 ‰) (suite)*

chap.	nous	je
10		19
	24.30	
		1-2
	8	
11		18-19
		1.11.13-14.25
12		1.3
	4-6	
13	11-13	
14	7-8.10.12-13	
		14
15	19	
	1-2.4.6	
		8.14-20.22-25.28-30a
	30b	
16		30c-32
		1a
	1b	
		2-5.7-8
	9a	
		9b.11.13.17
	18	
		19
	20	
		21.(22).23.25

(Rm 16,22 n’exprime pas le ‘je’ de Paul mais celui de Tertius, le scribe)

TABEAU 12 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en 1Co (6829 mots; 67 passages; 9,81 ‰)*

chap.	nous	je
1	2-3	
		4
	7-9	
		10a
	10b	
		11-12.14-16
	18.23.30	
2		1-4
	6-7.10.12-13.16	
3		1-2.6
	9	
		10
4	1	
		3-4.6a
	6b.8	
		9a
	9b-13	
		14-19.21
5		3
	4a	
		4b
	4c.7b-8	
		9.11-12
6	3	
		5
	11	
		12

TABEAU 12 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en 1Co (6829 mots; 67 passages; 9,81 ‰) (suite)*

chap.	nous	je
7	14	
		15
		6–8.10.12.17.25–26.28–29.32.35.40
8	1.4.6.8	
9		13
		1ab
	1c	
10		1d–3
	4–5	
		6a
	6b	
		8
	10–12	
		15–23
	25	
		26–27
		1a
	1b.6.8–9.11	
		14–15
11	16–17	
		19–20
	22	
		29–30.33
		1–3
	16	
		17–18.22–23
	31–32	

chap.	nous	je
12		33-34
		1.3
	13.23-24	
13		3 ¹
		1-3
	9	
		11
	12a	
14		12b
		5-6.11.14-15.18-19.37.39
15		1-3a
	3b	
		8-11a
	11b.14-15.19.30	
		31a
	31b	
		32a
	32b	
		34
	49	
		50-51a
	51b-52.57	
		58
		1-12.15.17-18.21.24

TABEAU 13 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en 2 Co (4477 mots; 63 passages; 14,07 ‰)*

chap.	nous	je
1	2-13a	
		13b
	14	
		15-17
	18-19a	
		19b
	20-22	
		23
	24	
2		1-5.8-10
	11	
		12-13
	14-15.17	
3	1-6.12.18	
4	1-3.5-14.16-18	
5	1-11a	
		11b
	12-14.16.18-21	
6	1.3-4.8-12	
		13
	16	
7	1-2	
		3a
	3b	
		4a-c
	4d-7b	
		7c-9a

chap.	<i>nous</i>	<i>je</i>
8	9b	
		12a
	12b-13	
		14a
	14b	
		16
	1	
		3
	4-7	
		8
9	9	
		10
	18-22	
		23a
	23b-24	
		1-3a
	3b	
10		3c-4a
	4b	
		4c-5
	11	
		1-2ab
	2c-7	
11		8a
	8a	
		8c-9
	11-16	
		1-3

TABEAU 13 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en 2 Co (4477 mots; 63 passages; 14,07 %) (suite)*

chap.	nous	je
12	4	
		5–6a
	6c	
		7–12a–b
	12d	
		16–18.21a
	21b	
		21d–25.28–33
		1–3.5–11.13–18b
	18c–19	
13		20–21
		1–3
	4	
		6a
	6a–9	
		10

TABEAU 14 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en Ga (2230 mots; 25 passages; 11,21 %)*

chap.	nous	je
1		2
	3–4	
		6
	8–9a	
		9b–22.24
2		1–3
	4–5	
		6.8–9a

chap.	nous	je
3	9b-10a	
		10b-11.14
	15-17	
		18-21
		2
	13-14	
		15.17
4	23-25	
		1
	3.5-6	
		11-16.18-21
5	26.31	
	1	
		2-3
	5	
6		10-11.16.21
	25-26	
	9-10	
		11.14a
	14b	
		14c.17
	18	

TABEAU 15 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en Ep (2422 mots ; 14 passages ; 5,78 ‰)*

chap.	nous	je
1	2-9.11-12.14	
		15-16
	17.19	

TABEAU 15 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en Ep (2422 mots; 14 passages; 5,78 ‰) (suite)*

chap.	nous	je
2	3-5.7.10.14.18	
3		1-4.7-8
	11-12	
		13-14
	20	
4		1
	7.13-15	
		17
	25	
5	2.20.30	
		32
6	12	
		19-22a
	22b.24	

TABEAU 16 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en Ph (1629 mots; 11 passages; 6,75 ‰)*

chap.	nous	je
1	2	
		3-9.12-14.16-23.25-27.30
2		2.12.16-20.22-25.27-28.30
3		1
	3	
		4.6-14
	15-16	
		17a
	17b	
		18

chap.	nous	je
4	20-21	
		1-4.9-19
	20	
		21

TABLEAU 17 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en Col (1582 mots ; 7 passages ; 4,42 ‰)*

chap.	nous	je
1	2-4.7-9.13-14	
		23-25
	28	
		29
2		1.4-5
	13-14	
4	3a	
		3b.4.7.8a
	8b	
		10-11.13.18

TABLEAU 18 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en 1Th (1481 mots ; 6 passages ; 4,05 ‰)*

chap.	nous	je
1	2-6.8-10	
2	1-13.15-18a	
		18b
	18c-20	
3	1-4	
		5
	6-13	

TABEAU 18 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en 1 Th (1481 mots ; 6 passages ; 4,05 ‰) (suite)*

chap.	nous	je
4	1-2.6-7.10-11.13-15.17	
5	5-10.12.14.23.25	
		27
	28	

TABEAU 19 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en 2 Th (823 mots ; 4 passages ; 4,86 ‰)*

chap.	nous	je
1	1.3-4.7-8.10-12	
2	1-2	
		5
	13-16	
3	1-2.4.6-12.14	
		17
	18	

TABEAU 20 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en 1 Tm (1591 mots ; 14 passages ; 8,80 ‰)*

chap.	nous	je
1	1	
		3
	8	
		11-12a
	12b	
		12c-13
	14	
		15-16.18.20
2		1
	2-3	

chap.	nous	je
3		7-8.12
		14-15
4	10	
5		13
		14.21
6	7-8	
		13
	14-17	

TABLEAU 21 *L'alternance 'nous'/'je' en 2 Tm (1238 mots; 11 passages; 8,88 ‰)*

chap.	nous	je
1	2	
		3-6
	7-8a	
		8b
	9-10	
		11-13
	14	
2		15-17
		1-2.7-10
	11-13	
3		10-11
4		1.6-14
	15	
		16-18.20

TABEAU 22 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en Tt (659 mots; 7 passages; 10,62 ‰)*

chap.	nous	je
1		3a
	3b-4	
		5
2	8.10.12-14	
3	3-7	
		8.12
	14	
		15a
	15b	

TABEAU 23 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en Phm (335 mots; 3 passages; 8,95 ‰)*

chap.	nous	je
1	1-3	
		4-5
	6	
		7-14.16-24

TABEAU 24 *L’alternance ‘nous’/‘je’ en He (4953 mots; 7 passages; 1,41 ‰)*

chap.	nous	je
1	2	
2	1.3.5.8-9	
3	6.14.19	
4	1-3.11.13-16	
5	11	
6	1.3.9.11.18-20	
7	14.19.26	

chap.	nous	je
8	1	
9	14.24	
10	10.15.19–20.22–26.30.39	
11	3	
		32
	40	
12	1–2.9.25.28–29	
13	6.10.13–15.18	
		19
	21	
		22
	23a	
		23b

Liste des papyrus étudiés

Les listes récapitulatives qui suivent regroupent différentes catégories de lettres sur papyrus, toujours classées par ordre alphabétique. Les explications relatives à ces listes se trouvent plus haut, 155–162.

1 Lettres de recommandation

1.1 *Lettres inexploitable pour la présente enquête*

CPR XXV 2	3 ^{ème} /4 ^{ème} siècle p.C.
P.Berl.Sarisch 11	1 ^{ère} moitié 4 ^{ème} siècle p.C.
P.Brem. 8	113/120 p.C.
P.Cair.Zen. I 59032	257 a.C.
P.Cair.Zen. I 59038	257 a.C.
P.Cair.Zen. I 59050	257 a.C.
P.Cair.Zen. I 59101	257 a.C.
P.Cair.Zen. II 59283	250 a.C.
P.Cair.Zen. IV 59587	milieu 3 ^{ème} siècle a.C.
P.Cair.Zen. IV 59590	246/245 a.C.
P.Cair.Zen. IV 59603	3 ^{ème} siècle a.C.
P.Col. IV 111	3 ^{ème} siècle a.C.
P.Col.Inv. 9	1 ^{er} siècle p.C.
P.Got. 11	début 4 ^{ème} siècle p.C.
P.Harr. I 155	4 ^{ème} siècle p.C.
P.Iand. VI 101	6 ^{ème} /7 ^{ème} siècle p.C.
P.Mich. XVIII 770	197 a.C.
P.Oxy. IV 743	2 a.C.
P.Oxy. IV 746	16 p.C.
P.Oxy. XIV 1767	3 ^{ème} siècle p.C.
P.Petr. II 15 (3)	250/237 a.C.
P.WaPS. 05 ¹	2 ^{ème} siècle p.C.
PUG I 11 (= SB X 10730)	milieu 1 ^{er} siècle p.C.

1 Ce papyrus a été récemment édité par BLUMELL, *A Second-Century AD Letter of Introduction*, 33–39.

1.2 *Lettres habituellement considérées comme des lettres de recommandation, qui en réalité sont des lettres de demande*

BGU XVI 2647	8 a.C.
P.Abinn. 32 (= P.Lond. II 417)	342/351 p.C.
P.Cair.Zen. I 59002	260 a.C.
P.Cair.Zen. III 59342	246 a.C.
P.Cair.Zen. III 59392	milieu 3 ^{ème} siècle a.C.
P.Cair.Zen. III 59474	après 256 a.C.
P.Flor. II 173	253/256 p.C.
P.Horak 26	222 a.C.
P.Mich. I 85	milieu 3 ^{ème} siècle a.C.
P.Mich. VIII 498	2 ^{ème} siècle p.C.
P.Mich. VIII 515	fin 3 ^{ème} siècle p.C.
P.Mil.Vogl. II 76	2 ^{ème} siècle p.C.
P.Oxy. II 293	27 p.C.
P.Oxy. VII 1064	après 218/219
P.Oxy. XII 1424	316/318 p.C.
P.Oxy. XX 2265	120/123 p.C.
P.Oxy. XLIII 3129	335 p.C.
P.Petr. III 53 (n)	3 ^{ème} siècle a.C.
P.Tebt. I 20	113 a.C.
PSI IV 361 Z. 1–19	251 a.C.
PSI IV 361 Z. 20–25	251 a.C.
PSI IV 412	milieu 3 ^{ème} siècle a.C.
PSI VIII 969	51 a.C.
SB III 7178	243 a.C.
SB VI 9564	1 ^{er} s. a.C.
SB VI 9636	135/136 p.C.
SB XVI 12606 (= P.Mich. inv. 340)	fin 3 ^{ème} /début 4 ^{ème} siècle p.C.

1.3 *Lettres de recommandation*

BGU VI 1297 (= P.Zen. Pestm. D (s. 270))	248 a.C.
BGU VIII 1871	61 a.C.
BGU XVI 2623	10 a.C.
BGU XVI 2654	6 a.C.
CPR V 23	5 ^{ème} siècle p.C.
P.Abinn. 31 (= P.Lond. II 239)	346 p.C.
P.Alex. 29	première moitié 3 ^{ème} siècle p.C.
P.Bodl. I 69	6 ^{ème} /7 ^{ème} siècle p.C.
P.Brem. 5	117/119 p.C.

P.Brem. 6	117/119 p.C.
P.Brem. 7	113/120 p.C.
P.Brem. 9	113/120 p.C.
P.Cair.Goospeed 4 (= WITKOWSKI 51)	152 a.C.
P.Cair.Zen. I 59042	257 a.C.
P.Cair.Zen. I 59045	257 a.C.
P.Cair.Zen. I 59046	257 a.C.
P.Cair.Zen. II 59192	255 a.C.
P.Cair.Zen. II 59284 (= PSI VI 575 Z. 1-7)	251 a.C.
P.Cair.Zen. III 59322 (= SB III 6756)	249 a.C.
P.Cair.Zen. III 59527	milieu 3 ^{ème} siècle a.C.
P.Cair.Zen. IV 59543	257 a.C.
P.Cair.Zen. V 59805	257 a.C.
P.Cair.Zen. V 59853 (= PSI IV 376)	250 a.C.
P.Col. III 7	257 a.C.
P.Col. III 41	254 a.C.
P.Col. III 48 (= P.Zen. Pestm. 67)	253 a.C.
P.Col. IV 112	261/229 a.C.
P.Col. XI 298	3 ^{ème} /4 ^{ème} siècle p.C.
P.Gen. I 75	3 ^{ème} siècle p.C.
P.Giss. I 71	117 p.C.
P.Giss. I 88	113/120 p.C.
P.Graux II 22	2 ^{ème} siècle p.C.
P.Harr. I 63	après 161 p.C.
P.Herm 1	1 ^{er} siècle p.C.
P.Köln II 112	5 ^{ème} /6 ^{ème} siècle p.C.
P.Köln VI 267	250/200 a.C.
P.Köln IX 365	2 ^{ème} siècle a.C.
P.Lond. VII 1945	257 a.C.
P.Lond. VII 1946	257 a.C.
P.Lond. VII 2026	milieu 3 ^{ème} siècle a.C.
P.Lond. VII 2027	milieu 3 ^{ème} siècle a.C.
P.Lugd. Bat. XXV 31 (= P.Leid.Inst. 31)	1 ^{er} /2 ^{ème} siècle p.C.
P.Merton II 62	7 p.C.
P.Mich. I 6	257 a.C.
P.Mich. I 33	254 a.C.
P.Mich. I 82	246/245 a.C.
P.Mich. inv. 1430	6 p.C.
P.Nag.Hamm. 78	4 ^{ème} siècle p.C.
P.NYU II 18	6 p.C.

P.Osl. II 51
 P.Osl. II 55
 P.Oxy. II 292
 P.Oxy. IV 787
 P.Oxy. VIII 1162
 P.Oxy. XIV 1663
 P.Oxy. XXXI 2602
 P.Oxy. XXXI 2603
 P.Oxy. XXXVI 2785
 P.Oxy. XLIII 3149
 P.Oxy. LI 3643
 P.Oxy. LV 3821
 P.Oxy. LVI 3857
 P.Petr. II 2 (3) (= WITKOWSKI 11)
 P.Petr. II 2 (4) (= WITKOWSKI 12)
 P.Princ. II 101
 P.Princ. II 105
 P.Ryl. IV 691
 P.Sorb. I 49
 P.Strasb. IV 174
 P.Strasb. VII 679
 P.Tebt. Tait 51
 P.XV.Congr. 5
 P.XV.Congr. 6
 P.XV.Congr. 7
 PSI I 96
 PSI I 97
 PSI III 208
 PSI IV 359
 PSI IV 383
 PSI V 520
 PSI IX 1041
 PSI XV 1539
 PSI XV 1560 (= SB X 10255)
 SB III 7269
 SB IV 7438
 SB V 8005
 SB XVI 12304
 SB XXII 15278 (= PSI IV 415)
 SB XXVI 16636 (= P.Col. IV 115 h)
 UPZ II 159 (= WITKOWSKI 34)

2^{ème} siècle p.C.
 2^{ème}/3^{ème} siècle p.C.
 25 p.C.
 16 p.C.
 4^{ème} siècle p.C.
 2^{ème}/3^{ème} siècle p.C.
 début 4^{ème} siècle p.C.
 3^{ème}/4^{ème} siècle p.C.
 milieu 2^{ème} siècle p.C.
 5^{ème} siècle p.C.
 2^{ème} siècle p.C.
 341/342 p.C.
 4^{ème} siècle p.C.
 222 a.C.
 224/218 a.C.
 4^{ème} siècle p.C.
 6^{ème} siècle p.C.
 fin 3^{ème} siècle p.C.
 222 a.C.
 fin 2^{ème}/début 3^{ème} siècle p.C.
 fin 6^{ème} siècle p.C.
 2^{ème}/3^{ème} siècle p.C.
 252 a.C.
 milieu 3^{ème} siècle a.C.
 milieu 3^{ème} siècle a.C.
 5^{ème} siècle p.C.
 6^{ème} siècle p.C.
 4^{ème} siècle p.C.
 251 a.C.
 248/247 a.C.
 250 a.C.
 milieu 3^{ème} siècle p.C.
 fin 1^{er} siècle a.C.
 3^{ème}/4^{ème} siècle p.C.
 4^{ème}/5^{ème} siècle p.C.
 vers 551 p.C.
 2^{ème} siècle p.C.
 fin 3^{ème}/début 4^{ème} siècle p.C.
 246/245 a.C.
 milieu 3^{ème} siècle a.C.
 3^{ème} siècle a.C.

2 Autres lettres

P.Eleph. 9	223 a.C.
P.Eleph. 13	222 a.C.
P.Cair.Zen. v 59814	257 a.C.
P.Cair.Zen. v 59815	257 a.C.
P.Petr. I 30 (1) (= WITKOWSKI 1)	milieu 3 ^{ème} siècle a.C.
P.Petr. II 11 (1) (= WITKOWSKI 3)	milieu 3 ^{ème} siècle a.C.
P.Petr. II 11 (2) (= WITKOWSKI 2)	milieu 3 ^{ème} siècle a.C.
P.Petr. II 42 (b) (= WITKOWSKI 9)	milieu 3 ^{ème} siècle a.C.
P.Hib. I 44	253 a.C.
P.Tebt. I 15	114 a.C.
P.Tebt. I 26	114 a.C.
P.Tebt. I 58	111 a.C.
P.Giss.Univ. III 20	113–117 p.C.
BGU I 27	2 ^{ème} /3 ^{ème} siècle p.C.
BGU II 449	2 ^{ème} /3 ^{ème} siècle p.C.
BGU II 596	84 p.C.

Les ιδέαι hermogénienes

Pour chaque ιδέα λόγου, on indique la partie correspondante du traité *Περὶ ιδεῶν λόγου* d'Hermogène avec la pagination dans l'édition de RABE (*Hermogenis opera*, BSGRT, 1913), puis les pages correspondantes dans la traduction française de PATILLON (*Hermogène. L'art rhétorique*).

- 1) Clarté (σαφήνεια) (I,2–4, 226–241; PATILLON, 331–346)
qui comprend pureté (καθαρότης) et netteté (εὐκρίνεια)
- 2) Grandeur (μέγεθος) (I,5–11, 241–296; PATILLON, 346–397)
ou autorité/ampleur, dignité (ἀξίωμα), subdivisée en:
noblesse/majesté (σεμνότης),
rudesse/âpreté (τραχύτης),
véhémence (σφοδρότης),
éclat (λαμπρότης ou φαιδρότης),
viguer (ἀκμή),
complication/complexité (περιβολή)
saturation/plénitude (μεστότης)
- 3) Beauté (κάλλος) appelée aussi élégance/soin (ἐπιμέλεια) (I,12, 296–311; PATILLON, 397–412)
- 4) Vivacité (γοργότης ou τάχος) (II,1, 312–320; PATILLON, 412–420)
- 5) Caractère (ῥῆθος), décliné en: (II,2–6, 320–352; PATILLON, 420–448)
naïveté/simplicité (ἀφελεία),
saveur/douceur (γλυκύτης) ou plaisant/agrément (ἡδονή),
gracieux/charme (ῶρα),
piquant (δριμύτης) ou finesse (δξύτης),
modération (ἐπιείκεια)
- 6) Sincérité (ἀλήθεια) et sévérité/dureté (βαρύτης) (II,7–8, 352–368; PATILLON, 448–465)
- 7) Habileté (δεινότης) (II,9, 369–380; PATILLON, 466–477)

Présentation structurée et traduction littérale de 2 Co 10–13

- 10,1 a Αὐτὸς δὲ ἐγὼ Παῦλος παρακαλῶ ὑμᾶς
b διὰ τῆς πραΰτητος καὶ ἐπιεικείας τοῦ Χριστοῦ,
c ὃς κατὰ πρόσωπον μὲν ταπεινὸς ἐν ὑμῖν,
d ἀπὼν δὲ θαρρῶ εἰς ὑμᾶς·
- 10,2 a δέομαι δὲ τὸ μὴ παρὼν θαρρῆσαι τῇ πεποιθήσει
b ἢ λογίζομαι τολμῆσαι
c ἐπὶ τινὰς τοὺς λογιζομένους ἡμᾶς ὡς κατὰ σάρκα περιπατοῦντας.
- 10,3 ἐν σαρκὶ γὰρ περιπατοῦντες οὐ κατὰ σάρκα στρατευόμεθα,
- 10,4 a τὰ γὰρ ὅπλα τῆς στρατείας ἡμῶν οὐ σαρκικά
b ἀλλὰ θυνατὰ τῷ θεῷ πρὸς καθαίρεσιν ὀχυρωμάτων,
c λογισμοὺς καθαυροῦντες
- 10,5 a καὶ πᾶν ὕψωμα ἐπαιρόμενον κατὰ τῆς γνώσεως τοῦ θεοῦ,
b καὶ αἰχμαλωτίζοντες πᾶν νόημα εἰς τὴν ὑπακοὴν τοῦ Χριστοῦ,
- 10,6 a καὶ ἐν ἐτοιμῇ ἔχοντες ἐκδικῆσαι πᾶσαν παρακοήν,
b ὅταν πληρωθῇ ὑμῶν ἡ ὑπακοή.
- 10,7 a τὰ κατὰ πρόσωπον βλέπετε.
b εἴ τις πέποιθεν ἐαυτῷ Χριστοῦ εἶναι,
c τοῦτο λογιζέσθω πάλιν ἐφ' ἑαυτοῦ,
d ὅτι καθὼς αὐτὸς Χριστοῦ,
e οὕτως καὶ ἡμεῖς.
- 10,8 a ἐάν [τε] γὰρ περισσώτερόν τι καυχῆσθαι περὶ τῆς ἐξουσίας ἡμῶν
b ἥς ἔδωκεν ὁ κύριος εἰς οἰκοδομὴν καὶ οὐκ εἰς καθαίρεσιν ὑμῶν,
c οὐκ αἰσχυνθήσομαι.
- 10,9 ἵνα μὴ δόξω ὡς ἂν ἐκφοβεῖν ὑμᾶς διὰ τῶν ἐπιστολῶν·
- 10,10 a ὅτι, Αἱ ἐπιστολαὶ μὲν, φησὶν, βαρεῖαι καὶ ἰσχυραί,
b ἡ δὲ παρουσία τοῦ σώματος ἀσθενῆς
c καὶ ὁ λόγος ἐξουθενημένος.
- 10,11 a τοῦτο λογιζέσθω ὁ τοιοῦτος,
b ὅτι οἳ ἐσμεν τῷ λόγῳ δι' ἐπιστολῶν ἀπόντες,
c τοιοῦτοι καὶ παρόντες τῷ ἔργῳ.

- 10,1 a *Moi-même Paul, pour ma part, je vous exhorte*
b *par la douceur et la bonté du Christ,*
c *(moi) qui, face à face, (suis) humble devant vous,*
d *mais (qui), absent, use de hardiesse envers vous;*
- 10,2 a *or, je (vous) prie que, présent, je n'aie pas à être hardi de l'assurance*
b *dont j'estime oser (faire usage)*
c *à l'égard de ceux qui estiment que nous marchons selon la chair.*
- 10,3 *Marchant certes dans (la condition) charnelle, nous ne combattons pas selon*
la chair.
- 10,4 a *Les armes de notre combat en effet (ne sont) pas charnelles,*
b *mais puissantes de par Dieu pour la destruction des forteresses,*
c *détruisant (les) jugements*
- 10,5 a *et toute (puissance) hautaine qui se dresse contre la*
connaissance de Dieu,
b *et faisant captive toute pensée (hostile) à l'obéissance au Christ,*
- 10,6 a *et prêts à punir toute désobéissance,*
b *lorsque votre obéissance aura été complète.*
- 10,7 a *Regardez les choses en face!*
b *Si quelqu'un est persuadé d'être du Christ,*
c *qu'il estime encore ceci en lui-même :*
d *comme lui-même (est) du Christ,*
e *de même nous aussi.*
- 10,8 a *S'il arrive alors que je me glorifie un peu trop de notre autorité,*
b *que le seigneur a donnée pour votre édification et non pour votre destruction,*
c *je n'(en) aurai pas honte.*
- 10,9 *(Je dis cela) afin que je n'aie pas l'air de vous effrayer par les lettres.*
- 10,10 a *Parce que "les lettres, dit-il, sont sévères et fortes,*
b *mais la présence personnelle est faible,*
c *et la parole méprisable".*
- 10,11 a *Qu'un tel homme estime ceci:*
b *tels nous sommes en parole par lettres dans l'absence,*
c *tels aussi en présence (nous serons) en acte.*

- 10,12 a οὐ γὰρ τολμῶμεν ἐγκρίναι ἢ συγκρίναι ἑαυτούς
 b τισιν τῶν ἑαυτοὺς συνιστανόντων
 c ἀλλὰ αὐτοὶ ἐν ἑαυτοῖς ἑαυτοὺς μετροῦντες καὶ συγκρίνοντες ἑαυτοὺς ἑαυτοῖς
 d οὐ συνιάσιν.
- 10,13 a ἡμεῖς δὲ οὐκ εἰς τὰ ἄμετρα καυχησόμεθα
 b ἀλλὰ κατὰ τὸ μέτρον τοῦ κανόνος
 c οὗ ἐμέρισεν ἡμῖν ὁ θεὸς μέτρου ἐφικέσθαι ἄχρι καὶ ὑμῶν.
- 10,14 a οὐ γὰρ ὡς μὴ ἐφικνούμενοι εἰς ὑμᾶς ὑπερεκτείνομεν ἑαυτούς,
 b ἄχρι γὰρ καὶ ὑμῶν ἐφθάσαμεν ἐν τῷ εὐαγγελίῳ τοῦ Χριστοῦ,
 10,15 a οὐκ εἰς τὰ ἄμετρα καυχώμενοι ἐν ἄλλοτρίοις κόποις,
 b ἐλπίδα δὲ ἔχοντες
 c αὐξανομένης τῆς πίστεως ὑμῶν
 d ἐν ὑμῖν μεγαλυνθῆναι κατὰ τὸν κανόνα ἡμῶν εἰς περισσεῖαν
- 10,16 a εἰς τὰ ὑπερέκεινα ὑμῶν εὐαγγελίσασθαι,
 b οὐκ ἐν ἄλλοτρίῳ κανόνι εἰς τὰ ἔτοιμα καυχήσασθαι.
- 10,17 ὁ δὲ καυχώμενος ἐν κυρίῳ καυχάσθω·
- 10,18 a οὐ γὰρ ὁ ἑαυτὸν συνιστάνων, ἐκεῖνός ἐστιν δόκιμος,
 b ἀλλὰ ὃν ὁ κύριος συνίστησιν.
- 11,1 a ὀφελον ἀνείχεσθέ μου μικρόν τι ἀφροσύνης·
 b ἀλλὰ καὶ ἀνέχεσθέ μου.
- 11,2 a ζηλῶ γὰρ ὑμᾶς θεοῦ ζηλῶ,
 b ἡρμოსάμην γὰρ ὑμᾶς ἐνὶ ἀνδρὶ παρθένον ἀγνὴν παραστήσαι τῷ Χριστῷ·
- 11,3 a φοβοῦμαι δὲ μὴ πως,
 b ὡς ὁ ὄφεις ἐξηπάτησεν Εὐάν ἐν τῇ πανουργίᾳ αὐτοῦ,
 c φθαρῇ τὰ νοήματα ὑμῶν
 d ἀπὸ τῆς ἀπλότητος [καὶ τῆς ἀγνότητος] τῆς εἰς τὸν Χριστόν.
- 11,4 a εἰ μὲν γὰρ ὁ ἐρχόμενος ἄλλον Ἰησοῦν κηρύσσει
 b ὃν οὐκ ἐκηρύξαμεν,
 c ἢ πνεῦμα ἕτερον λαμβάνετε
 d ὃ οὐκ ἐλάβετε,
 e ἢ εὐαγγέλιον ἕτερον
 f ὃ οὐκ ἐδέξασθε,
 g καλῶς ἀνέχεσθε.
- 11,5 λογίζομαι γὰρ μηδὲν ὑστερηκέναι τῶν ὑπερλίαν ἀποστόλων.

- 10,12 a Il ne s'agit pas, en effet, d'oser nous éгалer ou comparer
b à certains de ceux qui se recommandent eux-mêmes,
c mais eux, se mesurant eux-mêmes à eux-mêmes et se comparant eux-mêmes
à eux-mêmes,
d n'ont pas d'intelligence.
- 10,13 a Nous cependant, nous ne nous glorifierons pas hors de mesure,
b mais selon la mesure de la règle
c que Dieu nous a départie, (c'est-à-dire) la mesure d'être arrivés aussi jusqu'à
vous.
- 10,14 a Il ne s'agit pas en effet, comme si nous n'étions pas arrivés chez vous, de nous
étendre nous-mêmes à l'excès.
b Car jusqu'à vous aussi nous sommes arrivés dans l'évangile du Christ,
- 10,15 a ne nous glorifiant pas hors de mesure des travaux d'autrui,
b mais ayant l'espérance,
c votre foi s'accroissant,
d de grandir selon notre règle parmi vous de plus en plus,
- 10,16 a d'annoncer l'évangile au-delà de chez vous,
b (et) de ne pas nous glorifier de (travaux) tout faits dans la règle
d'autrui.
- 10,17 Or, que celui qui se glorifie se glorifie dans le seigneur.
- 10,18 a Ce n'est pas en effet celui qui se recommande lui-même qui a fait ses preuves,
b mais celui que le seigneur recommande.
- 11,1 a Si seulement vous supportiez de moi un peu de déraison!
b Mais aussi supportez-moi!
- 11,2 a Car j'ai pour vous une ardeur (qui est) l'ardeur de Dieu;
b je vous ai en effet fiancés à un seul homme, (telle une) vierge pure, pour (vous)
amener au Christ.
- 11,3 a Mais je crains que, de quelque manière,
b comme le serpent séduisit Ève par sa ruse,
c vos pensées n'aient été corrompues (et détournées)
d de la simplicité et de la pureté à l'égard du Christ.
- 11,4 a Si en effet celui qui vient annonce un autre Jésus
b que nous n'avions pas annoncé,
c ou que vous recevez un esprit différent
d que vous n'aviez pas reçu,
e ou un évangile différent
f que vous n'aviez pas embrassé,
g vous le supportez bien.
- 11,5 J'estime en effet ne manquer en rien (par rapport) aux super-apôtres.

- 11,6 a εἰ δὲ καὶ ἰδιώτης τῷ λόγῳ,
 b ἀλλ' οὐ τῇ γνώσει,
 c ἀλλ' ἐν παντὶ φανερώσαντες ἐν πάσιν εἰς ὑμᾶς.
- 11,7 a ἢ ἁμαρτίαν ἐποίησα
 b ἐμαυτὸν ταπεινῶν
 c ἵνα ὑμεῖς ὑψωθῇτε,
 d ὅτι δωρεὰν τὸ τοῦ θεοῦ εὐαγγέλιον εὐηγγελισάμην ὑμῖν;
- 11,8 ἀλλὰς ἐκκλησίας ἐσύλησα λαβὼν ὀψώνιον πρὸς τὴν ὑμῶν διακονίαν,
- 11,9 a καὶ παρὼν πρὸς ὑμᾶς καὶ ὑστερηθεὶς οὐ κατενάρκησα οὐθενός·
 b τὸ γὰρ ὑστέρημά μου προσανεπλήρωσαν οἱ ἀδελφοὶ ἐλθόντες ἀπὸ Μακεδονίας,
 c καὶ ἐν παντὶ ἀβαρὴ ἐμαυτὸν ὑμῖν ἐτήρησα
 d καὶ τηρήσω.
- 11,10 a ἔστιν ἀλήθεια Χριστοῦ ἐν ἐμοὶ
 b ὅτι ἡ καύχησις αὐτῇ οὐ φραγίσεται εἰς ἐμὲ ἐν τοῖς κλίμασιν τῆς Ἀχαΐας.
- 11,11 a διὰ τί;
 b ὅτι οὐκ ἀγαπῶ ὑμᾶς;
 c ὁ θεὸς οἶδεν.
- 11,12 a ὁ δὲ ποιῶ,
 b καὶ ποιήσω,
 c ἵνα ἐκκόψω τὴν ἀφορμὴν τῶν θελόντων ἀφορμὴν,
 d ἵνα ἐν ᾧ καυχῶνται εὐρεθῶσιν καθὼς καὶ ἡμεῖς.
- 11,13 a οἱ γὰρ τοιοῦτοι ψευδαπόστολοι, ἐργάται δόλιοι,
 b μετασχηματιζόμενοι εἰς ἀποστόλους Χριστοῦ.
- 11,14 a καὶ οὐ θαῦμα·
 b αὐτὸς γὰρ ὁ Σατανᾶς μετασχηματίζεται εἰς ἄγγελον φωτός.
- 11,15 a οὐ μέγα οὖν
 b εἰ καὶ οἱ διάκονοι αὐτοῦ μετασχηματίζονται ὡς διάκονοι δικαιοσύνης·
 c ὧν τὸ τέλος ἔσται κατὰ τὰ ἔργα αὐτῶν.
- 11,16 a πάλιν λέγω,
 b μή τίς με δόξῃ ἄφρονα εἶναι·
 c εἰ δὲ μή γε,
 d καὶ ὡς ἄφρονα δέξασθέ με,
 e ἵνα καὶ γὰρ μικρόν τι καυχήσωμαι.
- 11,17 a ὁ λαλῶ,
 b οὐ κατὰ κύριον λαλῶ
 c ἀλλ' ὡς ἐν ἀφροσύνῃ,
 d ἐν ταύτῃ τῇ ὑποστάσει τῆς καυχήσεως.

- 11,6 a Si (je suis me suis montré) profane pour l'éloquence,
 b toutefois (ce ne fut) pas (le cas) pour la connaissance,
 c mais, de toute manière, (nous l'avons) manifesté en toutes choses
 auprès de vous.
- 11,7 a Ou bien ai-je commis une faute,
 b en me faisant humble
 c pour que vous soyez élevés,
 d parce que gratuitement je vous ai évangélisés (avec) l'évangile de Dieu ?
- 11,8 J'ai dépouillé d'autres églises, prenant (d'elles) de quoi vivre pour vous servir,
- 11,9 a et, me trouvant auprès de vous et éprouvant le manque, je n'ai accablé per-
 sonne,
 b car les frères, étant venus de Macédoine, ont comblé mon manque,
 c et en tout je me suis gardé de vous être une charge
 d et je m'(en) garderai.
- 11,10 a C'est la vérité du Christ en moi
 b que ce motif de gloire ne sera pas enfermé à mon détriment dans les contrées
 de l'Achaïe.
- 11,11 a Pourquoi ?
 b Parce que je ne vous aime pas ?
 c Dieu (le) sait.
- 11,12 a Or, ce que je fais,
 b je (le) ferai encore
 c afin de ruiner le prétexte de ceux qui cherchent un prétexte
 d afin que, en ce dont ils se glorifient, ils soient trouvés comme nous-mêmes.
- 11,13 a Ces gens-là (sont) en effet de faux apôtres, des ouvriers fourbes,
 b qui se déguisent en apôtres du Christ.
- 11,14 a Et (ça n'est) pas étonnant ;
 b car satan lui-même se déguise en ange de lumière.
- 11,15 a (C'est) donc peu de chose
 b si ses serviteurs aussi se déguisent en serviteurs de justice ;
 c et leur fin sera selon leurs œuvres.
- 11,16 a Je (le) redis.
 b Que personne ne pense que je sois déraisonnable !
 c Autrement,
 d recevez-moi du moins comme (un homme) déraisonnable,
 e pour que moi aussi je me glorifie un peu.
- 11,17 a Ce que je dis,
 b je ne (le) dis pas selon le seigneur,
 c mais comme en déraison,
 d dans ce dessein de glorification.

- 11,18 a ἐπεὶ πολλοὶ καυχῶνται κατὰ σάρκα,
b καγὼ καυχῶμαι.
- 11,19 ἡδέως γὰρ ἀνέχεσθε τῶν ἀφρόνων φρόνιμοι ὄντες·
- 11,20 a ἀνέχεσθε γὰρ
b εἴ τις ὑμᾶς καταδουλοῖ,
c εἴ τις κατεσθίει,
d εἴ τις λαμβάνει,
e εἴ τις ἐπαίρεται,
f εἴ τις εἰς πρόσωπον ὑμᾶς δέρει.
- 11,21 a κατὰ ἀτιμίαν λέγω,
b ὥς ὅτι ἡμεῖς ἡσθενήκαμεν.
c ἐν ᾧ δ' ἂν τις τολμᾷ,
d ἐν ἀφροσύνῃ λέγω,
e τολμῶ καγὼ.
- 11,22 a Ἑβραῖοί εἰσιν;
b καγὼ.
c Ἰσραηλῖται εἰσιν;
d καγὼ.
e σπέρμα Ἀβραάμ εἰσιν;
f καγὼ.
- 11,23 a διάκονοι Χριστοῦ εἰσιν;
b παραφρονῶν λαλῶ,
c ὑπὲρ ἐγώ·
d ἐν κόποις περισσοτέρως,
e ἐν φυλακαῖς περισσοτέρως,
f ἐν πληγαῖς ὑπερβαλλόντως,
g ἐν θανάτοις πολλάκις.
- 11,24 ὑπὸ Ἰουδαίων πεντάκις τεσσαράκοντα παρὰ μίαν ἔλαβον,
- 11,25 a τρεῖς ἐραβδίσθην,
b ἅπαξ ἐλιθάσθην,
c τρεῖς ἐναυάγησα,
d νυχθήμερον ἐν τῷ βυθῷ πεποίηκα·
- 11,26 a ὁδοιπορίαις πολλάκις,
b κινδύνους ποταμῶν, κινδύνους ληστῶν,
c κινδύνους ἐκ γένους, κινδύνους ἐξ ἐθνῶν,
d κινδύνους ἐν πόλει, κινδύνους ἐν ἐρημίᾳ, κινδύνους ἐν θαλάσῃ,
e κινδύνους ἐν ψευδαδέλφοις,

- 11,18 a *Puisque beaucoup se glorifient selon la chair,*
 b *moi aussi je me glorifierai.*
- 11,19 *Volontiers en effet vous supportez les (gens) déraisonnables, vous qui êtes*
raisonnables ;
- 11,20 a *car vous (le) supportez*
 b *si quelqu'un vous asservit,*
 c *si quelqu'un (vous) exploite,*
 d *si quelqu'un (vous) capture,*
 e *si quelqu'un s'élève (contre vous),*
 f *si quelqu'un vous frappe au visage.*
- 11,21 a *À (notre) déshonneur, je déclare,*
 b *(quant à) nous, que, pour ainsi dire, nous nous sommes avérés faibles.*
 c *Mais ce dont on ose (se glorifier),*
 d *– je parle en déraison –*
 e *moi aussi je (l')ose.*
- 11,22 a *Sont-ils Hébreux ?*
 b *Moi aussi.*
 c *Sont-ils Israélites ?*
 d *Moi aussi.*
 e *Sont-ils de la postérité d'Abraham ?*
 f *Moi aussi.*
- 11,23 a *Sont-ils serviteurs du Christ ?*
 b *– je parle hors de raison –*
 c *moi (bien) plus (qu'eux) ;*
 d *dans les travaux bien davantage,*
 e *dans les prisons bien davantage,*
 f *sous les coups énormément,*
 g *en (périls de) mort souvent.*
- 11,24 *Des juifs, j'ai reçu cinq fois les quarante (coups) moins un,*
- 11,25 a *trois fois j'ai été battu de verges,*
 b *une fois j'ai été lapidé,*
 c *trois fois j'ai fait naufrage,*
 d *j'ai passé un jour et une nuit sur l'abîme.*
- 11,26 a *En voyages souvent,*
 b *dangers des fleuves, dangers des brigands,*
 c *dangers de (ceux de ma) nation, dangers des païens,*
 d *dangers dans (la) ville, dangers dans (le) désert, dangers sur (la) mer,*
 e *dangers des faux frères,*

- 11,27 a κόπω καὶ μόχθῳ,
 b ἐν ἀγρυπνίαις πολλάκις, ἐν λιμῷ καὶ δίψει,
 c ἐν νηστείαις πολλάκις, ἐν ψύχει καὶ γυμνότητι·
- 11,28 a χωρὶς τῶν παρεκτός
 b ἢ ἐπίστασίς μοι ἢ καθ' ἡμέραν,
 c ἢ μέριμνα πασῶν τῶν ἐκκλησιῶν.
- 11,29 a τίς ἀσθενεῖ καὶ οὐκ ἀσθενῶ;
 b τίς σκανδαλίζεται καὶ οὐκ ἐγὼ πυροῦμαι;
- 11,30 a εἰ καυχᾶσθαι δεῖ,
 b τὰ τῆς ἀσθενείας μου καυχῆσομαι.
- 11,31 a ὁ θεὸς καὶ πατὴρ τοῦ κυρίου Ἰησοῦ οἶδεν,
 b ὁ ὧν εὐλογητὸς εἰς τοὺς αἰῶνας,
 c ὅτι οὐ ψεύδομαι.
- 11,32 a ἐν Δαμασκῷ ὁ ἐθνάρχης Ἀρέτα τοῦ βασιλέως
 b ἐφρούρει τὴν πόλιν Δαμασκηνῶν πιάσαι με,
- 11,33 a καὶ διὰ θυρίδος ἐν σαργάνῃ ἐχαλάσθην διὰ τοῦ τείχους
 b καὶ ἐξέφυγον τὰς χεῖρας αὐτοῦ.
- 12,1 a καυχᾶσθαι δεῖ,
 b οὐ συμφέρον μέν,
 c ἐλεύσομαι δὲ εἰς ὀπτασίας καὶ ἀποκαλύψεις κυρίου.
- 12,2 a οἶδα ἄνθρωπον ἐν Χριστῷ πρὸ ἐτῶν δεκατεσσάρων,
 b εἴτε ἐν σώματι
 c οὐκ οἶδα,
 d εἴτε ἐκτὸς τοῦ σώματος
 e οὐκ οἶδα,
 f ὁ θεὸς οἶδεν,
 g ἀρπαγέντα τὸν τοιοῦτον ἕως τρίτου οὐρανοῦ.
- 12,3 a καὶ οἶδα τὸν τοιοῦτον ἄνθρωπον,
 b εἴτε ἐν σώματι
 c εἴτε χωρὶς τοῦ σώματος
 d οὐκ οἶδα,
 e ὁ θεὸς οἶδεν,
- 12,4 a ὅτι ἡρπάγη εἰς τὸν παράδεισον
 b καὶ ἤκουσεν ἄρρητα ῥήματα
 c ἃ οὐκ ἐξὸν ἀνθρώπῳ λαλῆσαι.
- 12,5 a ὑπὲρ τοῦ τοιοῦτου καυχῆσομαι,
 b ὑπὲρ δὲ ἑμαυτοῦ οὐ καυχῆσομαι
 c εἰ μὴ ἐν ταῖς ἀσθενείαις [μου].

- 11,27 a dans le travail et la fatigue,
 b dans les veilles souvent, dans la faim et la soif,
 c dans les jeûnes souvent, dans le froid et la nudité;
 11,28 a (et) à part les (choses) extérieures,
 b ma préoccupation, celle (qui est) quotidienne,
 c (ma) sollicitude envers toutes les églises.
 11,29 a Qui est faible que je ne sois faible aussi ?
 b Qui tombe que je ne brûle moi-même ?
 11,30 a S'il faut se glorifier,
 b (c'est) des réalités de ma faiblesse (que) je me glorifierai.
 11,31 a Le Dieu et Père du seigneur Jésus sait,
 b lui qui est béni pour les siècles,
 c que je ne mens pas.
 11,32 a À Damas, l'ethnarque du roi Arétas
 b surveillait la ville des Damascéniens pour m'appréhender,
 11,33 a et par une fenêtre dans une corbeille je fus descendu le long de la muraille,
 b et j'échappai à ses mains.
 12,1 a Il faut se glorifier.
 b (Ceci n'est) pas avantageux certes,
 c néanmoins j'aborderai (les) visions et révélations du seigneur.
 12,2 a Je sais qu'un homme en Christ il y a quatorze ans,
 b était-ce en son corps,
 c je ne sais,
 d était-ce hors de son corps,
 e je ne sais,
 f Dieu le sait,
 g fut enlevé (comme) tel jusqu'au troisième ciel.
 12,3 a Et je sais (au sujet d'un) tel homme,
 b était-ce en son corps,
 c était-ce sans son corps,
 d je ne sais,
 e Dieu le sait,
 12,4 a qu'il fut enlevé dans le paradis,
 b et a entendu des paroles indicibles,
 c qu'il n'est pas possible à un homme de dire.
 12,5 a Pour (un) tel (homme), je me glorifierai.
 b Mais pour ce qui me concerne, je ne me glorifierai pas,
 c sinon de (mes) faiblesses.

- 12,6 a ἐὰν γὰρ θελήσω καυχῆσασθαι,
b οὐκ ἔσομαι ἄφρων,
c ἀλήθειαν γὰρ ἐρῶ·
d φείδομαι δέ,
e μή τις εἰς ἐμέ λογίσσεται
f ὑπὲρ ὃ βλέπει με ἢ ἀκούει [τι] ἐξ ἐμοῦ
- 12,7 a καὶ τῇ ὑπερβολῇ τῶν ἀποκαλύψεων.
b διό, ἵνα μὴ ὑπεραίρωμαι,
c ἐδόθη μοι σκόλοψ τῇ σαρκί, ἄγγελος Σατανᾶ,
d ἵνα με κολαφίζῃ,
e ἵνα μὴ ὑπεραίρωμαι.
- 12,8 a ὑπὲρ τούτου τρεῖς τὸν κύριον παρεκάλεσα
b ἵνα ἀποστῇ ἀπ' ἐμοῦ·
- 12,9 a καὶ εἴρηκέν μοι,
b Ἄρκει σοι ἡ χάρις μου,
c ἢ γὰρ δύνάμεις ἐν ἀσθενείᾳ τελεῖται.
d ἡδιστα οὖν μᾶλλον καυχῆσομαι ἐν ταῖς ἀσθενείαις μου,
e ἵνα ἐπισκηνώσῃ ἐπ' ἐμέ ἡ δύναμις τοῦ Χριστοῦ.
- 12,10 a διό εὐδοκῶ ἐν ἀσθενείαις, ἐν ὕβρεσιν, ἐν ἀνάγκαις,
b ἐν διωγμοῖς καὶ στενοχωρίαις,
c ὑπὲρ Χριστοῦ·
d ὅταν γὰρ ἀσθενῶ,
e τότε δυνατός εἰμι.
- 12,11 a γέγονα ἄφρων,
b ὑμεῖς με ἠναγκάσατε.
c ἐγὼ γὰρ ὥφειλον ὑφ' ὑμῶν συνίστασθαι·
d οὐδὲν γὰρ ὑστέρησα τῶν ὑπερλίαν ἀποστόλων
e εἰ καὶ οὐδὲν εἰμι.
- 12,12 a τὰ μὲν σημεία τοῦ ἀποστόλου κατεργάσθη ἐν ὑμῖν
b ἐν πάσῃ ὑπομονῇ,
c σημεῖοις τε καὶ τέρασιν καὶ δυνάμεσιν.
- 12,13 a τί γὰρ ἐστίν
b ὃ ἡσώθητε ὑπὲρ τὰς λοιπὰς ἐκκλησίας,
c εἰ μὴ ὅτι αὐτὸς ἐγὼ οὐ κατενάρκησα ὑμῶν;
d χαρίσασθέ μοι τὴν ἀδικίαν ταύτην.
- 12,14 a ἰδοὺ τρίτον τοῦτο ἐτοίμως ἔχω ἐλθεῖν πρὸς ὑμᾶς,
b καὶ οὐ καταναρκήσω·
c οὐ γὰρ ζητῶ τὰ ὑμῶν ἀλλὰ ὑμᾶς.
d οὐ γὰρ ὀφείλει τὰ τέκνα τοῖς γονεῦσιν θησαυρίζειν
e ἀλλὰ οἱ γονεῖς τοῖς τέκνοις.

- 12,6 a *Si en effet je veux me glorifier,*
 b *je ne serai pas déraisonnable,*
 c *car je dirai la vérité;*
 d *mais je (vous l')épargne,*
 e *pour éviter qu'on ne m'attribue*
 f *plus (que ce) qu'on voit (en) moi ou que ce qu'on entend de moi,*
- 12,7 a *et à cause de la surexcellence des révélations.*
 b *C'est pourquoi, afin que je n'en tire aucun excès de fierté,*
 c *il m'a été donné une écharde dans la chair, un ange de Satan,*
 d *qui me frappe,*
 e *afin que je n'en tire aucun excès de fierté.*
- 12,8 a *À son sujet trois fois j'ai supplié le seigneur*
 b *qu'il s'éloigne de moi;*
- 12,9 a *et il m'a dit:*
 b *Ma grâce te suffit,*
 c *car la puissance est réalisée en (situation de) faiblesse.*
 d *Bien volontiers donc je me glorifierai plutôt de mes faiblesses,*
 e *de sorte que réside en moi la puissance du Christ.*
- 12,10 a *C'est pourquoi je me complais dans (les) faiblesses, (les) insultes, (les) con-*
 b *traintes,*
 c *(les) persécutions et détresses,*
 d *pour le Christ;*
 e *car lorsque je suis faible,*
 f *(c'est) alors (que) je suis fort.*
- 12,11 a *Je suis devenu déraisonnable.*
 b *(C'est) vous (qui) m'(y) avez contraint.*
 c *Moi, j'aurais dû en effet être recommandé par vous;*
 d *car je n'ai manqué en rien (par rapport) aux super-apôtres,*
 e *même si je ne suis rien.*
- 12,12 a *En effet, les signes de l'apôtre ont été accomplis au milieu de vous,*
 b *en toute persévérance,*
 c *par des signes et des prodiges et des (œuvres) de puissance.*
- 12,13 a *Car qu'y a-t-il*
 b *que vous ayez eu en moins que les autres églises,*
 c *sinon que moi-même je ne vous ai pas été une charge?*
 d *Pardonnez-moi cette injustice!*
- 12,14 a *Voici que pour la troisième fois je dois bientôt venir chez vous,*
 b *et je ne serai pas une charge;*
 c *car (ce n'est) pas (que) je recherche vos biens mais vous-mêmes.*
 d *En effet ce n'est pas aux enfants d'amasser pour les parents,*
 e *mais aux parents pour les enfants.*

- 12,15 a ἐγὼ δὲ ἥδιστα δαπανήσω
 b καὶ ἐκδαπανηθήσομαι ὑπὲρ τῶν ψυχῶν ὑμῶν.
 c εἰ περισσοτέρως ὑμᾶς ἀγαπῶ[ν],
 d ἥσσον ἀγαπῶμαι;
- 12,16 a ἔστω δέ,
 b ἐγὼ οὐ κατεβάρησα ὑμᾶς·
 c ἀλλὰ ὑπάρχων πανούργος δόλω ὑμᾶς ἔλαβον.
- 12,17 a μὴ τίνα ὦν ἀπέσταλκα πρὸς ὑμᾶς,
 b δι' αὐτοῦ ἐπλεονέκτησα ὑμᾶς;
- 12,18 a παρεκάλεσα Τίτον
 b καὶ συναπέστειλα τὸν ἀδελφόν·
 c μῆτι ἐπλεονέκτησεν ὑμᾶς Τίτος;
 d οὐ τῷ αὐτῷ πνεύματι περιεπατήσαμεν;
 e οὐ τοῖς αὐτοῖς ἔχνεσιν;
- 12,19 a πάλαι δοκεῖτε ὅτι ὑμῖν ἀπολογούμεθα.
 b κατέναντι θεοῦ ἐν Χριστῷ λαλοῦμεν·
 c τὰ δὲ πάντα, ἀγαπητοί, ὑπὲρ τῆς ὑμῶν οἰκοδομῆς.
- 12,20 a φοβοῦμαι γὰρ
 b μὴ πως ἐλθὼν οὐχ οἴους θέλω εὑρω ὑμᾶς
 c καὶ γὰρ εὐρεθῶ ὑμῖν οἷον οὐ θέλετε·
 d μὴ πως ἔρις, ζήλος,
 e θυμοί, ἐριθείαι,
 f καταλαλιαί, ψιθυρισμοί,
 g φυσιώσεις, ἀκαταστασίαι·
- 12,21 a μὴ πάλιν ἐλθόντος μου ταπεινώσῃ με ὁ θεός μου πρὸς ὑμᾶς
 b καὶ πενθήσῃ πολλοὺς τῶν προημαρτηκότων καὶ μὴ μετανοησάντων
 c ἐπὶ τῇ ἀκαθαρσίᾳ καὶ πορνείᾳ καὶ ἀσελγείᾳ
 d ἣ ἔπραξαν.
- 13,1 a τρίτον τοῦτο ἔρχομαι πρὸς ὑμᾶς·
 b ἐπὶ στόματος δύο μαρτύρων καὶ τριῶν σταθίσεται πᾶν ῥήμα.
- 13,2 a προεῖρηκα καὶ προλέγω,
 b ὥς παρῶν τὸ δεύτερον
 c καὶ ἀπὼν νῦν,
 d τοῖς προημαρτηκόσιν καὶ τοῖς λοιποῖς πᾶσιν,
 e ὅτι ἐὰν ἔλθω εἰς τὸ πάλιν
 f οὐ φείσομαι,
- 13,3 a ἐπεὶ δοκιμὴν ζητεῖτε τοῦ ἐν ἐμοὶ λαλοῦντος Χριστοῦ,
 b ὅς εἰς ὑμᾶς οὐκ ἀσθενεῖ
 c ἀλλὰ δυνατεῖ ἐν ὑμῖν.

- 12,15 a *Moi, bien plutôt, je (me) dépenserai volontiers,*
 b *et (me) surdépenserai pour vos âmes.*
 c *Si je vous aime davantage,*
 d *suis-je moins aimé (de vous) ?*
- 12,16 a *Mais soit !*
 b *Moi, je n'ai pas été un poids pour vous.*
 c *Mais, étant rusé, je vous ai capturés par fourberie.*
- 12,17 a *Est-ce que par l'un de ceux que je vous ai envoyés*
 b *je vous ai exploités ?*
- 12,18 a *J'ai exhorté Tite*
 b *et j'ai envoyé avec (lui) le frère.*
 c *Est-ce que Tite vous a exploités ?*
 d *N'avons-nous pas marché dans le même esprit ?*
 e *et sur les mêmes traces ?*
- 12,19 a *Depuis un moment, vous pensez que nous nous justifions auprès de vous.*
 b *(C'est) devant Dieu en Christ (que) nous parlons.*
 c *Et toutes choses, bien-aimés, (sont) pour votre édification.*
- 12,20 a *Je crains en effet*
 b *que, peut-être, je ne vous trouve pas, en arrivant, tels que je vous veux,*
 c *et que moi, je sois trouvé par vous tel que vous ne voulez pas ;*
 d *qu'(il n'y ait) peut-être (parmi vous) querelle, jalousie,*
 e *animosités, rivalités,*
 f *médiances, calomnies,*
 g *enflures, bouleversements ;*
- 12,21 a *que, lorsque je viendrai de nouveau, mon Dieu ne me confonde devant vous*
 b *et que je n'aie à faire le deuil de beaucoup de ceux qui ont péché auparavant*
 c *et qui ne se sont pas détournés*
 d *de l'impureté et fornication et débauche*
 e *qu'ils ont commise.*
- 13,1 a *Pour la troisième fois je viens chez vous ;*
 b *que sur la parole de deux ou trois témoins soit réglée toute affaire.*
- 13,2 a *Je (l')ai dit auparavant, et (le) (re)dis à l'avance,*
 b *comme (lorsque j'étais) présent la deuxième fois,*
 c *et maintenant absent,*
 d *à ceux qui ont péché auparavant et à tous les autres :*
 e *si je viens à nouveau,*
 f *j'agirai sans épargner,*
- 13,3 a *puisque vous cherchez (la) preuve que le Christ parle en moi,*
 b *lui qui n'est pas faible à votre égard,*
 c *mais qui est fort en vous.*

- 13,4 a και γάρ ἐσταυρώθη ἐξ ἀσθενείας,
 b ἀλλὰ ζῇ ἐκ δυνάμεως θεοῦ.
 c και γάρ ἡμεῖς ἀσθενοῦμεν ἐν αὐτῷ,
 d ἀλλὰ ζήσομεν σὺν αὐτῷ ἐκ δυνάμεως θεοῦ εἰς ὑμᾶς.
- 13,5 a ἑαυτοὺς πειράζετε
 b εἰ ἐστὲ ἐν τῇ πίστει,
 c ἑαυτοὺς δοκιμάζετε·
 d ἢ οὐκ ἐπιγινώσκετε ἑαυτοὺς
 e ὅτι Ἰησοῦς Χριστὸς ἐν ὑμῖν;
 f εἰ μήτι ἀδόκιμοί ἐστε.
- 13,6 a ἐλπίζω δὲ
 b ὅτι γνώσεσθε
 c ὅτι ἡμεῖς οὐκ ἐσμέν ἀδόκιμοι.
- 13,7 a εὐχόμεθα δὲ πρὸς τὸν θεόν
 b μὴ ποιῆσαι ὑμᾶς κακὸν μηδέν,
 c οὐχ ἵνα ἡμεῖς δόκιμοι φανώμεν,
 d ἀλλ' ἵνα ὑμεῖς τὸ καλὸν ποιῆτε,
 e ἡμεῖς δὲ ὡς ἀδόκιμοι ὦμεν.
- 13,8 a οὐ γάρ δυνάμεθα τι κατὰ τῆς ἀληθείας
 b ἀλλὰ ὑπὲρ τῆς ἀληθείας.
- 13,9 a χαίρομεν γάρ
 b ὅταν ἡμεῖς ἀσθενώμεν,
 c ὑμεῖς δὲ δυνατοὶ ᾔτε·
 d τοῦτο καὶ εὐχόμεθα, τὴν ὑμῶν κατάρτισιν.
- 13,10 a διὰ τοῦτο ταῦτα ἀπὼν γράφω,
 b ἵνα παρὼν
 c μὴ ἀποτόμως χρήσωμαι κατὰ τὴν ἐξουσίαν
 d ἣν ὁ κύριος ἔδωκέν μοι εἰς οἰκοδομὴν καὶ οὐκ εἰς καθαίρεσιν.
- 13,11 a λοιπόν, ἀδελφοί, χαίρετε,
 b καταρτίζεσθε,
 c παρακαλεῖσθε,
 d τὸ αὐτὸ φρονεῖτε,
 e εἰρηνεύετε,
 f καὶ ὁ θεὸς τῆς ἀγάπης καὶ εἰρήνης ἔσται μεθ' ὑμῶν.
- 13,12 a ἀσπάσασθε ἀλλήλους ἐν ἀγίῳ φιλήματι.
 b ἀσπάζονται ὑμᾶς οἱ ἅγιοι πάντες.
- 13,13 a ἢ χάρις τοῦ κυρίου Ἰησοῦ Χριστοῦ
 b καὶ ἡ ἀγάπη τοῦ θεοῦ
 c καὶ ἡ κοινωνία τοῦ ἁγίου πνεύματος
 d μετὰ πάντων ὑμῶν.

- 13,4 a *Parce que, de fait, il a été crucifié à cause de (la) faiblesse,*
 b *mais il vit de (la) puissance de Dieu.*
 c *Et donc nous aussi, nous sommes faibles en lui,*
 d *mais avec lui nous vivrons de (la) puissance de Dieu, (et cela) à votre égard.*
- 13,5 a *Testez-vous vous-mêmes,*
 b *si vous êtes dans la foi.*
 c *Éprouvez-vous vous-mêmes !*
 d *Ou bien ne reconnaissez-vous pas, quant à vous,*
 e *que Jésus Christ (est) en vous,*
 f *si du moins vous n'êtes pas sans avoir fait vos preuves ?*
- 13,6 a *Aussi, j'espère*
 b *que vous reconnaîtrez*
 c *que nous, nous ne sommes pas sans avoir fait nos preuves.*
- 13,7 a *Cependant nous demandons à Dieu*
 b *que vous ne fassiez aucun mal,*
 c *non afin que nous, nous paraissions avoir fait nos preuves,*
 d *mais afin que vous, vous fassiez le bien,*
 e *et que nous, en fait, nous soyons comme sans avoir fait nos preuves.*
- 13,8 a *En effet, nous ne pouvons rien contre la vérité,*
 b *mais (seulement) pour la vérité.*
- 13,9 a *Nous nous réjouissons donc*
 b *lorsque nous, nous sommes faibles,*
 c *et que vous, vous êtes forts.*
 d *Voici ce en vue de quoi nous prions : votre restauration.*
- 13,10 a *C'est pourquoi absent je (vous) écris cela,*
 b *afin que présent*
 c *je n'aie pas à user de manière tranchante de l'autorité*
 c *que le seigneur m'a donnée pour l'édification et non pour la destruction.*
- 13,11 a *Pour le reste, frères, réjouissez-vous,*
 b *travaillez à votre restauration,*
 c *encouragez-vous,*
 d *ayez même sentiment,*
 e *vivez en paix,*
 f *et le Dieu de l'amour et de la paix sera avec vous.*
- 13,12 a *Saluez-vous mutuellement d'un saint baiser.*
 b *Tous les saints vous saluent.*
- 13,13 a *La grâce du seigneur Jésus Christ*
 b *et l' amour de Dieu*
 c *et la communion du saint Esprit*
 d *(soient) avec vous tous.*

Terminologie utilisée pour la subdivision des péricopes

Le tableau ci-contre présente de manière synoptique la hiérarchie des termes employés lors de l'analyse et de la subdivision des péricopes. En fonction de la configuration textuelle de chaque péricope, ces subdivisions sont mises en œuvre en tout ou en partie (voir *supra*, 282–283).

TABEAU 25 *Présentation synoptique de la terminologie utilisée pour l'analyse et les subdivisions des péripopes*

péricope	partie	section	unité	élément	sous-élément
					sous-élément
			élément	sous-élément	
				sous-élément	
		section	unité	élément	sous-élément
				sous-élément	
			élément	sous-élément	
				sous-élément	
	partie	section	unité	élément	sous-élément
					sous-élément
			élément	sous-élément	
				sous-élément	
		section	unité	élément	sous-élément
					sous-élément
			élément	sous-élément	
				sous-élément	
		section	unité	élément	sous-élément
					sous-élément
			élément	sous-élément	
				sous-élément	

Bibliographie

1 Textes et sources antiques

1.1 *Textes littéraires*

On n'a pas répertorié dans cette liste les ouvrages consultés appartenant à la CUF (Collection des Universités de France), à la BSGRT (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana) et à la LCL (Loeb Classical Library).

Aelius Aristide

Aelii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia. Edidit Bruno KEIL, Volumen II (Orr. XVII–LIII), Berlin, Weidmann, 1898, XLII-472p.

AELIUS ARISTIDE, *Discours sacrés. Rêve, religion, médecine du IIe siècle ap. J.C.* Introduction et traduction par André-Jean FESTUGIÈRE. Notes par H.-D. SAFFREY. Préface de Jacques LE GOFF, Paris, Macula (Propylées), 1986, 188p.

GOEKEN, Johann, *Aelius Aristide et la rhétorique de l'hymne en prose*, Turnhout, Brepols (RRR 15), 2012, 708p.

Alciphron

ALCIPHON, *Lettres de pêcheurs, de paysans, de parasites et d'hétaïres*, introd., trad. et notes par Anne-Marie OZANAM, Paris, Les Belles Lettres (La Roue à Livres), 1999, 202p.

Apollonius Dyscole

APOLLONIUS DYSCOLE, *De la construction* (*Περὶ συντάξεως*). Introduction, texte, traduction, notes et index par Jean LALLOT, Paris, Vrin (Histoire des doctrines de l'Antiquité 19), 1997, 2 volumes (I: Introduction, texte et traduction, 303p.; II: Notes et index, 477p.)

Augustin d'Hippone

AUGUSTIN, *La doctrine chrétienne. De doctrina christiana*. Texte critique du CCL, revu et corrigé. Introduction et traduction de Madeleine MOREAU. Annotation et notes complémentaires d'Isabelle BOCHET et Goulven MADEC, Paris, Institut d'Études Augustiniennes (BA 11/2), 1997, 626p.

Pseudo-Chion d'Héraclée

Lettres de Chion d'Héraclée, éd. Pierre-Louis MALOSSE, Salerne, Helios Editrice (Cardo. Études et Textes pour l'Identité Culturelle de l'Antiquité Tardive 1), 2004, XIV-115p.

Épicure

ÉPICURE, *Lettres, Maximes, Sentences*. Traduction, introduction et commentaires par Jean-François BALAUDÉ. Nouvelle édition revue, Paris, Le Livre de Poche (Classiques de la philosophie 4628), 2008², 222p.

Flavius Josèphe

FLAVIUS JOSÈPHE, *La Guerre des Juifs*, traduit du grec par Pierre SAVINEL, précédé par Pierre VIDAL-NAQUET, *Du bon usage de la trahison*, Paris, Éditions de Minuit (Arguments), 1977, 602p.

FLAVIUS JOSÈPHE, *Les Antiquités juives, Livres I à IX*, introduction et texte, traduction et notes par Etienne NODÉ, Paris, Cerf, 5 volumes, 1992–2010.

Hermogène de Tarse

HERMOGÈNE DE TARSE, *L'art rhétorique. Exercices préparatoires, États de cause, Invention, Catégories stylistiques, Méthode de l'habileté*, traduction, introduction et notes par Michel PATILLON, préface de Pierre LAURENS, Lausanne/Paris, L'Âge d'homme (Idea: le discours fondateur de la théorie esthétique), 1997, 640p.

Hérodote

Herodoti Historiae, éd. C. HUDE, Oxford, Clarendon (Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis), 1927³, 2 vol, I–IV; V–IX.

HÉRODOTE, *L'Enquête. Livres I à IV*. Édition d'Andrée BARGUET, Paris, Gallimard (Folio Classique 1651), 1985, 608p.

HÉRODOTE, *L'Enquête. Livres V à IX*. Édition d'Andrée BARGUET, Paris, Gallimard (Folio Classique 2130), 1990, 638p.

Homère

AMEIS, Karl Friedrich – HENTZE, Carl – CAUER, Paul, *Homers Ilias für den Schulgebrauch erklärt*, Leipzig, Teubner, 8 fascicules, 1868–1913.

AMEIS, Karl Friedrich – HENTZE, Carl – CAUER, Paul, *Homers Odyssee für den Schulgebrauch erklärt*, Leipzig, Teubner, 4 fascicules, 1856–1911.

HEUBECK, Alfred – WEST, Stephanie – HAINSWORTH, J.B., *A commentary on Homer's Odyssey*, Oxford, Clarendon Press, 3 volumes, 1988–1992.

LATACZ, Joachim – BIERL, Anton (dir.), *Homers Ilias, Gesamtkommentar (Basler Kommentar/BK)*, Berlin, de Gruyter, 30 fascicules en 15 volumes, en cours de parution, depuis 2003.

MERRY, William Walter, *Homer's Odyssey*, with English notes, appendices, etc., Oxford, Clarendon Press, 2 volumes, 1901.

Lettres littéraires (recueil de)

COSTA, Charles D.N., *Greek Fictional Letters: A Selection with Introduction, Translation and Commentary*, Oxford, Oxford Univ. Press, 2001, XXIII-189p.

HERCHER, Rudolf, – BOISSONAND, François, *Epistolographi Graeci*, Paris, Firmin Didot, 1873, LXXXVI-843p.

MALOSSE, Pierre-Louis, *Lettres pour toutes circonstances: les traités épistolaires du Pseudo-Libanios et du Pseudo-Démétrios de Phalère*, introduction, traduction et commentaire par Pierre-Louis MALOSSE, Paris, Les Belles Lettres (La roue à livres 42), 2004, 107p.

ROSENMEYER, Patricia A., *Ancient Greek Literary Letters: Selections in Translation*, London, Routledge (Routledge Classical Translations), 2006, 176p.

Pindare

PINDARE, *Œuvres complètes*, traduite du grec et présentées par Jean-Paul SAVIGNAC, Paris, La Différence (Minos 28), 2004², 665p.

Sophocle et les Tragiques

SOPHOCLES, *Ajax*, ed. with Intro., Transl. and Commentary by Alexander F. GARVIE, Warminster, Aris & Phillips, 1998, VI-266p.

The Plays of SOPHOCLES. Commentaries: I The Ajax, Comm. by Jan Coenraad KAMER-BEEK, Leiden, Brill, 1953, XII-261p.

SOPHOCLE, *Ajax*, éd., introd. et comm. sous la dir. de Jacqueline de ROMILLY, Paris, PUF (Érasme: Collection de textes grecs commentés 17), 1976, 120p.

SOPHOCLES, *Aiax*, ed., with Intro., Rev. Text, Comm., Append., Indexes and Bibliography by William Bedell STANFORD, London, Macmillan, 1963, LXIV-31p.

SOPHOKLES, *Aias*, für den Schulgebrauch erkl. von Gustav WOLFF, bearb. von Ludwig BELLERMANN, Leipzig, Teubner, 6. Aufl., 1913, VI-150p.

TRAGIQUES Grecs (Les). *ESCHYLE, SOPHOCLE, EURIPIDE*, théâtre complet, avec un choix de fragments, traduction nouvelle, notices et notes de Victor-Henri DEBIDOUR, Paris, Le Livre de Poche (Pochothèque), 1999, 1998p.

1.2 *Textes documentaires*

AUSTIN, Michel, *The Hellenistic World from Alexander to the Roman Conquest. A Selection of Ancient Sources in Translation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006², XXX-625p.

BAGNALL, Roger S. – CRIBIORE, Raffaella, *Women's Letters from Ancient Egypt, 300 BC-AD 800*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2006, XII-421p.

BAGNALL, Roger S. – DEROW, Peter, *The Hellenistic Period: Historical Sources in Translation*, Oxford, Blackwell Publishing (Blackwell Sourcebooks in Ancient History), 2008³, XXIX-319p.

- BELL, Harold Idris, *Jews and Christians in Egypt. The Jewish Troubles in Alexandria and the Athanasian Controversy Illustrated by Texts from Greek Papyri in the British Museum*, with Three Coptic Texts Edited by Walter E. CRUM, Milano, Cisalpino-La Goliardica, 1977, XII-140p.
- BERTRAND, Jean-Marie, *Inscriptions historiques grecques*, traduites et commentées par Jean-Marie Bertrand, Paris, Les Belles Lettres (La Roue à Livres), 1992, 272p.
- BILABEL, Friedrich, *Griechische Papyri: Urkunden, Briefe, Mumienetiketten*, Heidelberg, Winter (Veröffentlichungen aus den badischen Papyrus-Sammlungen 2), 1923, XII-80p.
- BLUMELL, Lincoln H., «A Second-Century AD Letter of Introduction in the Washington State University Collection», *Tyche* 26 (2011) 33–39.
- BOWMAN, Alan K., *Life and Letters on the Roman Frontier: Vindolanda and its People*, London, British Museum Press, 1994, 159p.
- BRAUND, David, *Augustus to Nero: A Sourcebook on Roman History; 31 BC–AD 68*, London, Croom Helm, 1985, XIII-334p.
- BURNET Régis, *L'Égypte ancienne à travers les papyrus. Vie quotidienne*, Paris, Pygmalion, 2003, 316p.
- CHARLES-PICARD, G. – ROUGÉ, J., *Textes et documents relatifs à la vie économique et sociale dans l'empire romain*, Paris, (Regards sur l'histoire), 1969, 272p.
- DAUM, Götz, *Griechische Papyrus-Briefe aus einem Jahrtausend antiker Kultur, zusammengestellt und erläutert von Götz DAUM*, Paderborn, Schöningh (Schöninghs griechische Lesehefte 2), 1959, 104p.
- DAVIS, William Hersey, *Greek Papyri of the First Century. Introduction, Greek Text, English Translation, Commentary, Notes*, Chicago (Ill.), Ares Publ., 1933 [Nachdr. 1979], XXX-84p.
- DÖLLSTÄDT, Walter, *Griechische Papyrusprivatbriefe in gebildeter Sprache aus den ersten vier Jahrhunderten nach Christus*, Borna-Leipzig, Noske, 1934, IV-73p.
- EIDENEIER, H., «Ein byzantinisches Empfehlungsschreiben auf Papyrus (5./6. Jh.)», *ZPE* 6 (1970) 188–192.
- ERMAN, Adolf – KREBS, Fritz, *Aus den Papyrus der königlichen Museen*, Berlin, Speemann (Handbücher der Königlichen Museen zu Berlin [8]), 1899.
- GHDINI, Giuseppe, *Lettere cristiane: dai papiri greci dell III e IV secolo*, Milano, Pr. l'Amministrazione di "Aegyptus" (Pubblicazioni della Università Cattolica del Sacro Cuore: Sezione filologica 1. Aegyptus: Supplementi ad "Aegyptus": Serie di divulgazione: Sezione greco-romana 3), 1923, XXVII-376p.
- GRENFELL, Bernard P. – HUNT, Arthur S. – SMYLY, J. Gilbert, *The Tebtunis Papyri I. (Nr. 1–264)*, London, Frowde (Egypt Exploration Fund. Graeco-Roman Branch), 1902, XIX-674p.
- HANSON, Ann Ellis, «A New Letter from the Archive of Isidorus from Psophthis, Memphite Nome», in: SCHUBERT, Paul (dir.), *Actes du 26e Congrès International*

- de Papyrologie* (Genève, 16–21 août 2010), Genève, Droz (Recherches et rencontres. Faculté des Lettres de Genève 30), 2012, 323–329.
- HENGSTL, Joachim – HÄGE, G. – KÜHNERT, H. (éd.), *Griechische Papyri aus Ägypten als Zeugnisse des öffentlichen und privaten Lebens. Griechisch-deutsch*, München, Heimeran (Tusculum-Bücherei), 1978, 438p.
- HUNT, Arthur S. – EDGAR, Campbell C., *Select Papyri. I. Non-Literary Papyri. Private Affairs*, with an English Transl. by A.S. HUNT and C.C. EDGAR, London, Heinemann (LCL 266), 1970, XX-452p.
- JANOWSKI, Bernd – WILHELM, Gernot (éd.), *Texte aus der Umwelt des Alten Testaments. Neue Folge. Bd. 3: Briefe*, München, Gütersloher Verlagshaus, 2006, XVIII-458p.
- NALDINI, Mario, *Il Cristianesimo in Egitto: lettere private nei papiri dei secoli II–IV, Nuova ed ampliata aggiornata*, Firenze, Nardini (Biblioteca Patristica 32), 1998³, 464p.
- O'CALLAGHAN, José, *Cartas cristianas griegas del siglo V*, Barcelona, Ed. Balmes (Biblioteca histórica de la Biblioteca Balmes 2/25), 1963, 251p.
- OLSSON, Bror, *Papyrusbriefe aus der frühesten Römerzeit*, Uppsala, Almqvist & Wiksells Boktryckeri (Univ. Diss.), 1925, XII-240p.
- ORRIEUX, Claude, *Les papyrus de Zénon. L'horizon d'un Grec en Égypte au III^e siècle avant J.C.*, Paris, Macula (Deucalion), 1983, 159p.
- PAPATHOMAS, Amphilochios, « Phibion an seinen Sohn », in: ID. (éd.), *Corpus papyrorum Raineri Archeducis Austriae*, hrsg. von d. Generaldirektion d. Österr. Nationalbibliothek. Bd. 25. Fünfunddreißig griechische Papyrusbriefe aus der Spätantike, hrsg. von Amphilochios PAPATHOMAS, Wien, Verl. d. Kaiserl.-Königl. Hof- u. Staatsdruckerei, 2006, 9–13.
- POUILLOUX, Jean (éd.), *Choix d'inscriptions grecques. Textes, traductions et notes*, Paris (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lyon 4), 1960, 195p.
- POUILLOUX, Jean (éd.), *Nouveau choix d'inscriptions grecques. Textes, traductions, commentaires*, Paris, 1971, 236p.
- SCHUBART, Wilhelm, *Ein Jahrtausend am Nil. Briefe aus dem Altertum verdeutscht und erklärt von Wilhelm Schubart*, Berlin, Weidman, 1912, LXIV-127p., 1923², LXXX-144p.
- SCHUBERT, Paul, « Quatre lettres privées sur papyrus », *ZPE* 117 (1997) 190–196.
- SCHUBERT, Paul, *Vivre en Égypte gréco-romaine: une sélection de papyrus*, avec des traductions de Nathan BADOUD, Matteo CAPPONI et alii, Vevey (Suisse), Ed. de l'Aire (Le Chant du Monde), 2000, 201p.
- TCHERIKOVER, Victor A., *Corpus Papyrorum Judaicarum (CPJ): II*, Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press, 1960, XV-283p.
- TIBILETTI, Giuseppe, *Le lettere private nei papiri greci del III e IV secolo d.c.: tra paganesimo e cristianesimo*, Milano, Vita e Pensiero (Scienze filologiche e letteratura 15), 1979, VII-215p.

- TRAPP, Michael B., *Greek and Latin Letters: An Anthology, with Translation*, Cambridge, Cambridge Univ. Press (Cambridge Greek and Latin Classics), 2003, VIII-348p.
- WELLES, C. Bradford, *Royal Correspondence in The Hellenistic Period. A Study in Greek Epigraphy*, Roma, L'Erma (Studia Historica 28), 1966, CII-403p.
- WHITE, John Lee, *Light from Ancient Letters*, Philadelphia, Fortress Press (Foundations and Facets: New Testament), 1986, XVIII-238p.
- WILCKEN, Ulrich, *Urkunden der Ptolemäerzeit. Teil 1. Papyri aus Unterägypten*, Berlin, de Gruyter, 1977 (Unveränd. photomechanischer Nachdr. von 1927), IX-676p.
- WINTER, John Garrett, *Life and Letters in the Papyri*, Ann Arbor, University of Michigan Press (University of Michigan studies: The Jerome Lectures), 1933, VII-308-IXp.
- WITKOWSKI, Stanislaw, *Epistylae privatae Graecae: quae in papyris aetatis Lagidarum servantur*, Lipsiae, Teubner, 1911², XXXVI-194p.

2 Instruments de travail

2.1 Bibles

- ALAND, Barbara – ALAND, Kurt –, KARAVIDOPOULOS, Johannes – MARTINI, Carlo M. – METZGER, Bruce M. (éd.), *The Greek New Testament*, Fourth Revised Edition, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1993⁴, 6th printing 2002, XVI-62*-918p. (= GNT⁴)
- BIBLEWORKS⁷, *Software for Biblical Exegesis and Research*, 2006.
- KRAUS, Wolfgang – KARRER, Martin (éd.), *Septuaginta deutsch: das griechische Alte Testament in deutscher Übersetzung*, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 2010², XXVIII-1507p.
- Traduction Œcuménique de la Bible [TOB]*, Paris, La Pochothèque, nouvelle édition revue 1996², 1887p.

2.2 Concordances et commentaires textuels

- HAUBECK, Wilfrid, – VON SIEBENTAL, Heinrich, *Neuer sprachlicher Schlüssel zum griechischen Neuen Testament. Matthäus bis Offenbarung*, Giessen/Basel, Brunnen, 2007, XXXVIII-1415p.
- METZGER, Bruce M., *A Textual Commentary on the Greek New Testament. A Companion Volume to the United Bible Societies' Greek New Testament (Fourth Revised Edition)*, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, United Bible Societies, 1994², XIV-12-694p.
- MOULTON, William F., – GEDEN, Alfred S., – MARSHALL, Ian Howard, *A Concordance to the Greek New Testament*, London, T.&T. Clark, 2002⁶, XXI-1121p.
- SCHMOLLER, Alfred, *Handkonkordanz zum griechischen Neuen Testament. Neu bearbeitet von Beate KÖSTER, auf der Textgrundlage des Novum Testamentum Graece von*

Nestle-Aland, 26. (= 27.) und *Greek New Testament*, 3. Rev. (= 4.), Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1989⁸, 534p.

ZERWICK, Maximiliano, *Analysis philologica Novi Testamenti Graeci*, Sumptibus Pontificii Instituti Biblici (Scripta Pontificii Institutii Biblici 107), Rome, 1984⁴, XVI-608p.

2.3 *Grammaires*

BLASS, Friedrich – DEBRUNNER, Albert, – REHKOPF, Friedrich, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1976¹⁴, XX-511p. (= BDR)

DENNISTON, John Dewar, *The Greek Particles*. Second Edition Revised by K.J. DOVER, London, Duckworth, 1950², LXXXII-660p.

HOFFMANN, Ernst G. – SIEBENTHAL (von), Heinrich, *Griechische Grammatik zum Neuen Testament*, Riehen (Schweiz), Immanuel-Verlag, 1990², XXII-707p.

HUMBERT, Jean, *Syntaxe Grecque*, Paris, Klincksieck (Philologie Classique 2), 1960³, 470p.

KÜHNER, Raphael, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, Hannover/Leipzig, Hahnsche Buchhandlung. I: *Elementar- und Formenlehre*. In neuer Bearbeitung besorgt von Dr. Friedrich BLASS, in zwei Bänden: 1., 1890³, XXIII-645p. 2., 1892³, XI-652p. II: *Satzlehre*. In neuer Bearbeitung besorgt von Dr. Bernhard GERTH, in zwei Bänden: 1. 1898³, IX-666p. 2. 1904³, IX-714p.

MAYSER, Edwin, *Grammatik der Griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit mit Einschluss der gleichzeitigen Ostraka und der in Ägypten verfassten Inschriften*, Berlin, de Gruyter, I: *Laut- und Wortlehre*. 1. *Einleitung und Lautlehre* (Bearbeitet von Hans SCHMOLL), 1970², XXIV-231p. 2. *Flexionslehre*, 1938², XV-215p. 3. *Stammbildung*, 1936², VII-308p. II: *Satzlehre*. 1. *Analytischer Teil. Erste Hälfte*, 1926, XX-390p. 2. *Analytischer Teil. Zweite Hälfte*, 1934, XIV-629p. 3. *Synthetischer Teil*, 1934, VI-265p.

MOULTON, James Hope – HOWARD, Wilbert Francis – TURNER, Nigel, *A Grammar of New Testament Greek*, Edinburgh, T&T Clark, 4 volumes, 1905–1980.

RAGON, Eloi, *Grammaire Grecque*, entièrement refondue par Alphonse DAIN, Jules Albert de FOUCAULT et Pierre POULAIN, Paris, J. de Gigord, 1970¹², VI-282p.

ROBERTSON, Archibald Thomas, *A Grammar of the Greek New Testament in the Light of Historical Research*, New York, Harper, 1934⁵, LXXXVI-1454p.

SCHWYZER, Eduard, *Griechische Grammatik, auf der Grundlage von Karl BRUGMANN'S Griechischer Grammatik*, München, Beck, 4 volumes, 1939–1971.

SMYTH, Herbert Weir – MESSING, Gordon M., *Greek Grammar*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1973⁸, XVIII-784p.

THRALL, Margaret Eleanor, *Greek Particles in the New Testament: linguistic and exegetical Studies*, Leiden, Brill (New Testament Tools and Studies 3), 1962, VIII-107p.

WACKERNAGEL, Jacob, *Vorlesungen über Syntax, mit besonderer Berücksichtigung von*

Griechisch, Lateinisch und Deutsch, Basel, Birkhäuser, I. 1926², VIII-331p.; II. 1928², VI-338p.

WINER, Georg Benedict – SCHMIEDEL, Paul Wilhelm, *Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1894⁸, 272p.

ZERWICK, Maximiliano, *Graecitas Biblica, novi Testamenti exemplis illustratur*, Rome, Pontificio Instituto Biblico (Scripta Pontificii Instituti Biblici 92), 1966⁵, XVIII-193p.

2.4 *Dictionnaires*

ABBOTT-SMITH, George, *A Manual Greek Lexicon of the New Testament*, Edinburgh, T.&T. Clark, 1937³, Reprint 1968, XVI-512p.

ANDERSON, Richard Dean Jr., *Glossary of Greek Rhetorical Terms, Connected to Methods of Argumentation, Figures and Tropes from Anaximenes to Quintilian*, Leuven, Peeters (Contributions to Biblical Exegesis and Theology 24), 2000, 131p.

BAILLY, Anatole, *Dictionnaire grec – français*, rédigé avec le concours de E. EGGER, Paris, Hachette, 1963²⁶, édition revue par Louis SÉCHAN et Pierre CHANTRAINE, XXXII-2230p.

BALZ, Horst – SCHNEIDER, Gerhard (éd.), *Exegetisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, Stuttgart, Kohlhammer, 3 volumes, 1992². (= EWNT)

BAUER, Walter, *Griechisch-deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der frühchristlichen Literatur*, 6., völlig neu bearb. Aufl. im Institut für neutestamentliche Textforschung/Münster unter besonderer Mitwirkung von Viktor REICHMANN, hrsg. von Kurt ALAND u. Barbara ALAND, Berlin, de Gruyter, 1988⁶, XXIV-1796p. (= BAUER)

BUSSMANN, Hadumod – LAUFFER, Hartmut (éd.), *Lexikon der Sprachwissenschaft*, Stuttgart, Kröner, 2008⁴, XLI-816p.

BUTTRICK, George Arthur – CRIM, Keith R. (éd.), *The Interpreter's Dictionary of the Bible. An Illustrated Encyclopedia, Identifying and Explaining all Proper Names and Significant Terms and Subjects in the Holy Scriptures, Including the Apocrypha, with Attention to Archaeological Discoveries and Researches into the Life and Faith of Ancient Times*, New York, Abingdon Press, 4 volumes et un supplément, 1962–1976. (= IDB et IDB Supp)

CHANTRAINE, Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, nouvelle édition avec Supplément sous la direction de Alain BLANC, Charles de LAMBERTERIE, Jean-Louis PERPILLON, Paris, Klincksieck, 1999, XVIII-1449p.

DI BERARDINO, Angelo (éd.), *Dictionnaire encyclopédique du christianisme ancien*. Adaptation française sous la direction de François VIAL, Paris, Cerf, 1990, 2 vol., XXXII–XXIV-2641p. (= DECA)

DUPRIEZ, Bernard, *Gradus. Les procédés littéraires (Dictionnaire)*, Paris, Eds. 10/18 (1370, coll. Domaine français), 2002, 544p.

- FREEDMAN, David Noel (dir.), *The Anchor Bible Dictionary*, New York, Doubleday, 6 volumes, 1992. (= ABD)
- HAWTHORNE, Gerald F. – MARTIN, Ralph P., – REID, Daniel G. (éd.), *Dictionary of Paul and his Letters: A Compendium of Contemporary Biblical Scholarship*, Downers Grove (Ill.), InterVarsity Press, 1993, XXIX-1038p. (= DPL)
- JARRETY, Michel (dir.), *Lexique des termes littéraires*, Paris, Poche (4664), 2001, 475p.
- KITTEL, Gerhard – FRIEDRICH, Gerhard, *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, Stuttgart, Kohlhammer, 11 volumes, 1933–1979. (= ThWNT)
- LECLANT, Jean (dir.), *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris, PUF (Quadrige), 2005, XLVIII-2389p.
- LIDDELL, Henry George – SCOTT, Robert, *A Greek-English Lexicon*, Revised and Augmented Throughout by Sir Henry Stuart JONES with the Assistance of Roderick MCKENZIE, Oxford, Clarendon Press, 1996¹⁰, with a Revised Supplement, XLVI-2042p. (= LSJ)
- LOUW, Johannes P. – NIDA, Eugene A., *Greek-English Lexicon of the New Testament: Based on Semantic Domains*, New York, United Bible Societies, 1. *Introduction and Domains*, 1989², XXV-843p.; II. *Indices*, 1989², 375p.
- PAULY, August Friedrich – WISSOWA, Georg – KROLL, Wilhelm – WITTE, Kurt – MITTELHAUS, Karl – ZIEGLER, Konrat (éd.), *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, 84 volumes, 1894–1980. (= RECA)
- PORTER, Stanley E. (éd.), *Dictionary of Biblical Criticism and Interpretation*, New York, Routledge, 2007, XII-406p.
- PREISIGKE, Friedrich (éd.), *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden, mit Einschluß der griechischen Inschriften, Aufschriften, Ostraka, Mumienbilder usw. aus Ägypten, begr. von Friedrich PREISIGKE*, Berlin, 4 volumes et 3 suppléments, 1925–2000. (= WGPU)
- ROMILLY (de), Jacqueline (dir.), *Dictionnaire de littérature grecque ancienne et moderne*, Paris, PUF (Quadrige 332), 2001, 280p.
- SPICQ, Ceslas, *Lexique théologique du Nouveau Testament*, Paris, Cerf, 1991², 1668p.
- UEDING, Gert (éd.), *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, Tübingen, Niemeyer, 9 volumes, 1992–2009. (= HWRh)

2.5 Outils bibliographiques

- BIERINGER, Reimund – NATHAN, Emmanuel – KUREK-CHOMYCZ, Dominika, *2 Corinthians: A Bibliography*, Leuven, Peeters (Biblical Tolls and Studies 5), 2008, XX-352p.
- OATES, John F. – WILLIS, William H., Checklist of Editions of Greek, Latin, Demotic, and Coptic Papyri, Ostraca, and Tablets; consultable sur <http://papyri.info/docs/checklist> (1^{er} février 2015)
- SCHWERTNER, Siegfried D., *Internationales Abkürzungsverzeichnis für Theologie und*

Grenzgebiete. Zeitschriften, Serien, Lexika, Quellenwerke mit bibliographischen Angaben, 2., überarbeitete und erweiterte Auflage, Berlin, de Gruyter, 1992², XLI-488p. (= IATG)

3 Commentaires des lettres de Paul

3.1 *Commentaires de 2 Co*

3.1.1 Commentaires patristiques

JEAN CHRYSOSTOME, *Homélies sur la deuxième épître aux Corinthiens*, in: *Œuvres complètes*, traduites pour la première fois sous la direction de M. JEANNIN, Bar-le-Duc, L. Guérin & Cie, 1864, Tome X, 1–185.

JEAN CHRYSOSTOME, *Panégryriques de S. Paul*, introduction, texte critique, traduction et notes par Auguste PIÉDAGNEL, Paris, Cerf (SC 300), 1982, 374p.

JEAN CHRYSOSTOME, *Homélies sur les épîtres de saint Paul. Tome 1. Lettres aux Corinthiens. Édition abrégée, établie et présentée par Jacques de PENTHOS*, Paris, FX de Guibert (Religion), 2009, 350p.

PHOTIUS de Constantinople, in: STAAB, Karl (éd.), *Pauluskommentare aus der griechischen Kirche: aus Katenenhandschriften, gesammelt und hrsg. von Karl STAAB*, Münster, Aschendorff (NTA 15), 1933 (repr. 1984), 583–604.

THOMAS D' AQUIN, *Commentaire de la deuxième épître aux Corinthiens*, introduction par Gilbert DAHAN, traduction et table par Jean-Éric STROOBANT de SAINT-ÉLOY, annotation par Jean BORELLA et Jean-Éric STROOBANT de SAINT-ÉLOY, Paris, Cerf, 2005, XLVIII-371p.

3.1.2 Commentaires modernes

ALLO, Ernest Bernard, *Seconde épître aux Corinthiens*, Paris, Gabalda (Études bibliques), 1937², LXXV-387p.

ARZT-GRABNER, Peter, 2. *Korinther*, unter Mitarbeit von Ruth E. KRITZER, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (PKNT 4), 2014, 583p.

BACHMANN, Philipp, *Der zweite Brief des Paulus an die Korinther*, Leipzig, A. Deichertsche Verlagsbuchhandlung Werner Scholl, 1922², VIII-435p.

BARNETT, Paul R., *The Second Epistle to the Corinthians*, Grand Rapids (Michigan), W.B. Eerdmans (NICNT), 1997, XXX-662p.

BARRETT, Charles Kingsley, *A Commentary on the Second Epistle to the Corinthians*, New York, Harper & Row (BNTC), 1973, XIV-354p.

BAUMERT, Norbert, *Mit dem Rücken zur Wand. Übersetzung und Auslegung des zweiten Korintherbriefes*, Würzburg, Echter (Paulus neu gelesen), 2008, 400p.

BULTMANN, Rudolf, *Der zweite Brief an die Korinther* (Éd. Erich DINKLER), Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (KEK.S.), 1976, 270p.

- FURNISH, Victor Paul, *11 Corinthians*, New York, Doubleday (AncB 32A), 1984, xxii-619p.
- GRÄSSER, Erich, *Der zweite Brief an die Korinther*, Gütersloh, Gütersloh Verl.-Haus (ÖTBK 8/1 & 8/2), 1.: 2 Kor 1,1–7,16, 2002, 280p. 2.: 2 Kor 8,1–13,13, 2005, 277p.
- HARRIS, Murray J., *The Second Epistle to the Corinthians. A Commentary on the Greek Text*, Grand Rapids (Michigan), W.B. Eerdmans (NIGTC), 2005, CXXVIII-989p.
- HÉRING, Jean, *La seconde épître de saint Paul aux Corinthiens*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé (CNT 8), 1958, 111p.
- HUGHES, Philip E., *Paul's Second Epistle to the Corinthians*, Grand Rapids (MI), Eerdmans (NICNT), 1980⁸, XXXVI-508p.
- KLAUCK, Hans-Josef, *2. Korintherbrief*, Würzburg, Echter Verl. (NEB.NT 8), 1988², 107p.
- KLÖPPER, Albert, *Kommentar über das zweite Sendschreiben des Apostels Paulus an die Gemeinde zu Korinth*, Berlin, Reimer, 1874, v-554p.
- KREMER, Jacob, *2. Korintherbrief*, Stuttgart, Verlag Katholisches Bibelwerk GmbH (SKK NT 8), 1990, 128p.
- LANG, Friedrich, *Die Briefe an die Korinther*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (NTD 7), 1986¹⁶, 382p.
- LIETZMANN, Hans – KÜMMEL, Werner Georg, *An die Korinther 1–II*, Tübingen, Mohr (HNT 9), 1969⁵, 224p.
- MARTIN, Ralph P., *2 Corinthians*, Waco (Texas), Word Books Publisher (WBC 40), 1986, LXIII-527p.
- MCCANT, Jerry, *2 Corinthians*, Sheffield, Sheffield Academic Press, 1999, 196p.
- PITTA, Antonio, *La seconda lettera ai Corinzi*, Roma, Borla (Commenti Biblici), 2006, 629p.
- PLUMMER, Alfred, *A Critical and Exegetical Commentary on the Second Epistle of St Paul to the Corinthians*, Edinburgh, T.&T. Clark (1CC), 1915, LVIII-404p.
- PRÜMM, Karl, *Diakonia Pneumatos. Der zweite Korintherbrief als Zugang zur apostolischen Botschaft. Auslegung und Theologie*, Herder, Freiburg i.B., 3 volumes, 1960–1967.
- ROETZEL, Calvin J., *2 Corinthians*, Nashville, Abingdon (Abingdon New Testament Commentaries), 2007, 189p.
- SCHLATTER, Adolf, *Paulus, der Bote Jesu. Eine Deutung seiner Briefe an die Korinther*, Stuttgart, Calwer Vereinsbuchhandlung, 1934, 682p.
- SCHMELLER, Thomas, *Der zweite Brief an die Korinther. Teilband 1. 2 Kor 1,1–7,4*, Neukirchen-Vluyn, Neukirchener Theologie/Patmos Verlag (EKK VIII/1), 2010, x-387p.
- STRACHAN, Robert Harvey, *The Second Letter of Paul to the Corinthians*, London, Hodder and Stoughton (The Moffatt New Testament Commentary 8), 1954⁶, xl-149p.
- TASKER, Randolph Vincent Greenwood, *The Second Epistle of Paul to the Corinthians. An Introduction and Commentary*, Grand Rapids (Mi.), Eerdmans (The Tyndale New Testament Commentaries 8), 1958, 192p.

- THOMPSON, James W., *The Second Letter of Paul to the Corinthians*, Austin (Texas), Sweet Publ. Co. (The Living Word Commentary 9), 1970, 192p.
- THRALL, Margaret E., *A Critical and Exegetical Commentary on the Second Epistle to the Corinthians*, Edinburgh, T.&T. Clark (ICC), 1994–2000, vol. 1: *Introduction and Commentary on 11 Corinthians 1–VII*, XXXVI–501p.; vol. 2: *Commentary on 11 Corinthians VIII–XIII*, XVI–977p.
- VEGGE, Ivar, *2 Corinthians – A Letter about Reconciliation. A Psychagogical, Epistolographical and Rhetorical Analysis*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 2/239), 2008, XII–445p.
- WENDLAND, Heinz-Dietrich, *Die Briefe an die Korinther*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (NTD 7), 1968¹², 270p.
- WINDISCH, Hans, *Der zweite Korintherbrief*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (KEK 6), 1924⁹, VIII–436p.
- WITHERINGTON, Ben, *Conflict and Community in Corinth. A Social-Rhetorical Commentary on 1 and 2 Corinthians*, Grand Rapids (Michigan)/Carlisle, W.B. Eerdmans/The Paternoster Press, 1995, XX–492p.
- WOLFF, Christian, *Der zweite Brief des Paulus an die Korinther*, Berlin, Evangelische Verlagsanstalt (ThHK 8), 1989, XXI–269p.
- ZEILINGER, Franz, *Krieg und Friede. Kommentar zum 2. Korintherbrief des Apostels Paulus. Teil 1. Der Kampfbrief. Der Versöhnungsbrief. Der Bettelbrief*, Wien, Böhlau, 1992, 339p.; *Teil 2. Die Apologie*, Wien, Böhlau, 1997, 488p.

3.2 *Commentaires d'autres lettres*

- ALETTI, Jean-Noël, *Saint Paul. Épître aux Philippiens*, Paris, Gabalda (Études bibliques, nouvelle série 55), 2005, VII–359p.
- ARZT-GRABNER, Peter, *Philemon*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (PKNT 1), 2003, 309p.
- ARZT-GRABNER, Peter (éd.), *1. Korinther*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (PKNT 2), 2006, 575p.
- BARRETT, Charles Kingsley, *A Commentary on the First Epistle to the Corinthians*, Londres, A.&C. Black, 1968, XI–410p.
- BAUMERT, Norbert, *Sorgen des Seelsorgers: Übersetzung und Auslegung des ersten Korintherbriefes*, Würzburg, Echter (Paulus neu gelesen), 2007, 448p.
- BRUCE, Frederick Fyvie, *1 & 2 Thessalonians*, Nashville, Nelson (Word Biblical Commentary 45), 1982, XLVII–228p.
- COLLINS, Raymond F., *First Corinthians*, Collegeville (Minnesota), The Liturgical Press (Sacra Pagina Series vol. 7), 1999, XXVIII–695p.
- DEWAILLY, L.-M., – RIGAUX, Béda, *Les épîtres de St Paul aux Thessaloniens*, Paris, Cerf, 1960², 65p.
- DOBSCHÜTZ (von), Ernst, *Die Thessalonicher-Briefe*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht

- recht (Kritisch-exegetischer Kommentar über das Neue Testament 10), 1909⁷, x-320p.
- FEE, Gordon D., *The First and Second Letters to the Thessalonians*, Grand Rapids, Eerdmans (NICNT), 2009, XXVIII-366p.
- FEE, Gordon D., *The First Epistle to the Corinthians*, Grand Rapids (Michigan), W.B. Eerdmans (NICNT), 1987, XXIV-880p.
- FURNISH, Victor Paul, *1 Thessalonians, 2 Thessalonians*, Nashville, Abingdon (Abingdon New Testament Commentaries), 2007, 204p.
- HOLTZ, Traugott, *Der erste Brief an die Thessalonicher*, Zürich, Benzinger (EKK 13), 1998³, x-292p.
- JOHANSON, Bruce C., *To All the Brethren: A Text-Linguistic and Rhetorical Approach to 1 Thessalonians*, Stockholm, Almqvist & Wiksell (CB.NT 16), 1987, XIV-230p.
- LÉGASSE, Simon, *Les Épîtres de Paul aux Thessaloniciens*, Paris, Cerf (LD Commentaires 7), 1999, 448p.
- LINDEMANN, Andreas, *Der Erste Korintherbrief*, Tübingen, Mohr Siebeck (HNT 9/1), 2000, x-389p.
- MALHERBE, Abraham J., *The Letters to the Thessalonians: a New Translation with Introduction and Commentary*, New York, Doubleday (The Anchor Bible 32B), 2000, XX-508p.
- MILLIGAN, George, *St. Paul's epistles to the Thessalonians. The Greek Text with Introduction and Notes*, London, Macmillan, 1908, CIX-195p.
- RIGAUX, Béda, *Saint Paul. Les Épîtres aux Thessaloniciens*, Paris/Gembloux, Gabalda/Duculot (Études bibliques), 1956, XXXII-754p.
- SCHRAGE, Wolfgang, *Der 1. Brief an die Korinther. 1. Teilband: 1 Kor 1,1–6,11*, Neukirchen-Vluyn, Neukirchener (EKK 7/1), 2004², x-436p.
- TRILLING, Wolfgang, *Der zweite Brief an die Thessalonicher*, Zürich, Benziger (EKK 14), 1980, 166p.

4 Monographies et études particulières

- ABADIE, Philippe, « Esther ou l'énigme cachée », *LV(L)* 260 (Octobre-Décembre 2003) 7–18.
- ABADIE, Philippe, « Esther, entre la mascarade et le drame », *Revue de l'Université Catholique de Lyon* 17 (Juin 2010) 37–40.
- ADLOFF, Kristlieb, « Die missionarische Existenz des Apostels Paulus nach dem zweiten Korintherbrief », *BThZ* 3 (1986) 11–27.
- AJEMELAEUS, Lars, *Schwachheit als Waffe: die Argumentation des Paulus im Tränenbrief (2. Kor. 10–13)*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht (Schriften der Finnischen Exegetischen Gesellschaft 78), 2000, 436p.

- AEJMELAEUS, Lars, «The Question of Salary in the Conflict between Paul and the "Super Apostles" in Corinth», in: DUNDERBERG, Ismo – TUCKETT, Christopher – SYREENI, Kari (éd.), *Fair Play: Diversity and Conflicts in Early Christianity: Essays in Honour of Heikki Räsänen*, Leiden, Brill (NT.S 103), 2002, 343–376.
- AEJMELAEUS, Lars, «"Christ is Weak in Paul": The Opposition to Paul in Corinth», in: ID. – MUSTAKALLIO, Antti (éd.), *The Nordic Paul: Finnish Approaches to Pauline Theology*, New York, T&T Clark (LNTS 374), 2008, 117–131.
- AGNEW, Francis H., «The Origin of the NT Apostle-Concept: A Review of Research», *JBL* 105 (1986) 75–96.
- AGOSTO, Efrain, «Paul and Commendation», in: SAMPLEY, J. Paul, (éd.), *Paul in the Greco-Roman World. A Handbook*, Harrisburg (Pennsylvania), Trinity Press International, 2003, 101–133.
- AKIN, D.L., «Triumphalism, Suffering and Spiritual Maturity: An Exposition of 2 Corinthians 12:1–10 in Its Literary, Theological and Historical Context», *CTR* 4 (1989) 119–144.
- ALBERT, Michel – BOISSONNAT, Jean – CAMDESSUS, Michel, *Notre foi en ce siècle*, Paris, Arléa, 2002, 198p.
- ALETTI, Jean-Noël, «L'autorité apostolique de Paul: théorie et pratique» in: VANHOYE, Albert (éd.), *L'Apôtre Paul. Personnalité, style et conception du ministère*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 1986, 229–246.
- ALETTI, Jean-Noël, «La présence d'un modèle rhétorique en Romains: son rôle et son importance», *Bib* 71 (1990) 1–24.
- ALETTI, Jean-Noël, «La *dispositio* rhétorique dans les épîtres pauliniennes: proposition de méthode», *NTS* 38 (1992) 385–401.
- ALETTI, Jean-Noël, «Paul et la rhétorique. État de la question et propositions», in: SCHLOSSER, Jacques (éd.), *Paul de Tarse. Congrès de l'ACFEB, Strasbourg, 1995*, Paris, Cerf (LD 165), 1996, 27–50.
- ALETTI, Jean-Noël, «La rhétorique paulinienne: construction et communication d'une pensée», in: Andreas DETTWILER, Jean-Daniel KAESTLI et Daniel MARGUERAT (dir.), *Paul, une théologie en construction*, Genève, Labor et Fides (Le Monde de la Bible 51), 2004, 47–66.
- ALKIER, Stefan, *Wunder und Wirklichkeit in den Briefen des Apostels Paulus. Ein Beitrag zu einem Wunderverständnis jenseits von Entmythologisierung und Rehistorisierung*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 134), 2001, xv-354p.
- ALLMEN, Jean-Jacques (von), «L'autorité pastorale d'après les confessions de foi réformées», *Verbum Caro* 14 n°53 (1960) 202–216.
- ALTMAN, Janet Gurkin, *Epistolarity: Approaches to a Form*, Columbus (Ohio), Ohio State Univ. Press, 1982, vii-235p.
- AMADOR, James David Hester, *Academic Constraints in Rhetorical Criticism of the New Testament: An Introduction to a Rhetoric of Power*, Sheffield, Academic Press (JSNT.S 174), 1999, 354p.

- AMHERDT, François-Xavier, « L'art de la prédication. Réflexions et suggestions pour une proposition de foi homilétique », *RevSR* 82 (2008) 547–566.
- ANDRÉ, Jean-Marie – BASLEZ, Marie-Françoise, *Voyager dans l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1993, 594p.
- ANDREWS, Scott B., « Too Weak not to Lead: The Form and Function of 2 Cor 11.23b–33 », *NTS* 41 (1995) 263–276.
- ANDREWS, Scott B., « Enslaving, Devouring, Exploiting, Self-Exalting and Striking: 2 Cor 11:19–20 and the Tyranny of Paul's Opponents », *SBL Seminar Papers, 113th Annual Meeting*, (1997) 460–490.
- ANDRIESEN, Paul, « L'impuissance de Paul en face de l'ange de Satan », *NRTh* 81,1 (1959) 462–468.
- ANGENENDT, Arnold, « Kollegialität als "Struktur der Kirche"? », *StZ* 229 (2011) 668–678.
- ARENDT, Hannah, « Qu'est-ce que l'autorité? », in: ID., *La crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*. Traduits de l'anglais sous la direction de Patrick LÉVY, Paris, Gallimard (folio essais 113), (1972) 1989, 121–185.
- ARZT-GRABNER, Peter, « Ägyptische Papyri und das Neue Testament. Zur Frage der Vergleichbarkeit von Texten », *PzB* 6 (1997) 21–29.
- ARZT-GRABNER, Peter, « Analyse der Paulusbriefe auf dem Hintergrund dokumentarischer Papyri », in: KRAMER, Bärbel – LUPPE, Wolfgang – MAEHLER, Herwig – POETHKE, Günter (dir.), *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses: Berlin, 13.–19.8.1995: 1. Teil*, Stuttgart/ Leipzig, Teubner (Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete: Beiheft 3), 1997, 31–36.
- ARZT-GRABNER, Peter, « Die Paulusbriefe im Lichte der Alltagspapyri », *ZNT* 14 (7. Jg. 2004) 22–30.
- ARZT-GRABNER, Peter, « Neues zu Paulus aus den Papyri des römischen Alltags », *EC* 1 (2010) 131–157.
- ASKWITH, Edward Harrison, « 'I' and 'We' in the Thessalonian Epistles », *Exp* 37 (1911) series 8.2, 149–159.
- ATHANASSAKI, Lucia, « Narratology, Deixis and the Performance of Choral Lyric. On Pindar's First Pythian Ode », in: GRETHLEIN, Jonas – RENGAKOS, Antonios (éd.), *Narratology and Interpretation. The Content of Narrative Form in Ancient Literature*, Berlin, de Gruyter (Trends in Classics: Supplementary Volumes 4), 2009, 241–274.
- ATTRIDGE, Harold W. « Josephus and His Works », in: STONE, Michael E. (éd.), *Jewish Writings of the Second Temple Period: Apocrypha, Pseudepigrapha, Qumran Sectarian Writings, Philo, Josephus*, Assen/Maastricht, Van Gorcum (Compendia rerum Iudaicarum ad Novum Testamentum; Section 11: The Literature of the Jewish People in the Period of the Second Temple and the Talmud 2), 1984, 185–232.
- AUNE, David E., *The New Testament in Its Literary Environment*, Philadelphia, The Westminster Press (Library of Early Christianity 8), 1987, 260p.

- AUNE, David E. (éd.), *Greco-Roman Literature and the New Testament. Selected Forms and Genres*, Atlanta (GA), Scholars Press (Society of Biblical Literature. Sources for Biblical Studies 21), 1988. VII-146p.
- BAGNALL, Roger S. (éd.), *The Oxford Handbook of Papyrology*, Oxford, Oxford University Press, 2009, XXI-688p.
- BAIRD, William R., « Letters of Recommendation: A Study of 2 Cor 3.1–3 », *JBL* 80 (1961) 166–172.
- BAIRD, William R., « Vision, Revelation and Ministry: Reflection on 2 Cor 12.1–5 and Gal 1.11–17 », *JBL* 104 (1985) 651–662.
- BAKKER, Egbert, « Contract and Design: Thucydides' Writing », in: RENGAKOS, Antonios, – TSAKMAKIS, Antonis (éd.), *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden, Brill, 2006, 109–130.
- BANKS, Robert, « "Walking" as a Metaphor of the Christian Life: The Origins of a Significant Pauline Usage », in: CONRAD, Edgar W. – NEWING, Edward G. (éd.), *Perspectives on Language and Text. Essays and Poems in Honor of Francis I. ANDERSEN's 60. Birthday July 28, 1985*, Winona Lake (Ind.), Eisenbrauns, 1987, 303–313.
- BARBAGLIO, Giuseppe, « Les lettres de Paul: contexte de création et modalité de communication de sa théologie », in: DETTWILER, Andreas – KAESTLI, Jean-Daniel – MARGUERAT, Daniel (éd.), *Paul, une théologie en construction*, Genève, Labor et Fides (Le Monde de la Bible 51), 2004, 67–103.
- BARNETT, Paul, *The Message of 2 Corinthians: Power in Weakness*, Leicester, InterVarsity Press (The Bible Speaks Today), 1995, 188p.
- BARNETT, Paul, « Paul, Apologist to the Corinthians », in: BURKE, Trevor J. – ELLIOT, J. Keith (éd.), *Paul and the Corinthians. Studies on a Community in Conflict. Essays in Honour of Margaret THRALL*, Leiden, Brill (Supplements to Novum Testamentum 109), 2003, 313–326.
- BARR, James, *The Semantics of Biblical Language*, Oxford, Univ. Press, 1962, x-313p.
- BARRÉ, Michael L., « Paul as "Eschatologic Person": A New Look at 2 Cor 11:29 », *CBQ* 37 (1975) 500–526.
- BARRETT, Charles Kingsley, « Boasting (καυχᾶσθαι, κτλ.) in the Pauline Epistles », in: VANHOYE, Albert (éd.), *L'Apôtre Paul. Personnalité, style et conception du ministère*, Leuven, University Press (BETHL 73), 1986, 363–368.
- BARTHES, Roland, « Le discours de l'histoire », in: ID., *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Seuil (Points Essais 258), 1984, 163–177.
- BASH, A., « A Psychodynamic Approach to the Interpretation of 2 Corinthians 10–13 », *JSNT* 83 (2001) 51–67.
- BASLEZ, Marie-Françoise – HOFFMANN, Philippe – PERNOT, Laurent (dir.), *L'Invention de l'autobiographie d'Hésiode à Saint-Augustin. Actes du deuxième Colloque de l'Équipe de recherche sur l'Hellénisme Post-Classique. Paris, ENS, 14–16 Juin 1990*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure (Études de littérature ancienne 5), 1993, 334p.

- BASLEZ, Marie-Françoise (dir.), *Économie et société. Grèce ancienne 478–88*, avec Alexandre AVRAM, Laetitia GRASLIN-THOMÉ, Marie-Christine MARCELLESI, Isabelle PERNIN, Éric PERRIN-SAMINADAYAR, Neuilly, Atlande (Clefs Concours – Histoire Ancienne), 2007, 507p.
- BATEY, Richard, « Paul's Bride Image. A Symbol of Realistic Eschatology », *Interp.* 17 (1963) 176–182.
- BAUMERT, Norbert, *Täglich Sterben und Auferstehen. Der Literalsinn von 2 Kor 4,12–5,10*, München, Kösel (StANT 34), 1973, 462p.
- BAUMERT, Norbert, « Konsekutives εἶμι im biblischen Griechisch? », *BN* 107/108 (2001) 5–11.
- BEAUDE, Pierre-Marie, « Saint Paul ou l'impossible effacement d'un encombrant épistolier », in: PANIER, Louis (dir.), CADIR (Centre pour l'Analyse du Discours Religieux), *Les Lettres dans la Bible et dans la littérature. Actes du colloque de Lyon, 3–5 Juillet 1996*, Paris, Cerf (LD 181), 1999, 135–145.
- BEAUDE, Pierre-Marie, *Saint Paul. L'œuvre de métamorphose*, Paris, Cerf (Théologie), 2011, 431p.
- BECKER, Eve-Marie, *Schreiben und Verstehen: paulinische Briefhermeneutik im Zweiten Korintherbrief*, Tübingen, Francke (NET 4), 2002, XIV-319p.
- BECKER, Jürgen, *Paulus. Der Apostel der Völker*, Tübingen, Mohr Siebeck (UTB 2014), 1998³, X-524p.
- BECKER, Jürgen, *Paul. L'Apôtre des nations*, traduit de l'allemand par Joseph HOFFMANN, Paris/Montréal, Cerf/Médiaspaul (Théologies bibliques), 1995, 571p.
- BECKHEUER, Burkhard, *Paulus und Jerusalem: Kollekte und Mission im theologischen Denken des Heidenapostels*, Frankfurt a.M., Lang (Europäische Hochschulschriften. Reihe 23. Theologie 611), 1997, 287p.
- BELKE, Horst, « Die Multifunktionalität einer literarischen Gebrauchsform am Beispiel des Briefes », in: ID., *Literarische Gebrauchsformen*, Düsseldorf, Bertelsmann-Univ.-Verl. (Grundstudium Literaturwissenschaft 9), 1973, 142–157.
- BELLEVILLE, Linda L., « A Letter of Apologetic Self-Commendation: 2 Cor 1:8–7:16 », *NT* 31 (1989) 142–163.
- BELLEVILLE, Linda L., « Gospel and Kerygma in 2 Corinthians », in: JERVIS, L. Ann – RICHARDSON, Peter (éd.), *Gospel in Paul: Studies on Corinthians, Galatians, and Romans for Richard N. LONGENECKER*, Sheffield, Sheffield Acad. Press (JSNT.S 108), 1994, 134–164.
- BENVENISTE, Émile, « Structure des relations de personne dans le verbe », in: ID., *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard (TEL 7), 1976, 225–236.
- BENVENISTE, Émile, « La nature des pronoms », in: ID., *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard (TEL 7), 1976, 251–257.
- BERGER, Klaus, « Almosen für Israel. Zum historischen Kontext der paulinischen Kollekte », *NTS* 23 (1977) 180–204.

- BERGER, Klaus, « Hellenistische Gattungen im Neuen Testament », *ANRW* II, 25.2 (1984) 1031–1432; 1831–1885.
- BERGER, Klaus, *Formgeschichte des Neuen Testaments*, Heidelberg, Quelle und Meyer, 1984, 400p.
- BERGER, Klaus, « Visionsberichte. Formgeschichtliche Bemerkungen über pagane hellenistische Texte und ihre frühchristlichen Analogien », in: ID. – VOUGA, François – WOLTER, Michael – ZELLER, Dieter (éd.), *Studien und Texte zur Formgeschichte*, Tübingen, Francke (TANZ 7), 1992, 177–225.
- BETZ, Hans Dieter, « Eine Christus-Aretalogie bei Paulus (2 Kor 12,7–10) », in: ID., *Paulinische Studien. Gesammelte Aufsätze III*, Tübingen, Mohr-Siebeck, 1994, 1–19. (= *ZThK* 66 (1969) 288–305)
- BETZ, Hans Dieter, *Der Apostel Paulus und die sokratische Tradition. Eine exegetische Untersuchung zu seiner "Apologie" 2 Korinther 10–13*, Tübingen, Mohr-Siebeck (BHTh 45), 1972, 157p.
- BETZ, Hans Dieter, « De Laude ipsius (Moralia 539A–547F) », in: ID. (éd.), *Plutarch's Ethical Writings and Early Christian Literature*, Leiden, Brill (SCHNT 4), 1978, 377–382.
- BIERINGER, Reimund – LAMBRECHT, Jan, *Studies on 2 Corinthians*, Leuven, University Press (BETHL 112), 1994, XX-632p.
- BIERINGER, Reimund, « Teilungshypothesen zum 2. Korintherbrief. Ein Forschungsüberblick », in: BIERINGER, Reimund – LAMBRECHT, Jan (éd.), *Studies on 2 Corinthians*, Leuven, University Press (BETHL 112), 1994, 67–105.
- BIERINGER, Reimund, « Der 2. Korintherbrief als ursprüngliche Einheit. Ein Forschungsüberblick », in: BIERINGER, Reimund – LAMBRECHT, Jan (éd.), *Studies on 2 Corinthians*, Leuven, University Press (BETHL 112), 1994, 107–130.
- BIERINGER, Reimund, « Plädoyer für die Einheitlichkeit des 2. Korintherbriefes. Literarkritische und inhaltliche Argumente », in: BIERINGER, Reimund – LAMBRECHT, Jan (éd.), *Studies on 2 Corinthians*, Leuven, University Press (BETHL 112), 1994, 131–179.
- BIERINGER, Reimund, « Die Gegner des Paulus im 2. Korintherbrief », in: BIERINGER, Reimund – LAMBRECHT, Jan (éd.), *Studies on 2 Corinthians*, Leuven, University Press (BETHL 112), 1994, 181–221.
- BIERINGER, Reimund, « Paul's Divine Jealousy: The Apostle and His Communities in Relationship », in: BIERINGER, Reimund – LAMBRECHT, Jan (éd.), *Studies on 2 Corinthians*, Leuven, University Press (BETHL 112), 1994, 223–253. (= *Louvain Studies* 17 (1992) 197–231)
- BIERINGER, Reimund, « Zwischen Kontinuität und Diskontinuität. Die beiden Korintherbriefe in ihrer Beziehung zueinander », in: ID. (éd.), *The Corinthian Correspondance*, Leuven, Peeters Publishers (BETHL 125 – 43. Colloquium Biblicum Lovaniense – 1994), 1996, 3–38.
- BINDER, Hermann, « Die angebliche Krankheit des Paulus », *ThZ* 32 (1976) 1–13.
- BINGEN, Jean, « La papyrologie, d' avant-hier à demain », in: BÜLOW-JACOBSEN, Adam

- (éd.), *Proceedings of the 20th International Congress of Papyrologists, Copenhagen, 23–29 Août 1992*, Copenhagen, Museum Tusculanum Press, 1994, 42–47.
- BLACK, David Alan, *Paul, Apostle of Weakness: Astheneia and its Cognates in the Pauline Literature*, New York, Lang (American University Studies: Series 7, Theology and Religion 3), 1984, 332p.
- BLOMBERG, Craig, « The Structure of 2 Corinthians 1–7 », *Criswel Theological Review* 4 (1989) 3–20.
- BOCKMUEHL, Markus N.A., *Revelation and Mystery in Ancient Judaism and Pauline Christianity*, Tübingen, Mohr (WUNT 2/36), 1990, XVI-310p.
- BOMPAIRE, Jacques, « Quatre styles d'autobiographie au II^e siècle ap. J.-C.: Aelius Aristide, Lucien, Marc-Aurèle, Galien », in: BASLEZ, Marie-Françoise – HOFFMANN, Philippe – PERNOT, Laurent (éd.), *L'Invention de l'autobiographie d'Hésiode à Saint-Augustin. Actes du deuxième Colloque de l'Équipe de recherche sur l'Hellénisme Post-Classique. Paris, ENS, 14–16 Juin 1990*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure (Études de littérature ancienne 5), 1993, 199–209.
- BONNARD, Pierre, « Faiblesse et puissance du Chrétien selon St Paul », *ETR* 43 (1958) 61–70.
- BORRAS, Alphonse, « Considérations corrélatives sur l'exercice de la primauté romaine », in: TIHON, Paul (dir.), *Changer la papauté? Colloque de l'Association européenne de théologie catholique (3 Octobre 1998)*, Paris, Cerf (Théologies), 2000, 85–120.
- BORSE, Udo, « "Tränenbrief" und 1.Korintherbrief », *SNTU* 9 (1984) 175–202.
- BÖRSTINGHAUS, Jens, *Sturmfahrt und Schiffbruch: zur lukanischen Verwendung eines literarischen Topos in Apostelgeschichte 27,1–28,6*, Tübingen: Mohr Siebeck (WUNT 2/274), 2010, XVIII-554p.
- BOSENIUS, Bärbel, *Die Abwesenheit des Apostels als theologisches Programm. Der zweite Korintherbrief als Beispiel für die Brieflichkeit der paulinischen Theologie*, Tübingen, Francke (TANZ 11), 1994, XIII-231p.
- BOTHA, Pieter J.J., « The Verbal Art of the Pauline Letters: Rhetoric, Performance and Presence », in: PORTER, Stanley E. – OLBRIGHT, Thomas H., (éd.), *Rhetoric and the New Testament. Essays from the 1992 Heidelberg Conference*, Sheffield, JSOT Press, 1993, 409–428.
- BÖTTICH, Christfried, « 2 Kor 11,1 als Programmwort der "Narrenrede" », *ZNW* 88 (1997) 135–139.
- BOYARIN, Daniel, *La Partition du judaïsme et du christianisme*, traduction de Jacqueline RASTOIN avec la collaboration de Cécile et Marc RASTOIN, Paris, Cerf (Patrimoines Judaïsme), 2011, 448p.
- BRECK, Jean, *L'Écriture dans la tradition. La Bible et son interprétation dans l'Église orthodoxe*. Traduction de l'anglais d'André CHAVETON, Paris, Cerf (Orthodoxie), 2013, 303p.
- BRINCKMANN, August, « Der älteste Briefsteller », *RMP* 64 (1909) 310–317.

- BRINK, Laurie, « A General's Exhortation to His Troops: Paul's Military Rhetoric in 2 Cor 10:1–11 (Teil 1) », *BZ* 49 (2005) 191–201.
- BRINK, Laurie, « A General's Exhortation to His Troops: Paul's Military Rhetoric in 2 Cor 10:1–11 (Teil 2) », *BZ* 50 (2006) 74–89.
- BROOKE, George J. – RÖMER, Thomas (éd.), *Ancient and Modern Scriptural Historiography. L'historiographie biblique, ancienne et moderne*, Leuven, Univ. Press (BETHL 207) 2007, XXXVIII-372p.
- BROWN, Alexandra R., « The Gospel Takes Place. Paul's Theology of Power-in-Weakness in 2 Corinthians », *Interp* 52 (1998) 271–285.
- BROWN, Perry C., « What is the Meaning of "Examine Yourself" in 2 Corinthians 13:5? », *BS* 154 (1997) 175–188.
- BRUCE, Frederick Fyvie, *The Pauline Circle*, Grand Rapids (Mich.), Eerdmans, 1986, 106p.
- BUCK, Charles H., « The Collection for the Saints », *HThR* 43 (1950) 1–29.
- BULTMANN, Rudolf, « Exegetische Probleme des zweiten Korintherbriefes: Zu 2. Kor 5,1–5; 5,11–6,10; 10–13; 12, 21 » [Uppsala, Wretmans, 1947], in : ID., *Exegetica. Aufsätze zur Erforschung des Neuen Testaments*. Ausgew., eingel. und hrsg. von Erich DINKLER, Tübingen, Mohr Siebeck, 1967, 298–332.
- BÜNKER, Michael, *Briefformular und rhetorische Disposition im 1. Korintherbrief*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (GTA 28), 1983, 169p.
- BURCHARD, Christoph, *Der dreizehnte Zeuge: traditions- und kompositionsgeschichtliche Untersuchungen zu Lukas' Darstellung der Frühzeit des Paulus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (FRLANT 103), 1970, 196p.
- BÜRGEL, P., « Der Privatbrief: Entwurf eines heuristischen Modells », *DVLG* 50 (1976) 281–297.
- BURKE, Trevor J. – ELLIOT, J. Keith (éd.), *Paul and the Corinthians: Studies on a Community in Conflict. Essays in Honour of Margaret THRALL*, Leiden, Brill (NT.S 109), 2003, XXIV-352p.
- BURNET, Régis, « Pourquoi avoir écrit l'insipide lettre aux Laodicéens? », *NTS* 48 (2002) 132–141.
- BURNET, Régis, *Épîtres et lettres: 1^{er}–2^{ème} siècle. De Paul de Tarse à Polycarpe de Smyrne*, Paris, Cerf (LD 192), 2003, 458p.
- BURNET, Régis, « Le genre épistolaire dans l'Antiquité », *Folia Electronica Classica* 5 (2003) non paginé, disponible sur <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/fe/> (1^{er} février 2015).
- BURNET, Régis, « Les ambiguïtés du 'nous' dans l'épître aux Galates », in : MARGUERAT, Daniel (éd.), *Regards croisés sur la Bible: études sur le point de vue. Actes du 111^{ème} colloque international du Réseau de recherche en narrativité biblique (RRENAB), Paris, 8–10 Juin 2006*, Paris, Cerf (LD hors série), 2007, 467–476.
- BYRSKOG, Samuel, « Co-Senders, Co-Authors and Paul's Use of the First Person Plural », *ZNW* 87 (1996) 230–250.

- CADET, Jean, « L'autorité pastorale dans la pratique de l'Église catholique », *Verbum Caro* 14 n°53 (1960) 115-135.
- CAMBIER, Jules-Marie, « Le critère paulinien de l'apostolat en 2 Co 12,6ss », *Bib* 43 (1962) 481-518.
- CAMPBELL, Douglas A., « An Anchor for Pauline Chronology: Paul's Flight from "the Ethnarch of King Areta" (2 Corinthians 11:32-33) », *JBL* 121 (2002) 279-302.
- CAMPBELL, William Sanger, *The 'We' Passages in the Acts of the Apostles: The Narrator as Narrative Character*, Atlanta, Society of Biblical Literature (Studies in Biblical Literature 14), 2007, XII-150p.
- CARAGOUNIS, Chrys C., « ΟΨΩΝΙΟΝ: A Reconsideration of its Meaning », *NT* 16 (1974) 35-57.
- CARAGOUNIS, Chrys C., *The Development of Greek and the New Testament*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 167), 2004, XX-732p.
- CAREY, Christopher, « The Performance of the Victory Ode », *AJP* 110 (1989) 545-565.
- CARREZ, Maurice, « Le 'nous' en 2 Corinthiens. Paul parle-t-il au nom de tout la communauté, du groupe apostolique, de l'équipe ministérielle ou en son nom personnel? Contribution à l'étude de l'apostolicité dans 2 Corinthiens », *NTS* 26 (1979) 474-486.
- CARREZ, Maurice, « Réalité christologique et référence apostolique de l'Apôtre Paul en présence d'une église divisée », in: VANHOYE, Albert (éd.), *L'Apôtre Paul. Personnalité, style et conception du ministère*, Louvain, Presses Univ. de Louvain (BETHL 73), 1986, 163-183.
- CASSON, Lionel, *Travel in the Ancient World*, London, John Hopkins University Press, 1994², 391p.
- CAVALLIN, Anders, « (Τὸ) λοιπόν. Eine bedeutungsgeschichtliche Untersuchung », *Er.* 39 (1941) 129-144.
- CERFAUX, Lucien, « Pour l'histoire du titre Apostolos dans le Nouveau Testament », *RSR* 48 (1960) 76-92.
- CHEVALLIER, Max-Alain, « L'argumentation de Paul dans II Corinthiens 10 à 13 », *RHPhR* 70 (1990) 3-15.
- CHOI, Young Sook, *"Denn wenn ich schwach bin, dann bin ich stark". Die paulinischen Peristasenkataloge und ihre Apostolatstheologie*, Tübingen, Francke (NET 16), 2010, X-329p.
- CLARK, D.J., « Criteria for Identifying Chiasm », *LingBibl* 35 (1975) 63-72.
- CLARKE, Andrew D., *A Pauline Theology of Church Leadership*, London, T.&T. Clark (LNTS 362), 2008, VII-212p.
- CLARYSSE, Willy – VANDORPE, Katelijn (éd.), *Zénon, un homme d'affaires grec à l'ombre des pyramides, 4e journée papyrologique belge, Louvain, 27 octobre 1990*, trad. du néerlandais par Willy CLARYSSE et Suzanne HÉRAL, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 1995, 112 p.
- CLASSEN, Carl Joachim, « St. Paul's Epistles and Ancient Greek and Roman Rhetoric »,

- in: NANOS, Mark D. (éd.), *The Galatians Debate. Contemporary Issues in Rhetorical and Historical Interpretation*, Peabody (Massachusetts), Hendrickson Publishers, 2002, 95–113.
- CLASSEN, Carl Joachim, « Kann die rhetorische Theorie helfen, das Neue Testament, vor allem die Briefe des Paulus, besser zu verstehen ? », *ZNW* 100 (2009) 145–172.
- CLÉRO, Jean-Pierre, *Qu'est-ce que l'autorité ?*, Paris, Vrin (Chemins Philosophiques), 2007, 126p.
- CLIVAZ, Claire, « La rumeur, une catégorie pour articuler autoportraits et réceptions de Paul. "Car ses lettres, dit-on, ont du poids ... et sa parole est nulle" (2 Co 10,10) », in: MARGUERAT, Daniel (éd.), *Reception of Paulinism in Acts – Réception du paulinisme dans les Actes des Apôtres*, Louvain, Peeters (BETHL 229), 2009, 239–259.
- COLLIN-BOUFFIER, Sophie, « Organisation des territoires grecs antiques et gestion de l'eau », in: HERMON, Ella (éd.), *Vers une gestion intégrée de l'eau dans l'empire romain: actes du colloque international, Université Laval, octobre 2006*, Roma, L'Erma di Bretschneider (Atlante tematico di topografia antica. Supplemento 16), 2008, 41–52.
- COLLINS, John J. (éd.), *Apocalypse: The Morphology of a Genre*, *Semeia* 14 (1979) VI–221p.
- CONNOR, Walter Robert, « Narrative Discourse in Thucydides », in: DEPARTMENT OF CLASSICS, Stanford University, *The Greek Historians: Literature and History. Papers Presented to Antony E. RAUBITSCHKE*, Saratoga (Calif.), ANMA Libri, 1985, 1–17.
- COTTON, Hannah, « Greek and Latin Epistolary Formulae: Some Light on Cicero's Letter Writing », *AJP* 105 (1984) 409–425.
- COURT, John M., « The Controversy with the Adversaries of Paul's Apostolate in the Context of His Relations to the Corinthian Congregation (2 Corinthians 12,14–13,13) », in: LOHSE, Eduard (éd.), *Verteidigung und Begründung des apostolischen Amtes (2 Kor 10–13)*, 12^o *Colloquio Ecumenico Paolino*, 25–30 Sept. 1989, Rom, Abtei St. Paul (Benedictina, Biblisch-Ökumenische Abteilung 11), 1992, 87–106.
- COUSIN, Hugues – LÉMONON, Jean-Pierre – MASSONNET, Jean (éd.), *Le Monde où vivait Jésus*, Paris, Cerf, 1998, 800p.
- CRAFTON, Jeffrey A., *The Agency of the Apostle. A Dramatistic Analysis of Paul's Response to Conflict in 2 Corinthians*, Sheffield, JSOT Press (JSNT.S 51), 1991, 188p.
- CRANFIELD, Charles Ernest Burland, « Changes of Person and Number in Paul's Epistles » in: Morna D. HOOKER, – Stephen G. WILSON (éd.), *Paul an Paulinism. Essays in Honour of Charles Kingsley Barrett*, London, SPCK, 1982, 280–289.
- CROUCH, Dora P., « Planning Water Management for an Ancient Greek City », in: MASSING, Herbert (éd.), *Hydrological Processes and Water Management in Urban Areas. Proceedings of the Duisberg Symposium, April 1988*, Wallingford (UK), IAHS Press (n°198), 1990, 271–277.
- CRÜSEMANN, Marlene, *Die pseudepigraphen Briefe an die Gemeinde in Thessaloniki: Studien zu ihrer Abfassung und zur jüdisch-christlichen Sozialgeschichte*, Stuttgart, Kohlhammer (BWANT 191), 2010, 336p.

- DAHOOB, Mitchell J., « Chiasmus », in: *IDB Sup* (1976), 145.
- DAIN, Alphonse, *Les Manuscrits*, Paris, Diderot (Coll. Pergame), 1998, 223p.
- DALTON, William J., « The Meaning of 'We' in Galatians », *ABR* 38 (1990) 33–44.
- DANKER, Frederick William, « Paul's Debt to the *De Corona* of Demosthenes: A Study of Rhetorical Techniques in Second Corinthians », in: WATSON, Duane Frederic (éd.), *Persuasive Artistry: Studies in New Testament Rhetoric in Honor of George A. KENNEDY*, Sheffield, JSOT Press (JSNT.S 50), 1991, 262–280.
- DARBO-PESCHANSKI, Catherine, « Thucydide: Historien, Juge », *Mètis* 2 (1987) 109–140.
- DARBO-PESCHANSKI, Catherine, « Temps de l'histoire, temps de l'historien », in: Marie-Françoise BASLEZ, – Philippe HOFFMANN, – Laurent PERNOT (éd.), *L'Invention de l'autobiographie d'Hésiode à Saint-Augustin. Actes du deuxième Colloque de l'Équipe de recherche sur l'Hellénisme Post-Classique. Paris, ENS, 14–16 Juin 1990*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure (Études de littérature ancienne 5), 1993, 57–69.
- DAUTZENBERG, Gerhard, « Der Verzicht auf das apostolische Unterhaltsrecht: eine exegetische Untersuchung zu 1 Kor 9 », *Bib* 50 (1969) 212–232.
- DEISSMANN, Adolf, *Bibelstudien: Beiträge, zumeist aus den Papyri und Inschriften zur Geschichte der Sprache, des Schrifttums und der Religion des hellenistischen Judentums und des Urchristentums*, Marburg, Elwert, 1895, XII-297p.
- DEISSMANN, Adolf, *Licht vom Osten. Das Neue Testamen und die neuentdeckten Texte der hellenistisch-römischen Welt*, Tübingen, Mohr, 1923⁴, XVII-447p.
- DELLING, Gerhard, « Zum steigenden Gebrauch von Komposita mit ὑπέρ bei Paulus », *NT* 11 (1969) 129–153.
- DELMAIRE, Roland – DESMULLIEZ, Jeanne – GATIER, Pierre-Louis (éd.), *Correspondances: Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive: Actes du colloque international Université Charles-de-Gaulle, Lille 3, 20–22 novembre 2003*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux (Collection de la Maison de l'Orient [CMO]. Série littéraire et philosophique 40), 2009, 575p.
- DESBORDES, Françoise, *La Rhétorique antique: l'art de persuader*, Paris, Hachette (Hachette Université. Langues et civilisations anciennes), 1996, 303p.
- DEWALD, Carolyn, « Narrative Surface and Authorial Voice in Herodotus' Histories », *Arethusa* 20 (1987) 147–170.
- DEWALD, Carolyn, *Thucydides' War Narrative. A Structural Study*, Berkeley (Calif.), Univ. of California Press (The Joan Palevsky Imprint in Classical Literature), 2005, XIV-258p.
- DEWEY, Arthur J., « A Matter of Honor: A Social-Historical Analysis of 2 Corinthians 10 », *HThR* 78 (1985) 209–217.
- DI MARCO, Angelico-Salvatore, « Rhetoric and Hermeneutic – On A Rhetorical Pattern: Chiasmus and Circularity », in: PORTER, Stanley E. – OLBRICHT, Thomas H. (éd.), *Rhetoric and the New Testament. Essays from the 1992 Heidelberg Conference*, Sheffield, JSOT Press (JSNT.S 90), 1993, 479–491.

- DICICCO, Mario M., *Paul's Use of Ethos, Pathos and Logos in 2 Corinthians 10–13*, Lewiston (NY), Mellen Biblical Press (Mellen Biblical Press Series 31), 1995, XII-303p.
- DICK, Karl, *Der Schriftstellerische Plural bei Paulus*, Halle, Niemeyer, 1900, IV-170p.
- DIDIER, F., «Le salaire du désintéressement (1 Cor IX,14–27)», *RSR* 43 (1955) 228–251.
- DOBSCHÜTZ (von), Ernst, «Wir und Ich bei Paulus», *ZStH* 10 (1933) 251–277.
- DODDS, Eric Robertson, *Pagan and Christian in an Age of Anxiety. Some Aspects of Religious Experience from Marcus Aurelius to Constantine. The Wiles Lectures Given at the Queen's University, Belfast, 1963*, Cambridge, Cambridge University Press, 1965, XIII-144p.
- DODDS, Eric Robertson, *The Greeks and the Irrational*, Berkeley, University of California Press (Sather Classical Lectures 25), 1968², IX-327p.
- DOTY, William G., «The Classification of Epistolary Literature», *CBQ* 31 (1969) 183–199.
- DOTY, William G., *Letters in Primitive Christianity*, Philadelphia, Fortress Press (GBibSc New Testament Series), 1973, XII-84p.
- DOWNES, David J., «Paul's Collection and the Book of Acts Revisited», *NTS* 52 (2006) 50–70.
- DOWNES, David J., *The Offering of the Gentiles: Paul's Collection for Jerusalem in Its Chronological, Cultural, and Cultic Contexts*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 2/248), 2008, XV-204p.
- DUBARLE, Dominique, «Autorité et pouvoir dans l'Église chrétienne», in: ID. (éd.), *Le pouvoir*, Paris, Beauchesne (Institut catholique de Paris, Faculté de Philosophie. Philosophie 3), 1978, 47–99.
- DUDEN Bd. 4, *Die Grammatik. Unentbehrlich für richtiges Deutsch*, hrg v. der Dudenredaktion, Mannheim, Dudenverlag, 2006⁷, 1343p.
- DUDEN Bd. 9, *Richtiges und gutes Deutsch. Wörterbuch der sprachlichen Zweifelsfälle*, hrg v. der Dudenredaktion, Mannheim, Dudenverlag, 2007⁶, 1053p.
- DUFF, Paul B., «Glory in the Ministry of Death: Gentile Condemnation and Letters of Recommendation in 2 Cor. 3:6–18», *NT* 46 (2004) 313–337.
- DULING, Dennis C., «2 Corinthians 11:22: Historical Context, Rhetoric and Ethnic Identity», in: FOTOPOULOS, John (éd.), *The New Testament and Early Christian Literature in Greco-Roman Context: Studies in Honor of David Edward AUNE*, Leiden, Brill (NTS 122), 2006, 65–89.
- DUPONT, Jacques, «Saint Paul, témoin de la collégialité apostolique et de la primauté de Saint Pierre», in: CONGAR, Yves (éd.), *La collégialité épiscopale. Histoire et théologie*, Paris, Cerf (US 52), 1965, 11–39.
- DUSZAK, Anna, «Us and Others: An Introduction», in: ID. (éd.), *Us and Others: Social Identities Across Languages, Discourses and Cultures*, Amsterdam, John Benjamins Publ. (P&B.NS 98), 2002, 1–28.
- EBNER, Martin, *Leidenslisten und Apostelbrief: Untersuchungen zu Form, Motivik und*

- Funktion der Peristasenkataloge bei Paulus*, Würzburg, Echter (FzB 66), 1991, XVI-414p.
- ECKERT, Jost, «Zu den Voraussetzungen der apostolischen Autorität des Paulus», in: HAINZ, Josef (éd.), *Kirche im Werden: Studien zum Thema Amt und Gemeinde im Neuen Testament, in Zusammenarbeit mit dem Collegium Biblicum München*, München, Schöningh, 1976, 39–55.
- ECKERT, Jost, «Zeichen und Wunder in der Sicht des Paulus und der Apostelgeschichte», *TThZ* 88 (1979) 19–33.
- ECKERT, Jost, «Ich ermahne euch bei der Sanftmut und Milde des Christus» (2 Kor 10,1). Zur pastoralen Strategie des Apostels Paulus», *TThZ* 100 (1991) 39–55.
- ECKSTEIN, Peter, *Gemeinde, Brief und Heilsbotschaft. Ein phänomenologischer Vergleich zwischen Paulus und Epikur*, Freiburg i.B., Herder (Herders biblische Studien 42), 2004, XIII-413p.
- ECO, Umberto – RORTY, Richard – CULLER, Jonathan – BROOKE-ROSE, Christine, *Interprétation et surinterprétation*, édité par Stefan COLLINI, traduit de l'anglais par Jean-Pierre COMETTI, Paris, PUF (Formes Sémiotiques), 2002³, 140p.
- ENGEL, Ulrich, *Deutsche Grammatik*, Heidelberg, Julius Groos, 1991², 888p.
- ENSLIN, Morton S., *Reapproaching Paul*, Philadelphia, Westminster Pr., 1972, 159p.
- EPP, Eldon Jay, «New Testament Papyrus Manuscripts and Letter Carrying in Greco-Roman Times», in: PEARSON, Birger Albert, *The Future of Early Christianity: Essays in Honor of Helmut KOESTER*, Minneapolis, Fortress Press, 1991, 35–56.
- ERBSE, Hartmut, «Die Bedeutung der Synkrisis in den Parallelbiographien Plutarchs», *Hermes* 84 (1956) 398–424.
- ERIKSSON, Anders, «Contrary Arguments in Paul's Letters», in: PORTER, Stanley E., – STAMPS, Dennis L., *Rhetorical Criticism and the Bible. Proceedings of the Fifth International Congress on Rhetorical Criticism held in Florence, July 1998*, Sheffield, Sheffield Academic Press (JSNT.S 195), 2002, 336–354.
- ERMERT, Karl, *Briefsorten: Untersuchungen zu Theorie und Empirie der Textklassifikation*, Tübingen, Niemeyer (Reihe germanistische Linguistik 20), 1979, VIII-226p.
- ESSIG, Rolf-Bernhard, *Der Offene Brief: Geschichte und Funktion einer publizistischen Form von Isokrates bis Günter Grass*, Würzburg, Königshausen & Neumann (Epistemata: Würzburger wissenschaftliche Schriften. Reihe Literaturwissenschaft 267), 2000, 407p.
- EVANS, T.V. – OBBINK, D.D. (éd.), *The Language of the Papyri*, Oxford, Oxford university press, 2010, XXII-362p.
- EXLER, Francis X., *The Form of the Ancient Greek Letter of the Epistolary Papyri: 3rd c.B.C.–3rd c.A.D.*, Chicago, Ares, 1976, 140p.
- FAHY, Thomas, «St.Paul's "Boasting" and "Weakness" », *IThQ* 31 (1964) 214–227.
- FAMERÉE, Joseph, «La collégialité au synode extraordinaire de 1969. Un premier conflit d'interprétation de Vatican II», in: ROUTHIER, Gilles – JOBIN, Guy (éd.), *L'Autorité*

- et les Autorités. L'herméneutique théologique de Vatican II*, Paris, Cerf (UnSa N.S. 3), 2010, 95–123.
- FARAHIAN, Edmond, *Le 'je' paulinien. Étude pour mieux comprendre Ga 2,19–21*, Rome, Pontificia Università Gregoriana (Analecta Gregoriana 253), 1988, 305p.
- FEE, Gordon D., «“Another Gospel Which You did not Embrace”: 2 Corinthians 11:4 and the Theology of 1 and 2 Corinthians», in: JERVIS, L. Ann – RICHARDSON, Peter (éd.), *Gospel in Paul: Studies on Corinthians, Galatians, and Romans for Richard N. LONGENECKER*, Sheffield, Sheffield Acad. Press (JSNT.S 108), 1994, 111–133.
- FESTUGIERE, André-Jean, «Sur les Discours Sacrés d'Aelius Aristide», in: ID., *Études d'histoire et de philologie*, Paris, Vrin (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 1975, 89–125. (= REG 82 (1969) 117–153)
- FIELDS, Dana, «Aristides and Plutarch on Self-Praise», in: HARRIS, William V. – HOLMES, Brooke (éd.), *Aelius Aristides Between Greece, Rome, and the Gods*, Leiden, Brill (Columbia Studies in the Classical Tradition 33), 2008, 151–173.
- FINLEY, John H., *Thucydides*, Ann Arbor, Univ. of Michigan Press (Ann Arbor Paperbacks 79), 1963², 344p.
- FITZGERALD, John T., *Cracks in an Earthen Vessel. An Examination of the Catalogues of Hardships in the Corinthian Correspondence*, Atlanta, Scholars Press (SBL.DS 99), 1988, VII-289p.
- FITZGERALD, John T., «Paul, The Ancient Epistolary Theorists, and 2 Corinthians 10–13. The Purpose and Literary Genre of a Pauline Letter», in: BALCH, David L., – FERGUSON, Everett, – MEEKS, Wayne A., *Greeks, Romans and Christians: Essays in Honor of Abraham J. MALHERBE*, Minneapolis, Fortress Press, 1990, 190–200.
- FITZGERALD, John T., «The Catalogue in Ancient Greek Literature», in: PORTER, Stanley E., – OLBRICHT, Thomas H. (éd.), *The Rhetorical Analysis of Scripture. Essays from the 1995 London Conference*, Sheffield, Sheffield Academic Press (JSNT.S 146), 1997, 275–293.
- FLØTTUM, Kjersti – DAHL, Trine – KINN, Torodd, *Academic Voices: Across Languages and Disciplines*, Amsterdam, John Benjamins Publ. (P&B.NS 148), 2006, X-309p.
- FORBES, Christopher, «Comparison, Self-Praise and Irony: Paul's Boasting and the Conventions of Hellenistic Rhetoric», *NTS* 32 (1986) 1–30.
- FORD, David F., – YOUNG, Frances M., *Meaning and Truth in 2 Corinthians*, Grand Rapids (Michigan), W.B. Eerdmans, 1987, 289p.
- FOUCAULT, Jules-Albert, *Recherches sur la langue et le style de Polybe*, Paris, Les Belles Lettres (Collection d'études anciennes), 1972, X-396p.
- FOWLER, Robert L., «Herodotos and his Contemporaries», *JHS* 116 (1996) 62–87.
- FRAIZY, François, «Service pastoral et enseignement théologique. La manière de procéder de Paul à la lumière de 1 Co 1,10–4,21», *ThPhLy* 16 (2011) 403–424.
- FRAIZY, François, *Paul inséparablement pasteur et théologien. Le mode d'argumentation de l'Apôtre en 1 Co 1,10–4,21*. (à paraître)

- FRÄNKEL, Hermann, *Dichtung und Philosophie des frühen Griechentums. Eine Geschichte der griechischen Epik, Lyrik und Prosa bis zur Mitte des fünften Jahrhunderts*, München, Beck, 1993⁴, XIV-636p.
- FRAPPAT, Bruno, «Actualité des fragilités», in: PILLET, Erik (dir.), *Tous fragiles, tous humains*, Paris, Albin Michel, 2011, 131–146.
- FRIDRICHSEN, Anton, «Zum Stil des paulinischen Peristasenkatalogs 2 Cor. 11:23 ff.», *SO* 7 (1928) 25–29.
- FRIDRICHSEN, Anton, «Peristasenkatalog und *Res gestae*. Nachtrag zu 2 Cor. 11:23 ff.», *SO* 8 (1929) 78–82.
- FRIDRICHSEN, Anton, «Zum Thema "Paulus und die Stoa". Eine stoische Stilparallele zu 2. Kor 4,8f», *CNT* 9 (1944) 27–31.
- FUCHS, Éric, «La faiblesse, gloire de l'apostolat selon Paul. Étude sur 2 Corinthiens 10–13», *ETR* 55 (1980) 231–253.
- FUNK, Robert Walter, «The Apostolic Parousia : Form and Significance», in: FARMER, William R. – MOULE, Charles F.D. – NEIBUHR, Richard R. (éd.), *Christian History and Interpretation: Studies Presented to John KNOX*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1967, 249–268.
- GADAMER, Hans-Georg, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, édition intégrale revue et complétée par Pierre fruchon, Jean grondin et Gilbert Merlio, Paris, Seuil (L'ordre philosophique), 1996, 540p.
- GAECHTER, Paul, *Petrus und seine Zeit. Neutestamentliche Studien*, Innsbruck, Tyrolia-Verlag, 1958, 457p.
- GAGÉ, Jean, «Le genre littéraire des "Res gestae" triomphales et ses thèmes», *REL* 17 (1939) 33–34.
- GALLAS, Sven, «"Fünfmal vierzig weniger einen ..." Die an Paulus vollzogenen Synagogastrafen nach 2 Kor 11,24», *ZNW* 81 (1990) 178–191.
- GAMBLE, R.B., «Euripides' 'Suppliant Women': Decision and Ambivalence», *Hermes* 98 (1970) 385–405.
- GARLAN, Yvon, «L'homme et la guerre», in: VERNANT, Jean-Pierre (éd.), *L'homme grec*, Paris, Seuil (Points Histoire 267), 1993, 75–119.
- GARLAND, David E., «Paul's Apostolic Authority: The Power of Christ's Sustaining Weakness (2 Corinthians 10–13)», *RExp* 86 (1989) 371–389.
- GARRETT, Susan R., «Paul's Thorn and Cultural Models of Affliction», in: WHITE, L. Michael – YARBROUGH, O. Larry (éd.), *The Social World of the First Christians. Essays in Honour of Wayne A. MEEKS*, Minneapolis (MN), Fortress Press, 1995, 82–99.
- GÄRTNER, Stefan, «Verdammte Macht. Zum Umgang mit einem heiklen Thema in der Kirche», *MThZ* 63 (2012) 353–362.
- GATIER, Pierre-Louis, «Hiérarchie et politesse dans les correspondances grecques de l'Antiquité tardive: les exemples de Firmus de Césarée et de Denys d'Antioche», in: DELMAIRE, Roland – DESMULLIEZ, Jeanne – GATIER, Pierre-Louis (éd.), *Corres-*

- pondances: Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive: Actes du colloque international Université Charles-de-Gaulle, Lille 3, 20–22 novembre 2003*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux (Collection de la Maison de l'Orient [CMO]. Série littéraire et philosophique 40), 2009, 115–123.
- GATZWEILER, Karl, «Der paulinische Wunderbegriff», in: SUHL, Alfred (éd.), *Der Wunderbegriff im Neuen Testament*, Darmstadt, Wiss. Buchges. (Wege der Forschung 295), 1980, 374–415.
- GAUGER, Jörg-Dieter, *Beiträge zur jüdischen Apologetik: Untersuchungen zur Authentizität von Urkunden bei Flavius Josephus und im 1. Makkabäerbuch*, Köln, Hanstein (BBB 49), 1977, XVI–361p.
- GAUGER, Jörg-Dieter, «Zu den Anfängen des Weltherrschaftsgedankens in Rom», in: WILL, Wolfgang – HEINRICHS, Johannes (éd.), *Zu Alexander d. Gr.: Festschrift G. WIRTH zum 60. Geburtstag am 9. 12. 86. Bd. 11*, Amsterdam, Hakkert, 1988, 1153–1177.
- GAUGER, Jörg-Dieter, *Authentizität und Methode: Untersuchungen zum historischen Wert des persisch-griechischen Herrscherbriefs in literarischer Tradition*, Hamburg, Kovac (Schriftenreihe Studien zur Geschichtsforschung des Altertums 6), 2000, 428p.
- GAZIAUX, Éric, «L'autorité et ses paradoxes constitutifs», *RevSR* 80 (2006) 445–461.
- GELZER, Matthias, *Über die Arbeitsweise des Polybios*, Heidelberg, Winter (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse 1956,3), 1956, 36p.
- GENETTE, Gérard, *Discours du récit*, Paris, Seuil (Points Essais 581), 2007, 439p.
- GENTILI, Bruno – CERRI, Giovanni, *History and Biography in Ancient Thought*, Amsterdam, Gieben (London Studies in Classical Philology 20), 1988, 119p.
- GERBER, Christine, «Krieg und Hochzeit in Korinth. Das metaphorische Werben des Paulus um die Gemeinde in 2 Kor 10,1–6 und 11,1–4», *ZNW* 96 (2005) 99–125.
- GERBER, Christine, *Paulus und seine "Kinder". Studien zur Beziehungsmetaphorik der paulinischen Briefe*, Berlin, de Gruyter (BZNW 136), 2005, XVII–576p.
- GERHARD, G.A., «Untersuchungen zur Geschichte des griechischen Briefes. 1. Die Formel ὁ δεῖναι τῷ δεῖνι χαίρειν», *Ph.* 64 (1905) 27–65.
- GIBSON, Roy K. – MORRISON, Andrew D., «Introduction: What is a Letter?», in: MORELLO, Ruth – MORRISON, Andrew D. (éd.), *Ancient Letters. Classical and Late Antique Epistolography*, Oxford, Oxford U.P., 2007, 1–16.
- GIRE, Pierre, «Autorité, transmission, éducation», *Revue de l'Université Catholique de Lyon* 17 (Juin 2010) 43–47.
- GLANCY, Jennifer A., «Boasting of Beatings (2 Corinthians 11:23–25)», *JBL* 123 (2004) 99–135.
- GOEKEN Johann, «La rhétorique du "moi" dans les Hymnes d'Aelius Aristide», in: CALBOLI MONTEFUSCO, Lucia (éd.), *Papers on Rhetoric IV. Università degli Studi*

- di Bologna, Dipartimento di Filologia Classica e Medioevale*, Bologna, Ed. CLUEB (Papers on Rhetoric 6), 2002, 121–138.
- GOEKEN Johann, « Pourquoi furent composés les hymnes en prose d'Aelius Aristide ? », in: LEHMANN, Yves (éd.), *L'Hymne antique et son public*, Turnhout, Brepols (RRR 7), 2007, 189–204.
- GOLDHILL, Simon, *The Poet's Voice. Essays on Poetics and Greek Literature*, Cambridge, Cambridge Press University, 1991, XI-369p.
- GNONIS, Nikolaos, « Remarks on Private Letters », *ZPE* 119 (1997) 135–147.
- GNONIS, Nikolaos, « Remarks on Private Letters II », *ZPE* 142 (2003) 163–170.
- GNONIS, Nikolaos, « Abbreviations and Symbols », in: BAGNALL, Roger S. (éd.), *The Oxford Handbook of Papyrology*, Oxford, OUP, 2009, 170–178.
- GOODER, Paula R., *Only the Third Heaven? 2 Corinthians 12:1–10 and Heavenly Ascent*, London, T & T Clark (LNTS 313), 2006, XIV-263p.
- GOULDER, Michael D., « Vision and Knowledge », *JSNT* 56 (1994) 53–71.
- GOULDER, Michael D., « Visions and Revelations of the Lord (2 Corinthians 12:1–10) », in: BURKE, Trevor J. – ELLIOT, J. Keith (éd.), *Paul and the Corinthians. Studies on a Community in Conflict. Essays in Honour of Margaret Thrall*, Leiden, Brill (NT.S 109), 2003, 303–312.
- GRÄBE, Petrus J., *The Power of God in Paul's Letters*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 2/123), 2000, 320p.
- GRANFIELD, Patrick, *The Limits of the Papacy. Authority and Autonomy in the Church*, London, Darton, Longman and Todd, 1987, VIII-207p.
- GRANT, Michael, *The Ancient Historians*, New York, Barnes & Noble Books, (1970) 1994, XVIII-486p.
- GREENWOOD, Emily, *Thucydides and the Shaping of History*, London, Duckworth (Classical Literature and Society Series), 2006, XI-188p.
- GRETHLEIN, Jonas – RENGAKOS, Antonios (éd.), *Narratology and Interpretation. The Content of Narrative Form in Ancient Literature*, Berlin, de Gruyter (Trends in Classics: Supplementary Volumes 4), 2009, VII-630p.
- GREVISSE, Maurice – GOOSSE, André, *Le bon usage. Grammaire française*, Bruxelles, De Boeck Dculot, 2007¹⁴, 1600p.
- GRIBBLE, David, « Narrator Interventions in Thucydides », *JHS* 118 (1998) 41–67.
- GROUPE μ (J. DUBOIS, F. EDELINE, J.-M. KLINKENBERG, P. MINGUET, F. PIRE, H. TRINON), *Rhétorique générale*, Paris, Larousse (coll. Langue et Langage), 1970, 206p.
- GRUBER, Maria Margareta, *Herrlichkeit in Schwachheit: eine Auslegung der Apologie des Zweiten Korintherbriefs 2 Kor 2,14–6,13*, Würzburg, Echter (FzB 89), 1998, 493p.
- GUNDERSON, Erik (éd.), *The Cambridge Companion to Ancient Rhetoric*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, X-355p.
- GUTTENBERGER, Gudrun, « Klugheit, Besonnenheit, Gerechtigkeit und Tapferkeit.

- Zum Hintergrund der Vorwürfe gegen Paulus nach 2 Kor 10–13», *ZNW* 96 (2005) 78–98.
- HADAS-LEBEL, Mireille, *Flavius Josèphe. Le Juif de Rome*, Fayard, 1989, 298p.
- HADAS-LEBEL, Mireille, «Le double récit autobiographique chez Flavius Josèphe», in: BASLEZ, Marie-Françoise – HOFFMANN, Philippe – PERNOT, Laurent (dir.), *L'Invention de l'autobiographie d'Hésiode à Saint-Augustin. Actes du deuxième Colloque de l'Équipe de recherche sur l'Hellénisme Post-Classique*. Paris, ENS, 14–16 Juin 1990, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure (Études de littérature ancienne 5), 1993, 125–132.
- HAFEMANN, Scott J., «“Self-Commendation” and Apostolic Legitimacy in 2 Corinthians: A Pauline Dialectic?», *NTS* 36 (1990) 66–88.
- HAINZ, Josef, «Die Behauptung des Apostolats vor der Gemeinde gegen seine Bestreiter», in: ID., *Ekklesia: Strukturen paulinischer Gemeindeftheologie und Gemeindeordnung*, Regensburg, Pustet (BU 9), 1972, 157–171.
- HANSON, J.S., «Dreams and Visions in the Greco-Roman World and Early Christianity», *ANRW* II 23,2 (1980) 1395–1427.
- HARAGUCHI, T., «Das Unterhaltsrecht des frühchristlichen Verkündigers: eine Untersuchung zur Bezeichnung ἐργάτης im Neuen Testament», *ZNW* 84 (1993) 178–195.
- HARDING, Mark, «On the Historicity of Acts: Comparing Acts 9.23–25 with 2 Corinthians 11.32–33», *NTS* 39 (1993) 518–538.
- HARRILL, J. Albert, «Invective Against Paul (2 Cor 10:10): the Physiognomics of the Ancient Slave Body and the Greco-Roman Rhetoric of Manhood», in: COLLINS, Adela Yarbro – MITCHELL, Margaret M. (éd.), *Antiquity and Humanity: Essays on Ancient Religion and Philosophy Presented to Hans Dieter BETZ on his 70th Birthday*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2001, 189–213.
- HARTMAN, Lars, «On Reading Others' Letters», in: ID., *Text-Centered New Testament Studies. Text-Theoretical Essays on Early Jewish and Early Christian Literature*, Ed. by David HELLMOLM, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 102), 1997, 167–177.
- HARTMAN, Lars, «A Sketch of the Argument of 2 Co 10–13», in: ID., *Text-Centered New Testament Studies. Text-Theoretical Essays on Early Jewish and Early Christian Literature*, Ed. by David HELLMOLM, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 102), 1997, 235–253.
- HARTOG, François – CASEVITZ, Michel, *L'histoire, d'Homère à Augustin. Préfaces des historiens et textes sur l'histoire réunis et commentés par François HARTOG, traduits par Michel CASEVITZ*, Paris, Seuil (Points Essais 388), 1999, 287p.
- HARTOG, François, *Évidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, Gallimard (Folio Histoire 157), 2005, 356p.
- HEATH, Malcom, «Receiving the κῶμος: The Context and Performance of Epinician», *AJP* 109 (1988) 180–195.

- HECKEL, Ulrich, «Der Dorn im Fleisch. Die Krankheit des Paulus in 2 Kor 12,7 und Gal 4,13f», *ZNW* 84 (1993) 65–92.
- HECKEL, Ulrich, *Kraft in Schwachheit. Untersuchungen zu 2. Kor 10–13*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 2/56), 1993, X-391p.
- HECKEL, Ulrich, «Jer 9,22f. als Schlüssel für 2 Kor 10–13. Ein Beispiel für die methodischen Probleme in der gegenwärtigen Diskussion über den Schriftgebrauch bei Paulus», in: HENGEL, Martin – LÖHR, Hermut (éd.), *Schriftauslegung im antiken Judentum und im Urchristentum*, Tübingen, Mohr (WUNT 73), 1994, 206–225.
- HEININGER, Bernhard, *Paulus als Visionär: eine religionsgeschichtliche Studie*, Freiburg i.B., Herder (HBS 9), 1996, X-343p.
- HEININGER, Bernhard, «Paulus und Philo als Mystiker? Himmelsreisen im Vergleich (2 Kor 12,2–4; SpecLeg III,1–6)», in: DEINES, Roland (éd.), *Philo und das Neue Testament: wechselseitige Wahrnehmungen. 1. Internationales Symposium zum Corpus Judaico-Hellenisticum Novi Testamenti (CJHNT); 1.–4. Mai 2003, Eisenach/Jena*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 172), 2004, 189–204.
- HELLHOLM, David, «Lucian's Icaromenippos as a Parody of an Apocalypse and 2 Corinthians 12,2–4 as a Report about a Heavenly Journey», in: BIENERT, David C. – JESKA, Joachim – WITULSKI, Thomas (éd.), *Paulus und die antike Welt: Beiträge zur zeit- und religionsgeschichtlichen Erforschung des paulinischen Christentums*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (FRLANT 222), 2008, 56–82.
- HELMBRECHT, Johannes, «Grammar and Function of 'we'», in: DUSZAK, Anna (éd.), *Us and Others: Social Identities Across Languages, Discourses and Cultures*, Amsterdam, John Benjamins Publ. (P&B.NS 98), 2002, 31–49.
- HENGEL, Martin, «Der vorchristliche Paulus», in: HENGEL, Martin – HECKEL, Ulrich (éd.), *Paulus und das antike Judentum. Tübingen-Durham-Symposium im Gedenken an den 50 Todestag Adolf SCHLATTERS (†19.Mai 1938)*, Tübingen, Mohr-Siebeck (WUNT 1/58), 1991, 177–293.
- HENGEL, Martin – SCHWEMER, Anna Maria, *Paulus zwischen Damaskus und Antiochien. Die unbekannten Jahre des Apostels*, mit einem Beitrag von Ernst Axel KNAUF, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 108), 1998, XXI-543p.
- HENNING, John, «The Measure of Man: A Study of 2 Cor 10:12», *CBQ* 8 (1946) 332–343.
- HERZOG, Rudolf, «Griechische Königsbriefe», *Hermes* 65 (1930) 455–471.
- HEZSER, Catherine, «Paul's 'Fool's Speech' (2 Cor 11:16–32) in the Context of Ancient Jewish and Graeco-Roman Culture», in: BIERINGER, Reimund – NATHAN, Emmanuel – POLLEFEYT, Didier – TOMSON, Peter J. (éd.), *Second Corinthians in the Perspective of Late Second Temple Judaism*, Leiden, Brill (CRI 14), 2014, 221–244.
- HIETANEN, Mika, «Towards a Comprehensive Analysis of Paul's Argumentation», in: AEJMELEUS, Lars – MUSTAKALLIO, Antti (éd.), *The Nordic Paul: Finnish Approaches to Pauline Theology*, New York, T&T Clark (LNTS 374), 2008, 210–226.

- HOBBS, Edward C., «Recognition of Conceptuality as a Hermeneutical Toll», *StEv* 3 (= *TU* 88) (1964) 464–477.
- HOCK, Ronald F., «Paul's Tentmaking and the Problem of His Social Class», *JBL* 97 (1978) 555–564.
- HÖCKMANN, Olaf, *Antike Seefahrt*, München, Beck (Beck's archäologische Bibliothek), 1985, 195p.
- HODGSON, Robert, «Paul the Apostle and First Century Tribulation Lists», *ZNW* 74 (1983) 59–80.
- HODKINSON, Owen – ROSENMEYER, Patricia A. – BRACKE, Evelien (éd.), *Epistolary Narratives in Ancient Greek Literature*, Leiden, Brill (Mn.S 359), 2013, XII-412p.
- HOLLAND, Glenn, «Speaking like a Fool: Irony in 2Corinthians 10–13», in: Stanley E. PORTER – Thomas H. OLBRICHT (éd.), *Rhetoric and the New Testament. Essays from the 1992 Heidelberg Conference*, Sheffield, JSOT Press (JSNT.S 90), 1993, 250–264.
- HOLLAND, Glenn, «Paul's Use of Irony as a Rhetorical Technique», in: PORTER, Stanley E., – OLBRICHT, Thomas H. (éd.), *The Rhetorical Analysis of Scripture. Essays from the 1995 London Conference*, Sheffield, Sheffield Academic Press (JSNT.S 146), 1997, 234–248.
- HOLLOWAY, Paul A., «The Enthymeme as an Element of Style in Paul», *JBL* 120 (2001) 329–339.
- HOLMBERG, Bengt, *Paul and Power. The Structure of Authority in the Primitive Church as Reflected in the Pauline Epistles*, Lund, CWK Gleerup (Coniectanea Biblica: New Testament Series 11), 1978, 230p.
- HOLSTEN, C., «Zur Erklärung von 11 Kor 11,4–6», *ZWT* 16 (1873) 1–56.
- HOLTZ, Traugott, «Zum Selbstverständnis des Apostels Paulus», *ThLZ* 91 (1966) 321–330.
- HOOKE, Morna D., «A Partner in the Gospel: Paul's Understanding of his Ministry», in: LOVERING, Eugene H., – SUMNEY, Jerry L., *Theology and Ethics in Paul and his Interpreters. Essays in Honor of Victor Paul FURNISH*, Nashville (Tennessee), Abingdon Press, 1996, 83–100.
- HORNBLOWER, Simon, *Thucydides*, Baltimore, Johns Hopkins Univ. Press, 1987, IX-230p.
- HORNBLOWER, Simon, «Narratology and Narrative Techniques in Thucydide», in: ID. (éd.), *Greek Historiography*, Oxford, Clarendon Press, 1994, 131–166.
- HORNBLOWER, Simon, *Thucydides and Pindar: Historical Narrative and the World of Epinikian Poetry*, Oxford, Oxford Univ. Press, 2004, XV-454p.
- HOSE, Martin, «"Exzentrische" Formen der Historiographie im Hellenismus», in: FREY, Jörg – ROTHSCILD, Clare K. – SCHRÖTER, Jens – ROST, Bettina (éd.), *Die Apostelgeschichte im Kontext antiker und frühchristlicher Historiographie*, Berlin, de Gruyter (BZNW 162), 2009, 182–213.

- HOTZE, Gerhard, *Paradoxien bei Paulus. Untersuchungen zu einer elementaren Denkform in seiner Theologie*, Münster, Aschendorff (NTA.NF 33), 1997, XIII-380p.
- HUMPHREY, Edith M., «Ambivalent Apocalypse: Apocalyptic Rhetoric and Intertextuality in 2 Corinthians» in: WATSON, Duane F. (éd.), *The Intertexture of Apocalyptic Discourse in the New Testament*, Atlanta, Society of Biblical Literature (SBL Symposium Series 14), 2002, 113-135.
- HURTADO, L.W., «The Jerusalem Collection and the Book of Galatians», *JSNT* 5 (1979) 46-62.
- HUTTON, W.R., «Who are We?», *BiTr* 4 (1953) 86-90.
- HYLDAHL, Niels, «Die Kollekte für Jerusalem», in: ID., *Die paulinische Chronologie*, Leiden, Brill (ATHd 19), 1986, 112-127.
- IMMERWAHR, Henry R., *Form and Thought in Herodotus*, New York, American Philological Association (Philological Monographs 23), 1966, XV-374p.
- INGELAERE, Jean-Claude, «Paul et l'exercice de l'autorité apostolique», in: SCHLOSSER, Jacques (éd.), *Paul de Tarse, Congrès de l'ACFEB Strasbourg 1995*, Paris, Cerf (LD 165), 1996, 119-138.
- IRIGOIN, Jean, «Architecture métrique et mouvements du chœur dans la lyrique chorale grecque», *REG* 106 (1993) 283-302.
- JAKOBSON, Roman, *Essai de linguistique générale*, Paris, Seuil (Point 17), 1970, 255p.
- JANNARIS, A.N., «Misreadings and Misrenderings in the New Testament», *Exp.* Fifth Series 8 (1898) 422-432.
- JAUBERT, Annie, «Les épîtres de Paul: le fait communautaire», in: DELORME, Jean (éd.), *Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament. Dossier exégétique et réflexion théologique*, Paris, Seuil, 1974, 16-33.
- JEGHER-BUCHER, Verena, «"The Thorn in the Flesh"/"Der Pfahl im Fleisch": Considerations about 2 Corinthians 12.7-10 in Connection with 12.1-13», in: PORTER, Stanley E., - OLBRICHT, Thomas H. (éd.), *The Rhetorical Analysis of Scripture. Essays from the 1995 London Conference*, Sheffield, Sheffield Academic Press (JSNT.S 146), 1997, 388-397.
- JEREMIAS, Joachim, «Chiasmus in den Paulusbriefen», *ZNW* 49 (1958) 145-156.
- JERVELL, Jacob, «Der schwache Charismatiker», in: FRIEDRICH, Johannes (éd.), *Rechtfertigung: Festschrift für Ernst KÄSEMANN zum 70. Geburtstag*, Tübingen, Mohr, 1976, 185-198.
- JEWETT, Robert, *Paul's Anthropological Terms: A Study of Their Use in Conflict Settings*, Leiden, Brill (AGJU 10), 1971, XVI-499p.
- JEWETT, Robert, «Paul, Shame and Honor», in: SAMPLEY, J. Paul (éd.), *Paul in the Greco-Roman World. A Handbook*, Harrisburg (Pennsylvania), Trinity Press International, 2003, 551-574.
- JOHNSON, Lee A., «Paul's Epistolary Presence in Corinth: A New Look at Robert W. Funk's Apostolic Parousia», *CBQ* 68 (2006) 481-501.

- JONES, Horace Leonard, *The Poetic Plural of Greek Tragedy in the Light of Homeric Usage*, New York, Pub. for the University (Cornell studies in classical philology 19), 1910, III-167p.
- JONG (de), Irène J.F., «Aspects narratologiques des Histoires d'Hérodote», *Lalies* 19 (1999) 217–274.
- JONG (de), Irene J.F. (éd.), *Narrators, Narratees, and Narratives in Ancient Greek Literature. Studies in Ancient Greek Narrative I*, Leiden, Brill (Mn.S 257), 2004, XVIII-583p.
- JONG (de), Irene, «Narratological Theory on Narrators, Narratees, and Narratives», in: ID. (éd.), *Narrators, Narratees, and Narratives in Ancient Greek Literature. Studies in Ancient Greek Narrative I*, Leiden, Brill (Mn.S 257), 2004, 1–10.
- JONG (de), Irene J.F. – NÜNLIST, René (éd.), *Time in Ancient Greek Literature. Studies in Ancient Greek Narrative II*, Leiden, Brill (Ms.S 291), 2007, XIII-542p.
- JOUBERT, Stephan J., «Behind the Mask of Rhetoric: 2 Corinthians 8 and the Intra-Textual Relation Between Paul and the Corinthians», *Neotest.* 26 (1992) 101–112.
- JOUBERT, Stephan J., *Paul as Benefactor: Reciprocity, Strategy and Theological Reflection in Paul's Collection*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 2/124), 2000, XIV-248p.
- JUDGE, Edwin A., «Paul's Boasting in Relation to Contemporary Professional Practice», *ABR* 16 (1968) 37–50.
- JUHL, Eduard, *De numeri pluralis usu Homeric*, Diss., Halle, 1879, 53p.
- JUST, Katrin, *Wir-Perspektive und problematische Identität*, München, Grin, 2008, 74p.
- KAIMIO, Maarit, *The Chorus of Greek Drama Within the Light of the Person and Number Used*, Helsinki, Societas Scientiarum Fennica (Commentationes humanarum litterarum 46), 1970, 276p.
- KAIMIO, Maarit, «The Protagonist in Greek tragedy», *Arctos N.S.* 27 (1993) 19–33.
- KAISER, Anna, «"Ich bitte Dich, Herr, habe ihn vor Augen wie mich selbst ...". Empfehlungsbriefe auf Papyrus», in: KREUZSALER, Claudia – PALME, Bernhard – ZDIARSKY, Angelika (éd.), *Stimmen aus dem Wüstensand. Briefkultur im griechisch-römischen Ägypten*, Wien, Phoibos Verlag (Nilus 17), 2010, 61–67 et 157–159.
- KAMLAH, Ehrhard, «Wie beurteilt Paulus sein Leiden? Ein Beitrag zur Untersuchung seiner Denkstruktur», *ZNW* 54 (1963) 217–232.
- KÄSEMANN, Ernst, «Die Legitimität des Apostels. Eine Untersuchung zu 2 Korinther 10–13», *ZNW* 41 (1942) 33–71.
- KASHER Arié, «Les circonstances de la promulgation de l'édit de l'empereur Claude et de sa lettre aux Alexandrins (41 ap. J.-C.)», *Semitica* 26 (1976) 99–108.
- KERN, Walter, «Wir nehmen alles Denken gefangen für den Gehorsam gegen Christus», *GuL* 36 (1963) 241–245.
- KEYES, Clinton W., «The Greek Letter of Introduction», *AJP* 56 (1935) 28–44.
- KIJNE, J.J., «We, Us and Our in I and II Corinthians», *NT* 8 (1966) 171–179.
- KIM, Chan-Hie, *Form and Structure of the Familiar Greek Letter of Recommendation*, Missoula (Mont.), Soc. for Biblical Literature (SBL.DS 4), 1972, XI-244p.

- KIM, Chan-Hie, «Index of Greek Papyrus Letters», *Semeia* 22 (1982) 107–112.
- KIRK, J.A., «Did "Officials" in the New Testament Church Receive a Salary?», *ET* 84 (1972) 105–108.
- KITZBERGER, Ingrid, *Bau der Gemeinde: das paulinische Wortfeld οἰκοδομή / (ἐπ)οικοδομεῖν*, Würzburg, Echter Verlag (FzB 53), 1986, IX–357p.
- KLAUCK, Hans-Josef, «Die Himmelfahrt des Paulus (2 Kor 12,2–4) in der koptischen Paulusapokalypse aus Nag Hammadi (NHC 5/2)», *SNTU (Serie A)* 10 (1985) 151–190.
- KLAUCK, Hans-Josef, *Ancient Letters and the New Testament. A Guide to Context and Exegesis*, Waco (Texas), Baylor University Press, 2006², xxxv–504p.
- KLEIN, Hans, «Die Apologie des apostolischen Amtes innerhalb des zweiten Korintherbriefes», in: BIENERT, David C. – JESKA, Joachim – WITULSKI, Thomas (éd.), *Paulus und die antike Welt: Beiträge zur zeit- und religionsgeschichtlichen Erforschung des paulinischen Christentums*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (FRLANT 222), 2008, 99–111.
- KLEINKNECHT, Karl Theodor, «2. Korinther 10–13», in: ID., *Der leidende Gerechtfertigte. Die alttestamentlich-jüdische Tradition vom "leidenden Gerechten" und ihre Rezeption bei Paulus*, Tübingen, Mohr-Siebeck (WUNT 2/13), 1984, 284–304.
- KNAUF, Ernst Axel, «Zum Ethnarchen des Aretas 2 Kor 11,32», *ZNW* 74 (1983) 145–147.
- KNODEL, Wilhelm, *Die Urbanitätsausdrücke bei Polybios*, Tübingen, H. Laupp (Univ. Diss.), 1908, VI–67p.
- KNOX, John, «"Fourteen Years Later": A Note on the Pauline Chronology», *JR* 16 (1936) 341–349.
- KNOX, John, «The Pauline Chronology», *JBL* 58 (1939) 15–29.
- KOCH, Dietrich-Alex, «Abraham und Mose im Streit der Meinungen. Beobachtungen und Hypothesen zur Debatte zwischen Paulus und seinen Gegnern in 2 Kor 11,22–23 und 3,7–18», in: BIERINGER, Reimund (éd.), *The Corinthian Correspondance*, Leuven, Peeters Publishers (BETHL 125 – 43. Colloquium Biblicum Lovaniense – 1994), 1996, 305–324.
- KÖNIG, Franz, «Kollegialität statt Zentralismus. Überlegungen von Kardinal König zur Reform der Kirchenführung», *HerKorr* 53 (1999) 176–181.
- KOSKENNIEMI, Heikki, *Studien zur Idee und Phraseologie des griechischen Briefes bis 400 n.Chr.*, Helsinki, Akateeminen Kirjakauppa (Annales Academiae Scientiarum Fennicae), 1956, 214p.
- KRÄMER, Helmut, «Zum sprachlichen Duktus von 2 Kor 10, v.9 und 12», in: BALZ, Horst – SCHULZ, Siegfried (éd.), *Das Wort und die Wörter: Festschrift Gerhard FRIEDRICH z. 65. Geburtstag*, Stuttgart, Kohlhammer, 1973, 97–100.
- KRÄMER, Helmut, «Zur Bedeutung von Wunschsätzen im Neuen Testament», in: KOCH, Dietrich-Alex – SELLIN, Gerhard – LINDEMANN, Andreas (éd.), *Jesu Rede von Gott und ihre Nachgeschichte im frühen Christentum: Beiträge zur Verkündigung*

- Jesu und zum Kerygma der Kirche. Festschrift für Willi MARXSEN zum 70. Geburtstag*, Gütersloh, Gütersloher Verl.-Haus Mohn, 1989, 375–378.
- KRAUS, Walther, «Textkritische Erwägungen zu Euripides' Ion», *WS* 102 (1989) 35–110.
- KREITZER, Larry Joseph, *2 Corinthians*, Sheffield, Sheffield Academic Press (New Testament Guides), 1996, 146p.
- KREUZSALER, Claudia – PALME, Bernhard – ZDIARSKY, Angelika (éd.), *Stimmen aus dem Wüstensand. Briefkultur im griechisch-römischen Ägypten*, Wien, Phoibos Verlag (Nilus 17), 2010, X-184p.
- KREUZSALER, Claudia, «... denn durch unsere Briefe wird es sein, als würden wir einander sehen». Briefe als Kommunikationsmittel im römischen Ägypten», in: KREUZSALER, Claudia – PALME, Bernhard – ZDIARSKY, Angelika (éd.), *Stimmen aus dem Wüstensand. Briefkultur im griechisch-römischen Ägypten*, Wien, Phoibos Verlag (Nilus 17), 2010, 17–25.
- KRUG, Johannes, *Die Kraft des Schwachen. Ein Beitrag zur paulinischen Apostolatstheologie*, Basel, Francke (TANZ 37), 2001, 350p.
- KRUSE, Thomas, «... müssen wir uns wundern, dass Ihr alles dieses vergessen habt». Briefe und ihre Funktion in der Verwaltung des griechischen und römischen Ägypten», in: KREUZSALER, Claudia – PALME, Bernhard – ZDIARSKY, Angelika (éd.), *Stimmen aus dem Wüstensand. Briefkultur im griechisch-römischen Ägypten*, Wien, Phoibos Verlag (Nilus 17), 2010, 35–44.
- KUCH, H., «Narrative Strategie bei Herodot», *Eikasmos* 6 (1995) 57–65.
- KUGELMAN, Richard, «Hebrew, Israelite and Jew in the New Testament», *Bridge* 1 (1955) 204–224.
- KUHN, Heinz-Wolfgang, «Der irdische Jesus bei Paulus als traditionsgeschichtliches und theologisches Problem», *ZTK* 67 (1970) 295–320.
- KURZ, W.S., «2 Corinthians: Implied Readers and Canonical Implications», *JSNT* 62 (1996) 43–63.
- LACOQUE, André, «Esther», in: ID., *Subversives. Un Pentateuque de femmes*, Paris, Cerf (LD 148), 1992, 63–97.
- LADOUCEUR, David Joseph, *Studies in The Language and Historiography of Flavius Josephus*, Brown Univ. Diss, 1977, IV-153p.
- LAMBRECHT, Jan, «Philological and Exegetical Notes on 2 Cor 13,4», in: BIERINGER-LAMBRECHT, *Studies on 2 Corinthians*, BEThL 112, 1994, 589–598.
- LAMBRECHT, Jan, «Strength in Weakness: Genuine Ministry According to 2 Corinthians 11–12», *MST Review* 4 (2000) 47–61.
- LAMBRECHT, Jan, «The Fool's Speech and Its Context: Paul's Particular Way of Arguing in 2 Cor 10–13», *Bib* 82 (2001) 305–324.
- LAMBRECHT, Jan, «Dangerous Boasting. Paul's Self-Commendation in 2 Corinthians 10–13», in: ID., *Collected Studies on Pauline Literature and on The Book of Revelation*, Roma, Pontificio Istituto Biblico (AnBib 147), 2001, 107–129.

- LAMBRECHT, Jan, « Paul's Appeal and the Obedience to Christ. The Line of Thought in 2 Corinthians 10,1–6 », in: ID., *Collected Studies on Pauline Literature and on The Book of Revelation*, Roma, Pontificio Istituto Biblico (AnBib 147), 2001, 131–148. (= *Biblica* 77 (1996) 398–416)
- LAMBRECHT, Jan, « Strength in Weakness. An Answer to Scott B. Andrews on 2 Cor 11,23b–33 », in: ID., *Collected Studies on Pauline Literature and on The Book of Revelation*, Roma, Pontificio Istituto Biblico (AnBib 147), 2001, 149–156. (= *NTS* 43 (1997) 285–290)
- LAMBRECHT, Jan, « Paul's Foolish Discourse. A Reply to A.Pitta », *ETHL* 83 (2007) 407–411.
- LAMOUR, Denis, « L'organisation du récit dans l'Autobiographie de Flavius Josèphe », *BAGB* (1996.2) 141–150
- LAMPE, Peter, « Can Words be Violent or Do They Only Sound That Way? Second Corinthians: Verbal Warfare From Afar as a Complement to a Placid Personal Presence », in: SAMPLEY, J. Paul – LAMPE, Peter (éd.), *Paul and Rhetoric*, London, T&T Clark (T&T Clark Biblical Studies), 2010, 223–239.
- LANDFESTER, Manfred, *Einführung in die Stilistik der griechischen und lateinischen Literatursprachen*, mit einem Beitrag von Barbara KUHN über Formen des Prosarhythmus, Darmstadt, Wiss. Buchges. (Die Altertumswissenschaft), 2006, XII-178p.
- LANG, Mabel L., *Herodotean Narrative and Discourse*, Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press (Martin Classical Lectures 28), 1984, VIII-179p.
- LAQUEUR, Richard, *Quaestiones epigraphicae et papyrologicae selectae*, Strasbourg, Dumont-Schaubert, 1904, VI-107p.
- LARSON, Jennifer, « Paul's Masculinity », *JBL* 123 (2004) 85–97.
- LATTEY, Cuthbert, « λαμβάνειν in 2 Cor xi.20 », *JThS* 44 (1943) 148.
- LAUSBERG, Heinrich, *Elemente der literarischen Rhetorik. Eine Einführung für Studierende der klassischen, romanischen, englischen und deutschen Philologie*, Ismaning, Max Hueber, 1971⁴, 169p.
- LAUSBERG, Heinrich, *Handbuch der literarischen Rhetorik. Eine Grundlegung der Literaturwissenschaft*, Stuttgart, Steiner (Philologie), 2008⁴, 989p.
- LE BLANC, Guillaume, *Que faire de notre vulnérabilité?*, Paris, Bayard (Le temps d'une question), 2011, 214p.
- LEFKOWITZ, Mary R., « ΤΩ ΚΑΙ ΕΓΩ: The First Person in Pindar », *HSCP* 67 (1963) 177–253.
- LEFKOWITZ, Mary R., « The Poet as Hero: Fifth-Century Autobiography and Subsequent Biographical Fiction », *CQ* 28 (1978) 459–469.
- LEFKOWITZ, Mary R., « Autobiographical Fiction in Pindar », *HSCP* 84 (1980) 29–49.
- LEFKOWITZ, Mary R., « Who Sang Pindar's Victory Odes? », *AJP* 109 (1988) 1–11.
- LÉGASSE, Simon, *Paul Apôtre. Essai de biographie critique*, Paris/Québec, Cerf/Fides, 2000², 274p.

- LEGRAS, Bernard, *Les reclus grecs du Sarapieion de Memphis. Une enquête sur l'hellénisme égyptien*, Leuven, Peeters (Studia Hellenistica 49), 2011, XIV-320p.
- LEIVESTAD, Ragnar, « "The Meekness and Gentleness of Christ": 11 Cor. x,1 », *NTS* 12 (1966) 156–164.
- LEWIS, Naphtali, *Greeks in Ptolemaic Egypt. Case Studies in the Social History of the Hellenistic World*, Oakville (Connecticut), American Society of Papyrologists, 2001, XII-182p.
- LINCICUM, David, *Paul and the Early Jewish Encounter with Deuteronomy*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 2/284), 2010, XII-289p.
- LINCOLN, Andrew T., « "Paul the Visionary": The Setting and Significance of the Rapture to Paradise in 11 Corinthians 12,1–10 », *NTS* 25 (1979) 204–220.
- LINDGÅRD, Fredrik, *Paul's Line of Thought in 2 Corinthians 4:16–5:10*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 2/189), 2005, XI-282p.
- LINDEMANN, Eta, *Gleichnisse Jesu. Einführung und Auslegung*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1966⁴, 207p.
- LINTZ, Katja, *Thomas Manns Joseph und seine Brüder. Ein moderner Roman*, Frankfurt a.M., Lang (Münchener Studien zur literarischen Kultur in Deutschland 47), 2013, 202p.
- LITWAA, M. David, « Paul's Mosaic Ascent: An Interpretation of 2 Corinthians 12.7–9 », *NTS* 57 (2011) 238–257.
- LOFFLER-LAURIAN, Anne-Marie, « L'expression du locuteur dans les discours scientifiques. 'je', 'nous' et 'on' dans quelques textes de chimie et de physique », *Revue de linguistique romane* 44 (1980) 135–157.
- LOFTHOUSE, William Frederick, « Singular and Plural in St Paul's Letters », *ET* 58 (1946–1947), 179–182.
- LOFTHOUSE, William Frederick, « "I" and "We" in the Pauline Letters », *ET* 64 (1953) 241–245.
- LOHSE, Eduard (éd.), *Verteidigung und Begründung des apostolischen Amtes (2 Kor 10–13)*, 12^o Colloquio Ecumenico Paolino, 25–30 Sept. 1989, Rom, Abtei St. Paul (Benedictina, Biblisch-Ökumenische Abteilung 11), 1992, 159p.
- LORAUX, Nicole, « La Cité, l'historien, les femmes », *Pallas* 32 (1985) 7–39.
- LORAUX, Nicole, « Thucydide a écrit la guerre du Péloponnèse », *Mètis* 1 (1986) 139–161.
- LORAUX, Nicole, *La voix endeuillée. Essai sur la tragédie grecque*, Paris, Gallimard (Nrf essais), 1999, 188p.
- LOUBSER, J.A., « A New Look at Paradox and Irony in 2 Corinthians 10–13 », *Neotest.* 26 (1992) 507–521.
- LOUBSER, J.A., « Paul and the Politics of Apocalyptic Mysticism: An Exploration of 2 Cor 11:30–12:10 », *Neotest.* 34 (2000) 191–206.
- LUCK, Georg, « Brief und Epistel in der Antike », *Das Altertum* 7 (1961) 77–84.
- LUIJENDIJK, AnneMarie, *Greetings in the Lord: Early Christians in the Oxyrhynchus*

- Papyri*, Cambridge, Harvard Theological Studies (Harvard Theological Studies 60), 2008, XIV-294p.
- LUND, Nils Wilhelm, *Chiasmus in the New Testament: A Study in the Form and Function of Chiastic Structures. Repr. with a Preface by David M. SCHOLER and Klyne N. SNODGRASS*, Peabody (MA), Hendrickson, 1992², XXX-428p.
- LYONS, George, *Pauline Autobiography. Toward a New Understanding*, Atlanta (Ga.), Scholars Press (SBLDS 73), 1985, XII-273p.
- MCCANT, Jerry W., « Paul's Thorn of Rejected Apostelship », *NTS* 34 (1988) 550–572.
- MCCASLAND, S.V., « Signs and Wonders », *JBL* 76 (1957) 149–152.
- MCGUIRE, Martin R.P., « Letters and Letter Carriers in Christian Antiquity », *CIW* 53 (1960) 148; 150–153; 184–185; 199–200.
- MCKAY, K.L., « Observations on the Epistolary Aorist in 2 Corinthians », *NT* 37 (1995) 154–158.
- MALHERBE, Abraham J., *Ancient Epistolary Theorists*, compiled and translated by A.J. MALHERBE, Atlanta (Georgia), Scholars Press (SBibSt 19), 1988, VII-88p.
- MALHERBE, Abraham J., « Antisthenes and Odysseus, and Paul at War », in: ID., *Paul and the Popular Philosophers*, Minneapolis, Fortress Press, 1989, 91–119.
- MALITZ, J., « Das Interesse an der Geschichte. Die griechischen Historiker und ihr Publikum », in: VERDIN, H. – SCHEPENS, G. – DE KEYSER, E. (éd.), *Purposes of History: Studies in Greek Historiography from the 4th to the 2nd Centuries B.C. Proceedings of the International Colloquium Leuven, 24–26 may 1988*, Lovanii (Studia Hellenistica 30), 1990, 323–359.
- MANUS, Chris Ukachukwu, « 1 Thess 2:17–20. A Reflection on Paul's Use of the Plural Number and its Significance for Ministry in the African Churches », *ATJ* 12 (1983) 76–87.
- MARGUERAT, Daniel, « 2 Co 10–13. Paul et l'expérience de Dieu », *ETR* 63 (1988) 497–519.
- MARGUERAT, Daniel, « La mystique de l'apôtre Paul », in: SCHLOSSER, Jacques (éd.), *Paul de Tarse. Congrès de l'ACFEB, Strasbourg, 1995*, Paris, Cerf (LD 165), 1996, 307–329.
- MARGUERAT, Daniel – BOURQUIN, Yvan, *Pour lire les récits bibliques. La Bible se raconte. Initiation à l'analyse narrative*, Paris/Genève/Montréal, Cerf/Labor et Fides/Novalis, 2002², 241p.
- MARGUERAT, Daniel, « Imiter l'apôtre, père et mère de la communauté (1 Thessaloniens 2,1–12) », in: ID., *L'aube du christianisme*, Genève/Paris, Bayard/Labor et Fides (Le Monde de la Bible 60), 2008, 205–233.
- MARINCOLA, John, « Herodotean Narrative and the Narrator's Presence », *Arethusa* 20 (1987) 121–137.
- MARINCOLA, John, « Thucydides 1.22.2 », *CP* 84 (1989) 216–223.
- MARINCOLA, John, *Authority and Tradition in Ancient Historiography*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1997, XVI-361p.

- MARINCOLA, John, *Greek Historians*, Oxford, Oxford Univ. Press (Greece & Rome. New Surveys in the Classics 31), 2001, VI-162p.
- MARSHALL, Peter, «Hybrists Not Gnostics in Corinth», in: RICHARDS, Kent Harold (éd.), *Society of Biblical Literature. One Hundred Twentieth Annual Meeting*, Chico (Calif.), Scholars Press (Society of Biblical Literature Seminar Papers Series 23), 1984, 275–287.
- MARSHALL, Peter, *Enmity in Corinth: Social Conventions in Paul's Relations with the Corinthians*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 2/23), 1987, XVI-450p.
- MARTIN, Josef, *Antike Rhetorik: Technik und Methode*, München, Beck (HdAW 11,3), 1974, X-420p.
- MARY, Sister Sylvia, «2 Corinthians 12,1–5 and the Recent Discussion on 'Height' and 'Depth'», *StEv* 4 (= *TU* 102) (1968) 462–467.
- MASSONNET, «Les Pharisiens et le sens communautaire», in: ABADIE, Philippe – LÉMONON, Jean-Pierre (éd.), *Le judaïsme à l'aube de l'ère chrétienne, 18^{ème} congrès de l'ACFEB, Lyon, Septembre 1999*, Paris, Cerf (LD 186), 2001, 177–205.
- MAYORDOMO, Moisés, *Argumentiert Paulus logisch? Eine Analyse vor dem Hintergrund antiker Logik*, Tübingen, Mohr-Siebeck (WUNT 188), 2005, XIV-302p.
- MEALAND, David L., «Hellenistic Historians and the Style of Acts», *ZNW* 82 (1991) 42–66.
- MEECHAM, H.G., «The Meaning of (τὸ) λοιπὸν in the New Testament», *ET* 48 (1936/37) 331–332.
- MEIBAUER, Jörg (éd.), *Einführung in die germanistische Linguistik*, Stuttgart, Metzler, 2007², XI-369p.
- MEIER, Hans-Christoph, *Mystik bei Paulus: zur Phänomenologie religiöser Erfahrung im Neuen Testament*, Tübingen, Francke (TANZ 26), 1998, X-342p.
- MENOU, Philippe H., «L'écharde et l'ange satanique (2 Co 12,7)», in: ID., *Jésus Christ et la Foi. Recherches néotestamentaires*, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé (BT(N)), 1975, 23–30.
- MERRITT, Wayne H., *In Word and Deed. Moral Integrity in Paul*, New York, Peter Lang (Emory Studies in Early Christianity 1), 1993, XII-189p.
- MERZ, A., «Why Did the Pure Bride of Christ (2 Cor. 11,2) become a Wedded Wife (Eph 5,22–33)? Theses about the Intertextual Transformation of an Ecclesiological Metaphor», *JSNT* 79 (2000) 131–147.
- MITCHELL, Margaret Mary, «New Testament Envoys in the Context of Greco-Roman Diplomatic and Epistolary Conventions: The Example of Timothy and Titus», *JBL* 111 (1992) 641–662.
- MITCHELL, Margaret M., «A Patristic Perspective on Pauline περιαντολογία», *NTS* 46 (2000) 354–371.
- MITCHELL, Margaret Mary, «Paul's Letters to Corinth: The Interpretive Intertwining of Literary and Historical Reconstruction», in: SCHOWALTER, Daniel H. – FRIESEN,

- Steven J. (éd.), *Urban Religion in Roman Corinth. Interdisciplinary Approaches*, Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press (Harvard Theological Studies 53), 2005, 307–338.
- MITTSCHKE-COLLANDE (von), Thomas, *Schafft sich die katholische Kirche ab? Analysen und Lösungen eines Unternehmensberaters*. München, Kösel, 2012, 253p.
- MITTHOF, Fritz, «Antike Herrscherbriefe: Das Beispiel der römischen Kaiser», in: KREUZSALER, Claudia – PALME, Bernhard – ZDIARSKY, Angelika (éd.), *Stimmen aus dem Wüstensand. Briefkultur im griechisch-römischen Ägypten*, Wien, Phoibos Verlag (Nilus 17), 2010, 45–51.
- MOINGT, Joseph, *Croire quand même. Libres entretiens sur le présent et le futur du catholicisme, entretiens menés par Karim MAHMOUD-VINTAM en collaboration avec Lucienne GOUGUENHEIM*, Paris, Temps Présent (Semeurs d'avenir), 2010, 245p.
- MOLTHAGEN, Joachim, «Geschichtsschreibung und Geschichtsverständnis in der Apostelgeschichte im Vergleich mit Herodot, Thukydides und Polybios», in: FREY, Jörg – ROTHSCILD, Clare K. – SCHRÖTER, Jens – ROST, Bettina (éd.), *Die Apostelgeschichte im Kontext antiker und frühchristlicher Historiographie*, Berlin, de Gruyter (BZNW 162), 2009, 159–181.
- MORELLO, Ruth – MORRISON, Andrew D. (éd.), *Ancient Letters. Classical and Late Antique Epistolography*, Oxford, Oxford University Press, 2007, xvii–373p.
- MORRAY-JONES, Christopher R.A., «Paradise Revisited (2 Cor 12:1–12): The Jewish Mystical Background of Paul's Apostolat. Part 1: The Jewish Sources», *HTHr* 86 (1993) 177–217.
- MORRAY-JONES, Christopher R.A., «Paradise Revisited (2 Cor 12:1–12): The Jewish Mystical Background of Paul's Apostolat. Part II: Paul's Heavenly Ascent and its Significance», *HTHr* 86 (1993) 265–292.
- MORRAY-JONES, Christopher R.A., «The Ascent into Paradise (2 Cor 12:1–12): Paul's Merkava Vision and Apostolic Call», in: BIERINGER, Reimund – NATHAN, Emmanuel – POLLEFEYT, Didier – TOMSON, Peter J. (éd.), *Second Corinthians in the Perspective of Late Second Temple Judaism*, Leiden, Brill (CRI 14), 2014, 245–285.
- MORRISON, James V., «Interaction of Speech and Narrative in Thucydides», in: RENGAKOS, Antonios, – TSAKMAKIS, Antonis (éd.), *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden, Brill, 2006, 251–278.
- MOWERY, Robert L., «Egocentricity in the Pauline Corpus», *ETHL* 77 (2001) 163–168.
- MOZLEY, J.F., «2 Cor 11:12», *ET* 42 (1931) 212–214.
- MUIR, John V., *Life and Letters in the Ancient Greek World*, London, Routledge (Routledge Monographs in Classical Studies), 2009, xiii–240p.
- MÜLLER, Markus, «Der sogenannte "schriftstellerische Plural" – neu betrachtet. Zur Frage der Mitarbeiter als Mitverfasser der Paulusbriefe», *BZ* 42 (1998) 181–201.
- MÜLLER, Wolfgang G., «Der Brief als Spiegel der Seele. Zur Geschichte eines Topos der Epistolartheorie von der Antike bis zu Samuel Richardson», *AuA* 26 (1980) 138–157.

- MÜLLER, Wolfgang G., «Brief», *HWRh II* (1994), 60–76.
- MÜLLER-BARDORFF, Johannes, «Nächtlicher Gottesdienst im apostolischen Zeitalter», *ThLZ* 81 (1956) 347–352.
- MULLINS, Terence Y., «Paul's Thorn in the Flesh», *JBL* 76 (1957) 299–303.
- MULLINS, Terence Y., «Petition as a Literary Form», *NT* 5 (1962) 46–54.
- MURPHY O'CONNOR, Jerome, «Pneumatikoi in 2 Corinthians», *PIBA* 11 (1988) 59–66.
- MURPHY O'CONNOR, Jerome, «Another Jesus (2 Cor 11:4)», *RB* 97 (1990) 238–251.
- MURPHY O'CONNOR, Jerome, «The date of 2 Corinthians 10–13», *ABR* 39 (1991) 31–43.
- MURPHY O'CONNOR, Jerome, «Co-authorship in the Corinthian Correspondance», *RB* 100 (1993) 562–579.
- MURPHY O'CONNOR, Jérôme, *Paul et l'art épistolaire. Contexte et structure littéraires*, traduit de l'anglais par Jean PRIGNAUD, Paris, Cerf, 1994, 211p.
- MURPHY O'CONNOR, Jerome, *Paul. A critical life*, Oxford, Oxford University Press, 1997, XVI-416p.
- MURPHY O'CONNOR, Jérôme, *Histoire de Paul de Tarse, le voyageur du Christ*, Paris, Cerf, 2004, 317p.
- NÉLIS, Jean, «Les antithèses littéraires dans les épîtres de saint Paul», *NRT* 80 (1948) 360–387.
- NGUYEN, V. Henry T., *Christian Identity in Corinth. A Comparative Study of 2 Corinthians, Epictetus and Valerius Maximus*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 2/243), 2008, XII-272p.
- NICHOLS, Johanna, *Linguistic Diversity in Space and Time*, Chicago, Univ. of Chicago Press, 1992, XIV-358p.
- NICKISCH, Reinhard M.G., *Brief*, Stuttgart, Metzler (SM 260: Realien zur Literatur), 1991, XII-259p.
- NIDA, Eugene Albert, *Toward a Science of Translating: With Special Reference to Principles and Procedures Involved in Bible Translating*, Leiden, Brill, 1964, x-331p.
- NIELSEN, Helge Kjaer, «Paulus' Verwendung des Begriffes δυνάμις. Eine Replik zur Kreuzestheologie», in: PEDERSEN, Sigfred (éd.), *Die Paulinische Literatur und Theologie. Anlässlich der 50. jährigen Gründungs-Feier der Universität von Aarhus*, Aarhus/Göttingen, Forlaget Aros/Vandehoeck & Ruprecht, 1980, 137–158.
- NSONGISA KIMESA, Chantal, «L'agir puissant du Christ parmi les chrétiens». *Une étude exégético-théologique de 2 Co 13,1–4 et Rm 14,1–9*, Roma, Editrice Pontificia Università Gregoriana (Tesi Gregoriana. Serie Teologia 178), 2010, 286p.
- O'COLLINS, Gerald G., «Power Made Perfect in Weakness: 2 Cor 12:9–10», *CBQ* 33 (1971) 528–537.
- OLLROG, Wolf-Henning, *Paulus und seine Mitarbeiter. Untersuchungen zu Theorie und Praxis der paulinischen Mission*, Neukirchen-Vluyn, Neukirchener v. (WMANT 50), 1979, IX-282p.

- OLRIK, Axel, « Epische Gesetze der Volksdichtung », *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur* 51 (1909) 1–12.
- O'MALLEY, John W., *L'événement Vatican II. Traduit de l'américain par Marie-Raphaël de HEMPTINNE, o.s.b., et Isabelle HOORICKX-RAUCQ*, Bruxelles, Lessius (La part-Dieu 18), 2011, 448p.
- OOSTENDORP, Derk William, *Another Jesus: A Gospel of Jewish-Christian Superiority in 11 Corinthians*, Kampen, Kok, 1967, 1x-103p.
- PALME, Bernhard, « Alltagsgeschichte und Papyrologie », in: SPECHT, Edith (éd.), *Alltägliches Altertum*, Frankfurt a.M., Lang, 1998, 155–205.
- PALME, Bernhard, « Papyrusbriefe und antike Briefliteratur », in: KREUZSALER, Claudia – PALME, Bernhard – ZDIARSKY, Angelika (éd.), *Stimmen aus dem Wüstensand. Briefkultur im griechisch-römischen Ägypten*, Wien, Phoibos Verlag (Nilus 17), 2010, 1–16.
- PAPATHOMAS, Amphilochios, « Höflichkeit und Servilität in den griechischen Papyrusbriefen der ausgehenden Antike », in: PALME, Bernhard (dir.), *Akten des 23. Internationalen Papyrologenkongresses. Wien, 22.–28. Juli 2001*, Wien, Verl. der Österr. Akad. der Wiss. (Papyrologica Vindobonensia 1), 2007, 497–512.
- PAPATHOMAS, Amphilochios, « Die griechischen Privat- und Geschäftsbriefe auf Papyrus aus der Spätantike und dem frühen Mittelalter (4.–8. Jh. n.Chr.) », in: KREUZSALER, Claudia – PALME, Bernhard – ZDIARSKY, Angelika (éd.), *Stimmen aus dem Wüstensand. Briefkultur im griechisch-römischen Ägypten*, Wien, Phoibos Verlag (Nilus 17), 2010, 27–34.
- PAPATHOMAS, Amphilochios, « Notizen zu griechischen Briefen auf Papyri und Ostraka », *ZPE* 172 (2010) 208–212.
- PARK, David M., « Paul's σκόλοψ τῇ σαρκί: Thorn or Stake? (2 Cor. XII 7) », *NT* 22 (1980) 179–183.
- PATILLON, Michel, *La Théorie du discours chez Hermogène le rhéteur. Essai sur les structures linguistiques de la rhétorique ancienne*, Paris, Les Belles Lettres (Études Anciennes), 1988, 412p.
- PATILLON, Michel, *Éléments de rhétorique classique*, Paris, Nathan (Université – Études linguistiques et littéraires), 1990, 160p.
- PAYEN, Pascal, « Le deuil des vaincues. Femmes captives dans la tragédie grecque », *LEC* 73 (2005) 3–26.
- PEARSON, Lionel, « Thucydides as Reporter and Critic », *TAPA* 78 (1947) 37–60.
- PÉDECH, Paul, *La méthode historique de Polybe*, Paris, Les Belles Lettres (Collection d'études anciennes), 1964, 644p.
- PEDRICK, Victoria – RABINOWITZ, Nancy Sorkin, « Audience-Oriented Criticism and the Classics. Introduction », *Arethusa* 19 (1986) 105–114.
- PEIGNEY, Jocelyne, « Thucydide et la lettre de Nicias aux Athéniens (VII,11–15) », in: LAURENCE, Patrick – GUILLAUMONT, François (éd.), *Epistulae antiquae IV. Actes du*

- ivème colloque international 'Le genre épistolaire antique et ses prolongements européens'*, Université François-Rabelais, Tours, 2–3 Décembre 2004, Louvain, Peeters, 2006, 15–25.
- PÉPIN, Charles, *Qu'est-ce qu'avoir du pouvoir?*, Paris, DDB (Des Paroles et des Hommes), 2010, 67p.
- PERNOT, Laurent, *La Rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes (Collection des Études Augustiniennes, Série Antiquité: 137 & 138), 1993, [t.1: *Histoire et technique*, 490p.; t.2: *Les valeurs* pp. 493–879.]
- PERNOT, Laurent, «*Periautologia*: problèmes et méthodes de l'éloge de soi-même en la tradition éthique et rhétorique gréco-romaine», *REG* 111 (1998) 101–124.
- PERNOT, Laurent, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Poche (série Antiquité 553), 2000, 351p.
- PERNOT, «*Aelius Aristides and Rome*», in: HARRIS, William V. – HOLMES, Brooke (éd.), *Aelius Aristides Between Greece, Rome, and the Gods*, Leiden, Brill (Columbia Studies in the Classical Tradition 33), 2008, 175–202.
- PETERSON, Brian K., «*Conquest, Control, and the Cross: Paul's Self-Portrayal in 2 Corinthians 10–13*», *Interp* 52 (1998) 258–270.
- PETERSON, Brian K., *Eloquence and the Proclamation of the Gospel in Corinth*, Atlanta, Scholars Press (SBLDS 163), 1998, XIII–209p.
- PFAMMATTER, Josef, *Die Kirche als Bau: eine exegetisch-theologische Studie zur Ekklesiologie der Paulusbriefe*, Roma, Libreria Ed. dell' Univ. Gregoriana (Analecta Gregoriana 110. Series Facultatis Theologiae. Sect. B 33), 1960, XIX–194p.
- PHERIGO, Lindsey P., «*Paul and the Corinthian Church*», *JBL* 68 (1949) 341–350.
- PICKETT, Velma B., «*Those Problem Pronouns: We, Us and Our in the New Testament*», *BiTr* 15 (1964) 88–92.
- PILLET, Erik (dir.), *Tous fragiles, tous humains*, Paris, Albin Michel, 2011, 208p.
- PITTA, Antonio, «*Il "discorso del pazzo" o periautologia immoderata? Analisi retorico-letteraria di 2 Cor 11,1–12,18*», *Bib* 87 (2006) 493–510.
- PLACES (des), Édouard, *Le pronom chez Pindare. Recherches philologiques et critiques*, Paris, Klincksieck (Études et Commentaires 3), 1947, 114p.
- PLANK, Karl Andrews, *Paul and the Irony of Affliction*, Atlanta (Ga), Scholars Press (SBL. Semeia Studies 17), 1987, 109p.
- PLÜMACHER, Eckhard, «*Wirklichkeitserfahrung und Geschichtsschreibung bei Lukas. Erwägungen zu den Wir-Stücken der Apostelgeschichte*», *ZNW* 68 (1977) 2–22.
- PORTER, Stanley E., «*The Theoretical Justification for Application of Rhetorical Categories to Pauline Epistolary Literature*», in: PORTER, Stanley E., – OLBRICHT, Thomas H., (éd.), *Rhetoric and the New Testament. Essays from the 1992 Heidelberg Conference*, Sheffield, JSOT Press, 1993, 100–122.
- PORTER, Stanley E. – REED, Jeffrey T., «*Philippians as a Macro-Chiasm and its Exegetical Significance*», *NTS* 44 (1998) 213–231.

- PORTER, Stanley E., « Paul as Epistolographer and Rhetorician? Implications for the Study of the Paul of Acts », in : PORTER, Stanley E., *The Paul of Acts. Essays in Literary Criticism, Rhetoric, and Theology*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 115), 1999, 98–125.
- PORTER, Stanley E., « New Testament Studies and Papyrology: What Can We Learn from Each Other? », in : PALME, Bernhard (dir.), *Akten des 23. Internationalen Papyrologenkongresses. Wien, 22.–28. Juli 2001*, Wien, Verl. der Österr. Akad. der Wiss. (Papyrologica Vindobonensia 1), 2007, 559–572.
- POSTER, Carol, « The Economy of Letter Writing in Graeco-Roman Antiquity », in : ERIKSSON, Anders – OLBRICHT, Thomas H. – UBELACKER, Walter (éd.), *Rhetorical Argumentation in Biblical Texts. Essays from the Lund 2000 Conference*, Harrisburg (Pennsylvania), Trinity Press International (Emory Studies in Early Christianity 8), 2002, 112–124.
- POSTER, Carol – MITCHELL, Linda C. (éd.), *Letter-Writing Manuals and Instruction From Antiquity to the Present: Historical and Bibliographic Studies*, Columbia (S.C.), University of South Carolina Press (Studies in Rhetoric/Communication), 2007, XIV-346p.
- PRADER, Susan Marie, « The Problem of First Person Narration in Acts », *NT* 29 (1987) 193–218.
- PRATSCHER, Wilhelm, « Der Verzicht des Paulus auf finanziellen Unterhalt durch seine Gemeinden: ein Aspekt seiner Missionsweise », *NTS* 25 (1979) 284–298.
- PRICE, Robert M., « Punished in Paradise (An Exegetical Theory in 11 Corinthians 12:1–10) », *JSNT* 7 (1980) 33–40.
- QUESNEL, Michel, « Circonstances de composition de la seconde épître aux Corinthiens », *NTS* 43 (1997) 256–267.
- QUESNEL, Michel, *Paul et les commencements du christianisme*, Paris, DDB, 2001, 149p.
- QUET, Marie-Henriette, « Parler de soi pour louer son dieu: le cas d'Aelius Aristide (du journal intime de ses *Nuits* aux *Discours Sacrés* en l'honneur du dieu Asklépios) », in : BASLEZ, Marie-Françoise – HOFFMANN, Philippe – PERNOT, Laurent (éd.), *L'Invention de l'autobiographie d'Hésiode à Saint-Augustin. Actes du deuxième Colloque de l'Équipe de recherche sur l'Hellénisme Post-Classique. Paris, ENS, 14–16 Juin 1990*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure (Études de littérature ancienne 5), 211–251.
- QUINN, Jerome D., « "Seven Times humane Wore Chains" (1 Clem 5.6) », *JBL* 97 (1978) 574–576.
- REED, Jeffrey T., « Using Ancient Rhetorical Categories to Interpret Paul's Letters: A Question of Genre », in : PORTER, Stanley E. – OLBRICHT, Thomas H. (éd.), *Rhetoric and the New Testament. Essays from the 1992 Heidelberg Conference*, Sheffield, JSOT Press (JSNT.S 90), 1993, 292–324.
- REED, Jeffrey T., « The Epistle », in : PORTER, Stanley E., (éd.), *Handbook of Classical Rhetoric in the Hellenistic Period, 330 B.C.–A.D. 400*, Leiden, Brill, 1997, 171–193.

- REES, Roger, « Letters of Recommendation and the Rhetoric of Praise », in : MORELLO, Ruth – MORRISON, Andrew D. (éd.), *Ancient Letters. Classical and Late Antique Epistolography*, Oxford, Oxford U.P., 2007, 149–168.
- REISER, Marius, « Hat Paulus Heiden bekehrt? », *BZ* 39 (1995) 76–91.
- RENGAKOS, Antonios, – TSAKMAKIS, Antonis (éd.), *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden, Brill, 2006, XIX-947p.
- RENGAKOS, Antonios, « Thucydides' Narrative: The Epic and Herodotean Heritage », in : RENGAKOS, Antonios, – TSAKMAKIS, Antonis (éd.), *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden, Brill, 2006, 279–300.
- REVAULT d'ALLONNES, Myriam, « De l'autorité à l'institution: la durée publique », *Esprit* (Août-Septembre 2004) 42–63.
- REYNIER, Chantal, *Saint Paul sur les routes du monde romain. Infrastructures, logistique, itinéraires*, Paris, Cerf (LB 155), 2009, 294p.
- REYNOLDS, L.D. – WILSON, N.G., *D'Homère à Érasme. La transmission des classiques grecs et latins*. Nouvelle édition revue et augmentée, traduite par C. BERTRAND et mise à jour par Pierre PETITMANGIN, Paris, Éditions du CNRS, 1991², XVI-262p.
- RICCARDI, Andrea, *L'étonnante modernité du christianisme*. Traduit de l'italien par Isabelle BOURBON, Paris, Presses de la Renaissance, 2005, 285p.
- RICHARDS, Ernest Randolph, *The Secretary in the Letters of Paul*, Tübingen, Mohr (WUNT 2/42), 1991, X-251p.
- RICŒUR, Paul, « Les paradoxes de l'autorité », *Philosophie. Bulletin de Liaison des professeurs de philosophie de l'académie de Versailles*, C.R.D.P., 7 (Février 1995) 6–12.
- RIDDLE, Donald W., *Paul: Man of Conflict. A Modern Biographical Sketch*, Nashville, Cokesbury, 1940, 244p.
- RIDLEY, Ronald T., « Exegesis and Audience in Thucydides », *Hermes* 109 (1981) 25–46.
- RIESNER, Rainer, *Die Frühzeit des Apostels Paulus. Studien zur Chronologie, Missionstrategie und Theologie*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 71), 1994.
- RIJKSBARON, Albert (éd.), *New Approaches to Greek Particles: Proceedings of the Colloquium Held in Amsterdam, January 4–6, 1996, to Honour Cornelis Jord RUIJGH on the Occasion of his Retirement*, Amsterdam, Gieben (Amsterdam Studies in Classical Philology 7), 1997, 285p.
- RIKHOF, Herwi, « Das Zweite Vatikanum und die bischöfliche Kollegialität: Lumen gentium 22 und 23 », *Concilium* 26 (1990) 265–275.
- RISCH, Ernst, « Die verschiedenen Partikeln δέ im Griechischen », in : ID., *Kleine Schriften: zum 70. Geburtstag. Hrsg. von Annemarie ETTER u. Marcel LOOSER*, Berlin, de Gruyter, 1981, 486–498.
- ROBBINS, Vernon K., « The Legacy of 2 Corinthians 12:2–4 in the *Apocalypse of Paul* », in : BURKE, Trevor J. – ELLIOT, J. Keith (éd.), *Paul and the Corinthians. Studies on a Community in Conflict. Essays in Honour of Margaret THRALL*, Leiden, Brill (NT.S 109), 2003, 327–339.

- ROETZEL, Calvin J., «The Language of War (2 Cor. 10:1–6) and the Language of Weakness (2 Cor. 11:21b–13:10)», *BI* 17 (2009) 77–99.
- ROGKOTIS, Zacharias, «Thucydides and Herodotus: Aspects of their Intertextual Relationship», in: RENGAKOS, Antonios, – TSAKMAKIS, Antonis (éd.), *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden, Brill, 2006, 57–86.
- ROISMAN, Hanna M., «Women's Free Speech in Greek Tragedy», in: SLUITER, Ineke – ROSEN, Ralph M. (éd.), *Free Speech in Classical Antiquity*, Leiden, Brill (Mn.S 254), 2004, 91ss.
- ROLLAND, Philippe, «La structure littéraire de la Deuxième Épître aux Corinthiens», *Bib* 71 (1990) 73–84.
- ROLLER, Otto, *Das Formular der paulinischen Briefe. Ein Beitrag zur Lehre vom antiken Briefe*, Stuttgart, W. Kohlhammer (BWANT 58), 1933, XXI-657p.
- ROMANIUK, Kazimierz, «Exégèse du Nouveau Testament et ponctuation», *NT* 23 (1981) 195–209.
- ROMILLY (de), Jacqueline, *Histoire et raison chez Thucydide*, Paris, Les Belles Lettres (Collection d'études anciennes), 1967², 314p.
- ROMILLY (de), Jacqueline, *L'évolution du pathétique d'Eschyle à Euripide*, Paris, PUF, 1961, Les Belles Lettres (Collection d'études anciennes), 1980², 148p.
- ROMILLY (de), Jacqueline, *La Modernité d'Euripide*, Paris, PUF, 1986, 237p.
- ROMILLY (de), Jacqueline, *La Construction de la vérité chez Thucydide*, Paris, Julliard (Conférences, essais et leçons du Collège de France), 1990, 155p.
- ROOD, Tim, *Thucydides: Narrative and Explanation*, Oxford, Clarendon Press (Oxford Classical Monographs), 1998, XI-339p.
- ROOD, Tim, «Polybius», in: JONG (de), Irene J.F. (éd.), *Narrators, Narratees, and Narratives in Ancient Greek Literature. Studies in Ancient Greek Narrative I*, Leiden, Brill (Mn.S 257), 2004, 147–164.
- ROOD, Tim, «Thucydides», in: JONG (de), Irene J.F. (éd.), *Narrators, Narratees, and Narratives in Ancient Greek Literature. Studies in Ancient Greek Narrative I*, Leiden, Brill (Mn.S 257), 2004, 115–128.
- ROOD, Tim, «Objectivity and Authority: Thucydides' Historical Method», in: RENGAKOS, Antonios, – TSAKMAKIS, Antonis (éd.), *Brill's Companion to Thucydides*, Leiden, Brill, 2006, 225–250.
- ROOD, Tim, «Polybius», in: JONG (de), Irene J.F. – NÜNLIST, René (éd.), *Time in Ancient Greek Literature. Studies in Ancient Greek Narrative II*, Leiden, Brill (Ms.S 291), 2007, 165–181.
- ROSENMEYER, Patricia A., *Ancient Epistolary Fictions: The Letter in Greek Literature*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 2001, x-370p.
- RÖSLER, Wolfgang, «Persona reale o persona poetica? L'interpretazione dell'io' nella lirica greca arcaica», *QUCC* 19 (1985) 131–144.

- ROSTOVTZEFF, Michael Ivanovitch, *A Large Estate in Egypt in the third Century B.C.: A Study in Economic History*, Roma, Bretschneider (Studia historica 52), 1967, Rist. anast. invariata dell'ed. Madison, 1922, X-209p.
- ROUKEMA, Reimer, «Paul's Rapture to Paradise in Early Christian Literature», in: HILHORST, Anton – VAN KOOTEN, Geurt Hendrik (éd.), *The Wisdom of Egypt. Jewish, Early Christian, and Gnostic Essays in Honour of Gerard P. LUTTIKHUIZEN*, Leiden, Brill (Ancient Judaism and Early Christianity 59), 2005, 267–283.
- RUDBERG, Gunnar, «Das 'wir' in der großen Phaidros-Rede», *Årsbok. Kungliga Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala* [= *Annales Societatis Litterarum Humaniorum Regiae Upsaliensis*] (1952) 93–97.
- RUIZ, Guillermo, «"Ma puissance se déploie dans la faiblesse" (II Cor 12,9). Une interprétation d'Irénée de Lyon», in: DUPLEIX, André (éd.), *Recherches et tradition: mélanges patristiques offerts à Henri CROUZEL, s.j., Professeur honoraire à la Faculté de Théologie de l'Institut Catholique de Toulouse*, Paris, Beauchesne (Théologie historique 88), 1992, 259–269.
- RUPPRECHT, Hans-Albert, *Kleine Einführung in die Papyruskunde*, Darmstadt, Wiss. Buchges. (Die Altertumswissenschaft), 1994, XII-272p.
- RUSCHE, Helga, «Zum "jeremianischen" Hintergrund der Korintherbriefe», *BZ* 31 (1987) 116–119.
- RUTHERFORD, Ian C., «Aristides and the Prose Hymn», in: RUSSELL, Donald Andrew (éd.), *Antonine Literature*, Oxford, Clarendon Press, 1990, 199–219.
- SAAKE, Helmut, «Paulus als Ekstatiker. Pneumatologische Beobachtungen zu 2 Kor. XII 1–10», *NT* 15 (1973) 153–160.
- SACKS, Kenneth, *Polybius on the Writing of History*, Berkeley (Calif.), Univ. of Calif. Press (University of California publications: Classical studies 24), 1981, VIII-233p.
- SAÏD, Suzanne – TRÉDÉ, Monique – LE BOULLUEC, Alain, *Histoire de la Littérature grecque*, Paris, PUF (Premier Cycle), 1997, XVI-720p.
- SALIS (de), Pierre, «L'écharde dans la chair. Un signe visible de la présence de Dieu? La dimension dramatique de la vie: perspectives à partir de II Corinthiens 12,1–10», *RPhTh* 127 (1995) 27–41.
- SALLES, Catherine, «Le genre littéraire de la lettre dans l'Antiquité», *CBFV* 24/84 (1985) 40–47.
- SALLES, Catherine, «L'épistolographie hellénistique et romaine», in: SCHLOSSER, Jacques (éd.), *Paul de Tarse. Congrès de l'ACFEB Strasbourg 1995*, Paris, Cerf (LD 165), 1996, 79–97.
- SAMPLEY, J. Paul (éd.), *Paul in the Greco-Roman World. A Handbook*, Harrisburg (Pennsylvania), Trinity Press International, 2003, XIV-690p.
- SAMPLEY, J. Paul – LAMPE, Peter (éd.), *Paul and Rhetoric*, London, T&T Clark (T&T Clark Biblical Studies), 2010, XVIII-260p.
- SÁNCHEZ BOSCH, Jordi, «Gloriarse» según San Pablo. Sentido y teología de *kaukhaumai*,

- Rome/Barcelone, Bibl. Inst. Press (AnBib 40 – Colectánea San Paciano 16), 1970, XXVIII-341p.
- SANDMEL, Samuel, «Parallelomania», *JBL* 81 (1962) 1–13.
- SASSE, Joseph, *De numero plurali qui vocatur maiestatis*, Leipzig, Hoffmann, 1889, 70p.
- SATAKE, Akira, «Schritt für Schritt. Die Argumentation des Paulus in 2 Kor 10–13», in: SÄNGER, Dieter (éd.), *Der zweite Korintherbrief. Literarische Gestalt – historische Situation – theologische Argumentation. Festschrift zum 70. Geburtstag von Dietrich-Alex KOCH*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (FRLANT 250), 2012, 283–299.
- SAVAGE, Timothy B., *Power through Weakness: Paul's Understanding of the Christian Ministry in 2 Corinthians*, Cambridge, Cambridge University Press (MSSNTS 86), 1996, XVI-251p.
- SCHATZ, Klaus, «Primat und Kollegialität. Eine geschichtliche Skizze ihres Verhältnisses», *Communio* 27 (1998) 289–309.
- SCHELLENBERG, Ryan S., «τὸ ἐν λόγῳ ἰδιωτικὸν τοῦ Ἀποστόλου. Revisiting Patristic Testimony on Paul's Rhetorical Education», *NT* 54 (2012) 354–368.
- SCHELLENBERG, Ryan S., «Rhetorical Terminology in Paul: A Critical Reappraisal», *ZNW* 104 (2013) 177–191.
- SCHMELLER, Thomas, «Écrire aujourd'hui un commentaire (sur 2 Co). Qu'est-ce que cela signifie?», *RevSR* 80 (2006) 243–252.
- SCHMELLER, Thomas, «No Bridge over Troubled Water? The Gap between 2 Corinthians 1–9 and 10–13 Revisited», *JSNT* 36 (2013) 73–84.
- SCHMID, Wilhelm, *Der Atticismus in seinen Hauptvertretern: von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus*, Stuttgart, Kohlhammer, 5 volumes: I, 1887, XIX-432p.; II, 1889, 316p.; III, 1893, 349p.; IV, 1896, 734p.; Registerband, 1897, 234p.
- SCHMID, Wilhelm, «Pluralis maiestatis», *PhWS* 43 (1923) 478–480.
- SCHMIDT, Ulrich, *„Nicht vergeblich empfangen!“: eine Untersuchung zum 2. Korintherbrief als Beitrag zur Frage nach der paulinischen Einschätzung des Handelns*, Stuttgart, Kohlhammer (BWANT 162), 2004, 270p.
- SCHMITT, Arbogast, «Freiheit und Subjektivität in der griechischen Tragödie?», in: FETZ, Reto Luzius – HAGENBÜCHLE, Roland – SCHULZ, Peter (éd.), *Geschichte und Vorgeschichte der modernen Subjektivität*, Berlin, de Gruyter (European Cultures. Studies in Literature and the Arts 11,1 u. 2), 1998, 91–118.
- SCHMITZ, Otto, «Der Begriff δυνάμις bei Paulus. Ein Beitrag zum Wesen urchristlicher Begriffsbildung», in: *Festgabe für Adolf DEISSMANN zum 60. Geburtstag, 7. November 1926*, Tübingen, Mohr, 1927, 139–167.
- SCHNEIDER, Gerhard, «ἡμεῖς», *EWNT*², Bd. II, 294–296.
- SCHNEIDER, Jean, «Usage de la première personne et autobiographie dans la poésie lyrique archaïque», in: BASLEZ, Marie-Françoise – HOFFMANN, Philippe – PERNOT, Laurent (dir.), *L'Invention de l'autobiographie d'Hésiode à Saint-Augustin. Actes*

- du deuxième Colloque de l'Équipe de recherche sur l'Hellénisme Post-Classique. Paris, ENS, 14–16 Juin 1990*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure (Études de littérature ancienne 5), 1993, 21–36.
- SCHNEIDER, Norbert, *Die rhetorische Eigenart der paulinischen Antithese*, Tübingen, Mohr/Siebeck (HUTh 11), 1970, 147p.
- SCHNIDER, Franz – STENGER, Werner, *Studien zum neutestamentlichen Briefformular*, Leiden, Brill (New Testament Tools and Studies 11), 1987, VIII-191p.
- SCHOTTROFF, Luise, « ἐγώ », *EWNT*², Bd. I, 916–922.
- SCHRAGE, Wolfgang, « Leid, Kreuz und Eschaton. Die Peristasenkataloge als Merkmale paulinischer Theologia Crucis und Eschatologie », in: SCHRAGE, Wolfgang, *Kreuzestheologie und Ethik im Neuen Testament. Gesammelte Studien*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (FRLANT 205), 2004, 23–57.
- SCHREIBER, Stefan, *Paulus als Wundertäter: redaktionsgeschichtliche Untersuchungen zur Apostelgeschichte und den authentischen Paulusbriefen*, Berlin, de Gruyter (BZNW 79), 1996, XII-329p.
- SCHREINER, Josef, « Jer 9,22–23 als Hintergrund des paulinischen "Sich-Rühmens" », in: GNILKA, Joachim (éd.), *Neues Testament und Kirche: für Rudolf SCHNACKENBURG*, Freiburg i.B., Herder, 1974, 530–542.
- SCHRÖTER, Jens, « Zur Stellung der Apostelgeschichte im Kontext der antiken Historiographie », in: FREY, Jörg – ROTHSCILD, Clare K. – SCHRÖTER, Jens – ROST, Bettina (éd.), *Die Apostelgeschichte im Kontext antiker und frühchristlicher Historiographie*, Berlin, de Gruyter (BZNW 162), 2009, 27–47.
- SCHUBART, Wilhelm, *Einführung in die Papyruskunde*, Zürich, Weidmann, 1980² (2. Aufl., unveränd. Nachdr. der 1. Aufl., Berlin, 1918), VI-508-VIIIp.
- SCHUBART, Wilhelm, « Bemerkungen zum Stile hellenistischer Königsbriefe », *APF* 6 (1920) 324–347.
- SCHUBERT, Paul, « Editing a Papyrus », in: BAGNALL, Roger S. (éd.), *The Oxford Handbook of Papyrology*, Oxford, Oxford University Press, 2009, 197–215.
- SCHÜTZ, John Howard, *Paul and the Anatomy of Apostolic Authority*, Cambridge, Cambridge University Press (MSSNTS 26), 1975, XI-307p.
- SCHWABE, Karl, *De dicendi genere isocrateo*, Halle, Schlesinger, 1883, 39p.
- SCHWEIZER, Eduard, « Gottesgerechtigkeit und Lasterkataloge bei Paulus », in: FRIEDRICH, Johannes (éd.), *Rechtfertigung: Festschrift für Ernst KÄSEMANN zum 70. Geburtstag*, Tübingen, Mohr, 1976, 461–478.
- SEGAL, A.F., « Heavenly Ascent in Hellenistic Judaism, Early Christianity and their Environment », *ANRW* II,23,2 (1980) 1333–1394.
- SESBOÜÉ, Bernard, « L'autorité dans l'Église catholique: communauté, collégialité, présidence », in: ID., *De quelques aspects de l'Église. Païens et Juifs – Écriture et Église – Autorité – Structure ministérielle*, Paris, DDB, 2011, 133–161.
- SHEWAN, Alexander, « The Pluralis Maiestatis in Homer », *CQ* 7 (1913) 129–131.

- SHI, Wenhua, *Paul's Message of the Cross as Body Language*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 2/254), 2008, XVI-316p.
- SHIMRON, B., « Πρώτος τῶν ἡμεῖς ἔδμεν », *Eranos* 71 (1973) 45–51.
- SHIPP, Blake, *Paul the Reluctant Witness. Power and Weakness in Luke's Portrayal*, Eugene (Ore.), Cascade, 2005, XIII-174p.
- SHOEMAKER, Sydney, *The First Person Perspective and Other Essays*, Cambridge, Cambridge Univ. Press (Cambridge Studies in Philosophy), 1996, XIII-278p.
- SIEGERT, Folker, *Argumentation bei Paulus: gezeigt an Röm 9–11*, Tübingen, J.C.B. Mohr (WUNT 34), 1985, V-320p.
- SINTES, Claude, *Sur la merviolette. Naviguer dans l'Antiquité*. Textes réunis et présentés par Claude SINTES, Paris, Les Belles Lettres (Signets 6), 2009, 242p.
- SLOTTY, Friedrich, « Der sogenannte Pluralis modestiae », *IF* 44 (1927) 155–190.
- SLOTTY, Friedrich, « Der soziative und der affektische Plural der ersten Person im Lateinischen », *IF* 44 (1927) 264–305.
- SLOTTY, Friedrich, « Die Stellung des Griechischen und anderer indogermanischer Sprachen zu dem soziativen und affektischen Gebrauch des Plurals der ersten Person », *IF* 45, *Festschrift für Rudolf THURNEISEN* (1927) 348–363.
- SLOTTY, Friedrich, « Der soziative und affektische Gebrauch des Plurals der ersten Person und das Subjektspronomen im Lateinischen », *Glotta* 16 (1928) 253–274.
- SNOECK HENKEMANS, Francisca, « La prétérition comme outil de stratégie rhétorique », *AAD* 2 (2009), non paginé, disponible sur <http://aad.revues.org/217> (1^{er} février 2015).
- SNYMAN, Andreas H., « On Studying the Figures (σχήματα) in the New Testament », *Bib* 69 (1988) 93–107.
- SPENCER, Aida Besançon, « The Wise Fool (and the Foolish Wise): A Study of Irony in Paul », *NT* 23 (1981) 349–360.
- SPLITTLER, Russel Paul, « The Limits of Ecstasy: An Exegesis of 2 Corinthians 12.1–10 », in: HAWTHORNE, Gerald F. (éd.), *Current Issues in Biblical and Patristic Interpretation. Studies in Honor of Merrill C. TENNEY Presented by his Former Students*, Grand Rapids, Eerdmans, 1975, 259–266.
- STAAB, Karl (éd.), *Pauluskommentare aus der griechischen Kirche: aus Katenenhandschriften, gesammelt und hrsg. von Karl STAAB*, Münster, Aschendorff (NTA 15), 1933, XLVIII-674p.
- STÄHLIN, Gustav, « Zum Gebrauch von Beteuerungsformeln im Neuen Testament », *NT* 5 (1962) 115–143.
- STAMPS, Dennis L., « Rhetorical Criticism of the New Testament: Ancient and Modern Evaluations of Argumentation », in: PORTER, Stanley E. – TOMBS, David (éd.), *Approaches to New Testament Study*, Sheffield, Sheffield Academic Press (JSNT.S 120), 1995, 129–169.
- STANDAERT, Benoît, « La Rhétorique ancienne dans Saint Paul », in: VANHOYE, Albert

- (éd.), *L'Apôtre Paul. Personnalité, style et conception du ministère*, Leuven, University Press (BETHL 73), 1986, 78–92.
- STAUFFER, Ethelbert, « Ἐγώ », *ThWNT*, Bd. II, 1935, 342–360.
- STEEN, Henry A., « Les clichés épistolaires dans les lettres sur papyrus grecques », *CM* 1 (1938) 119–176.
- STEGMAN, Thomas, *The Character of Jesus: The Linchpin to Paul's Argument in 2 Corinthians*, Roma, Ed. Pontificio ist. Biblico (AnBib 158), 2005, XI-470p.
- STEINHOFF, Torsten, « Zum ich-Gebrauch in Wissenschaftstexten », *ZGL* 35 (2007) 1–26.
- STIEWE, Klaus (éd.), *Polybios*, Darmstadt, Wiss. Buchges. (Wege der Forschung 347), 1982, XX-448p.
- STILL, Todd D., « Did Paul Loathe Manual Labor? Revisiting the Work of Ronald F. Hock on the Apostle's Tentmaking and Social Class », *JBL* 125 (2007) 781–795.
- STIREWALT, M. Luther Jr. « The Form and the Function of the Greek Letter-Essay », in: DONFRIED, Karl P. (éd.), *The Romans Debate*, Rev. and expanded ed., Peabody (Mass.), Hendrickson, 1995², 147–171.
- STIREWALT, M. Luther, *Studies in Ancient Greek Epistolography*, Atlanta (Ga), Scholars Press (SLB. Resources for Biblical Study 27), 1993, VIII-87p.
- STIREWALT, M. Luther, *Paul The Letter Writer*, Grand Rapids (Mi), B. Eerdmans, 2003, V-159p.
- STOLZ, Fritz, « Zeichen und Wunder. Die prophetische Legitimation und ihre Geschichte », *ZThK* 69 (1972) 125–144.
- STOWERS, Stanley Kent, *Letter Writing in Greco-Roman Antiquity*, Philadelphia, The Westminster Press (Library of Early Christianity 5), 1986, 188p.
- STOWERS, Stanley Kent, « Social Typification and the Classification of Ancient Letters », in: NEUSNER, Jacob, – BORGES, Peder, – FRERICHs, Ernest S., – HORSLEY, Richard, (éd.), *The Social World of Formative Christianity and Judaism. Essays in Tribute to Howard Clark KEE*, Philadelphia, Fortress Press, 1988, 78–90.
- STOWERS, Stanley Kent, « Letters (Greek and Latin) », in: *ABD* 4 (1992) 290–290.
- STOWERS, Stanley Kent, « Apostrophe, προσωποποιῖα and Paul's Rhetorical Education », in: FITZGERALD, John T. – OLBRICHT, Thomas H. – WHITE, L. Michael, *Early Christianity and Classical Culture: Comparative Studies in Honor of Abraham J. MALHERBE*, Leiden, Brill (NT.S 110), 2003, 351–369.
- STRACK, Hermann Leberecht – BILLERBECK, Paul, *Kommentar zum Neuen Testament aus Talmud und Midrasch. III. Die Briefe des Neuen Testaments und die Offenbarung Johannis: erläutert aus Talmud und Midrasch*, München, Beck, 1926, 857p.
- STRECKER, Georg, « Die Legitimität des paulinischen Apostolates nach 2 Korinther 10–13 », *NTS* 38 (1992) 566–586.
- SUMNEY, Jerry L., « Paul's "Weakness": An Integral Part of his Conception of Apostleship », *JSNT* 52 (1993) 71–91.

- SUNDERMANN, Hans-Georg, *Der schwache Apostel und die Kraft der Rede: eine rhetorische Analyse von 2 Kor 10–13*, Frankfurt am Main, Lang (Europäische Hochschulschriften 23. Theologie 575), 1996, 279p.
- SWOBODA, Heinrich, «Zu den Urkunden von Pergamon», *RMP* 46 (1891) 497–510.
- TABAKOWSKA, Elzbieta, «“Us” and “Them” in Translation», in: DUSZAK, Anna (éd.), *Us and Others: Social Identities Across Languages, Discourses and Cultures*, Amsterdam, John Benjamins Publ. (P&B.NS 98), 2002, 449–461.
- TANNER, Ronald G., «St. Paul's View of Militia and Contemporary Social Values», in: LIVINGSTONE, Elizabeth Anne (éd.), *Papers on Paul and Other New Testament Authors. Sixth International Congress on Biblical Studies. Oxford 3–7 April 1978*, Sheffield, JSOT Press (JSNT.S 3 – Studia Biblica 1978 III), 1980, 377–382.
- TASSIN, Claude, «Paul dans le monde juif du 1^{er} siècle», in: SCHLOSSER, Jacques (éd.), *Paul de Tarse. Congrès de l'ACFEB, Strasbourg, 1995*, Paris, Cerf (LD 165), 1996, 171–193.
- TASSIN, Claude, «Une visite des cieux: 1 Hénoc 14,8–23 en contexte», in: MARGUERAT, Daniel (éd.), *Regards croisés sur la Bible: études sur le point de vue. Actes du III^{ème} colloque international du Réseau de Recherche en Narrativité Biblique (RRNAB), Paris, 8–10 Juin 2006*, Paris, Cerf (LD hors série), 2007, 223–233.
- TASSIN, Claude, *L'Apôtre Paul. Un autoportrait*, Paris, DDB (Théologie à l'Université), 2009, 324p.
- TAYLOR, J., «The Ethnarch of King Aretas at Damascus: A Note on 2 Cor 11.32–33», *RB* 99 (1992) 719–728.
- TAYLOR, N.H., «Apostolic Identity and The Conflicts in Corinth and Galatia», in: PORTER, Stanley E., (éd.), *Paul and His Opponents*, Leiden, Brill (Pauline Studies 2), 2005, 99–127.
- TEETER, Timothy M., «Letters of Recommendation or Letters of Peace?», in: KRAMER, Bärbel – LUPPE, Wolfgang – MAEHLER, Herwig – POETHKE, Günter (dir.), *Akten des 21. Internationalen Papyrologenkongresses: Berlin, 13.–19.8.1995: 2. Teil*, Stuttgart, Teubner (Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete: Beiheft 3), 1997, 954–960.
- THEISSEN, Gerd, «Legitimation und Lebensunterhalt: ein Beitrag zur Soziologie urchristlicher Missionare», *NTS* 21 (1975) 192–221.
- THEOBALD, Michael, *Die überströmende Gnade. Studien zu einem paulinischen Motivfeld*, Würzburg, (FzB 22), 1982, 350p.
- THIERRY, J.J., «Der Dorn im Fleische (2 Kor XII 7–9)», *NT* 5 (1962) 301–310.
- THOMPSON, James W., «Paul's Argument from *Pathos* in 2 Corinthians», in: OLBRICHT, Thomas H. – SUMNEY, Jerry L. (éd.), *Paul and Pathos*, Atlanta, Society of Biblical Literature (SBL.SS 16), 2001, 127–145.
- THORNTON, Claus-Jürgen, *Der Zeuge des Zeugen: Lukas als Historiker der Paulusreisen*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 56), 1991, VIII–430p.

- THRAEDE, Klaus, « Ursprünge und Formen des "Heiligen Kusses" im frühen Christentum », *JbAC* 11/12 (1968/69) 124–180.
- THRAEDE, Klaus, *Grundzüge griechisch-römischer Brieftopik*, München, C.H. Beck (Zetemata 48), 1970, XVIII-245p.
- THRALL, Margaret E., « Paul's Journey to Paradise: Some Exegetical Issues in 2 Cor 12,2–4 », in: BIERINGER, Reimund (éd.), *The Corinthian Correspondance*, Leuven, Peeters Publishers (BETHL 125 – 43. Colloquium Biblicum Lovaniense – 1994), 1996, 347–363.
- THYEN, Hartwig, *Der Stil der Jüdisch-Hellenistische Homilie*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht (FRLANT 65), 1955, 130p.
- TIETZ, Udo, *Die Grenzen des "Wir". Eine Theorie der Gemeinschaft*, Frankfurt am Main, Suhrkamp (Suhrkamp-Taschenbuch Wissenschaft 1586), 2002, 291p.
- TIWALD, Markus, « Die vielfältigen Entwicklungslinien kirchlichen Amtes im Corpus Paulinum und ihre Relevanz für heutige Theologie », in: SCHMELLER, Thomas (éd.), *Neutestamentliche Ämtermodelle im Kontext*, Freiburg i.B., Herder (Quaestiones Disputatae 239), 2010, 101–128.
- TOIT (du), Andrie, « Vilification as a Pragmatic Device in Early Christian Epistolography », in: ID., *Focusing on Paul: Persuasion and Theological Design in Romans and Galatians*. Ed. by Cilliers BREYTENBACH and David S. du TOIT, Berlin, de Gruyter (BZNW 151), 2007, 45–56.
- TOMSON, P.J., « The Names Israel and Jew in Ancient Judaism and in the New Testament », *Bijdr.* 47 (1986) 120–140.
- TRAKATELLIS, Demetrios, « Power in Weakness. Exegesis of 2 Corinthians 12,1–13 », in: LOHSE, Eduard (éd.), *Verteidigung und Begründung des apostolischen Amtes (2 Kor 10–13)*, 12^o *Colloquio Ecumenico Paolino*, 25–30 Sept. 1989, Rom, Abtei St. Paul (Benedictina, Biblisch-Ökumenische Abteilung 11), 1992, 65–86.
- TRAVIS, Stephen H., « Paul's Boasting in 2 Corinthians 10–12 », *StEv* 6 (= *TU* 112) (1973) 527–532.
- TRÉDÉ-BOULMER, Monique, « La Grèce antique a-t-elle connu l'autobiographie? », in: BASLEZ, Marie-Françoise – HOFFMANN, Philippe – PERNOT, Laurent (dir.), *L'Invention de l'autobiographie d'Hésiode à Saint Augustin. Actes du deuxième Colloque de l'Équipe de recherche sur l'Hellénisme Post-Classique (Paris, École Normale Supérieure, 14–16 Juin 1990)*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure (Études de Littérature ancienne 5), 1993, 13–20.
- TREU, Kurt, « Christliche Empfehlungs-Schemabriefe auf Papyrus », in: *Zetesis. Bijdragen op het gebied van de klassieke Filologie, Filosofie, Byzantinistiek, Patrologie en Theologie. Album amicorum, door vrienden en collega's aangeboden aan Prof. Dr. Emile de STRIJCKER*, Antwerpen, Nederlandsche Boekhandel, 1973, 629–636.
- TURNER, Eric Gardener, *Greek Papyri: An Introduction*, Oxford, Clarendon Press, 1968, XII-220p.

- UGEUX, Bernard, «Fécondité de la fragilité», in: ID. (dir.), *La fragilité, faiblesse ou richesse ?*, Paris, Albin Michel ("Rencontres"), 2009, 181–194.
- VAGANAY, Léon, *Initiation à la critique textuelle du Nouveau Testament*, Paris, Cerf (Études annexes de la Bible de Jérusalem), 1986², deuxième édition revue et actualisée par Christian-Bernard AMPHOUX, 300p.
- VAN DEN HOUT, Michiel, «Studies in Early Greek Letter-Writing», *Mn.* 4. Ser. 2 (1949) 19–41 et 138–153.
- VAN VLIET, Hendrik, *No Single Testimony. A Study on the Adoption of the Law of Deut. 19:15 Par. into the New Testament*, Utrecht, Kemink (Studia theologica Rheno-Traiectina 4), 1958, IX-162p.
- VANIER, Jean, «De la fragilité jaillit la lumière», in: UGEUX, Bernard (dir.), *La fragilité, faiblesse ou richesse ?*, Paris, Albin Michel ("Rencontres"), 2009, 105–122.
- VEGGE, Tor, *Paulus and das antike Schulwesen. Schule und Bildung des Paulus*, Berlin/New-York, de Gruyter (BZNW 134), 2006, XVI-575p.
- VERBRUGGE, Verlyn D., *Paul's Style of Church Leadership Illustrated by his Instructions to the Corinthians on the Collection: To Command or not To Command*, San Francisco, Mellen Research Univ. Pr., 1992, XVII-404p.
- VERCRUYSSSE, M., «À la recherche du mensonge et de la vérité. La fonction des passages méthodologiques chez Polybe», in: VERDIN, H. – SCHEPENS, G. – DE KEYSER, E. (éd.), *Purposes of History: Studies in Greek Historiography from the 4th to the 2nd Centuries B.C. Proceedings of the International Colloquium Leuven, 24–26 may 1988*, Lovanii (Studia Hellenistica 30), 1990, 17–38.
- VERHELST, Thierry – DUCROCQ, Anne, *"Quand je suis faible, je suis fort". Debout dans l'épreuve*. Préface de Thomas d'ANSEMBOURG, Paris, Bayard (Témoignage), 2014, 281p.
- VERHOEF, Eduard, «Numerus, Sekretär und Authentizität der paulinischen Briefe», *PzB* 4 (1995) 48–58.
- VERHOEF, Eduard, «The Senders of the Letters to the Corinthians and the Use of "I" and "We"», in: BIERINGER, Reimund (éd.), *The Corinthian Correspondance*, Leuven, Peeters Publishers (BETHL 125 – 43. Colloquium Biblicum Lovaniense – 1994), 1996, 417–425.
- VERHOOGT, Arthur M.F.W., *Menches, komogrammateus of Kerkeosiris: The Doings and Dealings of a Village Scribe in The Late Ptolemaic Period (120–110 B.C.)*, Leiden, Brill (Papyrologica Lugduno-Batava 29), 1998, XIII-242p.
- VERMEYLEN, Jacques, «À quoi servent les exégètes? La lecture de la Bible, entre servitude et service», *RevSR* 80 (2006) 309–329.
- VIELHAUER, Philipp, *Oikodome. Aufsätze zum Neuen Testament II.*, München, Kaiser (Theologische Bücherei 65. Neues Testament), 1979, XIV-245p.
- VILLALBA I VARNEDA, Pere, *The Historical Method of Flavius Josephus*, Leiden, Brill (Arbeiten zur Literatur und Geschichte des hellenistischen Judentums 19), 1986, XXIV-295p.

- VOLLENWEIDER, Samuel, «Paulus», *RGG*⁴ 6 (2003), 1035–1065.
- VOLP, Eduard, *De usu numeri pluralis Aeschyleo et Sophocleo*, Marburg, Diss., 1888, 83p.
- VORHOLT, Robert, *Der Dienst der Versöhnung. Studien zur Apostolatstheologie bei Paulus*, Neukirchen-Vluyn, Neukirchener Verlag (WMANT 118), 2008, XVI-447p.
- VOUGA, François, «Der Brief als Form der apostolischen Autorität», in: BERGER, Klaus – VOUGA, François – WOLTER, Michael – ZELLER, Dieter (éd.), *Studien und Texte zur Formgeschichte*, Tübingen, Francke (TANZ 7), 1992, 7–58.
- VUORENJUURI, Maarit, «Vocative Singular Addressing the Chorus in Greek Drama», *Arctos* 6 (1969) 147–160.
- WALKER, Donald Dale, *Paul's Offer of Leniency (2 Co 10,1). Populist Ideology and Rhetoric in a Pauline Letter Fragment*, Tübingen, Mohr-Siebeck (WUNT 2/152), 2002, XVI-443p.
- WALKER, William O., «Does the “We” in Gal 2,15–17 include Paul's Opponents?», *NTS* 49 (2003) 560–565.
- WALLACE, James Buchanan, *Snatched into Paradise (2 Cor 12 :1–10). Paul's Heavenly Journey in the Context of Early Christian Experience*, Berlin, de Gruyter (BZNW 179), 2011, XII-391p.
- WALTER, Eugen, «Die Kraft wird in der Schwachheit vollendet. Zur paulinischen Theologie der Schwachheit», *GuL* 28 (1955) 248–255.
- WARD, Richard F., «Pauline Voice and Presence As Strategic Communication», *Semeia* 65 (1994) 95–107.
- WATSON, Duane Frederic – HAUSER, Alan J., *Rhetorical Criticism of the Bible: A Comprehensive Bibliography with Notes on History and Method*, Leiden, Brill (Biblical Interpretation Series 4), 1994, XX-206p.
- WATSON, Duane Frederic, «Rhetorical Criticism of the Pauline Epistles Since 1975», *CRBS* 3 (1995) 219–248.
- WATSON, Duane Frederic, «Paul's Boasting in 2 Corinthians 10–13 as Defense of His Honor: A Social-Rhetorical Analysis», in: ERIKSSON, Anders – OLBRICHT, Thomas H. – UBELACKER, Walter (éd.), *Rhetorical Argumentation in Biblical Texts. Essays from the Lund 2000 Conference*, Harrisburg (Pennsylvania), Trinity Press International (Emory Studies in Early Christianity 8), 2002, 260–275.
- WATSON, Duane Frederic, «Paul and Boasting», in: SAMPLEY, J. Paul (éd.), *Paul in the Greco-Roman World. A Handbook*, Harrisburg (Pennsylvania), Trinity Press International, 2003, 77–100.
- WATSON, Nigel M., «“Physician, Heal Thyself”? Paul's Character as Revealed in 2 Corinthians, and the Congruence Between Word and Deed», in: BIERINGER, Reimund (éd.), *The Corinthian Correspondance*, Leuven, Peeters Publishers (BETHl 125 – 43. Colloquium Biblicum Lovaniense – 1994), 1996, 671–678.
- WEBER, V., «Erklärung von 2 Kor. 10,1–6», *BZ* 1 (1903) 64–78.
- WEIMA, Jeffrey A.D., *Neglected Endings. The Significance of the Pauline Letter Closings*, Sheffield, JSOT Press (JSNT.S 101), 1994, 270p.

- WEISS, Johannes, *Beiträge zur paulinischen Rhetorik*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1897, 87p.
- WELBORN, Laurence L., «Paul's Flight from Damascus: Sources and Evidence for an Historical Evaluation», in: ÖZEN, Alf (éd.), *Historische Wahrheit und theologische Wissenschaft. Gerd LÜDEMANN zum 50. Geburtstag*, Frankfurt a.M., Peter Lang, 1996, 41–60.
- WELBORN, Laurence L., «Primum tirocinium Pauli (2 Cor 11,32–33)», *BZ* 43 (1999) 49–71.
- WELBORN, Laurence L., «The Runaway Paul», *HTHR* 92 (1999) 115–163.
- WELBORN, Laurence L., «Paul's Caricature of his Chief Rival as a Pompous Parasite in 2 Corinthians 11.20», *JSNT* 32 (2009) 39–56.
- WELBORN, Laurence L., «“By the Mouth of Two or Three Witnesses”. Paul's Invocation of a Deuteronomic Statute», *NT* 52 (2010) 207–220.
- WELCH, John W. (éd.), *Chiasmus in Antiquity. Structures, Analyses, Exegesis*, Hildesheim, Gerstenberg, 1981, 353p.
- WELCH, John W. – MCKINLAY, Daniel B. (éd.), *Chiasmus Bibliography*, Provo (Utah), Research Press, 1999, VII-193p.
- WHITE, John Lee – KENSINGER, Keith A., «Categories of Greek Papyrus Letters», *SBL 1976 Seminar Papers 112th Annual Meeting*, 10 (1976) 79–91.
- WHITE, John Lee, *The Form and Structure of the Official Petition: A Study in Greek Epistolography*, Missoula (Mont.), Soc. for Biblical Literature (SBLDS 5), 1972, XII-196p.
- WHITE, John Lee, «Epistolary Formulas and Cliches in Greek Papyrus Letters», *SBL 1978 Seminar Papers 14th Annual Meeting Vol. 2*, 14 (1978) 289–319.
- WHITE, John Lee (éd.), *Studies in Ancient Letter Writing*, Chico (CA), Scholars Press (*Semeia* 22), 1982, 112p.
- WHITE, John Lee, «The Ancient Epistolography Group in Retrospect», *Semeia* 22 (1982) 1–14.
- WHITE, John Lee, «The Greek Documentary Letter Tradition Third Century B.C.E. to Third Century C.E.», *Semeia* 22 (1982) 89–106.
- WIEDEMANN, Thomas, «Rhetoric in Polybius», in: VERDIN, H. – SCHEPENS, G. – DE KEYSER, E. (éd.), *Purposes of History: Studies in Greek Historiography from the 4th to the 2nd Centuries B.C. Proceedings of the International Colloquium Leuven, 24–26 may 1988*, Lovanii (Studia Hellenistica 30), 1990, 289–300.
- WILES, Gordon, P., *Paul's Intercessory Prayers. The Significance of the Intercessory Prayer Passages in the Letters of St Paul*, Cambridge, Cambridge Univ. Press (MSSNTS 24), 1974, XII-351p.
- WILHELM, Adolf, *Griechische Königsbriefe*, Aalen, Scientia (Klio: Beiheft; 48 = N.F., H. 35), 1960 (Neudr. d. Ausg. Leipzig 1943), 61p.
- WILK, Florian, «Ruhm coram Deo bei Paulus?», *ZNW* 101 (2010) 55–77.

- WINTER, Bruce W., *Philo and Paul Among the Sophists*, Cambridge, Cambridge University Press (MSSNTS 96), 1997, XVI-289p.
- WISCHMEYER, Oda, « 2 Korinther 12,1–10. Ein autobiographisch-theologischer Text des Paulus », in: ID., *Von Ben Sira zu Paulus. Gesammelte Aufsätze zu Texten, Theologie und Hermeneutik des Frühjudentums und des Neuen Testaments*, Hrsg.v. Eve-Marie BECKER, Tübingen, Mohr-Siebeck (WUNT 2/173), 2004, 277–288.
- WISCHMEYER, Oda, « 2 Korinther 12,7–8: Ein Gebet des Paulus », in: EGGER-WENZEL, Renate – CORLEY, Jeremy (éd.), *Deuterocanonical and Cognate Literature Yearbook 2004. Prayer from Tobit to Qumran. Inaugural Conference of the ISDCL at Salzburg, Austria, 5–9 July 2003*, Berlin, de Gruyter, 2004, 467–479.
- WITTE, Kurt, *Singular und Plural. Forschungen über Form und Geschichte der griechischen Poesie*, Leipzig, Teubner, 1907, VIII-270p.
- WOLSKA-CONUS, Wanda, « Sources des commentaires de Stéphanos d'Athènes et de Théophile le Protospathaire aux Aphorismes d'Hippocrate », *REByz* 54 (1996) 5–66.
- WOODS, Laurie, « Opposition to a Man and His Message: Paul's "Thorn in the Flesh" (2 Cor 12:7) », *ABR* 39 (1991) 44–53.
- WUELLNER, Wilhelm, « Der vorchristliche Paulus und die Rhetorik », in: LAUER, Simon – HANSPETER, Ernst (éd.), *Tempelkult und Tempelzerstörung (70 n. Chr.): Festschrift für Clemens THOMA zum 60. Geburtstag*, Bern, Lang (Judaica et Christiana 15), 1995, 133–165.
- ZAAS, Peter S., « Catalogues and Context : 1 Corinthians 5 and 6 », *NTS* 34 (1988) 622–629.
- ZANGARA, Adriana, *Voir l'histoire. Théories anciennes du récit historique. IIe siècle avant J.-C. – IIe siècle après J.-C.*, Paris, Éd. de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Vrin (Contextes), 2007, 318p.
- ZEILINGER, Franz, « Der schwache Paulus und die schwache Kirche », in: SCHMELLER, Thomas (dir.), *Neutestamentliche Exegese im 21. Jahrhundert. Grenzüberschreitungen. Für Joachim GNILKA*, Herder, 2008, 345–354.
- ZILLIACUS, Henrik, *Zur Sprache griechischer Familienbriefe des III. Jahrhunderts n. Chr (P.Michigan 214–221)*, Helsinki, Akad. Buchhandlung (Societas Scientiarum Fennica. Commentationes humanarum litterarum 13,3), 1943, 52p.
- ZILLIACUS, Henrik, *Untersuchungen zu den abstrakten Anredeformen und Höflichkeitstiteln im Griechischen*, Helsinki, Acad. Bookstore (Societas Scientiarum Fennica. Commentationes humanarum litterarum 15,3), 1949, 110p.
- ZILLIACUS, Henrik, *Selbstgefühl und Servilität: Studien zum unregelmäßigen Numerusgebrauch im Griechischen*, Helsinki, Akad. Bokhandeln (Societas Scientiarum Fennica. Commentationes humanarum litterarum 18,3), 1953, 85p.
- ZILLIACUS, Henrik, *Zur Abundanz der spätgriechischen Gebrauchssprache*, Helsinki, Societas scientiarum Fennica (Societas Scientiarum Fennica. Commentationes humanarum litterarum 41,2), 1967, 105p.

- ZIMMERMANN, Ruben, *Geschlechtermetaphorik und Gottesverhältnis: Traditions-
geschichte und Theologie eines Bildfelds in Urchristentum und antiker Umwelt*, Tübingen, Mohr Siebeck (WUNT 2/122), 2001, XXV-791p.
- ZMIJEWSKI, Josef, *Der Stil der paulinischen "Narrenrede". Analyse der Sprachgestaltung
in 2 Kor 11,1–12,10 als Beitrag zur Methodik von Stiluntersuchungen neutestamentlicher
Texte*, Köln-Bonn, Peter Hanstein Verlag (BBB 52), 1978, 449p.

Index des citations bibliques

1 Ancien Testament

Genèse

2	326
5,21–24	392n272
5,23	392n272
9,26	382n241
12–22	353n165
12,3	354n167
14,20	382n241
15,5	354n167
17,5	354n167
22,18	354n167
24,27	382n241
31,41	554n28

Exode

7,3	424n352
11,19	424n352
25,8	414n330

Lévitique

26,11	414n330
-------	---------

Nombres

35,30	454n433
-------	---------

Deutéronome

4,34	424n352
6,22	424n352
7,19	424n352
11,3	424n352
12,11	414n330
17,6	454n433
19,15–21	454, 454n435
19,15	452, 454n433, 454n435, 455, 455n437, 496, 498
19,16.21	454n435
25,2–3	362n193
26,8	424n352
28,46	424n352
29,2	424n352

1 Samuel

25,32	382n241
-------	---------

2 Samuel

18,28	382n241
22,47	382n241

1 Rois

1,48	382n241
5,21	382n241
8,12–13	414n330
8,15	382n241
17,21	410n321

2 Rois

2,1–11	392n272
--------	---------

1 Chroniques

29,10	382n241
-------	---------

2 Chroniques

2,11	382n241
6,4	382n241
6,38	298n43

Néhémie

7,6	298n43
-----	--------

Esther

2,6	298n43
6,1	543, 544
6,10	543
7,3–4	543
9,1	542
9,22	542n6

2 Maccabées

9,19–23	156n264, 158n269
---------	------------------

Psaumes

7,3	385n251
9,10	385n250
9,19.20.23.30.33.35.36.38	543n10
10,9	385n251
11,6	543n10
13,6	543nn9–10

Psaumes (*suite*)

17,3	385n250
17,30	543n10
17,47	382n241
21,14	385n251
21,25	543nn9-10
23,8	297n39
24,16	543nn9-10
30,3-4	385n250
30,11	543n10
30,12	385n250
30,15.18.23	543n10
31,7	385n250
33,7.18-19	543n10
34,10	385n251, 543n10
36,14	543n10
39,18	543n10
40,2-4	543n10
40,12	544n11
40,14	382n241
43,11	385n251
43,25	543n10
44,20	450n425
45,2	385n250, 543n10
49,22	385n251
50,10.15	450n425
54,8	385n250
58,17	385n250
58,18	543n10
59,6	385n250
65,20	382n241
67,2	385n250
67,11	543n10
67,19.20.36	382n241
68,5	385n251
68,30.33-34	543n10
69,6	543n10
70,3	385n250
71,2.4.12-13	543n10
71,18	382n241
73,21	543n10
81,3-4	543n10
85,1	543n10
87,10.16	543n10
88,42	385n251
89,1	385n250
90,2.9	385n250
93,22	385n250
101,1	543n10

103,18	385n250
103,21	385n251
104,7.18	385n250
105,48	382n241
106,10.41	543n10
108,11	385n251
108,16.22-31	543n10
112,7-9	543n10
113,3-5	385n250
119,75.107	450n425
123,7-8	543n10
131,15	543n10
138,7	385n250
139,13	543n10
141,5	385n250
142,9	385n250
143,1	382n241
143,2	385n250

Proverbes

21,22	297n39
-------	--------

Sirac le Sage

44,16	392n272
49,14	392n272

Isaïe

2,12	297n39
6,1	401n300

Jérémie

1,2	401n300
1,3	298n43
1,5	306n58
1,10	306n58, 452n431, 507
9,22-23	272, 317, 496
24,6	306n58, 452n431
31,28	306n58, 452n431, 507

Lamentations

1,1	450
1,3	450n425
1,4	450n426
1,5-7	450n425
1,8	450n425, 450n427
1,9.12	450n425
1,18.20	450n427
2,5	450n425
2,8	450n426

3,32-33.34	450n425	Daniel	
3,42	450n427	2,25	298n43
5,3	450		
5,7	450n427	Osée	
5,15	450n426	1-3	324n95
5,16	450n427	1,2	448n420
		2,4,6	448n420
Ézéchiél		4,11.12	448n420
1,1	298n43, 401n300	5,4	448n420
16	324n95, 448n420	6,10	448n420
16,15.22.25.33-34.36.39.41	448n420		
23	448n420	Habacuc	
23,7.8.11.14.17.18.19.27.29	448n420	2,4	462

2 Écrits intertestamentaires et apocryphes

Apocalypse d' Abraham	392n272	3,1-21,5	392n273
18,1-11	393n275	8,1-3	393n274
19,1-9	392n273	20,1-22,2	393n275
		39,1-3	393n276
Apocalypse de Sédrach	392n272		
2,1-4	392n273	Vie grecque d' Adam (Ap. de Moïse)	
		392n272	
3 Baruch (Ap. grecque de Baruch)		37,5	393n274
392nn272-273		40,2	393n274
2,1-16,4	392n273		
14,1-2	393n275	Testament de Lévi	392n272
1 Hénoch (Hénoch éthiopien)	392n272	2,5-3,8	392n273
12-16	392n272	5,1	393n275
12,1-2	392n272		
14,15-23	393n275	Ascension d' Isaïe	
2 Hénoch (Hénoch slave)	392nn272-273	6,1-9,42	392n273
1,1	392n272	9,1-42	393n275

3 Nouveau Testament

Matthieu		13,1-9	554n26
5,9	480n483	13,32	414n330
6,1	340n134	16,16-23	355n171
7,7	410n321	16,24-28	548n17
8,20	414n330	18,16	455n437
9,17	340n134	18,21	298n43
10,37-39	548n17	26,39-44	410n321
12,4	396n288	27,30	298n43

Marc

3,29 298n43
 4,1–8,26–29,30–32 554n26
 4,32 414n330
 14,35–41 410n321

Luc

5,36–37 340n134
 9,58 414n330
 10,6 340n134
 11,9 410n321
 12,10 298n43
 13,9 340n134
 13,19 414n330
 14,32 340n134
 22,65 298n43

Jean

1,14 414n330
 3,11 103n150
 8,12,17 455n437
 9,4 103n150

Actes

1,1 78n84
 2,19 424n353
 2,22 424nn352–353
 2,29 396n288
 2,43 424n353
 4,13 329n107
 4,30 424n353
 5,12 424n353
 5,41 365n202
 6,8 424nn352–353
 6,11 298n43
 7,36 424n353
 9,23–25 383n246, 385, 541
 13,1–14,28 366n203
 14,3 424n353
 14,19–20 364
 15,12 424n353
 15,31 229n6
 15,36–21,2 366n203
 16,6 78n84
 16,10–17 78n84, 366n203
 16,17 78n84
 16,19–23 364n197
 18,3 332n117

20,5–15 78n84, 366n203
 20,13–15 78n84
 20,13 78n84
 20,34 335n124
 21,1–18 78n84, 366n203
 21,18 78n84
 23,30 298n43
 24 247n57
 27,1–28,16 78n84, 364n201, 366n203

Romains

2n2, 192, 196, 217n79, 223
 1,1–7 473n473
 1,1 198n28
 1,4 463n455
 1,5 36, 197, 198, 198n28,
 298n43, 473n473, 561n36
 1,7 3n3, 482, 483n494
 1,8 450n429
 1,9 443n402
 1,10 293n27
 1,17 394n281, 462
 1,18 394n281
 1,25 382n241
 1,29–31 445n410
 1,29–30 446n414
 1,32 323n92
 2,2 215n77
 2,5 394n281
 2,27 412n327
 3–4 245n49
 3,4 334n121
 3,5 215n77
 3,6 334n121
 3,19 215n77
 3,31 334n121
 4,1 215n77
 4,12 323n92
 4,15 211n68
 4,16 323n92
 4,17 354n167
 4,19 380n237, 435n383
 4,24–25 3n3
 4,24 3n3, 323n92
 5,3–5 303n50
 5,3 323n92
 5,4–5 314n78
 5,5 395n285, 483n496,
 484n498
 5,6 380n237

5,8	483n494, 483n496	11,11	334n121
5,11	323n92	12-15	230n7
5,19	298n43	12,1-15,13	481n487
5,20	547n16	12,1	230n7
5,21	394n284	12,3	312n71, 473n473
6,1	215n77	12,4-6	3n3
6,2	334n121	12,8	292n26
6,3	3n4	12,9	483n494
6,4	293n28	12,16	291n21, 479n481
6,5	323n92	13,5	323n92
6,6	548n17	13,6	412n327
6,15	334n121	13,13	293n28, 344n141, 445n410,
6,23	3n3		446n414
7,6	3n3	14-15	223
7,7	215n77, 334n121	14,1.2	380n237
7,13	334n121	14,8	305n55
7,14	215n77	14,14	362n193
7,23	298n43	14,15	367n207
7,25	3n3	14,19	443n405
8,1-17	296	15,1	380n237
8,3	380n237	15,2-3	230n8
8,4-5	296	15,2	443n405
8,4	293n28, 294n30	15,3	462n454
8,6-7	294n30	15,5-6	479n481
8,7	298n43	15,5	343n139
8,18.19	394n281	15,6	3n3
8,22	215n77	15,13	424n355
8,23	323n92	15,14	329n109
8,26-27	394, 395, 395n285, 396	15,15	473n473
8,26	380n237, 394, 394n283,	15,18-19	424
	395	15,18	298n43, 508n27
8,27	343n139, 395n285	15,19	424
8,28	215n77	15,20	317n83, 443n405
8,29-30	303n50	15,22-23	313n74
8,31	215n77	15,26.27	415n331
8,32	3n4	15,28	412n327
8,34	461n451	15,30	230n7
8,35-37	356n173	16	223
8,39	483n494, 483n496	16,1-2	145
9-11	288n16, 382n243, 481n487	16,1	147
9,1-3	382n243	16,2	462n454
9,1	382, 382n243	16,3	561n36
9,5	382n241	16,4	323n92
9,10	323n92	16,6	358n178
9,14	215n77, 334n121	16,7	198n28
9,24	323n92	16,12	358n178
9,30	215n77	16,16	481
10,14-17	527	16,17	230n7
11,1	334n121, 462n454	16,18	349n158

Romains (*suite*)

16,19	298n43
16,20	3n3, 349n158, 480n484, 483n492
16,21	561n36
16,22	307n60
16,25	394, 394n281
16,26	298n43

1 Corinthiens 2n2, 6n8, 16, 46, 141n237, 192,

196, 202n36, 204, 218n82, 222n4, 300n47, 334n120, 347n152, 446, 446n416, 447n418, 451, 458n441, 481, 523, 536, 538, 538n10, 561n36, 562	
1-4	254, 254n69, 270, 317, 347n152, 446, 451, 472n472, 481n487, 501, 501n18, 506, 537, 538
1,1	223, 492n7
1,2	222n4, 482
1,3	3n3
1,4-5	425, 431n368
1,4	406n313, 431n368, 450n429
1,5	329n109
1,7	3n3, 394n281
1,8	3n3, 461n451
1,9	3n3
1,10-4,21	254n69
1,10-17	267n5
1,10	3n3, 230n7, 477n477, 478n479
1,11	373n220, 446n415, 477n477
1,12	305n55, 529, 537
1,13	484n498, 548n17
1,16	476n476
1,17	329n107, 461n450, 548n17, 560
1,18-3,23	267n5
1,18-25	267n5, 533
1,18	267n5, 365n202, 463n455, 501, 501n18, 548n17
1,20	250n62
1,21	415n331, 501
1,23	196, 197, 197n24, 405n311, 548, 548n17, 561n36
1,24	463n455
1,25	380n237, 548

1,26	304n51, 477n477
1,27-29	548
1,27	380n237, 501
1,29	347n152, 529n2
1,30	425, 461n451
1,31	272, 317, 347n152, 529n2, 532
2,1-5	472, 501
2,1	196, 197n24, 329n107, 477n477
2,2-3	537, 538, 548n17
2,2	531n5, 533, 548n17
2,3-5	501n18
2,3	380n237
2,4-5	329n107, 380n237, 425
2,4	330, 424n355
2,5	424n355
2,6-16	394, 395, 396, 397, 405n311
2,6-7	197n24
2,6	196, 197, 395, 395n286, 398n294, 561n36, 567n52
2,7	330, 395n286, 561n36, 567n52
2,8	548n17
2,9-13	395
2,9	395, 398
2,10	394, 394n281, 395, 395n286, 396, 400
2,11-16	395
2,12-13	396
2,12	395n286, 396
2,13-14	403
2,13	329n107, 330, 395, 395n286, 405n311, 561n36, 567n52
2,16	396, 443, 461n451
3,1-3	298n41, 396n287
3,1	196, 197n24, 477n477, 555n29
3,3	293n28, 396n287, 446n415
3,5-15	561
3,5-11	557n33
3,5-9	224
3,6	2
3,7	423n350, 561n36
3,8	358n178
3,9-10	443n405, 473n473
3,9	2, 223, 224
3,10-17	443n406

3,10	411n323, 473n473	5,9	307n60, 523
3,12	443n405	5,10-11	445n410
3,13-15	337n128	6,1	242n38
3,13	394n281	6,3	3n3
3,14	443n405	6,9-10	445n410
3,19	250n62, 435	6,12-20	300n47
3,21-23	317, 537	6,14	463n455
3,21	317, 347n152, 529n2, 532	6,15	334n121
3,22-23	318, 557n33	7,15	480n484
3,23	305n55, 537	7,17	293n28, 312n71
4,1	305, 334, 408	7,18-19	533
4,2	476n476	7,24	477n477
4,3-5	537	7,29	476n476, 477n477
4,6	2, 347n152, 446n415, 477n477, 529n2, 537	8,1-11,1	375n226
4,7	201n35, 312, 318n84, 347n152, 529n2	8-10	254, 375n227
4,8	243	8	245n49, 375n226
4,9-13	356n173, 408, 501	8,1	329n109, 347n152, 443n405, 446n415, 483n494, 529n2
4,9	2, 198n28, 361n186	8,5	462n454
4,10	348n153, 351n161, 380n237, 471, 501n18, 537, 538	8,6	367n207
4,11	369n213, 408	8,7	380n237
4,12-13	243	8,8	362n193
4,12	358n178, 562n41	8,9-13	375n226
4,13	561n36	8,9	304n51, 380n237
4,14-21	431n367	8,10	380n237, 443n405
4,14-16	326n100	8,11-13	367n207
4,14-15	374n225	8,11,12	380n237
4,14	324n96, 477n477, 555n29	9	334n120, 396n289
4,15	324n96, 425, 555n29	9,1-14	334n120
4,16	230n7	9,1	3n3, 334n120, 398n293
4,17	211n68, 324n96, 437n389, 477n477, 555n29	9,2	450n424
4,18-19	408n316	9,3	208n56, 229n6
4,18	347n152, 446n415, 529n2, 537	9,4-9	343n140
4,19-21	445	9,5	198n28
4,19-20	292n25	9,6-14	331n114
4,19	347n152, 446n415, 529n2	9,6-9	343n140
4,20	424n355, 537	9,6	2, 242n39
4,21	292n25, 349n156, 437n388, 472n472	9,8	343
5-6	449n423	9,12	332n117, 334n120, 335, 335n124, 535, 538
5	201, 201n34	9,14	462
5,1-5	292n25	9,15	333, 334n120
5,2	347n152, 446n415, 529n2	9,16	347n152, 529n2
5,6	347n152, 529n2	9,19,20-23	538
5,7	462n454	9,22	374n225, 380n237
		9,24-27	300n47
		9,26	242n38, 242n39
		10,1	477n477

1 Corinthiens (*suite*)

10,5	415n331
10,17	3n4
10,18	304n51
10,23	443n405
11,1	230n8
11,7	435n383
11,9	462n454
11,14-15	351n161
12-14	389n258
12	484
12,4-11	484
12,4-6	483n496
12,7	389n258, 484
12,10	424n354, 425n356
12,13	3n4, 462n454, 484n498
12,14	462n454
12,22	380n237
12,25-26	484
12,28.29	424n354, 425n356
13,1-13	483n494
13,2	423n350
13,4	347n152, 446n415, 529n2
13,7	314n78
14	245n49, 394n281, 395n285
14,3-5	443n405
14,8	462n454
14,12	443nn405-406
14,17	443n405
14,26	389n258, 394n281, 442n400, 443n405
14,30	394n281
14,33	446n413, 480n484
15	396n289
15,5-9	198n28
15,7	2, 482n490
15,8-10	423n350
15,8	398n293
15,9	243
15,10	358n178, 411n323
15,11	2, 561n36
15,23	305n55
15,30-31	218n82
15,30	209n59, 218n82
15,31	218n82, 450n424
15,32	361n86
15,33	242n38
15,43	351n161, 380n237, 463n455
15,50	242n38

15,51	3n4
15,57	3n3
15,58	358n178, 477n477
16,3	307n60
16,5.8-9	373n220
16,9	333n118
16,10	201n35, 304n51
16,12	437n389
16,15-18	145
16,15	230n7
16,16	358n178
16,19	373n220, 482
16,20	481
16,23	483n492

2 Corinthiens	2n2, 6, 6n8, 12, 16, 35, 35nn2-3, 41, 41n32, 43, 43n52, 45, 45n56, 46, 50, 141n237, 142n239, 188, 192, 214, 218, 269n11, 289, 300n47, 356, 382, 384n247, 454n435, 457n440, 538n10, 539n11, 558n34, 561n36, 567n52
1-9	1, 6, 7n9, 39, 205n41, 204, 207, 523, 533, 536
1-7	6n8, 7n10, 538n10
1,1-2,13	6n8, 480n482
1,1-11	39, 192
1,1	492n7
1,2-3	215n77
1,2	3
1,3-4	218
1,3	382n241
1,4	43n52, 218
1,6-11	214, 425
1,6	214, 555n30
1,7	214, 314n78, 555n30
1,8-10	361n186
1,8	214, 477n477
1,12	199, 329n107, 359n181, 405n310
1,13-14	558n34
1,13	43n52, 50, 192, 215n74, 223n6, 567n52
1,14	405n310, 450n424
1,15	505n23
1,18-22	39
1,18	214
1,19	2, 207, 207n48, 214, 216, 223, 230n8, 398n293, 526, 555n30, 561n36

1,21-22	215n77, 483n496	4,8	356n175, 377n232, 500n16
1,21	215, 555n30	4,10-12	218
1,22	484n498, 537	4,10-11	376, 425n356
1,23-24	2n2	4,10	361n186
1,23	334, 443n402	4,12-5,10	200, 200n33
1,24	207, 214, 557, 561n36	4,12	214, 218, 537, 548n17,
2,2	454n435		555n30
2,3-4	6n8, 201n34, 538n10	4,13	215n74, 567n52
2,3	457n440	4,14-15	555n30
2,4	359n181, 480n482, 538n10	4,14	215
2,5	208n56	4,15	214, 537
2,8	483n494	4,16	200, 200n32
2,9	6n8, 480n482, 538n10	4,17-18	200n33
2,10	462n454, 555n30	4,17	200
2,11	192, 215n77, 436n387	5,1-10	215n77
2,12-13	192, 373n220	5,1	215n77, 443n405
2,12	333n118	5,2-4	462n454
2,13	6n8, 211n68, 374n225	5,5	484n498, 537
2,14-7,4	6n8, 205n41	5,6	291n22, 508n27
2,14-17	207	5,7	293n28
2,14	6n8, 192, 207, 207n49,	5,8	291n22, 415n331, 508n27
	329n109, 506	5,10	3n4, 215n77, 218n82
2,17	215n74, 363n194, 443,	5,11-20	218n82
	567n52	5,11-13	214, 218n82
2,19	15	5,11-12	2n2
3,1-3	214, 307n60, 314	5,11	192, 193n17, 210n67,
3,1-2	145		558n34
3,1	207, 207n50, 326n99	5,12	214, 408n316
3,2-3	450n424	5,13	214
3,2	214, 320	5,14	218n82, 443
3,3	537	5,18-20	335n124
3,4-5	505n23	5,18	537
3,4	508n27	5,19	350n160
3,5-6	318	5,20	214, 218n82, 230n7,
3,5	537		292n26, 293n27, 537
3,6	484n498, 537	5,21	215n77, 218n82, 394n284
3,10	462n454	6,1-13	214
3,12	314n78	6,1	214, 230n7
3,17	484n498	6,3	374n225
3,18	3n4, 215n77	6,4-10	356n173, 425
4	214	6,4	425
4,2	200, 200n31, 293n28, 435,	6,5	358n178, 369n212-213
	443, 443n403	6,6	537
4,4	461n451	6,7	297n38, 443n403
4,5	214, 218	6,8-10	356n175
4,6	329n109, 461n451	6,8	351n161, 443n403
4,7-12	356n173	6,11-13	210-211, 211n68, 432
4,7	218, 357n176, 537	6,13	211, 214, 324n96, 477n477
4,8-12	356n175	6,14-7,1	6n8, 449n423

2 Corinthiens (suite)

6,16 215n77
 7 210n67, 437n390
 7,1 17, 215n77, 412n327
 7,2 215, 436n387, 538
 7,2-4 214-215
 7,3-4 2n2, 193
 7,4-9,15 480n482
 7,4 6n8, 195n21, 208n52,
 405n310, 555n30
 7,5-16 6n8
 7,5-7 374n225
 7,5 6n8, 194-195, 373,
 462n454
 7,6 291n21, 437n390
 7,7-9 2n2
 7,7 193-195, 194n19, 195n21,
 199n29, 201n35, 208,
 208n56, 323n92
 7,8-12 6n8, 538n10
 7,8-9 194n20, 211
 7,8 201n34, 211, 307n60
 7,9 343n139
 7,10 343n139, 394n284
 7,11 343n139
 7,12-14 2n2
 7,12 194, 194n20, 195n21, 201,
 201n34, 454n435
 7,13-14 215
 7,13 193-194, 194n19, 199n29,
 208, 208n56, 359n181,
 437n390
 7,14 195, 405n310, 437n390,
 443n403, 555n30
 7,15 298n43, 359n181, 555n29
 7,16 291n22, 555n30
 8-9 6, 7n10, 437n390
 8 6n8, 196, 437n390,
 438n391
 8,1 373n220, 477n477
 8,3-4 2n2
 8,3 196
 8,4 293n27, 482n491
 8,6-7 196n23
 8,6 412n327, 437nn389-390,
 438, 438n391
 8,7 329n109, 431n368, 433,
 483n494, 555n30
 8,8-10 2n2

8,8 196, 196n23, 210n66
 8,9 3n3, 215n77, 230n8,
 431n368, 483n496, 555n30
 8,10 196, 196n23, 201n35,
 210n66, 323n92
 8,11 412n327, 438n391
 8,14 431n368
 8,16-24 196n23
 8,17 435n383, 437n390, 438
 8,18-24 210n67
 8,18 437nn389-390, 438n391
 8,19 323n92, 438n391
 8,21 323n92
 8,22-23 2n2, 145
 8,22 147, 437n390, 438n391, 505
 8,23 196, 198n28, 561n36
 8,24 405n310, 555n30
 9 6n8
 9,1-4 2n2
 9,1 482n491
 9,2 373n220, 405n310, 555n30
 9,3 405n310, 555n30
 9,5 438
 9,12 323n92, 482n491
 9,15 6, 6n8
 10-13 1, 2, 4, 5, 6, 6n8, 7,
 7n9, 7n10, 8, 39, 204,
 205, 205n41, 206n44,
 215, 215n77, 218, 226,
 242n39, 243, 251, 252,
 254n69, 257n1, 259n5,
 260, 260n6, 263, 264,
 264n1, 266nn3-4, 268,
 269, 269nn1, 270, 271,
 279, 300n47, 315n79,
 324n94, 345, 354n170,
 361n185, 363n196, 381n240,
 382, 384n247, 387n255,
 397, 399, 409, 420n342,
 440n396, 447, 447n418,
 449n423, 455n436,
 474, 477, 480n482, 482,
 486, 491n6, 498, 501,
 501n18, 510, 511, 516, 523,
 524, 528, 536, 537, 538,
 538n10, 540, 554, 560,
 566n50, 569, 572, 573,
 574
 10,1-13,10 480, 480n482

- 10-12 442, 461, 472
- 10,1-6 (péricope 1 et ensemble A)
271, 279, 289-303, 490,
503n21, 504-509, 510, 514,
515, 518, 528, 533, 558, 562,
563, 564, 564n44, 566, 572,
573
- 10,1-2 205n42, 269n11
- 10,1 1, 4, 6, 6n8, 7, 190n13, 205,
230n7, 230n8, 252, 254n70,
305, 308, 330, 351, 375,
425, 457n440, 467, 478,
491n6, 492, 502n20, 510,
515, 516nn37-38, 532n7,
558, 564, 564n44
- 10,2-6 453
- 10,2 4, 205, 254n70, 261n9, 305,
308, 308n62, 308n64, 308,
310, 320, 328, 421, 421n344,
440, 440n396, 442n398,
455n436, 458n443, 475,
492n8, 510, 515, 525, 538,
558, 562, 565
- 10,3-6 305, 306, 308, 374n225,
409, 411n324, 445, 459,
509, 515, 538n10
- 10,3-4 335
- 10,3 254n70, 310, 564, 566
- 10,4-6 307, 308n64, 309, 492n8,
515, 538n10
- 10,4-5 258, 308
- 10,4 254n70, 258n2, 286, 306,
307, 327, 380n237, 411,
411n324, 479, 515, 528, 564,
566
- 10,5-6 516n37
- 10,5 326, 327, 337, 349n156,
491n6, 516n37, 528, 532n7,
533
- 10,6 215, 308n64, 510, 515,
516n37, 528, 558, 562
- 10,7-11,15 (ensemble B)
489, 490, 491-493, 495,
496, 497, 498, 503, 505,
506, 507, 509, 510, 512, 513,
514, 515, 518, 525, 528, 530,
534, 535, 555, 558, 559,
560, 562, 563, 564, 564n44,
565, 566, 572, 573
- 10,7-18 (péricope 2)
272, 279, 304-320, 338, 513,
528, 565n46
- 10,7 205n42, 254n70, 261n9,
266n4, 271, 272, 293n28,
337, 338, 338n130, 340,
342, 347n152, 355, 359n181,
371, 383, 405n311, 409,
420n343, 423, 440n396,
455n436, 458n443,
462n452, 507, 515, 525,
532n7, 537, 538, 565n46
- 10,8 1, 4, 5n7, 190n13, 201, 203,
205n42, 209, 252, 254n70,
261n9, 262n10, 284n6, 387,
405n311, 417, 423, 432n373,
443n405, 452, 495, 496,
498, 504n22, 506n24, 507,
514, 530, 551, 557n33, 559,
560, 564n44, 568
- 10,9 254n70, 270
- 10,10-11 202, 505
- 10,10 8, 190n13, 202n36, 205n42,
206, 254n70, 258, 258n2,
259n4, 291, 320, 322, 329,
329n107, 350n160, 351,
380n237, 387, 401, 411n324,
421, 423, 440, 455n436,
467, 506, 509, 513, 525, 538,
550
- 10,11-15 405n311, 505
- 10,11 7, 201n35, 206, 254n70,
261n9, 293n28, 295n32,
308n64, 338n130, 340,
375, 445, 455n436, 458,
458nn443-444, 459, 497,
507, 515, 538n10, 562, 566
- 10,12-18 323, 336
- 10,12-16 206, 260n6, 419, 495, 496,
498, 504, 507, 515, 525, 535
- 10,12-13 257n1, 258n3
- 10,12 145, 254n70, 261n9, 322,
336, 423, 455n436, 528,
532
- 10,13-17 347
- 10,13 254n70, 261n9, 324, 404,
408, 423, 525, 527, 528,
560, 564
- 10,14-16 215, 408n316

2 Corinthiens (*suite*)

10,14 254n70, 496n11, 525, 527, 560, 565

10,15–16 368n208

10,15 254n70, 260n6, 261n9, 358n178, 359n181, 360, 371n216, 404, 408, 423, 425, 497, 528, 558, 560

10,16 261n9, 359n181, 423, 496n11, 525, 526, 528, 560

10,17–18 261n9, 269, 458n443, 503, 514, 518, 537

10,17 254n70, 261n9, 333, 347, 386, 400, 404, 496, 498, 504, 528, 532

10,18 254n70, 268, 277, 322, 323, 400, 401, 404, 515, 526, 528, 551

11 377n232, 547, 553n24

11,1–12,13 354n170

11,1–15 (péricope 3) 264n1, 272–273, 279, 320–339, 341, 345, 420n343, 426, 428n361, 435, 455n436, 497, 498, 503, 528

11,1–5 345n148

11,1–2 342

11,1 8, 254n70, 259, 261n9, 266n4, 267, 268, 269, 270, 272, 273, 285, 317, 340, 341, 342, 345, 345n148, 348, 419, 421, 428n361, 497, 503, 504n22, 507, 515, 548

11,2–4 448, 451, 482, 484

11,2–3 477, 477n477, 506

11,2 8, 254n70, 286, 374, 421n344, 425, 431, 431n369, 448, 451, 462n452, 478, 497, 515, 530, 532n7, 538n10, 555, 555n29, 557, 557n33, 560

11,3–4 320, 355, 419, 435, 458, 466

11,3 254n70, 257n1, 298n43, 375, 435, 435n384, 448, 451, 497, 506, 516n38, 530, 532n7

11,4 208, 208n53, 223n6, 254n70, 298n43, 314, 349, 365n202, 368n208, 405n311, 419, 421n344, 448, 451, 458n443, 462, 479, 484n498, 496n11, 506, 507, 515, 524, 525, 529, 530, 531, 532, 532n7, 533, 537, 560, 561n36, 565

11,5–15 426

11,5–7 242n39

11,5–6 440n396, 462n452, 505

11,5 205n42, 208, 208n53, 252, 254n70, 261n9, 293n28, 311n68, 359n181, 374n225, 406n314, 408, 428, 428nn360–361, 447, 455n436, 458n443, 516n38, 532

11,6 1, 4, 205n42, 208, 246, 254n70, 345n148, 405n311, 428n360, 440, 496n11, 560, 565

11,7–15 345n148, 496, 497, 509, 534

11,7–12 350n160, 455n436, 524, 537, 538, 555

11,7–11 436

11,7–9 371n216

11,7 206n46, 254n70, 259, 291n21, 351, 365n202, 440, 448, 450n428, 454n435, 462, 497, 533, 548, 560, 564n44

11,8 535, 556, 557n33

11,9 254n70, 259, 261n9, 361, 373n220, 428, 428n361, 482

11,10–11 8

11,10 254n70, 261n9, 312n70, 345, 443n403, 532n7

11,11 254n70, 270, 286, 320, 342, 374, 427, 433, 433n377, 440, 497, 535, 538n10, 555, 555n29, 562

11,12–15 435, 455n436, 458n443, 505, 507, 515, 516n38, 532

11,12 4, 205n42, 206, 254n70, 259n4, 261n9, 268n8,

- 312n70, 345n147, 349, 351,
419, 426, 532, 534, 535, 536,
562, 563
- 11,13–15 268n8, 355, 374n225, 409
- 11,13 254n70, 311n68, 435,
435n384, 532n7
- 11,14 254n70, 408
- 11,15 254n70, 345n148, 408
- 11,16–12,13 (ensemble C : discours de
déraison) 264, 269, 273–275, 279,
314n75, 322, 339, 340, 342,
343, 344, 345, 346, 347,
348, 351n161, 356n175,
376, 379, 381, 381n240,
387, 388, 395, 397, 400,
401, 402, 403, 405, 413,
416, 418, 419, 423, 425,
427, 428, 428nn360–361,
430, 431n369, 440n396,
455n436, 460, 460n447,
461, 463, 464, 466, 467,
467n461, 468, 471, 473,
475, 478, 489, 490, 496,
498–504, 505, 506, 507,
508, 509, 510, 512, 513, 514,
515, 518, 526, 527, 528, 531,
534, 535, 545, 552, 555,
562, 563, 564, 564n44, 565,
572, 573, 574
- 11,16–17 (péricope 4)
264n1, 268, 270, 273n15,
275, 277, 279, 339–345,
347, 381, 515
- 11,16 8, 254n70, 261n9, 264, 267,
273, 274, 274n17, 312n70,
322, 322n90, 323n91,
347n152, 348, 352n162,
396n288, 419, 528, 565n46,
567n51
- 11,17 254n70, 258, 258n3, 261n9,
264, 273, 273n15, 274,
274n17, 312n70, 352n162,
389, 515, 548, 565n46,
567n51
- 11,18–29 (péricope 5)
275–276, 282, 316,
346–379, 405, 408, 545
- 11,18–21 526
- 11,18–20 388, 458n443
- 11,18–19 455n436
- 11,18 184n333, 252n66, 254n70,
261n9, 270, 274n17, 312n70,
341n135, 345n145, 380, 381,
381n239, 389, 408, 414,
428n361, 492n8, 515, 528,
537, 565n46
- 11,19–20 322n90, 323n91, 419, 421,
421nn344–345, 537
- 11,19 254n70, 261n9, 274n17,
286, 322n90, 492n8,
562
- 11,20–21 426
- 11,20 206, 254n70, 268n6, 320,
397n291, 420, 432, 435,
435n384, 436, 455n436,
492n8, 506, 507, 515,
516n37, 536, 562
- 11,21–29 243n42
- 11,21–23 190n13
- 11,21 205n42, 206, 209n59,
254n70, 261n9, 270,
274n17, 286, 380n237,
458n443, 463, 492n8, 545,
562, 563, 565n46
- 11,22–23 270, 317, 447, 455n436,
458n443, 492n8
- 11,22 515, 515n36, 526, 533, 534,
537
- 11,23–30 425n356
- 11,23–29 282, 283, 381n240, 383,
383n245, 409, 425, 515,
515n36, 526, 538n10, 545,
552
- 11,23–27 386, 405n311, 552, 556, 557,
557n32
- 11,23 258, 261n9, 268n7, 270,
274n17, 286, 305, 337n127,
383n244, 406, 408, 409,
423, 425, 491n6, 515,
515n36, 516n37, 532n7,
552, 556, 557n33, 565n46
- 11,24–25 383n244, 553
- 11,24 533n8, 563n43
- 11,25–27 314n75, 515
- 11,25–26 383n244
- 11,25 286, 436n387, 515n36,
516n37, 553, 563n43
- 11,26–27 259

2 Corinthiens (suite)

11,26	268n6, 286, 386n253, 397, 515n36, 516n37, 553
11,27-28	556
11,27	332nn16, 409, 515n36, 553, 556
11,28-29	405n311, 552, 556, 557
11,28	380, 555, 556
11,29	259, 270, 286, 380n237, 381n240, 409, 431, 515, 538n10, 546, 555, 556
11,30-33 (péricope 6)	276, 282, 379-387, 401, 404, 405, 450, 540, 541, 544, 545, 546
11,30	8, 184n333, 261n9, 270, 274n17, 275, 276, 286, 312n70, 345n145, 388, 389, 401, 414, 515, 565n46
11,31	254n70, 410, 450, 515, 542, 546
11,32-33	542
11,32	397, 541, 546
11,33	541, 541n3, 563n43
12,1-10	399n296
12,1-5 (péricope 7)	276, 387-402, 494, 513n32, 526, 537, 545, 547, 552, 554
12,1-4	405
12,1	184n333, 254n70, 261n9, 270, 274n17, 275, 276, 312n70, 345n145, 381n239, 414, 494, 515, 565n46
12,2-5	496nn1
12,2-4	406n315, 410, 411n323, 514n35
12,2-3	258, 258n3, 268n8
12,2	410, 491n6, 532n7, 547, 554
12,3	479, 547
12,4	254n70, 286, 405n311, 515n36, 516n37, 547, 563n43
12,5-10 (péricope 8)	277, 377n232, 402-418, 425n356, 428n360, 494, 495, 515, 526, 537, 545
12,5-9	260n6

12,5-7	270, 390, 515
12,5	8, 254n70, 261n9, 270, 274n17, 275, 286, 312n70, 345n145, 380n237, 565n46
12,6-7	390n264
12,6	254n70, 261n9, 274n17, 293n28, 312n70, 345n145, 443n403, 456n438, 565n46
12,7	254n70, 389n262, 563n43
12,8	254n70, 563n43
12,9-10	8, 258, 517n39, 526, 538n10
12,9	254n70, 261n9, 274, 274n17, 275, 286, 312n70, 344, 345n145, 380n237, 423, 428n361, 464, 467, 491n6, 492, 512, 513, 514, 515, 518, 532n7, 540, 547, 563n43
12,10	243n42, 254n70, 258, 259, 268n6, 277, 286, 345, 356n173, 374n224, 380n237, 464, 491n6, 492, 506, 512, 513, 515, 515n36, 516n37, 518, 532n7, 538n10, 540, 547, 548, 548n17
12,11-13 (péricope 9)	274, 275, 277, 279, 418-428, 526, 535
12,11-12	242n39, 462n452
12,11	8, 145, 252, 254n70, 261n9, 270, 274, 274n17, 286, 311n68, 320, 328n102, 359n181, 374n225, 406n314, 408, 440n396, 447, 455n436, 458n443, 484, 492n8, 507, 513n34, 515, 565n46
12,12	274, 462, 462n453, 516n38
12,13	254n70, 254n70, 264, 269, 274, 286, 332nn16-117, 431n369, 433, 454n435, 466n459, 507, 534
12,14-13,10 (ensemble B')	279, 489, 490, 493-495, 496, 497, 498, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 512, 513, 514, 515, 518, 525, 526, 528, 530, 534, 535, 555, 558, 559, 560, 562, 563, 564n44, 565, 566, 572, 573

- 12,14–21 (péricope 10)
260n6, 269, 278, 279,
428–451, 452, 455n436,
475, 497, 498
- 12,14–19
505
- 12,14–18
496, 498, 509, 524
- 12,14–15
8, 334, 477, 477n477,
538n10, 555, 562
- 12,14
254n70, 267, 268n10,
269, 270, 274, 277, 279,
295n32, 324n94, 324n96,
332n116, 374, 374n225, 418,
420n342, 421n344, 427,
428, 448, 452, 457n440,
515, 535
- 12,15
254n70, 257n1, 320, 427,
497, 508, 515, 535, 555,
555nn29–30, 556, 558, 560
- 12,16–18
454, 455n436, 537, 538
- 12,16
254n70, 515, 535, 560
- 12,17–18
286
- 12,17
535
- 12,18–19
215
- 12,18
205n42, 211n70, 223n6,
292n26, 293n28, 455n436,
510n28, 535, 560, 563,
565n47
- 12,19–13,10
429n362
- 12,19–21
535
- 12,19
4n6, 208, 215n74, 242n39,
254n70, 270, 286, 394n284,
477n477, 482, 491n6,
508, 515, 530, 535, 555,
555nn29–30, 558, 565,
565n47, 566, 566n48,
567nn51–52
- 12,20–21
286, 454n434, 459, 497,
508, 515, 530, 558
- 12,20
208, 208n55, 243n42,
254n70, 259, 268n10,
295n32, 320, 347n152,
420n342, 452, 458, 478,
479, 479n481, 480n482,
481, 484, 497, 502, 506,
516n38, 528, 538n10
- 12,21
260n6, 268n10, 286,
291n21, 295n32, 420n342,
452, 458, 459, 492, 497,
506, 515, 528, 530
- 13,1–10 (péricope 11)
269, 278–279, 428,
429n362, 440n396,
452–475, 507, 526, 539nn1,
559n35
- 13,1–2
295n32, 449n423
- 13,1
267, 269, 270, 278, 324n94,
420n342, 429n362, 444,
498
- 13,2–3
259, 292n25
- 13,2
254n70, 268n10, 429n362,
445, 447n417, 454n435,
492n8, 496, 497, 505, 507,
508, 526, 530, 538n10, 558,
561, 564n44, 565, 567n51
- 13,3–9
495, 496, 498
- 13,3–7
261n9
- 13,3–4
242n39, 258n3, 380n237,
440n396, 496nn1, 497, 507,
513, 514, 518, 526, 527, 530,
531, 548n17
- 13,3
252n66, 254n70, 286, 320,
380n237, 423, 479, 484,
485, 491n6, 496, 496nn1,
498, 501, 507, 509, 513n32,
515, 526, 527, 530, 531,
531nn5–6, 532n7, 538n10,
554, 557, 557n33, 559n35,
560, 568
- 13,4–9
215
- 13,4
211n70, 254n70, 257n1,
262n10, 284n6, 380n237,
384n247, 386n254, 526,
527, 530, 531, 531n5,
533, 548, 548n17, 561,
563
- 13,5–7
515, 558
- 13,5–6
269, 497, 508, 530, 538n10,
558, 559n35
- 13,5
252n66, 254n70, 425, 478,
491n6, 531n6
- 13,6–10
143n242
- 13,6–9
496nn1
- 13,6–7
284n7
- 13,6
1, 4, 4n6, 252n66, 254n70,
496, 497, 528, 554, 558,
558n34, 563
- 13,7–9
269, 478, 508, 555, 558,
568n54

2 Corinthiens (suite)

13,7	252n66, 254n70, 269, 508, 515, 566n49
13,8	254n70, 443n403, 485, 515
13,9	254n70, 261n9, 380n237, 477, 478, 478n479, 480n482, 502n20, 510, 514, 539, 563, 566n49
13,10	1, 209, 209n61, 252, 254n70, 259, 268n10, 269, 270, 292n25, 295n32, 417, 429n362, 432n373, 443n405, 495, 496, 497, 498, 507, 508, 514, 515, 530, 557n33, 558, 559, 561n38, 565, 567n51, 568
13,11–13 (péripcope 12 et ensemble A')	269n11, 279, 476–485, 490, 504, 508n26, 509–510, 514, 515, 518, 525, 538n10, 556, 559n35, 565, 572
13,11	261n9, 267, 278, 502n20, 514, 515, 539, 556, 558, 559n35
13,12	558
13,13	6, 491n6, 514, 515, 532n7

Galates 2n2, 204, 531, 561n36

1–2	394, 397, 569n56
1	396n289
1,3	3n3
1,7	409
1,8	210n65, 323n92, 561n36
1,9	210
1,11–16	388
1,12	382n243, 394n281, 397, 398
1,13–24	382n243
1,14	359n181, 435n383
1,15–16	396, 397n290, 398n293, 406n312
1,15	306n58, 406n315, 411n323, 415n331
1,16	394n281, 397, 408, 492n7
1,17–19	382
1,17	397
1,20	382, 382n243
2,1–10	317n83, 355n171

2,2	394n281, 397
2,4	348n155, 367n207, 397, 397n291, 409
2,7–9	197–198
2,8–9	198n26
2,9	198n26, 223, 411n323, 473n473
2,14	435n383
2,17	334n121
2,18	443n405
2,20	286n11, 548n17
3,1	548n17
3,2–5	533
3,3	412n327
3,5	424n354, 483n496
3,8	354n167
3,11	462
3,21	334n121
3,23	394n281
3,29	305n55
4,4	483n496
4,5–6	3n3
4,9	380n237
4,11	358n178
4,12	230n8, 293n27
4,13	371n215, 380n237
4,19	211n68, 324n96, 375, 431n367, 477n477, 555n29

5–6	230n7
5,2–3	242n38
5,7	242n38
5,11	548n17
5,12	243
5,15	304n51
5,16	293n28, 412n327
5,19–21	445n410
5,20	446n414
5,24	305n55, 548n17
6,1	478n479
6,3	394n284
6,7	242n38
6,12	548n17
6,14	3n3, 548n17
6,17	358n178, 365n202, 476n476
6,18	3n3, 483n492

Éphésiens 2n2

5,22–23	324n95
---------	--------

Philippiens 2n2

1,2	3n3
1,3	450n429
1,6	412n327
1,8	443n402, 450n429
1,14	359n181, 508n27
1,15-18	355
1,15,17	446n414
1,18,29	323n92
2,2-4	479n481
2,3	291n21, 349n158, 446n414
2,4	323n92
2,5-7	230n8
2,5-6	479n481
2,6-11	242n38
2,6	435n383
2,8-9	331n112, 533, 548
2,8	291, 291n21, 365n202, 450n428, 548n17
2,9-11	365n202
2,12	344n141
2,16	358n178
2,17	432n372
2,22	211n68, 324n96
2,25-30	145
2,25	198n28, 561n36
2,26	380n237
2,27	323n92, 380n237, 462n454
3,1	476n476, 477
3,2	304n51
3,8	329n109
3,10	424n355, 463n455
3,12	412n327
3,15	3n4, 394n281
3,17-18	293n28
3,17	230n8
3,18	548n17
3,20-21	3n3, 242n38, 242n39
3,21	291n21
4,1	405n310, 408n316, 477n477
4,2	479n481
4,3	561n36
4,4	477
4,8	476n476
4,9	230n8, 480n484
4,10	477
4,12	291n21, 330n110
4,13	416n337

4,18

4,19

4,20

4,23

145

450n429

3n3

483n492

Colossiens 2n2

3,9

4,6

298n43

229n6

1 Thessaloniens 2n2, 35, 35n2, 37, 41, 42,192, 196, 197, 199, 202, 204, 209, 255n73, 562,
566n50

1,1

1,2

1,3

1,5

1,6

2,4

2,5

2,7-12

2,7

2,8

2,9

2,10

2,11

2,15-16

2,17

2,18

2,19-20

2,19

3,2

3,4

3,5

3,6

3,8

3,10

3,13

4,1

4,6-12

4,6

4,10

4,12

4,18

5,11

5,12-15

5,12

5,14

37, 197

223n6

3n3, 358n178

323n92, 380n237, 424n355

230n8

567n52

443n402

374n225

211n68, 431n367, 555n29

323n92, 477n477

335n124, 358n178, 369n211,
561n36, 562n41

443n402

211n68, 324n96, 477n477,

555n29

349n158

359n181

197, 197n25

450n424

405n310, 408n316

209, 211n68, 561n36

462n454

197, 209, 358n178

202, 203, 203n37

374n225, 450n424

203, 293n27, 478n479

3n3

293n28, 476n476

481n487

436n387

462n454

293n28

478n480

443n405, 478n480

481n487

358n178

380n237

1Thessaloniens (*suite*)

5,16	477
5,23	3n3, 480n484
5,26–27	481
5,26	197, 229n6, 481
5,27	197, 307n60
5,28	3n3, 197, 483n492

2Thessaloniens 2n2, 141n237, 566n50

2,2	350n160
2,5	197n25
2,9	424n352
3,1	476n476
3,8	369n211

1Timothée 2n2

1,15	243
------	-----

2Timothée 2n2

1,4–5	243
4,7–8	242n38
4,8	476n476

Philémon 2n2, 141n237, 145, 145n244,

156n264, 158n269	
1	561n36
3	3n3
4	450n429
8–9	290, 295
9–10	292n26
10–16	145
16	367n207, 477n477, 482

17–21	145
21	298n43
24	561n36
25	483n492

Hébreux 2n2

2,4	424n352
4,1	18n13
4,7	18n13
4,14–16	17, 18n13
5,12	18n13
6,11	18n13
7,4	18n13
10,32.35	18n13
11,5	392n272
12,1–2	17, 18n13
12,3.12.14	18n13
13,13.15	17, 18n13
13,17	556

2Pierre

2,19	242n38
3,15–16	217n79

Apocalypse

7,15	414n330
12,12	414n330
13,6	414n330
19,7–9	324n95
21,1	324n95
21,3	414n330

4 Sources rabbiniques**Mishna Makkoth**

3	362n193
3,2.14	362n193

Index des sources antiques

1 Auteurs grecs

Aelius Aristide

Discours sacrés

I,3	110175, 114	11,18	117187
I,6	116184	11,20	110175, 117185
I,7	116184	11,21	110175, 117187
I,10–12	119190	11,22	116184
I,10	116184, 117185, 119190	11,24	110175, 115182
I,15	116184	11,26	116184
I,17	116184	11,28	110175, 118188
I,20–21	119190	11,34	116184, 116184,
I,21	110176		117185, 118188
I,28	116184	11,35	110175, 118188, 121192
I,31	117185	11,37	110175, 112, 117186
I,56	116184, 117185	11,38	110175, 117185, 117186,
I,57	110175, 117185, 118188		121
I,60	110175, 120191	11,39	116184
I,63.64	117185	11,40–44	116184
I,65	110175, 120	11,41	116184, 117185
I,66	110175, 116184, 117185,	11,45.47	110175
	120	11,51	117185
I,69–70	117187	11,52	117185, 117187
I,69	110175, 117186	11,54	110175, 116184, 117187
I,71	116184	11,56	117185
I,72	119190	11,60	110170
I,73	117185	11,61	117185
I,75	116184, 117185	11,64	110175, 117187
I,76	117185	11,66–68	117187
II,1	110175, 113177, 117185	11,70	110175, 117187
II,2	111, 110175, 115182,	11,71	112, 116184
	117185	11,72	117185
II,4	110175, 115182	11,73	113177, 117185
II,5	117185	11,76	110175, 117185
II,8–9	119190	11,81	117185
II,8	110175	111,1	110175
II,9	110175, 112, 119190,	111,2	117185, 117185
	121192	111,3	116184
II,10	116184	111,4	110175, 115182
II,11	110175, 117187	111,7	116184
II,12	110175, 117185	111,13	110175, 117187
II,13	110175, 119190	111,16	116184, 117185
II,15	110175, 117187	111,23	119190
II,16	117187	111,24–37	116183
II,17–18	117187, 121192	111,26	110175, 116184, 121192
II,17	110175, 116184	111,30	116184
		111,34	110175, 115182, 116183
		111,40	110175

Discours sacrés (suite)

III,42 II,175, II,186
 III,44 II,175, II,185
 III,45-49 II,185
 III,50 II,175, II,185
 III,126 II,2-13
 IV,1 II,175, II,187
 IV,2 II,175
 IV,5 II,185
 IV,8 II,175
 IV,9 II,187
 IV,10 II,175, II,185
 IV,14-18 II,4
 IV,15 II,175
 IV,18 II,6184
 IV,19 II,175, II,4, II,5182
 IV,25 II,175, II,3177
 IV,26 II,175, II,4, II,5182
 IV,27-28 II,9190
 IV,27 II,175, II,3178, II,4,
 II,5182, II,192
 IV,28 II,175
 IV,30 II,185
 IV,32 II,175, II,3, II,187
 IV,34 II,185
 IV,36 II,175, II,185
 IV,38 II,175, II,3177, II,5,
 II,5182
 IV,40 II,6184
 IV,43-47 II,8189
 IV,43 II,175, II,6184
 IV,44 II,175, II,8189
 IV,45 II,175, II,5, II,8189
 IV,47 II,173, II,175, II,2, II,5,
 II,5182, II,192
 IV,53 II,3178
 IV,55 II,175, II,185
 IV,56 II,6184
 IV,60-61 II,9190
 IV,61 II,175, II,9190
 IV,62 II,9190
 IV,64 II,175
 IV,66 II,187
 IV,67 II,3178
 IV,69-70 II,175, II,5
 IV,73 II,175, II,186
 IV,74 II,175, II,8189
 IV,77 II,185, II,8189
 IV,78-79 II,8189

IV,79 II,185
 IV,80 II,175, II,8189, II,192
 IV,83 II,175, II,8189
 IV,85 II,175, II,187, II,8189
 IV,86 II,175
 IV,87 II,175, II,192
 IV,89 II,175, II,187
 IV,92-93 II,192
 IV,92 II,175, II,185, II,8189
 IV,93 II,175, II,8189
 IV,94 II,185
 IV,96 II,175, II,8189
 IV,97 II,6184, II,185
 IV,98 II,175, II,185, II,8189
 IV,100 II,3
 IV,101 II,6184
 IV,104 II,175, II,8189
 IV,105 II,185, II,8189
 IV,107 II,175, II,6184, II,9190
 IV,108 II,175, II,186
 V,1-10 II,185
 V,1 II,175, II,187
 V,2-4 II,187
 V,6 II,185, II,187
 V,8 II,6184, II,185
 V,13-14 II,185
 V,16 II,3178
 V,19 II,187
 V,28 II,185
 V,29 II,175, II,187
 V,30 II,6184, II,185
 V,31 II,6184
 V,32 II,185, II,187
 V,34-37 II,3
 V,34 II,175, II,8189
 V,35 II,6184
 V,38-43 II,185
 V,47 II,175
 V,48 II,175, II,187
 V,52 II,1, II,2
 V,53 II,6184
 V,57-60.66 II,185
 VI,1 II,175, II,187

Hymnes

XXXVII,1 II,3197
 XXXVII,8 II,3196
 XXXVII,11 II,22194
 XXXVII,17 II,22195
 XXXVII,19 II,22195, II,3196

XXXVII,20.26	122n195	XLVI,32	122n194, 122n195
XXXVII,27	123n196	XLVI,35-37	122n194
XXXVII,28	122n195, 123n196	XLVI,39	123n196
XXXVIII,1	123n197	XLVI,42	123n198
XXXVIII,3	122n195		
XXXVIII,4.20.23	123n196	Aelius Théon	
XXXVIII,24	123n197	<i>Προγυμνάσματα</i>	
XXXIX,1	122n195	10	315n80
XXXIX,2-5	123n196	115	232n15
XXXIX,4	122n195		
XXXIX,7	122n195, 123n198	Alciphron	
XXXIX,12	122n195	<i>Lettres</i>	
XXXIX,18	122n194	1,1; 3; 4; 6; 8; 15	181n329
XL,9	123n196		
XL,10.12	122n195, 123n196	Apollonius Dyscole	
XL,13.14	122n195	<i>Περὶ συντάξεως</i>	
XL,22	123n197	II,159	49, 203n38
XLI,2	122n194	II,169	49
XLI,5	122n195	III,38	49, 203n38
XLI,9	122n194	III,104-111	17n11
XLII,1.2-3	123n198	III,109	49, 203n38
XLII,3	122n195, 123n198		
XLII,6.7-11	123n198	Aristote	
XLII,9	122n195	<i>Rhétorique</i>	228
XLII,11.13.15	123n198	1,2	255n71, 290n18
XLIII,1.2	122n194	1,3	228n3
XLIII,3	122n194, 122n195	1,15	290n18
XLIII,4	122n194	III,13	228n4
XLIII,6.9	122n195	<i>Poétique</i>	
XLIII,21.23.29	123n196	24-25	543n8
XLIV,2.18	122n194		
XLV,1.4.5	123n196	Aristote (Pseudo-)	
XLV,6	122n195, 123n196	<i>Lettres</i>	
XLV,7	122n195	1-3	476n476
XLV,8.9.11.13	123n196		
XLV,14	122n194, 123n196	Arrien	
XLV,15	122n194	<i>Anabase</i>	
XLV,16	122n194, 122n195	7,8,3	356n174
XLV,17-32	123n196	7,9,8-9	356n174
XLV,20	122n195	7,10,1-2	356n174
XLV,32	123n197, 123n198		
XLV,33	123n198	Chariton d'Aphrodise	
XLVI,1.2.3	122n195	<i>Aventures de Chéréas et Callirhoé</i>	
XLVI,4	123n197	365n202	
XLVI,9	122n194		
XLVI,10	122n195	Chion d'Héraclée	
XLVI,15.16	122n194	<i>Lettres</i>	
XLVI,25.26.29.30.31		1	181, 181n325
	122n195	2	181n325

Lettres (suite)

3; 4	181
4,1	181n325
4,3	181
5	49–50, 181, 181n326
6	181, 181n326
9; 10	181
11; 12	181, 181n325
13,1	181n326
14	181
14,1	181n325
15,3	181n327
16	181
16,1	181
16,3	137n227, 181
17	181
17,1,3	181n327

Clément de Rome

Épître aux Corinthiens

5,6	361n185
-----	---------

Démétrios

Περὶ ἐρμηνείας

1.12	79n86
223–235	232n15
224–225	232n15
229.231	232n15
281	323n93

Démétrios de Phalère (Pseudo-)

Τύποι ἐπιστολικοί

Préface	135
1	135n222, 136, 136n224, 138n228
2	136, 140n236, 146, 146n246, 147, 147n248, 148n250, 148n251, 155
3	136–137, 137n226
4	136–137, 136n223, 137n226
10	136, 136n224
12.13	148n252
14	136, 137–138, 138n228
16	136, 137, 137n227
18	136, 136n224, 440n396
20	136n223

Démosthène

Sur la couronne

4	387n255
25	387n255
71	259n5
139	328n104
142.160.206	387n255
209	328n104
266.295.320	387n255

Diognète (Épître à)

7,7–9	357n176
8,2.4	349n158

Dion Chrysostome

Discours

8,15–19	356n174
8,15–16	556n31

Épictète

Entretiens

1,1,22	356n175
1,4,20–24	356n174, 377n232
1,4,23–24	356n174
1,11,33	356n174
1,24,1	377n232
1,25,15	476n476
1,25,28	377n232
1,27,2	476n476
1,29,22	434n381
1,30,2	356n174, 377n232
2,1,35	377n232
2,4,5	434n381
2,5,16.22	476n476
2,10,19	476n476
2,13,5	476n476
2,14,9	476n476
2,16,21	476n476
2,19,24–25	377n232
2,19,24	356nn174–176
2,19,25	377n232
2,19,33	476n476
3,23,3–4	476n476
3,24,28–30	356n174
3,24,31.34	300n47
4,1,92–93	356n174
4,5,31	476n476

Épicure*Lettre à Hérodoté*

35	177n315, 177-178, 183
37	177n315, 178n316
39	179n321
40.46.50.53.58	178n318
59	179n319
64.69	179n321
72	178n318
82-83	179n319
82	179nn320-321
83	179n321
84	179n322

Lettre à Pythoclès

84	177n315
91	179nn319-320
114	179n319

Lettre à Ménécée

125.131	179n320
---------	---------

Eschyle*Perses*

845-851	62
---------	----

Sept contre Thèbes

702-704	67n57
---------	-------

Agamemnon

1231	60n37
1552	60n37

Choéphores

673	67n57
-----	-------

Euménides

451	67n57
-----	-------

Euripide*Hippolyte*

239	66, 66n53
241	66n53
242	66n53
243-245	66
243	66n53
244	66n53

Héraclès

1207-1209	67
-----------	----

Andromaque

920-928	67
920	67
922.925-928	67
927	67

Ion

247-383	64
247-400	65
384-385	64
390-391	65
391	65
392-393	65
395-397	65
397	65
398-400	65
400	65, 65n48
1048-1105	65
1250-1251	66

Troyennes

904-905	66
---------	----

Iphigénie en Tauride

348-350	67
578	65

Hélène

1624-1625	61
-----------	----

Iphigénie à Aulis

111.314	307n60
590-684	64
654.673.674.676	64
833-834	64
985	65

Bacchantes

669	67
-----	----

Cyclope

665	67n57
-----	-------

Flavius Josèphe*Guerre des Juifs*

1,1	102n147
1,3	101n142
1,5.6	102n145
1,11	101n143
1,12	101n143, 102n145
1,16	101n142, 102n145
1,22	101n142
1,30	101n142
1,33	101n144
1,182	101n144
1,344	101n144
1,365	101n144
1,406.418	101n144
1,610.668	101n144
2,114	101n144
2,557.651	101n144

Guerre des Juifs (suite)

3,47	101n144
4,153.208.353.611	101n144
5,1.140	101n144
5,152.162.183.184.227	
	101n144
5,232.237.251.445-550	
	101n144
6,267	101n143, 102n147
6,268	101n143
6,400.433	101n144
7,96.244.253	101n144
7,274	101n143
7,293.304	101n144
7,454-455	101n143, 103n148

Antiquités Juives

1,1-21	102n146
1,4	102n145
1,5	100n141, 101n142
1,8	101n142
1,9.10	102n145
1,15	101n142, 102n145
1,18	101n143-144, 102n145,
	103n148
1,21	102n147
1,23	102n145
1,24	101n143
1,25	102n146
1,67-68	101n143
1,129	101n143, 102n145
1,137	103n148
1,156	102n147
1,157	412n327
1,160	101n143
1,173	412n327
1,192	102n145
2,176-177	103n148
2,192	412n327
2,247	101n143
2,291	412n327
3,81	101n143
3,90.143	103n148
3,173-174	101n143
3,187	101n144, 103n148
3,198	101n143
3,213	101n143
3,218	101n143, 103n148
3,248	102n145
3,257.259	103n148

4,68.75.240.243.300

	412n327
4,196.197	101n143, 102n145
4,198	103n148
4,206.240.243.300	412n327
5,129.181.199	412n327
6,186.342	102n147
6,350	103n148
7,1.99.104.318	412n327
8,26	101n143
8,55-56	103n148
8,55	102n145
8,56	101n143
8,155	101n143, 102n145
8,159	101n144, 102n145,
	103n148
8,315	101n143
8,362	412n327
9,19.29.218.238	412n327
9,242	101n143
9,259.275	412n327
10,2	412n327
10,35	103n148
10,83	412n327
10,151	103n148
10,163	412n327
10,280.281	101n143
11,23	412n327

Vie

3	364n201
---	---------

Hermogène de Tarse*Προγυμνάσματα*

8	315n80
---	--------

Περὶ ἰδεῶν λόγου

1,1	241n35
1,3	260n6
1,4	270n12, 274n16, 277n18,
	352n163, 498n13
1,6	242n36, 260n7, 300n46,
	377n229, 382n242,
	389n260
1,8	266n4, 295n34, 338n130,
	459n445
1,9	300n45, 417n338
1,10	297n37
1,11	315n79, 460n447
1,12	268n9, 286nn11-12,
	296n36, 302n48,

	353n166, 516n38	2,145,4	98n134
II,1	243n41, 342n136, 391n268	2,148 2,148,5–6	100n140 98n136, 100n140
II,4	468n463	2,157	98n135
II,6	290n18	2,167,1	99n138
II,7	284n5, 325n98, 328n104, 337n129, 422n347	2,171,2 3,6,2	98n134 99n138
II,9	517n39	3,10,3	98n134
<i>Περὶ εὐρέσεως</i>		3,60,4	98n135
IV,3	511n31	3,80,1	99n139
IV,4	243n41, 259n5	3,94,2 3,98,2	98n135 98n135
Hérodote		3,103	99n139
1,6,2	98n135	3,111,1	99n138
1,14,2	98n135	3,116,1	99n138
1,14,4	98n136	3,121,2	99n138
1,23	98n135	3,122,2	98n135
1,75,6	99n138	4,16,2	98n136, 100n140
1,94,1	98n135	4,30,1	99n138
1,95,1	98n136	4,42,2	98n135
1,139	98n136, 99n137	4,45,5	98n136
1,142,1	98n135	4,46,2	98n135
1,177	98n136	4,46,3	99n138
1,178,2	98n135	4,48,1	98n135
1,193,2	98n135	4,53,1	98n134
1,193,4	99n139	4,53,4	99n138
1,196,1	98n134	4,58	98n135
2,6,1	98n136	4,81,4	99n139
2,11,4	99n138	4,99,4–5	99n139
2,14,1	99n137	4,152,3	98n135
2,15,1	98n136	4,180,4	99n138
2,15,2	99n138	4,184,1	98n135
2,16,1	98n136	4,187,3	98n135, 99n138
2,17,1–2	98n136	4,192,3	98n136
2,22,2	99n138	4,197,2	98n135
2,29,4–5	99n137	5,45,2	99n139
2,29,5	100n140	5,119,2	98n135
2,45,2–3	99n138	6,21,1	98n135
2,45,3	98n134, 98n136	6,43,3	99n139
2,57,2	99n138	6,53,2	99n139
2,68,2	98n135	6,55	98n136
2,105	99n137	6,112,3	98n135
2,113,2	98n134	7,20,2	98n135
2,119,3	99n138	7,21,1	99n138
2,125,4	98n136	7,111,1	98n135
2,125,7	99n138	7,139,1	99n139
2,127,1	98n136	7,152,3	99n139
2,130,2	99n138	7,153,3	99n138
2,131,3	98n136	7,170,3	98n135

Hérodote (*suite*)

7,184,4	98n134
7,228	84n99
8,8,2	99n138
8,30,1	98n134
8,39,2	98n134
8,105,1	98n135
8,124,3	98n135
9,64,1	98n135
9,71,2	98n134

Hésiode

Travaux et Jours, 619–626 370n214

Homère*Iliade*

1,29–32	55
1,30	54, 55
3,233	54, 55
3,234	55
3,440	54, 57
3,442	57
6,413–414	55
6,414	54, 55
6,421–422	55
7,196	54
7,363	54, 55
7,364	55
9,89	56
9,96–113	56
9,97.103.105.106–111	56
9,108–109	56
9,108	54
13,257	54, 57, 58
13,762–766.775–787	58
13,779–788	58–59
13,779	59
13,784	59
13,785–786	59
13,785	54, 58, 59
13,800.834	59
15,223	54, 57
16,244	54, 57
19,73	54, 57
21,60	54, 57
22,393	54, 58, 58n28

Odyssée

1,1	58
1,10	54, 58
1,397	54, 57
2,60	54, 56n23, 57
4,101	54
8,255	54
10,99	54
11,562	54, 57
13,358	54
16,44–45	57
16,44	54, 56n23, 57, 57n25
16,341–345	56
16,435–447	56
16,439–440	56
16,440–443	56
16,441–442	56
16,441	54
16,442	56, 57n25
16,445–446	56
16,447	56
19,336–348	56–57
19,337.339–340.342–343	57
19,344	54, 56, 56n23, 57
19,347–348	57
22,464	54
24,259	54

Isocrate*Sur l'Échange*

1–13	108
5	105n153, 107n159, 108
8	108
12	106n156, 108
13	104, 105, 107
24	109n162
30	105nn153–154
31	105n153
44	105n153
54	109n164
56	105n153, 106n157
59	109n162, 109n164
61.64	109n162
66.73	109n164
74	106n156, 109n164
77	109n162
79	109n162, 109n164
80	109n162

- | | | | |
|-----------------------------|--|--|------------------------------|
| 82 | 109n163 | 243 | 105n153, 109n164 |
| 83 | 106n157 | 249.250 | 109n162 |
| 84 | 106n156, 106n157 | 253–257 | 109n163 |
| 87–139 | 105, 106n157 | 258 | 106n157 |
| 87–88 | 105n154 | 259 | 105n153, 106n156–157 |
| 87 | 105, 105nn153–154 | 260 | 106n157 |
| 92 | 105n153 | 271 | 109n163 |
| 93 | 105n153, 105–106,
106nn155–156, 109n164 | 283 | 109n162 |
| 101–139 | 105n154 | 287 | 105n153, 106n157 |
| 101 | 106n157 | 291–292 | 109n163 |
| 106 | 109n164 | 295.296.298 | 109n162 |
| 107.110.113.119.122.127.129 | | 302.303.306 | 109n162 |
| | 109n162 | 311 | 109n163 |
| 130 | 109n163 | 316 | 109n162 |
| 138 | 109n162 | 320 | 106n156, 109n164 |
| 154–161 | 107n159 | 321 | 109n162 |
| 154 | 106n156, 107, 107n159 | 322 | 106n156, 108 |
| 155 | 109n164 | <i>Panathénaique</i> | |
| 158 | 106n156, 107, 107n159 | 200 | 105n154 |
| 165.166 | 109n162 | <i>Philippe</i> | |
| 171 | 109n162 | 17–23 | 105n154 |
| 175 | 105n153 | Julien empereur | |
| 178 | 106nn156–157, 108n161,
109n164 | <i>Lettres</i> | |
| 186–187 | 106n157 | 17b; 59; 60; 75b; 83; 84; 88; 89a–b; 107;
110; 111; 112; 114; 115 | |
| 186 | 106n155, 109n164 | 132n215 | |
| 189 | 106n157 | <i>Les Césars</i> (discours) | 132n215 |
| 191 | 109n164 | Libanios | |
| 195 | 105n153, 108n161 | <i>Autobiographie</i> | |
| 196 | 106n156, 108n161 | 1; 81; 120; 139; 146; 165; 220; 231; 234 | |
| 197 | 106n157 | 184n334 | |
| 199 | 105n153, 106n157 | <i>Discours</i> | |
| 201 | 106n157 | 52.19.29.32.39 | 308n62 |
| 204 | 105 | Libanios (Pseudo-) | |
| 212–214 | 109n163 | <i>Ἐπιστολιμαῖοι Χαρακτήρες</i> | |
| 214 | 109n163 | 5 | 140n236 |
| 216.217 | 106n157 | 7 | 148n252 |
| 219.220 | 105n153 | 8 | 146n246 |
| 222 | 105n153 | 29 | 135n222 |
| 224 | 105n153, 106n155,
106n157 | 31 | 148n252 |
| 226 | 109n162 | 48 | 231n13 |
| 232–234 | 109n162 | 52 | 139, 140n236 |
| 233 | 109n162 | 54 | 148n252 |
| 238 | 106n155 | 55 | 147n248 |
| 239 | 105n153 | 62 | 136n223, 138–139,
139n232 |
| 240–241 | 106n155, 106n157 | | |
| 240 | 105n253 | | |

Ἐπιστολιμαῖοι Χαρακτήρες (suite)

64	136, 139, 139n233
69	136n223, 139n235
72	136n223
74	136n223, 138, 138n229
75	136n223, 138n230
76	135n222, 136n223, 139n235
81	136n223, 138, 138n231
82	148n252
87.88	136n223
91.92	139

Musonius Rufus*Fragm.* 19 369n213**Nicolas le Sophiste***Προγυμνάσματα*

67,2–5	232n15
--------	--------

Philon*De Abrahamo*

100	324n96
-----	--------

Legum Allegoriae

2,67	324n96
------	--------

Photios de Constantinople*Lettres*

164	239n32, 240
165	239n32, 240–251
166	239n32, 240, 246

Pindare*Olympiques*

1,3–6	73n74
1,4	73n74
1,7	71n70, 73n74
1,15–17	75
1,16	71n70
1,36	73n75
1,103	71n69
1,109	71n69
2,1–2	72
2,2	71n70
2,33–36	75n78
2,36	71n70
2,92	73n75
2,98–101	70n65
2,98–99	72n73, 73n74

2,98	69n61, 71n70
------	--------------

3,2	71n69
-----	-------

6,1–3	72n73
-------	-------

6,3	71n70
-----	-------

6,21–24	70n65
---------	-------

6,24	71n70, 72n73
------	--------------

6,90	71n70
------	-------

6,105	73n75
-------	-------

7,20	71n69
------	-------

8,57	73n75
------	-------

8,86	71n69
------	-------

10,11–12	72n73
----------	-------

10,12	69n61, 71n70
-------	--------------

10,79	71n70, 72n73
-------	--------------

10,100	73n75
--------	-------

11,8–9	74n77
--------	-------

11,8	69n61, 71n70
------	--------------

11,16	73n75
-------	-------

12,1	71n69
------	-------

13,100–106	70n65
------------	-------

13,104	71n69
--------	-------

13,106	71n70, 72n73
--------	--------------

14,5	71n69
------	-------

Pythiques

1,43	71n69
------	-------

1,60	71n70, 72n73
------	--------------

1,71	71n69
------	-------

3,1–2	70n65
-------	-------

3,2	69n61, 69n63, 71n70,
-----	----------------------

	74n77
--	-------

3,59–60	75n78
---------	-------

3,60	71n70
------	-------

3,61–62	74n76
---------	-------

3,61	73n74
------	-------

3,64–65	69n63, 73n74
---------	--------------

3,65	69n61, 71n70
------	--------------

3,109	71n69
-------	-------

3,110–114	70n65
-----------	-------

3,112–114	74n77
-----------	-------

3,114	71n70, 74
-------	-----------

5,76–80	70n65
---------	-------

5,80–81	72n73
---------	-------

5,80	70n66, 71n70
------	--------------

5,124	71n69
-------	-------

6,1–4	72n73
-------	-------

6,3	71n70
-----	-------

7,18	71n69
------	-------

7,28	71n69
------	-------

8,18	71n69
------	-------

- | | | | |
|---------|--------------|----------|---------------------|
| 8,34 | 71n69 | 4,43 | 69n61, 71n70, 72n73 |
| 8,56 | 71n69 | 4,61–62 | 74, 74n77 |
| 8,67 | 71n69 | 4,62 | 71n70 |
| 8,72 | 71n69 | 4,90 | 73n75 |
| 9,1 | 71n69 | 5,14–15 | 74n76 |
| 9,51 | 73n75 | 5,59 | 73n75 |
| 9,87–88 | 74n76 | 6,1–3 | 72 |
| 9,89 | 73n75 | 6,3 | 71n70 |
| 10,28 | 71n70, 75 | 6,45 | 71n69 |
| 10,55 | 71n69 | 7,42 | 71n70, 75n78 |
| 10,64 | 71n69 | 7,49 | 71n70, 75n78 |
| 10,69 | 71n70, 72n73 | 8,6–8 | 73n74 |
| 12,17 | 71n70, 72n73 | 8,7,9–10 | 71n70 |
- Néméennes*
- | | | | |
|----------|------------------|--|--|
| 3,1–5 | 72n73 | | |
| 3,1 | 70n65, 71n70 | | |
| 3,73–74 | 75 | | |
| 3,73 | 71n70 | | |
| 4,36–43 | 72n73 | | |
| 4,36–38 | 73n74 | | |
| 4,37 | 71n70, 72n73 | | |
| 4,77 | 71n70, 74, 74n77 | | |
| 5,1 | 71n69 | | |
| 6,1–6 | 75n78 | | |
| 6,1.4 | 71n70 | | |
| 6,26 | 71n69 | | |
| 7,3–5 | 74 | | |
| 7,4–5 | 71n70 | | |
| 7,12–16 | 74 | | |
| 7,14 | 71n70 | | |
| 7,20 | 71n69 | | |
| 7,65 | 71n69 | | |
| 7,70 | 71n69 | | |
| 7,87–89 | 74 | | |
| 7,87 | 71n70 | | |
| 8,48 | 71n69 | | |
| 9,1 | 70n66, 71n70, 72 | | |
| 9,8–9 | 72 | | |
| 9,8 | 71n70 | | |
| 9,54 | 71n69 | | |
| 11,11 | 73n75 | | |
| 11,43–44 | 75n78 | | |
| 11,44 | 71n70 | | |
- Isthmiques*
- | | | | |
|---------|-------|--|--|
| 1,15 | 71n69 | | |
| 1,34 | 73n75 | | |
| 1,52–56 | 72n73 | | |
| 1,52 | 71n70 | | |
| 2,12 | 73n75 | | |
- Maxime Planude**
- Lettre 19* 183n332
- Platon**
- Lettre VII*
- 329c–d.332b–333a.337d–338a.341d–
342a.342b–343d
180n323
- Phèdre*
- 264C 51n31
- Plutarque**
- Alexandre*
- 66,6 356n174
- César*
- 25,4 356n174
- De la Fortune*
- 98D–E 300n47
- Apophtegmes des Lacédémoniens*
- 210E.217E.228E 300n47
- Sur la fortune d'Alexandre*
- 326E.327C 356n174
- 331D 365n202
- 340E–341F 356n174
- Comment se louer soi-même*
- 539A–547F 502n20
- Si le vice suffit*
- 498F–499A 356n174
- De l'exil*
- 603E 356n174
- Propos de table*
- 630F 356n174
- Des contradictions des stoïciens*
- 1057D–E 356n174, 357n176

Polybe

		2,40,6	89n121
1,1-4	85n102	2,41,6	87n117
1,1,1-1,4,4	92-93	2,55,8	86n106
1,1,4	97	2,57,8	86n108
1,2,8	86n114, 86-87	2,59,4	94n128
1,3,10	86n112	2,59,5	86n111
1,4,1	86n112, 89n121	2,62,3	86n109, 94n128
1,4,2	89n121	2,62,4	89n121
1,4,6	86n110	2,71,6	86n105
1,4,8	86n107	2,71,7	91n124
1,5	85n103	3,1,1-10	85n103
1,5,5	86n111	3,1,1	87n117
1,7,10	86n105	3,1,6	86n114
1,10,1	86n105	3,1,8-3,3,9	87n118
1,12,5-1,13,13	85n103	3,2,2	87n117
1,12,6-9	87	3,5,7-3,6,7	94-95
1,13,6-9	90, 91	3,5,9	86n112
1,13,6	86n111	3,6,5	86n110
1,13,9	86n114	3,6,7	86n109
1,14-15	85n104	3,7,2	86n105
1,14,2	86n106	3,7,4	86n114
1,15,11	476n476	3,9,5	86n109, 86n113, 94n128
1,15,6	86n106	3,10,1-2	88n120
1,15,13	86n112	3,10,1	87n117
1,20,11,13	86n110	3,10,7	86n110
1,25,7	86n105	3,13,1	86n105
1,26,9	86n110	3,20,5	86n106, 89, 94n128
1,35,6	86n112, 94n128	3,21,9-10	85n103, 89
1,35,10	96n132	3,21,10	86n114
1,41,7-1,42,6	85n104	3,23,2	86n106
1,41,7	86n112, 90n123	3,27,8	87n117
1,57,4	86n110	3,29,1	87n117
1,64,1-2	90, 91	3,31-32	85n104
1,64,1	86n110	3,31,11	86n113
1,64,2	86n111, 91	3,32,1	86n113
1,65,9	86n114	3,33,18	96n132
1,76,8	476n476	3,34,3	86n112
1,79,10	86n105	2,35,6	93n127
1,81,5-6	86n110	3,33,1-16,17-18	94n129
1,82,7	86n105	3,36-38	85n104
2,14,1	86n106	3,36,1	88n120
2,14,2	86n107	3,36,3	86n107
2,19,13	87n117	3,36,5	86n111
2,22,11	87n117	3,36,6-7	95n130
2,35,4-5	96n132	3,37,1	86n111
2,37,2	91n124	3,38,4	96n132
2,37,4	89n121, 93n127	3,47,6	86n113
2,37,8	86n105	3,48,12	96n132
2,40,5	86n112, 88n120	3,56,5	86n106

3,57-59	85n104	Porphyre	
3,57,2	86n110	<i>Quaestionae Homericae</i>	
3,57,4	86n115	11,297	287n15
3,57,7	86n110		
3,59,6	86n116	Sophocle	
3,60,1	87n117	<i>Ajax</i>	
3,60,5	86n105	430-526.646-692	62
3,67,6	86n105	666-667.677-682	62
3,81,10.11	86n110	677	63n43
3,90,14	86n110	738	67n57
3,107,10	87n117	1394-1399	63
3,114,8	86n105	1396.1400-1401	63
3,118,10-12	85n103	1401	63n43
4,1,4	86n112, 93n127	1402-1408	63
4,6,6	86n106	<i>Trachiniennes</i>	
4,7,11	86n106	342-343	63
4,20,3	86n106	351-374	64
4,21,1	86n106, 94n128	<i>Électre</i>	
4,21,12	91n124	772	67n57
4,27,2	86n106, 86n108	<i>Œdipe à Colone</i>	
4,30,4	86n106	1335	67n57
4,31,3	86n109, 94n128	Thucydide	
4,32,3	86n107, 86n109, 94n128	1,1-23	80, 83
4,33,4	86n106	1,1,1	79, 80, 83n96
4,34,2	86n106	1,1,2	80, 80n87
4,74,8	86n105	1,3,1	80n87
5,9,7	94n128	1,3,2,3	80n87, 82n92
5,11,8	86n107, 94n128	1,9,1,3	80n87, 82n92
5,17,5	86n105	1,10,1	83n97
5,21,4-10	85n104	1,10,2	80n87
5,31-33	85n104	1,10,4	80n87, 82n92
5,31,6	87n117	1,13,2	82
5,32,3-5	88	1,13,3	97n133
5,35,5	86n111	1,13,4	82
5,58,3	87n117	1,18,1	82, 97n133
5,61,4	86n105	1,18,3	97n133
5,75,4-6	95n130	1,20-23	80, 80n87, 97
5,75,4	86n108	1,21,1	83n97
5,84,6	86n106	1,22,4	83n97, 84n98, 97
5,105,9	91n124	1,23,5	83n97
5,106,4	86n108	1,24,2	81n91
5,106,5	86n106	1,93,7	80n89, 82n92
5,111,9-10	91n124	1,97,2	80n89, 81n90, 83n97
36,12,1-3.5	91n125	1,118,2	97n133
		1,132,5	307n60
		2,17,2	80n89, 82n92
		2,47,1	79n86, 97n133
		2,48,3	80n89, 83n97
Polycarpe			
<i>Épître aux Philippiens</i>			
14,1	156n264		

Thucydide (*suite*)

2,54,3	80n89
2,70,5	79n86
2,102,6	82
2,103,2	79n86
3,25,2	79n86
3,88,4	79n86
3,89,5	80n89, 82n92
3,90,1	80n89, 81n90
3,116,3	79n86
3,116,6	80n89
4,51,1	79n86
4,116,3	79n86
4,135,2	79n86
5,1,1	80n89, 81n90
5,20,2	83n97
5,26	80, 83, 97
5,26,4-6	80n88
5,68,2	80n89, 83n97
6,2,1	80n89
6,7,4	79n86
6,54,1	80n89, 81n90

6,55,1	83n97
6,55,3	80n89, 82n92
6,93,4	79n86
6,94,1	80n89, 81n90
7,11-15	128, 128n204
7,18,4	79n86
7,28,3	83n97
7,44,1	83n97
7,86,5	80n89
7,87,5	80n89, 82, 82n92, 97n133
8,6,5	79n86
8,24,4	80n89
8,41,2	82
8,56,3	80n89, 82n92
8,60,3	79n86
8,64,5	80n89, 82n92
8,68,2	80n89
8,87,4	82n92
8,96,2	83n97
8,97,2	80n89

2 Auteurs latins

Augustin

De doctrina christiana

IV,7 499n14

Cicéron

De inuentione 228n2

De oratore 228n2

III, 207 296n36

Brutus 228n2

VII/27 236n23XIII/50 236n23XIV-XV/54-59 236n23

Orator 228n2

135 296n36

Hérennius (Rhétorique à) 228

1,2 228n3

1,4 228n4

2,1 228n3

4,34-35 303n50

4,37 316n82

4,38 268n8

Julius Victor

Ars Rhetorica, De Epistolis

1.6 232n14

Pline le Jeune

*Lettres*II,17; V,6; VIII,8 23in10

Quintilien

Institution oratoire 228

2,17,7 236n23

3,9 228n4

5,1 255n71

9,2,47 316n82

Salluste

Jugurtha, 85,29–30 365n202

Sénèque

Lettres

30,3; 41,4-5 357n176

71,26.27 377n232

82,14 356n174

96,5 300n47
La constance du sage
6,3; 8,3 356n174
10,4 356n174, 357n176
De la tranquillité de l'âme
11,6–7 377n232
De la providence
2,1.2 377n232

Thomas d' Aquin
Commentaire de 2 Co
XI–XII 398n294

Tite-Live
2,23,6–7 365n202

3 **Inscriptions**

WELLES, *Royal Correspondance* (RC)
RC 1 130n208, 131n212
RC 5 130n208, 131n201
RC 10; 11; 12; 13 131n211
RC 14 130n208, 132n213
RC 15 131n211, 132n213
RC 17; 18; 22 131n211
RC 25 130n208
RC 26 131n211
RC 29 131n212
RC 30 130n208

RC 31 131n211
RC 33 130n208
RC 34 131n212
RC 36; 38; 39; 41; 42; 43; 44; 45
131n211
RC 46; 47; 49; 48; 50; 51; 52; 53; 54; 55; 56;
57; 58; 59; 60 131n212
RC 61 131n212, 132n213
RC 65; 66 131n212, 132n213
RC 67 130n207, 131n212
RC 68; 69 131n212

4 **Papyrus**

BGU
I 27 170n298, 175, 596
II 449 170n298, 176, 596
II 596 170n298, 175, 596
VI 1297 (= P.Zen.Pestm. D (s. 270))
161n279, 165, 593
VIII 1871 160n273, 161n278,
593
XVI 2623 159n271, 593
XVI 2647 159, 593
XVI 2654 160, 160n273, 593

CPR
V 23 160nn273–274, 593
XXV 2 592

P.Abinn.
31 (= P.Lond. II 239)
161n279, 163, 593
32 (= P.Lond. II 417)
593

P.Alex.
29 160n273, 161n276, 593

P.Amh.
II 130 170n298

P.Berl.Sarisch
II 592

P.Bodl.
I 69 161n279, 166n291, 593

P.Brem.
5 161n279, 593
6 159n271, 594
7 161n279, 163, 165, 594
8 592
9 161n279, 166, 594

P.Cair.Goospeed
4 (= WITKOWSKI 51)
160n273, 594

P.Cair.Zen.

I 59002	157, 593
I 59032	592
I 59038	592
I 59042	161n279, 162, 594
I 59045	161n279, 164, 594
I 59046	160n273, 161n277, 594
I 59050	592
I 59060	170n298
I 59101	592
II 59160	49n5
II 59192	161n279, 165, 594
II 59283	592
II 59284 (= PSI VI 575 Z. 1–7)	158n269, 161n279, 162n280, 594
III 59322 (= SB III 6756)	160n273, 594
III 59342	158n269, 593
III 59392	157, 593
III 59474	593
III 59527	159n272, 169, 594
IV 59543	161n279, 165, 594
IV 59587	592
IV 59590	592
IV 59603	592
V 59805	161n279, 165, 594
V 59814	171n299, 596
V 59815	171n299, 596
V 59853 (= PSI IV 376)	161n279, 162, 594

P.Col.

III 7	160n273, 594
III 41	148n250, 161n279, 162, 594
III 48 (= P.Zen. Pestm. 67)	160n273, 594
IV 111	592
IV 112	160n273, 594
XI 298	161n279, 167, 594

P.Col.Inv.

9	592
---	-----

P.Eleph.

9	49n5, 171, 596
13	49n5, 170n298, 171, 172n300, 596

P.Flor.

II 173	158n269, 593
--------	--------------

P.Gen.

I 75	161n279, 165, 594
------	-------------------

P.Giss.

I 71	159n272, 594
I 88	159n271, 594

P.Giss.Univ.

III 20	164n285, 596
--------	--------------

P.Got.

II	592
----	-----

P.Graux

II 22	159n271, 594
-------	--------------

P.Harr.

I 63	159n271, 594
I 155	592

P.Herm

I	159n271, 594
---	--------------

P.Hib.

I 44	45n56, 49nn5–6, 170n298, 173, 596
I 71	49n6
I 73	49n5
I 78	49n6

P.Horak 26

593

P.Iand.

VI 101	592
--------	-----

P.Köln

II 112	161n279, 166n288, 594
VI 267	161n279, 163, 594
IX 365	160n273, 594

P.Lond.

VI 1912	133–134, 134n217
VII 1945	160n273, 164n285, 594
VII 1946	160n273, 164n285, 594
VII 2026	148n250, 160n273, 161n277, 594

VII 2027	160n273, 161n277, 594	XX 2265	158n269, 593
		XXXI 2602	160n273, 161n278, 595
		XXXI 2603	160n273, 161n276, 169, 595
P.Lugd. Bat.		XXXVI 2785	160n273, 161n276, 595
XXV 31 (= P.Leid.Inst. 31)	159n271, 594	XLIII 3129	593
		XLIII 3149	161n279, 166n291, 595
P.Merton		LI 3643	161n279, 166–167, 595
II 62	159n271, 594	LV 3821	160nn273–274, 161n278, 595
		LVI 3857	160n273, 169, 595
P.Mich.			
I 6	146, 148n250, 150–155, 160, 160n273, 170n298, 594	P.Petr.	
I 33	160n273, 161, 594	I 30 (1) (= WITKOWSKI 1)	172, 172n302, 596
I 82	148n250, 158n269, 160n273, 594	II 2 (3) (= WITKOWSKI 11)	159n271, 595
I 85	593	II 2 (4) (= WITKOWSKI 12)	160n273, 170, 595
VIII 498	169, 593	II 11 (1) (= WITKOWSKI 3)	49n5, 172–173, 172n302, 596
VIII 515	158n269, 593	II 11 (2) (= WITKOWSKI 2)	49n5, 172–173, 172n302, 173n303, 596
XVIII 770	592	II 15 (3)	592
inv. 1430	161n279, 162, 594	II 42 (b) (= WITKOWSKI 9)	172n301, 173, 596
		III 42 G (9) (= WITKOWSKI 10)	49n5
P.Mil.Vogl.		III 53 (n)	158n269, 593
II 76	158n269, 169, 593		
P.Nag.Hamm.		P.Princ.	
78	160n273, 594	II 101	161n279, 163, 595
		II 105	161n279, 595
P.NYU			
II 18	159n271, 594	P.Ryl.	
		IV 691	161n279, 169, 595
P.Osl.			
II 51	161n279, 166n288, 595	P.Sorb.	
II 55	159n271, 595	I 49	160n273, 595
P.Oxy.		P.Strasb.	
II 292	161n279, 595	IV 174	158n269, 159n272, 595
II 293	158n269, 593	VII 679	160n273, 595
IV 743	592		
IV 746	592	P.Tebt.	
IV 787	160nn273–274, 161n278, 595	I 15	49n5, 174, 596
VII 1064	158n269, 593	I 20	158n269, 593
VIII 1162	160n273, 595		
X 1292	476n476		
XII 1424	158n269, 593		
XIV 1663	160n273, 595		
XIV 1767	169, 592		

P.Tebt. (suite)

I 26	49n5, 170n298, 174, 596
I 55	49n5, 476n476
I 58	49n5, 170n298, 175, 175n310, 596

P.Tebt.Tait

51	161n279, 165n287, 595
----	-----------------------

P.WaPS.

05	592
----	-----

P.Yale

I 33	50n8
------	------

P.XV.Congr.

5	160n273, 595
6	161n279, 166, 170, 595
7	159n271, 595

PSI

I 96	159n271, 595
I 97	161n279, 595
III 208	160n273, 161n276, 169n296, 595
IV 359	160n273, 595
IV 361 Z. 1-19	159, 593
IV 361 Z. 20-25	593
IV 383	160n273, 595
IV 412	593
V 520	160n273, 161n277, 170, 170n298, 595
VIII 969	593

IX 1041	160n273, 169n296, 595
XV 1539	161n279, 166n288, 595
XV 1560 (= SB X 10255)	
	161n279, 167, 595

PUG

I 11 (= SB X 10730)	592
---------------------	-----

SB

III 7178	593
III 7269	160n273, 161n276, 169n296, 595
IV 7438	159n272, 595
V 8005	160n273, 160n274, 595
VI 9564	593
VI 9636	158n269, 593
XVI 12304	160n273, 161n276, 169n296, 595
XVI 12606 (= P.Mich. inv. 340)	158n269, 593
XXII 15278 (= PSI IV 415)	160n273, 595
XXVI 16636 (= P.Col. IV 115 h)	160n273, 595

UPZ

I 61	49n5
I 64 (= P.Par. 42)	49n5, 49n6
I 66	170n298, 173n304
I 69 (= P.Par. 43)	49n5, 49n6
II 159 (= WITKOWSKI 34)	161n279, 166, 595

Index des auteurs modernes

- Abadie, P. 542n5, 543n7
Adloff, K. 550n19
Aejmelaes, L. 6n8, 332n117, 334n120,
335n123, 371n217, 372n218, 373n219,
373nn221–222, 374nn224–225, 375nn226–
227, 381n240, 384n247, 403n305, 410n319,
423nn349–351
Agnew, F.H. 198n28
Agosto, E. 146n245
Akin, D.L. 387n256
Albert, M. 570n59
Aletti, J.-N. 227n1, 230n7, 394n284, 550m9
Allo, E.B. 399n297
Amador, J.D.H. 227n1
Ameis, K.F. 55nn18–19, 55n21, 56nn22–23,
57n25, 58n30
Amherdt, F.-X. 219n84
Anderson, R.D. 286n11, 296n36, 303n50,
316n82, 323n93
André, J.-M. 137n227, 367n206, 370n214,
371n215
Andrews, S.B. 346n149, 384n247
Andriessen, P. 402n303, 410n319
Angenendt, A. 569n56
Arendt, H. 550n19, 551n20
Arnould, D. 84n99
Arzt-Grabner, P. 35n3, 43, 43n52, 50,
50n8, 141nn237–238, 142n239, 145n244,
146nn245–246, 156n264, 157n268, 158n269,
162n280, 164n285, 167n292
Askwith, E.H. 35n1, 42, 42n44
Aune, D.E. 91n125, 125n200
Auvray-Assayas, C. 128n204

Bachmann, P. 293n27, 323n91, 398n294,
399n297
Bailly, A. 284n5
Baird, W.R. 146n245, 387n256, 399n296
Bakker, E. 79n85
Balaudé, J.-F. 177n314
Banks, R. 289n17, 293n28
Barbaglio, G. 252n67
Barbarin, P. 24n30
Barguet, A. 98n134, 99n138, 100n140
Barnett, P.R. 198n28
Barr, J. 488n4
Barré, M.L. 346n149, 373n222
Barrett, C.K. 6n8, 341n135, 389n259
Barthes, R. 78n84
Baslez, M.-F. 137n227, 367n206, 370n214,
371n215
Batey, R. 321n88
Bauer, W. 48n3, 284n6, 293n28, 306n56,
310n66, 340n133, 350n160, 372n218,
406n315, 435n383, 442n397
Baumert, N. 35nn3–4, 41, 41n32, 45, 45n57,
187, 188, 188n1, 189, 189n7, 190, 190n13, 194,
195, 195n21, 199, 200, 200nn31–33, 204,
205n41, 209, 210, 210n67, 211, 211nn68–70,
212, 219n83, 291n20, 294n29, 295n33,
298n43, 323n91, 324n96, 330n11, 335n124,
350n160, 354n169, 355n171, 359n181,
361n186, 363n194, 371n216, 386n254,
427n358, 428n361, 432n373, 439n393,
446n415, 447n417, 447n419, 449n423,
454n434, 458n442, 460n448, 474n474,
480n482, 483nn495–496, 567n51
Beaude, P.-M. 387n256, 396n289, 398n294
Becker, E.-M. 35n4, 195n21, 223n6, 304n53,
440n396, 442n401, 566n48
Becker, J. 184n333, 364n197, 553n24
Bell, H.I. 134n217
Bellermann, L. 63n41
Belleville, L.L. 146n245, 550n19
Benveniste, É. 13, 13nn2–3, 16n7, 21, 22,
22n20, 22nn23–25, 23, 23n26, 25, 25n31
Berger, K. 125n200, 356n172, 356n175,
357nn176–177, 377n232, 392n272, 445n410
Bertrand, J.-M. 130n208
Betz, H.D. 227, 227n1, 234n16, 315n80,
329n107, 332n117, 335n123, 377n231,
387n256, 392n271, 402n303, 423n350,
440n396, 502n20
Bidez, J. 132n215
Bieringer, R. 6n8, 7nn9–10, 149n253, 321n88,
446n416, 449n423, 457n440, 464n457,
529n3, 539n11, 555n30, 558n34
Bierl, A. 55, 55nn18–21
Binder, H. 402n303
Bingen, J. 186n337
Black, D.A. 380n237
Blass, F. 209, 209n58

- Blomberg, C. 510n29, 511nn30–31
 Boissonnat, J. 570n59
 Bompaire, J. 110n167
 Bonnard, P. 380n237
 Bornkamm, G. 6n8
 Borrás, A. 569n56
 Börstinghaus, J. 364n201
 Bosenius, B. 35n4, 41, 41n34, 289n17, 304n53, 379n234, 387n256
 Botha, P.J.J. 235n18
 Böttrich, C. 321n88
 Bourquin, D. 76n80
 Boyarin, D. 534n9
 Bracke, E. 128n204
 Breck, J. 510n29
 Brinckmann, A. 134n218
 Brink, L. 289n17
 Brisson, L. 511n31
 Brown, P.C. 452n430
 Bruce, F.F. 224n7
 Buck, C.H. 399n296
 Bultmann, R. 6n8, 328n103, 341n135, 406n315, 429n362
 Bünker, M. 291n19
 Burchard, C. 383n246
 Burnet, R. 35n1, 125n200, 126, 127n202, 134n217, 150n256, 173n304, 235n20, 253n68
 Bury, E. 316n82
 Bussmann, H. 316n82
 Byrskog, S. 35n1, 42, 42n47, 43, 43n52, 44, 44n55, 45n56

 Calov, A. 36
 Cambier, J.-M. 402n303
 Camdessus, M. 570n59
 Campbell, D.A. 379n234
 Campbell, W.S. 76n80, 78n84, 79n85, 82n93, 83n94, 85n100, 91n125, 100n141, 101n144
 Caragounis, C.C. 321n88, 331n114, 364n199, 366n204
 Carey, C. 69n60
 Carrez, M. 35n1, 42, 42n41, 45n56
 Casson, L. 364n201
 Cauer, P. 55nn18–19, 55n21, 56nn22–23, 57n25, 58n30
 Cavallin, A. 476n476
 Cerfaux, L. 198n28

 Cerri, G. 78n84
 Chantraine, P. 298n41
 Choi, Y.S. 346n149, 356n172, 379n234, 402n303
 Clark, D.J. 510n29
 Clarke, A.D. 550n19
 Classen, C.J. 227n1, 234n16, 235n21, 237n25, 238nn28–29, 239n30, 255n73
 Cléro, J.-P. 550n19
 Clivaz, C. 304n53
 Collin-Bouffier, S. 370n214
 Collins, R.F. 392n272
 Connor, W.R. 79n85
 Cooper, S.A. 239n30
 Costa, C.D.N. 128n204
 Cousin, H. 134n217
 Cranfield, C.E.B. 35n1, 41, 41n33, 45n56
 Crouch, D.P. 370n214
 Crüsemann, M. 35n4, 36n6, 37n17, 45n56
 Czapla, B. 316n82

 Dahl, T. 13n2, 29n40, 31n48
 Dahood, M.J. 510n29
 Dalton, W.J. 35n1
 Danker, F.W. 387n255
 Darbo-Peschanski, C. 78n84
 Dautzenberg, G. 332n117
 De Nicola, A. 239n32
 Debidour, V.-H. 65n47
 Deissmann, A. 38n22, 126n201, 126–127, 127n202, 141n237, 183n330, 189
 Delling, G. 410n321, 412n327, 436n387
 Delmaire, R. 169n295
 Denniston, J.D. 283n4, 284nn5–7, 285n8, 462n454
 Dewald, C. 98n134, 100n140
 Dewey, A.J. 289n17, 295n33, 308n63
 Di Marco, A.-S. 510n29
 Dick, K. 30n44, 35, 36nn6–8, 37n10, 37n17, 38–41, 42, 42nn43–44, 43, 44, 45nn56–57, 46, 47, 48, 58, 58nn29–30, 59, 59n32, 66n53, 77, 91n125, 103, 111, 120, 129, 143, 143n242, 144, 148n250, 150, 169, 170, 170n298, 172, 174, 175, 176n312, 183n330, 187, 188, 189–199, 201–212, 221, 567n51
 Didier, F. 332n117
 Dobschütz (von), E. 35nn1–2, 41, 41n31, 41n38, 42, 42n43, 188, 189, 189n6

- Dodds, E.R. 110n167, 111n171
 Doty, W.G. 125n200
 Doyon, F. 217n80
 Drachmann, A.B. 70n66
 Dubarle, D. 550n19
 Ducrocq, A. 549n18
 Duff, P.B. 146n245
 Duling, D.C. 346n149
 Dupont, J. 569n56
 Dupriez, B. 316n82
 Duszak, A. 13n2

 Ebner, M. 35n4, 356n172, 360n184, 362n190,
 362nn192–193, 363n195, 364nn197–198,
 365n202, 367n207, 369n211, 369n213,
 556n31
 Eckert, J. 289n17, 424n352, 550n19
 Eckstein, P. 35n4
 Eco, U. 288n16
 Edgar, C.C. 163n282
 Einstein, A. 26n33
 Ellis, E.E. 224n7
 Engel, U. 24n29, 29n40
 Enslin, M.S. 399n296
 Epp, E.J. 142n239
 Eriksson, A. 238n27

 Fahy, T. 341n135
 Faméré, J. 569nn55–56
 Farahian, E. 35n4
 Fee, G.D. 321n88, 476n475
 Felten, J. 232n15
 Festugière, A.-J. 110n167, 111, 111n176, 112, 113,
 113n177, 115n182, 116n183, 117n185, 117n187,
 118nn188–189, 119n190, 120, 120n191, 124, 186,
 186n336
 Fields, D. 110n167
 Fitzgerald, J.T. 356n172, 365n202
 Flaubert, G. 15
 Fløttum, K. 13n2, 29n40, 31n48
 Forbes, C. 237n25, 315n80, 341n135
 Ford, D.F. 550n19
 Foucault, J.-A. 85n100, 96n132
 Fowler, R.L. 98n134
 Fraizy, F. 254, 254n69, 255n73, 267n5,
 288n16, 487n2
 François (Pape) 24n30
 Fränkel, H. 69n60
 Frappat, B. 549n18

 Fridrichsen, A. 356n172
 Fuchs, É. 380n237
 Funk, R.W. 235n18
 Furnish, V.P. 6n8, 42, 42n40, 311n69, 315n80,
 323n91, 330n110, 349n158, 369n212,
 380n238, 410n319, 425n356, 435n382,
 483n496

 Gadamer, H.-G. 217, 217n80, 221, 221nn1–2,
 222, 550n19, 551n20
 Gaechter, P. 35n4
 Gagé, J. 356n172
 Gallas, S. 346n149, 362n193, 363n195
 Gallay, P. 50n10, 184n334
 Garrett, S.R. 402n303
 Gärtner, S. 550n19, 557n33
 Gatier, P.-L. 50, 50n9, 184n334
 Gauger, J.-D. 129n206, 133n216
 Gaziaux, É. 550n19
 Genette, G. 13n2, 26, 26nn33–35, 76n80
 Gentili, B. 78n84
 Gerber, C. 35n4, 227n1, 235n19, 289n17,
 321n88, 331nn14, 332n116, 431n367
 Gerth, B. 48n2, 60n34, 186n338, 284nn5–7,
 285n8, 340n134, 350n160, 462n454
 Gire, P. 550n19, 551n20, 568n53
 Glancy, G.A. 346n149, 349n156, 365n202
 Goeken, J. 121n193, 123nn197–198
 Goldhill, S. 69n60
 Gooder, P.R. 387n256, 402n303
 Goulder, M.D. 387n256
 Granfield, P. 569n56
 Grant, M. 79n85, 98n134
 Grässer, E. 328n103, 329n105, 332n116,
 349n158, 360n184, 362n193, 367n207,
 371n217, 372n218, 374n225, 375n226,
 384n248, 385n252, 386n253, 406n315,
 410n319, 429n362, 436n387, 440n396,
 447n417
 Grenfell, B.P. 174n308
 Grevisse, M. 13n2, 31nn47–48
 Gribble, D. 77n83, 79n85, 80n89, 81,
 81nn90–91, 82n92, 83nn94–97, 84nn98–99
 Grimm, J. 19n15
 Grotius, H. 36
 Gruber, M.M. 35n4
 Guitry, S. 19n15
 Guttenberg, G. 379n234, 383n246,
 384nn247–248

- Hafemann, S.J. 420n342
 Hanson, J.S. 162n280
 Haraguchi, T. 332n117
 Harrill, J.A. 304n53
 Harris, M.J. 305n55, 307n61, 309n65,
 311n69, 315n80, 317n83, 323n91,
 449n423
 Hartog, F. 78n84, 85n100
 Haubeck, W. 426n357, 466n459
 Hauser, A.J. 227n1
 Hausrath, A. 6n8
 Heath, M. 69n60
 Heckel, U. 392n271, 402n303, 410nn320–
 321, 411nn322–325, 412n326, 413n328,
 414nn329–330, 464n457
 Heininger, B. 387n256, 392n272
 Heinrich, C.F.G. 37, 37n13, 191n14
 Hellholm, D. 387n256
 Helmbrecht, J. 3n5, 13nn1–2, 14n4, 16n7,
 18nn13–14, 19n16, 20nn17–18, 31n48
 Hengel, M. 237n25
 Hengstl, J. 166n289
 Henning, J. 304n53
 Hentze, C. 55nn18–19, 55n21, 56nn22–23,
 57n25, 58n30
 Hercher, R. 127n203, 476n476
 Herzog, R. 129n206
 Heubeck, A. 58n30
 Hezser, C. 346n149
 Hietanen, M. 238n27
 Hobbs, E.C. 288n16
 Hock, R.F. 237n25, 332n117
 Höckmann, O. 364n201
 Hodgson, R. 356n172, 365n202
 Hodgkinson, O. 128n204
 Hoffmann, E.G. 36n5
 Hofmann (von), J.C.K. 37, 37nn11–12, 37n16,
 39, 41, 42, 191n14, 193n17, 198n28, 199n29,
 201n34
 Hofmann, J.B. 50n10
 Holland, G. 373n222
 Holloway, P.A. 238n27
 Holmberg, B. 550n19
 Holtz, T. 35n2, 48n489, 550n19
 Hornblower, S. 79n85, 83n97
 Hotze, G. 238n27, 394n284
 Hude, C. 98n134
 Hughes, P.E. 435n383
 Humbert, J. 48n2, 50n10, 54n16, 58, 58n28,
 185, 185n335, 283n4, 284nn6–7, 285n8,
 322n90, 354n169, 462n454
 Humphrey, E.M. 387n256
 Hutton, W.R. 16, 16n8, 35n1
 Hyldahl, N. 457n440
 Immerwahr, H.R. 98n134
 Ingelaere, J.-C. 550n19
 Jakobson, R. 28n36, 71n69
 Jannaris, A.N. 476n476
 Janowski, B. 134n217
 Jarety, M. 316n82
 Jaubert, A. 559n35
 Jean-Paul I (Pape) 24n30
 Jean-Paul II (Pape) 24n30
 Jegher-Bucher, V. 402n303
 Jeremias, J. 510n29
 Jewett, R. 432n371
 Johanson, B.C. 255n73
 Johnson, L.A. 235n18
 Jones, H.L. 54n17, 60n37
 Jong (de), I.J.F. 78n84, 98n134
 Juhl, E. 54n17
 Just, K. 13n2, 14n5, 15n6, 21n19
 Kaimio, M. 60n34, 69n60
 Kaiser, A. 146n246, 156n264
 Kamlah, E. 356n172
 Käsemann, E. 31n69
 Keil, B. 110n167, 121n193
 Kennedy, G.A. 6n8, 227, 227n1
 Kern, W. 289n17
 Keyes, C.W. 146n246, 147nn247–248,
 148n250, 156n264
 Kijne, J.J. 16, 16n9, 28n39, 35n1
 Kim, C.-H. 142n240, 145n244, 146n246,
 156n264, 158n269, 163n282
 Kinn, T. 13n2, 29n40, 31n48
 Kirk, J.A. 332n117
 Kittel, G. 488n4
 Kitzberger, I. 443nn404–406
 Klauck, H.-J. 35n2, 41, 41n36, 45, 46n58,
 146n246, 187, 188, 188n3, 189, 204, 210n67,
 211–216, 222, 227n1, 291n20, 398n294,
 423n350
 Klöpper, A. 37, 37n15
 Knauf, E.A. 379n234, 384n248
 Knodel, W. 85n100, 89n122, 94n128, 96n132

- Knox, J. 398
 Koch, D.-A. 346n149, 353n165, 354n167, 354n170
 König, F. 569n56
 Koskenniemi, H. 134n218, 291n19, 481n489
 Krämer, H. 304n53, 321n88
 Kraus, W. 65n47
 Krug, J. 408n317
 Kugelman, R. 346n149
 Kühner, R. 48n2, 60n34, 186, 186n338, 209n58, 284nn5–6, 285n8, 340n134, 351n160, 462n454
 Kümmel, W.G. 483n496

 Lacoque, A. 542n5, 543n8
 Lallot, J. 17n11, 49n4
 Lambrecht, J. 35n2, 289n17, 341n135, 371n317, 374n224, 375n227, 461n449, 462n454, 463n456, 464n457
 Lamour, D. 100n141
 Lampe, P. 289n17
 Landfester, M. 510n29
 Laourdas, B. 239n32
 Laqueur, R. 129n206, 131n210
 Larson, J. 289n17, 308n63
 Latacz, J. 55, 55nn18–21
 Laurent, J.C.M. 37, 37n17
 Lausberg, H. 316n82
 Le Blanc, G. 549n18
 Le Boulluec, A. 68n58, 70n64, 104n151, 110n167
 Leclant, J. 128n204
 Lefkowitz, M. 69, 69n60, 69n63, 70, 70n67, 71, 71n68, 73n74, 75n78, 76n79
 Légasse, S. 42, 42n49, 420n342
 Legras, B. 173n304
 Lehmann, J. 195n21
 Leivestad, R. 289n17
 Lémonon, J.-P. 134n217, 382n243
 Lewis, N. 148n250
 Lietzmann, H. 367n207, 483n496
 Lincoln, A.T. 387n256
 Lindgård, F. 35n4
 Linnemann, E. 286n12
 Lintz, K. 26n33
 Litwaa, M.D. 402n303
 Löffler-Laurian, A.-M. 13n2, 23, 24n28, 26, 29n40, 31n48
 Lofthouse, W.F. 35n1

 Loraux, N. 68n58, 79n85, 83, 83n95, 83n97, 84n98
 Loubser, J.A. 387n256
 Luck, G. 125n200
 Lund, N.W. 510n29
 Lyons, G. 35n4, 189, 189n8, 219n83

 μ (Groupe) 13n2, 23, 23n27
 McCant, J.W. 402n303
 McGuire, M.R.P. 481n485
 Malherbe, A.J. 35n2, 41–42, 42n39, 134n218, 139n235, 231n11, 231n13, 232n14, 289n17, 300n47, 506n25
 Malitz, J. 78n84
 Malosse, P.-L. 49, 50n7, 134n218, 135nn219–220, 137n227, 139, 139nn234–235, 147n248, 148n250, 168n294, 180n324, 181n326, 182n328, 231n11, 232n13, 440n396
 Mann, T. 26n35
 Marguerat, D. 35n4, 42, 42n50, 76n80, 289n17, 292n24, 353n165, 377n232, 392n272, 431n367
 Marincola, J. 78n84, 79n85, 80n89, 82n92, 98n134
 Marrou, H.-I. 104n151, 105n154, 236, 236n22, 315n80
 Marshall, P. 315n80
 Martin, J. 228n4, 230n9, 241n34, 245nn47–48
 Martin, R.P. 6n8, 291n20, 323n91, 410n319, 433n376
 Marty, A. 29n42
 Mary, S.S. 387n256
 Massonnet, J. 134n217, 567n52
 Mathieu, G. 104n152, 106, 106nn156–157, 107, 107n158, 108n161, 109n162, 109n164
 Mattéi, P. 499n14
 Mayordomo, M. 238n27
 Mayer, E. 48n2, 49, 49n5, 170n298, 171, 171n299, 172, 172n302, 174, 174nn306–307, 175, 175nn309–310, 340n134
 Mealand, D.L. 78n84
 Meibauer, J. 13n2, 18n13
 Meier, H.-C. 392n272, 393n275, 393nn277–280, 398n293
 Menoud, P.H. 402n303, 410n319
 Merry, W.W. 57n27
 Merton, R.K. 167n292
 Meyer, H.A.W. 36, 36n9
 Michaelis, W. 414n330

- Milligan, G. 35n2, 42n44, 566n50
 Mitchell, M.M. 34n135
 Moingt, J. 570n59
 Molthagen, J. 78n84
 Morello, R. 125n200
 Morray-Jones, C.R.A. 387n256, 392n272
 Morrison, A. 125n200
 Morrison, J. 79n85
 Moulton, J.H. 36n5, 170n298, 171, 173n304, 174, 174n307, 175, 175n309, 176, 176n313
 Mowery, R.L. 35n1
 Müller, M. 35n1, 42, 42n48, 43, 44, 46, 46n60, 100n141, 101n144
 Müller, W.G. 566n48
 Müller-Bardorff, J. 346n149
 Mullins, T.Y. 402n303, 410n319
 Murphy-O'Connor, J. 28n39, 35n1, 42, 42n46, 45n56, 46, 46n59, 211n70, 216n78, 314n75, 321n88, 332n116, 367n206, 410n319, 420n342, 425n356

 Nélis, J. 356n172
 Nichols, J. 16n7
 Nida, E.A. 16n9
 Nodet, É. 100n141, 102n146, 103n148
 Nsongisa Kimesa, C. 452n430

 O'Collins, G.G. 402n303
 Olbricht, T.H. 238n29
 Ollrog, W.-H. 35n4, 224n7
 Olrik, A. 286n12
 O'Malley, J.W. 569n56, 570nn57-59
 Orrieux, C. 148n250, 150n256, 163n281, 164n283
 Ozanam, A.-M. 182n329

 Park, D.M. 402n303, 410n319
 Patillon, M. 232n15, 237n25, 241nn34-35, 242n36, 243n41, 251n64, 259n5, 260n6, 266n4, 268n9, 270n12, 274n16, 277n18, 284n5, 286nn11-12, 290n18, 295n34, 297n37, 300nn45-46, 302n48, 315n79, 315n80, 325n98, 328n104, 337n129, 338n130, 342n136, 352n163, 353n166, 382n242, 389n260, 391n268, 417n338, 422n347, 459n445, 460n447, 468n463, 498n13, 511n31, 516n38, 517n39
 Paul VI (Pape) 24n30
 Pearson, L. 79n85

 Pédech, P. 93n126
 Peigney, J. 128n204
 Pépin, C. 550n19, 557n33
 Pernot, L. 91n125, 108n160, 110n167, 113n179, 116n183, 117n185, 228nn3-4, 230n9, 236n23, 241nn34-35, 242n36, 244n45, 245n47, 251n65, 255n71, 261n9, 285n10, 286n13, 315n80, 316n81, 341n135, 502nn19-20
 Petit, P. 184n334
 Pfeiffer, R.H. 133n216
 Pickett, V.B. 16n9, 35n1
 Pitta, A. 449n423
 Places (des), É. 69n60, 75n78
 Plümacher, E. 78n84
 Plummer, A. 435n383
 Porter, S.E. 142n239, 227n1, 232n14, 238nn28-29, 510n29, 511n31
 Praeder, S.M. 78n84
 Pratscher, W. 332n117
 Price, R.M. 387n256
 Prümm, K. 35n2, 293n27
 Puech, A. 69, 69n61, 73n74

 Quet, M.-H. 110nn167-168, 111nn169-170, 111n174, 113n179, 114n180
 Quinn, J.D. 346n149, 361n85

 Rabe, H. 241n34, 315n79
 Ragon, É. 306n59
 Reed, J.T. 227n1, 238n28, 510n29, 511n31
 Rees, R. 146n246
 Reiser, M. 237n25
 Rengakos, A. 79n85
 Rengstorf, K.H. 424n352
 Revault D'Allonnes, M. 550n19, 551n21
 Rey, D. 24n30
 Reynier, C. 364n201
 Reynolds, L.D. 257n1
 Riccardi, A. 549n18
 Richards, E.R. 35n4
 Ricœur, P. 550n19
 Riddle, D.W. 399n296
 Ridley, R.T. 83n95
 Riesner, R. 379n234
 Rigaux, B. 35n2, 42, 42n51
 Rikhof, H. 569n56
 Risch, R. 284n7
 Robertson, A.T. 36n5, 422n347
 Roetzel, C.J. 35n3, 289n17, 449n423, 506n25

- Roller, O. 35n4, 42, 42n45, 43, 44, 44nn53–54, 45n56, 476n476
 Romaniuk, K. 257n1
 Romilly (de), J. 68n58, 84n99, 97n133
 Rood, T. 85n100, 88n119
 Rosenmeyer, P.A. 128n204
 Rösler, W. 69n60
 Roukema, R. 398n294
 Rudberg, G. 180n323
 Ruiz, G. 402n303
 Rupprecht, H.-A. 150n257
 Rusche, H. 306n58
 Rutherford, I.C. 121n193

 Saake, H. 387n256
 Saïd, S. 68n58, 70n64, 104n151, 110n167
 Salis (de), P. 402n303
 Salles, C. 125n200
 Sampley, J.P. 237n25
 Sand, G. 31n48
 Sandmel, S. 288n16
 Sasse, J. 54n17
 Savage, T.B. 289n17
 Savignac, J.-P. 69n61
 Savinel, P. 100n141
 Schatz, K. 569n56
 Schellenberg, R.S. 236n24, 237n25, 329n107
 Schlatter, A. 293n27
 Schlegel, F. 221n2
 Schmeller, T. 35n2, 41, 41n37, 43n52, 45, 46n58, 187, 188, 189, 189n4, 211–216, 222
 Schmid, W. 38n22, 104n152, 106n156, 110n167, 111, 111n176, 112, 116n184, 120
 Schmiedel, P.W. 37, 37n16
 Schmithals, W. 6n8
 Schneider, G. 35n1
 Schneider, J. VII, 69n60, 70n64, 71, 71nn68–69, 72nn71–72, 73n75, 183n332, 239n31, 240n33
 Schneider, N. 238n27
 Schnider, F. 476n476
 Schottroff, L. 35n1
 Schrader, H. 287n15
 Schrage, W. 222n4, 223n5, 356n172, 377n232
 Schreiber, S. 424nn352–353, 425n356
 Schreiner, J. 341n135
 Schröter, J. 78n84
 Schubart, W. 129n206, 173nn303–304
 Schubert, P. 150n257
 Schütz, J.H. 550n19
 Schwabe, K. 104n152, 106n156
 Schweizer, E. 432n371, 445n410
 Schwyzer, E. 48n2, 54n15, 60n34
 Semler, J.S. 6n8
 Sesboüé, B. 569n56, 570n59
 Shewan, A. 54n17
 Shimron, B. 98n134
 Siebenthal (von), H. 36n5, 426n357, 466n459
 Siegert, F. 288n16
 Sintes, C. 364n201
 Sloty, F. 13n2, 15n6, 17n10, 19n15, 21n19, 22, 22n21, 24n29, 29, 29nn40–42, 30, 30n43, 30n45, 31, 32n50, 66n50, 66n53, 104n152, 108n161
 Smyth, H.W. 48n2
 Snoeck Henkemans, F. 316n82
 Snyman, A.H. 238n27
 Spicq, C. 298n41, 329n107, 332n116, 471n470, 478n479
 Splittler, R.P. 387n256
 Staab, K. 239n32
 Stamps, D.L. 222n4
 Standaert, B. 511n31
 Stanford, W.B. 63nn41–42
 Stauffer, E. 35n1
 Steinhoff, T. 13n2, 29n40
 Steintal, H. 29n42
 Stendhal, H. 26n34
 Stenger, W. 476n476
 Still, T.D. 332n117
 Stirewalt, M.L. 129n206, 146n245, 177n315, 178n317
 Stolz, F. 424n352
 Stowers, S.K. 125n200, 146n246, 156n264, 237n25
 Stroobant, J.-É. 398n294
 Strüder, C. 189n9
 Sundermann, H.-G. 332n117, 373n222, 428n361
 Swoboda, H. 129n206
 Szantyr, A. 50n10

 Tabakowska, E. 16n9
 Tanner, R.G. 289n17
 Tassin, C. 198n28, 237n25, 337n126, 392n272, 395n285
 Taylor, G.M. 399n296

- Taylor, J. 379n234, 384n248
 Taylor, N.H. 329n105
 Tcherikover, V.A. 134n217
 Teeter, T.M. 146n246
 Theissen, G. 332n117
 Thierry, J.J. 402n303
 Thompson, J.W. 372n218
 Thornton, C.-J. 78n84, 91n125
 Thraede, K. 125n200, 481n489
 Thrall, M.E. 35n2, 41, 41n35, 45n56, 148n250, 150, 150n255, 158n269, 170n298, 187, 188, 188n2, 189, 190, 198n28, 204, 205, 205n42, 209, 209n61, 210n67, 269n11, 284n7, 305n55, 309n65, 315n80, 317n83, 323n91, 324n96, 329n105, 333n119, 334n121, 337n126, 340n134, 341n135, 343n137, 345n148, 348n155, 349n156, 349n158, 355n171, 362n193, 364nn197–198, 366n204, 368n210, 369nn211–213, 380n238, 383n245, 384nn247–248, 387n256, 389n259, 390n264, 399n297, 405n311, 406n315, 410n319, 428n361, 429n362, 431n369, 432n371, 433n374–375, 435nn382–383, 435n385, 436n387, 440n396, 442n399, 449n423, 476n476, 481nn488–489, 556n31
 Thyen, H. 17n12
 Tietz, U. 13n2
 Tiwald, M. 198n28
 Toit (du), A. 337n129, 346n149, 349n158
 Trakatellis, D. 387n256
 Travis, S.H. 384n247
 Trédé et Trédé-Boulmer, M. 68n58, 69n62, 70n64, 79n86, 104n151, 110n167, 128n204
 Treu, K. 146n246, 156n264
 Ugeux, B. 549n18
 Vaganay, L. 257n1
 Vanier, J. 549n18
 Vegge, I. 237n25
 Vercruysse, M. 85n100
 Verhelst, T. 549n18
 Verhoef, E. 35n1, 42, 42n42
 Verhoogt, A.M.F.W. 174n305
 Vermeylen, J. 219n84
 Vielhauer, P. 443n405
 Villalba, P. 100n141, 101n144
 Vollenweider, S. 337n128
 Volp, E. 60n37
 Vorholt, R. 35n4
 Vouga, F. 222nn3–4
 Vuorenjuuri, M. 60n34
 Wackernagel, J. 48n2, 54n16, 58, 58n28
 Walker, D.D. 289n17
 Walker, W.O. 35n1
 Wallace, J.B. 387n256, 392n272, 398n294, 399n296
 Ward, R.F. 235n18, 329n108, 481n485
 Watson, D.F. 6n8, 227n1, 341n135
 Weima, J.A.D. 476n475
 Weiss, J. 6n8, 346n149, 366n204
 Weissbach, F.H. 133n216
 Welborn, L.L. 346n149, 348nn154–155, 349nn157–158, 379n234, 384n247, 452n430, 454, 454nn434–435, 455n436, 457n439
 Welch, J.W. 510n29
 Welles, C.B. 129, 129n206, 130nn207–208, 131nn210–212, 132n213
 Westerink, G. 239n32
 Wette, W.M.L. 36, 36n9
 White, J.L. 125n200, 134n217, 150n256, 170n298, 173n304, 174n305, 232n15
 Wiedemann, T. 85n100
 Wilcken, U. 49, 49n6, 170n298
 Wilder, A.N. 227n1
 Wiles, G.P. 452n430
 Wilhelm, A. 129n206
 Wilhelm, G. 134n217
 Wilson, N.G. 257n1
 Windisch, H. 6n8, 297n39, 298n40, 299n44, 337n126, 362n192, 410n321, 436n387, 480n483
 Winer, G.B. 37n16
 Winter, B.W. 237n25, 304n53
 Wischmeyer, O. 387n256, 402n303, 410n321
 Witherington, B. 449n423
 Witkowski, S. 49n5, 172n301, 173n304
 Witte, K. 54n17
 Wolff, C. 35n2, 340n132, 344n141, 348n155, 354n169, 362n193, 367n206, 372n218, 383n246, 384n248, 423n349, 425n356, 427n358, 429n362, 436n387, 438n391, 454n434, 457n439, 470n466, 480nn482–483, 481n485, 482nn490–491, 483n493, 483n496, 484n498
 Wolff, G. 63n41

Wolska-Conus, W. 287n15

Woods, L. 402n303

Wuellner, W. 237n25

Young, F.M. 550n19

Zaas, P.S. 445n410

Zahn (von), T. 37, 37n14, 38, 39, 191n14,
193n17, 194, 194nn19–20, 196, 196n23, 197,
198n28, 199n29, 201n34, 206n44

Zangara, A. 78n84

Zerwick, M. 28, 28n38, 36n5, 284n6, 284n7,
285n8, 462n454

Ziegler, K. 239n32

Zilliacus, H. 13n2, 21n19, 22, 22n22, 26n32,
30n45, 32n50, 48, 50, 50n10, 51–53, 53n14,

54nn16–17, 55n19, 55n21, 56nn22–23,

57, 57n24, 57n26, 58, 58n28, 58n30,

59, 59n31, 59n33, 60, 60nn34–37, 61,

61nn38–39, 62, 62n40, 63n43, 64nn44–

46, 65nn48–49, 66nn51–53, 67nn54–57,

68n59, 69n60, 76, 76n81, 77n82, 104n152,

110n166, 125n200, 127n203, 129, 129n205,

130nn208–209, 131n210, 131n212, 132nn213–

214, 133n216, 134n218, 135n221, 136, 136n225,

139n235, 140n236, 143, 143n241, 143n243,

144, 172, 172n300, 172n302, 180n323,

184n334

Zimmermann, R. 321n88

Zmijewski, J. 329n107, 349n158, 356n172,

357n177, 367n207, 374n223, 405n311, 557n32

Table analytique

Préface	VII
Avant-propos	IX
Liste des tableaux	X
Sigles et abréviations	XI

Introduction 1

1	Questionnement philologique : le <i>'nous'</i> paulinien	1
2	Questionnement stylistique : analyse de 2 Co 10–13	6
3	Les trois étapes de la recherche	8

PARTIE 1

*Le *'nous'* paulinien*

1	Grammaire du <i>'nous'</i>	13
1	Pluriel réel	13
1.1	<i>'Nous'</i> anaphorique, <i>'nous'</i> proleptique et <i>'nous'</i> déictique	14
1.2	<i>'Nous'</i> inclusif et <i>'nous'</i> exclusif	16
1.3	Accentuation du prédicat sur <i>'je'</i> et/ou sur <i>'non-je'</i>	16
1.3.1	<i>'Nous'</i> hortatif	17
1.3.2	<i>'Nous'</i> d'appartenance	19
2	Pluriel fictif	21
2.1	<i>'Je'</i> amplifié et <i>'je'</i> estompé	22
2.2	<i>L'estompement du 'je'</i>	25
2.2.1	<i>'Nous'</i> d'auteur	25
2.2.2	<i>'Nous'</i> de modestie	29
2.2.3	<i>Pluralis sociativus</i>	31
3	Bilan	33
2	Histoire de la recherche sur le <i>'nous'</i> paulinien	35
1	Naissance de la question	36
2	L'ouvrage de DICK: Der schriftstellerische Plural bei Paulus (1900)	38
3	Après Karl DICK	41
4	ROLLER, BYRSCOG et MÜLLER	43
5	L'interprétation littéraire et théologique des <i>'nous'</i> pauliniens	45

3	L'alternance 'nous'/'je' dans la littérature grecque, d'Homère à l'époque hellénistique et romaine : pratiques, conventions et significations	47
1	Brève histoire de la recherche	48
1.1	<i>Prise de position des grammairiens</i>	48
1.2	<i>L'opinion reçue pour le genre épistolaire</i>	49
1.3	<i>L'étude de ZILLIACUS sur la première personne (1953)</i>	51
2	En dehors du genre épistolaire	53
2.1	<i>Homère</i>	53
2.2	<i>Le théâtre tragique</i>	59
2.3	<i>Le genre lyrique : Pindare</i>	69
2.3.1	<i>Les 'nous' performatifs du chœur</i>	72
2.3.2	<i>Les 'nous' gnomiques et les 'nous' inclusifs de l'audience</i>	74
2.3.3	<i>Les 'nous' des mortels</i>	75
2.4	<i>L'historiographie</i>	76
2.4.1	<i>Thucydide</i>	79
2.4.1.1	<i>Le narrateur comme 'je'</i>	80
2.4.1.2	<i>Le narrateur comme 'nous' : pluriels rares, mais toujours réels</i>	82
2.4.1.3	<i>La place du lecteur</i>	83
2.4.2	<i>Polybe</i>	85
2.4.2.1	<i>Le narrateur comme 'je'</i>	85
2.4.2.2	<i>Le narrateur comme 'nous' et la place des lecteurs</i>	86
2.4.2.3	<i>L'emmêlement du 'je' et du 'nous'</i>	91
2.4.3	<i>Aperçus sur Hérodote et Flavius Josèphe</i>	98
2.5	<i>Le genre oratoire</i>	104
2.5.1	<i>Le discours Sur l'Échange d'Isocrate</i>	104
2.5.1.1	<i>Les 'nous' de l'École isocratéenne</i>	105
2.5.1.2	<i>Les 'nous' familiaux</i>	107
2.5.1.3	<i>Les 'nous' de modestie</i>	107
2.5.2	<i>Les Discours Sacrés et les Hymnes en prose d'Aelius Aristide</i>	110
2.5.2.1	<i>Les 'nous' d'auteur</i>	112
2.5.2.2	<i>Les 'nous' de modestie</i>	113
2.5.2.3	<i>Les 'nous' narratifs</i>	116
2.5.2.4	<i>Quelques 'nous' surprenants</i>	119
3	Le genre épistolaire	125
3.1	<i>Introduction</i>	125
3.1.1	<i>Classification de la littérature épistolaire</i>	125

3.1.2	<i>Les lettres royales hellénistiques</i>	129
3.2	<i>Les traités d'épistolographie</i>	134
3.3	<i>Les lettres privées et d'affaires sur papyrus</i>	141
3.3.1	<i>Les lettres de recommandation</i>	145
3.3.1.1	<i>La démarche épistolaire de recommandation</i>	146
3.3.1.2	<i>Le P.Mich. I 6</i>	150
3.3.1.3	<i>Les autres lettres de recommandation</i>	155
3.3.2	<i>Autres lettres</i>	170
3.3.3	<i>Bilan</i>	176
3.4	<i>Quelques corpus de lettres littéraires</i>	177
3.4.1	<i>Les "lettres essais" d'Épique</i>	177
3.4.2	<i>Les lettres fictives de Chion d'Héraclée</i>	180
3.5	<i>Bilan sur le genre épistolaire</i>	182
4	<i>Conclusion de l'enquête</i>	185
4	Examen des arguments contre la pluralité réelle du 'nous' paulinien	188
1	<i>L'argumentation de DICK – BAUMERT – THRALL</i>	189
1.1	<i>Les 'je' excluants</i>	192
1.2	<i>Les 'nous' monochromes</i>	199
1.3	<i>Arguments complémentaires</i>	204
1.3.1	<i>Argument théologique</i>	204
1.3.2	<i>Argument grammatical</i>	208
1.3.3	<i>Argument de convenance</i>	209
2	<i>L'argumentation de KLAUCK – SCHMELLER</i>	212
2.1	<i>Les 'nous' porteurs d'exemplarité</i>	213
2.2	<i>Difficultés d'application</i>	214
2.3	<i>Epistolarité et relecture</i>	216
5	Conclusion : la "distance historique" et le 'nous' paulinien	221

PARTIE 2

Analyse de la structure et de l'argumentation de 2 Co 10–13

6	Introduction méthodologique	227
1	<i>La place de la rhétorique dans la recherche</i>	227
1.1	<i>Brève définition de l'approche rhétorique</i>	228

1.2	<i>Les limites de l'approche rhétorique</i>	229
1.2.1	<i>Le genre rhétorique d'une lettre</i>	230
1.2.2	<i>La dispositio rhétorique d'une lettre</i>	231
1.2.3	<i>Des rapprochements fonctionnels et non formels</i>	233
1.2.4	<i>La formation rhétorique de Paul</i>	235
1.3	<i>La rhétorique paulinienne selon Photios de Constantinople</i>	238
1.3.1	<i>Λέξις, τάξις et εὔρεσις dans les épîtres pauliniennes</i>	240
1.3.2	<i>L'origine de l'éloquence de Paul</i>	246
1.3.3	<i>Bilan : situation paradoxale de la rhétorique paulinienne</i>	249
2	<i>Perspective de la recherche</i>	252
2.1	<i>Un premier aperçu du texte</i>	252
2.2	<i>Une attention au texte plus qu'à l'histoire sous-jacente</i>	253
2.3	<i>Analyse de la structure et de l'argumentation : première approche de la méthode</i>	254
7	Présentation structurée du texte	257
1	<i>Critères de mise en page</i>	257
1.1	<i>Le critère propositionnel</i>	258
1.2	<i>Le critère syntagmatique</i>	258
2	<i>Utilité de cette mise en page pour l'exégèse</i>	260
8	Délimitation des péripécopes	263
1	<i>Les notions de péripécopie et d'ensemble de péripécopes</i>	263
2	<i>Critères de délimitation des péripécopes</i>	265
2.1	<i>Le critère propositionnel</i>	265
2.2	<i>Le critère verbal</i>	265
2.3	<i>Le critère logique</i>	267
2.4	<i>Le critère stylistique</i>	267
2.4.1	<i>Le vocabulaire</i>	267
2.4.2	<i>Les genres littéraires</i>	268
2.4.3	<i>La pragmatique de la communication épistolaire</i>	269
3	<i>Délimitation des douze péripécopes de 2 Co 10–13</i>	271
3.1	<i>Première péripécopie : 10,1–6</i>	271
3.2	<i>Deuxième péripécopie : 10,7–18</i>	272
3.3	<i>Troisième péripécopie : 11,1–15</i>	272
3.4	<i>Un ensemble de péripécopes, le « discours de déraison » : 11,16–12,13</i>	273
3.5	<i>Quatrième péripécopie : 11,16–17</i>	275
3.6	<i>Cinquième péripécopie : 11,18–29</i>	275

3.7	<i>Sixième péricope : 11,30–33</i>	276
3.8	<i>Septième péricope : 12,1–5a</i>	276
3.9	<i>Huitième péricope : 12,5b–10</i>	277
3.10	<i>Neuvième péricope : 12,11–13</i>	277
3.11	<i>Dixième péricope : 12,14–21</i>	278
3.12	<i>Onzième péricope : 13,1–10</i>	278
3.13	<i>Douzième péricope : 13,11–13</i>	279
9	Analyse de la structure de chaque péricope	281
1	Critères mis en œuvre	281
1.1	<i>La péricope considérée comme entité autonome</i>	281
1.1.1	<i>Construction de la péricope : parties, sections, unités et éléments</i>	282
1.1.2	<i>Les liens logiques</i>	283
1.1.3	<i>Les procédés stylistiques</i>	285
1.2	<i>La péricope considérée comme partie du développement</i>	287
2	Première péricope : la demande de Paul (10,1–6)	289
2.1	<i>Une exhortation (v. 1)</i>	289
2.2	<i>Une demande (v. 2)</i>	293
2.3	<i>Le combat des apôtres (v. 3–6)</i>	295
2.3.1	<i>Qualification du combat (v. 3)</i>	296
2.3.2	<i>Armes et objectifs du combat (v. 4–6)</i>	297
3	Deuxième péricope : l'appartenance des missionnaires au Christ (10,7–18)	304
3.1	<i>Une interpellation (v. 7–11)</i>	304
3.1.1	<i>L'appartenance du groupe paulinien au Christ (v. 7–9)</i>	305
3.1.2	<i>Conséquences de cette appartenance en vue du retour (v. 10–11)</i>	307
3.2	<i>Fondement de l'interpellation (v. 12–16)</i>	309
3.2.1	<i>Contraste entre deux groupes (v. 12)</i>	310
3.2.2	<i>La mesure de la règle donnée par Dieu (v. 13–16)</i>	311
3.3	<i>Théologie de la recommandation (v. 17–18)</i>	317
3.3.1	<i>Théologie de la glorification (v. 17)</i>	317
3.3.2	<i>Application à l'accréditation apostolique (v. 18)</i>	318
4	Troisième péricope : appel à supporter Paul (11,1–15)	320
4.1	<i>La mission accomplie à Corinthe : approche théologique (v. 1–4)</i>	321
4.1.1	<i>Un regret et un ordre (v. 1)</i>	321
4.1.1.1	<i>Un regret (v. 1a)</i>	322

- 4.1.1.2 *Un ordre* (v. 1b) 323
 - 4.1.2 *Les fiançailles de la communauté au Christ* (v. 2) 323
 - 4.1.3 *L'inquiétude de Paul* (v. 3-4) 325
- 4.2 *La mission accomplie à Corinthe: approche historique* (v. 5-15) 327
 - 4.2.1 *Ce que Paul a fait* (v. 5-9) 327
 - 4.2.1.1 *La manière d'être de Paul* (v. 5-6) 328
 - 4.2.1.2 *Ce que Paul a entrepris* (v. 7-9) 330
 - 4.2.2 *Ce que Paul fera* (v. 10-15) 333
 - 4.2.2.1 *La détermination de Paul* (v. 10-11) 333
 - 4.2.2.2 *Le choix stratégique de Paul* (v. 12-15) 335
- 5 Quatrième péricope: introduction du discours de déraison (11,16-17) 339
 - 5.1 *Exhortation* (v. 16) 339
 - 5.1.1 *Reprise* (v. 16a) 339
 - 5.1.2 *Défense* (v. 16b) 340
 - 5.1.3 *Invitation* (v. 16c-e) 340
 - 5.2 *Clé herméneutique du discours* (v. 17) 343
- 6 Cinquième péricope: glorification "selon la chair" (11,18-29) 346
 - 6.1 *Premier tableau: les adversaires* (v. 18-21b) 346
 - 6.1.1 *Un programme* (v. 18) 347
 - 6.1.2 *Le comportement des adversaires* (v. 19-20) 348
 - 6.1.3 *Évaluation* (v. 21a-b) 350
 - 6.2 *Second tableau: Paul* (v. 21c-29) 351
 - 6.2.1 *Paul, égal aux adversaires* (v. 21c-22) 352
 - 6.2.2 *Paul, supérieur aux adversaires* (v. 23-29) 353
 - 6.2.2.1 *Paul, serviteur du Christ plus que les adversaires* (v. 23a-c) 354
 - 6.2.2.2 *Les motifs de cette supériorité: catalogue de péristases* (v. 23d-29) 355
 - 6.2.2.2.1 *Les faits ponctuels* (v. 23d-27) 360
 - 6.2.2.2.1.1 *Un tableau d'ensemble* (v. 23d-g) 360
 - 6.2.2.2.1.2 *Les périls mortels* (v. 24-25) 362
 - 6.2.2.2.1.3 *Les dangers dans les voyages* (v. 26) 366
 - 6.2.2.2.1.4 *Le travail et la fatigue* (v. 27) 368

10.2	<i>L'abondance communiquée par le ministère de Paul</i>	
	(v. 11d-13)	421
10.2.1	<i>Ce que Paul a apporté</i> (v. 11d-12)	422
10.2.2	<i>Ce que les destinataires ont reçu</i> (v. 13)	426
11	Dixième péricope : le retour vu sous l'angle de l'histoire	
	(12,14-21)	428
11.1	<i>Le projet de Paul lors de son retour</i> (12,14-15)	429
11.1.1	<i>Ce que Paul ne fera pas</i> (v. 14)	430
11.1.2	<i>Ce que Paul fera</i> (v. 15a-b)	432
11.1.3	<i>Qualification de ce projet</i> (v. 15c-d)	433
11.2	<i>Justification historique de ce projet</i> (12,16-18)	434
11.2.1	<i>Objet d'accord</i> (v. 16a-b)	434
11.2.2	<i>Relativisation de cet accord par les lecteurs</i> (v. 16c)	435
11.2.3	<i>Réponse de Paul</i> (v. 17-18)	436
11.3	<i>Crainte et scepticisme sur ce projet</i> (12,19-21)	440
11.3.1	<i>Comment les Corinthiens perçoivent le projet de Paul</i>	
	(v. 19)	440
11.3.2	<i>Comment Paul perçoit leurs dispositions</i> (v. 20-21)	444
12	Onzième péricope : le retour vu sous l'angle de la théologie	
	(13,1-10)	452
12.1	<i>L'avertissement de Paul ('je')</i> (v. 1-4)	453
12.1.1	<i>Titre et programme</i> (v. 1)	453
12.1.2	<i>L'avertissement de Paul et sa justification christologique</i>	
	(v. 2-4)	456
12.2	<i>Appel à la responsabilité de la communauté ('vous')</i> (v. 5-6)	464
12.2.1	<i>Interpellation de la communauté</i> (v. 5a-c)	465
12.2.2	<i>Sa capacité d'évaluation d'elle-même et de la situation</i>	
	(v. 5d-6)	466
12.3	<i>La prière du groupe paulinien ('nous')</i> (v. 7-9)	469
12.3.1	<i>Prière</i> (v. 7)	469
12.3.2	<i>Explications</i> (v. 8-9)	470
12.4	<i>Le but de la lettre ('je')</i> (v. 10)	472
13	Douzième péricope : l'exhortation finale (13,11-13)	476
13.1	<i>Exhortation</i> (v. 11)	476
13.2	<i>Salutations</i> (v. 12)	481
13.3	<i>Bénédiction</i> (v. 13)	482
10	L'agencement du développement	486
1	Éléments de méthode	486
1.1	<i>Identification et articulation des ensembles</i>	486

1.2	<i>Le message fondamental du développement</i>	488
2	<i>L'agencement de 2 Co 10–13</i>	489
2.1	<i>Schéma d'ensemble</i>	489
2.2	<i>L'architecture du développement</i>	490
2.2.1	<i>Les deuxième et quatrième ensembles (B et B')</i>	490
2.2.1.1	<i>L'ensemble B: appréciation de la crise</i>	491
2.2.1.2	<i>L'ensemble B': conditions à remplir pour le dénouement de la crise</i>	493
2.2.1.3	<i>Liens et échos entre les ensembles B et B'</i>	495
2.2.2	<i>Le discours de déraison (c)</i>	498
2.2.3	<i>L'ouverture et l'épilogue (A et A')</i>	504
2.2.3.1	<i>L'ensemble A: évocation de la crise</i>	504
2.2.3.2	<i>L'ensemble A': appel à mettre fin à la crise</i>	509
2.3	<i>Le message fondamental de 2 Co 10–13</i>	510

PARTIE 3

Synthèse historique et théologique

11	<i>La situation historique</i>	523
1	<i>Le problème central</i>	525
1.1	<i>Les données du texte: l'incompréhension du ministère apostolique</i>	525
1.2	<i>Une hypothèse sur l'origine de la crise: la fausse <i>καύχησις</i></i>	528
2	<i>La christologie des adversaires</i>	529
2.1	<i>Les données du texte: une christologie affaiblie et édulcorée</i>	530
2.2	<i>Une hypothèse sur son contenu: une christologie avant tout "par défaut"</i>	531
3	<i>La question financière</i>	534
3.1	<i>Les données du texte: une incompréhension supplémentaire de la communauté à l'égard du ministère apostolique</i>	534
3.2	<i>Une hypothèse sur son rôle: un élément secondaire et aggravant de la crise</i>	536
12	<i>Ouvertures théologiques</i>	540
1	<i>Une théologie de l'action de Dieu dans le monde</i>	540
1.1	<i>Une intervention ponctuelle de Dieu: la fuite de Damas</i>	541
1.2	<i>Articulation entre <i>ἀσθενεία</i> de l'homme et <i>δύναμις</i> de Dieu</i>	545
1.3	<i>Actualité de cette théologie</i>	548
2	<i>Une théologie de l'autorité apostolique</i>	550

- 2.1 *Le temps, matrice de l'autorité* 551
- 2.2 *L'autorité comme exercice de l'amour et de la patience* 555
- 2.3 *Les deux pôles de l'autorité, présidence ('je') et collégialité ('nous')* 559
 - 2.3.1 *Figure du fondateur et coopération du groupe paulinien* 560
 - 2.3.2 *Leadership de Paul et solidarité du groupe paulinien* 562
 - 2.3.3 *Auteur principal et coauctorialité du groupe paulinien* 564
- 2.4 *Actualité de cette théologie* 568

Conclusion 572

Annexe 1. L'alternance 'nous'/'je' dans les épîtres pauliniennes 575

- 1 Tableaux récapitulatifs 575
- 2 Tableaux détaillés 577

Annexe 2. Liste des papyrus étudiés 592

- 1 Lettres de recommandation 592
 - 1.1 *Lettres inexploitable pour la présente enquête* 592
 - 1.2 *Lettres habituellement considérées comme des lettres de recommandation, qui en réalité sont des lettres de demande* 593
 - 1.3 *Lettres de recommandation* 593
- 2 Autres lettres 596

Annexe 3. Les ἰδέαι hermogéniennes 597

Annexe 4. Présentation structurée et traduction littérale de 2 Co 10–13 598

Annexe 5. Terminologie utilisée pour la subdivision des péricopes 614

Bibliographie 616

- 1 Textes et sources antiques 616
 - 1.1 *Textes littéraires* 616
 - 1.2 *Textes documentaires* 618
- 2 Instruments de travail 621
 - 2.1 *Bibles* 621
 - 2.2 *Concordances et commentaires textuels* 621
 - 2.3 *Grammaires* 622
 - 2.4 *Dictionnaires* 623
 - 2.5 *Outils bibliographiques* 624

- 3 Commentaires des lettres de Paul 625
 - 3.1 *Commentaires de 2 Co* 625
 - 3.1.1 *Commentaires patristiques* 625
 - 3.1.2 *Commentaires modernes* 625
 - 3.2 *Commentaires d'autres lettres* 627
- 4 Monographies et études particulières 628

Index des citations bibliques 675

- 1 Ancien Testament 675
- 2 Écrits intertestamentaires et apocryphes 677
- 3 Nouveau Testament 677
- 4 Sources rabbiniques 692

Index des sources antiques 693

- 1 Auteurs grecs 693
- 2 Auteurs latins 706
- 3 Inscriptions 707
- 4 Papyrus 707

Index des auteurs modernes 711